





THÉATRE

DE

ALEXIS DE COMBEROUSSE

III


IMPRIMERIE J. CLAYE
RUE SAINT BENOIT 7
LABOR
PARIS

THÉATRE

DE

ALEXIS DE COMBEROUSSE

PRÉCÉDÉ D'UNE NOTICE

PAR JULES JANIN

TOME TROISIÈME

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, No 77

1864


LIBRARY
FEB 12 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

LA SAINTE-CÉCILE

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE ROYAL DE L'OPÉRA-COMIQUE
LE 19 SEPTEMBRE 1844.

EN COLLABORATION AVEC ANCELOT

MUSIQUE DE MONTFORT

PERSONNAGES	ACTEURS
LE MARQUIS DE GÈVRES	MM. GRIGNON.
LE DUC DE FRONSAC	MOREAU-SAINTI.
CARLE VANLOO, peintre	MOCKER.
ANTOINE, laquais de M. de Gèvres	DAUDÉ.
LA MARQUISE DE GÈVRES	Mmes ANNA-THILLON.
MADAME D'ESPARBELLES	REVILLY.
MADAME DE GUINES	ZEVACO.
VICTOIRE, femme de chambre de la marquise	LESTAGE.

DOMESTIQUES, PAYSANS, ETC.

La scène se passe au château de M. de Gèvres, dans le Languedoc, en 1760.

LA SAINTE-CÉCILE

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une portion du parc de M. de Gèvres, bosquet à droite avec chaises de jardin devant.

SCÈNE I.

LE DUC DE FRONSAC, MADAME DE GÈVRES.

(Au lever du rideau, ils sont assis l'un près de l'autre, madame de Gèvres fait du filet.)

DUO.

FRONSAC.

Il lui disait : Je vous adore !

MADAME DE GÈVRES.

Vraiment ?
Il lui disait : Je vous adore ?

FRONSAC.

Je veux vous aimer constamment.

MADAME DE GÈVRES.

Je veux vous aimer constamment.
Encore !...
Continuez, car c'est charmant,
Vous m'amusez infiniment.

FRONSAC.

Il lui disait : La fleur nouvelle,
Au papillon qu'elle a charmé
Quand il vient voltiger près d'elle
Ouvre son calice embaumé !

MADAME DE GÈVRES.

Ah ! je comprends la métaphore !
Cet amant-là parlait fort bien ;
Contez, monsieur, contez encore,
Du récit je ne perdrai rien...

FRONSAC, prenant sa main.

Il prend la main qu'on abandonne...

MADAME DE GÈVRES.

Comment ?
Mais cette dame était trop bonne !

FRONSAC.

Il lui parlait si tendrement !...

MADAME DE GÈVRES.

Tant de bonté, pour cet amant...
M'étonne !...
Mais poursuivez, car c'est charmant,
Vous m'amusez infiniment.

FRONSAC.

Je vous amuse ?

MADAME DE GÈVRES.

Eh ! oui, vraiment.
Mais poursuivez, car c'est charmant,
Vous m'amusez infiniment.

ENSEMBLE.

FRONSAC, à part.

Ce n'est pas mon affaire :
Quel est mon embarras !
Pour moi, la chose est claire,
Elle ne comprend pas.

MADAME DE GÈVRES, à part.

Je ris de sa colère !
Je vois son embarras ;
Mais il aura beau faire,
Je ne comprendrai pas.

FRONSAC.

Mais la fin, je ne l'ai pas dite ;
Sa main tremble, son cœur palpite,
A ses pieds, il se précipite
(Se mettant à genoux.)
Comme cela...

MADAME DE GÈVRES.

Comme cela !

FRONSAC, s'animant.

C'est vainement qu'elle recule.

MADAME DE GÈVRES.

Cet amant-là
Devait être bien ridicule
Comme cela !...

FRONSAC, à genoux.

Bien ridicule !...

MADAME DE GÈVRES.

Comme cela !...
Mais, pardon ! monsieur, je vous quitte,
Au château l'on m'attend déjà !

FRONSAC.

Se peut-il qu'ainsi l'on me quitte ?...
Est-il bien de me laisser là ?
Restez pour entendre la suite :
C'est une histoire que cela !

MADAME DE GÈVRES.

Plus tard vous me direz la suite
Du joli conte que voilà.

FRONSAC, à part.

Ce n'est pas mon affaire,
Quel est mon embarras !
Pour moi, la chose est claire,
Elle ne comprend pas.

MADAME DE GÈVRES.

Je rougis de le dire,
Quand vous parlez si bien !
De moi vous allez rire,
Mais je ne comprends rien.

ENSEMBLE.

FRONSAC.

Vraiment c'est un martyre !
Ne comprendrez-vous rien ?
Allons, vous voulez rire,
Vous comprenez fort bien.

MADAME DE GÈVRES.

Je rougis de le dire,
Quand vous parlez si bien!
De moi vous allez rire,
Mais je ne comprends rien.
(Madame de Gèvres sort en riant.)

FRONSAC, seul.

Comment!... elle prend cela pour un conte?... elle ne m'a pas compris?... Ah! suivons-la... Puisque l'allégorie n'a point de transparence pour elle, morbleu! je parlerai si positivement... (Il va sortir.)

SCÈNE II.

FRONSAC, MADAME D'ESPARBELLES, MADAME DE GUINES.

MADAME D'ESPARBELLES.

Halte-là, monsieur le duc... un mot, s'il vous plaît?

FRONSAC, voulant se dégager, à part.

Je suis pris... (Haut.) Pardon! mesdames.

MADAME DE GUINES.

Oh!... nous vous tenons, et vous ne nous échapperez pas.

MADAME D'ESPARBELLES.

Vous avez des comptes à nous rendre?...

FRONSAC.

En vérité, mesdames, le parlement... en robes, interrogeant un coupable, n'est pas plus sévère, ni plus solennel.

MADAME D'ESPARBELLES.

A quoi avez-vous donc employé votre temps? Huit jours suffisaient, disiez-vous, pour adoucir cette petite pensionnaire, pour faire cesser cette guerre à mort qu'elle nous a déclarée, et nous la trouvons pire que jamais. Il est bien juste que nous sachions au moins où vous en êtes...

FRONSAC.

Faut-il vous l'avouer, mesdames? Eh bien, je suis...

MADAME D'ESPARBELLES.

Vainqueur?...

FRONSAC.

Pas tout à fait... aussi avancé que le premier jour.

MADAME DE GUINES.

Comment!... auprès d'une enfant sans expérience, qui n'a pour défenseur que le digne M. de Gèvres... ce bon gentilhomme, dont à Versailles vous avez voulu faire votre élève... et qui n'a gagné, en tâchant de suivre vos leçons, qu'un ridicule de plus!

FRONSAC.

Et le gouvernement de sa province, le riche Languedoc...

MADAME D'ESPARBELLES.

Cela rend-il sa femme plus redoutable?... une petite provinciale!

FRONSAC.

Fort jolie.

MADAME D'ESPARBELLES.

Tant pis pour M. de Gèvres! Présentée l'hiver dernier à la cour, cette petite sotte est venue apporter au milieu des habitudes de Versailles toutes les susceptibilités, tout le rigorisme du couvent.

MADAME DE GUINES.

Chacune de ses paroles est une épigramme contre nous.

MADAME D'ESPARBELLES.

Elle nous jette sans cesse nos maris à la tête.

MADAME DE GUINES.

Elle n'a que des choses désagréables à nous dire.

FRONSAC.

Et son apparition à la cour vous a enlevé une foule d'hommages que vous regrettez...

MADAME D'ESPARBELLES.

Vous êtes un impertinent...

FRONSAC.

Cela veut-il dire que je suis un menteur?

MADAME D'ESPARBELLES.

Au fait! désirant la punir de ses malices en la réduisant au silence, nous avions jeté les yeux sur le digne fils de M. le maréchal de Richelieu, sur le brillant duc de Fronsac...

MADAME DE GUINES.

Qui s'était engagé à servir notre vengeance.

FRONSAC.

Et qui ne demande pas mieux: mais que voulez-vous qu'on fasse avec une femme qui n'a pas l'air de vous comprendre... qui entend si peu de chose aux usages de ce monde, qu'elle s'étonne quand on lui baise la main, et qui a borné jusqu'ici l'amour de son prochain à son attachement pour son perroquet, son singe et son mari?

MADAME DE GUINES.

Voilà les rivaux devant lesquels recule M. de Fronsac!

MADAME D'ESPARBELLES.

Quoi!... c'est ce pauvre de Gèvres, avec son envie de passer pour un aimable mauvais sujet, sa grosse tournure et ses velléités de conquêtes, qui vous effraie?

FRONSAC.

Non, sans doute; mais enfin, avec tout cela, sa femme a l'air de l'aimer... et il est toujours là!

MADAME DE GUINES.

Sa présence vous gêne?

FRONSAC.

Si l'on pouvait m'en débarrasser!

MADAME D'ESPARBELLES.

Cela vous regarde.

FRONSAC, d'un ton solennel.

Non, mesdames, c'est vous...

MADAME DE GUINES.

Nous!... Et comment, s'il vous plaît?

FRONSAC.

De Gèvres, fatigué des cajoleries conjugales, et brûlant du désir de faire une éclatante conquête,

ne paraît-il pas enchanté de votre séjour en Languedoc... au château de votre mari, dans son voisinage?... n'est-il pas tout prêt à vous offrir ses soins et son cœur?...

MADAME DE GUINES, souriant.

A toutes deux?

FRONSAC.

A celle qui lui donnera quelque espérance...

MADAME D'ESPARBELLES.

Où voulez-vous en venir?

FRONSAC.

Des regards plus tendres, des agaceries sans résultats, de la coquetterie enfin... et il serait à vos pieds...

MADAME DE GUINES.

Ah! je comprends...

FRONSAC.

Le dépit, la colère, se glissent dans le cœur de sa femme.

MADAME DE GUINES.

M. de Fronsac en profite.

MADAME D'ESPARBELLES.

Elle se venge de son infidèle mari.

FRONSAC.

Elle ne vous poursuit plus de ses épigrammes.

MADAME D'ESPARBELLES.

Voilà de la stratégie.

FRONSAC.

Est-ce convenu?

MADAME D'ESPARBELLES.

Le plan de bataille est assez bien combiné pour donner envie...

MADAME DE GUINES.

Quoi!... vous consentiriez?...

MADAME D'ESPARBELLES.

A mystifier un peu ce pauvre marquis pour punir sa femme... Où est le mal?

MADAME DE GUINES.

Alors, vous vous dévouerez.

MADAME D'ESPARBELLES.

Non pas.

MADAME DE GUINES.

Ni moi.

FRONSAC.

Il faut pourtant que ce soit l'une de vous deux.

MADAME D'ESPARBELLES.

Il a raison.

FRONSAC.

Eh bien!... que le sort en décide.

MADAME DE GUINES.

Comment?

FRONSAC.

Parbleu!... une idée... tirez à la courte-paille.

MADAME DE GUINES.

Ah!... ah!... par exemple!... un amoureux à la courte-paille!

MADAME D'ESPARBELLES.

Cela s'est-il jamais vu?

FRONSAC.

Mais songez donc, mesdames, que c'est un esclave soumis, un pauvre diable à désespérer, ou plutôt le plaisir de berner un mari que vous allez tirer à la courte-paille.

SCÈNE III.

LES MÊMES, M. DE GÈVRES, UN VALET.

DE GÈVRES, entrant.

Une courte-paille! pour berner un mari! Oh! parbleu! j'en veux être. (Il retourne au fond remettre son chapeau au valet qui sort.)

QUATUOR.

FRONSAC ET LES DAMES, à part.

O ciel! c'est le mari lui-même!
Que lui dire? embarras extrême!

FRONSAC, à de Gèvres.

Quoi! tu voudrais?...

DE GÈVRES.

A quelque bon mari
N'allez-vous pas livrer bataille?

FRONSAC.

Sans doute.

DE GÈVRES.

Eh bien! c'est moi qui veux ici
Vous présenter... la paille!

FRONSAC.

Puisque pour toi c'est un plaisir,
Allons, je cède à ton désir.

(De Gèvres va chercher les pailles.)

ENSEMBLE.

FRONSAC ET LES DAMES.

Oh! la bonne plaisanterie!
Fortune, voilà de tes tours!
Un mari lui-même nous prie,
Pour le tromper, d'accepter son secours.

DE GÈVRES.

Oh! la bonne plaisanterie!
C'est quelque sot, comme toujours;
D'un mari s'il faut que l'on rie,
Sans pitié j'offre mon secours.
(Seul.)
Aveugle comme le destin,
J'offrirai donc le plaisir ou la peine,
Sans deviner ce que j'amène
Et quel arrêt va tomber de ma main.
(Il présente les pailles aux dames.)

MADAME D'ESPARBELLES, tirant une longue paille.

Ciel! J'ai gagné!
Je suis perdue.

MADAME DE GUINES, tirant une paille très-courte.

Dieu! J'ai perdu...
Je suis sauvée!

DE GÈVRES, stupéfait.

Quelle est donc la vertu secrète
De l'arrêt que rend le destin?
Celle qui perd est satisfaite,
Celle qui gagne a du chagrin...
(Aux autres.)
Maintenant, vous allez me dire
Le nom de cet époux bénin,
Car avec vous je veux en rire.

FRONSAC.

Tu ne le sauras que demain.

TOLS, riant.

Ah! ah! ah! ah! ah! ah!

ENSEMBLE.

DE GÈVRES.

Allons, je ris de confiance,
Car demain tout s'éclaircira;
Et je puis m'écrier d'avance :
Ah! le bon mari que voilà!
Ah! ah! ah! ah! ah! ah!

FRONSAC ET LES DAMES.

Allons, il rit de confiance,
Il n'en est plus comme cela.
Quelle candeur! quelle innocence!
La bonne dupe que voilà!
Ah! ah! ah! ah! ah! ah!

FRONSAC, bas à madame d'Esparbelles.

Le sort a parlé, madame... songez à nos conventions... (Il va près de madame de Guines, et, tout en causant bas avec elle, il l'emmène au fond, puis ils disparaissent.)

SCÈNE IV.

MADAME D'ESPARBELLES, DE GÈVRES.

MADAME D'ESPARBELLES, à part.

Allons, j'ai donné ma parole, il faut être honnête femme: séduisons le mari de la petite marquise.

DE GÈVRES, à part.

Fronsac me laisse seul avec la comtesse, bon!... c'est le moment de faire voir si je suis un véritable roué.

MADAME D'ESPARBELLES, minaudant.

Monsieur de Gèvres.

DE GÈVRES.

Madame?

MADAME D'ESPARBELLES.

N'avez-vous pas triché tout à l'heure? n'avez-vous pas voulu me faire gagner?

DE GÈVRES.

Mes mains sont innocentes, je le jure... mais je ne répondrais pas de mon cœur.

MADAME D'ESPARBELLES, à part.

Nous y voilà!... (Haut.) Votre cœur, marquis? ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il est un grand coupable.

DE GÈVRES.

Voulez-vous la date précise, madame? Eh bien! c'est du jour où je vous ai vue.

MADAME D'ESPARBELLES.

Taisez-vous donc!... (A part.) Oh! ces hommes! il suffit pourtant de les regarder d'une certaine manière... (Haut.) Quelle délicieuse propriété que la vôtre, monsieur... c'est inconcevable le charme qu'on y éprouve!... le joli château!

DE GÈVRES.

Je ne le trouve ainsi, madame, que depuis que mon ami d'Esparbelles m'a appris qu'il avait été bâti par le même architecte et sur le même plan que le vôtre.

MADAME D'ESPARBELLES.

En effet... ils se ressemblent beaucoup.

DE GÈVRES.

Et ne vous serait-il pas possible de passer de l'amour de la propriété à l'amour du propriétaire? ..

MADAME D'ESPARBELLES, minaudant.

Encore?

DE GÈVRES.

Ah! la question est un peu brusque, mais le sentiment que votre vue m'inspira le fut encore davantage, et puis, l'amour languissant n'est plus de mode, vous le savez... Fronsac et moi, nous avons changé tout cela.

MADAME D'ESPARBELLES.

Ah! j'ignorais.

DE GÈVRES.

Que répondrez-vous au plus tendre, au plus dévoué de vos amis?

MADAME D'ESPARBELLES.

Plus tard, nous verrons si vous en êtes digne.

DE GÈVRES, lui baisant la main.

Ah! madame.

SCÈNE V.

DE GÈVRES, MADAME D'ESPARBELLES, MADAME DE GÈVRES, FRONSAC et MADAME DE GUINES.

(Ces deux derniers reparaissent en même temps que madame de Gèvres, mais du côté opposé.)

MADAME DE GÈVRES, accourant.

Mon ami, mon ami! (Elle s'arrête tout court en voyant ce que fait son mari.)

DE GÈVRES, à part.

Ma femme!... Diable!... elle arrive bien mal à propos.

MADAME DE GÈVRES.

Ah! pardon... je dérange Madame.

MADAME D'ESPARBELLES.

Pas le moins du monde... Était-ce moi que vous cherchiez, ma toute belle?

MADAME DE GÈVRES.

Non, je l'avoue, j'accourais au-devant de mon mari que je n'ai pas encore vu ce matin.

MADAME D'ESPARBELLES.

Est-ce que vous le croyiez perdu?

FRONSAC.

Oh! oh! un mari... ça s'égare quelquefois.

MADAME DE GUINES.

Mais ça se retrouve toujours.

MADAME DE GÈVRES.

Cela se peut... mais j'aime mieux que le mien ne s'égare pas.

DE GÈVRES.

Il faut pardonner, mesdames, à l'expression tant soit peu romanesque des sentiments d'une jeune échappée de couvent.

MADAME DE GÈVRES.

Ces dames n'ont rien à me pardonner, monsieur... N'est-ce pas leurs maris qu'elles sont venues rejoindre en province?... et lorsqu'elles seront avec eux dans une douce solitude, pourront-elles former d'autres désirs?

FRONSAC, bas, aux dames.

On dirait qu'elle se moque de vous.

MADAME D'ESPARBELLES, à madame de Gèvres.

Oui, mais le malheur est qu'il n'y a pas de douce solitude, et dans quelque temps vous m'en direz des nouvelles.

MADAME DE GÈVRES.

Moi, je pourrais m'ennuyer dans ce beau pays?... Ici, ce n'est pas comme à Versailles : on vit pour soi, on est ensemble; d'ailleurs, quand M. de Gèvres s'éloigne, n'ai-je pas des amis qui ne m'abandonnent jamais... mes crayons... et ma musique surtout!

MADAME D'ESPARBELLES.

Vous vous lasserez bien vite de tout cela.

MADAME DE GÈVRES.

Oh! non, non... je dois trop à la musique pour la négliger jamais.

MADAME DE GUINES.

Que lui devez-vous donc?

MADAME DE GÈVRES.

Comment!... vous ne savez pas?... mais mon mariage avec M. de Gèvres.

DE GÈVRES.

Doucement... doucement, ma bonne amie... ces détails...

MADAME D'ESPARBELLES.

Mais point du tout... un récit sentimental est merveilleusement placé à la campagne. Poursuivez, marquise, je ferai part de cette aventure à M. de Marmontel, qui en fera un conte moral.

DE GÈVRES, bas, à sa femme.

Vous le voyez... on vous raille déjà.

MADAME DE GÈVRES, bas.

J'ai mes raisons pour parler... (Haut.) Élevée dans un couvent...

FRONSAC.

Vous deviez faire une bien jolie nonne?

MADAME DE GÈVRES.

Orpheline et sans fortune, je n'avais d'autre perspective que de passer ma vie auprès des bonnes religieuses de Sainte-Luce, au fond de la Bretagne.

FRONSAC.

Ah! c'eût été trop dommage...

MADAME DE GÈVRES.

A seize ans, être condamnée à n'avoir plus d'avenir, ou plutôt en avoir un immuable, auquel rien ne peut vous soustraire. Oh! c'est bien cruel!... et malgré les bontés dont on m'accablait, je périssais d'ennui... Un événement étrange... inexplicable, vint tout à coup changer mon sort.

MADAME DE GUINES.

Voyons, voyons!...

MADAME DE GÈVRES.

Un jour de grande fête... où l'on devait inaugurer une chapelle à Sainte-Cécile, à l'instant où l'on découvrit le portrait de la sainte, il se trouva que ce portrait était le mien...

MADAME D'ESPARBELLES.

En vérité!...

MADAME DE GÈVRES.

Grande fut la rumeur dans le couvent; le peintre ne m'avait jamais vue... jamais il n'avait été admis parmi nous, et cependant on ne pouvait s'y méprendre, les mêmes traits... la même expression...

MADAME DE GUINES.

Voilà qui est singulier...

MADAME DE GÈVRES.

De ce moment, j'eus une volonté, une espérance! ma vocation fut décidée... et je voulus avoir avec sainte Cécile... une autre ressemblance que celle de la figure : j'étudiai avec ardeur, mes progrès furent rapides; ma réputation franchit les murs de ma pieuse retraite, elle parvint jusqu'à M. de Gèvres; il assista à l'une de nos cérémonies, entendit ma voix... et lui, si riche, si considéré, qui pouvait prétendre aux alliances les plus illustres, eut la générosité d'offrir son cœur et sa main à la pauvre orpheline.

DE GÈVRES.

Assez, ma bonne amie, assez...

MADAME DE GÈVRES.

J'ai fini, monsieur... je voulais expliquer à ces dames tout ce qu'il y a de naturel dans les sentiments que j'exprime, je voulais faire comprendre à M. de Fronsac ce que doivent être des nœuds formés par l'amour et la reconnaissance.

FRONSAC.

Qui le sait mieux que moi?... je n'aspire aussi qu'à serrer un de ces liens... qui seuls peuvent donner le bonheur...

DE GÈVRES.

Allons donc... toi, mauvais sujet!

MADAME DE GÈVRES.

Oh! oui, M. le duc m'en a parlé plus d'une fois.

FRONSAC.

Il ne me manque en ce moment...

MADAME DE GÈVRES, souriant.

Que le consentement de la personne peut-être?

FRONSAC.

Tout juste!... et si vous vouliez vous intéresser à moi...

DE GÈVRES.

Tu as besoin d'aide auprès d'une femme, toi!... allons donc... pauvre petit!... Mais, est-ce que ma femme la connaît?

MADAME DE GÈVRES, souriant.

Oui... un peu.. et vous aussi, mon ami, vous la connaissez.

DE GÈVRES.

Ah! ah!...

FRONSAC.

Eh bien! madame, vous aurai-je pour avocat?

MADAME DE GÈVRES, finement.

J'en causerai avec mon mari.

MADAME D'ESPARRELLES, bas, à Fronsac.

Dites donc... c'est de vous qu'elle se moque à présent.

FRONSAC, bas.

J'aurai mon tour...

ANTOINE, entrant.

Madame la marquise est servie...

DE GÈVRES.

Très-bien! très-bien!...

FRONSAC.

Cette annonce a l'air de te faire plaisir?

DE GÈVRES.

Écoute donc... quand on fait tous les métiers comme moi, à la campagne... chasseur, pêcheur...

FRONSAC.

Et gros mangeur...

DE GÈVRES.

Il faut bien que je me soutienne... (Aux dames.) Allons déjeuner, mesdames, et que des menaces de départ n'attristent plus les instants heureux que nous vous devons.

FRONSAC, bas, à de Gèvres.

Un peu de soins, et tu triomphes, invincible conquérant.

DE GÈVRES, de même.

Aide-moi donc, et donne la main à ma femme. (Tous sortent.)

SCÈNE VI.

VANLOO, paraissant au moment où l'on s'éloigne. A Antoine qui disparaît le dernier :

Eh! mon ami... un mot, je vous prie. Il ne m'entend pas!... ma foi! je suis trop fatigué pour courir après lui... Au fait, voici des siéges, de l'ombrage... on ne refuserait pas à un artiste, qui voyage à pied, la permission d'admirer et de se reposer un moment... je puis la prendre sans scrupule... Me voilà donc de retour en France... dans ce pays où respire une jeune fille... un ange que je n'ai fait qu'entrevoir, mais dont le souvenir m'a suivi partout. En apprenant qu'elle était pauvre ainsi que moi, j'aurais pu me présenter à elle, l'obtenir peut-être; mais je n'ai pas voulu lui faire partager un sort encore incertain; aujourd'hui tout est changé. Le nom que je me suis fait est une fortune, et je viens la mettre à ses pieds. N'est-ce pas à elle que je la dois? le peintre ignoré fût-il jamais devenu célèbre sans une circonstance que je bénirai toute ma vie? (Tirant une miniature de sa poche. Elle est là, telle que je l'aperçus la première fois. J'entends encore sa douce voix chanter cette prière que j'aime toujours à me rappeler.

AIR :

Fille du ciel, Vierge divine!
Je viens sans crainte à ton autel,
Et devant toi mon front s'incline
En ce jour pur et solennel.

La voilà cette douce image!
A son aspect, soudain mon talent s'éveilla;
Et quand vers un autre rivage
Le destin m'exila,
Seule elle a soutenu, ranimé mon courage.
Je demandai, mais vainement,
A la belle Italie,
Cette grâce accomplie
Et ce charme enivrant.

Pays d'amour, ciel enchanteur!
Tes femmes qu'on envie
N'ont pu charmer ma vie
Ni régner sur mon cœur.

Sur cette joue,
L'amour se joue,
Et sous sa main,
S'unit la rose
A peine éclose
Au blanc jasmin!
Comme une étoile,
Cet œil, que voile
L'or des cils blonds,
Au fond de l'âme,
Darde la flamme,
Et nous tremblons.
Fière Romaine,
Cache l'ébène
De tes cheveux :
Beauté toscane,
Qui de l'Albane
Charmais les yeux;
Napolitaine,
Qui sembles vaine
De tes attraits,
Faites-lui place,
Car tout s'efface
Devant ses traits!

Pays d'amour, ciel enchanteur!
Tes femmes qu'on envie
N'ont pu charmer ma vie
Ni régner sur mon cœur.

Ah! mon retour en France est un bonheur... (Il va s'asseoir et reste absorbé dans la contemplation du portrait.)

SCÈNE VII.

VANLOO, assis, FRONSAC.

FRONSAC, entrant.

Quel est cet étranger?

VANLOO.

J'éprouve déjà le même plaisir, la même émotion que le jour où elle vint pour la première fois s'offrir à ma vue.

FRONSAC.

Que fait-il là? (S'approchant doucement et regardant par-dessus l'épaule de Vanloo.) Eh! mais, je ne me trompe pas... le portrait de madame de Gèvres!... comment se trouve-t-il entre ses mains... (Il

avance le bras, Vanloo se retourne vivement, laisse tomber le portrait, Fronsac s'en saisit.)

VANLOO, allant à lui.

Monsieur...

FRONSAC, examinant le portrait.

Pardon!... pardon!... je suis bien aise d'examiner.

VANLOO.

Monsieur, veuillez me rendre ce médaillon, je vous prie.

FRONSAC.

Vous le rendre... à quel titre possédez-vous ce portrait?

VANLOO.

Cette peinture est mon ouvrage.

FRONSAC.

En vérité? Eh bien! je vous l'achète.

VANLOO.

Et moi, je ne vous la vends pas...

FRONSAC.

Cinq cents, six cents louis... consentez-vous?...

VANLOO.

Pas davantage!...

FRONSAC.

Je comprends... ce porirait est destiné à un autre...

VANLOO.

Que vous importe!...

FRONSAC.

Cet autre ne l'aura pas!...

VANLOO.

Pardieu! monsieur, vous lasserez ma patience, à la fin...

FRONSAC, riant.

Je ne crois pas...

VANLOO.

Vous allez me rendre raison...

FRONSAC.

Tout beau, l'ami... tout beau!...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, DE GÈVRES.

DE GÈVRES.

Eh bien! eh bien!... quel est ce bruit... pourquoi cette violence?...

FRONSAC.

Un inconnu qui s'est introduit ici, et...

DE GÈVRES, s'approchant.

Que vois-je?... Carle Vanloo...

VANLOO.

Le marquis de Gèvres!... mon protecteur.

DE GÈVRES, lui prenant vivement la main.

Et ton ami, Carle!...

FRONSAC.

Vanloo!... ce jeune peintre dont la renommée brillante...

DE GÈVRES.

Oui, sans doute, lui-même...

VANLOO.

Monsieur le marquis, je vous trouverai donc toujours pour me rendre un bon office. C'est vous qui m'avez fait partir pour l'Italie!... vos bienfaits m'y ont suivi, ils ont consolé, soutenu ma mère!... oh! comment pourrai-je jamais vous prouver ma reconnaissance?

DE GÈVRES.

Veux-tu bien ne pas parler de cela!... mais que diable aviez-vous donc ensemble?

FRONSAC.

Oh! rien, rien, tous les torts sont de mon côté et, en restituant à Monsieur le trésor que je voulais lui ravir, je lui ferai oublier sans doute un moment de vivacité.

VANLOO, reprenant le médaillon.

Je n'y pense plus.

DE GÈVRES.

Ah!... c'était là le motif?... un portrait?

VANLOO.

Oui, un portrait que Monsieur voulait m'acheter à toute force, et que je ne lui aurais laissé qu'avec ma vie.

DE GÈVRES.

Diable!...

FRONSAC, à part.

Qu'avec sa vie!... est-ce que par hasard!..

DE GÈVRES.

Et puis-je la voir, cette beauté merveilleuse... cause d'un si grand courroux?

VANLOO.

Je n'ai rien à vous refuser...

FRONSAC, bas à Vanloo, l'arrêtant.

Que faites-vous!... c'est le portrait de sa femme!

VANLOO, à part, très-troublé.

Sa femme!...

DE GÈVRES.

Eh bien?...

VANLOO, dans le plus grand embarras.

Pardon! monsieur le marquis... je réfléchis... il m'est impossible... je ne dois pas...

DE GÈVRES.

Du mystère, avec un ami? laisse donc, laisse donc, je suis discret.

FRONSAC, passant entre les deux.

Voici ces dames... (A part.) Pour qui donc la petite marquise aurait-elle fait faire son portrait?...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MADAME DE GÈVRES, MADAME DE GUINES, MADAME D'ESPARBELLES.

DE GÈVRES.

Mesdames, et vous, ma chère amie, permettez-moi de vous présenter un nouvel hôte qui nous arrive, un artiste célèbre, mon ami Carle Vanloo.

TOUS.

Carle Vanloo!!!

FINALE.

VANLOO.

C'est elle!... C'est bien elle!...
Quoi! de mon portrait le modèle...
La femme de mon bienfaiteur!...

DE GÈVRES.

Avance donc! te fait-on peur?

VANLOO, à madame de Gèvres.

Veuillez me pardonner, madame,
Le trouble qui saisit mon âme;
D'être importun je tremble ici.

MADAME DE GÈVRES.

Monsieur, vous voir ici paraître,
Grâce aux récits de mon mari,
Oui, c'est pour moi, sans vous connaître,
Comme le retour d'un ami.

VANLOO, troublé, à part.

Que dit-elle?... moi, son ami!...
Et cette voix qui me rappelle...
Ah! cachons ma peine cruelle.

ENSEMBLE.

FRONSAC, l'examinant.

Quel trouble est venu le saisir!
Ah! ce portrait cache un mystère,
Que bientôt, je l'espère,
Je saurai découvrir.

MESDAMES DE GUINES et D'ESPARBELLES.

Quel trouble est venu le saisir!
Ceci cache quelque mystère
Que bientôt, je l'espère,
Nous saurons découvrir.

VANLOO.

Du trouble qui vient me saisir
Ah! sachons cacher le mystère.
Oui, je saurai me taire
Quand j'en devrais mourir.

MADAME DE GÈVRES.

Du trouble qui vient le saisir
Qui m'expliquera le mystère?...
Quand ici comme un frère
Je viens de l'accueillir.

DE GÈVRES.

Quel trouble est venu le saisir?
Ma femme a l'air de lui déplaire;
Mon amitié, j'espère
Saura les réunir.

MADAME D'ESPARBELLES, à madame de Guines.

Mais, baronne, il nous faut partir.

DE GÈVRES.

Quoi, rien ne peut vous retenir!

MADAME D'ESPARBELLES, à Fronsac.

Monsieur le duc de Fronsac va sans doute
Avec nous se remettre en route!

FRONSAC.

Mesdames, j'aurai cet honneur.

VANLOO, à lui-même.

Qu'entends-je? quoi! Fronsac! ce fameux séducteur!

MADAME D'ESPARBELLES, bas à Fronsac qui est venu lui donner la main.

Du mari, quoi qu'il nous en coûte,
Ce soir, vous serez délivré.

FRONSAC, de même.

Vraiment? C'est admirable! Et j'en profiterai.

VANLOO, à lui-même.

Il voulait ce portrait... et contre elle sans doute
Quelque complot est préparé...
Mais tout me dit que je le déjouerai.

ENSEMBLE.

FRONSAC et LES DEUX DAMES.

Partons, partons, car voici l'heure
De regagner notre demeure;
Partons, partons avec l'espoir
Ici bientôt de nous revoir.

DE GÈVRES et SA FEMME.

Partez, partez, car voici l'heure
De regagner votre demeure;
Partez, partez, un doux espoir
Nous reste ici de vous revoir.

VANLOO, à lui-même.

Partez, partez, moi, je demeure
Et saurai veiller à toute heure.
De la sauver, oui, j'ai l'espoir :
Je l'oserai... C'est mon devoir!

DE GÈVRES, seul.

Ah! Fronsac, je te le rappelle,
Souviens-toi bien, mon cher ami,
Que tu me dois bonne nouvelle
D'un imbécile de mari.

FRONSAC.

Sois tranquille, à demain sans faute.

MADAME DE GUINES.

Chacun ici se trouvera.

MADAME D'ESPARBELLES

Ainsi le veut notre cher hôte.

MADAME DE GUINES.

Et tout le monde obéira.

VANLOO, à lui-même.

Tout le monde s'y trouvera.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

FRONSAC et LES DAMES.

Partons, partons, car voici l'heure, etc.

DE GÈVRES et SA FEMME.

Partez, partez, car voici l'heure, etc.

VANLOO.

Partez, partez, moi je demeure, etc.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente à gauche un pavillon du château de M. de Gèvres; une terrasse élevée de six pieds fait face au public ; sur cette terrasse s'ouvre une porte vitrée dont les carreaux sont couverts, en dedans, par des rideaux blancs.— Dans le fond, les arbres du parc.— Un taillis à droite.— La terrasse est garnie de pots de fleurs.

SCÈNE I.

ANTOINE, FRONSAC, arrivant avec précaution par la droite.

FRONSAC.

Eh bien, Antoine?

ANTOINE.

Monsieur le marquis est parti pendant que Madame faisait sa tournée de bienfaisance dans le village.

FRONSAC.

Y est-elle encore?

ANTOINE.

Non, monsieur le duc, elle est rentrée au château, et je viens de lui faire remettre par Victoire, sa femme de chambre, un petit mot de M. de Gèvres qui lui annonce son départ.

FRONSAC.

A merveille!... nous aurons donc le champ libre. Mais dis-moi, Antoine, ce jeune homme arrivé ce matin?

ANTOINE.

M. Carle Vanloo?... Il restera quinze jours ici; il doit faire un tableau pour M. le marquis.

FRONSAC, à lui-même.

Au diable le peintre!... je n'avais qu'un mari à combattre; maintenant, j'ai encore un amoureux!... Eh bien! raison de plus pour brusquer le dénouement... Je suis engagé d'ailleurs. (Il tire un billet de sa poche.) Ce petit billet de madame d'Esparbelles m'annonce qu'elle sera ici, dès demain matin, pour me féliciter. (Il remet le billet dans la poche de son habit.)

MADAME DE GÈVRES, dans la maison.

Antoine! Antoine!

ANTOINE, à Fronsac.

Voici Madame qui m'appelle.

FRONSAC.

Bien!... je m'éloigne, car il ne faut pas qu'on soupçonne mon retour ici... Dès qu'il fera nuit, n'oublie pas de m'ouvrir la grille.

ANTOINE.

Çà suffit, monsieur le duc. (Fronsac disparaît par le taillis à droite.)

SCÈNE II.

MADAME DE GÈVRES, ANTOINE.

MADAME DE GÈVRES, descendant le perron.

Ah! vous voici, Antoine, je vous appelais.

ANTOINE.

Pardon! madame.

MADAME DE GÈVRES.

C'est votre maître qui vous a remis cette lettre?

ANTOINE.

Oui, madame, lui-même.

MADAME DE GÈVRES.

Est-ce qu'il avait reçu quelque message de la ville?

ANTOINE.

Un message?... Je ne dirai pas à Madame... mais pourtant... oui, c'est possible...

MADAME DE GÈVRES, à elle-même.

Et ne pas attendre que je sois rentrée... (A Antoine.) Laissez-moi.

ANTOINE.

Oui, madame. (Il sort.)

SCÈNE III.

MADAME DE GÈVRES, seule.

Partir ainsi!... sans me dire adieu!... sans même m'annoncer dans son billet quand il reviendra!... Sa présence, dit-il, est nécessaire à la ville comme gouverneur de la province!... c'est bien vague!... Mon Dieu! mon Dieu!... quelle triste soirée je vais passer!... On s'ennuie beaucoup pensionnaire au couvent, il n'y a pas de doute : eh bien, je crois qu'on s'ennuie encore plus mariée, et chez soi, quand on y reste seule. (Ici on entend la voix de Vanloo qui redit une phrase de la prière du premier acte.)

DUO.

VANLOO, dans la coulisse.

(Il chante.)

Fille du ciel, Vierge divine!
Je viens sans crainte à ton autel.

MADAME DE GÈVRES.

Oh! ciel! cet air!... je crois le reconnaître!...
Qui donc ici peut le savoir?

SCÈNE IV.

MADAME DE GÈVRES, VANLOO.

MADAME DE GÈVRES, apercevant Vanloo.

Monsieur Vanloo!...

VANLOO.

Pardon... Je vous gêne peut-être.

MADAME DE GÈVRES.

Restez, restez, et comblez mon espoir.
Vous chantiez un air que j'adore,

Vous écouter est un plaisir.
Je voudrais vous entendre encore :
Cédez, cédez à mon désir.

VANLOO.

Je chantais un air que j'adore,
Vous céder serait un plaisir,
Mais vous voulez l'entendre encore,
Pourrai-je, hélas! le ressaisir?

MADAME DE GÈVRES.

Ne plus l'entendre, ah! quel dommage!
Allons, essayez, du courage.
Pourquoi donc trembler devant nous?

VANLOO.

Je cède à des ordres si doux.

Fille du ciel! Vierge divine!
Je viens sans crainte à ton autel;
Et devant toi mon front s'incline
En ce jour pur et solennel.

MADAME DE GÈVRES.

Ah! merci! mais cette prière,
Cet air si touchant et si doux,
Où l'avez-vous appris?

VANLOO.

Dans un saint monastère,
En Bretagne.

MADAME DE GÈVRES.

Que dites-vous?

VANLOO.

Je devais peindre une sainte Cécile.

MADAME DE GÈVRES.

Oh! ciel! quel rapport étonnant!

VANLOO.

Découragé, je cherchais vainement,
Rien ne fixait ma pensée indocile,
Quand, tout à coup, d'un concert enivrant,
J'entends la céleste harmonie.

MADAME DE GÈVRES.

Oh! poursuivez.

VANLOO.

Transporté de bonheur,
J'écarte la tapisserie...
Que vois-je?... Un ange de candeur!
Seule elle chante, et tout le monde prie!
Sa vue a ranimé mes pinceaux incertains :
L'heure divine est arrivée!
Ma sainte Cécile est trouvée!
Et mon chef-d'œuvre est sorti de mes mains!

ENSEMBLE.

Heure chérie
Où mon génie
Puisa la vie
A ses accents!
Oh! recommence!
Et d'espérance,
Par ta puissance,
Remplis mes sens.

MADAME DE GÈVRES.

Quoi! son génie
Que l'on envie
A dû la vie
A mes accents?
Douce assurance!
Oui, ma présence
A d'espérance
Rempli ses sens.

MADAME DE GÈVRES.

Comment! il y a deux ans... vous m'aviez vue... (Souriant.) Voyez pourtant comme tout s'explique! Au couvent, on criait au miracle! quel dommage!... Je ne peux plus y croire, à présent.

VANLOO.

Ah! croyez-y, madame, car vous en avez fait un... Ce talent qu'on admire aujourd'hui, il n'était pas en moi; sans vous, il ne se serait jamais révélé peut-être; c'est vous, c'est vous seule qui, d'un artiste obscur, avez fait un peintre!...

MADAME DE GÈVRES.

Je n'ai pas tant de pouvoir; et pourtant, je suis bien aise que vous vous l'imaginiez, car je veux vous demander un service.

VANLOO.

A moi, madame?... Ah! parlez, parlez!...

MADAME DE GÈVRES.

Vous avez promis un tableau à M. de Gèvres... vous ne le ferez pas...

VANLOO.

Comment?...

MADAME DE GÈVRES.

Vous en ferez un autre... la sainte Cécile du couvent... C'est une surprise que nous ferons à mon mari.

VANLOO, à part.

A son mari!...

MADAME DE GÈVRES.

Vous ne me refuserez pas!... Il me semble qu'il m'aimera davantage quand il me devra à la main d'un ami... car vous êtes son ami, il fut votre protecteur?

VANLOO, vivement.

Oui, madame, oui!... et je vous obéirai.

MADAME DE GÈVRES.

Oh! que vous êtes bon!... C'est dans un panneau du petit salon que vous mettrez ce tableau; venez demain matin de bonne heure, je vous indiquerai la place.

VANLOO.

J'irai, madame.

MADAME DE GÈVRES.

A demain donc, et mille remercîments... Je vais donner des ordres pour que tout soit préparé. (Elle sort par le fond à gauche.)

SCÈNE V.

VANLOO, seul.

Oui, je ferai ce qu'elle désire!... Une fois encore je fixerai sur la toile ces traits charmants!... mais pour qui?... Eh bien! pour l'homme à qui je dois tout!... Et que sait-on?... c'est le ciel peut-être qui m'a conduit ici... il a voulu m'offrir les moyens de m'acquitter envers M. de Gèvres, car, je n'en saurais douter, quelques mots que j'ai surpris, la contrariété que cause ici ma présence, tout me le prouve... il y a quelque complot!... Ah! monsieur le duc de Fronsac, prenez garde, pas une de

vos démarches ne m'échappera!... je vous surveille... voici la nuit... rentrons au château... (Il se dirige vers le fond. Antoine et Fronsac arrivent doucement par la droite.)

VANLOO, s'arrêtant.

Deux hommes dans le parc, à cette heure!... écoutons.

SCÈNE VI.

ANTOINE, FRONSAC, sur le devant, VANLOO, un peu au fond.

ANTOINE, au duc.

Vous voilà au pied de la terrasse, comme vous le désiriez...

FRONSAC.

Très-bien!... Tiens, prends! (Il lui donne une bourse.)

VANLOO, au fond.

C'est le duc et ce scélérat de domestique.

FRONSAC, à lui-même.

Avec une femme comme la petite marquise, on n'en finirait jamais, si l'on n'avait pas recours aux grands moyens... De Gèvres a donné dans le piége... Allons, il n'y a plus à reculer... Antoine, est-ce qu'on veille tard au château?

ANTOINE.

Je crois que vous n'attendrez pas longtemps l'instant favorable.

VANLOO, à part.

Ah! il attend l'instant favorable.

FRONSAC, à Antoine.

Que le ciel t'écoute! car je ne trouve rien de laid comme la belle étoile.

ANTOINE.

Vous monterez par la terrasse.

VANLOO, à part.

Une escalade!...

ANTOINE.

Mais il faudra détacher un carreau de la porte vitrée.

FRONSAC.

Oh! j'en ai les moyens... cela m'est arrivé plus d'une fois; et maintenant, je suis sûr de réussir.

VANLOO, à part.

C'est ce que nous verrons...

ANTOINE.

Dès que vous n'apercevrez plus de lumière à cette fenêtre, c'est que Madame sera rentrée dans sa chambre et que nous en aurons tous fait autant.

FRONSAC.

Cela suffit.

ANTOINE.

Bonne chance, monsieur le duc!

FRONSAC.

Bonne nuit, Antoine! Je vais attendre l'heure du berger. (Antoine rentre dans la maison. Fronsac disparaît à droite.)

SCÈNE VII.

VANLOO, seul, revenant en scène.

Que viens-je d'entendre? Oh! ces grands seigneurs!... ils ne connaissent donc pas l'amitié?... rien n'est donc sacré pour eux?... Celui-là, surtout, digne fils de son père!... Oh! que j'avais bien raison de le haïr!... il me semble que c'est mon talent, ma vie qu'il veut m'enlever!... Non, non, il ne profanera pas mes souvenirs!... je pourrai toujours me prosterner devant cette gracieuse image!... On la menace, et je veillerai sur elle!... Ah! c'est par la terrasse qu'il compte arriver!... Je vous attends, monsieur de Fronsac.

SCÈNE VIII.

VANLOO, FRONSAC, revenant en scène.

FRONSAC.

Hein?... qu'y a-t-il?... tu m'as appelé?...

VANLOO, à part, reculant.

Aïe! j'ai parlé trop haut...

FRONSAC.

C'est toi, Antoine?... réponds-moi donc!

VANLOO, prenant son parti.

Non, monsieur le duc, ce n'est pas Antoine... c'est moi!

FRONSAC, reculant et à part.

Le petit peintre!... (Haut.) Charmé de vous rencontrer, monsieur Vanloo... (A part.) Que la peste l'étouffe!

VANLOO.

Je ne suis pas moins heureux de la rencontre, monsieur le duc... mais que faites-vous donc ici?... je vous croyais bien loin.

FRONSAC.

En effet, mais une chose importante à communiquer à de Gèvres m'a ramené; je voulais lui parler en secret...

VANLOO.

Ah! c'est à M. de Gèvres que vous avez affaire?

FRONSAC.

Certainement!

VANLOO.

Eh bien! votre zèle pour lui sera mal récompensé ce soir, car M. le marquis n'est pas au château...

FRONSAC.

J'en suis vraiment désolé.

VANLOO.

Je le crois, mais je doute fort que vous puissiez lui rendre le bon office que votre amitié lui réservait...

FRONSAC.

Oh! je n'y renonce pas.

VANLOO.

Si vous désirez me charger de la commission?

FRONSAC.

Non pas!... il faut que ce soit moi-même...

VANLOO.

En ce cas, vous prendrez la peine de revenir...

FRONSAC.

C'est bien ce que je compte faire... Au revoir, monsieur Vanloo.

VANLOO.

A l'avantage, monsieur le duc... Voulez-vous que j'appelle... que je vous fasse éclairer ?

FRONSAC.

Non, non... c'est inutile.

VANLOO.

S'il vous arrivait quelque accident, je ne m'en consolerais jamais.

FRONSAC.

Soyez tranquille, monsieur Vanloo.

VANLOO.

Je vous laisse donc, monsieur le duc. (A part.) Et vite à la terrasse.

SCÈNE IX.

FRONSAC, seul.

Voilà un nouveau venu qui a bien l'air de vouloir me couper l'herbe sous le pied!... C'est un ancien soupirant de la petite pensionnaire, la chose est certaine, et cela date de loin, si j'en crois l'histoire du miracle au couvent de Sainte-Luce!... Par la sambleu ! il sera revenu trop tard !... Oui, mon plan est merveilleusement concerté... Avant d'aller au rendez-vous, où l'attendent de piquantes mystifications... le mari soupe à la ville avec de bons amis qui m'ont promis d'avoir soin de sa raison... Quand il aura bien perdu la tête, on le mettra à pied sur le chemin du château de madame d'Esparbelles, et il arrivera ou n'arrivera pas. La nuit est noire en diable !... il est capable de se perdre!... Dans tous les cas, je serai, moi, fort paisible ici. (Il est au pied de la terrasse.) C'est donc par là que je monterai !... Ah ! il fait une chaleur ! (Il tire son mouchoir de sa poche pour s'éventer; un papier tombe.) Tiens, n'ai-je pas fait tomber quelque chose?... Oh! oh ! du bruit sur la terrasse !... attention. (Il se dirige vers la droite du spectateur.)

SCÈNE X.

VANLOO, entrant avec précaution sur la terrasse ; FRONSAC, en bas vers la droite.

VANLOO.

Bon ! m'y voici !... on ne m'a pas aperçu !... En traversant le petit salon, je suis arrivé sur cette terrasse... et je vais attendre... c'est moi qui recevrai le séducteur.

MADAME DE GÈVRES, dans la coulisse.

Victoire! ferme la porte de la terrasse.

VANLOO.

Oh! mon Dieu! je vais être découvert. (Il se blottit derrière des caisses d'arbustes qui décorent la terrasse.)

MADAME DE GÈVRES, dans la coulisse.

Je vais me retirer... tout le monde pourra aller prendre du repos.

VICTOIRE, paraissant à la porte de la terrasse.

Antoine veillera pour attendre M. le marquis, s'il revenait cette nuit. (Elle passe la tête en dehors de la porte vitrée.) Je vous promets du beau temps pour demain, madame. (Elle tire la porte et la ferme.)

VANLOO, à part.

Et nous tâcherons que la nuit aussi soit belle.

FRONSAC, en bas.

Ah! voici la lumière : l'ombre de la femme de chambre se dessine sur les rideaux. (En ce moment la silhouette des deux femmes se reproduit sur les rideaux de la porte vitrée.) A présent, c'est madame de Gèvres.

DUO.

Dieu des amours! toi que j'appelle
Tout bas,
Daigne guider, près de ma belle,
Mes pas.

VANLOO.

Sainte amitié! toi que j'appelle
Tout bas,
Protége-nous, conduis, loin d'elle,
Ses pas !

(Ici tout rentre dans l'obscurité.)

FRONSAC.

Allons, la lumière est éteinte,
Voici le plus doux des instants.

VANLOO.

Pour elle ici, veillons sans crainte :
Monsieur le duc, je vous attends !

FRONSAC.

Il faut que mon projet s'achève,
Ainsi le veut ma réputation!

VANLOO.

Mon bonheur a fui comme un rêve,
Adieu, trop chère illusion.

FRONSAC, prêtant l'oreille.

Mais, chut! silence!
Quelqu'un s'avance,
De la prudence,
Écoutons bien.

VANLOO, de même.

Mais, chut! silence!
Pour sa défense,
Si l'on avance,
Je ne crains rien.

FRONSAC.

Écoutons.

VANLOO.

Attendons.

FRONSAC.

Eh ! mais qui vient ici?

VANLOO.

C'est le duc que je crois entendre.

FRONSAC.

Qui peut se promener ainsi?
Allons, il faut encore attendre.
Écoutons.

VANLOO.

Attendons.

ENSEMBLE.

FRONSAC.

Dieu des amours, toi que j'appelle
Tout bas,
Daigne guider, près de ma belle,
Mes pas.

VANLOO.

Sainte amitié! toi que j'appelle,
Tout bas,
Protége-nous!... conduis, loin d'elle,
Ses pas!

SCÈNE XI.

VANLOO, blotti sur la terrasse; FRONSAC, en bas; DE GÈVRES, arrivant par le fond à droite. Sa démarche est chancelante.

DE GÈVRES, au fond.

Toujours tout droit, toujours tout droit, m'ont-ils dit, ces bons amis, et vous trouverez le château de madame d'Esparbelles... Voilà une heure que je marche, et je ne trouve rien...

FRONSAC, écoutant.

De Gèvres?... Les maladroits ne m'ont donc pas tenu parole?

VANLOO, sur la terrasse.

Ah çà! il ne se décide pas à monter.

DE GÈVRES approche en trébuchant.

Eh! mais, autant que je peux voir dans l'obscurité, en voici un château!... Oui, une terrasse comme chez moi. C'est cela! c'est cela!... D'Esparbelles me l'avait bien dit, nos deux habitations sont, ma foi! presque semblables... J'arrive enfin... En vérité, je n'ai jamais vu une route plus tortueuse... j'ai fait plus de cent détours... et pas de voiture!... mes chevaux estropiés... c'est égal!... je touche au but... Adorable d'Esparbelles, guidé par l'amour, je vais escalader cette terrasse.

FRONSAC, à part.

Qu'entends-je?... il se croit au château d'Esparbelles!... il paraît que les libations ont été copieuses!... Mais, s'il rentre chez lui, plus d'espoir pour moi.

DE GÈVRES.

Il faut avouer que je suis un heureux coquin!

FRONSAC.

Chercher une maîtresse... et trouver sa femme, il appelle cela du bonheur.

DE GÈVRES.

Voyons!... ne nous faisons pas attendre!... Ce brave d'Esparbelles est bien loin... profitons de son absence. (Il tâte le long du treillage et se met en devoir d'escalader, mais il retombe.)

VANLOO, à part sur la terrasse.

Ah! ah! il se décide!... Voici le moment critique! mais j'ai pris mes précautions... et je vais lui faire une belle peur.

DE GÈVRES, recommençant à grimper.

Ça va bien! ça va bien! (A ces mots, le treillage se brise sous ses pieds, il retombe.)

FRONSAC, en bas.

Vit-on jamais pareille chose? c'est le mari qui prend le chemin que j'avais choisi... il ne me reste plus qu'à lui faire la courte-échelle.

DE GÈVRES, recommençant à monter.

M'y voilà! m'y voilà!

VANLOO, sur la terrasse.

Le scélérat! il grimpe!... Attends! attends!... je vais t'en faire passer l'envie. (Haut.) N'y a-t-il pas quelqu'un qui tâche d'escalader la terrasse de ma femme?

DE GÈVRES, s'arrêtant et accroché au treillage.

De ma femme? est-ce que d'Esparbelles n'est pas parti?

FRONSAC.

Qu'entends-je?

VANLOO, faisant la grosse voix.

Qui va là?

DE GÈVRES, suspendu en l'air.

Diable! diable!

VANLOO.

Je suis armé, et si l'on ne s'en va pas...

DE GÈVRES.

Oh! oh!

FRONSAC.

Mais c'est l'amoureux peintre! (Vanloo décharge en l'air un pistolet chargé à poudre.)

DE GÈVRES, qui est tombé au bas de la terrasse.

Ouf!... Satan le confonde! je crois que je suis blessé!

FRONSAC.

Quel enragé cerbère!... il croit sans doute s'adresser à moi... mais le bruit de son arme va mettre en l'air tout le château!... Cachons-nous un moment. (Il se glisse dans le taillis à droite.)

DE GÈVRES.

Blottissons-nous ici... en attendant que l'orage soit passé. (Il se cache derrière les arbres de l'autre côté; Vanloo est derrière les caisses de fleurs; la porte de la terrasse s'ouvre, madame de Gèvres paraît suivie de Victoire qui l'éclaire.)

SCÈNE XII.

FRONSAC, VANLOO, DE GÈVRES, tous trois cachés; MADAME DE GÈVRES, VICTOIRE, sur la terrasse; DOMESTIQUES, JARDINIERS, JARDINIÈRES, en bas, avec des flambeaux et des lanternes; puis ANTOINE.

FINALE.

MADAME DE GÈVRES.

Pierre, Antoine, Saint-Jean, Victoire,
Venez tous, venez par ici!...

LES DOMESTIQUES.

Nous voici!...

MADAME DE GÈVRES.

Quel est ce bruit?... Que dois-je croire?

LES DOMESTIQUES.

Nous accourons,
Et nous vous défendrons...

MADAME DE GÈVRES.

Pour savoir le sujet de cette étrange alarme,
Il faut courir, chercher partout;
Mes bons amis, que chacun s'arme,
Et visitez le parc de l'un à l'autre bout!...

LES DOMESTIQUES.

Oui, visitons le parc de l'un à l'autre bout!...

ANTOINE, accourant.

Arrêtez, je vous prie!...

MADAME DE GÈVRES.

Pourquoi?...

LES DOMESTIQUES.

Parlez!... parlez!...

ANTOINE.

Ce coup de feu n'est rien.
Philippe, votre garde-chasse,
Des braconniers voyant l'audace,
A, pour les effrayer, inventé ce moyen!

MADAME DE GÈVRES.

Vous en êtes certain?

LES DOMESTIQUES.

Vous en êtes certain?

ANTOINE.

J'en suis certain!...

MADAME DE GÈVRES.

Allons, que chacun se retire...
Mais Philippe sera grondé demain...

LES DOMESTIQUES.

Que chacun se retire!
A demain, madame, à demain!...

MADAME DE GÈVRES.

A demain! À demain!...

LES DOMESTIQUES.

A demain!...

MADAME DE GÈVRES.

A demain!...

(Tout le monde s'éloigne et rentre au château.)

SCÈNE XIII.

DE GÈVRES ET FRONSAC, en bas, VANLOO, sur la terrasse.

TRIO.

FRONSAC, rentrant par la droite.

Tout le château s'est alarmé,
Moi, je tremblais sous ce feuillage;
Mais, enfin, le bruit s'est calmé
Allons, et reprenons courage!...

DE GÈVRES, reparaissant au pied de la terrasse.

Tout le château s'est alarmé,
Moi, je tremblais sous ce feuillage;
Mais, enfin, le bruit s'est calmé,
Sortons, et reprenons courage!

VANLOO, reparaissant sur la terrasse.

Tout le château s'est alarmé,
Moi, je riais sous ce feuillage;
Mais, enfin, le bruit s'est calmé,
Allons, et reprenons courage!

DE GÈVRES.

Craignons quelque bruit nouveau;
Il faut enfin que je suive
Le chemin de mon château;
En allant tout droit j'arrive,
Et j'y rentre incognito!...

FRONSAC.

Je le vois qui s'éloigne... bravo!...
En cherchant ainsi son château,
Il aura du bonheur, s'il arrive...

(De Gèvres, trébuchant, commence à s'éloigner en tournant le dos au château.)

VANLOO, se penchant sur la balustrade de la terrasse.

Bon!... je n'entends plus rien en bas,
Et mon duc a quitté la place.

FRONSAC, sur le devant.

Mais d'ici n'aperçois-je pas
Mon Argus qui descend le long de la terrasse?

VANLOO, qui est descendu, arrive sur la scène.

Allons, plus de souci,
Le séducteur est en fuite;
Envers mon bienfaiteur mon amitié s'acquitte,
Je puis partir... plus rien pour elle à craindre ici.

DE GÈVRES, en dehors dans le lointain.

La nuit est bien noire!...
Tâchons de sortir sans broncher...
Toujours tout droit, il faut marcher...

FRONSAC.

L'un part... l'autre va se coucher!...
A moi la victoire...

(Il commence à monter.)

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente le boudoir de madame de Gèvres. — A droite de l'acteur, au premier plan, porte de la bibliothèque conduisant à l'appartement de M. de Gèvres; au deuxième plan, même côté, une porte-fenêtre donnant sur la terrasse du deuxième acte; au fond, entrée principale. — A gauche, au premier plan, porte de la chambre à coucher de madame de Gèvres; au deuxième plan, cheminée près de la fenêtre, un chevalet; sur une petite table, à côté, une palette et des pinceaux. — Au premier plan, côté droit, une causeuse et un petit guéridon.

SCÈNE I.

MADAME DE GÈVRES, seule.

(Au lever du rideau, la scène est vide et obscure. Bientôt le bruit d'une vitre qui se brise en tombant se fait entendre.)

MADAME DE GÈVRES, sortant de sa chambre, un flambeau à la main.

J'ai cru entendre du bruit... Non, je me suis trompée... j'ai pensé que c'était M. de Gèvres... La nuit va finir, et il n'est pas encore de retour... C'est singulier... jamais pareille chose n'était arrivée depuis notre mariage... Je n'ai pu lire... j'étais distraite malgré moi... Ah! voilà ce que M. Vanloo doit trouver ici demain matin pour commencer mon portrait... Voyons s'il ne manque rien... Oui, voilà bien tout ce qu'il m'a demandé... Il sera là, demain... ses yeux seront fixés sur moi... Je ne sais pourquoi je me trouble à cette idée... oui, je suis tout émue... Il me semble qu'il est déjà là, et va lire dans mon âme.

CAVATINE.

Je crois encore entendre
Cette voix douce et tendre
Me redire en tremblant
La touchante prière
Que moi-même naguère
Je chantais au couvent.
J'écoutais tout émue!
Son regard, à ma vue,
Paraissait s'enflammer.
Je ne sais pas s'il m'aime,
Mais grâce pour moi-même!
Mon Dieu! j'ai peur d'aimer!
Qu'ai-je dit, insensée:
Je pourrais oublier mon devoir et ma foi!
Ah! chassons une telle pensée!
Qu'il s'éloigne, il le faut... tout nous en fait la loi!
Je veux qu'il parte, et Dieu prendra pitié de moi!
Mon âme ravie,
D'ivresse remplie,
Lui donne ma vie
Et garde l'amour!
Puissance céleste,
Ta flamme l'atteste,
Tu règnes... le reste
Ne dure qu'un jour!
Sainte innocence,
Douce ignorance
De mon enfance,
Reviendrez-vous?
Hélas! tout passe,
Mais rien n'efface
Et ne remplace
Des biens si doux!
Mon âme ravie, etc.

(La marquise prend le flambeau et son livre, et se dirige vers la bibliothèque.)

Ah! changeons ce livre, il m'a trop ennuyée. (Elle entre dans la bibliothèque; Fronsac entre en scène au même instant.)

SCÈNE II.

FRONSAC, seul. (Obscurité.)

Ah! enfin! la place est libre... tous les gens sont retirés, et la marquise est bien seule à présent... voyons, orientons-nous... là, à ma droite, doit être la porte de la bibliothèque; en la traversant, on arrive à l'appartement du marquis... à ma gauche, la porte de la chambre à coucher de ma belle inhumaine... au fond, l'entrée commune du pavillon... bien! d'abord un second tour de clef à cette porte (Celle du fond.), pour que des indiscrets ne viennent pas nous troubler... (Il prend la clef, montrant la porte de droite.) De ce côté, pas de surprise à craindre... le marquis est loin... Ah! diable! les sonnettes... ne lui laissons pas ce moyen d'appeler à son aide; heureusement j'ai là, sur moi... coupons-les... (Il va à la cheminée et coupe les cordons.) Voilà ce que c'est... Tout à vous maintenant, belle marquise! (Il se dirige vers la chambre de la marquise.) Comment! plus de lumière! déjà! c'est singulier! entrons!... (Il entre dans la chambre.)

SCÈNE III.

MADAME DE GÈVRES, FRONSAC.

MADAME DE GÈVRES, sortant de la bibliothèque.

Allons! ah! monsieur de Gèvres! monsieur de Gèvres! (Elle a traversé le théâtre, et va entrer dans sa chambre, quand tout à coup elle s'arrête en poussant un cri.) Ah! monsieur de Fronsac!... (Elle a posé, en reculant, le flambeau qu'elle tenait sur la cheminée, et reste immobile d'effroi.)

FRONSAC, paraissant.

Moi-même, madame!... vous ne vouliez pas m'accorder d'audience!... j'en voulais une, et...

MADAME DE GÈVRES.

Assez, monsieur, retirez-vous, ou je sonne! (Elle va à la cheminée.)

FRONSAC.

Les cordons sont coupés, madame.

MADAME DE GÈVRES.

Quelle indignité! oh! mais je saurai bien... (Elle va à la porte du fond.) Où donc est la clef?

FRONSAC.

La voici! oh! mes précautions sont bien prises.. cette seule issue restait... (Il traverse la scène, ferme également la porte de la bibliothèque et en prend la clef.)

MADAME DE GÈVRES.

Mais c'est infâme!

FRONSAC.

Non, madame, c'est de bonne guerre!

MADAME DE GÈVRES.

Rendez-moi ces clefs, monsieur?

FRONSAC.

Vous les rendre! oh! non pas!... et pour être plus sûr de ne point céder à vos instances... (Il jette les clefs dans le jardin.)

MADAME DE GÈVRES.

Grand Dieu! que faites-vous?

FRONSAC.

Vous le voyez, madame, j'ai brûlé mes vaisseaux.

MADAME DE GÈVRES.

Et qu'espérez-vous, monsieur, de cette indigne violence?

FRONSAC.

Oh! rien, madame, rien que le bonheur de vous exprimer tout ce que vous m'inspirez... une fois, au moins, vous serez forcée de m'entendre... je pourrai tout vous dire!

MADAME DE GÈVRES.

Oh! monsieur! et c'est le duc de Fronsac, un loyal gentilhomme, qui ne rougit pas d'employer ici la surprise et la force contre une pauvre femme!

FRONSAC.

Eh bien, oui!... j'en conviens... ce que je fais en ce moment est misérable, odieux, peut-être... mais c'est vous, madame, oui, vous qui l'avez voulu... car jamais je n'ai subi d'aussi cruels dédains... vous ne me faisiez pas même l'honneur de me craindre... j'ai voulu me venger.

MADAME DE GÈVRES.

Vous venger!

FRONSAC.

N'importe comment! oui, je le veux encore... et cependant il dépend de vous de m'y faire renoncer.... je vous offre la paix ou la guerre.

MADAME DE GÈVRES.

Je ne vous comprends pas, monsieur... ou plutôt, tenez, monsieur le duc, un peu de franchise, si cela ne vous coûte pas trop... vous ne m'aimez pas... vous ne m'avez jamais aimée, n'est-il pas vrai?

FRONSAC.

Je ne vous aime pas!

MADAME DE GÈVRES.

Non! ce que vous poursuivez ici n'est qu'une satisfaction nouvelle pour votre vanité... rien de plus! et cette satisfaction, si précieuse à vos yeux, vous ne la paierez que d'une bagatelle... ma réputation, le repos de ma vie... dites, monsieur, n'est-ce pas là le prix que vous y mettiez?

FRONSAC.

Vous calomniez mes sentiments, madame!... et que pourrai-je vous dire, quand vous doutez de mon amour... Je ne vous aime pas! je n'écoute ici que la voix de la vanité, et je ne veux que vous compromettre: moi!... moi qui ne respire que par vous! moi qui donnerais ma vie pour l'espoir de votre tendresse!... Mais que faut-il donc faire pour vous convaincre que vous êtes la plus aimée, la plus adorée des femmes?

MADAME DE GÈVRES, avec un sourire d'incrédulité.

Par vous?

FRONSAC.

Oui, madame.

MADAME DE GÈVRES.

Je me trompais donc bien!

FRONSAC.

Oh! oui, certes. (A part.) Elle y vient.

MADAME DE GÈVRES.

Ainsi, vous m'aimez sérieusement, monsieur le duc?...

FRONSAC.

Quel serment faut-il faire?

MADAME DE GÈVRES.

Aucun! J'ai envie de vous croire! Vous demandiez comment vous pourriez me convaincre de votre amour?...

FRONSAC.

Oui, madame!

MADAME DE GÈVRES.

Il n'est pour cela qu'un seul moyen.

FRONSAC.

Lequel?

MADAME DE GÈVRES.

C'est de vous retirer à l'instant.

FRONSAC, à part.

Ah! diable! (Haut.) Mais, madame?

MADAME DE GÈVRES.

Vous n'en voulez ni à ma réputation, ni à mon repos?

FRONSAC.

Non, certainement!

MADAME DE GÈVRES.

Eh bien! rien ne peut assurément les compromettre plus que votre présence ici... Vous voyez donc bien.

FRONSAC.

Sans doute! sans doute! (A part.) C'est qu'elle raisonne serré comme un procureur.

MADAME DE GÈVRES.

Vous hésitez?

FRONSAC.

Moi? du tout! mais, si je me retire?...

MADAME DE GÈVRES.

Je croirai à votre amour.

FRONSAC.

Et?...

MADAME DE GÈVRES.

N'est-ce pas ce que vous vouliez?

FRONSAC.

Oui, madame! oui, je veux que vous vous repentiez de votre injustice, de vos cruels soupçons... Je veux que vous sachiez bien que Fronsac n'a jamais aimé comme il vous aime... Je vais partir!

MADAME DE GÈVRES, avec joie.

Ah!

FRONSAC, à part.

Si je parviens à me faire croire, elle est à moi! (Haut.) Vous m'avez demandé de la franchise, madame, eh bien! je serai franc... heureux tant de fois, j'ai osé espérer qu'ici comme ailleurs!... (Mouvement de la marquise.) Oh! je ne dois plus rien vous cacher! j'ai promis d'être sincère!... Mais maintenant toutes mes idées sont changées, vous avez mis là, dans mon âme, une croyance qui vaut mieux qu'un triomphe peut-être, et rien ne me coûtera pour réparer mon offense. Oui, le ridicule, même les railleries, car on ne me les épargnera pas, j'en suis sûr... J'affronterai tout pour vous prouver mon repentir... je m'éloignerai enfin, bien malheureux sans doute, mais un peu consolé cependant, si je puis du moins emporter d'ici votre estime... Adieu, madame! (Il va vers le fond.)

MADAME DE GÈVRES, à elle-même.

Vaudrait-il mieux que je ne croyais?

FRONSAC, s'arrêtant.

Ah! j'oubliais que les clefs de cette porte et de cette autre... Pas moyen de sortir, ni par ici, ni par là... Que je maudis maintenant mon imprudence...

MADAME DE GÈVRES.

Que devenir, mon Dieu!

FRONSAC.

Briser l'une des deux portes.

MADAME DE GÈVRES.

Mais le bruit?

FRONSAC.

Oui, le bruit, le scandale... mauvais moyen!

MADAME DE GÈVRES.

Mais quel autre?

FRONSAC.

Un seul me reste... c'est de m'en aller par où je suis venu... (Il se dirige vers la fenêtre.)

MADAME DE GÈVRES.

Comment, monsieur! vous aviez osé?

FRONSAC.

Il est moins facile de descendre que de monter... il n'y a plus là d'espoir qui vous soutienne... mais n'importe... adieu, madame!

MADAME DE GÈVRES.

Ah! monsieur le duc, je vous crois maintenant, et je vous remercie!

FRONSAC.

Vous me pardonnerez donc?

MADAME DE GÈVRES.

J'oublierai!

FRONSAC, saisissant la main que le geste de la marquise met à sa portée, et la baisant respectueusement, à part.

Je la tiens! (Il va à la fenêtre et disparaît.)

MADAME DE GÈVRES.

Je suis sauvée!

FRONSAC, reparaissant.

Ah! mon Dieu!

MADAME DE GÈVRES.

Qu'est-ce donc encore?

FRONSAC.

Chut! quelqu'un sous la charmille.

MADAME DE GÈVRES.

Mais qui cela peut-il être, à une pareille heure?

FRONSAC.

Oh! le jour commence à poindre... Un jardinier peut-être qui se met à l'ouvrage!

MADAME DE GÈVRES.

Silence!

FRONSAC.

Qu'y a-t-il?

MADAME DE GÈVRES.

Il m'a semblé qu'on entrait dans la bibliothèque. Mon Dieu! serait-ce M. de Gèvres?

FRONSAC.

De Gèvres! Oh! non, il doit être encore retenu ailleurs, pour une affaire sérieuse!

MADAME DE GÈVRES.

Ah! vous saviez donc?

FRONSAC.

Oui, madame.

MADAME DE GÈVRES.

Alors, ce ne peut être que M. Vanloo?

FRONSAC.

M. Vanloo!

MADAME DE GÈVRES.

Oui, il devait venir ici de grand matin, pour commencer mon portrait... Une surprise pour mon mari.

FRONSAC.

Une surprise!... oui, je comprends... (A part.) Ah çà! est-ce que décidément le petit peintre... Ah! marquise!

MADAME DE GÈVRES, écoutant à la porte.

Il se rapproche de la porte! si je l'appelais?...

FRONSAC.

Quelle idée!

MADAME DE GÈVRES.

C'est un honnête homme, plein de dévouement pour mon mari, et d'estime pour moi... Je lui dirai toute la vérité... il me croirait, il serait discret,

j'en suis sûre... vous pourriez alors vous retirer avec lui.

FRONSAC, à part.

Par exemple! (Haut.) Y songez-vous, madame... Il y a de ces choses qui s'expliquent mal... qu'un homme qui a du monde ne peut réellement pas croire... Ma réputation est si mauvaise d'ailleurs!

MADAME DE GÈVRES.

Mais c'est affreux! que faire donc?

FRONSAC, cherchant.

Chargez-le de vous apporter les clefs que vous avez laissées tomber par mégarde sous cette terrasse... congédiez-le ensuite au moyen d'une migraine qui vous empêche de lui donner séance ce matin... Alors je me retirerai à mon tour, et tout sera sauvé.

MADAME DE GÈVRES.

Oui, c'est cela! (Appelant contre la porte de la bibliothèque.) Monsieur Vanloo, est-ce vous?

VANLOO, en dehors.

Oui, madame. Comment, si matinale!... Je n'aurais jamais osé me présenter!

MADAME DE GÈVRES.

Je n'ai pu dormir... cette alerte d'hier soir...

VANLOO.

Je conçois... Mais, puisque vous voilà levée, il fera bientôt tout à fait jour, nous pourrons commencer!

MADAME DE GÈVRES.

Oui, mais je ne puis vous ouvrir.

VANLOO.

Comment?

MADAME DE GÈVRES.

Tout à l'heure, en me penchant sur l'appui de ma terrasse, j'ai laissé tomber deux clefs au pied de la charmille.

FRONSAC.

Très-bien! (A part.) Elle a beaucoup de dispositions...

MADAME DE GÈVRES.

Rendez-moi, je vous prie, le service d'aller les chercher.

VANLOO.

C'est inutile, madame, je les ai trouvées en venant ici!

MADAME DE GÈVRES, à Fronsac, à demi-voix.

C'est donc lui que vous avez vu?

FRONSAC.

Apparemment. (A part.) Il paraît que décidément j'avais vu quelqu'un!

MADAME DE GÈVRES, à la porte.

Monsieur Vanloo, une des deux clefs ouvre cette porte, veuillez donc me désemprisonner, s'il vous plaît!

VANLOO.

Tout de suite, madame, tout de suite!

FRONSAC, gagnant la chambre de la marquise.

Ah! diable!

MADAME DE GÈVRES.

Quoi! monsieur! dans ma chambre?

FRONSAC.

Je ne puis me cacher ailleurs!

MADAME DE GÈVRES.

Mais, monsieur... (Il entre dans la chambre de la marquise et ferme vivement la porte sur lui. Au même instant, Vanloo, qui a essayé la seconde clef, ouvre la porte de la bibliothèque.)

SCÈNE IV.

MADAME DE GÈVRES, VANLOO.

VANLOO.

Voici l'autre clef, madame.

MADAME DE GÈVRES, tremblante.

Merci! monsieur Vanloo.

VANLOO.

Mais qu'avez-vous donc, madame!... vous êtes pâle et tremblante.

MADAME DE GÈVRES.

Oui, je souffre beaucoup... une migraine horrible... il me serait impossible ce matin de poser pour mon portrait... M'excuserez-vous, monsieur Vanloo?

VANLOO.

Comment! ne suis-je pas à vos ordres!... mais avant de vous quitter, madame, ma reconnaissance pour M. de Gèvres, mon dévouement pour vous, me font un devoir de vous informer d'un odieux complot tramé contre votre honneur.

MADAME DE GÈVRES.

Un complot!

VANLOO.

Oui, une infâme gageure, dont votre réputation est l'enjeu... ce duc de Fronsac, je le croyais bien léger, bien fou, bien fat... mais à présent, c'est pis que cela à mes yeux... c'est un misérable!

MADAME DE GÈVRES, regardant du côté de sa chambre à coucher.

Plus bas, par grâce!

VANLOO.

Pourquoi donc?... mais d'où vient votre effroi en regardant cette porte?

MADAME DE GÈVRES.

Il est là, monsieur!

VANLOO.

Dans votre chambre, le duc!

MADAME DE GÈVRES.

Oh! plus bas... s'il est là, c'est malgré moi, monsieur... vous me croyez, n'est-ce pas?

VANLOO.

Oui, madame, oui, je crois en vous... mais comment a-t-il pu s'introduire?

MADAME DE GÈVRES, à mi-voix.

En escaladant ma terrasse... Jugez de ma terreur... aucun moyen de secours... et cet homme, là, devant moi... triomphant de mon isolement, de ma faiblesse, et me forçant de l'entendre... ah! j'ai cru que j'en mourrais!

VANLOO.

Une pareille violence! ah! c'est bien lâche!

MADAME DE GÈVRES.

Écoutez, écoutez... il a enfin reconnu ses torts, et a juré de les réparer... il allait redescendre par là (montrant la fenêtre), quand il vous a vu au pied de la charmille.

VANLOO.

Il m'a vu !

MADAME DE GÈVRES.

Sans vous reconnaître... et il était loyal, alors, monsieur Vanloo... il était tremblant, ému presque autant que moi ! il ne me trompait plus !

VANLOO.

Il vous trompait plus que jamais, madame!

MADAME DE GÈVRES.

Comment?

VANLOO.

Il ne m'a pas vu... Son seul but est qu'on le trouve chez vous... il y attend mesdames de Guines et d'Esparbelles, pour les convaincre de son triomphe...

MADAME DE GÈVRES.

Que dites-vous?

VANLOO.

Si vous en doutez, tenez, madame, lisez cette lettre qu'il a perdue au moment où il escaladait la terrasse ! (Il lui donne la lettre.)

MADAME DE GÈVRES.

Mon Dieu! je tremble... qu'ai-je lu !... ah ! c'est infâme... ils veulent donc tous me perdre !

VANLOO.

Ah ! je déjouerai ce complot, ou j'y périrai !

MADAME DE GÈVRES.

Oh ! je ne veux pas que vous vous exposiez!

VANLOO.

Ne m'enlevez pas le seul bonheur auquel je puisse prétendre!... cet homme, il a un grand nom, une grande fortune... moi, je n'ai rien, je ne suis rien... Eh bien, ce sera à lui d'être jaloux de moi, car chaque fois que vous penserez à nous, vous direz : Le grand seigneur m'aurait perdue... c'est le pauvre artiste qui m'a sauvée !

MADAME DE GÈVRES.

Mais que ferez-vous enfin ?

VANLOO.

Le ciel m'inspirera, soyez en sûre !

DUETTINO.

Ensemble.

VANLOO.

Espoir et courage !
De sa trahison
Et de son outrage
Vous aurez raison !

MADAME DE GÈVRES.

Renais, mon courage !
De sa trahison
Et de son outrage
Nous aurons raison !

VANLOO.

Mais vous tremblez encor, madame.

MADAME DE GÈVRES.

Oui, malgré moi !

VANLOO.

Calmez votre âme.
Si vous saviez combien mon cœur
Souffre ici de votre douleur !

MADAME DE GÈVRES.

Hélas ! sans vous, ma triste vie
Pour toujours eût été flétrie !
Ah ! croyez que jamais mon cœur
N'oubliera mon noble sauveur.

VANLOO.

Ayez confiance,
Prenez patience !
Et chassez l'effroi !

MADAME DE GÈVRES.

Oui, j'ai confiance ;
Mais, de la prudence,
Par pitié pour moi !

REPRISE.

VANLOO.

Espoir et courage, etc.

MADAME DE GÈVRES.

Renais, mon courage ! etc.

(A la fin du duo, madame de Gèvres entre dans la bibliothèque ; au moment de le quitter, elle a tendu sa main à Vanloo, qui l'a portée à ses lèvres.)

SCÈNE V.

VANLOO, puis FRONSAC.

VANLOO.

Ah ! maintenant, à nous deux, M. le duc !... (Il frappe à la porte de la chambre de la marquise.) Eh bien ! n'entend-il pas ?... (Il frappe de nouveau.)

FRONSAC.

Pardon ! pardon ! (Ouvrant la porte.) Il est donc enfin parti, ce petit peintre !... c'est, pardieu ! bien heureux... Hein?... comment ! c'est vous, monsieur ?

VANLOO.

Moi-même, monsieur le duc !

FRONSAC.

Ah çà ! mais la marquise !

VANLOO.

Elle m'a chargé de vous exprimer ses regrets, et de vous prévenir qu'il était inutile de l'attendre ici plus longtemps !

FRONSAC.

A merveille ! j'étais joué... joué pour... ah ! je comprends sa vertu maintenant !

VANLOO, froidement.

Vous la comprenez mal encore, puisque vous n'y croyez pas !

FRONSAC.

Y croire !... voudriez-vous me persuader par hasard que vous ne l'aimez pas comme moi !

VANLOO.

Comme vous ! non, monsieur le duc... les sentiments qui nous animent n'ont aucune ressemblance... (S'animant.) Vous l'aimez, vous, comme une fantaisie qu'on veut satisfaire avec éclat,

comme un objet dont l'orgueil seul poursuit la possession, dût-il le souiller en y touchant!

FRONSAC.

Monsieur!

VANLOO.

Je l'aime, moi, oui, j'en conviens, je l'aime, sans qu'elle le soupçonne... je l'aime comme tout ce qui élève, ennoblit la pensée... comme tout ce qu'on admire... sans jamais oser y prétendre!

FRONSAC, ironiquement.

De l'amour platonique!

VANLOO.

Enfin, vous êtes venu ici pour la perdre, et moi pour la sauver!

FRONSAC.

De mieux en mieux! écoutez, monsieur, la manière dont on me traite m'affranchit de tout scrupule... tout m'est permis maintenant pour me venger... et ce n'est pas vous qui m'en empêcherez.

VANLOO.

Je l'essaierai cependant!

FRONSAC.

Et que ferez-vous pour cela, je vous prie!

VANLOO.

Oh! peu de chose!... rien que vous tenir fidèle compagnie.

FRONSAC, avec hauteur.

J'accorde ma compagnie quelquefois, monsieur, je ne me laisse jamais imposer celle de personne...

VANLOO.

Mon Dieu! monseigneur, il y aurait un moyen bien simple de vous délivrer de la mienne...

FRONSAC.

Lequel?

VANLOO.

Ce serait de quitter la place.

FRONSAC.

Hein?

VANLOO.

Franchement, c'est ce que vous avez de mieux à faire, car, si vous restez, je reste, je reste, je vous le répète, et ma présence ici détruit tout le danger de la vôtre... les séductions à deux n'ont pas été encore inventées jusqu'à présent... personne n'y croirait... Vous le voyez, votre projet est découvert et vous perdrez le pari!

FRONSAC.

Plait-il? (A part.) Comment a-t-il su?... (Il fouille dans ses poches.) La lettre de la comtesse... ah! maladroit, je l'ai perdue.

VANLOO, qui l'a entendu.

Je l'ai trouvée, moi, monsieur le duc... et je l'ai remise à madame de Gèvres!

FRONSAC.

Ah! monsieur, vous abusez de vos avantages!

VANLOO.

Non! mais j'en profite!

FRONSAC.

Pardieu! je suis curieux de voir comment tout ceci finira... La situation est piquante et nouvelle... pour moi, surtout, qui avais l'habitude de mystifier les autres!

VANLOO.

Oui, cela vous change!

FRONSAC.

C'en est trop, monsieur, je vous ferai cruellement expier...

VANLOO.

Dès que vous le voudrez, monsieur le duc... je suis à vos ordres... Il est à peine cinq heures... ces dames ne doivent arriver qu'à six... nous avons donc le temps... (Vanloo va ouvrir la porte du fond.)

FRONSAC fait un mouvement pour le suivre, puis s'arrête tout à coup.

Ah! ah! ah!... sortir d'ici, à présent... c'est ce que vous voulez, n'est-ce pas? Eh bien! non... Nous remettrons la partie à plus tard, s'il vous plaît!

DUO.

FRONSAC.

A mes dépens vous auriez trop à rire.
Oh! non, vraiment, pour un empire
Je ne sortirais pas d'ici?
(Il s'assied sur la causeuse.)

VANLOO, s'asseyant de l'autre côté du théâtre.

Trouvez donc bon que j'y demeure aussi!

ENSEMBLE.

FRONSAC.

Joli tête-à-tête!
Ma chute est complète,
Et de ma défaite
Certes, on rit déjà!
Mais de la prudence,
De la patience,
Et j'ai l'assurance
Que mon tour viendra!

VANLOO.

Joli tête-à-tête!
Sa chute est complète,
Rien de sa défaite
Ne le sauvera!
Mais de la prudence,
Car son cœur, je pense,
Garde l'assurance
Que son tour viendra!

Monsieur le duc va s'ennuyer, peut-être!

FRONSAC.

Non, j'ai ce livre...
(Il prend un livre sur le guéridon.)

VANLOO, allant au chevalet.

Et moi, j'ai mon pinceau.

FRONSAC.

Comment, vous allez peindre!

VANLOO.

Ici, le jour est beau!

FRONSAC.

En effet!... quel sera le sujet du tableau?

VANLOO.

Je ne sais... nous verrons!

FRONSAC.

Au fait, quel qu'il puisse être,
On y reconnaîtra la touche du grand maître!

VANLOO.

Monseigneur est trop bon!

FRONSAC.

Non, mon cher, je suis juste, et je sais votre nom!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Joli tête-à-tête! etc.

VANLOO, commençant une barcarolle tout en peignant.

Ma belle Venise!
Ah! vers toi la brise
Me pousse gaîment!

FRONSAC.

Qu'est-ce donc! vous chantez!

VANLOO.

Toujours, en travaillant!
Oui monseigneur... mais cependant,
Si cela vous gênait?

FRONSAC.

Non, vraiment!

VANLOO.

Un souvenir de l'Italie...

FRONSAC.

Chantez, chantez, je vous en prie...
(A part.)
Patience! J'aurai mon tour.

VANLOO, à part.

Il enrage!
(Haut.)
Dieu, quel beau jour!

BARCAROLLE.

PREMIER COUPLET.

Ma belle Venise!
Ah! vers toi la brise
Me pousse gaîment!
Sur le flot limpide
Mon canot rapide
Glisse avec le vent!
Là-bas, sur la rive,
Angèle craintive
M'appelle déjà!
Un moment encore,
O toi que j'adore,
Attends, me voilà!
Ah! ah! ah! ah!

DEUXIÈME COUPLET.

Demain, mon Angèle,
Ton amant fidèle
Recevra ta foi!
A jamais son âme
D'une ardente flamme
Brûlera pour toi!
Qu'on me porte envie!
Car la plus jolie
A moi se donna!
Oh! oui, la plus belle,
Amis, c'est bien elle,
Voyez, la voilà!
Ah! ah! ah! ah!

FRONSAC.

Maintenant, de votre palette,
Voyons le chef-d'œuvre nouveau.

VANLOO.

Non pas, l'ébauche est imparfaite,
Plus tard vous verrez mon tableau!

ENSEMBLE.

FRONSAC, à part, avec colère.

Ah! je frémis d'impatience,
Et le dépit remplit mon cœur!
Comment de tant d'impertinence
Pourrai-je donc punir l'auteur!

VANLOO, au duc.

Encore un peu de patience,
Veuillez attendre, monseigneur;
Mon travail, j'en ai l'assurance,
Méritera votre faveur!

(A la fenêtre.) Ah! enfin, on vient vous délivrer, monsieur le duc!

FRONSAC.

Comment!

VANLOO.

Mesdames de Guines et d'Esparbelles entrent dans la grande avenue du château!

FRONSAC, à part.

Allons, elles sont exactes... mais moi, partie perdue... Je suis déshonoré... Eh bien! mordieu, non!... J'ai dit qu'elles me trouveraient dans la chambre de la marquise, et j'y serai! (Il entre vivement dans la chambre de madame de Gèvres.)

VANLOO, à la fenêtre.

Elles devinent votre impatience, monsieur le duc, car elles accourent... (Ne voyant plus Fronsac.) Eh bien!...

FRONSAC, à travers la porte qu'il ferme en dedans.

Nous nous retrouverons plus tard, monsieur Vanloo; ah! ah! ah!

VANLOO, criant à la porte.

Monsieur... cette action est infâme... mais votre but n'est pas encore atteint... Je vous démentirai... je raconterai tout... Mais voudra-t-on me croire?... Oh! mon Dieu, non! on ne me croira pas!... Pauvre femme, comment la sauver!... (Allant à la porte du fond.) Ils ouvrent la porte du vestibule... dans un instant, ils seront ici... Que faire, mon Dieu, que faire? (Voyant la porte-fenêtre de la terrasse ouverte.) Ah! (Il court, sort, et referme la porte sur lui.)

SCÈNE VI.

MONSIEUR ET MADAME DE GÈVRES.

MADAME DE GÈVRES, sortant de la bibliothèque.

Partis! tous deux!... ah! je respire!...

DE GÈVRES, dans la coulisse.

Je vous dis que je l'ai parfaitement reconnu.

MADAME DE GÈVRES.

Mon mari, enfin!

DE GÈVRES, plus près.

Je vous dis que c'est une indignité!

MADAME DE GÈVRES.

Qu'a-t-il donc?

SCÈNE VII.

MADAME DE GÈVRES, DE GÈVRES, MESDAMES DE GUINES ET D'ESPARBELLES.

MADAME DE GUINES, entrant.

Voyons, marquis, calmez-vous!... est-ce que vous seriez jaloux, par hasard?

DE GÈVRES.

Et pourquoi ne le serais-je pas?

MADAME D'ESPARBELLES.

Parce que c'est de mauvais ton, d'abord... et ensuite, parce que vous n'avez pas sujet de l'être... probablement.

DE GÈVRES.

Probablement est heureux!... (A la marquise.) Ah! vous voilà, madame?

MADAME DE GÈVRES.

Qu'est-ce donc? ne vous attendiez-vous pas à me trouver chez moi?

DE GÈVRES.

Vous, si fait... mais!

MADAME DE GÈVRES.

Mais!...

DE GÈVRES.

Mais je ne devais pas m'attendre à y trouver M. de Fronsac, à pareille heure!

MADAME DE GÈVRES.

M. de Fronsac! il n'est pas ici, que je sache.

DE GÈVRES.

Ici! non... mais dans votre chambre, à votre fenêtre... osez-vous le nier?

MADAME DE GÈVRES, à part.

M. de Fronsac! est-il possible!...

MADAME D'ESPARBELLES, à madame de Guines.

La voilà confondue, manque d'habitude!

DE GÈVRES, à la marquise.

Vous ne répondez pas, madame!... je vais donc m'assurer par moi-même... (Allant à la porte de gauche et voulant l'ouvrir.) Fermée en dedans!... c'est bien cela!... (Frappant à la porte.) Ouvrez, monsieur de Fronsac! c'est moi, moi, de Gèvres!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, FRONSAC, puis VANLOO.

FRONSAC, entrant, à de Gèvres.

Ah! enfin, vous voilà donc revenu, mauvais sujet! laisser toute une nuit sa pauvre petite femme dans l'inquiétude... cela crie vengeance!

DE GÈVRES.

Monsieur!

FRONSAC, bas aux dames.

J'ai gagné!

MADAME DE GÈVRES, à part.

Le duc seul, qu'est donc devenu M. Vanloo?

DE GÈVRES.

Pourriez-vous m'expliquer, monsieur le duc?...

FRONSAC.

Mais que diable as-tu fait?... où as-tu été depuis hier? ne t'y habitue pas, au moins, ça te porterait malheur!

DE GÈVRES.

Assez, monsieur! je désire, j'exige que vous m'expliquiez votre présence dans cette chambre, à pareille heure.

FRONSAC.

Ah! ma présence... mais c'est tout simple, mon cher!

DE GÈVRES.

Tout simple!

FRONSAC.

Certainement...

VANLOO, sortant à son tour de la chambre de la marquise.

Rien de plus simple, en effet!

DE GÈVRES.

Vanloo!

TOUS.

Monsieur Vanloo!

MADAME DE GÈVRES, à part.

Il y était aussi!

VANLOO, bas aux deux dames.

Il a perdu! (Haut.) N'est-ce pas, monseigneur?

FRONSAC, bas.

Mais, par où diable êtes-vous venu là?

VANLOO, de même.

Par la fenêtre... vous connaissez ce chemin?

FRONSAC, bas.

Pas mal joué!

DE GÈVRES.

Comment, Vanloo, tu étais avec lui, dans cette chambre?

VANLOO.

Oui, monsieur le marquis... et ma seule compagnie suffit, je crois, pour prouver que la présence de Monseigneur y était complétement innocente.

FRONSAC, à part.

Que trop, mordieu!

MADAME DE GÈVRES, à part.

Il m'a sauvée! il l'avait promis!

DE GÈVRES.

Ah çà! mais, pourquoi étiez-vous cachés, enfermés là-dedans?

VANLOO.

Monsieur le duc vous l'a dit... c'est tout simple!

DE GÈVRES.

Tout simple... tout simple... oui, j'ai bien entendu... mais...

VANLOO.

Vous allez tout savoir... (Mouvement de Fronsac, Vanloo lui fait signe qu'il n'a rien à craindre.)

DE GÈVRES.

Eh bien?

VANLOO.

Monsieur le duc, dont vous vous êtes toujours montré le meilleur ami, a voulu vous donner à son tour une preuve de la vive amitié qu'il vous porte... c'est une surprise qu'il vous ménageait.

TOUS.

Une surprise?...

VANLOO.

Oui, forcé de s'éloigner de vous, et pour longtemps, il a désiré vous laisser au moins... son portrait...

DE GÈVRES.

Son portrait!...

MADAME DE GÈVRES, à part.

Ah! je devine!

VANLOO.

J'étais là tout porté... Profitons, m'a-t-il dit, de l'absence de ce digne marquis... et dès le point du jour, il m'a donné séance ici... et avec une complaisance, une patience, qui prouvaient à quel point il tenait à la ressemblance... à peine l'avais-je esquissé, ébauché à grands traits, que vous arrivez... si vous nous trouvez ici, adieu la surprise... c'est alors que, sans trop y réfléchir, nous sommes entrés dans la chambre de Madame... qui, seule, était dans notre confidence...

DE GÈVRES.

Ah! ma femme savait...

VANLOO.

Sans cela, nous serions-nous permis...

DE GÈVRES.

C'est juste... ouf!... (A la marquise.) Me pardonnerez-vous... madame?

MADAME DE GÈVRES.

Vous ne le méritez guère... nous verrons!

DE GÈVRES, à Fronsac.

Merci, mon ami, merci... ah! tu m'as fait une peur!

MADAME DE GUINES, à part.

Pauvre homme!

DE GÈVRES.

Ah çà! mais voyons-le maintenant, ce portrait.

VANLOO.

Je vous ai dit que ce n'était encore qu'une esquisse, une ébauche imparfaite... cela ne se montre pas!

DE GÈVRES.

Si fait! si fait! je veux le voir.

VANLOO.

Puisque vous l'exigez...

FRONSAC.

Eh bien... moi aussi, je veux le voir. (Vanloo va chercher le portrait et soulève la toile verte qui le couvre.)

TOUS, excepté Fronsac.

Ah! quelle ressemblance!

DE GÈVRES.

En vérité! il est parlant.

VANLOO.

Je désirais tant réussir!

FRONSAC, bas à Vanloo, pendant que les autres regardent le portrait.

Bravo! mon cher, vous l'emportez... mais c'est de bonne guerre... Je ne serais qu'un sot de vous garder rancune... touchez là, et soyons amis...

VANLOO, bas.

De grand cœur!

DE GÈVRES, redescendant la scène avec tout le monde.

Ah! c'est bien lui!... Cependant, une petite observation... Tenez, marquise, n'êtes-vous pas de mon avis... Je le trouve un peu triste, un peu soucieux... (A Fronsac.) Tu t'ennuyais peut-être?

FRONSAC.

Oh! tu sais, quand on pose...

DE GÈVRES.

Ça se voit tout de suite... C'est étonnant comme Vanloo a bien saisi cette disposition... conviens qu'il t'a bien attrapé?

FRONSAC.

Oh! parfaitement!... Mais je suis sûr, que dès qu'il le voudra, il t'attrapera de même!

DE GÈVRES.

Je l'espère bien... et le plus tôt sera le mieux.

FRONSAC.

Tâche que ce soit pour mon retour!

FINALE.

DE GÈVRES.

Ainsi, tu pars?

FRONSAC.

Oui, je vous quitte...

DE GÈVRES.

Mais, au moins, reviens-nous bien vite!...
Quant à Vanloo!...

VANLOO.

Je dois aussi partir!

DE GÈVRES.

Toi! pourquoi donc?

VANLOO.

Un devoir à remplir!
Devoir d'honneur et de reconnaissance!

DE GÈVRES.

Mais quand pourras-tu revenir?

VANLOO.

Jamais peut-être!

MADAME DE GÈVRES, à part.

Ah! je me sens mourir!

FRONSAC, bas à Vanloo.

Je comprends... c'est très-beau!
C'est presque un sujet de tableau!

ENSEMBLE FINAL.

VANLOO, seul, d'abord, à la marquise.

Oui, nous partons, adieu, madame!
Si je ne dois plus revenir,
De cet instant toujours mon âme
Conservera le souvenir!

FRONSAC, à la marquise.

Oui, nous partons, adieu, madame!
Et l'amitié va nous unir!
Jusqu'au retour, qu'au moins votre âme
Nous garde un même souvenir!

DE GÈVRES.

Eh quoi! quitter tous deux ma femme,
Mais pourquoi donc ainsi nous fuir!
Je n'y comprends rien, sur mon âme.
Ah! d'ennui nous allons périr!

MADAME DE GÈVRES, à part.

Ah! contre une imprudente flamme
Son départ va me prémunir;
Mais, du moins, au fond de mon âme,
Je puis garder son souvenir!

MESDAMES DE GUINES ET D'ESPARBELLES.

Elle est tremblante! Ah! pauvre femme!
Son orgueil enfin va fléchir,
Et je sais bien à qui son âme
Gardera tendre souvenir!

(A la fin de l'ensemble, Fronsac et Vanloo saluent la marquise et se disposent à sortir; M. de Gèvres remonte la scène avec eux et leur serre la main; la marquise, après les avoir salués, s'appuie sur le bras d'un fauteuil et cache ses larmes; mesdames de Guines et d'Esparbelles se la montrent du geste. — La toile baisse sur ce tableau.)

FIN DE LA SAINTE-CÉCILE.

JUANITA

OU

VOLTE-FACE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE DU GYMNASE-DRAMATIQUE,
LE 26 MAI 1846.

EN COLLABORATION AVEC J.-F. BAYARD

PERSONNAGES.	ACTEURS.
CHARENCEY, capitaine de hussards français.	MM. BRESSANT.
DON LOPEZ, colonel espagnol.	TISSERANT.
DON BAZILE, son frère cadet, séminariste.	DESCHAMPS.
HUBERTO, jardinier de don Lopez	GEOFFROY.
JUANITA, femme de don Lopez.	Mlle MELCY.
CERBERA, duègne.	Mme LAMBQUIN.

L'action se passe pendant les deux actes dans le château de don Lopez, près de Villaréal, vers l'année 1812.

JUANITA

OU

VOLTE-FACE

ACTE PREMIER.

Un jardin, des arbustes à droite et à gauche, une charmille sur le deuxième plan. On voit une échappée de mur dans le fond.

SCÈNE I.

HUBERTO, seul.

Enfin, la chaleur diminue; on peut montrer le bout de son nez... Ce pauvre jardin! ça fait peine à voir... tout est brûlé par le soleil, et j'ai beau arroser... Ce qui me console, c'est qu'il n'y a pas un jardin, à Villaréal et dans les environs, je pourrais même dire dans toute l'Andalousie, qui soit plus frais que le mien. Tenez, tout est fané; ces beaux œillets, que la senora Juanita, ma maîtresse, m'a recommandés, je vais leur donner à boire, et que Dieu me le rende! (Charencey paraît sur le mur au moment où Huberto sort avec ses arrosoirs.)

SCÈNE II.

CHARENCEY, puis HUBERTO.

CHARENCEY.

Ouf! m'y voilà. (Il se met à cheval sur le mur.) A cheval sur un mur... position romanesque digne d'un officier français amoureux, à la poursuite d'une Andalouse!... Pauvre prisonnier de guerre!

AIR de la *Barcarolle*.

Viens, ô toi qui m'es chère,
Et qui me fuis toujours!
Que la brise légère
Te porte mes amours!
A ton balcon, ma belle,
Sans crainte montre-toi;
C'est un ami fidèle,
C'est moi.

(Regardant.) Personne! Ma foi, au petit bonheur! (Il se met en mesure de descendre; Huberto rentre et gagne le mur.)

HUBERTO.

Que je relève en passant les jasmins de dona Cerbera. (Charencey saute.) Par saint Jacques! c'est le diable!

CHARENCEY.

Qu'est-ce que c'est que ça?

HUBERTO.

Où allez-vous?

CHARENCEY.

Vous voyez, je me promène.

HUBERTO.

Comment! vous... vous... (Le reconnaissant.) Eh! mais, c'est vous que, depuis huit jours, je vois rôder à la porte de mon jardin...

CHARENCEY.

Moi-même, j'adore la botanique, et comme j'ai entendu parler de votre belle collection de roses...

HUBERTO.

Je n'ai que des œillets.

CHARENCEY.

C'est ce que je voulais dire... des œillets superbes! J'ai pensé que vous me permettriez de les admirer en passant.

HUBERTO.

Ce n'est pas une raison pour escalader la muraille.

CHARENCEY.

Dame! quand la porte est fermée...

HUBERTO.

On sonne!

CHARENCEY.

Voilà, on sonne... c'est bien dit... mais j'ai craint de réveiller quelqu'un. C'est l'heure où l'on se repose de la chaleur du jour, et si vos dames... car vous devez avoir des dames ici?...

HUBERTO.

Qu'est-ce que ça vous fait?

CHARENCEY.

Parbleu! c'est vrai... ça ne me regarde pas. Vous avez des idées très-justes... Nous disons donc que vos œillets...

HUBERTO.

Vous êtes un officier français?

CHARENCEY.

Capitaine.

HUBERTO.

Prisonnier de guerre à Villaréal?

CHARENCEY.

Depuis un mois, après l'avoir été six semaines à Grenade, où je serais mort d'ennui, si je n'y eusse pas aperçu la plus charmante personne...

HUBERTO.

Que vous espérez retrouver ici?

CHARENCEY.

Bah! vous croyez?

HUBERTO.

Dame! notre maîtresse, la senora Juanita, était à Grenade le mois dernier.

CHARENCEY.

Comme ça se trouve! Je suis curieux de savoir si c'est bien la même. Que je ne vous dérange pas, mon cher, je vais...

HUBERTO, lui barrant le passage.

Où allez-vous?

CHARENCEY.

Admirer vos œillets... et comme j'en voudrais envoyer une collection en France, j'ai pensé que vous ne refuseriez pas de m'aider. On cultive beaucoup les œillets chez nous. Vous devez aimer la France?

HUBERTO.

Pas trop... ma femme en était.

CHARENCEY.

Je conçois alors! Brave homme, vous avez un beau jardin... il se prolonge par là-bas, jusque sous ce balcon que j'aperçois. C'est celui de votre maîtresse?

HUBERTO.

Il mène tout droit chez dona Cerbera.

CHARENCEY.

La duègne! Miséricorde! (A part.) Je la retrouve partout!

HUBERTO.

Et au-dessus, la chambre de don Bazile.

CHARENCEY.

Le petit séminariste? aie! avec son petit air niais et ses ze sais, ze veux, il n'est pas commode. (Huberto le regarde; il se reprend.) Nous disons donc que je veux une collection complète d'œillets, et, comme je paie d'avance, faites-moi le plaisir d'accepter... le portrait de mon souverain.

HUBERTO.

Une pièce d'or!

CHARENCEY.

L'empereur Napoléon... il est très-ressemblant. Vous aimez l'empereur Napoléon?

HUBERTO.

En or, oui.

CHARENCEY.

Ah! ah! ah! excellent homme, va!... Arrosez vos œillets, mon brave, je vais en choisir quelques pieds.

HUBERTO, lui montrant le côté opposé.

La serre est par là. Je vais vous conduire quand j'aurai arrosé par ici.

CHARENCEY.

Bien, bien, ne vous pressez pas, mon ami. (A part.) Animal, va! Tu as beau faire, j'arriverai jusqu'à elle, jusqu'à Juanita! ma belle Juanita. Ah! je ne partirai pas avant de l'avoir vue, de lui avoir parlé! Voilà deux mois que je la suis partout sans pouvoir approcher d'elle. A Villaréal, comme à Grenade, c'est, de ma part, la séduction la plus entêtée... de loin, malheureusement... à la promenade, à l'église, partout! je suis là, sur son passage... sans qu'elle ait l'air de me reconnaître... et pourtant elle m'a reconnu, j'en suis sûr. Mon trouble et mes regards ne lui disent-ils pas sans cesse : C'est moi, c'est encore moi, c'est toujours moi!... Et hier, à sa sortie de l'église de San Carlo, lorsqu'en lui offrant l'eau bénite d'une main tremblante, de l'autre j'ai pu glisser adroitement un billet dans les plis de son voile, il m'a semblé qu'elle ne faisait rien pour empêcher la manœuvre! Oh! oui, elle l'a reçu... elle l'a lu, seule... cette nuit, en pensant à moi!

AIR.

Je viens chercher une réponse :
A mes efforts ce prix est dû;
Et je l'aurai, tout me l'annonce :
A mon amour ce bonheur est bien dû!
Premier bonheur, si longtemps attendu!
Et cependant, à cet espoir je tremble.
Oui, j'ai voulu, n'importe le moyen,
Incendier son cœur, mais il me semble
Que j'ai commencé par le mien!
Je veux gagner son cœur, mais il me semble
Que j'ai d'abord perdu le mien.

Il arrose ses œillets... si je pouvais, en tournant par là, gagner la maison... oui... (Comme il va pour s'échapper, il se retourne et se trouve en face de don Bazile.)

SCÈNE III.

BAZILE, CHARENCEY, HUBERTO.

BAZILE.

Huberto! Huberto!

CHARENCEY, à part.

A l'autre, bien!

HUBERTO.

Voici, seigneur Bazile.

CHARENCEY, à part.

Don Bazile, le petit moine en herbe!

BAZILE.

Quel est cet étranger, Huberto?

CHARENCEY, prenant l'air patelin.

Pardon! mon frère...

BAZILE.

Son frère!

CHARENCEY.

Mon révérend frère, je passais... et en passant, j'ai vu un jardin magnifique, et je n'ai pu résister au désir d'y entrer. Je ne m'attendais pas à l'honneur d'une rencontre.

BAZILE.

Monsieur n'est pas Espagnol?

CHARENCEY.

Je suis Français.

HUBERTO.

Prisonnier de guerre.

BAZILE.

Ah! ah! vous devriez être à Villaréal, mon cher.

CHARENCEY, se moquant.

La promenade nous est permise dans les environs, mon cher... (Se reprenant.) révérend, et je bénis le hasard....

BAZILE.

C'est un tort, et à la place du corrégidor, je vous mettrais à l'ombre pour vous empêcher de risquer votre teint au soleil.

CHARENCEY.

Vous êtes trop bon pour mon teint. (A part.) Eh bien! il n'est pas tolérant, le petit!

BAZILE.

Vous dites?

CHARENCEY.

Je dis, mon frère...

BAZILE.

Je ne suis pas votre frère.

CHARENCEY.

Mon révérend!

BAZILE.

Je ne suis pas un révérend!

CHARENCEY, à part.

Diable!... et pas moyen de lui offrir le portrait de mon souverain, à celui-là!

BAZILE.

D'ailleurs, vous devriez savoir que c'est ici le château du seigneur don Lopez, mon frère, un brave colonel qui se bat pour notre gracieux roi Ferdinand VII, et qu'il y a du danger à en franchir la porte.

CHARENCEY.

Aussi, ce n'est pas par la porte...

BAZILE.

Vous dites, monsieur?

CHARENCEY.

Je dis que don Lopez entend sans doute l'hospitalité autrement que vous, monsieur.

BAZILE, élevant la voix.

Monsieur... (La baissant.) Mais je ne veux pas effrayer ces dames.

HUBERTO.

Oui, elles pourraient venir au bruit.

CHARENCEY.

Ah! c'est une idée.

BAZILE.

Huberto, reconduis le seigneur français jusqu'à la grande route.

CHARENCEY.

Merci! il y fait trop chaud. (S'asseyant à droite.) J'attendrai!

BAZILE.

Vous ne partez pas?

CHARENCEY.

Ma foi, non! vous êtes trop aimable pour ça.

BAZILE.

Vous vous moquez de moi, mon petit officier?

CHARENCEY.

Dieu m'en garde, mon petit moinillon!

BAZILE.

Un moinillon!... il m'a appelé... il a dit... un moinillon!... voilà ce qu'ils disent, tous ces prisonniers de guerre, quand ils me regardent passer à Villaréal, avec un air de dédain.

CHARENCEY.

Peut-être à cause de la couleur.

BAZILE.

Mais il ne faut pas croire que, parce qu'on est un cadet de famille destiné au couvent, on ne soit pas un homme comme vous! on n'ait pas un cœur comme vous!... ah! ah! j'ai une tête!

CHARENCEY.

Oui, elle est bonne, on en ferait quelque chose.

HUBERTO.

Ah! ah! c'est que c'est un gaillard, le petit!

BAZILE.

Il ne faut pas croire qu'en face d'une bouteille de vin de Chypre ou de Xérès, je ne lui fasse pas honneur aussi bien que vous!... et mieux.

CHARENCEY.

Comme vos aimables alliés, les Anglais... vous roulez sous la table.

BAZILE, toujours plus fort.

J'y étais encore hier, monsieur.

CHARENCEY.

Vous en êtes bien capable, monsieur.

BAZILE.

Et je joue, et je perds, et je paie, monsieur!

CHARENCEY.

Vous êtes bien heureux, monsieur!

BAZILE.

Et quand il faut se battre, je ne recule pas, monsieur!

CHARENCEY, se levant.

Ah! vous vous êtes battu, monsieur?

BAZILE.

Je me suis battu, ou on m'a battu, ça me regarde, monsieur!

HUBERTO.

Bien! on a entendu... on sort du château!

CHARENCEY, à part.

Elle viendra? je vais la voir. (Haut.) Il ne vous manque plus qu'une passion?

BAZILE.

J'en ai une, monsieur!

CHARENCEY.

Allons donc!

BAZILE.

Comment, allons donc?

AIR : *Les Anguilles.*

La plus piquante, la plus belle
Des Andalouses... oui, voilà!
Je lui plais et je n'aime qu'elle!

CHARENCEY.

Petit gaillard! voyez-vous ça!
Lui qui devrait au fond de l'âme
Être un pet t saint!

BAZILE.

Je le suis!
Et c'est lorsque j'aime une femme
Que je comprends le paradis.

CHARENCEY, riant.

Allons donc!

BAZILE, de même.

Comment, allons?... C'est pour moi qu'elle va aux promenades, c'est pour moi qu'elle prend l'air sur son balcon, c'est pour moi qu'elle a un mari.

CHARENCEY.

Un mari?... allons donc!

BAZILE.

Comment?... oui, oui... et un mari qui me fait honneur... l'alcade lui-même (Élevant la voix.), et je vous prie de croire que je ne suis pas indiscret comme vous autres Français... Je me contente d'être heureux... Je n'en parle à personne!

CHARENCEY, riant aux éclats.

Ah! mais il est complet, le moinillon!

BAZILE.

Le moinillon!... Encore?... Huberto!...

HUBERTO.

Seigneur Bazile?

BAZILE.

Aidez-moi à jeter cet homme-là par-dessus le mur.

CHARENCEY.

Je vous en défie, petit!

BAZILE, arrachant à Huberto le râteau qu'il tient.

Comment?... il m'en... Huberto!

HUBERTO.

Voici!

CHARENCEY, saisissant la chaise sur laquelle il était assis.

C'est ça, bataille!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, DONA CERBERA.

CERBERA, en dehors.

Qu'est-ce qu'il y a?

HUBERTO.

Là! j'en étais sûr!

CHARENCEY, à part, avec joie.

C'est elle!... enfin!

CERBERA, entrant.

Que se passe-t-il?

BAZILE.

Dona Cerbera!

CHARENCEY, à part.

La vieille, seule, c'est jouer de malheur!

BAZILE.

Il se passe que voici un prisonnier de guerre... un soldat de Joseph...

CHARENCEY.

Un officier français qui causait botanique avec ce garçon, quand cela a déplu à ce petit bonhomme.

BAZILE, furieux.

Ce petit bonhomme!

HUBERTO, le retenant.

Seigneur Bazile!

CHARENCEY, à part.

Mais je n'y arriverai donc jamais!

CERBERA.

Ah! la senora Juanita avait raison... c'est bien le jeune étranger qui m'offre toujours de l'eau bénite à la paroisse de San Carlo.

BAZILE.

Où il va tendre un piége à l'honneur de quelque noble dame.

CHARENCEY.

Il me semble que je n'ai rien tenté contre l'honneur de la senora Barbara.

BAZILE.

Cerbera!

CERBERA.

Contre le mien! vous n'y viendriez pas deux fois.

CHARENCEY.

Parbleu!

BAZILE.

Vous dites?...

CHARENCEY.

Je dis à cette aimable personne... pas à vous... que je suis trop heureux que sa maîtresse, la maîtresse de la maison, m'ait reconnu.

CERBERA.

Et elle m'envoie vous ordonner de sortir de chez elle à l'instant.

CHARENCEY.

De sortir... elle ordonne...

BAZILE.

Voilà qui est clair!... Allons, Huberto, faites sortir Monsieur par où il est entré.

HUBERTO.

Alors par-dessus la muraille?

CERBERA.

Miséricorde! c'est par là?

CHARENCEY.

J'aimerais mieux par la porte, si cela vous est égal. (A part.) J'ai fait là une jolie campagne!

BAZILE.

Soit! je vais mettre moi-même le prisonnier dehors.

CHARENCEY.

Ah! (A part.) C'est ce que nous verrons. (Haut.) Pour me faire les honneurs du château... à charge de revanche... si quelque jour je vous rencontre à Villaréal, ma prison, vous ne me refuserez pas,

j'espère, de boire une bouteille de xérès à vos amours!

BAZILE.

A mon roi!

CHARENCEY.

Comme vous voudrez, je n'y tiens pas! (A Huberto.) N'oubliez pas mes œillets, mon garçon!

SCÈNE V.

CERBERA, HUBERTO, ensuite JUANITA.

CERBERA.

Mais à quoi pensent donc les guérillas du bois qui nous sépare de la ville, de laisser passer impunément un prisonnier de guerre?

HUBERTO, prenant ses arrosoirs.

Le fait est qu'il lui arrivera malheur.

JUANITA, entrant vivement et regardant de loin Charencey s'éloigner.

Il part!

HUBERTO, salue et sort.

La senora!

JUANITA, à Cerbera.

Eh bien! cet étranger...

CERBERA.

Je lui ai ordonné de sortir.

JUANITA.

Mais du moins avec des égards?

CERBERA.

Oh! soyez tranquille, senora, je l'ai mis à la porte très-poliment.

JUANITA.

Et que voulait-il? que demandait-il? Vous l'a-t-il dit?...

CERBERA.

Rien... des fleurs à voir, à choisir... des prétextes... Je croirais bien plutôt que c'est quelque vagabond.

JUANITA.

Ah! dona Cerbera!

CERBERA.

A moins que ce ne soit quelque amoureux... Hier encore, à San Carlo, il se tenait sur notre passage, cachant un billet sous son manteau.

JUANITA.

Ah! vous avez remarqué?...

CERBERA.

Et, voyez, senora, comme une femme peut être compromise... car enfin j'aurais pu croire que ce billet que vous lisiez ce matin en secret...

JUANITA.

Moi? que voulez-vous dire?

CERBERA.

Oh! je sais que votre vertu... comme la mienne... mais enfin, ces assiduités, ce billet... et cette escalade dans une maison où il n'y a que deux femmes... vous et moi...

JUANITA.

Si c'était pour vous?...

CERBERA.

Je le voudrais... mon honneur n'aurait rien à craindre... mais je suppose...

JUANITA.

Faites-moi grâce de vos suppositions! Sera-ce ici comme à Grenade, où je ne pouvais jamais faire un pas sans être surveillée, soupçonnée par vous, parce que je ne sais quel Français soupirait, disait-on, sous ma fenêtre.

CERBERA.

Celui-là, je ne l'ai pas vu... mais il est certain qu'un soir il s'est blessé en cherchant à grimper à votre balcon... son sang avait marqué son passage... Après tout, il n'est pas étonnant que ces gens-là vous aiment, s'ils savent combien vous aimez la France. (Charencey paraît au fond et se cache dans le feuillage.)

JUANITA.

J'aime la France, parce qu'elle combat pour une cause... pour une opinion qui est la mienne... celle de ma famille.

CERBERA.

Mais non pas celle de don Lopez, de votre mari! Oh! je sais que vous lui en voulez à lui... parce qu'il est dans les rangs de ses chers Anglais qui nous rendront notre bon petit roi Ferdinand VII, notre bonne petite Inquisition!

JUANITA.

Je lui en veux, parce qu'il a résisté aux conseils de mon père qui, pourtant, lui avait donné ma main malgré moi... parce que c'est un mari bourru!

CERBERA.

Si bon!...

JUANITA.

Farouche!

CERBERA.

Si loyal!

JUANITA.

Fort peu aimable!...

CERBERA.

Qui vous aime tant!

JUANITA.

Mais rassurez-vous, j'ai des devoirs que je respecte, et mon honneur est mieux gardé par moi que par tous les gens dont il lui a plu de m'entourer.

CERBERA.

En vérité, senora, vous parlez avec une vivacité!... Vous, si bonne d'ordinaire... vous êtes devenue amère... impatiente!

JUANITA.

Pardon, Cerbera, c'est qu'aussi, tout ce qui se passe autour de moi... me blesse, me fatigue... je suis malheureuse... il y a des moments où j'ai envie de pleurer!... Tenez, voilà Huberto qui nous cherche, voyez ce qu'il veut. (Elle s'assied.)

HUBERTO.

C'est un messager qui arrive de Villaréal et qui demande dona Cerbera.

CERBERA.

C'est bien, j'y vais... vous ne rentrez pas, señora?... Non, restez, restez... l'air du soir vous calmera! Ce sont peut-être des nouvelles de don Lopez, de votre mari... votre mari... vous en avez un, vous!... Ah! vous avez beau dire... vous êtes bien heureuse! ah! (Elle sort, Huberto la suit par la droite.)

SCÈNE VI.

JUANITA, CHARENCEY.

JUANITA.

Elle me laisse seule enfin!... Mais comment a-t-elle pu voir cette lettre (La tirant de son sein.), ce billet que j'ai eu tort d'ouvrir. (Elle s'assied.)

CHARENCEY, à part, entrant par le fond, à gauche.

Enfin, je me suis débarrassé du petit; maintenant...

JUANITA, lisant.

« Depuis deux mois... deux siècles, je vous suis « partout... »

CHARENCEY, à part.

Ma lettre!

JUANITA.

« Sans pouvoir vous dire que... »

CHARENCEY, à genoux près d'elle.

Je vous aime...

JUANITA, se levant vivement.

Ciel! vous, monsieur!...

CHARENCEY.

Oh! ne repoussez pas un malheureux qui, depuis qu'il vous a vue, n'a pas été un jour, une heure, un instant, sans chercher à se rapprocher de vous, au péril de la liberté qu'on lui laisse, de la vie à laquelle il ne tient encore, loin de son pays, que pour vous la consacrer tout entière.

JUANITA.

Laissez-moi, monsieur, je ne vous connais pas... je ne sais...

CHARENCEY.

Si fait!... A Villaréal, comme à Grenade, vos yeux ont si souvent rencontré les miens... et

Air : *Il me disait souvent ce jour.*

Tenez... pourquoi donc en rougir?
Vous relisiez à l'instant même,
Vous gardiez, comme un souvenir,
La lettre où j'ai dit : Je vous aime...
Ah! souvent on tremble, on a peur
D'un mot que la bouche prononce!...
Qu'elle reste sur votre cœur!...
Je ne veux pas d'autre réponse!

(Juanita, sans répondre, déchire la lettre et en jette les morceaux.)

CHARENCEY.

Grand Dieu!

JUANITA.

Et maintenant, monsieur, éloignez-vous!...

CHARENCEY.

Non! oh! non! je ne puis partir ainsi! après tant d'efforts pour tromper la surveillance qui vous entoure... Je ne devrais à cette première entrevue tant désirée que la perte de mes espérances... seul bonheur qui restât au pauvre prisonnier, mais c'est la mort!

JUANITA.

Monsieur...

CHARENCEY.

Vous êtes émue... vos yeux se détournent malgré vous!... Oh! laissez tomber sur moi ce regard si tendre, abandonnez à mon amour cette main charmante... laissez-moi croire que vous n'êtes pas restée insensible.

JUANITA.

Non, monsieur, ne le croyez pas!... Cessez des poursuites qui feraient mon malheur... le vôtre!...

CHARENCEY.

Eh! madame, pour être aimée de vous...

JUANITA.

Oh! ne le demandez pas!... Si jamais ce mot fatal m'était échappé... c'est que ma raison serait perdue. C'est que... oh! rien que d'y penser, je tremble!... c'est qu'il n'y aurait plus de devoirs, plus de serments qui pussent me retenir!... prête à fuir ces lieux où je ne pourrais plus rester sans rougir, enchaînée au sort de celui qui m'aurait arraché le secret de mon amour; oui, je braverais tout pour être libre ou mourir avec lui!...

CHARANCEY.

Juanita!

JUANITA, vivement.

Je n'aime pas, je n'aime personne.

CHARENCEY.

Pourquoi retenir un aveu... oh! de grâce!...

BAZILE, au dehors.

Cherchez dans le parc!... arrêtez-le!

JUANITA.

Ciel! mais partez donc, monsieur!... partez! je le veux... je vous en prie!...

CHARENCEY.

Oh! j'obéis... J'emporte au fond du cœur l'espérance qui me ramènera demain... (Il veut lui baiser la main.)

JUANITA, la retirant.

Jamais!

CHARENCEY.

Air de la *Barcarolle.*

Si dans une ombre amie,
Et trompant les jaloux!
Quelqu'un risque sa vie
Pour monter jusqu'à vous,
Si tout bas il appelle,
Ouvrez-lui sans effroi!
C'est un ami fidèle...
C'est moi!...

(Il sort par la gauche.)

SCÈNE VII.

JUANITA, BAZILE.

BAZILE, entrant par le fond à droite.

Fermez toutes les issues! qu'il ne puisse s'échap-

per! (Air du *Muletier* en sourdine jusqu'à la sortie de Juanita.)

JUANITA, émue.

Mon Dieu! don Bazile... qu'est-ce?... A qui en avez-vous donc?

BAZILE.

Comment, à qui? (S'asseyant.) Je n'en puis plus! A qui?... mais à cet infâme prisonnier qui m'a mis à la porte.

JUANITA.

Vous?... le Français?...

BAZILE.

Oui... j'allais le jeter dehors... comme il le méritait, quand il m'a poussé sur la route, à sa place, le traître!... Deux tours de clef nous ont séparés, heureusement pour lui!... et voilà un quart d'heure que je suis les murs pour rentrer!... Vous ne l'avez pas vu?

JUANITA.

Moi?... non... je... (Elle l'aperçoit sur le mur, prêt à sauter dehors.)

BAZILE.

Mais Huberto va le retrouver... et... (Charencey, après avoir envoyé un adieu, saute de l'autre côté.)

JUANITA, poussant un cri.

Ah!

BAZILE, effrayé du cri.

Ah! quoi donc?

JUANITA.

Rien! c'est que je croyais voir là... C'est Huberto... Je vais vite m'assurer... (A part.) Oh! mon Dieu! qu'il ne revienne pas, mon cœur se trahirait! (Elle sort par la droite.)

SCÈNE VIII.

BAZILE, HUBERTO.

BAZILE.

Eh bien! l'as-tu trouvé?

HUBERTO.

Mais puisqu'il vient de partir.

BAZILE.

Mais quand?

HUBERTO.

Tout de suite...

BAZILE.

Par où?

HUBERTO.

Par-dessus le mur.

BAZILE.

Ah bah!

HUBERTO.

J'avais laissé la porte ouverte pour qu'il pût s'échapper... mais...

BAZILE.

Tu as eu tort! j'aurais voulu le rencontrer!... mais si jamais je le retrouve à Villaréal... Écoute-moi!

HUBERTO.

Don Bazile?

BAZILE.

J'y vais cette nuit, à Villaréal... j'ai un rendez-vous avec des amis qui m'attendent pour fêter gaîment, en secret, au milieu des verres, le triomphe de la bonne cause! et puis un rendez-vous plus gentil encore! cette tendre Zaïma...

HUBERTO.

Prenez garde, don Bazile!... si votre frère, le colonel Lopez, savait...

BAZILE.

Miséricorde! il me renfermerait dans un couvent! c'est qu'il est inexorable, mon frère!... comme si c'était ma faute!... Vouloir absolument faire de moi un abbé, parce que dans notre famille il y a toujours eu un cardinal.

HUBERTO.

Et c'est vous qui serez...

BAZILE.

Voilà! mais en attendant et pendant l'absence de mon frère, je jouis de mon reste... et cette nuit, quand tout dormira dans la nature, excepté les buveurs et les amoureux, je trouverai, comme à l'ordinaire, mon cheval à la petite porte du parc.

HUBERTO.

Mais permettez!...

BAZILE.

Ah! mon petit Huberto!

HUBERTO.

C'est que si vous êtes damné, je le serai aussi.

BAZILE.

Eh bien! je suis là!...

HUBERTO.

AIR de *l'Apothicaire*.

Cela ne me rassure pas,
Si nous sommes damnés ensemble.

BAZILE.

Allons donc, poltron!... ici-bas
Je fais mon devoir, ce me semble.
Dans un couvent, mes jours cachés
S'écouleront; or, moi, je pense
Qu'il faut bien faire les péchés
Dont plus tard on fait pénitence!
Oui, faisons d'abord les péchés,
Plus tard nous ferons pénitence.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, CERBERA.

CERBERA, entrant par la droite.

Ah! don Bazile! la senora Juanita!

BAZILE.

Mon Dieu! qu'est-ce donc? Cette émotion...

CERBERA.

C'est que vous ne savez pas... une grande nouvelle... don Lopez annonce son retour.

BAZILE.

Mon frère!

HUBERTO.

Le colonel?

CERBERA.

Demain... cette nuit, peut-être!

BAZILE.

Déjà!

HUBERTO.

Ah! diable!

CERBERA.

Comment, déjà!... quand il revient triomphant!... victorieux... il me tarde d'annoncer à la senora... elle est capable d'apprendre cela froidement... Dieu! moi, si l'on m'annonçait le retour de mon mari, je serais... je... j'en tomberais à la renverse.

BAZILE.

Mais vous n'êtes pas mariée.

HUBERTO.

C'est peut-être pour ça. (Bruit au dehors.)

CERBERA.

Eh! mais... entendez-vous?

SCÈNE X.

LES MÊMES, JUANITA.

BAZILE.

Quoi donc? (Juanita entre.)

CERBERA.

Ah! senora!...

JUANITA.

Un coup de feu dans le bois de Villaréal.

HUBERTO.

En effet.

TOUS, écoutant.

AIR de contredanse.

Quels cris! quel bruit affreux
Retentit sur la route!...
C'est quelque malheureux
Qu'on suit jusqu'en ces lieux.

JUANITA.

C'est un ami, sans doute,
Qu'on poursuit sur la route!...

BAZILE.

Quelque drôle, sans doute,
Qu'on poursuit et qui fuit!...

(La musique continue.)

CERBERA.

Je venais vous apprendre...

JUANITA.

Allez, don Bazile, c'est peut-être un ami.

HUBERTO.

Je cours fermer la grille du parc. (Il sort.)

CERBERA.

Senora, apprenez que votre mari...

JUANITA.

Bien! bien! venez... suivez-moi... et si l'on demande l'hospitalité...

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

JUANITA.

C'est quelque malheureux
Poursuivi sur la route;
Qu'il puisse, je le veux,
Pénétrer en ces lieux.

BAZILE et CERBERA.

C'est quelque malheureux
Poursuivi sur la route!...
Avec soin tous les deux
Fermons partout ces lieux!

(Ils sortent par la droite, et comme Juanita va suivre Cerbera, Charencey entre par le côté opposé. Le jour baisse.)

SCÈNE XI.

CHARENCEY, JUANITA.

CHARENCEY.

De grâce!... ils me poursuivent encore!

JUANITA, s'arrêtant.

Quelqu'un!

CHARENCEY.

Sauvez-moi!

JUANITA, courant à lui.

Ah! c'est vous!

CHARENCEY.

Juanita!

JUANITA.

Ces coups de feu... ces cris...

CHARENCEY.

Oui, après vous avoir quittée, je retournais à Villaréal, heureux de vous avoir vue, de vous avoir parlé... quand des misérables qui me guettaient au passage...

JUANITA, se soutenant à peine.

Vous êtes blessé?

CHARENCEY.

Je suis revenu sur mes pas pour leur échapper... et devant moi, une grille ouverte... Ah! c'est mon amour qui me conduisait encore.

JUANITA.

Vous êtes blessé!

CHARENCEY.

Peu de chose... un coup de feu tiré au hasard... il m'a à peine effleuré... je ne le sens plus en ce moment... près de vous... (La soutenant.) Juanita!... madame!... Grand Dieu! des larmes!

JUANITA.

Je suis si émue! si troublée!...

CHARENCEY.

Vous tremblez pour moi?... ah! je bénis le danger que je viens de courir!

JUANITA.

Silence! ce danger dure encore!... ils vous cherchent... ils vous détestent...

CHARENCEY.

Eh! que m'importe! je paierais de mes jours les larmes que je vois couler de vos yeux... et que la pitié seule n'a pu vous arracher... oh! non... qu'ils viennent... qu'ils me chassent! qu'ils me tuent! je ne voulais vivre que pour vous aimer!

JUANITA.

Eh bien! vivez!

CHARENCEY.

Juanita!

JUANITA.

Oui, défendez, conservez ces jours qui m'appartiennent...

CHARENCEY.

Pour être aimé de vous?

JUANITA.

Eh! ne le voyez-vous pas? Croyez-vous donc que depuis deux mois j'ai pu retrouver partout cet amour qui me poursuivait sans cesse... ces regards tendres et suppliants que je voyais encore quand vous n'étiez plus là? Oh! ces efforts pour vous rapprocher de moi, cette séduction de tous les instants, cet amour si fidèle... tout cela avait un charme sous lequel ma raison se débattait en vain... Et quand je vous priais de vous éloigner... de ne pas me perdre... vous ne voyiez donc pas que je vous aimais... que j'étais perdue?...

CHARENCEY, avec transport.

Ah! vous êtes sauvée, au contraire! Je vous arracherai à vos tyrans.

JUANITA, écoutant.

Ciel! on vient! taisez-vous.

SCÈNE XII.

JUANITA, CHARENCEY, BAZILE, CERBERA, à la fin HUBERTO.

BAZILE.

Personne ne s'est présenté, le bruit a cessé, et...

CERBERA.

Senora, vous ne m'avez pas suivie, et...

BAZILE, apercevant Charencey.

Eh! mais, je ne me trompe pas?

CERBERA.

Bonté divine!

JUANITA, vivement.

C'est ce seigneur français qui, en retournant à Villaréal, a été attaqué, poursuivi.

CHARENCEY.

Et je revenais sur mes pas vous demander l'hospitalité.

CERBERA.

C'est impossible! vous ne pouvez vous arrêter ici.

JUANITA.

Cerbera!

BAZILE.

Non, non! Ah! vous m'avez mis à la porte, et vous venez me demander l'hospitalité!

JUANITA.

Don Bazile!

CERBERA.

Non, senora! on ne donne pas asile à un homme suspect, qui n'use peut-être que d'un prétexte pour pénétrer dans cette maison...

CHARENCEY.

Un prétexte!

BAZILE.

Oui, un prétexte!... on ne vous a pas attaqué!...

CERBERA.

Et vous allez sortir à l'instant!

BAZILE.

Oui, oui, à l'instant!

JUANITA, élevant la voix et passant près de Charencey.

Restez, monsieur, vous êtes chez moi... et c'est moi seule qui suis maîtresse ici!

HUBERTO, annonçant.

Le seigneur don Lopez!

JUANITA.

Mon mari.

CHARENCEY, à part.

Le colonel!

BAZILE.

Mon frère!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, DON LOPEZ.

DON LOPEZ.

Eh bien! c'est ici qu'il faut venir vous chercher tous... Ah! Juanita!

JUANITA.

Seigneur!

DON LOPEZ.

Eh! mais... on dirait que mon retour vous chagrine!... toujours triste et glacée... (A part.) comme à mon départ.

BAZILE.

Mon frère... je...

DON LOPEZ.

Bonjour, Bazile... Le séminaire de Grenade vous attend avec impatience.

BAZILE.

Le séminaire est bien bon!

CERBERA.

Enfin, c'est vous!

DON LOPEZ.

Oui, bien aise de te revoir, ma vieille et fidèle... (Apercevant Charencey.) Ah! un étranger ici! (Charencey le salue légèrement.)

BAZILE.

Oui, un prisonnier de guerre, un Français qui se dit attaqué par la guérilla de Villaréal.

CERBERA.

Et qui demande l'hospitalité...

CHARENCEY.

Qu'on me refuse.

DON LOPEZ.

Ah!

BAZILE.

Qu'on lui refuse...

DON LOPEZ.

Et pourquoi?

BAZILE.

Parce que nous ne le croyons pas.

CHARENCEY.

Si tout autre que vous...

CERBERA.

Parce que c'est un prétexte.

DON LOPEZ.

Le capitaine Charencey?

CHARENCEY.

Oui, colonel.

DON LOPEZ.

Dernièrement à Grenade, depuis peu à Villaréal?

CHARENCEY.

Oui, colonel.

JUANITA, à part.

Il sait!...

DON LOPEZ, à Bazile et à Cerbera.

Monsieur a pu être poursuivi... blessé... et il a bien fait de demander chez moi une hospitalité qu'on n'a jamais refusée à personne, même à un ennemi... Cerbera! faites préparer une chambre! monsieur le capitaine restera ici... je le veux! je réponds de lui! (Souriant.) Je veillerai sur lui!

BAZILE, bas à Cerbera.

Ah! ah! il le tient!

DON LOPEZ, s'approchant de Charencey.

Vous devez être fatigué, monsieur, il faut vous retirer, et si vous avez besoin de quelques secours... demandez, Cerbera est à vos ordres... Huberto, fermez toutes les portes.

JUANITA, bas à Charencey.

Il sait tout! fuyez!

CHARENCEY, de même.

Sans vous, jamais!... A cinq heures, deux chevaux derrière le parc! (Juanita lui serre la main.)

ENSEMBLE FINAL.

Air de M. Hormille.

Rentrons tous, car le jour s'enfuit,
Et la nuit
Au repos déjà nous appelle!...
Rentrons tous, quittons le jardin,
Mais demain
Chacun y reviendra fidèle.

(La musique continue.)

DON LOPEZ, après l'ensemble.

Ah! ne croyez pas m'échapper, monsieur de Charencey... Allez! demain, quand vous serez remis, nous causerons. (Charencey s'incline légèrement.)

HUBERTO, bas à Bazile.

Vous n'irez pas à votre rendez-vous?

BAZILE.

Si fait!... c'est le dernier!... (Don Lopez s'approche de Juanita, Charencey suit Cerbera, et Bazile fait signe à Huberto de se taire.)

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Rentrons tous, car le jour s'enfuit,
Et la nuit
Au repos déjà nous appelle.
Rentrons tous, quittons le jardin,
Mais demain
Chacun y reviendra fidèle.
Rentrons soudain,
Mais à demain!

ACTE DEUXIÈME.

Un intérieur. — Une fenêtre. — Entrée au fond. — Portes latérales dans les deux angles. A gauche, un guéridon.

SCÈNE I.

CHARENCEY, BAZILE.

(Au lever du rideau, la fenêtre s'agite et s'ouvre. On entend la clef dans la serrure de la porte.)

BAZILE, paraissant à la fenêtre.

ENSEMBLE.

Air : Nocturne de M. Couder.

Ouf! me voilà dans la maison!
Ici, je puis braver l'orage;
Plus d'ennemi, plus de soupçon;
Rentrons et reprenons courage!

CHARENCEY, entrant par la porte.

Sans éveiller aucun soupçon,
Pour mon amour heureux présage!
Je suis rentré dans la maison...
Allons, achevons notre ouvrage!

(Ils se retournent et se trouvent en face l'un de l'autre.)

CHARENCEY.

Les chevaux sont sous les murs du parc, et... ah!...

BAZILE.

Ah!...

CHARENCEY.

Don Bazile!

BAZILE.

Que le bon Dieu vous bénisse!

CHARENCEY.

Que le diable vous emporte!

BAZILE.

Qu'est-ce que vous faites ici... quand il fait à peine jour?

CHARENCEY, embarrassé.

Moi... je... (Avec assurance.) Vous voyez, je me promène comme hier.

BAZILE.

Ah çà! vous avez donc la rage de vous promener, vous!

CHARENCEY.

Je vous conseille... quand vous rentrez par ce drôle de chemin...

BAZILE.

Parbleu! cet imbécile de jardinier qui ne m'a pas rendu ma petite clef!

CHARENCEY, cachant sa clef.

Ah bah!... vous venez de...

BAZILE.

Chut!... vous ne m'avez pas vu... vous ne savez rien... Écoutez... les scélérats d'alguazils, ils me poursuivent encore, je crois... mais je serai ferme!

CHARENCEY.

Vous serez ferme, vous serez ferme... mais vous chancelez!

BAZILE.

Ce n'est pas vrai... je ne bronche pas. Voyez là-dessous... Et tenez... (Il veut se redresser et fait un faux pas.)

CHARENCEY, le retenant.

Prenez donc garde! vous avez passé la nuit!...

BAZILE.

Chut! (Baissant la voix.) A Villaréal, monsieur... avec des camarades... des gaillards!

CHARENCEY.

Comme vous!

BAZILE.

Nous avons ri, nous avons chanté, nous avons cassé des bouteilles...

CHARENCEY.

Vides?

BAZILE.

Vides, parbleu! Et puis quand nous sommes sortis...

CHARENCEY.

Pleins?

BAZILE.

Pleins, parbleu! nous avons rossé les alguazils de l'alcade. Ils courent toujours sans me reconnaître, sans m'attraper... J'ai été plus heureux qu'eux... j'ai attrapé l'alcade sans courir...

CHARENCEY.

La belle Zaïma...

BAZILE.

Chut!

CHARENCEY.

Je conçois que si le colonel savait...

BAZILE.

Il ne sait rien, il ne saura rien... il me renfermerait dans un couvent tout de suite... Avec ça qu'il doit être furieux ce matin...

CHARENCEY.

Furieux!... et pourquoi?

BAZILE.

Vous ne savez pas, pauvre frère!... Hier au soir... une querelle terrible avec la senora.

CHARENCEY.

Avec sa femme!

BAZILE.

A cause de la politique!... Il lui a parlé de sa famille qui vient de se réfugier en France... Elle s'est fâchée... elle l'a menacé de la rejoindre en exil... Il a voulu la calmer... Elle s'est renfermée dans sa chambre... et il a été forcé de gagner la sienne... seul...

CHARENCEY.

Toujours à cause de la politique.

BAZILE.

Toujours!... voilà un colonel moins heureux...

CHARENCEY.

Qu'un abbé!

BAZILE.

Chut!... Ayez donc une nuit comme celle-là, vous!...

AIR du *Premier prix*.

Adieu! surtout sachez vous taire!

CHARENCEY.

Ne craignez rien, petit farceur!

BAZILE.

Français, je ne vous aime guère,
Mais je me fie à votre honneur!
Crainte de mauvaise rencontre,
Je vais bravement me coucher.

CHARENCEY.

Oui, c'est l'heure où l'ange se montre,
Et le diable va se cacher!

(Bazile sort.)

SCÈNE II.

CHARENCEY, seul.

Et maintenant à Juanita!... Comment parvenir jusqu'à elle! Elle doit attendre le signal du départ... du départ!... Elle y consent, elle l'a voulu!... Que de courage, que d'audace! Cette nuit, lorsqu'au bruit que j'ai fait sous son balcon, au risque de me trahir, elle a ouvert sa fenêtre pour me parler... pour me dire qu'elle s'abandonnait à moi... elle seule ne tremblait pas! Il y avait dans ses accents étouffés je ne sais quelle fièvre d'amour et de colère dont je suis encore ému!... Eh! vite, avant le réveil des argus... et surtout de ce mari brutal, qui m'avait tout l'air de me retenir comme une victime... Je serai loin, et...

SCÈNE III.

CHARENCEY, DON LOPEZ, CERBERA.

DON LOPEZ, entrant par le fond.

Ah! c'est vous, capitaine... je viens de chez vous... déjà délogé... D'où diable venez-vous à cette heure?

CHARENCEY.

Moi, colonel? comme vous voyez. (A part.) Ah çà! est-ce que ça va recommencer?...

DON LOPEZ, à Cerbera.

Cerbera, des cigares et une bouteille de xérès.

CERBERA.

Tout de suite, colonel. (Elle sort par le fond.)

DON LOPEZ.

Je croyais vous trouver dans votre chambre.

CHARENCEY.

Il y fait une chaleur... j'étouffais... et comme il faut que je rentre en ville...

DON LOPEZ.

Eh! non... restez! vous savez bien que nous avons à causer ensemble aujourd'hui ; je ne crains plus de vous fatiguer comme hier.

CERBERA, rentrant et posant ce qu'elle apporte sur le guéridon.

Voici... (Bas, à don Lopez.) Seigneur don Lopez, prenez garde à cet homme... il a un air...

DON LOPEZ.

C'est bon! c'est bon!... Voyez si la senora Juanita se porte mieux, et si je puis enfin pénétrer jusque chez elle. (Cerbera sort.)

CHARENCEY, à part.

Est-ce qu'il veut me griser pour me faire parler?

DON LOPEZ, lui frappant sur l'épaule.

Vous accepterez?

CHARENCEY.

C'est que... il faut que j'explique mon absence à l'alcade.

DON LOPEZ.

Restez!... J'ai arrangé votre affaire à Villaréal.

CHARENCEY.

Ah! vous êtes bien bon!

DON LOPEZ.

Et ne faut-il pas que vous sachiez quel est votre hôte... pourquoi je vous ai retenu?... Asseyez-vous donc. (Il s'assied.)

CHARENCEY, à part.

Tout ceci m'annonce une petite explication qui finira mal... Nous nous couperons la gorge, c'est sûr!... Pourvu que sa femme...

DON LOPEZ.

Asseyez-vous donc!... Un cigare, monsieur le Français.

CHARENCEY, s'asseyant.

Je n'en use pas, monsieur l'Espagnol.

DON LOPEZ.

Tant pis pour vous! tournez-vous de mon côté... du côté de l'ennemi.

CHARENCEY, à part.

Nous y voilà!

DON LOPEZ.

Regardez-moi en face.

CHARENCEY, à part.

C'est inutile, va! je sais ce que tu veux.

DON LOPEZ.

Capitaine Charencey, vous ne me reconnaissez donc pas?

CHARENCEY.

Vous, colonel?

DON LOPEZ.

Regardez bien! mes traits vous rappelleront peut-être un homme qui vous a fait rudement la guerre et qui est tout disposé à vous la faire encore.

CHARENCEY.

A un prisonnier, ce serait peu généreux.

DON LOPEZ.

Eh bien?

CHARENCEY.

Eh bien!... je... ne...

DON LOPEZ.

Tenez! je vais aider votre mémoire, je vais vous rappeler une escarmouche où vous vous trouviez, il y a trois mois environ, près de Zumala.

CHARENCEY.

En effet.

DON LOPEZ.

Au milieu d'une charge où les Espagnols eurent le dessus... je ne m'en vante pas... ils étaient dix contre un, un des vôtres, un jeune capitaine dont le courage vous aurait sauvés tous, si vous eussiez pu l'être, fut blessé, précipité de cheval... toutes les armes étaient tournées contre lui... il allait périr...

CHARENCEY.

C'était moi!

DON LOPEZ, versant à boire.

Lorsqu'un de vos ennemis, qui commandait ce jour-là, accourut et s'écria que c'était une lâcheté de tuer un homme à terre...

CHARENCEY.

Et il détourna les armes, et il brava la colère d'un des siens qui appuyait déjà le canon d'un pistolet sur ma poitrine, et le renversant lui-même avec fureur, il me sauva la vie.

DON LOPEZ.

C'était moi!

CHARENCEY, se levant.

Vous, colonel?

DON LOPEZ.

Asseyez-vous donc! je fis ce que vous eussiez fait à ma place, sans doute... cela, voyez-vous, ce n'était plus la guerre de peuple à peuple, d'homme à homme... c'était un assassinat! (Buvant.) A votre santé! vous ne buvez pas?...

CHARENCEY, repoussant de la main.

C'est singulier! je n'avais pas reconnu d'abord... mais, en effet, il me semble revoir au milieu des cris, de la fumée, du carnage, l'officier qui se multipliait pour faire épargner les... malheureux.

DON LOPEZ.

Vous ne voulez pas dire les vaincus... à la bonne heure!... vous fûtes prisonnier... cela, je ne pouvais pas l'empêcher... mais il y a quelquefois entre braves gens de ces mouvements de sympathie qui vous gagnent le cœur... j'avais admiré votre valeur dans le combat... votre fière résignation au moment de mourir... et quand on me remit les papiers que vous aviez sur vous, j'écrivis un mot pour vous recommander au gouverneur du dépôt voisin, sur lequel on allait vous diriger.

CHARENCEY.

Les lettres de ma mère!...

DON LOPEZ.

Depuis lors, je vous ai perdu de vue sans vous avoir oublié... jugez de ma surprise, de ma joie, lorsqu'hier j'appris que je venais de vous sauver la vie pour la seconde fois.

CHARENCEY.

Que voulez-vous dire?

DON LOPEZ.

Oui, hier, en traversant ce bois qui nous sépare de Villaréal, et que parcourent sans cesse, en partisans et en guérillas, des jeunes gens de la ville, toujours prêts à guerroyer, j'entends des cris, un coup de feu... je m'élance, j'aperçois un pauvre diable qu'ils allaient atteindre... Arrêtez! leur criai-je!... au nom du roi Ferdinand! et à ces mots, ils s'arrêtent... et pendant qu'ils viennent à moi, qu'ils me reconnaissent, qu'ils me félicitent de mon retour, vous avez le temps de leur échapper.

CHARENCEY.

En effet.

DON LOPEZ.

J'apprends alors que vous êtes un prisonnier de guerre, qu'on soupçonne de vouloir s'enfuir... *le capitaine Charencey!*... A ce nom, qui m'était bien connu : Il m'appartient, leur dis-je... c'est un homme d'honneur et je réponds de lui... Je les quitte, espérant vous rejoindre sur la route... ah bien, oui!... vous alliez trop vite pour cela... mais j'arrive chez moi au moment où vous veniez de vous y réfugier, et tout juste à temps pour vous protéger, pour vous donner l'hospitalité que des imbéciles vous refusaient... Dites donc, capitaine, ne vous semble-t-il pas que Dieu m'ait jeté sur la terre pour être votre bon génie et pour veiller sur vous? (Buvant.) A vous!

AIR d'*Yelva*.

A ma santé vous refusez de boire,
Et devant moi vos yeux restent baissés!
Souriez donc, mon cher, ou je vais croire
Que d'accepter cela vous rougissez!
Oui, ce récit peut-être vous offense,
Et votre orgueil semble être humilié
De mes services!

CHARENCEY, à part.

Surtout quand je pense
De quel prix il sera payé.
Oui, j'en rougis, mais quand je pense
De quel prix il sera payé!

DON LOPEZ.

Eh bien!...

CHARENCEY.

Ah! don Lopez, je ne puis vous dire ce qui se passe en moi, ce que j'éprouve... mais soyez certain que ma reconnaissance...

DON LOPEZ.

Oh! si la reconnaissance est dans votre cœur, je l'y trouverai toujours bien dans l'occasion... qu'elle y reste!... Si elle n'est que dans vos discours... inutile de vous fatiguer la poitrine! D'ailleurs, j'ai déjà eu ma récompense, lors de notre première rencontre... en vous sauvant, il me sembla que que je trouvais un ami, un frère... enfin, je tiens à vous, comme on tient au souvenir du bien que l'on a fait... à une bonne action dont on est heureux... cela repose de la guerre!... votre amitié, rien que votre amitié, en échange de la mienne, voilà ce que je demande, voilà ce que je veux!...

CHARENCEY.

Oui, vous avez raison... je vais partir... adieu!

DON LOPEZ, le retenant.

Eh! non, morbleu!

CERBERA, rentrant.

Ah! seigneur don Lopez, voilà des hommes armés, des alguazils qui arrivent de Villaréal... Ils veulent pénétrer dans le château...

DON LOPEZ.

Eh! bien, quoi! cela vous fait peur!... de braves gens qui veulent avoir des nouvelles, sans doute...

CERBERA.

Mais ils se fâchent... ils paraissent furieux!...

DON LOPEZ.

Je vais les recevoir!... (S'approchant.) Capitaine, vous êtes ici chez vous... chez un ami... je vous reverrai à déjeuner... avec ma femme, si elle me fait l'honneur de déjeuner avec moi.

CERBERA.

La senora était dans le parc.

CHARENCEY, à part.

Où je dois la rejoindre!...

CERBERA.

Elle accourt tout effrayée!...

DON LOPEZ.

Voyons, voyons. (A Charencey.) A bientôt... mon ami.

CHARENCEY.

A bientôt, mon sauveur! (Don Lopez sort avec Cerbera par le fond.)

SCÈNE IV.

CHARENCEY, seul. Il se laisse aller dans un fauteuil.

Mon sauveur!... lui, le mari de cette fière Andalouse, que j'ai poussée à le haïr!... de cette femme qui se livre à moi, que j'enlève!... (Se levant vivement.) Oh! non, non!... ce serait une lâcheté plus affreuse que celle dont il m'a préservé en me sauvant la vie! ah! si du moins le sort m'avait adressé à la digne moitié d'un de ces gredins d'Espagnols qui me tenaient hier sous leur escopette!... c'eût été guerre pour guerre! double triomphe! double joie!... mais ici... que répondre? que faire? vaincre cette passion que depuis deux mois j'attise moi-même au fond de mon cœur! et au moment d'être heureux!... oh! cela me coûtera... j'aurai du courage... il le faut!... mais Juanita, l'abandonner... je ne le puis! lui

dire que par reconnaissance pour le mari qu'elle veut fuir... oh! sa tête est trop exaltée, son cœur trop plein de son amour, pour me comprendre... elle est femme à m'aimer cent fois davantage, à s'attacher à mes pas!... (Cerbera entre par le fond.)

SCÈNE V.

CERBERA, JUANITA, CHARENCEY.

JUANITA, entrant par la droite et allant à Cerbera, sans voir Charencey.

Qu'est-ce donc? que se passe-t-il? expliquez-moi...

CERBERA.

C'est à don Lopez, à votre mari, que ces soldats se sont adressés... je ne sais ce qu'ils demandent...

JUANITA, apercevant Charencey.

Ah!... savez-vous... vous a-t-on dit?...

CHARENCEY.

Calmez-vous, de grâce!...

CERBERA.

Le colonel revenait ici quand il a aperçu Bazile qui se cachait... et tenez... (Elle remonte.)

JUANITA, à Charencey.

Malheureux!... pourquoi ce retard!... fuyez...

CHARENCEY.

Rassurez-vous!... (A part, se frappant le front.) C'est un moyen!

JUANITA.

Ah! il n'est plus temps!...

SCÈNE VI.

Les Mêmes, DON LOPEZ, BAZILE, Plusieurs personnes, au fond.

DON LOPEZ, au fond.

Restez ici, messieurs... le coupable vous sera livré. (Entrant, à don Bazile.) Ah! vous tremblez...

BAZILE.

Ce n'est pas moi!...

DON LOPEZ.

Me direz-vous alors pourquoi vous vous cachiez dans cette armoire?

BAZILE.

Je me cachais... parce que je croyais la maison assiégée par une armée entière!

DON LOPEZ.

Voilà un beau courage!

BAZILE.

Du courage, ce n'est pas mon état... vous m'avez défendu d'en avoir.

DON LOPEZ.

Expliquez-moi donc...

CHARENCEY, pour détourner.

Que se passe-t-il, colonel?...

DON LOPEZ.

C'est une troupe de gardes et d'alguazils qui viennent au nom du seigneur alcade réclamer un cavalier qui s'est échappé cette nuit de Villaréal, après une bruyante orgie où il s'était animé avec quelques fous comme lui.

BAZILE, bas à Charencey.

Ne dites pas!... je suis mort!...

CERBERA.

Bonté divine!...

CHARENCEY.

Oh! une orgie, colonel, ce n'est pas un crime...

DON LOPEZ.

Peut-être, mais quand la garde accourue dans une rue obscure a voulu mettre fin au tumulte, qui jetait l'effroi chez les bourgeois endormis...

BAZILE.

Permettez... s'ils étaient endormis...

DON LOPEZ.

Alors... les tapageurs... qui avaient déjà battu l'aubergiste en guise de paiement... le seul qu'il ait reçu... sont tombés sur les gens de l'alcade et sur les alguazils... et après les avoir rossés, ils ont bravement pris la fuite... sans qu'on ait pu les reconnaître...

BAZILE.

Alors si on ne les connaît pas...

DON LOPEZ.

Mais... on s'est attaché aux traces du plus acharné... qui enfourchant lestement un cheval qui l'attendait s'est réfugié, dit-on, dans ce château...

CERBERA.

Dans ce château où nous étions deux femmes!

DON LOPEZ.

Et en effet on vient de trouver deux chevaux derrière les murs.

BAZILE, à part.

Deux!...

CHARENCEY, à part.

Ciel!...

JUANITA, à part.

Tout est perdu!...

CHARENCEY, à part.

Non, non! don Lopez ne sera pas seul généreux!

BAZILE.

Permettez, s'il y a deux chevaux, ce n'est pas...

DON LOPEZ.

On réclame le coupable... et je viens de m'engager à le livrer, fût-ce mon frère!...

BAZILE.

Moi... (A part.) Mais c'est un Brutus que cet homme-là!

DON LOPEZ.

Ce sera un à-compte sur les jours de retraite qu'il doit au Seigneur!...

JUANITA.

Une pareille conduite!... Quoi! vous penseriez que don Bazile...

CHARENCEY.

Non, senora... Et dussé-je me perdre... je dois la vérité au colonel, à don Bazile que je ne laisserai pas arrêter à ma place!...

DON LOPEZ.

Hein?

JUANITA.

Qu'entends-je!

CERBERA.

Il a dit...

BAZILE.

Il a dit à sa place!...

CHARENCEY.

Oui, colonel... quelque pénible qu'il soit de détruire la bonne opinion que vous aviez de moi... il est de mon devoir de détromper telle personne qui peut-être me croyait, cette nuit, dans l'inquiétude, dans d'autres pensées... J'en conviens : cet homme qui passait gaîment son temps...

DON LOPEZ.

A s'enivrer.

CHARENCEY.

A perdre son argent.

DON LOPEZ.

A rosser l'aubergiste.

CHARENCEY.

Et les gens de l'alcade.

DON LOPEZ, riant.

C'était vous?

BAZILE.

C'était lui!

JUANITA, s'oubliant.

Oh! non, ce n'était...

CHARENCEY, l'interrompant.

Ma foi si, senora, c'était moi, je ne puis plus mentir; le moyen de nier, quand je sens encore la chambre tourner autour de moi, et mes jambes chanceler un peu.

BAZILE.

Au fait, je n'avais pas remarqué.

CHARENCEY, à part, regardant Juanita.

Une larme!

CERBERA.

C'est donc ça qu'on a vu un jeune homme escalader les murs du parc.

CHARENCEY.

Voilà!

BAZILE.

Voilà!

DON LOPEZ.

Ah bah! En effet, je vous ai trouvé ici... mais comme j'avais fait fermer les portes...

CHARENCEY, montrant une petite clef.

Recommandez donc à votre jardinier de mieux garder la petite clef que voici!

BAZILE.

Parbleu! je la reconnais. (A part.) La mienne!

JUANITA, à part.

Ah! mon Dieu!

CHARENCEY.

Je rentrais quand vous m'avez surpris ce matin, ici, un peu dégrisé par la peur, et par votre présence... (Riant.) Mais tenez, vous parliez, vous parliez, j'en ai perdu la moitié, le diable m'emporte!... (A Juanita.) Pardon, senora.

DON LOPEZ.

Et moi qui vous croyais l'homme le plus rangé... même un peu romanesque!

CHARENCEY.

Ma foi! il y a des jours où je crois aussi... quand il faut prendre un air gentil, briser mon cigare et mon verre, et soupirer quelques romances amoureuses... ce n'est pas que je ne sois... oh! mon Dieu! amoureux pour la vie! mais farceur et bon enfant! Là-dessus, ne craignez rien, et, puisque l'alcade me réclame, mon ami l'alcade, envoyez-moi à Villaréal pour me défendre. L'alcade est un brave homme, nous nous expliquerons ensemble. (Bas à Bazile.) J'arrangerai votre affaire.

BAZILE.

Merci!

CHARENCEY.

Chut! (A part.) C'est cela, je pars! je suis sauvé!...

CERBERA.

Dans le bon temps, on aurait brûlé cet homme-là!...

CHARENCEY, aux agents restés dans le fond.

Allons, messieurs...

DON LOPEZ.

Moi, vous laisser aller! vous livrer à ces enragés qui vous réclament! Allons donc! Vous êtes mon hôte, mon prisonnier à moi! Tout ce que vous avez fait, faute grave pour un jeune moinillon...

BAZILE, à part.

Hein! lui aussi.

DON LOPEZ.

N'est que peccadille pour un brave officier... pour un prisonnier de guerre qui cherche gaîment à s'étourdir!

BAZILE.

Au fait! un brave officier, c'est son état à lui!

CERBERA.

Quoi! senor, vous retenez un mauvais sujet comme...

DON LOPEZ.

Je connais notre alcade, je vais lui répondre. Vous nous restez, je le veux! Et toi, qui l'échappes belle, va-t'en dire qu'on rentre les chevaux qui sont restés à la petite porte du parc. (A Cerbera.) N'allez-vous pas craindre pour votre vertu, vous? (Retenant Charencey qui fait un mouvement pour sortir.) Eh bien! eh bien!

CHARENCEY.

Mais permettez; il vaut mieux m'éloigner.

DON LOPEZ.

Ah! vous m'obéirez, morbleu! Je reviens. (Reconduisant Juanita jusqu'à sa porte, à gauche.) Juanita, je vous rejoins dans un instant.

CHARENCEY, à part.

Vous verrez qu'il ne voudra plus me laisser partir.

ENSEMBLE.

AIR : *Fragment de Nabuchodonosor.*

Ah! l'aventure est singulière!
En vain c'est moi qui veux partir;
Près de sa femme j'ai beau faire,
C'est lui qui va me retenir!

DON LOPEZ.

Ce n'est qu'une faute légère,
Je vous garde, j'y dois tenir.
Encore un service, j'espère,
Que vous acceptez sans rougir!

BAZILE.

Ah! l'aventure est singulière!
De peur je me sentais mourir;
Il prend ma place, laissons faire,
C'est un Français qu'il faut bénir!

JUANITA.

O ciel! quel est donc ce mystère?
Je me sens trembler et frémir!
Mais, non, c'est une erreur, j'espère,
Il veut le tromper pour mieux fuir!

CERBERA.

Cette nuit, on avait beau faire,
De ces lieux il a pu sortir!...
Il faut le livrer au contraire,
Et l'alcade doit le punir!

(Ils sortent tous, excepté Charencey et Juanita.)

SCÈNE VII.

JUANITA. CHARENCEY.

CHARENCEY, il fait un pas pour sortir.

Oh! je ne reste pas! il y a trop de danger!

JUANITA, qui s'est arrêtée à sa porte, le retenant.

M. Charencey!

CHARENCEY.

Madame... (A part.) Soutenons notre rôle, ferme!

JUANITA.

Oh! tout cela, c'est un rêve, n'est-ce pas?

CHARENCEY.

Pardon, je viens de me trahir... il n'y a pas de mal, peut-être... Vous vous figuriez que j'étais un homme accompli, sans les défauts que vous détestez chez don Lopez... Eh bien! non, je ne vaux pas mieux que lui. Fumer, boire et jouer, voilà ma vie!...

AIR : *Eau merveilleuse.*

Je la mène joyeuse et douce
Partout où la guerre me pousse;
Et sans songer au lendemain,
Je poursuis gaîment mon chemin,
Fredonnant un joyeux refrain!
De nos soldats c'est l'habitude,
Et s'ils peuvent faire une étude,
Ce n'est que celle du plaisir!
Si leur cœur s'agite,
S'enflamme bien vite,
Frémit et s'irrite,
C'est pour le saisir.
Vive le plaisir! (*bis.*)
Si mon cœur s'agite, (*bis.*)
Frémit et s'irrite,
C'est pour le plaisir!

JUANITA.

Vous!

CHARENCEY.

Ce qui ne m'empêche pas d'entremêler tout cela d'un peu d'amour... de beaucoup d'amour... car je vous aime, ma parole d'honneur! Mais, que voulez-vous, j'ai joué l'homme aimable, élégant... et je ne suis qu'un soldat, pas trop digne de vous. Vous ne m'aviez vu qu'en perspective; de loin, on se monte la tête!... Vous vouliez tout sacrifier pour moi, c'était bien, c'était gentil!... mais au bout de tout cela, voyez-vous, il y avait des regrets, du repentir! Maintenant, vous me connaissez... eh bien! tant pis, ou plutôt tant mieux, pendant qu'il en est temps encore; cela nous épargnera à vous une faute, à moi un remords. Encore un coup, pardon, madame. Je pars, mais je suis sûr au moins que vous direz quelquefois : Il n'était pas digne de moi, mais c'est un brave garçon.

JUANITA.

Quel langage... c'est un mélange d'honneur, de rudesse et de bonté!

CHARENCEY, à part.

Diable! ce n'est pas ça!

JUANITA.

Vous m'aimiez?

CHARENCEY.

Oh! oui, comme un brave soldat qui passe, qui s'en va, mais à qui il en coûte trop de se faire meilleur qu'il n'est. Vous avez cru que, cette nuit par exemple, je pensais à vous, que j'étais tenu éveillé par mon amour, par mon inquiétude, comme vous, qui étiez bien malheureuse, peut-être en pensant à moi? Eh bien! non, j'avais quitté ce château pour retourner près des amis, leur faire gaîment mes adieux au milieu des éclats de rire, du bruit des verres et de la fumée des cigares!... voilà!...

JUANITA.

Comment?

CHARENCEY.

Mais je ne vous ai pas compromise; soyez tranquille, on ne sait rien, et quand je serai parti, personne n'aura le droit de vous soupçonner. Pour moi, vous ne pouvez plus m'aimer... Vous ne me reverrez plus... Adieu!...

JUANITA.

Ne plus vous aimer! mais est-ce que je le puis! Et ma lettre?

CHARENCEY.

Quelle lettre?

JUANITA.

Après m'avoir exaltée, entraînée malgré moi, après m'avoir arraché avec un aveu fatal ce cœur que je défendais en vain... croyez-vous qu'il dépende de vous de me rendre la raison que vous m'avez ravie? Non, une femme qui s'est perdue ainsi ne retourne plus en arrière... pour rougir, pour trembler devant un maître! Non!... Et vous ne sentez donc pas que si je n'étais vaincue déjà, je

le serais par tant de loyauté et de franchise!... Ah! je vous avais rêvé sans ces défauts, qui sont ceux de votre état, peut-être ; mais je sais que vous étiez loyal et sincère dans votre amour! je sais que vous ne m'avez pas trompée quand vous m'avez dit : je t'aime!... que me fait le reste?...

CHARENCEY.

Ce que je vous ai dit...

JUANITA.

Je vois tout et je pardonne... parce que moi aussi... je...

CHARENCEY, l'interrompant.

Juanita!... Mais songez donc...

JUANITA.

J'ai songé à tout, quand j'ai écrit à don Lopez que tout était rompu entre nous et que je partais!

CHARENCEY.

Vous avez écrit!...

JUANITA.

Ce matin même.

CHARENCEY.

Mais cette lettre!

JUANITA.

Parmi ses papiers... sur le contrat qui m'enchaînait à lui... il l'a sans doute en ce moment.

CHARENCEY.

Quoi! vous avez osé... pour moi!...

JUANITA.

Ne craignez pas un regret, pas un remords de cette âme, dont l'énergie est votre ouvrage!... Si vous m'aimez, je serai loin de lui!... Si je reste, c'est que vous ne m'aimez pas!... Il me tuera, que m'importe!

CHARENCEY.

Oh! c'en est trop, Juanita... Ordonne, dispose, je suis ton amant, ton esclave!... Il n'existe au monde rien qui puisse nous séparer... ni amitié, ni honneur, ni reconnaissance... On n'est pas aimé ainsi deux fois dans sa vie!... On ne goûte pas deux fois un bonheur aussi grand... Et quand il s'offre à nous, quand il nous saisit, quand il nous embrasse, de quelque prix qu'il faille l'acheter, il n'est pas de puissance au monde, il n'est pas de force au fond de l'âme qui puisse y faire renoncer!... Et moi aussi, je suis à toi!... Partons!...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, DON LOPEZ, BAZILE.

DON LOPEZ, en dehors.

Oui, oui! je répondrai!

CHARENCEY, s'éloignant.

Don Lopez!

JUANITA.

Ciel!...

DON LOPEZ, en dehors.

Bien! bien! cette lettre!...

CHARENCEY.

Cette lettre! il l'a trouvée!...

BAZILE, entrant par la gauche.

Ils sont partis!

DON LOPEZ, toujours au fond et parcourant un papier.

Dites au seigneur alcade que je le verrai ce matin. (Il entre sans voir Charencey.) Ah! Juanita, je vous demandais... pour vous parler d'une lettre que je reçois à l'instant.

CHARENCEY.

Une...

DON LOPEZ, se retournant.

C'est vous, capitaine, cela vous concerne aussi...

CHARENCEY.

Une lettre?

DON LOPEZ.

Dans laquelle on m'ordonne de me rendre immédiatement à Madrid...

CHARENCEY.

Ah! (A part.) Je respire!

BAZILE.

Oui, nous partons pour Madrid... que je désire voir depuis si longtemps!... Madrid, la ville des plaisirs!..

DON LOPEZ.

La ville des couvents!

BAZILE.

C'est ce que je voulais dire!

DON LOPEZ.

Quant à vous, senora, vous m'accompagnerez aussi.

JUANITA.

A Madrid... Je ne puis...

DON LOPEZ.

Oh! à cet égard, point de caprices!... J'en ai trop souffert... Mais, quant à ce départ... il le faut, je le veux.

JUANITA.

Puisque mon maître l'ordonne!

DON LOPEZ.

Votre maître! Eh! vous savez bien que je ne le suis pas! Allez... songez qu'il faut partir aujourd'hui même. (Elle sort par la droite.)

SCÈNE IX.

CHARENCEY, BAZILE, DON LOPEZ.

DON LOPEZ, la regardant sortir.

C'est heureux! on ne résiste pas... C'est la première fois.

CHARENCEY, à part.

Que va-t-elle faire? comment la rejoindre?...

BAZILE, bas à Charencey.

Seigneur français, mon frère a grande confiance en vous. (Mouvement de Charencey.) Tâchez donc d'obtenir... (Voyant don Lopez s'approcher.) Hum! hum!

DON LOPEZ.

Maintenant, mon cher hôte, à nous deux.

CHARENCEY, à part.

Que je me sens mal à l'aise près de lui!

BAZILE, bas à Charencey.

Qu'il ne me fasse pas entrer au couvent... J'y ferai une révolution d'abord!

DON LOPEZ.

Bazile!

BAZILE.

Mon frère!

DON LOPEZ.

Venez, prenez ce papier, vous allez remplir les blancs qui s'y trouvent... M. le capitaine va vous dicter.

CHARENCEY.

Moi, monsieur le colonel?...

DON LOPEZ.

C'est un petit service que je veux vous rendre... le dernier...

CHARENCEY.

Merci... seigneur Lopez!... Vous avez déjà trop fait pour moi... Je ne saurais accepter...

DON LOPEZ.

Vous refusez sans savoir de quoi il s'agit...

CHARENCEY.

N'importe! c'est trop! et d'un ennemi...

DON LOPEZ.

Hein! est-ce que vous rougissez de me devoir la vie?...

CHARENCEY.

Je ne dis pas... mais...

BAZILE, à part.

Ah! mon Dieu! ils vont se rebrouiller.

DON LOPEZ.

Est-ce que je vous ferme ma maison?... Est-ce que je me suis cru le droit de vous frapper sans défense? quoique vous veniez nous disputer ce qu'un peuple a de plus cher, de plus précieux au monde, notre indépendance....

CHARENCEY.

Monsieur, je fais mon devoir.

BAZILE, à part.

Oui, notre indépendance!... et on me fait moine!

CHARENCEY.

Oui, mon devoir, et je ne souffrirai pas...

DON LOPEZ.

Assez, capitaine, laissons les fautes à ceux qui les ont faites... Dans une guerre comme celle-ci, on ne discute pas, on se bat, et, quand on se tire des coups de fusil, la colère et la vengeance finissent toujours par s'en mêler... Mais, après le combat, homme à homme, admis dans l'intérieur d'une famille, on se juge, on s'apprécie, et l'on se rappelle que l'on a été, que l'on sera, que l'on est toujours frères!

CHARENCEY.

Oh! cela, je le pense comme vous.

BAZILE.

Et moi aussi!

CHARENCEY.

Mais quand il s'agit de l'honneur.

DON LOPEZ.

Et justement, c'est votre honneur que je viens sauver!...

CHARENCEY, stupéfait.

Hein?

DON LOPEZ.

Prisonnier sur votre parole, vous pensez à y manquer!... on se fie à votre honneur, et vous cherchez à vous échapper!

CHARENCEY.

Plaît-il?... qui vous a dit?...

DON LOPEZ.

On le sait à Villaréal, on vous surveille... Et pourquoi donc seriez-vous toujours sur cette route?

BAZILE.

Ça, c'est vrai!

CHARENCEY.

Sur cette route...

DON LOPEZ.

Eh bien!... je vous rends la liberté, moi, et cela ne coûtera rien à votre honneur!

CHARENCEY.

Colonel!

DON LOPEZ.

J'ai là un cartel d'échange... qui m'arrive de Cadix... Je l'avais demandé... après notre première rencontre... à votre intention... Je n'ai pas changé d'avis depuis ce jour-là... le voici... Bazile, date-le de Villaréal, septembre 1812, le capitaine Charencey... Je m'en remets à vous du choix d'un officier que la France nous rendra à votre place... C'est une bonne action que je vous laisse à faire... encore un service... et celui-là, vous ne le refuserez pas!... (Il va à Bazile.)

CHARENCEY, à part.

Diable d'homme, il a juré de ne pas me laisser une minute sans remords!... c'est un poids trop lourd!

DON LOPEZ, revenant à lui et lui prenant le bras.

Partez... retournez dans votre patrie

CHARENCEY.

Mais...

DON LOPEZ.

Et quelquefois...

Air du *Grand Eugène.*

Parlez de moi comme d'un frère,
En contant nos tristes combats,
A vos amis, à votre mère,
Qui, pour moi, priera Dieu tout bas,
En pressant son fils dans ses bras!
Votre femme, sans me connaître,
De loin aussi me bénira...
Pour son bonheur... mon ouvrage... et peut-être,
La mienne ici me le rendra!

CHARENCEY, à part.

Ma mère!

DON LOPEZ.

Votre femme est-elle jolie?

CHARENCEY.

Je ne suis pas marié, colonel.

DON LOPEZ.

Ah! je n'ose pas vous plaindre... car s'il faut juger par mon bonheur de celui des autres...

CHARENCEY.

Vous n'êtes pas heureux!

DON LOPEZ.

Moi... C'est à en perdre la tête!... Je l'aime... Bien que je n'aie fait pour gagner son amour... et à mon dernier départ pour l'armée, il me semblait que j'avais commencé... ça n'allait pas mal... et je comptais sur l'absence, sur les regrets pour être adoré!... Mais pas du tout... hostilité complète!... A mon retour, une migraine... une querelle... que sais-je!... pour avoir le plaisir de me fermer sa porte.

BAZILE, à part.

Comme la tendre Zaïma pour son pauvre mari!...

DON LOPEZ.

Et ce matin, vous avez vu...

CHARENCEY.

J'ai vu... J'ai vu que vous n'avez pas été très-aimable avec elle... vous lui parlez militairement... *Il le faut, je le veux.*

DON LOPEZ.

Je parle comme un soldat!

CHARENCEY.

Un peu bourru.

DON LOPEZ.

Et très-mécontent. (Bazile se lève avec son papier et va se placer près de don Lopez.)

CHARENCEY.

Et puis, vous ne lui dites pas un mot pour sa famille exilée... vous lui faites l'éloge des Anglais qu'elle n'aime pas.

DON LOPEZ.

Ni moi non plus... mais la politique veut...

CHARENCEY.

Est-ce qu'on fait de la politique avec sa femme!... ou plutôt est-ce qu'il ne faut pas en faire un peu... mais de la politique de ménage... Pour gagner son cœur, il faut être doux, complaisant, aimable.

DON LOPEZ.

Ce n'est pas trop mon genre.

BAZILE.

Oh non!

CHARENCEY.

Les femmes veulent quelquefois être trompées.

BAZILE.

Elles le veulent toujours.

DON LOPEZ.

Vous croyez?

CHARENCEY.

C'est un mauvais sujet qui vous parle...

BAZILE.

Oui, c'est un mauvais sujet qui vous parle.

CHARENCEY.

Moi, j'ai fait une étude particulière du cœur de ces dames...

BAZILE.

Oui, j'ai fait une étude particulière...

DON LOPEZ, se retournant vers Bazile.

Hein?... toi aussi!

BAZILE.

C'est-à-dire, non... Je... Voici le cartel rempli.

DON LOPEZ.

Bien!... Voyez, capitaine... Ciel! ma femme! (A Bazile.) Va-t'en!...

BAZILE.

Je sors!... (Bas à Charencey.) Il est bien disposé... parlez donc. (Il sort par le fond au moment où Juanita entre par la droite.)

SCÈNE X.

CHARENCEY, JUANITA, DON LOPEZ.

Juanita entre vivement et voilée.

CHARENCEY, bas.

Courage, colonel!... (Il feint de lire le papier qu'il tient.)

DON LOPEZ, allant à elle.

Eh! Juanita, où allez-vous ainsi?... Pourquoi ce voile, cet air agité?...

JUANITA.

Tout est prêt pour votre départ... J'ai obéi... je me suis soumise à vos ordres. (Charencey regarde don Lopez.)

DON LOPEZ.

Je ne vous ai point donné d'ordres, Juanita... Je vous ai fait une prière... (Charencey l'approuve d'un signe de tête.) Vous me suivez à Madrid avec plaisir?

JUANITA.

Non, monsieur!...

DON LOPEZ, vivement.

Eh! madame... (Charencey le regarde, il se reprend.) Vous me gardez rancune... Je vous ai offensée peut-être par un ton brusque... qui n'est pas fait pour vous... Pardonnez-le-moi. (Charencey approuve.)

AIR de *l'Art d'aimer.*

Plus tard vous saurez mieux connaître
Ce cœur que l'amour vous soumet.
Juanita, ce n'est pas un maître,
C'est un ami qui vous promet
Des jours de bonheur en échange
D'un regard plus doux!...

JUANITA, à part.

Ciel! qu'entends-je?

CHARENCEY, à part.

Il a beau faire, je le voi,
Le regard est toujours pour moi!...

DON LOPEZ.

Dites-moi, que puis-je en ce moment?...

JUANITA.

Me permettre de descendre à la ville... où j'ai quelques adieux à faire.

DON LOPEZ.

A qui donc? (Charencey le regarde.) Pardon, Juanita .. allez, on va vous accompagner.

JUANITA.

C'est inutile... J'irai seule. (Elle jette un regard sur Charencey.)

CHARENCEY, à part.

Ah! mon Dieu!...

DON LOPEZ.

Mais cependant! (Charencey le regarde.) Soit...

Même air.

Un soupçon serait une offense,
Soyez libre!... Mais en ce cas,
Quand vous avez ma confiance,
La vôtre, ne l'aurai-je pas?
Gage de paix, je vous en prie,
Laissez-moi cette main amie!...

(Il lui prend la main, elle regarde Charencey.)

CHARENCEY.

La main est à lui, je le voi,
Mais le cœur est toujours à moi.

(Don Lopez va lui baiser la main, elle la retire doucement.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, CERBERA, BAZILE.

CERBERA, entrant.

Mais je parlerai au seigneur don Lopez!...

BAZILE, la suivant.

Mais non, je vous le défends!...

CERBERA.

Je parlerai.

DON LOPEZ.

Qu'est-ce donc? parlez, Cerbera...

BAZILE.

Cerbera, je vous en prie!...

DON LOPEZ.

Silence!... Eh bien?...

CERBERA.

C'est le corrégidor en personne qui vient réclamer le tapageur de cette nuit.

JUANITA, à part.

Ciel!

CHARENCEY, à part.

Ah!

DON LOPEZ.

Et pourquoi?...

BAZILE.

On lui dira qu'il n'est plus ici, voilà...

DON LOPEZ.

Pourquoi donc?...

CERBERA.

Il prétend...

BAZILE.

Des bavardages!...

CERBERA.

Il dit...

BAZILE.

Ce n'est pas vrai!

DON LOPEZ.

Vous tairez-vous?...

CERBERA.

Qu'il est coupable d'escalade... de vol, peut-être.

TOUS.

De vol!...

CERBERA, continuant.

Et que lorsqu'on l'a poursuivi, il s'échappait de la maison de l'alcade...

BAZILE, à part.

Aïe!...

CERBERA.

Par le balcon de la senora!...

DON LOPEZ.

Comme un amant!...

JUANITA.

Un amant!... (Elle attache sur Charencey un regard jaloux.)

BAZILE, à part.

Cette fois, il ne me sauvera pas.

DON LOPEZ.

Seigneur prisonnier... que dites-vous?...

CHARENCEY.

Je dis qu'il y a là un secret que je ne puis dévoiler qu'à vous... à vous seul!...

DON LOPEZ.

Je conçois!... Juanita, vous êtes libre de descendre à la ville... Quant au voyage de Madrid, c'est moi qui attends vos ordres. (Il la conduit à la porte de gauche.) Bazile, priez le corrégidor de m'attendre un instant.

BAZILE.

J'y vais...

DON LOPEZ, à Cerbera.

Allez, Cerbera... et placez dans mon pupitre de voyage tous les papiers de famille qui sont dans mon secrétaire...

CERBERA.

Oui, seigneur. (Cerbera, au moment de sortir, voit Bazile entrer à droite. — A part.) Il veut entendre! (Elle sort par le fond.)

SCÈNE XII.

CHARENCEY, DON LOPEZ.

CHARENCEY, à part, regardant la porte à gauche.

Elle écoute!... tant de beauté, tant d'amour!... ah! c'est trop...

DON LOPEZ, lui frappant sur l'épaule.

Nous sommes seuls... eh bien! capitaine?

CHARENCEY.

Eh bien! colonel!... (Ils partent tous deux d'un éclat de rire.)

DON LOPEZ.

Ce voleur?...

CHARENCEY.

C'était un amant!...

DON LOPEZ, le montrant du doigt.

Et cet amant?...

CHARENCEY.

Chut!... vous y êtes! (La porte de gauche se referme.)

DON LOPEZ.

Vrai!... ce cher alcade!... chargé de veiller sur

la vertu publique!... et sa femme, sa chère Zaïma...

CHARENCEY.

Zaïma!... c'est ça!... joli nom, hein?

DON LOPEZ.

Elle n'est pas mal.

CHARENCEY.

Superbe.

DON LOPEZ.

Elle qu'on dit si sévère, si dévote...

CHARENCEY.

Bah! un moinillon! (La porte de droite se referme.)

DON LOPEZ.

Plaît-il?

CHARENCEY, se reprenant.

C'est-à-dire... que moi aussi j'ai pris avec elle l'air un peu cafard...

DON LOPEZ.

C'est ça... vous vous y entendez! vous prenez avec toutes les femmes l'air qui leur convient...

CHARENCEY.

Voilà!...

DON LOPEZ.

Un petit saint avec nos béguines.

CHARENCEY.

Un héros de roman avec vos fières Andalouses... pour leur monter la tête.

DON LOPEZ.

Et vous vous en moquez après?

CHARENCEY.

Quelquefois. (Il voit la porte de gauche se refermer, et dit à part avec émotion.) Ah! pauvre femme!

DON LOPEZ.

Et cet amour dure depuis...

CHARENCEY, avec effort.

Depuis deux mois! deux mois que je l'aime comme un fou!

DON LOPEZ.

C'est beau! c'est héroïque!.. et je suis sûr que ce n'est pas le seul cœur tendre que votre départ va déchirer!

CHARENCEY, prenant un ton dégagé.

Ma foi non! depuis que je suis à Villaréal, j'ai beaucoup aimé!... mais beaucoup!... Je n'avais que ça à faire!... Dame! un malheureux prisonnier!...

DON LOPEZ.

Malheureux! malheureux! pas trop!

CHARENCEY.

Et je changeais souvent d'amour... Que voulez-vous? nous autres Français, nous aimons bien, mais vite... comme des gens qui sont pressés d'en finir pour changer.

DON LOPEZ.

Et puis on mène plusieurs intrigues à la fois... et en ce moment peut-être...

CHARENCEY.

En ce moment, j'en ai quatre! un feu croisé!...

DON LOPEZ.

Eh bien! je vais trouver le corrégidor... lui dire que vous partez... que vous êtes libre... et que, dans l'intérêt du seigneur alcade et des autres maris, on fera bien de ne pas vous retenir!... C'est patriotique ce que je fais là!...

CHARENCEY.

Sans doute; mais ne parlez pas de mes amours... vous me feriez du tort!...

DON LOPEZ.

Bah! puisque vous partez!

CHARENCEY.

C'est égal... on ne sait pas ce qui peut arriver... et puis, je ne veux pas laisser une mauvaise opinion de moi à la senora Juanita.

DON LOPEZ.

Vous avez raison! il faut tenir à l'estime d'une honnête femme. Je donnerais ma vie pour lui épargner un chagrin!... J'obtiendrai le retour de son père... et quant à moi, si elle ne peut m'aimer... Eh bien!... pour la laisser libre, heureuse, j'irai me faire tuer sur un champ de bataille!... Attendez-moi! (Il va pour sortir, Cerbera entre.)

SCÈNE XIII.

Les Mêmes, CERBERA.

CERBERA, du fond.

Seigneur don Lopez... ah! sur les papiers que vous m'avez indiqués... cette lettre cachetée pour vous.

DON LOPEZ, la prenant.

Pour moi! (Juanita s'élance, pâle, défaite.)

JUANITA.

Ma lettre!

CHARENCEY.

Madame!...

DON LOPEZ, se retournant.

Vous ici, Juanita!... je vous croyais à Villaréal.

JUANITA.

Non, don Lopez... ce ton de bonté avec lequel vous m'avez parlé m'a trop émue... parce que je crois à votre franchise... Tromper une femme, ce serait infâme, et mon mépris...

CHARENCEY, à part, avec abattement.

Ah! son mépris!...

DON LOPEZ, bas à Charencey.

Le conseil était bon!... (Haut.) Mais pardon!... cette lettre... en effet... je ne l'ai pas ouverte; de qui est-elle?... (Il va pour l'ouvrir.)

JUANITA.

De moi!... oui... une lettre injuste, cruelle... que je me repens d'avoir écrite... car elle ne contient pas ma pensée!...

DON LOPEZ.

Ah! (Il va pour l'ouvrir. Après un moment d'hésitation, il la déchire, puis regarde Charencey qui l'approuve.) Je ne l'ai pas lue. (Il sort.)

SCÈNE XIV.

CHARENCEY, BAZILE, JUANITA, CERBERA.

JUANITA.

C'est bien! (Regardant Charencey avec mépris, à Cerbera.) Venez, sortons!

BAZILE, s'élançant de la droite avec impétuosité.

Quel dévoûment! quelle bonté!...

CERBERA, épouvantée.

Miséricorde, c'est le diable!

JUANITA, s'arrêtant.

Don Bazile!

BAZILE, se jetant au cou de Charencey.

Mon ami, mon sauveur, le plus généreux des hommes! j'en suis ému aux larmes!

CHARENCEY.

Taisez-vous!...

BAZILE, à Juanita.

Car vous ne savez pas! Tout ce qu'il a dit est un mensonge.

JUANITA.

Lui!

CERBERA.

Quoi donc!

BAZILE.

Oh! je puis, à elles!... elles ne me trahiront pas... et, voyez-vous... j'ai le cœur trop plein.

CHARENCEY.

De grâce, ne dites pas...

BAZILE.

L'orgie!... la femme de l'alcade, mes amours...

CHARENCEY.

Malheureux!

BAZILE.

Non, non, très-heureux!... il a tout pris sur lui, tout!

JUANITA.

Grand Dieu!...

CERBERA.

Ah! le damné!...

BAZILE.

Parce que lui... un soldat, mon frère en a ri... mais moi, il m'aurait... Je suis sauvé, je ne crains rien! Et moi, qui maudissais les Français, qui les détestais tous en masse!... je les estime maintenant, je les aime... je prierai pour eux!... ce sont de braves gens!... oui, et si pendant que vous y êtes vous pouvez obtenir que je ne sois plus dans les ordres, je crierai... tant pis!... je crierai: Vive l'empereur!

CERBERA.

C'est affreux!

BAZILE, à Juanita.

Ne dites rien, petite sœur. (A Charencey.) Adieu, adieu! (A Cerbera.) Venez, et moi aussi je pars!...

CERBERA, sortant par le fond.

Vous êtes un mauvais sujet!...

BAZILE, de même.

Parbleu!

SCÈNE XV.

CHARENCEY, JUANITA.

JUANITA.

Que nous dit-il? quel est ce mystère?...

CHARENCEY.

Madame, ne me le demandez pas... oubliez-moi!... adieu!...

JUANITA.

Non! non!... je saurai tout!... quand je n'avais plus au fond du cœur que de la haine et du mépris pour vous...

CHARENCEY.

Du mépris!... oh! c'est le seul sentiment que je n'accepte pas... et au risque de rallumer cet amour que j'ai voulu éteindre!... à quoi bon des efforts que l'on a rendus inutiles?... Eh bien! qu'il en soit donc ce que vous voudrez, je m'abandonne à vous.

JUANITA.

Quoi! ce que vous disiez ici!...

CHARENCEY.

Quand vous m'écoutiez... là.

JUANITA.

Vous saviez!...

CHARENCEY.

Oui, Juanita!... Ivre d'espérance et de bonheur... digne de votre tendresse, quand je venais vous enlever de ces lieux, comme un trésor auquel ma vie était attachée... j'appris que votre mari avait sauvé mes jours au milieu des combats... que sa pitié généreuse m'avait suivi dans ma captivité pour l'adoucir... qu'hier dans ce bois... que je traversais pour lui dérober son bien!... il m'avait sauvé une seconde fois, en répondant de moi sur cet honneur que je voulais flétrir!... et tout à l'heure encore... il m'a fait rendre la liberté... Par lui, je puis revoir ma patrie... embrasser ma mère!... Alors, j'ai rougi, j'ai eu honte... j'ai voulu lutter avec don Lopez de générosité, d'honneur... de courage... mais j'ai douté du vôtre!... (Elle le regarde fièrement.) Quand il me jurait de vous rendre heureuse, j'ai craint de laisser entre vous et lui, comme un germe de malheur, l'amour qui vous livrait à moi.

Air *de M. Couder.*

Oui, j'ai voulu vous forcer, vous, madame,
A m'oublier, peut-être à me haïr!...
Mais le mépris pèserait sur mon âme
Comme un remords dont il faudrait mourir!
C'est déjà trop de revoir ma patrie,
Seul... malheureux... aux regrets condamné!...
De vous laisser à qui j'ai dû la vie...
Ah! je lui rends plus qu'il ne m'a donné!...

Mais votre mépris, à moi qui emporte tant d'amour!... vous vous taisez... Juanita!... ce regard

fixe... cette pâleur... oh! parlez!... (Elle reste immobile, comme étouffée par la douleur.)

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, BAZILE, ensuite DON LOPEZ.

BAZILE, accourant, à Charencey qui, sans l'écouter, regarde toujours Juanita.

Seigneur Français, votre cheval est prêt... j'ai mis moi-même dans les fontes d'excellents pistolets... en souvenir de moi... et dans un petit coffre... peu gênant... deux flacons de Xérès... et des cigares excellents... toujours en souvenir de moi!

CHARENCEY, voyant entrer don Lopez.

Don Lopez! (De ce moment, et pendant ce qui suit, le calme et le sourire reviennent peu à peu sur les traits de Juanita.)

DON LOPEZ, à Charencey.

Vous n'avez plus à craindre, vous pouvez partir!... Quant à nous, Juanita, il est tard... et la route ne vous semble peut-être pas assez sûre, la nuit...

JUANITA, souriant.

Pourquoi donc? je ne veux pas que l'on dise ici que les hommes seuls ont du courage!... j'en ai aussi, moi... donnez vos ordres, don Lopez, je suis prête à partir pour Madrid.

DON LOPEZ.

Sans peine!...

JUANITA.

Avec joie!... vous avez été si généreux pour votre ennemi... il m'a tout dit!... et vous êtes si bon pour moi!... que je me sens rassurée!... (Musique jusqu'à la fin. — A Charencey.) Adieu, monsieur, nous ne suivons pas la même route... mais si vos yeux et votre pensée se tournent quelquefois de notre côté, n'oubliez pas que vous laissez en Espagne des amis... qui vous estiment!

DON LOPEZ.

Qui vous aiment!...

BAZILE.

Qui vous doivent tout! (Charencey le regarde, il appuie.) Tout!

CHARENCEY, comprenant.

Ah! j'entends. (A don Lopez.) Je réclame encore un service de vous, don Lopez... c'est que ce pauvre garçon, qui a de la vocation pour l'uniforme, ne soit pas forcé d'être moine!...

DON LOPEZ.

Soldat, lui!

BAZILE.

C'est le seul moyen de n'être pas damné.

DON LOPEZ.

Allons, soit... pour que tout le monde ici vous doive son bonheur. (Il lui serre la main.)

CHARENCEY.

Oui... (Jetant un regard sur Juanita et à part.) Nous sommes quittes!

BAZILE, serrant la main de Charencey, bas.

Merci pour Zaïma!

FIN DE JUANITA.

L'HOMME QUI SE CHERCHE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE NATIONAL DU VAUDEVILLE,
LE 27 DÉCEMBRE 1846.

EN COLLABORATION AVEC M. ROCHE.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
GEORGES.	MM.	Félix.
VERRIÈRES, avoué.		Montalent.
BERTRAND, employé à l'enregistrement.		Bernard-Léon.
LÉONIE, femme de Verrières.	Mlles	Daubrun.
MADAME DE SIRVANNES, son amie.		Lecomte.
GUILLAUME, domestique de madame de Sirvannes	MM.	Ballard.
PIERRE, domestique de Verrières.		Roger.

La scène est à Corbeil près Paris.

L'HOMME QUI SE CHERCHE

Le théâtre représente un jardin. — Un pavillon à droite. — Un bosquet à gauche. Tables et chaises de jardin.

SCÈNE I.

MADAME DE SIRVANNES, GUILLAUME, puis LÉONIE.

(Au lever du rideau, madame de Sirvannes est assise et occupée à broder.)

GUILLAUME, annonçant.

Madame de Verrières.

MADAME DE SIRVANNES, allant au-devant de Léonie et la baisant au front.

Ma chère Léonie ici!... dans notre ville de Corbeil, et depuis quand?

LÉONIE.

Depuis hier soir.

MADAME DE SIRVANNES.

C'est bien aimable à toi.

LÉONIE.

Ne me remerciez pas de ma visite, je viens vous demander un service.

MADAME DE SIRVANNES.

Alors, je te remercie deux fois.

LÉONIE.

J'étais sûre d'avance de votre réponse. Je me suis dit : Madame de Sirvannes, ma bonne amie, qui m'a toujours traitée comme sa fille, ne me refusera pas ses conseils.

MADAME DE SIRVANNES.

De quoi s'agit-il donc? tu parais tout émue.

LÉONIE.

Ah! ma bonne amie, je suis bien malheureuse!

MADAME DE SIRVANNES.

Toi!

LÉONIE.

C'est au point que, sans vous, je ne sais pas ce que je deviendrais.

MADAME DE SIRVANNES.

Ah! mon Dieu, tu m'effraies. Explique-toi bien vite.

LÉONIE.

Vous savez que mon père, il y a bientôt six mois, m'a mariée à monsieur Verrières.

MADAME DE SIRVANNES.

Oui, un jeune avoué riche et d'une figure très-agréable.

LÉONIE.

Hélas!... oui.

MADAME DE SIRVANNES.

Quel soupir! Ah çà! est-ce que ton mari se conduirait mal avec toi?

LÉONIE.

Lui!... mais c'est le meilleur des hommes.

MADAME DE SIRVANNES.

Je comprends... c'est un excellent homme... qui a un mauvais caractère.

LÉONIE.

Du tout... charmant!

MADAME DE SIRVANNES.

C'est donc son esprit?

LÉONIE.

Mais il en a beaucoup! et puis il m'aime tant, il se jetterait au feu pour satisfaire le moindre de mes caprices; enfin c'est un mari que la femme la plus indifférente ne pourrait pas s'empêcher... d'adorer.

MADAME DE SIRVANNES.

Et toi... tu ne l'aimes pas?

LÉONIE.

Au contraire! Mon Dieu, si; je l'aime... je l'aime beaucoup, et c'est bien là le mal.

MADAME DE SIRVANNES.

Comment?

LÉONIE.

Sans doute. Parce que ce n'est pas lui que je devrais aimer ainsi.

MADAME DE SIRVANNES.

Par exemple! hé! mais, qui donc?

LÉONIE.

Un ami de mon enfance, celui qui avait reçu mes premiers serments d'amour éternel.

MADAME DE SIRVANNES.

Ah! il y en avait un autre?

LÉONIE.

Mon Dieu, oui! auquel mon père eut la cruauté de refuser ma main, sous prétexte que j'étais trop jeune, et qu'il n'avait ni état ni fortune: comme si l'amour n'était pas le premier des biens.

MADAME DE SIRVANNES.

Quand il y en a d'autres.

LÉONIE.

Oh! Georges était incapable de songer à de misérables calculs d'argent! Eh bien! le croiriez-vous? ce pauvre jeune homme, n'écoutant que sa

passion pour moi, a bien voulu, pour s'enrichir, accepter un intérêt que son oncle lui offrait dans sa maison de commerce de New-York, et il est parti... en emportant la promesse que je ne serais qu'à lui...

MADAME DE SIRVANNES.

Folie d'enfant!

LÉONIE.

Oh! non, non, j'étais bien décidée à tenir ma parole. Pendant six mois je fus... au désespoir!... puis je me calmai un peu... puis, comme il ne nous avait pas donné une seule fois de ses nouvelles... que personne ne m'en parlait... je ne sais pas comment cela s'est fait, mais petit à petit j'ai fini par m'accoutumer à ne plus penser à lui... mais du tout, du tout, si bien que, lorsque mon père est venu me demander si je consentais à épouser M. Verrières, j'ai tout de suite répondu : Oui, comme une étourdie.

MADAME DE SIRVANNES.

Et tu n'as pas lieu de t'en repentir.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

De ton amour, il est digne sans doute,
Par ses soins et par ses bontés.

LÉONIE.

Ah! j'apprécie autant que je redoute
Toutes ses nobles qualités;
Oui, sa bonté me devient dangereuse,
Et quand un autre a droit à mes regrets,
Si je n'y prenais garde... mais
Je finirais par être heureuse.

MADAME DE SIRVANNES.

Comment donc! mais ça serait très-désagréable.

LÉONIE.

Songez, ma bonne amie, combien je suis coupable envers Georges, car enfin j'ai trahi mes serments, ce que personne ne fait.

MADAME DE SIRVANNES, *souriant.*

Oh! personne!... Sais-tu d'abord s'il a tenu les siens? s'il reviendra jamais?

LÉONIE.

Il est revenu.

MADAME DE SIRVANNES.

Qui te l'a dit?

LÉONIE.

Mais je l'ai vu... au spectacle, à Paris, il y a quelques jours.

MADAME DE SIRVANNES.

Et tu lui as parlé?

LÉONIE.

Il l'a bien fallu. Mon mari n'avait pu m'accompagner; son père, avec qui j'étais, venait justement de sortir pour prendre l'air; tout à coup, j'entends prononcer mon nom... je me retourne... Qu'est-ce que je vois? Georges, pâle, tremblant et si heureux de me retrouver... Ah! sa joie m'a fait une honte!... j'ai été sur le point de lui dire : Je ne suis plus digne de vous, je vous ai abominablement trompé... je suis mariée à un autre.

MADAME DE SIRVANNES.

Mais tu aurais très-bien fait. Qu'est-ce qui t'en a empêchée?

LÉONIE.

Lui apprendre une pareille nouvelle tout à coup, sans ménagement... à un homme d'un pareil caractère!

MADAME DE SIRVANNES.

Il est donc bien sentimental?

LÉONIE.

Au contraire! il est très-gai, et c'est ce qu'il y a de terrible... parce qu'avec ces gens-là, le chagrin est bien plus pernicieux.

MADAME DE SIRVANNES.

Il faudra pourtant qu'il l'apprenne.

LÉONIE.

C'est ce que j'ai pensé avec effroi, lorsqu'il m'a demandé quand il pourrait me revoir... J'allais m'expliquer... Heureusement, je me suis souvenue que je devais quitter Paris le lendemain... Et croyant ainsi lui échapper, je lui dis que je partais pour Corbeil. Mais, voyez le malheur, lui aussi devait s'y rendre dès qu'il aurait terminé une affaire. Interdite, je voyais déjà une provocation... un duel... mon mari est si jaloux!... pardonnez-moi, ma bonne amie, je perdis la tête, et quand Georges renouvela ses instances pour savoir où il me trouverait, je m'écriai : Chez madame de Sirvannes.

MADAME DE SIRVANNES.

Ainsi, M. Georges va venir?

LÉONIE.

Et c'est vous qu'il demandera.

MADAME DE SIRVANNES.

Moi!

LÉONIE.

Oh! je vous en prie, consentez à le voir, faites que Georges m'oublie, et je vous en aurai une reconnaissance éternelle.

MADAME DE SIRVANNES.

Mon Dieu! je le ferais volontiers; mais cela ne t'éviterait pas une entrevue qu'il chercherait à obtenir, plus tard, par tous les moyens possibles.

LÉONIE.

Oh! ma bonne amie... on vient!... mon Dieu! si c'était lui!...

SCÈNE II.

LES MÊMES, BERTRAND.

BERTRAND, *en dehors.*

C'est bien, c'est bien... Je m'annoncerai moi-même.

MADAME DE SIRVANNES.

Eh! c'est M. Bertrand.

LÉONIE.

Je respire.

BERTRAND, *entrant.*

Ah! mesdames... enchanté de vous trouver en-

semble. Permettez-moi de vous offrir... Ah ! mon Dieu !... je n'ai qu'un bouquet, et...

MADAME DE SIRVANNES.

Nous sommes deux, M. Bertrand.

LÉONIE.

Vous voilà un peu embarrassé, n'est-ce pas?

BERTRAND.

Ma foi, c'est vrai, je suis un peu embarrassé.

MADAME DE SIRVANNES.

Comment allez-vous vous tirer de là?

BERTRAND, après s'être gratté le front, et avoir toussé plusieurs fois.

AIR : *Avez-vous vu ces bosquets de lauriers?*

Autrefois... le grand... Salomon...
Présidant... une Cour d'assises...
Voulut... d'un malheureux garçon
Faire deux parts... c'eût été deux bêtises!
Probablement ça... l'aurait fait mourir...
En corrigeant Salomon... je le pille...
A toutes deux... ces fleurs feraient plaisir...
Les partageant... sans les faire périr...
Moi, je les rends... à leur famille.

(Il divise le bouquet et en donne la moitié à chacune.)

MADAME DE SIRVANNES.

Allons, allons, pas trop mal.

LÉONIE.

M. Bertrand est d'une galanterie...

BERTRAND.

Oh! vous en verrez bien d'autres!... je suis lancé... Je veux être l'homme le plus aimable de l'arrondissement. (Bas à Léonie.) Vous n'avez rien de nouveau à m'apprendre depuis hier?

LÉONIE.

Absolument rien.

MADAME DE SIRVANNES.

M. Bertrand sollicite?...

BERTRAND.

Pas pour moi.

LÉONIE.

M. Bertrand désire que, pendant mon séjour ici, je trouve un mari à Louise, sa fille, ma meilleure amie de pension.

BERTRAND.

Je ne veux pas jouer au fin avec vous. Eh bien! oui, c'est vrai. L'amour paternel m'a rendu intrigant, diplomate... je suis méconnaissable. Tant que Louise ne fut qu'une enfant, j'eus des goûts paisibles : j'aimais la retraite; mais à mesure qu'elle grandissait, qu'elle avançait en âge, moi je rajeunissais, je devenais plus fou du monde et de ses bruyants plaisirs. Quand elle eut quinze ans, je me mis à recevoir, à donner de petites soirées; quand elle en eut seize, il fallut aller au bal... Si bien qu'à la fin de l'hiver, je comptais plus de cent contredanses passées à faire la pastourelle... cavalier seul!... à brouiller toutes les figures, à éviter de marcher sur les jolis pieds de mes danseuses, et surtout à garantir les miens des entrechats des danseurs. Ah! mesdames!... que je ne mazurke pas l'année prochaine, je vous le demande en grâce. Mariez ma fille!

LÉONIE.

Encore faudrait-il trouver quelqu'un qui fût digne de Louise... et à Corbeil... en fait de jeunes gens...

BERTRAND, vivement.

Si... si... il y en a un... que le ciel nous envoie... Vous savez que je demeure vis-à-vis de l'hotel de la *Croix-de-Malte*. Eh bien! hier, qu'est-ce que j'aperçois? un jeune homme de fort bonne mine, qui venait d'y prendre un logement.

MADAME DE SIRVANNES.

Vous avez remarqué tout de suite...

BERTRAND.

Quand on a une fille à marier! on fait attention à tout, madame, et l'on ne regarde pas avec indifférence un jeune homme qui a l'âge de rigueur, vingt-cinq à trente... je vous prie de le croire... On s'informe de sa fortune... de ses mœurs... de son caractère...

LÉONIE.

Vous avez osé demander...

BERTRAND.

Pour savoir... dame!... il n'y a guère d'autres moyens... le maître de l'hôtel, qui est fort bavard, m'en a fait un éloge complet... Il paraît qu'il est fort riche.

LÉONIE.

Et vous savez son nom?

BERTRAND.

Son nom?... certainement!... on me l'a dit... mais je l'ai oublié; n'importe, vous l'apprendrez bientot par lui-même, mesdames, car il a demandé l'adresse de madame de Sirvannes.

LÉONIE.

Plus de doute : c'est lui! c'est M. Georges.

BERTRAND.

Tout juste, c'est ainsi qu'il se nomme... je me le rappelle à présent. Ainsi, vous le voyez, mon jeune ami... est de vos amis, c'est bien là ce qui m'a décidé, et il vous sera facile...

GUILLAUME, entrant.

Monsieur Georges demande à parler à madame.

LÉONIE.

Oh! ciel!

AIR : *Eh! mais qu'avez-vous donc, de grâce?*
(Avis aux Coquettes.) (Hormille.)

ENSEMBLE.

LÉONIE.

Quoi! lui déjà! mon Dieu! je tremble!
Ah! quel trouble agite mon cœur!
De nous trouver là, seuls ensemble,
Malgré moi j'ai peur, oui, bien peur!

MADAME DE SIRVANNES.

Quoi! lui déjà! comme elle tremble!
Et quel trouble agite son cœur!
De se trouver tous deux ensemble,
Faut-il donc avoir tant de peur?

BERTRAND.

Quoi! lui déjà! mais il me semble,
Que ça va bien Dieu, quel bonheur!
Je pars et je vous laisse ensemble :
D'un père faites le bonheur.

MADAME DE SIRVANNES, à Guillaume.

Près de nous vous pouvez conduire...

LÉONIE, vivement à Guillaume.

(A madame de Sirvannes.)

Un instant... Dans mon embarras,
J'ai mille choses à vous dire.
Madame... ne me quittez pas!

Reprise de l'ensemble.

LÉONIE.

Quoi! lui déjà! mon Dieu, je tremble! etc.

MADAME DE SIRVANNES.

Quoi! lui déjà! comme elle tremble! etc.

BERTRAND.

Quoi! lui déjà! mais il me semble, etc.

(Ils sortent tous les trois.)

SCÈNE III.

GUILLAUME, GEORGES.

GUILLAUME.

Par ici, monsieur, dans une minute madame va s'y rendre.

GEORGES, entrant.

Fort bien, fort bien, mon garçon... Eh! mais... (L'examinant.) c'est Guillaume, mon ancien domestique.

GUILLAUME.

Lui-même. J'avais bien reconnu monsieur tout de suite... mais le respect...

GEORGES.

Diable!... il paraît que tu t'es formé... bonjour, Guillaume... J'attendrai... (Il lui fait signe, Guillaume sort. — Seul.) Je vais donc revoir Léonie!... c'est qu'en vérité je ne suis plus pressé le moins du monde, je viens ici pour l'acquit de ma conscience, voilà tout. Pourquoi diable aussi, juste le lendemain de mon arrivée en France, ai-je rencontré dans une soirée... quinze jours de suite... un petit nez en l'air... je raffole des nez... c'est que je n'ai jamais été pris comme cela, parole d'honneur! et cependant, en revoyant Léonie, par hasard, au spectacle, elle m'a paru bien jolie aussi, il faut en convenir; et peut-être allais-je revenir à mes premiers sentiments, quand à peine descendu à Corbeil, qu'aperçois-je? mon petit nez! C'est incroyable! c'est un jeu du sort... une fatalité... et l'autre qui m'attend depuis quatre ans! qui, pour moi, a peut-être refusé quatre partis!... Les hommes sont bien scélérats! enfin, s'il n'y a pas moyen de faire autrement, il faudra bien que j'épouse Léonie. Un négociant n'a que sa parole... « C'est une échéance... » On vient... elle, sans doute... voyons un peu.

SCÈNE IV.

LÉONIE, GEORGES.

LÉONIE, entrant, à elle-même.

C'est fini, il n'y a plus à reculer. (Haut, faisant une profonde révérence.) Monsieur...

GEORGES, saluant avec cérémonie.

Mademoiselle!...

LÉONIE, à part.

Ah! voilà un mot qui me fait un mal!... il me croit libre... pauvre Georges!

GEORGES, à part.

Comme elle a l'air troublé!... est-ce qu'elle m'aimerait toujours? Pauvre Léonie!...

LÉONIE, à part.

Allons, puisqu'il ne veut pas commencer... (Haut.) Vous avez désiré me voir?

GEORGES.

Certainement... j'ai désiré... je désirerai toujours... certainement. (A part.) Vous verrez que je ne trouverai rien à lui dire... je suis stupide, ma parole d'honneur.

LÉONIE.

J'y ai consenti... parce que... j'ai à vous parler... d'une chose...

GEORGES.

C'est qu'elle a toujours sa voix douce qui va au cœur. (Lui donnant une chaise.) Je vous écoute, mademoiselle.

LÉONIE, à part.

Encore, mademoiselle!... voilà que je n'ose plus. (Haut.) Oui, d'une chose... qui nous intéresse tous deux!...

GEORGES, à part.

Nos amours d'autrefois, je parie... nous y voilà.

LÉONIE.

Eh bien... vous ne devinez pas?

GEORGES.

Oh! mon Dieu, non, du tout. (A part.) Si jolie! comment lui apprendre...

LÉONIE, à part.

Si confiant!... comment l'amener là? (Haut.) Georges... nous nous étions juré de nous attendre.

GEORGES.

Sans doute...

LÉONIE.

Il y a quatre années de cela.

GEORGES, avec un soupir.

Oh! oui... quatre grandes années!...

LÉONIE.

Qui vous ont paru telles... Je n'en doute pas...

GEORGES.

Oh! Léonie!... (A part.) C'est drôle, en l'écoutant, voilà-t-il pas que mon cœur s'embrouille, et que je ne sais plus au juste si c'est elle ou l'autre...

LÉONIE.

Je rends justice à vos sentiments... mais, vous

ne m'avez pas donné une seule fois de vos nouvelles.

GEORGES, à part.

Les reproches qui arrivent.

LÉONIE, appuyant.

Pas une seule!...

GEORGES, à part.

Après tout, je ne peux pas les aimer toutes les deux... et décidément, je dois lui avouer... (Haut.) Ma chère Léonie...

LÉONIE, à part.

Ah! mon Dieu!... il va me dire qu'il m'aime toujours... Je ne pourrai pas l'échapper.

GEORGES.

Ma chère Léonie... Malgré le bonheur qu'on éprouve toujours à tenir... un serment... il pourrait se faire... que par une fatalité... cruelle... par des circonstances... tout à fait indépendantes de sa volonté... l'un de nous... fût forcé de manquer...

LÉONIE, vivement.

A sa parole... (Hésitant.) Et alors?...

GEORGES.

Alors... peut-être serait-il juste de n'en accuser que cette fatalité... et surtout... cette absence qui a été si longue...

LÉONIE, avec joie.

Ah! merci, Georges, merci!

GEORGES, surpris, à part.

Elle me remercie!...

LÉONIE.

Comme c'est généreux... comme c'est bien de votre part!...

GEORGES, de même.

Je n'y suis plus du tout. (Haut.) Ah çà! ma chère Léonie, expliquons-nous. Qu'est-ce qui est bien de ma part?

LÉONIE.

De m'avoir comprise... de m'avoir pardonnée...

GEORGES.

Quoi donc?

LÉONIE.

Hé mais, de m'être mariée.

GEORGES, stupéfait.

Mariée!... vous êtes mariée! (A part.) Moi qui avais la bêtise de... (Haut.) Malgré vos serments! et vous avez la cruauté de m'avouer cela sans aucune émotion!... avec joie même!... comme si c'était la chose la plus naturelle du monde. Ah! Léonie! Léonie!

LÉONIE.

Mon Dieu! c'est vous-même... qui disiez tout à l'heure qu'il ne fallait en accuser... que l'absence...

GEORGES.

Tout à l'heure... tout à l'heure... c'était bien différent... Ainsi, lorsque, me fiant à la foi des traités, je revenais fidèle... et plus amoureux que jamais... (A part.) Car c'est vrai... c'est elle que j'aime, à présent, j'en suis sûr; elle est cent fois mieux que l'autre. (Haut.) Mariée!

LÉONIE.

Georges, écoutez.

GEORGES.

Non, madame, non; je ne veux rien entendre, vous m'avez indignement trompé. Mon peu de fortune était le seul obstacle à mon bonheur, me disait-on, et moi, simple et confiant...

AIR : *Connaissez mieux le grand Eugène.*

Pour m'enrichir, sur un lointain rivage,
Je n'ai pas craint de m'exiler, et là,
Je me disais pour avoir du courage,
De mes travaux, mes soins... et cætera,
Ma femme un jour me récompensera!
Sans cet espoir, la fatigue importune
Aurait bientôt fini par m'accabler;
Et je le perds! Oh! d'avoir fait fortune
Qui maintenant pourra me consoler?...

LÉONIE.

Pauvre jeune homme!

GEORGES.

Et rien ne m'a rappelé à votre souvenir?

LÉONIE.

J'avoue...

GEORGES.

Ah! c'est trop fort!... mais je ne serai pas seul malheureux! Non, je connaîtrai celui qui m'a enlevé votre cœur!... cet odieux M. de Sirvannes!

LÉONIE, surprise.

M. de Sirvannes!...

GEORGES.

Et je lui rendrai tous les tourments que je lui dois.

LÉONIE, à part.

Oh! comme j'ai bien fait de ne pas lui dire mon nom.

GEORGES.

Oui, madame, désormais il me verra sans cesse sur vos pas, épiant votre regard, cherchant par tous les moyens possibles à occuper votre pensée, à agiter votre cœur, et s'il n'est pas content...

LÉONIE.

Oh! vous ne ferez pas cela, monsieur?

GEORGES.

Je ferai plus encore, madame, et peut-être, à défaut d'amour, parviendrai-je à vous donner des remords!

LÉONIE.

Des remords! ah! monsieur!... Vos reproches et vos menaces viennent de les effacer tous à l'instant.

GEORGES.

Léonie!...

LÉONIE.

Adieu, monsi[illegible]

GEORGES.

Léonie!... (Elle lui ferme la porte au nez.)

SCÈNE V.

GEORGES, seul.

Eh bien, oui! je les troublerai, votre repos, votre bonheur!... Ah! vous croyez qu'il suffira de dire : On a reçu mes serments, c'est vrai; mais j'ai trouvé plus agréable d'y manquer, et, ma foi! j'ai profité de l'occasion. Mais alors, quelle serait donc la destinée du malheureux qui revient plein d'amour et de confiance? car, voilà juste ma position : je revenais ici le cœur plein d'amour et de... Enfin, j'aurais pu revenir le cœur plein... elle devait au moins le penser : c'est absolument la même chose. D'ailleurs, je suis libre, moi! quelle différence! Sa fidélité aurait touché mon cœur : c'est possible... c'est même probable... c'est-à-dire que c'est certain!... tandis qu'elle.... elle est mariée!... mais c'est épouvantable!... A présent qu'elle est la femme d'un autre, je sens bien que c'est elle seule que j'aime... c'est très-positif... je cherche en vain à me le dissimuler; je me mens à moi-même pour me donner le courage de respecter... Eh bien! non, je ne respecterai rien; j'aime mieux ça... Je la poursuivrai, je l'enlèverai à son mari... Oui, je dois cet exemple à mon pays et... à la société!

Air : *Dans ce castel, dame de haut lignage.*

Il est de très-bonne morale
Qu'elle trompe enfin son mari.
Et par constance, à la foi conjugale,
Elle doit manquer aujourd'hui.
Car, sa position est telle
Qu'à ce serment indignement prêté!
Son devoir... est d'être... infidèle
Oui, par respect pour la fidélité!

(Tirant de sa poche un portefeuille et écrivant au crayon.)

Écrivons-lui... « Perfide!... » Mais, j'y pense, comment lui faire parvenir?... Si cette lettre tombait entre les mains de son mari, ce polisson de Sirvannes?... Eh! qu'est-ce que ça me fait à moi, son mari?... il comprendra que mes droits sont plus sacrés que les siens... c'est-à-dire... il ne voudra peut-être pas comprendre... ces gens-là sont si égoïstes!... Eh bien! j'irai moi-même au-devant de lui, et je lui dirai... Qu'est-ce que je lui... dirai!... (Il cherche.)

SCÈNE VI.

GEORGES, VERRIÈRES.

VERRIÈRES, entrant.

Ma femme est ici... oh! si elle me trompait!... (Apercevant Georges.) Un homme!... (Il s'avance doucement.)

GEORGES.

Eh parbleu! je lui dirai... (Tout en parlant et gesticulant il se trouve face à face avec Verrières. Lui donnant la main.) Tiens! te voilà!... bonjour, comment te portes-tu?

VERRIÈRES, se jetant dans ses bras.

Georges! mon compagnon d'enfance!

GEORGES.

Ce cher Verrières... justement je viens de chez toi, où tu trouveras un petit singe, un ouistiti, que je t'ai apporté de là-bas, avec ces mots sur le collier : « Georges à son meilleur ami. »

VERRIÈRES.

Quel bonheur de se retrouver!

GEORGES.

Après quatre ans d'absence.

VERRIÈRES.

Pendant lesquels j'ai appris que tu avais fait fortune.

GEORGES.

Ne m'en parle pas, une fortune... ridicule, mon ami! je reviens... millionnaire! ça n'a pas le sens commun.

VERRIÈRES.

Mais si, mais si.

GEORGES.

Et toi, que fais-tu à présent? tu es... notaire? juge? avocat?

VERRIÈRES.

Non, avoué.

GEORGES.

Et marié, cela va s'en dire, les avoués se marient toujours, et toujours bien, n'est-ce pas?

VERRIÈRES.

Oui, ordinairement. Seulement, moi, je donnerais tout ce que je possède... pour être encore garçon.

GEORGES.

Ah bah!

VERRIÈRES.

Avec toi, mon ami, mon camarade d'enfance, je n'ai pas de secrets...

GEORGES.

Eh bien?...

VERRIÈRES.

Eh bien... depuis quelque temps, je ne sais quel démon s'est emparé de moi, je ne vis plus, je ne dors plus, je ne puis plus rester en place... je suis jaloux!

GEORGES.

De ta femme?... mais c'est affreux!...

VERRIÈRES.

Oh! si elle me trompait!... c'est que pour un mari... avoué, c'est bien plus désobligeant que pour un autre. Moi surtout, qui en ce moment ai deux causes... en séparation! quel sujet de risée je deviendrais à l'audience! et penser que je serais peut-être le seul parmi mes confrères...

GEORGES.

Oh! le seul!... c'est de l'exagération; mais qu'est-ce qui cause, qu'est-ce qui motive ta jalousie?

VERRIÈRES.

Tout.

GEORGES.

Qu'est-ce que tu as vu? qu'est-ce que tu as dédécouvert?

VERRIÈRES.

Rien.

GEORGES.

Tout, rien... mais alors...

VERRIÈRES.

Alors, c'est mille fois plus effrayant que si l'on ne pouvait plus douter.

GEORGES.

Permets, permets! tu exagères encore.

VERRIÈRES.

Oh! mon ami, pour un homme intelligent et sensible, est-ce que tout ne devient pas un affreux indice? une inflexion de voix, une coiffure nouvelle, une toilette plus coquette que d'habitude... Que sais-je, moi?... une simple fleur à la ceinture, car les fleurs ont un langage, elles parlent... et si l'on n'est pas là au commencement de la conversation, si on ne l'interrompt pas à temps...

GEORGES.

Tu as peut-être raison : ça peut devenir grave, oui, oui.

Air : *Ces postillons sont d'une maladresse!*

Il faut traiter le mal dès l'origine,
Un rhume que l'on négligea
Peut devenir fluxion de poitrine.
On dit alors : Oh! si j'avais su ça!
Il est trop tard, bonsoir. Puis l'on s'en va.
Et bien souvent l'on a vu, je le gage,
L'honneur d'un époux outragé,
Mourir, hélas! au printemps du ménage,
D'un bouquet... négligé.

VERRIÈRES.

Ce qui m'irrite, ce qui m'exaspère le plus, c'est de me dire qu'il y a peut-être quelqu'un qui fait la cour à ma femme, là, tout près de moi, et à qui je donne la main.

GEORGES, lui prenant la main.

Pauvre ami!

VERRIÈRES.

Sans pouvoir!... oh! il faut que je voie madame de Sirvannes, que je l'interroge, que je lui demande...

GEORGES.

Si ta femme a un amant? et tu crois qu'elle te le dira? allons donc!...

VERRIÈRES.

Comment faire, mon Dieu! comment faire?

GEORGES.

Écoute, les femmes ont toujours quelques cachettes, quelques meubles à secret; j'ai même connu une belle Américaine qui ne fut trahie que par la maladresse d'une servante qui cassa... quoi? un sucrier! Il avait un double fond!... Allez donc chercher... une perfidie, sous des morceaux de sucre!... Retourne chez toi; bouleverse, furette... casse même! il est impossible que tu ne trouves pas... un billet... une bague... Que sais-je, moi? quelque chose enfin qui te dira clairement ce que tu veux savoir...

VERRIÈRES.

Ah! merci, Georges, merci! (Il sort vivement.)

SCÈNE VII.

GEORGES, seul.

Oui, oui. . nous le découvrirons, le séducteur... Je ne conçois pas, moi, qu'on fasse la cour à la femme d'un autre... qu'on cherche à la séduire!... Mais il ne faut pas que les affaires de l'ami Verrières me fassent négliger les miennes. Achevons ma lettre commencée. (Écrivant.) Perfide! (Parlé.) Non, il ne faut pas l'effrayer. De la douceur d'abord. (Écrivant.) Ma chère Léonie, c'est en vain que vous hésitez entre votre cœur et votre devoir. (Parlé.) Je tremble que la femme de Verrières n'ait pas hésité. (Écrivant.) L'empressement que vous mettez à me fuir me montre assez que vous m'aimez toujours. (Parlé.) Ça l'a changé, Verrières; il s'affecte trop. Aussi les demoiselles ne songent pas assez qu'en se mariant elles contractent des obligations sérieuses. (Écrivant.) Une pauvre jeune fille sacrifiée doit-elle se croire enchaînée irrévocablement? (Parlé.) C'est que je gagerais qu'il n'y a pas un aussi bon mari que Verrières. Ce sont toujours les bons qui ont le plus de chance. Vraiment, les femmes sont indignes de pardon... (Écrivant.) Les femmes sont bien excusables... (Parlé.) Qui vient là?

SCÈNE VIII.

GEORGES, GUILLAUME.

GEORGES, à Guillaume qui traverse le jardin.

Ah! c'est Guillaume... Attends un peu, mon garçon. (Terminant sa lettre.) Je vais te charger d'une commission pour ta maîtresse.

GUILLAUME.

Je suis aux ordres de monsieur.

GEORGES.

Tu vas lui porter de ma part... (A part.) Tiens, mais si je profitais de l'occasion pour m'informer... il faut bien que je sache qui l'on m'a préféré... (Haut.) Dis-moi donc un peu, Guillaume, ce que c'est que M. de Sirvannes?

GUILLAUME.

C'est un excellent homme, monsieur, très-gai quand il n'a pas la goutte.

GEORGES.

Ah! il a la goutte! (A part.) Léonie, m'oublier pour un goutteux!

GUILLAUME.

C'est même ce qui l'a engagé à prendre sa retraite.

GEORGES.

Hein? il est à la retraite? depuis son mariage peut-être?

GUILLAUME.

Précisément.

Air de *Julie.*

Il avait dans un ministère
Fait ses trente ans comme employé,
Et le repos lui devint nécessaire.

GEORGES.

C'est pour ça qu'il s'est marié ?
Ces employés sont intrépides!
Sans prévoir aucun accident
Il a pris femme, c'est charmant!
Comme l'on prend les Invalides.

GUILLAUME.

Monsieur n'a plus rien à me dire? (Il va pour prendre la lettre.)

GEORGES.

Un moment. (A part.) Je dois, en ami dévoué, faire tout marcher de front. (Haut.) Tu dois connaître dans ce pays une madame Verrières?

GUILLAUME.

Oui, monsieur, c'est une amie de la maison, la femme d'un avoué... qui vient souvent voir madame.

GEORGES.

Parmi les habitants de ce pays, n'en distinguerait-on pas un dont les hommages...

GUILLAUME.

Là-dessus les avis sont partagés : la femme de chambre de madame Verrières a une opinion qui diffère beaucoup de celle du portier.

GEORGES.

Et laquelle de ces deux opinions te parait la meilleure?

GUILLAUME.

Je pencherais assez pour celle du portier, d'autant que la femme de chambre prétend que sa maîtresse est la vertu même...

GEORGES.

Tandis que le portier, au contraire...

GUILLAUME.

Ce qui est bien plus naturel...

GEORGES.

Et sur quoi fonde-t-il son opinion... le portier?

GUILLAUME.

Sur ce que M. Bertrand qui, avant l'arrivée de madame Verrières en ce pays...

GEORGES.

D'abord, qu'est-ce que c'est que M. Bertrand?

GUILLAUME.

C'est l'homme soupçonné de faire la cour...

GEORGES.

Bon... et pourquoi?

GUILLAUME.

Parce qu'il rend de très-fréquentes visites à madame Verrières, et ne manque pas une soirée, un bal, quand il sait que madame Verrières y assistera.

GEORGES.

Ah! il aime le bal... C'est bon, je le ferai danser. Et, dis-moi, Guillaume, l'as-tu déjà vu ici ce matin?

GUILLAUME.

Certainement, il a même apporté un bouquet. (Regardant.) Et, tenez, monsieur, pendant que sa fille entre chez madame, le voici qui vient de ce côté.

GEORGES.

Ce monsieur!... Ah! il a une fille?... et il ose... il n'y a plus de vieillards, parole d'honneur! (Avec emphase.) Guillaume, laisse-nous, et porte cette lettre à ta maîtresse.

SCÈNE IX.

GEORGES, BERTRAND.

GEORGES, allant à Bertrand.

C'est donc vous, monsieur, qui, foulant aux pieds...

BERTRAND, regardant à ses pieds.

Je foulerais... (A part.) Tiens! c'est mon jeune homme! il est encore mieux que je ne croyais.

GEORGES, après avoir regardé Bertrand en face, se détourne pour rire.

(A part.) Par exemple! Voilà une drôle de figure pour inspirer des passions. Il y a méprise. (Haut.) Pardon, monsieur, est-ce bien vous qui vous nommez Bertrand?

BERTRAND.

Oui, monsieur, j'ai cet honneur. (A part.) Il sait mon nom!... Est-ce qu'on lui aurait déjà parlé de ma fille?

GEORGES, à part, le regardant encore.

Ça n'est pas possible!... A moins que ce ne soit pour le compte d'un autre; car ce monsieur ne peut être... qu'un manteau, un chandelier ou une couverture! (Haut.) Monsieur, vous devez avoir un ami, un neveu ou un fils?

BERTRAND.

Moi, monsieur? j'ai une fille, une enfant charmante, grande, bien faite, et une tournure... des yeux!...

GEORGES, à part.

Il veut rompre la conversation. (Haut.) Monsieur...

BERTRAND, l'interrompant.

Et un caractère qui lui gagne l'affection de tout le monde.

GEORGES.

Monsieur...

BERTRAND.

Jugez si je désire son bonheur.

GEORGES.

Monsieur, je vois que sous une apparente simplicité, vous cachez la ruse du serpent.

BERTRAND.

Moi! monsieur? oh! je vous jure que personne n'est moins serpent que moi.

GEORGES.

Puisque vous ne voulez pas m'entendre, je vais

parler plus clairement... Je vous défends de revoir désormais madame Verrières.

BERTRAND.

Hein? plaît-il !... pourquoi ça?

GEORGES.

D'approcher d'elle... même... à un demi-kilomètre.

BERTRAND.

Kilomètre!... mais, jeune homme...

GEORGES.

Ou, à la moindre infraction à la consigne (Lui prenant la main), je vous brise... comme verre.

BERTRAND.

Aie! aie! effectivement, vous me brisez!

GEORGES.

Silence! voilà le mari qui vient de ce côté, éloignez-vous.

BERTRAND.

Mais non... je serai enchanté de faire sa connaissance. Justement, toutes les fois qu'il est venu à Corbeil, le hasard a voulu que je fusse absent, et ..

GEORGES.

Malheureux!... s'il vient seulement à soupçonner... vous êtes mort!

BERTRAND.

Laissez donc!... Je crois, au contraire, qu'il prendrait très-bien la chose.

GEORGES.

Monsieur Bertrand! savez-vous que c'est très-immoral, ce que vous dites-là?

BERTRAND.

Hein?... Ah! parce que je prétends que le mari... Vous croyez que je veux faire entendre que... (A part.) Il a vraiment des principes qui m'enchantent! Je l'embrasserais. (Haut.) Je veux vous embrasser.

GEORGES.

Eh! sortez donc!

BERTRAND.

C'est qu'il me fait mal... Il est charmant! (Il sort.)

SCÈNE X.

GEORGES, VERRIÈRES.

(Verrières entre en conspirateur et va s'asseoir sur une chaise, près de la table, contre le pavillon.)

GEORGES.

Eh bien? aurais-tu déjà... trouvé...

VERRIÈRES, sombre, allant s'asseoir sur la chaise qui est près du bosquet.

Oui, oui... j'ai trouvé. Tu m'avais bien dit que je trouverais.

GEORGES, prenant la chaise que Verrières vient de quitter, et allant s'asseoir près de lui.

Quel air sombre! C'est donc bien terrible?

VERRIÈRES, se levant avec agitation.

Ne me parle pas!... je ne veux pas que tu me parles!... car c'est toi...

GEORGES, stupéfait.

Comment! moi?...

VERRIÈRES, allant pour se rasseoir près du pavillon.

Oui, toi! qui m'as ôté toutes mes illusions.

GEORGES, lui rapportant sa chaise.

Je ne t'ai ôté que ta chaise... la voilà... Ah! pauvre garçon, qui, à vingt-huit ans, avec une charge d'avoué, croyais encore à la vertu des femmes! Mais, voyons, qu'as-tu découvert? un portrait? une bague?...

VERRIÈRES.

Non.

GEORGES.

Des vers? une lettre?...

VERRIÈRES.

Oui, une lettre!

GEORGES.

Oh! oh! commencement de preuves par écrit. Tu connais ça, toi... un avoué!... Et que contient la lettre?

VERRIÈRES.

Un rendez-vous!... pour ce soir!

GEORGES.

Ah! que c'est heureux! Mais à qui l'épitre est-elle adressée?

VERRIÈRES.

A personne.

GEORGES.

A personne?... Voilà le mystère!...

VERRIÈRES.

Oh! je la forcerai bien à me dire...

GEORGES.

Elle ne te dira rien... rien du tout; elle te prouvera même que tu t'es trompé sur le sens de sa lettre.

VERRIÈRES.

Mais il n'y en a qu'un!

GEORGES.

Elle en trouvera deux...

VERRIÈRES.

Oh! c'est trop fort!

GEORGES.

C'est comme ça... Il me vient une idée... Remets cette lettre où tu l'as prise... ta femme l'enverra aujourd'hui même, puisque le rendez-vous est pour ce soir. Guette, espionne, suis le domestique qu'elle chargera de la commission, vois où il porte la lettre, et alors...

VERRIÈRES, vivement.

Je vais acheter des pistolets.

GEORGES, le retenant.

Non pas. Cours d'abord replacer le billet de ta femme, le plus mystérieusement possible, et puis...

VERRIÈRES.

J'irai acheter des pistolets.

GEORGES, même jeu.

Mais non, tu attendras qu'elle l'envoie...

VERRIÈRES.

Et puis j'irai...

GEORGES, même jeu.

Tu le suivras, et quand tu n'auras plus rien à apprendre, tu reviendras me trouver, pour que tous deux ensuite...

VERRIÈRES.

Nous allions acheter des pistolets!

GEORGES.

Ah! quel homme! Nous achèterons... un canon, si cela est nécessaire; mais, que diable! procédons par ordre. (Verrières sort.)

SCÈNE XI.

GEORGES, GUILLAUME, puis MADAME DE SIRVANNES.

GUILLAUME, entrant.

Monsieur, madame de Sirvannes va venir elle-même pour répondre à votre lettre.

GEORGES.

Merci, Guillaume. (Guillaume sort.) Elle va venir! Ah! je suis encore aimé! (Il s'assied en gesticulant comme s'il parlait déjà à Léonie.)

MADAME DE SIRVANNES, sortant du pavillon, à elle-même.

Ah! monsieur, vous êtes amoureux de la fille de M. Bertrand, de cette bonne Louise qui vient de tout nous apprendre, et vous parlez encore à Léonie de votre fidélité!... Ceci mérite une leçon. (Elle s'avance.)

GEORGES, se levant.

Je l'entends! Heureux Georges! (Courant à elle.) Ma chère Léonie!...

MADAME DE SIRVANNES, lui faisant une profonde révérence.

Monsieur!...

GEORGES, à part.

Que vois-je?... ce n'est pas elle!... et moi qui ai dit : Ma chère Léonie... Maladroit que je suis!

MADAME DE SIRVANNES.

Je viens, monsieur, pour répondre... à la lettre que vous m'avez fait l'honneur...

GEORGES, à part.

Comment? c'est à cette dame, qui m'est totalement inconnue... que Guillaume... Oh! l'imbécile!... (Haut.) Pardon, madame, d'être la cause innocente... certainement, je ne me serais pas permis... il y a eu méprise... et la lettre...

MADAME DE SIRVANNES.

Ne m'était pas destinée, je le sais, monsieur.

GEORGES, à part.

Qu'est-ce que c'est donc que cette femme-là?...

MADAME DE SIRVANNES.

Mais une erreur l'a fait tomber entre mes mains.

GEORGES.

Et vous l'avez ouverte?... Je vous ferai observer, madame, que vous avez agi... un peu légèrement... ça ne se fait pas...

MADAME DE SIRVANNES.

La suscription m'en donnait le droit.

GEORGES, à part.

Ah!... j'y suis; c'est la belle-mère!... me voilà bien. (Haut.) Ah! madame... que d'excuses... combien vous devez être irritée de mon audace.

MADAME DE SIRVANNES, avec une légère ironie.

Moi, monsieur? mais point du tout.

GEORGES.

Ah! vous n'êtes pas...

MADAME DE SIRVANNES.

Pas le moins du monde.

GEORGES, à part.

Je n'y comprends plus rien... c'est qu'il y a des belles-mères qui vous arracheraient les yeux!

MADAME DE SIRVANNES.

Je me mets à votre place, monsieur, et je comprends combien il est pénible pour un galant homme qui part avec un amour dans le cœur...

GEORGES.

Qui traverse les mers... toujours avec cet amour... dans le cœur. Je les ai même traversées... deux fois... les mers.

MADAME DE SIRVANNES.

Qui les traverse... deux fois, soit, sans que le temps...

GEORGES.

Ni l'absence, ni les orages, soient venus porter la moindre atteinte à la force... à la sincérité... de ses sentiments... et qui, à son retour... Ah! c'est bien cruel, madame!

MADAME DE SIRVANNES.

Oh! tout est permis après cela...

GEORGES.

Au cœur ulcéré, n'est-ce pas? et même... un enlèvement?

MADAME DE SIRVANNES.

Mon Dieu!... un véritable amour est si rare...

GEORGES, à part.

L'enlèvement ne l'effarouche point! Décidément, elle se moque de moi, ou c'est la crême des belles-mères!

MADAME DE SIRVANNES.

Mais ici, ce moyen... un peu violent, me paraît tout à fait inutile, et si vous voulez me faire l'honneur d'accepter mon invitation à une petite soirée que je donne aujourd'hui même...

GEORGES, à part.

Une soirée?... Elle m'invite à une soirée!

MADAME DE SIRVANNES.

L'entrevue que vous désirez aura lieu tout naturellement.

GEORGES.

Quoi! devant tout le monde?

MADAME DE SIRVANNES.

Vous savez que c'est en public qu'on se parle souvent avec le plus de mystère.

GEORGES, à part.

C'est un Machiavel... que cette femme-là! (Haut.) Mais ma présence va porter ombrage...

MADAME DE SIRVANNES.

A personne. Tout le monde sera charmé de vous voir.

GEORGES.

Quoi! même M. de Sirvannes?

MADAME DE SIRVANNES.

Même... M. de Sirvannes... Puis-je compter sur vous?

GEORGES.

Comment donc, madame?

MADAME DE SIRVANNES, lui faisant une profonde révérence.

A huit heures précises!

GEORGES, saluant.

Huit heures!

AIR du *Chevalier du guet.*

Ainsi, ce soir,

MADAME DE SIRVANNES.

Un doux espoir

GEORGES.

Me guidera,

MADAME DE SIRVANNES.

S'accomplira.

GEORGES.

Moments charmants!

MADAME DE SIRVANNES.

Je vous attends;

GEORGES, à part.

Mais ce bonheur...

MADAME DE SIRVANNES, à part.

Lui fait grand peur!

(Georges sort, madame de Sirvannes rentre chez elle; pendant ce mouvement un domestique, une lettre à la main, a passé dans le fond, suivi à quelques pas par Verrières.)

SCÈNE XII.

UN DOMESTIQUE, VERRIÈRES.

LE DOMESTIQUE, après la sortie de Georges, reparaît au fond du théâtre, puis Verrières, un moment après; enfin, le domestique descend en scène; Verrières, resté au fond, ne le perd pas de vue.

On m'avait dit que je trouverais mon homme ici.

VERRIÈRES, qui s'est glissé sous le bosquet.

Voilà une heure que ce gaillard-là me promène avec la lettre de ma femme, et il ne l'a pas encore remise.

LE DOMESTIQUE, regardant.

Je ne vois personne.

VERRIÈRES.

Envoyez donc vos domestiques en course. Que diable Pierre vient-il faire ici?

LE DOMESTIQUE, après avoir regardé de nouveau autour de lui.

Ma foi, je vais demander à Guillaume, ça fait que nous jaserons un peu. (Il va pour sortir.)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, GUILLAUME.

GUILLAUME, entrant.

Tiens! qu'est-ce qui t'amène ici, toi?

LE DOMESTIQUE.

Voilà...

VERRIÈRES, de loin.

S'il s'arrête à chaque instant, nous n'arriverons jamais.

LE DOMESTIQUE, avec mystère.

C'est que j'ai une lettre à remettre à monsieur Georges, et l'on m'a dit que je le trouverais ici.

GUILLAUME.

Il viendra ce soir, nous recevons. Donne-moi ta lettre, je m'en charge. (Il lui prend la lettre des mains.)

VERRIÈRES.

Voilà l'autre qui prend la lettre maintenant!

LE DOMESTIQUE, à Guillaume, reprenant la lettre.

Oh! non, je ne peux pas.

GUILLAUME.

Quand je te dis que je la lui remettrai... jobard!

VERRIÈRES.

Ah! la main me démange de terminer la conversation!

GUILLAUME, remontant la scène avec le domestique.

A propos, si tu es libre, viens donc, il y aura soirée à l'office... la grosse Marguerite y sera...

LE DOMESTIQUE.

Ça n'est pas de refus.

VERRIÈRES, descendant la scène à mesure que les domestiques la remontent.

Me voilà bien... Je ne sais plus qui a la lettre... donnée, reprise plusieurs fois... Mais, s'ils s'en vont ensemble, je puis encore... (Il se dispose à les suivre.)

GUILLAUME, au domestique, après être resté en place au fond du théâtre, à causer tout bas.

Eh bien! c'est dit, à ce soir.

LE DOMESTIQUE.

A ce soir. (Ils sortent chacun d'un côté opposé.)

VERRIÈRES.

Allons, bon! ils se séparent... lequel suivre?... ah! j'aurais mieux fait de garder la lettre.

SCÈNE XIV.

VERRIÈRES, GEORGES.

GEORGES, entrant.

Ah! c'est toi, je te cherchais; eh! bien, la lettre?

VERRIÈRES.

Je l'escorte, c'est en suivant le domestique qui en est chargé que je suis venu ici; mais depuis, elle a passé et repassé... des mains de Pierre dans celles de Guillaume; l'un vient de sortir par ici, l'autre par là, et je ne sais plus lequel suivre...

GEORGES.

Tous les deux... charge-toi de l'un, je me charge de l'autre...

VERRIÈRES.

Ah! tu me rends la vie. (Il sort à droite.)

GEORGES, seul.

Ce pauvre Verrières! tout pour le préserver! (Il sort vivement à son tour par l'autre côté.)

VERRIÈRES, reparaissant du côté opposé à celui par lequel il est sorti.

Pierre est rentré tranquillement à la maison. C'est Guillaume qui a la lettre.

GEORGES, même jeu.

Guillaume n'est pas sorti, c'est Pierre qui est chargé du message.

VERRIÈRES, se trouvant face à face avec Georges.

Eh bien?

GEORGES, de même.

Eh bien?

VERRIÈRES.

Ce n'est pas Pierre.

GEORGES.

Ce n'est pas Guillaume.

VERRIÈRES.

Voilà qui est singulier, par exemple!

GEORGES.

Que nous sommes simples! que nous importent Pierre et Guillaume? tu sais l'heure et le lieu du rendez-vous en question?

VERRIÈRES.

Sans doute.

GEORGES.

Eh bien, pour connaître le coupable, il suffit de l'y surprendre: mais il te faut des armes.

VERRIÈRES.

J'ai acheté des pistolets. (Il en tire d'énormes de sa poche.)

GEORGES.

Qu'est-ce que c'est que ça!... des espingoles! des tromblons!... es-tu fou?

VERRIÈRES.

Je ne suis que furieux.

GEORGES.

Il y paraît; que prétends-tu donc?

VERRIÈRES.

Me faire... sauter la cervelle.

GEORGES.

A toi.

VERRIÈRES.

Oui, si le rendez-vous a lieu, si ma femme me trompe!... je me brûle, vois-tu, je me brûle!...

GEORGES.

Allons donc, et c'est pour cela que tu étais si pressé d'acheter!... Ce n'est pas toi qu'il faut tuer!... il ne faut même tuer personne... c'est parfaitement inutile; il s'agit seulement de donner une petite leçon au drôle qui trouble ton repos. Tu as des pistolets: va au lieu du rendez-vous, cache-toi, et attends; il suffira de quelques grains de sel pour rendre l'aventure plus ou moins piquante. Si le séducteur devient pressant, tu armes; s'il se jette à genoux, tu ajustes; s'il prend les mains... oh! alors... il devient ton justiciable.

VERRIÈRES.

Ainsi tu veux...

GEORGES.

Va donc, et dépêche-toi.

VERRIÈRES.

Mais c'est ici.

GEORGES.

Quoi! dans ce jardin? où nous sommes?

VERRIÈRES.

Mais oui, et il ne vient pas, le misérable!

GEORGES.

Il est donc l'heure?

VERRIÈRES.

Elle est passée!

GEORGES.

Et tu restes-là? visible à tous les yeux? Sauve-toi donc bien vite.

VERRIÈRES, revenant.

Puis je reviendrai?

GEORGES.

Eh!... apparemment! (Le retenant.) Mais non, ne t'en va pas... entre dans ce pavillon... Je te préviendrai dès qu'il en sera temps, et tu agiras en conséquence. (Verrières entre dans le pavillon.)

SCÈNE XV.

GEORGES, seul.

Ça marche!... ça marche!... (Il se frotte les mains.) Enfin, nous allons toucher au but... Diable!... mais, j'y pense... le mari est caché; l'amant va venir... Oh! l'amant... ça m'est bien égal; mais la femme... la pauvre femme, qui ne m'a rien fait du tout... je la perds! Voyons donc!... voyons donc!... Quand Verrières saura tout... en sera-t-il plus heureux?... Non, non... décidément, Verrières ne doit rien voir... rien savoir. Je le laisse bien tranquille dans son pavillon... du plus loin que j'aperçois le misérable, je cours au-devant de lui, je l'emmène, je lui flanque un bon coup d'épée, et je le force à renoncer à son crime!... Va-t-il être vexé, ce petit monsieur, en trouvant un flâneur à son rendez-vous, se promenant... dans son rendez-vous, marchant... sur les talons et sur la robe... de son rendez-vous. (Se retournant.) Hein?... je croyais avoir entendu... (Regardant.) Non, personne... Ah çà! mais il n'est donc pas amoureux, ce gaillard-là? Est-ce qu'il va me faire promener longtemps comme cela? J'ai beau me retourner de tous les côtés... Que je suis bête! c'est peut-être moi qui l'empêche de paraître... Si je me cachais... C'est cela. (Il entre dans le bosquet en fredonnant.)

Quand on attend sa belle,
Que l'attente est cruelle!
Dit monsieur Nicolo
Dans son charmant trio.

Mais arrive donc, animal! butor! mais on n'a pas idée d'un lambin pareil! Ah!... enfin... à travers le feuillage... j'aperçois... lui, sans doute... c'est

heureux!... Non, une robe blanche!... la femme qui vient la première... au rendez-vous! Ah! pauvre Verrières! pauvre Verrières!... Mais je me trompe... c'est madame de Sirvannes, Léonie! C'est le ciel qui me l'envoie! il me devait bien ça!

SCÈNE XVI.

GEORGES, LÉONIE.

GEORGES, allant au-devant d'elle.

Ah! madame! que vous êtes bonne!... vous vous êtes donc repentie de votre cruauté de ce matin, et vous permettez....

LÉONIE, avec embarras.

Monsieur...

GEORGES.

Je me disais aussi : on ne s'est pas juré une fidélité éternelle...

LÉONIE.

Georges, écoutez-moi... si vous êtes ici, c'est que je me suis reproché de n'avoir pas eu en vous une entière confiance... et de vous avoir caché...

GEORGES.

Que vous m'aimez encore...

LÉONIE.

Non pas.

GEORGES.

Comment!

LÉONIE.

Georges, vous êtes un bon et honnête homme, mais votre cœur n'a pas eu plus de constance que le mien.

GEORGES.

Qu'osez-vous dire?

LÉONIE.

Une jeune fille s'est chargée du soin de le prouver.

GEORGES, surpris.

Une jeune fille... vous savez... qui vous a dit... vous la connaissez donc?

LÉONIE.

Je sais tout, monsieur.

GEORGES.

Certainement, elle est fort bien... de figure; mais qu'est-ce qu'une figure! quelle atteinte peut-elle porter à l'impression profonde qu'a laissée dans votre cœur la femme de vos souvenirs!... d'ailleurs, je ne vous avais pas revue, Léonie.

VERRIÈRES, passant sa tête à la fenêtre du pavillon, dont il soulève la jalousie.

Georges!...

GEORGES, faisant passer vivement Léonie sous le berceau.

Oh! quelqu'un! cachez-vous ici, madame, je vous en prie.

LÉONIE.

Me cacher!

VERRIÈRES.

Dis donc, Georges!

GEORGES, avec humeur.

Ah! c'est toi?... que diable me veux-tu?

VERRIÈRES.

Je te croyais avec quelqu'un... une femme.

GEORGES, troublé.

Hein?... tu t'es trompé... je suis seul... tu le vois bien.

VERRIÈRES.

En attendant... il ne vient pas, c'est peut-être toi qui l'en empêches?

GEORGES.

Mais non, puisqu'il ne me connaît pas.

VERRIÈRES.

Mais...

GEORGES.

Mais!... mais... tu vas tout faire manquer; si tu ne rentres pas, j'y renonce.

VERRIÈRES.

Allons, ne te fâche pas... je m'en vais.

GEORGES.

C'est bien heureux. (Retournant au berceau.) Je disais donc que je vous avais revue, Léonie, et maintenant...

LÉONIE.

Maintenant, monsieur, ce que je vous ai caché, c'est le nom de mon mari.

GEORGES.

Le nom de votre mari!

LÉONIE, continuant.

Et quand je l'aurai prononcé, j'espère encore que l'amitié qui vous lie...

GEORGES.

De l'amitié pour un homme qui m'a enlevé... Ah! oui, comptez là-dessus! ce serait mon cousin, mon frère, mon grand-père même!

LÉONIE.

C'est M. Verrières...

GEORGES, stupéfait.

Verrières! Verrières! ah bah!... mais c'est impossible!

LÉONIE.

Voilà ce que je me suis reproché de ne vous avoir pas dit tout de suite...

GEORGES.

Oui, oui... je crois que vous auriez mieux fait... Verrières! ce pauvre garçon! que j'aime comme un autre moi-même... à qui je sacrifierais...

LÉONIE.

Je savais bien que vous étiez honnête homme, sans cela aurais-je osé vous écrire...

GEORGES, à part, surpris.

Elle m'a écrit!

LÉONIE, continuant.

Vous donner un rendez-vous ici!

GEORGES.

Ici! quoi, madame, il se pourrait! cette lettre dont vous aviez chargé votre domestique, cette lettre était pour moi?

LÉONIE.

Vous le savez b[illegible], puisque vous êtes venu.

GEORGES, à part.

Qu'entends-je?... c'est pour me trouver que je

me suis donné tant de peine? tout à l'heure, c'est moi que j'attendais? oh! mais alors, d'un moment à l'autre, Verrières avec son pistolet... peut d'après les conseils que j'ai eu la stupidité de donner moi-même... Ciel! la persienne a bougé.

LÉONIE.

Qu'avez-vous donc?

GEORGES.

Rien... rien... (A part.) Me voilà dans une jolie situation... je sens une sueur froide.

LÉONIE.

Vous paraissez troublé.

GEORGES.

Moi!... mon trouble est bien naturel... certainement... (A part.) Verrières qui est là... derrière la persienne. (Haut.) Penser que j'aurais pu compromettre le repos d'un ami! (A part.) J'avais bien besoin de lui monter la tête.

LÉONIE.

Est-ce que, réellement, vous m'aimeriez encore?

GEORGES, effrayé.

Mais, pas du tout! ne dites donc pas des choses comme ça. (A part.) J'ai entendu armer, je crois.

LÉONIE, continuant.

Oh! si... je le vois bien, mais avec le temps, ça passera, mon ami.

GEORGES.

Au nom du ciel! plus bas! (A part.) Son ami! A coup sûr, il ajuste! et avec un pistolet monstre, encore! (Haut.) Adieu, madame.

LÉONIE, à part.

Oh! mon Dieu! il m'effraie. (Haut.) Georges!

GEORGES.

Ne me retenez pas.

LÉONIE.

Votre main, au moins.

GEORGES.

Ma main! (A part.) Pour qu'il fasse feu!... non pas! non pas! ah!... (Il se jette sur la persienne pour l'empêcher de s'ouvrir et disparaît.)

SCÈNE XVII.

LÉONIE, BERTRAND.

BERTRAND, accourant dès que Georges est parti.

Eh bien!... vous venez de le voir, de lui parler?

LÉONIE, distraite.

Ah! c'est vous, monsieur Bertrand. (En ce moment, la jalousie du pavillon remue et l'on voit Verrières dessous.)

BERTRAND.

Oui, madame; je viens savoir où en est la chose. (Ici on voit le canon d'un pistolet passer à travers la jalousie.) Je connais assez votre bon cœur pour être sûr que l'ouverture en question a été faite... (Silence de Léonie, distraite.) Car, n'est-ce pas... elle a été faite... l'ouverture?...

LÉONIE.

Oh! je ne lui ai rien caché.

BERTRAND.

Et alors?... Pardonnez si je suis aussi pressant; mais il est certaines explications... qu'un père brûle de recevoir, et un père qui veut marier sa fille... brûle encore plus qu'un autre... naturellement... de recevoir...

LÉONIE, étonnée.

Un père!... (Se remettant.) Ah! oui, c'est au sujet de Louise... Eh bien! maintenant... j'ai le meilleur espoir...

BERTRAND.

Il serait possible?... ça aurait lieu... je vous devrais... Ah! madame, jamais événement ne m'aurait rendu si heureux. (Ici la jalousie s'agite de plus en plus.)

LÉONIE.

Croyez, du moins, que j'y emploierai tous mes efforts.

BERTRAND.

Tous vos efforts! alors le but va être atteint. Ah! souffrez dans ma reconnaissance... (Il prend sa main, la porte à ses lèvres; on entend armer le pistolet.) Mais non, ce n'est pas ainsi... c'est à genoux que je dois... (A peine Bertrand est-il à genoux que le coup part.) Ah! là... là...

LÉONIE, poussant un cri.

Ah!

BERTRAND.

A l'aide!... au secours!...

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, MADAME DE SIRVANNES, LES INVITÉS, puis GEORGES, puis VERRIÈRES.

MADAME DE SIRVANNES.

Que se passe-t-il?... Mon Dieu! qu'y a-t-il?

BERTRAND.

Ah! madame.

GEORGES, entrant.

Tiens! le vieux qui a reçu pour moi!

BERTRAND.

Je ne sais... mais en m'inclinant tout à l'heure pour baiser la main de madame... une douleur... subite... m'a saisi... si vivement... si brusquement... aïe! aïe! la sciatique peut-être... aïe!...

GEORGES, à part.

Ah! pauvre bonhomme! qui prend ça... pour une sciatique!

MADAME DE SIRVANNES.

Mais il y a eu explosion! et une arme seule...

BERTRAND.

Une arme!... vous croyez? Mais alors... je serais blessé! il y aurait attentat... sur... ma personne!... et il importe de connaître le scélérat qui...

VERRIÈRES, sortant du pavillon.

C'est moi, monsieur.

LÉONIE.

Mon mari!

MADAME DE SIRVANNES.

M. Verrières !

BERTRAND.

Vous, monsieur?... Eh bien! vous avez fait là un beau chef-d'œuvre.

VERRIÈRES.

Moi, qui en avais le droit, qui ne me repens pas de ce que j'ai fait... qui recommencerai encore.

BERTRAND, se cachant derrière madame Verrières.

Par exemple!

GEORGES, à part.

Je l'ai échappé belle !...

LÉONIE, à son mari.

Mais, monsieur, je ne comprends pas...

VERRIÈRES, à Léonie.

Monsieur comprendra. (A Bertrand.) Sortons.

GEORGES, se plaçant entre eux.

Arrêtez! (A part.) Il y aurait conscience.

VERRIÈRES.

Et toi aussi, Georges, tu me trahis! mais tu ne m'empêcheras pas de me venger!... Non, j'aurai sa vie ou il aura la mienne.

BERTRAND, stupéfait.

Hein? Laissez-moi donc tranquille! tout ça m'ennuie à la fin!... voilà une heure que vous vous acharnez contre moi sans que je sache...

VERRIÈRES.

Vous osez le demander?... quand tout à l'heure encore vous étiez aux genoux de ma femme!

GEORGES, à Bertrand.

Je vous avais prévenu, gros immoral?

BERTRAND.

Comment, c'est à cause de cela...

LÉONIE.

Mais, mon ami, si vous saviez...

BERTRAND.

(Comme illuminé.) Ah! j'y suis, vous vous imaginez... Rassurez-vous, nous sommes innocents; je puis à l'instant dissiper d'un seul mot...

VERRIÈRES.

Dites-le donc.

BERTRAND.

Ah! c'est que c'est difficile devant certaines personnes, et ce n'est qu'à vous seul... (A Georges.) Jeune homme, vous permettez...

GEORGES, qui s'éloigne.

Il va encore s'en mêler! mais c'est une vraie Providence que cet homme-là!

BERTRAND, à Verrières.

Désirant marier ma fille chérie... un ange, monsieur... j'avais eu recours à l'obligeance de madame Verrières... ainsi qu'à celle de madame de Sirvannes.

GEORGES, à lui-même.

Qu'est-ce qu'il peut lui dire?

BERTRAND.

L'arrivée de M. Georges... les convenances réciproques... Cependant je n'étais pas sans inquiétudes...

MADAME DE SIRVANNES, à Verrières.

Et c'est pour rassurer un père que Léonie a écrit à... M. Bertrand.

VERRIÈRES.

Comment! cette lettre... ce rendez-vous?... (Signes affirmatifs de Léonie et de madame de Sirvannes.) Ah! monsieur, que d'excuses!

GEORGES, le regardant.

C'est qu'il a l'air très-satisfait de l'explication.

VERRIÈRES, à Georges.

Ah çà! Georges, pourquoi donc ne m'as-tu pas fait confidence de tes projets de mariage?

GEORGES, étonné.

Hein? qu'est-ce que tu dis?... mes projets de mariage? (Les dames lui font des signes.) Certainement... mes projets de mariage... si je rencontre un jour une jeune fille dont les qualités... les talents... la fortune...

VERRIÈRES.

Mais tu as trouvé tout cela dans la fille de monsieur...

GEORGES.

La fille de monsieur!... mademoiselle Bertrand. (A part.) Connais pas! Quel diable de conte lui ont-ils fait? (Nouveaux signes.) Il paraît qu'il ne faut pas les démentir... (Haut.) Je ne dis pas... il n'y a pas de doute... que mademoiselle Bertrand... mais...

LÉONIE, à Georges.

Oh! soyez tranquille, nous nous sommes assurées de ses sentiments...

GEORGES.

Vous êtes bien bonnes... mais...

MADAME DE SIRVANNES, qui est venue se placer auprès de Georges.

D'après la demande que vous nous en aviez faite...

GEORGES, stupéfait.

Moi!

MADAME DE SIRVANNES, bas.

Vous perdez Léonie.

VERRIÈRES, à Georges.

Tu n'avais donc pas dit à ces dames?... (Nouveaux signes.)

GEORGES.

Si, si... au contraire... certainement... j'ai dit à ces dames... (A part.) Où diable veulent-elles en venir? Est-ce que par hasard elles auraient juré de me marier?... Oh! mais, un instant.

VERRIÈRES.

Alors, c'est un mariage conclu. (Nouveaux signes.)

GEORGES.

Je serais trop heureux, sans doute... Seulement, je ne sais pas si monsieur Bertrand... sans me connaître...

BERTRAND.

Moi!... de la main de ces dames, je vous prends les yeux fermés...

GEORGES, à part.

Lui aussi!... Ah çà! mais... c'est un guet-apens!

BERTRAND, le serrant dans ses bras.

Mon cher gendre!...

GEORGES, le repoussant.

Un moment!... un moment! Bertrand!... que diable!

VERRIÈRES, étonné.

Tu refuses?

MADAME DE SIRVANNES, avec intention, à Georges.

Cette chère Louise, va-t-elle être contente!

GEORGES.

Louise?

LÉONIE.

Oui, celle qui m'a tout dit.

BERTRAND.

Oui, l'ange qui a une taille... des yeux...

GEORGES.

Et un petit nez...

MADAME DE SIRVANNES, bas.

Oui, la jeune fille que vous avez vue à Paris, que vous avez retrouvée à Corbeil... elle vous aime!

GEORGES.

Il serait possible!... elle m'aimerait! Ah! je suis trop heureux! (Pressant Bertrand à son tour.) Mon cher beau-père! (A part.) Il paraît décidément que c'est celle-là que je préférais. (Au public.)

AIR : Vaudeville de *Turenne*.

Quand une pièce n'est pas bonne,
Et mérite votre rigueur,
Les auteurs n'épargnent personne :
Tout est cause de leur malheur,
Acteurs, chef-d'orchestre, souffleur!
Dans leur orgueil ils sont extrêmes,
Et se cherchent bien loin, hélas!
Ah! Messieurs, ne les forcez pas
A se trouver ce soir eux-mêmes.

FIN DE L'HOMME QUI SE CHERCHE.

LE CHAPEAU GRIS

OU

LES OBSTACLES

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE COUPLETS

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE,
LE 15 JUILLET 1847.

EN COLLABORATION AVEC M. ÉD. BRISEBARRE.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
MAURICE DE CHAMPAGNAC.	MM. Félix.
D'ÉRIGNY, lieutenant au régiment d'Auvergne.	Pierron.
SAGET, jardinier.	Léonce.
LOUISE DE FONTANIL.	Mlles Catherine Loyo.
MARGUERITE, sa cousine.	Caroline Bader.

La scène se passe à Coulommiers, chez Louise de Fontanil.

LE CHAPEAU GRIS

OU

LES OBSTACLES

Le théâtre représente un salon. — A droite, premier plan, une fenêtre; parallèlement, une cheminée. — Deuxième plan, portes à droite et à gauche; porte au fond. Une table en face de la cheminée.

SCÈNE I.

(Au lever du rideau il fait nuit, un orage violent éclate, six heures sonnent; Louise sort avec précaution de sa chambre, située au deuxième plan, à droite. Elle est en costume du matin, et tient un flambeau dont elle cache la lumière avec sa main.)

LOUISE, écoutant sonner l'heure.

Cinq et six. Six heures... c'est le moment... quel orage! Il ne sera peut-être pas venu. Voyons toujours. (Ouvrant la croisée.) Donnons le signal... (Elle frappe dans ses mains trois coups qui se répètent au dehors.) Il y est... c'est bien lui... (On voit le bout d'une échelle que l'on applique contre la fenêtre.) Ah! l'échelle remue... je vais la soutenir. Attendez, vous pouvez vous tuer.

SCÈNE II.

LOUISE, CHAMPAGNAC.

(Champagnac est ruisselant de pluie; il porte un chapeau gris avec une plume de couleur. Il grimpe à l'échelle, et saute dans l'appartement.)

CHAMPAGNAC.

C'est vrai... J'avais cette chance-là, chère Louise!

LOUISE.

Cher Maurice!... Dieu! dans quel état vous êtes!

CHAMPAGNAC.

Je suis un peu mouillé, n'est-ce pas?

LOUISE.

Il fallait prendre un parapluie.

CHAMPAGNAC.

Moi, Maurice de Champagnac, dont le père commandait Royal-Dragon à Steinkerque!... Que me proposez-vous, madame?... Et qu'est-ce qu'une misérable averse, un déluge même! quand je suis auprès de vous... quand je me sens inondé... de bonheur!

LOUISE.

Mais voyez donc... votre chapeau...

CHAMPAGNAC.

Oh! il a souffert... c'est la première fois que je le mets... Eh bien, c'est un baptême!

LOUISE.

La plume est tout abîmée.

CHAMPAGNAC.

Oui... elle a un peu déteint sur le feutre. (Il le secoue et le pose sur la table.) Voyez-vous, Louise, pour arriver jusqu'à vous, je voudrais avoir une mer de feu à traverser. Aujourd'hui, ce n'était pas du feu... au contraire; mais ça tombait avec tant de furie!... que je me suis senti tout électrisé. A la bonne heure! me suis-je écrié, par un temps pareil, le pied, du moins, peut glisser... à escalader un mur, à gravir une échelle, on peut se casser la jambe!... on peut prouver qu'on aime!

LOUISE.

Imprudent!... ne vous ai-je pas indiqué cet endroit où les pierres, un peu écroulées...

CHAMPAGNAC.

Moi, attendre une seconde, faire l'ombre d'un détour pour vous voir!... allons donc! Je triomphe d'un obstacle... et ne le tourne pas.

LOUISE.

Vous m'aimez donc bien?

CHAMPAGNAC.

Comme il y a trois ans... comme au premier jour...

LOUISE.

Lorsque vous franchissiez l'enceinte du couvent où je terminais mon éducation, pour venir tomber à mes pieds.

CHAMPAGNAC.

Je ne m'en suis pas encore relevé... (Il s'incline.)

LOUISE.

Oh! c'eût été un peu fatigant. Mais bien loin de là, monsieur, quinze jours après, tout à coup, je cessai de vous voir.

CHAMPAGNAC.

Je le crois bien; en vous quittant, je m'étais démis le pied droit!

LOUISE.

Oh! mon Dieu! pauvre Maurice!

CHAMPAGNAC.

Ne me plaignez pas. J'ai bien souffert!... mais je me disais : c'est pour elle! A peine guéri... je boitais encore... j'accours, je vous appelle... personne!

LOUISE.

Je venais de quitter le couvent.

CHAMPAGNAC.

Et moi... de tomber d'un mur deux fois plus élevé que le premier. Mais ce n'était rien encore. J'avais fait le serment de passer ma vie à vous chercher, de n'avoir jamais d'autre femme que vous; et, lorsque le sort semble vous rendre à mon amour, lorsque je vous retrouve enfin ici, dans cette petite ville...

LOUISE.

Je suis la femme d'un autre.

CHAMPAGNAC.

Ah! c'était à en perdre la raison!... Et je l'ai perdue! perdue!

LOUISE.

Ah! ne m'accusez pas, Maurice; d'impérieux devoirs de famille, des nécessités de fortune...

CHAMPAGNAC.

Qu'est-ce que la famille? la fortune? quand on a un cœur... Mais je ne vous accablerai pas. Vous avez été assez punie, pauvre femme! par cet époux... officier de marine, joueur, libertin et brutal, qui est parti pour... on ne sait où? et qui reviendra... on ne sait quand!

LOUISE.

Peut-être jamais!

CHAMPAGNAC, animé.

Et il fera bien, le misérable!

LOUISE.

Plus bas, donc... si Marguerite, si ma petite cousine vous entendait... Je ne voudrais pas, pour tout au monde, que quelqu'un, dans cette petite ville, apprît que moi, Louise de Fontanil, qui passe pour demoiselle, je suis mariée... et que je reçois... la nuit, chez moi... un cavalier connu par son audace et sa témérité. On ne croirait jamais que c'est en tout bien tout honneur; je serais perdue de réputation...

CHAMPAGNAC.

Morbleu! si quelqu'un osait manquer au respect qui vous est dû!

LOUISE.

Taisez-vous donc... et songez-y bien : si cela arrivait... je ne pourrais m'en prendre qu'à vous, et je ne vous reverrais de ma vie!

CHAMPAGNAC.

Oh! ne dites pas cela, madame! Vous ne savez donc pas que j'ai besoin de vous voir tous les jours, toutes les heures, toutes les minutes... que ce besoin augmente, grandit sans cesse, et que demain, peut-être, il me sera impossible de m'en aller d'ici?

LOUISE.

Malheureux!... c'est bien alors que je serais véritablement perdue!

CHAMPAGNAC.

Eh bien! fuyons ensemble; allons ailleurs... où nous vivrons ignorés, inconnus, heureux... Quittons la France, l'Europe même... Quand partons-nous?

LOUISE.

Jamais!

CHAMPAGNAC.

Aimez-vous mieux que je me tue, madame?

LOUISE.

Oh ciel! qu'osez-vous dire?

CHAMPAGNAC.

Quand partons-nous?

LOUISE.

Plus tard... nous verrons... je vous dirai...

CHAMPAGNAC.

Non, tout de suite...

LOUISE.

Eh bien... demain... je vous donnerai ma réponse...

CHAMPAGNAC.

Je vais retenir deux places sur un navire, une chaloupe, une barque, une yole, une coquille de noix... qu'importe, pourvu que je vous enlève!

LOUISE.

Grand Dieu! du bruit... on vient... c'est Marguerite, ma petite cousine, qui arrive de ce côté. Partez vite!

CHAMPAGNAC, se sauvant par la croisée.

A demain! (Il disparaît.)

LOUISE, se sauvant dans sa chambre.

Il n'y a plus à reculer; demain, il saura que c'est impossible.

CHAMPAGNAC, passant sa tête à la fenêtre.

Louise! Louise! j'ai oublié mon chapeau... passez-moi mon chapeau! c'est une bénédiction comme ça tombe encore. Louise! Elle n'y est plus! Si je pouvais!... oh! du bruit... de la lumière chez la petite cousine... A la grâce de Dieu!

SCÈNE III.

MARGUERITE.

MARGUERITE sort de sa chambre avec un flambeau dont elle cache la lumière avec sa main.

Sept heures. Ma cousine Louise dort encore. L'orage a presque cessé. Allons vite dans le jardin, près du chalet. C'est peut-être mal ce que je fais là... à l'insu de cette bonne Louise, qui m'aime tant, qui me sert de mère... aller à un rendez-vous que j'ai donné à un jeune homme... un officier... Mais, non, puisque c'est pour lui dire de ne plus revenir avant que j'aie fait consentir ma cousine à notre mariage.

AIR : *La brune Thérèse.*

En lui, j'ai confiance,
Ce n'est pas un trompeur.

Je puis sans défiance
Obéir à mon cœur.
Il va venir...
Dieu! quel plaisir!
L'heure s'avance...
Il va venir,
Dieu! quel plaisir
De l'accueillir.

Non, non, non, non, jamais (*bis*), d'une voix haute et fière.
On ne doit repousser (*bis*) l'aveu timide et doux
D'un cœur pur et sincère
Qui vient s'offrir à vous; } (*bis*).
Et puisqu'il sait me plaire (*bis*),
Il sera mon époux.

SCÈNE IV.

D'ÉRIGNY, MARGUERITE.

D'ÉRIGNY, entrant avec un parapluie qu'il ferme.

Ne vous effrayez pas... c'est moi.

MARGUERITE.

Comment, monsieur, vous ici? vous avez l'imprudence d'entrer dans la maison?

D'ÉRIGNY.

Je le crois bien!... par un temps pareil... quelle idée aussi, de donner un rendez-vous en plein air...

MARGUERITE, piquée.

Mon Dieu! monsieur, rien ne vous forçait... (Lui montrant la porte.) Et rien ne vous empêche...

D'ÉRIGNY.

Quand je suis près de vous... Quand il pleut encore! ô Marguerite, vous me permettrez bien de vous dire combien je vous aime... (Il s'assied.) Et de me reposer un peu.

MARGUERITE.

Vous reposer! pour le chemin que vous avez fait? de la rue à côté jusqu'ici!

D'ÉRIGNY.

Oh! ça vous est bien facile à dire, à vous, qui n'avez qu'à sortir de votre chambre; mais moi, j'ai bravé... les gouttières... j'ai franchi un mur... écroulé... je vous ai même attendue sous un gros marronnier; mais quand j'ai vu que malgré ce feuillage... et mon parapluie, les rafales commençaient à me submerger, je n'ai plus résisté au désir... de vous parler de mon amour... et je suis entré.

MARGUERITE.

Pour vous mettre à l'abri.

D'ÉRIGNY.

Oh! seulement pour ne pas paraître à vos yeux... dans un état... et pour vous déclarer que je ne sortirai d'ici... qu'avec la promesse de votre main.

MARGUERITE.

Quoi! vous voulez, monsieur...

D'ÉRIGNY.

Vous épouser.

MARGUERITE.

Ce n'est pas une trop mauvaise idée.

D'ÉRIGNY.

Ce sera bien plus commode pour nous voir.

AIR : *Trop jolie*.

Oui, mon amour toujours plus tendre,
Plus ardent, plus impétueux,
Quand je puis vous voir, vous entendre
Aux doux rayons de vos beaux yeux,
Du Sénégal passe les feux.

MARGUERITE.

Oui, mais aussi du thermomètre
Parcourant chaque numéro,
En me quittant, il va peut-être
Descendre au-dessous de zéro.

D'ÉRIGNY.

Oh! mademoiselle...

MARGUERITE.

Ensuite le moment est mal choisi pour parler à ma cousine, il faut attendre.

D'ÉRIGNY.

Attendre!... Mais voilà quinze jours que je vous aime... que je me donne une peine pour arriver jusqu'à vous! Non, non, nous sommes à l'équinoxe... le mauvais temps peut continuer... je vous épouse, et je quitte l'état militaire.

MARGUERITE.

Pourquoi donc? c'est si joli l'uniforme.

D'ÉRIGNY.

Oui, mais c'est bien gênant. D'ailleurs il n'y a qu'un mois que je suis militaire. C'est mon père qui a voulu m'acheter une lieutenance dans le régiment de Poitou... Il s'imagine que j'irai m'exposer...

MARGUERITE.

Par exemple! Vous faire tuer!

D'ÉRIGNY.

Je suis beaucoup trop jeune pour cela. Je n'avais même jamais quitté le toit paternel quand mon brevet de lieutenant est arrivé, avec l'ordre de rejoindre; mais puisque je vous ai rencontrée, j'en reste là, je donne ma démission.

MARGUERITE.

C'est pourtant bien agréable de commander.

D'ÉRIGNY.

Oui, l'on commande aux uns, mais on obéit aux autres. Non, non, je ne veux pas d'un métier où il faut se lever quand on voudrait dormir, monter à cheval quand on se trouverait si bien dans un fauteuil... auprès de ce qu'on aime... et d'un bon feu... la main dans les siennes, ou les pieds sur les chenets. Ah! je passerais ma vie ainsi! Disons donc vite à votre cousine que nous nous aimons... et que...

MARGUERITE.

C'est inutile. Dans ce moment ma cousine n'y consentirait pas.

D'ÉRIGNY.

O ciel! moi qui croyais qu'il n'y aurait pas d'obstacles! C'est donc impossible?

MARGUERITE.

Je vous dis : Pour le moment.

D'ÉRIGNY.

Ah! oui, pour me consoler; mais je vois bien qu'il faut renoncer...

MARGUERITE.

Est-il impatientant avec sa manie de se décourager! demain vous pourrez parler à ma cousine, tout ira bien.

D'ÉRIGNY.

Vous croyez?... mais si elle fait des difficultés? Je n'insisterai pas d'abord, je vous en préviens; nous n'en viendrions jamais à bout.

MARGUERITE.

Quel homme insupportable!

D'ÉRIGNY, continuant.

Mais soyez tranquille, je saurai me faire une raison. (Il tire son mouchoir.)

MARGUERITE.

En m'oubliant, n'est-ce pas?

D'ÉRIGNY.

Moi! oh jamais! votre nom est inscrit sur mes tablettes, à la date de notre première rencontre, le jeudi soir 31 mai 1729, dans la boutique d'un confiseur, où j'étais occupé à manger des pralines... (Il tire une boîte de sa poche et en offre à Marguerite.) Et Château-Thierry ne sortira jamais de ma mémoire.

MARGUERITE.

Oh! mon Dieu! taisez-vous... voici le jour, partez.

D'ÉRIGNY.

Déjà!... on ne peut pas être un moment tranquille ici... le temps seulement de laisser passer l'orage.

MARGUERITE.

Partez donc!

D'ÉRIGNY.

Ah!... et mon parapluie. (Il va le prendre.)

MARGUERITE.

Tâchez surtout de ne pas être vu!

ENSEMBLE.

AIR : *Premier chœur du deuxième acte du Châle bleu.*

MARGUERITE.

Partez, l'heure, je pense,
S'avance (*bis*).
Il faut de la prudence,
Sortez sans bruit,
Car le jour luit.

D'ÉRIGNY.

Partons, l'heure, je pense,
S'avance (*bis*).
Il faut de la prudence,
Sortons sans bruit,
Car le jour luit.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE V.

MARGUERITE, puis SAGET, puis LOUISE.

MARGUERITE, seule.

Enfin!... ah! quel jeune homme sans énergie!... un rien le déconcerte... (Voyant le chapeau gris oublié par Champagnac et resté sur la table.) Grand Dieu! il a oublié son chapeau. (Criant.) Monsieur d'Érigny! Monsieur d'Érigny!

SAGET, entrant par le fond.

Qu'est-ce que vous voulez, Mam'selle?

MARGUERITE, à part.

Oh!... Saget, le jardinier...

LOUISE, sortant de sa chambre.

Qu'y a-t-il?

MARGUERITE, à part.

Et ma cousine!...

SAGET.

Qu'est-ce que vous tenez donc là, Mam'selle, un chapeau d'homme?

LOUISE, à part.

Ciel! celui de Champagnac...

MARGUERITE, à part.

Je suis prise!... (Haut.) Mon Dieu!... oui .. je viens de trouver là... sous mes pas...

SAGET.

Ce feutre... ici... mais il n'y a que moi d'homme dans la maison... et je porte un toquet... C'est un voleur; il n'y a qu'un voleur qui puisse porter une horreur de chapeau comme ça... Mais j'ai ma carabine, et s'il est encore dans le jardin, en deux temps, je vais... (Il sort vivement.)

MARGUERITE.

Mais, non!... Saget!...

LOUISE.

Laisse-le... (Bas.) Il ne trouvera personne, il y a longtemps qu'il est parti...

SCÈNE VI.

LOUISE, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Hein?... comment... qui donc, ma cousine?...

LOUISE, à part.

Ciel! je me suis trahie... (Haut.) Mais je viens de te le dire... personne.

MARGUERITE, réfléchissant à part.

Mais j'y songe, M. d'Érigny en avait un noir... et celui-là est gris!... (Haut.) Qu'ai-je vu?...

LOUISE.

Qu'as-tu donc?

MARGUERITE.

En lettres d'or... là... il y a bien Maurice de Champagnac!

LOUISE.

Tais-toi!

MARGUERITE.

Eh! quoi, ma cousine...

LOUISE.

Silence, te dis-je.

MARGUERITE.

Vous recevez... la nuit... un chapeau gris! (A part.) Oh! maintenant, je suis sûre de mon mariage.

LOUISE.

Marguerite... tu vas tout savoir, et quand tu connaîtras par quelle épreuve a dû passer ta cousine, tu diras si elle est coupable d'avoir écouté... une seule et unique fois, son triste cœur.

MARGUERITE.

Pourquoi dites-vous triste? est-ce que l'amour rend triste?

LOUISE.

Quelquefois, mon enfant; mais c'est encore du bonheur. Orpheline et pauvre, tu le sais, une vieille parente, de qui je dépendais, me fit élever au couvent.

MARGUERITE.

Oui, votre tante Ursule, qui voulait faire de vous une religieuse. Quelle singulière idée!

LOUISE.

Un soir que je me promenais seule dans une allée du jardin, je trouvai tout à coup devant moi... un cavalier... qui, pour me voir et me parler, venait de pénétrer dans le saint asile.

MARGUERITE.

Quelle audace!

LOUISE.

Je n'avais rencontré qu'une seule fois dans le monde ce...

MARGUERITE, vivement.

Chapeau gris?

LOUISE.

Mais un regard avait suffi pour me rendre à jamais maîtresse de son cœur.

MARGUERITE, à part.

Comme moi avec M. d'Érigny.

LOUISE.

Et depuis ce jour, tous les soirs, malgré ma défense...

MARGUERITE.

Il revint au même rendez-vous? Oh! que c'est bien!

LOUISE.

Hélas!... moments trop vite passés! bientôt, je quittai le couvent.

MARGUERITE.

Comme vous dites cela! il me semble que, pour vous, ce n'était pas un malheur!

LOUISE.

Ma parente venait de mourir... en me laissant toute sa fortune.

MARGUERITE.

Mais alors rien ne s'opposait plus à votre union avec...

LOUISE.

Au contraire! nous étions séparés plus que jamais!

MARGUERITE.

Ah! mon Dieu!... et comment donc?

LOUISE.

Je n'étais héritière qu'à la condition de renoncer au mariage.

MARGUERITE.

Est-il possible!

LOUISE.

Ma vieille parente avait eu, dit-on, beaucoup à se plaindre des hommes.

MARGUERITE.

En vérité?

LOUISE.

Et il fallait partager son antipathie... ou voir passer l'héritage à une étrangère, une demoiselle Gandolphe, son amie.

MARGUERITE.

Quelle idée de forcer ainsi les gens à une chose si peu naturelle!

LOUISE.

Que veux-tu? je commençais à en prendre mon parti; loin de Champagnac c'était moins difficile... quand, il y a un mois... au détour du petit chalet, un homme tombe à mes pieds. C'était lui, qui avait mis trois ans à me trouver, et qui n'avait rien perdu de son amour.

MARGUERITE.

Quelle joie pour vous!

LOUISE.

Après bien des difficultés... bien des combats, je consentis à le recevoir... chez moi... en secret.

MARGUERITE.

Ah! grand Dieu! et l'héritage...

LOUISE.

Mais pour mettre entre nous un obstacle invincible... pour me donner la force de lui résister, de me résister à moi-même, j'imaginai la fable d'un mariage, d'un époux brutal, libertin, que sais-je? parti aux îles et pouvant revenir à tout moment.

MARGUERITE.

Oh! comme c'est bien inventé! Et M. de Champagnac ne s'est pas éloigné?

LOUISE.

Au contraire, il s'est installé dans cette ville, et il est venu ici tous les soirs, plus amoureux, plus pressant que jamais.

MARGUERITE.

A la bonne heure... voilà un homme... comme ils devraient être tous.

LOUISE.

Oui; mais ces mystères, ces contraintes, ont fini par exaspérer ses sentiments; il ne parle que de m'enlever, de nous expatrier ensemble!

MARGUERITE.

Mais c'est charmant, cela!

LOUISE.

Le testament de ma parente s'y oppose. Il faut que je réside en France. Et maintenant, juge de mes ennuis et de mon embarras. (Écoutant.) Mais quel est ce bruit?

SAGUT, en dehors.

Allons, marche devant!

D'ÉRIGNY, de même.

Veux-tu bien me lâcher, butor!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, SAGET, D'ÉRIGNY.

SAGET, poussant d'Érigny en avant.

Marche, ou je t'assomme.

MARGUERITE, à part.

Ciel ! monsieur d'Érigny !

SAGET.

V'là le voleur, mam'selle, qui s'était caché dans le chalet.

LOUISE.

Que vois-je? un homme! un militaire!

SAGET.

Ça! c'est une poule mouillée qui a pris un déguisement pour nous faire peur, connu?

D'ÉRIGNY, à part.

O Marguerite! à quoi tu m'exposes!

MARGUERITE, à part.

Ah çà ! est-ce qu'il va se laisser prendre pour un brigand?

LOUISE.

Qui êtes-vous, monsieur? Comment vous trouvez-vous chez moi?... répondez!...

D'ÉRIGNY.

Madame... je... (A part.) Ah! ma foi! c'est trop difficile; je ne pourrai jamais m'en tirer. J'aime mieux ne rien dire du tout...

MARGUERITE, à part.

J'espère qu'il va trouver quelque chose.

LOUISE.

Mais répondez donc!

MARGUERITE, à part.

Est-il maladroit!

SAGET.

Faut-il taper dessus?

MARGUERITE, vivement.

Mais non! mais non!

LOUISE.

Alors, puisque vous vous obstinez à garder le silence, on va vous conduire...

SAGET.

En prison!

D'ÉRIGNY.

En prison!...

SAGET.

Marche!

MARGUERITE, vivement.

Un instant... Sortez, Saget.

SAGET.

Vous laisser seule... avec... le brigand!...

MARGUERITE, prenant le chapeau gris en passant près de la table où il est déposé, et le cachant derrière elle.

Sortez donc!

SAGET.

Suffit... je vas préparer le déjeuner. (Il sort.)

LOUISE.

Eh bien?

MARGUERITE.

Puisque monsieur ne veut pas nous dire qui il est, et ce qu'il vient faire ici, c'est moi qui me chargerai de ce soin.

LOUISE.

Toi?

D'ÉRIGNY, à part.

Elle va essayer de justifier ma présence, mais elle n'y réussira pas.

MARGUERITE.

Monsieur se nomme Guillaume d'Érigny; il est de fort bonne maison; il m'aime, et il est venu ici pour vous demander ma main.

LOUISE.

Qu'entends-je?

D'ÉRIGNY, à part.

A-t-elle de l'audace!

LOUISE.

Comment, mademoiselle, vous avez osé...

MARGUERITE, jouant avec le chapeau gris qu'elle tourne dans ses mains.

Mon Dieu, oui! ma cousine.

LOUISE.

Recevoir un jeune homme!

MARGUERITE, même jeu du chapeau.

Il est souvent des circonstances impérieuses qui, bien malgré vous, vous obligent...

LOUISE, bas.

Cachez donc cela. (Haut.) Et vous avez souffert qu'il vous parlât d'amour?

MARGUERITE, de même.

Puisqu'il ne venait que pour cela.

LOUISE, à part.

Ah! le maudit chapeau! (Haut.) Mademoiselle!

MARGUERITE, de même.

Mon Dieu! j'ai eu tort, sans doute; mais comment ne pas se laisser entraîner par l'exemple, surtout quand il est donné... par une personne...

LOUISE, l'interrompant.

C'est bien, c'est bien...

MARGUERITE, de même.

Vous me pardonnez?... vous m'approuvez?...

LOUISE, à bout de patience.

Oui, oui... mais laisse donc ce chapeau... tu vas l'abîmer. (Elle prend le chapeau des mains de Marguerite, et le met à l'écart.)

D'ÉRIGNY, à part.

La cousine ne se fâche pas plus que cela!... Comment Marguerite a-t-elle fait?... Je n'y comprends rien.

MARGUERITE, embrassant Louise.

Ah! ma bonne cousine, vous ne vous repentirez pas de votre indulgence quand vous saurez que j'ai fait un bon choix... sous tous les rapports.

LOUISE.

Je n'en doute pas. Monsieur est... (Elle va à lui.)

D'ÉRIGNY.

Lieutenant au régiment de Poitou; mais dès demain, je donne ma démission, afin de me consacrer tout entier au bonheur de mon ménage.

LOUISE.

Il a du bon, ce jeune homme.

MARGUERITE.

N'est-ce pas, ma cousine?

LOUISE, à d'Érigny.

Mais où donc avez-vous vu Marguerite?

D'ÉRIGNY.

A Château-Thierry, où j'étais occupé...

LOUISE.

A Château-Thierry! lors de ma visite à mon ancien couvent! sous mes yeux, sans que je m'en sois doutée!

MARGUERITE.

Ma cousine...

LOUISE, s'animant.

Et il t'a suivie jusqu'ici?

D'ÉRIGNY.

C'était mon chemin.

LOUISE.

Pour arriver jusqu'à elle, n'est-ce pas? Et vous avez bravé, renversé tous les obstacles?

D'ÉRIGNY.

Mon Dieu, non!... je n'ai rien renversé du tout.

LOUISE.

Oh! ne le niez pas, je le vois dans vos yeux. Vous êtes un téméraire, un audacieux jeune homme... Vous avez entraîné, subjugué cette pauvre enfant.

D'ÉRIGNY.

Elle m'a subjugué aussi.

LOUISE.

Oh! les hommes! les hommes! Ils se ressemblent donc tous?

MARGUERITE.

Nous n'avons rien, du moins, à reprocher à celui-ci, puisqu'il vient vous demander ma main, et attend, tout tremblant, votre réponse.

LOUISE.

Nous en reparlerons.

MARGUERITE.

Bientôt?

LOUISE.

Un de ces jours.

MARGUERITE, lui montrant le chapeau de Champagnac.

Oh! tout de suite, je vous en prie!

LOUISE.

Demain... aujourd'hui même... si tu le désires.

D'ÉRIGNY, à part.

Elle est un peu girouette, la cousine.

SAGET, entrant.

Mademoiselle est servie!

MARGUERITE.

Oh! ma bonne cousine... est-ce que vous ne l'invitez pas?

LOUISE, vivement.

J'allais te le proposer. (A d'Érigny.) Si monsieur voulait nous faire l'honneur de nous tenir compagnie...

D'ÉRIGNY, bas à Marguerite.

Je n'ose pas accepter.

MARGUERITE, à Louise.

Monsieur accepte avec reconnaissance... il meurt de faim.

SAGET, à part.

Comment, mademoiselle va déjeuner avec le filou!

MARGUERITE.

A table!

SAGET.

Ah! j'oubliais. Deux lettres qu'on vient d'apporter pour mam'selle...

LOUISE.

Donnez! (Regardant.) De Maurice!... (Vivement.) Marguerite, conduis monsieur dans la salle à manger; je vous rejoins à l'instant.

MARGUERITE, bas à d'Érigny.

Vous voyez bien que tout s'arrangera.

D'ÉRIGNY, de même.

Oui, ça en a l'air; mais j'ai bien peur que ça ne soit plus difficile que vous ne croyez. (Marguerite et d'Érigny sortent précédés par Saget.)

SCÈNE VIII.

LOUISE, puis MARGUERITE, puis SAGET.

LOUISE, seule, décachetant.

Que peut-il me dire? (Lisant.) « Chère Louise! « que n'oublierait-on pas près de vous! moi, j'ai « oublié mon chapeau... il peut vous compro- « mettre... je suis derrière le mur du parc, en face « du premier marronnier... jetez-le par-dessus le « mur... A ce soir... » (Parlé.) Ah! il a raison. Il ne sait pas tout ce que ce chapeau m'a déjà fait souffrir... Mais cette autre lettre... (Elle l'ouvre vivement.) De mon procureur!...

MARGUERITE, entrant.

Mais venez donc, ma cousine; M. d'Érigny ne veut pas se mettre à table sans vous.

LOUISE, parcourant la lettre.

Ciel! qu'ai-je lu?

MARGUERITE.

Vous vous trouvez mal?

LOUISE.

Au contraire!... Ah! Marguerite! (Elle l'embrasse.)

MARGUERITE.

Qu'y a-t-il donc?

LOUISE.

Je ne sais... ma vue se trouble... mes genoux fléchissent... (Se laissant tomber sur un fauteuil.) Tiens, lis, regarde, vois si je ne me suis pas trompée. (Elle lui donne la lettre.)

MARGUERITE, lisant.

« Mademoiselle, j'ai l'honneur de vous annoncer « que madame Gandolphe a succombé, il y a « quelques jours, à la suite d'un repas de noces; « vous vous trouvez donc entièrement maîtresse « de votre fortune et de votre main, puisque per- « sonne, à présent, ne peut revendiquer le béné- « fice de la clause du testament de votre parente. »

(Parlé.) Ma bonne cousine!... vous êtes libre... vous vous marierez...

LOUISE, se levant.

Tu te marieras!...

MARGUERITE.

Nous nous marierons...

LOUISE.

Ce pauvre Champagnac! plus d'obstacles, de mystère... il peut venir ici... en plein jour, demain... aujourd'hui... tout à l'heure.

MARGUERITE.

Quel plaisir ça va lui faire! (Louise sonne.)

SAGET, entrant.

Madame...

LOUISE.

Cours vite, derrière le mur qui longe le parc... en face du premier marronnier, tu trouveras un cavalier sans chapeau...

SAGET.

C'est le filou?

LOUISE.

Eh non! il faut qu'avec toi tu me ramènes cette personne. Pars!

SAGET.

Bien, mam'selle.

LOUISE.

Vingt, quarante, cinquante livres! si tu réussis!...

SAGET.

Cinquante livres!

LOUISE.

Si tu reviens seul... je te chasse...

SAGET.

Cinquante livres!... je vous rapporterais... cinquante personnes, pour ce prix-là!... (Il sort.)

LOUISE.

Quelle joie! quel bonheur! comprends-tu, Marguerite? car je n'étais pas sans inquiétude, et quelquefois, je me disais : Si ces difficultés, ces obstacles allaient finir par fatiguer M. de Champagnac! s'il allait cesser de m'aimer!...

MARGUERITE.

Il y a des gens qui en seraient capables, tant ils redoutent la moindre peine.

SAGET, en dehors.

Avancez donc!

CHAMPAGNAC, de même.

Plutôt mourir.

LOUISE.

C'est lui, c'est Champagnac... va-t'en, va-t'en vite, Marguerite.

MARGUERITE.

Je vais décider M. d'Érigny à déjeuner. (Elle sort.)

SCÈNE IX.

LOUISE, CHAMPAGNAC, SAGET.

SAGET, à Champagnac.

Eh! entrez donc!... puisque mam'selle vous demande... (Bas à Louise.) En voilà pour cinquante livres.

LOUISE, lui jetant sa bourse.

Tiens!... (Saget sort.)

CHAMPAGNAC.

Ah! madame... croyez-le bien, jamais je ne me serais permis de venir ici... à une pareille heure, pour vous compromettre... mais au moment où je m'y attendais le moins, ce butor m'a saisi... si brusquement...

LOUISE.

Il a bien fait.

CHAMPAGNAC.

Plaît-il? il a bien fait de m'amener ici... en plein jour... sans lumière? mais... c'est impossible... il fait nuit... il doit faire nuit... je rêve, j'ai le vertige!...

LOUISE.

Non, vous ne rêvez pas... vous êtes ici chez moi... où vous pourrez venir à présent... tant qu'il vous plaira... le matin... le jour... à toute heure...

CHAMPAGNAC.

Qu'entends-je?

LOUISE.

Aux yeux de tous... Ah! mon ami... si vous saviez... le bonheur, la joie... je suis folle!...

CHAMPAGNAC.

Folle de quoi?...

LOUISE.

Figurez-vous que mademoiselle Gandolphe!...

CHAMPAGNAC.

Gandolphe!... Qu'est-ce que c'est que ça?

LOUISE, à part.

Imprudente... qu'allais-je dire?... j'oubliais...

CHAMPAGNAC.

Où prenez-vous ce M. Gandolphe?...

LOUISE, à part.

Puisque je me suis donné un mari... je peux bien me l'ôter... (Haut.) Une de mes amies...

CHAMPAGNAC.

Ah! c'est une dame qui s'appelle... Gandolphe!... je ne lui en fais pas mon compliment...

LOUISE.

Une de mes amies, qui habite le Havre... vient de m'écrire qu'un navire en vue du port s'était perdu... corps et biens...

CHAMPAGNAC.

Ah! diable! voilà une chose triste...

LOUISE.

Ce navire revenait des îles...

CHAMPAGNAC.

Ah! mon Dieu!...

LOUISE.

Et, parmi les passagers, mon époux... mon malheureux époux...

CHAMPAGNAC.

Il a fait comme le navire?...

LOUISE.

Hélas!...

CHAMPAGNAC.

Il a... sombré!...

LOUISE.

Ce... ce pénible naufrage me rend libre... Plus d'entraves... d'esclavage... de mystères... plus de visites nocturnes, ni d'escalades!...

CHAMPAGNAC.

Plus d'escalades... pas la plus petite escalade?... Ah çà! qu'est-ce que nous allons faire de l'échelle à présent?

LOUISE.

Vous êtes ravi, enchanté... n'est-ce pas?...

CHAMPAGNAC.

Moi?... C'est-à-dire que... que... je ne trouve pas d'expressions assez... convenables pour... exprimer ce que je ressens... je ne sais pas ce que je ressens... c'est un amalgame, une confusion... un chaos... Ah!... il revenait pour nous séparer... ce M. Gandolphe... qui a sombré... Eh bien!... je suis fâché qu'il soit tout à fait mort... j'aurais eu du plaisir à lutter contre lui... à lui prouver... Qu'un autre ose donc se placer entre nous!...

LOUISE.

Mais, à présent, personne n'a le droit...

CHAMPAGNAC.

Personne!... ah! oui... c'est juste... je pourrai venir ici tous les jours... si je veux... deux fois par jour... si je veux...

LOUISE.

Et sans être obligé de vous glisser furtivement, au risque d'être pris pour un voleur...

CHAMPAGNAC.

Ah! le fait est que la nuit... il n'y a guère que les amoureux ou les... comme vous dites... qui...

LOUISE.

A présent, plus de méprises à redouter... vous pourrez entrer par la porte... par la grande porte...

CHAMPAGNAC.

Comme tout le monde.

LOUISE.

AIR de *Préville.*

Vous n'aurez plus à grimper sur le mur,
A ne chercher que l'ombre et le mystère,
La porte est là; c'est commode et plus sûr.

CHAMPAGNAC.

Franchement, j'aimais mieux mon chemin ordinaire.
Tous les sentiers ne vont pas aux amours :
L'ennui, souvent, vient par la grande entrée,
Et le bonheur entre presque toujours
Par une porte dérobée,
Il prend toujours la porte dérobée.

LOUISE.

Quand on lui ferme l'autre! Vous verrez comme nous serons heureux!...

CHAMPAGNAC.

Ah! ne m'en parlez pas!...

LOUISE.

Voyons, monsieur... venez ici... asseyez-vous là... tout près de moi... encore plus près.

CHAMPAGNAC.

Chut! chut donc... plus bas, si l'on nous entendait...

LOUISE.

Eh! qu'importe?

CHAMPAGNAC.

Ah! pardon!... c'est vrai, j'oubliais que nous pouvons causer... à tue-tête... maintenant! (Très-haut.) Nous pouvons causer à tue-tête.

LOUISE, s'approchant elle-même.

Mais approchez-vous donc, monsieur; il est à cent lieues... et dites-moi de jolies choses...

CHAMPAGNAC, distrait.

Gandolphe!...

LOUISE.

Parlez-moi de votre amour.

CHAMPAGNAC, de même.

Gandolphe!... si jamais j'ai des enfants, je ne leur donnerai pas ce nom de baptême.

LOUISE.

Parlez-moi... de votre bonheur.

CHAMPAGNAC.

Ah! pardon... je pensais à ce monsieur qui a sombré. Au fait, vous avez raison, causons un peu de tout cela.

LOUISE.

D'abord nous ne nous quitterons plus...

CHAMPAGNAC.

Pas d'une minute!

LOUISE.

Nous vivrons toujours ensemble, l'un à côté de l'autre... bien unis... cherchant tous deux à nous rendre la vie agréable... vous serez le phénix des maris...

CHAMPAGNAC.

Vous croyez?...

LOUISE.

J'en suis sûre, et moi, le modèle des épouses...

CHAMPAGNAC.

C'est difficile, allez!

LOUISE.

Pas le moins du monde... j'irai au-devant de tous vos désirs, de tous vos souhaits... rien ne vous manquera... nous aurons en même temps la paix du cœur...

CHAMPAGNAC, avec un soupir.

Et la santé du corps!

LOUISE.

Quel avenir enchanteur!...

CHAMPAGNAC.

Ah çà! qu'est-ce que nous ferons à présent, que nous n'avons plus rien qui nous gêne?... à quoi nous occuperons-nous?

LOUISE.

A nous aimer, à nous le dire... La journée passée ainsi, ah!... nous semblera trop courte...

CHAMPAGNAC.

Ah!... nous allons passer la journée à nous aimer et à nous le dire... et vous croyez qu'elle

nous semblera trop courte... je veux bien. (Il s'est levé et est allé vers la fenêtre.)

LOUISE.

Eh bien! que regardez-vous donc là?

CHAMPAGNAC.

Ah! rien... le ciel... voilà un bien beau temps... Dieu! le beau temps! ça donne envie... de prendre l'air... Adieu, ma bonne amie.

LOUISE.

Où allez-vous donc?

CHAMPAGNAC.

Faire un tour de promenade.

LOUISE.

A merveille! nous irons ensemble. Vous me donnerez le bras.

CHAMPAGNAC.

Imprudente... pour vous compromettre... je vous suivrai de loin... de bien loin... sans avoir l'air...

LOUISE.

Inutile... puisque je suis libre...

CHAMPAGNAC.

C'est vrai... cette liberté... qui vient comme ça... au moment où on n'y pense pas...

LOUISE.

Je vais me préparer.

CHAMPAGNAC.

Attendez!...

LOUISE.

Qu'est-ce donc?

CHAMPAGNAC.

Je crois que nous ferions mieux de rester.

LOUISE.

Pourquoi?

CHAMPAGNAC.

Parce que... il me semble que le temps se gâte.

LOUISE.

Il n'y a pas un nuage.

CHAMPAGNAC.

Si, il y a un grain... là... de ce côté... que vous ne pouvez pas voir, et puis je sens cela à mon entorse... c'est un pronostic infaillible.

LOUISE.

D'ailleurs, pour ne pas retarder d'un jour notre bonheur, il faut que nous passions à l'église.

CHAMPAGNAC, vivement.

Est-ce que vous croyez que l'église pourrait s'opposer?...

LOUISE.

Du tout... pour que dimanche, au prône, on annonce notre mariage.

CHAMPAGNAC.

Quoi! devant toute la ville!... vous voulez...

LOUISE, tendrement.

Oui, que toute la ville sache que nous sommes l'un à l'autre. En êtes-vous fâché?

CHAMPAGNAC.

Moi!... oh!... c'est juste. (A part.) Après cela... il n'y a pas moyen de s'en dédire.

LOUISE.

Je cours faire un peu de toilette.

CHAMPAGNAC.

Au prône... quelle idée! (A Louise.) Vous tenez donc bien à ce que toute la ville... ça lui est bien égal, allez... Est-ce que vous n'aimeriez pas mieux nous marier le soir aux flambeaux?... (Louise fait un signe négatif.) Non...

LOUISE.

Dans un moment .. je suis à vous... Ah!... ce baiser que vous m'avez tant de fois demandé et que je vous ai si souvent refusé. . voyons... prenez-le.

CHAMPAGNAC, vivement.

Vous me le refusez, n'est-ce pas?

LOUISE.

Je l'offre à celui qui doit être mon mari.

CHAMPAGNAC, s'approchant.

Vous ne me le refusez plus... eh bien! non, Louise, je veux vous montrer que je suis digne d'une telle faveur... en m'imposant... le sacrifice d'y renoncer.

LOUISE.

Est-il discret!... Vous êtes charmant.

Air : *J'ai prié le ciel qu'il me garde* (Vie en partie double.)

Oui, ce baiser, amoureux gage,
Vous l'aurez, je vous le promets.

CHAMPAGNAC.

Cet à-compte du mariage,
Je ne le demande qu'après.

LOUISE.

Vous pourrez, vous êtes si sage,
En prendre deux...

CHAMPAGNAC.

Non, gardez-les,
Pour me les donner en ménage,
Accompagnés des intérêts.

ENSEMBLE.

On en a, toujours, c'est l'usage,
Bien moins besoin avant qu'après.

LOUISE.

Oui, vous les aurez en ménage,
Accompagnés des intérêts.

(Elle sort en lui envoyant un baiser avec la main.)

SCÈNE X.

CHAMPAGNAC, seul.

Elle n'a plus de mari!... hum! hum!... ça change considérablement la position... plus de péril... plus de hasard... plus d'accident!... nous rentrons tout en plein dans le bourgeois... moi, qui, chaque fois que je me trouvais auprès d'elle, courais le risque d'une très-mauvaise affaire... si, par fortune, il était revenu... je vais le rempla-

cer... et tout sera fini!... Mais... j'y songe... nous sommes là tous les deux à nous dépêcher... Puisqu'il n'y a rien qui nous presse... nous pouvons bien... Ah! elle est veuve! je vais épouser une veuve!... c'est désagréable... j'aurais mieux aimé.. une jeune fille... parce que... une jeune fille, d'abord... c'est plus jeune, ensuite l'on peut espérer... il est même probable... qu'on a son premier amour, tandis qu'une veuve... Vous me direz, elle aura plus de soin, plus d'ordre... Eh! mon Dieu!... qu'est-ce qui n'en a pas de l'ordre... quand on arrive à notre âge... quand on touche à la vingt-huitaine?... C'est vraiment trop jeune pour se marier... pour certains hommes... surtout pour moi... Oui... je sens que je n'ai pas encore épuisé toute ma fougue... je sens qu'il me faudrait encore des aventures... bizarres, imprévues... tragiques même!... Et j'irais m'enchaîner pour la vie, je me priverais de tout ce qui peut m'arriver encore... Marié... il ne peut m'arriver... qu'une seule chose... les femmes sont si... changeantes... Louise surtout... C'est drôle, je ne la trouve pas si bien... je ne l'avais vue le jour... que rarement... Ah! la nuit... elle est ravissante... au clair de la lune, quand ses doux rayons... tandis que le jour... elle est éclairée comme toutes les autres femmes... elle me paraît fade... Non, décidément j'ai bien envie de ne pas l'épouser... à présent... je l'épouserai plus tard... (Élevant la voix.) Je vous épouserai plus tard, chère amie... Mais comment lui annoncer?... je n'oserai jamais... pardieu, en lui écrivant... en prenant un prétexte... adroit... (Il se met à une table et écrit.) Ma chère Louise... je viens de recevoir une lettre qui m'oblige à un petit voyage... une absence d'une dizaine d'années... il m'est impossible de me marier maintenant, je suis trop pressé, il faut que je parte tout de suite... mais la distance ne pourra séparer nos cœurs... je serai toujours à la vie, à la mort, votre Maurice de Champagnac... Quelqu'un!... c'est elle... Diable! qu'elle ne me voie pas... évitons les explications... (Il sort vivement par le fond.)

SCÈNE XI.

LOUISE, sortant de chez elle en grande toilette.

Me voilà prête, mon ami... Eh bien!... personne... où donc est-il?... il ne peut être loin, puisque voici sur cette table... son chapeau... Que vois-je?... une lettre... à mon adresse... c'est singulier... (Elle l'ouvre.) Grand Dieu!... il part... il me quitte... c'est une rupture... il ne m'aime donc plus!... lui qui ce matin voulait m'enlever!... Pourquoi est-il changé?... que lui ai-je fait?... j'ai peut-être eu tort de lui dire que j'étais veuve. Il le fallait bien, puisque je lui avais dit que j'étais mariée! Ah! l'ingrat!... moi qui l'aime tant!... Ah! les hommes... les hommes!... ce sont tous des monstres!... (Elle tombe dans un fauteuil.)

SCÈNE XII.

LOUISE, MARGUERITE, D'ÉRIGNY.

MARGUERITE, amenant d'Érigny par la main.

Mais venez donc, monsieur, remercier ma cousine: vous achèverez de déjeuner plus tard.

D'ÉRIGNY, s'essuyant la bouche avec sa serviette.

Madame, permettez...

LOUISE, se levant.

Encore un monstre!

D'ÉRIGNY.

Comment?...

LOUISE.

Ne m'approchez pas!

D'ÉRIGNY.

Mais si, mais si... souffrez que je vous peigne toute ma reconnaissance... pour un mariage... qui comble mes vœux.

LOUISE, avec ironie.

Ah! vous vous mariez... et avec qui?

MARGUERITE.

Mais... avec moi!...

D'ÉRIGNY.

Oui, elle m'épouse.

LOUISE, vivement.

Jamais!

MARGUERITE.

Par exemple! mais tout à l'heure, vous avez consenti... donné votre parole.

LOUISE.

Je la retire.

D'ÉRIGNY.

Oh!...

LOUISE.

Toi, mon enfant... te marier avec un homme... un homme...

MARGUERITE.

Avec qui voulez-vous donc que je me marie?

LOUISE.

Non, non, je ne veux pas que tu sois malheureuse... tu resteras fille toute ta vie.

MARGUERITE.

Joli bonheur!

D'ÉRIGNY.

Là! j'étais bien sûr qu'il y aurait des empêchements.

MARGUERITE.

Mais c'est abominable... quand on ne veut pas donner de maris... on n'en promet pas. Il doit y avoir des lois là-dessus... Mais dites donc quelque chose, monsieur d'Érigny!... défendez-vous donc!

D'ÉRIGNY.

Que voulez-vous que je dise? Il paraît que ça ne se peut plus.

MARGUERITE.

Eh bien! moi, je préviens ma cousine...

LOUISE.

Plaît-il! oubliez-vous que je suis votre seule parente... que j'ai tout droit sur vous? Ah! vous

vous révoltez! Pour commencer, vous allez rentrer dans votre chambre.

MARGUERITE.

Oh!... ma cousine...

LOUISE.

Obéissez, mademoiselle!

D'ÉRIGNY.

Mais rentrez donc, puisqu'on vous le dit...

MARGUERITE.

C'est de la tyrannie!

ENSEMBLE.

AIR : *de mademoiselle Puget.*

LOUISE.

Pas tant de tapage,
Ni de rage,
Sois plus sage;
Cet hymen odieux,
M'irrite et m'outrage!
Pas tant de tapage,
Ni de rage,
Sois plus sage;
Entre là, je le veux,
Souscris à mes vœux.

MARGUERITE.

Pour un mariage,
Quel tapage,
Quel orage!
Je romprai, je le veux,
Un tel esclavage;
Et j'aurai, je gage
Un ménage,
Avec l'âge;
Malgré moi, je ne peux
Souscrire à vos vœux.

D'ÉRIGNY.

A ce mariage,
Qui l'outrage,
Quel dommage!
Renonçons, ça vaut mieux.
Pour calmer sa rage,
Plus tard, avec l'âge,
En ménage,
C'est plus sage,
Nous pourrons tous les deux
Voir combler nos vœux.

(Louise pousse Marguerite dans sa chambre, l'enferme et ôte la clef.)

LOUISE.

Ah! vous osez raisonner!...

D'ÉRIGNY.

Le fait est qu'elle a eu tort...

LOUISE.

Vous, je ne vous retiens plus.

D'ÉRIGNY.

Vous êtes bien bonne, mais...

LOUISE, marchant à lui qui recule.

Mais... vous ne comprenez donc pas que vous m'importunez, que vous m'impatientez... que votre présence...

D'ÉRIGNY.

C'est juste, c'est juste... quand on n'est pas disposé...

LOUISE.

Adieu... et que je ne vous revoie jamais! (A elle-même.) Allons dans le parc... tâcher d'oublier... l'ingrat!... et voir si, par hasard, il y est encore. (Elle sort vivement.)

SCÈNE XIII.

D'ÉRIGNY, puis CHAMPAGNAC, puis LOUISE, puis MARGUERITE.

D'ÉRIGNY, seul.

Là... mademoiselle Marguerite qui disait : tout ira bien. Nous voilà aussi avancés que le premier jour. Ah!... quand j'ai vu du mystère et des entraves... j'aurais bien dû me retirer. A présent que je suis... amoureux... fou... ce sera bien plus... pénible... Allons... il faut avoir du courage... je suis un homme... je m'en vais... (Il sort en courant.)

CHAMPAGNAC, entrant de même et le heurtant.

J'ai oublié mon chapeau.

D'ÉRIGNY.

Prenez donc garde, monsieur, vous m'avez brisé l'épaule.

CHAMPAGNAC.

Comment, prenez donc garde... je vous trouve charmant... (A part.) Mais qu'est-ce que c'est que ce monsieur que je n'ai pas encore vu ici? un militaire... qu'est-ce qu'il veut? (A d'Érigny.) Monsieur demande madame Louise de Fontanil?

D'ÉRIGNY.

Moi, monsieur, oh! non pas : je demande à m'en aller, car... elle m'a mis à la porte; j'ai bien l'honneur...

CHAMPAGNAC, le retenant.

Mis à la porte!

D'ÉRIGNY.

Mon Dieu, oui... pour un rien... parce que j'ai eu l'audace...

CHAMPAGNAC.

De l'aimer?...

D'ÉRIGNY.

Non, pas elle, mais sa cousine.

CHAMPAGNAC.

Mademoiselle Marguerite?

D'ÉRIGNY.

Tout juste, j'ai bien l'honneur...

CHAMPAGNAC.

Attendez donc. (Il le ramène.)

LOUISE, paraissant.

Que vois-je? Maurice!... Ah! il est revenu!... (Elle se glisse dans sa chambre dont elle tient la porte entr'ouverte.)

CHAMPAGNAC.

Madame Louise n'a donc pas consenti à votre mariage?

D'ÉRIGNY.

Si, d'abord... mais elle vient de retirer son consentement.

CHAMPAGNAC.

Ah! elle est changeante! je ne lui connaissais

pas ce défaut-là; je ne comprends pas, moi, les gens qui ne savent pas ce qu'ils veulent.

LOUISE, à part.

Je lui conseille de parler !

CHAMPAGNAC.

Ah ! elle refuse !...

D'ÉRIGNY.

J'ai eu beau faire... inflexible... j'ai bien l'honneur...

CHAMPAGNAC.

Et vous vous en allez?... tout simplement.

D'ÉRIGNY.

Que voulez-vous?... puisqu'il y a des obstacles.

CHAMPAGNAC.

Vous vous en plaignez? et vous êtes gentilhomme! car je suppose...

D'ÉRIGNY.

Je porte de gueules... avec trois écrevisses.

CHAMPAGNAC.

Vous avez là une jolie noblesse !

D'ÉRIGNY.

Oui, c'est assez ancien...

CHAMPAGNAC.

Morbleu!... on vous jette des bâtons dans les jambes, et ça ne vous fait pas marcher plus vite!... on vous ferme la porte au nez, et vous ne rentrez pas par la cheminée... et dire que ça tombe sur un homme de cette humeur-là... ça lui est réservé!... Ah ! si j'étais à votre place, moi...

LOUISE, à part.

Comment! il regrette... Ah ! monsieur... il vous faut des obstacles... (Elle disparaît.)

D'ÉRIGNY.

Moi, voyez-vous, je n'aime pas les difficultés, et puisqu'on dit non, je m'en vais; j'ai bien l'honneur...

CHAMPAGNAC.

Vous ne sortirez pas.

D'ÉRIGNY.

Ah çà! mais...

CHAMPAGNAC.

Vous aimez la petite cousine, n'est-ce pas?

D'ÉRIGNY.

Oui, mais puisqu'on ne veut pas me la donner...

CHAMPAGNAC.

Tant mieux, on la prend.

D'ÉRIGNY.

Mais on l'a enfermée...

CHAMPAGNAC.

Eh bien! on la délivre...

D'ÉRIGNY.

Mais je n'oserai jamais!

CHAMPAGNAC.

J'oserai pour vous, moi.

D'ÉRIGNY.

Vous?

CHAMPAGNAC.

Oui, moi... Ah! je ne sais pas ce que j'ai... ça m'électrise... ça me transporte... ça m'enivre.

D'ÉRIGNY.

Ça ne me fait pas du tout cet effet-là.

CHAMPAGNAC.

Où est la jeune cousine?

D'ÉRIGNY.

Là, dans cette chambre.

CHAMPAGNAC.

Très-bien. nous allons ouvrir la porte.

D'ÉRIGNY.

Mais elle est fermée...

CHAMPAGNAC.

A merveille! nous allons faire sauter la serrure.

D'ÉRIGNY.

Une effraction?

CHAMPAGNAC.

Trouvez-moi quelque chose de mieux... en amour.

D'ÉRIGNY.

Si le jardinier vient nous surprendre...

CHAMPAGNAC.

Je le jette par la fenêtre!... je voudrais même qu'il vînt... il y a longtemps que je n'ai jeté quelqu'un par la fenêtre.

D'ÉRIGNY, reculant.

Mais il est enragé, cet homme-là !

CHAMPAGNAC.

Allons, mon cher, de la vivacité, que diable!... on dirait que c'est pour moi que je travaille... on croirait que ça me regarde... Ah! si ça me regardait! Je voudrais que ça me regardât... Peste! la porte est bien close!

D'ÉRIGNY.

Là... c'est bien fait...

CHAMPAGNAC.

Taisez-vous donc! du mystère! de la prudence!

D'ÉRIGNY.

Nous faisons là un joli métier!

CHAMPAGNAC.

C'est délicieux, n'est-ce pas ?

D'ÉRIGNY.

C'est abominable !

CHAMPAGNAC.

Innocent!... Ah! cette clef ira peut-être! (Il montre la clef d'une porte latérale.) Mais allons donc, mon ami!... (Il va lui-même la prendre. Il marche comme un paralytique! et ça porte l'épaulette ! et ça se dit amoureux!... il est bien comme son écusson. (Il cherche à faire entrer la clef dans la serrure de la chambre de Marguerite.)

D'ÉRIGNY.

Il paraît qu'elle n'entre pas !

CHAMPAGNAC.

Laissez donc... nous la forcerons bien... Ah! tu te fais prier... ah! tu fais des difficultés... crac... voilà la porte en dedans. (Il la brise.)

D'ÉRIGNY.

Miséricorde!... il a cassé la porte... qu'est-ce qu'on dira?... Ma foi! je vous plante là, moi!...

CHAMPAGNAC.

Si vous bougez, c'est moi qui épouse Marguerite!

MARGUERITE, sortant de sa chambre.

Quel est ce bruit?... cette porte brisée!... monsieur d'Érigny!... quelqu'un!...

D'ÉRIGNY.

Oh! mademoiselle, me pardonnerez-vous mon audace?

CHAMPAGNAC.

Attendez un peu, elle aura bien autre chose à vous pardonner, ma foi!

MARGUERITE.

Mais, monsieur...

CHAMPAGNAC, à d'Érigny.

Vous allez enlever mademoiselle.

MARGUERITE.

M'enlever!... moi, quitter ma bienfaitrice!...

D'ÉRIGNY.

Ah! mademoiselle, croyez bien que je ne permettrai jamais...

CHAMPAGNAC.

Vous allez enlever mademoiselle, vous dis-je.

D'ÉRIGNY.

Un rapt.. jamais, par exemple!

CHAMPAGNAC.

Silence! c'est convenu... Un mot encore, et je vous enlève tous les deux!

D'ÉRIGNY.

Mais...

MARGUERITE.

Monsieur...

CHAMPAGNAC.

Restez là... Je vais devant, en éclaireur... voir si rien ne s'oppose à notre passage... puis nous volons à la poste... nous prenons une chaise, et au triple galop...

D'ÉRIGNY.

Oui, pour que nous versions, n'est-ce pas? Du tout, du tout! on peut se casser quelque chose...

CHAMPAGNAC.

Eh! qu'importe, ça se raccommode... ne bougez pas, restez là... je reviens. (Il sort avec vivacité par le fond.)

SCÈNE XIV.

MARGUERITE, D'ÉRIGNY, puis LOUISE.

MARGUERITE.

Ah! monsieur, qui aurait cru que vous eussiez osé!...

D'ÉRIGNY.

Je ne l'aurais certes pas cru plus que vous.

MARGUERITE.

Ce qu'il y a de pis, c'est que nous ne pouvons plus reculer maintenant.

D'ÉRIGNY.

Nous ne pouvons plus?... vous êtes bien sûre?... Eh bien! alors, venez, je vous enlève!... il en arrivera ce qu'il pourra!... (Il lui offre son bras.)

LOUISE, se trouvant devant eux.

Arrêtez!

MARGUERITE.

Aïe! ma cousine!

D'ÉRIGNY.

Nous sommes découverts!

MARGUERITE.

Je tremble.

D'ÉRIGNY.

Je voudrais être au sein de ma famille.

MARGUERITE.

Ma cousine...

LOUISE.

Pas un mot!

D'ÉRIGNY.

Croyez bien...

LOUISE.

Silence! (A Marguerite.) Toi, rentre vite dans ta chambre.

MARGUERITE.

Vous êtes toujours fâchée?

LOUISE.

Je t'aime plus que jamais!

MARGUERITE.

Qu'entends-je? (Elle rentre.)

LOUISE, à d'Érigny.

Quant à vous...

D'ÉRIGNY.

Je comprends... j'ai bien l'honneur... (Il va pour sortir.)

LOUISE.

Pas par là... (Lui montrant la porte.) Dans ma chambre.

D'ÉRIGNY.

Me permettre...

LOUISE.

Obéissez... vous serez heureux tous les deux. (D'Érigny entre dans la chambre de Louise.)

SCÈNE XV.

LOUISE, CHAMPAGNAC.

CHAMPAGNAC, entrant vivement par la porte du fond.

Venez vite... le chemin est sûr... personne ne nous surprendra... mais ça presse... Eh bien! où diable sont-ils?

LOUISE, allant à lui.

Malheureux!

CHAMPAGNAC.

Oh! Louise!

LOUISE.

Vous encore ici? Vous ne craignez donc pas?...

CHAMPAGNAC.

Quoi!

LOUISE.

S'il vous voit, il vous tuera!

CHAMPAGNAC.

Qui?

LOUISE.

Mon mari!

CHAMPAGNAC.

Mais il est mort!

LOUISE.

Il s'est sauvé... seul... à la nage...

CHAMPAGNAC.

Quel nageur!

LOUISE.

Et je tremble à chaque instant... (Elle regarde.)

CHAMPAGNAC.

Il est donc ici?

LOUISE.

Là, dans cette chambre.

CHAMPAGNAC, se frottant les mains.

Ah! il est revenu!... ah! il n'est pas mort!

LOUISE.

Fuyez donc, et ne reparaissez jamais.

CHAMPAGNAC.

Comment, jamais!... et c'est vous qui prononcez un pareil mot, Louise!

LOUISE.

Tromper... mon époux...

CHAMPAGNAC.

Vous avez raison... il vaut mieux que je vous enlève... c'est plus loyal.

LOUISE.

Moi, la femme d'un autre!

CHAMPAGNAC.

Eh! pardieu! si vous n'étiez la femme de personne, je ne vous enlèverais pas!

LOUISE.

C'est impossible!... Adieu!

CHAMPAGNAC.

Arrêtez!...

LOUISE.

Adieu pour toujours!... (Elle entre dans sa chambre.)

SCÈNE XVI.

CHAMPAGNAC, seul.

Louise! Louise!... Elle est partie!... ne plus la revoir... elle!... une femme si ravissante!... Et ce matin, pourtant, je voulais la fuir... Mais j'étais donc fou!... j'en serais mort plus tard de chagrin... sans savoir pourquoi... Et cet imbécile de mari qui s'avise... Que diable! on ne fait pas annoncer à sa femme qu'on vient de mourir, et, quelque temps après, on n'arrive pas soi-même lui dire : je te préviens que je me suis trompé, et que je me porte bien!

D'ÉRIGNY, en dehors, grossissant sa voix.

Oui, madame, vous recevez un homme, ici... chez vous... chez moi.

CHAMPAGNAC.

Oh! oh! la voix du mari!

D'ÉRIGNY.

Je viens de voir un chapeau gris.

CHAMPAGNAC.

Le mien! maudit chapeau!...

D'ÉRIGNY.

Je vous préviens que si je découvre quelqu'un, je le tue!... c'est mon droit.

CHAMPAGNAC.

Comme il y va! mais j'ai mon droit aussi, moi... celui de me défendre, et nous verrons qui de nous deux .. Hum! hum!... il est chez lui... chez sa femme... et je ne sais pas jusqu'à quel point on peut tuer un mari dans sa maison... sans que le Châtelet ou la Bastille .. diable! diable!

D'ÉRIGNY.

Qu'il tremble!... je suis armé!

CHAMPAGNAC.

Ah!... il est armé!... eh bien! non! je ne m'en irai pas. (Il se cache derrière la porte que d'Érigny ouvre.)

D'ÉRIGNY, entrant au troisième juron.

Maugrebleu! sambleu! palsambleu!... personne!... bon, ma grosse voix a fait son effet... il est parti!...

CHAMPAGNAC, se montrant tout à coup.

Je ne crois pas.

D'ÉRIGNY, à part.

Ah! diable!... encore lui!...

CHAMPAGNAC, à part.

Que vois-je? Le petit officier!... et dans la chambre de Louise!...

D'ÉRIGNY, à part.

D'où diable sort-il? Moi qui croyais l'avoir fait partir... me voilà bien.

CHAMPAGNAC.

C'est donc vous, monsieur, qui avez osé...

D'ÉRIGNY, à part.

Vous verrez que c'est lui qui me mettra à la porte.

CHAMPAGNAC.

Ah! traître!... car je comprends tout maintenant! tu faisais semblant d'aimer Marguerite pour cacher...

D'ÉRIGNY.

Mais je n'ai rien caché du tout, je vous jure.

CHAMPAGNAC.

Et tu prenais la voix du mari, espérant...

D'ÉRIGNY.

Mais ce n'est pas moi! c'est madame Louise qui a inventé tout cela... le mari comme le reste... car il paraît qu'elle ne veut plus vous épouser.

CHAMPAGNAC.

Elle?

D'ÉRIGNY.

Et elle m'accorde la main de mademoiselle Marguerite... si je parviens à vous renvoyer... Rendez-moi donc le service... vous qui êtes si obligeant...

CHAMPAGNAC.

Misérable!... ah! elle n'a plus de mari!... ah! elle veut me chasser!... mais c'est moi plutôt qui vais...

D'ÉRIGNY, à part.

Là!... qu'est-ce que je disais?...

CHAMPAGNAC.

Et d'abord... vous allez me rendre raison de cette insulte.

D'ÉRIGNY.

Moi! allons, bon! il va falloir que je me batte à présent!

CHAMPAGNAC.

Oui, j'aurai votre vie... ou vous aurez la mienne.

D'ÉRIGNY.

Nous ferions peut-être bien mieux de garder chacun ce qui nous appartient.

CHAMPAGNAC.

Ah çà! est-ce que vous auriez peur?

D'ÉRIGNY.

Peur!...

CHAMPAGNAC.

Est-ce que vous seriez un lâche?

D'ÉRIGNY.

Par exemple!

CHAMPAGNAC.

Alors, vous acceptez?

D'ÉRIGNY.

Certainement, j'accepte! (A part.) Oh! quelle idée!

CHAMPAGNAC.

Ah! vous acceptez?

D'ÉRIGNY.

Oui, monsieur, marchons!

CHAMPAGNAC, à part.

J'aurais mieux aimé qu'il n'acceptât pas, je l'y aurais forcé.

ENSEMBLE.

Air : *Marche des Diamants.*

Allons, partons sans discourir.
Croiser le fer! Dieu, quel plaisir!
On se sent rajeunir
Lorsque l'on doit vaincre ou mourir.

D'ÉRIGNY.

Allons, partons sans discourir.
Ah! ce n'est pas un grand plaisir!
Mais j'y dois consentir,
Marchons, allons vaincre ou mourir!

CHAMPAGNAC.

Ah! l'on veut d'ici me bannir,
Mais j'y saurai bien revenir.

D'ÉRIGNY.

Avec lui, feignons de sortir,
Afin de le faire partir.

Reprise de l'ensemble.

(Ils sortent ensemble.)

SCÈNE XVII.

LOUISE, MARGUERITE, puis D'ÉRIGNY.

LOUISE, sortant de sa chambre.

A merveille! il est parti!

MARGUERITE, accourant de l'autre chambre.

Ah! ma cousine!... une querelle affreuse!... M. d'Érigny... M. de Champagnac... ils viennent de sortir ensemble!

LOUISE, riant.

C'est parfait! c'est délicieux!

MARGUERITE.

Comment! vous riez! au lieu de courir les séparer... Mais ils vont se battre, se tuer!

LOUISE.

Calme-toi, M. d'Érigny, par mon ordre, conduit seulement M. de Champagnac jusqu'à la porte de chez moi.

MARGUERITE.

Vous n'aimez donc plus M. de Champagnac?

LOUISE.

Je l'aime plus que jamais!

MARGUERITE.

Et vous croyez qu'il vous pardonnera de le faire chasser.

LOUISE.

Il a été sur le point de me quitter parce que je l'avais reçu avec trop d'empressement.

D'ÉRIGNY, entrant vivement.

Ah! enfin!... la commission est faite!

LOUISE.

Vous avez eu beaucoup de peine, n'est-ce pas?

D'ÉRIGNY.

Du tout. Comme il était furieux, arrivé à la porte de la rue, il a passé le premier, sans me faire la politesse... Alors, j'ai fermé sur lui vivement, et il s'est trouvé dehors tout naturellement.

LOUISE.

Et il s'est éloigné?

D'ÉRIGNY.

Ah bien, oui! il a essayé d'enfoncer la porte; mais celle-là est solide... Puis comme je lui avais dit... que vous ne pouviez plus le souffrir... que vous n'aviez pas de mari, et que vous n'en aviez jamais eu... il a fini par prendre son parti.

LOUISE.

Grand Dieu! mais vous serez cause qu'il ne reviendra plus

D'ÉRIGNY.

Comment! en le faisant mettre à la porte, vous vouliez...

LOUISE.

Eh! monsieur... c'était pour lui donner envie de revenir.

D'ÉRIGNY.

Oui? il lui faut des obstacles? Il n'est pas comme moi... Ah bien! soyez tranquille; alors il reviendra; car j'ai imaginé encore autre chose.

LOUISE.

Et quoi donc, monsieur?

D'ÉRIGNY.

D'abord, j'ai ordonné à Saget de fermer toutes les portes, puis... de lâcher le gros chien... (Ici l'on entend aboyer.)

LOUISE.

Miséricorde!

D'ÉRIGNY.

Puis enfin...

LOUISE.

Encore!

D'ÉRIGNY.

De charger sa carabine et de tirer sur quiconque se présenterait.

LOUISE.

Mais vous êtes donc fou, monsieur? Tuer Maurice... Marguerite... suis-moi... viens le sauver... ou mourir avec lui!... (Ici on entend un coup de feu.) Tué!... (Elle est prête à tomber, d'Érigny la soutient dans ses bras.)

D'ÉRIGNY, à Louise, dont la tête se penche sur son épaule.

Mais non, mais non : puisque j'ai recommandé à Saget de ne mettre dans son fusil... que du sel... ce n'est que du sel...

MARGUERITE, qui a été vers la fenêtre, vivement à Louise.

Il vient, ma cousine, il vient!...

LOUISE, qui a rouvert les yeux.

Par où!

MARGUERITE.

Par la fenêtre... mais prenez garde, ma cousine, s'il lui faut toujours des dangers, des obstacles...

D'ÉRIGNY.

Demain, il n'y en aura plus.

LOUISE.

Amant, je l'ai retenu par la peur d'un mari; mari... je le retiendrai... par la peur... d'un amant.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, CHAMPAGNAC.

CHAMPAGNAC, à la fenêtre.

Louise!

LOUISE.

Maurice!

CHAMPAGNAC.

Je viens expirer à vos pieds... je suis déchiré, criblé de balles!...

D'ÉRIGNY, bas à Louise.

Ne lui dites pas que ce n'est que du... il serait furieux.

CHAMPAGNAC.

Je sais tout, et je suis revenu... vous ne m'avez jamais aimé... vous avez voulu vous débarrasser de moi. Eh bien!... je ne sortirai d'ici, que mort... ou votre époux.

LOUISE.

Monsieur!...

CHAMPAGNAC.

Votre main.

LOUISE.

Jamais!

CHAMPAGNAC, la saisissant.

Toujours!...

LOUISE, à Marguerite et à d'Érigny.

Si je lui avais dit : la voilà, il l'aurait refusée.

(Champagnac tombe aux pieds de Louise et lui baise la main. D'Érigny, de son côté, l'imite près de Marguerite.)

FIN DU CHAPEAU GRIS.

LES TROIS COUPS DE PIED

FANTAISIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE DES VARIÉTÉS
LE 9 JANVIER 1851.

EN COLLABORATION AVEC M. LOCKROY

PERSONNAGES	ACTEURS
ERNEST VERNER.	MM. Arnal.
ERNEST.	Cachardy.
DE HARDINGER, chevalier d'honneur de la margrave.	Dussert.
BURG, secrétaire de la margrave.	Jeault.
Un Garçon d'Auberge.	Rhéal.
Un Valet.	Barrier.
LA MARGRAVE.	Mmes Jollivet.
MINA, sa nièce.	Cénau.
WILHMINE.	Virginie.
L'HOTESSE.	Ozy.

La scène est en Allemagne.

LES TROIS COUPS DE PIED

ACTE PREMIER.

Une salle d'auberge. — Au fond, une porte conduisant à l'extérieur. — A droite, dans l'angle, une fenêtre avec un balcon surmonté d'une banne. — A droite, premier plan, une porte conduisant à la cuisine. — A gauche, dans l'angle, une autre porte. — A droite, près de la fenêtre, un guéridon, sur lequel il y a un plateau avec tasse et soucoupe, une lampe carcel et une petite sébile. — A gauche, sur le devant, une table, sur laquelle il y a une autre lampe carcel, des ciseaux, une burette d'huile et des chiffons. — Sur une chaise, au fond, à gauche, est une veste, et sur une autre, à droite, un tablier de cuisine. — D'autres chaises.

SCÈNE I.

LE CHEVALIER DE HARDINGER,

UN GARÇON D'AUBERGE.

(Au lever du rideau, le chevalier réfléchit; le garçon achève de ranger.)

LE GARÇON.

Pour quelle heure Son Excellence a-t-elle demandé des chevaux?

LE CHEVALIER.

Je ne sais pas!

LE GARÇON.

Est-ce que Son Excellence n'est plus aussi pressée de partir?

LE CHEVALIER.

Qu'est-ce qui vous a dit ça?

LE GARÇON.

Dame! il me semblait...

LE CHEVALIER.

Allez-vous-en!

LE GARÇON.

J'avais cru...

LE CHEVALIER, trépignant.

Allez-vous-en! (Le garçon se sauve par le fond.)

SCÈNE II.

LE CHEVALIER, puis L'HOTESSE.

LE CHEVALIER, seul, s'asseyant à droite.

Je suis très-préoccupé. Son Altesse la margrave, mon illustre souveraine, m'honore d'une mission toute confidentielle et secrète. Il y a trois jours, elle m'expédie de la résidence à l'université de Gœttingue. Là, me dit-elle, je trouverai un jeune homme auquel elle prend un intérêt... tout maternel, et dont, jusqu'à ce jour, elle n'a pu avouer la naissance. Je m'empresse d'obéir à ses ordres; j'arrive à Gœttingue et je découvre... (Se levant.) ou plutôt, je crois découvrir cet enfant mystérieux qu'on désigne sous le nom d'Ernest. Je lui remets, avec l'ordre de voyager pendant quelques mois, une somme assez ronde... Deux jours après, j'apprends que j'ai commis une horrible bévue, et que l'individu que j'ai gratifié des largesses de ma souveraine, n'a aucun rapport avec celui que je cherche. Heureusement je ne perds pas la tête, et grâce à une course rapide, j'ai pu rentrer en possession de la somme. Mais comment aborder Son Altesse? que lui dire? quels renseignements lui donner sur cet autre Ernest que je n'ai pu trouver? Je suis bien préoccupé.

L'HOTESSE, entrant par la droite, à la cantonade.

Le dîner, tout de suite... Tâchez que le gibier soit cuit à point... N'oubliez pas cette fois de plumer vos volailles... (Voyant le chevalier.) Ah! monseigneur!... monseigneur veut-il être servi tout de suite?

LE CHEVALIER.

Oui... non... quoi?... hein?... tout de suite?... non... comme vous voudrez...

L'HOTESSE.

C'est que monseigneur avait demandé son dîner pour six heures.

LE CHEVALIER.

Moi?... c'est possible!... est-il prêt?

L'HOTESSE.

Oui, monseigneur!

LE CHEVALIER.

Eh bien! faites servir... que diable!... vous voyez que je suis préoccupé... très-préoccupé. (Il sort par la gauche.)

SCÈNE III.

L'HOTESSE, puis VERNER.

L'HOTESSE, seule.

Est-il drôle!... N'importe... un seigneur de la cour, un chevalier de la margrave, c'est peut-être une occasion unique de mettre l'auberge de l'Aigle-Noir en réputation à la résidence... (Allant à la fenêtre.) Ah! Frantz, occupez-vous sans retard de remiser la chaise de poste. Vous savez que j'ai installé monsieur le chevalier d'honneur dans les deux dernières chambres. Ainsi, tout est pris pour

le moment, plus de place pour personne dans mon auberge.

VERNER, entrant par le fond, crotté, mouillé.

Pour personne, diable! et moi?...

L'HOTESSE, se retournant.

Que voulez-vous, que demandez-vous, mon ami?

VERNER, s'avançant en souriant.

Une place dans votre auberge... où il n'y a plus de place.

L'HOTESSE.

S'il n'y en a plus, alors...

VERNER.

Alors, ma chère hôtesse, il y en aura bien une petite pour moi?

L'HOTESSE.

Oh! impossible!

VERNER.

Ne fût-ce que dans votre cœur compatissant et au coin du feu de vos beaux yeux?

L'HOTESSE, riant.

Il y a encore moins de place là... qu'ailleurs.

VERNER.

Ça ne m'étonne pas, mais en se serrant un peu... c'est, qu'en conscience, il ne fait pas un temps à se promener sur les grandes routes, une canne à la main.

L'HOTESSE.

Je n'ai pas de parapluie à vous prêter.

VERNER.

Alors je vous demanderai un bateau... Donnez-vous donc la peine de regarder. (Il va à la fenêtre.)

L'HOTESSE.

Oui, oui... je sais...

VERNER.

Hein? pour un homme qui n'a jamais osé faire de pleine eau!

L'HOTESSE.

Vous êtes arrivé à pied... vous devez être trempé?

VERNER.

Mais, à vous parler sans détour, je n'ai pas un atome de sec entre cuir et laine.

L'HOTESSE.

Avec ça, les pluies d'automne sont froides.

VERNER.

Heureusement on se réchauffe vite auprès d'une jolie femme!

L'HOTESSE.

Vous êtes galant. Pauvre garçon!... mais vous ne pouvez pas garder cet habit-là? (Elle va prendre la veste placée au fond sur une chaise.)

VERNER.

C'est ce que je me dis depuis deux ans.

L'HOTESSE.

Tenez, voilà une veste.

VERNER, retirant sa redingote et la mettant sur une chaise.

Je suis loin de dédaigner cet humble vêtement... d'abord il est neuf, et puis c'est une façon d'entrer chez vous, (Mettant la veste.) et j'y entre.

L'HOTESSE.

Par malheur, c'est le seul logement que j'aie à vous donner.

VERNER.

J'aurai de la peine à y mettre un lit... mais bast! peut-être qu'en cherchant bien vous finirez par découvrir pour moi quelque appartement moins exigu!

L'HOTESSE.

Impossible... et d'ailleurs je ne puis pas m'en occuper, il faut que j'arrange mes lampes. (Elle va chercher une lampe sur le guéridon.)

VERNER.

Vos lampes? par exemple! pour qui me prenez-vous? ça me regarde.

L'HOTESSE.

Vous êtes lampiste?

VERNER.

Je le deviendrais volontiers si vos regards étaient la flamme à laquelle... (Il lui prend la taille.)

L'HOTESSE.

Finissez donc, mauvais sujet!

VERNER, prenant la lampe qu'il pose sur la table, et se mettant à la besogne.

En réalité, je n'exerce pas habituellement cette profession, assez malpropre... (Mettant un tablier de cuisine que l'hôtesse avait pris pour elle.) mais je ne refuse pas de m'y livrer un moment pour vous plaire. D'ailleurs la mécanique, la physique, la lumière, ça rentre dans mes études à l'Université.

L'HOTESSE, avec surprise et admiration.

Ah! vous avez été à l'Université?

VERNER.

Si j'y ai été?... dès l'âge le plus tendre; je ne sais même pas quand j'en sortirai.

L'HOTESSE.

De l'Université?

VERNER, venant près de l'hôtesse.

AIR : *Que d'établissements nouveaux.*

Depuis dix ans, c'est déjà vieux,
Je bats avec persévérance
Les sentiers souvent épineux
Des lettres et de la science.
Mais ma mémoire, par malheur,
Nouveau tonneau des Danaïdes,
De mon estomac est la sœur...
Et tous les deux sont toujours vides.
Plus on y met, plus ils sont vides.

De sorte que, quand j'arrive au bout, en face de ma thèse...

L'HOTESSE.

Vous recommencez...

VERNER.

Et toujours avec un nouveau plaisir. (Il retourne à la table.)

L'HOTESSE.

Ah çà! pour qu'on vous permette de vous perfectionner si longtemps dans vos études, il faut

que vous soyez un jeune homme de bonne famille?

VERNER.

Eh! eh! ça se pourrait bien!

L'HOTESSE.

Vous n'en êtes pas sûr?

VERNER.

Pas précisément, vu que je n'ai jamais connu ni papa ni maman!

L'HOTESSE.

En vérité?

VERNER.

C'est un secret que, tout en faisant votre ménage, (Versant de l'huile dans la lampe.) je puis verser dans votre sein. J'ignore à quel mortel je dois le jour et dans quel endroit il m'a perdu; ma nourrice m'a bien dit qu'on m'avait trouvé sous une feuille de chou, mais ce renseignement banal ne m'a que médiocrement aidé dans mes recherches.

L'HOTESSE.

Vous ne vous connaissez ni père ni mère?

VERNER.

Hélas!... Avez-vous du tripoli?... (L'hôtesse va pour aller au guéridon; il la devance et prend la sébile qui y est placée.) Nous sommes deux à l'Université qui jouissons de ce douloureux privilége. Tous deux nous répondons au nom d'Ernest.

L'HOTESSE.

Deux frères?

VERNER.

Ce n'est pas impossible!

L'HOTESSE.

Deux jumeaux, peut-être?

VERNER.

Vous pouvez le penser, bien qu'il y ait entre nous une dizaine d'années de différence. Tous deux nous jouissons en secret d'une pension mystérieuse, et cette pension nous est comptée...

L'HOTESSE.

Également?

VERNER, retournant à la table.

Non, inégalement! Celle de l'autre Ernest est fort grosse.

L'HOTESSE.

Et la vôtre est fort mince?

VERNER.

Vous l'avez, parbleu! deviné... Heureusement nous partageons... c'est une idée que j'ai eue... (Revenant à l'hôtesse.) Tous deux, enfin, nous sommes amoureux, moi, d'une séduisante créature, frêle, blonde et parfaitement déshéritée de la fortune; lui, de je ne sais quelle princesse.

L'HOTESSE.

D'une princesse!

VERNER, retournant à la table.

Oui, une princesse qu'il a rencontrée à Gœttingue, et après laquelle il court, négligeant tout, oubliant tout pour elle... excepté sa bourse, qu'il a la manie d'emporter avec lui... Et les conséquences en sont assez désastreuses pour moi, surtout après le tour que la fortune vient de me jouer.

L'HOTESSE.

A vous?

VERNER, avec exaltation.

J'ai été volé, madame!

L'HOTESSE.

Pas possible!

VERNER.

Pas possible!... volé... dépouillé...

L'HOTESSE.

Par qui?

VERNER.

C'est ce que je demande, par qui? (Venant près de l'hôtesse.) Figurez-vous qu'avant-hier, à Gœttingue, à la nuit tombante, un homme d'un âge... indéterminé... d'une figure... enveloppée d'un manteau, pénètre mystérieusement dans ma chambre; et, après avoir commencé par souffler une boug'e... « Vous vous nommez Ernest? dit-il. — Réponse « affirmative de ma part... Vous êtes étudiant? — « — Même affirmation. — C'est vous que je cher- « che... De puissantes raisons font désirer aux « personnes qui veillent secrètement sur vous que « vous quittiez momentanément vos études. Voici « huit cents florins, prenez-les et partez. — Vieil « inconnu, lui répondis-je, vous pouvez croire que « j'obéirai! mais, de grâce, indiquez-moi de quel « côté je dois porter mes pas. — Ça m'est bien « égal, repartit le noble étranger. — Et, faisant « pétiller entre ses doigts une allumette phospho- « rique, il disparut dans les profondeurs de l'es- « calier... » (Il retourne à la table et monte une lampe.)

L'HOTESSE.

Ah!... il vous laissa cependant vos huit cents florins?

VERNER.

Soigneusement renfermés dans une sacoche de cuir de Russie... (On entend le bruit d'un ressort qui se détend. — A part.) Je crois que j'ai cassé la lampe... (Haut.) Le lendemain, à la brune... (A part, quittant la table.) Ne lui disons pas le service que je viens de lui rendre... (Haut.) J'avais déjà fait quatre lieues, mollement bercé dans une berline de voyage. Je venais de souper... et, retiré dans ma chambre, en proie aux plus doux rêves d'avenir, aux plus délicieuses illusions de l'amour, je bassinais voluptueusement les draps qui allaient me recevoir; ma bougie était sur ma commode, ma sacoche à côté de ma bougie, j'étais dans le costume d'un homme qui va se coucher; j'avais sur la tête un foulard, aux pieds des pantoufles, et... je n'avais que mon foulard et mes pantoufles...

L'HOTESSE.

Je vois ça d'ici!

VERNER.

Tout à coup ma porte s'ouvre, un homme s'élance dans ma chambre, souffle ma bougie, et je me sens frappé...

L'HOTESSE.

Bah !

VERNER.

Très-bas, par un pied inconnu qui devait avoir été lancé de face. Je me retourne, je me précipite... personne... le pied avait disparu et mon argent avec lui.

L'HOTESSE.

Votre argent aussi?

VERNER.

Je cours, j'appelle, je réclame... l'hôtesse, au lieu de me répondre, s'enfuit en me voyant. Je m'élance sur le seuil de la maison, dans la rue... je m'enquiers, j'interroge... par un froid assez vif... J'apprends enfin que mon inconnu, mon filou, est un homme très-distingué! taille moyenne, nez moyen, bouche moyenne, habit moyen... non, gris-marron, quarante à soixante ans, qui, arrivé de Gœttingue, ventre à terre dans sa chaise de poste, est monté chez moi comme un trait, en est redescendu comme une flèche et a continué immédiatement sa route... Lâche!... (Prenant une des lampes.) Voilà vos lampes déran... non, arrangées. (Il remonte vers le guéridon.)

L'HOTESSE.

Merci... Et qu'est-ce que vous avez fait?

VERNER, revenant la lampe à la main.

Parbleu! je me suis mis sur sa trace, ce matin; mais, vous comprenez qu'à pied... Il faudra ne vous en servir que demain, elle n'ira bien que demain... les lois de la physique... (Il pose la lampe sur le guéridon, redescend la scène, et ôte son tablier.)

L'HOTESSE.

Voilà une singulière aventure.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE GARÇON, puis ERNEST.

LE GARÇON, entrant par le fond.

Madame! madame! encore un voyageur!

L'HOTESSE.

Oh! cette fois...

LE GARÇON, l'interrompant.

C'est ce que je lui ai dit...

L'HOTESSE.

Et qu'a-t-il répondu?

LE GARÇON.

Imbécile... Le voilà. (Ernest entre par le fond.)

ERNEST, à l'hôtesse, tout en posant son manteau sur une chaise au fond.

Je ne demande pas de chambre... des chevaux seulement, madame, des chevaux!

L'HOTESSE.

C'est différent, monsieur, on va tâcher de vous en procurer. (Elle sort avec le garçon par le fond.)

SCÈNE V.

ERNEST, VERNER.

VERNER, apercevant Ernest.

Que vois-je? Ernest!

ERNEST.

Qui m'appelle?

VERNER, lui tendant les bras.

Moi!... L'autre Ernest, ton ami...

ERNEST.

Est-il possible? Toi, ici, dans cette auberge et sous ce costume?

VERNER.

Que veux-tu! le malheur des temps. J'éprouvais singulièrement le besoin de te presser sur mon cœur. Tu sais que, quand tu es parti, le trésor public était dans ta bourse?

ERNEST.

Ah! c'est vrai!... et j'ai emporté... Pardon, l'amour fait tout oublier. Tout à l'heure nous partagerons.

VERNER.

Oh! ça ne presse pas. Ce cher ami! As-tu ta bourse sur toi? Non!... Alors, ça ne presse pas. Causons, causons de ce qui t'intéresse... de ton amour!

ERNEST.

Elle m'aime, mon cher ami, elle m'aime!

VERNER.

Qui?

ERNEST.

La princesse.

VERNER.

La princesse, qui est venue l'an dernier, à Gœttingue, aux fêtes de Pâques!... Vertudieu! prends garde! ne va pas faire de bêtises... ou plutôt... fais-en, fais-en beaucoup, mon ami, car, moi aussi, je comprends toutes les folies du sentiment, moi aussi j'aime, et je me sens capable de commettre pas mal de choses insensées.

ERNEST, qui écoute à peine.

Ces maudits chevaux, s'ils arrivaient!

VERNER.

Ce sont des chevaux qui te tracassent : c'est un âne qui a fait mon bonheur, tu t'en souviens?

ERNEST.

Oui, à Gœttingue, à l'époque où la princesse y était... dans le parc, deux jeunes filles montées sur un âne... au bord d'un ruisseau... que cet intelligent animal refusait de franchir...

VERNER.

Obstinément.

ERNEST.

Et que tu eus l'ingénieuse pensée de décider à s'élancer en avant...

VERNER.

En le tirant en arrière par la queue...

LE GARÇON, entrant par le fond, à Ernest.

Ah! monsieur, monsieur!...

ERNEST, vivement.

Les chevaux sont arrivés?

LE GARÇON.

Non, je viens vous prévenir qu'il n'y en a pas encore... afin que vous ne vous impatientiez pas... (Il sort par le fond.)

ERNEST, redescendant à droite.

Le moyen est nouveau... Animal!

VERNER, riant.

Ah! oui, il est nouveau!...

ERNEST.

Ah!... tu es bien heureux, sais-tu?...

VERNER.

Heureux! moi? Tu me dis ça précisément le jour...

ERNEST.

Eh! sans doute, heureux; ta passion est une pastorale, une églogue, tandis que la mienne...

VERNER.

La tienne?

ERNEST.

Qui sait ce qu'elle peut enfanter de malheurs!

VERNER.

Tu me fais frémir! Ta princesse t'aime, dis-tu?

ERNEST.

Oui, mais elle n'est pas libre; sa tante, la margrave, la femme la plus extravagante, la plus folle et la plus sentimentale de toute l'Allemagne, se propose de la marier.

VERNER.

A un autre que toi? (Chantant.)

En vain tu veux me rendre esclave,
Ton pouvoir, je le brave,
O farouche margrave!

Voilà ce qu'il faut qu'elle lui chante.

ERNEST.

Oui, mais si, pour l'en punir, cette vieille princesse, aussi ridicule qu'elle est entêtée, la fait jeter dans un couvent... si elle emploie la violence...

VERNER.

Je n'y pensais pas.

ERNEST.

Un billet d'elle que j'ai reçu, il y a quelques heures, m'avertit que dès demain, peut-être, son impitoyable tante...

LE GARÇON, rentrant par le fond.

Monsieur?

ERNEST.

Qu'est-ce? viens-tu me dire encore qu'il n'y a pas de chevaux?

LE GARÇON.

Oh! cette fois!...

ERNEST, vivement.

Il y en a?

LE GARÇON.

Deux, monsieur, deux!

ERNEST.

Dis-le donc...

LE GARÇON, à part.

Un aveugle et un boiteux. (Il sort par le fond.)

ERNEST.

Dieu soit loué! j'arriverai à temps.

VERNER, allant à lui.

Tu pars! je comprends, tu n'as pas une minute à perdre... va.

ERNEST, remontant pour prendre son manteau.

Je te dirai le reste plus tard.

VERNER.

Quand tu voudras, réglons seulement...

ERNEST.

Je ne puis achever à cette heure...

VERNER.

Ne te gêne pas... réglons...

ERNEST.

Adieu!

VERNER.

Je serais bien aise de régler.

ERNEST.

Je te reverrai, je t'écrirai...

VERNER.

Mais ce n'est pas cela...

ERNEST.

Au revoir! adieu!... (Il sort vivement par le fond.)

SCÈNE VI.

VERNER, le suivant et élevant la voix.

Ce n'est pas ça! Et ce partage que tu m'avais promis?... Laisse-moi au moins ta montre. (Revenant en scène.) Il s'en va!... il ne m'entend pas!... il m'abandonne dans la position de fortune la plus désespérée... (Bruit de grelots. — Courant à la croisée.) Ernest!... Pst... par ici! Je voulais te dire... il me vient une idée. (A lui-même.) Au fait, c'est une idée? (Haut.) Attendez donc, postillon! Si tu m'emmenais avec toi? hein? (Fouet et grelots.) Postillon? Parti! (Il revient en scène.) Il va falloir que je le rattrape à pied! Décidément, je suis né pour courir après les voitures. (Il remonte. — Vers la fin de ce monologue, on a entendu sonner à deux reprises; on sonne de nouveau.)

SCÈNE VII.

VERNER, WILHMINE, entrant par la gauche.

WILHMINE, à la cantonade.

Puisque vous êtes pressé de dîner, mon oncle, et que personne ne vient; il faut bien que j'y aille. (Elle traverse la scène.)

VERNER, à part, au fond.

Oh! la jolie petite voix!

WILHMINE.

Il est singulier que, dans une auberge comme celle-ci, on soit obligé de faire soi-même ses commissions.

VERNER, à part, descendant la scène.

Des commissions! si je proposais de m'en charger... elle me donnerait peut-être quelque chose. (Haut et avec empressement.) Mademoiselle ou madame...

WILHMINE, sans le regarder.

Merci, mon ami, je voulais faire dire à la cuisine...

VERNER.

Je ne me trompe pas... Cette voix flûtée!...

WILHMINE, le regardant.

Oh! mon Dieu! cette bonne figure!...

VERNER.

Ça vous fait le même effet, n'est-ce pas?

WILHMINE.

Vous êtes le jeune homme qui...

VERNER.

Et vous la demoiselle que...

WILHMINE.

Dans le parc de Gœttingue...

VERNER.

Au bord d'un ruisseau...

Air : *Qu'il est flatteur d'épouser celle...*

La route était mystérieuse.

WILHMINE.

Le jour nous quittait à regret.

VERNER.

Vous marchiez distraite et rieuse.

WILHMINE.

Vous suiviez timide et discret.

VERNER.

Depuis lors, prés, ruisseaux, verdure,
Tout me rappelle un jour si doux.

WILHMINE.

Je n'ai pas vu, je vous le jure,
Un âne, sans penser à vous.

VERNER.

Vous ici! vous! une rencontre si imprévue... (La saluant.) Mademoiselle!...

WILHMINE, faisant la révérence.

Monsieur!... moi qui vous prenais pour un domestique.

VERNER.

Je ne suis que votre serviteur!

WILHMINE.

Vous êtes bien honnête.

VERNER.

Votre heureux serviteur, puisque je trouve une seconde fois l'occasion de vous parler... et, à ce propos, convenez que je serais le plus stupide des hommes, si je n'en profitais pas pour vous demander votre nom.

WILHMINE.

Wilhmine Wilner.

VERNER.

Et vous habitez d'ordinaire?...

WILHMINE.

La résidence. Je viens de voyager, j'ai quitté Gœttingue hier...

VERNER.

Gœttingue où j'étais! Gœttingue, à qui j'ai dit adieu au moment où vous en sortiez peut-être?...

WILHMINE.

En compagnie de monsieur de Hardinger, mon oncle et mon tuteur.

VERNER.

Quoi! tous deux nous faisions même route?

WILHMINE.

Voyez le hasard!

VERNER.

Et nous ne nous sommes pas aperçus!...

WILHMINE.

Vous avez peut-être, de la croisée de quelque auberge, vu passer notre voiture.

VERNER.

O Wilhmine! mon cœur vous eût reconnue... et, d'ailleurs, je n'ai séjourné qu'à Varbourg, pour y coucher, dans la seule auberge que possédât le village.

WILHMINE.

Tiens! nous nous y sommes arrêtés aussi.

VERNER.

Vous aussi, à Varbourg?

WILHMINE.

Hier soir.

VERNER.

Longtemps?

WILHMINE.

Oh! quelques minutes... le temps d'opérer un recouvrement.

VERNER.

Un recouvrement?

WILHMINE.

Oui, mon tuteur avait des fonds en vue, une rentrée à faire sur la route.

VERNER.

Dans cette auberge-là? précisément?... (A part.) Peste! mais à moins qu'il ne soit receveur des contributions, il me semble que ça coïncide singulièrement... (Haut.) Wilhmine, je ne suis pas curieux... non... mais je vous prie de m'indiquer de la façon la plus précise l'âge et la profession de monsieur votre tuteur.

WILHMINE.

Son âge? il a cinquante ans environ.

VERNER, à part.

Mais jusqu'ici cela se rapporterait parfaitement...

WILHMINE.

Sa condition?... Il est chevalier...

VERNER.

D'industrie?

WILHMINE.

D'industrie? Fi donc, monsieur! Pour qui nous prenez-vous? Sachez que mon oncle est chevalier d'honneur de la margrave.

VERNER.

Wilhmine, pardonnez-moi... Je suis confus... Mais alors si votre oncle occupe un rang fort au-dessus du vulgaire, vous n'êtes donc pas une simple lingère, ainsi que vous le prétendiez à Gœttingue? Ce n'est pas que j'affiche le moindre mépris pour cette profession peu goûtée des sauvages; mais enfin, ce ne peut être la vôtre, vous me trompiez.

WILHMINE.

On n'est pas obligé de dire la vérité à un inconnu. Sœur de lait de la princesse Mina...

VERNER.

De la princesse Mina?

WILHMINE.

La nièce de la margrave.

VERNER.

De la princesse de mon ami!

WILHMINE.

Je ne la quitte presque jamais. Moins observées à Gœttingue qu'à la résidence, nous nous étions échappées toutes deux du château pour nous promener en liberté dans la campagne, quand vous nous avez rencontrées.

VERNER.

Quoi! c'est la queue de l'âne d'une princesse que j'ai tirée! Eh bien! si elle règne jamais, je suis sûr qu'elle m'en tiendra compte. Alors, Wilhmine, moi aussi j'irai à la cour, comme vous, avec vous...

WILHMINE.

Oui, et d'ici là je serai mariée.

VERNER.

Mariée?... et qui vous fait croire que vous en sentirez sitôt la nécessité?

WILHMINE.

Son Altesse et M. de Hardinger, mon tuteur, ne me pressent-ils pas de le faire? que dis-je? ils ont déjà tout arrangé pour cela.

VERNER.

Pour votre mariage?... A propos: aimez-vous votre futur?

WILHMINE.

Mon Dieu, non!

Air : *Voulant par ses œuvres complètes.*

Je ne sais si je dois le dire,
Mais mon prétendu me déplaît :
Dans sa personne rien n'attire...
Il est très-vieux et fort mal fait.

VERNER.

Enfin, ce monsieur vous déplaît?

WILHMINE.

Quant aux qualités de son âme,
Pour tous, hélas! c'est un secret;
Moi, je le trouve encor plus laid,
Depuis qu'il me veut pour sa femme.

VERNER.

Et vous épouseriez un homme qui vous fait cet effet-là! un homme laid!... Allons donc!

WILHMINE.

Mais il a de la fortune, et je suis sans dot.

VERNER.

Sans dot? vous! et ces beaux yeux! et cette taille! et cette bouche qui me sourit! Wilhmine, vous avez un million, deux millions. Dès demain, je vous épouse. Il ne sera pas dit que vous serez sacrifiée à un homme laid.

WILHMINE.

Oh! je veux bien; mais mon tuteur ne me donnera qu'à quelqu'un qui aura une position dans le monde.

VERNER, avec exaltation.

Voilà bien les parents; de la fortune, un état! Ah!... ça me fait bouillir le sang de voir... qu'ils ont parfaitement raison.

L'HOTESSE, entrant par la gauche. — Elle porte une assiette de fruits.

Mad'moiselle, le dîner est servi ; M. le chevalier vous attend dans la salle à manger. (Elle sort par la droite.)

WILHMINE.

Oh! je n'ai pas faim.

VERNER.

N'importe, allez-y, mangez pour moi... je vous en saurai gré. Seulement, promettez-moi de ne pas partir sans me dire adieu.

WILHMINE.

Je vous le promets; et d'ailleurs, je resterai peu de temps à table, je prétexterai une migraine. (Elle remonte.)

VERNER.

C'est cela, revenez bien vite. Moi, je vais tâcher de faire fortune d'ici là, si je peux, mais je n'y compte pas absolument. (Wilhmine sort par la gauche.)

SCÈNE VIII.

VERNER, puis L'HOTESSE.

VERNER, seul d'abord.

Oui, je ferai fortune pour te mériter! D'abord, indépendamment de mon amour, je n'éprouve aucune répugnance à devenir riche.

L'HOTESSE, rentrant par la droite.

Mon garçon, la table est servie; et si le cœur vous en dit...

VERNER.

Mais oui, il m'en dit... Il m'en dit même beaucoup... (Il se dirige vers la porte à gauche.)

L'HOTESSE.

Non, pardon... à la cuisine!

VERNER.

A la cuisine! la patrie des marmitons! Ah! bah! ventre affamé n'a pas... d'orgueil! d'ailleurs, tout dîner vient de là... on peut bien l'aller chercher d'où il vient. (Il va pour sortir à droite.)

L'HOTESSE.

Ah! dites-moi. (Verner s'arrête.) J'ai ruminé une idée; vous êtes étudiant, je veux bien; mais enfin, dans votre position, vous devez tenir à gagner quelque chose.

VERNER.

Si j'y tiens! ô hôtesse adorable! si j'y tiens?... j'y tiens!

L'HOTESSE.

Accepteriez-vous tout ce qu'on vous offrirait?...

VERNER.

Je ne serais même pas éloigné de prendre ce qu'on ne m'offrirait pas.

L'HOTESSE.

Eh bien! dès ce soir, peut-être, pourrai-je vous procurer une place.

VERNER.

Une place... ce soir... près de vous?

L'HOTESSE.

Mauvais plaisant!... Vous savez que le chevalier d'honneur de la margrave est ici... je veux le prier de s'intéresser à vous...

VERNER.

Cette chère hôtesse!...

L'HOTESSE.

Il est un peu vif, par exemple... En arrivant, il a donné un coup de pied à Fritz qui ne l'éclairait pas assez bien... et un autre à mon mari, qui avait laissé tomber son porte-manteau. Il paraît que c'est chez lui un tic nerveux.

VERNER, à part.

Des coups de pied!... Quel renseignement!...

L'HOTESSE.

Mais vous y serez très-bien!... Laissez-moi faire, et allez toujours dîner... la place ne sera pas belle, mais elle sera bonne.

VERNER.

Excellente... si elle est comme vous. (Il lui baise la main et sort par la droite.)

L'HOTESSE.

Je crois qu'il tiendra bien sa place au dîner.

SCÈNE IX.

L'HOTESSE, WILHMINE, entrant par la gauche.

WILHMINE, à elle-même.

Je lui ai promis de revenir bien vite... (Elle regarde de tous côtés.)

L'HOTESSE.

Que cherchez-vous, ma belle demoiselle?

WILHMINE.

Ah! c'est vous, madame? ne faites pas attention, ça se retrouvera. (A part.) Je ne puis pas lui dire que je cherche un jeune homme.

L'HOTESSE, à part.

Si je me servais de cette jeune fille pour assurer le succès de mon protégé? (Haut.) Pardon, mademoiselle, vous avez l'air si bon!...

WILHMINE.

Oh! je ne suis pas méchante.

L'HOTESSE.

Alors, vous ne refuserez pas de faire un acte d'humanité... et de rendre service à un pauvre diable?

WILHMINE.

D'abord, j'aime beaucoup à rendre service. De quoi s'agit-il?

L'HOTESSE.

Il s'agit d'un jeune homme très-bien, avec qui vous avez causé ici tout à l'heure...

WILHMINE.

Ah! ce jeune homme qui...

L'HOTESSE.

Il est bien élevé... a de bonnes manières...

WILHMINE.

Je crois bien!

L'HOTESSE.

Et si vous voulez parler en sa faveur?

WILHMINE.

Oh! je ne parlerai certainement jamais contre lui... Que faudrait-il dire?

L'HOTESSE.

Mais, par exemple, que vous lui trouvez très-bon air... qu'il ne vous déplaît pas.

WILHMINE, baissant les yeux.

Ah! il faudrait avouer... C'est bien vrai qu'il ne me déplaît pas... Mais comment donc avez-vous vu ça?

L'HOTESSE.

Je ne l'ai pas vu... mais ça se trouve bien, et je vous prie de le dire.

WILHMINE.

A qui donc?

L'HOTESSE.

A monsieur le chevalier!

WILHMINE.

A mon tuteur... oh! je n'oserai jamais.

L'HOTESSE.

Cependant, si vous voulez qu'il entre à votre service?

WILHMINE.

A mon service?

L'HOTESSE.

Mais, oui... comme valet de chambre de Son Excellence.

WILHMINE.

Lui! mais c'est impossible!

L'HOTESSE.

Est-ce que vous en avez un autre en vue?

WILHMINE.

Du tout!... du tout!... mais... (A part.) Ah! mon Dieu! si c'était un moyen imaginé par lui pour me suivre?... (Haut.) Je parlerai à mon tuteur, madame, je lui parlerai.

L'HOTESSE.

Merci, ma belle demoiselle... (On entend la voix du chevalier.) Justement, il s'est levé de table... Si, moi-même, je lui en disais d'abord un mot... Qu'en pensez-vous?

WILHMINE.

Volontiers!

SCÈNE X.

LES MÊMES, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, se parlant à lui-même avec préoccupation.

Que diantre l'autre est-il devenu?

L'HOTESSE, causant toujours bas avec Wilhmine.

Ce serait plus naturel. (Haut.) Monseigneur!

LE CHEVALIER.

Merci! ça ne valait rien! (A lui-même.) Où le trouver sans renseignements précis?

L'HOTESSE.

Monseigneur va prendre son café?

LE CHEVALIER.

Est-ce que je sais?

L'HOTESSE.

Monseigneur a fini de dîner?

LE CHEVALIER.

Est-ce que je sais? vous m'accablez de questions... assurez-vous-en...

L'HOTESSE, indiquant la fenêtre.

J'avais dit de servir le café... là... sur la terrasse... Il ne pleut plus...

LE CHEVALIER.

Eh bien! allons-y. (Il remonte et s'arrête.) Ah! je tiens à partir sous peu, madame; j'y tiens beaucoup... on a dû vous dire que j'avais demandé des chevaux?

L'HOTESSE, regardant Wilhmine.

Et un valet de chambre!

LE CHEVALIER.

Un valet de chambre!... tiens, pourquoi faire?...

WILHMINE.

Mais, sans doute!

L'HOTESSE.

J'ai cru comprendre que monseigneur en avait demandé un?

LE CHEVALIER, revenant près de l'hôtesse.

Un valet de chambre, c'est possible! (A part.) Que diantre l'autre est-il devenu? (Il entre sur la terrasse avec l'hôtesse, qui a pris sur le guéridon le plateau où est la tasse.)

SCÈNE XI.

WILHMINE, VERNER, puis L'HOTESSE.

VERNER, entrant par la droite, sans voir Wilhmine.

On dîne très-bien à la cuisine, j'ai mangé comme un domestique!

WILHMINE, à mi-voix, allant à lui.

Ah! vous voilà, monsieur, il est temps; nous ne pourrons plus causer maintenant, mon oncle est là, sur la terrasse. (Elle indique la fenêtre.)

VERNER.

Monsieur votre oncle! (Allant regarder.) Cet homme moyen? bouche moyenne? (Avec un cri.) Habit marron?

WILHMINE.

Eh bien! qu'a-t-il donc? (Elle remonte.)

VERNER, à lui-même, redescendant.

Habit marron! comme mon voleur!

L'HOTESSE, revenant, bas à Wilhmine qui vient à elle.

Je viens encore de lui glisser un mot de notre jeune homme, il ne dit trop rien... je crois qu'à présent le succès dépend de vous. (Elle sort par la droite.)

SCÈNE XII.

VERNER, WILHMINE.

VERNER, à lui-même.

Comme mon voleur!... quoi! l'oncle de celle que j'aime serait tout uniment un escroc! je ne puis le croire... (Passant à droite.) Et cependant ces coups de pied!

WILHMINE, l'observant.

D'où vient cette préoccupation, monsieur?

VERNER, à part.

C'est trop rester dans cette pénible incertitude, je vais faire part à ce bon homme de l'affreux soupçon qui s'est glissé dans mon cœur. (Il remonte.)

WILHMINE.

Mais, monsieur...

VERNER, s'arrêtant et après réflexion.

Croire qu'il avouera, c'est lui supposer une âme bien repentante ou un esprit bien médiocre. (Il redescend.)

WILHMINE.

Mais, parlez-moi, monsieur, répondez!

VERNER, à part.

Comment le forcer à se trahir?

WILHMINE.

Mon oncle peut rentrer, et s'il nous trouvait causant ensemble...

VERNER, à part.

Ah!... voilà le moyen.

WILHMINE, regardant du côté de la fenêtre.

Justement, le voici.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LE CHEVALIER, paraissant sur le seuil de la fenêtre, sa tasse à la main.

VERNER, allant vivement à Wilhmine qui s'est éloignée de lui à l'approche de son tuteur.

Chère Wilhmine!...

WILHMINE, à voix basse.

Mais taisez-vous donc, monsieur!

VERNER, à part, regardant le chevalier du coin de l'œil.

Si c'est mon homme, il le fera bien voir... ou il aurait furieusement changé de caractère. (Haut.) Chère Wilhmine!

WILHMINE, à voix basse.

Quelle imprudence!

VERNER, observant toujours le chevalier du coin de l'œil.

Il écoute... à quatre mètres. (Haut.) Ne croyez pas que j'aie rien perdu des délicieuses paroles que vous venez de me dire... Non, Wilhmine, elles resteront gravées là, dans mon cœur.

LE CHEVALIER, à part.

Qu'entends-je? un laquais! (Il pose sa tasse sur le guéridon et fait quelques pas.)

WILHMINE, bas.

Vous nous perdez!

VERNER, à part, toujours l'œil sur le chevalier.

Il approche... il va se dénoncer lui-même... (Haut.) Ce qu'il nous faut à tous deux, c'est la liberté de nous aimer!.. (A part.) Deux mètres vingt-cinq... il n'y a pas de jambe humaine qui à cette distance... (Haut.) Et cette liberté, nous la prenons à la barbe... (Il l'embrasse.)

LE CHEVALIER, s'élançant et jouant du pied.

Misérable!

VERNER, s'éloignant et à part.

C'est lui!... il s'est trahi!... oh! il s'est fièrement trahi!... Seulement, j'avais mal calculé la distance. (Remontant et criant.) Au voleur!

WILHMINE, à Verner.

Que faites-vous?

LE CHEVALIER, à part, passant à droite.

Ciel!... mon jeune homme de l'auberge de Varbourg!

VERNER, le saisissant au collet.

Au voleur!

LE CHEVALIER, bas.

Monsieur... souffrez... permettez que je vous explique...

VERNER.

Au voleur!

WILHMINE, à Verner.

Mais c'est mon oncle que vous outragez, quand nous devrions être pleins de respect pour lui.

VERNER, lâchant le chevalier.

Tranquillisez-vous, chère Wilhmine, je vais d'abord le faire coffrer; puis nous irons ensemble lui demander sa bénédiction... (Courant après le chevalier qui cherche à s'esquiver.) Au voleur!

LE CHEVALIER, bas à Verner, qui le ramène sur le devant.

Monsieur... de grâce... un mot... Je ne suis pas ce que vous croyez... Je vous demande pardon pour ce qui est arrivé hier... c'est un malheur... une vivacité... je le déplore, monsieur...

VERNER.

Et moi donc, monsieur! et moi donc!

LE CHEVALIER.

Je vous en expliquerais facilement la cause, s'il n'y avait mêlé à tout ceci un secret... qui n'est pas le mien, monsieur... que je ne pourrais révéler, s'agît-il de ma vie... (A l'oreille.) Un secret d'État!...

VERNER.

Un secret d'État... Diantre! vous m'intéressez...

LE CHEVALIER.

Qu'il vous suffise de savoir qu'une première méprise a été cause... ce qui s'est passé a été le résultat d'une méprise...

VERNER.

Eh! eh! si vous en faites souvent comme ça...

LE CHEVALIER.

Et la preuve, c'est qu'en toute autre circonstance, mon premier devoir serait de vous restituer la somme que...

VERNER.

Naturellement... j'espère bien que nous allons commencer par là!

LE CHEVALIER.

Eh bien! précisément... je la garde.

VERNER.

Ah!

LE CHEVALIER.

Par la raison que je viens de vous donner tout à l'heure... Ainsi, vous voyez... (Il va pour s'éloigner.)

VERNER, le retenant.

Vous la gardez?... vous prétendez garder l'argent?... Oh! mais tout ceci devient curieux.

WILHMINE, à part.

Que disent-ils?

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, L'HOTESSE, LE GARÇON. Ils entrent par le fond. — Le garçon apporte le manteau et le chapeau du chevalier.

L'HOTESSE.

La calèche de Son Excellence est prête.

WILHMINE.

Déjà?

VERNER.

Il part!... il s'en va!... (A l'hôtesse.) Il s'en va?...

LE CHEVALIER, à Wilhmine.

Wilhmine, mettez votre mante. (Il remonte près du garçon qui lui donne son chapeau, et sort par le fond, après l'avoir aidé à mettre son manteau.)

L'HOTESSE, bas à Verner.

Eh bien! vous a-t-on accordé la place en question?

VERNER.

Quelle place?

L'HOTESSE.

De valet de chambre.

VERNER, avec indignation.

Par exemple!... je n'en veux pas!

L'HOTESSE.

Chez Son Excellence...

VERNER, transporté de joie.

Chez lui!... ô ma chère hôtesse!... ô Wilhmine!

L'HOTESSE.

Eh bien, est-ce qu'il devient fou? (Elle sort par la gauche.)

LE CHEVALIER, s'approchant de Verner.

Monsieur, j'espère que vous voudrez bien garder le secret sur ce qui s'est passé; et si un léger dédommagement pouvait vous y engager... (Il tire sa bourse.) je consentirais... (L'hôtesse rentre en apportant la mante de Wilhmine et l'aide à la mettre.)

VERNER.

J'en suis persuadé; mais... nous réglerons plus tard.

LE CHEVALIER, serrant son argent.

Volontiers! (Passant près de Wilhmine.) Viens-tu?

VERNER.

Un moment; je pars avec vous. (Il remet sa redingote et prend sa casquette.)

LE CHEVALIER.

Avec moi?

VERNER.

En qualité de valet de chambre.

LE CHEVALIER.

Vous?

VERNER.

Moi-même; vous m'avez retenu, et je vous défends de me renvoyer.

LE CHEVALIER.

Par exemple!

L'HOTESSE, à part.

Tiens! il a une drôle de manière d'entrer en place.

LE CHEVALIER, s'approchant de Verner et à mi-voix.

C'est une plaisanterie, je pense; vous sentez bien que je refuse.

VERNER, bas.

Je ne vous le conseille pas.

LE CHEVALIER, bas.

Vous oseriez!...

VERNER, bas.

Non, je me gênerais pour crier au voleur, pour tout raconter, pour faire un affreux scandale!

LE CHEVALIER, bas.

Monsieur, vous ignorez ce que d'un pareil éclat il pourrait résulter de ridicule pour moi, et de dangers pour tous deux?

VERNER, bas.

C'est bien là-dessus que je compte pour vous décider.

LE CHEVALIER, à part.

Cet homme me tient.

VERNER.

Partons-nous?

LE CHEVALIER, à part.

Par exemple! si je suis forcé de l'emmener... une fois à la résidence, il me le payera. (A Verner, bas.) Vous savez, monsieur, que je n'ai que deux places dans ma voiture...

VERNER.

Vous me prendrez sur vos genoux.

LE CHEVALIER, avec contrainte.

Eh bien donc!... (Il présente la main à Willmine.) Allons, mademoiselle.

VERNER, passant devant lui et le prévenant.

Permettez...

WILHMINE, à elle-même, donnant la main à Verner.

Il ose!...

L'HOTESSE, à part.

Voilà qu'il donne le bras à la demoiselle, à présent!...

VERNER, passant avec Willmine devant le chevalier stupéfait, puis s'arrêtant.

Ah! j'oubliais, mon cher maître, veuillez donner une quarantaine de florins à cette charmante femme, pour le dîner que j'ai pris chez elle. (A part.) Et la lampe que j'ai cassée.

L'HOTESSE.

Quarante florins!... pour un mauvais dîner!... pauvre jeune homme! ah! si j'avais su!...

VERNER.

Elle aurait ajouté deux côtelettes.

AIR des *Mousquetaires de la reine.*

VERNER, à part.

Partons, partons, la nuit commence,
Moment d'ivresse et d'espérance!
Partons, partons; oui, sa fureur
Ajoute encore à mon bonheur!

LE CHEVALIER, à part.

Partons, partons, la nuit commence,
Je punirai son insolence;
Partons, partons, car ma fureur
Ferait ici quelque malheur!

WILHMINE, à part.

Partons, partons, son assurance
Sait m'inspirer la confiance;
Partons, partons; oui, dans mon cœur
Rentrent l'espoir et le bonheur.

L'HOTESSE, à Verner.

Partez, partez, la nuit commence;
Cher voyageur, bonne espérance!
Partez, partez, ici mon cœur
Prévoit déjà votre bonheur!

(Le rideau baisse au moment où le chevalier compte à l'hôtesse les 40 florins.)

ACTE DEUXIÈME.

Un riche salon. — Porte au fond avec portières. — Quatre autres portes, deux à droite et deux à gauche. — Un guéridon sur lequel est une sonnette; à gauche, à côté du guéridon, un immense fauteuil. — A droite, un bureau avec papier, plumes et encre. — Fauteuils.

SCÈNE I.

LA MARGRAVE, BURG, puis UN VALET.

(Au lever du rideau, la margrave est assoupie dans son grand fauteuil, et Burg, assis au bureau, est endormi devant ses papiers.)

LA MARGRAVE, se réveillant.

Burg!... Burg!

BURG, se réveillant.

Madame? (Il reprend sa plume.)

LA MARGRAVE.

Que faisiez-vous donc?... Vous êtes prêt?

BURG.

J'attends le premier mot depuis ce matin, madame.

LA MARGRAVE.

Vraiment?... c'est singulier comme le temps passe vite!

BURG, à part.

Pas pour moi.

LA MARGRAVE.

Je me serai laissée aller à mes réflexions... Ah! Burg, les grandeurs sont parfois bien tyranniques!... (A part, avec un soupir affecté.) J'en sais quelque chose, moi, à qui il n'a jamais été permis de presser sur mon cœur le fruit d'une union secrète!... (Se levant et changeant de ton.) Que pensera mon cousin le roi de Prusse, de l'aveu tardif que je viens de lui faire?... M'autorisera-t-il à reconnaître publiquement ce fils, objet de mes plus tendres soins, ou sa sévérité ira-t-elle jusqu'à me défendre de le voir?... Je tremble à l'idée de sa réponse. (Haut, avec un nouveau soupir.) Ah! Burg, les personnes de mon rang sont bien à plaindre!... (Prenant sur le guéridon un petit miroir à main et se regardant.) Le ciel, en les créant, eût dû les rendre disgracieuses ou... insensibles... il n'y a pas pensé... et alors, tout naturellement, il leur arrive...

UN VALET, entrant par le fond.

La princesse Mina fait demander à Son Altesse si elle n'a rien à lui ordonner?...

LA MARGRAVE, remettant son miroir sur le guéridon et remontant.

Ma nièce?... qu'elle attende!... J'ai à lui laver la tête. (Le valet sort. A elle-même.) En voici encore une dont le cœur n'est pas de marbre, et si je n'y mettais bon ordre, elle pourrait bien un jour, comme moi... (Haut et s'approchant de Burg.) Où en étais-je restée hier de ma dictée?

BURG, lisant.

« Mémoires de Son Alt... » (Un regard de la margrave l'arrête.) « J'avais seize ans : mon cœur en-« dormi jusqu'alors commençait à s'éveiller. Un « jeune officier s'en était aperçu. Un jour, à la « promenade, il osa me dire qu'il m'aimait... puis, « apparemment troublé par cette déclaration, il « saisit ma main, la couvrit de baisers brûlants, « et.... »

LA MARGRAVE.

Et... mettez des points... mettez-en beaucoup... Ah! dites-moi, Burg, (Burg se lève.) est-on enfin parvenu à appréhender au corps cet audacieux étudiant qui, depuis quelque temps, s'introduisait dans le château?

BURG.

Hier au soir, madame, il a été saisi et immédiatement jeté dans la prison du palais.

LA MARGRAVE.

Comment est ce malheureux ?... ne me cachez rien... Jeune ?...

BURG.

Une vingtaine d'années.

LA MARGRAVE.

Beau ?

BURG.

Mais pas laid.

LA MARGRAVE.

Il n'en est que plus coupable. Et c'est... pour ma nièce qu'il venait ici?... Mais, Burg, en est-on bien sûr?... Qui sait si ma police ne s'abuse pas? Il me semble que l'on a vu, à plusieurs reprises... et nuitamment... ce jeune homme rôder...

BURG.

De quel côté, madame?

LA MARGRAVE, minaudant.

Mais... de ce côté... sous mes croisées...

BURG, naïvement.

Oh! dans quel but?...

LA MARGRAVE.

Vous êtes furieusement borné, mon ami. (Elle s'éloigne vers la gauche.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE CHEVALIER, entrant par le fond.

LE CHEVALIER, s'arrêtant sur le seuil de la porte, à part.

La voilà! je suis préoccupé de ce que je vais lui dire... Bast! de l'aplomb! elle ne saurait être instruite de ma ridicule méprise!...

LA MARGRAVE, se retournant et apercevant le chevalier.

Ah! monsieur de Hardinger... je vais enfin savoir... (Allant à Burg.) Laissez-nous... Mon Dieu! que vous êtes borné, mon ami! (Elle passe à droite.)

BURG, bas à Hardinger.

Elle est très-mal disposée aujourd'hui. (Il sort par le fond. La margrave remonte, pour s'assurer si personne ne vient.)

LE CHEVALIER, à part.

Ah! diable!

SCÈNE III.

LE CHEVALIER, LA MARGRAVE.

LE CHEVALIER, à part.

Une seule personne pourrait me compromettre : cet original que je me suis vu forcé de voiturer jusqu'ici. Heureusement, sous prétexte de lui faire visiter le palais, je l'ai attiré du côté de la prison, et il est sous clef depuis deux heures.

LA MARGRAVE, revenant près de Hardinger avec empressement.

Je vous attendais impatiemment, monsieur de Hardinger... votre mission est remplie?... vous êtes arrivé de Gœttingue?...

LE CHEVALIER.

Cette nuit, madame.

LA MARGRAVE.

Parlez bas... Eh bien, notre jeune homme, comment va-t-il?

LE CHEVALIER.

Bien, madame, très-bien... (A part.) Trop bien, puisque je n'ai pu le rejoindre nulle part.

LA MARGRAVE.

Vous l'avez aisément découvert?

LE CHEVALIER.

Très-aisément... (A part.) Si elle savait quelle bévue j'ai commise!

LA MARGRAVE.

Il a reçu mes largesses?

LE CHEVALIER, embarrassé.

Madame... il n'a pas pu les refuser, (A part.) et pour cause.

LA MARGRAVE.

Pauvre enfant! vous l'avez vu? est-il joli?

LE CHEVALIER, à part.

Mais s'il ressemble à l'autre, c'est un affreux masque. (Haut.) Je trouve que dans son air... à mon avis... il me semble qu'il a beaucoup de Son Altesse.

LA MARGRAVE, satisfaite.

Spirituel?

LE CHEVALIER.

Dans le genre de Son Altesse. (A part.) Je ne m'avance pas beaucoup.

LA MARGRAVE.

Brun ou blond?

LE CHEVALIER, vivement.

Alezan... (se reprenant) châtain...

LA MARGRAVE.

Joli, spirituel, aimable sans doute... Je ne sais ce que j'éprouve... mais rien que de penser à lui, je me sens tout émue... de douces larmes s'échappent de mes yeux...

LE CHEVALIER, à part.

Ah! mon Dieu! est-ce qu'elle songerait à l'appeler auprès d'elle?

LA MARGRAVE, changeant de ton.

Surtout que je ne le voie pas! qu'il ignore le secret de sa naissance, jusqu'au moment où il me sera permis de le divulguer! S'il venait à le soupçonner aujourd'hui, il ne pourrait se taire.

LE CHEVALIER.

Non, certainement; et il suffirait d'un mot pour compromettre Votre Altesse.

LA MARGRAVE.

C'est pourquoi, à la plus petite indiscrétion de sa part... je vous fais jeter au fond de quelque prison humide d'où vous ne sortirez pas aisément.

LE CHEVALIER.

Moi!

LA MARGRAVE.

Puisque seul vous l'avez vu, il ne saurait être instruit que par vous.

LE CHEVALIER.

S'il ne répète jamais que ce que je lui ai dit, il peut venir à la cour sans inconvénient.

LA MARGRAVE, vivement.

Qu'il n'y paraisse pas encore!... grand Dieu! vous le payeriez de votre tête. En attendant, monsieur de Hardinger, je suis contente de votre zèle. (Passant à gauche.) Sachez, en sortant, s'il n'est pas venu des nouvelles de Berlin.

LE CHEVALIER.

Votre Altesse attend impatiemment une réponse de son cousin le roi de Prusse?

LA MARGRAVE.

Oui. Puisse-t-elle être favorable! (Minaudant et appelant le chevalier.) Ah! Hardinger, pendant votre absence, on a arrêté, dans les jardins du palais, un jeune homme à qui ma police prête les intentions les plus téméraires.

LE CHEVALIER.

Je sais, madame. Un jeune audacieux qui ose aspirer à la princesse Mina.

LA MARGRAVE.

On n'est pas bien fixé sur l'objet de ses démarches. Je désire l'interroger, vous le ferez amener tantôt. Quelques personnes prétendent... qu'il ne venait pas pour ma nièce... elles s'abusent... Mais enfin, on l'a aperçu si souvent de ce côté...

LE CHEVALIER, avec une surprise naïve.

De ce côté?...

LA MARGRAVE, sérieusement et en le fixant.

Cet imbécile de Burg ne comprend pas ce qui aurait pu l'y attirer.

LE CHEVALIER, déconcerté par le regard de la margrave, et levant les épaules.

Oh! oh! (A part.) Ma foi! ni moi non plus. (Haut.) Oh! oh!

LA MARGRAVE.

On prétend que je suis belle, Hardinger!

LE CHEVALIER.

Si vous l'êtes, madame!... Oh!...

LA MARGRAVE.

Assez, assez... je sais... C'est assez parler de ma beauté.

ENSEMBLE.

Air : *Valse d'Ettling.*

LA MARGRAVE.

En me faisant ce don céleste,
Le ciel aussi, dans sa bonté,
Prit soin de me créer modeste;
N'éveillez pas ma vanité.

LE CHEVALIER.

En vous faisant ce don céleste,
Le ciel eût dû, dans sa bonté,
Ne pas vous rendre assez modeste
Pour redouter la vérité.

(Le chevalier sort à droite, deuxième porte.)

LA MARGRAVE, elle sonne; un valet entre par le fond.

Ma nièce! (Elle se rassied. Le domestique fait un signe. Mina et Wilhmine entrent. Le domestique sort.)

SCÈNE IV.

LA MARGRAVE, MINA, WILHMINE, puis ERNEST et VERNER.

LA MARGRAVE, à Mina.

Arrivez, princesse; vous savez que, depuis quelque temps, je songe sérieusement à vous établir.

MINA.

Oui, ma tante.

LA MARGRAVE.

Vous en rapportez-vous définitivement à moi du soin de vous choisir un mari?

MINA.

Non, ma tante.

LA MARGRAVE, à part.

Que disais-je? le cœur a déjà parlé. (Haut.) Certaine amourette, dont on me fait un mystère, ne serait-elle pas la cause de votre refus?

MINA.

Oui, ma tante.

LA MARGRAVE.

Vous engagez-vous à l'oublier?

MINA.

Non, ma tante.

LA MARGRAVE, à part.

Exactement ce que j'ai répondu à son âge. (Haut.) C'est-à-dire que, connaissant mon intention de vous marier à ma fantaisie ou de vous enfermer dans un cloître, vous choisissez le couvent?

MINA.

Oui, ma tante.

LA MARGRAVE, à part.

Ce n'est plus comme moi. (Haut.) Pour toujours?

MINA.

Non, ma tante.

LA MARGRAVE.

Comment, non! par quel moyen vous flattez-vous d'en sortir? Est-ce que vous compteriez vous faire enlever?

MINA.

Oui, ma tante.

LA MARGRAVE.

L'aveu m'en plaît; il part d'une âme qui n'est point fardée; mais vous vous abusez, on ne force pas aisément les portes d'une prison dans ce pays-ci. (En ce moment, la première porte à droite s'entr'ouvre.)

ERNEST, passant la tête.

Ciel! du monde! (Il referme vivement la porte sans qu'on l'ait aperçu.)

VERNER, de même, à la deuxième porte, à gauche.

Ciel! du monde! (Même jeu que ci-dessus.)

LA MARGRAVE.

Dans deux heures, vous partirez pour le couvent avec Mademoiselle.

MINA.

Mais, ma tante, Wilhmine n'a refusé d'épouser personne.

LA MARGRAVE.

Ah! elle n'a pas refusé? (Appelant.) Burg! (Sonnant après un silence.) Burg!

SCÈNE V.

LES MÊMES, BURG, entrant par le fond.

LA MARGRAVE, à Burg.

Où étiez-vous donc?

BURG, avec embarras et précipitation.

Pardon... Altesse... c'est qu'à l'instant...

LA MARGRAVE.

C'est bon!

BURG.

On était venu me dire...

LA MARGRAVE.

Assez!... Placez-vous en face de Mademoiselle.

BURG, à part.

Comment lui apprendre que le prisonnier s'est évadé?

LA MARGRAVE.

Avance... recule... tourne...

BURG, en tournant, à part.

Et avec un autre encore!...

LA MARGRAVE.

C'est bien... Wilhmine... (Wilhmine passe près de Burg.) Voilà Burg, mon secrétaire, celui que votre oncle vous destine; il n'est ni trop beau, ni trop laid... comme vous pouvez voir. Quant à son caractère et à son esprit... (A Burg.) Parle.

BURG.

Oui, Altesse.

LA MARGRAVE.

Tais-toi!

BURG.

Oui, Altesse.

LA MARGRAVE.

Vous voyez, c'est à peu près comme le reste. Voulez-vous l'épouser?... Pas de réponse... elle refuse.

WILHMINE.

Oh! certainement! (A Burg.) Pardon, monsieur Burg.

LA MARGRAVE, aux deux jeunes filles.

Entrez dans mon cabinet, en attendant l'heure que j'ai fixée pour votre départ.

WILHMINE.

Mais, madame, si vous nous offriez... autre chose pour maris?

LA MARGRAVE.

Vous vous marieriez tout de suite?

WILHMINE.

Oh! oui, madame.

LA MARGRAVE, se levant.

Entrez dans mon cabinet.

MINA, à part.

Comment prévenir Ernest dans sa prison?

WILHMINE, à part.

Mon pauvre Ernest.

ENSEMBLE.

AIR des *Mousquetaires de la reine.*

WILHMINE et MINA.

Hélas! sans résistance,
Il nous faut donc partir?
Dans une triste absence,
Au loin aller languir?
Aujourd'hui, la prudence
Nous force d'obéir;
Mais gardons l'espérance
D'un meilleur avenir.

LA MARGRAVE et BURG.

Toutes deux en silence,
{ Hâtez-vous d'obéir :
{ Il leur faut obéir :
Sans plus de résistance,
Allons, il faut partir.
{ Et si votre démence,
{ Et si quelque démence,
{ Vous poussait à faillir,
{ Les poussait à faillir,
{ Avant peu ma vengeance
{ Avant peu sa vengeance
{ Saurait bien vous punir.
{ Saurait bien les punir.

(Mina et Wilhmine sortent par la deuxième porte à droite.)

SCÈNE VI.

LA MARGRAVE, BURG.

LA MARGRAVE.

Amoureuses et révoltées!... J'ai été pourtant comme cela... Ceci me ramène tout naturellement à mes mémoires... Nous les reprendrons dans un instant, Burg, en attendant l'heure du conseil. (Elle prend sur le bureau un papier qu'elle examine.)

BURG, à part.

Elle va être furieuse quand elle apprendra... Si j'avertissais monsieur de Hardinger... peut-être qu'il serait temps encore de... rattraper...

LA MARGRAVE, distraite et traversant la scène avec le papier qu'elle lit.

Hein?... vous avez une affreuse main, mon ami.

BURG.

Votre Altesse dicte si vite!... (A part, l'observant pendant qu'elle se rassied.) La voilà qui se plonge dans ses réflexions... comme ce matin... elle n'est pas près d'en sortir... (Élevant à dessein la voix.) Votre Altesse dicte si vite!... (Il observe si elle a l'air de l'écouter) si vite!... (Il sort sur la pointe du pied par le fond.)

SCÈNE VII.

LA MARGRAVE, puis VERNER, et ensuite ERNEST.

LA MARGRAVE, lisant toujours et sans faire attention.

Hein?... oui... peut-être... attendez... Ah! quand je reprends ces souvenirs...

VERNER, entrant avec précaution par la deuxième porte à gauche, sans voir la margrave.

Plus personne!... Je puis enfin me hasarder à paraître, sans crainte d'être appréhendé au collet par un inconnu, ou par Hardinger lui-même. Cet astucieux vieillard vient, pour la seconde fois, de se jouer de mon ingénuité. Il me fait voir le palais, il me promène, puis, arrivé à la prison... crac..... et je me trouve pincé: avec qui? avec Ernest.

LA MARGRAVE, poussant un soupir.

Ah!

VERNER, se retournant avec effroi.

Qu'est-ce que c'est que ça? (Se rassurant.) Heureusement, les serrures de ce château ne sont pas solides... et d'un coup de pied... Pour multiplier les chances de salut, j'ai pris à gauche, Ernest a pris à... droite et... (Ici la première porte à droite s'ouvre doucement, et Ernest se trouve en face de Verner.) Ernest!

ERNEST.

Verner!... Ainsi notre promenade dans les couloirs du château?...

VERNER.

Nous a ramenés au même point...

ERNEST.

Nous voilà bien.

LA MARGRAVE, sans se retourner.

Hein?

VERNER.

Oh! il y a quelque chose dans ce fauteuil.

ERNEST.

La margrave peut-être. (Ils se cachent tous deux derrière la portière.)

LA MARGRAVE, de même.

Burg!

VERNER, à lui-même.

Comment m'appelle-t-elle? (Haut.) Je m'en informerai plus tard... filons! (Il va pour sortir.)

ERNEST, l'arrêtant.

Si tu bouges, elle regarde, elle crie, et nous sommes pris.

LA MARGRAVE, de même.

Nous allons continuer, mon ami.

VERNER.

Il paraît que nous avons commencé quelque chose. Pourvu que ce ne soit pas trop difficile à achever.

LA MARGRAVE.

Place-toi et reprends...

VERNER.

Qu'est-ce qu'elle veut que je reprenne? Mon cœur me dit que c'est la clef des champs.

ERNEST, l'arrêtant.

Tu nous perds.

LA MARGRAVE.

Nous en étions au moment où, au lieu de punir ce téméraire de sa pétulante passion, j'eus la faiblesse de l'excuser...

VERNER.

Tiens! tiens!

LA MARGRAVE, dictant.

Il fut jeté dans une forteresse. J'eus soin qu'il y fût traité avec douceur... Un jour, pourtant, je changeai d'avis, et j'ordonnai qu'au lieu de vingt-cinq livres, ses chaînes en pèseraient désormais quarante-cinq.

VERNER.

Merci du peu.

LA MARGRAVE, à elle-même.

C'était un souvenir en échange de celui qu'il m'avait laissé.

VERNER.

Oh! oh!

ERNEST.

Tais-toi donc.

LA MARGRAVE, dictant.

Ici, quelques chapitres dont je n'indiquerai que les titres : Embarras de mes parents. — Séjour prolongé à la campagne. — Passons au suivant : Dix-sept ans plus tard, un jeune adolescent entrait à l'Université de Gœttingue.

VERNER.

Tiens! un camarade!

ERNEST.

Écoute donc! (Ils sortent doucement de derrière la tapisserie.)

LA MARGRAVE.

Beau...

VERNER.

Comme moi!

LA MARGRAVE.

Spirituel...

VERNER.

Comme moi...

LA MARGRAVE.

Et châtain...

VERNER.

Toujours comme moi.

ERNEST.

Si tu disais comme nous.

LA MARGRAVE.

Il fut l'objet secret de mes pensées, de mes soins. (S'interrompant.) Je ne vais pas trop vite?

VERNER, s'oubliant.

Non. (Ernest lui fait signe de se taire.)

LA MARGRAVE.

Tous les six mois...

VERNER.

C'est palpitant d'intérêt.

LA MARGRAVE.

Un homme de confiance m'apportait à son insu de ses nouvelles... et la quittance de sa pension.

VERNER.

Quel rapport!

LA MARGRAVE.

Sans autre parent... que la Providence... sans autre nom... que celui... d'Ernest...

VERNER, élevant la voix.

O ciel!

ERNEST, de même.

Est-il possible!

LA MARGRAVE, se levant.

Hein?... qu'est-ce?... (Ernest se blottit derrière la tapisserie; Verner, perdant la tête, s'assied vivement devant le bureau de Burg, et prend des papiers à la main pour se cacher le visage. Ici une pendule sonne quatre heures.) Déjà l'heure du conseil! Je ne peux pas être mère seulement deux minutes, c'est insupportable... Burg!... à une autre fois, mon ami.

ENSEMBLE.

Air de *Lucrèce Borgia.*

LA MARGRAVE.

Oui, ma grandeur fait mon martyre :
Régner est un devoir cruel,
Quand ce cœur sensible n'aspire
Qu'aux douceurs de l'amour maternel.

ERNEST et VERNER.

Oh! ciel! que vient-elle de dire!
Aveu magique et solennel!
Dans quel trouble et dans quel délire
Me plonge le récit maternel!

(La Margrave sort lentement par la deuxième porte à droite, sans daigner jeter les yeux sur Verner, qu'elle prend pour son secrétaire.)

SCÈNE VIII.

VERNER, ERNEST.

VERNER, se levant et sautant de joie.

Moi, prince! Ernest, as-tu compris? moi.

ERNEST.

Du tout, c'est moi.

VERNER.

Je suis châtain.

ERNEST.

Moi aussi.

VERNER.

Élevé à Gœttingue.

ERNEST.

Moi aussi.

VERNER.

Sans parents.

ERNEST.

Moi aussi.

VERNER.

Toi aussi! toi aussi!... mais as-tu comme moi cet air, ces sentiments... Enfin tout ce qui constitue la race, tout ce qui caractérise une souche?

ERNEST.

Allons donc! j'ai mieux que cela.

VERNER.

Mieux?

ERNEST.

J'ai dans le cœur cette émotion secrète qui ne trompe pas, cette sympathie instinctive... Tiens! pendant qu'elle était là, qu'elle parlait... je me sentais pénétré d'un trouble...

VERNER.

Excessivement vague... moi aussi.

ERNEST.

J'étais près de pleurer.

VERNER.

Moi aussi.

ERNEST.

Toi aussi! toi aussi! Et tu ne cessais de l'interrompre par tes sottes réflexions!

VERNER.

Mais j'étais ému.

ERNEST.

Tu voulais t'enfuir.

VERNER.

Mais j'étais ému.

ERNEST.

Laisse-moi donc tranquille.

VERNER.

Même tendresse des deux parts, même entêtement de piété filiale, même résignation à accepter le rang qui nous est dû. Partageons.

ERNEST.

Que veux-tu dire?

VERNER.

S'il y a un enfant, il peut y en avoir deux. Elle en a deux, j'en ai le pressentiment.

ERNEST.

Ah! mon ami!

VERNER, l'embrassant.

Ah! mon frère!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MINA, WILHMINE.

MINA, entrant suivie de Wilhmine par la deuxième porte à droite.

Que vois-je!

ERNEST.

Mina!

VERNER.

Wilhmine!

WILHMINE.

Vous ici! libres! quelle joie!

VERNER.

Nous voilà réunis!

MINA.

Hélas! pas pour longtemps!

VERNER.

Qu'est-ce que vous dites donc là? pour toujours!... Apprenez son bonheur! mon bonheur!... notre bonheur!...

WILHMINE.

Qu'est-ce donc!

VERNER.

Je suis prince! il est prince! nous sommes princes!

WILHMINE.

Pas possible!

VERNER.

Pas possible, Wilhmine?... et pourquoi ne serait-ce pas possible, je vous prie?

WILHMINE.

Ce n'est qu'une exclamation de surprise, comme si je disais: Est-ce étonnant! Voilà tout. Princes! mais comment se fait-il?...

VERNER.

Silence! c'est un secret qu'il ne nous est pas permis de divulguer... n'en abusez pas.

MINA.

Hélas! cela nous serait difficile.

WILHMINE.

Nous partons pour le couvent, dans une heure.

VERNER.

Il n'y a plus de couvents! je décrète la suppression des couvents.

MINA.

Cela n'empêchera pas qu'on vous remette en prison.

VERNER.

Il n'y a plus de prisons! je décrète la suppression des prisons...

WILHMINE.

Pourquoi pas? pendant que vous y êtes.

VERNER.

Au contraire, pendant que je n'y suis pas!

MINA, qui est un peu remontée vers le fond.

J'entends quelqu'un.

ERNEST, allant voir au fond.

Monsieur de Hardinger.

WILHMINE.

Mon oncle!

VERNER.

Ah! nous allons régler nos comptes.

WILHMINE, passant près de Mina.

Qu'il ne nous trouve pas ici, surtout!

VERNER.

Laissez-moi seul.

WILHMINE.

Prenez bien garde!

VERNER.

Soyez tranquille. (Ernest sort par la première porte à droite, et les jeunes filles par la deuxième.)

SCÈNE X.

VERNER, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, entrant par le fond sans voir Verner qui s'est mis à l'écart.

Évadé de prison! le drôle s'est évadé! pourvu qu'il ait quitté la résidence! Je le saurai.

VERNER, à part.

Je me sens sur lui une supériorité écrasante.

LE CHEVALIER.

Hâtons-nous toujours, puisque Son Altesse l'ordonne, de conduire ces demoiselles au couvent. (Il remonte vers la droite.)

VERNER.

Halte-là! s'il vous plait. (Il lui barre le passage.)

LE CHEVALIER, reculant de surprise.

Lui ici! lui dans ce palais!

VERNER.

Vous aimeriez mieux que je fusse resté entre les quatre murs que vous m'aviez choisis pour demeure? Ah! vous m'y reprendrez à visiter des appartements avec vous!

LE CHEVALIER.

Une distraction.

VERNER.

Oui! une distraction? des soustractions! vous êtes fort pour cela... tout s'expliquera plus tard. En attendant, je vous défends d'accomplir l'ordre qu'on vous a donné relativement à la jeune prin-

cesse... et à sa compagne... à sa compagne surtout.

LE CHEVALIER.

Il me défend! Malheureux! oses-tu bien?... Qui t'a fait sortir de prison?

VERNER.

Ma volonté, à laquelle vous serez le premier à vous soumettre.

LE CHEVALIER.

Quelle effronterie!

VERNER.

Déplorable vieillard, je connais enfin le secret de mon illustre naissance.

LE CHEVALIER, à part.

Que dit-il?

VERNER.

Ici, tout à l'heure, une margrave auguste dictait à son secrétaire la partie la plus mystérieuse et la plus intéressante de ses mémoires.

LE CHEVALIER.

De ses mémoires!...

VERNER.

Celle qui concerne un enfant élevé à Gœttingue, beau, spirituel, châtain!

LE CHEVALIER, à part.

Juste le portrait que j'en ai fait.

VERNER.

Eh bien! cet enfant, cet étudiant, ce jeune homme, est son fils, et ce fils, c'est moi.

LE CHEVALIER, à part.

Son fils! ah! mon Dieu! Est-ce que je me serais trompé deux fois? Est-ce que j'aurais là, réellement, devant les yeux, le rejeton qui... le rejeton que...

VERNER, l'examinant, à part.

Ça lui fait de l'effet.

LE CHEVALIER.

Ce grand garçon-là, c'est impossible.

VERNER.

Impossible! courtisan aussi aveugle qu'entêté, en douterez-vous encore, quand devant vous, devant tout le monde, je vais m'élancer sur le sein de ma mère?...

LE CHEVALIER, atterré, à part.

Quel projet! quel scandale! Elle va me rendre responsable...

VERNER, à part.

Je l'écrase.

LE CHEVALIER, à part.

Par quel moyen empêcher?...

VERNER, à part.

Il se consulte.

LE CHEVALIER, à part.

Je n'en vois qu'un.

VERNER.

J'y cours. (Il remonte.)

LE CHEVALIER, courant à lui.

Arrêtez! Eh bien!... puisque vous savez tout, le moment est venu de ne vous rien cacher.

VERNER, à part.

Il va se prosterner à mes genoux.

LE CHEVALIER.

Tombe à mes pieds!

VERNER, stupéfait.

Par exemple!

LE CHEVALIER.

Ou plutôt... Ernest! mon cher Ernest!... tombe dans les bras de ton père!

VERNER.

Allons donc! que dites-vous? (Ici Ernest entr'ouvre la première porte à droite.)

LE CHEVALIER.

Je dis que le père d'un enfant châtain, élevé à Gœttingue sous le nom d'Ernest, t'ouvre ses bras!...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, ERNEST.

ERNEST, se précipitant dans les bras de Hardinger.

Ah! mon père!

LE CHEVALIER, surpris, le repoussant.

Qu'est-ce que c'est que celui-là?

ERNEST.

Votre fils, élevé à Gœttingue sous le nom d'Ernest.

LE CHEVALIER, à part.

Comment! il y en a deux au lieu d'un, à présent! Tous deux ici! Je suis perdu!

ERNEST.

Mon père!

VERNER.

O fortuné moment! mon père! vous le seriez!... La Margrave se serait oubliée au point que je vous devrais le jour!

LE CHEVALIER.

Malheureux! qu'oses-tu dire? La Margrave! Garde-toi de prononcer le nom de Son Altesse; elle n'est pour rien dans tout ceci.

VERNER.

Comment! pour rien?

LE CHEVALIER.

Absolument.

ERNEST.

Mais alors, quelle est ma mère?

LE CHEVALIER, les prenant dans ses bras.

Mes enfants!

VERNER.

Un moment, je ne serais pas fâché de savoir comme lui... quelle est ma mère!...

LE CHEVALIER.

Mes chers enfants...

VERNER, l'embrassant.

Allons... voyons... je veux bien vous embrasser, mais à une condition.... vous m'expliquerez... quelle est ma mère!...

LE CHEVALIER.

Mes chers enfants, ne causez pas de chagrins à votre malheureux père. (Tirant une bourse.) Tenez, prenez... acceptez... cette grosse somme... (Verner

prend la bourse.) Ne craignez pas de me gêner. (A part.) Ce sont les fonds de Son Altesse. (Haut.) Prenez, et... allez vous promener.

VERNER.

Vous auriez l'intention de nous y envoyer?

LE CHEVALIER.

Oui, en France... en Angleterre... où vous voudrez... le plus loin possible. Pendant ce temps, je tâcherai d'arranger les affaires.

VERNER, à lui-même.

Il nous comble de ses dons. (Regardant la bourse.) Eh, mais, j'y pense, c'est mon argent. (Haut.) Dites donc, farceur, c'est mon argent!... voilà tout ce que nous offre votre tendresse paternelle?

LE CHEVALIER.

Eh! mais...

VERNER.

Je reste.

LE CHEVALIER.

Tu veux donc ma perte, malheureux!

VERNER.

Eh! votre perte!... votre perte!

LE CHEVALIER.

Dénaturé!

VERNER.

Je veux le rang qui m'est dû; je veux la puissance!... Je veux ma mère!... je veux... Wilhmine!

SCÈNE XII.

LES MÊMES, WILHMINE, puis MINA.

WILHMINE, entrant par la deuxième porte à droite.

On m'appelle?

LE CHEVALIER.

A l'autre, maintenant! (A Verner.) Eh bien! soit! veux-tu te contenter de Wilhmine? partir avec elle? l'épouser? je me compromets, je me perds peut-être... N'importe! emmène-la! épouse-la! Je consens à favoriser votre fuite à tous les deux. (Pendant ce temps, Mina est entrée par la même porte que Wilhmine, et gagne le fond sans être vue.)

ERNEST.

Et moi, mon père?

LE CHEVALIER.

Tiens! celui-là que j'oubliais! Eh bien! votre fuite à tous les trois.

MINA, descendant la scène.

Et moi, monsieur de Hardinger?

LE CHEVALIER.

Ah çà! il en sortira donc de dessous terre?

WILHMINE, écoutant.

Ciel!... j'entends la Margrave!

TOUS.

La Margrave!

LE CHEVALIER.

Sauve qui peut! (Ernest, Mina, Hardinger et Wilhmine disparaissent : Ernest par la première porte à gauche, Mina par la deuxième; Wilhmine par la deuxième porte à droite, et le chevalier par la première. — Verner veut fuir aussi, mais la porte du fond, vers laquelle il s'élance, s'ouvre, et il se trouve en face de la Margrave.)

SCÈNE XIII.

VERNER, LA MARGRAVE.

VERNER, restant immobile, à part.

Pris comme dans un traquenard!

LA MARGRAVE, surprise.

Un homme! un inconnu! dans mes appartements!

VERNER, à part.

Elle va me faire charger de chaînes, c'est sûr... et pourtant... c'est ma mère!... Il faut qu'elle m'ait eu bien jeune!

LA MARGRAVE.

Qui êtes-vous?

VERNER, à lui-même.

Elle m'aura mis au monde sans savoir ce qu'elle faisait.

LA MARGRAVE.

Répondez.

VERNER, troublé.

Madame, pardonnez... excusez...

LA MARGRAVE.

J'attends!

VERNER, à part.

Si je pouvais adroitement le lui faire comprendre... (Haut.) Je suis... je suis... châtain, madame.

LA MARGRAVE, à part.

Cette réponse est celle d'un imbécile ou d'un jeune homme bien ému. Serait-ce celui qu'on a arrêté dans les jardins du palais, et que j'avais dit à Hardinger de faire paraître devant moi?

VERNER, montrant ses cheveux.

Châtain, madame...

LA MARGRAVE.

Ce n'est pas cela que je demande; je le vois bien, j'ai des yeux.

VERNER.

Il n'y a pas le moindre doute... ils sont même fort beaux.

LA MARGRAVE, d'une voix douce.

Vous trouvez? (A part.) C'est lui!

VERNER, à part.

Une superbe femme! ma mère!... son regard est tombé sur moi... La nature va peut-être s'éveiller.

LA MARGRAVE.

Vous vous êtes mépris. Je demandais votre état, votre position...

VERNER.

Brillante... ou misérable... à votre choix. (Mouvement de la Margrave.) Car il suffirait d'un signe de cette... grande main, pour m'élever au-dessus de tous... ou me plonger...

LA MARGRAVE.

Vous me croyez donc bien puissante?

VERNER.

Eh mais... après Dieu... et le roi de Prusse...

LA MARGRAVE.

Toute puissante que je sois, il paraît cependant

que j'aurais quelque peine à vous empêcher d'être aimable... et spirituel.

VERNER.

Oh! oui... je crois que cela serait assez difficile... (Mouvement de la Margrave.) surtout quand je vous regarde... quand je vous parle... oui... je me sens tout autre!... je me sens agrandi à mes propres yeux! moi, pauvre étudiant, me voir tout à coup transporté dans un riche palais, en présence de la plus grande majesté de l'Europe... toujours après le roi de Prusse... traité par elle avec une bonté... presque... maternelle...

LA MARGRAVE.

Plaît-il?...

VERNER, à part.

Le mot est lâché! (Haut.) Oh! éprouvez-moi!... Je suis propre à tout... capable de tout... j'ai des facultés immenses!

AIR de *Taconnet.*

Pour vous plaire, oui, j'oserais
Tout tenter et tout entreprendre!
Et près de vous je deviendrais
L'émule de César ou l'égal d'Alexandre!
Celui qui rêve une telle grandeur,
Timidement begaye une prière :
Il cherche un cœur qui comprenne son cœur...
Comme l'agneau qui bêle après sa mère!
Je suis l'agneau qui bêle après sa mère!

LA MARGRAVE.

Et que voudriez-vous être à ma cour?

VERNER.

Mais... ce qu'il vous plaira, n'importe! chancelier, général, premier ministre... à moins que... vous ne préfériez me donner un titre... que je priserais... bien davantage.

LA MARGRAVE.

Davantage!

VERNER.

Oh! oui; vous me croyez ambitieux peut-être? Eh bien! .. je ne suis que tendre... tendre!... enfin tout ce qu'il y a de plus tendre!... la nature et ma mère m'ont fait ainsi...

LA MARGRAVE.

Dites-vous vrai?

VERNER, à part.

Ça a l'air de lui convenir... (Haut, avec intention.) Et pourtant... ma mère... je ne l'ai pas connue... elle ne m'a pas bercé... dans ses bras. (A part.) Ça ne prend pas.

LA MARGRAVE.

Vous disiez donc que vous étiez sensible?

VERNER.

Oh! Altesse!... énormément!... sensible... au chaud... au froid... à la mort d'un parent... si j'en avais... mais je n'en ai pas... et alors, mon pauvre cœur affamé... d'émotions, de sensations... de séductions...

LA MARGRAVE.

S'est laissé... séduire?...

VERNER, à part.

Tiens! comment le sait-elle?

LA MARGRAVE.

Par qui?

VERNER, vivement.

Par qui?...

LA MARGRAVE, de même.

Non, je ne vous le demande pas... (A elle-même.) Je crois que je le devine, à présent. (Haut.) Vous avez aimé?

VERNER.

Si j'ai aimé!... si j'ai aimé!... quand sur mon chemin s'est rencontré un de ces êtres charmants...

LA MARGRAVE, à part.

Je ne puis pourtant pas me cacher.

VERNER.

Résistez donc à une tournure!... à une taille!... à un sourire... de dix-huit ans...

LA MARGRAVE, à part.

Il croit que j'ai dix-huit ans!

VERNER.

Ah! bien, oui! je me suis laissé entraîner, renverser...

LA MARGRAVE, à part.

Comme il s'anime!

VERNER.

Et j'ai bien fait! puisque mon bonheur m'a jeté en votre présence, puisque j'ai pu vous parler... vous intéresser...

LA MARGRAVE.

Mais, jeune homme...

VERNER.

Oui, oui... je vous intéresse... vous voudriez en vain le nier.

LA MARGRAVE, à part.

Il me fait peur!

VERNER.

Vous êtes une bonne femme, vous, ça se voit tout de suite, et c'est à vos pieds... (Il tombe à ses genoux et lui baise la main.)

LA MARGRAVE, faiblement.

Au secours! téméraire!... pas un mot de plus... si tu ne veux que je demande ta tête...

VERNER, stupéfait.

Ma tête!... et pourquoi faire, s'il vous plaît?

LA MARGRAVE, sans s'éloigner.

Au secours! (Burg entre par le fond.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, BURG.

BURG.

Son Altesse appelle? (Verner se relève.)

LA MARGRAVE, avec humeur.

Ah! vous étiez là?... c'est bon, ce n'est rien.

BURG.

Des dépêches de Berlin, madame.

LA MARGRAVE.

Du roi mon cousin!... Ciel! s'il m'autorisait à

reconnaître... (Elle paraît prête à se trouver mal, et s'appuie sur le bureau.)

VERNER, faisant un mouvement vers elle.

Elle s'évanouit!

LA MARGRAVE, vivement.

N'approchez pas. (Passant au milieu.) Que l'on cherche Hardinger; qu'il accoure dans mon cabinet. Burg, vous veillerez sur cet audacieux jeune homme. Qu'on ne le laisse pas évader. (A Verner.) Espérez... ma miséricorde est si grande... (A Burg.) Vous le replongerez dans son cachot... (A Verner.) Espérez... espérez. (Elle sort par le fond avec Burg.)

SCÈNE XV.

VERNER, puis successivement MINA, WILHMINE, ERNEST.

VERNER.

Que j'espère?... Mais j'espère sortir d'ici, et sans tarder.

WILHMINE, paraissant à la deuxième porte, à droite.

Eh bien?

MINA, de même, à la deuxième porte, à gauche.

Eh bien?

ERNEST, de même, à la première porte, à gauche.

Eh bien?

WILHMINE, entrant.

Vous avez vu la margrave?

MINA, de même.

Vous avez causé avec ma tante?

ERNEST, de même.

Tu as touché le cœur de Son Altesse?

VERNER.

J'ai touché... j'ai touché... au moment de ma perte.

TOUS.

Ah! mon Dieu!

WILHMINE.

Cependant vous êtes libre.

VERNER.

Libre! peut-être ne l'ai-je été que trop... libre!...

MINA.

Comment?

VERNER.

Ah! voilà... Qu'il vous suffise de savoir que les affaires, qui allaient d'abord... gentiment, ont tout à coup changé de face, et que ce que nous avons de mieux à faire... c'est de décamper.

LES TROIS AUTRES.

Oh! tout de suite! (Ils s'élancent, lorsqu'ils entendent le bruit de toutes les portes qui se ferment.)

VERNER.

Il n'est plus temps... j'étais surveillé.

WILHMINE et MINA.

Par qui?

VERNER.

Par un grand escogriffe que mon illustre mère a mis à mes trousses.

ERNEST.

Que faire?

VERNER.

Parbleu! employer le moyen qui nous a déjà servi pour sortir de prison... un coup de pied dans la porte...

ERNEST.

Quoi! dans l'appartement de Son Altesse! tu oserais!...

VERNER.

Tout, pour assurer ma fuite et votre liberté. (Prenant son élan vers la deuxième porte à droite.) Attention! et que chacun profite de l'ouverture. (A ce moment la porte s'ouvre, le chevalier entre à reculons, en s'inclinant avec respect, et quand les trois témoins de l'action s'écrient : « Arrêtez!... » le pied de Verner va frapper le chevalier au lieu de la porte. — Interdit.) Ah! saperlotte! qu'ai-je fait?

WILHMINE.

Ah! mon Dieu! mon tuteur!

ERNEST.

Nous voilà bien!

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, LE CHEVALIER, puis LA MARGRAVE.

VERNER, à lui-même.

Voilà une porte qui s'est ouverte bien mal à propos!... Ma foi, tant pis!... c'est une revanche!

LE CHEVALIER, s'inclinant devant Verner.

Daignerez-vous...

LA MARGRAVE, entrant vivement par le fond.

Mère! on me permet enfin d'être mère! où est mon fils? Vous le savez, Hardinger, et vous êtes encore ici!... Qu'on me l'amène.

HARDINGER, montrant Verner.

Votre Altesse sait trop bien qu'elle n'a pas loin à aller pour le presser sur son cœur. (A part.) Il a le pied royal!...

LA MARGRAVE.

Ce jeune homme?

MINA.

Lui!

LA MARGRAVE.

Ce serait ce jeune homme?

HARDINGER, à part.

Elle l'ignorait! Imbécile! je me suis compromis.

LA MARGRAVE, à Hardinger.

Vous étiez au fait de sa naissance, et vous me le cachiez, monsieur de Hardinger! Ne paraissez pas de huit jours à mes yeux.

HARDINGER, à part.

Je suis disgracié. (Il descend à droite.)

LA MARGRAVE, à Verner.

Votre main, jeune homme!

VERNER.

Elle me demande une poignée de main, c'est bon signe... (Il la lui tend; la margrave la prend et se met à relever la manche de son habit. — Étonnement de Verner. — A part.) Eh bien! elle me déshabille!

LA MARGRAVE.

Ciel! ce n'est pas lui! On veut me tromper encore... Il n'a pas à son bras une marque...

ERNEST, s'avançant vivement.

Une marque!... semblable à celle-ci, madame? (Il montre son bras.)

VERNER, passant sa tête entre Ernest et la margrave.

Une marque!... tu as une marque!...

LA MARGRAVE, ouvrant ses bras à Ernest.

Mon fils!

ERNEST, s'y jetant.

Ma mère!

VERNER, qui a passé près de Wilhmine.

Allons, bon! me voilà détrôné!

MINA.

Mon cousin! ah! quel bonheur! nous pourrons donc nous marier!

LA MARGRAVE, à Ernest et à Mina.

Mes enfants!... soyez heureux!

ERNEST.

Et mon ami Verner?

LA MARGRAVE.

Ah! ce jeune homme... est votre ami?...

VERNER.

Cœurs jumeaux, madame, si ce n'est le reste.

ERNEST.

Lui refuserez-vous ce qu'il désire?

LA MARGRAVE, baissant les yeux.

Mais, mon fils... ça dépend. (Verner fait passer Wilhmine près de la margrave, en faisant un signe à Ernest.)

ERNEST.

Et si c'était la main... de Wilhmine?

LA MARGRAVE, avec étonnement et mépris.

De cette petite!... il aime cette petite?... qu'il la prenne!

VERNER.

Vive la margrave!... Puisque je n'ai pas de mère... il faudra bien me contenter d'un tendre père. (Il tend les bras à Hardinger.)

LE CHEVALIER, le repoussant.

Allons donc, mon cher! cherchez un autre auteur!

VERNER.

Eh bien! mais vous m'aviez dit...

LE CHEVALIER.

C'était une plaisanterie. (A part.) J'ai peut-être tort... le compagnon du prince... J'y réfléchirai...

VERNER, à part, reprenant le milieu.

Au fait, il est disgracieux et... disgracié. (Haut.) Pas d'ascendants?... je ferai en sorte, en revanche, de ne pas manquer de descendants.

FIN DES TROIS COUPS DE PIED.

ŒUVRES INÉDITES

LE MARQUIS DE PONTANGES

DRAME EN DEUX ACTES, EN PROSE

PERSONNAGES.

AMAURY, marquis de Pontanges.

LAURENCE, sa femme.

MADAME ERMENGARD, tante de Laurence.

FUSCIEN DE CHAMPVILLE, son cousin.

GUSTAVE DE MARNY.

REMIEUX, jardinier du château.

JACQUES, son fils.

DOMESTIQUES.

La scène se passe au château de Pontanges, à quinze lieues de Paris.

Ce drame a longtemps dû être représenté au Gymnase par l'éminent artiste Bocage ; l'idée en est due à la première partie du roman bien connu de madame de Girardin.

LE
MARQUIS DE PONTANGES

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une partie du parc. — A droite, pavillon, tenant au château, avec porte d'entrée. — A gauche, une haie de charmille. — Au fond, mur avec treillage; sur le devant, banc de jardin.

SCÈNE I.

GUSTAVE DE MARNY, seul, entrant par la porte de la haie.

C'est ici le jardin particulier de monsieur le marquis, où Laurence, sa femme, passe quelquefois des heures entières avec lui. Elle, si jeune et si belle! prétendré se consacrer sans retour à soigner la raison absente de monsieur de Pontanges, son époux ; se condamner au rôle de sœur de charité, sans espérance de voir jamais la guérison de son malade! Pauvre femme naïve! Mon amour pour elle a commencé par de la pitié et a fini par de l'admiration. Oui, de l'admiration... du respect... Que dirait-on dans le monde si l'on savait que ce Marny, qui est habitué à triompher des obstacles les plus insurmontables, n'a pas encore seulement osé se déclarer!... Un mari de cette espèce! Et, depuis trois mois, n'être pas plus avancé que je le suis auprès de sa femme!... Cependant elle m'aime, j'en suis certain. Son chagrin quand je m'en vais, sa joie quand je reviens... Oui, oui, elle m'aime... Mais voilà tout... Je suis tombé sur une de ces femmes rares, dont l'ignorance n'est point une ruse, et qui serait capable d'avoir pendant dix ans beaucoup de penchant pour quelqu'un, sans savoir si c'est de l'amour ou tout simplement de l'amitié... Allons, c'est à moi de le lui apprendre et de m'établir franchement le rival... d'un idiot! Je veux savoir à quoi m'en tenir dès aujourd'hui, si c'est possible. Oui, j'y suis décidé!... Eh bien! si elle repousse mon amour.... je partirai... Personne de réveillé encore... Mais si... J'aperçois monsieur Fuscien, ce parent de madame de Pontanges, arrivé hier d'un long voyage. Il n'est pas fort, le cousin... Il m'a semblé furieusement commis voyageur ; et, bien qu'il ait regardé sa cousine avec des yeux singuliers,... à tout prendre, c'est un rival encore moins dangereux que monsieur le marquis. Pourquoi diable se lève-t-il sitôt?... Laurence allait peut-être venir.

SCÈNE II.

FUSCIEN, GUSTAVE.

FUSCIEN.

Ah! quelqu'un enfin!... Enchanté de vous trouver debout, monsieur. Je vous fais mon compliment bien sincère.

GUSTAVE.

Et pourquoi donc, s'il vous plaît?

FUSCIEN.

C'est que si votre lit n'est pas meilleur que le mien, vous n'avez réellement rien de mieux à faire que d'en sortir. Quels matelas, grand Dieu! évidemment cardés sous Louis XIV!... Je ne conçois pas ma cousine.

GUSTAVE.

Ce n'est pas elle, je pense, qui se mêle de ces détails.

FUSCIEN.

C'est ma tante Ermengard, je le parie... Je la reconnais bien là!... Il faut qu'elle économise sur tout, même sur le sommeil d'autrui... Et quel souper!... Si c'est là l'ordinaire du château!... J'en ai eu des crampes d'estomac toute la nuit!... Non, c'est que cette pauvre tante est d'une avarice... Je vais vous raconter un trait. (Il va chercher une chaise.)

GUSTAVE.

S'il croit que j'écouterai ses histoires... Je reviendrai quand il sera parti. (Il disparaît par la petite porte de la haie.)

FUSCIEN, apportant sa chaise et s'asseyant.

Figurez-vous, monsieur, qu'un jour ma tante Ermengard...

SCÈNE III.

FUSCIEN, MADAME ERMENGARD.

MADAME ERMENGARD.

Eh bien! qu'est-ce que tu lui veux à ta tante Ermengard?

FUSCIEN, se levant.

Comment! vous êtes là, ma tante? (A part.) Dieu! si j'avais continué... (Se retournant.) Et l'autre... Eh bien, il est poli!

MADAME ERMENGARD.

Qu'est-ce que tu disais de moi, tout seul?

FUSCIEN.

Je disais... je disais que ma colère contre vous n'est pas encore passée.

MADAME ERMENGARD.

Mais puisque ce n'est pas notre faute, mon petit Fuscien.

FUSCIEN.

Non... vous avez beau vouloir m'amadouer, je ne pardonnerai jamais à ma cousine Laurence de m'avoir préféré... Qui?... Un idiot, un imbécile... car, il ne faut pas se le dissimuler, il n'a pas plus de raison qu'un enfant de six mois, monsieur le marquis de Pontanges... oui, oui, tout marquis qu'il est!

MADAME ERMENGARD.

Mais qui te dit le contraire?

FUSCIEN.

Non... c'est que c'est très-humiliant pour moi!... Si elle avait épousé un borgne, un boiteux, un bossu, je l'excuserais peut-être... Et cependant... (Il se regarde avec complaisance.) Mais penser qu'elle pouvait choisir entre un imbécile... et moi... et que c'est l'imbécile qui l'a emporté!...

MADAME ERMENGARD.

Veux-tu bien te taire... avec tes injures. Tu vas tout savoir et, au lieu de t'emporter, de crier, tu seras touché de la position d'Amaury. Il est devenu fou par amour! par amour pour Laurence! C'est elle qui a été la cause involontaire de son malheur.

FUSCIEN.

Ah! bah!

MADAME ERMENGARD.

A la mort de sa mère, ma nièce, laissée sans fortune, avait été recueillie au château de Pontanges par madame la marquise. Son fils Amaury, charmant jeune homme, plein d'esprit alors...

FUSCIEN.

Oh! oui... alors!

MADAME ERMENGARD, continuant.

Mais d'une exaltation extrême, devint éperdument épris de Laurence et voulut l'épouser. Le refus de la marquise, qui éloigna, à l'instant, celle qu'il aimait, le mit au désespoir et lui fit perdre la raison. Tu juges de ce que devint sa mère!

FUSCIEN.

Il était bien temps!

MADAME ERMENGARD.

Après avoir tout tenté inutilement pour la guérison de son fils, sentant qu'elle allait mourir, elle fit venir Laurence, lui avoua tout, se mit à ses genoux pour qu'elle consentît à épouser son fils...

FUSCIEN.

Il était devenu gentil, le futur!

MADAME ERMENGARD.

Et Laurence, touchée de compassion, n'hésita pas un instant.

FUSCIEN.

Et c'est justement cette compassion qui n'a pas le sens commun. Se condamner au malheur...

MADAME ERMENGARD.

Au malheur! Oh! tu ne connais pas Laurence! Elle n'a pas les idées romanesques des jeunes filles de son âge. Élevée loin du monde par madame de Pontanges, elle est restée tout bonnement ce que la nature l'avait faite : simple, naïve, pleine d'affection et de dévouement. Elle ne souhaite rien, elle ne regrette rien, et ne soupçonne même pas qu'il pouvait y avoir pour elle un autre bonheur que celui de veiller sur Amaury.

FUSCIEN.

Drôle de bonheur! Enfin, ça lui fait plaisir, soit; mais elle aurait bien pu se dispenser... Que diable! on soigne les gens comme celui-là... on leur donne bien à manger et bien à boire, mais on ne les épouse pas... surtout lorsque l'on a en perspective un mari d'une tout autre espèce... J'ose l'affirmer.

MADAME ERMENGARD.

Ah! ceci est une question.

FUSCIEN.

Comment, une question!... Est-ce que vous me prenez?...

MADAME ERMENGARD.

Mon Dieu! pour rien du tout. Tu ne comprends donc pas?

FUSCIEN.

Non, je ne comprends pas,... je ne veux pas comprendre... Se sacrifier ainsi, pauvre cousine!... Savez-vous comment on l'appelle dans le pays?... Empressé d'avoir de ses nouvelles, j'en demande hier, en arrivant, au premier paysan que je rencontre : Mademoiselle de Champville? La femme au fou? me répond l'homme en blouse et en bonnet de coton... Comme c'est agréable pour la famille!... *La femme au fou!* Et vous avez souffert ça, vous, ma tante!

MADAME ERMENGARD.

Souffert!... Au contraire, moi et toute la famille... nous l'avons suppliée, conjurée!... Mais bah! elle avait la tête montée, et rien n'a pu l'empêcher d'épouser Amaury pour tranquilliser madame de Pontanges à son lit de mort. Ce n'est qu'après la cérémonie que j'ai envisagé le bon côté de la chose...

FUSCIEN.

Il n'y en a pas!

MADAME ERMENGARD.

Si, si, pardon; ta cousine est maintenant très-riche, et elle n'avait rien.

FUSCIEN.

Tiens, parbleu! ni moi non plus, et pourtant je suis riche aussi aujourd'hui! sans avoir été obligé d'épouser... Non, Dieu merci!... Il m'a suffi de porter dans le nouveau monde toutes les ressources de mon intelligence.

MADAME ERMENGARD, continuant.

Je me suis dit : quand il lui sera bien démontré qu'elle ne peut rien pour rendre la raison à son mari, nous la déciderons à le mettre dans une bonne pension ; alors, quasi veuve, maîtresse d'une belle fortune, elle pourra vivre heureuse et contente où bon lui semblera.

FUSCIEN.

Quelle idée fausse vous avez eue là !... Heureuse !... Ce n'est qu'avec moi qu'elle pouvait l'être, la pauvre petite !

MADAME ERMENGARD.

Mais, quoique la raison de son mari n'ait pas fait un pas depuis près de trois ans qu'elle l'a épousé, rien jusqu'ici n'a pu l'engager...

FUSCIEN.

C'est bien fait... Ça vous apprendra.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, JACQUES.

JACQUES.

Bonjour, madame Ermengard.

MADAME ERMENGARD.

Bonjour, mon ami.

FUSCIEN.

Qu'est-ce que c'est que ce gamin-là ?

MADAME ERMENGARD.

C'est Jacques, le fils de Rémieux.

FUSCIEN.

Ah ! oui, oui... Le grand Rémieux, le jardinier du château... Est-il toujours long comme une perche et sec comme un manche de râteau?

JACQUES.

Qu'est-ce qu'il dit donc ce monsieur, madame?

MADAME ERMENGARD.

Rien, rien, mon ami... Que me veux-tu ?

JACQUES.

Je viens jouer avec mon camarade, pardine !

FUSCIEN.

Quel camarade?

JACQUES.

Monsieur le marquis de Pontanges, donc.

FUSCIEN.

Le mari de ma cousine!

MADAME ERMENGARD.

Il n'est pas encore descendu.

JACQUES.

C'est bien, madame Ermengard, je reviendrai plus tard... (A part, sortant en regardant Fuscien.) Ce monsieur-là a l'air pas mal jobard et malhonnête, tout de même.

SCÈNE V.

MADAME ERMENGARD, FUSCIEN.

FUSCIEN.

Un marquis! un maître de maison, qui fait sa société d'un mioche de dix ans; c'est gentil ! quand vous m'avez dit : « Te voilà, mon pauvre Fuscien ; tu ne sais pas, ta cousine est mariée ! » Ça m'a donné un coup! ça m'a étranglé!... Et cependant, dans le moment, je me suis imaginé que le mari était ce beau jeune homme, avec ces petites moustaches, que j'ai trouvé établi ici, ni plus ni moins que chez lui... et que vous appelez monsieur... monsieur...

MADAME ERMENGARD.

Gustave de Marny.

FUSCIEN.

Marny, soit... Il n'est pas très-poli, ce monsieur... Mais quand vous avez ajouté : « Non, c'est l'autre qui est l'époux. » Oh ! ça m'a vexé... ça m'a vexé... Que fait-il donc ici, ce monsieur de Marny ? Est-ce un médecin qu'on a appelé pour ce pauvre Pontanges ?

MADAME ERMENGARD.

Es-tu fou ?

FUSCIEN.

Du tout; c'est bien assez du cousin.

MADAME ERMENGARD.

Monsieur de Marny est un jeune homme fort distingué, à ce qu'on dit; si distingué même, qu'il n'est jamais content de rien, trouve à redire à tout...

FUSCIEN, à part.

Si son lit ressemble au mien....

MADAME ERMENGARD, continuant.

Et a l'air de vous faire une grâce en acceptant les soins qu'on a pour lui.

FUSCIEN.

Et... qui l'a amené ici ?

MADAME ERMENGARD.

Qui l'a amené ?

FUSCIEN.

Oui.

MADAME ERMENGARD.

C'est moi, mon cher ami, c'est moi.

FUSCIEN.

Bah! vous, qui ne pouvez pas le souffrir, à ce qu'il paraît?

MADAME ERMENGARD.

Moi-même, que veux-tu?... C'est comme une fatalité... J'avais pris le char-à-banc pour aller faire une visite dans les environs, et je revenais tranquillement quand, dans l'avenue du château, sans qu'on sache ni pourquoi ni comment, la Blanche se met à prendre le trot... Moi, qui n'avais vu de ma vie à cet animal d'autre allure que le pas, je m'imagine que c'est le mors aux dents... La frayeur me gagne... Je pousse des cris affreux ! Lorsqu'un jeune homme, qui traversait la route, le fusil sous le bras, arrête la Blanche qui, au fond, ne demandait pas mieux, et me conduit au château...

FUSCIEN.

Je comprends.

MADAME ERMENGARD.

Oh! ce n'aurait été rien encore, et la connaissance en serait restée là si, un jour qu'il était venu savoir de mes nouvelles, Amaury ne se fût

avisé de mettre le feu à une meule de paille, au milieu de laquelle il se laissait brûler...

FUSCIEN.

Et c'est monsieur de Marny qui est allé l'y chercher?

MADAME ERMENGARD.

Mon Dieu oui,... au risque d'y rester lui-même... C'est notre sauveur à tous, dont bien me fâche... Car, depuis ce moment, accueilli par Laurence, il est revenu chaque jour au château et a fini par s'y établir sans façon, ce qui déjà fait jaser dans le voisinage.

FUSCIEN.

Pourquoi donc?

MADAME ERMENGARD.

Mais parce que...

FUSCIEN.

Monsieur de Marny fait la cour à ma cousine, peut-être? Eh bien, après... Croyez-vous donc que je ne la lui ferai pas aussi la cour, à ma cousine?

MADAME ERMENGARD.

Mais c'est une horreur, Fuscien, ce que vous me dites là... Oubliez-vous donc qu'elle est mariée?

FUSCIEN.

Vous appelez cela un mari? Pauvre petite femme!... Allons, voyons, ma tante, un peu de bonne foi... Que diable, dans votre jeune temps, si monsieur Ermengard avait ressemblé à ce mari-là?...

MADAME ERMENGARD.

Voulez-vous bien vous taire, Fuscien, qu'est-ce que c'est donc que ça?

FUSCIEN.

C'est... (Écoutant.) Mais je crois que l'on vient... Le cousin peut-être... Il faut qu'il soit méchant... bien sûr... Il m'a regardé hier avec des yeux...

MADAME ERMENGARD.

Eh non! il ne fait de mal à personne.

FUSCIEN.

En attendant, je vous laisse avec lui. Ça ne me plairait pas du tout de le rencontrer face à face. (Il sort vivement.)

SCÈNE VI.

MADAME ERMENGARD, LAURENCE, RÉMIEUX, une faux à tailler les arbres sur l'épaule; il la dépose en entrant contre la porte.

LAURENCE.

Tenez, Rémieux... c'est ce banc qu'il faut que vous abritiez avec quelques arbustes, quelques plantes grimpantes... C'est la place favorite d'Amaury... Je veux qu'il y soit garanti du soleil et même de la pluie, si cela est possible.

RÉMIEUX.

C'est bien, madame... Nous ferons alors une espèce de berceau au-dessus.

LAURENCE.

C'est cela.

RÉMIEUX.

Faut-il achever de tailler les arbres de la grande avenue, madame?... ou nous occuper tout de suite de l'abritage en question?

LAURENCE.

Oui, oui... tout de suite.

RÉMIEUX.

Suffit, madame. (Il sort.)

MADAME ERMENGARD, à part.

Pauvre Laurence, qui s'occupe de lui, comme s'il pouvait lui en savoir gré. (Allant à elle.) Dis-moi, ma nièce, M. de Marny doit-il rester encore longtemps ici?

LAURENCE.

Pourquoi cela, ma tante?

MADAME ERMENGARD.

Mais... parce que nos provisions commencent à baisser considérablement.

LAURENCE.

Eh bien, on les renouvellera.

MADAME ERMENGARD.

Il le faudra bien!

LAURENCE, à part.

Ma tante m'y fait penser... Ce pauvre M. de Marny que nous faisons mourir de faim... par reconnaissance... A table, hier au soir, je l'ai bien vu à l'air stupéfait de mon cousin. (Haut.) Eh bien! ma bonne tante, vous vous en occuperez, n'est-ce pas?

MADAME ERMENGARD.

Mais sois donc tranquille... Est-ce que je vous laisse jamais manquer?...

LAURENCE.

Oh! je sais bien... Vous êtes si bonne... Cependant... hier... vous aviez presque oublié... le souper.

MADAME ERMENGARD.

Oh! hier... pour une fois... Sais-tu bien que, depuis quelque temps, tu as très-bon appétit... Tu t'occupes toujours de ce qu'il y aura sur la table.

LAURENCE.

Songez, ma tante, que nous avons un hôte de plus, mon cousin... et qu'il est... un peu gourmand.

MADAME ERMENGARD.

Il faudrait qu'il fût bien difficile pour ne pas se contenter de notre ordinaire.

LAURENCE.

Oh! il ne s'en contentera pas, j'en suis sûre... Vous ferez bien, pendant son séjour...

MADAME ERMENGARD.

Quand j'aurai fait ajouter quelque petite chose au menu d'hier...

LAURENCE.

Y pensez-vous, ma tante!... mais il n'est rien resté du tout.

MADAME ERMENGARD.

C'est égal... c'est égal... il y aura ce qu'il faut.

SCÈNE VII.

LAURENCE, MADAME ERMENGARD, FUSCIEN.

FUSCIEN, en dehors.

Voulez-vous bien me lâcher!... voulez-vous bien me lâcher!...

MADAME ERMENGARD.

Eh! mais, c'est Fuscien... Comme il crie!

FUSCIEN, entrant vivement en scène par le pavillon.

C'est ennuyeux, à la fin!

LAURENCE.

Eh! qu'avez-vous donc, mon cousin?

FUSCIEN.

Ah! c'est vous, Laurence... J'ai... j'ai que, depuis ce matin, votre mari est après moi, comme un chasseur après un lièvre... Tantôt, il me chasse du jardin ici présent, bon!... moi, je me réfugie dans la bibliothèque, bon!... et, en attendant le déjeuner, je me mets à dévorer mes classiques... Je suis fort littéraire, moi; pas du tout, je sens des doigts crochus qui m'arrachent mon Racine... Je regarde... c'est encore M. le marquis de Pontanges, avec la même grimace qui m'avait chassé du jardin... Mais, cette fois, non content de m'arracher Racine, ne voulait-il pas m'arracher mon habit!

LAURENCE.

J'en suis vraiment bien fâchée, mon cousin... mais cette bibliothèque, dès qu'il rentre, est le lieu où il se tient.

FUSCIEN.

La bibliothèque?... Il ne sait plus lire.

LAURENCE.

Ce sont les gravures qui l'y ont attiré; et maintenant, il en a pris l'habitude.

FUSCIEN.

Eh bien, il les arrange joliment les gravures, et les livres aussi... et les habits aussi... Vous ne devriez pas permettre...

LAURENCE.

Comme ici, tout lui appartient...

FUSCIEN.

Ah! tout!... excepté mes habits.

VOIX D'AMAURY, au dehors.

Laurence!... Jacques!...

FUSCIEN.

Tenez, le voilà encore... Je crois qu'il a juré... mais c'est assez comme ça pour aujourd'hui... Venez... venez, ma tante... et puisqu'il n'a pas voulu que je nourrisse mon esprit de Racine... faites-moi le plaisir de nourrir mon estomac... d'autre chose... (Ils sortent.)

SCÈNE VIII.

LAURENCE, AMAURY.

LAURENCE.

C'est singulier, l'instinct d'Amaury et son animosité contre les personnes qui ne s'intéressent pas à lui.

AMAURY, sortant du pavillon avec effroi.

Laurence!... Laurence!... (L'apercevant et courant à elle.) Ah!

LAURENCE.

Eh bien! qu'est-ce donc, Amaury? Qu'est-ce qui peut ainsi te faire peur?

AMAURY.

Oh! rien, rien... Je suis près de toi maintenant. (Il se presse contre elle en regardant en arrière.)

LAURENCE, lui prenant les mains.

Tu trembles encore.

AMAURY.

Il ne viendra pas, n'est-ce pas?... Je ne veux pas le voir.

LAURENCE.

Mais qui donc?

AMAURY.

Une figure... avec une raie noire ici. (Il désigne la lèvre supérieure.)

LAURENCE.

Que veut-il dire?

AMAURY.

Il faudra la chasser... oh! tout de suite... car, sans cela... vois-tu... elle me chasserait, moi... Le pauvre Amaury... Je l'ai vu dans ses yeux.

LAURENCE.

Je ne puis comprendre...

AMAURY.

Les livres.. les images... ils sont à moi... Je puis les corriger quand ils ne m'obéissent pas... Je leur avais dit de venir... à ceux qui sont en haut... sur les planches... Ils n'ont pas voulu... J'ai tiré les planches... alors ils ont obéi bien vite... tous, tous!... J'étais content, je n'appelais pas... ni Jacques, ni François, ni personne... et cependant la porte s'est ouverte, et j'ai vu la figure qui me regardait avec de grands yeux.

LAURENCE.

Je devine... M. de Marny, sans doute, qui, attiré par le bruit...

AMAURY, se retournant encore avec effroi.

Oh! tu me défendras, n'est-ce pas? Tu la chasseras...

LAURENCE.

Eh! qui t'a dit que cette personne te voulait du mal?... Pourquoi être toujours craintif et défiant comme cela?... toi si bon!... si malheureux!... mon pauvre Amaury... Il faudrait avoir le cœur bien dur pour éprouver, en te voyant, un autre sentiment que celui de la pitié! (Amaury s'approche du banc à gauche, et fait signe à Laurence de venir s'y asseoir.) Ah! tu veux que je reste là... (Elle va s'y placer et travaille.) comme ton gardien... ton défenseur... Sois tranquille, va... Laurence ne t'abandonnera jamais... elle l'a juré à ta mère.

AMAURY.

Ma mère!...

LAURENCE.

Comme il réfléchit; voilà la première fois que ce mot le frappe ainsi.

AMAURY.

J'aime mieux Jacques. (Étendant le bras, comme pour saisir quelqu'un, en regardant toujours Laurence.) Viens, Jacques, viens.

LAURENCE.

Jacques n'y est pas, Amaury... Il est venu ce matin pour te voir... tu n'étais pas descendu... Maintenant il est à l'école... tantot, il viendra.

AMAURY.

L'école... Jacques... L'école?... au lieu de s'amuser avec moi... (Il fait le tour du théâtre, rencontre sur son passage une petite branche d'arbrisseau; puis, venant s'asseoir près du banc où est Laurence, il regarde attentivement chaque feuille.)

LAURENCE.

A l'attention et au sérieux qu'il met à examiner ces feuilles, ne dirait-on pas d'un botaniste!... Qu'on place donc à côté de cette figure noble et mélancolique celle de mon cousin Fuscien, et qu'on demande après quel est celui des deux dont la raison est absente?... Pauvre cousin! Il croit me dire une méchanceté bien piquante en m'appelant « la femme au fou, » comme les paysans des environs... Ce nom me fait plaisir, au contraire... il me rappelle la joie de ma bienfaitrice, quand j'ai consenti à la remplacer auprès de son fils... Et puis on dirait qu'Amaury a pris à tâche de me venger... lui, qui fuit tout le monde, n'éprouve aucune crainte devant Fuscien... c'est, au contraire, le pauvre cousin qui tremble, c'est Amaury qui le domine... Il n'en est pas de même avec M. de Marny; sa vue produit toujours un effet pénible sur lui. Je ne comprends pas vraiment pourquoi!... Il est si bien, M. de Marny, ses manières sont si distinguées... sa physionomie si bienveillante!... Ah! c'est que cette bienveillance est dans le fond de son âme... j'en suis sûre... Quelle bonté à lui, si aimable, si répandu dans le monde, de tenir ainsi compagnie à une pauvre femme qui ne connaît rien, qui ne voit personne, et dont, par conséquent, la conversation doit être bien sotte et bien maussade. Je ne sais pourquoi j'ai été si longtemps à m'en apercevoir; mais on est très-mal ici... tout est triste, incommode... C'est bien à M. de Marny, qui a si bon goût, qui est habitué au luxe, de partager la gêne qu'on m'impose... Quelquefois, je meurs d'envie de tout changer, de tout bouleverser... mais cette pauvre tante, elle serait capable d'en faire une maladie... Elle est si heureuse de me rendre ce qu'elle me coûte en économies, et de me faire souffrir mille privations pour s'acquitter... Qu'importe!... puisque cela ne fait pas fuir les gens... C'est singulier comme les journées me paraissent courtes, quand il est au château! je n'ai pas pu m'empêcher de le lui dire .. J'ai eu tort, car il y reste bien plus longtemps depuis mon indiscrétion... Il s'y croit obligé... Je ne lui dirai plus de ces choses-là...

AMAURY, il chante.

Quand la grand'Margot
Vous prend son sabot,
Il ne fait pas bon
Tirer son jupon.

LAURENCE.

Ah! mon Dieu!... qu'est-ce que c'est donc que cette chanson-là, Amaury! Et qui te l'a apprise?

AMAURY.

Jacques!

LAURENCE.

Jacques!... Il paraît qu'il en sait de belles.

AMAURY.

Oh! oui.

LAURENCE.

Hélas! il est donc vrai, il ne peut plus avoir d'autre instituteur que Jacques!... Cet Amaury, autrefois si aimable, si instruit, si plein d'intelligence, perdu! perdu pour toujours!... Quel malheur!... Cependant, depuis quelque temps, il me prête bien plus d'attention; quelquefois, il paraît presque me comprendre... Ces paroles et cet air, retenus par lui pour la première fois, sont un progrès... Amaury, écoute-moi. (Amaury se lève vivement et vient se placer devant elle.) Tu aimes donc les chansons de Jacques?

AMAURY.

Les chansons?

LAURENCE.

Tu les trouves jolies, n'est-ce pas?

AMAURY.

De Jacques?

LAURENCE.

Oui, les chansons de Jacques. Eh bien! il y en a d'autres qui le sont encore beaucoup plus.

AMAURY.

Il y en a?

LAURENCE.

Mais sans doute... et il ne tiendrait qu'à toi de les connaître toutes... Il ne s'agirait, pour cela, que de lire... comme nous avons fait ensemble hier; mais cette fois, il faudrait être bien attentif et bien retenir ce que tu lirais... Veux-tu?

AMAURY.

Les chansons... Jacques... Laurence?

LAURENCE.

Eh bien?

AMAURY.

Laurence, Laurence! (En disant ces mots, sa voix s'affaiblit, on n'entend plus le son, mais ses lèvres remuent encore, et il finit par rester immobile, les bras pendants, en contemplation devant elle.)

LAURENCE.

Oui, c'est moi, Laurence, ton amie, qui te parle... Réponds-moi donc, Amaury, veux-tu?

AMAURY, continuant à rester immobile en la regardant; le nom de Laurence seul s'échappe encore de temps en temps de sa bouche.

Laurence, Laurence!

LAURENCE.

Allons, le voilà retombé!... mes paroles ne sont plus pour ses oreilles qu'un bruit qui n'a pas de sens... Comme il me regarde!... Il y a pourtant quelque chose dans ces yeux-là... Je suis folle, sans doute, mais je ne puis m'empêcher d'y retrouver toujours le sentiment qui a été si fatal au pauvre Amaury... Oui, ce n'est qu'avec moi qu'ils ont cette expression de tendresse et de bonté, ce n'est pas ainsi qu'ils se portent sur ma tante ou sur mon cousin, oh! non...

AMAURY.

Laurence... bonne... belle... la voir... toujours... l'entendre... encore... encore... (Montrant ses oreilles.) là!... (Montrant son cœur.) là!...

LAURENCE.

Oh! mon Dieu!... je ne me trompe donc pas... Il se souvient... il m'aime... Ah! si cela était possible! si je pouvais y croire... je serais trop heureuse. (Se levant et lui prenant la main.) Amaury, tu sais donc qu'il n'est qu'une personne au monde qui veille à tes besoins, qui désire ton bonheur, qui ait de l'affection pour toi?... Oh! dis que tu m'entends... dis que tu me comprends.

AMAURY, sortant de sa rêverie.

Un livre... des chansons... Laurence! (Il se dirige vers le pavillon.)

LAURENCE.

Eh! bien... où vas-tu donc?

AMAURY.

Quand la grand'Margot
Vous prend son sabot, etc.

(Il disparaît.)

SCÈNE IX.

LAURENCE, puis GUSTAVE.

LAURENCE.

Ah! je m'étais flattée trop tôt... toujours la même chose... rien encore, rien... (Elle reste pensive.)

GUSTAVE, entr'ouvrant la petite porte pratiquée dans la haie.

Le marquis n'est plus là...

LAURENCE, se retournant.

Ah! monsieur de Marny! (Allant à lui.) N'entrez pas ici, monsieur, je vous en prie... c'est le jardin d'Amaury; s'il y voyait un étranger, peut-être ne voudrait-il plus y revenir; et ce serait une grande privation pour lui.

GUSTAVE.

Je m'en vais, madame, je m'en vais... (A part.) Il faut pourtant que je m'explique enfin... (Haut.) Permettez-moi seulement d'excuser mon indiscrétion par votre manque de parole.

LAURENCE.

Ah! pardon, c'est vrai... Oui, je devais vous accompagner chez cette pauvre femme pour laquelle chacune de vos visites est un nouveau bienfait. (A part.) C'est singulier... près d'Amaury, je l'avais tout à fait oublié.

GUSTAVE.

Ne vous voyant pas paraître à l'heure fixée pour le départ, je vous ai cherchée, madame... je vous ai demandée partout... Si j'avais su quel devoir vous retenait ici...

LAURENCE, souriant avec doute.

Vous auriez attendu sans impatience... et sans trop de mauvaise humeur?

GUSTAVE.

Certainement, madame.

LAURENCE.

Vous n'êtes donc pas disposé à vous moquer de moi, vous?... et à penser comme les gens du monde? (Mouvement de Gustave.) Oh! je sais ce qu'ils disent... on me l'a rapporté... charitablement, et je ne leur en veux pas.

GUSTAVE.

J'ignore...

LAURENCE.

Ils disent... que si je me plais dans la situation où je me trouve, c'est qu'apparemment il y a entre moi... et mon mari conformité de goûts, d'esprit et de caractère.

GUSTAVE.

Ah! quelle impertinente plaisanterie!

LAURENCE.

Je vous dis que je ne leur en veux pas... ils ne connaissent de moi que mon mariage... Vous-même, convenez-en, c'est sous l'impression de ces idées que vous êtes arrivé ici.

GUSTAVE.

Vous pourriez croire...

LAURENCE.

Eh! qu'importe, monsieur, puisque, à tort ou à raison, je m'imagine qu'elle commence un peu à s'effacer.

GUSTAVE.

A s'effacer!... Mais à supposer que j'eusse été assez faible pour asseoir mon opinion sur les vains propos du monde, votre seule vue n'aurait-elle pas suffi pour la changer en une minute? Y a-t-il besoin de vous voir longtemps pour savoir tout ce qu'il y a de grand dans votre cœur?... La vie que vous menez ne trahit-elle pas votre caractère? Non, non, madame, il ne faut que vous apercevoir pour comprendre ce que vous valez... Quand je regarde tant de femmes qui se sont mariées, sans dot, à des hommes pleins d'esprit, généreux, qui les comblent de soins et de prévenances, et, qu'en retour, elles trompent et rendent ridicules à la journée... quand je les regarde et que je vous vois, vous, si belle, à vingt ans, avec cent cinquante mille livres de rentes, vivre à la campagne, loin de tous les plaisirs, loin du monde, où vous seriez si brillante... pour soigner un pauvre jeune homme, qui ne sait même pas ce que vous faites pour lui... qui ne peut juger de l'étendue du sacrifice... Ah! je sens là que vous êtes une noble femme et qu'on ne peut vous contempler sans adoration.

LAURENCE.

Eh! bien, vous n'êtes pas plus raisonnable que les autres.

GUSTAVE.

Que voulez-vous dire, madame?

LAURENCE.

Que je ne mérite pas plus leurs moqueries que vos admirations; avez-vous donc oublié pourquoi le pauvre Amaury est dans cet état? Mais, mon Dieu, ma conduite est toute simple; et devriez-vous vous en étonner, vous, monsieur, qui, sans le connaître, avez fait pour lui mille fois davantage? car vous avez exposé votre vie pour sauver la sienne.

GUSTAVE.

Et qu'est-ce que cela, madame, auprès d'un dévouement de tous les jours... et tous les jours, sans fruit comme sans récompense?

LAURENCE.

Sans récompense! oh! si, si... il en est une, et qui ne peut me manquer, puisque déjà je l'ai obtenue... et quand ce ne serait que ce que vous venez de me dire...

GUSTAVE.

Ah! mes paroles vous peignent bien mal ce que j'ai éprouvé, à l'instant où j'ai mis le pied dans ce château... Vous m'êtes apparue comme un ange sauveur... oui, madame, depuis longtemps je souffrais; tout me déplaisait, m'était odieux, et, pour me guérir, j'allais me tuer... vous m'avez sauvé la vie...

LAURENCE.

Ah! monsieur, savez-vous que c'était bien mal... à votre âge... de semblables idées...

GUSTAVE.

Oui, j'en conviens; et cependant, j'ai bien peur qu'elles ne me reprennent.

LAURENCE.

Comment?

GUSTAVE.

Sans doute... lorsque je vais me retrouver seul... loin de vous...

LAURENCE.

Vous allez donc partir, nous quitter bientôt?

GUSTAVE.

Des affaires... des devoirs... que sais-je?... vont m'y obliger... on s'appartient si peu.

LAURENCE.

Oh! mais... quand vous vous ennuierez trop... quand votre courage commencera à faiblir... vous reviendrez.

GUSTAVE.

Revenir, l'hiver?... alors que tout le monde fuit la campagne, m'y rendre seul et près de vous!

LAURENCE.

Pourquoi pas?

GUSTAVE.

Ah! madame... savez-vous qu'il me faut bien de la vertu... pour vous répondre avec sincérité? Vous ne songez donc pas à tout ce qu'on pourrait dire de mon séjour prolongé dans ce château?

LAURENCE.

Ainsi je vais rester seule jusqu'au printemps prochain?... et nous ne sommes encore qu'à l'automne!

GUSTAVE.

Ah! il y aurait un moyen bien plus simple de tout concilier... ce serait de quitter Pontanges.

LAURENCE.

Quitter Pontanges!... le conduire à Paris... lui! pauvre Amaury!...

GUSTAVE.

Sans doute... Croyez-vous donc qu'il n'y serait pas aussi bien qu'ailleurs?

LAURENCE.

Oh! non, non, monsieur... Amaury est né dans ce pays... il y est aimé... on l'y respecte, malgré sa démence... il faut qu'il y reste... A Paris, que ne dirait-on pas de lui!... quelles railleries sur son infortune!... Non, c'est impossible... cela me ferait trop de peine... je serais trop malheureuse.

GUSTAVE.

Oui, s'il demeurait dans votre hôtel, où chacun pourrait le voir... mais en le plaçant dans une maison de santé!...

LAURENCE.

Moi, je l'abandonnerais! quand je suis la cause involontaire de son malheur; je le confierais à des indifférents qui ne s'occuperaient pas de lui ou qui le maltraiteraient peut-être!... Oh! non, il faut que ce soit moi, en qui il a confiance, et qui ai de l'empire sur lui, parce que je l'aime... oui, monsieur, vous ne le saviez peut-être pas?... Vous vous imaginiez que je le soignais par devoir... que je m'étais imposé un sacrifice... Non, je l'aime, oh! du fond du cœur! mais cela ne serait pas, que je me dévouerais à lui comme à un pauvre infortuné qui m'a été confié par sa mère et qui ne peut se passer de mon secours.

GUSTAVE.

Vous vous le figurez!

LAURENCE.

Oh! rien n'est plus vrai... Il y a quelque temps, j'étais malade, et je ne pouvais présider à ses repas, assister à sa promenade... Eh bien! il n'a pas voulu sortir, il n'a voulu rien prendre... et cela pendant deux jours entiers, monsieur... de sorte que si je ne m'étais pas rétablie, il serait peut-être mort!... Vous voyez bien que je ne puis le quitter, et qu'il était mal à vous de me le conseiller.

GUSTAVE.

Pardon, madame, de vous avoir affligée. Il ne m'appartient pas de chercher à balancer l'intérêt bien naturel que vous inspire un époux... je me reproche même déjà de vous avoir dérobé quelques-uns des instants que vous lui auriez sans doute consacrés... Je souhaite seulement que, quelque jour, dans un accès de colère, il ne vous récompense pas bien mal...

LAURENCE.

Lui!... oh! non, monsieur de Marny, je ne le crains pas... il n'est pas fou comme un autre... un grand chagrin a paralysé sa tète, et sa pensée s'est arrêtée... voilà tout!... D'ailleurs, j'ai été élevée avec lui... il m'aimait tant... il m'aime toujours, j'en suis sûre, et je n'ai rien à redouter de lui.

GUSTAVE.

Fort bien, madame, me voilà complétement rassuré... Ainsi vous êtes bien décidée à ne jamais quitter ce château?

LAURENCE.

Oh! jamais, monsieur.

GUSTAVE.

Alors, je le vois, il ne me reste plus qu'à accomplir mon sacrifice.

LAURENCE.

Que voulez-vous dire?

GUSTAVE.

Depuis longtemps ma famille me presse d'accepter un emploi dans la diplomatie... Avant huit jours, je partirai pour l'Espagne.

LAURENCE.

Abandonner votre pays? vos amis?

GUSTAVE.

Jusqu'à présent j'avais toujours refusé... je voulais refuser encore; car Dieu m'est témoin qu'aucune idée d'ambition ou de fortune n'aurait pu me décider; mais que m'importe la France, qu'est-ce que Paris pour moi? Qu'y trouverais-je de plus qu'ailleurs s'il m'est défendu de vous voir?

LAURENCE.

Mais...

GUSTAVE.

Vous savez trop que lorsqu'il s'agira de mon bonheur ou de votre réputation, je ne balancerai pas.

LAURENCE.

Ma réputation...

GUSTAVE.

Ne vous l'ai-je pas déjà dit?... Qui pourrait retenir l'hiver, au fond d'une campagne, un homme habitué à la vie et aux plaisirs du monde... si ce n'est un sentiment... que la médisance...

LAURENCE.

On supposerait...

GUSTAVE.

Eh! madame, que ne suppose-t-on pas! Oui, malgré la réserve que je me suis toujours imposée, malgré tout mon respect, jamais on ne voudra croire que je ne veux rien... que je n'espère rien... et que je ne demande qu'à vous voir, à vous entendre, à vous admirer.

LAURENCE.

Oh! monsieur.

GUSTAVE.

Vous voyez bien, madame, vous-même ne le croyez pas... et peut-être avez-vous raison. (Mouvement de Laurence.) Car, je le sens, le désespoir qui me saisit à l'idée que je puis m'éloigner sans que vous en éprouviez aucun regret, sans que vous fassiez rien pour me retenir, la jalousie qui me déchire le cœur, l'envie que j'éprouve contre un pauvre insensé... qu'est-ce donc, si ce n'est pas l'amour le plus violent, la passion la plus profonde... que jamais un cœur ait pu ressentir?...

LAURENCE.

M. de Marny!... mais non, c'est impossible... Oh! dites que cela n'est pas, et quelles que puissent être les médisances du monde... eh bien! je vous prierai de ne pas m'abandonner... de rester ici, près de moi... Oh! dites... et je le pourrai; car alors ma conscience ne me reprochera rien.

GUSTAVE.

La mienne me reprocherait un mensonge... Adieu, madame. (Il sort.)

SCÈNE X.

LAURENCE, puis JACQUES.

LAURENCE, qui est restée immobile.

Ah! je ne sais ce qui se passe en moi!... ni de quels sentiments me remplissent les paroles que je viens d'entendre... Moi, si heureuse, si confiante auprès de lui; qui comptais sur son amitié!... Il me trompait!... Il mentait quand il avait l'air de me plaindre... Et quand il me louait, c'était un piége!... Eh bien! tant mieux qu'il ait parlé, qu'il se soit fait connaître... Qu'aurais-je gagné à son silence? Tôt ou tard il aurait bien fallu qu'il partît, et j'en aurais éprouvé... oh! oui, beaucoup de peine. Maintenant... il peut s'en aller... me laisser seule avec Amaury... cela ne me fera plus rien du tout... J'en serai bien aise, au contraire... D'ailleurs, n'en avais-je pas l'habitude?... Eh bien! je la reprendrai.

JACQUES, accourant.

Madame! madame!...

LAURENCE.

Ah! c'est toi, mon petit Jacques... que me veux-tu?... Est-ce Amaury qui m'appelle... qui a besoin de moi?...

JACQUES.

Amaury... Oh! non, madame... Il étudie dans ce moment, à ce qu'il dit.

LAURENCE.

Lui!...

JACQUES.

Oui, madame... Il a pris une grosse Bible, et il fait aller ses yeux dessus, comme ça... en chantant tout plein de drôles de paroles qui n'y sont pas... Il prétend que ça vous fera bien plaisir.

LAURENCE.

Pauvre Amaury!

JACQUES.

Oh! mais c'est qu'il n'a pas voulu seulement me regarder, et comme je retournais chez nous... M. de Marny m'a appelé...

LAURENCE.

Ah! c'est M. de Marny qui t'envoie?...

JACQUES.

Vous apporter un morceau de papier qu'il a déchiré d'un petit livre, après avoir écrit dessus.

LAURENCE.

Donne donc.

JACQUES.

Attendez, madame, je crois que je l'ai mis dans la poche de mon gilet. (Il relève sa blouse.) Oui, le voilà! (Il présente le papier à Laurence, qui va le prendre.)

SCÈNE XI.

LAURENCE, JACQUES, AMAURY, arrivant à pas de loup derrière eux, et arrachant vivement le papier des mains de Jacques.

LAURENCE, surprise.

Ah!

AMAURY.

Une chanson!

JACQUES.

Tiens!... Amaury, dis donc, ça n'est pas pour toi... c'est pour ta femme.

AMAURY.

Et si je veux que ce soit pour moi?

JACQUES, frappant du pied.

Eh bien! non, là!... ne fais pas de bêtises... rends-moi ce papier, que je fasse ma commission.

LAURENCE.

Amaury, je t'en prie.

JACQUES.

Oh! il ne nous le rendra pas, allez.

LAURENCE.

Amaury.

JACQUES.

Il est têtu que ça fait trembler... Et si vous voulez savoir ce qu'il y a là-dessus, vous aurez plus tôt fait d'aller le demander à M. de Marny.

AMAURY.

Marny!

JACQUES.

Il ne doit pas être encore parti, car le cheval n'était pas au cabriolet.

LAURENCE.

Il part donc?

JACQUES.

Dame!

AMAURY, venant prendre Laurence par le bras.

Laurence!

JACQUES.

Mais dépêchez-vous... car vous ne le trouveriez plus, d'abord...

AMAURY, cherchant toujours à l'attirer à lui.

Laurence...

JACQUES, lui faisant quitter le bras de sa femme.

Hé! laisse donc madame la marquise, puisqu'elle est pressée...

LAURENCE, vivement.

Oh! il faut que je sache... (S'arrêtant.) Qu'allais-je faire!... Non, non... je ne veux plus le revoir... je ne veux plus l'entendre... Qu'il parte et qu'il ne revienne jamais... (Elle rentre dans le pavillon.)

AMAURY, courant à la porte qu'elle a fermée sur elle, cherchant à l'ouvrir, et frappant avec colère.

Laurence!... Laurence!...

SCÈNE XII.

AMAURY, JACQUES.

AMAURY.

Elle s'en va... (Regardant le papier qu'il a pris.) et je ne sais pas l'air. Méchant Jacques! (Allant à lui, et lui montrant le papier.) Voyons... chante moi ça...

JACQUES.

Est-il drôle... mais ça n'est pas une chanson.

AMAURY.

C'est égal... chante toujours.

JACQUES.

Laisse-moi donc tranquille... est-ce que je sais lire l'écriture?...

AMAURY, avec menace.

Ah! tu ne veux pas?... (Il déchire le billet avec ses dents.)

JACQUES.

Bon!... Il arrange joliment les lettres de sa femme... Allons-nous jouer?

AMAURY, d'un air sombre.

Non.

JACQUES.

Eh bien! ça m'est égal... mais tu n'es pas gentil aujourd'hui. (Il fait un demi-tour.) Je ne t'apprendrai plus de chansons... Oh! les jolies petites fleurs. (Il se met à courir çà et là sur le théâtre, en cueillant des fleurs dont il forme un petit bouquet.)

AMAURY, toujours plus sombre.

Laurence... partie!... ne plus la voir!... Oh!... Jacques...

JACQUES, continuant son bouquet.

Boudes-tu toujours? hein?

AMAURY, se levant.

Ah!... (Il court à l'enfant, le saisit, et l'apporte en courant sur le devant de la scène.)

JACQUES.

Tu veux donc bien nous amuser, maintenant?

AMAURY, avec colère.

Oui, oui, oui!!! (Il le renverse, et lève vivement un petit couteau sur lui; l'enfant, qui croit que c'est pour badiner, le regarde, et lui met en riant son bouquet sous le nez.)

JACQUES.

N'est-ce pas qu'elles sentent bon? (Le bras d'Amaury reste suspendu à la vue de cette figure qui lui sourit naïvement : l'émotion le gagne... le couteau tombe de ses mains; puis, se relevant tout à coup par un mouvement brusque, il s'éloigne.)

JACQUES, ramassant le couteau et allant à lui.

Amaury, ton couteau que tu as laissé tomber; tiens donc...

AMAURY, le repoussant de la main.

Pas de couteau... pas de couteau!

JACQUES.

Tu ne veux plus jouer avec?

AMAURY.

Non, non...

JACQUES.

Tu me le donnes? (Amaury fait signe que oui.) Oh! merci! merci, Amaury... Je vais le faire voir à papa... (Il sort en sautant de joie.)

AMAURY va rentrer; il s'arrête en face de la faux laissée par Rémieux contre la haie.

Tiens... qu'est-ce que c'est que ça?

SCÈNE XIII.

LAURENCE, AMAURY, puis FUSCIEN.

LAURENCE, pensive, sortant du pavillon.

Parti... pour ne plus revenir peut-être... Oui, j'ai entendu le bruit de son tilbury sur le pavé de la cour... j'en ai vu passer l'ombre sur les rideaux de ma fenêtre... Tout est fini et rien ne m'empêchera plus de vivre tranquille et heureuse... (Elle essuie une larme.) auprès d'Amaury... Il m'appelait, je crois, quand je suis rentrée dans le pavillon... (Elle le cherche des yeux.)

FUSCIEN, entrant.

Eh bien! cousine, vous avez donc laissé prendre sa volée à votre élégant de Paris? Soyez tranquille, je le remplacerai très-bien... et s'il ne s'agit que d'être aimable... de vous dire des douceurs...

LAURENCE.

Fuscien!

FUSCIEN.

Près de vous, ça n'est pas difficile, vous êtes si jolie... plus jolie encore qu'à mon départ... aussi, ma parole d'honneur, je suis mille fois plus amoureux.

LAURENCE.

Vous oubliez...

FUSCIEN.

Votre mari?... Parbleu, il me semble que c'est ce qu'il y a de mieux à faire. (L'apercevant.) Oh! là! là!... le voilà... Si j'avais su qu'il fût ici, par exemple... (Amaury a pris la faux et l'examine.) Eh bien! quel diable d'instrument est-ce qu'il a été prendre là? Voyez donc!

LAURENCE.

Oh! mon Dieu! (Allant à son mari.) Donne-moi cela... Je t'en prie...

AMAURY.

Non.

LAURENCE.

Mon cousin, ôtez-lui cette faux, il va se blesser.

FUSCIEN.

Ah! bien, oui... c'est-à-dire il va nous blesser... Les fous, pour eux, sont adroits comme des singes... mais pour les autres... C'est qu'il est capable de prendre mes jambes pour de la luzerne.

LAURENCE.

Fuscien.... au nom du ciel!

FUSCIEN.

Permettez, il est bien plus simple de gagner au large... Mais venez donc, ma cousine, venez donc... je vous jure qu'il ne fait pas bon ici... (Voyant Amaury s'approcher.) Ah! au secours!.. au secours!.. (Il sort en courant.)

SCÈNE XIV.

LAURENCE, AMAURY.

LAURENCE.

Allons, il me laisse seule maintenant, et Amaury qui ne veut rien entendre!... Ah! je n'ai peur que pour lui. (A Amaury.) Amaury, vous ne me reconnaissez donc plus?... Vous voulez donc me causer du chagrin?

AMAURY, absorbé, commençant à mettre la faux en mouvement.

Rémieux fait comme ça, je l'ai vu...

LAURENCE.

Mon cher Amaury, arrête-toi, je t'en conjure, je t'aimerai bien.

AMAURY.

Non, non, je veux travailler. (Ici, le feuillage de la haie est légèrement agité.)

LAURENCE.

Ah! quelqu'un... Rémieux, est-ce vous? Venez donc vite... il a pris votre faux... Quelle imprudence de la laisser dans le jardin... Rémieux, François, Baptiste!.. Ah! mon Dieu... personne... (A Amaury.) Allons, soyez raisonnable... Amaury, tu vas te faire mal... donne-moi cette faux. (Elle veut la lui prendre : Amaury la retire vivement; Laurence pousse un cri.) Ah! (Elle tombe sur le banc.)

SCÈNE XV.

LES MÊMES, GUSTAVE, puis tout le monde. — (Au cri de Laurence, la petite porte de la haie s'ouvre, vivement poussée par Gustave.)

LAURENCE, avec joie et étonnement.

Gustave!

GUSTAVE, courant à elle.

Laurence!... Êtes-vous blessée, madame?

LAURENCE.

Non, non... seulement j'ai eu peur... (Lui montrant Amaury.) Mais au nom du ciel... ôtez-lui .. ôtez-lui!...

AMAURY, apercevant Marny et quittant sa faux.

Ah! encore la figure! (Il disparait épouvanté.)

FUSCIEN, suivi de plusieurs domestiques et de madame Ermengard.

Par ici... par ici... mes amis. (Tout le monde entoure Laurence.)

MADAME ERMENGARD.

Qu'est-il donc arrivé?

LAURENCE.

Ce n'est rien, ma tante... (Bas à Gustave.) Vous ici !... Comment se fait-il?...

GUSTAVE, de même.

Un remords, ou plutôt un pressentiment du ciel, qui a voulu que je pusse vous secourir.

FUSCIEN.

Il vous a sans doute blessée?

MADAME ERMENGARD.

Qui donc?

LAURENCE, vivement, se levant.

Mais personne... Je ne suis pas blessée!...

GUSTAVE, bas à Laurence.

Je vous en supplie, écoutez-moi : vous le voyez, vous ne pouvez vous exposer plus longtemps aux fureurs d'un insensé... Ah! dites-moi que vous consentirez enfin... à l'éloigner.

LAURENCE, avec dignité.

Jamais!

GUSTAVE, saluant froidement.

Adieu, madame! (Laurence lui rend son salut; étonnement de Fuscien et de madame Ermengard. — Ici, la figure d'Amaury, exprimant un mélange de curiosité et d'effroi, paraît en écartant le feuillage et complète le tableau.)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un boudoir fraîchement décoré, porte donnant sur le parc. — Cheminée, feu allumé, causeuse auprès du feu. — De l'autre côté, table recouverte d'un tapis.

SCÈNE I.

AMAURY, JACQUES.

AMAURY, entr'ouvrant la porte du fond.

Elle n'y est pas... (Il s'avance dans l'appartement.)

JACQUES, passant sa tête à la porte.

Amaury, qu'est-ce que tu fais donc?... Il ne faut pas entrer ici... c'est la chambre de madame la marquise...

AMAURY.

Ah!... la chambre de la marquise.. Qu'est-ce que c'est que ça... la marquise?...

JACQUES.

Est-il drôle!... Mais c'est ta femme donc...

AMAURY.

Ah! Laurence!...

JACQUES.

Oui.

AMAURY.

Laurence... Sa chambre... (Il se met à la parcourir en examinant tout, avec une curiosité à la fois d'enfant et d'amant.)

JACQUES.

Allons-nous-en...

AMAURY.

Non, non... (Il continue son examen : arrivé devant un portrait de Laurence, il fait quelques pas pour se sauver.) Ah!... quelqu'un...

JACQUES.

Ah! ah!... est-il drôle! il a peur d'une image.

AMAURY, revenant après avoir regardé.

Non!... ce n'est pas quelqu'un... c'est Laurence!... (Il reste en contemplation.)

JACQUES.

Allons... le voilà qui prend le portrait de sa femme pour sa femme!... (Allant à lui.) Ah! bien, c'est des bêtises... en voilà assez... Si on nous trouve ici, on nous grondera...

AMAURY.

Non... elle n'a pas l'air fâché du tout... elle ne nous dit pas de nous en aller...

JACQUES.

Bien... il veut que ça parle, maintenant... Je suis plus petit que lui... mais, en vérité, il est encore plus innocent que moi...

MADAME ERMENGARD, en dehors.

Dans ton boudoir?... C'est bien!...

JACQUES.

Pour le coup, voilà quelqu'un ; reste si tu veux, moi, je m'en sauve. (Il sort.)

SCÈNE II.

AMAURY, toujours devant le portrait, MADAME ERMENGARD.

MADAME ERMENGARD.

Eh bien, ma nièce, me diras-tu?... Tiens, ce n'est pas elle... c'est lui! Comment est-il ici? Il faut que je le renvoie dans son appartement... Monsieur Amaury...

AMAURY, sans se retourner.

Adieu, Laurence, adieu.

MADAME ERMENGARD.

A qui parle-t-il donc? (Elle se retourne.)

AMAURY.

Jacques ne veut pas rester ici, mais je reviendrai bientôt... près de toi... toujours... Adieu... adieu... (Il sort.)

MADAME ERMENGARD.

Comment! il reviendra!... Il s'en va, en attendant, c'est l'essentiel; mais où donc est ma nièce?

SCÈNE III.

MADAME ERMENGARD, LAURENCE.

LAURENCE, entrant pensive.

Ah! c'est vous, ma tante...

MADAME ERMENGARD.

Oui, c'est moi... qui, au milieu des changements et bouleversements... qu'on exécute par tes ordres, ne peux pas trouver depuis deux jours un moment pour causer avec toi...

LAURENCE.

Me voici, ma bonne tante...

MADAME ERMENGARD.

Certainement... je suis ta bonne tante... Mais dis-moi donc d'où vient toute cette peine que tu te donnes?... ces achats et ces embellissements... que tu fais faire?.. Tu n'as pas songé à ce que cela va te coûter!... Comme si nous manquions de quelque chose... Depuis deux mois que ce M. de Marny nous a quittées et que Fuscien, pressé par une affaire, a fait comme lui... nous jouissions de la tranquillité la plus parfaite... Amaury même était devenu supportable... quand il ne se mettait pas à chanter dès cinq heures du matin... Pas du tout... c'est toi qui viens mettre tout sens dessus dessous dans le château... Voyons, dis-moi, doit-il nous arriver quelque grand personnage?... ou bien des médecins pour ton mari dont l'oncle vient de mourir... et qui se trouverait pair de France... s'il n'était pas imbécile...

LAURENCE.

Ma tante...

MADAME ERMENGARD.

Eh bien! quoi... je ne t'apprends rien de nouveau... Il faut bien appeler les choses par leur nom...

LAURENCE.

Vous me demandez pourquoi je change un peu l'ordre accoutumé de la maison... mon Dieu!... je n'en sais rien. Depuis quelque temps, je ne comprends plus ce que j'éprouve... Je ne peux plus supporter la longueur des journées, et je vois arriver avec effroi le moment où finiront les travaux que j'ai commandés.

MADAME ERMENGARD.

Avec effroi! Ah bien, par exemple!...

LAURENCE.

Oui, ma tante. Que ferai-je alors?

MADAME ERMENGARD.

Mais ce que tu faisais auparavant!... Et tu ne t'ennuyais jamais; tu n'avais pas besoin pour te distraire de tout ce bruit et de tout ce tracas.

LAURENCE.

C'est vrai : pourquoi donc ne suis-je plus la même? Et tenez, ma tante, il me semble toujours qu'un grand changement va s'opérer dans mon existence, et malgré moi... j'attends... j'attends toujours... Mais cela tient peut-être à la saison où nous sommes... L'hiver est si triste...

MADAME ERMENGARD.

Et tu lui ressembles un peu... Toujours seule... ou avec Amaury, ce qui est la même chose... Quand, pour te distraire, tu peux avoir la conversation de ta tante... ou celle de M. le curé... Sais-tu ce qu'il dit de tes longues séances près d'Amaury?... que c'est une âme que tu veux convertir à l'intelligence... mais moi je réponds qu'à blanchir la tête d'un nègre...

LAURENCE.

Ma tante... si c'est mon espérance, pourquoi toujours chercher à me l'ôter?...

MADAME ERMENGARD.

Garde-la... mon enfant, garde-la... tu peux même t'y consacrer tout entière, si c'est ton plaisir... car, depuis que tu t'occupes du ménage, je ne suis plus bonne à rien, moi... Je reste les bras croisés et je vis à tes dépens...

LAURENCE.

A quoi allez-vous penser là, bon Dieu!...

MADAME ERMENGARD.

C'est l'exacte vérité; et, malgré toute mon amitié pour toi, il faudra finir par te quitter.

LAURENCE.

Ah! ne me parlez pas ainsi, vous me faites trop de peine... Tout était si vieux, si incommode dans ce château, j'ai voulu seulement... qu'on y trouvât... ce que peut procurer la plus modeste fortune, voilà tout... Et, comme le printemps reviendra... et avec lui... quelques personnes peut-être... mon cousin Fuscien, par exemple...

MADAME ERMENGARD.

Fuscien... ce serait pour Fuscien que tu ferais toutes ces folies?

SCÈNE IV.

LES MÊMES, JACQUES.

JACQUES, accourant.

Madame... madame...

LAURENCE.

Qu'est-ce donc?

JACQUES.

Une voiture qui vient d'entrer dans l'avenue...

LAURENCE, très-émue.

Une voiture...

JACQUES.

Faudra-t-il conduire le cheval à l'écurie?

MADAME ERMENGARD.

Doucement... doucement... Il faut d'abord que je sache...

LAURENCE.

Oh!... je vais...

MADAME ERMENGARD.

Non, non... ne te dérange pas... je vais voir qui c'est... Quelqu'un au milieu de l'hiver... c'est bien singulier. (Elle sort avec Jacques.)

SCÈNE V.

LAURENCE, seule, s'appuyant sur le dossier d'un fauteuil.

Ah! ma tante a bien fait de m'empêcher de sortir... car jamais l'annonce d'une visite ne m'a émue ainsi... Mon Dieu! cela est-il possible?... Serais-je insensée à ce point?... Oui, oui... A peine Jacques est-il accouru... qu'il m'a semblé

que ce trouble que j'éprouve... que cette chose que j'attends toujours... c'était M. de Marny!... Oh! oui, oui... c'est lui... j'en suis sûre maintenant... courons...

SCÈNE VI.

LAURENCE, FUSCIEN.

FUSCIEN, l'arrêtant.

On ne passe pas.

LAURENCE, stupéfaite.

Fuscien!...

FUSCIEN.

Lui-même... toujours enchanté quand il se retrouve auprès de sa jolie cousine... (Frissonnant.) Brrrrr... Savez-vous qu'il faut vous aimer... pour venir ici par un pareil temps!... J'ai cru que je gèlerais en route... Les pieds et les oreilles surtout... L'on vous avait prévenue de mon arrivée, n'est-ce pas?... C'est pour cela que vous couriez si vite au-devant de moi?.. Ça vous fait donc plaisir de me revoir?...

LAURENCE.

Mon cousin... certainement...

FUSCIEN.

Eh bien! c'est cette pensée-là qui m'a fait revenir... Oui, mes affaires terminées, je me suis dit : Ma cousine Laurence s'ennuie là-bas... allons-y... ça lui fera toujours passer quelques moments agréables...

LAURENCE, à part.

Je m'étais trompée...

FUSCIEN, continuant.

J'ai tout quitté... bals!... concerts!... spectacles!... Ah! dites donc, cousine... ce monsieur qui était ici, en automne, en même temps que moi...

LAURENCE, vivement.

Eh bien?

FUSCIEN.

Je l'ai vu à Paris...

LAURENCE.

Ah!...

FUSCIEN.

Oui... à l'Opéra...

LAURENCE.

A l'Opéra?...

FUSCIEN.

Le Dieu et la Bayadère... Il était avec une dame... Oh! mais une dame fièrement jolie, allez... et qui lui faisait des yeux...

LAURENCE, à elle-même.

Et l'on m'avait dit... qu'il était souffrant... malade...

FUSCIEN.

Mais je ne vous ai pas demandé des nouvelles du cousin... ce cher Amaury!... Toujours en bonne santé, n'est-ce pas?...

LAURENCE.

Je vous remercie...

FUSCIEN.

C'est tout simple... comme ça ne sait rien de rien... ça ne sait pas même être malade... Et vous fait-il encore de ces aimables surprises... comme ce jour où, avec un grand diable d'instrument, il voulait me faucher les jambes?... Depuis ce moment-là, vous le tenez enfermé, j'espère...

LAURENCE.

Amaury... enfermé... lui faire de la peine... gêner sa liberté... et de quel droit, je vous prie?...

FUSCIEN.

Eh! mais... du droit sacré de conservation.

LAURENCE.

Non, non, mon cousin... jamais on n'obtiendra cela de moi.

FUSCIEN, inquiet.

Il continue donc à courir... comme la tête lui chante...

LAURENCE.

Oui, mon cousin...

FUSCIEN, à part.

Diable... diable!...

LAURENCE, continuant.

Il peut avoir des caprices...

FUSCIEN.

Ah! vous appelez ça des caprices... mes jambes!...

LAURENCE.

Mais, à coup sûr, il n'a pas de méchanceté.

FUSCIEN, à part.

Vous verrez que c'est par bienveillance...

LAURENCE, s'animant.

D'ailleurs, mon cousin... une fois pour toutes... rappelez-vous qu'il est le maître ici... que c'est chez lui que nous sommes... et vous m'obligerez de n'en parler jamais que comme d'un être que je chéris, que je respecte, et auquel j'ai consacré ma vie...

FUSCIEN.

Il vous en tiendra un joli compte...

LAURENCE, avec émotion.

Oui, monsieur... car il m'aime, lui!... Tout me le dit et me le prouve... je n'en saurais douter... Il m'aimera toujours, et c'est là ce qui fait toute ma consolation. (Elle cache sa figure avec son mouchoir.)

FUSCIEN.

Il ne faut pas vous affliger pour cela... ma cousine... Je ne suis pas venu à Pontanges pour vous faire de la peine... Dès que ça vous convient, tout est dit... (A part.) Ce qui ne m'empêchera pas de prendre mes précautions... Heureusement que je porte toujours sur moi en voyage... une jolie petite paire de pistolets de poche... Et, si le cousin s'avise de menacer ma sûreté individuelle.. pouf!... Oh! à poudre... à poudre... Ça lui fera une jolie peur tout de même.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MADAME ERMENGARD.

MADAME ERMENGARD.

Ma nièce, voilà encore des caisses et des meubles qui viennent d'arriver... Si tu veux venir.

LAURENCE, se levant.

Non, ma tante... voyez vous-même, je vous prie; dans ce moment, il me serait impossible... je ne puis... prenez les factures... payez...

MADAME ERMENGARD.

Mais écoute donc...

LAURENCE.

Oh! tout sera bien... pourvu que je ne m'en mêle pas et que vous ne m'en parliez jamais... (Elle sort vivement en cachant ses larmes.)

SCÈNE VIII.

FUSCIEN, MADAME ERMENGARD.

MADAME ERMENGARD, la regardant s'éloigner.

Eh bien, a-t-on jamais vu une pareille lubie!... la voilà qui ne veut plus s'occuper de rien maintenant!... Je savais bien que ça ne durerait pas... (Se retournant.) Ah çà! monsieur Fuscien, pourriez-vous me dire ce que vous avez été fourrer dans la tête de votre cousine, s'il vous plaît?

FUSCIEN.

Moi?... mais je ne sais pas...

MADAME ERMENGARD.

Comment, vous ne savez pas?... Ce n'est pas vous qui vous êtes moqué des ameublements et des tapisseries du château, peut-être?

FUSCIEN.

Oh! ça... c'est vrai!... du Dagobert tout pur... par exemple...

MADAME ERMENGARD.

Eh bien! regardez ce petit salon... ou ce boudoir... comme ma nièce l'appelle maintenant...

FUSCIEN.

Tiens!... je n'avais pas encore remarqué... A la bonne heure, au moins, on sait dans quel pays et à quelle époque on existe... enfin, la civilisation a pénétré jusqu'ici... Mettez-vous donc... sur cette causeuse à ressorts élastiques, ma tante... et vous conviendrez... (Il veut la faire asseoir.)

MADAME ERMENGARD.

Veux-tu bien me laisser!... quand je m'assois, ce n'est pas pour danser comme un toton, peut-être.

FUSCIEN.

Et vous dites que c'est à cause de moi que ma cousine?...

MADAME ERMENGARD.

Si ça a le sens commun!

FUSCIEN, à part.

Diable!... c'est très-flatteur... Elle voudrait donc me plaire alors?

MADAME ERMENGARD.

Mais puisque la chère petite me laisse maîtresse... comme je n'entends pas qu'elle se ruine... je m'en vais tout de suite renvoyer ces caisses d'où elles viennent.

FUSCIEN.

Vous ferez là un beau chef-d'œuvre!

MADAME ERMENGARD.

Oh! sois tranquille!... je prévois tout, et comme, dès demain... elle pourrait me les redemander, tu vas m'accompagner à l'instant à Melun, où nous trouverons à remplacer tout cela à moitié prix!...

FUSCIEN.

Mais songez donc...

MADAME ERMENGARD.

Oh! tu viendras...

FUSCIEN.

Je ne puis pas tremper là dedans... (Il appelle.) Cousine!...

MADAME ERMENGARD.

Veux-tu bien te taire!... (Elle lui met la main sur la bouche.) Je veux que tu fasses une bonne action, malgré toi... (Elle l'entraîne.)

SCÈNE IX.

AMAURY, puis LAURENCE.

AMAURY, tenant une chaîne de lorgnon à la main.

Laurence!... Laurence!... ton collier!... (Il tend la main, regardant.) Laurence!...

LAURENCE, entrant.

Amaury... c'est donc toi qui m'appelles? Pauvre ami... que te faut-il?... que demandes-tu?... oh! parle... Le bruit qu'on a fait dans le château... tous ces ouvriers t'ont sans doute un peu effrayé depuis quelques jours?... Mais ils vont partir...

AMAURY, tendant de nouveau la chaîne.

Tiens donc!...

LAURENCE.

Que me donnes-tu là, une chaîne?

AMAURY, avec joie.

Ton collier...

LAURENCE, l'examinant avec émotion.

Oh! mais... est-ce que cela serait possible? La chaîne... le lorgnon de M. de Marny!... Il serait donc ici?... Amaury... où as-tu trouvé cela?

AMAURY.

Au jardin... là-bas... là-bas...

LAURENCE.

Que je suis folle!... c'est en partant qu'il aura perdu cette chaîne. (Elle s'assied, les yeux fixés sur la chaîne.)

AMAURY.

Tu es bien contente, n'est-ce pas?... oh! et moi!... (Il va chercher une petite chaise, s'assied devant elle et l'examine un moment; puis se levant.) Pour te faire encore plus de plaisir... je vais te répéter toutes les leçons de l'autre jour... Tu m'as dit de ne pas oublier... j'ai tâché... tout seul... et tout... oui, tout... est revenu là... (Il montre son front.) là, où je sens quelque chose... souvent... que je voudrais dire... expliquer... je ne puis pas... non, ça brille... et puis ça disparaît.... je ne vois plus

rien... il fait nuit... aujourd'hui, il me semble... (Examinant Laurence, qui reste immobile.) Tu ne m'écoutes pas... tu as assez regardé ton collier... Il est bien joli... mais, en voilà assez. (Il le prend doucement des mains de Laurence.)

LAURENCE, sortant de sa rêverie.

Oui... tu as raison... emporte cette chaîne... ôte-la de mes yeux... (Amaury va la poser sur la table et revient.) Tu m'as parlé, je crois? Répète... je ne t'ai pas entendu... (Elle retombe peu à peu dans ses réflexions pendant les paroles suivantes d'Amaury.)

AMAURY.

Tu aimes peut-être mieux que je te dise une chanson?... Je veux bien; laquelle?... j'en sais beaucoup maintenant!... Ah! celle-là... oui!...

Entends ma voix, Laurence,
Et laisse-toi fléchir!
Où n'est pas l'espérance,
Il n'est pas d'avenir.
D'une éternelle enfance
Puisqu'il ne peut sortir,
Dans sa triste démence,
Ah! laisse-le dormir!

LAURENCE.

Ciel!... que chantes-tu là, Amaury?

AMAURY, joyeux.

Ce n'est pas la grande Margot... ça... hein?

LAURENCE.

Ah! ces cruelles paroles... je me les rappelle... elles sont de M. de Marny...

AMAURY.

Jacques ne la sait pas celle-là...

LAURENCE.

Mais toi?... toi?... comment se fait-il?...

AMAURY.

Moi... j'ai écouté... et j'ai retenu tout de suite...

LAURENCE.

Tu as entendu... ces paroles?

AMAURY.

Elles sont jolies, n'est-ce pas?... Il y a le nom de Laurence.

LAURENCE.

Et qui chantait cela, dis-moi? réponds-moi?...

AMAURY.

Je ne sais... je passais... c'était gentil... et je me suis arrêté.

LAURENCE

Et c'est tout à l'heure? à l'instant?...

AMAURY.

Oh!... c'était hier... un jour... je ne me souviens plus...

LAURENCE.

Oh! mon Dieu!... qui m'expliquera?...

AMAURY.

Veux-tu que je chante encore?... (Il chante.)

« D'une éternelle enfance!... »

LAURENCE.

Oh! non, non... (Lui mettant la main sur la bouche.) Au nom du ciel!... tais-toi!... tais-toi!... tu me fais trop de mal... (Elle retombe sur son fauteuil.)

AMAURY, s'empressant autour d'elle.

Du mal!... moi!... à Laurence!... oh! pardonne! pardonne!... Amaury... ne te fera plus de peine... jamais...

LAURENCE, se levant.

Il est impossible que je reste dans cette incertitude... non, je ne le puis pas... Il faut absolument que je sache... que j'interroge...

AMAURY.

Eh bien! tu me laisses... tu es toujours fâchée?... Laurence...

LAURENCE, sortant vivement.

Je reviens!... je reviens...

SCÈNE X.

AMAURY, seul.

Elle s'en va fâchée... ma chanson ne lui a pas fait plaisir... cependant... (Il se met dans le fauteuil de Laurence.) elle est... Tiens!... je l'ai oubliée... oh! je voudrais la savoir encore... (Il cherche.) Ah! voilà : « Entends ma voix, Laurence... » et puis... je ne sais plus... Si!... si!... encore...

Dans sa triste démence,
Ah! laisse-le dormir!

(Il répète plusieurs fois ces mots; petit à petit sa tête se penche, ses yeux se ferment, il s'endort.)

SCÈNE XI.

AMAURY, endormi. GUSTAVE DE MARNY.

GUSTAVE, entrant par une petite porte secrète.

Enfin, m'y voilà... chez elle!... dans son appartement!... Quand je suis parti, j'espérais bonnement qu'on me rappellerait... et j'ai eu beau faire savoir que j'étais malade... désespéré... pas un mot d'écrit, pas un souvenir; cependant, je sais que l'on s'ennuie de mon absence... et cette nouvelle seule m'a rendu quelque espoir. Ah! madame, depuis six mois, vous vous seriez emparée de toutes les facultés de mon âme, je ne verrais que vous... je ne penserais qu'à vous, et vous ne m'en tiendriez aucun compte?... Non pas, s'il vous plaît! je me vengerai!... en vous forçant à m'aimer à votre tour, car il est impossible que vous persistiez à me sacrifier à votre mari... N'importe, j'ai eu tort d'insister pour qu'elle l'éloignât... c'est une faute, je n'y retomberai plus... non, non, j'agirai plus adroitement... Déjà arrivé depuis hier, je me suis arrêté tout un jour à rôder autour du château pour épier le moment de m'y introduire, sans être aperçu... Il fallait la surprendre... arriver en secret, tout à coup, comme à un rendez-vous mystérieux... M'y voilà, et je serai bien abandonné du ciel, si le pauvre Amaury... (Ses yeux tombent sur Amaury.) Eh! mais, Dieu me pardonne, le voici lui-même... endormi... chez sa femme! comme un vrai mari!... (L'examinant.) Tiens!... on dirait qu'il est un peu plus soigné dans sa toilette... ça lui donne presque bonne mine... ici!... C'est du nou-

veau... est-ce qu'il se serait apprivoisé? (Écoutant.) Quelqu'un!... si c'était Laurence!... Je n'ai jamais senti une émotion pareille!... (Regardant.) Un jeune homme! son cousin!... On m'avait pourtant dit qu'il n'y avait personne au château?... Est-ce qu'il arriverait en même temps que moi, celui-là?... Raison de plus pour ne me montrer qu'à elle... Heureusement, je connais les êtres... Le voilà, et vite.... (Il disparaît du côté opposé à celui par lequel il est venu.)

SCÈNE XII.

FUSCIEN, AMAURY.

FUSCIEN, entrant vivement.

Cousine!... cousine!... je viens d'échapper à ma tante, et j'accours vous dénoncer un projet... qui... que... (Apercevant Amaury.) Ah! mon Dieu!... le cousin!...

AMAURY, s'éveillant.

Qui est là?

FUSCIEN.

Eh bien!... eh bien!... qu'est-ce que j'ai donc, moi?... Suis-je bête!... je commence toujours par frissonner... ce que c'est que l'habitude... mais aujourd'hui... au moyen de mon moyen de défense... (Il tire un petit pistolet de sa poche.) ce n'est pas moi qui dois avoir peur...

AMAURY.

Pourquoi m'as-tu réveillé?... que veux-tu?... que demandes-tu?

FUSCIEN.

Ce que je demande!... ce n'est pas vous d'abord.

AMAURY, lui faisant signe d'approcher.

Ici... ici...

FUSCIEN.

Ici!... Est-il malhonnête!... et si je ne veux pas, moi... si je veux m'en aller...

AMAURY, courant se placer devant la porte.

T'en aller!... sors donc à présent...

FUSCIEN.

Là!... c'est bien imaginé... Il me dit de m'en aller... et il me ferme le passage... ça n'a pas de bon sens... (A Amaury.) Vous êtes devant la porte...

AMAURY.

Eh bien?

FUSCIEN.

Vous ne voyez pas que vous êtes devant la porte?

AMAURY.

Ah! tu ne veux pas venir... Il faut donc que je te corrige... comme Médor?

FUSCIEN, indigné.

Qu'appelez-vous Médor?

AMAURY.

Attends... (Il va à lui.)

FUSCIEN, montrant son pistolet.

Ah! mais... ah! mais!... monsieur le marquis, ne faites pas le méchant... voyez-vous!...

AMAURY, tendant la main pour prendre le pistolet.

Qu'est-ce que c'est que ça... je le veux!...

FUSCIEN, reculant.

Prends garde de le perdre... Je vais lui donner ma sûreté personnelle pour lui faire plaisir...

AMAURY, s'avançant en frappant du pied.

Je te dis que je le veux!...

FUSCIEN.

N'approchez pas!... n'approchez pas!... (Amaury le saisit et veut lui prendre l'arme; Fuscien lève le bras en l'air.) Voulez-vous finir!... au secours!... au secours!... (Amaury lui arrache le pistolet; à peine est-il dans ses mains, que le coup part.)

AMAURY.

Ah! ah! (Il court à l'autre bout de la scène, sa figure exprime la terreur.)

FUSCIEN.

Ah! mon Dieu!... est-ce que je l'aurais blessé?... Que je suis bête!... c'est lui qui a tiré, et il n'était chargé qu'à poudre...

AMAURY, continuant.

Laurence! Laurence!... (Il se blottit dans un coin.) Ah!

FUSCIEN.

Dans quel état il est!... que dira ma cousine?... On vient... Ma foi, ce que j'ai de mieux à faire maintenant c'est de conduire ma tante à Melun. (Il sort vivement.)

SCÈNE XIII.

AMAURY, JACQUES.

JACQUES, accourant.

Qui est-ce qui tire des coups de fusil?... Amaury, je parie, qui aura fait encore des sottises... Eh bien! où est-il donc?

AMAURY, toujours tremblant.

Laurence!... Laurence!...

JACQUES, l'apercevant.

Tiens!... qu'est-ce que tu fais là, Amaury?... (L'examinant.) Oh! comme il tremble... (Il veut prendre la main d'Amaury.) Viens donc...

AMAURY, de même.

Non, non!... il est là!... là!

JACQUES.

Qui donc? Il n'y a que moi... Jacques.

AMAURY.

Il m'a frappé... là... (Il montre sa poitrine.) là... (Il montre sa tête.) Partout... partout...

JACQUES.

Le fusil?... Viens tout de même, pour qu'on te guérisse...

AMAURY, s'élançant.

Jamais!... jamais!... (Il fait de nouveau le tour du théâtre, d'un air égaré, s'échappe par la porte du jardin et disparaît.)

JACQUES, le suivant jusqu'à la porte.

Eh bien!... qu'est-ce qui lui reprend donc? oh! comme il court... (L'appelant.) Amaury! Amaury!...

SCÈNE XIV.

JACQUES, LAURENCE.

LAURENCE, entrant.

Où est-il? que se passe-t-il?... que lui est-il arrivé?...

JACQUES.

Dame! je ne sais pas... Il a eu peur... il était là... dans un coin... et maintenant, il s'en sauve par le jardin... avec un air tout drole...

LAURENCE.

Dans le jardin?... par le froid qu'il fait... au milieu de la neige et de la glace?... mais il va se rendre malade! Jacques... de quel côté?... conduis-moi... conduis-moi.

JACQUES.

Je veux bien... Par ici, madame... (Il sort. Laurence va le suivre, Marny paraît; elle s'arrête.)

SCÈNE XV.

LAURENCE, GUSTAVE.

LAURENCE, s'arrêtant.

Monsieur de Marny...

GUSTAVE, courant à elle.

Laurence!...

LAURENCE, émue.

Vous ici, monsieur...

GUSTAVE.

Oui, madame... ici... près de vous... et depuis plusieurs jours...

LAURENCE, étonnée.

Plusieurs jours... et je n'en savais rien... et je ne vous ai pas vu!...

GUSTAVE.

Ah! c'est que j'épiais le moment que j'ai trouvé enfin!... c'est qu'il m'était odieux d'arriver jusqu'à vous comme un indifférent... de songer que vous ne seriez pas seule... qu'il faudrait répondre... parler, comme si je n'avais rien dans le cœur... Je suis donc encore ici!... c'est vous que je revois, Laurence!... Laurence!... et je ne vous quitterai plus, n'est-ce pas?

LAURENCE, à elle-même, l'examinant.

Cette joie... ce bonheur... et cependant, ce que Fuscien m'a dit en arrivant... ce qu'il a vu...

GUSTAVE.

Si vous saviez mon chagrin... mon repentir!... mais vous me pardonnez, n'est-ce pas, du fond du cœur?... Ah! je suis trop heureux...

LAURENCE, à elle-même.

Comme il est pâle... changé!... Ah! Fuscien s'est trompé... il ne l'a pas vu... ce n'était pas lui... (Haut.) Gustave, vous souffrez encore?...

GUSTAVE.

Non, j'ai souffert... je me croyais perdu... je me disais : Elle ne m'aime pas... et cette affreuse pensée, Laurence, s'il fallait l'avoir encore... ah! je le sens... j'en mourrais... Mais vous permettrez que je vous aime, que je sois là... toujours... près de vous, que je vous entoure de soins, que je vous parle de mon amour, sans cesse...

LAURENCE, à part.

Ah! je ne sais ce que j'éprouve en l'écoutant... c'est un plaisir qui me fait mal...

GUSTAVE.

Mais vous semblez... préoccupée... distraite... Seriez-vous fâchée de mon retour?...

LAURENCE.

Oh! ce n'est pas cela.

GUSTAVE.

Soyez donc tout à fait bonne et généreuse alors, et venez près de moi... vous asseoir ici... Ne m'écoutez pas... ne me parlez pas... si vous voulez... mais laissez-moi, du moins, jouir de votre vue et vous dire tout ce que je renferme là... depuis si longtemps... (Il lui prend la main, et va s'asseoir sur le canapé, près du feu.)

LAURENCE, qui reste debout.

Monsieur de Marny...

GUSTAVE.

Eh quoi!... votre main tremble dans la mienne, vos regards n'osent s'arrêter sur les miens... Laurence, vous aurais-je offensée? n'auriez-vous plus confiance en votre meilleur ami?

LAURENCE.

Moi... (A part, et se reculant.) Je ne suis plus la même... il a raison.

GUSTAVE.

Venez, je vous en supplie.

LAURENCE, à part.

Quel trouble est venu me glacer!...

GUSTAVE.

Ma prière est donc vaine?

LAURENCE.

J'ai bien souffert de ma peine, mon ami; dites-moi pourquoi je souffre encore plus de mon bonheur.

GUSTAVE.

Ma joie vous afflige donc?

LAURENCE.

Il faut me pardonner, Gustave... oui... j'ai tort, mais il est des souvenirs... des impressions que rien ne peut chasser de mon esprit...

GUSTAVE, à part.

Elle pense encore à son mari... si je veux qu'elle l'oublie, il est temps de lui en parler. (Haut.) Ah! je le vois, vous me craignez toujours; vous ne m'avez point rendu votre cœur, et je l'ai bien mérité. Je me suis montré si injuste en vous quittant... mais que voulez-vous?... en présence du danger que vous veniez de courir, il ne s'est plus trouvé en moi aucun sentiment de raison, d'humanité même... je n'ai plus songé qu'à vous... à vous seule... Tout entier aux craintes affreuses que votre situation m'inspirait, il fallait à tout prix m'en délivrer, et, dans mon égoïsme, je ne voyais pas que votre âme, si pure et si noble, ne pouvait pas me sacrifier un malheureux qui n'a que vous pour appui...

LAURENCE, se rapprochant.

N'est-ce pas que cela était impossible? (Avec joie.) Vous le comprenez donc maintenant?

GUSTAVE.

Hélas, madame, vous êtes pour moi... comme Dieu!... je vous admire, sans vous comprendre... et je crois que je vous en aime encore davantage. Aussi, loin de chercher à vous faire changer... je veux, au contraire, tâcher de vous imiter...

LAURENCE, émue.

Vous, monsieur...

GUSTAVE, reprenant sa main.

D'ailleurs, à présent, je n'aurai plus de crainte. Si vous courez quelque danger... je serai là... et, quoi qu'il arrive, jamais un mouvement... un mot contre ce pauvre insensé ne viendra vous affliger... Oui, maintenant, il a un ami de plus... nous serons deux à veiller sur lui, à le plaindre... (Il l'attire doucement à lui, et la fait asseoir à ses côtés.)

LAURENCE.

Ah! c'est bien, ce que vous dites là, Gustave... vous ne pouvez savoir combien j'en suis touchée... car, voyez-vous... toutes vos paroles... ne pourront jamais si bien me prouver que vous m'aimez... oh! oui, aimez-le aussi, mon pauvre Amaury... aimez-le... comme moi... il en a tant besoin... et c'est la seule manière de le dédommager et de me consoler de la part d'affection que vous lui prenez dans mon cœur!

GUSTAVE.

Chère Laurence!

LAURENCE.

Oui, mon ami... sachez-le bien... si je me suis montrée si dure envers vous... si je vous ai laissé partir... c'est qu'il me semblait que vous alliez vous placer entre Amaury et moi... m'empêcher de l'aimer... oui, c'était là ce qui me désolait, me rendait si malheureuse... car alors, je vous haïssais!... je vous méprisais même... et pourtant... je ne pouvais vous oublier... Ah! j'ai eu bien du chagrin, allez...

GUSTAVE.

Vous n'en aurez plus... (Il l'entoure de ses bras.)

LAURENCE, se dégageant avec effroi.

Gustave!... Gustave!...

GUSTAVE.

Eh quoi!... toujours la même, mon amour vous épouvante?... Voulez-vous que je vous fuie?... J'obéirai... je puis faire ce sacrifice à votre repos... mais ce que je ne puis même pour vous... c'est de vous cacher mon amour, c'est de rester insensible quand vous m'aimez, c'est d'être calme auprès de vous...

LAURENCE, dans le dernier trouble.

Ne plus le voir?... Vivre séparée de lui...

GUSTAVE.

Parlez!... votre résolution est-elle prise? (Se levant.) Faudra-t-il m'éloigner encore?

LAURENCE.

Non... non, Gustave... vous faire souffrir... vous rendre malheureux... c'est un courage que je n'aurai plus, que je ne puis plus avoir... Ne me quittez pas... ne me quittez pas!... (A part.) Oh! mon Dieu!... pardonnez-moi... (Il couvre ses mains de baisers; Amaury entre.)

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, AMAURY, ses vêtements sont humides, ses cheveux en désordre; il s'avance avec peine vers le dossier de la causeuse sur laquelle sont assis Gustave et Laurence, et pose avec effort sa main glacée sur la tête de sa femme en disant :

AMAURY.

Laurence!...

LAURENCE, se pressant avec effroi contre Marny.

Gustave!...

GUSTAVE.

Qu'avez-vous?

LAURENCE, se retournant.

Ah! c'est lui!...

AMAURY, étendant le bras et laissant de nouveau tomber sa main sur la tête de sa femme, avec un accent plus marqué de douleur.

Laurence!...

GUSTAVE.

Qui ose ainsi?... (Il se lève.)

LAURENCE, le retenant.

C'est lui, vous dis-je!... Lui!... que j'oubliais.

GUSTAVE, reculant à l'aspect d'Amaury immobile et pâle de froid.

Ciel!... à le voir ainsi... il me semble que ce n'est plus un pauvre insensé que j'ai devant moi, mais un mari que j'offense... un maître qui a le droit de me chasser de chez lui.

LAURENCE, qui a été vers son mari, le ramenant près du feu.

Pauvre Amaury! c'est toi... toi que j'ai laissé seul... dehors... par un temps affreux! Ah! je ne me le pardonnerai jamais... Comme tu es pâle... comme tu es mouillé... où donc as-tu été? (Elle le fait asseoir sur le canapé à sa place.)

AMAURY, toujours le regard fixe.

J'ai faim!...

LAURENCE.

Ah! mon Dieu!... c'est vrai... il n'a rien pris depuis ce matin... J'ai oublié aussi... moi, qui avais juré à sa mère... Ah! je suis bien coupable... Pardon!... pardon!...

AMAURY, de même.

J'ai froid!...

LAURENCE.

Donne-moi tes mains... l'autre encore... Toi si faible!... si bon!... qui n'as qu'une pensée... la mienne... qu'un cœur... le mien... T'oublier... te tromper... c'est une lâcheté...

GUSTAVE, regardant Laurence qui s'empresse autour de son mari.

Et je me croyais aimé!... La voilà aux pieds d'un insensé... lui jurant de ne vivre que pour lui... Elle oublie jusqu'à ma présence... Elle ne me donnera pas un regret... pas une consolation.

AMAURY.

Oh ! que c'est bon, le feu...

LAURENCE.

Cher Amaury... maintenant que te voilà un peu réchauffé, je vais...

AMAURY, la retenant.

Non... reste... là ! près de moi... je n'ai plus besoin de rien. (L'examinant.) Laurence ! Ah ! que je te voie... que je te voie encore...

GUSTAVE, avec colère.

Me sacrifier! pour un être qui ne peut pas même sentir la jalousie ! (Il va s'avancer, mais s'arrête pour écouter Amaury.)

AMAURY, à Laurence.

Tu ne sais pas... tout à l'heure, une douleur m'est venue là... comme si ma tête s'ouvrait... se déchirait... puis, mes yeux se sont fermés... puis, quand je les ai rouverts... j'étais étendu sur la glace... dans la neige... et je ne souffrais plus... Je pensais... je ne sais plus... C'était un rêve !... Ma mère me souriait... Elle tenait par la main une jeune fille... Un prêtre était là aussi...

LAURENCE.

Oh! mon Dieu ! m'exauceriez-vous ? Le souvenir lui revient, allez-vous lui rendre la raison ?

AMAURY.

Qu'elle était belle avec son voile et ses fleurs !... J'entendais un mot qui revenait sans cesse à mon oreille comme une musique délicieuse et qui me remplissait de joie et de bonheur... Tout à coup la musique a cessé... J'ai voulu parler... je ne me suis plus rappelé... Et maintenant que je te revois... ce que je ne pouvais ni dire... ni expliquer... il me semble... je crois... oui... oh ! oui... c'est bien cela !... Laurence! je t'aime !...

LAURENCE.

Amaury !... il serait possible... Tu le comprendrais... enfin !... Je le savais bien, moi, que tu m'aimais... et depuis longtemps... Mais toi... toi !...

GUSTAVE, à lui-même.

Ah ! c'en est trop!... je ne puis supporter... (S'avançant.) Madame... vous oubliez...

LAURENCE.

Vous vous trompez, monsieur... au contraire, je me souviens... (Amaury se retourne et, à la vue de Gustave, se lève hors de lui.)

AMAURY.

Ah !... un homme ! un homme ici!... un homme !... (Une révolution semble s'opérer en lui. Que veut-il ? Que demande-t-il ?... Je le hais, celui-là... Je veux qu'il parte... Oui, je le chasse !... je le chasse!... (Il s'avance furieux vers Gustave.)

LAURENCE, le retenant et cherchant à le calmer.

Amaury !...

AMAURY.

Est-ce toi qui lui as dit de venir?... Veux-tu encore qu'il reste là? près de toi?... entre nous deux ?

LAURENCE.

Amaury !...

AMAURY.

Quand je te dis que c'est lui !... lui, dont la seule vue me faisait mal... m'étouffait... me faisait fuir tout effrayé... (Se redressant.) C'est à son tour d'avoir peur !

GUSTAVE.

Quel langage !

LAURENCE.

Amaury !... je t'en conjure...

GUSTAVE.

Oh !... ne craignez pas, madame, que je m'offense des paroles d'un infortuné... Mais, vous le voyez, sa course dans le parc... par cette saison rigoureuse, a exalté sa tête... et peut-être conviendrait-il de le faire reconduire dans son appartement ?...

AMAURY, avec éclat.

Sortir !...

GUSTAVE.

Il s'anime de plus en plus...

LAURENCE.

Monsieur, de grâce...

AMAURY.

M'en aller !... la quitter... Elle !... mon seul bien... mon seul bonheur, à moi !... Je te frapperais plutôt... Va-t'en !... Mais, pour que tu t'en ailles, il faut donc te battre?... Je vais te battre !...

GUSTAVE, levant le bras pour le repousser.

Malheureux...

LAURENCE.

Ah !... monsieur... c'est mon mari... Est-ce donc à vous de vous venger?...

AMAURY, passant de la colère à la joie.

Ton mari !... moi ! (Avec tristesse.) Oh ! non... ma mère a dit : jamais !... Elle m'a maudit !

LAURENCE.

Elle t'a béni !... et m'a nommée ta femme avant de mourir.

AMAURY.

Tu es ma femme !... ma femme !... C'est donc pour cela que tu ne m'as pas quitté?... que tu es là... toujours... que tu m'aimes !... Tu es à moi... à moi !... Elle est à moi ! (Se retournant vers Gustave.) Et tu voudrais me l'enlever !... Non, non, c'est à mon tour d'être seul auprès d'elle, de l'entourer de soins, de tendresse, c'est à mon tour de la consoler, de la protéger.

GUSTAVE, avec mépris.

Et que peux-tu pour elle?... toi, dont la démence la condamne à la solitude et à l'ennui qui flétriront sa jeunesse et sa beauté...

LAURENCE.

Ah ! taisez-vous, taisez-vous !...

AMAURY.

La démence !

GUSTAVE.

Toi, pour qui elle renonce à tous les biens et à

tous les plaisirs... et qui, pour seule récompense, a menacé sa vie...

LAURENCE.

Mais c'est infâme ce que vous dites là?

AMAURY.

Oh! laisse-le... laisse-le dire... que je sache bien tout ce que tu as fait pour moi! .. Comment?... c'est donc bien vrai?... Toi, pauvre fille repoussée par ma mère, tu as consenti à unir ton sort à celui de son fils!... Son fils dont l'amour t'avait fait chasser, et qu'on t'a confié lorsqu'il ne pouvait plus t'inspirer que l'effroi et le dégoût... Lorsqu'il n'y avait qu'une femme au monde, Laurence!... qui pût être capable d'en avoir pitié!... Oh! que tu as dû souffrir!... Et cela ne m'a pas rendu la raison! Tu étais malheureuse... j'ai menacé ta vie!... Et moi, je ne sentais rien... je ne comprenais rien... J'étais heureux, voilà tout!... A présent... s'il fallait ne plus te voir... te quitter... j'en mourrais... Oh! mon Dieu!... si j'allais redevenir ce que j'étais... t'exposer encore!... Oh! non! non!... je ne le veux pas!... Quitte-moi... quitte-moi plutôt... tout de suite... Et tant que je sentirai, là... ce bonheur qui m'est revenu... je te remercierai!... je te bénirai!

GUSTAVE, avec amertume.

Il est guéri!...

LAURENCE, se jetant dans les bras de son mari.

Amaury!... je ne puis vivre sans toi!

AMAURY, transporté.

Est-ce vrai?... est-ce bien vrai?...

LAURENCE.

Jamais je n'ai aimé personne comme toi! même alors qu'une illusion m'avait trompée... qu'une fièvre cruelle avait détruit mes forces... altéré ma raison... oui, c'est toi... toujours toi... qui avais la première place dans mon cœur... Et j'en remercie le ciel!... Car, après ce que je viens d'entendre, (Elle regarde Gustave.) si j'avais pu seulement hésiter... (Elle se presse contre Amaury.) j'en serais morte de honte et de regrets...

GUSTAVE.

Ah! Laurence! quelles cruelles paroles! Pouvez-vous récompenser ainsi un attachement sincère... et qu'un miracle seul pouvait rendre coupable?

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, FUSCIEN, MADAME ERMENGARD, RÉMIEUX, JACQUES, UN DOMESTIQUE.

FUSCIEN, criant, entrant soutenu par Rémieux et un domestique.

Je suis moulu! brisé!... Maudite Blanche!...

MADAME ERMENGARD.

Je ne suis pourtant pas blessée, moi...

FUSCIEN.

Parbleu!... grâce à l'attention que j'ai eue de gagner le fond du fossé avant vous!... Tiens!... M. de Marny!... Vous n'êtes donc pas à Paris?...

GUSTAVE.

J'y retourne...

FUSCIEN.

Et je vous accompagne... ce château finirait par m'être fatal... (Apercevant Laurence et Amaury.) Ah! mon Dieu!... ma cousine dans les bras de... Mais prenez donc garde... il était furieux tout à l'heure...

MADAME ERMENGARD.

Ma nièce!...

LAURENCE.

Soyez tranquille, ma tante... Oh! je ne cours pas de danger...

AMAURY.

Laurence! ma femme! Comment reconnaître jamais tout ce que je te dois?...

LAURENCE.

En me protégeant à ton tour.

FUSCIEN ET MADAME ERMENGARD.

Lui!!!

LAURENCE, saluant Gustave.

Adieu, monsieur... (Elle s'éloigne conduite par Amaury; Fuscien et madame Ermengard les suivent avec étonnement.)

GUSTAVE, sur le devant, les regardant sortir.

Décidément, l'amour est une folie... Un fou devait l'emporter! (Le rideau baisse.)

FIN DU MARQUIS DE PONTANGES.

LA GOUTTIÈRE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

PERSONNAGES.

MAXIMILIEN, roi de Bavière, 15 ans.

LE COMTE D'ARMFELD, son gouverneur.

MADAME DE METTEMBERG, gouvernante des filles d'honneur.

LOUISE DE LISTAL, fille d'honneur.

GOTHE, sa chambrière.

NICOLAS FLAXMAN, serrurier.

COMPAGNONS SERRURIERS.

La scène se passe à Munich.

LA GOUTTIÈRE

Le théâtre représente une mansarde du château de Munich; au fond, fenêtre avec large gouttière au lieu de balcon; portes latérales.

SCÈNE I.

LOUISE, GOTHE.

(Au lever du rideau, Louise travaille près d'une table. Gothe est debout à la fenêtre.)

GOTHE, regardant par la fenêtre.

Mais si... mais non... si fait!... oh! c'est impossible!

LOUISE.

Qu'as-tu donc?

GOTHE.

C'est que je croyais reconnaître là-bas, travaillant au grillage des cuisines, une personne...

LOUISE.

Eh bien?

GOTHE.

Qui m'intéresse beaucoup; mais je me trompe certainement.

LOUISE, d'un ton dolent.

Gothe!

GOTHE.

Mademoiselle!

LOUISE, soupirant.

Je vais donc me marier?

GOTHE.

Comme vous dites cela piteusement!

LOUISE.

C'est que cela ne m'amuse pas du tout. Quelle perspective que celle de passer sa vie avec le vieux comte d'Armfeld, gouverneur de notre jeune roi. D'abord il gronde sans cesse, et puis... sa perruque est toujours posée de travers sur sa tête. (Riant.) Ah! ah! ah! ah!

GOTHE.

Vous riez?

LOUISE.

Je ris de désespoir!

GOTHE.

Il fallait refuser.

LOUISE.

La reine paraît désirer ce mariage, et madame de Mettemberg, ma tante, m'a déclaré que, moi, fille sans fortune, je ne pouvais trouver un meilleur mari que M. d'Armfeld et qu'elle me renverrait au couvent, si je ne consentais pas...

GOTHE.

Ah! bien, si l'on écoutait tout le monde pour une chose qui ne regarde que soi, on en ferait de drôles de mariages! Tenez, moi, je travaillais à la lingerie de votre aimable et vieux futur. Une jeunesse dans son genre, le concierge de son hotel, voulut m'épouser. Chacun me le conseillait : Je répondis non, tout net. Ah! mais dame! aussi, c'est que j'avais déjà dans le cœur de l'amour pour un autre, pour Nicolas Flaxman, le meilleur serrurier du royaume de Bavière; et l'amour!... ça vous donne joliment du courage, allez!

LOUISE.

Tu crois?... Ah! bien, alors je m'en vais adorer quelqu'un tout de suite.

GOTHE.

Oh! vous, ça vous serait difficile.

LOUISE.

Pourquoi donc?

GOTHE.

Vous êtes trop gaie, trop folle.

LOUISE.

N'importe, je veux voir si ça empêchera mon mariage... Attends... qui est-ce que je pourrais bien aimer?... le neveu de ma gouvernante?... Il a le nez trop long. Mon cousin Frédéric!... Il marche en sautillant, comme un oiseau... Ce n'est pas cela encore... Aide-moi donc un peu, Gothe?

GOTHE.

Il me semble qu'il ne manque pas de jolis seigneurs...

LOUISE, vivement.

Ah! j'y suis, le roi!...

GOTHE, surprise.

Le roi!

LOUISE.

Oui, oui, c'est lui que je m'en vais aimer!

GOTHE.

Y pensez-vous, mademoiselle?

LOUISE.

Certainement, certainement. Nous avons même déjà commencé... Depuis quelque temps, il m'emmène toujours dans l'embrasure des fenêtres afin de se moquer avec moi de toutes les personnes de la cour, et surtout de M. d'Armfeld; ce qui m'amuse!... m'amuse!...

GOTHE.

C'est bien fait pour ça.

LOUISE.

Ah! moi qui oubliais!...

GOTHE.

Quoi donc?...

LOUISE.

Je puis en aimer encore un autre.

GOTHE.

Un autre!...

LOUISE.

Oui, M. Henri d'Alberg, officier d'ordonnance de Sa Majesté, et qui valse si bien.

GOTHE.

Mais ça en fera deux alors... vous serez plus avancée que moi... l'un cause dans les embrasures, l'autre valse; allons, voilà deux amours en bon chemin.

LOUISE.

N'est-ce pas?...

GOTHE.

Oui, oui; au reste, qui sait?... l'intention seule suffit peut-être pour porter bonheur. Moi, je n'ai pas plutot pensé à Nicolas qu'il a perdu la pratique de l'hôtel, et que le vieux concierge m'a fait renvoyer de la lingerie...

LOUISE.

Tu appelles cela du bonheur?

GOTHE.

Je crois bien, puisque je suis entré à votre service...

LOUISE.

Oui, mais peut-on s'aimer sans se voir?...

GOTHE.

Pourquoi ne vous verriez-vous pas?... quand l'occasion manque, on la fait naître. Tenez, moi, il y avait huit jours que je n'avais vu Nicolas. Eh bien, ce matin même, je me suis aperçue qu'il manquait une charnière à mon armoire et j'ai fait appeler le serrurier.

LOUISE.

Oui, mais moi, je ne puis pas faire appeler le roi... pour une charnière; je crois même que c'est parce que ma tante a entendu les malices que nous disions ensemble sur M. d'Armfeld, qu'elle me retient prisonnière ici, dans les combles du château, dont je ne dois sortir que pour devenir madame d'Armfeld.

GOTHE.

Ça n'empêchera pas le roi de vous voir, s'il le désire...

LOUISE.

Mais comment veux-tu qu'il fasse, puisque je suis enfermée?...

GOTHE.

Je n'en sais rien; mais vous le verrez... (A ce moment, un jeune cavalier paraît à la fenêtre, sur la gouttière, et saute dans la chambre.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE ROI.

LOUISE, effrayée.

Ah! mon Dieu!...

GOTHE.

C'est lui, mademoiselle, le roi. (Bas.) Qu'est-ce que je vous disais?...

LE ROI.

Chère Louise!...

LOUISE.

Vous! sire?... Ah! que vous m'avez fait peur!... venir par la gouttière!... un pareil chemin!...

LE ROI, gaîment.

Superbe!... route royale tout à fait... c'est large, bien entretenu... d'ailleurs, je n'avais pas le choix... J'ai trouvé ta porte fermée et, ma foi, j'ai pris un chemin où j'étais bien sûr de ne rencontrer personne pour me barrer le passage.

LOUISE.

Et si le pied vous avait manqué?...

LE ROI.

Impossible! je venais te voir... et puis rien au monde n'aurait pu me retenir, j'aurais plutôt risqué cent fois ma vie!...

LOUISE, vivement.

Ne faites pas cela, jamais!

LE ROI.

Non, c'est que je suis très-mécontent, furieux! croirais-tu bien que l'on m'a fait des contes, il paraît qu'on me prend encore pour un enfant.

GOTHE.

Et vous êtes une personne très-grave, très-raisonnable...

LE ROI.

Du moins, je ne suis pas un niais... ne te voyant pas depuis deux jours, au milieu des filles d'honneur de ma mère, je demande de tes nouvelles, et l'on a l'audace de me répondre que tu es retournée au couvent.

LOUISE.

En vérité!...

LE ROI.

Je n'en ai rien cru. Ah! ma pauvre Louise, comme on trompe les rois!... encore si c'était pour leur faire plaisir!... si tu savais combien le temps m'a paru long! obligé d'assister au conseil, d'entendre des discussions auxquelles je ne comprends rien...

LOUISE.

Il ne fallait pas écouter.

LE ROI.

J'ai bien commencé par là; mais mon enragé gouverneur finit toujours par me demander ce que pense ma Majesté?...

LOUISE.

Et ça vous embarrasse?... On choisit, parmi les figures du conseil, la plus intelligente et la moins ennuyeuse... et l'on répond : Je pense comme monsieur.

LE ROI.

Au fait, c'est très-commode. Ah! si tu faisais partie du conseil, je sais bien de qui je suivrais les avis... tu as cent fois plus d'esprit que mon gouverneur qui ne sait qu'être jaloux... Je gage qu'il a été vexé l'autre jour de nous trouver causant ensemble derrière un rideau. Est-ce qu'il s'imagine, parce que tu es sa fiancée, que tu ne

dois plus avoir de conversation qu'avec lui?... Ce serait bien amusant pour toi!

LOUISE.

Hélas!... pas trop... mais c'est peut-être aussi parce que vous m'avez embrassée qu'il est furieux.

LE ROI.

Est-il singulier!... On cause... et puis, quand on ne sait plus que dire... on s'embrasse... pour retrouver ses idées... C'est tout simple...

LOUISE.

Il n'y a pas de doute...

LE ROI.

S'il se fâche pour cela!...

GOTHE.

Il faut qu'il ait un bien mauvais caractère...

LE ROI.

Deux jours sans te voir!... je ne veux plus que cela arrive... Pour empêcher mon gouverneur de te faire enfermer ainsi, je t'épouserais plutôt moi-même...

LOUISE.

M'épouser! vous le pourriez certainement si vous le vouliez... mais j'aurais bien peur que l'Europe ne le trouvât mauvais...

LE ROI.

Ah! tu crois que l'Europe...

LOUISE.

Mon Dieu, oui, puisque en ce moment on lui demande une femme pour vous.

LE ROI.

A l'Europe! qui t'a conté ça?...

LOUISE.

Madame de Mettemberg.

LE ROI.

Oh! alors, je ne puis guère, en effet... mais attends, une idée... si je te faisais épouser... Henry... un de mes officiers... un joli garçon. Veux-tu?...

LOUISE.

S'il est joli... et si ça vous fait plaisir...

LE ROI.

Je suis bien sûr, par exemple, que celui-là ne trouvera pas mauvais que je cause avec toi et que je t'embrasse...

LOUISE.

Vous croyez?...

LE ROI.

Parbleu! il a trop d'esprit pour cela... et puis, c'est mon ami. Mais tu ne sais pas, il y a bal ce soir au château.

LOUISE.

Ah! quel dommage! moi qui n'y serai pas.

LE ROI.

Qu'est-ce que tu dis donc?... Je l'empêcherais plutôt, ce bal... dussé-je me mettre au lit, faire le mort, plonger toute la monarchie dans les larmes et dans le deuil... Oh! tu y viendras, je veux que tu y viennes et que personne n'en sache rien.

LOUISE.

Je ne demande pas mieux; mais... comment?...

LE ROI.

Je t'apporterai un costume qui te cachera à tous les yeux.

LOUISE, sautant de joie.

Oh! quel bonheur!

LE ROI.

Et je t'y conduirai moi-même.

LOUISE.

Ainsi, nous danserons?...

LE ROI.

Nous danserons.

LOUISE.

Ensemble?...

LE ROI.

Toujours ensemble.

GOTHE, qui vient d'écouter.

Oui; mais, pour le moment, il faut vous séparer. J'entends venir et, à son pas, je reconnais madame de Mettemberg.

LE ROI.

La redoutable gouvernante des filles d'honneur? Adieu, je me sauve. (Il l'embrasse.) Pour nos projets, il ne faut pas qu'on me voie ici... (Il s'élance sur la gouttière en oubliant son chapeau sur une chaise, et disparaît au moment où l'on entend une clef tourner dans la serrure.)

LOUISE, à la fenêtre.

Prenez bien garde.

SCÈNE III.

LOUISE, GOTHE, MADAME DE METTEMBERG, D'ARMFELD.

GOTHE, les voyant entrer, bas à sa maîtresse.

Et M. d'Armfeld aussi... les deux font la paire.

MADAME DE METTEMBERG.

Ma chère Louise, voici venir M. le gouverneur, votre époux désigné, qui réclame le droit de vous offrir ses présents de noce.

D'ARMFELD fait un signe; deux domestiques entrent, portant une corbeille; s'approchant avec eux de Louise.

Mademoiselle de Listal me permettra-t-elle?... Cette corbeille renferme ce que j'ai pu choisir de plus élégant et de plus nouveau... Elle y trouvera en outre les diamants de ma grand' mère, les dentelles de ma bisaïeule...

LOUISE, l'interrompant.

Pardon, monsieur, je refuse toutes ces... nouveautés, parmi lesquelles vous avez oublié de vous compter vous-même.

MADAME DE METTEMBERG.

Mademoiselle Louise...

LOUISE.

Excusez-moi, madame; mais, dans ce moment, je n'ai pas le cœur... aux présents, et je vous demanderai la permission de me retirer... (A d'Armfeld.) Monsieur, je vous salue; viens, Gothe.

SCÈNE IV.

MADAME DE METTEMBERG, D'ARMFELD.

D'ARMFELD, après un silence.

Madame de Mettemberg?

MADAME DE METTEMBERG.

Monsieur d'Armfeld?

D'ARMFELD.

Que dites-vous de la manière dont on vient de recevoir mes cadeaux.

MADAME DE METTEMBERG.

Oh! oh!... caprice de jeune fille... elle pensait à autre chose.

D'ARMFELD.

Au roi, certainement.

MADAME DE METTEMBERG.

Ou à son perroquet.

D'ARMFELD.

Son perroquet! son perroquet!... et pourquoi pas plutôt à moi?

MADAME DE METTEMBERG.

Mon Dieu! parce qu'elle aura tout le temps... quand elle sera votre femme.

D'ARMFELD.

Vous êtes d'un sang-froid, madame...

MADAME DE METTEMBERG.

Et vous d'une inquiétude...

D'ARMFELD.

On voit bien que ce n'est pas vous qui vous mariez...

MADAME DE METTEMBERG.

On dirait que vous l'êtes déjà... pourtant, vous étiez un vert-galant dans votre jeunesse, vous qui avez si peur...

D'ARMFELD.

Justement, madame, j'ai peur... parce que j'ai fait trembler les autres. Ah! c'est que j'étais un vrai démon.

MADAME DE METTEMBERG.

Glorieux!... ou plutôt vaniteux... tenez... tous les hommes se vantent...

D'ARMFELD.

Pas tous!... pas tous!... j'ai retrouvé dans mes archives amoureuses certain billet...

MADAME DE METTEMBERG.

De quelque femme de peu...

D'ARMFELD.

Signé Gothe de Neubourg...

MADAME DE METTEMBERG.

Hein?... plaît-il?... de moi!... C'est impossible!

D'ARMFELD, avec fatuité.

Oublieuse!

MADAME DE METTEMBERG.

Et... que contenait cette épître?

D'ARMFELD.

Oh! peu de chose... un rendez-vous...

MADAME DE METTEMBERG, vivement.

Où je ne suis pas venue.

D'ARMFELD.

Je crois bien, on vous avait enfermée.

MADAME DE METTEMBERG.

Taisez-vous, mauvaise langue! et rendez-moi...

D'ARMFELD, cherchant dans sa poche.

C'est singulier... je ne le trouve plus.

MADAME DE METTEMBERG.

Égarer un écrit pareil, quelle imprudence!

D'ARMFELD.

Je l'aurai laissé sur mon bureau...

MADAME DE METTEMBERG.

N'oubliez pas de le brûler en rentrant, petit étourdi!...

D'ARMFELD.

Et vous, madame, défendez, je vous prie, le dépôt qui vous est confié.

MADAME DE METTEMBERG.

Je vous répète qu'il n'y a pas de danger... le roi et mademoiselle de Listal sont trop enfants pour s'aimer. D'ailleurs, il est impossible que ma surveillance ne porte pas ses fruits.

D'ARMFELD.

Je compte au moins autant sur le bruit du départ de mademoiselle de Listal...

MADAME DE METTEMBERG.

Que nous avons fort adroitement répandu.

D'ARMFELD.

Et comme voilà trois jours que le roi ne la voit pas... (Apercevant le chapeau que le roi a oublié.) Que vois-je!...

MADAME DE METTEMBERG.

Qu'avez-vous donc?...

D'ARMFELD.

Regardez, madame.

MADAME DE METTEMBERG.

Eh bien, que signifie ce couvre-chef? le vôtre sans doute?...

D'ARMFELD, montrant son chapeau.

Je n'en porte jamais deux... C'est celui du roi...

MADAME DE METTEMBERG, tranquillement.

Ah! comment se trouve-t-il donc ici?

D'ARMFELD.

Eh! parbleu! madame... c'est qu'il y est venu.

MADAME DE METTEMBERG.

Vous croyez?...

D'ARMFELD.

Voilà donc les beaux fruits de votre surveillance!...

MADAME DE METTEMBERG.

Je vous défie de la prendre en défaut.

D'ARMFELD.

Cependant...

MADAME DE METTEMBERG.

Il n'y a pas de cependant; en me rendant à l'office, j'avais donné un tour de clef à la serrure...

D'ARMFELD.

Mais alors, il a donc passé par les fenêtres?

MADAME DE METTEMBERG.

Elles ne sont pas dans mes attributions,

D'ARMFELD.

Ah! malheureux!... ah! malheureux!...

MADAME DE METTEMBERG.

Qui?... le roi?...

D'ARMFELD.

Non... moi-même... c'est moi qui suis l'inventeur... Avant-hier... en plein conseil... le roi s'ennuyait; j'ai voulu le distraire... j'ai raconté l'anecdote de Louis XIV visitant Mlle de Lamothe par les gouttières...

MADAME DE METTEMBERG.

Vous avez fait un beau chef-d'œuvre...

D'ARMFELD.

Je l'ai fait rire... mais je lui ai tracé le chemin...

SCÈNE V.

LES MÊMES, NICOLAS FLAXMAN.

NICOLAS, entr'ouvrant la porte.

Est-ce pas ici que loge Mlle Gothe?... la fille suivante d'une demoiselle d'honneur?...

MADAME DE METTEMBERG.

Que lui veux-tu?... qui es-tu?

NICOLAS.

Je suis Nicolas Flaxman, garçon serrurier, qu'elle a fait demander... pour une charnière... à votre service.

D'ARMFELD.

Serrurier!

NICOLAS.

De père en fils...

D'ARMFELD.

C'est le ciel qui t'envoie.

NICOLAS.

C'est donc ici?

D'ARMFELD.

Quoi?...

NICOLAS.

Mademoiselle Gothe?

D'ARMFELD.

Il est bien question de ça!

NICOLAS.

Mais dame!

D'ARMFELD.

Ma chère marquise, voulez-vous mon repos et le salut de votre nièce?

MADAME DE METTEMBERG.

Son salut!... Vous allez un peu bien vite dans vos craintes, mon cher comte...

D'ARMFELD.

Prenez que je n'ai pas le sens commun, que je suis un maniaque, un songe-creux, et faites mettre une grille, par cet homme, à cette fenêtre...

NICOLAS, à lui-même.

Il paraît qu'il veut me donner de la besogne... bravo!

MADAME DE METTEMBERG.

Si cela seul peut vous maintenir en quiétude... Je ne vous aurais jamais cru si visionnaire... pour un chapeau!

D'ARMFELD.

Morbleu! mais il y avait une tête sous ce chapeau, madame! la comptez-vous pour rien?

MADAME DE METTEMBERG.

Bast! Enfin, il faut vous satisfaire. (A Nicolas.) Mon ami, tu vois bien cette fenêtre? tu vas me la griller.

NICOLAS.

Avec plaisir, madame.

D'ARMFELD.

Mais tout de suite.

NICOLAS.

Tout de suite. La marchandise est prête, il ne s'agit plus que de choisir et de poser; justement j'étais là-bas à faire la même opération aux cuisines.

MADAME DE METTEMBERG.

Allons, mon cher comte, il est temps de nous rendre auprès de la reine mère.

D'ARMFELD.

Hélas! oui... (A Nicolas.) Dans un moment, je reviendrai te voir travailler.

NICOLAS.

A votre aise!

D'ARMFELD, revenant.

Ah! j'oubliais... un tour de clef à cette chambre où la belle Louise s'est retirée, et dont la croisée n'a pas de gouttière, heureusement!... Vous permettez?

MADAME DE METTEMBERG.

Comment donc! c'est votre affaire; mais aux précautions que vous prenez...

D'ARMFELD.

Eh bien!

MADAME DE METTEMBERG.

Ma foi, je ne réponds plus de rien... Venez... (Ils sortent.)

SCÈNE VI.

NICOLAS, seul.

En attendant, ils ne m'ont pas dit où était Mlle Gothe. Si je faisais usage de mon gosier de rossignol? Gothe ne peut pas être loin, c'est bien à une fenêtre comme celle-là que je l'ai vue tout à l'heure... et dès qu'elle reconnaîtra les *organes* de son Nicolas, elle accourra, c'est sûr... Allons! (Il chante.)

SCÈNE VII.

NICOLAS, GOTHE, en dehors.

GOTHE, appelant.

Nicolas! Nicolas!

NICOLAS.

Elle m'appelle, elle m'a entendu.

GOTHE.

Est-ce toi, Nicolas?

NICOLAS.

Moi-même! mais où es-tu donc?

GOTHE.

Dans la chambre à gauche, où nous sommes enfermées...

NICOLAS, allant à la porte.

Comment, enfermées! ah! quel dommage! je ne pourrai donc pas te voir?...

GOTHE.

Dame! à moins que ce ne soit par le trou de la serrure. Mais que nous sommes bêtes!... tu n'as qu'à ouvrir la porte...

NICOLAS.

Il n'y a pas de clef.

GOTHE.

Eh bien, est-ce que tu en as besoin?... Est-ce que tu ne sais plus ton métier?

NICOLAS.

Tiens, c'est juste, moi qui n'y pensais pas. Ce que c'est que d'être serrurier! (Il ouvre, Gothe sort, il l'embrasse.) Ma chère Gothe!

GOTHE.

Mon bon Nicolas!... tu as donc reçu mon petit mot?

NICOLAS.

Lui-même.

GOTHE.

Et tu es vite accouru! c'est gentil de ta part. D'abord, tu nous as délivrées... ensuite, mademoiselle va peut-être se marier... et je veux faire comme elle; arrange-toi pour ça.

NICOLAS.

C'est ton idée?... comme ça se trouve, c'était la mienne aussi... tout me réussit en ce moment... même mes maladresses...

GOTHE.

Plaît-il?...

NICOLAS.

L'autre jour, dans la forêt, j'entends galoper derrière moi, c'était un cheval qui avait le mors aux dents. La peur me prend. Je veux m'en sauver... je me flanque par terre, je me crois flambé... pas du tout, le cheval s'arrête tout court, et il se trouve que j'ai fait une belle action... C'était notre jeune roi qui était sur le cheval, j'avais sauvé la monarchie... en déchirant mon pantalon.

GOTHE.

Et l'on te récompense?...

NICOLAS.

D'une belle bourse... toute pleine... On a cru que c'était du dévouement... c'était de la peur... (Pendant ces paroles, il est allé à la fenêtre et s'est mis à prendre des mesures.)

GOTHE.

Eh bien!... tu me laisses là?... que fais-tu donc à cette fenêtre?

NICOLAS.

Je suis né coiffé, parole d'honneur! cinq pieds et demi sur quatre un quart, juste celle que j'ai en bas... Je m'en vais la faire monter.

GOTHE.

Quoi donc?

NICOLAS.

Mais la commande de la vieille dame... une grille pour cette fenêtre.

GOTHE, à part.

Oh! mon Dieu! et le roi qui doit revenir par là. (Haut.) Comment! tu vas nous griller?

NICOLAS.

C'est une commande.

GOTHE.

Et moi, c'est une défense que je te fais.

NICOLAS.

Ne dis pas cela, je t'en prie.

GOTHE.

Pourquoi, s'il vous plaît?

NICOLAS.

Parce que je ne pourrais pas t'obéir.

GOTHE.

Comment, monsieur!...

NICOLAS.

Réfléchis donc, une commande!... Un autre, à mon refus, ferait la besogne, aurait le profit... il vaut bien mieux... (Appelant par la fenêtre.) Ho! hé! là-bas! brrrr! montez la grille!

GOTHE.

Tu oses!...

NICOLAS.

Veux-tu que je perde la pratique du château!... D'ailleurs, une croisée... c'est pour donner du jour, de l'air à une chambre... une grille n'empêche rien de tout cela.

GOTHE.

N'empêche rien... n'empêche rien...

NICOLAS.

Est-ce que vous en auriez besoin pour autre chose?

GOTHE.

Monsieur Nicolas!

NICOLAS.

Dame! la gouttière est large, tu es gentille, et cette inimitié que tu montres pour un objet d'art qui ne peut avoir d'autre inconvénient que de vous préserver des amants et des matous...

GOTHE.

Est-ce que tu serais jaloux, par hasard?

NICOLAS.

Moi? ah! bien, oui! Seulement, j'étranglerais volontiers le premier qui te dirait des douceurs... (Ici deux ouvriers apportent la grille.) Ah! vous voilà, vous autres. Posez-la près de cette fenêtre, et allez achever votre besogne en bas. (Les ouvriers sortent, après avoir obéi.)

GOTHE.

Ainsi, tu persistes? Un amant qui vous enferme! Fi! monsieur! fi!

NICOLAS.

C'est pour t'habituer au mari.

GOTHE.

Mais c'est affreux! c'est abominable!

NICOLAS.

Quoi donc?... de mettre en sûreté un trésor?

GOTHE.

Quelle indignité!

NICOLAS.

Mais non, rien ne me paraît mieux inventé que le grillage.

GOTHE.

Je vais trouver mademoiselle, et nous verrons.

NICOLAS.

Embrasse-moi.

GOTHE.

Ne m'approchez pas! Je vous déteste. (Elle sort.)

SCÈNE VIII.

NICOLAS, puis LE ROI. (La nuit vient petit à petit.)

NICOLAS.

Elle m'en veut, elle est furieuse... ah! oui-da!... raison de plus pour que je me hâte de poser cette grille. (Il se remet à la besogne.) Le vieux n'a pas une si mauvaise idée... il y a du louche là-dessous, et il vaut mieux prendre ses précautions avant qu'après. (Il commence à travailler à la fenêtre.)

LE ROI, paraissant en magicien sur la gouttière.

Que fais-tu là?

NICOLAS, effrayé.

Ah! mon Dieu! un fantôme!... une apparition! Satan peut-être!

LE ROI, ôtant son bonnet et sa fausse barbe.

Rassure-toi, je ne suis pas tout à fait si diable que j'en ai l'air.

NICOLAS.

Dieu me pardonne! c'est notre jeune roi! Eh bien, au premier coup d'œil, je n'aurais jamais cru que votre royaume était de ce monde.

LE ROI.

Tu me reconnais, attends donc... n'es-tu pas l'ouvrier qui s'est précipité au-devant de mon cheval?

NICOLAS.

Ne confondons pas, je suis tombé tout bêtement.

LE ROI.

N'importe, tu n'en as que plus de mérite. Maintenant, livre-moi passage!

NICOLAS, faisant un mouvement respectueux de retraite, puis se ravisant.

Ah! diable! c'est que justement, on m'a ordonné de poser cette grille (Il la montre.) pour vous empêcher de passer.

LE ROI.

Comment! toi qui m'as sauvé la vie, tu oserais me laisser sur une gouttière? (Lui jetant une bourse.) Tiens, voilà la clef de ta serrure.

NICOLAS, vivement.

Donnez-vous donc la peine d'entrer.

LE ROI, sautant dans la chambre.

C'est bien heureux.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LOUISE, GOTHE.

GOTHE, entrant la première.

Venez, venez, mademoiselle, venez parler à M. Nicolas. (Apercevant le roi.) Tiens! il n'est pas seul!

LOUISE.

Le roi! (Elle court à lui.) Moi qui croyais, d'après ce qu'est venue me conter Gothe, que tout chemin vous était fermé.

LE ROI.

Oui, mais monsieur... Nicolas n'a pas hésité entre le rôle de notre bon ou de notre mauvais génie, et me voici, fidèle à ma parole.

NICOLAS, bas à Gothe.

Fallait donc me prévenir que mademoiselle attendait quelqu'un.

GOTHE, sèchement.

Je vous défends de me parler.

LE ROI, ouvrant un paquet qu'il a jeté sur une chaise en entrant.

Voilà le costume que je vous apporte.

LOUISE.

Oh! qu'il est joli! et combien j'aime mieux cela que les présents de noce de M. d'Armfeld.

LE ROI.

Nous n'avons pas un moment à perdre, allez vite vous habiller, je vous attends.

LOUISE.

AIR :

Ah! quel plaisir nous promet cette fête!...

LE ROI.

Vous en serez la reine, assurément!

NICOLAS.

Pendant ce temps, moi, près de ma conquête...
(Il veut prendre Gothe par la taille.)

GOTHE, le repoussant.

Vous tomberez à genoux humblement.

LOUISE.

Comme bientôt je m'en vais rire
De mon vieux futur si jaloux,
Qui croira qu'ici je soupire
Enfermée et sous les verrous...

ENSEMBLE.

LE ROI.

Allez, ma gentille compagne,
Mettre ces habits élégants,
Et faisons-leur voir ce qu'on gagne
A vouloir enfermer les gens.

LOUISE.

Oui, votre joyeuse compagne,
Court mettre ces ajustements :
Bientôt, ils verront ce qu'on gagne
A vouloir enfermer les gens.

NICOLAS ET GOTHE.

Que le plaisir les accompagne,
Ces deux beaux et charmants enfants.
Bientôt, on verra ce qu'on gagne
A vouloir enfermer les gens.

NICOLAS à Gothe.

Tu me pardonneras ma grille?

GOTHE.

Vous, jaloux! quel vilain travers!...

NICOLAS.

Ah! la clémence en ton œil brille,
Le serrurier veut mourir dans les fers.

LE ROI, à Louise.

Partez, pour revenir plus vite.

(Retenant Gothe.)

Toi, rattache un peu mon rabat...

(Il l'embrasse.)

NICOLAS.

Que faites-vous donc?

LE ROI.

Moi? j'acquitte
Les services rendus... à l'État...

(Louise et Gothe sortent.)

SCÈNE X.

LE ROI, NICOLAS.

NICOLAS, se grattant l'oreille.

A l'État!... à l'État!... ce n'est pas au mien... état... toujours...

LE ROI.

Que veux-tu dire?...

NICOLAS.

Que si vous récompensez ainsi la femme quand le mari vous rend service... je suis bien votre serviteur... je vas sceller la grille.

LE ROI, l'arrêtant.

Je te le défends!... Eh quoi! tu te fâches... pour un baiser!...

NICOLAS.

Pour un baiser!... Que voulez-vous donc que j'attende pour me fâcher?

LE ROI.

Ne vois-tu pas que celui-là n'est que de... circonstance.

NICOLAS.

De circonstance?

LE ROI.

Sans doute. Gothe me rattache mon rabat; je vois près de mes lèvres un joli visage : naturellement... je l'embrasse... On ne peut guère faire autrement.

NICOLAS.

Ah! oui-da!...

LE ROI.

Ce n'est qu'un accident, et... tu n'as rien à dire.

NICOLAS.

Bien! bien!... Mais de peur d'accident...

LE ROI, l'arrêtant.

Décidément tu manques de logique, Nicolas; qui dit accident, dit une chose qui n'arrive qu'une fois...

NICOLAS.

Une fois, bien sûr?... Et vous n'y reviendrez plus?...

LE ROI.

Je n'ai pas tous les jours des rabats à me faire rattacher.

NICOLAS.

Vous pourriez en faire venir la mode.

LE ROI.

Eh bien! dans ce cas, je te promets de m'adresser à une autre, à ma jolie petite Louise.

NICOLAS.

Bien vrai! Oh! alors, je crois que je puis sans danger ne pas sceller la grille.

LE ROI.

Eh! sans doute!... nigaud!... Et dire qu'on fait tout pour m'empêcher de la voir, de me rapprocher d'elle!... Encore aujourd'hui l'invention de cette grille!... Ils m'ont donc espionné, suivi!... Cependant je suis le maître ici, ils me le disent tous!

NICOLAS.

Oui, mais un maître qui a un gouverneur!

LE ROI.

Ne suis-je pas un grand prince? Ne le disent-ils pas tous encore?...

NICOLAS.

Oui, mais un grand prince pas plus haut que ça!...

LE ROI.

La grandeur ne se mesure pas à la taille!... Et... nous verrons!

NICOLAS.

Ah! si j'étais à votre place!

LE ROI.

Que ferais-tu?...

NICOLAS.

Je ne quitterais pas celle que j'aime un seul moment.

LE ROI.

Je ferai comme tu dis.

NICOLAS.

Et si je savais qu'on eût ordonné à un serviteur de mettre une barrière entre elle et moi...

LE ROI.

Que ferais-tu encore?...

NICOLAS.

AIR :

Si j'étais roi!
J'ordonnerais au serrurier rebelle,
De n'obéir jamais qu'à moi,
Si j'étais roi!
Et pour mieux provoquer son zèle,
J'emplirais d'or son escarcelle,
Si j'étais roi!

LE ROI.

Je suis le roi!
Et je t'ordonne, ô serrurier rebelle,
De n'obéir jamais qu'à moi!
Ce sont mes lois.
Et, pour mieux provoquer ton zèle,
Je...

(Ici, le roi fouille dans sa poche; Nicolas tend

vivement la main. Le roi, un peu confus, retire la sienne vide, et prenant son parti :)

J'emplirai d'or ton escarcelle...
Une autre fois !

NICOLAS, réfléchissant.

Ah ! diable !

LE ROI.

Qu'as-tu donc?

NICOLAS.

On va voir que je n'ai pas fait ma besogne, et l'on en chargera un autre. Oh! une idée! si je scellais la grille... sans la sceller... de manière qu'elle en eût l'air seulement, et qu'elle pût s'ouvrir et se fermer à volonté comme un volet!...

LE ROI, sautant de joie.

Admirable ! (Avec gravité.) Nicolas, je n'aurai jamais d'autre serrurier que toi.

NICOLAS.

Vite, à l'ouvrage !... (Il va prendre la grille, fait quelques pas en la portant, puis la laisse retomber.)

AIR :

Mais, sous le poids, ma force cède !

LE ROI.

Comment?

NICOLAS.

Ces barreaux sont trop lourds !
(Essayant encore.)
Vraiment, il me faudrait un aide...

LE ROI.

Eh bien !... je t'offre mon secours !...

NICOLAS.

Quoi ! vous m'offrez votre royal secours !...
(Ils transportent la grille.)
Ne lâchez pas, la charge est bonne;
En route, il ne faut pas rester.

LE ROI.

Tout lourds qu'ils sont, le sceptre et la couronne
Seront, je crois, moins pesants à porter.

NICOLAS.

Quel honneur, quand j'y pense !
Est-il gentil, est-il mignon !
Pour un serrurier, quelle chance !
Avoir un roi pour compagnon !

LE ROI, écoutant.

Mais, chut!... du bruit!... O ciel ! que faire?
En ces lieux, on vient me chercher!...
Je crains que la reine, ma mère...
Où me cacher ?

NICOLAS.

Non ! non ! au diable les cachettes !
Prenez ce tablier,
Et puis ma veste, et ces gachettes.
Prenez surtout un peu l'air du métier,
L'allure enfin et les mines coquettes
De Nicolas, le galant serrurier :
On nous croira le maître et l'ouvrier.

ENSEMBLE.

(Pendant que le roi achève de se déguiser, et Nicolas de poser la grille.)

Quel honneur, quand j'y pense !
Est-il gentil, etc.

LE ROI.

Quel honneur ! quelle chance !
Je suis serrurier, quel renom !
Mais un roi peut bien, je le pense,
Se montrer fort bon compagnon !

SCÈNE XI.

LE ROI, déguisé, D'ARMFELD, NICOLAS.

D'ARMFELD, à Nicolas.

Eh bien, as-tu fini ?

NICOLAS.

Oh ! maintenant, monsieur le comte, vous pouvez être bien tranquille; mon jeune compagnon et moi, nous avons fait de la bonne besogne, et il faudra que les amoureux prennent un autre chemin s'ils veulent arriver jusqu'ici.

D'ARMFELD, à part.

Les amoureux!... Ce malotru soupçonnerait-il mes craintes? Allons, me voilà compromis avec un manant!...

NICOLAS.

Derrière une grille comme celle-là, si bien scellée, les filles d'honneur pourront dormir sur leurs deux oreilles, le roi ne pourra pas venir les réveiller.

D'ARMFELD, à part.

Allons, décidément le butor a tout compris.

NICOLAS, au roi.

N'est-ce pas, compagnon ?

LE ROI, bas.

Prends donc garde ! tu vas me faire reconnaître.

D'ARMFELD, à part.

Trompons l'instinct de ce jeune cyclope. (Haut.) Quelles billevesées, l'ami, t'es-tu mises dans la tête?... songer aux filles d'honneur de la reine!... Non, non, le roi respecte trop sa mère pour cela.

NICOLAS, à part.

Oui! croyez au respect quand l'amour vous a pincé le cœur!...

D'ARMFELD.

Ah! si tu disais les filles de service de ces demoiselles... il en est de jolies, de piquantes... celle de mademoiselle Louise de Listal, par exemple.

LE ROI, à part.

Aïe!... aïe!...

NICOLAS, quittant son travail.

Quoi, monseigneur ! vous pensez que si le jeune roi se glisse quelquefois dans le quartier des filles de la reine, c'est pour Gothe ?

D'ARMFELD.

Il faut bien que ce soit pour quelqu'un. Entre nous, je l'ai surpris un jour lui donnant un baiser.

NICOLAS.

Un baiser!..

LE ROI, à part.

Eh bien, il ne ment pas mal pour un gouverneur !

NICOLAS, avec rage.

Oh!... moi aussi, je l'ai surpris!... ça fait deux baisers!

D'ARMFELD, à part.

Le rustre est tout à fait dépaysé

NICOLAS, au roi.

Compagnon?...

LE ROI, bas.

Vous faut-il quelque chose, maître Nicolas?...

NICOLAS, bas, furieux.

Vous avez entendu... il y a eu deux accidents!...

LE ROI, bas.

Un seul, je te le jure!

NICOLAS.

Suffit! suffit!...

LE ROI, à part.

Il est capable de faire quelque sottise.

NICOLAS, bas, au roi.

Je n'attendrai pas le troisième.

LE ROI, bas.

Mon petit Nicolas?...

NICOLAS, de même.

Non.

LE ROI, bas.

Mon bon Nicolas...

NICOLAS, de même.

Non... dans cinq minutes tout sera bâclé!... et pour m'empêcher de faiblir... (Haut, à d'Armfeld.) Monseigneur, vous êtes ici dans un bois... vous êtes entouré de brigands.

D'ARMFELD.

Je suis entouré!...

NICOLAS.

Oui, la grille n'est pas scellée.

D'ARMFELD, courant à la grille.

Hein?...

LE ROI, bas, à Nicolas.

Silence, malheureux!

D'ARMFELD, à la grille.

Et qui t'a empêché de faire ce travail que je t'avais commandé?

NICOLAS.

C'est...

LE ROI, bas, à Nicolas.

Si tu me nommes, tu es mort!

D'ARMFELD.

Répondras-tu?...

NICOLAS.

Dame... monseigneur... c'est... c'est... un esprit... un démon... et bien malin encore... qui est tombé du ciel... un magicien qui m'est apparu à cette fenêtre, et qui m'a commandé tout le contraire... de votre commande.

D'ARMFELD.

Misérable! quel conte me fais-tu là?... si d'ici à un quart d'heure ta besogne n'est pas achevée, je te fais mourir sous le bâton...

NICOLAS.

Oh! soyez tranquille, elle le sera. (A part.) Un baiser passe; mais deux!...

LE ROI, bas, à Nicolas.

Ah! c'est comme ça! Eh bien! tu ne m'attraperas pas, Nicolas!... et tant pis s'il t'arrive malheur!... (Enfonçant sa casquette sur ses yeux, écartant vivement Nicolas, et s'approchant de d'Armfeld. Haut. Blésant et bégayant pour déguiser sa voix tout le temps qu'il reste en présence de d'Armfeld.) Mon... mon... monsieur le comte, je viens de cau... cau... causer avec ma con... conscience.

D'ARMFELD.

En voilà un qui prononce mal! on voit bien qu'il n'a pas eu de gouverneur!

LE ROI.

Et elle m'ordonne de vous dire que cet homme vous trompe.

D'ARMFELD.

Lui!

NICOLAS, à part, stupéfait.

Il m'accuse! (Haut.) Tromper monseigneur... moi, naïf serrurier!... trop naïf!

D'ARMFELD.

Comment me tromperait-il?... en avouant qu'il m'a trompé?...

LE ROI.

Oui, il avoue... mais pour mieux surprendre votre confiance... la grille n'est pas scellée; mais elle ne le sera pas.

NICOLAS.

Je jure bien que si, par exemple!

LE ROI, appuyant.

Elle... ne... le... sera pas!

D'ARMFELD.

Ah!

LE ROI.

Car il s'entend avec notre jeune roi.

NICOLAS.

C'est trop fort!... j'aimerais mieux m'entendre avec le diable!

LE ROI, continuant.

Oui, oui, il s'entend avec lui... le roi l'a suborné; et la preuve... (Passant lestement derrière Nicolas et enlevant, de sa poche, la bourse qu'il lui a donnée.) Voilà la bourse qu'il en a reçue.

NICOLAS, furieux, à part.

Oh! le petit serpent! il me dévalise! Fréquentez donc des gens qui ne sont pas de bonne condition.

D'ARMFELD, qui a pris la bourse et l'a examinée.

L'enfant dit vrai!... marquée au chiffre royal! (A Nicolas.) Traître! on te l'a donnée, ou tu l'as prise, choisis.

NICOLAS, reprenant vivement la bourse.

Donnée!

D'ARMFELD.

C'est la même chose! et un cachot t'apprendra...

NICOLAS.

C'est pour ça que vous me donnez à choisir! (A part.) Me voilà joli garçon! (Haut.) Grâce, M. le comte!... Oui! je voulais d'abord manquer à ma commande...

LE ROI, à d'Armfeld.

Vous l'entendez!...

NICOLAS.

Mais c'était pour obéir à mon souverain... Je vous le demande, pouvais-je désobéir à mon souverain?

LE ROI, bas, à Nicolas.

Eh! que fais-tu donc, animal?

NICOLAS, continuant.

Pouvais-je croire qu'il serait capable...

LE ROI.

Ne l'écoutez pas, monseigneur, il cherche à embrouiller la question; parce qu'il est coupable (A part.) et stupide! (Haut.) Et pour le punir d'une manière plus terrible même que le cachot, il suffira de le chasser loin de votre personne éminente, en me chargeant, moi, son petit compagnon, de la besogne.

NICOLAS.

Ah! elle sera bien faite.

LE ROI.

Je m'en vante.

NICOLAS.

Vous verrez comme il s'en tirera! un paresseux, un bon à rien!

LE ROI.

Parce que je n'ai pas voulu vous aider dans votre crime.

NICOLAS.

C'est trop fort, par exemple, vous qui...

D'ARMFELD.

Tais-toi... je goûte l'avis du petit bonhomme.

NICOLAS.

Il est drôle, son avis!

LE ROI.

Puisque monseigneur le goûte, qu'as-tu à dire?...

NICOLAS.

Eh bien, j'ai à dire à monseigneur...

D'ARMFELD.

J'en sais assez.

LE ROI.

Nous en savons assez.

NICOLAS.

Ah! j'enrage! M. le comte, c'est dans votre intérêt... écoutez-moi.

D'ARMFELD.

Pas un mot de plus.

NICOLAS.

Mais...

LE ROI, imitant d'Armfeld.

Pas un mot de plus! tu manques de respect à monseigneur.

NICOLAS, à part.

Quelle situation! mon Dieu!

D'ARMFELD.

Sors d'ici, misérable, en rendant grace à ma bonté et en remerciant ton compagnon qui m'a conseillé l'indulgence.

LE ROI.

Oui, remercie-moi

NICOLAS, furieux.

Jamais! je vous maudis!

D'ARMFELD.

Insolent! prends garde de lasser ma patience.

LE ROI, de même.

Oui. Prends garde!

NICOLAS, sur un geste de d'Armfeld.

Je m'en vas... je m'en vas, monseigneur... (A part.) Le laisser ici près de Gothe!... Oh! je reviendrai!

LE ROI, le suivant et le poussant.

Sans adieu, maître Nicolas...

SCÈNE XII.

D'ARMFELD, LE ROI.

LE ROI, revenant vers d'Armfeld.

Enfin, nous en voilà débarrassés!

D'ARMFELD.

A-t-on vu un drôle comme ce Nicolas! pousser la perfidie jusqu'à me dire la vérité!...

LE ROI.

C'est indigne!... Je gage bien qu'on ne verrait jamais ces choses-là à la cour.

D'ARMFELD.

Si fait, si fait, souvent... mais tu es un brave garçon, toi... et tu vas...

LE ROI.

Oh! soyez tranquille; ce que je ferai ne se défera jamais!

D'ARMFELD.

Notre jeune roi se croit bien malin... Eh bien! je le suis encore plus.

LE ROI.

Vous! c'est-à-dire que vous êtes pétri de finesse, depuis les pieds jusqu'à la nuque.

D'ARMFELD.

Cet enfant se connaît déjà en hommes!

LE ROI, continuant.

Pourtant, faudrait pas encore trop vous y fier: il est si astucieux, notre monarque!

D'ARMFELD.

Oh! je lui défends bien de m'attraper, à présent! d'abord, tu vas te mettre sur le champ à la besogne.

LE ROI, embarrassé.

Certainement! certainement... que je vas...

D'ARMFELD.

Et pour plus de sûreté, c'est sous mes yeux que tu travailleras.

LE ROI, effrayé.

Sous vos yeux... (A part.) Miséricorde! mais il va voir que je ne fais rien du tout!

D'ARMFELD.

A l'ouvrage!

LE ROI.

J'y suis, monseigneur... (A part.) J'aimerais encore mieux être dans la salle du conseil! (Tournant

et retournant les outils de Nicolas.) Comment me servir de ces machines-là?...

D'ARMFELD.

Allons, allons, je suis pressé!

LE ROI.

Vraiment! oh! bien alors, ne vous gênez pas; que vous soyez là ou que vous n'y soyez pas, ça ira... tout aussi bien d'abord... il vaut même mieux que vous n'y soyez pas.

D'ARMFELD, sévèrement.

Tu crains mes regards?....

LE ROI, vivement.

Moi! vous allez voir! vous allez voir! (A part.) Qu'est-ce que je vais lui faire voir, mon Dieu?...

D'ARMFELD, avec impatience.

J'attends!

LE ROI, prenant un marteau.

Voilà! voilà! (A part.) Bah! je taperai comme un sourd. (Frappant et lâchant le marteau.) Aïe! aïe!

D'ARMFELD.

Eh bien! maladroit! c'est sur tes doigts que tu frappes!... Est-ce que Nicolas aurait eu raison?... ne saurais-tu rien faire?... Je te donne une demi-heure pour finir... ou sinon...

LE ROI, à part.

Il me donnerait tout le temps de mon règne que... Et le bal qui va commencer!... Et Louise qui va venir!... Oh! décidément, il faut qu'il s'en aille.

D'ARMFELD, tirant sa montre.

Voyons, il est... (A part.) Ah! diable! l'heure de mon service... Et mon costume de bal à mettre! et ce petit drole à surveiller!... comment faire tout cela à la fois?...

LE ROI, à part.

Comment le mettre dehors par les épaules?... (Sautant de joie tout à coup.) J'ai trouvé... j'ai trouvé!...

D'ARMFELD.

Quoi donc?...

LE ROI.

L'outil que je cherchais. (Il tire une feuille de papier et un crayon de sa poche et se met à écrire en se cachant de d'Armfeld.)

D'ARMFELD.

C'est heureux! (A part, se grattant l'oreille.) Moi, je n'ai rien trouvé du tout.

LE ROI, pliant le papier, à part.

Et maintenant, mon cher gouverneur va me céder la place.

D'ARMFELD, se grattant toujours.

C'est singulier... j'ai beau réfléchir...

LE ROI, s'approchant de d'Armfeld.

Pardon, excuse, M. le comte, voici un poulet pour vous... qui flânait dans ma poche... histoire d'oublier... et qui a été apporté par un domestique tout petit... tout petit...

D'ARMFELD, prenant le papier.

Un billet pour moi!... (Lisant.) « Le roi vous « attend dans son cabinet... Signé Maximilien. » (A lui-même.) C'est bien l'écriture du prince... Diable!... il faut que je m'éloigne... que je laisse à la merci de son audace... (Partant d'un éclat de rire.) Ah! ah! ah! puisque je vais le trouver dans son cabinet... je n'ai pas à craindre sa présence ici... malgré toute sa puissance, mon jeune maître ne peut pas être double... que j'étais simple! (Au roi.) Je suis forcé de m'éloigner.

LE ROI, à part.

Je l'espérais bien...

D'ARMFELD, continuant.

Toi, termine promptement, et tu seras récompensé. (Il sort.)

SCÈNE XIII.

LE ROI, seul.

En déroute, mon gouverneur! en déroute, Nicolas! en déroute tous mes ennemis! Je triomphe! je suis heureux comme... Eh! parbleu!... comme un roi! Oui; mais cette grille... Eh! que m'importe? puisque rien ne m'empêche aujourd'hui d'emmener Louise au bal!... elle va venir!... hâtons-nous de nous débarrasser de tout cet attirail... (Il jette la casquette, le tablier et la veste. Écoutant.) Mais j'entends monter quatre à quatre... Je tremble... Ah! c'est Nicolas!

SCÈNE XIV.

LE ROI, NICOLAS.

NICOLAS, entrant.

Ouf!... j'arrive à temps!

LE ROI.

Ah! te voilà encore, tu oses! artisan... de... de désordre.

NICOLAS.

Au contraire!... je suis pour l'ordre... je viens pour remettre tout en ordre.

LE ROI.

Tu viens pour recevoir le châtiment que tu mérites... (Il le prend par l'oreille.)

NICOLAS, avec dédain.

Tirez, tirez, sire! si ça vous fait plaisir; mais rien ne m'empêchera de supprimer des baisers...

LE ROI.

Imbécile! ne vois-tu pas que c'est un mouvement machinal.

NICOLAS, stupéfait.

Machinal!

LE ROI.

Tu les as donc bien sur le cœur?...

NICOLAS.

Oh! cent fois plus que Gothe sur ses joues?...

LE ROI.

Eh bien!... on les reprendra...

NICOLAS, vivement.

Par exemple!

LE ROI.

Que veux-tu donc alors?... car vraiment, on ne sait comment te satisfaire. Mais c'est assez plai-

santer ; mon gouverneur t'a fait un conte pour te mettre de son parti. Tu sais que je viens ici pour mademoiselle de Listal, et non pour mademoiselle Gothe. Tout roi que je suis, je ne peux pas danser avec tout le monde. Je n'ai embrassé ton amoureuse ni deux fois, ni trois fois; mais une, et je n'y pense pas plus qu'au grand Turc. Je pourrai l'embrasser encore...

NICOLAS.

Plaît-il ?...

LE ROI.

Sans y penser davantage... Loin de te fâcher, ça doit te faire plaisir, puisque ça prouve qu'elle est jolie !

NICOLAS.

Merci bien !

LE ROI.

Et après des explications si franches, où je me suis montré... si bon prince, tu vas me demander pardon, à l'instant, si tu n'es pas un imbécile !

NICOLAS.

Au fait... j'y pense... vous êtes le roi de Bavière, et vous ne pouvez pas aimer une simple bavaroise !

LE ROI.

Ah !... tu comprends, enfin !...

NICOLAS.

Oui, oui, et je consens à vous servir à deux conditions : c'est que vous me nommerez serrurier du château à perpétuité, et que vous ne ferez jamais monter Gothe sur le trône.

LE ROI.

Jamais! je te le promets... Mais Louise tarde bien.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, LOUISE, GOTHE.

LOUISE, en parure de bal masqué.

Me voilà !

LE ROI.

Dieu ! qu'elle est jolie ainsi !...

LOUISE.

Vous trouvez ?...

LE ROI.

Regarde donc, Nicolas. (Il continue à causer bas avec Louise.)

NICOLAS.

Pardon, sire, mon œil est occupé pour le moment.

GOTHE, fâchée.

Occupez-vous de poser votre grille.

NICOLAS.

Tu l'as donc toujours sur le cœur? Eh bien !... pour te la rendre plus légère, elle tournera... comme une girouette.

GOTHE.

Comme votre tête, alors.

NICOLAS.

Oh !... pour celle-là... fixée, de ton côté, et pour toujours. Mais je descends et je remonte tout de suite.

GOTHE.

Où allez-vous donc ?

NICOLAS.

Chercher des pivots et des gonds.

GOTHE.

Pour vous fixer?

NICOLAS.

Pour te fixer... je reviens. (Il sort un moment.)

GOTHE, à Louise.

Eh bien! mademoiselle, vous ne partez donc pas ?

LE ROI.

Tiens, c'est vrai! Gothe a raison. Nous restons là à causer... comme si le bal ne nous attendait pas. Mettez vite votre loup, moi mon masque, et partons.

NICOLAS, en dehors.

C'est affreux!... c'est abominable !...

LOUISE.

Ah ! mon Dieu !... quel est ce bruit?...

GOTHE.

C'est la voix de Nicolas.

LE ROI.

A qui en a-t-il encore ?...

NICOLAS, entrant, une lettre à la main, à Gothe.

Perfide! traîtresse !... vous ne pouvez plus me tromper maintenant, j'ai des preuves.

LE ROI ET GOTHE.

Des preuves ?

NICOLAS.

Oui, ce billet que je viens de trouver dans l'escalier.

GOTHE.

Un billet !

NICOLAS.

Oui, oui, signé Gothe en toutes lettres, pour donner un rendez-vous... le rendez-vous du baiser, sans doute.

LE ROI, arrachant le billet.

Un rendez-vous, à moi? (Après avoir lu.) Oh! quel bonheur! nous sommes sauvés!... Louise, vous n'épouserez pas M. d'Armfeld, et c'est à Nicolas, à lui que vous le devrez. Ah ! mon ami, il faut que je t'embrasse !

NICOLAS.

Doucement! doucement!... Envoyez des baisers à votre peuple du haut de votre balcon, si vous voulez; j'en prendrai ma part, si ça me convient; mais de près... respectez votre victime.

LOUISE.

Que signifie?...

LE ROI.

Ça signifie que cette lettre est bien signée Gothe!...

GOTHE.

Par exemple !...

LE ROI.

Mais Gothe... de Neubourg !

LOUISE.

Il serait possible!... ma tante!...

NICOLAS.

Ah! bah! la vieille dame!...

LE ROI.

Oui, elle-même, et le rendez-vous est pour mon cher gouverneur.

LOUISE.

Oh! que c'est drôle!...

GOTHE.

Eh bien! qu'est-ce que vous dites de cela, monsieur Nicolas?...

NICOLAS.

Je dis que je suis, dans un autre genre, un être tout aussi inconvenant... que le vieux monsieur.

LE ROI, avec un sérieux comique.

Ah! il voulait vous épouser, vous, Louise, lorsqu'il entretenait un commerce coupable et... original avec une douairière!... Mais c'est tout à fait scandaleux, cela!...

LOUISE.

C'est abominable!

LE ROI.

Rassurez-vous: un roi est le gardien naturel des bonnes mœurs de son peuple... j'y veillerai. Allons au bal. (Il ouvre la porte et la referme vivement.) Ah! mon Dieu! madame de Mettemberg monte l'escalier.

LOUISE.

Quel malheur!

LE ROI.

Attendez... non, c'est très-heureux, au contraire. Laissez-moi seul ici un moment avec elle, je ne tarderai pas à vous rappeler.

LOUISE.

Que prétendez-vous?

LE ROI.

Chut!... la voilà... partez... (Ils entrent tous dans la chambre de Louise.)

SCÈNE XVI.

LE ROI, MADAME DE METTEMBERG.

(Le roi, masqué, se retire un peu à l'écart.)

MADAME DE METTEMBERG, entrant.

M. d'Armfeld m'envoie pour veiller sur ce qu'il appelle son trésor! Ah! ces hommes!... dès qu'on a quinze ans... Moi, je ne suis pas comme ça, tout ce qui est jeune me déplaît.

LE ROI, à part.

C'est bon à savoir!... on vous donnera du vieux, attendez... (Haut.) Pst! pst!...

MADAME DE METTEMBERG, se retournant.

Qu'est-ce que c'est que ça?... une personne déguisée... masquée... ici?... Que signifie...

LE ROI, déguisant sa voix.

Silence!... ne faites pas de bruit... Rassurez-vous, c'est moi.

MADAME DE METTEMBERG.

Comment, vous?...

LE ROI.

Oui, chère Gothe.

MADAME DE METTEMBERG.

Gothe! mon prénom!... Qui ose?...

LE ROI.

Moi, Gothe, moi qui me sens ivre de bonheur... (Il veut lui prendre la main.)

MADAME DE METTEMBERG, reculant.

N'approchez pas!... Qui êtes-vous?... Que voulez-vous?...

LE ROI, continuant.

Tu le demandes!... après le rendez-vous que tu m'as donné?...

MADAME DE METTEMBERG.

Qu'est-ce à dire!.... Un rendez-vous!...

LE ROI.

Sans doute... de ta belle main blanche. Tiens, regarde. (Il lui met le billet sous les yeux.)

MADAME DE METTEMBERG.

Ciel! l'erreur de ma jeunesse au pouvoir d'un étranger!...

LE ROI.

Un étranger! Gothe, peux-tu nommer ainsi l'ami de ton cœur?...

MADAME DE METTEMBERG.

Ne me tutoyez pas, je vous prie, vous m'agacez horriblement les nerfs.

LE ROI.

On va les apaiser, ces pauvres petits nerfs... (Il veut lui prendre la main.)

MADAME DE METTEMBERG, reculant.

Arrière! arrière!... (Écoutant.) Ah! Dieu soit loué! on monte l'escalier... on vient à mon secours!...

LE ROI, fermant la porte et prenant la clef.

C'est ce que nous allons voir!...

MADAME DE METTEMBERG.

Il m'enferme à présent!... Ciel! si c'était un voleur!...

D'ARMFELD, en dehors, frappant.

Ouvrez! ouvrez!... c'est moi!...

MADAME DE METTEMBERG.

M. d'Armfeld!... Ah! je vais...

LE ROI, l'interrompant.

Si vous dites un mot... je montre votre billet à toute la cour.

D'ARMFELD.

Qui donc a fermé cette porte? Ouvrez!... ouvrez, madame... on cherche partout le roi... Sa Majesté est perdue...

MADAME DE METTEMBERG.

Le roi est égaré?...

LE ROI, à part.

Il se retrouvera.

D'ARMFELD.

Il ne peut être qu'ici, et je veux entrer à l'instant...

LE ROI, élevant la voix.

Alors, allez chercher le serrurier qui a posé la grille...

D'ARMFELD, en dehors.

Qu'entends-je?... Cette voix... Ah! courons!...

LE ROI.

Je crois qu'il s'éloigne, nous n'avons plus rien à craindre.

MADAME DE METTEMBERG.

Plus rien à craindre! quand vous me perdez! Monsieur! monsieur!... ouvrez cette porte... et laissez-moi! laissez-moi!...

LE ROI.

Là! là!... le tête-à-tête vous effarouche!... Il va cesser à l'instant. (Il ouvre la porte de Louise.) Venez tous.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, LOUISE, GOTHE, NICOLAS, puis D'ARMFELD sur la gouttière.

MADAME DE METTEMBERG.

Qu'est-ce à dire? Louise en costume de bal!

LE ROI.

Où vous allez nous suivre, pour déclarer à la reine que le mariage de votre nièce avec M. d'Armfeld est rompu.

MADAME DE METTEMBERG.

Vous osez demander...

LE ROI, ôtant son masque.

Je fais plus... j'ordonne...

MADAME DE METTEMBERG.

Sa Majesté!...

D'ARMFELD, paraissant à la fenêtre.

Le roi! j'en étais sûr!...

LE ROI.

Que vois-je? mon cher gouverneur sur la gouttière! Ah! après une pareille preuve de son amour pour vous, madame, vous ne pouvez pas lui tenir plus longtemps rigueur.

D'ARMFELD.

Que signifie?...

LE ROI.

On vous a donné un rendez-vous. Vous l'avez accepté, madame est compromise, et, à ma cour, j'entends qu'on épouse les femmes que l'on compromet.

D'ARMFELD.

Par exemple!...

MADAME DE METTEMBERG, à part.

Il se moque de nous!...

LE ROI.

Vous m'avez enseigné la morale, je la mets en pratique.

D'ARMFELD.

Mais, sire...

LE ROI.

Vous refusez? Nicolas, va fermer la retraite à monsieur.

NICOLAS.

Oui, sire. (Il disparait.)

D'ARMFELD.

Comment?

LE ROI.

Vous resterez là pour l'édification de toute la cour, mon cher gouverneur, jusqu'à ce que vous vous soumettiez.

D'ARMFELD.

Sire, c'est impossible, un pareil mariage me couvrirait de ridicule.

MADAME DE METTEMBERG.

Insolent! qui vous dit que je consente...

LE ROI, à madame de Mettemberg.

Oh! vous... j'ai là votre signature...

D'ARMFELD.

Nous forcer...

LE ROI.

N'était-ce pas le vœu de vos jeunes cœurs?...

D'ARMFELD.

Jeunes, oui; mais à présent je suis fiancé à mademoiselle de Listal...

LE ROI.

Mademoiselle Louise de Listal n'épousera qu'une personne de son choix... et du nôtre, M. Henry d'Alberg...

MADAME DE METTEMBERG.

Un simple capitaine!

LE ROI.

Nous le ferons colonel et... tout ce que Louise voudra. Eh bien, monsieur le comte, à quoi vous décidez-vous?...

D'ARMFELD, piteusement.

Madame de Mettemberg?...

MADAME DE METTEMBERG, de même.

M. d'Armfeld?...

D'ARMFELD.

Qu'en dites-vous?

MADAME DE METTEMBERG.

Hélas!... nous tâcherons de nous souvenir... (Au roi.) Maintenant, Sa Majesté daignera-t-elle me rendre le billet?

LE ROI.

Après les deux mariages, madame, ce sera un de mes cadeaux de noce. (Nicolas parait sur la gouttière et arrête d'Armfeld qui veut s'en aller.)

NICOLAS.

Sire, que faut-il faire?

LE ROI.

Laisse passer monsieur.

NICOLAS, poussant la grille.

C'est inutile, ça tourne.

D'ARMFELD, sautant dans la chambre.

Comment! elle n'était pas encore scellée! Ah! si je l'avais su!...

LE ROI, prenant Louise par la main.

Et maintenant, partons tous pour le bal.

FIN DE LA GOUTTIÈRE.

MOURIR POUR VIVRE

COMÉDIE EN DEUX ACTES, EN PROSE

EN COLLABORATION AVEC M. B*****

PERSONNAGES.

FRÉDÉRIC, jeune peintre.

ALFRED, musicien, son ami.

MORGHEN, marchand de tableaux.

LORD BRICBROCK.

GUILLAUME, concierge.

LISE, fille de Morghen.

GENEVIÈVE, sa gouvernante.

La scène se passe à Paris, dans l'atelier de Frédéric.

MOURIR POUR VIVRE

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un atelier de peintre. — Chevalet, une table et tout ce qu'il faut pour écrire.—Porte au fond, porte latérale. — Dans un coin au fond, un paravent déployé et cachant plusieurs objets.

SCÈNE I.

FRÉDÉRIC, ALFRED.

ALFRED, entrant avec Frédéric.

Mon pauvre Frédéric, est-il possible?

FRÉDÉRIC.

Oui, ce tableau que je devais faire... qui m'avait été promis... un autre l'a obtenu!

ALFRED.

Eh bien! ça ne m'étonne pas trop!

FRÉDÉRIC.

Comment?

ALFRED.

Eh! sans doute, car tandis que tu te contentais d'avoir du talent... de travailler douze heures par jour comme un possédé, ou plutôt comme un inspiré!... l'autre courait, se montrait, obsédait, flattait, caressait, intriguait!... et enfin... obtenait... Fais comme l'autre, mon ami!... et tu réussiras comme l'autre!

FRÉDÉRIC.

Ah! c'est aujourd'hui qu'il fallait réussir!

ALFRED.

Il est vrai que notre bourse est un peu légère...

FRÉDÉRIC.

Eh! ce n'est pas pour l'argent!

ALFRED.

Si fait, si fait! mais sois tranquille, j'en gagnerai bientôt; je me fais courtisan.

FRÉDÉRIC.

Je t'en défie!... tu n'as pas la vocation.

ALFRED.

Tu verras; il s'agit de ta renommée... de ton bonheur, il s'agit de te rendre enfin ce que tu as fait si généreusement pour ton ami.

FRÉDÉRIC.

Qui parle de cela?

ALFRED.

Parbleu! moi!... pour m'empêcher de partir, de maigrir, de dépérir! Faute d'argent, tu es descendu jusqu'à faire... des pochades... de simples croquis! Eh bien! moi, Alfred Jouvenot, grand prix de Rome, je descendrai à mon tour... pour te venir en aide... jusqu'aux polkas et aux schottischs.

FRÉDÉRIC.

Des schottischs! des polkas!

ALFRED.

Sapristi! Il vaut mieux faire sauter les autres que... de sauter soi-même le pas!

FRÉDÉRIC.

Toi! l'auteur d'un opéra délicieux!

ALFRED.

Qui ne sera jamais joué, la belle avance! Aujourd'hui, pour se faire une réputation dans les arts, il n'y a qu'un seul moyen, c'est d'avoir un journal à son service; l'autre avait un journal, j'en suis sûr.

FRÉDÉRIC.

Tu as peut-être raison. A force de lire, chaque matin, que monsieur un tel a du génie, les abonnés finissent par le croire.

ALFRED.

Eh bien!... nous ne sommes pas des idiots, que diable! Pourquoi ne prendrions-nous pas quelquefois la plume? c'est une idée! Tu parlerais de ma musique, à propos de ta peinture, et moi, de ta peinture, à propos de ma musique; elles vont si bien ensemble!.... elles s'entendent si bien! Elles sont sœurs, comme nous sommes frères.

FRÉDÉRIC.

Plutôt que d'avoir recours à de semblables moyens, vois-tu, j'aimerais mieux, oui, mille fois mieux... me tuer!

ALFRED.

Te tuer!... Eh! eh!... tu n'es pas dégoûté! ce serait encore une manière, et la meilleure, à coup sûr, de tripler, quadrupler la valeur de tes tableaux. (Mouvement de Frédéric.) Oh! je ne plaisante pas...

FRÉDÉRIC.

Si cela continue... j'en essayerai peut-être.

ALFRED.

Tiens, par exemple, lord Briebrock, notre voisin du premier, quand on lui présente un tableau, ne demande-t-il pas toujours, et avant toute chose, si le peintre est mort? et Dieu sait, sous ce mauvais prétexte, ce que M. Morghen, notre propriétaire, en sa qualité de marchand de tableaux, lui fait avaler de croûtes et de galettes! Mais, à propos, as-tu terminé ton marché avec cet honnête Morghen pour la Vierge que tu viens d'achever?

FRÉDÉRIC, lui tendant un papier.

Tiens, vois.

ALFRED.

La quittance d'un terme de notre loyer : quatre-vingts francs! pour une peinture qui en vaut deux mille!

FRÉDÉRIC.

Que veux-tu? je ne suis pas mort... Oh! ce qui me désole, c'est que je ne pourrai pas porter à ma mère la petite pension que je lui fais.

ALFRED.

Que dis-tu là? mais nous sommes riches, mon ami, nous sommes riches! Depuis ce matin, j'ai un écolier qui va prendre des leçons tous les jours, à dix francs le cachet! ce même lord Bricbrock, l'amateur de galettes, qui veut absolument que je développe les charmes de sa voix de canard... amoureux. Malheureusement, on ne paye pas d'avance... N'importe, nous verrons. J'entends, je crois, Geneviève qui vient faire notre ménage et nous apporter à déjeuner. Bravo! car je n'ai jamais d'idée à jeun.

SCÈNE II.

LES MÊMES, GENEVIÈVE.

ALFRED, courant à Geneviève.

Voyons, Geneviève, que nous donnez-vous de bon ce matin?

GENEVIÈVE.

Regardez!

ALFRED.

Deux côtelettes?... et une bouteille de vin! c'est superbe, en vérité!

FRÉDÉRIC.

Mais vous ne devez plus avoir d'argent à nous, Geneviève?

GENEVIÈVE.

Par exemple! il me reste dix francs.

ALFRED.

Voilà un intendant modèle! il lui reste toujours quelque chose! Si jamais j'ai une cuisine, Geneviève, je vous enlève à votre vieil usurier de maître, M. Morghen. (S'asseyant à table, à Frédéric.) Allons, viens, ça dissipera tes humeurs feuilles mortes.

FRÉDÉRIC, préoccupé.

Non... j'ai déjeuné en faisant mes courses.

ALFRED.

Ah! c'est différent. (A part.) Pauvre garçon! il perd l'appétit... Je ne le croyais pas si amoureux que ça.

FRÉDÉRIC, bas à Geneviève, pendant qu'Alfred déjeune.

Geneviève!

GENEVIÈVE, de même.

Monsieur Frédéric!

FRÉDÉRIC.

M[lle] Lise ne vous a chargée... d'aucune commission... pour moi?

GENEVIÈVE.

Ah! mon Dieu, non, monsieur Frédéric.

FRÉDÉRIC, à lui-même.

Allons, elle n'aura pas osé parler à son père... Oh! je ne prévois que trop sa réponse. Quelle folie aussi, à moi, pauvre artiste, de prétendre à la main de la fille du riche M. Morghen!

ALFRED, la bouche pleine.

Voici des côtelettes excellentes!

FRÉDÉRIC, à Geneviève.

Ah! dites-moi, je vous prie...

ALFRED, la bouche pleine.

Ah! Geneviève, j'ai une idée... puisque vous avez encore de l'argent, demain, il faudra nous acheter un pâté.

GENEVIÈVE.

Oui, monsieur.

ALFRED.

C'est très-économique... puis, l'autre semaine...

FRÉDÉRIC, impatienté.

Eh! tu ne penses qu'à manger!

ALFRED.

Écoute donc... quand on est à table... c'est le moment.

FRÉDÉRIC, bas à Geneviève.

Vous savez, cet Anglais... qui loge au premier?

GENEVIÈVE, de même.

Lord Bricbrock?

FRÉDÉRIC.

Je trouve qu'il descend bien souvent... au magasin... et... ce ne sont pas vos tableaux... qu'il examine avec le plus d'attention.

GENEVIÈVE.

Vous craignez que mademoiselle Lise?... Ah! Seigneur Dieu! elle ne pense qu'à vous, elle n'aime que vous...

FRÉDÉRIC.

Oui, mais M. Morghen...

GENEVIÈVE.

Ah! ça, c'est différent.

FRÉDÉRIC.

Cet Anglais a une si brillante fortune, et M. Morghen est si intéressé!

GENEVIÈVE.

C'est égal, ayez bon espoir! mais il faut que je redescende bien vite.

ALFRED, qui la voit partir.

Geneviève, et notre ménage?

GENEVIÈVE.

Je reviendrai quand vous aurez fini. (Elle sort.)

SCÈNE III.

FRÉDÉRIC, ALFRED, toujours à table.

FRÉDÉRIC, à lui-même.

Allons, il n'y a plus à balancer, il faut que je voie M. Morghen, que je lui fasse ma demande. Moi aussi je serai riche, mieux encore... illustre... un jour... mais voudra-t-il attendre? (S'arrêtant devant Alfred.) Ah! mon cher Alfred!

ALFRED, avec effroi.

Ah! mon Dieu!... est-ce que, par hasard, tu voudrais déjeuner?

FRÉDÉRIC.

Non, non, mon ami. Et puis, je crois qu'en ce moment, ce serait une grande maladresse de ma part.

ALFRED.

Ma foi, d'après tes dispositions de tout à l'heure, j'ai tout mangé!

FRÉDÉRIC.

Et tu as bien fait.

ALFRED.

Comme tu dis cela tristement! J'ai mal fait.

FRÉDÉRIC.

Eh non! Ah! mon ami, j'ai bien d'autres sujets de tristesse! jamais je n'ai été si malheureux.

ALFRED.

Malheureux! quand Mlle Lise ne pense qu'à toi!

FRÉDÉRIC.

Comment! Tu sais...

ALFRED.

Tout, parbleu!

FRÉDÉRIC.

Alors...

ALFRED.

Tu ne me cacheras rien, n'est-ce pas?... Va, va, il y a longtemps que je connais... et que je me suis promis de couronner ta passion! car tu es passionné... Mépriser de si bonnes côtelettes!... Voyons, puisque maintenant tu as un rival, il faut se hâter.

FRÉDÉRIC.

Comment! tu sais aussi...

ALFRED.

Oui, je sais... l'Anglais... Dis-moi, as-tu fait ta demande?

FRÉDÉRIC.

Pas encore.

ALFRED.

Ah! que c'est heureux!

FRÉDÉRIC.

Heureux!

ALFRED.

Eh! oui, malheureux! ne vois-tu pas qu'avec ta modestie et ta timidité, tu aurais tout perdu... C'est moi, moi qui ferai la démarche; justement, j'ai neuf ans de plus que toi, je puis être ton père... je puis te servir de père.

FRÉDÉRIC.

Et s'il te refuse, malgré ton aplomb et ton éloquence?

ALFRED.

S'il me refuse?... Ah! saperlotte! c'est bien alors que je suis sûr de réussir!

FRÉDÉRIC.

Et par quel moyen, je te prie?

ALFRED.

Par quel moyen?... Est-ce que je le sais! est-ce que j'ai besoin de le savoir!... Ce serait vraiment bien la peine d'être jeune... encore, beau et... pauvre, d'avoir le cœur plein d'audace et de dévouement, l'esprit orné de toutes les qualités qui frisent le génie, pour rester court au moment décisif! Ah! mon ami, le moment décisif!... je voudrais déjà y être! Mais ça ira tout seul, je parie. Je n'aurai pas le bonheur de triompher... Je réussirai... tout bonnement, tout bourgeoisement.

FRÉDÉRIC.

Ah! si tu pouvais dire vrai!...

ALFRED.

Attends, attends... nous avons affaire à un avare!... il faudrait parvenir à lui persuader que tu es riche.

FRÉDÉRIC.

La belle idée!

ALFRED.

Superbe!... étourdissante! (*Se frappant le front.*) Je tiens mon moyen!... je le tiens, te dis-je!

FRÉDÉRIC.

Mais M. Morghen sait parfaitement l'état de ma fortune?

ALFRED.

Il ne sait rien du tout!... ni toi non plus... Tu seras riche... tu es riche!... Embrasse-moi, tu épouseras celle que tu aimes. Jure seulement de m'obéir en aveugle.

FRÉDÉRIC.

En aveugle?

ALFRED.

As-tu juré?

FRÉDÉRIC.

Allons, tu le veux?... j'ai juré.

ALFRED.

Très-bien, tu vas partir dans une heure.

FRÉDÉRIC.

Partir! laisser Lise au moment où un autre...

ALFRED.

Pas d'observations... tu iras voir ta mère.

FRÉDÉRIC.

Sans lui porter sa pension?

ALFRED.

Dans deux jours elle la recevra.

FRÉDÉRIC.

Mais...

ALFRED.

Ah! plus un mot! Tu as juré; tu obéiras.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, GUILLAUME.

GUILLAUME, entrant.

Pardon, excuse, messieurs...

ALFRED.

Ah! c'est M. Guillaume, notre digne concierge! Qu'y a-t-il pour son service?

GUILLAUME.

Avec votre permission, monsieur Alfred, c'est milord qui m'envoie prier M. Frédéric de venir lui parler, à cette fin, je crois, de faire son portrait.

FRÉDÉRIC, avec colère.

L'insolent! s'y prendrait-il autrement avec un peintre d'enseignes? (A Guillaume. Allez dire à milord que je suis dans mon atelier, et que s'il veut venir m'y parler, je lui ferai l'honneur de l'y recevoir.

ALFRED, vivement, à Frédéric.

Y penses-tu!... un portrait qui te sera payé comptant... c'est magnifique! (A Guillaume.) Dites à milord simplement que s'il veut faire l'honneur à mon ami de monter dans son atelier, il y sera reçu avec... Vous comprenez?

GUILLAUME.

Oui, oui, monsieur Alfred, soyez tranquille, on soignera le compliment. (Il sort.)

SCÈNE V.

FRÉDÉRIC, ALFRED, puis LORD BRICBROCK.

FRÉDÉRIC.

Lui! cet odieux Anglais, le mari de Lise! je le tuerais plutôt!

ALFRED.

Un moment, je m'y oppose... mon unique élève, qui paye dix francs le cachet, et qui va faire faire son portrait!... pas de ça, pas de ça, s'il vous plaît!

FRÉDÉRIC.

Pourquoi s'adresse-t-il à moi?... Pour me braver, sans doute?

ALFRED.

Tu oublies que Mlle Lise t'a recommandé à lui.

FRÉDÉRIC.

Ah! tu as raison... soit, je ferai son portrait; mais il le payera cher!

ALFRED.

Très-bien.

FRÉDÉRIC.

Et je le lui promets d'une ressemblance... effrayante; aussi laid que nature...

ALFRED.

Tais-toi donc... Voici ton modèle.

LORD BRICBROCK, les saluant.

Je avé pas attendu le retour de Williams, no... je avé pensé que le politesse française voulait que moa, lord Bricbrock, monter chez vos, mosieur Frédéric; et comme je été en France, je avé pensé que le devoir à moa été de soumettre moa à le politesse française.

ALFRED.

On n'est pas plus honnête que milord! Il connaît les usages comme s'il était né en France.

LORD BRICBROCK, se tournant vers lui, bas.

Ah! c'est la petite miusicien à moa. (Haut.) Mosieur, vos été très-bien, paafaitement; mais je été pas content de vos.

ALFRED.

Comment, milord, est-ce que mes exercices de chant vous auraient fatigué?

LORD BRICBROCK.

No, no; je chanté tute le journée, tute! entendez-vos?... mais vos avé fait chanter moa avec iune voa très... beaucoup grosse... comment appelez-vos?

ALFRED.

Une voix de basse, la voix de milord... comme Bonnehée, comme Bataille!

LORD BRICBROCK.

Du tute! je voulé pas, je voulé pas!... le file de M. Morghen a dit qu'elle ne chanterait des duos que si je avé iune voa... comment appelez-vos?

ALFRED.

Un ténor, comme Roger, comme Mario!

LORD BRICBROCK.

Yes! yes! comme le petite Roger, comme le petite Mario! je voulé iune ténor absoliument, mosieur!

ALFRED.

Mais ce n'est pas la voix de milord... milord ne pourra pas...

LORD BRICBROCK, frappant du pied.

Je voulé, je voulé!.., et vos aussi... je paierai vos pour cela deux fois davanta-age.

ALFRED.

Mais, milord, on n'achète pas une voix de ténor comme on achète une voie... de bois.

LORD BRICBROCK.

De bois! de bois! Diabel! je voulé pas iune voa de bois! je voulé iune petite ténor!... je paierai vos trois fois, quatre fois davanta-age... ou je quitté vos pour la grande Roger!

ALFRED, riant.

Alors, milord, je ferai mon possible.

LORD BRICBROCK.

Oblidgé, oblidgé! je été heureuse bien... beaucoup heureuse!

FRÉDÉRIC, à part.

Ah çà! est-ce que ça va durer encore longtemps? (Haut et s'approchant.) Monsieur, je suis fâché de vous interrompre; mais étant très-pressé, je désirerais savoir...

LORD BRICBROCK.

Oh! le miusique avait fait oublier à moa le peintieure!... Paadon! paadon!... mosieur, je avé entendu parler beaucoup... infiniment... du talent à vos qu'on a dit admirabel!... et je voulé avoir la portrait à moa, je voulé savoir quel jour vos donnez à moa pour peinder mon figiure.

FRÉDÉRIC, d'un air moqueur.

Il est étonnant, milord, que vous qui n'estimez en fait de peinture que celle des peintres morts, vous vouliez avoir votre portrait de la main d'un peintre vivant.

LORD BRICBROCK.

Indiquez à moa la moyen de faire autrement.

ALFRED, à Frédéric.

Oui, indique à milord... C'est que milord est plein de bon sens et de finesse.

LORD BRICBROCK, à part.

Cette petite miusicien, il avait de l'esprit... beaucoup d'esprit, il était pétillant d'esprit.

FRÉDÉRIC.

Mais quel prix, milord, comptez-vous mettre à votre portrait? Je vous préviens que je ne puis l'entreprendre à moins de quinze cents francs.

LORD BRICBROCK.

Oh! c'été beaucoup cher pour iune peintre vivant! Alors, vos venir dans le chamber à moa... et vos croquer moa pendant que je faisais mon toilette.

FRÉDÉRIC.

Milord, mon atelier est ouvert de dix heures du matin à cinq heures du soir.

LORD BRICBROCK.

Oh!... yes!... yes... je avé compris... (A part.) Cet artiste, il était fier... Oh! yes! (Il tire de son portefeuille trois billets de banque, les présentant à Frédéric.) Je voulé poser demain.

FRÉDÉRIC.

Milord, je n'ai point l'habitude de me faire payer d'avance.

LORD BRICBROCK.

Je voulé, moa!... Prenez, mosieur Frédéric.

FRÉDÉRIC.

Non, milord.

LORD BRICBROCK, avec colère.

Prenez, prenez... car je voulé encore plus davanta-age!

ALFRED, prenant les billets.

Puisque milord le désire absolument...

FRÉDÉRIC, à Alfred.

Et mon départ! (A milord.) Mon ami oublie que je ne puis commencer votre portrait avant huit jours, et peut-être plus...

LORD BRICBROCK.

Ah! diabel!

FRÉDÉRIC.

Un voyage... Ainsi, il va vous rendre...

LORD BRICBROCK, frappant du pied.

No! no!

ALFRED, à Frédéric.

C'est inutile... A ton retour, milord...

FRÉDÉRIC.

Mais milord ne peut attendre...

LORD BRICBROCK, regardant Frédéric d'un air content de lui-même.

Pour avoir la portrait à moa de voter main, indiquez à moa la moyen de faire autrement?

ALFRED.

Oui, indique à milord... veux-tu qu'il monte en wagon avec toi?... C'est qu'en vérité, milord est d'une finesse... (Il rit aux éclats.)

LORD BRICBROCK, à part.

Cette petite miusicien, il était pétillant d'esprit, o yes! pétillant! (Saluant les deux amis.) Dans huit jours, je été ici avec mon figiure. (Il sort.)

SCÈNE VI.

ALFRED, FRÉDÉRIC.

ALFRED.

Ah! ah! ah! est-il drôle avec son figiure! Eh bien! crieras-tu encore après le sort? Toi, qui te désolais de ne pouvoir rien porter à ta mère, il t'envoie des billets de banque! c'est gentil de sa part, hein? Maintenant, vite, en chemin de fer!

FRÉDÉRIC.

Quoi! sans voir?...

ALFRED.

Sans voir personne, c'est l'essentiel.

FRÉDÉRIC.

Avant de mettre à exécution ton projet, dont j'ai peur, sans le connaître, tu commenceras par la demande, n'est-ce pas?

ALFRED.

Je commencerai par... le commencement, mais je ne réussirai que par la fin. Allons, va-t'en, il faut que tu sois parti, c'est la première condition de mon succès... Surtout, ne reviens pas avant huit jours!... huit jours, entends-tu bien?... Ah! par le petit escalier, pour éviter toute rencontre. (Il le pousse à droite. Frédéric disparaît; Geneviève entre par le fond, un balai à la main.)

GENEVIÈVE.

Puis-je faire le ménage, monsieur Alfred?

ALFRED.

Oui, Geneviève; je passe mon habit et descends chez M. Morghen par le petit escalier pour ne pas vous gêner dans vos travaux... (A part.) Et pour empêcher Frédéric de remonter s'il lui en prenait envie. (Il sort.)

SCÈNE VII.

GENEVIÈVE, puis LISE.

GENEVIÈVE.

Est-il aimable et gai, ce M. Alfred!... Ah! si M. Frédéric n'avait pas affaire à un père dont le cœur est aussi sec que toutes ces vieilles toiles du magasin qui nous donnent tant de poussière... il serait gai aussi, lui! Mais j'ai bien peur...

LISE, passant sa tête par la porte.

Es-tu là?

GENEVIÈVE, se retournant.

Qui m'appelle?

LISE.

C'est moi.

GENEVIÈVE.

Vous, mademoiselle!

LISE, entrant vivement.

Tu es seule... bon!

GENEVIÈVE.

Mon Dieu! que venez-vous faire?

LISE.

Ne t'effraye pas... Tout à l'heure, en sortant de chez ma couturière, ici au-dessous, j'ai vu descendre M. Frédéric, et sachant que tu étais dans

son atelier, l'idée m'est venue de monter te surprendre.

GENEVIÈVE.

C'est une fort mauvaise idée; M. Morghen n'aurait qu'à se douter seulement...

LISE, sans l'écouter.

Comme tout est joli chez lui!.. et rangé!... Mon père qui dit que les artistes n'ont point d'ordre... Quelle injustice!...

GENEVIÈVE.

Ah! pour cela, mademoiselle, si je ne m'en mêlais pas un peu...

LISE, à part.

Il faut absolument que je sache si ce que je soupçonne est vrai.

GENEVIÈVE, achevant de ranger.

Mais voilà qui est terminé et nous allons bien vite...

LISE, la câlinant.

Ah! un moment!... un seul moment!... que je voie avant toutes ces belles choses. (Elle regarde tout et met tout en désordre.)

GENEVIÈVE.

Oui, je comprends, c'est si doux d'admirer les ouvrages de celui qu'on aime! et puis de fureter dans tous les coins... de toucher à tout et de ne rien remettre à sa place!... (Se fâchant.) Mais finissez donc, mademoiselle; voyez un peu dans quel désordre vous mettez l'atelier. (Elle remet les choses en place au fur et à mesure que Lise les dérange.)

LISE, riant.

Bon! bon! tu auras bientôt réparé mes sottises.

GENEVIÈVE.

C'est-à-dire que c'est deux ménages au lieu d'un que vous me faites faire.

LISE, enlevant une toile d'un air de triomphe.

J'en étais bien sûre!... Le voilà!... le voilà!...

GENEVIÈVE.

Quoi donc?

LISE, lui montrant la toile.

Regarde!

GENEVIÈVE.

Votre portrait!

LISE.

Comment le trouves-tu?

GENEVIÈVE.

On dirait qu'il va parler; mais ce n'est donc pas la première fois que vous venez ici?

LISE, avec reproche.

Est-ce que tu ne l'aurais pas su?... Est-ce que sans toi?...

GENEVIÈVE.

Pardon, mademoiselle... pardon... c'est qu'en vérité...

LISE, vivement.

Pour reproduire mes traits aussi fidèlement... va, ma bonne Geneviève, sa main n'a pas eu d'autre guide que son cœur!

GENEVIÈVE, à part.

Pauvre petite, comme elle l'aime! (Haut.) Ah çà! ce cher M. Frédéric vous avait donc dit?...

LISE.

Pas un mot!... Mais j'avais deviné, et c'est pour cela que je suis montée.

GENEVIÈVE.

On ne se lasserait pas de regarder, mais il faut être raisonnable...

LISE.

Ah! laisse-moi être heureuse... cela m'arrive si rarement et durera si peu!... Ici, il me semble que tout est possible, que M. Frédéric fera des miracles... que j'aurai du courage... du caractère...

GENEVIÈVE.

Silence! je crois qu'on monte l'escalier...

LISE, qui a écouté.

Ciel! c'est la voix de mon père.

GENEVIÈVE.

Jésus! nous voilà bien!

LISE, qui a été à la porte.

Geneviève, ma chère Geneviève, que faire? que devenir?

GENEVIÈVE.

Impossible de passer par le petit escalier sans être vue de M. Alfred... Ah! tenez... là!...

LISE, disparaissant derrière le paravent.

Je meurs de frayeur! (Geneviève se remet à balayer et à épousseter.)

SCÈNE VIII.

LISE, cachée, GENEVIÈVE, MORGHEN, puis ALFRED.

MORGHEN, entrant.

Que faites-vous ici, Geneviève?

GENEVIÈVE.

Moi, monsieur? mais comme à l'ordinaire, le ménage de ces messieurs.

MORGHEN.

Est-ce que M. Frédéric n'y est pas?

GENEVIÈVE.

Il est sorti, monsieur... et M. Alfred aussi.

ALFRED, entrant.

M. Alfred? le voilà! (A Morghen.) Ayant appris en bas que M. Morghen daignait gravir nos cinq étages, je suis remonté en toute hâte afin d'avoir l'honneur, le plaisir, l'avantage de le recevoir.

MORGHEN.

Trop honnête...

ALFRED, à Geneviève, bas.

Geneviève, laissez-nous.

GENEVIÈVE, de même.

Mais, monsieur, je n'ai pas fini...

ALFRED, la poussant.

Plus tard.

GENEVIÈVE.

Mais...

ALFRED.

Plus tard, vous dis-je!

GENEVIÈVE, à part.

Oh! ma pauvre maîtresse! que va-t-il arriver!... (Elle sort.)

ALFRED, avançant un siége à Morghen.

Donnez-vous donc la peine de vous asseoir.

MORGHEN.

Inutile, je venais pour votre ami, et comme il est sorti...

ALFRED.

Il vient de rentrer... (Mouvement de Morghen.) Car lui... c'est moi, et moi... c'est lui. De sorte que Frédéric, bien qu'il soit en ce moment sur la route de Rouen...

MORGHEN.

Sur la route!... Parti!... sans me prévenir?...

ALFRED.

A quoi bon?...

MORGHEN.

Comment, à quoi bon?... Quand il avait promis de me livrer aujourd'hui même cette Vierge dont j'ai parlé à lord Briebrock...

ALFRED, riant.

Comme l'œuvre du célèbre Shidons... vous aurez votre Shidons.

MORGHEN.

Cependant, je n'aperçois rien qui ressemble...

ALFRED.

Oh! nous ne laissons pas ainsi nos merveilles exposées aux regards.

MORGHEN.

C'est juste. Mais où donc avez-vous caché ce bijou?

ALFRED.

Là, derrière ce paravent.

LISE, cachée.

Ciel!

MORGHEN, vivement.

Voyons, voyons. (Il court au paravent.)

ALFRED, l'arrêtant.

Un moment, je vous prie. (Se plaçant entre lui et le paravent.) Monsieur Morghen, tout le monde dit que vous entendez les affaires...

MORGHEN, se frottant les mains.

Mais tout le monde est bien bon ; oui, je ne les entends pas trop mal.

ALFRED.

Eh bien! moi, je n'aime, je ne respecte, je n'admire que les gens qui entendent les affaires...

MORGHEN.

Flatté!... Mais... je brûle...

ALFRED, l'arrêtant.

Je veux vous en proposer une.

MORGHEN, ouvrant l'oreille.

Plait-il?... Une affaire?

ALFRED.

Superbe! magnifique!

MORGHEN, se rapprochant.

Oui-da!

ALFRED.

Vous avez une fille?

MORGHEN, le regardant.

Hein?... Parlons de l'affaire, je vous prie.

LISE, cachée.

Où veut-il en venir, mon Dieu!

ALFRED.

Je me suis dit : elle est belle, spirituelle, pleine de grâce...

MORGHEN.

Je sais tout cela... Après?...

ALFRED.

Il lui faut un mari jeune, charmant, d'un talent remarquable...

MORGHEN, appuyant.

Et surtout riche, très-riche, mon cher ami.

ALFRED.

Qui est-ce qui n'est pas riche?

MORGHEN.

Et millionnaire, mon très-bon.

ALFRED.

Qui est-ce qui n'est pas un peu millionnaire?

MORGHEN.

Deux fois millionnaire même! mon excellentissime ; voilà ce que j'ai trouvé pour ma fille... Si c'est là votre affaire, ne vous dérangez donc pas, et passons à cette madone que je brûle...

ALFRED, l'arrêtant et d'un ton solennel.

Monsieur Morghen, j'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle Lise...

MORGHEN.

Mais quand je vous dis qu'elle est promise!

ALFRED.

Eh! parbleu! je ne vous la demanderais pas si elle n'était point promise. C'est justement là qu'est l'affaire, et quand vous connaîtrez tous les trésors que possède celui que je représente...

MORGHEN.

Il a des trésors?

ALFRED.

Il n'en sait pas le chiffre!

MORGHEN.

Diable! c'est donc le possesseur d'une mine en Californie?

ALFRED.

Fi donc!

MORGHEN.

Un Rotschild!

ALFRED.

Encore mieux! Un artiste!... un grand artiste! Mon ami Frédéric!

MORGHEN, riant.

Ah! ah! ah! ah! la bonne plaisanterie!

LISE, à part.

Pauvre Frédéric!

MORGHEN.

Et ces trésors dont vous parliez? Ah! ah! ah!...

ALFRED.

Oui, monsieur, trésors d'amour, de bonté, de courage.

MORGHEN, riant toujours.

Ah! ah! ah!

ALFRED.

Trésors de talent et de génie!... car ses tableaux rappelleront un jour ceux de Le Sueur et du Corrége.

MORGHEN.

Ah! ah! ah! laissez donc! C'est avec cette belle prétention qu'un beau jour votre ami mourra de faim. M. Frédéric est fort gentil, j'en conviens; il ne manque même pas de dispositions : il croque à ravir; et, s'il voulait se contenter de faire quelques vierges...

ALFRED.

Pour vous, n'est-ce pas?

MORGHEN.

Naturellement; et beaucoup de pochades pour tout le monde... il se tirerait d'affaire tout comme un autre; mais le préférer à lord Bricbrock!... mais lui donner ma fille! à lui qui n'a que ses pinceaux... pour tout trésor!...

ALFRED.

Très-bien, monsieur, très-bien, un jour vous nous demanderez pardon à genoux d'un pareil blasphème!

MORGHEN.

Je demande pour le moment à voir la Vierge qu'il me doit.

LISE, cachée.

Je suis perdue!

ALFRED.

Vous mériteriez...

MORGHEN.

Comment! Elle m'appartient, je l'ai payée.

ALFRED.

Oui, vous avez raison, quatre-vingts francs!... N'avez-vous pas de honte?... Ah! si c'eût été moi!... (Il va vers le paravent, l'entr'ouvre et le referme vivement.) Ciel!

MORGHEN, étonné.

Eh bien!...

ALFRED.

Eh bien... non, vous ne la verrez pas, c'est impossible! je ne puis pas vous la livrer.

MORGHEN.

Ah! mon Dieu! il est arrivé un malheur à ma Vierge!

ALFRED.

Rassurez-vous, elle est plus belle que jamais!

MORGHEN.

C'est qu'avec leur manie de perfection, il est de jeunes fous qui seraient capables... par dépit...

ALFRED.

Lui! Frédéric? dans un moment de désespoir, il peut se tuer, monsieur!

LISE, cachée.

Grand Dieu!

ALFRED.

Mais attenter à... un ouvrage digne du respect et de l'admiration de tous, à une création que les peintres les plus célèbres n'ont jamais égalée...

MORGHEN.

C'est donc bien beau!... (Il s'élance vers le paravent.)

ALFRED, l'arrêtant vivement.

Vous ne la verrez pas aujourd'hui, vous dis-je!... quand vous m'offririez... une fortune! Et si vous insistiez... j'aimerais mieux vous rendre vos... quatre-vingts francs (A part.) si je les avais.

MORGHEN, à part.

Hum! hum! est-ce qu'il voudrait rompre le marché? Diable! prenons garde. (Haut.) Allons, allons, ne vous fâchez pas, mauvaise tête, on attendra; mais tâchez bien que votre ami ne garde pas trop longtemps chez lui ma belle madone.

ALFRED.

Ah! son vœu le plus cher serait de la garder toujours.

MORGHEN, à part.

Il me fait peur! (Haut.) Dites-lui surtout que si je ne puis, en conscience, lui donner ma fille, ce n'est pas une raison pour nous brouiller, que j'ai vraiment beaucoup d'amitié pour lui, et que s'il veut suivre mes conseils, dans deux ou trois ans, quand il sera lancé... Eh bien... je lui trouverai... une femme... une jolie...

ALFRED.

Une femme!... Ah! c'est trop fort! Savez-vous bien, monsieur, que votre offre est une injure de plus! Qui vous prie de nous chercher une femme? Nous n'en désirions qu'une seule, votre fille, parce qu'elle a toutes les qualités, elle!... parce qu'elle a le cœur généreux et l'esprit élevé, elle!... et surtout!... parce que... elle ne vous ressemble pas!... elle!

MORGHEN.

Allons, allons, vous n'êtes pas dans vos bonnes, aujourd'hui. Je m'en vais, méchant! mais que votre ami réfléchisse... Des pochades, mon cher, des pochades!... ça se vend comme des petits pâtés.

ALFRED.

Oui, à deux sous la pièce, et ça ne les vaut pas. (Morghen sort.)

SCÈNE IX.

LISE, cachée, ALFRED.

ALFRED, après s'être assuré que Morghen est bien parti, courant au paravent.

Mademoiselle, vous êtes libre!

LISE, confuse.

Ah! monsieur! ne pensez pas... ne croyez pas... Je vous avais entendu descendre ainsi que M. ... Frédéric, et, persuadée que Geneviève était seule... ici... je voulais... j'espérais...

ALFRED.

Voir peut-être... certain portrait?... Mais je ne veux pas connaître vos secrets... je ne vous demande rien... Ce que je sais, c'est que Frédéric vous aime, et que s'il vous perd... il en mourra!

LISE.

Grand Dieu !

ALFRED.

Ce que je demande, c'est un mot de consolation pour... lui !

LISE.

Eh bien !... jamais je ne serai la femme de lord Bricbrock ! (Elle va sortir.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC, qui a entendu les dernières paroles de Lise, courant à elle.

Chère Lise !

LISE.

M. Frédéric !

ALFRED.

D'où sort-il celui-là ?

FRÉDÉRIC.

Ah ! que j'ai bien fait de revenir !

ALFRED.

On ne peut pas plus mal, au contraire !

FRÉDÉRIC.

Comment ?

ALFRED.

Tu devrais être à Rouen.

FRÉDÉRIC.

J'ai manqué le convoi.

ALFRED.

On va à pied. (Le poussant.) Tu n'as pas une minute à perdre.

FRÉDÉRIC.

Quand elle est là, quand je puis lui dire...

ALFRED.

Rien du tout.

FRÉDÉRIC.

Un seul mot.

ALFRED.

Pas une syllabe.

FRÉDÉRIC.

Mais...

ALFRED.

Pars ou je ne me mêle plus de tes affaires...

FRÉDÉRIC.

As-tu vu M. Morghen, au moins ?...

ALFRED.

Je l'ai vu. Tout va bien. Il a refusé.

FRÉDÉRIC et LISE, avec un sentiment différent.

Refusé !

ALFRED.

Et il refusera toujours... tant que tu ne seras pas parti. (A Lise.) Mademoiselle, dites-lui donc d'aller à Rouen, qu'on ne peut pas aimer un homme qui n'est pas à Rouen, qu'il gêne mon inspiration. Enfin... voulez-vous être unis ? (Ils se rapprochent vivement de lui.) Séparez-vous !... (Il les repousse l'un à droite, l'autre à gauche.)

FRÉDÉRIC.

Nous séparer ! .. mais c'est la mort !

ALFRED.

C'est cela, va mourir.

LISE.

Ah ! monsieur !

GENEVIÈVE, accourant.

Mademoiselle !... mademoiselle !... M. votre père vous demande.

LISE.

Je cours !...

ALFRED, à Frédéric.

Eh vite ! eh vite ! rends à César ce qui est à César, mademoiselle Lise à M. Morghen, et toi... à Rouen... et à ta mère... Mais, cette fois, je ne te quitte qu'au coup de sifflet du départ.

FRÉDÉRIC.

Adieu, chère Lise !

LISE.

Adieu, monsieur Frédéric !

ALFRED.

En wagon ! en wagon ! (Il entraîne Frédéric par la droite, pendant que Geneviève emmène Lise par le fond.)

ACTE DEUXIÈME.

Même décoration qu'au premier acte.

SCÈNE I.

ALFRED, seul, entrant une lettre à la main.

Ah ! les amoureux ! les amoureux ! Ils n'auront donc jamais de plus grands ennemis qu'eux-mêmes ! Frédéric est parti depuis trois jours à peine, et le voila qui m'annonce déjà son retour !... Eh bien ! qu'il revienne ! Il a eu le temps moral d'accomplir le fatal et stupide dessein que je lui prête.... C'est tout ce qu'il me faut. Ah ! M. Morghen !... vieux descendant de Judas en ligne directe, vous vous imaginiez peut-être que vous achèteriez toujours de vrais chefs-d'œuvre au prix de quatre-vingts francs ? Non pas ! non pas !.. s'il vous plaît ? ils sont passés, ces jours de fete !... Vous allez venir aujourd'hui même me supplier de vous vendre notre collection complète, et vous en donnerez... tout ce que je voudrai. Vite ! dressons le piége où, malgré toute votre habileté de renard, vous vous prendrez comme une buse. Traçons

d'une main plus ou moins tremblante la lettre d'adieu que Frédéric sera censé m'avoir écrite. (Il se place à une table; écrivant.) » Mon cher Alfred, « quand tu recevras cette lettre, ton malheureux « ami n'existera plus. » (Parlé.) Un point... Non, non, deux points d'exclamation!... « La nouvelle « du prochain mariage de la fille de M. Morghen « avec un riche Anglais m'ôte la force de vivre. Je « te prie, comme dernière preuve de ton amitié, « de te charger de la vente de mes tableaux; ma « mort augmentera peut-être leur valeur. Puisse « le prix que tu en obtiendras aider ma pauvre « mère à finir ses jours dans une honnête ai- « sance! Reçois ici les remercîments... et les » adieux... éternels de ton malheureux ami... « Frédéric Herber. » (Parcourant des yeux.) Pas mal, ma foi! vrai style d'outre-tombe!... Et comme l'écriture est bien imitée... Du bruit!... (Il ouvre la porte du fond et regarde dans l'escalier.) Bon!... voici justement Guillaume qui monte, il va me servir de trompette. (Il se hérisse les cheveux, tire son mouchoir, et parcourt l'atelier comme un homme au désespoir, en tenant à la main la lettre qu'il s'est écrite.)

SCÈNE II.

ALFRED, GUILLAUME.

GUILLAUME, jetant un rouleau de papier sur la table.

Monsieur, C'est quinze sous... c'est drôle tout de même de payer si cher un papier qui a déjà servi! qui a des barres en travers tout du long.

ALFRED, d'un ton lamentable, et marchant très-vite.

Ah! mon Dieu! mon Dieu! quel malheur! quel affreux malheur! quel épouvantable malheur! quel effroyable malheur!... non, non, je n'y survivrai pas... je ne veux pas y survivre... je ne dois pas y survivre! Frédéric! mon pauvre Frédéric! mon ami, qu'as-tu fait!

GUILLAUME, qui suit Alfred en lui marchant sur les talons.

M. Alfred! M. Alfred!... qu'y a-t-il donc? qu'est-il arrivé? vous avez la figure toute bouleversée.

ALFRED, continuant ses promenades.

Qui aurait pu prévoir une si fatale résolution?

GUILLAUME, se plaçant devant lui.

Pardon, M. Alfred... mais je frissonne rien qu'à vous entendre...

ALFRED.

Ah! c'est vous, mon digne concierge... Mon Dieu! qui aurait cru cela!

GUILLAUME, d'un air désolé.

Oh! bien sûr, ce n'est pas moi qui aurais... Mais qu'est-ce que c'est donc?...

ALFRED, mettant son mouchoir sur ses yeux.

C'est... sensible et honnête Guillaume, que je ne me consolerai jamais... non, jamais!... Frédéric... mon pauvre... Frédéric... s'est... tué!

GUILLAUME.

Tué!... ainsi comme ça, il est mort?...

ALFRED, lui montrant sa lettre.

Voici la lettre qu'il m'a écrite...

GUILLAUME, vivement.

Avant ou après?...

ALFRED, à part, se détournant pour rire.

Est-il bête! (Haut, d'un ton larmoyant.) Quelle question vous me faites là!

GUILLAUME.

C'est que si c'est avant, il peut avoir fait des réflexions...

ALFRED, vivement.

Ah! gardez-vous de le croire! ce serait se flatter d'une vaine espérance!... je le connais trop... il n'est que trop vrai! il est mort, hélas!

GUILLAUME, sortant en criant.

Quel malheur! ah! quel malheur! M. Frédéric est mort! tout à fait mort!

SCÈNE III.

ALFRED, puis LORD BRICBROCK.

ALFRED, qui a suivi Guillaume jusqu'à la porte.

Bravo!... On lui aurait fait la leçon qu'il ne s'y prendrait pas si bien!... Voici toute la maison en révolution!... Mais que vois-je! milord qui sort de son appartement... il monte quatre à quatre!... Aïe!... aïe! Il vient réclamer ses quinze cents francs peut-être!... Que faire?... A mon rôle... voici notre créancier! (Se promenant et gesticulant à l'entrée de Bricbrock.) Hélas! hélas!... mon pauvre ami, mon malheureux ami!

LORD BRICBROCK, qui s'est arrêté à la porte.

O Williams, il était instruite très-paafaitement! (S'avançant et tirant le bras d'Alfred.) Mosieur, je été malheureuse, bien malheureuse, o! yes! aujourd'hui.

ALFRED, se jetant dans ses bras.

Ah! c'est vous, milord!... Quelle perte pour les arts, pour les artistes, pour les amateurs en général et pour vous en particulier, qui aviez deviné son talent, qui le pleurerez éternellement!...

LORD BRICBROCK.

O yes... yes!... mais je avé le désagrément... dans le plus... gros... affliction... de conserver toujours le même figiure... je pouvé pas pleurer, ce qui n'empêchait pas la cœur à moa d'éter sensibelment... considérabelment... ennuyé!

ALFRED.

Je connais trop la noblesse de vos sentiments, milord... pour douter...

LORD BRICBROCK.

O yes! je avé beaucoup de noblesse de sentiments... infiniment... beaucoup... je vené pour parler à vos des petits guinées...

ALFRED.

Milord, j'espère... n'a aucune inquiétude?

LORD BRICBROCK.

O!... no... no... moa, je été beaucoup... extermement... plein de séciurité... mais si vos voulé me les render tute suite... je éter charmé.

ALFRED, avec embarras.

Je suis désolé, milord, de ne pouvoir en ce moment... mais sur le produit de la vente dont je vais m'occuper... Eh! parbleu, j'y pense... avant de rédiger le catalogue, si un de ces tableaux vous convenait... voyez, milord, voyez.

LORD BRICBROCK, tirant son lorgnon.

Yes, yes!... (A part.) A présent que la jeune homme il était morte, je risqué peut-être moins.

ALFRED, à part.

Allons, faisons l'article. (Sans regarder le tableau que Bricbrock a pris et qu'il examine attentivement.) Ah! milord!... que c'est beau! quels contours! quel dessin! comme ces chairs sont vivantes! quelle expression dans ce regard! que cette pose est gracieuse!

LORD BRICBROCK.

O yes! ô yes! ce tableau il plaisait à moa!

ALFRED.

Et vous le prenez, milord?

LORD BRICBROCK.

Il valait pas tout à fait les banknotes à moa... mais je le prené.

ALFRED.

Je reconnais bien là votre générosité, milord, et je vous en remercie pour la mère de mon ami.

LORD BRICBROCK, à part

Cette petite miusicien... il était infiniment agréabel et pétillant d'esprit. (Haut.) Votre ami, il été iune digne et honorabel jeune homme... je regretté beaucoup lui; car moa, je voulé l'oblidger d'une manière grande... sublime... héro... héro... ïque.

ALFRED.

Eh bien! milord, vous pouvez encore lui rendre un service... héroïque!

LORD BRICBROCK.

A lui morte?... Je comprené pas...

ALFRED.

Vous allez comprendre... mon ami aimait passionnément la fille de M. Morghen...

LORD BRICBROCK.

Oh!

ALFRED.

Et s'est tué de désespoir en apprenant que vous alliez l'épouser.

LORD BRICBROCK.

Oh! c'été iune amour véritabel!

ALFRED.

Mademoiselle Lise partageait cet amour.

LORD BRICBROCK.

Oh! c'été un trahison!

ALFRED.

Hélas! est-on maître de son cœur?... mais à présent que votre rival ne peut plus vous causer d'inquiétude, il serait noble, il serait généreux à vous de renoncer à la main de celle qu'il aimait.

LORD BRICBROCK, vivement.

Je voulé pas... je voulé pas!...

ALFRED.

Ou du moins de lui donner une année pour le pleurer.

LORD BRICBROCK.

Oh! c'été iune siècle.

ALFRED.

Alors... douze mois seulement, après lesquels mademoiselle Lise reportera tout de suite sur vous l'affection qu'elle a maintenant...

LORD BRICBROCK.

Oh! vos croyez, mosieur, que le file de M. Morghen...

ALFRED.

Eh! sans doute, milord! après une action sublime, héro... ïque! que vous seul au monde...

LORD BRICBROCK.

Yes! yes! je comprené, moa seul... je comprené... et je consenté.

ALFRED.

Ah! milord, vous êtes aussi grand qu'Hippocrate! aussi beau que Scipion, aussi...

LORD BRICBROCK.

Je aimé beaucoup êter comme Scipion! je allé dire iune mot à mosieur Morghen, et dans un heure, je allé faire le tour du monde pour attender ma hyménée. (Il sort en emportant le tableau.)

SCÈNE IV.

ALFRED, seul.

Victoire! Quinze cents francs déjà pour un seul de nos tableaux! Je disais bien que l'artiste devait mourir pour vivre!... Il me tarde d'engager la lutte avec notre arabe! Ah! diable! et sa fille!... Il faut absolument que je la prévienne... mais j'entends tousser!... (Courant à la porte.) C'est Morghen! Dieu! sa fille l'accompagne!... Impossible de la détromper... Après tout, dans son intérêt même, il vaut peut-être mieux. (Réfléchissant.) Attention, et varions un peu notre thème plaintif avec Morghen, c'est un fin renard! tenons-nous-en, devant lui, à la douleur muette. (Il s'assied près de la table, et après avoir placé la lettre tout ouverte devant lui, se cache la figure dans ses deux mains comme un homme au désespoir.)

SCÈNE V.

ALFRED, MORGHEN, LISE, GENEVIÈVE.

(Alfred ne se dérange pas à leur entrée.)

MORGHEN, d'un ton de circonstance.

Monsieur Alfred... est-il possible... faut-il croire à la nouvelle... incroyable que nous venons d'apprendre?... (Alfred, se soulevant avec effort, tient d'une main son mouchoir sur ses yeux, et de l'autre, tend à Morghen la lettre que celui-ci et sa fille lisent rapidement.)

LISE, avec désespoir.

Oh! mon Dieu! mon Dieu! Il est donc vrai!...

plus d'espoir! (Elle tombe sur un fauteuil en pleurant.)

MORGHEN, à sa fille.

Voyons, mon enfant, calme-toi...

LISE.

Mon père! ne me reprochez pas ma douleur... Je l'aimais tant!... Laissez-moi, du moins, la consolation de le pleurer!

ALFRED, à part.

Pauvre petite! Ah! ma foi, je n'y tiens plus... (S'approchant rapidement de Geneviève, tandis que Morghen est occupé à consoler sa fille, bas.) Geneviève! pour ta maîtresse, pour elle seulement, Frédéric n'est pas mort!

GENEVIÈVE, ne pouvant retenir un cri de joie.

Ah!

MORGHEN, se retournant.

Qu'est-ce donc?...

ALFRED, qui s'est remis à sa place.

Hélas! hélas!

GENEVIÈVE.

Hélas! mon Dieu! quel événement!

MORGHEN, avec humeur.

Eh! au lieu de crier ainsi, emmenez ma fille... parlez-lui... consolez-la.

GENEVIÈVE, vivement.

Ah! tout de suite, monsieur, tout de suite, je vais la consoler.

MORGHEN, à sa fille, tandis que Geneviève l'emmène.

Va, ma fille, va; je regrette presque à présent de n'avoir pas consenti... mais que diable aussi, on a plus de patience que ça! surtout quand on a du talent.

SCÈNE VI.

ALFRED, MORGHEN.

ALFRED, à part.

Tenons-nous ferme! la bataille va s'engager!

MORGHEN, à lui-même.

Certainement qu'il en avait!... et j'espère bien le démontrer... à mon profit... quand j'aurai acquis sa collection.

ALFRED, qui regarde Morghen en dessous.

Que diable fait-il là immobile?... ce n'est pas à moi de commencer.

MORGHEN, à lui-même.

Je crois que je vais conclure une excellente affaire. Ce petit musicien ne doit pas être un adversaire très-redoutable... ça ira tout seul. (Haut, s'approchant.) Mon cher monsieur Alfred, croyez que je partage sincèrement vos regrets...

ALFRED.

Oh! j'en suis bien convaincu, et c'est ce qui me fait compter sur votre obligeance et vos excellents conseils, mon bon monsieur Morghen, pour l'accomplissement des dernières volontés de mon infortuné Frédéric à l'égard de ses tableaux.

MORGHEN, lui serrant la main.

Vous pouvez disposer de moi...

ALFRED.

Vous comprenez qu'il s'agit de leur vente publique? Ne seriez-vous pas d'avis, pour lui donner de l'éclat, pour la faire... mousser, comme on dit vulgairement, de rédiger une note... oh! mais là une de ces notes qui font venir l'eau à la bouche, et de la porter tout de suite aux journaux?

MORGHEN, à part.

Diable! ceci ne me va pas du tout. (Haut.) Aux journaux?...

ALFRED.

Oui, les plus répandus?...

MORGHEN.

Mais oui... c'est un... moyen (A part.) de tout m'enlever! (Haut.) Cependant, s'il faut vous dire franchement ce que je pense...

ALFRED, vivement.

Oh! parlez, parlez, monsieur Morghen.

MORGHEN.

Eh bien!... je crois que vous allez vous donner bien de la peine... bien de l'embarras... et cela pour arriver à un résultat qui ne sera peut-être pas aussi avantageux que vous vous le figurez...

ALFRED.

Comment?...

MORGHEN.

Vous ne savez pas ce que c'est qu'une vente à la criée, ça entraîne une multitude de frais d'annonces, d'affiches de toute espèce; puis ce sont les porteurs, les crieurs, le commissaire-priseur, la location de la salle, les vacations, les estimations... les...

ALFRED, d'un air effrayé.

Oh! mais c'est affreux... épouvantable!...

MORGHEN.

Il y aurait un moyen plus simple, plus économique... d'arranger les affaires.

ALFRED.

Lequel?... lequel?

MORGHEN, d'un air méprisant.

Dame!... ce serait de vendre en bloc... toutes ces toiles.

ALFRED, à part.

Nous y voilà!

MORGHEN.

Mais c'est là le difficile.

ALFRED.

Au contraire... Oh! quelle excellente idée vous me donnez là! Mon pauvre ami, la veille de sa mort, a justement reçu la visite de deux ou trois de vos confrères.

MORGHEN, inquiet.

Vraiment? (A part.) Les traîtres!

ALFRED.

Ils voulaient même lui acheter fort cher cette belle madone que vous avez payée... quatre-vingts francs, je crois... je vais aller les trouver...

MORGHEN, vivement.

Inutile!... Tenez, je sais par cœur toute la collection des œuvres de votre ami... elles sont res-

tées assez longtemps dans mon magasin, sans y rencontrer acquéreur... Eh bien, si vous voulez... sans autre inspection... sans marchander... les yeux fermés... je prends cela pour mille écus.

ALFRED.

Mille écus! ah! monsieur Morghen!

MORGHEN.

Je donne cinq cents francs de plus. (Alfred ne répond pas.) Non?... Allons, va pour le billet de mille francs. (Avec impatience.) Voyons, voyons, jeune homme, terminons. Je suis rond en affaires; mais il faut me saisir au bond. Sans cela, il n'y a plus moyen de me rattraper; je ne reviens jamais sur mes pas... Enfin, pour vous, pour vous seul... je double la somme... (A part.) Mes confrères lui donneraient bien davantage. (Haut.) Six mille francs! hein? (Alfred s'assied.) Quoi! ça ne vous va pas? prenez-y garde!... si vous me laissez sortir...

ALFRED, froidement.

J'attendrai votre retour commodément assis dans ce fauteuil.

MORGHEN, avec colère.

Ah! bien, vous courez risque de l'attendre longtemps...

ALFRED, avec ironie.

Heureusement, vous n'êtes pas encore parti.

MORGHEN, faisant quelques pas.

Oh! je sors.

ALFRED.

Et moi, je vais rédiger ma note pour les journaux; car, décidément, c'est le meilleur moyen de prévenir vos confrères et d'établir la concurrence... Vous verrez l'effet; on se disputera, on s'arrachera ces tableaux... (Il s'assied à table.)

MORGHEN.

Un moment! un moment! (A part.) Le diable l'emporte avec sa note et ses journaux! Il a l'air de se moquer de moi... si je ne l'intéresse pas un peu, nous ne terminerons rien. (Haut.) Mon cher monsieur Alfred, comme je vous disais tout à l'heure, à cause de vous, de vous seul que j'aime... dont j'estime le talent... et... je vous le prouverai... j'ai un ami qui a beaucoup de crédit à l'Opéra... Sur ma prière, il doit parler de vous au directeur...

ALFRED, à part.

Il veut me corrompre... je le tiens!

MORGHEN.

Et j'ai la certitude...

ALFRED.

Pardon, monsieur Morghen, il s'agit de peinture et non de musique.

MORGHEN, brusquement.

Combien voulez-vous de ces tableaux?... Puisque c'est vous qui les vendez, vous devez fixer le prix.

ALFRED.

Si je vous le disais tout d'abord, vous me tourneriez le dos peut-être : j'aime mieux vous y voir arriver insensiblement et de vous-même.

MORGHEN, à part, avec hésitation.

Allons... il n'y a pas à ruser avec ce... damné musicien! J'ai affaire à plus entêté que moi; si je veux ces tableaux... il faut que je les paye. (Haut.) Dix mille francs! (Alfred ne bouge pas.) douze mille... quinze mille! (Alfred regarde en l'air, joue avec son lorgnon; Morghen, après avoir tiré son mouchoir et s'être essuyé le visage.) Dix-sept mille! dix-huit mille! dix-neuf... (En agitant ses doigts comme pour étrangler Alfred qui balance sa jambe négligemment.) vingt mille! (Il reste comme épuisé, anéanti.)

ALFRED.

Courage! courage! nous y arriverons, monsieur Morghen.

MORGHEN, à part.

Mais qu'est-ce qu'il veut! qu'est-ce qu'il veut, le scélérat! (Haut, d'un air piteux.) Vous souhaitez donc ma ruine, monsieur Alfred?

ALFRED.

Comment, monsieur Morghen?

MORGHEN.

Songez que je suis père de famille. De grâce, monsieur Alfred, n'abusez pas de votre position et de la mienne. (Feignant de pleurer.) Au nom de votre malheureux ami que je regrette de tout mon cœur... Oh! oui, je le regrette!...

ALFRED, à part.

En voici bien d'une autre, par exemple!

MORGHEN.

Au nom de ma pauvre fille qu'il chérissait...

ALFRED.

Eh bien! moi, au nom de la pauvre mère de Frédéric...

MORGHEN, se jetant aux genoux d'Alfred.

Oh! je vous en conjure, ne me mettez pas le couteau sur la gorge!

ALFRED, voulant le relever.

Que faites-vous là, monsieur Morghen?

MORGHEN.

Réfléchissez, c'est m'ôter tous les moyens de réaliser un honnête bénéfice sur ces tableaux que d'en demander davantage! c'est m'arracher le pain de la bouche, c'est exiger le sacrifice de mon sang, de ma vie, de l'avenir de mon enfant.

ALFRED, le relevant de force.

Et qui vous oblige à acheter ces tableaux? Vous ai-je proposé de vous les vendre? n'est-ce pas vous au contraire?...

MORGHEN, à part.

Je payerais volontiers de tout ce que je possède la satisfaction d'étrangler de mes propres mains ce maudit garnement!

ALFRED.

Finissons. Êtes-vous bien résolu à ne pas pousser vos offres plus loin? (Morghen, qui semble en proie à une sorte d'attaque de nerfs, ne répond pas.) Alors, je vais rédiger...

MORGHEN, avec fureur.

Allez au diable!

ALFRED, gaîment.

Je cause avec lui depuis un quart d'heure. Nous nous reverrons à la criée, mon bon monsieur Morghen. Mon pauvre Frédéric! Si je n'ai pas pu te sauver, du moins on t'appréciera dignement après ta mort! (Il se remet à écrire.)

MORGHEN lui arrachant la plume des mains et le ramenant sur le devant de la scène avec rage.

Votre chiffre?

ALFRED, froidement.

Trente mille francs.

MORGHEN, fait un soubresaut, lève les yeux au ciel, pousse un soupir; puis, d'un ton suppliant :

Tranchons la difficulté par moitié; vingt-cinq mille...

ALFRED.

Trente... mille... francs!

MORGHEN, hors de lui.

Oh!... Attendez-moi ici dix minutes : je reviens avec la somme. (S'arrêtant, près de sortir.) Trente mille! (Il sort en faisant un geste de colère et de désespoir.)

SCÈNE VII.

ALFRED, puis GUILLAUME.

ALFRED, seul.

De mille écus... avoir amené ce vieil avare à donner trente mille francs de ces tableaux! Décidément, j'étais né pour le commerce, moi! (Avec joie.) Frédéric! mon pauvre Frédéric! rien ne s'opposera donc plus à ton bonheur.

GUILLAUME, accourant.

Ah! monsieur Alfred! si vous saviez... quel bonheur! M. Frédéric n'est pas mort!

ALFRED.

Veux-tu te taire, imbécile!

GUILLAUME.

Oh! que non, que je ne suis pas... ce que monsieur dit : puisque je l'ai vu, puisque je l'ai embrassé, puisqu'il a lu dans ma loge une lettre que je lui ai remise et dont je croyais bien ne jamais toucher le port.

ALFRED, à part.

Déjà ici!

GUILLAUME.

Puisque enfin il m'a chargé de vous dire qu'il courait au ministère et vous conterait tout à son retour.

ALFRED, à part.

Ah! je respire! j'aurai le temps d'encaisser les billets de M. Morghen. (Haut.) Guillaume, as-tu parlé à d'autres qu'à moi de ta nouvelle?

GUILLAUME.

Je n'ai pas encore eu le temps, mais...

ALFRED, fouillant dans sa poche et lui montrant sa main fermée.

Tu vois bien cette pièce de cent sous?

GUILLAUME, regardant.

Non, monsieur.

ALFRED, remettant sa main dans sa poche.

Eh bien! tu ne la verras jamais si d'ici à... vingt minutes, tu dis un mot de Frédéric à qui que ce soit.

GUILLAUME.

Oh! monsieur, pour un secret... et une pièce de cinq francs, je puis aller jusqu'à la demi-heure.

ALFRED.

C'est bien, laisse-moi, j'entends M. Morghen.

GUILLAUME.

Vous me donnerez... ce que je n'ai pas vu?

ALFRED.

Et un pourboire par dessus le marché.

GUILLAUME.

Alors... je me tairai une heure! (Il sort.)

SCÈNE VIII.

ALFRED, MORGHEN.

ALFRED, apercevant Morghen.

Il était temps!

MORGHEN, tirant son portefeuille d'une voix dolente.

Vous voudrez bien spécifier l'objet de la vente dans le reçu de vingt-cinq mille francs que vous allez me donner!

ALFRED, s'asseyant et prenant la plume.

Vous voulez dire trente mille francs.

MORGHEN, faisant l'étonné.

Comment!...

ALFRED.

Oh! il ne faut pas vous gêner... si le marché ne vous convient plus, je vais de ce pas...

MORGHEN, brusquement.

Qui vous parle de cela?... Écrivez... (A part.) Trente mille francs!... Et dire qu'il y avait là une affaire d'or!... une affaire à gagner... trois cents pour cent!... et que je n'en gagnerai peut-être tout au plus que cent!... Je m'y suis mal pris... Oui, j'aurais dû offrir des épingles à ce... polisson... Fatale journée!

ALFRED, lui présentant le reçu.

Voyez.

MORGHEN, après avoir lu, lui donnant la somme en billets de banque, avec colère.

Comptez.

ALFRED, qui a vérifié.

Très-bien. (A part.) Maintenant, je suis tranquille!

MORGHEN.

Je vais donner des ordres pour qu'on descende à l'instant le tout dans mon magasin.

ALFRED.

Quand vous voudrez.

MORGHEN, qui a fait quelques pas, revenant et regardant Alfred quelque temps fixement.

Ah çà!... il est bien mort? (Pour toute réponse et pour cacher son envie de rire, Alfred porte son mouchoir à ses yeux. Morghen sort en haussant les épaules.)

SCÈNE IX.

ALFRED, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC, à demi-voix, passant la tête par la porte de droite qu'il entr'ouvre.

Qui donc est mort?

ALFRED, de même.

Toi!

FRÉDÉRIC, en entrant.

Comment, moi?

ALFRED, lui faisant signe de se taire.

Chut! Oui, toi!... et voici le produit de ta vente après décès! De ton vivant, tu n'aurais peut-être pas tiré mille écus de tous tes tableaux; compte, il y a trente mille francs dans ce portefeuille.

FRÉDÉRIC, prenant le portefeuille.

Trente mille francs! cela n'est pas possible?

ALFRED.

Compte, te dis-je!... Et ce n'est pas tout; milord, d'après mes conseils, va faire le tour du monde avant son mariage.

FRÉDÉRIC, avec joie.

Ah! mon ami! ma providence!... si tu savais... Voilà ma mère hors de peine... et maintenant, je puis espérer... Cette lettre que Guillaume m'a remise... eh bien, c'est une chapelle et des travaux au nouveau Louvre que m'accorde le ministre... Quinze cents francs d'avance!...

ALFRED.

Ainsi, triomphe complet sur toute la ligne!... Vivat!... Mais quel est ce bruit?

FRÉDÉRIC, qui est allé vers la porte.

C'est la voix de Lise!

ALFRED.

Et celle de son père. (A part.) Voici l'instant critique!

SCÈNE X.

LES MÊMES, MORGHEN, LISE, GENEVIÈVE.

MORGHEN, encore en dehors.

Guillaume est un imbécile! un visionnaire!... (Apercevant Frédéric en entrant.) Ciel!

LISE, avec joie.

M. Frédéric!

MORGHEN, consterné.

Lui! c'est bien lui!

GENEVIÈVE, bas à Lise.

Je vous l'avais bien dit, mademoiselle.

LISE.

Ah! que je suis heureuse!

MORGHEN, à Alfred, avec fureur.

C'était donc un guet-apens!

FRÉDÉRIC, inquiet.

Monsieur Morghen, qu'avez-vous? que se passe-t-il?...

MORGHEN.

Eh! monsieur, vous le savez bien, je suis volé, assassiné!... Mais je vous déclare que je vais à l'instant porter plainte...

ALFRED.

Eh! de quoi, s'il vous plaît, monsieur?

MORGHEN.

Du tour pendable que vous m'avez joué!

ALFRED.

Je vous ai fait une vente de tableaux, moyennant un prix convenu que vous m'avez payé... Après?

FRÉDÉRIC, à Morghen.

Quoi! c'est vous, monsieur, qui avez acheté ma collection trente mille francs?

MORGHEN.

Oui, j'ai eu cette folie!... mais je prouverai que cette vente est entachée d'un vice rédhibitoire... j'ai acheté les tableaux d'un peintre mort et non vivant... Et puisqu'au mépris de tout honneur, de toute délicatesse, monsieur...

LISE.

Ah! mon père, pouvez-vous bien vous emporter ainsi, lorsqu'il y a cinq minutes à peine, vous disiez que vous donneriez tout au monde pour que M. Frédéric ne se fût pas tué!

MORGHEN.

Taisez-vous, petite sotte!

ALFRED, lui frappant sur le ventre.

Là! j'étais bien sûr, papa Morghen, que vous nous adoriez au fond du cœur et que vous seriez enchanté...

FRÉDÉRIC.

Laisse, laisse... avant tout, qu'il me soit permis de me féliciter de la bonne opinion que M. Morghen a conçue de mon talent... Il m'est pénible seulement de penser qu'il m'a fallu... mourir pour en obtenir l'aveu de sa part, (Montrant le portefeuille.) aveu que j'ai là... Toutefois, je tiens trop à cette estime qu'il m'accordait... après ma mort, pour ne point m'efforcer de la mériter... de mon vivant. (Présentant le portefeuille à Morghen.) Reprenez vos trente mille francs, monsieur.

ALFRED, vivement.

Que fais-tu?...

FRÉDÉRIC.

Ils ne m'appartiennent pas.

ALFRED, à part.

Il arrange joliment ses affaires!

MORGHEN, stupéfait.

Quoi! jeune homme! sans hésiter... vous vous dessaisissez...

ALFRED.

A son mépris des choses humaines, on voit bien qu'il est mort!

MORGHEN, qui commence à compter les billets.

Savez-vous que c'est très-bien cela! (A part.) Le compte y est-il? (Comptant toujours, haut.) Certes, voilà un trait que... un trait qui...

GENEVIÈVE, bas.

Trouvez donc un gendre pareil!

MORGHEN, à part.

Vingt-neuf et trente! Le compte y est! (Haut.) Mais c'est admirable!

FRÉDÉRIC.

La chose est toute simple, au contraire, monsieur. La nouvelle de ma mort vous avait sans doute troublé... ému... et je ne dois pas profiter...

ALFRED, à part.

Pauvre Frédéric! le voilà ruiné!... Eh bien! non, morbleu! nous allons voir... (Haut, à Frédéric.) Bravo! mon ami! bravo! Ta loyauté et ta bonne foi te servent cent fois mieux que toute ma finesse et ma diplomatie.

MORGHEN.

Que voulez-vous dire?

ALFRED.

Je dis que Frédéric rompt un marché de trente mille francs pour vous être agréable, et que demain, grâce à la commande du ministre, il en conclura un de soixante!

MORGHEN, étonné.

Une commande du ministre!... Quelle commande? quel ministre?

ALFRED.

Le ministre d'État! rien que cela, papa Morghen! une chapelle à Paris, des travaux au nouveau Louvre! (A Frédéric.) Fais donc voir ta lettre?

MORGHEN, qui a lu.

Je suis pétrifié d'étonnement!

ALFRED, continuant.

Après cela, après une aussi magnifique réclame, mon ami aura bien du malheur s'il ne trouve pas cinquante, soixante mille francs même de tous ses tableaux.

MORGHEN, à part.

Soixante?

ALFRED.

Et si le ministre visite notre atelier... comme nous l'espérons...

MORGHEN.

Comment, Son Excellence daignerait?...

LISE.

Douterez-vous encore de son talent, mon père?

MORGHEN, à Frédéric.

Ah! le ministre a confiance?

ALFRED, avec suffisance.

Mais oui, entièrement confiance!

MORGHEN, se décidant.

Je le crois parbleu bien! Lorsque, moi-même... (A part.) L'Anglais ne reviendra pas... son départ est une défaite... et puis... (Haut.) Monsieur Frédéric, je tiens le marché. (Il va remettre le portefeuille dans sa poche.)

ALFRED, l'arrêtant.

Pardon, papa Morghen, pardon... Si vous tenez le marché, il nous faut le portefeuille. (Il le prend.)

MORGHEN, à part.

Maudit musicien!... nous allons voir. (Arrachant des mains d'Alfred le portefeuille.) Un instant. (A part.) En avant les grands moyens! (Haut.) Je tiens le marché... mais pour le payement, je laisse à monsieur Frédéric le choix entre ma fille... et ce portefeuille!

FRÉDÉRIC, courant à Lise.

Ah! monsieur!

LISE.

Mon bon père!

GENEVIÈVE, les regardant.

Ces chers enfants!

MORGHEN, avec bonhomie.

Eh! mon Dieu! votre bonheur avant tout, mes chers enfants... (A part.) Comme cela, j'ai les tableaux pour rien, et je marie ma fille sans dot!

ALFRED, riant.

C'est très-bien, vous donnez mademoiselle votre fille à Frédéric; mais à elle?...

MORGHEN, vivement.

Je lui donne un homme de génie! (Avec malice.) et... le petit appartement que vous occupez ici avec M. Frédéric.

ALFRED.

Ah! bravo! c'est-à-dire que vous me mettez à la porte!... c'est juste, je vous ai procuré une excellente affaire.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LORD BRICBROCK, GUILLAUME.

(Guillaume, portant un tableau, reste à l'entrée. Milord, les deux mains dans ses poches, s'approche lentement et d'un air sombre de Frédéric.)

ALFRED, l'apercevant.

A l'autre, à présent!

LORD BRICBROCK, à Frédéric, lui présentant deux pistolets par la crosse.

Mourez!

FRÉDÉRIC, le regardant.

Hein!... Plaît-il?

LORD BRICBROCK.

Mourez tute suite.

FRÉDÉRIC.

Ah çà! milord, que signifie?...

LORD BRICBROCK.

Je avé acheté iune tableau de vos... morte... je avé pas acheté ce tableau de vos... (Se fâchant.) Mourez, mourez, mosieur!... ou je tué, moa, vos!

LISE.

Ciel! y pensez-vous, milord!

FRÉDÉRIC, riant.

Permettez-moi de vivre, milord, et reprenez vos quinze cents francs. (Il lui présente les billets.)

LORD BRICBROCK, frappant du pied.

No! no! mourez tute suite, s'il plaît à moa.

GUILLAUME, à part.

En voilà un original!

FRÉDÉRIC.

Bien fâché, milord, de ne pouvoir vous obliger, mais en ce moment (Il regarde Lise.) je tiens trop à la vie. (Présentant les billets.) Ainsi...

LORD BRICBROCK, les repoussant.

No! toujours no! je ne reprené jamais! Vivez,

mosieur, puisqu'il plait à vos, et faisé à la vapeur mon figiure pour offrir à mon femme...

ALFRED.

Quand vous aurez terminé votre tour du monde.

LORD BRICBROCK.

Je tourné plus, mosieur... (Il montre Frédéric.) lui étant vivante, miss Lisette ne doit plus pleurer lui.

ALFRED.

Non, mais elle l'épouse.

LORD BRICBROCK.

Oh! c'été impossibel!

MORGHEN.

C'est tout simple, au contraire. Elle l'aime...

ALFRED.

Et il n'est pas mort.

LORD BRICBROCK.

Oh! je comprené... (A Lise.) vous préférez lui?

LISE, vivement.

Oh! oui!... (Baissant les yeux.) Pardon... milord.

LORD BRICBROCK.

Très-bien, très-bien! Les jolies miss, dans le Angleterre, sont reines pour le choix de leur bonheur... Soyez reine, miss Lisette!

LISE.

Ah! milord!

LORD BRICBROCK.

Attendez!... Et pour ma petite compliment de mariadge, je commandé à mosieur votre chef iune peinticure de quinze cents livres sterling... ni un guinée de plus, ni un de moins.

ALFRED.

Milord, vous aviez déjà montré la générosité de Scipion; maintenant, vous faites voir que vous êtes aussi grand qu'Alexandre!

LORD BRICBROCK, vivement.

Oh! je aimé beaucoup êter comme Alexander! (A Frédéric.) Le charmant file de M. Morghen est à vos, mosieur... Apelle... c'été le peinter d'Alexander! (Riant.) Je l'appelle toujours Apelle; mosieur Apelle me fera une figiure d'Alexander.

FIN DE MOURIR POUR VIVRE.

DIFFICILE A MARIER

COMÉDIE EN UN ACTE, EN PROSE

EN COLLABORATION AVEC J. F. BAYARD

PERSONNAGES.

MONSIEUR FRANER, manufacturier.

MATHILDE, sa fille.

GEORGES, son neveu.

JULIETTE, orpheline, élevée par M. Franer.

MAURICE, employé chez Franer.

MADEMOISELLE BOTTIN, gouvernante de Mathilde.

JOSEPH, valet de chambre.

DOMESTIQUES.

La scène se passe à Roubaix.

DIFFICILE A MARIER

Le théâtre représente un salon. — Une psyché à gauche, une croisée dans le fond, avec un large rideau de soie.

SCÈNE I.

FRANER, MAURICE, MADEMOISELLE BOTTIN.

(Au lever du rideau, mademoiselle Bottin attache un bouquet; Franer entre avec Maurice.)

FRANER.

Eh! viens donc! Que diable! tu me feras signer cela aussi bien ici que dans ton bureau. (Apercevant mademoiselle Bottin.) Ah! ah! la gouvernante de ma fille... Bonjour, mademoiselle Bottin.

MADEMOISELLE BOTTIN.

Monsieur, j'ai bien l'honneur... Comme vous voyez, j'arrange le bouquet de mademoiselle.

FRANER.

Qu'est-ce qu'elle fait, mademoiselle ma fille?...

MADEMOISELLE BOTTIN.

Elle s'occupe, elle travaille; elle aime tant le travail... En ce moment, elle donne une leçon à Vert-Vert.

FRANER.

Ah! ah! son perroquet?

MAURICE, à part.

Vilaine bête!

FRANER.

Voyons, mon garçon, donne-moi ça, que je signe... C'est le dernier compte de la manufacture?... C'est bien, il n'y a pas dans notre petite ville de Roubaix une maison qui marche mieux que la nôtre.

MADEMOISELLE BOTTIN.

Monsieur est si riche!

MAURICE, à part.

Riche! elle n'a que cela à dire, celle-là!

FRANER.

Mais oui, et j'en suis bien aise... pour ma fille, mon bien, mon trésor... c'est ce que j'ai fait de mieux!... (A Maurice.) Hein?...

MAURICE.

Voulez-vous parapher le renvoi?

FRANER, sans l'écouter.

On dit que je suis trop faible, que je gâte Mathilde, qu'elle me mène... C'est possible, sa mère m'y avait habitué... Aujourd'hui, c'est ma fille qui règne, je ne m'en cache pas... Elle n'a qu'à demander... Il n'y a rien de trop cher pour elle... Je ne regrette rien, rien du tout... pourvu qu'elle me donne bientôt un gendre que je puisse aimer... des petits enfants que je puisse gâter comme elle... Mais qu'elle se dépêche... plus tard, je ne serai plus là peut-être... Que diable!... ce n'est pas difficile quand on est jolie, élevée dans le grand genre... avec une belle dot... Il me semble qu'on serait trop heureux... (A Maurice.) Hein?...

MAURICE.

Voulez-vous signer le renvoi?

MADEMOISELLE BOTTIN.

Certainement, monsieur... un si beau parti!... ça doit aller tout seul!... Dieu! si j'avais eu une dot!... comme j'aurais trouvé, moi!

FRANER.

C'est justement pour cela que j'ai voulu vous parler.

MADEMOISELLE BOTTIN.

Et vous ne pouviez pas mieux tomber... Les mariages... ah! c'est mon fort!

FRANER, se levant.

Bien! bien! (A Maurice.) Tiens, voilà tes signatures... (Pendant que Maurice rassemble les papiers, il prend à l'écart mademoiselle Bottin et lui parle à mi-voix.) Écoutez-moi... ma fille a refusé bien des partis... Voilà dix mariages qui manquent... Mais je pense qu'il y en a un qu'elle ne refuserait pas... Georges, mon neveu, que j'attends.

MADEMOISELLE BOTTIN.

Je le croyais en voyage pour longtemps encore.

FRANER.

Il revient... et j'y suis pour quelque chose... Je lui ai écrit que je ne pouvais pas me passer de lui.... Voyez Mathilde, poussez au mariage... Ça me va, ça me convient... Mais tout de suite, hein?... je suis pressé.

MADEMOISELLE BOTTIN.

Soyez tranquille, monsieur, mon bouquet est fini... j'y vais à l'instant. (Elle sort.)

SCÈNE II.

FRANER, MAURICE.

FRANER, apercevant Maurice qui s'est arrêté dans le fond.

Eh bien! toi, qu'est-ce que tu fais là?...

MAURICE.

Oh! rien... c'est que j'aurais désiré... je voulais... j'avais quelque chose...

FRANER.

A me dire?... En ce cas, voyons, approche... parle... je t'écoute...

MAURICE.

Vous êtes bien bon!

FRANER.

Oui; mais tu ne l'es guère, toi, qui veux quitter ma maison, nous quitter... Eh bien! parle donc.

MAURICE.

C'est que c'est difficile.

FRANER.

Est-ce que je te fais peur?...

MAURICE.

Non, oh! non... mais je n'ose pas....

FRANER.

Imbécile!

MAURICE.

Vous êtes bien bon!

FRANER.

Et pourquoi n'oses-tu pas?... Est-ce que je n'ai pas juré à ton vieux père, qui m'avait aidé à fonder cette manufacture, de te traiter comme un fils? Est-ce que j'ai jamais manqué à mes promesses? Va donc le demander à Juliette, cette pauvre fille dont je me suis chargé... Est-ce qu'elle n'est pas élevée, ici, avec ma fille?. . Et toi, est-ce que je ne t'aime pas?...

MAURICE.

Si fait... oh! si fait!...

FRANER.

Eh bien! pourquoi ne pas me dire que tu veux fonder une manufacture à Caudebec ?

MAURICE.

Quoi! vous savez?...

FRANER.

Oui, avec un ami, un associé... qu'il te faut pour cela cinquante mille francs.

MAURICE.

Dont je payerai les intérêts à cinq...

FRANER.

Et va-t'en au diable avec tes intérêts!... Est-ce que je t'en demande? Et quand te faut-il cela?...

MAURICE.

Quand vous voudrez... je ne suis pas pressé... aujourd'hui, s'il est possible.

FRANER.

Soit... à condition que tu les viendras chercher toi-même, et que tu n'auras plus peur, nigaud... Ah! dis-moi, tu vas aller à la poste pour savoir si le courrier est arrivé. Georges doit m'annoncer le moment de son retour. (A part.) Je suis pressé de le voir, de l'embrasser... de lui dire... (Haut.) Allons, allons, je passe dans mon cabinet .. où Juliette doit m'apporter mon chocolat... A bientôt. (Il sort.)

SCÈNE III.

MAURICE, puis JULIETTE.

MAURICE, seul.

Quel brave homme!... Comme c'est heureux que l'argent tombe dans ses mains... pour retomber dans les miennes... Oh! pas pour moi tout seul! je n'y tiendrais pas; mais il est une autre personne qui, par malheur, dépend bien plus de mademoiselle Mathilde que de M. Franer, et une fois manufacturier...

JULIETTE, portant sur un plateau une tasse de chocolat.

Bonjour, monsieur Maurice, ça va-t-il bien aujourd'hui?...

MAURICE.

Si ça va bien, mademoiselle Juliette? ça n'a jamais été mieux... Aussi, je suis d'une joie!... Et quand vous saurez... Mais laissez-moi vous regarder tout à mon aise... pendant que nous sommes seuls.

JULIETTE, riant et posant le plateau.

Eh bien!... est-ce que je suis autrement que lorsqu'il y a du monde?...

MAURICE.

Non! mais c'est si bon!... ça m'arrive si rarement... Et puis vous êtes si aimable!... si jolie!...

JULIETTE.

Taisez-vous, monsieur! est-ce qu'on dit de ces choses-là aux demoiselles?

MAURICE.

Et à qui donc?...

JULIETTE.

Vous vouliez me parler, ce n'est pas pour cela, je suppose?...

MAURICE.

C'est vrai; mais dès que je vous vois...

JULIETTE.

Dites vite, je suis pressée, on m'attend... Le chocolat va refroidir.

MAURICE.

Oh! esclavage!... car vous êtes esclave!

JULIETTE.

Bah! tout le monde l'est plus ou moins, et ça ne m'apprend pas...

MAURICE.

Eh bien! vous voyez le mortel le plus heureux! J'ai demandé à M. Franer de quitter sa maison..

JULIETTE.

Ciel!... c'est là votre bonheur?

MAURICE.

Et il m'a accordé cinquante mille francs.

JULIETTE.

Parce que vous quittez sa maison?

MAURICE.

Attendez donc... pour que je m'établisse.

JULIETTE.

Vous vous établissez?

MAURICE.

Avec un associé et une petite femme charmante.

JULIETTE, émue.

Ah!

MAURICE.

Ça me fera deux établissements que je mènerai joliment, allez! Ça vous fâchera-t-il?

JULIETTE, troublée.

Moi?... Si cela vous convient...

MAURICE.

Un commerce excellent... une petite femme meilleure encore.... Vous... enfin!...

JULIETTE, avec joie.

Quoi... c'est...

MAURICE.

Oui, oui, vous êtes malheureuse ici!... Oh! je le sais... et, une fois mon maître, je vous demande à M. Franer, je vous épouse.

JULIETTE.

Vous m'aimez donc?...

MAURICE.

Si je vous aime!... Est-ce que vous ne vous en êtes pas aperçue?...

JULIETTE, baissant les yeux.

Dans ces choses-là, on craint toujours de se tromper...

MAURICE.

Non, non... on ne se trompe pas avec un brave garçon... Vous quitterez cette maison, et vous ne serez plus chamaillée, tarabustée...

JULIETTE.

Oh! je ne suis pas si à plaindre; il n'est pas toujours bon de faire toutes ses volontés; voyez mademoiselle Mathilde, elle s'impatiente, elle se fâche toute la journée... tandis que moi, je m'amuse de tout, je ne m'ennuie de rien.

MAURICE.

Oh! vous, vous êtes un ange! Toujours bonne, toujours gracieuse!... à me rendre fou de bonheur, et quand vous serez maîtresse à votre tour...

JULIETTE.

Oh! j'ai bien aussi mes défauts, allez!

UNE VOIX, en dehors.

Juliette! Juliette!...

JULIETTE.

Tenez, vous voyez bien, on m'attend et je reste là... à babiller avec vous! (Elle reprend le plateau et se sauve.)

SCÈNE IV.

MAURICE, GEORGES.

MAURICE.

Chère Juliette!... (Il va pour sortir par le fond, s'arrêtant.) Eh! mais, je ne me trompe pas, M. Georges.

GEORGES.

Maurice! Ah! que je suis heureux de te revoir, mon pauvre Maurice! Si tu savais... Au retour d'un voyage... qui ne nous a montré partout que des cœurs froids, des visages indifférents... quel plaisir de retrouver ses amis, sa famille... des figures riantes, heureuses de votre retour!

MAURICE.

Et vous en verrez de ces figures-là, M. Georges... Ici, par exemple. Quand vous êtes parti, tout le monde se demandait, les larmes aux yeux : « Pourquoi s'en va-t-il, ce bon M. Georges?... »

GEORGES.

Tout le monde va bien?... Ma cousine?...

MAURICE.

Oh! votre oncle est toujours un bon et excellent homme... faisant des affaires....

GEORGES.

Superbes... je le sais; mais Mathilde?...

MAURICE.

Oh! votre oncle est toujours aimé, estimé...

GEORGES.

Mais ma cousine?

MAURICE.

Quant au reste de la maison...

GEORGES.

Mais je te parle de ma cousine Mathilde.

MAURICE.

Mademoiselle Mathilde?... (Il jette un coup d'œil autour de lui.)

GEORGES.

Elle était capricieuse... exigeante, emportée... Eh bien! maintenant, comment la trouves-tu?...

MAURICE.

Dame! je la trouve... Elle est toujours bien jolie!

GEORGES.

Jolie!... jolie!... Mais son caractère est-il en effet changé, comme son père me l'a écrit?...

MAURICE.

Ah! si son père vous l'a écrit...

GEORGES.

Voyons, sois franc... je t'en prie... Ses défauts, qui nous rendaient tous malheureux, les a-t-elle toujours?...

MAURICE.

Ses défauts?... Il y en a un qui ne la quitte pas... et le plus gros encore...

GEORGES.

Bah! et lequel?...

MAURICE.

Mademoiselle Bottin, sa gouvernante.

GEORGES.

Elle est encore ici!

MAURICE.

On l'avait renvoyée... mais mademoiselle Mathilde a menacé son père de faire une grande maladie...

GEORGES.

Ainsi, ma cousine n'est pas changée?... Tu la trouves toujours...

MAURICE, vivement.

Je n'ai pas dit ça.

GEORGES.

Allons... tu en as peur... c'est mauvais signe.

MAURICE.

Oh! ça ne prouve rien... moi, j'en ai toujours peur par suite d'une vieille habitude... Ce n'est pas comme vous... vous lui teniez tête... et, je m'en souviens, quand nous jouions ensemble... elle me grondait, elle me tapait, je gardais tout.. Mais vous, c'est autre chose, si elle vous donnait

une tape... pan! vous lui en rendiez deux... ce qui a toujours maintenu entre vous une certaine égalité... Aussi, je suis bien aise de vous revoir, parce que vous allez me rendre un service.

GEORGES.

Un service?... Parle... Avec plaisir.

MAURICE.

Je pense à m'établir... Oui, des projets que vous saurez... Et la place que je vais quitter ici, je voudrais la faire donner à quelqu'un.

GEORGES.

Rien de plus simple... Mon oncle n'est pas un ministre... il n'a égard qu'au talent, et si ton protégé en a....

MAURICE.

Certainement... mais ça ne dépend pas de votre oncle... c'est une autre personne qui peut seule décider...

GEORGES.

Et qui donc?...

MAURICE.

Mademoiselle Mathilde.

GEORGES.

Ma cousine!... Et comment cela?...

MAURICE.

Ah! voilà... Mon protégé est un ancien commis de la maison...que vous vous rappelez peut-être... le gros Bernard... un grand nez rouge... avec des lunettes vertes.

GEORGES.

Parbleu! si je me le rappelle... La figure la plus drôle...

MAURICE.

Juste... C'est pour cela que votre oncle l'a renvoyé... c'est-à-dire mademoiselle Mathilde s'est tant récriée sur la laideur de Bernard... elle a tant insisté pour que sa figure ne vînt plus dans l'hôtel... que ce pauvre garçon... qui ne pouvait pas venir sans sa figure...

GEORGES.

On l'a congédié... C'est affreux!... c'est indigne!... Et mon oncle a pu consentir...

MAURICE, tirant un papier de sa poche.

Mademoiselle Juliette, qui protége Bernard, lui a fait faire cette demande... et...

GEORGES, la prenant.

Donne... je m'en charge... Et, s'il est vrai que ma cousine soit aussi bonne, aussi douce qu'on me l'a dit... (On entend sonner très-vivement.) Qu'est-ce que c'est que ça?...

MAURICE.

Oh! rien! c'est chez mademoiselle Mathilde.

GEORGES.

Ah! mon Dieu! c'est quelque malheur!

MAURICE.

Non! c'est peut-être sa douceur qui se met en colère.

SCÈNE V.

LES MÊMES, JULIETTE, FRANER, DOMESTIQUES.

JULIETTE, parlant à des domestiques.

Mais voyez donc... Adèle, Élisa!... c'est mademoiselle Mathilde qui sonne... (Apercevant Georges.) Ah! M. Georges!

GEORGES.

Bonjour, Juliette... (Le bruit redouble.) Mais le feu est dans l'hotel! (Plusieurs domestiques paraissent.)

FRANER, entrant vivement.

Qu'est-ce donc?... Que se passe-t-il chez ma fille?... Ah! mademoiselle Bottin! (Georges se trouve à peu près caché par la psyché placée à gauche et ne peut être vu.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MADEMOISELLE BOTTIN, MATHILDE.

MADEMOISELLE BOTTIN, criant.

Joseph!... Pierre!... Antoine!... Ah! quel malheur!

FRANER, très-effrayé.

O ciel! un malheur! mon enfant?... (L'apercevant.) Ah! la voilà!

MATHILDE, entrant.

Mais allez donc, courez!... Il faut qu'on me le rapporte... je le veux...

FRANER.

Mademoiselle Bottin, qu'est-ce qu'il y a? qu'est-il arrivé?....

MADEMOISELLE BOTTIN.

Ah! monsieur, un affreux malheur!

FRANER.

J'entends bien, mais...

MADEMOISELLE BOTTIN, appelant.

Joseph!... Pierre!... Antoine!

FRANER, à sa fille.

Mais quel est ce malheur?...

MATHILDE.

Ah! mon père, je ne m'en consolerai jamais.

MADEMOISELLE BOTTIN.

Ni moi non plus. (Appelant.) Pierre! Antoine! Joseph!

JOSEPH, paraissant.

Voilà! voilà!

MADEMOISELLE BOTTIN.

Eh bien! Joseph, a-t-on des nouvelles?...

JOSEPH.

Aucune absolument.

MATHILDE.

Le maladroit! C'est vous qui êtes la cause de tout... je vous chasse.

JOSEPH.

Moi!... Mais, mademoiselle, c'est vous qui avez ouvert la fenêtre.

MADEMOISELLE BOTTIN.

Il fallait la refermer.

JOSEPH.

Quand mademoiselle l'ouvre?...

MATHILDE.

Sortez! sortez! Faites-le donc sortir, mon père. (Elle tombe dans un fauteuil.)

FRANER.

Vous avez entendu, Joseph?

JOSEPH, sortant.

C'est mademoiselle qui... et c'est moi que...

MATHILDE, pleurant.

Mon Dieu! mon Dieu! que je suis donc malheureuse!

FRANER.

Voyons, ma fille, calme-toi, mon enfant! (Il lui frappe dans les mains.) Mathilde!

MATHILDE.

Que je me calme! que je me calme! Ah! vous me ferez mourir avec votre froideur... votre indifférence...

FRANER.

Mais encore... faudrait-il savoir... car enfin, ce malheur qui me fait trembler... eh bien?...

MATHILDE.

Eh bien! ce pauvre Vert-Vert... que j'avais élevé... qui m'aimait tant...

JULIETTE.

Votre perroquet?...

FRANER, à part.

Ce vilain animal?

MATHILDE.

Il s'est envolé! (Georges, qui se tient à l'écart sans être vu, étouffe un éclat de rire.) Et l'on ose rire!... Ah! monsieur Maurice! j'en étais sûre...

MAURICE.

Moi, mademoiselle!

MATHILDE.

Oui, vous... Oh! je vous ai bien entendu... Mais je suis ici chez moi... vous n'avez pas le droit d'y être... et puisque mon père veut bien vous souffrir dans ses bureaux, allez, monsieur... retournez-y.

MAURICE.

Mais ce n'est pas moi...

MATHILDE, frappant du pied.

Mais sortez donc!

MAURICE, en sortant.

Ma parole d'honneur!...

JULIETTE.

Je vous assure... qu'il est incapable...

MATHILDE.

Laissez-moi, mademoiselle, vous êtes insupportable...

GEORGES, paraissant, à Mathilde.

Juliette a raison, ma cousine; ce n'était pas Maurice, c'était moi!

MATHILDE, interdite.

Mon cousin!

MADEMOISELLE BOTTIN, à part.

D'où sort-il, celui-là?...

FRANER.

Georges! mon cher Georges! oh! combien je suis heureux de te revoir!... (Il l'embrasse.) Mais ne pas nous prévenir du jour de ton arrivée!... (A part.) Pourvu qu'il n'ait rien entendu! (Haut.) Et tu étais ici... il y a longtemps?...

GEORGES.

Longtemps? (Les observant.) Mais non... j'arrive.

MATHILDE, se remettant.

Ah! tant mieux!...

GEORGES.

Et pourquoi donc?...

MATHILDE.

Oh! rien... rien... n'en parlons plus... j'ai tant de plaisir à te revoir!...

FRANER.

Tu ne nous quitteras plus!

MADEMOISELLE BOTTIN.

Si mademoiselle voulait achever sa toilette?... les personnes qu'elle a invitées vont bientôt venir.

MATHILDE.

Ah! c'est vrai!... je l'avais oublié. . j'ai une matinée musicale... Quel ennui!... Georges doit être fatigué.

GEORGES.

Moi, du tout!...

MATHILDE.

N'importe! mon père, si nous faisions dire à tous ces gens-là de ne pas se déranger?

FRANER.

Y penses-tu, ma fille?... une heure avant... mais c'est impossible!

GEORGES.

Mon oncle a raison, ma cousine; et, d'ailleurs, je serai enchanté de juger de vos progrès.

MATHILDE.

Ah! c'est différent... Alors, monsieur Georges, je vous fais mon invitation.

GEORGES, lui baisant la main.

Que j'accepte avec joie.

FRANER.

Bravo!

MATHILDE.

Mademoiselle Bottin, vous veillerez à ce que tout soit prêt dans le salon.

MADEMOISELLE BOTTIN.

J'y cours. (Elle sort.)

MATHILDE, à Juliette.

Toi, ma bonne petite, tu vas dire à Maurice que nous comptons sur lui.

JULIETTE.

Oui, mademoiselle.

MATHILDE.

Ce pauvre garçon... je lui dois bien cela pour tout à l'heure.

JULIETTE, sortant.

Il va être bien content! Il aime tant la musique!

MATHILDE, revenant près de Georges.

Je dois chanter un grand air

FRANER.

Ce sera superbe! Mathilde a invité tout le département. (A Georges.) Tu me remplaceras au salon, car je n'ai pas le temps, et puis la musique n'est pas mon fort.

GEORGES.

Allez à vos affaires, mon oncle ; moi, j'ai quelques ordres à donner... à Joseph!... ce brave garçon qui me servait avec tant de zèle, autrefois... car je pense qu'il est encore ici?...

FRANER.

Ah! Joseph! (Bas, à Mathilde.) que tu as renvoyé?

MATHILDE, vivement.

Oui.. oui... il est ici... et même, mon père, qui en est très-content, doit doubler ses gages à compter d'aujourd'hui.

FRANER.

Ils sont doublés.

GEORGES.

Je vais le lui annoncer.

FRANER.

Non, non... il doit m'attendre à ma caisse... et Maurice aussi... et beaucoup de monde peut-être... car la foule abonde chez moi, mon garçon ; les affaires marchent... les écus arrivent, et j'en suis bien aise... non pas pour moi, mais pour ma fille... pour mon gendre... parce qu'enfin je veux un gendre... et tout sera pour lui... tout! Hein? sera-t-il heureux?

GEORGES, à part.

Est-il adroit?...

FRANER.

Au revoir, mon garçon... ma fille... mes enfants...

MATHILDE, à part.

Ce pauvre père!

FRANER, à Georges.

Tu ne nous quitteras plus!... (Il sort.)

SCÈNE VII.

GEORGES, MATHILDE.

MATHILDE.

Si tu savais, Georges, combien ton absence m'a paru longue! tout m'ennuyait... Je n'étais heureuse que quand mon père me lisait tes lettres, les jours de courrier.

GEORGES.

C'est comme moi, lorsqu'il m'écrivait que tu n'avais plus de caprices, de... colères...

MATHILDE.

Oh! non! (Avec hésitation.) ja...mais.

GEORGES.

Tu crois?

MATHILDE.

Tu en doutes?

GEORGES, montrant la psyché.

Mathilde... tout à l'heure, j'étais là.

MATHILDE, baissant les yeux.

Ah! tu as entendu!...

GEORGES.

Je n'ai pas perdu un seul mot... Faire une scène à Maurice! chasser un bon domestique... pour un perroquet!...

MATHILDE.

Eh bien! monsieur, ce n'est pas à vous de me le reprocher; non, car si j'ai été injuste, odieuse même...

GEORGES.

Eh bien!...

MATHILDE.

Si je tenais tant à ce pauvre oiseau, c'est que... vous me l'aviez donné.

GEORGES.

Petite flatteuse! vous ne me fermerez pas la bouche... oui, j'aurai le courage de vous dire la vérité: Tu es jolie, Mathilde... oh! très-jolie; mais ce qui est encore plus malheureux pour toi, ton père est millionnaire! aussi, l'on t'admire, on est à tes genoux! on te gâte, Mathilde, et c'est dommage... tout plie, tout tremble devant toi...

MATHILDE.

Après... après?...

GEORGES.

Eh bien, moi, si j'étais à ta place, ce n'est pas cet empire que je voudrais exercer... on ne me craindrait pas, on m'aimerait... je renverrais certaines gens... je ne nomme personne... je prendrais pour modèle... pour compagne, une jeune fille bonne, modeste, qui est près de toi.

MATHILDE.

Juliette... oh! oui, c'est elle, n'est-ce pas?... on m'en parle toujours.

GEORGES.

Et cela t'impatiente?

MATHILDE.

Non... au contraire... mais je serai mieux qu'elle, je te le promets... pardonne-moi le passé... je te réponds de l'avenir... et dès que tu trouveras une occasion de me mettre à l'épreuve...

GEORGES, tirant de sa poche la demande que Maurice lui a remise.

Une occasion... la voici... tu peux réparer une injustice... un pauvre employé, qui a sa famille à soutenir, demande à rentrer chez ton père... à reprendre une place qu'il a perdue à cause de toi...

MATHILDE.

Comment?...

GEORGES.

Tu l'as trouvé trop laid!... (Mathilde se détourne et baisse les yeux.) Juge du bien que tu pourrais faire par le mal...

MATHILDE.

Que je fais... Eh bien... sois tranquille... c'est ton protégé, il sera le mien... Je veux qu'il rentre aujourd'hui, aujourd'hui même... Donne-moi sa lettre... Ah! mademoiselle Bottin!

MADEMOISELLE BOTTIN, entrant.

On arrive, mademoiselle, on vous demande.

GEORGES.

Eh!... vite... je te laisse à ta toilette... et je cours faire la mienne.

MATHILDE.

N'oublie pas que je t'attends. (Georges lui baise la main.) Et tu ne partiras plus?...

GEORGES.

Cela dépend de toi. (Il sort.)

SCÈNE VIII.

MATHILDE, MADEMOISELLE BOTTIN.

MATHILDE.

Il restera! au fait, il est gentil, mon cousin... quoiqu'il prêche un peu!

MADEMOISELLE BOTTIN.

Ainsi, mademoiselle est heureuse?...

MATHILDE.

Très-heureuse! mademoiselle Bottin. (Elle met la demande sur sa toilette.) Mon collier... mon écrin... je veux que Georges me trouve jolie.

MADEMOISELLE BOTTIN, lui passant son collier.

Il serait bien difficile... une jeune fille charmante, qui réunit à une belle fortune toutes les qualités, toutes...

MATHILDE.

Ah! vous me flattez un peu...

MADEMOISELLE BOTTIN.

Jamais.

MATHILDE.

Au fait, vous vous y connaissez mieux que moi... et puis il n'y a pas de mal... ça me fait plaisir pour lui... pour mon prétendu... pour mon mari... car il sera mon mari, n'est-ce pas? Vous m'avez dit que mon père...

MADEMOISELLE BOTTIN.

Certainement.

MATHILDE.

Je veux lui plaire .. je veux qu'il soit ravi, enchanté...

MADEMOISELLE BOTTIN.

Vous l'aimez donc?...

MATHILDE.

Oui, beaucoup.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MAURICE, JULIETTE.

JULIETTE.

Mais quand je vous dis que mademoiselle Mathilde vous a invité.

MAURICE.

Vrai! au concert?...

MATHILDE.

Ah! Maurice, c'est bien à toi d'avoir accepté mon invitation... tu ne m'en veux plus, n'est-ce pas?...

MAURICE.

Moi! par exemple! est-ce que j'y pense encore? Ce n'est pas moi qui ai ri, je vous jure...

MATHILDE.

C'est bien... je sais qui... n'en parlons plus... Ce pauvre Maurice!... (A part.) Il a toujours l'air niais...

MAURICE, à part.

Elle a des moments agréables.

JULIETTE.

Mademoiselle, il y a déjà du monde dans le salon.

MATHILDE.

Mon éventail! mademoiselle Bottin.

MADEMOISELLE BOTTIN.

Oui, mademoiselle.

MATHILDE, à qui mademoiselle Bottin remet son éventail.

Juliette, tu vas m'accompagner sur le piano... tu sais... les jolis morceaux de la reine Topaze.

JULIETTE.

Je les ai essayés ce matin.

MATHILDE.

Je vais avoir un succès!... je les chante si bien! et puis, il sera là!...

MADEMOISELLE BOTTIN.

On entre dans le salon.

JULIETTE.

C'est mademoiselle Dulac... Dieu! comme elle a un gros bouquet!

MATHILDE.

Un bouquet!... et le mien?... mon bouquet... je ne peux pas la souffrir!... mon bouquet, mademoiselle Bottin.

MADEMOISELLE BOTTIN, courant le chercher.

Voici, mademoiselle.

MATHILDE.

C'est cela... tout mouillé!... comme c'est agréable!... mais enveloppez-le-moi donc.

MAURICE, à part.

Ça chauffe! ça chauffe!

MADEMOISELLE BOTTIN.

Du papier... oui, je vais chercher...

MATHILDE.

Mais non... ici... tenez... vous ne savez rien voir, rien trouver... en voici... (Elle prend la demande qui est sur sa toilette et la déchire.)

MAURICE, avec intention.

C'est vrai! mademoiselle Bottin ne sait rien voir... rien trouver... (Il prend la moitié du papier rejetée par Mathilde.)

MADEMOISELLE BOTTIN.

Plaît-il, monsieur?...

JULIETTE, bas, à mademoiselle Bottin.

Ne faites pas attention.

MATHILDE, regardant son bouquet.

A la bonne heure!... il est joli!... Viens, Juliette. Venez, mademoiselle Bottin. (Elle sort. Juliette la suit.)

MADEMOISELLE BOTTIN.

Elle est mise dans la perfection!... aussi belle que bonne, (Regardant Maurice.) quoi qu'en disent certaines gens. (Elle entre dans les salons.)

SCÈNE X.

MAURICE, puis GEORGES.

MAURICE, chiffonnant le papier qu'il tient.

Merci! c'est pour moi qu'elle dit ça, la vieille... Je pourrais entrer... on m'a invité; mais j'aime bien mieux rester là... tout seul... entendre tout à mon aise, et sans qu'on me dérange... Ah! voilà que ça commence... C'est mademoiselle Juliette qui prélude... Dieu! que c'est beau! C'est comme du miel qui vous coule là... ça vous fait du bien au cœur.

GEORGES, entrant.

Eh bien, es-tu content de Mathilde qui t'a invité?... Elle a été charmante!

MAURICE.

Oh! oui, charmante... et sans mademoiselle Bottin qui l'a impatientée... (L'imitant en trépignant.) Mon bouquet... du papier... Mais dépêchez-vous donc!... Du reste, très-gentille. (Écoutant.) Ah! voilà qu'elle chante!

GEORGES.

Quant à ton protégé, sois tranquille, elle remettra la demande à mon oncle ; elle s'en charge.

MAURICE.

Vrai? oh! alors... (Ouvrant machinalement le papier qu'il tient.) Ah! mon Dieu!...

GEORGES.

Eh! mais, qu'as-tu donc?...

MAURICE.

Ce que j'ai?... tenez!...

GEORGES.

Qu'est-ce que c'est que ça?...

MAURICE.

Parbleu! la demande de ce pauvre Bernard.

GEORGES, la prenant.

Déchirée en deux!

MAURICE.

Oui, la voici en partie double.

GEORGES.

Mais l'autre moitié?...

MAURICE.

Elle enveloppe le bouquet de mademoiselle Mathilde.

GEORGES.

Comment! c'est elle?...

MAURICE, écoutant.

Silence! écoutez donc... on se dispute... on ne chante plus... (On entend des éclats de rire.) On rit!...

GEORGES.

La voix de Mathilde! (Il entre vivement dans le salon, le bruit augmente.)

MAURICE, seul.

Voilà que ça recommence! (Regardant.) Pauvre Juliette!... elle a l'air de pleurer... on ferme le piano... tout le monde parle à la fois... on ne s'entend plus... c'est un morceau de quelque opéra.

SCÈNE XI.

MAURICE, JULIETTE, MADEMOISELLE BOTTIN.

MAURICE, à Juliette.

O ciel! mademoiselle, qu'avez-vous donc?

MADEMOISELLE BOTTIN, accourant.

Qu'est-ce qu'il y a? qu'est-ce qu'il y a?...

JULIETTE.

Mon Dieu! je ne le sais pas bien moi-même... c'est mademoiselle Mathilde...

MADEMOISELLE BOTTIN.

Mathilde!... Vous avez tort!

MAURICE.

Mais taisez-vous donc, mademoiselle Bottin. (A part.) Elle me crispe, cette femme! (Haut.) Eh bien! mademoiselle Mathilde, elle chantait...

JULIETTE.

Je l'accompagnais de mon mieux...

MAURICE.

Et... elle s'est trompée?...

MADEMOISELLE BOTTIN.

Ça ne se peut pas.

JULIETTE.

Elle a prétendu que je jouais tout de travers...

MADEMOISELLE BOTTIN.

Elle a une oreille si délicate!

MAURICE, avec colère.

Laissez-moi donc, avec votre oreille...

MADEMOISELLE BOTTIN.

Ah! la voici! (Maurice se retire vivement.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, MATHILDE, GEORGES.

MATHILDE, à la cantonade.

Ne me suivez pas... ah! j'étouffe de colère... je me trouve mal... (Elle se jette dans un fauteuil.)

MADEMOISELLE BOTTIN, courant à elle.

Ciel! il faut que je la délace!

MATHILDE, se levant vivement.

Oser m'insulter chez moi!... rire... chuchoter... s'amuser à mes dépens... pourquoi? parce que mademoiselle pleure au moindre mot qu'on lui dit, et me laisse là au milieu d'un morceau... le moyen de chanter quand on n'accompagne pas en mesure.

MADEMOISELLE BOTTIN.

C'est tout simple.

MAURICE, s'avançant avec résolution.

Oui!... mais c'est là qu'est la question... accompagnait-elle ou n'accompagnait-elle pas en mesure?...

MATHILDE.

Qui vous demande votre avis, à vous?...

MADEMOISELLE BOTTIN.

Comment! vous osez!... (Maurice baisse la tête et s'éloigne un peu.)

GEORGES, entrant, à la cantonade.

C'est bien... c'est bien, messieurs! croyez que je serai exact... (S'arrêtant au fond.) Mathilde!

JULIETTE, s'approchant de Mathilde.

C'est ma faute... je vous ai impatientée... sans le vouloir... et je vous ai fait tromper.

GEORGES, au fond.

Bonne Juliette.

JULIETTE.

Je le dirai à tout le monde.

MADEMOISELLE BOTTIN.

Et vous ne ferez que votre devoir.

JULIETTE.

Venez... rentrons, vos amis vous attendent.

MATHILDE.

Non, non, je ne rentrerai pas... Allez, mademoiselle Bottin, avec... mademoiselle...

MADEMOISELLE BOTTIN.

Cependant...

MATHILDE.

Je le veux! je le veux!

MADEMOISELLE BOTTIN, à Juliette.

Allons, obéissons, mademoiselle.

MAURICE, les suivant, bas à Juliette.

Oh! soyez tranquille!... vous ne resterez pas longtemps ici...

SCÈNE XIII.

MATHILDE, GEORGES.

MATHILDE.

Enfin! je suis seule!... ai-je été assez humiliée devant lui, mon Dieu! (Georges s'avance et va s'asseoir sans rien dire de l'autre côté de la scène, près d'un guéridon sur lequel il prend un livre. Se retournant.) Georges! (L'examinant.) Il est toujours furieux, je le vois... c'est très-mal de sa part... lui qui prêche sans cesse, il n'a pas un très-bon caractère non plus... Si je le boudais aussi?... décidément, ça m'est impossible... (S'approchant de Georges et s'appuyant sur le dossier de son fauteuil.) Vous êtes fâché... vous me trouvez bien insupportable aujourd'hui?...

GEORGES.

Aujourd'hui?... mais non... comme à l'ordinaire.

MATHILDE.

Merci!... cependant tout à l'heure, vous étiez d'une colère!... vous m'auriez battue, si vous l'aviez osé.

GEORGES.

Moi?...

MATHILDE.

J'ai vu cela sur votre figure.

GEORGES.

Ah!

MATHILDE.

Elle est très-expressive votre figure, et je n'ai qu'à vous regarder pour savoir tout de suite si j'ai été maussade.

GEORGES.

Eh bien, vous vous trompez... je vous aime mieux comme cela qu'autrement.

MATHILDE.

Je ne vous crois pas.

GEORGES.

Et si je vous le prouvais?...

MATHILDE.

Je vous en défie.

GEORGES.

Songez que c'est me forcer à vous dire des choses qui, peut-être, vous paraîtront peu flatteuses.

MATHILDE.

Oh! vous m'y avez habituée... vous pouvez parler.

GEORGES.

Mais...

MATHILDE.

Vous reculez déjà!

GEORGES.

Je commence. Lorsque mon oncle me proposa de venir habiter chez lui, ce ne fut qu'avec une extrême répugnance que j'acceptai son offre.

MATHILDE.

La raison, s'il vous plaît?...

GEORGES.

J'en avais deux... d'abord son immense fortune... ensuite... vous.

MATHILDE.

Moi! vous ne me connaissiez pas!

GEORGES.

C'est justement pour cela.

MATHILDE.

Je m'en doutais... continuez.

GEORGES.

Je craignais de vous trouver aimable.

MATHILDE.

Comment, monsieur! mais à présent vous êtes rassuré.

GEORGES, continuant.

Car alors il m'eût été bien difficile d'échapper aux malignes interprétations du monde; les plus simples marques d'amitié, les plus légères prévenances pour une riche héritière n'eussent pas manqué d'être transformées en un plan de séduction.

MATHILDE.

Oh! vous avez raison... la position n'eût pas été tenable; et il fallait de toute nécessité, pour votre honneur, que je fusse une personne fort désagréable! il vous reste encore quelque chose à m'expliquer... Puisque je vous ai tout d'abord si bien rassuré... pourquoi donc êtes-vous parti?... et surtout, pourquoi êtes-vous revenu lorsque mon père vous a écrit que j'étais tout à fait changée?... Vous vous exposiez beaucoup, songez donc! si, par malheur, j'étais devenue une personne comme une autre!

GEORGES.

Ah! j'avais une raison que je vous dirai peut-être un jour... et puis un secret pressentiment m'avertissait sans doute...

MATHILDE.

Ah! vous ne m'avez jamais rien dit d'aussi dur!

GEORGES.

Laissez-moi achever... Il me semblait que je pouvais vous être utile en me faisant de nouveau votre censeur impitoyable; car j'avais cru voir, autrefois, que ma franchise, chose assez nouvelle pour vous, vous ennuyait un peu moins que le reste... bien mieux, elle pouvait exercer enfin sur vous une heureuse influence... mais je m'aperçois que cet espoir était beaucoup trop présomptueux et que...

MATHILDE, vivement.

C'est justement ce qui vous trompe, monsieur... et il faut que vous soyez aussi mal disposé... aussi injuste... pour ne pas comprendre que je fais tous mes efforts...

GEORGES.

Pardon... j'avoue que, tout à l'heure, il m'eût été assez difficile...

MATHILDE, s'animant.

Et vous, monsieur, vous vous croyez sans doute admirable avec votre sang-froid?... eh bien, vous avez tort, je vous en avertis; il n'y a rien de si ennuyeux, de si maussade, de si capable de donner de l'humeur, qu'un homme qui ne s'anime jamais et qui tournerait à peine la tête si la maison venait à s'écrouler derrière lui.

GEORGES.

Eh! mon Dieu! voilà comme je suis! et il me serait aussi impossible de me mettre en colère qu'à vous...

MATHILDE.

D'être calme et raisonnable, n'est-ce pas?...

GEORGES.

Vous achevez ma pensée.

MATHILDE.

Toujours poli! Qu'ai-je donc fait de si mal? J'ai fermé le piano, parce que mademoiselle Juliette...

GEORGES.

Vous avez fermé le piano... vous avez quitté le salon... vous vous êtes exposée aux sarcasmes... de tout le monde, parce que votre vanité vous a fait perdre la tête, au point de vouloir rejeter les torts de votre mémoire...

MATHILDE.

Georges!...

GEORGES.

Sur une pauvre fille qui est... mon Dieu! il faut bien vous le dire, qui est meilleure musicienne que vous.

MATHILDE.

Ah! c'est trop fort!

SCÈNE XIV.

MATHILDE, GEORGES, FRANER.

FRANER.

Eh bien! comment va le plaisir?... Pendant que vous chantiez, je vendais... (Les regardant.) Hein?... qu'est-ce que c'est?... des figures renversées!... Qu'as-tu, ma fille?...

MATHILDE.

Demandez à M. Georges, qui se plaît à me tourmenter, à me rendre malheureuse!

FRANER.

Ah! tu as tort, toi!

GEORGES.

Parce que je défends contre ses caprices une jeune fille qu'elle prend plaisir à humilier?...

FRANER.

La paix! la paix!...

MATHILDE.

Eh! mon Dieu!... qui s'occupe de mademoiselle Juliette? qui pense à elle?... Ne croirait-on pas, à vous entendre, qu'il y avait là, dans le salon, des gens bien épris de son mérite?

GEORGES, à Mathilde.

Qu'en savez-vous?... Juliette n'a rien; mais ses désirs sont bornés; on peut être plus jolie!... (Regardant Mathilde.) je l'avoue, mais nul cœur n'a plus de bonté; on peut avoir plus d'esprit peut-être, mais sa douceur, sa raison, sa patience feront bien davantage pour le bonheur d'un mari que cette brillante et caustique originalité dont d'autres sont si vaines!

MATHILDE, très-vivement.

Il est fâcheux qu'une personne si accomplie, si parfaite... ne trouve pas un sort égal à son mérite... Qui en voudrait?...

GEORGES.

Mais... moi, par exemple!

MATHILDE.

Vous!

FRANER.

Qu'est-ce que cela veut dire?... je veux être ruiné si je comprends.

GEORGES.

Cela veut dire, mon oncle, que Juliette, orpheline et pauvre, vous a été confiée, que vous êtes chargé de faire son bonheur... et que je vous la demande en mariage.

FRANER.

Hein?

MATHILDE, outrée.

Ah! c'est bien!... c'est très-bien!

FRANER.

Comment! mais c'est très-mal!... (Souriant). Allons, c'est une plaisanterie, n'est-ce pas?... vous voulez rire! (Riant). Ah! ah! ah! c'est très-drôle!

GEORGES.

Au contraire, c'est très-sérieux, mon oncle.

MATHILDE.

Certainement, mon père, vous ne vous opposerez pas au bonheur de votre neveu... Pour moi, j'en serai si contente...

FRANER.

Toi?

GEORGES, prenant la main de Franer.

Ainsi, vous m'accordez la main de Juliette, n'est-ce pas?...

FRANER.

Eh! va-t'en à tous les diables!

MADEMOISELLE BOTTIN, entrant.

M. Maurice demande à parler à monsieur.

FRANER.

Eh! qu'il attende!

MATHILDE, à part.

Maurice!

MADEMOISELLE BOTTIN, à Georges, bas.

Monsieur Georges, un de ces jeunes gens m'a dit qu'il comptait sur vous, dans une heure... je ne sais pas pourquoi. (Elle sort.)

GEORGES, à part.

Je le sais bien, moi!... Ah! mes pistolets... (Il va pour sortir, s'arrête et revient à Mathilde.) Tenez, mademoiselle, vous avez oublié bien vite ce pauvre employé qu'un caprice a réduit à la misère... Bernard... (Il lui donne le fragment de la demande, qu'il a pris à Maurice.)

MATHILDE.

Monsieur!...

GEORGES.

Le reste est autour de votre bouquet... de votre bouquet de bal. (Il sort.)

SCÈNE XV.

FRANER, MATHILDE, puis MADEMOISELLE BOTTIN.

FRANER.

Eh bien! il s'en va!

MATHILDE, se retournant.

Georges!...

FRANER.

Voyons, voyons, me diras-tu ce que cela signifie... Avez-vous tous perdu la tête?...

MATHILDE.

S'il croit me faire de la peine, par exemple... il se trompe bien... au contraire, je suis enchantée!

FRANER.

Laisse-moi donc tranquille... tu étouffes... et moi aussi!... Quelle idée! épouser Juliette!...

MATHILDE.

Eh bien! tant pis pour elle! elle sera malheureuse... Il est ingrat... il est méchant!... je le déteste!

FRANER.

Parbleu! et moi donc! mais c'est égal!... c'était bien le gendre qu'il me fallait.

MATHILDE.

Il croit peut-être qu'on me délaisse, qu'on me refuse... que je resterai... Eh bien! non... moi aussi, je me marierai... oui, mon père... oui, je me marierai, et promptement... le plus tôt que je pourrai... aujourd'hui.

FRANER, s'asseyant.

Mais non, mais non... c'est impossible... Et dire, qu'avec ma fortune, je ne peux pas te trouver un mari... qui me convienne!... là, un franc garçon... comme Georges.

MATHILDE.

Si fait... si fait!... (S'approchant de lui et s'asseyant sur ses genoux.) Écoute... tu me répètes toujours que tu n'as qu'un désir... c'est de me voir heureuse... mariée...

FRANER.

Eh! sans doute!

MATHILDE.

Mariée à un honnête homme... que tu ne tiens pas à ce qu'il soit riche...

FRANER.

Qu'est-ce que cela me fait... je le suis pour deux!

MATHILDE.

Et que, quel que soit mon choix, tu l'approuveras?

FRANER.

Oui, mais...

MATHILDE.

Oh! tu l'as promis, mon père... et, cette promesse, tu peux la tenir aujourd'hui.

FRANER.

Que veux-tu dire?

MATHILDE.

Qu'il y a un jeune homme qui remplit toutes les conditions; d'abord, il n'a rien, rien du tout.

FRANER.

C'est déjà quelque chose!

MATHILDE.

Mais il est honnête comme mon cousin, et surtout plus doux... plus poli... enfin, c'est le mari qu'il me faut... je te le demande, tu me le donneras... je le veux!

FRANER.

Tu le veux! encore faut-il savoir son nom!... c'est?...

MATHILDE.

C'est Maurice.

FRANER.

Maurice! c'est un brave garçon, je ne dis pas... il nous est dévoué... il me doit tout... mais écoute donc, il faut y penser... et je ne puis croire encore que Georges...

MATHILDE.

Tu préfères donc rougir devant lui?... me faire rougir moi-même... lui offrir ma main, pour qu'il la refuse?...

FRANER.

Par exemple!... exposer ma fille à un pareil affront!

MATHILDE.

Ah! j'aimerais mieux...

FRANER.

Allons, calme-toi!

MATHILDE.

Je ne te demande qu'une chose... c'est d'être mariée avant lui... car j'aime Maurice, et depuis longtemps.

FRANER.

Tu l'aimes! et tu le tarabustes toujours?

MATHILDE.

Parce que je l'aime, parce que j'en suis folle!... et si tu repoussais ma prière, j'en tomberais malade, j'en mourrais!...

FRANER.

Mourir! toi, mon enfant chérie!... Au fait, Maurice est comme moi, à son âge... quand son père m'aidait à m'enrichir....

MATHILDE, avec émotion.

C'est cela... le fils d'un ami... tu ne peux pas mieux placer ta fortune...

FRANER.

S'il nous devait son bonheur, il nous en tiendrait compte, lui... tandis que Georges...

MADEMOISELLE BOTTIN, entrant.

M. Maurice demande s'il peut...

MATHILDE, très-vivement.

Maurice! oh! oui, qu'il vienne!... et tout de suite... mon père veut lui parler.

FRANER.

Mais non... non... pas encore!...

MATHILDE.

Oh! je t'en prie!... (Avec impatience.) Mais allez donc! (Mademoiselle Bottin sort.)

FRANER.

Comment!... tu veux... Si tu allais te repentir...

MATHILDE, apercevant Maurice qui s'arrête au fond.

Jamais! le voici!... oh! que je voudrais pouvoir rester... pour jouir de sa surprise, de sa joie...

FRANER.

Y penses-tu?... cela ne se peut pas!

MATHILDE.

Je m'en vais, je m'en vais... Il a l'air si doux, si bon!... oh! décidément, c'est bien le gendre qu'il te faut.

FRANER.

Oui, oui, laisse-nous.

MATHILDE.

J'attends là. (Elle sort.)

SCÈNE XVI.

FRANER, MAURICE.

MAURICE, timidement.

Pardon, monsieur Franer... je vous dérange peut-être?...

FRANER.

Approche, mon ami... mon cher Maurice.

MAURICE.

C'est qu'on me presse pour cette affaire, vous savez?...

FRANER.

Il ne faut plus y penser... dans une heure, tu iras te dédire.

MAURICE.

Comment! monsieur, est-ce que vous ne voudriez plus?...

FRANER.

J'ai mieux que ça à te proposer...

MAURICE.

Vous êtes bien bon; mais mon associé?...

FRANER.

Je t'en ai choisi un autre...

MAURICE.

Un autre?...

FRANER.

Cet autre... c'est moi.

MAURICE, stupéfait.

Vous!

FRANER, lui prenant la main.

Tu m'aideras, comme autrefois ton pauvre père... à qui je devais bien cela!... Eh bien! qu'as-tu donc?... tu pâlis!

MAURICE.

C'est que ça m'a coupé la respiration... Votre associé à vous... notre plus riche manufacturier... un millionnaire!

FRANER.

Je partage avec toi.

MAURICE.

Le fait est que ça m'avancerait joliment... mais ce n'est pas possible!... qu'est-ce que j'apporterais à la masse?... mes onze cent vingt-six francs d'économies... allons donc!

FRANER.

Écoute-moi... Je suis vieux... fatigué... j'ai besoin d'un ami qui puisse partager mes travaux... et plus tard me remplacer... oui, dans quelque temps, ma maison sera à toi... à toi seul.

MAURICE.

A moi!... à moi!... ah! monsieur... ne me dites donc pas des choses comme ça... parce que, voyez-vous, la joie, ça fait mal... je me fais l'effet de tomber du haut de notre clocher!

FRANER.

Laisse-moi donc parler...

MAURICE.

Voilà comme on fait perdre l'esprit à un pauvre garçon qui n'en a guère...

FRANER.

Tu es fou...

MAURICE.

A peu près... Ce n'est pas que je sois ambitieux... ah! mon Dieu... mais c'est égal, la surprise... la fortune... le bonheur... ça grise un peu.

FRANER.

Eh bien! ce n'est rien encore...

MAURICE.

Bah!

GEORGES, entrant.

Maurice! (S'arrêtant.) Oh! mon oncle! (Il reste au fond, sans être vu.)

FRANER, continuant.

Ce que j'ai de plus cher au monde, ce qui vaut cent fois mieux que les écus qu'elle t'apporte, ma fille, mon enfant chérie...

MAURICE, stupéfait.

Mademoiselle Mathilde?

FRANER.

Elle est à toi, elle est ta femme... je te la donne.

MAURICE, se laissant tomber dans un fauteuil.

Ah!

GEORGES, à lui-même.

A lui, Mathilde!

FRANER, secouant Maurice.

Allons, qu'est-ce que c'est que ça?... du courage! est-ce que tu perds la tête?...

MAURICE.

Au contraire! voilà que ça revient... mais mademoiselle Mathilde n'y consentira jamais.

FRANER.

Rassure-toi, c'est elle-même...

MAURICE, accablé.

Est-il possible?

GEORGES, à lui-même.

Mathilde! ah! je comprends...

FRANER.

Maurice, c'est un ami, c'est un père qui compte sur ton honneur... sur ta probité... tu te diras : Ce bon M. Franer était un brave homme, et tu rendras ma fille heureuse, à mon intention... Voilà tout ce que je te demande, et j'y compte...

MAURICE.

O mon cher patron! ô mon bienfaiteur! je suis pétrifié, écrasé, anéanti par tant de bonté... mais c'est que... voyez-vous...

GEORGES, s'avançant vivement, bas à Maurice.

Tais-toi!... je réponds de tout.

FRANER.

Ah! te voilà, Georges!

GEORGES.

Oui, mon oncle; on vous attend dans votre cabinet.

FRANER.

C'est juste, j'ai donné rendez-vous. (A Maurice.) Tu feras ta réponse à Mathilde... ce soir... après dîner... car tu dînes avec nous, mon garçon... Quant à toi, Georges, nous te verrons toujours avec plaisir... comme un ancien ami.

GEORGES.

Mon oncle!...

FRANER.

Adieu, Maurice... (Avec effort.) Je suis bien content aujourd'hui... adieu... (Sortant.) bien content!

SCÈNE XVII.

MAURICE, GEORGES.

MAURICE, regardant sortir Franer.

Adieu, monsieur Franer! adieu pour toujours!

GEORGES, lui prenant la main.

Maurice, tu aimes Juliette?

MAURICE.

Si je l'aime!... depuis que je la connais.

GEORGES.

Tu ne peux donc pas épouser ma cousine; mais tu ne peux pas le dire à mon oncle...

MAURICE.

Moi!... jamais!... seulement... je crois bien que, le jour de mon mariage, je serai parti depuis longtemps pour la Russie... les grandes Indes...

GEORGES.

Il y a un meilleur moyen.

MAURICE.

Ah!

GEORGES.

Puisque tu ne peux pas refuser... tu accepteras.

MAURICE, effrayé.

Vous voulez maintenant que j'épouse?...

GEORGES.

Tu accepteras et tu te feras refuser... tu diras à ma cousine tout ce que tu penses d'elle.

MAURICE.

Elle m'arrangerait joliment.

GEORGES.

C'est ton devoir d'honnête homme.

MAURICE.

Mais je serai très-malhonnête, au contraire!

GEORGES.

Il le faut! ton bonheur, celui de Juliette sont à ce prix!

MAURICE.

Mais...

GEORGES, qui a été regarder au fond.

La voilà!

MAURICE, vivement.

Je m'en vais.

GEORGES.

Reste... je serai là... derrière ce rideau, pour t'encourager.

MAURICE.

N'importe! (Il veut fuir. S'arrêtant, à la vue de Mathilde.) Je suis pris!...

SCÈNE XVIII.

MATHILDE, MAURICE, GEORGES, caché.

MATHILDE, entrant.

Ah! Maurice, c'est toi?...

MAURICE, à part.

J'aimerais bien mieux que ce fût un autre!

MATHILDE.

Mon père t'a dit...

MAURICE.

Oui... oui... mademoiselle... et...

MATHILDE.

Ne me remercie pas. Depuis longtemps, je connais ton excellent caractère... j'ai étudié tes précieuses qualités...

MAURICE.

Mademoiselle est trop bonne.

GEORGES, bas, à Maurice.

Commence.

MAURICE, à part.

S'il croit que c'est facile!...

MATHILDE, avec un soupir.

Et je me suis décidée en ta faveur.

MAURICE.

Parce que vous avez... étudié... mes... Moi aussi... j'ai étudié un peu... les... de mademoiselle...

MATHILDE.

Comment! tu t'es permis...

MAURICE.

Oh! si peu... mais si ça contrarie mademoiselle...

MATHILDE, vivement.

Du tout, du tout; tu as bien fait!

MAURICE, étonné, à part.

Tiens! elle ne se fâche pas!

MATHILDE, à part.

Je serais bien aise de savoir si tout le monde pense comme M. Georges. (Haut.) Voyons, mon bon Maurice...

MAURICE.

Oh! non, non, je n'oserai jamais...

MATHILDE.

Ah! il paraît que tout ce que tu as remarqué n'est pas trop à mon avantage, puisque... n'importe... dis... dis... Je le veux, je te l'ordonne!... (S'adoucissant.) je t'en prie!

GEORGES, bas.

Parle donc!

MAURICE, à part.

Je voudrais être en Sibérie!

MATHILDE, avec impatience.

J'attends.

MAURICE.

J'ai des fantaisies bien ridicules, allez!... pauvre diable comme je suis, on pourrait se figurer que c'est la fortune qui me tente; ça suffit à tant de gens qui ne vivent que de ça; mais moi, qui n'en ai pas encore l'habitude, ce que je voudrais, avant tout, c'est mon bonheur, mon repos... ma liberté!... et... je suis si bête! si bête! que je ne vendrais pas tout cela pour... n'importe quelle somme!

MATHILDE.

Vendre! eh! qui te parle de vendre?...

MAURICE.

Là! j'en étais sûr! voilà mademoiselle qui va se fâcher!

MATHILDE, se contenant.

Moi?... je suis charmée, au contraire; continue!

GEORGES, bas.

Courage!

MAURICE.

Je ne sais pas comment ça s'est fait; mais il y a encore autre chose qui m'est entré dans la tête!

MATHILDE.

Ah!

MAURICE.

Une idée bien saugrenue...

MATHILDE.

Et c'est?...

MAURICE.

Il me semble que dans un bon ménage... c'est le mari qui doit être... le maître... (Mouvement de Mathilde, qui se calme aussitôt. — Maurice s'en aperçoit et reprend vivement.) Si ça a le sens commun, je vous le demande?... moi, le maître... de mademoiselle! moi! moi! Maurice! qui lui donnerais... des ordres! ça fait pitié!... Eh bien! c'est égal, je me connais, je suis borné à un tel point que jamais ça ne me sortira de la cervelle.

MATHILDE, à part.

Quel supplice!

GEORGES, bas.

Encore! encore!

MAURICE.

Et puis...

MATHILDE.

Eh bien?...

MAURICE.

Je voudrais que ma femme... au lieu de billets de banque, que je ne méprise pas, certainement, m'apportât en dot...

MATHILDE.

Pourquoi t'arrêtes-tu?...

GEORGES, soufflant Maurice, bas.

Un bon caractère, et un bon cœur!

MAURICE.

Oui... oui... c'est cela... un bon caractère et un bon cœur.

MATHILDE, à part.

L'insolent!

MAURICE.

On assure qu'il y en a encore.

MATHILDE.

Mais ce n'est pas moi, n'est-ce pas?...

MAURICE, tremblant.

Ah! mademoiselle a mieux que ça... certainement.

MATHILDE, à part.

J'étouffe de colère... et...

MAURICE, à part.

La bombe va éclater.

MATHILDE, à part.

Non! j'irai jusqu'au bout. (Haut.) Ainsi, l'on me trouve dure, injuste, insupportable?

MAURICE, reculant.

Oh! mademoiselle...

MATHILDE.

Ainsi, je te déplais... tu ne peux pas me souffrir?

MAURICE, reculant toujours.

Je ne dis pas cela?

GEORGES, bas.

Poltron!

MATHILDE.

Tu dois le dire si c'est la vérité, et moi... je dois... je veux l'entendre.

GEORGES, bas.

Pense à Juliette.

MAURICE, prenant son parti.

Eh bien! mademoiselle... oui, j'ai peur du bonheur qui m'est offert.

MATHILDE, à part.

Lui aussi!...

GEORGES, bas.

Toujours! toujours!

MAURICE, s'animant.

Avec une félicité comme celle-là, voyez-vous, je dépérirais à vue d'œil; et si vous deviez être avec moi après comme avant la noce, plutôt que de devenir riche à ce prix-là, j'aimerais mieux rester commis toute ma vie, comme ce pauvre Bernard... J'aimerais mieux...

MATHILDE, tombant sur un fauteuil et se cachant la figure.

Assez! assez!... va-t'en! va-t'en!

MAURICE, faisant un pas vers elle.

Mademoiselle... ah! pardonnez...

GEORGES, l'arrêtant, à voix basse.

Que vas-tu faire?... viens, viens, suis-moi, j'ai un autre service à te demander. (Ils sortent tous deux.)

SCÈNE XIX.

MATHILDE, seule.

Comme il m'a traitée!... lui!... oser me dire... et rien n'a pu le faire hésiter un moment! ni la fortune de mon père, ni ma beauté; car je puis y croire, il ne cache rien, lui! et il ne m'a pas dit que j'étais laide... Oui, je comprends enfin, on me craint, on me hait... Georges me hait! moi qui l'aime tant! Oh! Maurice a eu raison de me refuser; ce n'était encore qu'un caprice de ma part... jamais je n'aurais pu devenir sa femme. Je n'aime que Georges, et il me préfère Juliette! Est-ce possible?... ah! c'est ma faute, je l'ai blessé, je connais son caractère; il ne me pardonnera jamais... Eh bien! moi aussi, j'aurai du caractère! je deviendrai douce, bonne; je serai malheureuse toute ma vie; mais si je n'ai pu gagner son amour, il ne pourra me refuser son estime.

SCÈNE XX.

MATHILDE, FRANER, MADEMOISELLE BOTTIN.

FRANER, entrant, joyeux, à Mathilde.

Eh bien, tout est arrangé, Maurice a accepté tout de suite.

MATHILDE.

Tu te trompes, mon bon père, il a refusé.

FRANER.

Lui!

MADEMOISELLE BOTTIN.

Refuser mademoiselle!

FRANER.

C'est impossible!

MATHILDE.

Il me l'a dit, à moi-même.

MADEMOISELLE BOTTIN.

Quelle insolence!

FRANER.

Maurice! Ils se ressemblent donc tous!... des ingrats qui me trompent, qui m'humilient! jusqu'à cette petite Juliette. Elle est cause que ton cousin... Dès aujourd'hui, elle quittera la maison.

MATHILDE.

Ah! mon père!... ce que tu dis là... tu ne le feras pas. Elle n'a que toi!

FRANER.

Pourquoi Georges s'avise-t-il aussi?... une fille sans dot!

MATHILDE.

Ah! pour cela, elle en aura une... que tu lui donneras.

FRANER.

Moi! non!

MATHILDE.

Si!

FRANER.

Jamais!

MATHILDE, avec impatience.

Si fait! oh! je t'en prie... sur ma fortune à moi... Tu es si bon!

FRANER.

Je l'étais trop!... je ne le serai plus.

MADEMOISELLE BOTTIN.

Et monsieur aura raison.

MATHILDE.

Taisez-vous!

FRANER.

Je me vengerai... Je les rendrai tous malheureux!

MADEMOISELLE BOTTIN.

Ce sera bien fait!

MATHILDE, frappant du pied.

Mais taisez-vous donc! (A son père.) Tourmenter ceux qui t'entourent!... te faire détester!...

FRANER.

Oui... que diable! c'est un plaisir que tu t'es donné jusqu'à présent... tout à ton aise... Quand je le prendrais à mon tour! (Il s'assied.)

MATHILDE.

Eh bien! non... je ne serai pas aussi faible que toi! je ne te laisserai pas faire ce que tu n'aurais jamais dû me permettre.

FRANER.

Que dis-tu?...

MATHILDE.

Ah!... pardon... mais si tu savais comme c'est cruel d'être haïe... repoussée... méprisée... de ne pas avoir un ami! Vous me flattiez toujours!... ah! c'était mal... c'était indigne! (Regardant mademoiselle Bottin, qui recule interdite et confuse.) Vous étiez tous ligués pour me perdre!

FRANER.

Ma fille!...

MATHILDE.

Oh! non, pas toi, mon père!... mais ceux auxquels tu m'as confiée... qui nous ont trompés... ce sont eux qu'il faut éloigner. (Appuyant.) Je leur défends de reparaître devant moi. (Mademoiselle Bottin s'éloigne.)

SCÈNE XXI.

MATHILDE, FRANER, JULIETTE.

JULIETTE, entrant tout émue.

Ah! monsieur! ah! mademoiselle! un grand malheur!

FRANER, MATHILDE, ensemble.

Un malheur?...

JULIETTE.

Il va se faire tuer, c'est sûr.

FRANER et MATHILDE, ensemble.

Qui donc?...

JULIETTE.

Ce pauvre Maurice!

FRANER ET MATHILDE, ensemble.

Maurice!

JULIETTE.

Oui! une querelle!... on se bat peut-être en ce moment... Ah! j'en mourrai!

MATHILDE, à Juliette.

Tu te trompes... il est impossible que Maurice...

JULIETTE.

Puisque Joseph l'a vu sortir avec M. Georges et des pistolets.

MATHILDE.

Georges! Georges se battrait!... et pour moi, peut-être!... Oh! mon père!... courez... empêchez...

SCÈNE XXII.

LES MÊMES, GEORGES.

MATHILDE, poussant un cri.

Ah! Georges! (Elle court à lui et s'arrête à moitié chemin.)

JULIETTE, à Georges.

Ciel! M. Maurice! il est blessé?...

GEORGES.

Non, Juliette; il va venir à l'instant...

FRANER.

Eh bien, Georges, cette dispute, ce combat?...

MATHILDE, d'une voix émue et timide.

Comme vous êtes pâle, mon cousin!

GEORGES.

Moi! un peu d'émotion, peut-être... En effet, cette querelle... j'en ai été témoin... Oui, quand je suis entré dans le salon... un jeune homme se permettait sur ma cousine des plaisanteries qu'un autre releva un peu vivement... Oh! il y a quelques années, tout cela n'eût été qu'un enfantillage... mais un temps arrive où les caprices... les inconséquences deviennent choses graves... Alors, il faut du sang!

MATHILDE.

Grand Dieu! (Elle regarde Georges en respirant à peine.

GEORGES, à Mathilde.

Oh! rassurez-vous, mademoiselle, votre chevalier en a été quitte pour une égratignure... presque rien!

MATHILDE, très-émue.

Mais qui donc?... qui donc?... (Georges garde le silence. — Lui saisissant le bras.) Georges!

GEORGES, laissant échapper un cri de douleur.

Ah!

MATHILDE.

C'est toi!

JULIETTE.

Ah! monsieur Georges!

FRANER.

Toi! serait-il vrai?... tu es blessé!...

GEORGES.

Ce n'est rien, vous dis-je, le docteur y a passé... Mon oncle, votre nom, celui de ma cousine étaient outragés... j'ai fait ce que j'ai dû...

FRANER.

Tu es un brave et digne garçon... Mathilde avait raison; car pendant que tu te battais pour elle, elle pensait à ton bonheur, à celui de Juliette... et voulait me forcer à lui donner une partie de sa fortune.

GEORGES, à Mathilde.

Vous!

MATHILDE, lui serrant la main sans le regarder.

J'ai fait mon devoir aussi. (Bas, à Juliette.) Va, Juliette, va, puisque Georges t'offre sa main, accepte-la.

JULIETTE, de même.

M. Georges! à moi... sa main... c'est impossible!

MATHILDE.

Il t'aime, Juliette.

JULIETTE.

Mais vous vous trompez, il ne me l'a jamais dit.

MATHILDE.

Il nous l'a dit, à nous.

SCÈNE XXIII.

LES MÊMES, MADEMOISELLE BOTTIN, puis MAURICE.

MADEMOISELLE BOTTIN, avec un chapeau et un châle.

Puisque mes services consciencieux ne conviennent plus à mademoiselle... puisqu'elle me chasse...

GEORGES, surpris.

Mademoiselle Bottin!

FRANER, à mademoiselle Bottin.

Vous me suivrez à ma caisse tout à l'heure... Allez, je vous pardonne tous... Il n'y a qu'une personne, une seule...

MADEMOISELLE BOTTIN, apercevant Maurice qui entre.

Monsieur Maurice!

MAURICE.

Me voilà!

FRANER, avec colère.

Qu'il vienne, le malheureux! (A Maurice.) Approche!

MAURICE.

Oui... oui... je m'en vais...

MATHILDE, le retenant.

Reste, Maurice. (A son père.) Sa conduite a été celle d'un honnête homme. (Mouvement de Franer.) Oui, mon père, il a senti que ce mariage ne ferait le bonheur de personne, il me l'a dit avec franchise, et c'est un service... que je n'oublierai de ma vie.

GEORGES, à part, très-ému.

Oh! mon courage!

FRANER, hors de lui.

Ma pauvre fille!... c'est elle qui demande sa grâce, c'est elle... et il ose rester là, immobile!... Il ne tombe pas à ses genoux!

GEORGES.

Mon oncle, il n'ose pas vous dire toute la vérité... je la dirai pour lui... Quand il a refusé vos offres, Maurice aimait quelqu'un... demandez à Juliette.

MAURICE.

C'est bien vrai!

MATHILDE, à part.

Lui aussi!...

FRANER, à Georges.

Mais puisque tu l'épouses... puisque...

GEORGES.

Non, mon oncle; moi aussi, je suis refusé... N'est-ce pas, Juliette?...

JULIETTE.

Oh! oui, monsieur Georges.

GEORGES.

Et si ma cousine y consent... eh bien... nous nous consolerons ensemble.

MATHILDE, avec joie.

Georges!... quoi, ce n'est pas Juliette... c'est moi... tu voudrais?... (Tristement.) mais ce n'est que par pitié... Je sais bien qu'il ne dépend pas de vous de m'aimer...

GEORGES.

Ne pas vous aimer!... Ah! je ne puis résister plus longtemps!... Mathilde, depuis que je vous connais, je vous aime!...

MATHILDE.

Vous m'aimez!

GEORGES.

Oui, pendant mon absence, je ne suis pas resté un seul jour... une seule minute sans penser à vous... Si je suis parti, c'est que moi aussi je voulais être riche... si je suis revenu, c'est pour vous offrir cette fortune; mais à présent, il me semble que je voudrais ne rien posséder au monde, afin de tout vous devoir! Ce serait un bonheur de plus.

MATHILDE, se jetant dans ses bras.

Ah! Georges... ah! mon ami!

GEORGES.

Peut-être en ce moment me trompez-vous encore... Tout ce qui me charme... tout ce qui me transporte, peut-être est-ce encore un caprice!... N'importe, soyez hautaine, injuste, impérieuse!... soyez tout ce que vous voudrez! je ne me plaindrai pas, dût le malheur de toute ma vie payer un semblable moment.

FRANER.

A la bonne heure! mes chers enfants!

MATHILDE, à Georges.

Ah! je te promets, je te jure de mériter ton amour.

FRANER.

Quelle fête pour la manufacture! deux noces!

MAURICE.

Deux noces! ah! ça m'étouffe! Et vous, Juliette?...

JULIETTE.

Moi, j'en pleure, monsieur Maurice.

FRANER.

Quelle drôle de joie!

GEORGES.

C'est la vraie, mon oncle... Oui, nous serons tous heureux... (Regardant Juliette et Maurice.) Tous... jusqu'à ce pauvre Bernard... le protégé de Maurice.

MATHILDE.

Je me charge de lui... de sa famille... Amène-le... je le verrai avec plaisir... malgré ses lunettes vertes.

MAURICE.

Et son nez rouge.

MADEMOISELLE BOTTIN.

Maintenant que l'on rend justice à tout le monde, j'espère que mademoiselle ne m'oubliera pas pour l'éducation de ses enfants...

FIN DE DIFFICILE A MARIER.

UN AMOUR D'AUTREFOIS

DRAME EN DEUX ACTES, EN PROSE

PERSONNAGES

LE COMTE D'AGUILAR.

BLANCHE, sa fille.

DON FABRICE DE MELLO.

DON JULIEN DE ZUNIGA.

BERNARDO, écuyer de d'Aguilar.

TOSILOS, valet de cuisine.

INÉSILLE, camériste de Blanche.

VALETS, HOMMES D'ARMES.

La scène se passe à Madrid, dans l'hôtel d'Aguilar.

UN AMOUR D'AUTREFOIS

ACTE PREMIER.

Un appartement gothique, avec un grand balcon qui s'ouvre au fond sur un jardin. Fenêtre de côté.

SCÈNE I.

BLANCHE, INÉSILLE.

(Au lever du rideau, l'orage gronde; une petite lampe brûle sur la table; Blanche et Inésille sont assises chacune à un bout du théâtre.)

INÉSILLE.

Le bruit s'éloigne, l'orage s'apaise. (Nouveau coup de tonnerre plus fort.) Ah! mon Dieu! ça recommence! quelle affreuse nuit!

BLANCHE.

Est-ce qu'il pleut toujours?

INÉSILLE, allant à la fenêtre.

Hélas! oui, madame. (A elle-même.) Il est toujours là; pauvre jeune homme! en observation devant cette fenêtre, dans l'espoir d'apercevoir, ne fût-ce qu'un instant, madame, qui ne pense pas à lui... qui ne sait même pas qu'il existe. Oh! le ciel tomberait qu'il ne bougerait pas.

BLANCHE.

Inésille, quelle heure est-il?

INÉSILLE.

Deux heures, madame, qui viennent de sonner au couvent des Dominicains... Vous ne voulez donc pas vous coucher?

BLANCHE.

Non.

INÉSILLE.

Je ne vous ai jamais vue si pensive, si agitée.

BLANCHE.

Ah! c'est que... j'attends quelqu'un.

INÉSILLE, surprise.

Quelqu'un!... cette nuit!...

BLANCHE.

Écoute... ne m'as-tu pas dit que mon père, avant son départ, avait annoncé à toute sa maison mon prochain mariage avec le favori du roi, le comte d'Olivarès?

INÉSILLE.

C'est la vérité.

BLANCHE.

Eh bien! moi, je n'y ai pas consenti à ce mariage, et je n'y consentirai jamais!

INÉSILLE.

Jésus! mon Dieu! que me dites-vous là?

BLANCHE.

As-tu donc oublié cette horrible lettre que ma belle-mère m'écrivit à son lit de mort, et où elle m'apprenait qu'elle expirait victime des séductions du comte?... en ajoutant qu'elle me faisait l'aveu de sa faute pour m'en épargner une plus grande encore peut-être, celle d'accepter jamais un pareil homme pour époux?

INÉSILLE.

Et vous gardez généreusement le secret d'une femme qui vous a poursuivie de sa haine durant toute sa vie! quand vous pourriez d'un seul mot échapper au sort qui vous menace!

BLANCHE.

Oui, en trahissant la confiance qu'on a eue en moi, et en troublant à jamais le repos de mon père... Non, non, Inésille, ce mystère de honte et d'infamie restera là. (Elle met la main sur son cœur.)

INÉSILLE.

Mais alors, comment ferez-vous donc, madame; car il vaudrait autant résister à Dieu qu'à monseigneur?

BLANCHE.

Hier j'ai appris qu'un parent à moi, don Fabrice de Mello, fils d'une sœur de ma mère mariée en Amérique, était arrivé à la cour de la reine, et je lui ai écrit de venir me parler cette nuit même.

INÉSILLE.

Grand Dieu! mais ne m'avez-vous pas dit que monseigneur lui avait défendu de se présenter ici?

BLANCHE.

Prends un flambeau... cet appartement, tu le sais, a une issue secrète sur la rue de Tolède. Voici la clef... va ouvrir à don Fabrice, il ne peut tarder, c'est lui que j'attends.

INÉSILLE.

Mais quel est votre projet, madame? qu'espérez-vous de votre cousin?

BLANCHE.

C'est lui que j'ai choisi pour époux.

INÉSILLE.

Pour époux!... Vous le connaissez donç? vous l'avez donc vu?

BLANCHE.

Jamais!

INÉSILLE.

Vous savez au moins qu'il est jeune, beau, bien fait, brave?

BLANCHE.

Je sais qu'il est fils de la sœur de ma mère, et que lui seul peut me sauver!

INÉSILLE.

Mais s'il allait être laid, désagréable?

BLANCHE.

Va, va, Inésille, voici l'heure. Surtout ne prononce pas mon nom; il ignore où il vient... et devant qui il va paraître.

INÉSILLE.

Ah! madame, monseigneur ne nous pardonnera jamais!... Il serait plus sage de... (Geste impérieux de Blanche.) J'y vais, madame... j'y vais. (En sortant.) Que Dieu nous protége!

SCÈNE II.

BLANCHE.

Mon parti est pris; il n'y a plus à reculer!... Reculer! oh! non, lorsque mon père arrivera, j'aurai disposé de mon sort... Don Fabrice viendra-t-il?... Oui, oui; il est noble, il doit être brave. C'est une femme qui l'appelle... il viendra; mais l'heure est déjà passée et Inésille... Ah! j'entends ses pas... quelqu'un l'accompagne... et si l'on s'était trompé... si un autre que mon cousin avait reçu mon message... Baissons vite mon voile. (Elle laisse tomber son voile.)

SCÈNE III.

BLANCHE, INÉSILLE, FABRICE.

FABRICE, dehors.

Où diable me conduis-tu par ce chemin de taupes?

INÉSILLE, entrant avec Fabrice, qu'elle tient par la main.

Seigneur cavalier, nous sommes arrivés.

FABRICE.

Dieu soit loué! je revois la lumière et ta figure... qui n'est pas aussi noire que la route que tu viens de me faire parcourir... Mais, où suis-je?

INÉSILLE.

Devant ma maîtresse, seigneur!

FABRICE, à part.

Voilée! décidément, il paraît qu'il doit y avoir toujours quelque chose d'obscur dans mon aventure. (S'avançant vers Blanche.) Que de grâces j'ai à vous rendre, madame, pour avoir daigné m'appeler près de vous!

BLANCHE.

Un pareil message de la part d'une inconnue a dû vous causer quelque surprise.

FABRICE.

Dites de la joie, du ravissement, madame. A peine arrivé à Madrid, recevoir un billet tel que le vôtre... un charmant billet tout parfumé... c'est une faveur du ciel dont j'avais hâte de vous exprimer toute ma reconnaissance... quand le flambeau de mon aimable guide, en s'éteignant tout à coup, nous a plongés dans de si profondes ténèbres...

INÉSILLE.

Que le seigneur cavalier a presque pensé que je voulais le conduire en enfer.

FABRICE, à Blanche.

Quand vous lèverez ce voile, madame, je me croirai en paradis... et pour mériter une telle récompense, je suis prêt à affronter encore toutes les fatigues, tous les dangers.

BLANCHE.

Je vous remercie, seigneur; mais vous êtes loin d'entrevoir ce que j'ai l'intention de réclamer de vous... C'est une chose grave, solennelle... que vous ne pourrez peut-être pas m'accorder.

FABRICE.

Ah! c'est impossible!

BLANCHE.

Écoutez, don Fabrice, écoutez jusqu'au bout... D'abord, je ne vous demanderai pas si vous avez du courage.

FABRICE.

Certes, il ne m'appartient pas de faire mon éloge.

BLANCHE.

Ce n'est point une question que je vous adresse... ni un doute que j'exprime! Vous en avez, j'en suis sûre, car c'est bien le marquis de Mello que j'ai devant moi?

FABRICE.

Lui-même.

BLANCHE, levant son voile.

Alors ce voile devient inutile.

FABRICE.

Ah! quelle céleste apparition... elle surpasse tout ce que j'avais osé rêver. Je suis ébloui... transporté.

BLANCHE.

Je vous plais donc?

FABRICE.

Oh! beaucoup... beaucoup... On ne peut davantage.

BLANCHE.

Tant mieux... j'irai droit au but... Me confiant à Dieu et à votre loyauté, si je vous disais que je puis vous appartenir... que répondriez-vous?

FABRICE.

Moi! moi! (A part.) On m'avait bien dit que les Castillanes étaient vives... fort vives! mais je n'aurais jamais pensé que ce fût à ce point-là.

BLANCHE.

Eh bien, seigneur?

FABRICE.

Ah! madame, vous me voyez ravi... je n'ai plus qu'à tomber à vos pieds. (A part.) Je serais resté cent ans en Amérique que rien de semblable...

BLANCHE.

Ainsi, vous acceptez?

FABRICE.

Je crois bien que j'accepte! (A part.) Une femme charmante! (Haut.) Il faudrait être fou, stupide, aveugle!

BLANCHE.

Alors, dès aujourd'hui, vous allez vous occuper de chercher un prêtre.

FABRICE.

Un prêtre!

BLANCHE.

Et demain à minuit, vous viendrez me prendre pour me conduire à la chapelle où la cérémonie devra s'accomplir.

FABRICE.

Quelle cérémonie?

BLANCHE.

Celle de notre mariage.

FABRICE, stupéfait.

Notre mariage! (A part.) Voilà une singulière proposition! moi qui me croyais en bonne fortune! (Haut.) Quoi, madame, vous voulez?...

BLANCHE.

Sans doute.

FABRICE, à part.

Les Castillanes sont pour le coup un peu trop vives.

BLANCHE.

N'est-ce pas votre désir?

FABRICE.

Certainement... certainement... mais je crains... je prévois...

BLANCHE.

Quoi donc?

FABRICE.

Oh! presque rien... une légère difficulté... c'est que... j'étais venu à Madrid pour me marier.

BLANCHE.

Eh bien! ma proposition ne change rien à vos projets.

FABRICE.

Ah! pardon!... ce n'est plus du tout la même chose... (Mouvement de Blanche.) D'abord ma future est laide, fort laide... un peu bossue, je crois... et vous êtes charmante.

BLANCHE.

Alors, la différence est toute en ma faveur.

FABRICE.

Oui, mais elle n'est pas en faveur de l'autre... et mon cher beau-frère d'Olivarès est bien capable...

BLANCHE.

Quoi! c'est sa sœur.

FABRICE.

Mon Dieu! oui... que je dois épouser le jour même où le comte épousera ma cousine Blanche d'Aguilar.

BLANCHE, vivement.

Ce mariage ne se fera pas, ne peut pas se faire... votre cousine, si vous le voulez, ne sera la femme que de Don Fabrice de Mello.

FABRICE.

Comment! il se pourrait!... vous seriez!... La belle personne que j'ai là devant les yeux est cette enfant dont ma mère m'a tant parlé... Cette enfant que j'aimais sans espoir de jamais la connaître. Ah! je vous en supplie, hâtez-vous de me présenter à votre père.

BLANCHE.

Il est absent.

FABRICE.

Ah!... mais il vous a permis de m'envoyer ce message et consent à m'admettre dans sa famille?

BLANCHE.

Non, mon cousin.

FABRICE, troublé.

Non? mais au moins il ne veut plus que vous soyez comtesse d'Olivarès?

BLANCHE.

Plus que jamais, au contraire.

FABRICE.

Mais alors...

BLANCHE.

Alors... plutôt que d'épouser un homme que je hais... que j'ai le droit de haïr... ma résolution est prise; à défaut d'autre protecteur, j'irai implorer quelqu'un qui ne me repoussera pas, quelqu'un... qui est plus puissant que le roi... que mon père... Dieu! qui me pardonnera de quitter cette terre d'esclavage et d'injustice, où je n'aurai trouvé personne qui me tendît la main.

FABRICE.

Mourir! vous, si jeune! si belle! allons donc! vous vivrez quoi qu'il puisse arriver, dussé-je affronter une armée entière en plein soleil, pour vous défendre.

BLANCHE.

Merci, mon cousin. Il m'avait semblé, lorsque j'ai appris votre arrivée, que le ciel vous envoyait à mon secours. J'étais si malheureuse! et ma mère m'avait dit si souvent: ce sera ton frère, ton ami!

FABRICE, touché.

Ah! je veux l'être!... je le serai. Le roi... ma future... d'Olivarès, votre père... je les brave!... je les braverai tous!... nous partirons!... nous irons en Angleterre, aux Indes!... Vous avez eu confiance en moi, ma cousine... ils feront ce qui leur plaira, mais je vous enlève... je vous épouse.

BLANCHE.

Merci, Fabrice! merci!... oh! vous êtes bien le neveu de ma mère.

FABRICE.

Je vous ai vue pleurer... il faudrait perdre ma fortune... ma liberté... il faudrait perdre ma vie...

INÉSILLE, à part.

L'excellent cœur!

BLANCHE.

Ah! c'est bien! c'est très-bien!... Peut-être ne devrais-je pas accepter un dévouement qui peut attirer sur votre tête de si grands dangers!

FABRICE, vivement.

Des dangers! tant mieux, morbleu! pourvu que

ce soit de bons dangers, qui puissent me faire honneur, c'est tout ce que je demande...

BLANCHE.

Peut-être serez-vous servi au delà de vos vœux.

FABRICE.

Oh! ne craignez rien, je suis né sous une heureuse étoile... tout me réussit. A peine arrivé à Madrid depuis quinze jours, le ciel m'a déjà donné le plus grand des biens... une femme accomplie...

BLANCHE.

Prenez cet anneau, mon cousin.

FABRICE.

Ah! c'est à genoux...

BLANCHE.

Il me vient de ma mère... (Après qu'il a pris l'anneau.) Maintenant, je suis votre fiancée... si jamais j'appartiens à un autre, c'est que vous aurez renoncé à moi.

FABRICE.

Ah! j'atteste le ciel!...

BLANCHE.

Pas de serment! je ne vous en fais pas. Doutez-vous de ma parole?

FABRICE.

Nullement! je vois que vous tenez de votre père... je douterais plutôt de la fortune.

BLANCHE.

Elle ne peut rien contre deux cœurs bien résolus... A présent, je ne vous retiens plus; allez, mon cousin, allez tout préparer... Demain, je serai prête à vous suivre.

INÉSILLE, qui était sortie un moment, rentrant vivement.

Ah! madame, le seigneur marquis ne peut plus sortir par le même chemin. Je ne sais qui a fait cela, mais la petite porte est verrouillée.

BLANCHE.

Ciel!

FABRICE.

Eh bien! tant mieux! j'aime autant passer par la grande.

INÉSILLE.

Impossible, seigneur, nous n'avons pas la clef.

BLANCHE, à Fabrice.

Mon Dieu! si ce n'était pas l'effet du hasard... si quelqu'un avait épié votre venue!... si l'on allait vous surprendre ici! (Après avoir réfléchi.) Ah! il nous reste encore une issue. (Courant à la fenêtre.) Nous sommes sauvés! personne encore dans le jardin... et par ce balcon...

FABRICE.

Ce balcon! à merveille!

BLANCHE.

Oui, vingt pieds au plus.

FABRICE.

Misère! et il y en aurait trente...

BLANCHE.

Un arbre est tout auprès, et, une fois en bas, vous pourrez facilement gagner la rue de Tolède, en franchissant le petit mur.

FABRICE.

C'est comme si c'était fait.

INÉSILLE.

Hâtez-vous, seigneur, le jour va venir, et avec lui les passants...

FABRICE, montant sur la fenêtre.

Adieu, Blanche! à demain!

BLANCHE, de la fenêtre, à Fabrice.

Prenez garde!... n'allez pas si vite... Ah! il va tomber!... non, le voilà à terre... disparu derrière les tilleuls... Mon Dieu! je te rends grâces.

SCÈNE IV.

BLANCHE, INÉSILLE.

INÉSILLE, quittant la fenêtre.

Eh bien! ma chère maîtresse, vous choisissez à merveille, les yeux fermés.

BLANCHE, froidement.

Tu trouves?

INÉSILLE.

Sans doute, une figure... des manières très-aimables... Oh! vous êtes bien heureuse!

BLANCHE, tristement.

Je devrais l'être d'avoir rencontré un ami aussi dévoué.

INÉSILLE.

C'est qu'il aurait pu être comme je vous le disais... (S'arrêtant pour écouter.) Mon Dieu! n'entendez-vous pas le son des trompes?... Je gage que c'est monseigneur d'Aguilar qui descend la rue de Tolède pour regagner l'hôtel... Ah! madame, à quoi avez-vous manqué de vous exposer!

BLANCHE.

Mon père! rentré en ville! je ne l'attendais pas sitôt... et moi qui ai dit à mon cousin...

INÉSILLE.

Il ne faut pas qu'il vienne, madame.

BLANCHE.

Oh! non, sans doute... Mon père ici!... il est impossible de songer à fuir.

INÉSILLE.

Écoutez... Après avoir franchi le mur du jardin, il repassera peut-être dans la rue, devant cette fenêtre... (Elle y court.) et, de là, nous pourrons lui faire signe.

BLANCHE.

Regarde!

INÉSILLE, ouvrant et regardant.

Non, je ne l'aperçois pas.

BLANCHE.

Il faudra trouver un moyen de le prévenir.

INÉSILLE, regardant toujours.

Mais en revanche, l'autre est là, madame, fidèle à son poste.

BLANCHE.

Quel autre?

INÉSILLE.

Vous savez bien... ce gentilhomme pâle et mélancolique, qui, depuis qu'il vous a vue, passe sa vie à chercher à vous voir.

BLANCHE.

Du moins, tu te l'imagines.

INÉSILLE.

Est-ce mon imagination qui l'aperçoit encore en ce moment, debout, de l'autre côté de la rue, appuyé contre la muraille et les yeux fixés sur cette fenêtre.

BLANCHE, regardant.

C'est vrai! mais ne se peut-il pas que le hasard seul?...

INÉSILLE.

Singulier hasard... Chaque jour à la même heure, et cela depuis bientôt six mois.

BLANCHE.

Comment, tous les jours?

INÉSILLE.

Et quelquefois la nuit. Oui, madame, tout à l'heure encore, pendant cet orage épouvantable, quand tout le monde s'enfermait en faisant le signe de la croix, il était là, lui! immobile, parce que vous aviez laissé votre fenêtre ouverte; et qu'il espérait apparemment vous entrevoir à la lueur des éclairs.

BLANCHE.

Folle!

INÉSILLE.

C'est lui qui est fou, le pauvre garçon; lui qui, avec une tournure comme celle-là, réussirait si bien à la cour! Aussi, j'ai quelquefois envie de lui dire: mon gentilhomme, c'est inutile, vous perdez votre temps, vous feriez mieux de songer à votre fortune.

BLANCHE.

Mais peut-être, en effet, a-t-il quelque grâce à demander à mon père, et n'est-ce que pour cette raison?...

INÉSILLE.

Ah! madame, vous ne vous y connaissez pas, si dans ces yeux-là vous voyez autre chose que de l'amour.

BLANCHE, inquiète.

Mais alors, d'autres que toi ont pu le remarquer?

INÉSILLE.

On a mieux fait... il y a cinq semaines, il attendait votre sortie... Bernardo, en lançant son cheval, l'a renversé.

BLANCHE, émue.

Ah! mon Dieu!

INÉSILLE.

Et certes, ce n'est pas faute de lui avoir crié, gare! mais la tête n'y était pas plus que de coutume... vous alliez passer.

BLANCHE.

Et... a-t-il été blessé?

INÉSILLE.

Ce n'est que depuis hier qu'il ne porte plus son bras en écharpe!... Regardez-le donc, le bruit des hommes d'armes qui accompagnent monseigneur ne lui fait pas seulement détourner la tête.

BLANCHE.

L'imprudent!

INÉSILLE.

Ah! il aperçoit enfin M. le comte et continue son chemin; mais dans dix minutes il reviendra, sa faction n'est pas terminée.

BLANCHE, pensive.

C'est bien étrange!... mais voici mon père.

SCÈNE V.

LES MÊMES, D'AGUILAR.

D'AGUILAR, entrant et jetant son épée et son chapeau sur une chaise.

Les maladroits! ne rien savoir... ne rien découvrir!

BLANCHE, allant à lui.

Qu'avez-vous donc, mon père? et que vous est-il arrivé?

D'AGUILAR.

Il arrive... il arrive que le comte d'Aguilar est menacé de rester insolvable.

BLANCHE.

Vous, monseigneur!

D'AGUILAR.

Il y a huit jours, suivi d'un seul écuyer, en revenant le soir du Buen-Retiro, où j'étais allé prendre les ordres du roi, je fus attaqué à l'improviste par une bande de coupe-jarrets...

BLANCHE.

Et vous ne m'en aviez rien dit!...

D'AGUILAR.

Je ne sais trop comment cela aurait fini sans le secours inespéré d'un inconnu, qui, se jetant hardiment, l'épée à la main, dans cette mêlée, a promptement mis en fuite toute cette canaille.

BLANCHE.

Ah! c'est bien, cela!

D'AGUILAR.

Sans doute! mais, ce qui est fort mal, c'est de disparaître ensuite, sans attendre seulement qu'on lui dise: Merci! Forcé de partir le lendemain, j'espérais, à mon retour, obtenir quelques renseignements, et rien, absolument rien!

BLANCHE.

Oh! nous découvrirons votre généreux libérateur, mon père! Et maintenant que vous dirigerez vous-même les recherches...

D'AGUILAR.

Moi-même? Je repars demain.

BLANCHE.

Demain!

D'AGUILAR.

Oui... puisque ce damné général portugais, que Dieu confonde, a refusé les propositions que le roi avait daigné lui faire par ma bouche, il faudra bien l'obliger de vive force à les accepter; mais ceci ne regarde pas les jeunes filles.

BLANCHE.

Et pourquoi donc, mon père? Croyez-vous que

votre enfant reste indifférente à ce qui vous touche?

D'AGUILAR.

Nous allons voir. Un mot suffira; répondez sans hésiter!.. Oui ou non, êtes-vous disposée à m'obéir?

BLANCHE, avec douceur.

En tout ce qui vous plaira; excepté en ce qui concerne les sentiments de mon cœur, auquel il n'est donné ni à moi, ni à personne, de commander.

D'AGUILAR, s'emportant.

C'est cela, vous m'offrez ce que je ne vous demande pas, et vous me refusez la seule preuve de dévouement que je puisse exiger de vous!... Car, vous le savez, ce titre que j'ambitionne depuis si longtemps... que vingt ans de travaux!... que mon sang, que mes services n'ont pu me mériter encore, ce titre dont la haine de la reine voudrait me priver, il dépend de vous, de vous seule, de me le faire obtenir; car le roi l'a juré, le lendemain de votre mariage avec le comte d'Olivarès, je serai grand maître de l'ordre de Calatrava.

BLANCHE.

Eh! que pourrait ajouter cette faveur à votre gloire, à votre renommée, mon père? surtout si vous la deviez à un homme qui veut vous la faire payer du bonheur de votre fille!

D'AGUILAR.

Ainsi, vous refusez?

BLANCHE.

Oui, mon père, avec un mortel regret de vous affliger... Je ne puis agir autrement.

D'AGUILAR.

Et pour quel motif?

BLANCHE, vivement.

Pour quel motif? Ah! mon père! parce que je ne puis aimer ni estimer un homme qui persiste à rechercher ma main, lorsque je lui ai fait savoir qu'il ne l'obtiendrait jamais de mon aveu!

D'AGUILAR.

Comment! vous vous êtes permis!... Vous oubliez donc qu'une fois que j'ai une volonté, rien ne peut la changer.

BLANCHE.

Que voulez-vous! quelques-uns s'y brisent, hélas!... mais d'autres s'endurcissent à se frotter contre le fer.

D'AGUILAR.

Qu'est-ce à dire? Parce que jusqu'ici je me suis montré indulgent pour tous les caprices de votre enfance, parce que je trouvais un plaisir insensé à voir une frêle créature oser, seule, me tenir tête quand tout fléchissait devant moi, vous vous croyez de taille à lutter?

BLANCHE.

Il n'est pas question de lutter, mon père; mais de rester chacun dans les limites de ses droits.

D'AGUILAR, se contenant.

Et quelles sont ces limites?

BLANCHE.

Vous pouvez m'empêcher d'épouser un homme de mon choix; mais vous ne pouvez pas me contraindre à devenir la femme du comte d'Olivarès.

D'AGUILAR, furieux.

Je ne peux pas?

BLANCHE.

Non, mon père; car ici il ne s'agit pas de force, mais seulement de volonté.

D'AGUILAR, hors de lui.

Blanche! tu vas comprendre quelle estime je fais de ta volonté. (Appelant.) Venez tous!

BERNARDO, entre, suivi de Tosilos et d'autres valets.

Monseigneur!

D'AGUILAR.

A-t-on exécuté mes ordres?

BERNARDO.

Oui, mon général, le comte d'Olivarès sera ici demain, avant huit heures, avec le révérend Ambrosio, qui doit bénir le mariage des illustres fiancés.

BLANCHE, suppliante.

Mon père!

D'AGUILAR.

Terminons... Je suis fatigué et à jeun... et pour combattre un adversaire tel que vous, il ne faut pas négliger de reprendre des forces.

BLANCHE.

Ah! je vais à l'instant ordonner...

D'AGUILAR.

Inutile! rentrez dans votre appartement, et, songez-y bien, demain, avant mon départ, vous serez comtesse d'Olivarès.

BLANCHE, sortant, à part.

Jamais!

D'AGUILAR, à Tosilos.

Eh bien, Tosilos?

TOSILOS, s'avançant vivement.

Monseigneur!...

D'AGUILAR.

M'a-t-on préparé quelqu'un de ces mets qui donnent à un homme la force de rester trente heures à cheval, s'il le faut.

TOSILOS.

Cinquante... et même toujours, si monseigneur daigne l'exiger.

D'AGUILAR.

Oh! oh!... nous en ferons bientôt l'épreuve. (Il sort.)

SCÈNE VI.

BERNARDO, TOSILOS.

TOSILOS, arrêtant Bernardo, qui va sortir avec d'Aguilar.

Seigneur Bernardo! seigneur Bernardo!... un petit moment, je vous prie, j'aurais deux mots à vous dire.

BERNARDO.

Et ton service?

TOSILOS.

Ils sont bien assez sans moi, là dedans... un autre me remplacera.

BERNARDO.

Toi, pour servir, mais moi pour manger !...

TOSILOS.

C'est que je voulais vous parler du résultat de vos conseils relativement à mon amour pour Inésille.

BERNARDO.

Ah ! ah ! Eh bien ?

TOSILOS.

Vous m'avez dit : Puisque Inésille fait la coquette avec toi, te maltraite, il faut avoir l'air de ne plus penser à elle, et ne pas la regarder seulement ; et c'est ce que j'ai fait avec exactitude.

BERNARDO.

Très-bien !

TOSILOS.

Très-mal, plutôt !

BERNARDO.

Comment ! ça ne t'a pas réussi ?

TOSILOS.

Du tout.

BERNARDO.

Elle n'est pas venue à toi, elle ne t'a pas fait de petites mines, des agaceries? Enfin elle ne t'a pas paru contrariée ?

TOSILOS.

En aucune façon; ma conduite, au contraire, a semblé parfaitement lui convenir.

BERNARDO, riant.

Ah ! ah! ah ! ce pauvre Tosilos!...

TOSILOS.

C'est que ça ne me convient pas du tout, à moi ! Aussi, quand j'ai vu ça, je lui ai reparlé.

BERNARDO.

Maladroit !

TOSILOS.

Dame ! que voulez-vous?

BERNARDO.

Et t'a-t-elle écouté ?

TOSILOS.

Pas plus que de coutume.

BERNARDO.

Tu vois donc bien qu'il valait mieux continuer à te taire.

TOSILOS.

La belle avance ! Mais le plus chagrinant, c'est que je crois qu'elle en écoute un autre.

BERNARDO.

Ah !

TOSILOS.

J'en suis même sûr.

BERNARDO, riant.

Oh! mais alors, ça devient tout à fait drôle.

TOSILOS.

Drôle? pas pour moi toujours, c'est vous qui êtes drôle de trouver cela drôle... mais je suis décidé à avoir du caractère, et je me vengerai d'Inésille.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, INÉSILLE.

INÉSILLE, entrant, à part.

On parle de moi... écoutons.

TOSILOS.

Oui, je la ferai connaître pour ce qu'elle est... j'apprendrai à tout le monde...

INÉSILLE, lui donnant un soufflet.

Que tu n'es qu'un imbécile.

TOSILOS.

Par exemple.

INÉSILLE.

Et maintenant, tu vas t'expliquer.

TOSILOS.

Eh bien ! oui, je m'expliquerai ! voilà un soufflet qui m'en donnera le courage ! N'avez-vous pas de honte, quand moi, Tosilos, fils du queux de monseigneur d'Aguilar, et queux moi-même ! je m'offre pour époux légitime, de me préférer... qui? un amant !... voilà qui est rare !

INÉSILLE.

Un amant !

TOSILOS.

Et bien plus, de le recevoir la nuit !...

INÉSILLE.

Quelle horreur !

TOSILOS.

Oui, la nuit !... Vous dites quelle horreur ! devant nous, maintenant que je dévoile la chose ; mais quand il vient !...

INÉSILLE, furieuse.

Voulez-vous bien vous taire !... Seigneur Bernardo, n'allez pas le croire, au moins...

TOSILOS.

Ne pas me croire ! quand j'ai vu un homme s'introduire cette nuit dans la maison par la petite porte, furtivement, comme un voleur... quand j'ai eu même l'esprit de tirer le verrou derrière lui.

INÉSILLE, à part.

Ah ! il me payera cela !

TOSILOS, continuant.

Quand m'étant ensuite caché dans le jardin, sous le gros arbre, près du balcon, pour le surprendre, il m'est presque tombé sur les épaules.

INÉSILLE, à part.

Ah ! mon Dieu ! que dit-il là? il a vu le seigneur Fabrice?

TOSILOS, continuant.

Ce qui m'a fait une si grande peur... que lorsque j'ai osé regarder... il avait disparu !

BERNARDO.

Poltron !

INÉSILLE.

Vous voyez bien, Bernardo, que c'est un conte, puisqu'il n'a rien vu.

TOSILOS.

Rien vu ! nous allons voir... ce qui ne m'a pas empêché d'entendre et de reconnaître votre voix qui lui criait... oh ! d'un accent si doux, qu'on aurait dit d'une mère à son nouveau-né : Prenez bien garde ! allez doucement !

INÉSILLE.

Moi, qui ai dormi du soir au matin !

TOSILOS.

Et cet anneau dont j'ai ramassé la moitié sous la fenêtre, dormait-il, celui qui l'y a laissé tomber? Tenez, regardez, Bernardo.

INÉSILLE, à part.

O ciel! celui de ma maîtresse.

BERNARDO, examinant l'anneau que lui montre Tosilos.

Oh! oh! ceci commence à devenir plus sérieux que je ne le pensais.

TOSILOS.

Vous comprenez que la dissimulée l'avait donné à son amant, et qu'en glissant le long de l'arbre, il l'aura brisé.

INÉSILLE.

Eh bien! oui, là, c'est mon anneau... car, à la fin, je suis bien bonne d'écouter le bavardage d'un espion; c'est mon anneau qui s'est brisé, que j'ai perdu et que vous allez me rendre à l'instant.

BERNARDO, prenant l'anneau.

Doucement; permettez-moi de l'examiner encore.

INÉSILLE.

Inutile, puisque je vous dis...

BERNARDO, à part.

C'est l'anneau de notre jeune maîtresse.

INÉSILLE.

Mais rendez-moi donc mon anneau.

BERNARDO.

Vous le rendre? il ne vous appartient pas.

TOSILOS.

Ah! bah!

INÉSILLE.

Par exemple! et à qui donc, je vous prie?

BERNARDO.

Voulez-vous que je le dise à monseigneur?...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, D'AGUILAR.

D'AGUILAR, paraissant.

Je le verrai bien moi-même, donne.

INÉSILLE, à part.

Ciel! monseigneur! nous sommes perdus.

D'AGUILAR, qui a pris l'anneau.

L'anneau de ma fille!

INÉSILLE.

Monseigneur... ne croyez pas... un malheur... un accident.

D'AGUILAR, sévèrement.

Sortez. (A Bernardo.) Et toi, reste.

INÉSILLE, à part.

Je cours prévenir ma maîtresse. (Bas, à Tosilos, en sortant.) C'est affreux! c'est indigne! mais tu ne le porteras pas en paradis.

TOSILOS, la suivant, bas.

O Inésille! de grâce, pardonnez-moi d'avoir cru que c'était vous. (Ils sortent.)

SCÈNE IX.

D'AGUILAR, BERNARDO.

D'AGUILAR, à lui-même.

L'anneau de Blanche!

BERNARDO, l'examinant.

L'orage va éclater.

D'AGUILAR.

Bernardo, un soldat doit obéir à son général.

BERNARDO.

C'est sa consigne.

D'AGUILAR.

Eh bien! tu vas me dire la vérité... Comment cet anneau, que ma fille ne quitte jamais, se trouvait-il entre tes mains?

BERNARDO.

Général... j'aimerais mieux me taire... mais puisqu'il faut parler... C'est Tosilos qui l'a ramassé sous la fenêtre... d'où un homme descendait cette nuit...

D'AGUILAR.

Un homme! cette nuit! dans mon hôtel! Blanche! Blanche! qu'il tremble celui qui ose seconder ta révolte! ce serait un ami! un parent! un frère! Bernardo, tu m'aideras à le découvrir.

BERNARDO.

Oh! soyez tranquille; un amant, ça revient toujours... dix fois pour une, et vous vous vengerez si bon vous semble, je vous en réponds...

D'AGUILAR.

Écoute, en rentrant tout à l'heure, n'as-tu pas remarqué un damoiseau planté en admiration devant les fenêtres de mon hôtel?

BERNARDO.

Il y a plus de six mois que je l'ai remarqué.

D'AGUILAR.

Six mois!

UN VALET, entrant.

Monseigneur.

D'AGUILAR.

Eh bien?

LE VALET.

Le cavalier que vous avez signalé et donné l'ordre d'arrêter, s'étant montré de nouveau...

D'AGUILAR.

Il a osé! Qu'on me l'amène.

BERNARDO.

Le voici.

SCÈNE X.

LES MÊMES, JULIEN, entrant lentement en promenant ses regards tout autour de lui, avec une vive émotion de bonheur.

D'AGUILAR, à Julien.

Approchez!

JULIEN, sans l'entendre.

Chez elle!

D'AGUILAR.

N'entendez-vous pas?

BERNARDO, à Julien, qui continue de regarder.

Vous êtes devant monseigneur d'Aguilar. (Il lui touche l'épaule.)

JULIEN.

Ah! pardon... je ne vous voyais pas.

D'AGUILAR.

Qui êtes-vous?

JULIEN.

Julien de Zuniga.

D'AGUILAR.

C'est la première fois que j'entends prononcer un pareil nom. A quelle maison êtes-vous attaché?

JULIEN.

A la mienne.

D'AGUILAR.

Ah!... et où sont donc situés les riches domaines de cette illustre maison que je ne connais pas?

JULIEN.

Nos domaines ne sont pas riches, monseigneur, mais il n'est pas un habitant de la Galice qui ne passe avec respect devant la demeure de mon père; car, ainsi que ses ancêtres, il a toujours vaillamment combattu... et le feu roi lui avait dit : « Dès que tu auras un fils en état de porter les armes, envoie-le à Madrid, je l'emploierai au service de l'Espagne. » Malheureusement, le roi est mort; mais j'ai pensé que mon pays n'en aurait peut-être que plus besoin de moi; et je suis venu me présenter à son successeur.

D'AGUILAR.

Ah! ah! L'intention n'est pas mauvaise... mais le nouveau roi n'habite pas cet hôtel.

JULIEN.

Je me suis fait conduire à son palais... mais là... un incident... une rencontre... a changé toutes mes idées, et, je l'avouerai, je n'y suis pas encore retourné.

D'AGUILAR.

En revanche, la rue de Tolède et mon hôtel ont été beaucoup plus favorisés, car voilà deux fois en un jour qu'ils reçoivent votre visite; et, pour vous éviter la peine de leur en faire une troisième, j'ai donné l'ordre qu'on vous priât de monter.

JULIEN.

Vous appelez cela des prières... elles sont sans réplique, monseigneur, mais bien inutiles, car c'était aller au-devant de tous mes vœux.

D'AGUILAR.

C'était donc moi que tu attendais? Parle sans crainte; alors, que me veux-tu?

JULIEN.

Rien, monseigneur.

D'AGUILAR.

Malheureux! pour plaisanter ainsi, sais-tu que tu es devant le comte d'Aguilar?

JULIEN.

Je le sais, et c'est pour cela que je n'ai rien à vous demander, et que je vous remercie de ce que vous avez fait pour moi.

D'AGUILAR.

J'ai bien envie de faire davantage et de te retenir ici prisonnier.

JULIEN, vivement.

Ici? Comme vous voudrez, monseigneur!

D'AGUILAR, à lui-même.

Décidément, ce n'est pas là celui... ce n'est qu'un pauvre insensé, un de ces gentilshommes qui viennent chercher fortune à Madrid! Il aura vu Blanche, il s'imagine peut-être qu'elle-même l'a remarqué... et, dans cette pensée, revient niaisement se brûler à la lumière. (A Bernardo.) Reconduis-le, Bernardo, et fais lui comprendre que je pourrais bien une autre fois n'être pas si indulgent; va!

BERNARDO, à Julien.

Mon gentilhomme, suivez-moi.

JULIEN.

En quel lieu?

BERNARDO.

Dehors; on vous rend la liberté! mais on vous conseille, en ami, de choisir un autre but à vos promenades.

JULIEN.

Ne dites-vous pas que je suis libre?

D'AGUILAR.

Tu ne l'es pas de rester tout le jour planté en sentinelle au milieu de la rue.

JULIEN.

Le pavé du roi appartient à tout le monde.

D'AGUILAR.

Mais mon hôtel est à moi, et si tu l'espionnes davantage...

JULIEN.

Je regarde bien le ciel qui est à Dieu, et Dieu ne s'en offense pas.

D'AGUILAR.

Ainsi tu prétends?...

JULIEN.

Faire usage de mes yeux, monseigneur.

D'AGUILAR, à part.

Il a une audace qui ne me déplaît pas. (A Bernardo.) Emmène-le!

BERNARDO.

Mon gentilhomme, vous êtes entêté à ce qu'il paraît; mais, je vous en préviens, monseigneur l'est plus que vous; au reste, ce sont vos affaires... Venez toujours. (Julien le suit après avoir fait un signe d'adieu à tout ce qui l'entoure.)

D'AGUILAR, seul.

Oui, j'ai pu pardonner à la folie de ce jeune homme... elle n'est pas dangereuse. Quant à celui qui m'outrage, qui veut enlever une fille à son père, point de pitié pour lui!... Mais où Blanche l'a-t-elle connu? elle qui vit dans la retraite... Par quelle ruse infernale le misérable est-il parvenu à tromper ma surveillance? Ah! qu'il tremble! il ne pourra longtemps échapper à ma haine... mais d'abord il faut que je rende cet anneau à qui il appartient. Justement, voici Blanche!

SCÈNE XI.

D'AGUILAR, BLANCHE.

D'AGUILAR, allant à elle, brusquement.

Connaissez-vous cet anneau?

BLANCHE, avec calme.

C'est le mien, monseigneur, que je venais vous redemander.

D'AGUILAR, surpris.

Ah! vous veniez... Mais d'abord, pourriez-vous me dire quelle est la personne qui l'a laissé échapper cette nuit, en descendant par cette fenêtre?

BLANCHE.

Monseigneur, il est un homme que je dois regarder comme mon fiancé.

D'AGUILAR.

Toi! sans mon aveu! tu aurais poussé l'audace!... Non, non; cela ne se peut! cela n'est pas... Blanche, tu mens!...

BLANCHE.

Je vous ai dit la vérité, mon père; mais cette résolution extrême, désespérée, aucun sentiment coupable ne me l'a inspirée... Si vous saviez... si vous pouviez lire un instant au fond de mon âme! Ah! s'il ne s'agissait... que de vous sacrifier mon bonheur, je n'hésiterais pas. Non, Dieu m'est témoin que je souffre plus que vous du chagrin que je vous cause et que je voudrais vous satisfaire, fût-ce au prix de ma vie!

D'AGUILAR.

Eh! que pourrais-tu reprocher au noble comte? n'est-il pas le cavalier le plus accompli de la cour? ne t'a-t-il pas préférée aux plus riches héritières de Madrid?

BLANCHE.

Eh! que m'importe! si la seule vue de cet homme me fait horreur, si je le crois faux, lâche, perfide! si je sens qu'une alliance entre vous et lui... est impossible!...

D'AGUILAR.

Impossible! ah! ne prononce pas un pareil mot, Blanche! car tu sais bien que ton père n'est pas habitué à l'entendre, et que tôt ou tard il faudra le rétracter.

BLANCHE.

N'insistez pas, mon père. Sans doute, ce serait la première fois de votre vie, mais je vous assure que vous ne réussiriez pas; mon devoir est de vous désobéir.

D'AGUILAR.

Eh bien! un seul fait! un seul! qui me le prouve, et je renonce à l'instant... Parle! parle!

BLANCHE.

J'ai juré de me taire.

D'AGUILAR.

Non, tu as juré de me braver! Va! va! je te connais! tu es incapable d'éprouver un autre sentiment que celui de l'orgueil, tu n'as d'autre but que celui de résister à ma volonté.

BLANCHE, très-émue.

Mon père... mon père!... que ne m'avez-vous présenté... le plus obscur et le plus pauvre des gentilshommes! ou plutôt, que ne m'avez-vous demandé de rester près de vous, toujours... Mon père, il en est temps encore, permettez-moi de vous servir, de vous aimer, sans porter jamais d'autre nom... que le vôtre!... mais ne m'imposez pas le supplice de devenir la femme d'un homme indigne de vous et de votre fille!

D'AGUILAR.

Ah! malheur à celui que tu as choisi au mépris de mes droits!... Prends garde, Blanche, que je ne le connaisse jamais, car alors, j'en fais serment, fût-il aussi puissant que le roi!...

BLANCHE, suppliante.

Mon père!

D'AGUILAR.

Profitez du peu d'instants qui vous restent à me braver! Demain, nous verrons si celui qui a plus d'une fois triomphé des plus braves, ne viendra pas à bout d'une femme! (Il sort.)

SCÈNE XII.

BLANCHE, puis INÉSILLE.

BLANCHE.

Ah! si sa colère ne devait tomber que sur moi!... mais il l'a juré; s'il soupçonne jamais... Inésille ne revient pas... Il faut absolument que je sache si elle a pu avertir Fabrice. (Elle sort.)

SCÈNE XIII.

JULIEN, puis BERNARDO.

JULIEN, entrant vivement par la porte opposée.

Elle!... c'était elle... disparue! déjà!... Ah! n'importe... je l'ai aperçue... c'est du bonheur pour bien longtemps... Oh! si je pouvais une fois lui parler, lui dire tout ce que mon cœur renferme d'amour et de dévouement pour elle! dussé-je après subir mille tortures, je bénirais encore mon sort. (Il reste en contemplation devant la porte par laquelle Blanche est sortie.)

BERNARDO, entrant, et restant stupéfait à la vue de Julien.

Ici!... vous... que je viens de reconduire jusque... dans la rue! vous êtes donc le diable? Comment se fait-il?...

JULIEN.

Oh! mon Dieu! c'est bien simple. Quand vous vous êtes retourné pour rentrer, après m'avoir mis dehors, moi, je me suis retourné... pour vous suivre. Une fois tous deux dans l'hôtel, vous avez pris à droite, moi à gauche, vous êtes arrivé dans cet appartement par cette porte-là, et moi... par celle-ci.

BERNARDO.

Eh bien! vous choisissez un drôle de moment pour vos coups de tête. Si vous saviez les ordres de monseigneur...

JULIEN.

Quels qu'ils soient, je suis prêt à m'y soumettre.

BERNARDO.

Et moi, je ne le veux pas.

JULIEN.

Vous êtes bon, et je vous remercie; je comprends le sentiment qui vous fait parler. Vous ne voulez pas qu'on me retienne prisonnier; mais la prison, ici, qui sait? serait peut-être pour moi le bonheur. Ne vous opposez donc pas à ce que le sort décidera.

BERNARDO, à part.

Eh bien, elle est jolie, sa décision. (Il fait le geste de mettre quelqu'un en joue.—Haut.) Mon gentilhomme, savez-vous ce que c'est que le sort dans cette maison? C'est monseigneur... et ce sort là... il ne faut pas le tenter deux fois, croyez-moi. Vous avez réussi une première, c'est bien; ça ne m'étonne même pas trop. Vous m'avez bien apprivoisé, moi! auquel jusqu'à présent personne, que je sache, ne peut guère se vanter d'avoir trouvé le cœur tendre, moi... qui n'aimais rien... que ma consigne. Il faut qu'il y ait du sortilége là dedans: ça n'est pas naturel.

JULIEN.

Au contraire, vous êtes soldat, moi j'aspire à le devenir...

BERNARDO.

Hum! vous aspirez à bien autre chose, mon gaillard! et vous avez entrepris un genre de guerre auquel je n'ai jamais été très-habile. Enfin, suffit, chacun sa vocation; seulement, je crains que vous ne visiez un peu trop haut.

JULIEN.

Moi! ah! si vous saviez à quoi se borne mon ambition?

BERNARDO.

Oui, oui, ça commence toujours comme ça; on ne veut rien, on ne demande rien, afin de tout obtenir. Je n'ai pas pratiqué, mais je connais les rubriques.

JULIEN.

Vous êtes bien heureux! Moi, je ne connais rien, je ne sais rien, et assurément vous vous trompez sur mon compte. Complétement étranger à la vie des grandes villes, et encore plus à celle de la cour, comment voulez-vous que j'espère y parvenir?

BERNARDO.

Eh! eh! vous n'êtes pas trop mal tourné, vous avez même très-bon air sous la simple plume de votre feutre, et ma foi...

JULIEN, vivement.

Vous trouvez?... Ainsi... si, par hasard, une... dame laissait tomber sur moi... un regard, vous pensez... vous croyez que ma vue... ne la ferait pas rire et se moquer? et qu'elle ne détournerait pas les yeux... avec dédain?

BERNARDO.

Par exemple!

JULIEN, avec abattement.

Oui; mais comment les attirer... les mériter... ces regards? Peuvent-ils jamais descendre si bas?

BERNARDO.

C'est donc pour leur éviter cette peine que vous êtes monté jusqu'ici?

JULIEN.

Oh! qu'allez-vous supposer?

BERNARDO.

Vous verrez que c'est pour les beaux yeux de la prison. Allons, allons, venez, car ça pourrait bien être notre lot à tous les deux, et pour longtemps, si monseigneur nous retrouvait à causer. Pour la santé comme pour les amours, le grand air et le soleil valent beaucoup mieux.

JULIEN.

Si vous m'engagiez dans votre compagnie?

BERNARDO.

Vous seriez bien avancé; nous partons demain.

JULIEN.

Mais vous reviendrez?

BERNARDO.

Dieu le sait. Le plus sûr pour vous est de rester.

JULIEN, vivement.

Ici?

BERNARDO.

Non pas! mais au grand air... et au soleil. Dépêchons; un moment encore, et je ne pourrai plus vous faire sortir.

JULIEN, vivement.

Eh bien! tant mieux!

BERNARDO.

Partez, partez toujours.

INÉSILLE, entrant.

Bernardo, où est madame. (Julien veut se retourner.)

BERNARDO, le poussant et disparaissant avec lui.

Je n'en sais rien, je n'ai pas le temps.

SCÈNE XIV.

INÉSILLE, puis BLANCHE.

INÉSILLE.

Comment, il n'a pas le temps! et qui emmène-t-il là? Quelqu'un peut-être qu'il va faire tuer, d'après les nouveaux ordres de monseigneur.

BLANCHE, entrant.

Ah! te voilà enfin! Eh bien! Fabrice?... l'as-tu vu?

INÉSILLE.

Ah! madame, impossible. Monseigneur a fait placer des sentinelles à toutes les issues de la maison, avec ordre de laisser entrer tout le monde, mais de tirer sur quiconque tenterait de sortir.

BLANCHE.

Ciel! mais Fabrice viendra! il viendra! et c'est

la mort qui l'attend, et les sentinelles sont déjà placées! et aucun moyen de lui faire savoir...

INÉSILLE.

Silence! madame, silence! voici monseigneur. (Ici un bruit de cor se fait entendre.)

SCÈNE XV.

LES MÊMES, D'AGUILAR, BERNARDO, entrant chacun d'un côté opposé.

D'AGUILAR.

Qu'est-ce, Bernardo? que viens-tu m'annoncer?

BERNARDO.

Un message de la part du roi.

D'AGUILAR.

Qui me l'apporte!

BERNARDO.

Le marquis Don Fabrice de Mello.

BLANCHE, à part.

Grand Dieu!

INÉSILLE, bas.

Contraignez-vous, madame, ou vous le trahissez.

D'AGUILAR.

Don Fabrice! ce nouveau débarqué! lui, déjà en faveur, déjà chargé d'un message! Ah! c'est juste... la reine le protége. (A Bernardo.) Qu'on l'introduise! (A lui-même.) Blanche est bien émue!

BERNARDO, qui a fait quelques pas, revenant, bas.

Monseigneur, le laisserons-nous ressortir?

D'AGUILAR.

Sans doute, un messager du roi.

BERNARDO, bas.

S'il était encore autre chose!

D'AGUILAR, à lui-même.

Lui! arrivé depuis si peu de temps... cependant... Oui, je me rappelle, la mère de Blanche m'avait parlé de lui donner sa fille... et Blanche, aussi soumise à ses volontés qu'en révolte contre les miennes... Ah! si Bernardo avait deviné! mais celui qui l'envoie le protége.

BERNARDO, bas.

Eh bien! monseigneur?

D'AGUILAR, à lui-même.

Si c'est lui... il reviendra.

BERNARDO, bas.

Et si on lui fait signe de ne pas revenir?

D'AGUILAR.

Alors... je t'en ferai un autre! Va. (Bernardo sort.)

BLANCHE, bas, à Inésille.

Ah! je me sens mourir.

INÉSILLE, de même.

Du courage, madame, vous trouverez le moyen de le prévenir; et si vous ne l'osez, ce sera moi! (Ici les yeux de d'Aguilar tombent sur Inésille, et il lui fait signe de sortir.)

INÉSILLE, sortant.

Ma pauvre maîtresse!

SCÈNE XVI.

D'AGUILAR, BLANCHE, BERNARDO, FABRICE.

D'AGUILAR, allant au-devant de lui de manière à le séparer de Blanche.

Approchez, seigneur marquis.

FABRICE, à part.

Ma cousine me paraît encore plus jolie que cette nuit.

D'AGUILAR.

Approchez! et soyez le bienvenu!

FABRICE.

Ah! monsieur le comte... mon cher oncle... combien votre bon accueil me cause de joie. (A part.) Il a l'air un peu brutal, le cher papa. (Haut.) Vraiment, je ne m'attendais pas...

D'AGUILAR, l'examinant.

Pourquoi donc? m'auriez-vous donné quelques motifs...

FABRICE.

Oh! du tout!... du tout!... seulement, d'après votre défense formelle... Mais si j'avais pu prévoir votre gracieuse réception, monsieur le comte... il y a déjà longtemps que j'aurais traversé les mers pour venir admirer une cousine qui réunit toutes les grâces... toutes les perfections...

D'AGUILAR, avec impatience.

Votre message, monsieur le marquis.

FABRICE, le lui remettant.

Voici, monseigneur. (A part.) Il n'aime pas les compliments.

D'AGUILAR, ouvrant le message.

Voyons un peu ce que me veut le roi. (Bas, à Bernardo.) Ne les perds pas de vue.

BLANCHE, à part.

Je n'ose le regarder, et pourtant, si je ne l'avertis pas, il est perdu!

FABRICE, de même.

Comme elle est tremblante! tout à l'heure, j'espère, elle sera rassurée.

D'AGUILAR, qui a lu les premières lignes.

Ah! ah! Sa Majesté désire que je retarde le mariage de ma fille et que je monte à cheval, à l'instant même, pour en finir, à quelque prix que ce soit, avec messieurs les Portugais.

FABRICE.

Oui, monseigneur, Sa Majesté m'a paru très-impatiente, et la cour aussi; cette crainte continuelle d'une guerre a suspendu tous les préparatifs de fêtes et de plaisirs; mais dès qu'on saura que l'illustre comte d'Aguilar négocie à la tête d'une armée... (Appuyant et regardant Blanche.) tout reprendra dans Madrid son calme ordinaire, et... tous les projets deviendront possibles.

D'AGUILAR, avec ironie

Oui, en effet, mon départ est très-nécessaire.

BLANCHE, à part.

Oh! mon Dieu! Fabrice est plus que jamais décidé à venir! Comment lui faire comprendre!...

mpossible de hasarder le moindre signe !... Bernardo fixe sur nous des yeux qui m'épouvantent.

D'AGUILAR, qui a achevé de lire.

C'est singulier comme il est des parentés qui deviennent des motifs de haine et de discorde dans certaines familles! Le roi a dû plus de soucis et de dommage à son cousin de Portugal qu'à dix ennemis étrangers!

FABRICE, à part.

Oh! il a beau me regarder d'un air terrible; demain, sa fille et moi, nous serons hors de son pouvoir.

D'AGUILAR, avec intention.

Aussi, le meilleur parti à prendre quand ils vous font obstacle, c'est de ne pas ménager ses proches.

FABRICE, à part.

Quel parent dénaturé!

D'AGUILAR.

N'est-ce pas votre avis, seigneur?

FABRICE, étourdiment.

Tout à fait... monsieur le comte; car c'est moi qui ai conseillé à Sa Majesté...

D'AGUILAR.

Ah! c'est vous? (A part.) Pour m'éloigner. (Haut.) Je suis enchanté de le savoir.

BLANCHE, à part.

Il me fait trembler.

D'AGUILAR.

Quant à Sa Majesté, vous pouvez lui répondre qu'elle va être obéie sur l'heure.

FABRICE, à part.

A merveille! j'ai réussi!

BLANCHE, à part.

Oh! mon Dieu! inspire-moi.

D'AGUILAR, bas, à Bernardo.

Eh bien?

BERNARDO, bas.

Elle ne l'a pas regardé.

BLANCHE, pendant que son père interroge Bernardo, faisant un pas vers son cousin, et d'une voix étouffée.

Fabrice... ne venez pas!

D'AGUILAR, se retournant.

Vous me rendrez ce service, n'est-ce pas, mon cher neveu?

FABRICE, à part.

Son cher neveu, s'il croit m'amadouer! (Haut.) Monseigneur, je vais porter au roi votre réponse... (Il s'incline profondément, puis se retourne vers Blanche en renouvelant son salut, et lui dit tout bas :) A minuit!

BLANCHE, à part.

Ciel! il n'a pas compris!... il est mort! (Elle tombe dans un fauteuil pendant que d'Aguilar et Bernardo reconduisent Fabrice.)

ACTE DEUXIÈME.

La chambre de Blanche.

SCÈNE I.

BLANCHE, INÉSILLE.

(Au lever du rideau, Inésille, placée à la porte du fond, passe sa tête en dehors.)

BLANCHE, à Inésille.

Eh bien?

INÉSILLE.

Rien encore, madame, Tosilos est toujours là-bas, immobile, au bout de la galerie. Il paraît que monseigneur n'est pas encore monté à cheval.

BLANCHE.

S'il allait rester ici! oh! mon Dieu! mon Dieu!

INÉSILLE, regardant toujours.

Non, madame, non; voilà Tosilos qui se retourne, qui me fait signe... Réjouissez-vous, monseigneur est parti.

BLANCHE.

Ah! je respire!... mais maintenant, c'est l'heure de l'office qui va se faire attendre.

INÉSILLE.

Écoutez!... (Ici, on entend le son d'une cloche dans le lointain.) Le salut qu'on sonne aux Dominicains.

BLANCHE.

Enfin!... Dépêche-toi, Inésille... vite ma mante!

INÉSILLE, lui mettant sa mante.

Vous voyez bien, madame, qu'il ne fallait pas vous désespérer, et que le ciel vient toujours en aide à ceux qui comptent sur lui. Je savais bien que nous parviendrions à prévenir don Fabrice.

BLANCHE.

Pourvu qu'il n'aille pas manquer l'office.

INÉSILLE.

Oh! c'est impossible, madame, toute la cour sera là pour entendre le nouveau prédicateur; et votre cousin, plus tôt que personne, dans l'espérance de vous voir.

BLANCHE.

As-tu fini?

INÉSILLE.

Oui, madame.

BLANCHE.

Mon livre d'heures! (Inésille le lui donne.) Viens, viens, Inésille; jamais je n'aurai adressé au ciel des actions de grâce plus ferventes si je réussis. (Elle marche vers la porte.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, BERNARDO.

BERNARDO, se présentant devant elle, suivi de deux hommes d'armes.

Madame la comtesse va sortir?

BLANCHE.

Que t'importe? es-tu chargé, as-tu ordre de m'en empêcher?

BERNARDO.

Bien au contraire, madame.

BLANCHE.

Fais-moi donc place.

BERNARDO.

Seulement, je dois prévenir madame que je serai forcé de l'accompagner... partout où il lui plaira de se transporter.

BLANCHE.

Comment! même à l'église?

BERNARDO.

Même à l'église.

BLANCHE.

Et tu obéiras, toi, Bernardo, un vieux soldat! Tu me feras cette insulte, à moi!

BERNARDO.

Moi! insulter madame! oh! elle ne peut le croire, et si je l'accompagne, ce sera, certes, avec tout le respect que je dois à la fille de mon général.

BLANCHE.

Oui, et, en attendant, tu m'espionneras... avec respect.

BERNARDO.

Mille tonnerres!... Ah! pardon, madame, mais un vieux soldat, comme vous disiez tout à l'heure, ne fait pas un métier pareil.

BLANCHE.

Ne dois-tu pas rendre compte à mon père?

BERNARDO.

Sans doute.

BLANCHE.

Eh bien! alors...

BERNARDO.

J'obéis à ma consigne, voilà tout. On voit bien que madame ne sait pas ce que c'est qu'une consigne. On se fait tuer pour elle, et avec plaisir encore, comme un amant peut le faire pour sa maîtresse; car c'est notre maîtresse à nous. Ah! elle n'est pas toujours commode, elle commande parfois des choses... qui vous contrarient, comme aujourd'hui, par exemple, où je ne dois pas même souffrir que madame adresse une parole ou le moindre signe à qui que ce soit.

BLANCHE.

De mieux en mieux! Éloignez-vous, je ne sortirai pas.

BERNARDO.

Si c'est la volonté de madame, car il est bien entendu que je n'y mets aucun empêchement.

BLANCHE, avec hauteur.

Sortez!

BERNARDO, s'inclinant.

J'obéis. (Il sort.)

SCÈNE III.

BLANCHE, INÉSILLE.

BLANCHE.

Ainsi, je suis prisonnière. Je ne puis faire un pas, un geste, prononcer une parole!... Mon Dieu! vous savez ce que j'ai souffert, ce que je suis prête à souffrir encore pour éviter à mon père une alliance indigne de lui, ne viendrez-vous pas à mon aide? Fabrice ne pensait pas à moi! il n'y aurait jamais pensé!... Ah! j'ai été folle!... cruelle, de l'associer à ma résistance!... être forcé de rester là, ne pouvoir rien tenter pour le soustraire!... et déjà le jour qui baisse... le moment fatal qui s'approche!... Non, non, c'est impossible... je ne l'attendrai pas ainsi... viens, je veux sortir!... ils ne m'empêcheront pas de lui crier : Fabrice! ne venez pas! ne venez jamais!

INÉSILLE.

Eh! madame, ne voyez-vous pas que si vous parveniez à lui parler, ce serait le perdre tout aussi infailliblement en le désignant à la vengeance de votre père!

BLANCHE.

Il faudra donc le laisser périr!

INÉSILLE.

Par exemple!... certainement non, il ne le faut pas! mais attendez... oui, je crois qu'on peut le sauver!

BLANCHE.

Il se pourrait!

INÉSILLE.

Oui, madame; vous savez, depuis sa faute de ce matin, à quel point Tosilos est repentant et dévoué.

BLANCHE.

Eh bien?

INÉSILLE.

Eh bien! il faut qu'il nous en donne une plus grande... une dernière preuve.

BLANCHE.

Et laquelle? que prétends-tu?

INÉSILLE.

Le voici, vous allez le savoir.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, TOSILOS.

TOSILOS.

Pardon, madame, dans la crainte qu'Inésille n'ait pas bien vu le signe que je lui ai fait tout à l'heure... je viens vous dire...

INÉSILLE.

Que monseigneur est parti; nous le savons, et nous savons aussi qu'il est interdit à madame de

porter remède au mal que tu as fait, puisqu'elle est retenue ici prisonnière.

TOSILOS.

Madame?

BLANCHE.

Mon Dieu, oui, Tosilos ; car je ne puis sortir sans être accompagnée par cet abominable Bernardo.

INÉSILLE.

Ainsi, tu vois que c'est tout comme.

TOSILOS.

Et c'est moi qui suis cause... Ah! madame, si vous saviez combien je me trouve stupide... misérable!... soupçonner un ange comme Inésille!... et la croire capable de... vous compromettre, vous, ma noble maîtresse!... si je ne me retenais... je ne sais pas ce que je me ferais... il me semble que je serais bien aise de me dire des injures, de me donner des... (Il se frappe la joue.) Je voudrais vous venger de moi... de tout le monde!... Ah! bien sûr, j'en mourrai de chagrin.

INÉSILLE.

Mourir! toi?... il faudrait pour cela que ton repentir fût sincère.

TOSILOS.

Vous en doutez?

INÉSILLE.

Si j'en doute? je crois bien! les hommes ne sont-ils pas tous riches en protestations et incapables du plus léger sacrifice.

TOSILOS.

Moi! mais je vous sacrifierais... ma chevelure à laquelle je tiens beaucoup et qui tient peut-être encore plus à moi... Je vous sacrifierais mon déjeuner pendant quinze jours!... je vous sacrifierais!...

INÉSILLE.

Ils sont beaux tes sacrifices! qu'est-ce que tu veux qu'on fasse de ton déjeuner et de ta chevelure? mais si l'on te demandait...

TOSILOS.

Quoi?

INÉSILLE.

Mon Dieu! la moindre chose qui pût nous être utile... tu refuserais bien vite.

TOSILOS, avec feu.

Je vous mets au défi, Inésille! vous avez fait de moi un autre homme... un homme incroyable! extraordinaire!... un homme enfin!

INÉSILLE.

Je crois que tu te vantes.

TOSILOS.

Essayez.

INÉSILLE.

Eh bien!... si madame te disait, par exemple : Tosilos, faites-moi le plaisir d'aller vous promener.

TOSILOS.

Dans le jardin?

INÉSILLE.

Hors de l'hôtel?

TOSILOS, effrayé.

Hors de l'hôtel?

INÉSILLE.

Oui, pour prévenir une personne... pour lui sauver la vie.

TOSILOS.

Mais vous oubliez donc...

INÉSILLE.

Quoi?

TOSILOS.

Qu'au moment où je me présenterai pour sortir... on tirera sur moi?

INÉSILLE.

Eh bien! après?

TOSILOS.

Après? qu'est-ce que vous voulez qu'il y ait après? je serai tué, voilà tout... et il me sera alors assez difficile de faire la commission de madame.

INÉSILLE.

Eh! imbécile! on te manquera!

TOSILOS.

Vous croyez?

INÉSILLE.

Tu te glisseras par la porte de l'office, tu raseras les murs, tu prendras tes jambes à ton cou, et tu nous auras prouvé ton repentir.

TOSILOS, très-peu déterminé.

En sacrifiant mon existence.

BLANCHE.

Non, c'est inutile, il serait reconnu et ne parviendrait pas à sortir! ce n'est pas à lui que nous pouvons devoir le salut de Don Fabrice.

INÉSILLE, à Tosilos.

Va-t'en donc, puisque tu n'es bon qu'à faire le mal et que, comme je le disais, tu es incapable de le réparer.

TOSILOS.

Je m'en vais, Inésille; mais vous ne tenez vraiment guère à être aimée; car, à l'usage que vous voulez faire de vos amoureux, ils ne peuvent pas durer longtemps! (Il sort.)

SCÈNE V.

BLANCHE, INÉSILLE.

BLANCHE.

Ainsi, rien ne nous viendra en aide! c'est un abîme... c'est la mort qu'on a placée sous les pas de mon malheureux cousin! et c'est moi! moi! qui serai cause...

INÉSILLE.

Mais êtes-vous bien certaine qu'il viendra, madame?

BLANCHE.

Ne t'ai-je pas dit qu'il m'a crié, en quittant mon père : A ce soir!... Une seule chance de salut nous reste... Ces sentinelles qu'on a postées sous mes fenêtres... partout!... ne peut-il pas les aperce-

voir de loin! ne doivent-elles pas l'avertir du danger?

INÉSILLE.

Hélas! non, madame, car on les a fait cacher... Oh! ils ont bien pris leurs mesures, les misérables!... Mais n'importe, il me semble que pour sauver votre cousin, j'oserais!... Me donnez-vous liberté entière? promettez-vous d'approuver tout ce que je pourrai tenter?

BLANCHE.

Pour le sauver? oh! tout, tout! Prends ma vie s'il le faut, et je te dirai merci!

INÉSILLE.

Eh bien, il y a encore un moyen peut-être. (Elle court à la fenêtre et regarde.) Oui, oui... il y en a un! espérez, madame, espérez! (Elle sort vivement.)

SCÈNE VI.

BLANCHE, seule.

Quel est son projet? que veut-elle faire?... songe-t-elle à séduire les sentinelles? mais elle ne m'a pas demandé de l'or, mes diamants... Non, ce ne peut être cela... Elle n'ignore pas que mon père inspire trop de crainte pour qu'on ose le trahir! Et cependant, elle paraissait pleine de confiance... Pourquoi ne m'a-t-elle pas expliqué?... Mon Dieu! j'aurais pu la conseiller, l'aider... et elle ne revient pas... Elle ne sait donc pas que chaque minute centuple ce que je souffre... elle ne sait donc pas que cette parole d'espérance qu'elle m'a jetée en sortant me rend folle!... De l'espérance! je n'en ai pas! oh! non! Tout est fini!... je suis perdue! perdue sans ressource. Aucune puissance humaine ne peut nous sauver! (Elle tombe dans un fauteuil.)

SCÈNE VII.

BLANCHE, JULIEN.

JULIEN, entrant vivement et s'arrêtant timide et respectueux à la vue de Blanche.

C'est elle! c'est bien elle!... et cette fois, c'est par son ordre, par sa volonté que je puis la voir! la contempler! Qu'ai-je donc fait pour mériter tant de bonheur.

BLANCHE.

Le malheureux! dans ce moment, il s'approche... il vient mourir plein de joie... sans défiance... Ah! cette pensée, je ne puis la supporter... je veux aller à son secours. (Elle se lève et aperçoit Julien.) Ciel! un homme!... ce jeune inconnu qui tous les jours!... (A Julien.) Pourquoi êtes-vous ici, monsieur?... qui vous a donné l'audace?... Savez-vous que le ciel peut vous faire trouver à l'instant le châtiment de votre témérité? Savez-vous que s'introduire ainsi chez une femme par surprise...

JULIEN.

Quoi! madame, ce n'est pas vous?... Je croyais n'être ici que par votre volonté... ce n'est que sur un signe parti de cette fenêtre...

BLANCHE, à elle-même.

Il se pourrait! qui donc aurait osé?... Oh! je comprends tout à présent! C'est elle! c'est elle! la malheureuse!

JULIEN, avec joie.

Elle ne me renvoie pas!

BLANCHE, à elle-même.

Oh! mon Dieu! mon Dieu! mais il croira que c'est moi... moi, qui l'ai voulu... moi qui en ai donné l'ordre! Il me semble que c'est un meurtre que je viens de commettre!

JULIEN.

Elle m'a regardé sans colère! Ah! maintenant, quand elle me chasserait, j'emporterais du courage pour toute la vie!

BLANCHE, à elle-même.

Comment lui exprimer ce que j'éprouve? lui peindre mon repentir? me justifier à ses yeux, ou plutôt m'accuser!... car il doit tout savoir!... je dois tout lui dire... quand j'en devrais mourir de honte à ses pieds.

JULIEN, s'approchant.

Vous paraissez inquiète et troublée, madame... A-t-on commis une méprise? Voulez-vous que je m'éloigne de ces lieux.

BLANCHE, vivement.

Restez! restez... je vous supplie de rester... Quel que soit ce que j'ai à vous apprendre, je veux obtenir votre pardon, je veux... que vous ne me maudissiez pas.

JULIEN.

Vous maudire! vous! par qui j'ai compris les seuls biens, les seules joies qui puissent faire aimer la vie! Oh! vous ne savez pas, madame, tout ce que vous avez fait pour moi, tout ce que je vous dois en ce moment.

BLANCHE.

Pardonnez-moi, vous dis-je; car vous ne savez pas tout ce que vous me devrez encore!

JULIEN.

Quoi que ce puisse être! il n'est plus en votre pouvoir d'ôter la reconnaissance de mon cœur.

BLANCHE.

Pas plus qu'il n'est au vôtre d'ôter le remords du mien!... et pourtant, Dieu m'est témoin que je ne suis pas coupable, que j'aurais mieux aimé subir mille supplices plutôt que de consentir... mais un malheur... une fatalité...

JULIEN.

Ah! madame, pouvez-vous nommer ainsi...

BLANCHE.

Oui, oui, un malheur affreux... irréparable, qui pèsera éternellement sur mon cœur!... Écoutez-moi; vous avez cru que j'avais remarqué la persévérance de vos regards, que j'avais été touchée de votre retenue, de votre respectueuse discré-

tion? Vous croyez que si je vous ai fait venir, c'est pour vous le dire...

JULIEN.

Ah! madame!

BLANCHE.

Vous vous êtes trompé. Ce matin encore, mes yeux ne s'étaient pas plus arrêtés sur vous que ma pensée. Je ne vous connaissais pas... ce matin j'étais heureuse... car je n'avais rien à me reprocher; maintenant... Ah! pardonnez-moi le piége cruel tendu sous vos pas, l'horrible calcul auquel je dois votre présence...

JULIEN.

Je ne comprends pas, madame.

BLANCHE.

Encore une fois, ne me maudissez pas! A votre sortie de ces lieux... eh bien, c'est la mort que vous trouverez!

JULIEN, avec le plus grand calme.

Le péril après le bonheur, qui se plaindrait d'une pareille destinée!

BLANCHE, continuant.

Mais la mort sans gloire, sans combat... sans aucune chance de salut... vous serez lâchement assassiné.

JULIEN.

Et pourquoi?

BLANCHE.

Une résolution extrême... insensée... pour sauver un malheureux.

JULIEN.

Ah!... vous aimez quelqu'un, madame?

BLANCHE.

Le danger qui le menaçait m'a frappée d'épouvante, m'a rendue folle enfin... et sans que vous puissiez... jamais... obtenir sa place dans mon cœur... c'est la sienne que vous êtes venu prendre... devant ses assassins! Voilà le bonheur auquel... vous avez été invité en mon nom.

JULIEN.

Mourir! mourir!... pour vous!... Souvent dans mes rêves d'amour, j'ai désiré avec ardeur avoir à vous offrir une chose qui me tînt lieu de tous les mérites, une chose inestimable! dont on ne pût disposer qu'une fois! vous l'avez trouvée, madame; soyez bénie, je vous rends grâce!

BLANCHE, émue.

Ah! seigneur!

JULIEN.

N'avez-vous pas dit que vous n'aviez plus de place à donner dans votre cœur? Que ferais-je alors de la vie? puis-je la regretter, moi qui n'en connais le prix que depuis le jour où je vous l'ai consacrée?... Madame, je vous le répète, je vous rends grâce d'en avoir usé comme d'un bien qui était à vous.

BLANCHE.

Quoi! je ne vous fais pas horreur? mon action cruelle... odieuse, ne vous donne pour moi ni mépris, ni haine?

JULIEN.

J'aurai pu vous servir, et vous voulez que je me plaigne!... vous voulez que je maudisse un hasard sans lequel rien de moi ne serait parvenu à votre oreille, rien de moi n'aurait attiré vos regards! et cependant, depuis six mois, je ne vis que par vous, je suis l'ombre de vous-même; vous apercevoir un seul instant est tout mon espoir, vous avoir aperçue, tout mon bonheur d'un jour. Vous sortez; je reviens la nuit baiser la trace de vos pas sur le seuil de votre porte. A l'église, si une douce parole tombée de votre bouche arrive jusqu'à moi, je la répète jusqu'à ce qu'un autre mot de vous vienne frapper mon oreille. La main du pauvre, effleurée par votre main bienfaisante, devient pour moi celle d'un ami; n'osant faire... davantage, je la presse avec effusion, en y déposant à mon tour une offrande, sœur de la vôtre. Bien des obstacles me séparent de vous; mais rien n'a pu empêcher votre grâce et votre beauté de rayonner jusqu'à mon cœur. Enfermée dans votre chambre, rêveuse ou agitée, triste ou riante, je vous devine. Chaque pensée de votre esprit, chaque souffle de votre âme m'appartient; ou plutôt je vis de vos pensées, de vos sentiments. Tout ce que vous aimez, je l'aime, tout ce que vous voulez, je le veux. Pour accomplir un de vos souhaits, je sacrifierais tout, excepté votre souvenir. Oui, cela est ainsi, et vous ne vous en êtes jamais aperçue, vous ne l'avez pas seulement soupçonné; car vous l'avez dit, madame, ce matin encore je vous étais inconnu; vous ne saviez pas même si j'existais... Pouvait-il en être autrement! qui suis-je? et sur qui mes yeux ont-ils osé s'arrêter?

BLANCHE, très-émue.

Oui, oui, qui êtes-vous? je veux le savoir et ne jamais l'oublier.

JULIEN.

Mon nom est Julien de Zuniga, madame... vous me promettez un souvenir; le service que je vais vous rendre est plus que payé... et maintenant, que faut-il faire?

BLANCHE.

Pour mourir!

JULIEN.

Pour vivre dans votre mémoire.

BLANCHE.

Ah! quand vous avez franchi le seuil de cet hôtel, ce n'est pas la mort que vous veniez chercher; vous n'avez pas pensé que ce fût là le sort qui vous était réservé?

JULIEN.

Si, madame, j'y songeais; car ce n'est pas la première fois que je viens ici; déjà, dans cette journée, je m'y suis vu introduire sur l'ordre de votre père.

BLANCHE.

De mon père? comment? pourquoi? que voulait-il de vous?

JULIEN.

Une chose à laquelle rien au monde n'aurait pu me faire consentir! il voulait m'interdire l'humble place vis-à-vis de votre balcon, madame, où j'attends, des journées entières, l'instant de votre passage et le bonheur de votre vue ; car il m'avait remarqué, lui ! il était impossible que ma présence n'attirât pas l'attention de quelqu'un! le sort a voulu que ce fût celle de monseigneur d'Aguilar, et sur mon refus de lui obéir, ses menaces m'avaient appris le sort qui m'était réservé. Le sacrifice de ma vie était donc fait, madame, sans but et sans espoir, et c'est vous qui me la demandez ! elle peut vous rendre heureuse, oh! prenez-la, prenez-la... je n'ai rien à regretter.

BLANCHE.

Mais moi, seigneur, moi !

JULIEN.

Vous ne me connaissez pas, madame.

BLANCHE.

Ce seul instant ne m'apprend-il pas ce que vous êtes? Résigné, brave, généreux, plus encore!... ah! je ne me pardonnerai jamais...

JULIEN.

Quoi donc, madame, et qu'avez-vous à vous reprocher? Celui que vous aimez va venir ; un horrible piége est tendu sous ses pas... Une fois entré ici, il n'en sortira que pour mourir... Éperdue, vous vous précipitez à votre fenêtre, comme pour lui crier de s'éloigner... vos yeux interrogent le ciel et l'implorent... ils redescendent vers la terre et aperçoivent un inconnu...

BLANCHE, vivement.

Ah! ce n'est pas moi... jamais!...

JULIEN.

Ne vous en défendez pas, madame; dans une situation pareille à la vôtre, moi, je serais parjure, assassin, lâche... Oui, madame, pour vous, je n'hésiterais pas une minute! Eh! à quoi suis-je bon, grand Dieu! sinon à vous préserver, à vous rendre le bonheur?

BLANCHE.

Il n'en est plus pour Blanche, si elle ne vous sauve tous deux.

JULIEN.

Ne songez pas à moi, madame; seulement, en vous donnant ma vie, qu'il me soit permis de la vendre un peu cher à ceux qui sont chargés de la prendre. (Il tire son épée et se dirige vers la porte.)

BLANCHE, le retenant.

Non, c'est en vain, ne me condamnez pas à un supplice éternel, je ne consentirai jamais... je n'ai jamais consenti... croyez-le bien, monsieur; même avant de vous connaître, d'avoir soupçonné un si admirable dévouement...

JULIEN.

Ah! madame, prenez garde de le rendre impossible en y attachant un trop grand prix.

BLANCHE, écoutant.

Ciel! des pas précipités se font entendre... On vient...

JULIEN.

Pour me chercher, sans doute; je vais leur épargner la moitié du chemin.

BLANCHE.

Non, vous m'obéirez, je vous ordonne de m'obéir! entrez, entrez ici, monsieur! (Elle lui ouvre la porte d'un cabinet.) Si je ne parviens à vous sauver, vous ne mourrez pas seul! (Julien disparait.) A présent, on peut venir!

SCÈNE VIII.

BLANCHE, FABRICE.

BLANCHE, apercevant Fabrice.

Ciel! Fabrice! c'est Fabrice!... Mon Dieu! n'était-ce donc pas assez de ce jeune homme?

FABRICE.

Chère Blanche, quel bonheur de nous revoir!

BLANCHE, à part.

Ah! sa joie me fait mal!

FABRICE.

Eh bien! êtes-vous contente de mon adresse?... votre père est parti, et c'est grâce à moi.

BLANCHE.

Silence! silence, Fabrice!

FABRICE.

Nous n'avons rien à craindre! je l'ai vu s'éloigner; ainsi...

BLANCHE.

Ah! pourquoi êtes-vous venu?

FABRICE.

Comment, pourquoi?... mais pour vous annoncer que le prêtre est averti... la chapelle préparée...

BLANCHE.

Mon Dieu, lorsque vous avez apporté l'ordre du roi à mon père, vous n'avez donc pas lu ma frayeur sur mon visage? vous n'avez donc pas vu que l'on nous épiait? que je ne pouvais faire un geste, prononcer une parole?

FABRICE.

Devant de pareils témoins, cela me semblait fort naturel... (L'examinant.) Mais comme vous êtes pâle! qu'avez-vous? que se passe-t-il? Monseigneur d'Aguilar serait-il de retour?

BLANCHE.

Il y aurait moins de danger pour vous! je pourrais espérer de le fléchir... tandis que ses hommes d'armes!... mon père leur a laissé des ordres cruels, inexorables...

FABRICE.

Contre moi!... mais personne ne s'est opposé à mon passage; je me suis glissé sans obstacle par la porte secrète... je n'ai aperçu aucun homme d'armes sur mon chemin, ni entendu aucun bruit furtif derrière la tapisserie.

BLANCHE.

Vous vous trompez, Fabrice! dans ce passage obscur où vous vous êtes introduit sans défiance, la trahison épiait votre venue; maintenant, on sait que vous êtes ici... rien ne peut vous dérober à la vengeance de mon père. Ah! maudite soit ma faiblesse! je pouvais m'exposer seule, j'ai préféré attirer le danger sur votre tête!... je suis bien misérable!

FABRICE.

Non, ma cousine, vous êtes seulement une pauvre femme bien tremblante, bien craintive, et je vous remercie de cette pâleur, de cette agitation; elles prouvent que vous avez pour moi quelque attachement... Votre père a des soupçons, il a donné des ordres sévères; le chemin par lequel je suis arrivé n'est plus libre, dites-vous, je n'en crois rien... en tous cas, cette fenêtre nous reste... et pour calmer vos craintes...

BLANCHE, allant à la fenêtre.

Cette fenêtre... regardez!

FABRICE.

Diable! une sentinelle! il paraît que la chose est sérieuse; monseigneur d'Aguilar n'oublie rien... Allons, le prêtre attendra et les cierges brûleront jusqu'au jour! voilà mon bonheur retardé!... mais n'ayez pas peur, ma cousine, ce rustre qui se promène là-bas ne m'inquiète guère... je saurai bien lui échapper.

BLANCHE.

Vous éviteriez ce premier danger que mille autres vous arrêteraient plus loin... toutes les issues sont gardées, la fuite est votre perte, votre perte assurée, vous dis-je! et dans cette horrible situation, aucun espoir ne nous reste; oui, à moins qu'un miracle ne nous sauve.

FABRICE.

Vous exagérez, ma cousine; si je ne puis partir, qui m'empêche de rester? vous avez bien quelque réduit mystérieux... quelque armoire solitaire... je ne suis pas difficile, et pourvu que mon ange gardien daigne de temps en temps m'apporter l'espérance... j'attendrai là un jour, une semaine s'il le faut, l'heure de ma délivrance.

BLANCHE.

Non, non, c'est en vain que nous essayerions de vous cacher, nous ne pourrions échapper aux recherches... Oui, nous sommes perdus, perdus sans ressources, car voyez-vous, Fabrice, pour votre salut, s'il fallait ma vie, je la donnerais avec joie; mais il est un sacrifice que je ne peux pas vous faire, que je ne vous ferai jamais... que vous n'accepteriez pas... non, non, c'est impossible!

FABRICE.

Il n'est pas besoin de sacrifice! soyez tranquille, ma cousine, puisqu'on ne peut tourner l'ennemi, je vais l'aborder en face, et malheur à qui tentera de m'arrêter! Adieu, Blanche! adieu... c'est-à-dire... au revoir!

BLANCHE.

Eh bien! vous avez raison, oui, il faut sortir, mais ensemble; car je ne vous quitterai pas! il n'est pas juste qu'un innocent périsse à notre place.

FABRICE.

Un innocent!

BLANCHE.

Venez, venez!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, D'AGUILAR.

D'AGUILAR.

Un moment, je vous prie...

BLANCHE, à part.

Mon père!

FABRICE, à part.

Trop tard!

D'AGUILAR, à sa fille.

Si tu connais les ordres que j'ai donnés, Blanche, conseille-lui donc de ne pas tant se hâter.

BLANCHE.

Ah! monseigneur!

D'AGUILAR.

C'est donc vous, noble marquis, qui vouliez enlever une fille à son père? qui veniez la séduire en son absence?

FABRICE.

Oh! il n'y a pas de séduction, je vous assure...

D'AGUILAR.

Je comprends maintenant pourquoi, dès que je vous ai vu, j'ai senti... de la haine... c'était un pressentiment.

FABRICE.

Mais des plus menteurs, en vérité.

BLANCHE.

Mon père, daignez m'entendre.

D'AGUILAR.

Tu es impatiente de savoir ce que je pense du noble choix que tu as fait. A merveille, Blanche, un courtisan de la reine!... je te remercie d'avoir pris soin de justifier ma vengeance.

FABRICE.

Mais encore une fois, monseigneur, vous vous méprenez sur mes intentions.

D'AGUILAR.

Oh! n'essayez pas de m'abuser; je sais que Blanche, pour faire manquer un mariage que son père désirait, avait résolu de se donner à un autre... et c'est vous qu'elle a choisi.

FABRICE.

Eh bien! après tout, si ma cousine avait la bonté de... il me semble que vous ne pourriez vous offenser...

D'AGUILAR.

Vive Dieu! nous allons voir! (Appelant.) Bernardo!

FABRICE.

Un moment! il n'est pas besoin de votre Ber-

nardo ! Ne saurions-nous causer un peu tranquillement comme de bons parents... que nous sommes?... Souvent, il ne faut qu'un peu de calme pour s'entendre...

D'AGUILAR.

Dépêchons, monsieur.

FABRICE, continuant.

Voyons, vous me surprenez avec ma cousine... qu'est-ce que ça prouve? qu'elle a gardé un bon souvenir de moi, ainsi que je l'avais conservé d'elle. Vous n'avez jamais aimé mon père, monseigneur... qui, de son côté... mais les enfants ne sentent pas toujours comme les parents... vous le savez, mon cher oncle, l'affection est aussi involontaire que la haine... je n'ai pu résister à un désir bien naturel... bien légitime, vous en conviendrez, et, craignant de vous importuner par ma présence, je l'avoue, j'ai profité de votre absence pour venir dire à ma cousine les dernières paroles de ma mère, voilà mon crime.

D'AGUILAR.

Oseriez-vous donner votre foi de gentilhomme que vous n'êtes pas venu ici dans l'intention d'enlever ma fille?

BLANCHE, à part.

Plus d'espoir! un cœur loyal ne peut trahir la vérité.

D'AGUILAR, à Fabrice.

Répondez?

FABRICE.

Répondez, répondez... Monseigneur, je suis soldat, je suis espagnol, et j'ai horreur du mensonge. Cependant, il est une chose qui me répugne encore davantage, c'est une mort obscure, ignorée, honteuse, comme celle... d'un chien auquel un chasseur de mauvaise humeur casse la tête dans un fourré! Je vous connais... de réputation; à la moindre parole malsonnante à votre oreille que je prononcerai, c'est là le sort que vous me réservez... Eh bien! je n'en veux pas. Faites former le carré, en plein midi, à vos soldats; désignez deux, trois, plus même de vos meilleurs officiers; interrogez-moi en leur présence... oh alors, je suis prêt à vous faire réponse et à en soutenir la sincérité contre tous à la fois, s'il le faut.

D'AGUILAR.

Je t'ai écouté patiemment, sans t'interrompre, et tu me fais pitié.

FABRICE.

Monsieur le comte!

D'AGUILAR.

Eh quoi! en présence de cette jeune fille, qui, pour toi, sans hésiter, sans pâlir, avait le courage, elle, de résister à son père, tu n'as pas honte de recourir à de misérables faux-fuyants? (A sa fille.) Le noble choix que tu as fait là, Blanche!

BLANCHE, à elle-même.

Oh! mon Dieu! quand tout à l'heure un autre... un inconnu! sans espoir, sans regrets...

D'AGUILAR, continuant.

Comment balancer entre un père et un amant qui renie son amour?

BLANCHE, vivement.

Vous vous trompez, mon père... hier, nous ne nous connaissions pas; ma résolution de l'épouser n'était qu'une révolte contre l'ordre injuste que vous m'aviez donné. Punissez donc votre fille, elle seule est coupable; elle seule voulait vous désobéir. Ne faites pas tomber la peine sur un innocent, mon père, je vous en conjure! s'il est ici, c'est malgré lui, parce qu'il n'a pas su résister à mes prières, à mon désespoir; mais il vous a dit la vérité; non, il n'a pas d'amour pour moi, pas plus que je n'en ressens pour lui, et maintenant que vous avez lu dans mon cœur, révoquez un ordre cruel, inutile... je vous le demande à genoux; qu'il s'éloigne, qu'il parte, et que je ne le revoie jamais.

FABRICE, s'essuyant les yeux, à part.

Pauvre cousine! sacrifier ainsi, pour me sauver, tout espoir de bonheur!

D'AGUILAR, qui est resté pensif, à Blanche, agenouillée à ses pieds.

Relevez-vous.

FABRICE, toujours à lui-même.

Si j'avouais tout! si je me faisais tuer!

D'AGUILAR, après une pause.

Eh bien! oui, je lui laisse la vie!... puisque c'est là son seul amour! il peut sortir sans crainte. Et toi, Blanche, tu peux l'aimer, je te le permets, si tu en as le courage.

FABRICE.

Monseigneur, vous avez une singulière manière de comprendre l'amour et d'estimer le courage. Mais comme je vous le disais tout à l'heure, mettez-moi en présence d'un danger... honorable et, quelque grand qu'il soit, vous verrez si je recule... (Bas, à Blanche.) Vous m'avez sauvé, Blanche, à vous pour jamais!

BLANCHE, détournant la tête.

Suivez mon père, monsieur. (Sur un signe de d'Aguilar, Fabrice sort avec lui.)

SCÈNE X.

BLANCHE, INÉSILLE, puis JULIEN.

INÉSILLE, entrant.

Eh bien! madame?

BLANCHE.

Vite, vite, ouvre cette fenêtre.

INÉSILLE, ouvrant la fenêtre du balcon.

Oui, madame.

BLANCHE, ouvrant la porte du cabinet où elle a fait entrer Julien.

Seigneur Julien, venez, venez... c'est le moment de vous échapper... ne m'entendez-vous pas? (Regardant avec un flambeau.) Personne!... Ciel! malgré mes prières, il aura voulu... et la consigne qui n'est peut-être pas encore levée... (Ici l'on entend un coup

de feu.) Ah! il est mort, je n'ai donc pu le sauver. (Elle tombe sur un fauteuil et se cache la figure dans ses mains.)

JULIEN, pâle, les vêtements tachés de sang, paraissant à la porte du cabinet.

Madame, celui que vous aimez peut sortir.

BLANCHE, relevant la tête.

Cette voix! (Courant à lui.) Julien!...

JULIEN, continuant.

Plus de danger pour lui... on a tiré sur moi... la porte est libre.

BLANCHE, entraînée.

Qu'avez-vous fait!... c'est vous que je voulais sauver... c'est vous que j'aime.

JULIEN, avec transport.

Moi!... qu'entends-je? il se pourrait? vous ne me trompez pas?... Pendant six mois, j'ai supporté tous les tourments du désespoir, j'ai ri de ma folie, de mon audace, j'ai pleuré sur un amour qui devait toujours rester ignoré... et vous m'aimez! madame, n'est-ce point un rêve? Ah! répétez... répétez ces douces paroles...

BLANCHE.

Oui, je vous aime! et vous vouliez mourir!

JULIEN.

Mourir! oh! non, plus maintenant... A peine si je souffre! votre voix vient de fermer ma blessure.

BLANCHE.

Fuyez donc! profitez de l'issue que vient de vous ouvrir votre courage; mais par ce balcon... par les jardins... que personne ne sache... je ne répondrais pas de mon père.

JULIEN, lui baisant la main.

Vous m'aimez! ne craignez plus pour moi! c'est de vous que je tiens la vie... je la conserverai. (Il franchit le balcon.)

BLANCHE, pendant qu'il descend.

Adieu, Julien; quel que soit le sort que le ciel nous réserve... à toi pour toujours!

SCÈNE XI.

BLANCHE, INÉSILLE.

INÉSILLE, courant baiser la main de Blanche.

Ah! merci, madame, merci!

BLANCHE.

De quoi donc me remercies-tu?

INÉSILLE.

Merci! encore une fois. Votre justice, votre bonté viennent de réparer, de racheter dignement la faute, que dis-je? le crime que j'ai manqué de commettre... oui, le crime! n'en eût-ce pas été un bien grand que de causer la mort d'un si noble, si dévoué et si bien épris cavalier?

BLANCHE.

Ah! je ne t'aurais jamais pardonnée!... et moi qui ne l'avais seulement pas remarqué, qui n'avais rien senti, rien deviné... Dieu ne m'avait donc pas encore donné une âme?

SCÈNE XII.

LES MÊMES, D'AGUILAR, BERNARDO.

BERNARDO, en dehors.

Arrête! arrête!

D'AGUILAR, qui vient de traverser rapidement la scène pour aller au balcon.

Qu'est-ce, Bernardo?

BLANCHE.

Ciel! mon père!

BERNARDO, en dehors.

Nous le tenons, monseigneur... (Paraissant.) et, cette fois, c'est bien lui qui vient la nuit dans l'hôtel, et qui a perdu la bague, car je l'ai vu descendre du balcon... On vous l'amène.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, JULIEN, conduit par deux hommes d'armes, TOSILOS.

BLANCHE, l'apercevant.

Julien! plus d'espoir!

JULIEN.

Blanche! merci, mon Dieu, de ce dernier bonheur!

BERNARDO.

Le cavalier de ce matin!... Maladroit que je suis!

D'AGUILAR, allant à Julien.

C'est donc toujours vous, mon gentilhomme?... Ainsi, au mépris de mon indulgence passée, de ma défense absolue, vous avez osé vous introduire chez moi... la nuit, comme un malfaiteur.

BLANCHE.

Mon père, c'est moi...

D'AGUILAR, imposant du geste silence à sa fille, et continuant.

Savez-vous que cette violation insolente de ma demeure mérite un châtiment exemplaire?

JULIEN.

Je le sais, et je suis prêt...

D'AGUILAR.

Vous êtes mon prisonnier, messire; rendez-moi votre épée. (A part.) C'est étrange, je n'éprouve contre ce jeune homme aucun sentiment de haine... aucun désir de vengeance.

JULIEN, lui remettant son épée.

La voici, monseigneur.

D'AGUILAR, après l'avoir examinée.

Ciel! cette épée ne vous appartient pas!

JULIEN.

C'est vrai.

D'AGUILAR.

Comment se trouve-t-elle entre vos mains?

JULIEN.

Il y a huit jours...

D'AGUILAR et BLANCHE.

Il y a huit jours...

JULIEN.

Sur la route du Buen Retiro....

D'AGUILAR.

Du Buen Retiro!... Achevez, achevez.

JULIEN.

Mon épée s'étant brisée au premier choc, j'ai ramassé celle-ci aux pieds d'un cavalier renversé, assailli par une troupe de misérables, et je m'en suis servi pour l'aider à les mettre en fuite.

D'AGUILAR.

Ah! vous avez bien fait la besogne tout seul.

BLANCHE, à part, avec joie.

Lui, Julien!

D'AGUILAR, continuant.

Mais votre œuvre de délivrance accomplie, à la vue des alguazils qui accouraient quand tout était fini, sans daigner attendre des remercîments si vaillamment mérités, vous avez traîtreusement disparu.

JULIEN.

Monseigneur, à ma place, vous auriez agi de même... Seulement, une fois dans ma demeure, en m'apercevant que j'avais gardé cette bonne lame, qui n'avait aucun chiffre, aucune marque, et craignant de ne pouvoir jamais la rendre à son maître... je me suis repenti...

D'AGUILAR.

Elle vous appartient; vous l'avez bien gagnée. (La lui présentant.) Prenez, messire, prenez...

JULIEN.

Des mains d'un si grand capitaine! ah! je suis trop payé!

D'AGUILAR.

Seigneur Julien, vous avez les deux seules qualités que j'estime dans un homme... la bravoure et la modestie. De plus, il paraît... que je vous dois la vie...

BLANCHE.

Oui, oui, mon père, c'est lui... (A part.) Ah! je ne croyais pas pouvoir l'aimer encore davantage!

D'AGUILAR, continuant.

Ceux de notre nom n'ont pas l'habitude d'être ingrats. Mon gentilhomme, ma fortune, ma vie, tout ce que je possède vous appartient.

JULIEN.

Ah! monseigneur... prenez garde... vous ne pourriez m'accorder...

D'AGUILAR.

Parlez... je le veux.

JULIEN.

Et si je vous demandais la main de votre fille?...

D'AGUILAR.

De ma fille! tu oses?...

JULIEN.

Je savais bien que vous me refuseriez. Adieu, monseigneur!

D'AGUILAR.

Arrête! il ne sera pas dit qu'un d'Aguilar puisse manquer à sa parole. C'est donc ma fille qu'il te faut? Eh bien, elle est à toi!... si cependant elle daigne consentir à payer ma dette.

BLANCHE.

O mon père, il ne m'est arrivé qu'une fois en ma vie de vous désobéir. (Tendant la main à Julien.) Julien! (A son père.) Vous renoncez donc à être grand-maître de Calatrava?

D'AGUILAR.

Sans ce brave garçon... il aurait fallu y renoncer bien davantage...

JULIEN, qui est resté comme étourdi de bonheur.

A moi, un tel avenir! monseigneur! mon père! Blanche!...

TOSILOS, à Inésille.

Et vous, Inésille, serez-vous aussi généreuse?

INÉSILLE.

Quand tu te seras fait tuer... au moins une fois.

FIN D'UN AMOUR D'AUTREFOIS.

AU BÉNÉFICE DES PAUVRES

COMÉDIE EN TROIS ACTES, EN PROSE

PERSONNAGES.

LE COMTE FRÉDÉRIC.

MATHILDE, sa femme.

RÉMI, vieux médecin.

MAURICE, peintre.

JULIETTE, sœur de lait de Mathilde.

ZERLINE, camériste.

PÉBLO, valet de chambre.

UN VALET.

La scène se passe en France pendant le premier acte, à Naples pendant les deux derniers.

AU BÉNÉFICE DES PAUVRES

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon dans le château du comte Frédéric.

SCÈNE I.

MATHILDE, JULIETTE.

MATHILDE.

Enfin, je te revois donc, chère Juliette, aux lieux où s'est passée notre enfance et où, toutes petites, nous étions déjà amies! Que de bons souvenirs ce temps-là me rappelle! Tous les matins, tu arrivais de la ferme au château, et le reste du jour on ne savait plus laquelle de nous deux était la fille de la maison.

JULIETTE.

Oh! cela est bien vrai. Vos parents étaient si bons pour leur petite fermière! et notre troisième compagnon, M. Frédéric, votre cousin... C'est drôle, dans nos jeux il m'appelait toujours sa petite femme, et il est devenu votre mari.

MATHILDE.

Tandis que toi, emmenée à Paris, par une tante, à cause de ta belle voix, tu devenais... une artiste!

JULIETTE.

Oh! bien peu habile encore. Dites-moi donc, vous allez m'appeler curieuse; ça est donc venu... pour M. Frédéric?

MATHILDE.

Il était aimable, empressé... mes parents désiraient ce mariage, et... mon Dieu! j'ai consenti.

JULIETTE.

Comme vous dites cela!

MATHILDE.

Ah! c'est que... pour toi, je n'ai pas de secret, c'est que... j'ai été bien près de refuser.

JULIETTE.

A cause de lui?

MATHILDE.

Non, à cause... d'un autre.

JULIETTE.

Ah!

MATHILDE.

Tout était déjà à peu près convenu pour mon mariage avec mon cousin, quand je m'aperçus que j'étais suivie sans cesse... par un beau jeune homme...

JULIETTE.

Ah!... il était beau?

MATHILDE.

Je ne pouvais aller nulle part sans le rencontrer... c'était comme mon ombre, et dès que je sortais, ainsi qu'un roi, j'avais mon escorte, mais invariablement la même... Quoique je n'osasse pas le regarder, aux promenades, aux spectacles, à l'église, je le voyais fort bien, et il avait un air si sincèrement épris... si malheureux! que, malgré moi, je ne pouvais m'empêcher d'en être émue; puis, quand j'étais rentrée, et seule dans ma chambre, son image y entrait avec moi, et me suppliait de ne pas épouser Frédéric.

JULIETTE.

Comme vous deviez être embarrassée!

MATHILDE.

Ce fut bien pis, quand, un beau jour, en me mettant à ma fenêtre, je le découvris à une croisée presque en face de la mienne. J'avais beau me retirer, quelque temps qu'il fît, il y passait des heures entières, espérant me revoir : mais c'était moi qui le voyais à travers mes rideaux. si bien, qu'après mille combats, j'allais déclarer que je ne pouvais pas épouser mon cousin, que j'en aimais un autre... quand, tout à coup... sa fenêtre cessa de s'ouvrir, et je pus vingt fois me mettre à la mienne... aller à la promenade... au spectacle, sans plus jamais l'apercevoir.

JULIETTE, vivement.

Il était mort?

MATHILDE.

Quelle idée!... non, non, son amour avait manqué... de patience, ou plutôt changé d'objet, et moi j'épousai mon cousin Frédéric.

JULIETTE.

Le comte Frédéric... car vous êtes comtesse.

MATHILDE.

Il l'a bien fallu. Mais toi, belle comme tu es, avec un talent déjà si remarquable, n'as-tu jamai songé au mariage? n'as-tu pas reçu quelque belle déclaration?...

JULIETTE.

Mon Dieu! non.

MATHILDE.

C'est impossible!

JULIETTE.

Seulement... c'est moi... qui ai distingué quelqu'un...

MATHILDE.

Ah! tu as commencé? ce n'est pas dans l'ordre.

JULIETTE.

Moi, ce n'était pas à la promenade que je le voyais, ni même à sa croisée... C'était dans l'escalier... de notre maison... qu'il habitait.

MATHILDE.

Ah!

JULIETTE.

Je ne sais pas comment cela se faisait, mais il ne pouvait pas descendre de son atelier (il était peintre), ou y remonter, sans que je fusse moi-même... obligée de sortir... ou de rentrer.

MATHILDE.

Je comprends, et alors il te saluait... Toi, tu faisais la révérence, et de politesse en politesse...

JULIETTE.

Oh! du tout... ses yeux ne se levaient seulement pas sur moi... il passait... sans me voir... tous les jours plus sombre, plus pensif... cela me faisait une peine... il avait l'air si bon, si noble... si malheureux!...

MATHILDE.

Il paraît que tu ne faisais pas comme lui, toi, tu le regardais.

JULIETTE.

Mon Dieu... c'était malgré moi. On ne peut voir souffrir les gens, sans...

MATHILDE.

C'est tout naturel.

JULIETTE.

N'est-ce pas? mais un jour, dans la maison, il se fit un grand bruit qui me serra le cœur... c'était comme un pressentiment... nous courûmes, ma tante et moi... C'était lui! blessé! presque mourant, qu'on ramenait du bois de Vincennes ..

MATHILDE.

Oh! mon Dieu!... un duel, sans doute.

JULIETTE.

C'est ce que l'on disait. Le médecin déclara la blessure dangereuse, que le malade serait peut-être bien des jours avant de reprendre connaissance, et... comme il était seul... sans amis... sans parents... ma tante... et moi... nous offrîmes de le soigner.

MATHILDE.

Veillé par vous, il dut bien vite revenir à la santé... et alors...

JULIETTE.

Oh!... ce fut bien long... le délire ne le quittait pas, car, lorsque je m'approchais de son lit, il me remerciait de choses que je n'avais pas faites. Selon lui, j'avais quitté mon riche hôtel pour venir le voir dans sa pauvre chambre, je devais résister à ma famille... pour un mariage... je voyais bien qu'il me prenait pour une autre... et je pleurais... de le voir souffrir... si longtemps.

MATHILDE.

Bonne Juliette!

JULIETTE.

Enfin, le médecin nous annonça que tout danger avait disparu, que la raison allait revenir, et... dès ce moment, ce fut ma tante seule... qui resta près de lui. Sa convalescence fut courte, et... comme... je me réjouissais en pensant que j'allais le revoir... comme autrefois, en montant et en descendant l'escalier, ma tante m'apprit que, bien faible encore, il venait de partir...

MATHILDE.

Ainsi... tu ne l'as pas revu?

JULIETTE, essuyant ses yeux.

Pas une seule petite fois!

MATHILDE.

Comme moi mon beau jeune homme, et je me suis mariée!

JULIETTE.

Je crois bien... que... je ne me marierai jamais.

UN VALET, entrant.

M. le docteur Rémi, accompagné d'un ami, demande à voir Madame.

JULIETTE, à part.

M. Rémi!

MATHILDE.

Le bon docteur nous a donc tenu parole. Je pourrais bien me montrer à lui dans ce négligé; mais à un étranger... Reçois pour moi ces messieurs, ma chère Juliette... je ne les ferai pas longtemps attendre. (Au valet.) Conduisez dans ce salon. (Elle sort par la droite, le valet par le fond.)

SCÈNE II.

JULIETTE, seule, émue.

Oh! mon Dieu! M. Rémi... c'est le médecin qui a soigné ce pauvre jeune homme blessé... peut-être pourra-t-il m'en donner des nouvelles... si toutefois... j'ose lui en demander. Mais, en me reconnaissant, il est impossible qu'il ne me parle pas de M. Maurice... de celui que nous avons veillé ensemble... auquel, malgré moi, je pense toujours. (Regardant au fond.) Voici le docteur qui s'approche... Ciel!... cet étranger qui l'accompagne... je ne me trompe pas... c'est M. Maurice!... lui... ici!... est-ce possible?... Je suis toute tremblante et ne peux me soutenir... (Elle se laisse tomber sur une chaise près de la fenêtre.) Paraître... parler devant lui... non, non, il devinerait tout. (Elle saisit un ouvrage de tapisserie commencé, et a l'air de travailler.)

SCÈNE III.

JULIETTE, vers la fenêtre, RÉMI, MAURICE.

RÉMI, entrant sans voir Juliette.

Ah! ah!... personne; il paraît qu'on est allé faire un peu de toilette... en votre honneur, mon cher Maurice.

MAURICE.

Vous le voyez, docteur, je n'aurais pas dû céder à votre désir, en me laissant amener dans cette maison où je suis tout à fait inconnu. C'est une indiscrétion de ma part, et je vous supplie de me permettre de m'éloigner.

RÉMI, le retenant.

Voulez-vous bien rester! Ne suis-je pas votre médecin? C'est donc à moi de faire les ordonnances et à vous de les suivre, que diable! ou le monde serait renversé. Comment! je viens ouvrir la chasse chez un de mes bons clients, à soixante lieues de Paris; près de ce château où l'on m'attend, j'avise un autre client que je croyais avoir complétement tiré d'affaire. Son air sombre, sa tête penchée m'annoncent que je n'ai rempli mon devoir qu'à moitié...

JULIETTE, à part.

Mon Dieu!... il souffre encore!

MAURICE.

Eh! qu'importe mon air... mon ami?

RÉMI.

Comment, qu'importe! Ignorant! mais la gaîté... c'est la santé. Vous êtes triste? donc vous êtes malade, fort malade!... et vous me soutiendrez que je ne devais pas m'emparer de vous, et vous conduire dans cette maison, où je suis absolument comme chez moi? Si vraiment, et vous y resterez, vous n'en partirez que lorsque ma cure sera bien achevée. Sans cela, je vous aurais volé votre argent.

MAURICE.

Mais, mon cher monsieur Rémi...

RÉMI.

Il n'y a pas de cher monsieur Rémi. Il y a un homme chargé d'une mission... et qui la remplira... Cette blessure, en quel état est-elle?

MAURICE.

Mais excellent. Vous savez bien qu'elle est fermée.

RÉMI.

Fermée!... fermée!... en apparence. Certes, la nature fait très-bien tout ce qu'elle fait; mais elle y met le temps. Votre blessure pourrait encore se rouvrir, une violente émotion suffirait peut-être... Il faut donc prendre des précautions et des forces. Êtes-vous chasseur?

MAURICE.

Fort peu.

RÉMI.

Comme moi. Quand je tue, mon Dieu! c'est par maladresse... comme il m'arrive parfois... de guérir. Du moins, ici, je ne tue que de pauvres bêtes... Mais j'y songe, je ne vous ai pas encore tâté le pouls. (Il lui prend la main.) Excellent, ma foi! Et le sommeil? l'appétit? Voyons votre langue!

MAURICE.

Inutile, mon ami, je vais fort bien.

RÉMI.

Mais alors, votre air sombre et votre tête penchée n'ont pas le sens commun. Je vous ai guéri.

MAURICE.

Qui vous dit le contraire? Je n'oublierai jamais que c'est à vous...

RÉMI.

Que c'est à moi... que c'est à moi.... Je suis bien le général... qui commandait l'affaire... la gloire m'en est bien revenue; mais, si je voulais être modeste... quoique médecin... il y a un pauvre soldat ignoré qui mériterait bien mieux...

MAURICE.

Quoi! vous n'étiez pas seul?

RÉMI.

Non!

MAURICE.

Il y avait un autre docteur?

RÉMI.

Oui... un autre... très-savant, et surtout très-aimable... auquel vous devez votre guérison. (Avec mystère.) Une jeune fille.

MAURICE, vivement.

Une jeune fille!

RÉMI.

Un ange!... qui descendait du ciel... ou plutôt du cinquième étage de votre maison pour vous soigner.

JULIETTE, à part.

Il va tout lui dire!

MAURICE, ravi.

Il se pourrait?... Vous ne vous trompez pas?... Pourtant il m'avait semblé... que c'était une vieille dame...

RÉMI.

Eh! non, morbleu!

MAURICE.

Oh! mon ami... répétez... répétez... je crains de ne pas bien comprendre.

RÉMI.

C'est pourtant assez clair.

MAURICE.

Ainsi... c'était... une jeune fille... charmante... belle... n'est-ce pas?

RÉMI.

Comme un chérubin.

MAURICE.

Et elle est venue... pendant ma maladie... quelquefois.

RÉMI.

Tous les jours... je la trouvais sans cesse au chevet de votre lit.

MAURICE, à part.

Oh! mon Dieu! ce que je croyais du délire était donc une réalité! .. elle a su que je souffrais, et elle est accourue... elle!... Mathilde! ..

RÉMI.

Qu'avez-vous donc?

MAURICE.

Rien... rien... c'est du bonheur! car vous êtes bien sur que ce n'était pas une personne âgée?..

RÉMI.

Ah çà! est-ce que vous croyez que j'avais aussi le transport au cerveau?

MAURICE.

Pardon... pardon... docteur... c'est juste... vous aviez votre raison, vous.

RÉMI.

Je l'espère bien. (L'examinant.) Mais savez-vous que je n'oserais pas en dire autant de vous... en ce moment?

MAURICE.

Ah! mon ami!... au contraire, rassurez-vous, car cette guérison que vous supposiez... incomplète... vous venez de l'achever... d'un seul mot. Vous dites donc que cette jeune fille ne vous a pas quitté... qu'elle a daigné vous aider?...

RÉMI.

Je crois bien! elle s'y entendait mieux que moi.

JULIETTE, à part.

Pourvu, du moins, qu'il ne me nomme pas!

RÉMI.

Et si vous saviez avec quel zèle... quelle intelligence, elle vous faisait suivre mes ordonnances! la mère la plus tendre n'aurait pas de soins plus ingénieux pour son enfant... Aussi, voyez-vous, si jamais elle avait besoin de moi...

JULIETTE, à part.

Bon docteur!

RÉMI.

Car c'est superbe ce qu'elle a fait là, elle se dévouait par générosité... par charité! vous lui étiez tout à fait inconnu... et dès qu'elle vous a su hors de danger, elle s'est dérobée à votre reconnaissance.

MAURICE.

Oh! c'est à deux genoux que je veux la lui témoigner, docteur; mais vous m'aiderez à la retrouver, vous ne voudrez pas me laisser passer pour un ingrat?... et d'abord, vous allez me la dépeindre, n'est-ce pas? afin que je ne puisse pas me tromper!

RÉMI.

Rien de plus facile, car je vois encore ses beaux cheveux en bandeaux, la simple robe noire qui dessinait sa jolie taille, et le petit ruban de velours auquel pendait un modeste médaillon. (A ces mots, Juliette cache vivement le médaillon suspendu à son cou.)

MAURICE.

Ah! c'était là son costume... Ce n'était pas plutôt celui de la vieille dame?

RÉMI.

Encore! ah! c'est trop fort!... (En ce moment, ses regards tombent sur Juliette, qui s'est levée à moitié.) Eh! mais, quel singulier hasard! parbleu! voilà un moyen bien simple... de... de... (Juliette, prête à fuir, met vivement le doigt sur sa bouche d'un air suppliant.)

MAURICE.

Qui vous arrête?... Achevez!... achevez!... je vous en supplie, vous parliez d'un moyen...

RÉMI, continuant à regarder Juliette qui lui fait signe de se taire.

Eh bien!... non, je ne puis pas, je ne dois pas achever. Oui, je me le rappelle à présent... il paraît que la jeune fille... m'a prié de ne pas la faire connaître.

MAURICE.

Oh! je la connais!... je la connais!... moi, docteur!

RÉMI.

Comment!... comment!

MAURICE.

Je sais tout, vous dis-je. C'est vous qui ne savez pas... elle n'habitait pas la maison... elle y venait déguisée.

RÉMI.

Vous croyez?

JULIETTE, à part, soupirant.

Toujours cette autre femme dont il parlait.

MAURICE.

Et, fille noble et riche, elle refusait pour moi un brillant mariage.

JULIETTE, de même.

Je n'existe pas... je n'existerai jamais pour lui!

MAURICE, s'animant.

Et alors... comprenez-vous? il est impossible qu'elle m'ait oublié... qu'elle soit la femme d'un autre.

UN VALET, annonçant.

Madame la comtesse. (Rémi et Maurice se retournent.)

JULIETTE.

Ah! profitons de l'arrivée de Mathilde... qu'il ne sache jamais... (Elle s'échappe par une porte de côté, pendant le mouvement de Rémi et de Maurice.)

MAURICE, stupéfait.

Ciel... Mathilde!... elle... comtesse!... ô mon rêve!... tu n'auras pas duré longtemps!

SCÈNE IV.

RÉMI, MAURICE, MATHILDE.

MATHILDE, entrant, sans voir Maurice.

Cher docteur, vous vous êtes donc décidé à visiter notre solitude... ah! que vous avez bien fait! soyez le bien venu!

RÉMI.

Après vous avoir remerciée pour mon compte, permettez-moi, belle dame, de réclamer un semblable accueil... pour mon ami.

MATHILDE, se retournant et apercevant Maurice, à part.

Lui!... ici!... Maurice!

MAURICE, à part.

Et j'ai pu croire à son amour!

RÉMI, qui a attendu une réponse, continuant.

Monsieur Maurice... jeune peintre distingué...

MATHILDE, à part.

Après son oubli... quand je suis mariée !...

RÉMI, à part.

Eh bien! elle ne répond pas. (Haut, appuyant.) Que j'ai rencontré à deux pas de votre demeure et auquel j'ai promis votre gracieux accueil...

MATHILDE.

Certainement... docteur... présenté... par vous...

RÉMI, à part.

Enfin... (Bas, à Maurice.) N'est-ce pas qu'elle est charmante? (Silence de Maurice. Rémi, étonné, le regarde. Allant à Mathilde.) Comment trouvez-vous mon jeune homme? (Silence de Mathilde.) Elle aussi? qu'ont-ils donc? (Revenant à Maurice.) Dites donc quelque chose, vous êtes là comme le dieu du silence... c'est ridicule.

MAURICE.

Si je suis indiscret, madame, veuillez n'en accuser que M. Rémi, je vous prie, c'est lui qui m'a forcé...

RÉMI, à part.

Est-il maladroit! (Haut.) Forcé!... forcé!... C'est-à-dire qu'il grillait d'être forcé, et que si je n'avais pas insisté...

MATHILDE.

Donnez-moi, cher docteur, des nouvelles de Paris. Comment l'avez-vous laissé? bien triste, n'est-ce-pas?

RÉMI.

Mais non; pas trop... pas trop... Il y a foule partout. Aux théâtres, au musée... où l'on se presse encore pour admirer son dernier ouvrage... oui... un charmant portrait de femme...

MATHILDE.

Ah!

RÉMI.

D'une grâce... d'un fini...

MATHILDE, à part.

Celle, sans doute, pour laquelle il m'a oubliée.

RÉMI.

Je regrette que vous ne l'ayez pas vu, ça vous aurait fait plaisir.

MATHILDE.

Je suis bien mauvais juge.

RÉMI, à part.

Allons, impossible d'animer la conversation, on dirait qu'ils ont juré d'être maussades l'un pour l'autre. Ma foi! je les laisse; quand ils seront seuls, il faudra bien qu'ils se parlent. (Il va pour sortir.)

MATHILDE.

Où allez-vous donc, docteur...

RÉMI.

Faut-il vous le dire? à la cuisine... donner une consultation à votre chef! Peste! pendant mon séjour ici, je tiens à ce qu'il jouisse d'une parfaite santé... Je reviens. (Bas à Maurice.) Vous, tâchez de faire votre cour un peu mieux que vous n'avez commencé. (Il sort.)

SCÈNE V.

MATHILDE, MAURICE.

MATHILDE, à part.

Et ce docteur qui nous laisse!

MAURICE, de même.

Elle s'attend peut-être à des plaintes... à des reproches...

MATHILDE, de même.

J'espère, du moins, que M. Maurice en profitera pour prendre congé. Eh bien! il se tait!

MAURICE, de même.

Je ne lui donnerai pas ce plaisir.

MATHILDE, de même.

Même silence... Ah! il faut en finir. (Haut.) Monsieur...

MAURICE, se décidant presque en même temps.

Madame...

MATHILDE, s'arrêtant, à part.

Ah! il se décide enfin!

MAURICE.

Vous alliez parler, je crois?

MATHILDE.

Du tout, monsieur, je vous écoute.

MAURICE.

Recevez alors... toutes mes félicitations... sur... votre mariage.

MATHILDE, à part.

Comment! il ose...

MAURICE.

Il n'y avait certes pas à hésiter entre le parti brillant qui vous était offert et le pauvre artiste qui, pour toute fortune, n'avait que ses pinceaux.

MATHILDE.

Arrêtez, monsieur... le pauvre artiste avait écrit une lettre... qui lui sera rendue...

MAURICE, avec joie et surprise.

Quoi!... vous l'avez gardée!...

MATHILDE.

Cette lettre sollicitait une grâce... un simple ruban attaché aux barreaux de ma fenêtre... et l'on se sentait... disait-on, capable d'arriver à la gloire et à la fortune pour m'obtenir.

MAURICE.

Le ruban fut attaché!... et deux mois après... vous étiez la femme d'un autre!...

MATHILDE.

Oui, car deux jours après votre lettre vous étiez parti pour suivre jusqu'en Italie l'objet d'une nouvelle passion...

MAURICE.

Moi!... Qui vous a dit... qui a pu oser vous dire?...

MATHILDE.

Qu'importe?

MAURICE.

Mais on vous a trompée, madame!... Blessé, mourant, après une provocation sans motif, un duel imprévu...

MATHILDE.

Un duel!

MAURICE.

Oui, madame; je ne suis revenu à la vie que parce que j'ai cru vous voir au chevet de mon lit.

MATHILDE.

Qu'entends-je?

MAURICE.

Parce que j'ai cru que vous aviez pitié de mes souffrances, car, dans mon délire, il n'y avait pour moi qu'une femme au monde, et c'était toujours elle que je voyais!

MATHILDE.

Il se pourrait!...

MAURICE.

Tout à l'heure, j'ignorais chez qui le docteur m'avait amené; je le sais à présent, je suis... chez le comte Frédéric!

MATHILDE.

Ainsi, lorsque je vous accusais... lorsque je vous maudissais...

MAURICE.

Pour vous obtenir, madame, votre mari a employé des moyens que j'aurais repoussés... dont je n'aurais même jamais eu l'idée... il faut que son amour soit bien grand!

MATHILDE.

Hélas! cet amour n'a déjà causé que trop de malheurs... et si le comte vous retrouvait ici...

MAURICE.

Rassurez-vous, madame... peut-être le sort me devrait-il une revanche!... je ne la lui demanderai pas... le temps seulement de faire consentir le docteur à mon départ, sans qu'il puisse en soupçonner le motif... puis je prendrai congé de vous pour toujours...

MATHILDE.

Oh! merci, monsieur, merci! je le sens, je n'aurais jamais dû croire... Maurice... Maurice... me pardonnerez-vous?

MAURICE, saisissant la main qu'elle lui présente.

Mathilde!... je pardonnerai même à votre mari, madame, s'il vous rend heureuse. (Il sort vivement.)

SCÈNE VI.

MATHILDE, puis JULIETTE.

MATHILDE, seule.

Pauvre jeune homme! comme il m'aimait! Ah! je l'avais bien vu... et sans la ruse cruelle de mon mari... (Juliette entre.) C'est toi, viens donc vite... tu sais... ce jeune homme... dont je te parlais ce matin...

JULIETTE.

Oui, qui vous suivait partout, et qui, subitement...

MATHILDE.

Eh bien! ma chère, je viens d'en avoir... des nouvelles...

JULIETTE.

En vérité!... comme le sort est bizarre! Vous savez, ce... pauvre blessé?

MATHILDE.

Oui, que tu aimais, et qui ne te connaît même pas... Tu en sais quelque chose?

JULIETTE.

Mieux que cela.

MATHILDE.

Comment!

JULIETTE.

Je l'ai revu!

MATHILDE.

Tu l'as revu!... ils se sont donc donné le mot, car, pour être tout à fait franche... je te dirai que moi aussi...

JULIETTE.

Ah!... il est venu?

MATHILDE.

Oui, et je sais maintenant pourquoi il avait disparu!... un grand coup d'épée, ma chère, donné par mon mari, qui ne l'était pas encore, à ce pauvre jeune homme! et sans lui dire pourquoi. Tout à l'heure même il ignorait mon mariage : aussi juge de sa surprise et de sa douleur, quand M. Rémi...

JULIETTE, à part.

Ciel! (Haut.) C'est donc celui que le docteur vient... d'amener?

MATHILDE.

Tout juste... Eh bien! qu'as-tu donc? comme tu pâlis!... Ah! tu crains le retour de mon mari... rassure-toi!... M. Maurice... (Mouvement de Juliette.) C'est son nom... M. Maurice va partir... il est impossible de se montrer plus noble, plus généreux, plus délicat... dans une circonstance bien pénible pour lui, car... c'est pour toujours qu'il va s'éloigner... il le faut... et je vois bien... pauvre jeune homme!... qu'il m'aime plus que jamais...

JULIETTE, à part.

Mon Dieu!

MATHILDE.

Mais toi... où donc as-tu revu l'objet de tes sentiments... un peu romanesques?

JULIETTE, embarrassée.

Où... je l'ai revu?... Je me promenais... dans le parc... près de la grille... et... il a passé.

MATHILDE.

Voilà tout?

JULIETTE.

Voilà tout.

MATHILDE.

Et il ne s'est pas arrêté? il ne t'a pas parlé?

JULIETTE.

Il ne me connaît pas.

MATHILDE.

Ah! c'est vrai... Voilà de singulières nouvelles...

JULIETTE.

Je l'ai revu!

MATHILDE.

Comme une ombre... une vision... un seul instant... C'est un triste bonheur.

JULIETTE.

Je n'en ai jamais eu d'autres...

MATHILDE.

Pauvre enfant!... mais M. Maurice va venir... tu verras comme il est bien...

JULIETTE.

Je le connais... déjà...

MATHILDE.

En effet... c'est toi qui as reçu d'abord ces messieurs... mais chut!... on vient!... lui, sans doute... Ah! mon mari!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE COMTE FRÉDÉRIC.

LE COMTE.

Bonjour, ma chère Mathilde. (Il l'embrasse. Apercevant Juliette.) Eh! voilà ma petite Juliette!... Vous vous êtes donc enfin décidée à suspendre vos brillants travaux pour venir passer quelques jours auprès de Mathilde? merci, merci! Ma femme ne pourra plus prétendre qu'elle s'ennuie quand je courrai les champs. Mais ne m'a-t-on pas dit que le docteur était aussi arrivé?

MATHILDE, embarrassée.

Oui, mon ami... oui...

JULIETTE, vivement.

Je vais le prévenir que vous êtes ici.

LE COMTE, la retenant.

Un moment, un moment! J'aurai, certes, grand plaisir à voir le bon docteur, mais je n'en ai pas moins à voir ma petite Juliette... ma plus ancienne amie... après Mathilde. On dit donc que nous avons fait des progrès merveilleux dans l'art de chanter... Ce n'est pas étonnant avec la voix que vous aviez...

MATHILDE.

Mais, mon ami, le docteur sera fâché!

LE COMTE.

Rémi? allons donc! je voudrais bien voir cela. Où donc est-il?

MATHILDE.

Mais à la salle à manger.

LE COMTE.

Vraiment! dans ce cas, s'il était mécontent... ce serait d'être dérangé.

MATHILDE, bas à Juliette.

Je tremble à chaque instant que M. Maurice...

JULIETTE, de même.

Allez-y vous-même...

MATHILDE, de même.

Tu as raison. (Elle fait quelques pas pour sortir.)

LE COMTE.

Eh bien!... c'est vous qui nous quittez?

MATHILDE, revenant vivement.

Moi? du tout. Je regardais seulement si le docteur...

LE COMTE, à Juliette.

Et cette belle voix... est-ce au théâtre qu'on la destine?

JULIETTE.

Au théâtre! oh! je suis bien trop timide pour cela. Quand il faut seulement chanter dans un salon... j'ai peur... jugez donc de ce que je deviendrais... sur la scène.

LE COMTE.

Eh! parbleu! une grande cantatrice! mais je crois entendre le docteur. Il a l'air de se fâcher... A qui en a-t-il donc?

MATHILDE, bas à Juliette.

Maurice est avec lui!

JULIETTE.

Ah! je cours. (Rémi et Maurice paraissent.) Il est trop tard!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, RÉMI, MAURICE.

RÉMI, retenant Maurice.

Non, vous aurez beau dire, vous ne partirez pas ainsi!

LE COMTE, à part.

Que vois-je? Lui!... chez moi!

JULIETTE, à part.

Que Dieu nous protége!

RÉMI, continuant.

Madame la comtesse ne le souffrira pas.

MAURICE, s'avançant.

Pardon! madame... (Apercevant le comte, à part.) Son mari! (Au comte.) Monsieur...

LE COMTE, bas à Maurice.

Pas un mot devant ma femme!

RÉMI.

Eh! c'est ce cher comte!... j'ignorais... Mais vous ne pouviez arriver plus à propos.

MAURICE, à part.

Pauvre Mathilde!... son embarras me fait de la peine.

RÉMI, continuant.

Vous m'aiderez à triompher d'un entêté qui, à l'hospitalité offerte... par Madame...

LE COMTE, à part.

Ils sont d'intelligence. (Haut.) Quoi! monsieur, vous songeriez à nous quitter... cela n'est pas bien.

MAURICE.

Il serait indiscret à moi, monsieur le comte, de prolonger une visite... que le hasard seul...

RÉMI.

Mauvaise excuse... je vous prends à témoin, mon cher Frédéric; M. Maurice est mon ami, mon malade le plus cher! un jeune homme charmant, plein de...

LE COMTE.

Oh! je connais Monsieur, docteur, et depuis longtemps, ainsi que toutes ses brillantes qualités.

RÉMI.

Vraiment!

LE COMTE.

J'ai même des torts à réparer envers lui. Oui, une erreur, une méprise... et je brûle de lui témoigner toute... mon estime.

MATHILDE, à part.

Qu'entends-je?

RÉMI.

Eh bien! alors, accueilli par la femme, bien venu du mari...

LE COMTE, à Maurice.

Vous voyez, monsieur, que votre présence ici ne sera importune... à personne... vous nous resterez donc.

RÉMI.

D'autant plus que, tout à l'heure, il y avait consenti... Et puis, tout à coup, sans raison...

LE COMTE, à part.

Mon retour.

MATHILDE, avec effort.

Mais, docteur, peut-être avons-nous tort de tant insister.

LE COMTE, à part.

Elle veut l'éloigner.

MATHILDE, continuant.

Monsieur, sans doute, est réclamé par quelque devoir impérieux.

RÉMI.

Ah! si vous passez à l'ennemi!...

LE COMTE.

Soyez tranquille, docteur, monsieur est trop poli, trop bienveillant pour ne pas céder à mes instances. Il restera donc... ou je croirai qu'il me garde rancune, et que c'est moi qui le fais fuir.

MAURICE, avec feu.

Je reste, monsieur, je reste, puisque vous avez la bonté de l'exiger; je ne partirai que demain.

RÉMI.

A la bonne heure!

JULIETTE, à part.

Ils me font trembler.

LE COMTE.

Croyez, monsieur, que j'apprécie vivement une aussi aimable condescendance.

MAURICE, à part.

Oh! ma revanche!...

LE COMTE.

Je puis donc aller contremander votre départ?

MAURICE.

Mille pardons! monsieur le comte, c'est à moi...

LE COMTE.

N'oubliez pas, du moins, que nous avons votre parole. (Maurice sort.)

RÉMI, à part.

Hum!... ce garçon-là n'est pas guéri!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, hors MAURICE.

LE COMTE, revenant, à sa femme.

Eh! bien... qu'avez-vous donc, chère amie? vous êtes toute sombre. M'en voudriez-vous d'avoir retenu M. Maurice?

MATHILDE, troublée.

Moi!

LE COMTE.

Vous auriez tort... car c'est un aimable cavalier.

RÉMI.

N'est-ce pas?... je ne sais point ce qu'en pense Madame, mais moi... je trouve... comme monsieur le comte, que c'est un charmant cavalier.

LE COMTE.

Je ne comprends pas, en vérité, pourquoi vous avez mis si peu d'empressement à le retenir.

RÉMI.

Le fait est que vous avez été bien froide pour mon ami.

LE COMTE.

Mais peut-être avez-vous un motif?

MATHILDE, vivement.

Aucun... je vous jure... En ce moment... je suis un peu souffrante... voilà tout.

RÉMI.

Comment! et vous ne m'en dites rien!

LE COMTE.

Un peu de migraine... peut-être?

MATHILDE.

Justement.

LE COMTE.

Ah! la migraine!... c'est un mal... bien affreux!... et... à votre place... j'irais me reposer jusqu'au souper... Juliette voudra bien vous tenir compagnie. Moi... j'ai une consultation à demander au docteur.

MATHILDE.

Une consultation... et pour qui donc, monsieur?

LE COMTE.

Oh! rassurez-vous, ce n'est pas pour moi... c'est... pour un ami. (La reconduisant.) Quant à vous, chère Mathilde, vous allez vous soigner, n'est-ce pas? Prenez de la fleur d'oranger... beaucoup de fleur d'oranger!... c'est excellent pour la migraine... n'est-ce pas, docteur?

RÉMI.

Excellent... ça calme les nerfs... ça les détend...

MATHILDE, à part.

Oh! il faut que Maurice s'éloigne.

JULIETTE, de même.

Que veut-il donc au docteur? je le saurai. (Elles sortent.)

SCÈNE X.

LE COMTE, RÉMI.

LE COMTE, saisissant le bras de Rémi, et le faisant mettre bien en face de lui.

Savez-vous qui vous m'avez amené ici, docteur?

RÉMI.

Comment, si je le sais? puisque c'est mon ami... mon malade!... un jeune homme charmant!

LE COMTE.

Je veux bien croire à votre ignorance.

RÉMI, relevant la tête.

Plaît-il?

LE COMTE.

Et à votre sincérité!

RÉMI, se remettant.

Ah!

LE COMTE.

Mais, à votre insu, vous vous êtes associé à un complot infâme contre mon repos et contre mon honneur.

RÉMI.

Moi?...

LE COMTE.

En introduisant ici... l'amant de ma femme!

RÉMI.

Lui!... Maurice!...

LE COMTE.

Oui, Maurice, qui, il y a six mois, suivait partout Mathilde; Maurice, avec lequel je me suis battu; Maurice, que j'ai blessé!...

RÉMI.

Comment! c'est vous... qui... Eh bien! vous pouvez vous vanter de m'avoir donné de l'ouvrage.

LE COMTE.

Cette fois-ci, docteur, vous ne le guérirez pas, car, cette fois, ce sera un duel à mort entre nous. C'est ainsi, demain matin, que je compte faire l'ouverture de la chasse.

RÉMI.

Voilà une belle idée!... mais voyons, mon bon ami, calmez-vous un peu et raisonnons; puisque c'est moi qui l'ai amené... il n'est pas coupable d'être venu. Maintenant, il veut s'en aller... le plus simple est de le laisser partir.

LE COMTE.

Non pas!

RÉMI.

Non pas! non pas! Que diable! ceci n'est pas raisonnable, vous dites que c'est l'amant de votre femme... soit, je le veux bien.

LE COMTE.

Docteur!

RÉMI.

C'est-à-dire, non... je ne le veux pas... je ne le crois même pas; mais, s'il est ce que vous dites, pourquoi diantre le retenir?

LE COMTE.

Pour le tuer!

JULIETTE, qui paraît tout à coup, tombant sur une chaise et ne pouvant retenir un faible cri.

Ah!

LE COMTE, se retournant vivement.

Quelqu'un nous écoutait!... Juliette!

JULIETTE, très-troublée, cherchant à se contenir.

Oui!... c'est moi... monsieur le comte .. qui venais chercher M. le docteur... Madame la comtesse le demande.

RÉMI, examinant Juliette.

J'y vais, j'y vais. (A part.) Elle a tout entendu, et c'est un expédient qu'elle me fournit pour que je puisse me hâter de faire partir Maurice. (Haut.) Cette pauvre comtesse!... J'y vais. (Il sort.)

SCÈNE XI.

LE COMTE, JULIETTE.

LE COMTE.

Eh bien... vous n'accompagnez pas le docteur?

JULIETTE.

Non, monsieur le comte... il faut que je vous parle... j'ai quelque chose à vous demander.

LE COMTE.

A moi?

JULIETTE.

Oui... à vous... Ah! ne me refusez pas, je vous en supplie. (Tombant à genoux.) Grâce et pitié!...

LE COMTE.

Et pour qui donc, mon enfant?

JULIETTE.

Pour celui... que vous voulez..... tuer.

LE COMTE.

Pour M. Maurice!... oh! jamais!... lui qui, profitant de mon absence, venait comme un lâche dans ma maison...

JULIETTE, avec un grand effort.

Et si vous vous trompiez?... Si c'était pour moi?...

LE COMTE, stupéfait.

Pour vous!

JULIETTE.

Oui... pour moi.

LE COMTE.

Qu'osez-vous dire?

JULIETTE.

Si... même... à Paris... lorsqu'une première fois... votre main.... l'a frappé... elle s'était méprise?

LE COMTE.

Mais non, c'est impossible... vous me trompez... vous cherchez à me tromper... Juliette...

JULIETTE.

Ne venais-je pas souvent voir Mathilde?... N'étais-je pas sans cesse avec elle?... Et plus tard, depuis votre fatale erreur... n'est-ce pas moi qui ai soigné... veillé le pauvre blessé?... Demandez au docteur?

LE COMTE, après une pause.

Ainsi... c'était pour vous? (Juliette baisse la tête. A part.) Oh! si je pouvais le croire!... (Haut, brusquement.) Mais alors... pourquoi tous ces mystères? Qui donc s'est opposé à votre union?

JULIETTE.

Ah! c'est qu'il est d'une bonne famille... et moi... je ne suis que la fille d'un pauvre fermier.

LE COMTE.

Par exemple!... C'est un artiste, et vous, un jour, ne serez-vous pas célèbre?

JULIETTE.

Ses... parents... refusent.

LE COMTE.

Que vous veut-il alors? Pourquoi vous poursuivre jusque dans ma maison?

JULIETTE.

C'est qu'il m'avait demandé...

LE COMTE.

Parlez donc!...

JULIETTE.

Eh bien... c'est que... depuis longtemps... (A part.) Mon Dieu! que dire... (Haut.) Il attend, il espère...

LE COMTE.

Un rendez-vous?

JULIETTE, vivement.

Oh! mais... j'ai refusé!... je ne consentirai jamais...

LE COMTE, lui désignant une chaise près d'une table.

Mettez-vous là... (A part.) Si elle me trompe, je le saurai bientôt. (Prenant une plume et la mettant dans la main de Juliette.) Écrivez!...

JULIETTE.

Que j'écrive?... et à qui, mon Dieu?...

LE COMTE.

Vous allez le savoir. Vous aimez Maurice... il vous aime, m'avez-vous dit, vous devez donc tenir à sa vie... Eh bien... je la respecterai... je le promets, mais... à une condition...

JULIETTE.

Qu'exigez-vous?...

LE COMTE, la faisant asseoir.

Écrivez. (Dictant.) « Monsieur Maurice... il faut que je vous voie... que je vous parle... Trouvez-vous... ce soir... à minuit, dans... (Après avoir examiné.) le petit salon bleu... Il y va du repos de ma vie... »

JULIETTE, se levant.

Mais, monsieur, jamais je ne consentirai... jamais je ne signerai une pareille lettre...

LE COMTE, lui arrachant le papier des mains.

Eh! qui vous parle de la signer!... ne connaît-il pas votre écriture? (Il sonne, un valet paraît.) Remettez ce billet à M. Maurice (Bas.) dès que vous le verrez seul. (Le valet sort. — Revenant, à Juliette.) Pas un mot à qui que ce soit, surtout! Songez bien que ma promesse n'est qu'à ce prix... et que j'ai les yeux sur vous.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, RÉMI, MATHILDE.

LE COMTE, allant à sa femme.

Comment! c'est vous, chère amie!... Comme vous aviez fait appeler M. Rémi, je craignais que vous ne fussiez plus mal, et j'allais...

MATHILDE.

Les soins du bon docteur m'ont tout à fait remise.

LE COMTE.

Ah! tant mieux!... mais qu'avez-vous donc fait de M. Maurice? où donc est M. Maurice?

RÉMI.

Une affaire indispensable... une lettre, qu'il vient de recevoir... l'a forcé de prendre congé de madame la comtesse, en me chargeant pour vous, monsieur le comte...

LE COMTE, à part.

Malédiction!

JULIETTE, à part.

Nous sommes sauvés! (Ici le valet qui a porté la lettre paraît, parle bas à son maître et sort.)

LE COMTE, à part, avec joie.

On lui a remis ma lettre, il reviendra. (Prenant Rémi à l'écart.) Docteur!

RÉMI.

Monsieur le comte!

LE COMTE.

Je suis sûr que c'est vous qui l'avez fait partir.

RÉMI.

Moi!... vous croyez... Eh bien! oui, c'est moi; ma foi!... vous en direz ce que vous voudrez, mais j'aurais eu l'air de l'amener dans un guet-apens, pauvre garçon!... Ça ne me va pas du tout, et tout médecin que je suis, j'aime encore mieux prévenir une blessure... que de la guérir.. Ça vous étonne. Eh bien! c'est comme ça, c'est de famille, car j'ai un frère, avoué, qui arrange tous ses procès.

JULIETTE, bas, à la comtesse.

Êtes-vous bien sûre qu'il se soit éloigné?

MATHILDE, de même.

Oh! oui, il aurait trop craint de me compromettre.

UN VALET, annonçant.

Madame est servie.

LE COMTE.

Allons, docteur, la main à votre belle malade. Juliette veut-elle accepter la mienne?

JULIETTE.

Pardon... je resterai... et vais me retirer dans ma chambre, si vous le permettez.

LE COMTE.

Comment!... indisposée aussi?... C'est donc une épidémie! docteur, voyez-donc!

JULIETTE.

C'est inutile, je n'ai besoin... que de repos.

LE COMTE.

Allons, nous vous laissons. (Bas, en partant.) N'oubliez pas : ici... à minuit...

SCÈNE XIII.

JULIETTE, seule.

Seule enfin!... oh! mon Dieu... le voir... l'entendre encore, c'était, depuis six mois, mon vœu le plus cher... mon désir le plus ardent... Aujourd'hui... mon unique espoir est qu'il ne viendra pas... Oh! oui... il était parti... ma lettre n'aura pu lui être remise... Mais si je me trompais?... s'il vient... que lui dirai-je pour expliquer, pour excuser ma lettre? ne suis-je pas forcée de lui taire ce qui pourrait seul la justifier?... le danger

qui le menace... il voudrait le braver... Et quels seront sa surprise et ses regrets, lorsqu'à ma première parole il comprendra qu'il n'a devant lui qu'une inconnue... une étrangère... car, s'il revient, ce ne sera pas pour moi... sait-il seulement que je suis au monde... ce sera pour une autre... qu'il aime... pour laquelle il a déjà risqué sa vie... et pourtant... il faut que ce soit moi qui reste là... qui le reçoive... qui lui parle... au milieu de la nuit, si je ne veux pas qu'il meure... Mon pauvre cœur aura-t-il passé par assez d'épreuves !... (S'arrêtant pour écouter.) Non, rien encore... à chaque instant, mon trouble et mon effroi redoublent... (Ici on entend frapper au dehors à la fenêtre.) Ciel !... c'est lui ! oh ! je n'oserai jamais... (Elle fait quelques pas pour s'éloigner.) Et le comte qui est là... qui m'épie sans doute !... mon Dieu !.. Si je n'ouvre pas, il comprendra que je l'ai trompé, et Maurice est perdu ! ah !... (Elle va à la fenêtre, renverse le flambeau et ouvre sans hésiter.)

SCÈNE XIV.

JULIETTE, MAURICE. (Il fait nuit.)

MAURICE, sautant dans la chambre et tombant aux pieds de Juliette, immobile et troublée.

Oh ! madame, merci !... merci !... Vous avez voulu me parler une dernière fois, me dire que vous me plaigniez... soyez bénie !... Maintenant, j'aurai la force de supporter ma destinée... Mais vous vous taisez... Votre main tremble... vous repentiriez-vous de m'avoir écrit? d'avoir eu pitié de moi ?

JULIETTE, vivement.

Oh ! non...

MAURICE, qui s'est relevé.

Ciel !... qu'entends-je ? Ce n'est pas la voix...

JULIETTE, achevant.

De la comtesse ?... Non... monsieur Maurice : ce n'est pas elle non plus qui vous a écrit.

MAURICE.

Ce n'est pas elle !...

JULIETTE.

Mais, si c'était une personne qui a déjà veillé sur vous, qui veut y veiller encore, dont la destinée sera d'y veiller toujours ?

MAURICE.

Et qu'ai-je donc fait pour mériter un pareil dévouement ?

JULIETTE.

Vous avez été malheureux !

MAURICE.

Mon Dieu ! cet accent ! ces paroles !... Comment savez-vous ce que j'ai caché même à ma mère ? qui donc êtes-vous ? Ange ou démon, pourquoi m'avez-vous appelé ici ? Voulez-vous me perdre ou me sauver ?

JULIETTE.

Écoutez... monsieur... et ne vous hâtez pas surtout de me condamner. Cette pauvre jeune fille, dont le docteur vous parlait ce matin, a une grace à implorer de vous.

MAURICE.

La jeune fille dont il me parlait ?... Il ne se trompait donc pas ? C'est moi qui, dans mon délire... Quoi ! c'est à vous que je dois la vie ? et mes yeux n'ont jamais contemplé vos traits !... Ma bouche ne vous a jamais exprimé ma reconnaissance !... Ah ! parlez... ordonnez... Ma vie n'est-elle point à celle qui me l'a conservée ?

JULIETTE.

Eh bien... pardonnez-moi... plutôt que de m'exposer à mériter vos soupçons et votre mépris !.. oh ! j'aurais consenti à tout supporter, à tout souffrir !... mais une nécessité fatale... inflexible, m'a forcée... Oui, j'en prends le ciel à témoin, la prière que je vais vous adresser n'a d'autre but que votre seul et unique intérêt.

MAURICE.

Ah ! quelle qu'elle soit, j'y souscris d'avance.

JULIETTE.

Jurez alors... de ne jamais revoir la comtesse !

MAURICE.

La comtesse !...

JULIETTE.

Vous hésitez...

MAURICE.

Oh ! non... non... je le dois, je le veux... je le jure !...

JULIETTE, avec une joie contenue.

C'est bien !... partez donc... à l'instant même... quittez ces lieux... ce pays...

MAURICE.

M'éloigner... quand, pour la première fois, le hasard me conduit auprès de celle à qui je dois tant de reconnaissance... Partir... sans même... vous avoir vue...

JULIETTE.

Il le faut... Vous m'avez dit que je pouvais ordonner... eh bien... j'ordonne... ou plutot je supplie...

MAURICE.

Oh ! pas avant du moins que mes lèvres n'aient pressé cette main. (Il saisit la main de Juliette et la couvre de baisers.)

LE COMTE, qui vient de soulever la portière.

C'était bien pour elle ! (Juliette retire vivement sa main et fait quelques pas en arrière.)

MAURICE.

Je vous comprends, vous me rappelez à ma promesse... J'obéis... j'obéis... mais vous ne savez pas... vous ne pourrez jamais savoir le sacrifice que je vous fais. (Ici on entend le bruit de la porte que le comte ferme en se retirant.)

JULIETTE, à part.

Ciel ! le comte Frédéric !... il est là !... toujours... Si je laisse partir Maurice... il est perdu !

MAURICE, prenant sa résolution.

Adieu !... mon ange sauveur.

JULIETTE, lui saisissant le bras.

Restez ! (Maurice tombe à ses genoux. — La toile baisse.)

ACTE DEUXIÈME.

A Naples. — Un riche salon chez la cantatrice Julia.

SCÈNE I.

ZERLINE, PEBLO.

ZERLINE, assise, se donnant des airs, à Peblo debout, dans la tenue du respect.

Vous dites donc, mon cher, que vous entendez très-bien le service?

PEBLO.

Je sors de chez un ambassadeur.

ZERLINE.

Un ambassadeur?... ce n'est pas mal. Allons, allons, vous pouvez passer valet de chambre... chez une cantatrice.

PEBLO.

Mademoiselle comble mes vœux! Quand commencerai-je?

ZERLINE.

A l'instant. Oui, je crois que Madame sera contente de la figure de son nouveau serviteur.

PEBLO.

Ce qui veut dire que mademoiselle Zerline n'en est pas trop mécontente?

ZERLINE.

Peuh!... ça pourrait être mieux; mais enfin...

PEBLO.

J'espère que, pour mon activité et mon intelligence, Mademoiselle ne dira pas la même chose. Y a-t-il ici beaucoup de billets à porter, de rendez-vous mystérieux à donner ou à contremander, de factions à faire, de ruses, de défaites, d'expédients à trouver?...

ZERLINE.

Hein?... chez qui croyez-vous donc être ici?

PEBLO.

Eh! mais, chez une grande cantatrice, la gloire du théâtre Saint-Charles, la célèbre Julia, qui daigne quelquefois...

ZERLINE.

Apprenez, monsieur le valet de chambre, que Madame ne daigne pas... n'a jamais daigné!... c'est ce que vous sauriez, si vous étiez seulement depuis hier à son service.

PEBLO.

Comment! une femme belle, jeune, adorée, qui reçoit de toutes parts des offres de diamants, de terres, de châteaux...

ZERLINE.

Ça ne les ruine pas, Madame n'accepte rien.

PEBLO.

Rien! Ah çà ! elle n'est donc pas de ce pays?

ZERLINE.

Monsieur Peblo!... (Geste d'excuses de Peblo.) apprenez que Madame aime mieux... donner... que recevoir...

PEBLO.

Ainsi, parmi tous ces seigneurs qui l'entourent, il n'y en a pas un seul qui puisse espérer...

ZERLINE.

Pas un.

PEBLO.

Quoi! pas même ce beau comte Frédéric, le secrétaire de l'ambassade de France?

ZERLINE.

Ah! bien, oui! lui moins que tout autre.

PEBLO.

Cependant, on dit que, déjà à Milan, il soupirait pour elle.

ZERLINE.

Et quand nous serons à Vienne, il aura soupiré à Naples et n'en sera pas plus avancé. Madame le connaît de trop longue date.

PEBLO.

Raison de plus.

ZERLINE.

Oui, ordinairement; mais il paraît qu'elle connaît aussi... sa femme.

PEBLO.

Ah!... il est marié?

ZERLINE.

A une petite femme charmante! quelle horreur! hein? Et puis, n'est-il pas l'adorateur avoué de la signora Angiolina, notre seconde chanteuse!

PEBLO.

C'est peut-être justement pour cela qu'il veut s'élever jusqu'à la première.

ZERLINE.

Il n'y a qu'une seule personne ici pour qui Madame...

PEBLO.

Ah! il y a donc quelqu'un? Vous voyez bien! qui donc? qui donc?

ZERLINE.

M. Rémi, qui la suit, qui l'accompagne partout.

PEBLO.

Le vieux docteur! quelle plaisanterie! il a plus de soixante ans! celui-là ne fera pas de jaloux, par exemple! Là, voyons, mademoiselle Zerline, entre nous, il y en a un autre?

ZERLINE.

Eh bien! non, parole d'honneur! Au reste, la sagesse réussit parfaitement à Madame; car plus elle se montre insensible, plus ils se donnent tous le mot pour l'adorer et pour l'applaudir.

PEBLO.

Oh! pour l'applaudir... On disait pourtant hier, chez la seconde chanteuse, que, depuis quelques jours... dans les plus beaux endroits...

ZERLINE, écoutant.

On a sonné!... Madame, sans doute.

PEBLO.

Un bruit fatal se fait entendre. (Il fait le geste de siffler.)

ZERLINE.

La seconde chanteuse est une mauvaise langue.

PEBLO.

La seconde chanteuse a dit la vérité.

ZERLINE.

Mais allez donc ouvrir! (Elle pousse Peblo dehors.) C'est un complot, un indigne complot contre Madame, bien sûr.

SCÈNE II.

ZERLINE, JULIETTE, puis RÉMI.

JULIETTE, entrant, et jetant sa mantille à Zerline.

Eh bien, Zerline?

ZERLINE.

Eh bien! madame, on n'a pas trouvé la personne; mais j'ai renvoyé de nouveau et avant une heure, sans doute, vos ordres seront exécutés.

JULIETTE.

Bien. Silence.

RÉMI, entrant, chargé de fleurs et de couronnes.

Ah! j'arrive enfin!... je n'en suis pas fâché. Il est doux de succomber sous le poids des couronnes, mais à la longue, ça pourrait lasser. (A Zerline.) Tiens, petite, débarrasse-moi de tout cela.

ZERLINE.

Oh! les belles fleurs!

RÉMI.

N'est-ce pas?

JULIETTE, qui s'est laissée aller sur un siége, à elle-même.

Oui, je sortirai de cet horrible situation... il le faut... je le veux!

ZERLINE.

Dieu! y en a-t-il! il paraît que Madame a eu un fameux succès!

RÉMI.

Est-ce que ça peut être autrement? chaque fois elle se surpasse elle-même. Aussi, c'étaient des applaudissements, des cris, des trépignements... (A part.) Pourvu qu'elle n'ait pas entendu autre chose!

ZERLINE.

Demain, ce sera encore mieux.

RÉMI.

Mieux!

ZERLINE.

Sans doute, Madame joue son plus beau rôle... et au bénéfice des pauvres!... Madame n'a plus rien à m'ordonner?...

JULIETTE.

Non, mon enfant.

ZERLINE, emportant les fleurs dans son tablier.

Je vais embaumer toute la maison.

RÉMI, courant après Zerline.

Ah! encore un dans ma poche. (Il lui donne un bouquet.) J'en avais partout.

JULIETTE, à elle-même.

Lui!... Maurice!... pour qui j'aurais donné ma vie!...

RÉMI, revenant à Juliette.

Eh bien, ma chère enfant, vous êtes satisfaite de votre succès, j'espère?

JULIETTE.

Oh! très-satisfaite, mon ami. Demain... je jouerai... pour la dernière fois.

RÉMI.

Hein? qu'est-ce que vous dites là? (A part.) Elle a entendu ce maudit sifflet. (Haut.) Vous! quitter le théâtre, lorsque la salle Saint-Charles ne peut contenir le flot de spectateurs qui l'assiége pour vous entendre!

JULIETTE.

Que m'importe!

RÉMI.

Mais ce pauvre directeur... le voilà ruiné.

JULIETTE.

Le dédit que je lui payerai le dédommagera.

RÉMI.

Mais ça n'a pas le sens commun! C'est jeter une fortune par la fenêtre!

JULIETTE.

Je suis trop riche.

RÉMI.

Et les pauvres! Non, vous n'avez pas le droit de renoncer à mettre en lumière un talent qui vous permet de faire tant de bien. Ce serait une indignité... un vol.

JULIETTE.

J'abandonnerai aux malheureux tout ce que je possède.

RÉMI.

Tout! Voilà une belle idée, par exemple. Et vous, que ferez-vous, s'il vous plaît?

JULIETTE.

Eh bien... je donnerai des leçons.

RÉMI.

Vous, professeur!... renoncer à la gloire!

JULIETTE.

Oh! la gloire de faire des roulades... et d'être sifflée!...

RÉMI.

Allons, bon, parce qu'il s'est trouvé un misérable... un seul! un malheureux déshérité... sourd peut-être!... je suis sûr que c'est un sourd... qui n'a pu comprendre ce qu'il y a de sublime dans vos accents, tous vos succès passés ne sont plus rien pour vous?...

JULIETTE.

Eh bien, oui, docteur, je le confesse.

RÉMI.

Mais c'est de la folie! car enfin qu'est-ce que prouve un malheureux coup de sifflet, un seul!... la belle démonstration! le beau raisonnement! (Il siffle.)

JULIETTE.

Ah! vous ne savez pas, docteur, tout ce qu'il y a de puissance dans cette contradition... brutale, si vous voulez, mais hardie, mais absolue, d'un sentiment même universel; vous ne savez pas comme le doute, à l'instant, vient ébranler, anéantir les convictions les plus profondes! Un blâme, mon ami, un seul blâme au théâtre a plus de crédit que cent éloges sur le pauvre artiste interdit et confus. Il est blessé à mort, docteur, et rien ne peut lui rendre ce feu sacré, cette confiance, qu'une minute vient de lui faire perdre à jamais.

RÉMI.

Non, non, c'est impossible, vous n'êtes pas découragée à ce point. Et puis je vous connais, l'amour-propre ne vous laisserait pas blessée ainsi. Non, ce chagrin amer, profond, qui s'est emparé de votre âme, pauvre enfant! il vous avait déjà frappée en France, chez la comtesse Mathilde, lorsqu'elle me fit appeler près de vous. Jamais je ne vis une révolution si prompte et si terrible! La veille, brillante de santé; le lendemain, malade à mourir de désespoir! Oui, de désespoir.

JULIETTE.

Oh! je serais morte sans vous, docteur, sans votre généreux dévouement, sans votre amitié.

RÉMI.

Hum!... ce n'est pas cela qui vous a sauvée, mais bien certain journal lu, par hasard, devant vous, et annonçant les débuts d'une jeune cantatrice à l'Opéra de Milan. Et moi aussi, je serai admirée et applaudie, dites-vous avec exaltation! Et quelques semaines après, un astre nouveau brillait sur l'Italie, vous étiez radieuse de santé...

JULIETTE.

Et vous, mon ami, oh! je ne l'oublierai jamais, pour suivre, pour protéger une pauvre orpheline, vous avez tout quitté, votre pays, vos malades...

RÉMI.

Oh! des malades... on en trouve partout... malheureusement; mais une Juliette, une perfection qui vous aime, que vous aimez comme votre propre fille... Oui, dès que je vous ai vue, à l'instant, j'ai senti là que j'irais au bout du monde, que je me jetterais au feu pour vous éviter un chagrin; et quand je pense qu'il y a quinze jours à peine nous étions si heureux, si tranquilles! que cela est venu fondre sur vous, là, tout à coup, que je n'ai pu l'empêcher...

JULIETTE.

Hélas!

RÉMI.

Quoi! tant de chagrin pour un son... très-aigre, il est vrai, mais si petit!... si petit!... une porte mal graissée, peut-être...

JULIETTE.

Non, non, ne cherchez pas à m'abuser, et qui vous dit d'ailleurs que je mérite autre chose?...

RÉMI.

Qui? moi qui m'y connais. Moi, qui n'ai eu que deux passions dans ma vie, la médecine... passion malheureuse... souvent, et votre voix qui n'a jamais trahi mes espérances, elle! qui me rend meilleur... plus habile, qui m'inspire enfin!... Oui, quand je l'entends, je deviens un autre homme... mes idées sont plus lucides, et je lui dois mes plus belles cures.

JULIETTE.

Bon docteur!

RÉMI.

Et vous abandonneriez la musique parce qu'un lâche ennemi...

JULIETTE.

Je ne dois pas en avoir. Je n'ai fait de mal à personne.

RÉMI.

Et vos camarades! écrasés, humiliés par votre talent! non, non, je vous le dis, cet homme qui, depuis huit jours, ne manque pas une de vos représentations, qui attend le dernier mot de votre rôle, l'instant où la salle entière croule sous les applaudissements pour... pour... je ne puis prononcer ce mot-là; il est gagné, il est payé, vous dis-je, parbleu! ça saute aux yeux.

JULIETTE, souriant.

Vous voulez dire... aux oreilles.

RÉMI, vivement.

Non pas. Je me les bouche: mais d'où vient-il? d'où sort-il, cet affreux bandit? oh! je le saurai!

JULIETTE.

Inutile, mon ami. Je sens qu'il est temps de me reposer. Oui, le métier que je fais n'a plus d'attraits pour moi... il m'excède... il me tue.

RÉMI.

Il y a quinze jours vous disiez le contraire.

JULIETTE.

Ah! il y a quinze jours!... tout était encore pour moi espérance et bonheur!... Je venais d'arriver à Naples précédée d'une réputation que chaque ville d'Italie avait vu croître et grandir; je me disais: Quand mon nom sera dans toutes les bouches, il est impossible qu'il ne vienne pas jusqu'à lui! quand il sera prononcé par tous avec transport et admiration, il est impossible que... lui aussi, ne désire pas et m'entendre et me voir.

RÉMI.

Lui!... qui, lui?... voilà un... lui!... bien imprévu, par exemple! comment se fait-il que moi, votre ami, je ne connaisse pas... lui?... je n'aie même jamais entendu parler... de lui?...

JULIETTE.

Ah! pardonnez-moi, ce n'est pas manque de confiance, allez; vous ne le croyez pas? mais j'at-

tendais le jour où je pourrais vous dire comme à un père : J'aime quelqu'un... depuis longtemps... oh! depuis longtemps! ce quelqu'un... ne me connait pas... ne... m'aime pas... mais... il m'admire. De l'admiration... à l'amour... qui sait?... l'intervalle n'est pas... infranchissable... et je croyais ainsi arriver à être heureuse... Hélas! je suis arrivée à être sifflée!!... et sifflée... (Après une pause.) devant lui! sous ses yeux; car il est à Naples! Oh! c'est pour en mourir!...

RÉMI.

Pauvre enfant! et il y a huit jours que cela dure... et rien, rien à votre vieil ami... Comme vous avez dû souffrir! Oh! le monstre!... siffler un cœur... non, non, un talent comme celui-là!... il faut que ce soit un tigre... et encore, ces animaux aimaient la musique, puisqu'ils accouraient aux accents d'Orphée... et ne le sifflaient pas! tandis que lui...

JULIETTE, avec émotion.

Alors... mon cher docteur... il m'est venu une idée... j'ai trouvé un moyen...

RÉMI, vivement.

D'imposer silence à ce... Vous vouliez le faire tuer peut-être?

JULIETTE.

Oh! docteur!..

RÉMI.

Écoutez donc, nous sommes en Italie, le pays des bravi... d'ailleurs, il vous tue bien, lui!... et dix fois pour une. Le grand silence!... je ne connais que ça avec un pareil...

JULIETTE.

Je ne sais pas si vous m'approuverez... mais j'ai pensé... j'ai cru... que le meilleur moyen était... de voir moi-même...

RÉMI.

Ce monstre?... en voilà une idée!... Eh! mais... elle n'est peut-être pas si mauvaise... que dis-je? elle est excellente! Quand le monstre sera devant vous... quand il vous entendra... car... que vous parliez ou que vous chantiez... c'est toujours de la musique; quand vous lui direz de votre douce voix : Pourquoi me siffles-tu, coquin, brigand?...

JULIETTE.

Oh!...

RÉMI.

Non, vous ne lui direz pas cela? pourtant!... enfin, mettons que vous lui disiez : Pourquoi me sifflez-vous, monsieur?... que voulez-vous qu'il réponde? le scélérat ne pourra que tomber à vos pieds et demander pardon de son infamie.

JULIETTE.

Je ne me montrerai pas si exigeante.

RÉMI.

Eh bien, vous aurez tort, grand tort! Ah! si c'était moi!... enfin, si ce moyen ne réussit pas, nous pourrons toujours recourir à l'autre.

JULIETTE.

Encore!... on dirait que vous devenez cruel.

RÉMI.

Sauvage!... avec vos ennemis. Et quand devez-vous le voir?

JULIETTE.

Peut-être aujourd'hui... tout à l'heure.

RÉMI.

Allons, allons, essayez. Moi, pendant ce temps, je vais voir mes malades. (Tirant sa montre. Ah! mon Dieu! j'ai laissé passer l'heure! Vous me faites tout oublier, petite magicienne!

JULIETTE.

Je crains bien d'avoir perdu ma baguette.

RÉMI.

Ta, ta, ta! je cours, mais je reviens, et si vous avez besoin d'aide...

JULIETTE.

N'êtes-vous pas mon seul ami?... (Il lui baise la main et va sortir.) Ah! n'oubliez pas, je vous prie, de dire que je n'y suis pour personne. (Rémi sort.)

SCÈNE III.

JULIETTE, MATHILDE.

MATHILDE, entrant vivement par le côté opposé.

Excepté pour moi.

JULIETTE.

Que vois-je? Mathilde ici!... à Naples, dans mes bras!

MATHILDE.

Oui, ma chère Juliette.

JULIETTE.

Ton mari t'a donc priée, pressée de venir le rejoindre? Ah! c'est bien, cela; mais c'est singulier! il ne m'en a rien dit.

MATHILDE.

C'est tout simple, au contraire, car il n'en a rien fait.

JULIETTE.

Comment?

MATHILDE.

Depuis deux mois, je n'ai même reçu aucune nouvelle de lui.

JULIETTE.

Depuis deux mois! oh!...

MATHILDE.

Et alors je me suis décidée... à venir en chercher moi-même.

JULIETTE.

Pauvre Mathilde!

MATHILDE.

Oui, plains-moi! Tu ne sais pas tout ce que j'ai souffert, ce que je souffre encore! Juliette, je suis bien changée, va! ce mari que j'ai presque épousé... malgré moi, par dépit... je l'aime maintenant! oui... je l'aime!

JULIETTE.

Et tu veux que je te plaigne! Je ne vois pas trop comment cela peut être un... malheur, d'aimer son mari.

MATHILDE.

Et s'il ne vous aime pas, lui !

JULIETTE.

Ah! oui, tu as raison. C'est affreux alors... heureusement, c'est impossible.

MATHILDE.

On voit bien que tu n'es pas mariée.

JULIETTE.

Cela ne sauve pas toujours de la douleur de n'être pas aimée... par celui qu'on aime.

MATHILDE.

Que veux-tu dire ?

JULIETTE.

Parlons de toi, d'abord.

MATHILDE.

Oh! moi... je suis bien malheureuse! Tu te rappelles la jalousie de mon mari, mon embarras, mes craintes à la vue de ce jeune homme amené chez moi par ce bon docteur qui ne savait pas... Eh bien, ma chère, depuis ce jour, ou plutôt cette nuit où il quitta le château, restée seule avec mon mari, Frédéric me témoigna tant d'empressement, tant de tendresse, qu'il m'apparut sous un tout autre aspect. Je ne vis plus même dans ce duel avec M. Maurice qu'une preuve d'amour, et je lui donnai toute mon âme.

JULIETTE.

Ah ! que tu as bien fait !

MATHILDE.

Oui, et sais-tu comment j'en ai été récompensée! Oh! je fus bien heureuse pendant six mois! mais bientôt commença pour moi le supplice de l'enfer. Mon mari, depuis longtemps, désirait une place de secrétaire d'ambassade... Sans lui rien dire et par le crédit de mon oncle, j'en obtins une pour lui à Naples. Je m'attendais à être remerciée, embrassée!... Voici comment il reçut cette nouvelle : A Naples! s'écria-t-il avec colère, c'est à Naples que vous m'avez fait nommer! Je partirai seul ; vous ne pouvez m'y suivre, je ne le souffrirai pas. Larmes, prières, rien ne put le fléchir, et il partit seul, sans même m'avoir appris le motif d'une telle résolution.

JULIETTE.

Je connais ce motif, moi, Mathilde ! tu ne dois pas en vouloir à ton mari. Il ne pouvait t'emmener.

MATHILDE.

Et pourquoi?

JULIETTE.

Sa détermination te prouve son amour.

MATHILDE.

Son amour...

JULIETTE.

Oui, je t'expliquerai, tu sauras... Continue, continue.

MATHILDE.

D'abord, Frédéric m'écrivit souvent. Il me suppliait d'obtenir son changement. Malheureusement je ne pus réussir. Alors ses lettres devinrent plus rares, plus froides. Inquiète, je pris des informations! et j'appris... Ah! Juliette, c'est affreux!... je suis jalouse!

JULIETTE.

Jalouse!... (A part.) Pauvre Mathilde! elle sait donc... (Haut.) On t'a trompée, sans doute.

MATHILDE.

Non, non; tu dois connaître la signora Angiolina?

JULIETTE.

Oui, une seconde chanteuse du théâtre Saint-Charles; sans voix, sans talent, sans beauté.

MATHILDE.

Eh bien... c'est pour cette femme que Frédéric m'oublie.

JULIETTE.

T'oublier! toi, si charmante! non, il t'aime toujours, et dès qu'il te verra...

MATHILDE.

Ah! je vais à l'instant...

JULIETTE.

Un peu de patience... tu commenceras par rester chez moi.

MATHILDE.

Sans faire savoir à mon mari?...

JULIETTE.

Il le faut pour qu'il te remercie d'être venue.

MATHILDE.

Oh! si cela était possible! Si je te devais un pareil bonheur!...

JULIETTE.

Tu me le devras. Mais j'entends du bruit. Quelqu'un qui vient de forcer ma consigne. Sauve-toi, là, dans ma chambre, qui sera la tienne.

MATHILDE, écoutant.

Cette voix... si c'était...

JULIETTE.

Raison de plus. (Elle la pousse et ferme la porte sur elle.)

SCÈNE IV.

JULIETTE, LE COMTE FRÉDÉRIC.

LE COMTE, entrant malgré Peblo.

Je te dis que la défense n'est pas pour moi.

JULIETTE, surprise et mécontente.

Monsieur le comte!...

LE COMTE.

Ah! ma chère Juliette me permettra bien d'agir un peu avec elle... en camarade d'enfance. Que diable, les jeux innocents n'ont pas été inventés pour qu'on se traitât dix ans après avec gêne et cérémonie.

JULIETTE.

Je me souviendrai toujours d'autrefois, monsieur le comte, mais souffrante et fatiguée...

LE COMTE.

Vous préféreriez la visite du médecin... à la mienne, c'est tout simple. Eh bien... c'est comme médecin que j'ai forcé votre consigne.

JULIETTE, souriant.

Ah!... alors... je vous dirai que je me porte bien.

LE COMTE.

Ceci est une malice... mais non une vérité, car vous êtes malade, je le sais, et moi, plus habile que le bon docteur qui sort d'ici, j'ai deviné la cause de votre mal, et... le moyen de le guérir.

JULIETTE.

Vous?...

LE COMTE.

Mon Dieu! oui, il suffira tout simplement d'un petit coup... de lancette.

JULIETTE.

Que voulez-vous dire?

LE COMTE.

Que j'ai mis mes gens sur les traces d'un misérable qui ose protester contre l'enthousiasme universel; que dans un quart d'heure je saurai son nom et son adresse, et que...

JULIETTE.

C'est inutile, monsieur le comte.

LE COMTE.

Plaît-il? comment?

JULIETTE.

Tout à fait inutile de vous déranger. J'ai pris... mes mesures, et ce qui s'est passé... ne se renouvellera plus.

LE COMTE, piqué.

Ah! je comprends... un autre... plus heureux que moi m'a devancé... a déjà découvert et puni sans doute celui...

JULIETTE.

Le punir?... et de quoi?... Non, monsieur le comte, toute princesse de théâtre que je sois, à la moindre blessure faite à mon amour-propre, je ne crie pas: Holà! gardes, à moi! J'ai un moyen beaucoup plus simple... et j'en use.

LE COMTE.

Peut-on du moins savoir?...

JULIETTE.

Ah! ceci est mon secret.

LE COMTE.

Ainsi vous refusez mes offres?

JULIETTE, souriant.

J'accepte... votre neutralité.

LE COMTE.

Neutre!... eh bien, il est joli, mon rôle! Et moi qui comptais sur le petit service que je voulais vous rendre pour... pour vous demander... quelque chose...

JULIETTE.

Parlez toujours, monsieur le comte. Le mari de ma meilleure amie, de Mathilde...

LE COMTE, vivement.

Mathilde!... ah! ne me parlez pas de Mathilde... que je veux, que je dois oublier!

JULIETTE.

L'oublier! vous?

LE COMTE, avec amertume.

Oh! vous pouvez vous rassurer. Mathilde ne s'en plaindra pas... au contraire! depuis longtemps, elle m'en a donné l'exemple. Et puis... c'est une manière d'excuser ses torts, de n'avoir plus rien à lui reprocher.

JULIETTE.

Eh quoi! monsieur le comte, vous serez donc toujours jaloux?

LE COMTE.

Oui... mais je ne puis plus l'être que d'une seule personne, Juliette... c'est de vous!

JULIETTE.

De moi?...

LE COMTE.

Oui, de vous! car, aujourd'hui, c'est vous que j'aime!

JULIETTE, à part.

L'indigne!

LE COMTE.

Que j'aime avec passion!

JULIETTE, riant.

Ah! ah! ah! ah! C'est-à-dire que vous croyez m'aimer (Changeant de ton.), et que vous me méprisez beaucoup.

LE COMTE.

Vous! un ange de beauté, de bonté! que tout le monde devrait adorer à genoux! Non, non, vous seule pouvez régner sur un cœur dont votre généreuse amitié a fermé les blessures.

JULIETTE, avec ironie.

Vous croyez? Et voilà tout ce que vous aviez à me dire?

LE COMTE.

Pas autre chose. Et maintenant j'attends votre réponse.

JULIETTE.

Ma réponse? (Elle réfléchit un instant, puis avec résolution et fermeté.) Mettez-vous là. (Elle lui montre une table.)

LE COMTE, étonné.

Comment?

JULIETTE.

Je vais vous la dicter.

LE COMTE.

Votre réponse? Voilà qui est original, par exemple!

JULIETTE.

Ah! vous êtes bien peu empressé de savoir...

LE COMTE, s'asseyant.

M'y voici! m'y voici!

JULIETTE, dictant.

Ma chère amie...

LE COMTE.

Pardon! Une question seulement. Est-ce moi qui signerai cela?

JULIETTE.

Curieux! (Dictant.) Ma chère amie, je n'aime pas, je n'ai jamais aimé Angiolina.

LE COMTE.

Moi !... mais je n'y ai jamais pensé ! (A part.) Je comprends; elle est jalouse. (Haut.) Et vous avez pu croire que je l'aimais, vous, Juliette !

JULIETTE.

Vous voyez bien que non, puisque je vous fais écrire le contraire.

LE COMTE.

Et c'est me rendre justice. Une femme sans beauté, sans voix, sans esprit... il faudrait être fou !

JULIETTE, dictant.

Une femme sans beauté, sans voix, sans esprit... (Parlé.) Je n'aurais pas mieux trouvé, c'est cela.

LE COMTE.

Comment ! il faut écrire...

JULIETTE.

Ce que vous pensez? Certainement...

LE COMTE, à part.

Elle veut envoyer ce billet à Angiolina; après tout, que m'importe !

JULIETTE, dictant.

Sans esprit. (Parlé.) Ajoutez : (Dictant.) On m'a indignement calomnié. Je n'aime et n'aimerai... jamais que toi...

LE COMTE, tombant aux pieds de Juliette.

Oh! je le jure avec transport, et...

JULIETTE.

Eh bien, que faites-vous donc? Je n'ai pas encore fini. A votre place! à votre place!

LE COMTE, se relevant.

Ah!... ce n'est pas encore fini ?

JULIETTE.

Mais non. (Le comte se rassied. Dictant.) On m'a indignement calomnié... je n'aime et n'aimerai jamais que toi. (Le comte écrit.)

MATHILDE, entr'ouvrant la porte.

Ah! c'était bien lui!... et je ne puis résister...

JULIETTE, l'arrêtant, bas.

Que fais-tu? pas encore! silence! il t'écrit.

MATHILDE, de même.

Pourquoi?

JULIETTE.

Bientôt tu le sauras. Rentre vite ! (Elle la pousse et referme la porte sur elle.)

LE COMTE, relevant la tête.

Jamais... que toi...

JULIETTE, dictant.

Que toi! Je te le jure à deux genoux, et je t'attends (Appuyant.), ô ma chère Mathilde!

LE COMTE, se levant.

Comment! c'est à ma femme!... (S'efforçant de rire.) Ah! ah! ah! ah! la plaisanterie!... Mais, comme Mathilde a refusé de me suivre...

JULIETTE, à part.

Menteur! (Haut.) C'est singulier! car aujourd'hui elle brûle de vous rejoindre.

LE COMTE, à part.

L'on se moque de moi !...

JULIETTE.

Eh bien... écrivez donc!

LE COMTE.

Écrivez, écrivez!... Est-ce que vous croyez sérieusement que je serai assez...

JULIETTE.

Je vois que monsieur le comte est plus habitué à commander qu'à obéir : mais peut-être serait-il moins étonné de ma demande, s'il daignait se rappeler... certaine lettre écrite... par moi, et... dictée... par lui, un certain soir, dans son château de Picardie.

LE COMTE.

C'est, ma foi ! vrai. Oh ! ces femmes !... sont-elles rancunières ! Oui, oui, je vous vois encore tremblante... émue, à mes genoux... comme j'étais tout à l'heure aux vôtres... Ah! vous étiez déjà bien belle... bien dramatique ainsi... et vous faisiez autant de façons pour écrire... à un amant...

JULIETTE.

Que vous en faites pour écrire... à votre femme.

LE COMTE.

Comme vous y allez!... Si vous croyez que c'est la même chose!... Vous aviez grand'peur pour cet artiste. Oui, un heureux coquin, ma foi !... oublié, j'espère, depuis longtemps.

JULIETTE.

Qui sait? Dans notre état, monsieur le comte, nous sommes obligés d'avoir beaucoup de mémoire.

LE COMTE.

Allons donc! pas possible!

JULIETTE.

Il paraît qu'il n'en est pas ainsi chez messieurs les diplomates.

LE COMTE.

Comment! vous penseriez encore à ce petit monsieur? quand nous sommes à Naples... au bout du monde?

JULIETTE.

Les sentiments que j'éprouve sont très-ignorants... en géographie, je vous jure.

LE COMTE.

Juliette! Juliette!... vous êtes impitoyable!

JULIETTE.

Monsieur le comte, vous m'avez imposé... un malheur... je vous épargne un remords... lequel de nous deux est le plus impitoyable ?

LE COMTE.

Que voulez-vous dire ?

JULIETTE.

Oublions le passé, comte, ne songeons qu'au présent. Me laissez-vous libre d'envoyer cette lettre?

LE COMTE.

Cette lettre... (A part.) Si je refuse... je me perds. (Haut.) Eh bien, oui, vous le pouvez.

JULIETTE.

Ah! merci, comte, merci! (Elle court la prendre et revient près de la porte de sa chambre.)

LE COMTE, allant prendre son chapeau sur une causeuse placée en face de la porte de la chambre de Juliette, et au-dessus de laquelle est une glace.

Vous le voyez, je vous obéis aveuglément.

MATHILDE, entr'ouvrant la porte.

Eh bien?

JULIETTE.

Voici la lettre. (Elle la lui passe et referme vivement la porte.)

LE COMTE, qui a vu Mathilde dans la glace.

Ciel! est-ce une illusion? (Il se retourne vivement, court vers la porte et se trouve en face de Juliette.)

JULIETTE, l'arrêtant.

Où allez-vous donc?

LE COMTE.

Il y a quelqu'un dans votre chambre?

JULIETTE.

Sans doute... Zerline.

LE COMTE.

Vous croyez?... (A part.) Ce n'est pas Zerline que je viens de voir! (Haut.) Mais je vous laisse. Je n'ai déjà que trop prolongé ma visite... Adieu, madame! (Il salue; sortant, à part.) Oh! ce mystère!... bientôt, je saurai si c'est ma femme.

SCÈNE V.

JULIETTE, MATHILDE.

MATHILDE, sortant de la chambre avec précaution d'abord, puis courant à Juliette.

Ah! ma chère Juliette! si tu savais!... la lettre que tu viens de me donner?... Il m'attend... il me désire!... il n'aime pas cette Angiolina!

JULIETTE.

Il n'aime... et n'aimera jamais que toi... si tu le veux.

MATHILDE.

Comment, si je le veux? Peux-tu en douter, toi qui m'as vue si malheureuse de son abandon?

JULIETTE.

Ainsi... c'est bien pour... ton mari... que tu es venue?

MATHILDE.

Eh! pour qui donc, mon Dieu?

JULIETTE.

Qui sait? caprice... fantaisie... souvenir.

MATHILDE.

Oh! non, non! je ne me souviens, je ne veux me souvenir que d'une seule chose... c'est qu'il m'aime, c'est qu'il m'attend!... Comme il sera surpris, comme il sera heureux, quand le jour même où il m'appelle près de lui, où il me croit encore à Paris, il me verra à Naples, dans ses bras!... comme si une fée venait d'exaucer son désir.

JULIETTE.

Ah! oui... il sera surpris, à coup sûr!

MATHILDE, la regardant.

Et heureux?

JULIETTE.

Puisqu'il t'aime!

MATHILDE.

Tu m'en réponds?...

JULIETTE.

Sa lettre et ses accès de jalousie n'en répondent-ils pas bien mieux que moi?

MATHILDE, rassurée.

Pauvre Frédéric!... Mais il faudrait le prévenir, le préparer un peu... à son bonheur. Si je lui écrivais?

JULIETTE.

Ton idée est excellente.

MATHILDE.

Une réponse à sa lettre, et au moment où il la lira... je paraîtrai.

JULIETTE.

C'est cela.

MATHILDE, sortant.

Je vais lui écrire tout de suite.

SCÈNE VI.

JULIETTE, ZERLINE.

JULIETTE.

Maintenant, Zerline aura-t-elle réussi?

ZERLINE, entrant.

Madame! madame!...

JULIETTE.

C'est toi, parle vite!

ZERLINE.

Je suis tout essoufflée... Victoire!... madame. On a vu le jeune homme... on lui a parlé.

JULIETTE.

Et mon nom n'a pas été prononcé?

ZERLINE.

Oh! non, madame. Il croit se rendre à l'invitation d'une madame de Senneval... une marquise française... qui veut faire faire son portrait... Ainsi que vous l'aviez recommandé... dans une heure il sera ici...

JULIETTE.

Tu as donné des ordres en bas?

ZERLINE.

Soyez tranquille, tout se passera comme le désire Madame.

JULIETTE.

Bien, mon enfant; sitôt qu'il se présentera... tu l'introduiras près de moi.

ZERLINE.

Oui, madame.

JULIETTE, à elle-même, avec un soupir.

Allons, je l'ai voulu... il le faut... (Sortant lentement.) Dans une heure!...

ZERLINE, la regardant sortir.

Comme elle a l'air abattu! C'est singulier! je croyais qu'elle serait contente. (La toile baisse.)

ACTE TROISIÈME.

Un boudoir.

SCÈNE I.

JULIETTE, seule.

(Au lever du rideau, elle est assise et plongée dans la rêverie. — Relevant la tête et regardant la pendule.)

Encore un quart-d'heure... et je lui parlerai... Je lui inspire de la haine, moi!... oh! mon Dieu! Pendant deux ans, j'ai travaillé... j'ai lutté... j'ai abandonné mon cher pays!... moi qui aurais voulu me cacher à tous les yeux, j'ai osé monter sur un théâtre!... tout cela pour obtenir un seul suffrage, le sien!... et il me le refuse avec cruauté! avec outrage! lui! Maurice! dont le souvenir me tenait lieu de bonheur et d'espoir... lui que j'aime tant!... inflexible, implacable comme la vengeance, au milieu de la foule, seul, il proteste... il s'arme chaque soir contre les applaudissements du public... Hélas! je me serais résignée à lui être indifférente... inconnue: mais odieuse!... oh! non, c'est impossible! Qu'ai-je donc fait? car, plus je réfléchis, plus il me semble... oui, oui, c'est la femme seule qu'il poursuit... envers une pauvre artiste, il se serait montré plus miséricordieux... Maurice est noble, bon; pour m'obéir à moi, pauvre fille qu'il ne connaissait même pas, n'a-t-il pas renoncé à voir Mathilde? Il faut qu'il ait une raison, un motif bien puissant... oh! je me justifierai... je lui prouverai... Insensée!... orgueilleuse! qui rêve une cause extraordinaire à une chose toute simple et toute naturelle, sans doute... je lui déplais, voilà tout; et son goût plus sûr, plus éclairé, se révolte contre l'engouement de la foule ignorante!... Eh bien, je lui demanderai grâce pour un seul jour. Et ce talent, ce feu sacré qui n'est pas en moi... demain je l'aurai!... je le sens... je le veux! ce sera mon dernier adieu à Maurice, mon premier, mon seul bonheur en ce monde.

SCÈNE II.

JULIETTE, RÉMI.

RÉMI, joyeux.

Ma chère enfant, vous ne savez pas ce que je viens d'apprendre?...

JULIETTE.

Qu'est-ce donc, mon ami?

RÉMI.

Vous ne devineriez jamais... une ancienne connaissance à vous... un ami à moi... Maurice est ici!

JULIETTE, troublée.

Ah!... il vient!... il est là!... chez moi!

RÉMI.

Chez vous, non... mais à Naples! pour des travaux magnifiques!... je viens de lire cela dans mon journal... Quel bonheur!... vous vous souvenez bien de lui, n'est-ce pas? ce jeune homme que nous avons soigné ensemble... que vous avez sauvé... toute seule... oh! c'est bien vous!... et dont vous avez dédaigné la reconnaissance.

JULIETTE.

Il me l'a déjà témoignée.

RÉMI.

Ah bah!

JULIETTE.

Il me la témoigne encore tous les jours.

RÉMI.

Tous les jours!... Vous saviez donc qu'il était ici? vous le voyiez donc?

JULIETTE.

Non, mais je l'ai fait prier de venir aujourd'hui... aujourd'hui... et je l'attends.

RÉMI.

Ah! petite dissimulée!... vous vouliez me ménager une surprise.

JULIETTE.

J'ai... un grand service à demander... à votre ami.

RÉMI.

Vous! ah! que c'est heureux! Jugez de sa joie, quand je lui aurai conté, dans les plus grands détails, tout ce que vous avez fait pour lui.

JULIETTE.

Oh! docteur... nous aurions l'air d'en réclamer le prix. Non, non, pas un mot là-dessus, je vous en prie... comme déjà une autre fois.

RÉMI.

Quoi! vous exigez encore... moi qui me faisais une fête de lui apprendre... je suis sûr qu'il est fou... enthousiaste de votre talent.

JULIETTE.

Ah! une prière encore. M. Maurice croit venir chez madame de Senneval, une Française, qui désire se faire peindre... ne le détrompez pas.

RÉMI.

Hum!... voilà bien des mystères.

JULIETTE.

Je vous le demande au nom de notre amitié.

RÉMI.

Oh! alors... je serai muet.

ZERLINE, entrant.

M. Maurice attend au salon.

JULIETTE, très-troublée.

Déjà!...

RÉMI.

Je cours...

JULIETTE.

Inutile. (A Zerline.) Conduis ici! (A Rémi.) Je vous laisse embrasser votre ami, docteur, et je reviens. Songez à votre promesse!... (Sortant.) Le revoir... avant de m'être recueillie un moment... ah! je le sens, cela me serait impossible!...

SCÈNE III.

RÉMI, puis MAURICE.

RÉMI.

Mon cher malade!... va-t-il être étonné d'être reçu par moi... qu'il croit à... quatre cents lieues... Mais je l'entends... c'est lui... ce cher Maurice!

MAURICE.

Que vois-je! vous, docteur, ici!...

RÉMI.

Certainement, depuis quinze jours!...

MAURICE.

Ah! que votre vue me fait du bien!

RÉMI.

La vue d'un médecin produit toujours cet effet-là.

MAURICE.

Dites celle d'un ami. Mais comment ne vous ai-je pas encore rencontré!... C'est ma faute, sans doute, je suis si sauvage!... car je vous ai précédé à Naples.

RÉMI.

En vérité!

MAURICE.

J'avais été si malheureux en France!... Un riche seigneur napolitain me fit offrir de l'accompagner pour peindre son palais, et je suis venu.

RÉMI.

Je comprends... pour fuir la comtesse, pour ne pas troubler le repos d'un ménage. C'est bien, cela!... pourvu que vous n'en souffriez pas trop, cependant! Comme médecin, je n'approuve que ce qui ne nuit pas à la santé. Ah! mais... mes malades avant tout! tant pis pour la morale! Dites-moi, l'aimez-vous toujours?

MAURICE.

La raison... est venue à mon secours.

RÉMI.

La raison?... Je suis sûr que c'est une femme, ils appellent ça la raison!

MAURICE.

Oui, mon cher Rémi, vous l'avez deviné. Une autre femme s'est emparée de mon âme. Ah! je suis né malheureux, car ce sentiment est encore plus insensé que le premier.

RÉMI.

Comment cela?

MAURICE.

Mille fois plus insensé! puisqu'il s'adresse à une femme que je n'ai jamais vue, et que, par conséquent, il me serait impossible de reconnaître, quand même le hasard me conduirait devant elle.

RÉMI.

Quoi?... vous n'avez pas vu, et votre cœur s'est enflammé à ce point!

MAURICE.

C'est que je me suis trouvé auprès d'elle... c'est qu'elle m'a parlé... et si vous saviez la puissance d'une voix, docteur!

RÉMI.

Si je savais!... (A part.) Il est charmant! il me dit cela, à moi!... qui suis à Naples... avec mes cheveux gris! (Haut.) Mais, mon garçon, entendons-nous, puisque vous avez parlé à... cette voix, vous l'avez vue...

MAURICE.

Hélas! une obscurité profonde nous enveloppait... et quand la clarté est venue... nous étions séparés... peut-être pour toujours! Et pourtant, j'étais aimé. Oh! oui... son émotion, ses discours... tout me le disait... et, depuis deux ans... pas un souvenir! un humble bijou tombé à ses pieds... et que je plaçai sur mon cœur... voilà tout ce qui me reste d'elle! Tout ce qui me prouve encore que ce n'est pas un rêve... une illusion!

RÉMI.

Pauvre garçon! guéri d'une comtesse... épris d'une vision!... c'est n'avoir pas de chance: mais à présent que je vous ai retrouvé, ne croyez pas que je vous laisse vous consumer... pour des chimères! non, de par Hippocrate... ou Galien, n'importe, je ne le souffrirai pas. Et d'abord, je suis sûr que vous vivez trop solitaire, que vous n'allez pas même... au théâtre. Vous qui parliez de la puissance d'une voix... qui sait? Vous en entendriez peut-être là une... dont les accents opéreraient sur vous... des miracles, et vous feraient oublier votre... colin-maillard! (A part.) Elle m'a bien fait oublier... mes malades.

MAURICE, avec tristesse.

Je suis allé plusieurs fois à Saint-Charles.

RÉMI, vivement.

Vous y êtes allé? et... vous avez entendu la célèbre Julia?

MAURICE.

Je l'ai entendue.

RÉMI.

Et ce jour-là, vous êtes revenu transporté, consolé!...

MAURICE.

Non, docteur.

RÉMI, stupéfait.

Hein?... plaît-il?... Comment, non! (A part.) Ah! le malheureux!... il était auprès du siffleur! c'est sûr, et l'on connaît l'effet de la goutte d'eau froide sur la plus puissante des forces connues, la vapeur!...

MAURICE.

Je suis revenu plus triste encore... je n'aime pas cette femme.

RÉMI.

Vous ne l'aimez pas?... Eh bien... vous êtes un ingrat!...

MAURICE, étonné.

Moi?...

RÉMI, embarrassé.

Non, non... ce n'est pas cela. (A part.) Diable! et ma promesse. (Haut.) Je veux dire que vous êtes... un barbare... puisque vous n'avez point de plaisir... à l'entendre. Point de plaisir!... mais c'est impossible!... mais vous ne pensez pas ce que vous dites là (A part.) ou il n'y a plus ni sympathie, ni fluide magnétique. (Haut.) Ah çà! vous trouvez donc qu'elle chante mal?

MAURICE.

Au contraire!... il est impossible d'avoir plus de talent.

RÉMI.

Alors... elle vous paraît donc laide?

MAURICE.

Non, non, docteur, je ne suis pas si injuste. Je la trouve belle... comme peintre, mais de cette beauté fatale et dangereuse dont l'insensibilité, pleine de dédains... donne la mort.

RÉMI, stupéfait.

La mort!... la mort!... elle!... en voilà une idée, par exemple! où diable avez-vous pris ça? Voyons donc un peu votre pouls, je vous prie?

MAURICE.

Oh! il est calme, tout à fait calme, mon cher docteur : mais, pour diminuer votre surprise et votre indignation, je vous avouerai que mon opinion n'est pas libre; que j'ai peut-être un motif pour la juger autrement... que tout le monde.

RÉMI.

Un motif!...

MAURICE.

Laissons un sujet sur lequel, je le vois, nous aurions un peu de peine à nous entendre.

RÉMI.

Je le crois parbleu bien! la mort! (A part.) Elle qui lui a sauvé la vie! Rendez donc service incognito, et comptez après sur l'instinct de la reconnaissance!... Il est joli!...

MAURICE.

Dites-moi, mon cher Rémi, puisque je vous trouve chez madame de Senneval, qui m'a fait prier de passer chez elle, vous la connaissez sans doute?

RÉMI.

Oui, oui... beaucoup même. C'est avec elle que je suis venu de France.

MAURICE.

Eh bien, quelle femme est-ce?

RÉMI.

Quelle femme?... ma foi... vous la verrez. Mon opinion ne règlerait pas la vôtre, nous venons d'en avoir la preuve... tout ce que je puis vous dire, c'est que sa vue... ne donne pas la mort!... à moi, du moins; mais vous en jugerez bientôt... car je l'entends et je vous laisse.

MAURICE.

Sans rancune, j'espère? nous nous reverrons?

RÉMI.

Je ne sais pas.

MAURICE.

Ah! docteur!...

RÉMI.

Si vous êtes malade. (Il sort.)

SCÈNE IV.

MAURICE, JULIETTE.

JULIETTE, entrant voilée, à elle-même.

Moi qui lui donnerais ma vie, il faut que je me cache pour lui parler, car, s'il voyait mes traits, il fuirait à l'instant même.

MAURICE, qui a suivi Rémi jusqu'à la porte du fond.

Ah! madame de Senneval... (S'approchant.) Voilée!... Singulière précaution pour une femme... qui veut se faire peindre. (S'inclinant.) Me voici à vos ordres, madame, et prêt à tout entreprendre pour vous être agréable. (Juliette, sans répondre, le salue et lui fait signe de s'asseoir.) Point de réponse!...

JULIETTE, très-émue.

Monsieur... je... je... vous remer...cie... (Se laissant tomber sur un fauteuil.) Ah!... j'avais trop présumé de mes forces!...

MAURICE.

Oh! mon Dieu!... elle se trouve mal! (Soulevant son voile.) Ciel!... Julia! ma victime de chaque jour. Elle, l'amour de toute l'Italie... que j'ai poursuivie sans pitié au milieu de ses triomphes! Je comprends maintenant ces mystères... ce nom supposé... elle sait tout... elle a pu reconnaître, faire suivre son ennemi au milieu de la foule. Elle aurait pu le faire disparaître, l'anéantir, sous les mille bras indignés de ses admirateurs: mais, dans son orgueil, c'est à sa voix, c'est à son regard qu'elle a voulu remettre le soin de sa vengeance, et elle m'a fait appeler. Mais d'où vient tout à coup tant de faiblesse?... Oh! sans doute, l'excès de colère d'une reine à l'aspect de son sujet révolté. (La regardant.) Pourtant... quel noble et doux visage! est-ce bien là cette femme qui se fait un jeu cruel des passions qu'elle allume? Ces traits n'expriment que la bonté... Ah! si j'avais été injuste!... Si j'avais été trompé!... mais elle reste évanouie!... Que faire?... Ah! ce flacon... (Il s'agenouille devant Juliette pour le lui faire respirer.) Madame!... au nom du ciel...

JULIETTE, revenant à elle.

Monsieur Maurice!...

MAURICE.

Oui, madame, c'est moi qui suis venu selon votre désir.

JULIETTE, à part.

Lui!... à mes genoux!

MAURICE.

Mais vous souffrez encore. Faut-il appeler? faut-il...

JULIETTE.

Non, non... relevez-vous, monsieur... je me sens beaucoup mieux... une douleur subite... inattendue... tout à l'heure m'a saisie... j'ai été faible... sans courage... mais... cela est passé... Excusez-moi, monsieur...

MAURICE.

Oh!...

JULIETTE, l'interrompant.

Oui, d'avoir pris un nom supposé... d'avoir employé... le mensonge pour vous faire venir ici.

MAURICE, à part.

C'est elle qui s'accuse!...

JULIETTE.

Vous trouvez cela bien misérable, n'est-ce pas?

MAURICE.

Madame...

JULIETTE.

Mais vous auriez refusé.

MAURICE.

C'est vrai.

JULIETTE.

Vous le voyez... je n'ai pu faire autrement, car... je voulais vous voir... il le fallait absolument, pour... pour vous adresser... une prière.

MAURICE.

Une prière... à moi!... (A part.) Je ne sais ce que j'éprouve... cette femme... avec sa douce voix... et ses douces paroles... auxquelles je m'attendais si peu, m'a troublé jusqu'au fond de l'âme!

JULIETTE.

Ah! ne vous effrayez pas, monsieur. Cette prière... j'ai peut-être le droit de vous la faire, et pourtant... ne craignez pas que je me plaigne, si... vous la repoussez. (Mouvement de Maurice.) Seule, sans famille, je n'ai connu dans ce monde d'autres joies que celles que m'a données l'étude. Encouragée d'abord par trop d'indulgence peut-être, moi, pauvre et obscure, j'osai rêver la gloire!...

MAURICE.

Et vous l'avez obtenue.

JULIETTE.

Il y a quelques jours, à Saint-Charles, en entrant en scène, j'aperçus un noble artiste dont j'avais souvent admiré les ouvrages. C'était un compatriote... ce devait être... un ami, et... par une inspiration soudaine, irrésistible... je voulus qu'il fût l'arbitre de ma destinée. Dès ce moment, le public disparut à mes yeux... je jouai, je chantai... pour un seul spectateur... L'émouvoir, l'entraîner, devint mon seul but, le seul triomphe attendu, désiré par moi; sous l'influence de cet espoir, il me sembla que ma voix doublait de puissance et d'énergie .. J'accomplissais, en me jouant, les traits les plus difficiles... et cependant, plus l'enthousiasme me gagnait, plus le juge que je m'étais choisi restait froid et impassible, avec des regards presque menaçants; et, chose étrange! ces regards, loin de m'abattre, m'animaient, m'électrisaient! Oui, pour quelques minutes, je devins le personnage que je représentais, je pleurais!... je souffrais... je priais!... le feu sacré m'avait saisie.

MAURICE, ému, à part.

Et j'ai pu être implacable!...

JULIETTE.

Et, lorsqu'à la fin de mon rôle, brisée, anéantie, accablée sous une pluie de fleurs et de couronnes, je rouvris les yeux pour chercher celui que j'avais fait le maître de mon sort, sa main, qui s'élevait, remplit un moment mon cœur d'ivresse : hélas! c'était ma condamnation qu'il allait prononcer... joie, espérance, tout était perdu, perdu sans retour!

MAURICE, à part.

Ah! qu'ai-je fait!

JULIETTE, continuant.

Car ce n'était pas caprice ou fantaisie; huit fois, j'ai renouvelé l'épreuve, monsieur, et huit fois mon juge a été fidèle à sa conviction.

MAURICE.

Ah! madame, dites à l'horrible loi, à la loi injuste et menteuse qu'il s'était imposée, car vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir jusqu'à quel point je suis coupable.

JULIETTE.

Je ne vous accuse pas, pourquoi vous défendre? Non, non, monsieur, vous êtes bon, généreux...

MAURICE.

Moi!...

JULIETTE.

Vous êtes donc impartial. Aussi, devant vous, je n'ai plus ni orgueil, ni vanité, et vous pouvez me croire, lorsque, du fond du cœur, je vous crie : Grâce et merci!

MAURICE.

Ah! madame... ce n'est pas vous qui devez implorer, ce n'est pas vous...

JULIETTE.

Écoutez-moi encore un moment, je vous prie; aucun intérêt personnel ne dicte mes paroles. Gloire, enthousiasme, vous avez tué tout cela dans mon âme. Oh! oui... vous l'avez bien tué! Seulement, demain, je chante au bénéfice des pauvres... je ne voudrais pas les priver de votre aumône; mais je voudrais aussi accomplir ce devoir... avec tout mon cœur... avec... toutes mes forces, et je viens vous demander... à vous, monsieur... pour moi... l'aumône de votre silence.

MAURICE.

Mon silence!...

JULIETTE.

Rassurez-vous... je n'abuserai pas de votre générosité... envers les pauvres. J'ambitionnais un suffrage... un seul... je n'étais pas digne... de l'obtenir. J'abandonne une carrière qui me devient impossible et odieuse... Demain... demain verra ma dernière représentation.

MAURICE.

Ah! madame!... tant de résignation! tant de

modestie!... On m'a trompé, il est impossible qu'on ne m'ait pas trompé... non, non, vous n'êtes point la femme qu'on m'a signalée!... il ne faut que vous voir et vous entendre... Relevez la tête, madame, relevez-la bien haut; je suis un misérable, car j'ai menti à ma conscience d'homme et d'artiste, car, dès que vous avez paru, dès que votre voix a frappé mon oreille, ce juge impartial que vous aviez choisi a été le plus transporté, le plus enivré de vos admirateurs. Dans son aveuglement, ce n'était pas la cantatrice qu'il poursuivait, c'était la femme! Ce n'était pas l'art et le bon goût qu'il croyait venger, c'était un pauvre cœur bien dévoué, bien tendre, auquel un si complet et si éclatant succès allait enlever pour jamais tout le bonheur de sa vie.

JULIETTE.

Le bonheur...

MAURICE.

Oui, madame... Oh! vous saurez tout, il faut que vous sachiez tout.

JULIETTE.

Parlez, monsieur!

MAURICE.

Il y a quinze jours, un nom qui transportait la ville entière de Naples d'admiration et d'enthousiasme pénétra tout à coup dans ma solitude : la célèbre Julia, après avoir traversé triomphalement l'Italie, venait de débuter au théâtre Saint-Charles. Dans le monde, dans les promenades, aux cercles, on ne parlait que de sa beauté, de son talent, de sa voix merveilleuse, et surtout de la coquetterie et de la cruauté avec lesquelles elle se plaisait à exciter des passions dont plusieurs avaient eu un dénouement funeste. Un de ses admirateurs, un seul! disait-on, avait trouvé grâce devant elle et paraissait l'heureux objet de la plus flatteuse exception : c'était le premier secrétaire de l'ambassade de France, le comte Frédéric.

JULIETTE.

Le comte Frédéric! lui!...

MAURICE.

A cette nouvelle, je songeai à sa jeune femme, sitôt abandonnée, trahie!... Le comte est marié, madame.

JULIETTE.

Je le savais, monsieur, et ne l'ai jamais oublié.

MAURICE, continuant.

Marié à un ange digne de tous les respects, de toutes les tendresses... que j'ai aimé de l'amour le plus insensé!... pourquoi ne l'avouerais-je pas, aujourd'hui que cet amour est éteint pour jamais?

JULIETTE, à part.

Oh! il ment!

MAURICE.

Le comte avait dû son mariage à une lâche trahison, et quand je l'ai vu sacrifier la comtesse à un nouveau caprice...

JULIETTE.

Oh! monsieur!

MAURICE.

J'ai cru de mon devoir de protéger, de sauver celle qui ne pouvait rien pour sa défense.

JULIETTE, à part.

Comme il me méprise!...

MAURICE.

Alors, je n'eus plus qu'une pensée. Je résolus de briser l'auréole de gloire qui avait fait naître cette passion coupable, de vous frapper enfin dans votre double vanité et de femme et d'artiste.

JULIETTE, indignée.

Et vous avez pu me croire capable...

MAURICE.

Eh! madame, il l'a bien fallu, puisque, pour vous contraindre à quitter ces lieux, moi, qu'un seul de vos accents remuait jusqu'au fond de l'âme, je vous ai poursuivie, accablée de mes outrages.

JULIETTE.

Ainsi, sans m'avoir jamais vue, sans vous inquiéter si je n'étais pas victime d'odieuses calomnies, vous aviez froidement juré ma perte, et cela, parce qu'il a plu à un grand seigneur d'affecter un amour... qu'il n'a pas même ressenti! Ah! s'il se fût agi d'une noble dame, vous auriez douté... examiné... hésité! mais une pauvre comédienne... qu'importe sa réputation, son honneur, son avenir!... personne ne prendra sa défense. Poursuivie sans relâche par l'envie ou le mépris, également coupable si elle résiste ou si elle succombe, on lui fait un crime de tout... même des hommages, des vœux qu'elle n'a pas recherchés, qu'elle a souvent repoussés avec indignation! oh! c'est aussi par trop d'injustice et de dédain! le succès, la fortune, la gloire même, sont trop chers à ce prix. Obscure et ignorée, l'on a du moins le choix de son malheur.

MAURICE.

Ah! je savais bien que ce que je faisais était infâme! Tout en vous me l'avait révélé, me l'avait crié, madame; mais, prêt à succomber sous l'ivresse d'une trop vive admiration, une image se dressait devant moi comme un remords, et j'avais honte, je me détestais de tout oublier, oui, tout... jusqu'à un souvenir qui doit m'être à jamais cher et sacré!...

JULIETTE, à part.

Celui de Mathilde... Elle! toujours elle!

SCÈNE V.

LES MÊMES, RÉMI.

RÉMI, entrant.

Ma chère Juliette! (Apercevant Maurice.) Ah! pardon... je croyais trouver madame de Senneval... seule.

JULIETTE.

Il n'y a plus de madame de Senneval, mon ami : Monsieur sait qui je suis.

RÉMI.

Ah!... il sait...

JULIETTE.

Oui, mon ami, qu'il est chez... Julia, une pauvre artiste, voilà tout.

RÉMI, bas à Juliette.

Eh bien! je n'en suis pas fâché. C'est le visage découvert qu'il faut marcher à l'ennemi. (Bas, à Maurice.) Vous n'êtes pas mort?

MAURICE, de même.

Ah! docteur, vous aviez raison, j'étais un barbare, un insensé!

JULIETTE, avec dignité, à Maurice.

Je ne vous retiens plus, monsieur. Je ne vous ai déjà que trop privé d'un temps que vous employez si bien. Je vous rends votre liberté... tout entière.

MAURICE, bas.

En êtes-vous bien sûre?

JULIETTE.

Conduisez Monsieur, docteur, et répétez-lui bien que la demande que je lui ai faite n'est que pour un seul jour. Je ne veux pas abuser de son indulgence.

MAURICE.

Ah! madame, pouvez-vous parler ainsi, quand vous savez...

JULIETTE, avec une profonde révérence.

Un seul jour... c'est tout ce que je désire.

MAURICE.

Du moins... je pourrai vous revoir.

JULIETTE.

Jamais! (Elle sort vivement.)

RÉMI, qui les a regardés avec étonnement.

Que vous a-t-elle donc demandé?

MAURICE.

De ne plus mentir à ma conscience.

RÉMI.

Que signifie?...

MAURICE.

Adieu! docteur.

RÉMI.

Oh! je ne vous quitte pas. Il faut que vous m'expliquiez...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MATHILDE.

MATHILDE, entrant à droite, au moment où ils vont sortir par le fond.

Monsieur Maurice!

MAURICE, s'arrêtant.

Mathilde!

MATHILDE.

Vous ici! chez Juliette! à Naples!

RÉMI, s'avançant.

Madame la comtesse veut-elle bien me permettre...

MATHILDE.

Monsieur Rémi aussi! que je suis heureuse de vous voir! Loin de son pays, c'est une si grande joie que l'aspect inattendu de visages amis! et M. Maurice a dû en éprouver une bien véritable en se retrouvant chez une personne...

MAURICE.

En me retrouvant, dites-vous? Je viens de lui parler pour la première fois.

MATHILDE.

Pour la première fois?... Assurément vous vous trompez.

RÉMI, à part.

Elle va tout lui dire. Ma foi! il n'y a pas grand mal.

MATHILDE, continuant.

Vous vous étiez déjà vus.

MAURICE.

Où donc, madame?

MATHILDE.

Mais chez moi, en Picardie, il y a un an.

MAURICE, stupéfait.

Chez vous, en Picardie!... Elle y était!

RÉMI.

A telle enseigne...

MAURICE, l'interrompant.

Celle qu'on nomme à présent Julia, et que vous appelez Juliette, était dans votre château... il y a un an?

MATHILDE.

Mais oui...

MAURICE, très-agité.

Et depuis votre arrivée ici, vous l'avez vue? vous lui avez parlé? vous êtes bien sûre que c'est la même?

MATHILDE, riant.

Ah! ah! ah! ah! La question est excellente! Mais songez donc, monsieur, que c'est mon amie d'enfance, ma sœur, pour ainsi dire, et que... je ne suis pas tout à fait folle.

MAURICE, frappé.

Ah! malheureux!... qu'ai-je fait!

RÉMI.

Eh bien!... qu'avez-vous donc?

MAURICE, tombant sur une causeuse, en serrant ses deux mains sur sa poitrine.

Elle! elle!...

MATHILDE.

Ah! mon Dieu! ses yeux se ferment.

RÉMI, qui a pris sa main.

Il a perdu connaissance. Il faut que sa blessure se soit rouverte.

MATHILDE.

Sa blessure!...

RÉMI.

Votre mari a choisi un bien mauvais endroit pour loger une balle!

MATHILDE.

Quoi! ce serait encore?...

RÉMI, qui a entr'ouvert les vêtements de Maurice.

Je n'ai deviné que trop juste!

MATHILDE.

Mon Dieu! sa pâleur augmente!

RÉMI, pansant Maurice avec un mouchoir.

Ce ne sera rien. Le sang s'arrête déjà, mais le repos est nécessaire. Il faut que je voie Juliette... que je lui apprenne... que je la prépare... elle qui ne voulait plus revoir ce garçon-là.

MATHILDE, étonnée.

Et pourquoi donc ?

RÉMI.

Je vous expliquerai cela plus tard... quand j'y comprendrai moi-même quelque chose. Ne quittez pas notre ami avant mon retour. Je compte sur vous, je reviens. (Il sort.)

SCÈNE VII.

MATHILDE, MAURICE, évanoui.

MATHILDE.

Pauvre M. Maurice ! c'est pourtant moi qui suis cause... (Elle le regarde.) Toujours immobile. C'est singulier comme un homme blessé pour vous... vous paraît toujours intéressant. Le docteur a beau dire que ça va bien, en attendant, il ne reprend pas connaissance. (Elle va s'asseoir près de lui et prend ses mains.) Comme ses mains sont glacées!... Ça ne peut pas être un bon signe. Si je lui faisais respirer ce flacon ? (Elle en tire un de sa poche, et le met sous le nez de Maurice.) Me voilà absolument comme Juliette avec ce jeune homme apporté blessé dans la maison qu'elle habitait, et qu'elle a soigné, sans qu'il sache encore ce qu'il lui doit. (Elle reprend ses mains.) Toujours froides ! Oh ! mais cela commence à me faire peur ! Je ne sens pas battre son pouls. Le docteur devrait bien revenir.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE COMTE FRÉDÉRIC.

LE COMTE, entrant vivement et s'arrêtant à la vue de Mathilde et de Maurice.

Ici!... tous les deux!... Oh! les infâmes!... c'était donc bien pour lui que Mathilde... Du moins le châtiment ne se fera pas attendre... (Il fait un pas en avant, puis s'arrête tout à coup à l'aspect du visage pâle et renversé de Maurice.) Que vois-je... évanoui !... mort, peut-être !... (Se retournant.) Juliette et le docteur!... je saurai bientôt ce que je dois croire... (Il se retire à l'écart.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, JULIETTE, RÉMI, LE COMTE, caché.

JULIETTE, entrant vivement.

Maurice ! (Elle court à lui.)

MATHILDE.

Vous voilà, enfin ! Je commençais à être inquiète.

RÉMI, à Mathilde.

A-t-il fait un mouvement ?

MATHILDE.

Pas encore.

JULIETTE.

Ah! mon ami...

RÉMI, ouvrant le gilet de Maurice.

Allons, calmez-vous... ne suis-je pas là... et vous aussi?... que diable! Nous savons comment on le tire d'affaire. (Après avoir examiné.) Réjouissez-vous! le sang est complétement arrêté, ce ne sera absolument rien.

JULIETTE.

Ah ! vous me rendez la vie.

RÉMI.

Mon devoir n'est-il pas de la rendre à tout le monde?

JULIETTE, qui n'a pas cessé de regarder Maurice.

Mais il est toujours immobile, docteur, ses yeux sont toujours fermés!... Si vous vous trompiez?... si ses jours étaient en danger?...

RÉMI.

Mais non, mais non, vous dis-je, il va même bientôt reprendre connaissance... Et tenez! tenez! vous parliez de ses yeux... les voilà qui s'ouvrent. (Juliette fait un pas en arrière, ainsi que Mathilde.)

MAURICE.

Où suis-je ?... (Portant la main à sa poitrine.) Ah !... toujours souffrant... de ma blessure. C'est bien long !... je ne guérirai donc jamais ! (Apercevant Rémi.) Ah!... c'est vous, docteur?... Pardon... ce n'est pas votre faute.

RÉMI.

Non, mon ami, c'est la faute... d'un autre.

MAURICE.

Vous ne savez pas ?... j'ai fait un singulier rêve... Il me semblait que bien des jours s'étaient passés... que j'avais quitté la France...

RÉMI, aux deux femmes.

Voilà ses souvenirs qui reviennent.

MAURICE.

Une image longtemps gravée là... commençait même à s'effacer... (Mouvement de Juliette qui se rapproche.) comme si c'était possible!... Viendra-t-elle aujourd'hui, docteur?

JULIETTE, bas.

De qui veut-il donc parler?

RÉMI, bas.

De vous, sans doute, puisqu'il se croit encore aux premiers jours qui ont suivi sa blessure. (Mouvement de Mathilde.) Et en effet, à une année et... à quatre cents lieues de distance, sa situation est encore la même.

MATHILDE, bas.

Comment! ce jeune homme que tu as soigné dans ta maison... c'était M. Maurice ?

RÉMI, bas.

Certainement !

MATHILDE, bas.

Et tu ne me l'as jamais dit !

JULIETTE, bas.

A quoi bon ?

MATHILDE, bas.

Ah ! petite dissimulée! tu savais bien que notre roman à nous était fini, bien fini, puisque j'étais à un autre, à mon Frédéric, que j'aime plus que

jamais; tu savais bien que M. Maurice ne pensait plus à moi depuis longtemps.

MAURICE.

Ah! qu'elle vienne!... qu'elle vienne, docteur, si elle veut que je guérisse... (Apercevant Juliette.) Que vois-je? elle est venue! Ah! je savais bien que ce n'était pas la comtesse. (Nouveau mouvement de Juliette et de Mathilde.)

RÉMI.

Et ça n'a jamais été elle!

MAURICE.

Est-il possible?

LE COMTE, paraissant sans être vu des autres personnages.

Écoutons.

MAURICE.

Mais alors mon rêve de tout à l'heure était déjà de la raison, car l'image qui remplaçait dans mon cœur celle... de Mathilde...

RÉMI.

Eh bien?...

MAURICE.

Était celle de cette jeune fille... qui est là, devant moi.

MATHILDE, à part.

Nouvelle preuve que les absents ont tort.

LE COMTE, de même.

Je respire!...

JULIETTE.

Oh! s'il était vrai!

MAURICE.

Cette voix!... mon Dieu!... elle m'a chassé tout à l'heure. Elle m'a dit : Jamais! mais je ne l'ai pas crue... je ne veux plus croire personne, car vous aussi, mon ami, vous avez voulu me tromper.

RÉMI.

Moi!

MAURICE.

En vain la maladie, les ténèbres, le changement de nom et de situation, ont lutté contre moi. Mon amour a triomphé de tout. Ces traits qui me furent si longtemps cachés, je les avais devinés. Oui, je l'avais rêvée presque aussi belle... que je la vois! et depuis qu'elle m'a dit que sa destinée était de veiller sur moi, je n'ai pas passé un jour, une heure... une minute sans la remercier au fond de mon âme, sans la bénir, sans faire des vœux pour son bonheur.

JULIETTE, entraînée.

Oh! ils sont exaucés.

RÉMI, bas à Juliette.

Je ne comprends rien du tout à ce qu'il dit; et vous?

JULIETTE.

Moi, je comprends.

RÉMI.

Vous êtes bien heureuse!

JULIETTE, avec ravissement.

Oh! oui!...

MAURICE.

Et lorsque je l'outrageais... lorsque je la poursuivais sans pitié... c'est que j'avais peur de l'aimer.

RÉMI.

Pour le coup, c'est bien la fièvre qui commence, ou je ne m'y connais pas, et il est temps de couper court aux rêves de son imagination.

MAURICE.

Des rêves!... des rêves!... Attendez. (Cherchant sur sa poitrine.) Oh! non, non... je sens là...

RÉMI, à Juliette.

Parbleu! sa blessure. Je crois bien, elle n'est que trop réelle.

MAURICE, montrant un médaillon.

Tenez, docteur, regardez!... et dites encore que j'ai rêvé!

JULIETTE, avec transport.

Oh! ce médaillon... il l'a gardé... sur son cœur. Il ne m'avait pas oubliée... il m'aime donc!

MAURICE.

Si je t'aime!... chère Juliette!

JULIETTE, se jetant dans ses bras.

Cher Maurice!

MATHILDE.

Comment! vous vous aimiez depuis si longtemps, et vous avez été plus d'une année à le comprendre et à vous le dire! Ah! si mon Frédéric était là, il est plus intelligent que vous, et je suis bien sûre qu'il verrait tout de suite que je n'aime et n'ai jamais aimé véritablement que lui.

LE COMTE, tombant aux pieds de sa femme.

Chère Mathilde!

MATHILDE, après s'être jetée dans ses bras.

Ah! monsieur!... vous m'espionniez...

RÉMI.

Mais il a entendu, et il sait à quoi s'en tenir. De ce côté, tout est clair comme de l'eau de roche; mais par ici... (A Maurice.) Ah çà! voyons, mon bon ami, car je ne veux pas de mécompte pour cette chère enfant. Qui aimez-vous? est-ce la jeune fille de la rue de Varennes?

MAURICE.

Mais oui, docteur.

RÉMI.

Fort bien. Est-ce aussi Julia la cantatrice?

MAURICE.

Mais oui, docteur.

JULIETTE.

Mais oui, mon ami.

RÉMI.

Alors je n'ai plus rien à dire; votre cœur est bien éveillé... Enfin!... car ces deux femmes adorables ne font qu'un seul et même ange... qui vous aura sauvé deux fois.

MAURICE.

Trois fois, docteur!

RÉMI.

Non, rien que deux. (Maurice va parler; Juliette, baissant les yeux, lui fait signe de se taire.) Par exemple, je ne sais pas quand et comment elle vous a donné ce petit médaillon.

LE COMTE, à Mathilde.

Je le devine, moi.

MAURICE.

Le jour, mon cher ami, où j'ai juré de n'aimer désormais qu'elle et de lui consacrer la vie qu'elle me conservait.

FIN DU BÉNÉFICE DES PAUVRES.

MADAME AGNÈS DE PICARDIE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

EN COLLABORATION AVEC ANCELOT

PERSONNAGES.

CHARLES VIII, roi de France.

BRIÇONNET, son trésorier.

CAPELAUD, dresseur des chiens du roi.

PILLEGRU, fabricant de trappes et piéges à loups.

ANNE DE BRETAGNE, femme du roi Charles.

LA MARQUISE DE SAINT-GELAIS.

AGNÈS LA PICARDE, fille de Capelaud.

VALETS.

La scène se passe en 1494. — Le premier acte, chez Capelaud; le deuxième, au château d'Amboise.

MADAME
AGNÈS DE PICARDIE

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le devant de la maisonnette de Capelaud, à gauche. — Au fond, la campagne; à droite, un bosquet de charmille avec table et chaises; à gauche, vers le fond, un chenil et un four.

SCÈNE I.

CAPELAUD, VALETS, tenant plusieurs chiens en laisse.

CAPELAUD, tenant un chien en laisse.

AIR :

Allez, meute vraiment royale,
Limiers, bassets, enfin vous tous,
Mes dignes chiens, que rien n'égale,
Le roi sera content de vous.
Allez, mes chiens, allez, vous tous,
Le roi sera content de vous.

(Les valets sortent emmenant les chiens. Capelaud s'assied, et s'adresse au chien qu'il tient en laisse.)

Maintenant que j'ai un peu de temps devant moi, avant le déjeuner, continuons mes instructions au chien par excellence dont je me suis réservé l'éducation. Vois-tu, Brisquet, la biche débouche là devant toi... Crac, tu te lances à sa poursuite!... Elle fait un crochet, tu continues droit comme une flèche, et tu la rattrapes... au demi-cercle!... Comprends-tu?... (A lui-même.) Il y a des gens qui s'étonneraient du discours que je tiens en ce moment!... moi, j'ai pour principe de parler aux bêtes. Elles ne vous comprennent pas, me dira-t-on!... Il est de fait qu'elles n'en ont pas l'air, mais il en reste toujours quelque chose!... D'ailleurs, ça ne peut pas nuire, et, en y ajoutant un nombre convenable de morceaux de pain et... de coups de fouet, ça finit toujours par leur entrer quelque part.

AGNÈS, dans la maison.

Mon père!...

CAPELAUD.

Ah!... voilà ma fille Agnès qui est réveillée!... Ce n'est pas pour me vanter, mais cette enfant-là est encore plus gentille et mieux dressée que mes bêtes.

SCÈNE II.

CAPELAUD, AGNÈS.

AGNÈS, entrant.

Mon père!... Ah! tiens, vous étiez là?... moi qui m'égosillais... Qu'est-ce que vous faites donc ici, mon père?

CAPELAUD.

Tu le vois bien, je cause.

AGNÈS.

Avec un chien?... Vous n'êtes pas fier!... mais c'est assez vous occuper de cette vilaine bête: parlez un peu à votre fille, s'il vous plait.

CAPELAUD.

Avec plaisir, mon enfant.

AGNÈS.

Vous m'avez fait venir de Crécy en Picardie, mon bon pays que j'aimais tant, et où je faisais déjà de si bons pâtés... d'Amiens, car j'avais mordu à la pâte, afin que vous le sachiez.

CAPELAUD.

Eh bien! mais... la pâte n'est déplacée nulle part, et j'utiliserai fort bien ici tes petits talents.

AGNÈS.

Oui, c'est pour cela sans doute que vous me faites faire la pâtée de vos bêtes.

CAPELAUD.

Il faut que tout le monde vive, mes chiens surtout!... Mais sois tranquille : tu conçois qu'au château d'Amboise, où se trouvent en ce moment le roi Charles VIII et sa cour, il doit se faire une grande consommation de gâteaux, tartes et brioches de toutes les espèces... Eh bien, pour te ménager une douce surprise, je t'ai fait construire, au sein de la maison paternelle, un petit four où tu pourras t'exercer.

AGNÈS.

J'aurais bien mieux aimé m'exercer à Crécy.

CAPELAUD.

Oui, oui, je comprends, à cause de Jean Pillegru, ton amoureux.

AGNÈS.

Ça se pourrait bien.

CAPELAUD.

Il est gentil, ton amoureux!

AGNÈS.

Dame! puisque je le trouve tel, c'est comme s'il l'était... Je sais bien qu'il y a à redire sur son

nez, sa bouche, ses jambes, et beaucoup d'autres parties de sa figure; je sais bien qu'il est un peu niais, un peu taquin, et que, quand je serai sa femme, son amitié pourra bien aller quelquefois jusqu'aux taloches: mais qu'importe, si sa bêtise, sa taquinerie et même ses taloches, me vont droit au cœur?... Mon père, si nous lui faisions dire de venir?

CAPELAUD.

Pourquoi faire?

AGNÈS.

Eh bien, d'abord pour qu'il vienne, et ensuite pour qu'il travaille ici de son état.

CAPELAUD.

Ah! oui, parlons-en de son état! Il est encore gentil son état!. . Fabricant de trappes, traquenards et piéges à loups!... C'était bon sous le feu roi Louis XI!... mais, avec son fils Charles VIII, ce n'est pas de ces choses-là qu'il faut qu'on fabrique.

AGNÈS.

Quoi donc?

CAPELAUD.

Eh mais, des jolies filles, car il paraît les aimer beaucoup.

AGNÈS.

Il n'a pas tort.

CAPELAUD.

Pas plus tard qu'avant-hier, je lui ai vu prendre le menton à une petite meunière du voisinage, avec un air... hum, hum!...

AGNÈS.

Tiens, tiens, tiens!... Et moi, hier, je l'ai vu donner une petite tape sur la joue...

CAPELAUD.

Encore à la meunière?

AGNÈS.

Non.

CAPELAUD.

A qui donc?

AGNÈS.

A moi.

CAPELAUD.

A toi?...

AGNÈS.

Oui, vraiment.

CAPELAUD.

A toi, ma fille!... oh!... c'est qu'il est content de mes chiens. L'as-tu remercié, au moins?

AGNÈS.

Pour qui me prenez-vous?... Est-ce que ça se demande?... J'ouvrais même la bouche pour lui offrir quelques-unes de mes pâtisseries les plus distinguées, quand je me suis rappelé que vous m'aviez arrachée à mon art.

CAPELAUD.

Tu le pratiqueras, ma fille, tu le pratiqueras. Il n'entre point dans mes principes de contrarier les inclinations... Demande plutôt à mes chiens!... Le four t'appelle, tu peux y courir!... Je l'ouvre moi-même devant toi. (Il va ouvrir la bouche du four, pratiquée dans le mur du chenil.) Mets-toi à l'ouvrage, mon enfant, et, si le roi revient, offre-lui ce que tu croiras le plus digne de sa bouche royale: car je l'aime, notre jeune monarque!... Je ne lui reproche qu'une chose, c'est d'être venu à son château d'Amboise sans la reine.

AGNÈS.

N'est-ce pas elle qui vous a fait nommer éleveur des chiens du roi?

CAPELAUD.

Elle-même, ma fille.

AGNÈS.

Vous la connaissiez donc?

CAPELAUD.

Je crois bien!... Ta mère était la filleule du duc de Bretagne... Mais j'entends mes braques qui m'appellent.

AGNÈS.

Pendant que vous allez dresser vos braques, moi je vais préparer des petits fagots pour chauffer mon four.

CAPELAUD.

A chacun son génie!... Au revoir, ma fille, oublie seulement ton Pillegru, et tout ira bien. Il me faut un gendre qui puisse me succéder, un gendre qui soit dans les bêtes.

SCÈNE III.

AGNÈS, puis BRIÇONNET.

AGNÈS, seule.

Il lui faut un gendre qui soit dans les bêtes, et il me défend de songer à Pillegru!... (Souriant.) Il me semble pourtant... Eh bien, c'est égal, ça n'empêche pas que je l'aime!... Oh! mais, sérieusement!... L'oublier?... oh que non!... D'abord, il est trop laid pour ça, mon Pillegru!... Avant de m'acoquiner à une face baroque comme la sienne, il m'a fallu du travail, c'est sûr!... Mais maintenant que le travail est fait, c'est solide!... Qu'il vienne seulement... Et il viendra! je ferai bien entendre raison à mon père. En attendant, préparons nos fagots. (Elle se met à lier ensemble du menu bois, puis entre dans la maison.)

BRIÇONNET, marchant avec peine.

Ouf!... la respiration commence à me manquer... et pour rien encore!... J'ai beau regarder... personne!... Où diable le roi de France est-il passé?... Je ne comprends plus du tout ses fantaisies royales. Je l'avais laissé à Blois, amoureux fou de la marquise de Saint-Gelais, livré aux fêtes et aux plaisirs, m'abandonnant le poids des affaires, ce qui ne me chargeait pas trop et me convenait assez!... Tout à coup, il tombe au château d'Amboise, veut reprendre en main les rênes de l'État, tout voir, tout faire par lui-même... ça n'a pas le sens commun!. . Que peut-il être arrivé?... Une brouille avec la marquise? Non, puisqu'elle l'a accompagné. Il ne lui manquerait plus que de

se rapprocher de la reine, d'écouter ses ridicules conseils de sagesse et d'économie!... Nous serions perdus!... Moi surtout, qu'elle honore de sa malveillance particulière!... Heureusement, elle est dans son duché de Bretagne; et le roi, qui voulait tant travailler, est sans cesse hors du château depuis deux jours. Que devient-il?... Je me suis mis à sa piste... Ah bien oui! il court comme un lapin, et j'ai perdu sa trace!... Eh! voilà, je crois, la maisonnette de l'homme chargé de dresser les meutes royales?... (Agnès sort de la maison.) Tiens!... une jeune fille?... (Il s'approche d'elle et lui prend le menton.) Je ne connaissais pas une si belle enfant au père Capelaud.

AGNÈS.

Vous êtes bien honnête, monseigneur. C'est que mon père ne m'a fait revenir de Crécy que depuis trois jours. Voilà pourquoi vous ne m'avez pas vue avant.

BRIÇONNET.

La raison est bonne. Une chaise sous cette charmille, mon enfant, et un peu de lait, je vous prie; j'aime beaucoup le lait.

AGNÈS, à part.

Eh bien, il n'a pas affaire à un ingrat. (Elle lui apporte une tasse.) Voilà ce que c'est, monseigneur.

BRIÇONNET.

Merci!... maintenant vous pouvez retourner à vos occupations. (Il tire des papiers de sa poche et les examine. Agnès entonne une chanson picarde en préparant ses fagots.)

SCÈNE IV.

BRIÇONNET, sous la charmille, à droite; AGNÈS, devant la maison, à gauche; LE ROI, arrivant par le fond.

AGNÈS, chantant.

Il faut garder sa liberté,
Et laisser aux coquettes
Les amusettes
Tant que le cœur n'est pas tenté.
On doit craindre, pour être sages,
De tant de gens
Pressants, caressants,
Les propos menteurs et les doux visages:
Et c'est ainsi
Que font les filles de Crécy!
Hi!

BRIÇONNET, à lui-même.

Voilà un compte qui occupera Sa Majesté: c'est à peine si, moi qui l'ai fait, j'y comprends quelque chose!... Il est vrai que les mélodies picardes de cette jeune fille ne sont pas faites pour m'aider.

LE ROI, entrant en scène, à lui-même.

Enfin je suis au but, et ce n'est pas sans peine, grâce au détour que m'a contraint de faire ce damné Briçonnet qui s'avise de me suivre. Décidément cette petite paysanne me plaît: elle vaut cent fois la marquise de Saint-Gelais qui maintenant imagine de me parler politique!... Ah çà! mais, et mes projets de sagesse?... Et la reine, ma noble épouse?... Oh, je l'aime toujours!... Beaucoup!... Oui, l'on a eu beau essayer de me donner des soupçons, elle est digne de tout mon amour, et il est à elle!... Mais elle est loin... et puis, elle est ma femme!... D'ailleurs, il est bon qu'un roi se mêle à son peuple, qu'il fasse connaissance avec ses sujets... et ses sujettes.

AGNÈS, mettant du bois dans son four.

Pauvre Pillegru! Serait-il content devant ce feu là, lui qui crie toujours après le froid!

LE ROI, à lui-même.

Agnès est si vive et si piquante!... (Se retournant.) La voici!

AGNÈS, chantant le deuxième couplet de sa chanson,

Mais que survienne un amoureux
Dont l'amour soit sincère,
Fi de la fière
Qui repousse de si beaux feux!
On doit même accepter sans glose
Un œil trop laid,
Un nez trop mal fait;
Le moindre accident peut créer la chose:
Et c'est ainsi
Que font les filles de Crécy
Hi!

LE ROI, qui s'est arrêté pour l'entendre.

La drôle de chanson!

BRIÇONNET, sous la charmille.

Si elle continue, il n'y aura pas moyen de s'entendre.

LE ROI, s'avançant.

Très-bien! ma jolie chanteuse!

BRIÇONNET, regardant à travers la charmille.

Que vois-je?

AGNÈS.

Oh!... Le roi!

LE ROI, lui donnant de la main sur la joue.

Vous donneriez envie d'être Picard pour chanter avec vous.

AGNÈS, à part.

Tiens, tiens, tiens!... Encore un petit soufflet!... Qu'est-ce qu'il veut donc, le monarque?

LE ROI.

Mon arrivée a l'air de vous surprendre? Je gage que vous ne pensiez déjà plus à moi?

AGNÈS.

Ma foi, sire, vous gagneriez la gageure.

LE ROI.

Si la réponse n'est pas flatteuse, elle est franche du moins. Je vous avais pourtant dit que je viendrais ce matin.

BRIÇONNET, à part.

Comment? c'est pour cette petite que depuis deux jours... C'est bon à savoir.

LE ROI, à Agnès.

Vous êtes peut être fâchée que je sois un peu en retard.

AGNÈS.

Moi? Point du tout! Quand les gens ne viennent pas, je me dis, c'est qu'apparemment ça ne leur fait pas plaisir.

LE ROI.

Mais au contraire!... Et sans mon trésorier...

AGNÈS.

Qu'est-ce que c'est que ça, votre trésorier?

LE ROI.

C'est l'homme le plus ennuyeux de mon royaume.

BRIÇONNET, à part.

Merci.

AGNÈS.

Ah bien, à votre place, je l'enverrais joliment promener, ce trésorier-là.

LE ROI.

Ça m'arrive quelquefois.

AGNÈS.

Est-ce qu'un roi ne doit pas faire toutes ses volontés?

LE ROI.

Elle a de très-bons principes de gouvernement!... Puisque tel est votre avis, écoutez-moi : je veux que vous veniez vous asseoir avec moi sous cette charmille.

BRIÇONNET, à part.

Diable!... Je vais être pris!... J'en sais assez, retirons-nous. (Il disparaît.)

LE ROI.

Je veux de plus que vous me promettiez d'oublier la personne dont vous me parliez hier.

AGNÈS.

Mon amoureux de Crécy?

LE ROI.

Justement.

AGNÈS, à part.

Ah çà! mais, qu'est-ce qu'ils ont donc tous après ce pauvre garçon?

LE ROI.

Eh bien?

AGNÈS.

C'est une drôle de fantaisie tout de même que vous avez là.

LE ROI.

Vous hésitez?

AGNÈS.

Du tout!... Je n'hésite pas, je refuse.

LE ROI.

Comment? lorsque je vous prie, lorsque je vous ordonne s'il le faut, moi, le roi?...

AGNÈS.

Qu'est-ce que ça prouve?

LE ROI.

Ne me disiez-vous pas tout à l'heure qu'un roi doit faire toutes ses volontés?

AGNÈS.

Oui, pourvu que ça ne gêne pas les miennes.

LE ROI.

Et si les vôtres m'empêchent d'obtenir ce que je désire?

AGNÈS.

Alors, c'est un malheur.

LE ROI.

Vous n'êtes pas si méchante que vous en avez l'air.

AGNÈS.

Cent fois pire!... et entêtée comme une mule!... Demandez plutot à mon père... que voilà.

LE ROI, contrarié.

Mais je ne l'ai pas appelé.

AGNÈS.

Aussi, ce n'est pas pour vous qu'il vient, bien sûr!... mais il profitera de l'occasion.

LE ROI, à part.

C'est-à-dire que, moi, je la manquerai.

SCÈNE V.

LE ROI, AGNÈS, CAPELAUD.

CAPELAUD.

Le roi, ici!... Ah! sire, quel honneur pour moi... et pour les chiens que vous avez daigné confier à mes soins.

LE ROI.

Ah! c'est toi qui diriges ma meute?... J'en suis fort content : il est impossible de mieux donner, de mieux forcer...

CAPELAUD.

Mais, sire, vous n'avez pas encore fait au gibier de ce canton l'honneur de le chasser.

LE ROI.

Tu crois?... Eh bien! je chasserai... et dans peu : prends toujours mon compliment en à-compte.

AGNÈS.

Faites-vous ainsi pour toutes vos dettes, sire?

LE ROI.

Toutes?... oh! non pas! Mais, lorsqu'il s'agit d'un plaisir, je crois qu'il vaut mieux payer avant qu'après. Aussi, ai-je bien envie de vous offrir... ceci?

AGNÈS.

Une belle bourse!... pleine de pièces d'or?... à moi, sire?...

CAPELAUD.

Prends, ma fille, prends!... Tu offenserais le roi en refusant.

AGNÈS.

Mais vous ne me devez rien, sire.

LE ROI.

J'ai dans l'idée que je vous devrai quelque chose.

AGNÈS, prenant la bourse.

Ah! si vous êtes sûr... et pour obéir à mon père...

CAPELAUD.

Bien, ma fille!... Vous le voyez, sire, un mot a suffi!... Et encore, c'est peut-être le moins obéissant de mes élèves.

AGNÈS.

Dites donc, mon père, si vous ajoutiez : sans comparaison... hein?... ça ne pourrait pas nuire. C'est que Sa Majesté pourrait croire que vous avez employé avec moi le même système d'éducation qu'avec les autres.

CAPELAUD.

Quelle idée!

LE ROI.

Maître Capelaud, je suis très-satisfait, je reviendrai bientôt pour assister à une de tes leçons. Au revoir, gentille Agnès. (Il la regarde un instant pendant qu'elle fait la révérence, puis s'éloigne.)

SCÈNE VI.

AGNÈS, CAPELAUD, puis BRIÇONNET.

CAPELAUD.

Il reviendra!... me voir donner une leçon... à mes élèves!... En voilà un monarque qui encourage les arts!... S'il allait finir par me nommer grand veneur?

AGNÈS.

Alors vous feriez donner à Pillegru une bonne place à la cour, n'est-ce pas?

CAPELAUD.

Pillegru!.. Pillegru, ma fille, n'est point d'étoffe à devenir le gendre d'un favori du roi.

AGNÈS.

Mais si l'étoffe me convient, à moi? (Ils continuent à discuter bas.)

BRIÇONNET, reparaissant sous la charmille.

Le roi est parti, je peux me montrer et faire ma cour à l'astre nouveau qui va régner sur son cœur. Cette passion-là me convient un peu mieux que celle que Sa Majesté avait prise tout à coup pour mes chiffres. Il s'agit maintenant d'attirer la petite au château. (Il s'avance.)

CAPELAUD, l'apercevant.

Oh!... le trésorier du roi!

AGNÈS.

Ce vieux-là?

CAPELAUD.

Lui-même.

BRIÇONNET, à part.

Commençons par quelques paroles gracieuses et spirituelles comme j'en dis souvent. (Frappant sur l'épaule de Capelaud.) Bonjour, père Capelaud, bonjour.

CAPELAUD, s'inclinant jusqu'à terre.

Vous ne vous trompez pas, monseigneur; c'est un beau et bon jour pour nous que celui où un grand ministre... un ministre... comme vous...

BRIÇONNET, à part.

Le rustre n'est pas sot! (Haut.) Je vous prie de croire, mon ami, qu'il n'aura été aussi particulièrement agréable, puisque j'ai eu le plaisir de faire connaissance avec votre charmante fille.

AGNÈS, à part.

Qu'est-ce qu'il a encore, celui-là, avec ses compliments?

BRIÇONNET.

Et puisque j'ai reçu d'elle la plus franche et la plus aimable hospitalité...

CAPELAUD, à sa fille.

Comment?... tu as eu l'honneur... Continue, mon enfant, continue à te montrer agréable aux grands de la terre, et tu peux compter sur ma bénédiction.

AGNÈS.

Mon Dieu, j'ai traité monseigneur comme le premier venu... Il ne me doit rien du tout.

BRIÇONNET.

Rien du tout? Quand vous m'avez prodigué les plus purs trésors de vos étables!

AGNÈS.

Mon lait avait sa crème, c'est vrai.

CAPELAUD.

C'est déjà quelque chose.

BRIÇONNET.

Et la grâce divine avec laquelle vous me l'avez servi? Et cette voix fraiche et suave que vous avez daigné me faire entendre?

CAPELAUD.

Ah!... tu as chanté pour monseigneur?

AGNÈS.

Pas du tout, j'ai chanté pour moi.

CAPELAUD, bas.

Tais-toi donc!... Est-ce qu'on dit de ces choses-là?

AGNÈS.

Pourquoi pas, si on les pense?

BRIÇONNET, à part.

Je suis très-éloquent.., mais je n'arrive pas à ma proposition.

CAPELAUD, à Briçonnet.

Il est positif que ma fille a toujours eu beaucoup de disposition pour la musique : si elle avait été un fils, j'en aurais fait un enfant de chœur. Mais ce n'est rien auprès de sa vocation pour la pâtisserie.

BRIÇONNET, vivement.

En vérité? (A part.) Voilà mon prétexte!... (Haut.) Je le savais, et je viens vous dire que je serais charmé d'en faire l'essai; si la charmante Agnès voulait exercer son art à la cour...

CAPELAUD.

Si elle veut?... mais avec tout l'empressement de la reconnaissance!... N'est-ce pas, ma fille, que tu es très-empressée?... Des gâteaux au chateau!... Pâtissière du château!... Mais fais donc la révérence!... Dis donc merci!...

BRIÇONNET.

Le roi, qui est très-connaisseur en ce genre, m'a chargé de vous faire savoir que vous lui seriez personnellement agréable...

AGNÈS.

Le roi?... C'est drôle! il était là tout à l'heure, et il ne m'en a pas parlé.

BRIÇONNET.

Est-il extraordinaire qu'en présence de vos charmes il ait oublié vos talents?

AGNÈS, à part.

Il commence à m'ennuyer, ce vieux-là.

BRIÇONNET.

Eh bien! acceptez-vous?

AGNÈS.

Une question !... Ça ne m'empechera pas d'épouser Pillegru

CAPELAUD.

Ma fille!...

BRIÇONNET, vivement.

Pillegru! Gargaliot!... qui vous voudrez!... car, si vos gâteaux sont aussi bons que vos yeux sont beaux...

AGNÈS, à part.

Encore!

BRIÇONNET.

Vous n'aurez qu'à choisir.

AGNÈS.

Alors, c'est convenu.

BRIÇONNET, à part.

J'ai réussi. (Haut.) Daignez donc vous préparer, petit ange terrestre; dans une heure, je reviendrai vous prendre. (A lui-même.) Voilà une intrigue qui nous délivrera, pour quelque temps, de madame la reine et des projets de sagesse!... On n'est pas plus ingénieux que moi. (Il sort.)

CAPELAUD, le suivant en saluant.

Ma fille à la cour!... ah! monseigneur!...

AGNÈS, seule.

Je ne sais pas, mais ce vieux flatteur-là ne me revient pas autant que le jeune roi.

SCÈNE VII.

AGNÈS, PILLEGRU.

PILLEGRU, entrant du côté opposé à celui par où Briçonnet est sorti.

Agnès!... ma petite Agnès!...

AGNÈS, se retournant et courant au-devant de lui.

Pillegru!... ici!...

PILLEGRU.

Oui, c'est moi que j'arrive en quatre bateaux... sur mes flûtes.

AGNÈS.

Ah! que tu as donc bien fait, et que je suis contente!... Moi qui voulais te faire dire de venir.

PILLEGRU.

Ce n'était pas nécessaire. Quand l'animal a un fil à la patte, il suit naturellement. Aussi, dès que vous avez été partie de Crécy, j'ai senti quelque chose qui me tirait... qui me tirait... du côté d'Amboise; si bien que ça a fini par m'entraîner, et me voilà!

AGNÈS.

Mais regarde-moi donc, que je te voie!... Tu n'es pas changé du tout!... Tu as toujours ton bon gros nez rouge, ta belle grande bouche, tes petits yeux sournois... et puis ta tournure!... Mais es-tu donc drôle en costume de voyage!... Je gage que tu as sur toi tous tes vêtements?

PILLEGRU.

Eh bien! ne vous gênez pas, mamzelle! Dites-moi que je suis laid, difforme, grotesque...

AGNÈS.

Et joliment susceptible.

PILLEGRU.

Il n'y a pas de quoi, peut-être? Quand on a passé la nuit à voyager par un brouillard qui piquait, qui piquait!... que j'en avais des tremblements... des saisissements... Brrr!... Outre que j'aurais pu rencontrer des voleurs, tomber dans un précipice... que j'aurais pu... et tout cela pour vous revoir plus vite!... Il me semble qu'on a le droit de se permettre quelque négligence dans sa toilette... et même dans sa figure.

AGNÈS.

Qui est-ce qui te parle de ça? Est-ce que je ne t'aime pas comme si tu étais beau?

PILLEGRU.

Comme si j'étais?... C'est donc encore une question pour vous? Alors, voyons, décidez la chose.

AGNÈS.

Mais, dame, à bien regarder, tu es plutôt...

PILLEGRU.

Je saisis votre pensée. Mais la beauté est une convention, Agnès, et tous les goûts sont dans la nature. Vous me trouvez... pas beau?... Eh bien, d'autres me trouvent... joli.

AGNÈS.

Ah! je voudrais bien savoir qui.

PILLEGRU.

Et moi aussi!... mais je suis sûr qu'il y en a!... Et, par exemple, pourquoi que la petite Marinotte, la Jacqueline, la Flipotte m'assassinaient de leurs honnêtetés à Crécy?... Ça en devenait très-embarrassant, et si je ne m'étais pas en allé...

AGNÈS.

Il fallait rester.

PILLEGRU.

Rester?... ah bien oui!... J'avais toujours devant les yeux votre petite mine si riante, votre tournure si vive et si leste, que ça vous fait l'effet d'un oiseau!... Et puis votre voix, votre voix si claire qui me criait toujours aux oreilles : Allons, arrive donc, paresseux, imbécile!... Qu'est-ce que tu fais là-bas? Si bien que le chagrin m'a pris d'une force que je ne pouvais quasiment plus supporter la nourriture.

AGNÈS.

Pauvre garçon!

PILLEGRU.

C'est vrai que je ne suis pas riche, mais j'ai apporté avec moi de quoi le devenir.

AGNÈS.

Qu'est-ce donc?

PILLEGRU.

Des piéges qui sont malins comme des singes, qui vous agrippent, quoi!... que vous n'y voyez que du feu, et, bien mieux encore, un traquenard de mon invention. Oh, fameux celui-là!... Il fait indifféremment sa petite affaire contre le loup féroce ou contre l'homme méchant, et avec une intelligence telle, qu'il casse la patte au loup et ne fait qu'endommager suffisamment la jambe humaine. Mais, à propos de jambes, qu'est-ce que c'est que ce vieux sec qui était là avec vous Agnès, au moment où j'arrivais?

AGNÈS.

C'est le premier ministre. Tu ne sais pas?... Un bonheur!... Notre fortune est faite à tous.

PILLEGRU.

Ah bah!...

AGNÈS.

Je dis à tous, parce que je me suis mis dans la tête que tu serais mon mari, et qu'ainsi moi c'est toi.

PILLEGRU.

Et vous c'est moi!... Convenu!... Mais contez-moi donc vite ce bonheur.

AGNÈS.

D'abord, mon père m'a dit ce matin un tas d'injures sur toi.

PILLEGRU.

Bon! Ça ne commence pas mal.

AGNÈS.

Oh, sois tranquille! J'ai idée maintenant que tout le monde va m'obéir. Toi, premièrement.

PILLEGRU.

Oh, moi, ce n'est pas malin!... Mais le père?

AGNÈS.

Lui comme les autres.

PILLEGRU.

Et le moyen?

AGNÈS.

Je vas faire des galettes à la cour.

PILLEGRU.

Oh! oh!...

AGNÈS.

Oui, pour le roi, qui veut en manger.

PILLEGRU.

Ah! il veut en manger?

AGNÈS.

Et c'est monseigneur le trésorier qui m'y conduit.

PILLEGRU.

Ah!... Il vous emmène?

AGNÈS.

Est-ce que tu ne m'entends pas?

PILLEGRU.

Que si! que si!... Mais je n'entends pas de cette oreille-là.

AGNÈS.

Comment?

PILLEGRU.

On sait ce que c'est que les cours, et l'on sait ce que c'est que les Charles quand ils sont rois de France! On connaît l'histoire du grand-père de l'actuel, qui avait le numéro sept!... Il se gênait celui-là pour en conter aux filles et pour avoir des maîtresses! Avec ça, que justement sa principale s'appelait Agnès!... Et comme, aujourd'hui que nous tenons le numéro huit, il retourne absolument de la même chose...

AGNÈS.

Est-ce que tu deviens imbécile avec tes numéros?

PILLEGRU.

C'est possible, mais je ne veux pas être pire encore.

AGNÈS.

Sois donc tranquille, tu sais bien que ce n'est pas la coutume à Crécy.

PILLEGRU.

Mais c'est peut-être la mode à Amboise? Et je ne veux pas en courir les chances : vous n'irez pas à la cour.

AGNÈS.

J'irai! c'est le seul moyen pour que tu m'épouses.

PILLEGRU.

Il est joli, le moyen.

AGNÈS.

Grand nigaud, laisse-moi donc faire et aie confiance; je te réponds de tout, et je vais me préparer pour ne pas faire attendre le ministre quand il reviendra me chercher. Sans adieu, Pillegru!

SCÈNE VIII.

PILLEGRU, *seul.*

Ah! il reviendra la chercher?... C'est bon à savoir!... C'est lui qui doit l'emmener?... nous verrons bien!... Dans quel gouffre l'innocence de cette jeune fille ingénue, mais aventureuse, allait la précipiter! Elle croit tout simplement que c'est pour ses galettes que ce vieux... Il s'en fiche pas mal de ses galettes!... Heureusement, me voilà! Et mon métier a l'air fait tout exprès pour déjouer ses manigances. J'ai justement apporté avec moi, comme modèle, un amour de piége!... Il ne s'agit plus que de le remonter. (*Il va le prendre dans un paquet qu'il a déposé en entrant, et se met à l'ouvrage.*) Ah, ministre, tu reviendras?... Bon!... Ceci est confectionné pour un loup de cinq ans... ça suffira.

SCÈNE IX.

PILLEGRU, *accroupi et travaillant à son piége.*
CAPELAUD, *arrivant par la droite.*

CAPELAUD.

Quel est cet animal que j'aperçois blotti près de la porte de ma maison?... Dieu me damne, c'est un homme!... Oh! oh!... et un homme qui m'est antipathique, que je voudrais voir à cinq mille lieues!... (*S'approchant.*) Comment, c'est toi, misérable fabricant de piéges, fainéant, imbécile, vaurien!...

PILLEGRU, *sans se déranger.*

Allez, allez toujours!... Quand vous aurez fini, vous me préviendrez, hein?

CAPELAUD.

Pourquoi as-tu quitté Crécy?... Qu'est-ce qui t'amène?...

PILLEGRU.

Fallait donc m'interroger là-dessus d'abord, au lieu de vous égosiller; je vous l'aurais dit tout de suite. Je viens vous demander votre fille en mariage.

CAPELAUD.

Ma fille! mon Agnès!... Tu oses?... Tu as l'amour-propre de songer à t'allier à un homme comme moi?

PILLEGRU.

Pourquoi pas? Écoutez donc, papa Capelaud, le gaillard qui attrape le gibier au moyen des procédés les plus ingénieux vaut bien celui qui ne sait le prendre qu'avec le secours de vils quadrupèdes.

CAPELAUD.

Tais-toi!... oh! tais-toi!... Peux-tu bien comparer une noble meute bien lancée qui le happe, qui le mord, qui le poursuit sans relâche, à tes ignobles subterfuges qui ne font que l'estropier?

PILLEGRU.

Ignobles?... Laissez donc!... c'est plus commode et moins fatigant : voyez plutot!... Le soir, en faisant ma promenade paisible autour de ma chaumine, je tends ma petite affaire; puis je rentre tranquillement au sein de mes foyers où m'attend une femme charmante qui m'adore, une soupe chaude et un amour d'enfant, vrai portrait de son père. Je m'endors délicieusement, bercé par leurs douces caresses, et le lendemain, en visitant mes blés et mes luzernes, je trouve mon ennemi surpris et étranglé sans que je me sois donné seulement la peine de lever le petit doigt!... Et vous appelez cela ignoble, vous?... Père Capelaud, vous êtes bien dégoûté. (Lui montrant le piége qu'il a préparé.) Tenez, regardez-moi ce bijou-là.

CAPELAUD.

Oui, il te servira à grand'chose.

PILLEGRU.

Eh! eh! j'ai dans l'idée qu'il doit y avoir des loups par ici.

CAPELAUD.

A Amboise?... Es-tu fou?... Tu mourras de faim, malheureux, avec tes attrape-minettes!... Du reste, je t'engage à chercher une autre femme charmante pour visiter tes blés et tes luzernes, car je te refuse positivement ma fille.

SCÈNE X.

LES MÊMES, AGNÈS.

AGNÈS.

Vous refusez, mon père?

PILLEGRU.

Oui, Agnès, il refuse le gendre le plus soumis et le plus tendre, et cependant il la connaît, la famille des Pillegru!... Il sait si elle est vénérée à Crécy!... Oh Dieu!... Vénérée à l'égal d'une barbe blanche!... Mais n'importe! à l'homme injuste, à qui vous devez le jour, je ne répondrai qu'un mot : Père Capelaud, j'aurai votre fille!... Et quant à la supériorité de mon système sur le vôtre à l'encontre des animaux malfaisants, de la petite ou de la grande espèce, vous en jugerez avant peu. Au revoir, Agnès!

AGNÈS.

Où vas-tu donc?

PILLEGRU.

Pas loin, pas loin!... Bientôt vous aurez de mes nouvelles. (Il sort en emportant son piége.)

SCÈNE XI.

AGNÈS, CAPELAUD.

CAPELAUD.

Bon voyage!... Il est gentil comme un ours de dix-huit mois.

AGNÈS.

Oh! ça ne m'effraye pas! Je l'apprivoiserai... et vous aussi, mon père, malgré votre air farouche. (Elle le caresse.)

CAPELAUD.

Veux-tu bien laisser mes joues, câline!...

AGNÈS.

Vous verrez comme nous serons tous heureux!... comme mon Pillegru...

CAPELAUD.

Ne m'en parle pas!... Jamais je ne consentirai.

AGNÈS.

Oui-da!... Et si, moi, je ne consentais pas à aller au château?

CAPELAUD.

Grand Dieu!... manquer notre fortune?...

AGNÈS.

Écoutez donc!...

CAPELAUD.

Eh bien! eh bien, nous causerons de tout cela à ton retour... Je suis tranquille, d'ailleurs; la cour est un lieu où l'on oublie tant de choses!

AGNÈS.

Oui, mais moi, j'ai une mémoire terrible.

CAPELAUD.

Nous verrons, nous verrons!... Il s'agit, pour l'instant, des conseils que je te dois, comme père et comme homme d'expérience, sur la manière de t'y conduire. D'abord, sais-tu ce que c'est que la cour, Agnès?

AGNÈS.

Mais, c'est un endroit où l'on voit beaucoup de monde, comme dans notre boutique à Crécy.

CAPELAUD.

C'est un endroit bien plus brillant, et bien plus dangereux, ma fille!... Au lieu de simples manants ou de bons bourgeois, tu seras entourée des plus élégants seigneurs.

AGNÈS.

Oh, ne craignez rien!... Seigneurs ou autres, j'ai un moyen de les calmer qui m'a toujours réussi. Quand un galantin vient rôder autour de moi, ou s'avise de vouloir m'embrasser, je lui plante un bon coup de poing au milieu du visage, et ça le rend sage tout de suite.

CAPELAUD.

Un coup de poing à la cour!... Garde-t'en bien!...

Un baiser dans ce pays-là est une politesse, et si tu en recevais un...

AGNÈS.

Il faudrait peut-être tendre l'autre joue?

CAPELAUD.

Non, pas précisément; mais il ne faudrait pas trop te fâcher.

AGNÈS.

Oh, un coup de poing, ça se donne sans fâcherie.

CAPELAUD.

Mais ça ne se reçoit pas de même.

AGNÈS.

Aimez-vous mieux un soufflet?... Je veux bien! Je laisserai ma main ouverte ou fermée, à votre choix : ça m'est égal.

CAPELAUD.

Mais non, mais non, ma fille!

AGNÈS.

Que faudra-t-il donc faire?

CAPELAUD.

Il faudra garder le baiser pour toi.

AGNÈS.

Je n'accepte et je ne garde que ce qui me fait plaisir.

CAPELAUD.

Oh! mon enfant, que dis-tu là?... Tu n'y entends rien!... Sais-tu ce qui m'a lancé dans le monde, moi?... Un coup de pied!... Je ne te dirai pas où... pour ne pas faire rougir ton amour filial; seulement, je te prie de croire qu'il ne m'a fait nullement plaisir, et je l'ai accepté pourtant, et même je l'ai gardé sans mot dire, avec un front serein!... Je n'oserais affirmer que la partie qui acceptait plus particulièrement montrât la même sérénité; mais enfin le mortel généreux qui... (Il lève la jambe.) trouva que j'avais un bon caractère, et... ça me distingua de la foule!... Voilà la cour, mon enfant! Voilà comme une personne prudente doit s'y comporter.

AGNÈS.

Pardon, mon père, pardon, mais il me semble...

CAPELAUD.

Assez, ma fille, assez!... médite... et fais ton profit.

AGNÈS.

S'il n'y a que des profits comme ceux-là?...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, PILLEGRU puis BRIÇONNET.

PILLEGRU, à lui-même en entrant.

C'est merveilleusement tendu!... Juste sur le chemin qui conduit du château à la maisonnette.

CAPELAUD, l'apercevant.

Ah, te voilà encore, caniche obéissant?

PILLEGRU.

Est-ce que vous croyez que j'aurais laissé partir Agnès sans lui faire mes adieux?

AGNÈS, bas à Pillegru.

J'ai un plan dans ma tête pour te faire employer avec moi au château; ainsi ne te fâche pas de mon départ.

PILLEGRU.

Moi?... Oh, pas du tout!... (A part.) Seulement j'espère qu'il y aura du retard... au départ.

CAPELAUD, qui a regardé vers la droite au fond.

Ma fille, ma fille, j'aperçois monseigneur Briçonnet qui accourt!... Apprête-toi.

PILLEGRU.

Ah! il accourt le vieux sec?... (Se frottant les mains.) Bien!... La bonté de la mécanique ne peut tarder à être démontrée. (Ici on entend un cri douloureux en dehors.) La!... qu'est-ce que je disais?...

CAPELAUD.

Oh, mon Dieu!... C'est la voix de monseigneur le trésorier!.. Serait-il en danger?... Courons. (Il sort.)

AGNÈS, à Pillegru.

Que peut-il lui être arrivé pour qu'il crie comme ça?

PILLEGRU, d'un ton dégagé.

Oh, rien!... Il aura peut-être butté contre quelque chose.

BRIÇONNET, entrant, soutenu par Capelaud.

Je n'en puis plus!... Aïe, aïe, aïe, mon pauvre mollet!

AGNÈS, à part.

Son mollet?... où donc le prend-il?

BRIÇONNET.

Il est tout égratigné, tout déchiré!

PILLEGRU, à lui-même.

Que ça! que ça!... Je suis déshonoré!

BRIÇONNET.

C'est à peine si je peux marcher!... Qui, diable, s'avise de tendre des piéges ici, en plein jour, et en pleine route?

AGNÈS, à part.

Je gage que c'est Pillegru.

CAPELAUD, à Pillegru.

Quand je te disais qu'il n'y avait pas de loups dans le pays, et que tes inventions n'étaient bonnes qu'à estropier mes clients?... animal!...

BRIÇONNET.

Vos clients?... Pour qui donc me prenez-vous, maître Capelaud?

CAPELAUD.

Ah, pardon, grand ministre!... La douleur que j'éprouve de votre accident... (A Pillegru.) Mais répondras-tu?... Nous diras-tu ce qui t'a porté à tendre ce piége?...

PILLEGRU.

Moi?... Je vas vous dire!... Il faut que ce soit un traquenard que j'ai perdu en route. (A Briçonnet.) Vous l'avez donc retrouvé, vous!... Ah, merci!

BRIÇONNET.

Comment!... C'est toi, misérable manant?...

AGNÈS, à part.

Fait-il une drole de grimace!...

BRIÇONNET, à part.

Ah! mon gaillard, tu payeras mon gras de jambe. (Haut.) Venez, Agnès!

CAPELAUD.

Mais, monseigneur, pourrez-vous marcher? Laissez-nous charger ce précieux fardeau sur nos épaules!... avance, Pillegru!...

PILLEGRU.

Voilà!... (A part.) S'il arrive à bon port, il aura du bonheur.

BRIÇONNET.

Non, non!... le bras de votre fille suffira. Allons, gentille Agnès, conduisez-moi.

AGNÈS.

Volontiers! Appuyez-vous ferme, je suis forte, et vous n'êtes pas lourd.

PILLEGRU, à part.

Comment!... Il peut marcher?... Mais il est pire qu'un loup, ce vieux-là!... Agnès, pauvre brebis, seras-tu donc croquée?...

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente une salle du château d'Amboise : la décoration est à pans coupés. Deux portes à droite; une à gauche; porte au fond; une fenêtre avec balcon en dehors, à gauche.

SCÈNE I.

BRIÇONNET, entrant.

Ah, coquin! ah, scélérat de Pillegru!... Prendre dans un piége à loups le trésorier du roi de France!... C'est que, depuis vingt-quatre heures, j'ai beau frotter ma jambe, je souffre toujours!... Du moins, je me suis vengé, et nous verrons si le manant se tirera du lieu où l'on va le placer comme je me suis tiré de son piége. Patience! Voici la petite Agnès installée au château! Le roi est enchanté d'elle: le fait est qu'elle est ravissante sous ses habits de grande dame!... Prenons garde pourtant! La marquise de Saint-Gelais n'est pas encore disgraciée, et il faut être prudent. Ah! ah! j'entends ma gentille protégée.

SCÈNE II.

BRIÇONNET, AGNÈS.

AGNÈS, faisant des révérences au fond.

Ah çà, finirez-vous de me saluer? ... Je ne peux pourtant pas faire la révérence jusqu'à ce soir; c'est ennuyeux à la fin!

BRIÇONNET.

Qu'avez-vous donc? Et qui se permet de vous ennuyer ici?

AGNÈS.

Qui?... Mais tout le monde à peu près, à commencer par vous que je cherche depuis plus d'une heure.

BRIÇONNET.

Que désirez-vous de moi?

AGNÈS.

Dites donc, monseigneur, elle est jolie la place que vous m'avez fait obtenir au château!

BRIÇONNET.

Eh! mais...

AGNÈS.

Hier, j'ai passé toute la sainte journée à ne rien faire, et ça recommence aujourd'hui comme hier.

BRIÇONNET.

Du moins ce n'est pas fatigant.

AGNÈS.

Ça m'avait assez convenu d'abord, mais à présent ça me fait bâiller que j'en ai mal à la mâchoire!... ah!...

BRIÇONNET.

Je connais pourtant une personne dont la société devrait...

AGNÈS.

Le roi?... Oui, il est déjà venu me parler plusieurs fois, c'est bien honnête de sa part; mais, par malheur, il me débite un tas de phrases auxquelles je ne comprends goutte, et qui ne m'amusent pas du tout.

BRIÇONNET.

Ne pas s'amuser de ce que dit un roi!

AGNÈS.

Tiens! Si un roi est ennuyeux?

BRIÇONNET.

Est-ce que c'est possible?

AGNÈS.

Il paraît!... Puis, il me prend les mains qui me démangent de travailler, et il s'en va sans m'avoir commandé la moindre friandise?... Et c'est bien heureux, car je vous prie de me dire si ça a le sens commun de m'avoir affublée de ce costume-là?... Comme ce serait commode pour faire de la pâtisserie!

BRIÇONNET.

On ne vous en demande pas.

AGNÈS.

Voilà bien le mal!

BRIÇONNET.

On vous apprendra à faire autre chose.

AGNÈS.

Vraiment?... Qu'on se dépêche donc! J'ai de la bonne volonté d'abord.

BRIÇONNET.

C'est tout ce qu'on exige de vous.

AGNÈS.

Il y a encore ce nom qu'on me donne qui me paraît singulier : madame Agnès de Picardie.

BRIÇONNET.

Que vous importe?

AGNÈS.

De Picardie, au lieu de la Picarde, passe encore!... Mais madame?... Attendez donc que je le sois.

BRIÇONNET.

Bah, bah! ça viendra.

AGNÈS.

Je l'espère bien, mais tant que ça n'est pas venu!...

BRIÇONNET.

Patience, patience!... Vous vous ferez à tout cela, et à bien d'autres choses encore qui n'auront rien de pénible.

AGNÈS.

Si Pillegru était ici, je ne dis pas... Vous m'aviez promis de le faire venir au château, de le placer...

BRIÇONNET.

Oui, pardieu, je le placerai!

AGNÈS.

Bien vrai?

BRIÇONNET.

Et plus tôt que vous ne pensez.

AGNÈS.

Eh bien, vous êtes un brave homme!... Après le malheur de votre jambe...

BRIÇONNET.

Oh, je n'ai pas de rancune! (Regardant vers le fond. A part.) Ah, mon Dieu!... La marquise de Saint-Gelais!... Il ne faut pas qu'elle me trouve avec cette petite.

AGNÈS.

Voyons!... Quelle place lui donnerez-vous?

BRIÇONNET.

Nous verrons, nous verrons!... Pour le moment, malgré tout le charme de cet entretien, si j'osais vous prier...

AGNÈS.

De m'en aller?

BRIÇONNET.

Mille pardons!... Une dame qui vient par ici...

AGNÈS.

Vous voulez lui parler?... à votre aise!... Tenez, je vais passer sur ce balcon, et dès qu'elle sera partie...

BRIÇONNET.

Sur ce balcon?... Cependant...

AGNÈS.

Oh, n'ayez pas peur! Je n'écouterai pas votre conversation avec cette dame.

BRIÇONNET.

N'importe!... J'aimerais mieux...

AGNÈS.

Et moi, j'aime mieux rester là! A bientôt, monseigneur... (Elle va se placer sur le balcon, devant lequel est un rideau.)

BRIÇONNET.

Pas moyen de l'empêcher!...

SCÈNE III.

LA MARQUISE DE SAINT-GELAIS, BRIÇONNET, puis AGNÈS.

LA MARQUISE, à elle-même en entrant.

Moi qui croyais n'avoir que la reine pour rivale!... (Haut.) Monsieur le trésorier, je vous cherchais.

BRIÇONNET, s'inclinant.

Madame la marquise... (A part.) Elle aura appris quelque chose.

LA MARQUISE.

Savez-vous quelle idée m'est venue?

BRIÇONNET.

Ce ne peut être qu'une idée fort agréable.

LA MARQUISE.

Cette idée, la voici : c'est que vous êtes un ingrat.

BRIÇONNET.

Oh!...

LA MARQUISE.

Un homme à double face.

BRIÇONNET.

Ah!...

LA MARQUISE.

Qui oubliez que vous me devez votre fortune.

BRIÇONNET.

Par exemple!

LA MARQUISE.

Une femme a été amenée hier au château... Vous le saviez.

BRIÇONNET.

Je vous jure...

LA MARQUISE.

Vous le saviez... Et tout à l'heure, quand je vous ai interrogé, vous me l'avez caché.

BRIÇONNET.

J'ignorais entièrement...

LA MARQUISE, l'interrompant.

C'est bien. On la nomme, m'a-t-on dit, madame Agnès de Picardie?

AGNÈS, mettant la tête hors du rideau. A part.

Tiens! on parle de moi.

LA MARQUISE.

Ce nom là m'est tout à fait inconnu. Que vient-elle faire ici? quel est son rang? son titre? quelle est sa famille? Enfin d'où sort cette obscure rivale?

AGNÈS, s'avançant.

Comment! d'où je sors?... D'abord, de dessus ce balcon; ensuite de Crécy, en Picardie, afin que vous le sachiez.

LA MARQUISE.

C'est donc vous, madame?

BRIÇONNET, à part.

Que va-t-elle dire?

AGNÈS.

Oui, c'est moi, qui ne suis pas madame, mais qui vous ai entendu prendre des informations sur mon compte, et qui viens vous en donner.

BRIÇONNET, à part.

Si elle allait parler des bontés du roi?...

AGNÈS.

Quant à mon rang, à mon titre, ils en valent bien d'autres: je suis attachée à la cour en qualité de...

BRIÇONNET, bas, lui pinçant le bras.

Taisez-vous!

AGNÈS, surprise.

Oh!...

LA MARQUISE.

Je comprends, madame, et je sais déjà quel titre on veut vous donner ici.

AGNÈS.

Puisque vous le savez... Quant à ma famille, les fonctions de mon père sont encore plus connues que les miennes!...

LA MARQUISE.

Votre père?

AGNÈS.

Oui, madame, mon père, à qui le roi veut beaucoup de bien, et qui n'est ni plus ni moins que...

BRIÇONNET, bas, lui pinçant le bras.

Taisez-vous donc!...

AGNÈS.

Ah çà! voulez-vous bien finir, vous? Savez-vous que vous me faites mal avec vos pinces? (Mouvement de la marquise.)

BRIÇONNET.

Moi?

AGNÈS.

Je gage que j'en ai le bras tout noir.

BRIÇONNET.

C'est donc par distraction!

AGNÈS.

Elle est jolie, la distraction!

LA MARQUISE.

Monsieur le trésorier a sans doute peur que vous ne parliez?

AGNÈS.

Et d'où vient cela? Pourquoi ne dirais-je pas à madame que mon père est l'éleveur des chiens du roi, comme moi je suis sa pâtissière?

LA MARQUISE.

Éleveur de chiens? pâtissière?... Ah! ah! ah! mais c'est charmant! Et vous aviez tort, monsieur le trésorier, de vouloir imposer silence à madame.

BRIÇONNET, à part.

Pourvu qu'elle ne dise que cela!

LA MARQUISE, riant.

Ah! ah! ah! éleveur de chiens et pâtissière!...

AGNÈS, à Briçonnet.

Elle est bien gaie, cette dame là!

LA MARQUISE, à Briçonnet.

Recevez toutes mes félicitations.

BRIÇONNET.

Et sur quoi donc, madame?

LA MARQUISE.

Mais sur la nouvelle charge que, d'après vos conseils, sans doute, le roi vient de créer, et sur la personne qu'il en a pourvue. Ah! ah! ah! Le besoin d'un talent aussi distingué se faisait généralement sentir à la cour.

AGNÈS.

Bah!... est-ce qu'on n'y faisait pas de brioches avant mon arrivée?

LA MARQUISE.

Pardonnez-moi, pardonnez-moi!... ce qui ne m'empêche pas d'avoir hâte de goûter des vôtres.

AGNÈS.

Oui?... eh bien, soyez tranquille.

LA MARQUISE.

Mais Sa Majesté a sans doute fait déjà quelque commande à madame Agnès... de Picardie... et je me reprocherais de la gêner. (Elle fait une grande révérence à Agnès. A part.) Je crois que je puis être tranquille de ce côté. Allons voir si le messager que j'attends est arrivé.

BRIÇONNET, de même.

Suivons-la pour tâcher de détruire ses soupçons. (Ils sortent.)

SCÈNE IV.

AGNÈS, puis LE ROI.

AGNÈS, seule.

Elle a l'air de se moquer de moi, cette belle dame!... C'est égal!... je ne suis pas fâchée qu'elle m'ait vue; elle rappellera peut-être au roi pourquoi l'on m'a fait venir au château. (Regardant.) Tiens, le voici justement en personne, je vas lui parler moi-même.

LE ROI, entrant.

Eh bien! ma gentille Agnès, commencez-vous à vous habituer à la cour? Ce séjour ne vous ennuie-t-il pas trop?

AGNÈS.

C'est selon.

LE ROI.

Comment?

AGNÈS.

Oui, quand vous venez causer avec moi, ça va encore, parce que l'on assure qu'on doit toujours trouver un roi amusant, et je tâche!... Mais le reste du temps... oh! c'est dur!... Aussi je ne soupire qu'après le moment où...

LE ROI.

Quelle brillante toilette vous avez là!

AGNÈS.

Dame! voilà comme on m'a arrangée.

LE ROI.

On a cru sans doute vous rendre plus jolie, mais vous pouviez vous passer de cette riche parure; il me semble que le simple habit sous lequel je vous ai vue pour la première fois...

AGNÈS.

Ah!... que vous avez raison, sire! C'est ce que je disais tout à l'heure; il est bien plus commode, parce que, dans notre état, il faut pouvoir se remuer : il ne s'agit pas de rester là comme une sainte dans une châsse.

LE ROI.

Ce serait bien dommage. Savez-vous, ma toute belle, que vos attraits ont fait sensation ici?

AGNÈS.

Oui-da?

LE ROI.

Ils viennent d'inspirer les vers les plus galants du monde au premier poëte de ma cour.

AGNÈS.

Un poëte?... Qu'est-ce que c'est que cet animal-là?

LE ROI, souriant.

Cet animal-là, c'est M. de Saint-Gelais, le cousin d'une belle dame qui ne sera guère charmée des vers de son parent.

AGNÈS.

Des vers?... Je ne comprends pas.

LE ROI, tirant un papier de sa poche.

Écoutez, je vais vous les lire :

La dame en tout la mieux douée,
La plus humble et la plus louée,
La plus fière de ses aïeux...
Et la moins vaine de ses yeux...
Sur son coursier la plus allante...

AGNÈS.

Oh! mon coursier!... c'est un âne.

LE ROI.

Dans son fauteuil la plus dolente...

AGNÈS.

Mon fauteuil?... C'est une escabelle.

LE ROI.

La plus fidèle à son devoir,
Et la plus dangereuse à voir...

AGNÈS.

Par exemple!... Il n'y a pas de danger.

LE ROI.

A la danse la plus folâtre...

AGNÈS.

Ah! ça, c'est vrai!

LE ROI.

La plus rêveuse auprès de l'âtre,
La plus séduisante toujours,
La plus timide en ses amours...
En dévouement la plus hardie,
C'est l'ange que le ciel forma,
Et que sur la terre on nomma
Madame Agnès de Picardie.

Eh bien! qu'en dites-vous?

AGNÈS.

Ma foi, je dis, sire, qu'il faut qu'il se décide, votre poëte!... Suis-je comme ci? Suis-je comme ça? Je ne peux pas être les deux ensemble. Qu'est-ce que ça signifie de me donner deux sentiments et deux visages? Merci du cadeau! Ce n'est pas la mode chez nous.

LE ROI, riant.

Oh! charmante! charmante! Vive Dieu, parlez-moi d'une femme qui comprend les madrigaux de cette façon-là!... Agnès, vous êtes adorable!... (Il lui prend la taille.)

AGNÈS, se dégageant.

Doucement! doucement!... Ce n'est pas pour ça qu'on m'a fait venir ici.

LE ROI, la lutinant.

Qu'en savez-vous?

AGNÈS.

A bas les mains!... ou je tape d'abord.

LE ROI, riant.

Vrai Dieu! je voudrais voir cela!

AGNÈS, lui donnant une tape.

Eh bien! c'est vu.

CAPELAUD, paraissant à une porte latérale, à part.

Ciel!... Un coup de poing à un roi de France!... Que va dire Sa Majesté?

LE ROI, riant.

Ah! ah! ah!... C'est qu'elle a tapé tout de bon.

CAPELAUD, à part.

Il rit?... Il est d'une bonne pâte, le monarque!

LE ROI.

Je n'ai jamais rien trouvé de si amusant que vous, Agnès.

AGNÈS.

Ah!... ça vous amuse?... Je vas recommencer.

LE ROI.

Doucement!... Doucement!... Nous ne sommes pas votre amoureux de Crécy.

AGNÈS.

C'est justement pour ça que je tape.

LE ROI.

Vous oubliez que vous vous adressez au roi.

AGNÈS.

Au contraire!... A chacun sa besogne!... Allez gouverner, sire, et laissez-moi pratiquer mon art.

LE ROI.

Allons, allons, vous êtes bien heureuse que ce soit l'heure de mon audience!... Je pars, mais je reviendrai.

AGNÈS

C'est bon, revenez, mais n'y revenons pas.

LE ROI.

Ce soir, après la chasse, nous reprendrons cet entretien. Au revoir, ma gentille ennemie.

AGNÈS.

Au revoir, sire... (A elle-même.) Tâchons de trouver le vieux trésorier, car il faut que Pillegru... (Le roi sort d'un côté et elle par le fond.)

SCÈNE V.

CAPELAUD, puis PILLEGRU.

CAPELAUD, seul un instant.

Enfin les voilà partis!... Comme elle brusquait le roi!... Cette enfant-là n'a pas le moindre usage de la cour!... Mais il n'y a pas une minute à

perdre; il s'agit de tenir la promesse que j'ai faite; examinons d'abord si personne ne peut nous surprendre. (Il va regarder d'un côté.)

PILLEGRU, accourant essoufflé.

Ouf!... Je n'en peux plus!

CAPELAUD, se retournant.

Qu'est-ce que j'entends là?

PILLEGRU.

C'est vous, père Capelaud? bien le bonjour... Comment vous portez-vous? Sauvez-moi.

CAPELAUD.

Toi, au château?... Qu'y viens-tu faire, imbécile?...

PILLEGRU.

Ils sont à mes trousses!... Dix, vingt, trente démons.

CAPELAUD.

Je ne vois pas le plus petit démon.

PILLEGRU.

Je vous dis que je suis un homme mort, si vous ne me cachez pas quelque part.

CAPELAUD.

Moi, te cacher?...

PILLEGRU.

Figurez-vous que j'étais venu de Crécy tout exprès... Oh! je les entends!... Sauvez-moi!... Non, non, je me sauve moi-même!... Où me fourrer, mon Dieu? où me fourrer?... (Il sort en courant par une porte latérale.)

CAPELAUD, seul.

Il a bien fait de s'en aller!... Il paraît qu'il a commis quelque crime, et au lieu de le cacher je l'aurais plutôt livré moi-même!... Un gueux qui a ensorcelé ma fille, et qui serait capable de l'empêcher de faire son chemin à la cour!... Mais le voilà loin!... Profitons du moment!... (Allant à une porte latérale.) Plus personne, madame!... vous pouvez entrer.

SCÈNE VI.

CAPELAUD, LA REINE, puis AGNÈS.

LA REINE, en costume très-simple.

Merci, mon ami, merci! Je vous récompenserai de votre dévouement.

CAPELAUD.

Je n'ai point oublié que je dois ma place à la puissante protection de Votre Majesté; mais ai-je été surpris quand j'ai reconnu madame la reine sous ce simple costume, et qu'elle m'a demandé mon aide pour entrer mystérieusement... où?... chez elle!...

LA REINE.

Oui, il faut que je voie tout par moi-même, sans qu'on soupçonne ma présence ici.

CAPELAUD, à part.

Pauvre reine! Si elle voit tout, elle pourra bien n'être pas trop contente.

LA REINE.

Êtes-vous bien sûr qu'on ne nous a pas aperçus?

CAPELAUD.

Oh! il n'y avait pas de danger, par la galerie que nous avons suivie.

LA REINE, à elle-même.

Je meurs d'inquiétude!... Cette lettre, qui m'a été enlevée, elle peut me perdre dans l'esprit du roi!... Dieu veuille que j'arrive à temps pour l'empêcher d'ajouter foi aux calomnies de mes ennemis!...

AGNÈS, entrant et s'arrêtant au fond. A elle-même.

Impossible de mettre la main sur le vieux trésorier... Tiens!... mon père avec une dame!...

CAPELAUD.

Votre Majesté a-t-elle encore besoin de moi?

AGNÈS, à part, au fond.

Votre Majesté!...

LA REINE.

Non, mon ami, voici la porte de mes appartements, j'y entre, vous pouvez me laisser. Soyez discret, et comptez sur ma reconnaissance. (Elle sort par une porte latérale.)

CAPELAUD, à lui-même.

Allons, allons, ça va bien!... ma fille à la cour, et moi, le confident d'une reine! (Il sort d'un autre côté.)

SCÈNE VII.

AGNÈS, puis PILLEGRU.

AGNÈS.

D'une reine!... C'est la reine?... qui arrive mystérieusement ici avec mon père?... Qu'est-ce que tout ça veut dire?... Elle a une physionomie qui me revient tout à fait, cette reine-là!... Mais je ne peux pas comprendre... Quelque jalousie, peut-être?... Elle n'aurait pas si grand tort, car, enfin, que veut-on faire de moi ici?... Hum!... on me débite des balivernes, on me laisse les bras croisés... Cet état-là ne me convient pas, et, décidément, je vais déclarer à mon père... (Elle fait un mouvement et s'arrête.) Tiens!... qu'est-ce donc que j'entends par là?... Je ne me trompe pas... oui, des gémissements!... Il me semble que je reconnais cette voix... c'est celle de Pillegru!... Où est-il donc?... Dans cette chambre?... (Elle va regarder à une porte latérale.) Non!... personne!... (Elle prête l'oreille.) Ah! bah!... c'est de là qu'elle vient, la voix!... Il n'y a pas de porte, pourtant?... Est-ce qu'on se loge dans les murailles... ici?... Oh!... il se plaint!... Comment arriver jusqu'à lui?... (Elle tape contre la muraille.) Pillegru!... Pillegru!... Est-ce toi?... J'ai beau taper là contre, je ne démolirai pas... Je veux cependant lui porter secours... Je crois qu'il m'appelle!... Pillegru, je suis là!... (En tapant et en appuyant la main contre le mur, elle touche un ressort, le panneau glisse et laisse voir des barreaux de fer, derrière lesquels se trouve Pillegru.) Ah!... Ciel!...

PILLEGRU.

Dieu soit loué!... Quoi! c'est vous, Agnès, qui me rendez à la lumière?

AGNÈS.

Qu'est-ce que tu fais là?

PILLEGRU.

Vous le voyez bien, je ne me promène pas.

AGNÈS.

Qui est-ce qui t'a mis dans cette cage?

PILLEGRU.

Hélas! Agnès, c'est moi.

AGNÈS.

Toi?... Est-ce que tu deviens fou?

PILLEGRU.

Dites donc stupide!... Oui, Agnès, je suis mon geôlier, mon propre geôlier!

AGNÈS.

Mais apprends-moi comment il se fait...

PILLEGRU.

Ah! voilà!... Le soleil commençait à poindre à l'horizon, les oiseaux chantaient...

AGNÈS.

Qu'est-ce que tu me chantes là?

PILLEGRU.

Tout, dans la nature, invitait à une douce mélancolie; je pensais à vous, ô Agnès... Tout à coup, je me sens saisi par un demi-quarteron d'estafiers qui m'emportent au château... J'ai bien deviné que c'était une vengeance du vieux Briçonnet, qui a le traquenard sur le cœur... L'amour donne du courage... Je voulais vous revoir... Arrivé au détour d'un corridor, je parviens à m'échapper, je cours à travers un tas d'appartements, je rencontre le père Capelaud; mais j'entends mes estafiers, je reprends ma course, et en fuyant toujours devant moi, sans savoir où je vais, je me trouve dans un endroit sombre : quelque chose me barre le passage... je me retourne, et je m'aperçois que je suis dans une grande cage de fer, dont la porte s'est refermée sur moi, aux éclats de rire des gueusards qui me poursuivaient.

AGNÈS.

Est-il possible?...

PILLEGRU.

Voyez!... rien n'y manque, l'auge, la mangeoire, tout y est!... On dit que c'est le feu roi Louis XI qui a imaginé ça : des cages à hommes!... C'est une invention très-ridicule!... Je vous demande un peu de quoi j'ai l'air là dedans?

AGNÈS.

Le fait est que tu as un air...

PILLEGRU.

Vous allez me tirer de là, hein?

AGNÈS.

Et le moyen de te délivrer? (Elle s'accroupit devant la cage.) Pillegru!...

PILLEGRU, l'imitant.

Agnès!

AGNÈS.

Comprends-tu quelque chose à ce qui se passe ici?

PILLEGRU.

Je comprends que je suis en cage, et que vous avez des habits magnifiques, vous.

AGNÈS, réfléchissant.

Oui, oui, attends, Pillegru, attends.

PILLEGRU.

Pardine! je suis bien forcé d'attendre!

AGNÈS.

Je commence à voir clair.

PILLEGRU.

Vous êtes bien heureuse. Moi, je n'y vois goutte là dedans.

AGNÈS.

Le vieux Briçonnet est un scélérat.

PILLEGRU.

Un homme qui me fait mettre en cage, qui me réduit à l'état de sansonnet... il n'y a pas de doute.

AGNÈS.

Je devine à présent ce qu'on veut faire de moi.

PILLEGRU.

Il y a longtemps que je l'ai deviné; mais je ne veux pas, moi, sapristi!... (Il saute et se cogne la tête.) Oh!...

AGNÈS.

Eh bien! tu t'es fait mal?...

PILLEGRU.

Ce n'est rien, une bosse au front!... Pourvu qu'il n'y ait que celle-là, Agnès!...

AGNÈS.

Veux-tu bien te taire, imbécile, et te calmer!...

PILLEGRU, tournant dans sa cage et secouant les barreaux.

Que je me calme?

AGNÈS.

Qu'est-ce que ça signifie de tourner comme ça? Tu as l'air d'un ours mécontent.

PILLEGRU.

Dites donc que, si ça continue, je deviendrai un lion, un tigre.

AGNÈS.

Allons, allons, prends patience.

PILLEGRU.

Voilà tout ce que vous m'offrez?

AGNÈS, vivement.

Je pense à un moyen... Oui... laisse-moi faire... Mais j'entends du bruit, on vient par ici, il ne faut pas qu'on sache que j'ai découvert ta cachette; je vais refermer le panneau.

PILLEGRU.

Quoi! vous auriez le courage de me replonger dans les horreurs de l'obscurité?

AGNÈS.

Sois tranquille!... je ne pousserai pas le ressort; tu seras libre de te donner un peu d'air et de jour.

PILLEGRU.

Bonne idée que vous avez là!...

AGNÈS.

Je cours m'occuper de ta délivrance. A bientôt, et bon espoir! (Elle pousse le panneau et sort par la porte qui conduit aux appartements de la reine.)

SCÈNE VIII.

PILLEGRU, dans la cage, poussant un peu le panneau de temps en temps, BRIÇONNET, LA MARQUISE, entrant par le fond.

LA MARQUISE.

Oui, monsieur le trésorier, je vous le répète, je ne me contente point de vaines protestations : si vous voulez que je croie à votre fidélité, donnez-m'en des preuves.

BRIÇONNET.

Et lesquelles, madame la marquise?

LA MARQUISE.

Écoutez-moi : ce n'est pas cette petite paysanne qui m'inquiète!... Non, un caprice passager ne m'alarme point, et mes craintes sont plus sérieuses. Malgré ses nombreuses distractions, le roi a encore pour la reine, sa femme, un attachement qui peut me perdre; c'est donc son influence que je veux détruire.

BRIÇONNET.

Mon Dieu! je le désire autant que vous. N'a-t-elle pas tenté de me faire enlever ma charge; n'a-t-elle pas voulu persuader au roi que je suis un fripon?

LA MARQUISE.

C'est vrai.

BRIÇONNET.

Vous dites, madame la marquise?

LA MARQUISE.

Je dis que, dans cette circonstance, vous devez vous joindre à moi, si vous tenez à conserver votre crédit.

BRIÇONNET.

Mais que faudrait-il faire?

PILLEGRU, entr'ouvrant le panneau.

Oh! oh!... mon ennemi et une dame! (Il écoute.)

LA MARQUISE.

Vous n'ignorez pas que le duc d'Orléans a dû épouser Anne de Bretagne, que de tendres sentiments les unissaient, et que le roi a longtemps été jaloux de son cousin?

BRIÇONNET.

Oui, sans doute.

LA MARQUISE.

Par mes soins, ses soupçons ont été réveillés.

PILLEGRU, à part.

La méchante femme!

LA MARQUISE.

Maintenant, j'ai entre les mains une lettre récemment écrite à la reine par le duc Louis, et, de plus, je dois recevoir aujourd'hui même un anneau qu'il lui a fait remettre mystérieusement... sans doute comme gage d'amour et de fidélité.

BRIÇONNET.

Il se pourrait?

LA MARQUISE.

Cette lettre, il faut qu'elle soit placée sous les yeux du roi.

PILLEGRU, à part.

Oh! si je n'étais pas si parfaitement clos!...

LA MARQUISE.

La remettre, moi, que la reine honore de ses bontés... ce serait une maladresse; c'est vous qui vous en chargerez.

BRIÇONNET.

Mais, madame, le roi ne sera peut-être pas très-flatté que je lui fournisse la preuve...

LA MARQUISE.

C'est lui qui vous la demandera.

BRIÇONNET.

Alors, je me risque.

LA MARQUISE.

C'est bien, j'entends Sa Majesté; voici la lettre, faites attention à ce que je vais dire.

PILLEGRU, à part.

Je n'en perdrai pas une miette.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE ROI.

LA MARQUISE, très-haut.

Ce sont d'infâmes machinations, messire Briçonnet, d'absurdes calomnies auxquelles personne n'ajoutera foi.

LE ROI, s'approchant.

Qu'est-ce donc, madame, et de quoi s'agit-il?

LA MARQUISE.

Ah! sire, vous m'avez entendue!...

LE ROI.

Vous parliez de calomnies, contre qui?

LA MARQUISE.

Que Votre Majesté me pardonne!... Je ne sais si je dois...

LE ROI.

Cela m'intéresse-t-il donc?

LA MARQUISE.

Qu'importent des bruits ridicules?

LE ROI.

Veuillez achever, madame.

LA MARQUISE.

Qui croira jamais qu'un roi si digne d'être aimé puisse avoir à craindre un rival?

LE ROI.

Un rival?

LA MARQUISE.

A qui persuadera-t-on qu'une reine, modèle de toutes les vertus, ait au cœur un autre amour que celui de son royal époux?

LE ROI.

Vrai Dieu! à personne, j'espère.

LA MARQUISE.

C'est ce que je disais à messire Briçonnet, à l'instant même.

PILLEGRU, à part, dans la cage.

A-t-elle un front!

LE ROI.

Et aurait-il osé penser le contraire?

BRIÇONNET.

Moi, sire?...

LA MARQUISE.

Oh! non, certes!... Les gens qui n'ont pas craint d'unir, dans leurs infâmes suppositions, les noms de monseigneur le duc d'Orléans et de Sa Majesté la Reine, les ont calomniés tous les deux.

LE ROI.

Le duc d'Orléans!... Ce n'est pas la première fois qu'on a murmuré à mes oreilles...

LA MARQUISE.

En vérité, sire?...

LE ROI.

N'a-t-on pas osé parler d'une lettre écrite, d'un anneau envoyé?... que sais-je?... Misérables inventions dont on serait bien embarrassé de fournir la preuve!

LA MARQUISE.

Vous le voyez, messire Briçonnet, c'est une odieuse imposture, je vous le disais bien!... Et ceux qui prétendent que cette lettre existe...

BRIÇONNET, à part.

Elle y arrive!... elle y arrive!...

PILLEGRU, dans la cage.

Scélérate, va!...

LA MARQUISE.

Qu'ils pourraient la présenter au roi...

LE ROI.

Cette lettre... Ah! que ne donnerais-je pas pour l'avoir entre mes mains!

BRIÇONNET, tirant doucement la lettre de sa poche.

(A part.) Je crois que voilà le moment... (Haut.) Ainsi donc, sire, celui qui présenterait à Votre Majesté... cette...

LE ROI.

Celui-là, je le ferais pendre à l'instant comme un exécrable calomniateur!

BRIÇONNET, reculant.

Ah! mon Dieu!

LA MARQUISE, à part.

Ciel!

PILLEGRU, à part.

Oh! oh!... ils ne s'attendaient pas à celui-là!

LE ROI.

Oui, je le ferais pendre!... car elle serait supposée, cette lettre! car le crime qu'elle dénoncerait est impossible!... car la femme d'un roi de France ne peut pas même être soupçonnée.

BRIÇONNET, reculant du côté de la cage.

Sire, certainement!...

LE ROI, s'avançant vers Briçonnet.

Est-ce donc vous, messire Briçonnet, qui auriez eu l'audace d'accuser la reine?

BRIÇONNET.

Moi?... Par exemple!... (Il froisse et cache la lettre derrière lui.)

LE ROI.

Serait-ce vous qui seriez chargé de placer sous mes yeux cette prétendue preuve?

BRIÇONNET, qui a jeté la lettre loin de lui, près du panneau.

Moi?... j'en suis à cent lieues, sire!... Sa Majesté la reine est la plus vertueuse des femmes... la plus... j'en mettrais mes deux mains au feu!

PILLEGRU, ramassant la lettre, et refermant un peu vivement le panneau.

Vieux coquin!... A moi, l'écrit, toujours!...

LE ROI, se retournant.

Hein?... Qu'ai-je entendu?

BRIÇONNET.

Rien, sire, rien que moi qui proteste...

LA MARQUISE, à part.

Misérable poltron!

LE ROI.

A la bonne heure!... Et pourtant, il m'avait semblé vous voir tirer un papier de votre poche.

BRIÇONNET.

Erreur, sire, erreur!... Je ne sais pas ce que c'est que cette lettre!... Je ne l'ai jamais vue!... Qu'on me fouille!

LE ROI.

Il suffit!... Que je n'entende plus parler de ces infâmes impostures. (A part.) S'ils disaient vrai cependant?...

LA MARQUISE, à part.

Le coup est manqué pour cette fois.

LE ROI, à part.

Ah! je saurai par cette femme... (Haut.) Si Madame la marquise voulait m'accompagner pour visiter mes nouveaux parterres?

LA MARQUISE.

Volontiers, sire. (Le roi lui donne la main. La marquise passant près de Briçonnet, bas.) Vous êtes un lâche. (Elle sort avec le roi.)

SCÈNE X.

BRIÇONNET, seul.

Un lâche?... C'est facile à dire quand on ne risque rien! J'aurais bien voulu l'y voir!... pendu!... Mais ramassons cette maudite lettre!... (Il cherche.) Eh bien! où est-elle? Ah! mon Dieu!... Je l'avais jetée là!... Plus rien!... Disparue!... Voyons... Le vent l'a peut-être poussée par ici?... Non... rien... La marquise l'aura sans doute ramassée... Je peux me vanter de l'avoir échappé belle!... Dans quel guêpier je m'enfonçais!... Dans quel guêpier!... (Il sort par une porte latérale en cherchant à terre.)

SCÈNE XI.

AGNÈS, LA REINE, puis PILLEGRU.

LA REINE, entrant avec Agnès.

Mais, jeune fille, je ne suis pas ce que vous pensez, on vous a trompée.

AGNÈS.

Oh! non, non, je le sais, vous êtes madame la reine.

LA REINE.

Silence!... Ne prononcez pas ce nom!...

AGNÈS.

Soyez tranquille, madame!... Je garderai votre secret; mais accordez-moi votre protection.

LA REINE.

Ma protection?... Qui êtes vous, mon enfant? Que faites-vous ici?

AGNÈS.

Dans ce moment, madame, c'est assez difficile à dire : je sais bien pourquoi je suis venue; mais je ne sais plus pourquoi l'on m'a fait venir. Ce qu'il y a de sûr, c'est que j'ai bien du chagrin, allez, et que si vous vouliez, vous qui êtes reine, bientôt je n'en aurais plus.

LA REINE.

Parlez, et s'il dépend de moi...

AGNÈS.

J'ai un amoureux, madame.

LA REINE.

A vous voir, on ne peut s'étonner que d'une chose, c'est que vous n'en ayez qu'un.

AGNÈS.

Oh! j'en ai plusieurs aussi; la graine n'en manque pas, mais il n'y en a qu'un que j'aime; on me l'a pris, et je viens vous prier de me le faire rendre.

LA REINE.

Les reines peuvent sans doute bien des choses, mais faire rendre le cœur d'un amoureux...

AGNÈS.

Oh! ce n'est pas son cœur qu'on m'a pris! c'est lui, lui, Pillegru tout entier!... Un beau blond, figure chiffonnée, qui a une bouche, des yeux, un nez... Ah! il n'est pas camard, allez!... Et c'est un seigneur d'ici qui a fait le coup.

LA REINE.

Je ne comprends pas.

AGNÈS.

Vous allez me comprendre. (Elle va tirer le panneau.) Tenez, madame, regardez!

PILLEGRU.

Ah! Dieu soit béni! Je m'étais refermé comme une huître.

LA REINE.

Que vois-je?... Les cages de fer de Louis XI!... Elles subsistent encore!

AGNÈS.

N'est-ce pas une horreur, hein?

PILLEGRU.

La clef des champs, Agnès!... Vite, s'il vous plaît!... J'étouffe!

AGNÈS.

Ne crains rien, tu es sauvé!... Voilà madame la reine.

PILLEGRU, sautant.

La reine! La reine, ici!... Ah bien bon! ah bien bon!... En voilà une chance!... Car, tout encagé que je suis, je viens de lui rendre un fameux service... à la reine!

LA REINE.

Que voulez-vous dire?...

PILLEGRU, d'un ton solennel.

Majesté!... (Changeant de ton.) Tenez, madame, prenez d'abord ce chiffon de papier.

LA REINE.

Ciel!... Que vois-je?... La lettre qu'on m'avait enlevée? Comment se trouve-t-elle entre vos mains?

PILLEGRU.

Je n'ai pas pu courir après, bien sûr!... Elle est tombée là, comme du ciel, devant les barreaux de ma cage.

LA REINE.

Ah! mon ami, je vous devrai plus que la vie!... Cette lettre que m'adressait un malheureux prisonnier, le duc d'Orléans, quoiqu'elle ne renferme rien qui doive troubler ma conscience, pouvait me perdre, on pouvait l'interpréter... C'est la Providence qui vous a placé là.

PILLEGRU.

La Providence, et le vieux Briçonnet.

AGNÈS.

Mais c'est vous qui l'en ferez sortir, n'est-ce pas, madame?... Vous allez donner des ordres...

LA REINE.

Oui, oui, à l'instant!... Il y a ici quelqu'un, une amie, en qui je peux avoir toute confiance, la marquise de Saint-Gelais.

PILLEGRU.

Ça, une amie?... C'est elle qui vous a fait voler votre lettre et qui vous a pris le cœur de votre mari.

LA REINE.

Il serait possible?...

PILLEGRU.

Oui, oui, une coquette qui complote des horreurs contre vous avec le trésorier.

LA REINE.

Oh! ce n'est pas elle que j'aurais soupçonnée!... Un autre nom a, tout à l'heure, été prononcé devant moi, celui de madame de Picardie : la connaissez-vous?...

AGNÈS.

De Picardie?... Attendez donc!... Agnès de Picardie?...

LA REINE.

Justement.

AGNÈS.

Oui, oui, je la connais!... Et vous aussi.

LA REINE.

Quelle est cette femme?

AGNÈS.

Cette femme!... C'est... c'est moi, madame.

LA REINE, reculant.

Se pourrait-il?

AGNÈS.

Mon Dieu, oui!... Ils m'ont baptisée ainsi, parce que je suis de Crécy, voyez-vous : quant à être dame, je ne serai jamais que madame Pillegru, ainsi, soyez tranquille!... Mais, pour ça, il faut que la cage soit ouverte.

LA REINE.

Attendez!... J'aperçois le trésorier, faites-le venir.

AGNÈS.

Tout de suite, madame!...

PILLEGRU.

Ah! merci, merci!...

AGNÈS, appelant au fond.

Eh! messire Briçonnet, par ici, de ce côté, on a besoin de vous.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, BRIÇONNET.

BRIÇONNET, s'inclinant.

Que désire de moi madame Agnès de Picardie?... Je suis à ses ordres.

AGNÈS.

Oui?... Eh bien, je vous ordonne d'abord de demander pardon à madame que voilà.

BRIÇONNET.

Grand Dieu! qu'ai-je vu?... La reine!

LA REINE.

Oui, messire, la reine que vous n'attendiez pas, et qui pourtant ose encore compter sur votre soumission.

BRIÇONNET.

Oh! madame!... (A part.) C'est fait de moi si elle est instruite.

LA REINE.

La clef des cages de fer, messire!... vous l'avez.

BRIÇONNET, à part.

Oh! la, la!... elle sait tout!... Elle veut faire de moi ce qu'on a fait de mon confrère La Balue.

LA REINE.

Ouvrez vous-même l'horrible prison qui est derrière ce panneau.

BRIÇONNET.

Derrière ce panneau?... (Il regarde.) C'est dans celle-là qu'on l'avait mis!...

LA REINE.

Eh bien?...

PILLEGRU.

Allons donc!... allons donc! Ah! ah! monseigneur, je vous ai entendu tantôt avec cette belle dame qui voulait vous faire remettre au roi...

BRIÇONNET, lui faisant signe de se taire.

Je cours t'ouvrir, imbécile, je cours t'ouvrir!...

PILLEGRU, sortant de la cage.

Ouf!

AGNÈS.

Encore une faveur, madame!... Daignez faire entrer monseigneur à la place de ce pauvre garçon.

BRIÇONNET.

Hein?...

PILLEGRU.

Bonne idée! Fameuse idée!... Je vas l'y insinuer en douceur.

LA REINE.

Mon enfant, un peu d'indulgence!... Je vous demande la grâce de messire.

AGNÈS.

Et moi, madame... je vous l'accorde.

PILLEGRU.

Vous l'accordez?... Alors, moi, je ne reste pas un instant de plus ici!... Je me défie du vieux. Agnès, venez-vous? Vous n'avez plus rien à faire dans ce château.

AGNÈS, réfléchissant.

Au contraire! voilà ma besogne qui commence.

BRIÇONNET.

Que veut-elle dire?

AGNÈS.

Car, voyez-vous, madame, c'est maintenant entre vous et Agnès à la vie et à la mort!... Et qui sait?... Il n'y a pas de petite reconnaissance.

BRIÇONNET, à part.

Agnès et la reine d'accord?... Je patauge dans une horrible incertitude.

PILLEGRU.

Vous restez, Agnès?... vous restez?...

AGNÈS.

Tais-toi, aie confiance et va-t'en.

PILLEGRU.

Vous le voulez?... Eh bien... j'ai confiance et je m'en vas. (Il sort.)

BRIÇONNET, à part.

J'ai bien envie de faire comme lui.

AGNÈS, à Briçonnet, qui fait un mouvement pour sortir.

Un moment, monseigneur!... N'oubliez pas que si vous ouvrez la bouche de la présence de la reine et de tout ce que vous avez pu voir et entendre, les cages ne sont pas loin.

BRIÇONNET.

Je suis muet!

AGNÈS.

C'est le moyen de ne pas dire de bêtises. Allez!...

BRIÇONNET, à part, en sortant.

Quand, sur trois femmes, il y en a deux qui s'entendent, l'homme le plus fin n'est qu'une bête. Reine, pâtissière et marquise peuvent s'arranger comme elles voudront... Que je sois pendu si je m'en mêle! (Il sort.)

SCÈNE XIII.

AGNÈS, LA REINE.

AGNÈS.

Maintenant, madame, voyons, parlez-moi franchement!... Pensez-vous que le roi vous aime encore?

LA REINE.

Je ne puis croire que son amour soit entièrement éteint.

AGNÈS.

Quand je vous regarde, je ne peux pas le croire non plus... Ah çà! et vous, hein?... Le duc d'Orléans?...

LA REINE.

Agnès, qu'osez-vous supposer?

AGNÈS.

Dame, on dit que ça s'est vu, et votre mari vous a donné de si bons exemples!... Mais vous l'aimez? Il faut vous le rendre.

LA REINE.

Hélas!... Comment?...

AGNÈS.

Je ne sais pas bien encore; mais il me semble qu'aujourd'hui la fourmi sauvera la colombe!...

LA REINE.

Eh bien, je m'abandonne à vous.

AGNÈS.

Merci, madame; mais n'avez-vous pas quelque gage, quelque bijou qui pourrait vous rappeler au souvenir du roi?

LA REINE.

Si... Cet anneau qu'il mit à mon doigt le jour de nos fiançailles.

AGNÈS.

Oh! donnez, madame, donnez!... Mais voici le roi : me permettez-vous d'agir comme je l'entendrai?

LA REINE.

Je vous laisse tout pouvoir.

AGNÈS.

Je n'en abuserai pas. Eh! vite, rentrez dans votre appartement!

LA REINE, en sortant.

Mon avenir est dans vos mains.

SCÈNE XIV.

AGNÈS, puis LE ROI.

AGNÈS.

Ah! oui-da, sire le roi, vous avez une si charmante femme, et il vous faut encore une marquise... et puis une... Il paraît que l'appétit vous vient en mangeant!... Mais nous verrons!... Bien, le voici!... A nous deux!...

LE ROI.

Enfin, Agnès, je vous trouve; avez-vous un peu pensé à moi depuis ce matin, méchante?

AGNÈS.

A vous?... Oh! que non pas.

LE ROI.

Pourquoi donc?

AGNÈS.

C'est trop dangereux.

LE ROI.

Bah!...

AGNÈS.

Pardine!... Croyez-vous qu'on ait un cœur de rocher?

LE ROI.

Seriez-vous devenue plus raisonnable que vous ne l'étiez tantôt?

AGNÈS.

Dame, ce n'est pas parce que vous êtes roi, mais vous êtes gentil.

LE ROI.

Vous trouvez, Agnès?

AGNÈS.

Oui, oui, et puis vous avez des discours, de petites manières...

LE ROI.

Ah!... Enfin vous m'avez compris!

AGNÈS.

Cette malice! Comme si une fille ne comprenait pas toujours ces choses-là?... Vous me faites les yeux doux.

LE ROI.

Il me semble que ceux que vous me faites ne sont pas très-cruels.

AGNÈS.

On les fait comme on les a.

LE ROI.

Et vous êtes disposée à ne pas me repousser comme ce matin?

AGNÈS.

Un moment!... Parlons peu, et parlons clair!... Je vous plais, n'est-ce pas?

LE ROI.

Beaucoup.

AGNÈS.

Et vous voulez que je vous aime?

LE ROI.

Un peu!... pour commencer.

AGNÈS.

J'entends!... Mais il y a une difficulté.

LE ROI.

Laquelle?

AGNÈS.

C'est que moi je ne peux pas avoir trentre-six amours, et que, si je me décidais à prendre un amoureux...

LE ROI.

Eh bien?...

AGNÈS.

Il me le faudrait tout entier.

LE ROI.

C'est tout simple.

AGNÈS.

Oui, mais avec vous ce n'est pas ça.

LE ROI.

Comment?... Vous pourriez croire?

AGNÈS.

J'ai l'habitude de croire ce que je vois.

LE ROI.

Qu'avez-vous donc vu?

AGNÈS.

J'ai vu une certaine grande dame, fort mé-

chante à ce qu'on dit, et pas trop belle à mon idée, qui s'est moquée de moi tantôt, et à qui vous faites aussi les yeux doux.

LE ROI.

Madame de Saint-Gelais?

AGNÈS.

Tout juste.

LE ROI.

Vous vous trompez, Agnès.

AGNÈS.

Oh! que non, sire, je ne me trompe pas!...Tant il y a que, si vous voulez que je veuille...

LE ROI.

Si je le veux?...

AGNÈS.

Il n'y a pas de milieu, il faut qu'elle s'en aille.

LE ROI.

Vraiment?...

AGNÈS.

Ah! mais oui!... Et tout de suite.

LE ROI.

Tout de suite?... Ah çà! tu m'aimes donc, Agnès?

AGNÈS.

Je vous dirai ça plus tard!... Renvoyez-vous la grande dame?

LE ROI.

Tu es bien pressée?

AGNÈS.

Il paraît que vous ne l'êtes pas, vous.

LE ROI.

Mais... la renvoyer!...

AGNÈS.

Oh! poliment!... Elle a bien quelque terre, cette marquise?

LE ROI.

Je lui ai donné un château, il y a huit jours.

AGNÈS.

Ça se trouve bien!... Engagez-la à y aller respirer le grand air : c'est très-bon pour la santé.

LE ROI.

Comme tu arranges les affaires!

AGNÈS.

Dame, voyez, sire!... C'est à prendre ou à laisser.

LE ROI, voulant lui saisir la taille.

J'aime mieux prendre.

AGNÈS, reculant.

Nous n'en sommes pas encore là.

LE ROI.

Comment veux-tu donc que je fasse avec la marquise?

AGNÈS.

Je vais vous le dire!... Tenez, placez-vous là, et écrivez.

LE ROI.

Que j'écrive?...

AGNÈS.

Ce ne sera pas long!... Je vais dicter.

LE ROI.

Ah!... Il te faut un roi de France pour secrétaire?

AGNÈS.

Puisque je ne sais pas écrire. Eh bien, voyons, vous placez-vous là?...

LE ROI, riant.

Pour la rareté du fait!... Vrai Dieu! Agnès, tu fais de moi tout ce que tu veux.

AGNÈS.

Nous verrons ça!... Y êtes-vous, sire?

LE ROI.

Je suis curieux de voir ton style!... M'y voici.

AGNÈS, dictant.

« Au reçu du présent ordre, madame la marquise « de Saint-Gelais voudra bien quitter la cour et « se rendre dans son château : elle y attendra que « je la rappelle. » A présent, signez, sire.

LE ROI.

Diable!... voilà un ordre d'exil nettement formulé.

AGNÈS.

J'aime que les choses soient claires et précises. Donnez!...

LE ROI.

Est-ce que tu oserais envoyer cela?

AGNÈS.

Non!... Je me gênerai. (Elle sonne.)

LE ROI, riant.

Elle est ma foi très-drôle. (Un valet paraît.) Ah çà! mais, Agnès...

AGNÈS.

Oh! si vous y avez regret, il est encore temps!..

LE ROI, à lui-même.

Au fait, les exigences de la marquise commençaient à me fatiguer...

AGNÈS, le papier à la main.

Une fois, deux fois...

LE ROI.

Eh! fais comme tu voudras.

AGNÈS, au valet.

Ce papier à la marquise de Saint-Gelais, tout de suite!... Allez!... (Il sort.)

LE ROI.

Maintenant, tu es contente, j'espère, et tu vas me récompenser de ce que je fais pour toi?

AGNÈS.

Par exemple!... Voilà quelque chose de joli!... Renvoyer une marquise qui vous ennuyait!... Le beau sacrifice!

LE ROI.

Tu ne trouves pas que ce soit assez?

AGNÈS.

Assez?... Ah bien oui!

LE ROI.

Que veux-tu donc encore?

AGNÈS.

Je vous l'ai dit; je veux un amoureux à moi toute seule.

LE ROI.

Eh bien ?

AGNÈS.

Eh bien! est-ce que vous n'êtes pas marié?

LE ROI.

Agnès!...

AGNÈS.

Sire?...

LE ROI.

Vous vous oubliez.

AGNÈS.

Pas du tout!... C'est vous qui oubliez votre femme.

LE ROI.

Je vous défends de parler de la reine.

AGNÈS.

Oh ! je sais bien que vous ne l'aimez plus...

LE ROI.

Qui vous l'a dit ?

AGNÈS.

Vous l'aimez donc? Alors, adieu, sire, je n'ai plus que faire ici.

LE ROI, la retenant.

Agnès!...

AGNÈS.

Non, non, je n'écoute plus rien. Votre femme pourrait revenir. Il me faut, ou partir, ou un ordre qui la fasse rester dans son duché de Bretagne.

LE ROI.

Malheureuse!... L'exil de la reine!... Vous osez!...

AGNÈS.

Tiens!... vous vous fâchez?... Vous n'êtes pas gentil quand vous faites vos gros yeux.

LE ROI.

Je vous ordonne de ne parler qu'avec le plus profond respect...

AGNÈS.

Pourquoi cette colère? Ne vivez-vous pas éloigné de votre femme?... parce que ça vous convient... apparemment... et peut-être bien qu'à cette heure... ça lui convient aussi.

LE ROI.

Qu'osez-vous dire ?...

AGNÈS.

Abandonnée par vous, elle a bien pu là-bas...

LE ROI.

C'en est trop!...

AGNÈS.

Il y a même des gens qui prétendent...

LE ROI, avec force.

Ils ont menti !

AGNÈS.

Vous croyez ?... Eh bien... c'est dommage.

LE ROI.

Dommage?

AGNÈS.

Sans doute ; ça mettrait votre conscience en repos.

LE ROI.

Joli moyen.

AGNÈS.

Allons, allons, vous vous faites pire que vous n'êtes, convenez-en, vous n'en conteriez pas à des marquises et à des... pâtissières... si vous n'étiez pas sûr de quelque chose.

LE ROI.

Un mot de plus, et je vous fais chasser d'ici pour jamais !

AGNÈS, à part.

Allons donc!... On a bien de la peine à lui arracher cela.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, UN VALET, puis LA REINE.

LE VALET.

Sire...

LE ROI.

Que me veut-on ?

LE VALET.

C'est une lettre que la marquise de Saint-Gelais adresse à Votre Majesté.

AGNÈS, à part.

Oh ! oh !... attention !...

LE ROI.

Donnez. (Il lit à demi-voix, Agnès prête l'oreille.) « Sire, j'obéis à l'ordre que je reçois ; mon exil est « exigé sans doute par Sa Majesté la reine, dont « je viens d'apprendre le retour... » (Parlé.) La reine de retour!...

AGNÈS, à part.

Ce gueux de Briçonnet aura parlé!

LE ROI, continuant de lire.

« Car je ne supposerai jamais qu'une misérable « paysanne ait eu ce pouvoir... »

AGNÈS, à part.

Voyez-vous ça !

LE ROI, continuant de lire.

« Mais, avant de m'éloigner, je vous adresse une « bague que le duc d'Orléans avait envoyée à la « reine : cela suffit à ma vengeance. » (Parlé.) Grand Dieu !... Serait-il vrai?...

AGNÈS, à part.

J'ai fait renvoyer la marquise trop tard!

LE ROI.

Cette bague!... cette bague!...

LA REINE, paraissant et se tenant à l'écart.

Ciel!...

AGNÈS, arrêtant le roi.

Comme vous êtes pressé!...

LE ROI.

Laissez-moi!... Qu'on me donne cet anneau!

LA REINE, à part.

Je suis perdue!...

AGNÈS, placée entre le roi et le valet.

(A part.) Elle est sauvée!... (Haut.) Voyons!... (Elle s'empare de l'anneau.) Tiens, elle est, ma foi, bien jolie cette bague.

LE ROI.

Eh! donnez donc!...

AGNÈS.

La voilà!... la voilà!...

LE ROI, examinant la bague que lui a remise Agnès.

Cette bague!... c'est celle que la reine a reçue de moi le jour de nos fiançailles.

LA REINE, à part.

Ah!... (Elle s'approche d'Agnès.)

AGNÈS, bas, à la reine.

Prenez l'autre, et ne vous la laissez plus voler.

LE ROI.

Ah!... je le savais bien que c'était une infâme calomnie; et que jamais... La marquise a subi son châtiment, et quant à vous...

LA REINE, s'avançant.

Sire!...

LE ROI.

Que vois-je?... Vous, madame!...

LA REINE.

Oui, moi, qui seule aurais le droit de m'offenser, et qui veux que vous oubliiez tout, comme je promets de tout oublier moi-même.

LE ROI.

Non, non, vous ne devez pas pardonner à ceux qui osaient...

AGNÈS.

Quoi donc? Parce que j'ai dit que madame la reine ferait bien... Vous ne le méritez peut-être pas, hein?...

LE ROI.

C'est bon!... Puisqu'on vous pardonne...

AGNÈS.

Il faut que madame ait bien de la vertu!... Si j'étais à sa place...

LA REINE.

Assez, mon enfant, assez!...

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, CAPELAUD, PILLEGRU.

PILLEGRU, en dehors.

Doucement donc, père Capelaud!... Vous m'étranglez!...

LE ROI.

Quel est ce bruit?...

CAPELAUD. Il tient en laisse un chien d'une main, et Pillegru de l'autre.

Sire, c'est ce bel animal, merveilleusement dressé, que Votre Majesté m'a fait demander; puis c'en est un autre, moins docile, que je ramène à monseigneur Briçonnet qui l'avait fait enfermer.

PILLEGRU.

S'il croit que les deux font la paire.

AGNÈS.

Mon pauvre Pillegru!... Ah! madame...

LA REINE.

Cet homme est l'amoureux d'Agnès, sire.

LE ROI.

Quoi!... Ce malotru?

PILLEGRU.

Oui, sire, lui-même.

CAPELAUD, tirant la corde.

Veux-tu bien...

PILLEGRU.

Aïe!

LA REINE.

Je les marie, et je me charge de la dot. (Elle prend la laisse de Pillegru et la remet à Agnès.) Tenez, Agnès, c'est à vous maintenant de le garder.

PILLEGRU.

Oh! comme ça, je me laisserai conduire au bout du monde.

LE ROI, à part.

C'est dommage, pourtant.

CAPELAUD, à demi-voix.

Dis donc, ma fille, tu ne seras donc pas marquise?

AGNÈS.

Non, mon père, madame Agnès de Picardie reste Agnès la Picarde, comme devant.

CAPELAUD.

C'était bien la peine de venir à la cour.

AGNÈS.

Je n'y ai pas fait la moindre pâtisserie, c'est vrai, mais c'est égal, je suis contente de ma journée.

FIN DE MADAME AGNÈS DE PICARDIE.

LE COMBAT DES TRENTE

DRAME EN TROIS ACTES, EN PROSE

EN COLLABORATION AVEC L. D'AMBOISE

PERSONNAGES

LE COMTE DE BEAUMANOIR.

ROBERT, son fils.

LE COMTE D'APREMONT.

LIONEL, ami du comte.

KERMALEC, vieil écuyer des Beaumanoir.

BEMBRO,
KNOLLES,
BETFORD, } seigneurs anglais.

MATHILDE, nièce de Beaumanoir.

KERNOX, valet des Beaumanoir.

SEIGNEURS ANGLAIS.

La scène se passe en Bretagne en 1352.

Le célèbre *Combat des Trente* eut lieu lors de la guerre pour la succession du duché de Bretagne, entre Charles de Blois et Jean de Montfort (août 1352). C'est Robert de Beaumanoir, maréchal de Charles de Blois et gouverneur de Josselin, qui, pour mettre un terme aux dévastations de l'étranger, défia le commandant anglais de Ploërmel. On convint de se mesurer trente contre trente, au chêne de *Mi-Voie*, dans la lande de Josselin. Les soixante champions se battirent à pied, et la mêlée ne s'arrêta que quand tous furent morts ou grièvement blessés. On connaît cette réponse devenue fameuse. Beaumanoir blessé, respirant avec peine et dévoré d'une soif ardente, demandait à boire à l'un de ses compagnons : « Bois ton sang, Beaumanoir ! » lui cria Geoffroi Dubois; et Beaumanoir, ranimé, fit de nouveaux prodiges de valeur.

LE COMBAT DES TRENTE

ACTE PREMIER.

Intérieur du château habité par Beaumanoir. — Fenêtre à gauche; à droite, chambre de Mathilde.

SCÈNE I.

KERNOX, D'APREMONT, LIONEL.

KERNOX, introduisant d'Apremont et Lionel.

Veuillez entrer, messeigneurs.

D'APREMONT.

Enfin !... il paraît qu'on ne pénètre pas facilement dans ce château !

KERNOX.

Pardon. Mais depuis que la guerre a éclaté en Bretagne, depuis surtout que monseigneur Jean de Montfort a appelé les Anglais à son aide, toutes les surprises sont à craindre; et en attendant que Dieu et le roi de France nous en délivrent, il faut que chacun fasse chez soi bonne garde.

LIONEL.

C'est trop juste.

KERNOX.

Aussi, avez-vous trouvé partout doubles sentinelles et la herse baissée; mais dès que monseigneur de Beaumanoir a su que vous apportiez des nouvelles de son fils... Je cours l'avertir... dirai-je qui vous êtes?...

D'APREMONT.

Si tu veux.

KERNOX.

C'est que... je n'en sais rien.

LIONEL.

Eh bien! ne le lui dis pas.

KERNOX.

Alors... je le préviendrai seulement que vous l'attendez...

D'APREMONT, le poussant par les épaules.

Va donc, insipide bavard.

SCÈNE II.

D'APREMONT, LIONEL.

LIONEL.

Ah! monseigneur, où m'avez-vous conduit?

D'APREMONT.

Si tu es fâché de m'avoir suivi, tu peux te retirer.

LIONEL.

Impossible, monseigneur, voilà dix ans que j'ai l'habitude de ne pas vous quitter; mais maintenant que vous êtes dans le château du sire de Beaumanoir, m'apprendrez-vous enfin quel motif vous y amène?

D'APREMONT.

Je te l'apprendrai.

LIONEL.

Ignorez-vous que le vieux comte est le plus mortel ennemi des Anglais, qui lui ont déjà tué deux fils.

D'APREMONT.

Je le sais.

LIONEL.

Et vous venez, quand nos armes ravagent la France, vous, comte d'Apremont, un des plus illustres capitaines de l'armée anglaise, vous venez chez un ennemi implacable, comme s'il s'agissait d'un baron du pays de Galles qui vous aurait invité à une chasse au renard !

D'APREMONT.

Non, non, ce n'est pas d'une chasse au renard qu'il s'agit, mais d'un projet... pour la réussite duquel je puis bien risquer ma vie. Et d'abord, je viens apprendre au vieux comte que les Anglais ont été battus dans la dernière rencontre.

LIONEL.

Vous !...

D'APREMONT.

Moi-même.

LIONEL.

Comment! vous lui raconterez...

D'APREMONT.

Notre complète déroute. N'est-ce pas la vérité?

LIONEL.

Que trop.

D'APREMONT.

Et après un tel récit, penses-tu encore que nous soyons mal accueillis et que le vieux Beaumanoir, privé de la vue, fasse difficulté de nous prendre pour des compagnons de son fils?

LIONEL.

Oh! non, sans doute; mais quand ce fils arrivera?

D'APREMONT.

Eh bien ?

LIONEL.

Eh bien ! il n'est pas aveugle, celui-là... nous en savons quelque chose... et s'il a quelque infirmité.... à la manière dont il frappe...

D'APREMONT.

Quand il arrivera, le projet qui m'amène sera accompli, je l'espère...

LIONEL.

Avant de rien entreprendre, je suis fâché que vous ne m'ayez pas laissé consulter les astres.

D'APREMONT, gaîment.

Ah ! c'est vrai ; j'oubliais qu'en ta qualité de poëte tu as avec eux des rapports très-suivis.

LIONEL.

Quand ce ne serait que pour les admirer... pour m'inspirer de leur éclat!... mais, souvent, on peut leur devoir des avis précieux... tenez, hier par exemple, j'ai fait un rêve...

D'APREMONT.

Silence... Voici sans doute le comte de Beaumanoir. (A part.) O bonheur! la belle Mathilde l'accompagne!...

SCÈNE III.

LES MÊMES, BEAUMANOIR, MATHILDE.

Beaumanoir entre conduit par Mathilde, d'Apremont et Lionel s'inclinent.

D'APREMONT, à part, regardant Mathilde.

Depuis trois mois, sa beauté s'est encore accrue!

BEAUMANOIR.

Où sont ces deux étrangers?

D'APREMONT.

Devant vous, monseigneur; nous venons de quitter l'armée du dauphin et nous n'avons pas voulu passer près de votre château, sans vous donner une bonne nouvelle.

BEAUMANOIR, vivement.

De l'armée du Dauphin?... Une Bonne nouvelle?... Les Anglais ont été battus!

LIONEL, bas à d'Apremont.

Comme il a deviné cela, le vieux Breton!

BEAUMANOIR.

Et vous y étiez?...

D'APREMONT, regardant toujours Mathilde.

Oui... oui... nous y étions.

BEAUMANOIR.

Vous êtes plus heureux que moi!

LIONEL, à part.

Au diable le bonheur!... Deux chevaux tués sous moi...

MATHILDE, timidement.

Et mon cousin Robert, messeigneurs... il y était aussi?...

D'APREMONT.

Il y était.

MATHILDE.

Vous l'avez vu?

LIONEL.

Oui... oui... noble damoiselle... nous l'avons vu, très-bien vu! (A part.) C'est lui qui m'a démonté...

MATHILDE.

Il ne lui est rien arrivé?

LIONEL.

Certes, puisqu'au contraire... c'est lui qui... (d'Apremont lui fait signe.) C'est-à-dire, c'est moi... Oh! il peut se vanter d'être un rude compagnon!

BEAUMANOIR.

Mon fils!... Il serait vrai?...

D'APREMONT.

Très-vrai, monseigneur, le vicomte Robert a fait des merveilles.

LIONEL, bas.

Il appelle cela des merveilles!

MATHILDE, avec joie.

Je vous le disais bien, mon oncle!

BEAUMANOIR.

Et c'est vous, messeigneurs, qui les premiers avez voulu m'annoncer... Ah! votre main... votre main... (Il cherche.)

LIONEL, qui a hésité un moment, voyant que d'Apremont regarde Mathilde sans écouter le vieillard.

La voilà, monseigneur.

BEAUMANOIR.

Je n'ai qu'un regret, c'est de n'avoir pas été près de mon fils. Oh! ces Anglais! (Serrant la main de Lionel.) Ils auraient appris ce que peut encore le comte de Beaumanoir.

LIONEL, à part.

Ah!... il m'a fait mal!

MATHILDE.

Cher Robert! Quelle joie quand nous le reverrons!

BEAUMANOIR, tristement.

Oui, toi, ma fille.

MATHILDE, continuant, en prenant sa main qu'elle presse avec tendresse.

Et vous aussi, mon père. Le cœur ne voit-il pas comme les yeux?... Et lorsque vous sentirez sa poitrine contre la vôtre, lorsque vous entendrez sa voix résonner à votre oreille... tous vos vœux ne seront-ils pas comblés?

D'APREMONT, à lui-même.

On ne m'avait pas trompé... Elle aime son cousin, et je dois me hâter de prendre ma revanche contre lui.

BEAUMANOIR.

Et savez-vous si mon fils se disposait à revenir?... Il pourrait être ici, puisque vous qui venez du même champ de bataille...

D'APREMONT.

Oh! nous l'avons quitté un peu plus tôt que lui.

LIONEL, à part.

Oui, un peu plus tôt... et pour cause.

BEAUMANOIR.

Mais j'y songe, vous avez sans doute besoin de vous reposer. La chambre des hôtes est toujours prête, et je vais vous y faire conduire. (A Mathilde.) Mon enfant...

MATHILDE, l'interrompant.

Mon oncle... n'avez-vous rien entendu? C'est le signal de mon cousin... (Courant à la fenêtre.) Le

pont qui s'abaisse... sans attendre vos ordres... Ah!... Je ne m'étais pas trompée... ils l'ont reconnu... C'est lui... ce doit être Robert...

BEAUMANOIR, vivement.

Mathilde! Mathilde! où es-tu? viens, viens, donne-moi ton bras! (Il prend le bras de Mathilde et va sortir, se retournant.) Pardon, messeigneurs, mais c'est peut-être mon fils. (Il sort, conduit par Mathilde.)

SCÈNE IV.

LIONEL, D'APREMONT, puis KERNOX.

LIONEL.

Vite, monseigneur, nous n'avons pas un moment à perdre.

D'APREMONT.

Pourquoi faire?

LIONEL.

Mais pour partir. Voulez-vous vous trouver en face du vicomte Robert, qui nous connaît, lui? qui sait qui nous sommes...

D'APREMONT.

Parfaitement.

LIONEL.

Eh bien! alors... Je pense qu'il est prudent...

D'APREMONT.

Tu te trompes, Lionel, comme cette jeune fille s'est trompée... Robert n'arrivera pas encore aujourd'hui. Le vainqueur aime à coucher sur le champ de bataille, surtout quand, depuis longtemps, il a perdu l'habitude... de la victoire.

LIONEL.

Prenez garde, monseigneur! en France, cette habitude-là peut s'égarer; mais se perdre... jamais! Et, pour mon compte, je ne veux plus m'y fier. Regardez-moi : il y a trois jours, j'étais le poëte le mieux monté des trois royaumes; aujourd'hui, il ne me reste plus... que le coursier des muses.

D'APREMONT.

Console-toi. Avant un mois, je veux te remonter dans les écuries du roi de France...

LIONEL.

En attendant, monseigneur, si vous m'en croyez, vous renoncerez au projet qui nous a conduits si malencontreusement dans ce château.

D'APREMONT.

Y renoncer!... Tu vas voir, Lionel, si je le puis. Il y a trois mois, je traversais la Bretagne pour aller rejoindre notre armée. Poussé par le désir de contempler le manoir d'un des plus illustres ennemis de l'Angleterre, je m'aventurai jusqu'au pied de ces tourelles; je les admirais, caché derrière un épais buisson, lorsque le son des cors se fit entendre; on partait pour la chasse, et je vis passer près de moi les hôtes du vieux maréchal. Une jeune fille marchait à leur tête... C'était Mathilde... Que te dirai-je? Sa grâce m'enchanta, sa beauté m'éblouit et, depuis ce moment, malgré les périls qui m'entouraient, sur cette terre ennemie, j'épiai toutes les occasions de la revoir. Bientôt, il fallut rejoindre notre armée. Après deux mois de marches et de contre-marches insipides, a brillé pour nous le jour... de la défaite; et c'est au milieu du trouble qu'elle a causé que j'ai pu m'échapper avec toi pour venir chercher ici une victoire, sinon plus profitable à mon pays, du moins plus chère à mon cœur.

LIONEL.

Quoi! vous prétendriez?...

D'APREMONT.

Pendant que nous nous faisions battre, un parti des nôtres s'emparait, à une journée d'ici, du château de Keraurais; c'est là qu'aujourd'hui même je veux conduire Mathilde et l'établir dame et châtelaine.

LIONEL.

Mais puisque son cœur est à un autre, elle n'y consentira jamais.

D'APREMONT.

Poëte que tu es!... La nuit, notre audace... une échelle pour franchir le fossé... et nos bons chevaux...

LIONEL.

L'enlever!

D'APREMONT.

Pourquoi pas?... Tout est prévu, calculé.

KERNOX, entrant en courant.

Monseigneur! monseigneur!... Ah!... pardon, messires, je cherchais mon maître pour lui apprendre...

LIONEL, inquiet.

Quoi donc?

KERNOX.

Mais l'arrivée du vicomte Robert...

LIONEL, bas, à d'Apremont.

Eh bien! monseigneur?

KERNOX, achevant.

Que je viens de voir du haut de la tourelle, accourant au galop.

LIONEL, de même.

J'espère, maintenant, que vous ne persisterez pas.

KERNOX, allant à la fenêtre.

Et tenez, le voilà qui entre... Il met pied à terre... il embrasse monseigneur... puis madame Mathilde... Dieu! comme il l'embrasse!... On voit bien que messire Robert revient pour épouser sa cousine...

D'APREMONT, vivement.

L'épouser!...

KERNOX.

Ah! je devine pourquoi vous êtes ici. On vous aura invités à la noce... Mais voici mon jeune maître. (Il va au-devant de Robert.)

D'APREMONT, avec colère, bas.

Viens, Lionel, viens. Ce mariage ne se fera pas. (Ils sortent vivement par la droite.)

KERNOX, *se retournant.*

Pas par là, messeigneurs, pas par là. Tiens, messire Robert vient d'un côté, et ils s'en vont de l'autre!... C'est singulier!

SCÈNE V.

BEAUMANOIR, ROBERT, MATHILDE, KERNOX, KERMALEC.

ROBERT, *entrant en pressant son père dans ses bras.*

Mon père, je vous revois.

BEAUMANOIR.

Oui, c'est bien mon fils, mon Robert! Je sens son cœur qui bat contre le mien; dans mes mains, je presse ses mains... Je reconnais sa voix... tout me dit que c'est mon enfant... Et mes yeux ne peuvent s'en assurer!

ROBERT, *reculant.*

Grand Dieu! Qu'entends-je?... (*Courant à Mathilde.*) Mathilde!... ma cousine! Est-il donc vrai?

MATHILDE.

Robert! il vous pleurait, et ses yeux se sont fermés à la lumière.

ROBERT, *s'élançant vers son père.*

Aveugle! vous! mon père... mon bon père! (*Il lui baise les mains.*)

BEAUMANOIR.

Des pleurs!. Robert, tu pleures?... Oui, j'ai senti tes larmes couler sur mes mains. Tu pleures! Et pourquoi? Ne suis-je pas heureux? le plus heureux des pères? Qu'importe que mon bonheur, je ne puisse le voir? N'est-il pas là, devant moi? Viens, viens, que je t'embrasse encore.

ROBERT, *se jetant dans ses bras.*

Ah!!...

BEAUMANOIR.

Et toi, Mathilde, où es-tu? car tu es aussi mon enfant. (*Il la presse contre lui de son autre bras.*) Si tu savais, Robert, les soins dont elle m'a comblé? Sa bonté, son dévouement? Ah! je n'ai pas besoin d'y voir. Ses yeux sont mes yeux; ils y voient pour moi, ils me guident partout où je veux aller.

MATHILDE.

Oui, tous les jours, jusque sur la grande route, au-devant de Robert, pour écouter si l'on n'entendra pas au loin le galop de son cheval.

ROBERT.

Chère Mathilde!... (*Bas, à Beaumanoir.*) Mon père! avez-vous parlé à ma cousine?... puis-je espérer?...

BEAUMANOIR, *de même.*

Oh! non, mon ami, non... je n'ai pas osé... Ces secrets perdent trop à passer par la bouche, même du plus dévoué des confidents. J'ai pensé qu'à ton retour tu ferais bien mieux que moi tes affaires. Ose donc, tu sais que c'est mon plus cher désir. (*Élevant la voix.*) Adieu, mes enfants; je vous laisse. Quand il y a si longtemps qu'on ne s'est vu, on a tant de belles choses à se dire... On est si impatient... Moi, si je suis moins pressé, c'est que... je les devine... ces belles choses... Adieu, adieu... (*Se retournant.*) Kermalec, mon brave Kermalec, est-il là?

KERMALEC, *s'avançant.*

Présent, monseigneur.

BEAUMANOIR.

Mon vieux serviteur, mon ami, merci! merci, mille fois!... Tu m'as ramené mon fils. Viens, viens. Je ne le quitte pas tout à fait... Tu me parleras de lui.

KERMALEC.

S'il faut vous conter toutes ses prouesses, monseigneur, mon récit sera bien long.

BEAUMANOIR, *à lui-même.*

Mes hôtes ne m'avaient donc pas trompé! (*Il sort conduit par Kermalec; Kernox sort sur leurs pas.*)

SCÈNE VI.

MATHILDE, ROBERT.

MATHILDE.

Robert, vous voilà donc enfin de retour! vous nous êtes donc rendu!

ROBERT.

Ah! c'était mon souhait le plus cher. Je ne rêvais, je n'aspirais qu'au bonheur de me retrouver près de vous... et de mon père.

MATHILDE.

Faut-il vous croire?

ROBERT.

Et qui pourrait, grand Dieu! vous faire douter de mes paroles?

MATHILDE.

Mais le peu de hâte que vous avez mis à vous procurer... ce bonheur.

ROBERT.

Comment?

MATHILDE.

Nous avons eu de vos nouvelles, monseigneur.

ROBERT.

De mes nouvelles!

MATHILDE.

Et même... de celles de votre dernière bataille.

ROBERT.

Il se pourrait! Qui donc a pu vous raconter?...

MATHILDE.

Qui?... Eh bien! quelqu'un de vos amis qui vous a devancé dans ce manoir.

ROBERT.

Qui m'a devancé... moi! Mais c'est impossible!

MATHILDE.

Il faut bien que cela ne soit pas impossible, puisque cet ami est arrivé avant vous.

ROBERT.

Les fuyards seuls de l'armée ennemie ont pu marcher plus vite que moi.

MATHILDE.

Il ne s'agit pas de fuyards, monsieur le vicomte.

ROBERT.

Mais quel est donc cet ami?

MATHILDE.

Ils sont même deux.

ROBERT.

Deux!

MATHILDE.

Oui, messire, il s'est trouvé deux braves chevaliers plus pressés de revoir ces lieux que vous ne l'avez été vous-même.

ROBERT.

Et où sont-ils?

MATHILDE.

Dans la chambre des hôtes, où ils reposent sans doute.

ROBERT.

A leur réveil, nous éclaircirons ce mystère. Mais attendrez-vous jusque-là, Mathilde, pour me rendre votre confiance?

MATHILDE.

J'en aurais bien envie... Cependant, voyons, je puis encore me montrer indulgente.. mais à une condition... c'est que vous allez me confier le grand secret dont, tout à l'heure, vous parliez tout bas à votre père.

ROBERT.

Vous le voulez... Eh bien! ma cousine... ce grand secret... que mon vœu le plus ardent désormais est de révéler chaque jour, et à tout le monde pendant ma vie entière, c'est... que je vous aime.

MATHILDE.

Quoi! voilà tout! Vous ne m'apprenez rien, messire, il y a longtemps que je le sais, et si ce n'est que cela..

ROBERT.

Si ce ne n'est rien pour vous, Mathilde... c'est tout pour moi!

MATHILDE.

Tout pour vous, et rien pour moi! quelle injustice! (Lui tendant la main.) Partageons, mon cousin.

ROBERT.

Qu'entends-je! vous m'aimez!

MATHILDE.

De toute mon âme.

ROBERT.

Et vous consentez à être à moi? à porter mon nom?...

MATHILDE.

Oui, Robert, je consens... à être heureuse.

ROBERT, lui baisant la main.

Ah! Mathilde!... (Gaiement.) Et ce pardon que vous me refusiez tout à l'heure?

MATHILDE.

Eh bien!... je vous l'accorde... mais seulement à moitié.

ROBERT.

Comment!

MATHILDE.

A demain le reste de votre pardon. (Elle prend un flambeau et va sortir.)

ROBERT, avec prière.

Mathilde!

MATHILDE, se retournant.

Robert! à demain. (Elle sort par la droite.)

SCÈNE VII.

BEAUMANOIR, ROBERT.

ROBERT, seul.

Demain! rien ne pourra plus nous séparer!

BEAUMANOIR, en dehors.

Robert! Robert!

ROBERT, écoutant.

La voix de mon père!

BEAUMANOIR, entrant très-vite.

Mon fils!

ROBERT, courant à lui.

Mon père, qu'avez-vous?

BEAUMANOIR.

Ce que j'ai, tu me le demandes! Mais je sais tout, Kermalec m'a tout appris... tout raconté... Mon fils! mon fils! mes yeux ne peuvent te voir: mon cœur du moins peut t'admirer. Je sais tout, te dis-je. Blessé, noblement blessé... Une blessure au visage! Bien en face! une blessure de Beaumanoir! Donne, donne, que je la cherche! que je la trouve! (Il promène ses mains sur le visage de son fils.) Oui, la voilà : c'est par là que ton sang a coulé! C'est par là que la gloire de mon fils s'est fait jour! Bien, bien, Robert, je suis content de toi... Vicomte de Beaumanoir, donnez-moi votre main!

ROBERT.

Mon père! combien je suis fier de votre joie!

BEAUMANOIR.

Ah! tu ne sais que la moitié de l'ivresse que j'éprouve, car tu ignores tout ce que j'ai souffert quant il a fallu te laisser partir!... Chargé d'années, couvert de cicatrices, privé de deux de mes fils, morts au service du pays, je n'avais plus qu'un bonheur, voir celui qui me restait, le voir toujours, sans cesse! à peine si, quelquefois, je lui permettais de se hasarder dans nos bruyères, où l'appelaient trop souvent, à mon gré, les plaisirs de la chasse. Quand tu n'étais pas là, à mes côtés, Robert, je tremblais, je frémissais... de ce manoir, j'aurais voulu faire comme une forteresse, pour garder, pour défendre au besoin mon trésor; enfin je te volais à la France!... Tu le vois, ma faute fut grande; mais, grâce au ciel et à mon fils, elle est réparée. Le pays a parlé plus haut que le père : le devoir est accompli, et tu m'es rendu!... Mon fils est là, près de moi... Je sens sa main dans la mienne, non plus la main d'un enfant, mais la main d'un homme devant lequel ont fui les Anglais! Et maintenant, je puis le garder sans être coupable.

ROBERT.

Quoi! monseigneur... vous voudriez...

BEAUMANOIR.

Oui, mon amour est incorrigible!... J'aime mon fils comme il y a un an! Que dis-je? mon amour s'est augmenté de tout l'orgueil que tu fais naître en moi... Comme autrefois donc, et avec une prière encore plus ardente, je te dirai : Robert, ne me quitte plus! à la France, tu as payé la dette

de l'honneur!... ne veux-tu pas payer celle de l'amour filial?

ROBERT.

Ah! je le veux... je le veux!... le ciel m'en est témoin, c'est mon espoir le plus cher; mais, en ce moment... le puis-je, mon père? Le sort des batailles est dans la main de Dieu... La France, vaincue hier, victorieuse aujourd'hui, peut chanceler demain!... Tant que d'odieux étrangers fouleront son sol, aucun de ses enfants ne doit abandonner sa cause... Tous lui doivent le secours de leur bras.

BEAUMANOIR.

Et moi, ne pourrais-je donc jamais m'appuyer sur le tien!... Non, non, le pays n'a plus rien à réclamer de nous! Je lui ai sacrifié déjà deux de mes enfants, j'ai le droit de demander au troisième le bonheur et la vie... Ah! tu ne t'éloigneras plus de ton père... Il m'en faut la promesse... Non, une promesse ne serait pas assez, il me faut un serment. Va! ne crains pas de le faire! Il n'enchaînera pas longtemps ton courage... Un an séparé de toi! Oh! j'ai trop souffert! et bientôt sans doute...

ROBERT.

Mon père! quelle idée! Chassez-la loin, bien loin de vous! Est-ce donc mon retour qui devrait vous l'inspirer?...

BEAUMANOIR.

Non, mais la crainte d'un nouveau départ. Allons, vicomte de Beaumanoir, trêve à la gloire en faveur de l'amour; et que moi aussi je puisse jouir de cette trêve! Allons, noble chevalier, dites-moi que vous ne me quitterez plus! Votre vieux père vous en prie à genoux.

ROBERT, le retenant.

Monseigneur... que faites-vous?... C'est le sacrifice de mon honneur!... Oh! n'importe... la France aura beau m'appeler ingrat: je ne le serai pas envers mon père; désormais je suis à lui!... à lui seul!...

BEAUMANOIR.

Tu le jures?

ROBERT.

Je le jure.

BEAUMANOIR.

Merci, mon fils! c'est du bonheur pour le reste de mes jours. Mais il y en avait un qui t'attendait ici... que je te gardais comme une récompense... Tout à l'heure, je t'ai laissé avec Mathilde.

ROBERT.

Elle m'aime, mon père! elle consent à être à moi!

BEAUMANOIR.

Demain donc ton bonheur sera complet. Pour le mien... il l'est déjà. Adieu, Robert! il est temps que je te laisse goûter quelque repos.

ROBERT.

Oh! laissez-moi vous conduire; votre bras, mon père! (Ils se dirigent vers le fond.)

KERNOX, entrant par la gauche.

Permettez, messeigneurs. (Il prend le flambeau qui éclaire la salle et sort devant eux.)

SCÈNE VIII.

LIONEL, D'APREMONT.

(Ils sont enveloppés dans leurs manteaux. Il fait nuit.)

D'APREMONT, entrant par la fenêtre.

Enfin! ils se sont retirés... Je croyais que ce Robert allait rester debout toute la nuit... Il paraît qu'une victoire fatigue moins qu'une défaite; car moi... je suis brisé... (Appelant à mi-voix.) Lionel!... Lionel!... voici le moment.

LIONEL, paraissant à la fenêtre.

Le moment! le moment!... Singulier chemin que vous avez pris là! (Il entre.)

D'APREMONT.

On ne m'a pas laissé le choix... Relégués à l'autre extrémité du château, tu sais que nous avons trouvé fermée la seule porte qui pût nous ramener ici.

LIONEL.

Où diable sommes-nous?

D'APREMONT, découvrant une petite lanterne sourde cachée sous son manteau.

Comment, tu ne te reconnais pas?

LIONEL, regardant autour de lui.

Ah! pardon, monseigneur, nous avons déjà visité cet appartement, en effet.

D'APREMONT.

C'est là, sur ce fauteuil, qu'elle était assise...

LIONEL.

Oui, c'est là qu'elle nous a demandé des nouvelles de son gentil cousin Robert.

D'APREMONT.

Robert!... Ne prononce jamais ce nom! Il m'est odieux.

LIONEL.

Et à moi donc! m'avoir deux fois...

D'APREMONT, montrant la porte de droite.

Viens! la chambre de Mathilde est de ce côté.

LIONEL.

J'aimerais mieux regagner la mienne.

D'APREMONT.

Les nôtres nous attendent au pied de la poterne! dans trois heures, il faut que nous soyons au château de Keraurais. (Il va pour entrer dans la chambre.)

LIONEL, le retenant.

Pardon, monseigneur, serons-nous bien là-bas? Pourrons-nous enfin y réparer nos forces? Un château pris d'assaut par nos amis, c'est peu rassurant... Et j'ai bien peur...

D'APREMONT, qui est allé prêter l'oreille du côté de la chambre de Mathilde.

Silence! et suis-moi! (Il cache la lanterne sous son manteau, ouvre une porte et disparaît.)

LIONEL, à part.

Eh bien! il me laisse dans l'obscurité!... Allons, puisqu'il le veut absolument... (Il va pour suivre d'Apremont et renverse un fauteuil.) Maladroit! (Écoutant.) Mais j'entends du bruit, l'on vient.... Eh! vite!... (Il entre dans la chambre ouverte par d'Apre-

mont, après en avoir cherché l'entrée à tâtons; Kermalec paraît au fond avec un flambeau.)

SCÈNE IX.

KERMALEC, seul, puis BEAUMANOIR.

KERMALEC.

Personne!... il me semblait pourtant avoir entendu... Je me serai trompé. (Il écoute.)

MATHILDE, en dehors.

Au secours! au secours!

KERMALEC.

Mais non... là, du côté de la chambre de madame... on appelle au secours! Grand Dieu! (Il met le flambeau sur une table et sort en courant.)

BEAUMANOIR, entrant.

On vient de se présenter encore à la grande porte. A cette heure de la nuit, c'est singulier!... Quelque voyageur égaré, sans doute. (Appelant.) Kernox! Kernox!...

KERMALEC, rentrant très-vite.

Oh! les lâches! les misérables!

BEAUMANOIR.

Est-ce toi, Kermalec? Que dis-tu? qu'est-il arrivé?

KERMALEC.

Oh! mon maître!... mon maître!

BEAUMANOIR.

Parle donc!

KERMALEC.

Madame Mathilde...

BEAUMANOIR.

Eh bien?

KERMALEC.

Enlevée, monseigneur! on vient de l'enlever!

BEAUMANOIR.

Mathilde!... Oh! mon Dieu!... mais c'est impossible! (Il chancelle, Kermalec le fait asseoir.) Enlevée!

KERMALEC.

Ces étrangers que vous avez reçus... J'ai voulu voler à son secours... je suis arrivé trop tard!

BEAUMANOIR, se levant.

Nous les rejoindrons... nous la délivrerons... Viens, viens, Kermalec!

KERMALEC.

Vous, monseigneur?

BEAUMANOIR.

Aveugle, n'est-ce pas? Je ne puis! mais mon fils, lui!... (Appelant.) Robert! Robert!... (A part.) Grand Dieu! qu'allais-je faire?... lui apprendre... Mais après avoir enlevé ma fille... ils le tueraient peut-être : ils tueraient mon fils!... Non, non, moi seul... Ils auront pitié de moi, d'un vieillard aveugle! S'il le faut, j'embrasserai leurs genoux! Des chevaux! Kermalec! des chevaux!

KERMALEC.

Monseigneur, voici votre fils!

BEAUMANOIR.

Oh! silence!... au nom du ciel, silence!

SCÈNE X.

LES MÊMES, ROBERT.

ROBERT, entrant vivement.

Pardon, mon père, il faut que je vous parle.

BEAUMANOIR.

Quel supplice!... (Bas à Kermalec.) Kermalec, va toujours préparer nos montures.

KERMALEC, bas.

Oui, monseigneur. (Il sort.)

SCÈNE XI.

ROBERT, BEAUMANOIR.

BEAUMANOIR.

Eh bien, que me veux-tu? parle, parle, mais hâte-toi!

ROBERT.

Mon père... il y a peu d'instants, vous avez fléchi le genou pour obtenir de votre enfant la promesse de ne jamais vous quitter! vous lui en avez fait prononcer le serment... Eh bien, votre fils, à son tour, se jette à vos pieds...

BEAUMANOIR, ému.

Pourquoi?

ROBERT.

Pour que vous lui rendiez sa parole.

BEAUMANOIR.

Tu voudrais me quitter, toi, Robert! déjà!... c'est impossible!

ROBERT.

Ce qui est impossible, mon père, c'est que vous ne cédiez pas à ma prière!...

BEAUMANOIR.

Jamais!

ROBERT.

Oh! vous rétracterez cette parole, quand vous saurez qu'il s'agit d'un message du comte Geoffroi Dubois, qui met le comble à la gloire de notre maison.

BEAUMANOIR.

Mon Dieu! que t'annonce-t-il donc?

ROBERT.

Que la Bretagne a jeté son gant à nos ennemis! Trente contre trente, elle les défie! Trente parmi nous auront la gloire de ce grand duel... C'est le sort qui les désignera, car tous auraient voulu combattre! Un seul a été l'élu, non du sort, mais de ses frères d'armes... un seul, entendez-vous, mon père?

BEAUMANOIR.

Un seul!

ROBERT.

Et c'est votre fils.

BEAUMANOIR.

Mon fils! toi! ils t'ont jugé le plus brave, le plus digne!

ROBERT.

Et mon père voudrait me juger le moins digne de tous?

BEAUMANOIR, à lui-même.

O mon Dieu! c'est pourtant le troisième... et le dernier!

ROBERT.

Vous ne répondez pas?

BEAUMANOIR, après un silence.

Partez, mon fils, partez... ne revenez que vainqueur!... Mort, j'irai vous venger.

ROBERT.

Ah! je savais bien que vous me relèveriez de mon serment! la Bretagne m'attend : je savais bien que vous ne voudriez pas me retenir! (Appelant.) Kernox! Kernox!

SCÈNE XII.

LES MÊMES, KERMALEC, KERNOX.

KERNOX, entrant.

Me voici, monseigneur.

ROBERT, bas.

Tout est-il prêt pour mon départ?

KERNOX.

Oui, monseigneur.

KERMALEC, entrant et s'approchant de Beaumanoir. A voix basse.

Les chevaux attendent, monsieur le comte.

BEAUMANOIR, bas.

O mon ami, si tu savais! Ce n'est plus moi que tu accompagneras... c'est mon fils!

KERMALEC, bas.

Il sait donc?

BEAUMANOIR, de même.

Il ne sait rien!

ROBERT.

Adieu, mon père!

BEAUMANOIR, le pressant dans ses bras.

Mon fils, mon Robert!

ROBERT.

Maintenant... Mathilde!... Mathilde! que je la voie, elle aussi, une dernière fois! (Il va pour entrer dans sa chambre.)

BEAUMANOIR, défendant la porte.

Arrête!...

ROBERT.

Cependant, j'aurais été si heureux!...

BEAUMANOIR.

Allez vaincre, mon fils; à votre retour, vous reverrez votre fiancée... Kermalec, le vicomte Robert vous attend... (Bas à Kermalec.) Tu me le ramèneras, n'est-ce pas?

KERMALEC, bas.

Tous les deux, nous reviendrons, ou n'attendez personne.

BEAUMANOIR.

Robert, que je t'embrasse encore!... (Ils s'embrassent. —Bas à Kermalec.) Pas un mot, et sois fidèle à ta promesse. (Il lui serre la main.)

KERMALEC, bas.

Je le serai!...

ROBERT, se retournant avant de sortir.

Mon père! Mathilde! (Il sort vivement, Kermalec le suit.)

BEAUMANOIR, écoutant.

Kernox!

KERNOX.

Monseigneur?

BEAUMANOIR.

Ils sont partis?

KERNOX.

Oui, monseigneur.

BEAUMANOIR.

A nous deux maintenant! A cheval! à cheval!

KERNOX, interdit.

Vous! monseigneur! à cette heure!...

BEAUMANOIR, à part.

O mon Dieu! donne la victoire à mon fils, et rends-moi ma fille! (Il sort, en s'appuyant sur Kernox.)

ACTE DEUXIÈME.

La grande salle du château de Keraurais. — Porte au fond; porte latérale à gauche; fenêtre à droite. — Sur le premier plan, un portrait suspendu à la muraille.

SCÈNE I.

(Au lever du rideau, des valets sont occupés à décorer la salle.)

LIONEL, entrant.

Quel éclat! quelle magnificence! Moi qui m'imaginais arriver dans un château dévasté... l'on se croirait à Windsor, un jour de gala! (S'adressant aux valets.) Qui donc attendez-vous? Serait-ce le roi d'Angleterre?

UN VALET.

C'est monseigneur le comte d'Apremont.

LIONEL, stupéfait.

Lui!... nous!... et c'est par ses ordres... Lui, qui pendant toute la route m'a laissé gémir et me plaindre... Allons, à la bonne heure... Mais hâtez-vous; car il arrive, il me suit... (A un valet qui dépose des flacons de vin sur un buffet.) Dites-moi, mon ami, les mets et les vins seront-ils dignes de figurer dans cette brillante salle? (Signe affirmatif du valet.) Oui?... Alors, apportez-en encore... apportez-en toujours. Ah! voici le héros de la fête.

SCÈNE II.

LIONEL, D'APREMONT.

LIONEL.

Eh bien! monseigneur, et la charmante Mathilde?...

D'APREMONT.

Elle est là... Je l'ai confiée aux soins des femmes qui sont ici pour la servir... Lionel, viens voir comme elle est belle! (Il va entr'ouvrir une porte.)

LIONEL, regardant.

Quoi! toujours évanouie... Mais il faudrait...

D'APREMONT.

Laisse, ne vois-tu pas que déjà les couleurs reviennent?

LIONEL.

Oui, et quand ses yeux vont se rouvrir, les larmes aussi reviendront... Tenez, monseigneur, tant qu'il ne s'est agi que de vous suivre... de donner ou de recevoir quelques bons coups de lance ou d'épée... je n'ai rien dit parce que... cette perspective vous échauffe et vous anime... Mais, froidement, faire couler des larmes... entendre des imprécations... qu'on a méritées... oh! c'est bien triste, bien dénué de poésie, et tout cela ne peut que mal finir.

D'APREMONT.

Ce serait dommage: nous avons si bien commencé!

LIONEL.

Enlever une jeune fille, voilà un beau triomphe!

D'APREMONT.

Eh! mais, quand cette jeune fille est le trésor qu'on poursuit!... Chacun sa part du butin. La France, au roi d'Angleterre; à moi, la belle Mathilde!

LIONEL.

L'un est peut-être aussi difficile que l'autre à conquérir.

D'APREMONT.

Difficile! Mathilde n'est-elle pas là, devant tes yeux!

LIONEL.

Oui, vous avez une prisonnière, mais son amour?

D'APREMONT.

Eh bien! nous tâcherons de l'obtenir. Parce qu'on a un peu plus l'habitude de la lance et de l'épée que des propos galants, parce qu'on s'est trouvé plus souvent en face de l'ennemi qu'en présence d'une belle, on n'est pas dépourvu de tout moyen de plaire, et l'on peut espérer...

LIONEL.

Vous ne réussirez pas, monseigneur. Vous l'avez entendu vous-même: promise à son cousin Robert, c'est à Robert qu'elle a donné son amour.

D'APREMONT.

Mon ami, les femmes sont toutes parjures, et quand elles ne le sont pas encore, c'est qu'elles sont prêtes à le devenir.

LIONEL.

Vous oubliez le nom de cette jeune fille, monseigneur. Dans la maison des Beaumanoir, on n'a jamais trahi un serment; et attaquer leur honneur, c'est toucher à l'arche sainte de la Bretagne. Puissiez-vous n'avoir jamais à vous en repentir!

D'APREMONT.

Par saint Georges! j'espère bien tout le contraire; et tant que le péché se présentera sous cette forme divine...

LIONEL.

Silence, monseigneur, la voici! (Ils se retirent à l'écart.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, MATHILDE.

MATHILDE, entrant vivement.

Mon père!... Robert!...

LIONEL, bas.

Vous l'entendez?... Elle ne pense qu'à lui.

MATHILDE.

Ils ne répondent pas... Personne, personne qui me rassure... qui chasse de mon esprit ce rêve... ce rêve affreux que j'ai fait!... Où suis-je?... Ces lieux... je ne les reconnais pas!... Qui donc m'y a conduite?

D'APREMONT, s'avançant.

C'est nous, madame.

MATHILDE, reculant.

Ciel! que vois-je? Ah! je me rappelle... je me rappelle tout maintenant. Vous!!... vous, que le sire de Beaumanoir a accueillis avec tant de joie et de confiance, vous, ses hôtes! vous lui avez enlevé sa fille, son guide, son soutien! vous, des chevaliers! des Bretons!

D'APREMONT.

Nous sommes Anglais, madame.

MATHILDE.

Des Anglais!... Ah! oui, vous devez être des étrangers; des Bretons ne se seraient pas conduits comme vous l'avez fait. Ils ne seraient pas entrés dans une maison pour abuser lâchement un vieillard. Vaincus en bataille rangée, ils ne seraient pas venus prendre glorieusement leur revanche... contre une jeune fille.

D'APREMONT.

A la guerre, toutes les ruses sont permises...

MATHILDE.

Oui, contre l'ennemi.

D'APREMONT.

Prouvez-nous que vous n'êtes pas le nôtre.

MATHILDE.

Mais que vous ai-je fait, grand Dieu? Qu'avez-vous à me reprocher? Comment moi, qui, hier encore, ne vous avais jamais vus, ai-je mérité que vous me rendiez si malheureuse?

D'APREMONT.

Malheureuse! vous! Ah! ne le croyez pas. Je vous déclare dame et souveraine maîtresse de ces lieux. Vous pouvez commander, ordonner, tout ici vous appartient.

MATHILDE.

Je ne veux qu'une chose.

D'APREMONT.

Parlez.

MATHILDE.

Ma liberté.

D'APREMONT.

Il faudrait pour cela que vous pussiez me rendre la mienne.

MATHILDE.

Trêve de raillerie, messire. Je demande ma liberté. De quel droit me retiendriez-vous ici? Dans quel but, quel espoir?

D'APREMONT.

Demande-t-on pourquoi l'on s'est emparé d'un trésor?

MATHILDE.

Oh! vous me laisserez partir. Vous ne priverez pas plus longtemps un vieillard de celle qui faisait sa joie et sa consolation.

D'APREMONT.

Vous ne parlez pas du vicomte Robert.

MATHILDE.

Robert! ah! tremblez, car vous venez de prononcer le nom de mon vengeur. N'en doutez pas, bientôt, oui, bientôt, il aura découvert vos traces; et n'espérez pas que ces murailles vous mettent à l'abri de sa vengeance, dès qu'il saura qu'on me retient prisonnière en ces lieux... (Regardant autour d'elle et apercevant le portrait.) Dieu? qu'ai-je vu?...

LIONEL, bas.

Elle va tout savoir.

MATHILDE, courant au portrait.

Ce portrait!... Mais je le reconnais... C'est celui du baron de Keraurais, du vieux frère d'armes du comte de Beaumanoir! C'est ici que vous m'avez conduite! vous commandez dans ce manoir! vous, un étranger! vous, un Anglais! et le baron de Keraurais, qu'est-il devenu?... (Après un silence.) Parlez, parlez donc!...

D'APREMONT, hésitant.

Madame... la fortune, le destin des combats...

MATHILDE.

Assez! assez! je devine tout. Le baron n'est plus! lui vivant, vous ne seriez pas chez lui! Ce noble vieillard, vous l'avez tué!... et c'est les mains teintes de son sang que vous veniez me parler d'amour...

D'APREMONT.

Madame!

MATHILDE.

Arrière, messire, arrière!... Mais vous ne voyez donc pas que vous me faites horreur! (Elle rentre dans la chambre de gauche.)

SCÈNE IV.

LIONEL, D'APREMONT.

LIONEL, après une pause.

Eh bien! monseigneur, que vous avais-je dit?

D'APREMONT, froidement.

C'est ta faute.

LIONEL.

Comment, ma faute!

D'APREMONT.

Sans doute : fils d'Apollon, c'est ton métier de parler aux belles, de les persuader; et, loin de venir à mon aide, tu gardes un obstiné silence.

LIONEL.

C'est que je n'avais rien à dire pour vous; c'est que, si j'eusse parlé, c'eût été en faveur de cette noble jeune fille. Ah! monseigneur! quelle expression! quel accent!... Comme ses paroles étaient fières et énergiques! comme elle vous menaçait! J'étais prêt à tomber à genoux, à lui demander grâce.

D'APREMONT.

Bravo! Lionel, bravo! il paraît que la belle Mathilde a le don d'enflammer ta verve.

LIONEL.

Il paraît qu'elle n'a pas eu celui de vous faire éviter une grande maladresse... Laisser ce portrait sous ses yeux!

D'APREMONT.

Est-ce que je pouvais deviner que ce vieux baron était un ami de sa famille?

LIONEL.

Vous auriez dû vous en douter; ces Bretons sont tous cousins, je dirai même qu'ils sont tous frères... Oui, monseigneur, frères par la haine qu'ils nous portent, à nous autres Anglais!

D'APREMONT, gaiment.

Ce qui ne nous empêchera pas d'aimer les Bretonnes.

LIONEL.

Certes! J'y serais tout aussi disposé que vous, monseigneur, pendant les loisirs d'une trêve; mais en pleine guerre... Ah! si vous saviez ce que j'ai vu en songe...

D'APREMONT, de même.

Rêveur!... Mais tiens... regarde, voici nos amis (Le conduisant à la fenêtre.) qui, fidèles au rendez-vous, viennent inaugurer avec moi ma nouvelle châtellenie et m'aider à chasser tes humeurs noires.

LIONEL, comptant.

Un, deux, trois, quatre... cinq...

D'APREMONT.

Que fais-tu donc?

LIONEL, continuant.

Six, sept, huit, neuf...

D'APREMONT.

Tu comptes mes hôtes? Ne crains rien, ce manoir est assez vaste pour les recevoir tous.

LIONEL, à part.

Ciel! le nombre fatal!

D'APREMONT.

Personne n'y manque, n'est-ce pas?

LIONEL, avec solennité.

Non, monseigneur, personne n'y manque.

D'APREMONT.

Combien serons-nous?

LIONEL.

Trente, monseigneur, trente!

D'APREMONT.

Trente! Par saint Georges, qu'ils soient tous les bienvenus! (Il sonne, des valets paraissent.) Allez, qu'on agrandisse la table du festin! Il faut que chacun trouve place à cette fête! (Les valets sortent.)

LIONEL, à part.

Trente! comme dans mon rêve! (Il s'assied.)

D'APREMONT, lui frappant sur l'épaule.

J'espère, mon poëte, que, cette fois, tu vas te surpasser... Le festin sera magnifique! c'est la France qui paiera!...

LIONEL, le regardant.

Et en quelle monnaie?

D'APREMONT.

Comment, en quelle monnaie? Eh! parbleu! comme elle pourra.

LIONEL, se levant.

Et si c'était en monnaie de sang, monseigneur?

D'APREMONT.

Tu es fou, mon pauvre ami! les muses irritées t'ont jeté un sort.

LIONEL, continuant.

Si votre festin... était le festin de Balthazar?

D'APREMONT, l'interrompant.

Encore...

LIONEL.

Sur les murs de ce manoir, si la main de son dernier maître venait écrire... en lettres de feu...

D'APREMONT.

Écrire... ah! ah! ah! ah!

LIONEL.

Ne riez pas, monseigneur.

D'APREMONT.

Eh! que diable veux-tu qu'elle écrive, cette main?

LIONEL, regardant autour de lui.

Ma mort!

D'APREMONT.

Ta mort, mon pauvre ami!

LIONEL.

Et la vôtre!

D'APREMONT.

Et la mienne aussi!... Il est vrai qu'il ne lui en coûterait pas davantage... Ah! ah! ah!

LIONEL.

Oh! ne croyez pas que ce soit en vain que, par un rapport étrange, trente étoiles me soient apparues pendant mon sommeil.

D'APREMONT, raillant.

Ah! tu as vu des étoiles?...

LIONEL.

Oui, monsieur le comte, trente au midi et trente au nord, qui s'avançaient... au milieu du ciel...

D'APREMONT.

Pour se livrer combat, peut-être? Une bataille d'étoiles!... ah! ah! ah!... Et tu as vu cette bataille-là, toi?

LIONEL.

Peut-être la verrez-vous bientôt vous-même!

D'APREMONT.

Et tes étoiles, enfin, que sont-elles devenues?

LIONEL.

Sur soixante... une seule... est restée.

D'APREMONT.

Une seule! c'est bien peu!... Ton rêve *étoilé* est divin, mon ami; tu cherchais le sujet d'une ballade, le voilà tout trouvé.

LIONEL.

Ne riez pas, monseigneur, ne riez pas! Vos amis qui viennent d'entrer dans ce manoir...

D'APREMONT.

Eh bien?

LIONEL.

Que vous allez recevoir à votre table...

D'APREMONT.

Après?

LIONEL.

Ils sont vingt-huit... et vous et moi...

D'APREMONT.

Oui, oui, cela fait trente! parfaitement compté!

LIONEL.

La moitié de mon rêve est déjà accomplie...

D'APREMONT, riant.

Ah! ah! ah! la remarque est curieuse... et tu es un poëte charmant!

SCÈNE V.

LES MÊMES, BEMBRO, BETFORD, KNOLLES, SEIGNEURS ANGLAIS.

D'APREMONT, aux seigneurs.

Venez, messeigneurs, venez : voici notre ami Lionel, que je vous présente... comme un prophète de grande espérance... Figurez-vous qu'il a fait un rêve merveilleux...

TOUS.

Un rêve?....

D'APREMONT.

Oui, messeigneurs, et des plus plaisants, je vous jure...

LIONEL, à part.

Dieu sait pour qui!

D'APREMONT.

Qu'il va nous raconter à table.

BEMBRO.

A table, soit!

KNOLLES.

Oui, oui, à table! car je me sens un appétit démesuré.

BEMBRO.

C'est ta mesure ordinaire.

TOUS, riant.

Ah! ah! ah!

LIONEL, à part.

Ce nombre trente flamboie toujours devant mes yeux...

BEMBRO, à Lionel.

Eh bien! seigneur poëte, est-ce que vous ne venez pas avec nous?

LIONEL.

Excusez-moi, monseigneur... un travail à terminer...

KNOLLES.

Comment, vous travaillez à jeûn?

BETFORD.

Tu ne travailleras jamais comme cela, toi.

KNOLLES.

Je l'espère bien... A table! à table!... (Il sort, ainsi que plusieurs de ses compagnons. Les autres vont le suivre, avec d'Apremont; un valet entre.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, BEAUMANOIR, KERNOX, UN VALET.

LE VALET, bas, à d'Apremont.

Pardon, monseigneur, deux cavaliers se présentent à la porte du château.

LIONEL, à part.

Si c'était deux nouveaux convives!...

D'APREMONT.

Que demandent-ils?

LE VALET.

Ils demandent à parler au baron de Keraurais.

BEMBRO.

Keraurais ne répondra plus à personne.

D'APREMONT.

Fais entrer!... nous répondrons pour lui.

LE VALET, à la porte du fond.

Entrez, seigneur chevalier.

KERNOX, à Beaumanoir, qu'il conduit et qui entre très-vite.

Doucement, monseigneur, doucement!

LIONEL, à part.

Que vois-je! le comte de Beaumanoir!

D'APREMONT, à lui-même.

C'est le fils que j'attendais.

BEAUMANOIR, à Kernox.

Laisse-moi, laisse-moi!... (Kernox reste dans le fond.) Keraurais! Keraurais! où êtes-vous?

BEMBRO, à demi-voix.

Quel est donc ce vieillard?

D'APREMONT, à Lionel, qui va répondre.

Silence!

LE VALET, auquel d'Apremont a fait signe d'emmener Kernox.

Sortez! les valets n'entrent pas ici.

KERNOX.

Et vous donc?

LE VALET.

Je sors.

KERNOX.

C'est différent. (Il sort avec le valet.)

BEAUMANOIR.

Keraurais! vous ne me répondez pas? où êtes-vous donc? C'est moi, votre ami, qui vous appelle! c'est le comte de Beaumanoir.

TOUS, se découvrant avec respect.

Beaumanoir!

LIONEL, approchant un siége.

Monseigneur, asseyez-vous!...

BEAUMANOIR.

M'asseoir! moi... Oh! je resterai debout, jusqu'à ce que je sois vengé... Mais qui donc êtes-vous, vous qui m'invitez à m'asseoir? cette voix n'est pas celle de mon ami... ce n'est pas lui qui vient de me parler... Allez le prévenir, dites-lui que Beaumanoir l'attend... qu'il compte sur lui... qu'il réclame le secours de son bras et de son courage... entendez-vous? Mais allez donc! allez donc! vous ne savez pas que chaque minute de retard me fait mourir!

LIONEL.

Monseigneur, c'est que... (A part.) Comment lui dire?... (Haut.) C'est que, dans ce moment, le baron est absent.

BEAUMANOIR.

Absent! absent de son manoir! au moment où l'ennemi est à nos portes!

BETFORD.

Son château, seigneur comte, est entre bonnes mains, et tant que nous y serons, personne ne viendra le reprendre...

BEMBRO.

Mais le repas est servi, et si vous daigniez y prendre place...

BEAUMANOIR.

Un festin!... Il y a donc fête ici?... Et Keraurais n'est pas là pour recevoir ses hôtes!

BETFORD.

A table! à table! monseigneur. (Il s'avance pour prendre le bras de Beaumanoir.)

D'APREMONT, l'arrêtant vivement.

(Bas.) Laissez, laissez, Betford; respect à ce vieillard!...

CHANT. (En dehors, une voix seule.)

Allons, allons! chacun son verre!
Tous ici, faites comme moi :
Amis, buvons à l'Angleterre,
Buvons au roi!

CHŒUR :

Allons, allons! chacun son verre!
Il a raison, oui, sur ma foi!
Amis, buvons à l'Angleterre!...
Buvons au roi!

BEAUMANOIR, écoutant.

Qu'entends-je?

D'APREMONT.

Malédiction! il va tout savoir.

CHŒUR:

A l'Angleterre!...

KNOLLES, paraissant, une coupe et un flacon à la main.

A l'Angleterre!... Eh bien! est-ce que vous n'en êtes pas, vous autres?

LIONEL, courant à lui.

Silence!

KNOLLES, apercevant Beaumanoir.

Un étranger!...

BEAUMANOIR.

A l'Angleterre!... on boit ici à l'Angleterre!... Mais je me suis donc égaré?... La douleur, le désespoir, la rage, m'ont donc fait tromper de route? Non, ce manoir n'est pas celui de Keraurais... Personne, devant lui, n'aurait osé... Ah! l'on boit ici à l'Angleterre!... (Appelant.) Kernox! Kernox!

KERNOX, entrant très-vivement.

Qui m'appelle? Est-ce vous, monseigneur?...

BEAUMANOIR.

Kernox, tu vois ces hommes?... Ils viennent de boire à notre ennemie, à notre ennemie mortelle, entends-tu? C'est à l'Angleterre qu'ils viennent de boire, là, sous mes yeux, qui n'ont pu les voir... Un verre! un verre! j'ai soif, moi aussi! (Kernox prend le flacon et la coupe des mains de Knolles.) Verse! verse!... (Kernox verse à boire.) Et maintenant, à la France! messieurs! c'est à la France que je bois! (Il boit, puis tendant son verre.) Encore! encore! (Kernox le sert.) A la France! à la France! et mort à ses ennemis! Viens, viens, Kernox! je ne veux pas rester un moment de plus en ces lieux; car nous ne sommes pas ici chez le baron de Keraurais.

KERNOX.

Cependant, monseigneur, il me semble...

BEAUMANOIR.

Non, non, te dis-je!... Mes chevaux! mes chevaux! (Kernox s'incline et sort.) Et vous, nobles seigneurs, pour prix de la généreuse hospitalité que vous m'avez accordée... écoutez bien ceci: Mes yeux sont fermés à la lumière, et cependant... ils lisent au livre de vos destinées. Tremblez! ce vieillard qui vous fait pitié, qui n'a plus qu'un souffle de vie... pas un de vous ne lui survivra... Demain approche... demain... la France sera vengée!... Et maintenant... adieu... adieu!

LIONEL.

Ciel!... vos genoux fléchissent... vous ne pouvez plus vous soutenir... Un siége! un siége! messeigneurs...

BEAUMANOIR.

Non, laissez-moi... laissez-moi... j'aurai encore la force de me délivrer... de la présence... des oppresseurs de mon pays, laissez-moi... (Il tombe évanoui sur le siége avancé par Lionel.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MATHILDE.

MATHILDE, s'élançant.

Cette voix... je ne me trompe pas... c'est lui!... lui, mon père, qui vient me délivrer... m'arracher de ces lieux... Oh! je savais bien que le ciel aurait pitié de moi... qu'il exaucerait mes prières. (Elle court se jeter aux pieds de Beaumanoir et saisit sa main qu'elle va porter à sa bouche, quand tout à coup elle s'arrête.) Grand Dieu! immobile!... muet!... mort! peut-être!...

D'APREMONT.

Rassurez-vous... la fatigue seule!...

MATHILDE.

Oh! comme il est pâle! comme sa noble figure exprime la douleur... Et il ne m'entend pas... il ne sait pas que je suis là... toute prête à me dévouer à mon tour pour lui.

KNOLLES, bas.

La belle personne!... D'Apremont, tu es un heureux mortel!

MATHILDE.

O mon père! revenez à vous!... c'est votre Mathilde... c'est votre enfant qui presse vos mains... qui les mouille de ses larmes de reconnaissance. Aveugle, seul, au milieu de mille dangers, vous êtes venu me chercher!... Me voilà! oh! parlez-moi... parlez-moi... un mot de votre bouche, et je ne tremble plus... N'êtes-vous pas ici pour me défendre?... pour me protéger?... Oui, oui, je suis libre maintenant: qui donc voudrait empêcher une fille de suivre son père?

D'APREMONT.

Ne vous réjouissez pas encore, madame... le libérateur sur lequel vous comptez... qui vient, dites-vous, à votre aide... ignore que vous êtes dans ce château...

MATHILDE.

Grand Dieu!

D'APREMONT.

Et avant qu'il ait recouvré ses sens, sa fille ne sera plus auprès de lui.

MATHILDE.

Quoi!... toutes ces fatigues, tous ces dangers, il les aurait bravés en vain? Épuisé, mourant... il repartirait sans savoir seulement que sa fille l'a serré dans ses bras?... Oh! non, non, c'est impossible! ces nobles seigneurs, qui nous écoutent, ne le souffriraient pas... Eh quoi!... ils se taisent?... Pas un... pas un seul n'élève la voix en ma faveur!... Eh bien! comte d'Apremont, c'est à vous, à vos sentiments de généreux et de loyal ennemi que je m'adresserai!... Regardez ce noble vieillard... c'est bien moins sa course rapide que la douleur qui vient d'abattre ses forces... Oh! vous ne l'accablerez pas d'un éternel désespoir! vous l'avez assez fait souffrir... vous accorderez la liberté de sa fille à son touchant et sublime dévouement.

D'APREMONT.

Votre liberté!... Eh bien... j'y consens... mais à une condition.

MATHILDE.

Ah! parlez!...

D'APREMONT.

Vous allez me jurer de n'être jamais à personne; et... ce vieillard restera ici pour me répondre de votre parole.

MATHILDE.

Lui! mon père!... Ah!

D'APREMONT.

Silence!... il revient à lui... pas un mot... pas un cri qui trahisse votre présence, si vous tenez à ce qu'il reste libre.

MATHILDE.

Quoi! vous oseriez?...

D'APREMONT.

Tout pour ne pas vous perdre.

MATHILDE.

Et moi, je jure....

D'APREMONT.

Silence! vous dis-je! vous voulez donc qu'il meure prisonnier des Anglais?

MATHILDE.

Prisonnier!...

D'APREMONT.

Vous ou lui!... Choisissez.

MATHILDE, d'une voix suppliante.

Oh! moi... moi... toujours!...

BEAUMANOIR, revenant à lui.

Où suis-je?

MATHILDE, faisant un mouvement vers lui.

Oh! mon père...

D'APREMONT, avec menace.

Madame!...

BEAUMANOIR.

Ah! je me rappelle... parmi des infâmes...

MATHILDE, à voix basse.

Et ne pouvoir voler dans ses bras... lui dire au prix de ma vie... C'est la sienne qu'on menace!... (Mouvement de d'Apremont.) Je me tairai!... Je me tairai!... (Tendant les mains vers Beaumanoir.) Pour vous... pour vous, mon père!

BEAUMANOIR.

Oui.. des infâmes qui boivent à l'Angleterre... (Se levant.) Kernox, Kernox!

D'APREMONT, bas, à Mathilde.

Rentrez! rentrez, madame!

MATHILDE.

Oh! mon Dieu, protége-le! (Elle gagne lentement l'embrasure de la porte que lui a indiquée d'Apremont, et y reste sans être vue.)

KERNOX, entrant.

Me voici, monseigneur.

BEAUMANOIR.

Emmène-moi! emmène-moi!

BEMBRO.

Comte de Beaumanoir, de votre château à celui-ci, la distance est longue... votre cheval doit être fatigué : vous plaît-il que je vous prête le mien.

BETFORD.

Ou le mien!

TOUS.

Ou le mien!

BEAUMANOIR.

Gardez, gardez vos chevaux de bataille! demain, vous en aurez besoin... (A Kernox.) Partons, mon ami, partons! allons trouver Keraurais. C'est lui qui m'aidera à venger ma fille... et la Bretagne. (Il sort en s'appuyant sur le bras de Kernox.)

MATHILDE, qui l'a suivi des yeux.

Adieu, mon père! (Elle disparaît.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, excepté BEAUMANOIR et MATHILDE.

BEMBRO.

Gardez vos chevaux de bataille... demain, vous en aurez besoin... Qu'est-ce à dire, messeigneurs?... Est-ce une nouvelle levée de boucliers qu'on nous annonce?

LIONEL.

Je le crains.

D'APREMONT.

Et moi, je le souhaite!... c'est un noble cœur, messeigneurs, que ce vieillard!... Avoir ainsi suivi mes traces, sans autre guide que son instinct de haine et de vengeance... Mais ici, il lui a fait défaut... (Allant regarder à la fenêtre.) Et le voilà maintenant qui s'éloigne en toute hâte de celle qu'il venait chercher.

LIONEL.

Peut-être ferions-nous sagement de l'imiter!... Enlever les femmes qui ne le veulent pas... porte toujours malheur; témoin...

D'APREMONT, riant.

La belle Hélène, n'est-ce pas? et le siége de Troie... Mais la belle Hélène était mariée, tandis que la belle Mathilde...

LIONEL.

Sans vous, le serait aujourd'hui.

D'APREMONT.

C'est vrai.

TOUS.

A qui donc? à qui donc?...

D'APREMONT.

A son damné cousin, Robert de Beaumanoir. (Ici l'on entend retentir un son de cor.) Mais de qui donc cet appel nous annonce-t-il l'arrivée?

SCÈNE IX.

LES MÊMES, UN VALET, puis ROBERT.

UN VALET, entrant.

Monseigneur, le vicomte Robert de Beaumanoir, précédé d'un héraut d'armes...

TOUS.

Robert!

LE VALET.

Demande à être admis près de la noble assemblée.

LIONEL, à part.

Robert!

D'APREMONT, à part.

Vive Dieu! voilà du moins un ennemi contre lequel toute attaque est permise!... (Haut.) Qu'on l'introduise. (A part.) Mais avant, fermons cette porte. (Il va prendre la clef de la chambre de Mathilde.)

ROBERT, s'avançant.

Salut, comte d'Apremont.

D'APREMONT.

C'est à moi, sans doute, noble vicomte, que vous désirez parler?

LIONEL, à part.

Il le demande!...

ROBERT.

Vous vous trompez, comte d'Apremont.

LIONEL, étonné.

Comment!

D'APREMONT, à part.

Ne saurait-il rien encore?

ROBERT, continuant.

C'est pour vos amis comme pour vous que je suis venu.

BEMBRO.

Parlez donc, vicomte! Monseigneur et ses amis sont prêts à vous répondre!...

TOUS.

Oui... oui!

ROBERT.

Fort bien, messeigneurs, mais, avant de songer à me répondre, il faut connaître ma demande.

TOUS.

C'est juste.

ROBERT.

Vous répondrez alors.

D'APREMONT, s'avançant.

C'est moi qui réclame cet honneur.

ROBERT.

Cet honneur sera pour tous.

LIONEL, à part.

Que dit-il?

ROBERT.

Et tous, j'en suis sûr d'avance, vous accepterez ce que je viens vous proposer.

TOUS.

Oui, oui.

D'APREMONT.

Que voulez-vous enfin?

ROBERT, s'animant.

Ce que nous voulons?... Depuis que vous avez mis le pied sur nos terres, la famine et la désolation ont marché à votre suite. Vous avez brûlé nos villes, dévasté nos campagnes... Tous les coups que vous avez frappés nous ont atteints au visage ou au cœur, et vous nous demandez ce que nous voulons?

D'APREMONT.

Vous venger!... Comment le pourriez-vous?... Votre dernière victoire n'a fait que vous affaiblir encore... le sort ne saurait se déclarer pour vous. Les Gaulois furent vos aïeux, seigneur de Beaumanoir! rappelez-vous donc ce qu'ont dit vos pères: Malheur aux vaincus!

ROBERT.

Oui, messire, je me le rappelle; mais, à leur tour, voilà ce qu'aujourd'hui, par ma bouche, leurs petits-fils répondent : Espoir aux vaincus! malheur aux vainqueurs!... Et c'est pour le prouver, l'épée à la main, en champ clos, messeigneurs, que la Bretagne aujourd'hui vous jette son gant... (Il le jette.) Le relevez-vous?

D'APREMONT, arrêtant du geste ses amis et s'emparant du gant.

C'est moi, comte d'Apremont, qui le relève.

TOUS.

Non, non! tous, tous!

ROBERT.

Bien, messeigneurs! c'est ce que je demande.

LIONEL, à part.

O mon rêve! mon rêve!..

ROBERT.

Trahie par la fortune, plutôt que vaincue, la Bretagne a vu, dans une longue guerre, décroître le nombre de ses enfants, mais non leur courage. Pour en donner une dernière preuve, c'est le combat singulier qu'elle vient vous offrir, à armes égales, à forces égales!... et maintenant, comte d'Apremont, allez choisir vos frères d'armes! les miens sont prêts... Trente contre trente!... à la place de deux armées... et que Dieu prononce entre nous.

LIONEL, à part.

Ah! grand Dieu! trente!

D'APREMONT.

Trente! Soit, nous y serons!

ROBERT.

Demain, à midi! au chêne de Mi-Voie, dans la lande de Josselin.

TOUS.

Nous y serons!

ROBERT.

A demain donc, messeigneurs, et, d'avance, creusez votre tombe, comme nous allons creuser la nôtre. Le dernier debout les fermera toutes deux, et fera voir de quel côté est la victoire.

BEMBRO, à Lionel.

Heureux poëte, c'est toi qui chanteras notre gloire.

LIONEL, avec fermeté.

Non, messire, j'aime mieux qu'on chante la mienne.

BEMBRO.

Comment! tu prétends être des nôtres?

LIONEL.

Oui, messire, comme vous serez des miens

ROBERT.

Deux mots encore! Je sais tout ce que la renommée publie du comte d'Apremont, et je tiendrais à honneur de l'avoir demain pour adversaire.

D'APREMONT.

Vous prévenez mes vœux. (Lui tendant la main.) Comptez sur le comte d'Apremont.

ROBERT.

Comme vous pouvez compter sur Robert de Beaumanoir. Adieu! (Il fait un pas pour s'éloigner.) Ah! j'oubliais : nous combattrons à pied et sans que personne puisse nous secourir... A chacun son courage! et Dieu pour tous! (Il va sortir.)

MATHILDE, en dehors.

Robert! Robert!

ROBERT, s'arrêtant, à part.

Qu'ai-je entendu?... cette voix... (Haut.) Il y a une femme ici, messire, une femme qui m'a nommé... qui implore mon appui peut-être...

D'APREMONT, hésitant.

Une femme!... En effet, vous ne vous trompez pas... une femme qui m'attend... et que votre arrivée...

ROBERT.

Mais elle a dit Robert!

D'APREMONT.

Robert!... sans doute. Moi aussi... je me nomme Robert.

ROBERT.

Ah! pardon! messire.

D'APREMONT, appuyant.

Robert d'Apremont!

ROBERT, à part.

Oh! j'étais fou! (Haut.) Excusez-moi... les moments pour vous sont précieux, et je ne voudrais pas... Adieu, messire, adieu! (Il s'éloigne.)

MATHILDE, frappant à la porte.

Robert! Robert!

ROBERT, s'arrêtant de nouveau, à lui-même.

Voilà qui est étrange!

D'APREMONT.

Vous le voyez... on s'impatiente.

ROBERT, se décidant, à lui-même.

Oh! c'est impossible!... (Haut.) A demain, messeigneurs, à demain! (Il sort vivement par le fond.)

D'APREMONT, le regardant partir.

Demain, je serai mort... ou je n'aurai plus de rival!

ACTE TROISIÈME.

PREMIER TABLEAU.

Une salle du château habité par Beaumanoir.

SCÈNE I.

ROBERT, KERMALEC.

(Au lever du rideau, Robert est étendu dans un grand fauteuil. Il est pâle, défait, et semble reposer. Debout près de lui, Kermalec le contemple en silence.)

KERMALEC.

Dieu soit loué! il vivra! Le chapelain qui vient de panser ses blessures m'a dit qu'elles n'étaient pas mortelles. Ah! il a fait un mouvement... il respire avec plus de force; ses yeux se rouvrent!... Dieu soit loué!... Mais, hélas!... s'il me demande son père et sa fiancée, que pourrai-je répondre?

SCÈNE II.

KERMALEC, ROBERT.

ROBERT, cherchant à se lever de son fauteuil.

Où suis-je?

KERMALEC, courant à lui.

Mon maître! mon cher maître!... vous êtes chez vous... près de votre fidèle serviteur.

ROBERT, assis.

Mon vieil ami! est-ce bien toi?

KERMALEC.

Oh! oui, toujours!... Kermalec ne vous quittera jamais!...

ROBERT, continuant.

Est-ce bien moi, Robert de Beaumanoir, qui te parle?... Oh! que je souffre!...

KERMALEC, à part.

Grand Dieu!... comme il est pâle... comme sa voix est éteinte!... Le chapelain m'aurait-il donné une fausse joie?

ROBERT.

Dis-moi, mon ami, pourquoi cette douleur? cette cuisante douleur?... ici, près du cœur.

KERMALEC, à part.

Oh! il faut qu'il soit bien mal, pour avoir oublié...

ROBERT, qui a porté la main à son cœur, la regardant.

Du sang! mais je suis donc blessé!... blessé... Mais non... je rêve... (Il veut se lever et retombe.) Blessé! mais par qui? comment?

KERMALEC.

Ces blessures guériront, mon maître. Oui, celles

que vous avez reçues guériront, mais celles que vous avez faites, jamais!

ROBERT.

Celles que j'ai faites... (Rappelant ses souvenirs.) Oh! maintenant, je me souviens...

KERMALEC.

Les souvenirs de Monseigneur ne peuvent être infidèles à l'honneur de la Bretagne.

ROBERT, faisant un mouvement.

L'honneur de la Bretagne...

KERMALEC, à part.

J'étais sûr que ce mot allait le ranimer.

ROBERT.

Oui... oui... je me souviens... hier, à midi!... au chêne de Mi-Voie!... trente contre trente!!... et moi, j'étais le premier.

KERMALEC.

Le premier parmi les premiers... C'est la devise...

ROBERT.

Oui, de mon père!... mon père!... Mathilde! où sont-ils? où sont-ils? Je veux les voir. (Il se lève avec effort.)

KERMALEC.

Oh! restez, restez! (Il l'aide à se rasseoir. — A part.) Voici le moment que je craignais.

ROBERT.

Je veux les voir, te dis-je... leur apprendre que Robert n'est point indigne de reparaître en leur présence... Mon père! Mathilde!... ils seront fiers de moi, n'est-ce pas? Kermalec, conduis-moi vers eux.

KERMALEC, à part.

Oh! s'il savait!

ROBERT.

Mais... oh ciel! tu pleures, je crois.

KERMALEC.

Non, non, monseigneur!

ROBERT.

Tes larmes, je les ai vues!... Vainement tu chercherais à me les cacher... Mon père, ma cousine, ils devraient être là, à mes côtés: pourquoi n'y sont-ils pas?... (Voulant s'élancer.) Mon père!... mon père!

KERMALEC, avec embarras, le retenant.

Bientôt... vous les verrez...

ROBERT.

Oh! ne me retiens pas... ne vois-tu pas que mes blessures guériront plus vite dans leurs bras!

KERMALEC, à part.

Mon Dieu! comment lui cacher?...

ROBERT, continuant.

Oh! je veux les voir... je veux les voir!

KERMALEC.

En ce moment!... c'est impossible...

ROBERT.

Impossible!

KERMALEC.

Le comte, votre père... et madame Mathilde... ne sont pas au château... mais ils reviendront.

ROBERT.

Ils reviendront, dis-tu?... et pourquoi sont-ils partis? pourquoi quitter ce manoir lorsque tant d'ennemis tiennent la campagne... parle... parle donc!...

KERMALEC, à part.

Oh! un mensonge!... mon Dieu! tu me le pardonneras! (Haut.) Sachant quel danger vous alliez courir, sachant que vous ne reviendriez que mort ou vainqueur, monseigneur de Beaumanoir et votre noble cousine sont allés prier à Notre-Dame de Bon-Secours, pour vous et pour l'honneur de la Bretagne!

ROBERT, après un silence.

Kermalec!

KERMALEC.

Mon maître!

ROBERT.

Tu ne me trompes pas?

KERMALEC.

Non, monseigneur.

ROBERT.

Tu m'as bien dit la vérité?...

KERMALEC.

La vérité... oui, mon jeune maître. (A part.) La vérité, dans ce moment... mais elle le tuerait!

ROBERT, lui saisissant la main.

Ta voix est troublée pourtant.

KERMALEC.

Non, non.

ROBERT.

Kermalec, ta main tremble dans la mienne.

KERMALEC.

Ma main?... c'est... la vôtre, monseigneur.

ROBERT.

Ainsi, je puis te croire?... et quand reviendront-ils?

KERMALEC.

Demain.

ROBERT.

Demain?

KERMALEC.

Oui.

ROBERT.

Demain! c'est bien long!

KERMALEC.

C'est que leur prière sera longue... Oui, demain... qui sait? cette nuit, peut-être.

ROBERT.

Cette nuit! oh! oui, qu'ils viennent cette nuit. (Écoutant.) Mais écoute... on lève le pont-levis, on entre au manoir... ce sont eux peut-être? (Il veut se lever.)

KERMALEC.

Restez, monseigneur, restez: je vais à leur rencontre. (A part.) Mon Dieu! fais que ce soit ceux que son cœur attend! (Il sort par le fond.)

SCÈNE III.

ROBERT, seul.

Mon père! Mathilde! Ils sont allés prier pour moi. Et cette prière, Dieu l'a entendue : car je vis, et la Bretagne, ma noble Bretagne l'emporte! Oh! maintenant, ces étrangers sauront que ce n'est pas le courage qui nous fait défaut!

SCÈNE IV.

ROBERT, KERMALEC.

ROBERT.

On vient... je vais savoir... (Se levant à moitié.) Eh bien?... est-ce mon père?... est-ce Mathilde?...

KERMALEC.

Non, messire.

ROBERT.

Non! (Il se laisse retomber.)

KERMALEC.

Pas encore... patience! patience! ils reviendront.

ROBERT.

Ils reviendront! mais s'ils tardent, il sera trop tard pour eux peut-être, trop tard pour moi, Kermalec.

KERMALEC.

Que dites-vous?

ROBERT.

Tu ne sais pas que l'impatience est la pire des blessures? que l'inquiétude tue aussi bien qu'un poignard... Kermalec, je ne sais pourquoi, mais je tremble pour ceux que j'aime... pour ceux qui m'auraient fait aimer ma gloire! Ce n'est pas mon père! ma fiancée!... Mais qui donc vient à cette heure?...

KERMALEC.

Un voyageur épuisé de fatigue, et qui s'avance avec peine appuyé sur le bras de son écuyer.

ROBERT.

Oh! qu'il entre, qu'il entre... je suis prêt à le recevoir.

KERMALEC.

Mais, monseigneur, dans l'état où vous êtes, vous ne pouvez...

ROBERT, vivement.

Kermalec, rien ne doit dispenser un Beaumanoir de remplir les devoirs de l'hospitalité!... Ton bras... ton bras... je vais aller au-devant de mon hôte!

KERMALEC.

Non, messire, c'est lui que je conduirai en votre présence.

ROBERT.

Eh bien! va le chercher à l'instant. Je lui dois des excuses et je veux les lui faire.

SCÈNE V.

LES MÊMES, D'APREMONT, UN ÉCUYER.

(La nuit commence à venir.)

KERMALEC, allant au fond et ouvrant la porte.

Par ici, seigneur.

D'APREMONT, enveloppé d'un manteau et s'appuyant sur le bras de son écuyer. Bas.

Laissez-moi, sire écuyer. (L'écuyer sort.)

KERMALEC, à demi-voix.

Approchez, monseigneur, voici mon maître qui vous attend.

D'APREMONT, à part.

Oh! il me pardonnera! Je lui rendrai sa fille!

KERMALEC, s'approchant de Robert, bas.

Voilà ce voyageur.

ROBERT, bas.

Et nous le recevons presque au milieu des ténèbres! cette lampe est prête à s'éteindre... Va chercher des flambeaux, mon ami.

KERMALEC.

Oui, monseigneur.

D'APREMONT, à part.

Il était temps d'arriver! Malheureux vieillard! Aurai-je la force de tout lui apprendre? (Il se laisse aller sur un siége.)

KERMALEC, regardant d'Apremont. A part.

Pauvre voyageur! il tombe de fatigue. (Il sort par le fond.)

SCÈNE VI.

D'APREMONT, ROBERT.

ROBERT, d'une voix lente et brisée par la douleur.

Mon hôte m'excusera-t-il de ne pas m'être levé en sa présence?

D'APREMONT.

C'est moi, monseigneur, qui devrais être debout en la vôtre, et je prie le sire de Beaumanoir de me pardonner...

ROBERT.

Vous pardonner!... Je vous remercie de l'honneur que vous nous avez fait en vous arrêtant ici.

D'APREMONT, à part.

Il me remercie! et cette main l'a privé de tout ce qui lui était cher en ce monde.

ROBERT.

Nous sommes trop éloignés... rapprochons-nous. (Tous deux rapprochent leur fauteuil avec effort.) Je ne vous demanderai pas votre nom.

D'APREMONT, à part.

Mon nom!

ROBERT, continuant.

En Bretagne, tous les voyageurs sont nos frères, oui, frères par l'hospitalité.

D'APREMONT, à part.

Lui et moi... frères! Oh! s'il savait!

ROBERT.

Je vous tends la main, ne le voyez-vous pas?

D'APREMONT.

Oh! pardon, monseigneur! voici la mienne.

ROBERT, lui serrant la main.

Soyez le bienvenu!

D'APREMONT, retirant vivement sa main.

Ah!

ROBERT.

Vous êtes blessé, monseigneur? Blessé!... gravement peut-être...

D'APREMONT.

Je ne sais...

ROBERT.

Mais vous souffrez beaucoup?

D'APREMONT.

Oh! oui... beaucoup!

ROBERT.

Eh bien! nous sommes frères encore par la douleur... car, moi aussi, je souffre...

D'APREMONT, à part.

L'infortuné!... il regrette son fils!

ROBERT.

Je voudrais, monseigneur, pouvoir vous offrir à l'instant les secours qui vous sont nécessaires... mais... on va venir.

D'APREMONT.

Oh! ne pensons pas à moi, monseigneur! Si mes blessures sont graves, d'autres en ont reçu de plus graves encore... car la Bretagne... hélas!... compte aujourd'hui... ses morts...

ROBERT, s'animant.

La Bretagne!... Et l'Angleterre?... pensez-vous donc qu'elle en compte moins?

D'APREMONT.

Un de moins, monseigneur.

ROBERT.

C'est un de plus qu'il faut dire.

D'APREMONT.

Un de plus!... (A part.) Il ne sait rien... il espère revoir son fils!

ROBERT, continuant.

Et vous pouvez hautement partager la joie de la Bretagne.

D'APREMONT.

Sa joie!...

ROBERT.

Car, grâce à Dieu, c'est elle qui l'emporte aujourd'hui...

D'APREMONT.

En êtes-vous bien sûr?

ROBERT.

Si j'en suis sûr... Robert de Beaumanoir était du combat des Trente, monseigneur!

D'APREMONT.

Je le sais.

ROBERT.

Il est tombé, lui, trentième, c'est vrai; mais avant, il a compté tous ses ennemis gisant à ses pieds...

D'APREMONT.

Il en est un qui s'est relevé.

ROBERT.

Relevé!...

D'APREMONT.

Oui, monseigneur, et qui n'a pas voulu paraître devant Dieu, chargé d'un crime qui pèse sur sa conscience... Blessé, mourant, il s'est traîné jusqu'ici... Il est devant vous (S'inclinant.), à vos pieds, pour obtenir son pardon.

ROBERT, inquiet.

Votre pardon!... et que m'avez-vous fait?

D'APREMONT.

Comte de Beaumanoir...

ROBERT, à part.

O nuit propice!... il me prend pour mon père.

D'APREMONT.

Vous rappelez-vous ces Anglais que vous avez maudits?

ROBERT.

Ces Anglais!

D'APREMONT.

Parmi eux se trouvait celui que vous avez le droit de haïr comme votre plus mortel ennemi... Abusant de votre hospitalité, c'est moi qui vous ai ravi... ce que vous aviez de plus cher au monde... après votre fils!

ROBERT.

Grand Dieu! Mathilde!...

D'APREMONT.

Oui, Mathilde...

ROBERT, à part.

Ah! tout m'est expliqué... l'absence de mon père... Kermalec me trompait.

D'APREMONT, continuant.

Mathilde, maintenant votre seule joie, votre seule espérance.

ROBERT.

Malheureux!... tu n'as pas eu honte de tromper la confiance d'un vieillard!

D'APREMONT.

Je ne pouvais souffrir le bonheur d'un rival... Et dans mon cœur la haine, la jalousie, l'amour, ont dévoré la honte!

ROBERT.

L'amour!

D'APREMONT.

Oui, monseigneur... J'aime Mathilde, sans espoir...

ROBERT.

Et tu oses te présenter en ces lieux... tu ne crains pas...

D'APREMONT.

Comte de Beaumanoir, ne perdez pas un temps précieux en de vaines menaces. Qui sait si, tout à l'heure, j'aurai la force... ou la volonté... Hâtez-vous, courez délivrer votre fille.

ROBERT.

Où est-elle?... où est-elle?...

D'APREMONT.

Prenez ces tablettes...

ROBERT, s'approchant avec effort et les saisissant.

Donnez!...

D'APREMONT, continuant.

Elles vous ouvriront les portes du château de Keraurais!...

ROBERT.

Du château de Keraurais!... (A part.) Ah!... cette voix qui me criait : Robert!... était bien celle de Mathilde... et son misérable ravisseur est le comte d'Apremont! (Appelant.) Kermalec!... Kermalec!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, KERMALEC, entrant avec deux flambeaux qu'il dépose sur une table.

KERMALEC.

Me voici, monseigneur.

D'APREMONT, regardant Robert avec attention et se levant avec peine, à part.

Que vois-je!... Robert de Beaumanoir!... Malédiction! Je me suis repenti trop tôt... ma victoire est encore incertaine.

ROBERT, à Kermalec.

Mon cheval! Dans dix minutes, je partirai pour le château de Keraurais.

KERMALEC.

Vous, monseigneur, quand vous chancelez, quand vous êtes si faible!

ROBERT.

Faible!... Oh! non, non, Kermalec, je ne mourrai pas, je ne puis plus mourir... car moi seul peux sauver Mathilde... Mais avant, je dois songer à la Bretagne... Va! va!

KERMALEC.

Que dites-vous?... Je ne vous comprends pas, monseigneur.

ROBERT.

Ne cherche plus à me tromper... je sais tout!... Va, te dis-je, va tout préparer pour mon départ... Je le veux, je te l'ordonne.

KERMALEC, en sortant.

Ah! je tremble...

SCÈNE VIII.

ROBERT, D'APREMONT, puis KERMALEC.

ROBERT, après la sortie de Kermalec.

Et maintenant, debout, messire, debout! quittez ce déguisement inutile... Ma haine vous a reconnu... vous êtes le comte d'Apremont.

D'APREMONT, jetant le manteau dont il est enveloppé.

Eh bien! oui... le comte d'Apremont, que tu croyais mort... l'Angleterre s'est relevée du champ de bataille presque en même temps que la Bretagne... Tous deux, nous étions dans l'erreur... demain, l'erreur cessera; car demain, l'un de nous tombera pour ne plus se relever.

ROBERT.

A l'instant même!...

D'APREMONT.

Demain, vicomte de Beaumanoir.

ROBERT.

Un Breton ne remet jamais un combat au lendemain.

D'APREMONT.

Un Anglais sait attendre lorsqu'il le faut... Écoutez-moi!

ROBERT.

T'écouter, moi!... après le crime que tu as commis... Comte d'Apremont, parle à mon épée, elle seule doit te répondre.

D'APREMONT.

La mienne ne lui fera pas défaut... car ma haine égale au moins la vôtre.

ROBERT.

La haine que tu m'inspires ne se mesure pas, elle se prouve! (Tirant son épée.) En garde! en garde!

D'APREMONT, froidement.

Jetez les yeux sur votre épée, et dites-moi si elle est en état de frapper votre plus mortel ennemi.

ROBERT, avec accablement.

Brisée!

D'APREMONT.

Et vos forces sont comme votre épée.

ROBERT.

Mes forces!... (Il veut s'élancer et retombe.)

D'APREMONT.

Vous voyez bien.

ROBERT, avec désespoir.

Mathilde! Mathilde!

D'APREMONT.

Le repos nous est nécessaire à tous deux.

ROBERT.

Faire trêve à ma fureur, quand la Bretagne et ma fiancée me crient de les venger!...

D'APREMONT, tirant son épée.

Regardez aussi mon épée... elle ne vaut guère mieux que la vôtre. (Il la jette à côté du tronçon que Robert a laissé échapper.) Pour terminer un si grand combat, il nous faut de meilleures armes... il faut surtout que nous puissions nous en servir... Aujourd'hui, Robert de Beaumanoir, tu peux me faire assassiner... mais nous ne pouvons combattre que demain...

ROBERT, hésitant.

Demain!... (Prenant son parti.) Comte d'Apremont, je vous retrouverai ici, demain?

D'APREMONT.

Je le jure!

ROBERT, à part.

Alors, Mathilde avant la Bretagne!

D'APREMONT, à part.

Va, Robert, demain Mathilde et la Bretagne te pleureront!

KERMALEC, entrant.

Monseigneur, tout est prêt.

ROBERT.

Bien!... Kermalec, pendant mon absence et sur votre tête, vous me répondrez tous de la vie de cet Anglais. (Il désigne d'Apremont.)

KERMALEC.

Un Anglais!... Ah! si je l'avais su!

ROBERT.

C'est mon hôte... Quoi qu'il désire, quoi qu'il ordonne, j'entends que sa volonté soit respectée. (A d'Apremont.) Comte, jusqu'à mon retour, soyez le maître en ces lieux.

D'APREMONT.

Merci!... et à demain!

ROBERT.

A demain! (A part, en sortant.) Mon père, Mathilde, pour vous je vivrai, pour vous je triompherai!

DEUXIÈME TABLEAU.

La chambre d'honneur du château habité par Beaumanoir. — Porte au fond; à droite, porte conduisant à la salle d'armes; riche ameublement.

SCÈNE I.

D'APREMONT, KERMALEC.

(Au lever du rideau, d'Apremont est assis devant une table servie; il tient un verre à la main, Kermalec lui verse à boire.)

D'APREMONT.

Par saint Georges! votre chapelain est un habile homme. Depuis qu'il a pansé mes blessures, je me sens ressuscité.

KERMALEC, à part.

Tandis que nous sommes occupés à servir cet étranger, que devient mon pauvre jeune maître?... Ah! pourquoi ne m'a-t-il pas permis de le suivre?

D'APREMONT, posant son verre sur la table, après avoir bu.

Le breuvage qu'il m'a ordonné m'a rendu presque toutes mes forces... ce vin est généreux, oui, généreux comme ces Bretons! (Il se lève à demi et repousse la table.)

KERMALEC, s'approchant.

Monseigneur ne prend plus rien?

D'APREMONT.

Non, mon ami!

KERMALEC, à part.

Son ami!... moi!... Ah! si mon maître ne m'avait pas ordonné de le servir comme lui-même... (Il sonne, deux valets entrent.) Emportez cette table. (On emporte la table, haut.) Maintenant, Monseigneur veut-il passer dans sa chambre?

D'APREMONT.

Merci! plus tard nous verrons. (Il s'assied.)

KERMALEC.

Alors, en attendant, si Monseigneur voulait visiter...

D'APREMONT.

Que diable veux-tu que je visite?...

KERMALEC.

La salle d'armes de mes seigneurs et maitres... Elle est ici à côté... vous y verrez l'épée que portait le premier des Beaumanoir: c'est un héritage que tous les étrangers peuvent voir, mais auquel pas un seul ne touche.

D'APREMONT.

Ah! et pourquoi?

KERMALEC.

Parce qu'ils ne l'oseraient...

D'APREMONT.

L'épée est bien vieille... et un peu rouillée, sans doute?

KERMALEC, avec dignité.

La gloire en Bretagne ne se rouille pas... Si vous aviez été hier au chêne de *Mi-Voie*... vous me croiriez...

D'APREMONT, après l'avoir regardé.

Je te crois... (A part.) Par saint Georges, je suis payé pour cela... et il me tarde de prendre ma revanche. (Après avoir écouté sonner l'horloge, haut.) Deux heures du matin! (A Kermalec.) Ton maître, je pense, va bientôt arriver?

KERMALEC.

Si ses forces n'ont pas trahi son courage, monseigneur Robert sera de retour avant une heure.

D'APREMONT.

Alors, je l'attendrai dans ce fauteuil... Qu'on me laisse, je n'ai plus besoin de rien.

KERMALEC, à part, en sortant.

Je donnerais dix ans de ma vie pour renvoyer tout de suite cet Anglais... en Angleterre.

SCÈNE II.

D'APREMONT, seul.

Oui, il vaut mieux l'attendre là... Je ne veux pas perdre une minute... Robert, tu me trouveras prêt... Il revient fier et triomphant, Mathilde lui sourit, Mathilde s'appuie sur lui!... Ah! quand je songe que c'est moi, son rival, qui lui ai rendu sa fiancée, dans un fol élan de générosité, je sens une soif de vengeance... qui doit m'assurer la victoire!... (Se levant.) Voyons, essayons un peu mes forces... C'est singulier, je ne suis plus aussi ferme que tout à l'heure... mes jambes fléchissent, je ne puis me soutenir. (Il retombe sur son fauteuil.) Ma tête est alourdie, mes yeux se ferment malgré moi... ah! le sommeil m'accable... je lutterais en vain contre lui... ne le repoussons pas, il me rendra toute ma vigueur. (Presque endormi.) Robert! Robert! tes jours sont comptés!... je te verrai mort à mes pieds!... et puis après, que Dieu fasse de moi ce qu'il voudra!

SCÈNE III.

D'APREMONT, endormi,
BEAUMANOIR, puis KERMALEC.

BEAUMANOIR, entrant vivement.

Mon fils! mon fils! (Après un silence, pendant lequel il écoute avec la plus grande anxiété.) Personne!... (Appelant.) Robert! Robert!... Personne ne me répond! partout le silence!... je n'ai plus de fils! (Il s'adosse à un fauteuil et paraît prêt à tomber.) Robert! Mathilde! oh! je n'ai plus d'enfants!

KERMALEC, entrant.

Qu'ai-je entendu? (Apercevant le comte et jetant un cri de joie.) Ah !...

BEAUMANOIR, respirant à peine.

Qui a parlé? Robert, est-ce toi? (Il tend les bras en avant.)

KERMALEC, s'approchant et saisissant sa main qu'il porte à ses lèvres.

Mon maître!

BEAUMANOIR, avec abattement.

Ce n'est pas lui!... Kermalec! mon fils, mon fils?...

KERMALEC.

Vivant! monseigneur!... vivant!!

BEAUMANOIR.

Vivant!... ô mon Dieu! je te remercie!...

KERMALEC.

Et vainqueur!

BEAUMANOIR.

Mais blessé, n'est-ce pas? car mon fils serait dans mes bras... et il n'est pas là!... où est-il? où est-il?

KERMALEC, le retenant.

Restez, monseigneur, restez... mon maître n'est pas... au château.

BEAUMANOIR, vivement.

Pas encore de retour!

KERMALEC.

De retour et reparti... Je crois qu'il est à votre recherche.

BEAUMANOIR.

Il me cherche? moi et sa fiancée, n'est-ce pas? Sa fiancée! perdue, enlevée!... Oh! mon ami, si tu savais tout ce que j'ai souffert depuis mon départ... la douleur m'ôtait la raison. J'ai cru me rendre auprès de mon ami Keraurais, et j'étais au milieu des Anglais...

KERMALEC.

Des Anglais!

BEAUMANOIR.

Aux accents sauvages de ces hommes, à leurs cris de triomphe, fou de douleur, car je l'étais, j'ai fui loin d'eux en les maudissant. Dans chaque hameau, dans chaque chaumière qui s'offrait sur mon passage, les habitants étonnés ont pu voir un vieillard aveugle redemander sa fille!! Ils m'écoutaient sans me comprendre... et ce supplice de chaque minute, de chaque seconde, s'est ainsi prolongé tout un jour... un jour entier, mon ami!

KERMALEC.

Oh!

BEAUMANOIR.

Tout à coup, je m'arrête au milieu de ma course; une affreuse pensée m'est venue! Pendant que je cherche sa fiancée, mon fils expire peut-être!... Devant cette image de deuil, je reste anéanti!... Il semble qu'un ange invisible me ferme le passage et me crie : Comte de Beaumanoir, tu n'iras pas plus loin, ton fils va mourir... il t'attend!...

KERMALEC.

Mon pauvre maître!...

BEAUMANOIR, continuant.

Oui, cette voix prophétique, j'ai cru l'entendre... alors j'ai rebroussé chemin. Pour retrouver mon Robert, j'aurais tout sacrifié, j'aurais signé mon déshonneur. D'un violent coup d'éperon, j'ai déchiré les flancs de mon cheval... il part, il vole... c'est un démon qui l'entraîne... enfin, épuisé, il tombe mort aux portes de ce manoir... Me voilà; et j'arrive trop tard! mon fils est reparti! Kermalec, plains-moi, mon fils m'a ramené la gloire, et moi, je n'ai pu lui ramener sa fiancée... (Il se laisse aller sur un siége.) Mathilde! Mathilde!... Mais parle-moi de ton jeune maître... parle-moi de son triomphe... et de ce glorieux combat.

KERMALEC.

Oui, ce fut un beau combat, monseigneur; ces Anglais me sont odieux... mais respect au courage!... ceux-là étaient des braves! Trente contre trente!... Je crois les voir encore... l'épée à la main... chacun a choisi son adversaire... ils s'approchent... ils se joignent... le sang coule... il coule de toutes parts... déjà les mourants couvrent la terre, cette terre de France qui toujours boit le sang de l'étranger! tous, avant d'expirer, crient, ici, vive la Bretagne! là, vive l'Angleterre!... c'était leur dernière parole... puis ils mouraient.

BEAUMANOIR.

Et je n'étais pas à cette fête!

KERMALEC.

Mais votre fils y était... Oh! si vous l'aviez vu!... un moment, j'ai tremblé pour lui... entouré de ses frères morts, j'ai reconnu sa voix... il demandait...

BEAUMANOIR, vivement.

Il demandait?...

KERMALEC, continuant.

Le Christ mourant pour le monde eut soif; Robert de Beaumanoir, prêt à mourir pour la Bretagne, eut soif, lui aussi!... Comme le Christ, il a demandé à boire!... Dans cet instant, le comte Geoffroi Dubois allait expirer à ses côtés : « Bois ton sang, Beaumanoir! » lui a-t-il dit... et sa soif a passé...

BEAUMANOIR.

Mon fils! mon fils!... Oh!... continue... continue...

KERMALEC.

Le combat allait finir, et la victoire semblait perdue pour nous...

BEAUMANOIR.

Ah !

KERMALEC.

Plusieurs ennemis vivaient encore, et, de notre côté, votre fils était seul debout.

BEAUMANOIR.

Et il a pu résister?

KERMALEC.

Oui, monseigneur, j'ai vu un Beaumanoir seul contre quatre! et ce Beaumanoir a triomphé!... sous ses coups, j'ai vu tomber le dernier Anglais !

BEAUMANOIR.

O mon fils !

KERMALEC.

Lui-même, couvert de blessures, je l'ai reçu mourant dans mes bras!... Mon maître, je vous avais promis de le ramener vainqueur... j'ai tenu ma parole...

BEAUMANOIR.

Et moi, je n'ai pas tenu la mienne! je ne lui ai pas ramené sa fiancée! Viens, Kermalec! viens, cette fois, nous la trouverons.

D'APREMONT, dormant.

Vive l'Angleterre!

BEAUMANOIR, tressaillant.

Qui donc a parlé?

KERMALEC, à lui-même.

Que vois-je! notre hôte qui s'est endormi ici!

D'APREMONT, de même.

Et meure la Bretagne!

BEAUMANOIR.

Et meure la Bretagne!... Qui ose donc proférer devant moi ce cri de haine... ce vœu impie?... Kermalec, réponds-moi!... cette voix qui ne m'est pas inconnue... cette voix qui m'insulte jusque dans la demeure de mes ancêtres...

KERMALEC.

Est celle d'un hôte que votre fils a reçu avant de partir.

BEAUMANOIR.

L'hôte de mon fils crie : Vive l'Angleterre!...

KERMALEC.

Pardonnez-lui, monseigneur... il est plongé dans le sommeil, et ses vœux ne sont qu'un vain rêve.

D'APREMONT, de même.

Vingt-neuf Anglais sont tombés, mais le trentième est debout... Robert, tu n'es pas encore vainqueur!

BEAUMANOIR.

Ciel! que dit-il? tu l'entends, Kermalec? lequel faut-il donc croire de vous deux?

KERMALEC.

Rassurez-vous, monseigneur, s'il était éveillé, cet Anglais ne parlerait pas ainsi.

BEAUMANOIR.

Un Anglais, dis-tu? Ainsi... c'était un Anglais... Oui... oui... cette voix... c'est lui! c'est lui?... Kermalec, laisse-nous.

KERMALEC.

Mais, monseigneur...

BEAUMANOIR.

Laisse-nous, te dis-je!

KERMALEC.

J'obéis. (Il sort.)

SCÈNE IV.

BEAUMANOIR, D'APREMONT, toujours endormi.

BEAUMANOIR.

Un Anglais!... ah! je comprends tout maintenant. (Il marche du côté de d'Apremont et sa main le rencontre.) Réveillez-vous, seigneur, réveillez-vous, et trêve à vos songes...

D'APREMONT, ouvrant les yeux.

Un vieillard devant moi!... (Le reconnaissant.) Le père de Robert!...

BEAUMANOIR, lui saisissant le bras.

Seigneur, vous êtes un infâme!

D'APREMONT.

Comte de Beaumanoir!

BEAUMANOIR.

Oui, un infâme et un lâche! c'est vous qui m'avez enlevé ma fille! la fiancée de mon Robert... cette voix qui me semblait un lointain souvenir... Oh! je ne me trompe pas! hier, ici, dans cette salle, elle me parlait de mon fils, et c'était pour mieux me tromper... c'était pour me ravir la jeune fille qu'il aimait... que nous aimions... A genoux, messire! (Il lui fait courber le genou.) A genoux, comme un infâme!

D'APREMONT, se relevant.

Oh!

BEAUMANOIR.

Comme un lâche!

D'APREMONT.

C'en est trop! le comte d'Apremont, un lâche!... mais, si votre fils fut le premier à représenter... votre Bretagne... moi, je fus le premier à représenter l'Angleterre... Si le comte d'Apremont, un des trente, est tombé couvert d'honorables blessures... maintenant il est debout... debout, entendez-vous, monseigneur, et il attend!...

BEAUMANOIR.

Ah! c'est mon fils que vous attendez?... pour être vainqueur, il ne vous manque plus que le sang d'un Beaumanoir... n'est-ce pas?... N'attendez plus : ce Beaumanoir est devant vous... et c'est lui qui attend! venez... venez! (Il veut l'entraîner.)

D'APREMONT.

Un duel entre nous!... c'est impossible!...

BEAUMANOIR.

Mon fils a payé sa dette à la Bretagne... c'est

moi qui vengerai ma fille! (Il veut l'entraîner de nouveau.)

D'APREMONT.

Comte de Beaumanoir, je respecte votre âge.

BEAUMANOIR.

C'est mon bonheur qu'il fallait respecter... Mon âge!... c'est vrai, j'ai quatre-vingts ans... mais vous êtes blessé, vous me l'avez dit. Je suis aveugle... mais vous l'êtes autant que moi, car il fait nuit. Les chances sont égales... ici, à deux pas, dans la grande salle, nous trouverons des armes... ne craignez rien, messire, les témoins ne nous manqueront pas... mes ancêtres nous en tiendront lieu... Venez : les Beaumanoir jugeront les coups.

D'APREMONT.

Jamais... J'ai donné ma parole à un autre.

BEAUMANOIR.

C'est donc la vie de mon fils qu'il te faut!... La mienne! la mienne avant... marchons...

D'APREMONT, s'asseyant.

C'est inutile!

BEAUMANOIR.

Ah! parce que mes yeux sont fermés à la lumière, tu crois donc que ma main ne saura pas trouver le chemin de ton cœur? mais la haine aussi a des yeux! et c'est par ma haine que je te vois... Tiens, regarde plutôt. (Il lui frappe le visage de son gant.)

D'APREMONT, se levant.

Oh!... un soufflet! un soufflet!

BEAUMANOIR.

Ne t'avais-je pas dit que la haine aussi avait des yeux?... viens donc! (Il l'entraîne.)

D'APREMONT.

Dieu le veut! (Ils disparaissent tous deux par la porte de la salle d'armes.)

SCÈNE V.

ROBERT, MATHILDE,
KERMALEC,
puis BEAUMANOIR et D'APREMONT.

KERMALEC, entrant vivement par le fond.

Monseigneur! monseigneur! les voilà... Personne!... (Il va pour sortir.)

ROBERT, entrant.

Mon père! mon père!... la voici!

MATHILDE, entrant.

Où est-il? que je le voie! que je l'embrasse!

ROBERT.

Kermalec, mon ami, réponds donc?... où est mon père?

KERMALEC.

Tout à l'heure, il était ici... avec...

ROBERT, bas.

Avec qui?... Le nom de mon hôte, il l'ignore, n'est-ce pas?... Mais silence, n'as-tu rien entendu... un cliquetis d'épées...

KERMALEC.

Ciel!... (Il court à la porte de droite.)

ROBERT, le suivant.

Mon père!

BEAUMANOIR, entrant, l'épée à la main.

La voix de mon fils!... (Il laisse tomber son épée.) Ah!... (Il le presse dans ses bras.)

ROBERT, qui a couru à lui.

Et votre fille aussi!

BEAUMANOIR, au milieu d'eux.

Mathilde!... Robert!... mes enfants, là, dans mes bras! réunis pour toujours! oh! je suis un heureux père! car mon fils me revient victorieux!

ROBERT.

Victorieux! mon père... pas encore...

BEAUMANOIR.

Tu l'es, te dis-je... Vive mon fils! vive la Bretagne!...

D'APREMONT, entrant en chancelant.

Vive l'Angleterre! (Il tombe et expire.)

ROBERT, courant à d'Apremont, suivi de Kermalec.

Mort! mort!

MATHILDE, à part.

Ciel! le comte d'Apremont!

ROBERT, à Beaumanoir.

Mon père! qu'avez-vous fait? (Regardant l'épée.) Cette épée!...

BEAUMANOIR.

Mon fils a vengé la Bretagne; moi, j'ai vengé ma fille!...

FIN DU COMBAT DES TRENTE.

VAUGELAS

COMÉDIE EN UN ACTE, EN PROSE

PERSONNAGES.

VAUGELAS.

HENRY DE LANNOIS.

ANTOINETTE, nièce de Vaugelas.

MADELON, filleule d'Antoinette.

BERG-OP-ZOOM, sous-lieutenant, prisonnier allemand.

FRANÇOIS, domestique de Vaugelas.

La scène est à Paris, chez Vaugelas.

L'idée de cette comédie a été inspirée par une jolie nouvelle de Frédéric Soulié, *la Nièce de Vaugelas*. MM. Ch. Desnoyers et H. Rimbaut ont fait représenter en 1836 une pièce sur le même sujet. Les curieux, s'il y en a, pourront comparer.

VAUGELAS

Le théâtre représente un petit salon. — Fenêtre au fond, portes latérales.

SCÈNE I.

MADELON, puis BERG-OP-ZOOM.

MADELON, seule.

(Au lever du rideau, elle est occupée à recouvrir les meubles de leurs housses et à les ranger.)

Je rêve toujours à ce bon M. Berg-op-zoom... Une petite servante avoir pour amoureux et pour prétendu (car il veut m'épouser), un officier... un sous-lieutenant!... allemand, il est vrai, et prisonnier; mais c'est égal, c'est tout de même joliment beau pour moi... Ce que c'est, pourtant, que de ne pas bien connaître la langue d'un pays, ce pauvre garçon m'a prise pour une demoiselle.

BERG-OP-ZOOM, entrant par la fenêtre.

Monselle! monselle!

MADELON, effrayée.

Ah! .. quoi, c'est vous, monsieur Berg-op-zoom?... Vous m'avez fait une peur!...

BERG-OP-ZOOM.

Pien vâgé, monselle.

MADELON.

Je vous avais pourtant défendu de venir.

BERG-OP-ZOOM.

Bar le borte, monselle.

MADELON.

Pardine! est-ce que je pouvais penser à la fenêtre! est-ce qu'on vient jamais par là?

BERG-OP-ZOOM.

Quand on ne beut bas fenir bar le borte, monselle.

MADELON.

Vous me feriez mettre en colère, avec votre sang-froid.

BERG-OP-ZOOM.

Je gombrenais bas, monselle.

MADELON.

Et M. de Vaugelas, mon maître, qui arrive ce matin de Versailles, qui peut vous trouver ici!

BERG-OP-ZOOM.

Tant mieux! monselle, ch'avre écrit au pays, à ma père et mère, bour mes babiers et son agrément; et je êdre bas vâgé de hâvre d'avance celui de votre resbegdable maître, pour emménager afec fous lifement.

MADELON.

Vous ne voulez donc pas vous mettre dans la tête que M. de Vaugelas, vieux et bizarre, ne veut voir ni recevoir personne, que mademoiselle Antoinette, sa nièce, qu'il fait vivre comme un savant, dépend entièrement de lui, et que moi, je dépends de mademoiselle Antoinette, puisqu'elle est ma marraine?

BERG-OP-ZOOM.

Je sâvre bas.

MADELON.

Eh bien! sachez qu'elle m'a déclaré positivement qu'elle ne me permettrait un amant que lorsqu'elle en aurait un, et de me marier que lorsqu'elle se marierait.

BERG-OP-ZOOM.

Cette pêdise! ce n'est bas elle qui tonne le pénétiction.

MADELON.

Non, mais c'est elle qui me donnera une petite dot, et comme je n'ai rien du tout...

BERG-OP-ZOOM.

Che n'hâvre rien tu tutte non blus, monselle.

MADELON.

Eh bien! nous serions riches!... raison de plus pour attendre.

BERG-OP-ZOOM.

Tarteiff!... attendre!...

MADELON.

Oui, monsieur, d'autant mieux que je crois que ce ne sera pas bien long.

BERG-OP-ZOOM.

Vallait donc tire tutte suite, monselle.

MADELON.

Oh! c'est que moi je ne suis pas si vive, si pétulante que vous, monsieur Berg-op-zoom.

BERG-OP-ZOOM.

Ch'oufre l'oreille, monselle.

MADELON.

C'est aussi comme cela que j'ai fait, l'autre jour, et j'ai entendu mademoiselle Antoinette faire à son oncle l'éloge d'un M. de Lannois, qu'elle avait connu, à ce qu'elle disait, chez sa tante, à Melun.

BERG-OP-ZOOM.

Pon! Il est bent-êdre à brésent à Gonsdandinoble.

MADELON.

Eh! non, soyez donc tranquille, est-ce que nous nous occupons des gens qui sont aussi loin que ça?

BERG-OP-ZOOM.

Et alors, fous afez dans le tête...

MADELON, écoutant.

Silence!... j'entends du bruit dans la salle

basse... Attendez! ne bougez pas! (Elle s'avance sur la pointe du pied et regarde par le trou de la serrure.) Jésus! qu'est-ce que je vois là! mademoiselle Antoinette avec un gentil petit brun introduit par ce vieux hypocrite de François. (Sautant de joie.) Quel bonheur!

BERG-OP-ZOOM.

Ce êdre donc pien gai bour nous, monselle?

MADELON.

Je mettrais ma main au feu qu'il est question de mariage... Vous voyez qu'il est bien vite revenu de Constantinople, le jeune homme; et maintenant, vous, vous pouvez partir.

BERG-OP-ZOOM.

Bourfu que fous bermediez à moi de reviendre ce soir.

MADELON, le poussant.

Oui, oui, on vous fera signe si ça se peut... Sauvez-vous donc!

BERG-OP-ZOOM.

Bar le borte?

MADELON.

Eh! non... par où vous êtes venu. (Il saute par la fenêtre.)

SCÈNE II.

MADELON, FRANÇOIS.

MADELON.

François!... il était temps.

FRANÇOIS, entrant.

Ah! mon Dieu! quel vent! (A la cantonade.) Je suis à vous, mademoiselle Antoinette. (Il ferme la porte.) Je suis sûr qu'il y a une fenêtre ouverte.

MADELON, à elle-même.

Ciel!... Et Berg-op-zoom qui s'en va comme une tortue!... Si François allait le voir...

FRANÇOIS, se retournant.

Qu'est-ce que j'avais dit... (Il se dirige vers la fenêtre.)

MADELON, de même.

Il faut absolument... (Haut.) François! François!

FRANÇOIS, s'arrêtant.

Eh bien! qu'y a-t-il? est-ce que le feu est à la maison?

MADELON, allant à lui et le ramenant par le bras sur le devant de la scène.

Venez donc un peu que je vous dise... (L'examinant.) Ah! mon Dieu! qu'est-ce que vous avez donc aujourd'hui? Seriez-vous malade?

FRANÇOIS.

Moi?

MADELON.

Vous avez une mine!...

FRANÇOIS.

J'ai une mine!

MADELON.

Oui, une figure...

FRANÇOIS.

A moins que je ne sois malade, sans le savoir.

MADELON.

Attendez!... Que je suis bête!... Vous avez changé de perruque, je parie.

FRANÇOIS.

De perruque!... Il y a vingt-sept ans que celle-là ne m'a pas quitté... c'est comme mes cheveux.

MADELON, qui est allée vers la fenêtre.

Bon! mon Allemand a disparu... (Revenant, à François.) Alors, voyez-vous, monsieur François, c'est peut-être autre chose.

FRANÇOIS.

Quoi, autre chose?

MADELON.

Ah! dame! je ne sais pas, cherchez, ça vous regarde. (Elle sort en chantant.)

SCÈNE III.

FRANÇOIS, puis ANTOINETTE.

FRANÇOIS, seul.

Ça me regarde!... Quand je me regarderais pendant une heure, ça ne me ferait pas deviner... C'est absurde de dire de pareilles choses aux gens. (Allant à un trumeau.) C'est qu'à présent je me trouve tout drôle!

ANTOINETTE, à la cantonade.

Ne vous impatientez pas... prenez un livre.

FRANÇOIS.

Vous laissez donc là ce monsieur, mademoiselle?

ANTOINETTE, agitée.

Oui, oui... Voici l'heure du coche de Versailles, mon oncle ne peut tarder d'arriver... et il faut que je lui parle... Dépêche-toi, mon bon François, qu'il trouve tout en ordre.

FRANÇOIS.

Ah! dame! je m'en flatte qu'il trouvera tout en ordre. Depuis ce matin, je m'en donne à me trémousser. Il y avait du temps, ma foi! que j'attendais ce voyage de Versailles pour remuer toutes ces vieilles paperasses qui m'empêchent de rien essuyer. Aussi, dès que j'ai vu les talons de Monsieur, je les ai fait danser, les paperasses!

ANTOINETTE.

Ah! mon Dieu! les as-tu bien replacées au moins où elles étaient, et dans le même ordre?

FRANÇOIS.

Bien mieux! bien mieux! mademoiselle... Monsieur sera enchanté. Il n'y entend rien; mais il est têtu et ne veut jamais que j'y touche: aussi, j'ai profité de l'instant... Et comme c'est bien! comme tout est aligné et à son rang! Monsieur mettait toujours de petits carrés de papier, grands comme rien du tout, à côté de grandissimes feuilles; moi j'ai mis tous les grands ensemble, tous les petits ensemble, tous les moyens...

ANTOINETTE.

Ah! mon pauvre François, qu'as-tu fait là? il ne pourra plus s'y reconnaître.

FRANÇOIS.

Mais au contraire, mademoiselle, ça lui sera

bien plus facile... Ah! je ne me suis pas amusé à regarder ce qu'il y avait écrit dessus, par exemple! à quoi ça sert?... la grandeur, voilà tout...

ANTOINETTE.

Eh! non, ce n'est pas tout. Tu as cru tout ranger, eh bien! tu as tout bouleversé.

FRANÇOIS.

Ah bah!

ANTOINETTE.

Et quand mon oncle s'en apercevra... moi qui voulais lui demander... qui avais besoin qu'il fût de bonne humeur...

FRANÇOIS.

Faudra-t-il dire à Monsieur qu'il y a là un jeune homme, mademoiselle?

ANTOINETTE.

Garde-t'en bien! je m'en charge. Pas un mot, surtout, à Madelon.

FRANÇOIS.

Ah! quand on a un secret, ce n'est pas à elle qu'il faut le confier d'abord... Une écervelée, qui veut tout voir, tout savoir... Ma figure par-ci, ma perruque par-là...

ANTOINETTE.

Et mon oncle qui n'arrive pas!

FRANÇOIS.

Oh! Monsieur, c'est un autre genre; l'ennui, c'est qu'on n'ose pas jaser en sa présence. Sitôt qu'on ouvre la bouche, il ouvre les yeux et les oreilles, lui, absolument comme si on allait prêcher, et ça m'interloque tout de suite... je ne peux plus répondre que : Oui, monsieur. — Non, monsieur. Et encore trouve-t-il que je parle mal... Aussi, j'ai pris en horreur de parler; je ne sais plus dire deux mots de suite; enfin, je deviens taciturne, et quand j'étais au pays, on croyait que j'étais bavard.

ANTOINETTE.

Si tu allais au-devant de mon oncle?

FRANÇOIS.

Tenez, mademoiselle, on sonne... je suis sûr que c'est lui... Je vas vite ouvrir. (Il sort.)

SCÈNE IV.

ANTOINETTE, puis VAUGELAS.

ANTOINETTE, seule.

Je tremble déjà... que sera-ce donc tout à l'heure, quand il faudra dire à mon oncle qu'on vient me demander en mariage? Moi qui, pour ne pas épouser tous les vilains savants qu'il m'a proposés, ai toujours prétendu que je préférais passer ma vie auprès de lui... que va-t-il penser en me voyant tout à coup changer d'idée et de langage?... Ah! mon Dieu!... le voilà.

VAUGELAS, entrant furieux.

Antoinette! appelez François, le misérable!... Faites-lui son compte, sur l'heure... je le chasse.

ANTOINETTE.

Mais, mon oncle, c'est que... c'est que... nous n'avons pas de quoi lui payer... ce qui lui est dû.

VAUGELAS.

Plaît-il?... Un coquin qui m'a tout mis, là-dedans, au pillage! un scélérat qui m'a perdu, égaré confondu tous mes papiers!

ANTOINETTE.

Je vous aiderai à les remettre en ordre. Calmez-vous.

VAUGELAS.

N'importe, qu'il s'en aille!

ANTOINETTE.

Oui, mon oncle... sitôt que nous l'aurons payé.

VAUGELAS.

D'ailleurs, est-ce que je puis rester sous le même toit avec un velche qui ne sait pas dire deux mots sans faute... qui ne s'occupe qu'à frotter, qu'à nettoyer, qu'à ranger... c'est-à-dire... Que n'ai-je encore avec moi ce pauvre maître d'école sans écoliers, que je pris, il y a six ans, à mon service... il ne m'aurait pas joué un pareil tour, lui!

ANTOINETTE.

Je crois bien, il ne bougeait pas de sa chaise.

VAUGELAS.

Il était un peu paralytique, c'est vrai; mais comme il parlait! il me semble encore l'entendre.

ANTOINETTE.

Il ne faisait rien du tout.

VAUGELAS.

Pas même la plus petite faute de français... Et cet effronté de Baptiste! c'était là un serviteur!... Où est-il maintenant?

ANTOINETTE.

Probablement aux galères.

VAUGELAS.

Ah bah! tu crois?... Pour quelque peccadille! Comme il s'exprimait!

ANTOINETTE.

Il vous volait encore mieux.

VAUGELAS.

Oui, c'est vrai, il prenait tout; mais quand je l'ai chassé, quand je lui ai reproché ses vols, il s'est si bien défendu... Il ne pouvait pas nier l'évidence, nous l'avions pris sur le fait; mais quels termes choisis, quelle élégance!... Ah! c'est le meilleur domestique que j'aie jamais eu... tandis que cet affreux François...

ANTOINETTE, à part.

Le voilà bien disposé!... Comment lui dire maintenant... (Haut.) Mais, mon bon oncle, vous ne me parlez pas de votre voyage? Est-ce qu'on vous aurait refusé cette pension que vous sollicitez depuis si longtemps?

VAUGELAS, s'asseyant.

Refusé! ah bien oui... Des espérances magnifiques au contraire... Ils disent toujours la même chose : Aussitôt que votre ouvrage aura paru, la pension et l'Académie... tout à la fois... Ça ne peut pas me manquer.

ANTOINETTE.

Eh bien, puisque l'impression de votre livre est terminée?

VAUGELAS.

Je sais bien, il n'y a rien de plus simple au premier coup d'œil. Mais le libraire me dit de son côté : Aussitôt que vous m'aurez remboursé mes frais, votre livre paraîtra ; et comme je ne peux le faire qu'avec ma pension, et que je ne puis obtenir ma pension qu'avec mon livre, je ne vois pas trop comment je sortirai de là.

ANTOINETTE.

Mais au contraire, mon oncle, il n'y a en effet rien de plus simple. Allez trouver votre libraire, et dites-lui : Que mon livre paraisse, j'ai ma pension; et si j'ai ma pension, vous avez vos frais.

VAUGELAS.

Mais il faudrait être un âne... une cruche pour ne pas se rendre à ce raisonnement... et on a beau être... Oui, oui, tu as trouvé le moyen. Mon livre paraîtra... ira aux nues!... Deux, trois, quatre éditions peut-être, nous serons riches, et tu pourras choisir un mari...

ANTOINETTE, à part.

Il y vient de lui-même.

VAUGELAS.

A ta guise, sans te presser, à l'âge où la raison ne permet plus au cœur de faire une folie... Trente ans environ, le bel âge enfin, pour une femme.

ANTOINETTE, à part.

Oh! il faut que je parle. M. de Lannois n'attendrait jamais ce bel âge-là. (Haut.) Vous ne savez pas, mon oncle, en votre absence, j'ai reçu des nouvelles de ma tante de Melun... Elle nous annonce une visite.

VAUGELAS.

Ah!

ANTOINETTE.

Oui... M. Henry de Lannois.

VAUGELAS.

De Lannois!

ANTOINETTE.

Vous ne vous rappelez pas ce jeune homme que j'ai vu quelquefois chez elle, l'été dernier?

VAUGELAS.

Attends donc... Celui qui sans me connaître, sur ma seule réputation, me fit offrir toute sa fortune, parce qu'on lui avait dit que je me trouvais un peu gêné... comme à présent... faute d'une misérable somme?

ANTOINETTE.

Qu'il vous a prêtée en effet.

VAUGELAS.

Eh bien, est-ce qu'il vient la redemander?

ANTOINETTE.

Quelle idée!... Mais au contraire.

VAUGELAS.

Alors, il peut venir, et je serai charmé de faire sa connaissance... Un charmant jeune homme!

ANTOINETTE.

Oh! je vous en réponds.

VAUGELAS.

C'est bien pour le grammairien, pour le conservateur sévère de la langue du pays, qu'il a délié les cordons de sa bourse... Un pareil trait...

ANTOINETTE.

Ainsi, mon oncle... s'il se présentait comme prétendu...

VAUGELAS.

Prétendu! Qu'est-ce qui parle de prétendu?

ANTOINETTE.

Mon oncle... mon bon oncle...

VAUGELAS.

Allons, il paraît que c'est toi, car te voilà toute rouge et tout interdite. Certainement, ma chère amie, je ne demanderais pas mieux que de t'établir... Tu sais que je m'en suis occupé assez souvent; mais, jusqu'à présent, aucun des partis que je t'ai présentés n'a eu le bonheur de te plaire.

ANTOINETTE.

Je crois bien, des partis de soixante ans.

VAUGELAS.

Qu'est-ce que cela, quand on se porte bien? et puis des savants très-aimables, des académiciens même! tous gaillards! que j'ai vus naître! Comme ça nous chasse!

ANTOINETTE.

Moi, mon oncle, j'en ai trouvé un plus jeune.

VAUGELAS.

Ah!

ANTOINETTE.

Riche, d'une bonne famille.

VAUGELAS.

En vérité!

ANTOINETTE.

Et qui ne demande pas de dot.

VAUGELAS.

Eh bien, mon enfant, c'est parfait, je ne demande pas mieux. Comment se nomme-t-il?

ANTOINETTE.

C'est... le jeune homme dont je viens de vous parler.

VAUGELAS.

Eh bien!... mieux vaut encore celui-là qu'un autre. Nous en reparlerons.

ANTOINETTE, vivement.

Si vous vouliez tout de suite!

VAUGELAS.

Sont-elles pressées, ces jeunes filles, dès qu'il s'agit de mariage? C'est drôle... je n'y songe pas du tout, moi.

ANTOINETTE, à part.

Je crois bien, à soixante-quatorze ans. (Haut.) Mais, mon petit oncle, ce n'est pas pour le mariage que je suis pressée, c'est parce que je l'aime.

VAUGELAS.

Belle raison!

ANTOINETTE.

Parce que j'en suis aimée.

VAUGELAS.

Règle de participe.

ANTOINETTE.

Et qu'il est là, qui attend la permission de se présenter... pour faire sa demande.

VAUGELAS.

Il fallait donc me le dire plus tôt... Qu'il entre.

ANTOINETTE, allant à l'une des portes latérales.

Venez, monsieur, venez, mon oncle consent à vous voir et à vous entendre.

SCÈNE V.

LES MÊMES, HENRY DE LANNOIS.

HENRY, paraissant.

Adieu, moussu de Baugélas.

VAUGELAS, à Antoinette.

Il s'en va?

ANTOINETTE.

Eh! non, mon oncle, M. de Lannois vous dit bonjour.

VAUGELAS, voulant se lever.

Ah!

HENRY, l'en empêchant.

Ne bousez pas, mon ser moussu, je bous prie.

VAUGELAS, regardant Antoinette.

Qu'est-ce qu'il a donc?

HENRY, continuant.

Non-seulement c'est à moi d'être devout, pour vous remercier de l'honnur que vous boulez vien me faire...

VAUGELAS.

Ah! mon Dieu!

HENRY.

Mais c'est à deux génoux qué j'aurais dû me précipiter peut-être, en présence d'un sabant aussi illustre...

VAUGELAS, à Antoinette.

Est-ce qu'il est malade?

HENRY, qui a entendu.

La jambe seulement.

VAUGELAS, à part.

J'aurais cru que c'était la langue.

HENRY.

Un petit assident... une maudite chamvrière, qui hier au soir ne m'a pas fait lumière.

VAUGELAS.

Faire lumière!

HENRY.

Aussi, cé matin, mé suis-se lévé aux aurores.

VAUGELAS, ressautant sur son fauteuil comme quelqu'un qui souffre.

Ah!

ANTOINETTE, à elle-même.

Oh! mon Dieu! comme le visage de mon oncle s'est rembruni!

HENRY.

Maintenant, qu'il me soit permis dé vous présenter uné pétite requète, moussu.

VAUGELAS, laissant tomber sa canne.

Encore!

HENRY, la ramassant.

Vous avez tombé la canne.

VAUGELAS, se levant.

Tombé la canne!... tombé la canne! (Se promenant avec agitation.) Que n'est-elle tombée sur tes épaules, bourreau! et le tonnerre aussi!

HENRY, à Antoinette.

Eh! qu'a-t-il donc à sé promener comme une gazelle? pour un homme de son âge, quelle démarce fugitive. (A Vaugelas.) Moussu, cé n'est pas commode pour lé discours. (Vaugelas lui lance un regard furieux et va pour sortir.)

ANTOINETTE.

Ciel! il s'en va. (L'arrêtant par son habit.) Mon oncle!... (A Henry qui veut parler.) Taisez-vous, je vous en prie, taisez-vous! (A Vaugelas qu'elle arrête toujours.) Mon cher oncle!

HENRY, se retirant à l'écart.

Elle beut lui parler? soit.

ANTOINETTE.

Mon bon oncle!

VAUGELAS, avec exaspération.

Jamais!...

ANTOINETTE.

Et vous consentiez tout à l'heure! Qu'avons-nous fait? Qu'avez-vous?

VAUGELAS.

Ce que j'ai!... ce que j'ai!...

ANTOINETTE.

N'est-il pas noble?

VAUGELAS.

Comme le roi.

ANTOINETTE.

Riche?

VAUGELAS.

A millions!

ANTOINETTE.

Auriez-vous appris quelque chose de sa conduite ou de son caractère?

VAUGELAS.

Je le tiens pour le plus galant homme de la terre.

ANTOINETTE.

Eh bien! daignez l'entendre.

VAUGELAS.

Non pas, morbleu! C'est bien assez comme cela.

ANTOINETTE, s'appuyant sur un fauteuil.

Alors, vous voulez me faire mourir de chagrin.

VAUGELAS, la prenant dans ses bras.

Moi qui ne vis que pour toi, ingrate!

HENRY, se frottant les mains.

Ça ba vien!... ça ba vien, boilà l'onclé qui l'embrasse, qui s'attendrit.

VAUGELAS.

Voyons, voyons, ne te tourmente pas... Je vais chez mon libraire, avant peu je serai riche, toi aussi... tu auras des amoureux à remuer à la pelle, et... et... qui ne gasconneront pas! (Il sort.)

SCÈNE VI.

ANTOINETTE, HENRY.

ANTOINETTE, *stupéfaite.*

Comment!... c'est pour cela!!

HENRY, *regardant partir Vaugelas.*

Qu'est-cé? il s'en ba sans mé rien dire? Ah! jé comprends; pure politesse. Il beut que sa nièce m'instruise elle-même. (*Allant tout joyeux à Antoinette.*) Eh vien? avais-je tort de vous promettré qué tout irait vien? Vous voyez que vous étiez uné petité pureusé de trembler comme la feuillé. Jé suis enchanté de M. de Baugélas.

ANTOINETTE, *à part.*

Ah! mon Dieu! le pauvre garçon qui se flatte encore... Comment lui apprendre...

HENRY.

Le ser oncle! il ne m'a pas fait de phrases... a parlé fort peu. C'est tout simplé... un si grand homme... dont l'imasination elle est toujours occupée. A sa place, il y en a, ils m'auraient mansé dans la main. Lui, il né m'a pas dit un mot... un petit salut dé sa bellé vieillé tête blansé, et tout dé suité j'ai compris qu'il raffolait de moi.

ANTOINETTE.

Bien trouvé!

HENRY.

Est-ce que vous n'avez pas compris cela aussi, vous?

ANTOINETTE.

Pas précisément: mon oncle aurait pu être beaucoup plus aimable.

HENRY.

Laissez donc... Il était immanquable qué sitôt qu'il me berrait... et surtout m'entendrait...

ANTOINETTE.

Oui, vous avez produit un bel effet!...

HENRY.

N'est-ce pas?

ANTOINETTE.

Votre demande est rejetée.

HENRY.

Ah bah!... vous voulez rire?

ANTOINETTE.

J'ai trop envie de pleurer.

HENRY.

D'abord, jé n'ai point fait de démandé.

ANTOINETTE.

C'est égal, elle est rejetée... et je sais pourquoi encore.

HENRY.

Oh! vien alors, ça debient tout à fait hureux.

ANTOINETTE, *pleurant.*

Heureux! quand tout est fini... quand mon oncle ne veut plus entendre parler de vous, qu'il ne peut pas vous souffrir!...

HENRY.

Et moi, jé bous fais lé pari qu'avant démain je l'aurai rétourné comme un gant. Qué diavlé! jé né suis pas un hommé à pendré peut-être.

ANTOINETTE.

Eh! il vaudrait mieux pour nous que vous fussiez un méchant, que vous eussiez tous les défauts, vous pourriez vous en corriger; mais de cela!...

HENRY.

Dé céla aussi!... jé mé corrigerai de tout, jé serai capablé dé tout pour vous obtenir. M. dé Baugélas beut-il qué je sois sabant, médécin, astronome? beut-il que je debienne général, académicien?...

ANTOINETTE.

Mon Dieu! mon Dieu! ce n'est pas tout cela.

HENRY.

Voyons, voyons, pourquoi mé refuse-t-il?

ANTOINETTE.

Parce que... parce que vous êtes Gascon.

HENRY.

Diavlé!... il mé séra assez difficile dé dévenir autre chose... Pourtant, en allant passer trente ou quarante ans chez les Iroquois...

ANTOINETTE.

Joli moyen d'avancer notre mariage!

HENRY.

Mais quellé drôle d'idée il a là, M. de Baugélas, la Gascogne!... c'est un magnifique pays.

ANTOINETTE.

Eh! monsieur, ce n'est pas le pays; c'est l'accent.

HENRY.

L'assent! est-ce qué bous troubez qué j'en ai... dé l'assent?

ANTOINETTE.

Je crois bien!

HENRY.

Vous né mé l'abez jamais dit.

ANTOINETTE.

Ah! vous dites des choses si aimables... que je m'y suis bien vite habituée, mais mon pauvre oncle, qui ne vit qu'avec des savants, qui ne pense qu'à la grammaire...

HENRY.

Bah! bah! il s'accoutuméra aussi à m'entendre, ou bien jé me corrigérai; bous bous faites des montagnes... Eh là, c'est plus facile que vous ne croyess.

ANTOINETTE.

Vous ne pourrez pas... vous voyez bien que vous ne pourrez pas. Il vaut donc mieux renoncer à moi, ne plus m'aimer...

HENRY.

Né plus bous aimer! rénoncer à bous! jé lé ferais plutôt parler gascon lui-même... Il ne sait donc pas, le ser oncle, qu'ils ne sont pas des imvécilles, les habitants de la Gascogne! et tout grammairien qu'il est, jé beux bous épouser, et bous berrez qu'il finira par diré commé moi.

ANTOINETTE.

Mais comment ferez-vous?

HENRY.

Jé vais lui adresser tout à l'heure, et par écrit, la démandé dé votre sère personne.

ANTOINETTE.

A quoi bon?

HENRY.

D'abord, jé né gasconne pas quand j'écris; et puis, il me réfuséra dans les règles.

ANTOINETTE.

La belle avance?

HENRY.

J'aime mieux ça.

ANTOINETTE.

Ah! quel malheur que vous soyez Gascon!

HENRY.

Peut-être... peut-être... bous berrez, bous berrez. Bonjour, belle Antoinette, bientôt jé révieudrai, et quelque chose qui arrivé, surtout né vous effrayez pas. Bonjour. (Il sort vivement.)

SCÈNE VII.

ANTOINETTE, puis MADELON.

ANTOINETTE, seule.

Que je ne m'effraye pas... quelque chose qui arrive... quel est son projet?

MADELON, entrant sur la pointe du pied et s'arrêtant étonnée.

Eh bien... où est-il donc? je suis bien sûr qu'il causait tout à l'heure avec mademoiselle Antoinette... je l'ai entendu. (Elle cherche.)

ANTOINETTE, se retournant.

Ah! c'est toi, Madelon?

MADELON.

Oui, c'est moi, ma petite marraine, qui suis bien joyeuse, allez.

ANTOINETTE.

Et de quoi donc?

MADELON.

De quoi? mais d'avoir vu ici un beau jeune homme. C'est une chose si rare!

ANTOINETTE, à part.

Ah! mon Dieu... est-ce qu'elle sait déjà... (Haut.) Je ne te comprends pas. De quel jeune homme veux-tu parler? et où l'as-tu vu?

MADELON.

Pardine! je l'ai vu... Suffit, je l'ai vu; il est même très-gentil, à mon goût, s'il faut vous le dire... c'est un prétendu, n'est-ce pas, mademoiselle? Oh! ça se devine tout de suite, d'abord.

ANTOINETTE.

Et où veux-tu que je l'aie pris, ce prétendu? tu sais bien qu'à l'exception de deux ou trois vieux amis de mon oncle...

MADELON.

Oh! je les connais bien... des savants : mais celui-là n'en a pas l'air du tout... il est peut-être savant d'une autre manière... Avec son bel habit bleu ciel, il avait l'air tout à fait galant.

ANTOINETTE, à part.

Allons, décidement, elle l'a vu. (Haut.) Attends donc... ce matin peut-être?

MADELON.

Oui, oui, ce matin... et même tout à l'heure... un joli brun... vous êtes blonde... vous ferez un couple charmant.

ANTOINETTE.

Tu te trompes, Madelon, la personne dont il s'agit venait tout simplement parler d'affaires à mon oncle.

MADELON.

Oh! ce monsieur-là peut bien parler de tout ce qu'il voudra, ça ne l'empêchera pas de ressembler à un mari... comme deux gouttes d'eau...

ANTOINETTE.

Et moi, je vous dis qu'il n'est question ni de mari, ni de prétendu; que vous êtes une curieuse et une indiscrète insupportable, et qu'à l'avenir, si vous dites un mot et vous mêlez de ce qui ne vous regarde pas, je vous retire mon amitié et ma protection. (Elle sort.)

SCÈNE VIII.

MADELON, puis VAUGELAS.

MADELON, seule.

Elle a beau me faire des cachotteries, dès qu'il y a un secret, il faut que je le sache, et je le saurai.

VAUGELAS, entrant.

Maudit libraire qui ne se trouve pas chez lui!

MADELON, à elle-même.

Bon! justement, voila Monsieur.

VAUGELAS.

Son commis m'a bien promis de lui dire... mais ce n'est pas la même chose.

MADELON, à elle-même.

C'est la bête du bon Dieu pour la malice, et il me dira tout de suite... comment est-ce que je vais lui tourner ça? (Elle cherche.)

VAUGELAS.

Tous les malheurs à la fois, je manque Barbin, et rencontre une foule de gens plus ennuyeux les uns que les autres. Le boucher, le boulanger, l'épicier... votre livre par-ci? votre pension par-là? Ils s'inquiètent de cela comme si mon livre devait leur être dédié.

MADELON, à elle-même.

M'y voilà. (Haut.) Eh bien! monsieur, vous avez vu le jeune homme, vous en êtes content, n'est-ce pas?

VAUGELAS.

Mais ça vaut mieux toujours que de n'avoir trouvé personne.

MADELON.

Je crois bien; c'est si désagréable de rester fille!

VAUGELAS.

Fille!

MADELON.

Oh! je sais bien qu'il n'y avait pas de danger.

VAUGELAS.

Que ce commis restât fille? que diable viens-tu me chanter?

MADELON.

Eh! non, monsieur, je vous parle du beau parti qui se présente, du futur mari de mademoiselle Antoinette.

VAUGELAS.

M. de Lannois n'épousera jamais ma nièce, petite sotte.

MADELON.

Comment, monsieur, vous l'avez refusé?

VAUGELAS.

Certainement! et je le refuserais encore dix fois!... cent fois de suite!

MADELON, à part.

Eh bien! je suis bien avancée de savoir ça. (Haut.) Ah! mon Dieu, mon Dieu... Allez, c'est bien mal à vous, monsieur, c'est d'un mauvais parent. Car, enfin, il était gentil, je l'ai vu. Pourquoi avez-vous dit non?

VAUGELAS.

Parce qu'il ne me convient pas.

MADELON.

Et s'il convient à Mademoiselle?

VAUGELAS.

Tu m'impatientes à la fin.

MADELON.

C'est que je suis sûr qu'elle n'en retrouvera jamais un pareil... Elle n'en retrouvera peut-être même pas du tout.

VAUGELAS.

Le beau malheur!

MADELON.

Vous en parlez bien à votre aise, vous, vous n'êtes pas fille... que c'est à en mourir de chagrin, voilà tout.

VAUGELAS.

Eh!... commence donc par te marier, toi, puisque tu es si pressée.

MADELON.

Oh! je ne demanderais pas mieux! mais c'est là le difficile... de commencer, et... je comptais sur vous, monsieur, pour que ça *soie* bientôt.

VAUGELAS.

Que ce fût!

MADELON.

Non, que ça *soie*.

VAUGELAS.

Que ce *fût*, ou je ne m'en mêle pas.

MADELON.

Ça ne retardera pas mon mariage?

VAUGELAS.

Eh non, imbécile!

MADELON.

Alors je dirai *fût* jusqu'à demain, si vous voulez.

VAUGELAS, se jetant dans un fauteuil.

Ah! quelle journée! quelle journée!

ANTOINETTE, entrant.

Madelon, laissez-nous.

MADELON, sortant.

Oui, mademoiselle. Ah! que je suis contente!

SCÈNE IX.

ANTOINETTE, VAUGELAS.

VAUGELAS, à lui-même.

C'est étonnant comme l'éducation est arriérée en France. La servante de la nièce d'un grammairien qui dit : que ce *soie!...*

ANTOINETTE, de même.

M. de Lannois a tenu parole. Voilà sa lettre et un refus du libraire qui arrive en même temps, on ne peut pas plus à propos.

VAUGELAS, de même, se levant.

Et le gouvernement qui ne songe pas à faire imprimer mon livre à ses frais, pour en distribuer au moins un exemplaire à chaque famille! Vous verrez qu'il faudra que ce soit moi, sur mes bénéfices... (Apercevant Antoinette.) Ah! te voilà, ma fille. Tiens, prends ce crayon, mets-toi là, et fais-moi une petite multiplication. Vingt mille fois quatre livres douze sols.

ANTOINETTE, après avoir chiffré.

Ça fait quatre-vingt-douze mille livres, mon oncle.

VAUGELAS, lui frappant sur l'épaule.

Que me rapportera mon livre, fillette! Oui, mon enfant, pas un denier de moins. Eh bien! tu ne me sautes pas au cou, tu ne me félicites pas?

ANTOINETTE, à part.

Pauvre oncle! il ne s'attend pas... (Haut.) Mais, mon oncle, êtes-vous bien sûr que Barbin...

VAUGELAS.

Barbin!... je ne l'ai pas vu... je n'ai même pas reçu sa réponse... mais c'est égal, tu peux me remercier d'avance, car ce sera tout pour toi.

ANTOINETTE.

Oh! moi... je ne veux rien... je ne vous demande rien... que de lire cette lettre de M. de Lannois.

VAUGELAS.

De M. de Lannois... mais je ne sais pas le gascon, moi.

ANTOINETTE.

N'importe, mon oncle, il est nécessaire que vous lisiez cette lettre, nous avons des obligations à M. de Lannois, il pourrait venir lui-même réclamer son argent... et puisqu'il vous est si désagréable de le voir...

VAUGELAS.

Amphibologie! impropriété de termes, mademoiselle. S'agit-il de M. de Lannois ou de son argent? Quant au mot *voir*, il est tout à fait déplacé. Il ne m'est point du tout désagréable de voir M. de Lannois, il m'est désagréable de l'entendre... et le lire, c'est tout un... Vous pouvez lui renvoyer sa lettre.

ANTOINETTE.

Bien, mon oncle; mais en voici une autre.

VAUGELAS.

De qui?

ANTOINETTE.

De votre libraire.

VAUGELAS.

Eh! que ne me la donnais-tu, au lieu de cette malencontreuse missive! (Ouvrant la lettre.) Barbin est un homme de sens... un honnête homme... et il est impossible... (Après avoir jeté les yeux.) Oh! le misérable! il refuse!... et ce n'est pas assez; oser m'écrire à moi, Vaugelas, pour exiger...

ANTOINETTE.

Quoi donc, mon oncle?

VAUGELAS.

L'infâme! me demander ma vie, mon sang!... mon livre!

ANTOINETTE.

Votre livre!

VAUGELAS.

Oui, mon livre! le scélérat! l'indigne! a l'audace de me proposer que ce soit lui, Barbin, un ignorant, un cuistre, qui mette son nom à une œuvre immortelle!

ANTOINETTE, à part.

Ce pauvre oncle me fait une peine...

VAUGELAS.

Et pour cela, il m'offre de l'or! une pension... et avec des tournures de phrases...

ANTOINETTE.

Mais ce n'est pas le style, mon oncle, qu'il faut voir.

VAUGELAS.

Oh! c'est tout vu. J'aimerais mieux mendier!...

ANTOINETTE.

C'est ce qui pourra bien arriver, maintenant surtout que vous ne voulez plus accepter de service de la seule personne...

VAUGELAS, accablé.

Et comment veux-tu... Qu'as-tu fait de la lettre de tout à l'heure?

ANTOINETTE.

Je m'en vais dire à François de la rendre.

VAUGELAS.

Un moment, un moment... M. de Lannois est un fort galant homme... il ne faut pas lui porter, sans préparation, un coup si cruel... Il sera désespéré.

ANTOINETTE.

Ce n'est pas à moi de le croire.

VAUGELAS.

Et toi-même, ma pauvre enfant, ton cœur sera brisé, j'en suis sûr.

ANTOINETTE.

Ce n'est pas à moi de l'avouer.

VAUGELAS.

Voilà qui est fort bien répondu, Antoinette; le fond est délicat et le tour ingénieux. Tu es une bonne fille, et si je pouvais t'éviter le plus léger chagrin... Sais-tu ce que contient cette lettre?...

ANTOINETTE, la lui présentant.

Non, mon oncle.

VAUGELAS, la prenant et regardant la suscription.

Il y a bien : A monsieur de Vaugelas... Pourquoi donc m'appelle-t-il moussu de Baugélasssss, quand il me parle? Il me semble que ce n'est pas plus difficile à dire qu'à écrire. Voyons, voyons un peu... lis-moi cela.

ANTOINETTE, lisant.

« Monsieur, je ne puis comprendre la manière « dont vous m'avez accueilli ce matin : permettez-« moi donc de vous en demander l'explication...»

VAUGELAS, haussant les épaules.

L'explication!... il n'a qu'à s'écouter parler.

ANTOINETTE, continuant.

« J'ai eu le bonheur de venir à votre aide par un « léger service d'argent; mais ce n'est pas à moi « de vous le rappeler... »

VAUGELAS.

Un service d'argent! un service d'argent!... je ne sais pas s'il en a sur sa table de lourd ou de léger, mais je puis bien affirmer qu'il ne m'en a jamais donné... Ah! le malheureux! qu'il lise donc mes remarques sur la langue française.

ANTOINETTE.

Il est fâcheux pour lui, mon oncle, qu'elles ne soient pas encore près de paraître.

VAUGELAS.

Bourreau de Barbin!... Continue... continue.

ANTOINETTE, lisant.

« Mais vous me permettrez de me déclarer « l'adorateur passionné de mademoiselle votre « nièce, et la demande que je vous fais de sa main, « sans condition aucune, vous prouvera la sincé-« rité de mon amour. »

VAUGELAS.

Comment, c'est par toi? c'est *de ta main* que la demande doit être faite?... Voilà une façon galante et que je ne connaissais pas... charger une jeune personne de faire elle-même la demande de sa main! c'est tout à fait nouveau.

ANTOINETTE.

Mon Dieu! mon oncle, il est inutile de commenter ainsi cette lettre, elle n'en vaut pas la peine. La demande qu'elle contient ne vous convient pas... occupons-nous alors de celle du libraire qui, après tout, ne me semble pas si injuste.

VAUGELAS.

Hein? qu'est-ce que tu dis? Quand il veut que je lui abandonne ma gloire, ma renommée? Plutôt le feu à sa boutique! plutôt mon manuscrit aux flammes!... Achève la lettre de M. de Lannois.

ANTOINETTE, lisant.

« Je ne vous parlerai pas de mon dévouement, « mais des avantages que je veux faire à votre « nièce... »

VAUGELAS.

Ah! s'il n'était pas Gascon!

ANTOINETTE.

Barbin ne l'est pas. Son nom ou un autre à votre livre, pourvu qu'il paraisse, qu'importe?

VAUGELAS.

Ce qu'il importe? Barbin ou Vaugelas! Antoinette, vous m'insultez.

ANTOINETTE.

A votre place, moi, je lui répondrais...

VAUGELAS, jetant la lettre du libraire par la fenêtre.

Tiens, voilà toute la réponse qu'il aura de moi. A présent, peut-être, me laisseras-tu tranquille avec ton Barbin... Non, c'est qu'on dirait que tu es bien aise de me torturer avec son infâme proposition, afin de ne pas m'achever cette lettre.

ANTOINETTE, lisant.

« Non-seulement je m'engage à vous libérer de « toutes vos avances... »

VAUGELAS.

Avances est heureux... Le style de cette épître est assez bon, il faut le reconnaître...

ANTOINETTE.

Et quels nobles sentiments!

VAUGELAS.

Je ne dis pas non.

ANTOINETTE, appuyant.

« Non-seulement je m'engage à vous libérer de « toutes vos avances, mais ce sera un devoir pour « moi de vous assurer une existence paisible, ho- « norable, digne, en un mot, de votre célébrité « européenne. »

VAUGELAS.

Peste! mais c'est que la phrase ne manque pas d'harmonie... Pas mal du tout... c'est même... très-bien.

ANTOINETTE, avec joie.

Alors, mon oncle?

VAUGELAS.

Alors, mon enfant... Mais non... impossible; je ne veux pas te tromper, me tromper moi-même... jamais je ne m'accoutumerai à son langage, tu finirais par gasconner aussi! et tes enfants aussi! quel concert! Rien que d'y penser, j'ai le frisson... la fièvre... j'en mourrais.

SCÈNE X.

LES MÊMES, FRANÇOIS.

FRANÇOIS, accourant.

Ah! mon Dieu! mon Dieu!

VAUGELAS.

Hein? qu'y a-t-il? que vient-il nous annoncer, celui-là, avec son air de Jérémie?

FRANÇOIS.

Un grand malheur, monsieur, un grand malheur!

VAUGELAS.

Paris serait-il transporté sur les rives de la Garonne?

FRANÇOIS.

Oh! ce ne serait rien que cela... Vous savez, le jeune homme de ce matin?

ANTOINETTE.

M. de Lannois?

VAUGELAS.

Le Gascon?

ANTOINETTE.

O ciel! et que lui est-il donc arrivé?

FRANÇOIS.

Ma foi! je ne sais pas, mais voilà deux hommes qui le rapportent ici, plus d'à moitié évanoui.

ANTOINETTE, s'appuyant sur un fauteuil.

Ah!...

FRANÇOIS.

Eh bien!... est-ce que vous allez faire comme lui, mademoiselle? Rassurez-vous, ça va déjà beaucoup mieux... Et tenez, le voilà lui-même qui désire voir Monsieur.

VAUGELAS.

Moi? Allons, mes pauvres oreilles, du courage! une complainte en gascon qu'il va falloir que vous entendiez.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, HENRY, soutenu par un domestique.

ANTOINETTE, courant à lui.

Henry, qu'avez-vous? quel accident?... (Il baisse la tête sans répondre.) Mon Dieu! qu'est-ce donc? parlez? (Même silence.)

VAUGELAS, à part.

Vous verrez que ce ne sera qu'à moi qu'il voudra répondre... il ne veut pas que j'en réchappe. (Haut.) Voyons, qu'avez-vous, jeune homme? (Même silence.) Voilà qui est prodigieux!... Au fait, il a l'air de souffrir. (A Henry.) Que pouvons-nous pour vous, monsieur? Mon Dieu! expliquez-vous, et dans la langue... que vous voudrez, j'aurai le courage de l'entendre... je m'y résigne... par humanité. (Henry fait signe qu'il veut écrire.) Vous préférez écrire? Ah! tant mieux! bonne idée que vous avez là, jeune homme, et dont je vous sais un gré infini. (Il lui serre la main.) Je vais vous chercher tout ce qu'il faut.

HENRY, bas, à Antoinette, pendant ce mouvement.

Ne vous effrayez pas... je suis muet.

ANTOINETTE, qui a compris.

Ah!...

VAUGELAS, revenant tout à coup.

Mais j'y pense, ce crayon suffira. Tenez, monsieur. Vous avez une écriture superbe... Nous sommes tout yeux.

ANTOINETTE, lisant tout haut, à mesure que Henry écrit.

« Monsieur, en vous quittant, le cœur brisé de « vous avoir déplu... »

VAUGELAS.

C'est correct.

ANTOINETTE, continuant.

« Je marchais, sans savoir où j'allais, et j'ai fini « par me trouver au bord des fossés de la Bastille, « ce qui ne m'a pas arrêté dans ma course... de « sorte que j'y suis tombé. »

VAUGELAS.

Dans les fossés!...

ANTOINETTE.

« Mais, lorsque j'ai voulu remercier ceux qui « m'en ont retiré... le saisissement... la fraîcheur « de l'eau... m'avaient ôté l'usage de la parole.

VAUGELAS, vivement.

Ah! que c'est heureux!...

ANTOINETTE.

Ciel! Eh quoi! vous osez vous en réjouir, vous, mon oncle?

VAUGELAS, embarrassé.

Je dis... je veux dire qu'il est très-heureux qu'on ait retiré Monsieur de l'eau... parce que...

ANTOINETTE, feignant le désespoir.

Ah! mon Dieu, mon Dieu! pourquoi l'ai-je laissé partir! pourquoi... (Bas, à Henry.) Votre invention est admirable.

VAUGELAS, entre ses dents.

Muet! c'est singulier!... On voit bien, dans l'histoire, la frayeur rendre la parole au fils de Crésus, mais je ne sache pas avoir jamais lu nulle part qu'elle l'ait ôtée à personne.

ANTOINETTE, qui a entendu, bas à Henry.

Aïe! aïe! s'il réfléchit, nous sommes perdus... (Haut.) Quel malheur! pauvre jeune homme! Oh! non, jamais je ne m'en consolerai.

VAUGELAS, à part.

Par exemple!... j'en suis tout consolé, moi.

ANTOINETTE, se tournant vers lui.

Mais c'est vous, vous, mon oncle, qui, par votre dureté, êtes cause...

VAUGELAS.

Allons, c'est moi, à présent! J'ai pu désirer de lui fermer la bouche, mais non pas les yeux. Que ne regardait-il devant lui? ça n'aurait écorché les oreilles à personne.

ANTOINETTE, s'animant.

Ah! c'est égal, c'est vous, c'est vous seul... mais soyez tranquille, Henry, mon sort est décidé maintenant, et, que l'on consente ou non à notre mariage, je ne vous abandonnerai jamais.

VAUGELAS, à lui-même.

Au fait, puisqu'il ne parle plus.

ANTOINETTE, continuant plus fort.

Non, jamais! et je tâcherai, par ma tendresse et mon dévouement, de vous faire oublier l'état cruel auquel nous vous avons réduit... Ah! mon Dieu! mon Dieu!...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, MADELON, accourant.

MADELON.

Jésus! ma marraine, comme vous criez! qu'est-ce qu'il y a donc?

VAUGELAS, bas.

Un grand bonheur, Madelon, M. de Lannois qui est devenu muet.

MADELON.

C'est-y Dieu possible!... pauvre mademoiselle Antoinette, a-t-elle du guignon!

VAUGELAS, bas.

Mais au contraire, imbécile!

MADELON.

Ah!...

VAUGELAS, allant à Antoinette.

Là, là, mon enfant, console-toi. Je comprends ton chagrin, certainement... il est bien naturel, et ta résolution est digne de ton bon cœur... mais, moi aussi, je veux partager tes soins.

ANTOINETTE.

Vous, mon oncle?

VAUGELAS.

Comment donc!... c'est un devoir qui n'a rien qui me coûte... après son accident! Nous ne nous quitterons plus... nous serons tous heureux.

ANTOINETTE.

Il se pourrait?

MADELON, le tirant par le bras.

Mais tantot vous prétendiez...

VAUGELAS, à Madelon.

Tantôt je ne savais pas... je ne prévoyais pas... laisse-moi donc tranquille... (A Henry.) Monsieur, il n'y a qu'une manière de répondre à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser ce matin. A part deux ou trois petites fautes qu'il sera très-facile de corriger, c'est un chef-d'œuvre de style... et de générosité, et si vous êtes toujours dans les mêmes dispositions...

ANTOINETTE.

Quoi, mon oncle, vous consentiriez?...

VAUGELAS.

A te donner à un homme parfait, qui n'a pas un défaut.

MADELON.

Il est muet!

VAUGELAS.

Raison de plus.

ANTOINETTE, lui sautant au cou.

Ah! mon bon oncle!

VAUGELAS.

Eh! mon Dieu! je ne suis pas un tyran. (A Henry qui lui presse les mains.) Vous êtes content?... et moi donc!... Aussi, dans ce moment... pour vous, je serais capable... Vous n'avez qu'à demander... qu'à parler... c'est-à-dire...

ANTOINETTE.

Ah! que je suis heureuse!

MADELON.

Eh bien! elle a une drôle d'idée, ma marraine.

VAUGELAS, à Henry.

Vous nous restez à dîner, n'est-ce pas? (Henry s'incline.) Vous acceptez. Bien, bien, je comprends à merveille. Oh! vous n'avez pas besoin de la parole, votre pantomime est d'une telle expression!

parfaitement inutile... Ce sera votre repas de fiançailles. En attendant, viens, ma fille, viens écrire pour moi.

ANTOINETTE.

A qui donc, mon oncle?

VAUGELAS.

Au notaire; je veux qu'il vienne tout de suite... à l'instant. (Henry ouvre la bouche pour parler.)

ANTOINETTE, qui s'en est aperçue, se jetant entre lui et son oncle, et entraînant ce dernier.

Ah! vous êtes le meilleur des hommes.

MADELON, regardant Henry.

Tiens!

SCÈNE XIII.

MADELON, HENRY.

MADELON, regardant toujours Henry.

Le plus souvent que Mademoiselle se réjouirait comme ça, si son prétendu était véritablement muet. Il y a quelque manigance là-dessous... comme ce matin qu'elle me soutenait qu'il n'était pas question de mari; oui, et tout de même... elle l'épouse... Causons un peu avec le muet, nous verrons bien. (S'approchant de Henry, qui s'est assis et a pris un livre; criant à son oreille.) Monsieur! (Henry ressaute.) Tiens! Il entend!... Que je suis bête! il n'est pas sourd. Pardon! monsieur, c'est que je n'ai jamais vu de muet, et j'étais bien aise... (Elle se place en face de lui et l'examine. — Henry se remet à lire avec humeur.) Eh bien, c'est singulier, je n'aurais jamais deviné ça à votre mine. Vous avez une figure comme un autre... peut-être même mieux qu'un autre. (Henry lève la tête, à part.) Ah! ah! ceci le fait écouter... C'est une frime, sûr, il n'est pas plus muet que vous et moi. (Lui ôtant son livre.) Si ça vous était égal, monsieur, je voudrais faire un brin de conversation avec vous. (Henry fait signe qu'il le veut bien.) Ce sera drôle... je parlerai toujours, pour vous, pour moi... Oh! ne vous gênez pas, ça m'arrangera. Et d'abord... une petite question... Comment me trouvez-vous? (Répondant pour lui, avec intention.) Laide!... C'est galant! (Henry reste immobile à la regarder.) Eh bien... il ne crie pas que non... que ça n'est pas vrai!... Est-ce qu'il serait muet pour de bon? (Henry lui fait des signes pour se justifier.) Oh! vous avez beau faire aller vos bras comme des ailes de moulin, vous avez dit : laide! je l'ai bien entendu; mais vous conviendrez au moins que je suis aimable?... (Interprétant encore sa réponse.) Non! Bavarde! (Henry fait signe que oui, en éclatant de rire.) Et vous riez, encore! Eh bien, vous êtes gentil! Si c'est comme ça que vous êtes fâché de votre accident... à votre place, moi, ça ne me ferait pas rire du tout. Vous croyez donc que ça amusera mademoiselle Antoinette d'avoir un mari qui ne saura pas seulement lui dire qu'elle est jolie? C'est-à-dire que ça finira par l'ennuyer!... ah!... (A part.) Eh bien... il prend ça comme un verre d'eau sucrée!... Il faut qu'il soit joliment sûr de sa langue. Attends, attends, je m'en vais bien te la délier. (Ici on entend du bruit à la fenêtre.) Ciel! du sable contre les carreaux... Berg-op-zoom, je parie. Faut le renvoyer... Si ce beau monsieur-là est muet, il n'est pas aveugle. (Elle va à la fenêtre.) Bon! il m'a compris... il reviendra plus tard. (Revenant près de Henry.) D'autant que nous voyons céans une foule de charmants cavaliers... (A part.) De soixante-dix à quatre-vingts ans. (Haut.) Qui soupirent auprès de ma marraine... comme des rossignols. (Henry s'agite.) Un grand brun, surtout... (A part.) C'est-à-dire qu'il a une perruque brune. (Haut.) Est-il aimable celui-là! (Henry se lève et se promène, à part.) Bon! voilà que je commence à produire de l'effet! (Haut.) Et puis un blond. (A part.) Gris pommelé. (Haut.) Qui vous a des dents... (A part.) Deux. (Haut.) Si belles! si belles! et une voix si douce! Quel serpent que cet être-là! Aussi, Mademoiselle en est fascinée... (Henry se bouche les oreilles. — Le poursuivant toujours et parlant plus haut.) Au point que, du matin au soir, elle ne cesse pas de me répéter... qu'il a de l'esprit, qu'il est séduisant... enfin qu'elle aura bien de la peine à s'empêcher de l'adorer.

HENRY, apercevant Vaugelas et Antoinette qui reviennent, à part.

Ouf!... On vient enfin à mon secours... Il était temps...

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, VAUGELAS, ANTOINETTE.

VAUGELAS.

Tiens! Madelon, en tête à tête avec M. de Lannois! Toi qui aimes la conversation, tu as dû être un peu attrapée, hein?

MADELON.

Du tout, monsieur, nous avons causé très-agréablement.

VAUGELAS.

Ah! tu causes avec un muet, toi?

MADELON.

Quand je dis nous... c'est-à-dire, j'ai causé... pour deux.

VAUGELAS.

Oh! comme cela, ça devait te convenir.

MADELON, à part.

Nous allons voir si nous causerons toujours ainsi. (Haut.) Et puis, sans parler, M. de Lannois sait dire des choses très-aimables. Ses yeux sont parlants d'abord, et il m'a fait comprendre sans beaucoup de peine qu'il me trouvait jolie. (Ici Henry fait des signes à Antoinette, qui lui lance un regard de colère.) Et puis, il m'a pris la main.

ANTOINETTE, à Henry.

Comment, monsieur? (Nouvelles dénégations plus fortes de Henry.)

MADELON.

Et puis, il m'a embrassée, et puis...

HENRY, s'oubliant.

Cé n'est pas vrai! sandis!...

VAUGELAS, stupéfait.

Ah! mon Dieu! il parle!... et toujours gascon!...

MADELON, à part.

Je savais bien que j'en viendrais à bout.

ANTOINETTE.

Tout est perdu.

HENRY.

Ah! quellé fauté!

VAUGELAS.

Ainsi, monsieur, vous avez l'audace de n'être plus muet?

HENRY.

Né faites pas attention... ça né baut pas la peine.

VAUGELAS.

Ça ne vaut pas la peine! quand je suis anéanti, mort, assassiné, comme dans un bois!

HENRY.

Eh! mon Dieu, pour un pauvré pétit mot... C'est fini.

VAUGELAS.

Oui, oui, monsieur; comme vous dites, tout est fini entre nous.

ANTOINETTE.

Mon oncle.

MADELON, à part.

Qu'est-ce qu'il dit donc?

HENRY.

Moussu dé Baugélas...

VAUGELAS.

Non, monsieur, non, vous m'avez indignement trompé, et je ne tiendrai pas la parole que j'ai cru donner à un galant homme, quand je m'aperçois...

HENRY, s'échauffant.

Corbleu! moussu! qu'est-ce à dire? dé quoi bous apercevez-bous, jé vous prie, dont jé né pouisse mé glorifier?

VAUGELAS.

Ah! oui, il y a de quoi.

HENRY.

N'allez-bous pas bous imasiner qué jé m'immolerai pour un peu d'assent?

ANTOINETTE, cherchant à le retenir.

Henry!

VAUGELAS.

Un peu! mais vous ne savez donc pas que vous en avez à faire dresser les cheveux sur la tête? qu'un seul mot de vous m'irrite, m'exaspère, me déchire, et que je donnerais plutôt ma nièce à un histrion, un baladin, un moucheur de chandelles de chez M. de Molière, qu'à un malheureux Gascon tel que vous?

HENRY.

Ah! c'est commé ça que bous le preness... rabi, enchanté, morvleu! Jusqu'à présent, jé m'étais conténu, jé n'en avais pas plus qué rien dé votré misérable assent... Et vien, à l'abenir, jé né mé gênerai plus, jé m'en ferai honnur même, tous les jours, à toute hure...

VAUGELAS.

Mais c'est l'enfer qui l'a déchaîné après moi!

HENRY.

J'étais vien vou, avec tous ces ménagements, cette délicatesse qué jé m'imposais. Mon paysse baut vien le botre peut-etre, entendez-vous, moussu? Et jé lé renierais, cé cher paysse! non pas, boyez-bous. Car, après tout, il n'est pas prouvé que ce soit bous qui parliess vien, et moi qui prononce mal. Qui a dit céla?...

VAUGELAS.

J'étouffe!

HENRY, continuant.

Qu'on mé montre un arrêt du parlement qui ordonne à un sujet du roi de parler d'une manière ou d'une autre. C'est bous qui en abez de l'assent!... et un très-désagréable encore.

VAUGELAS, tombant sur une chaise.

J'ai de l'accent!!

HENRY.

Excepté mademoiselle Antoinette, qu'est-ce qué c'est qué lé langase décoloré de bòtre Pariss?... d'un monotone et d'un fade à souleber le cur...

VAUGELAS.

J'en mourrai!

HENRY.

Auprès de l'espression, du cadencé et de la chalur piquanté du nôtre? c'est moi qui parle vien: jé parle commé ça, jé parlerai toujours de même, et si bous n'êtes pas content, capé dé dious! Eh vien!... eh vien!... qué lé bon Dieu bous patafiole!

VAUGELAS, se levant hors de lui.

Tais-toi... tais-toi, malheureux!... Au secours! au secours! (Il se sauve en se bouchant les oreilles.)

SCÈNE XV.

LES MÊMES, hors VAUGELAS.

ANTOINETTE.

Henry, qu'avez-vous fait?

HENRY.

Et lé moyen de se taire, en face d'un enragé comme botre oncle, qui me met en parallèle avec un mousseur de sandelles, et en présencé d'uné pétité masqué comme celle-là.

MADELON.

Eh bien! est-il malhonnête!

ANTOINETTE, à Madelon.

Oui, mademoiselle, c'est vous, vous qui êtes cause de tout. Soyez contente, maintenant que je ne peux plus être mariée à celui que j'aime.

MADELON.

Mais est-ce que je pouvais m'imaginer que Monsieur serait assez extraordinaire pour refuser quelqu'un à cause qu'il parle un peu drôlement?

HENRY.

Jé parle commé il me plait, eh donc!

ANTOINETTE.

Allez, Madelon, c'est bien mal à vous. Mais vous en serez punie, et puisque je reste fille, vous ne vous marierez pas non plus.

MADELON.

Par exemple! c'est ça qui serait injuste! car, au bout du compte, je ne peux pas garder des secrets qu'on ne me dit pas. C'est égal, j'en suis joliment fâchée, à présent. Mais j'ai fait la faute... et je serai bien maladroite, si je ne la répare pas. Une idée me vient... Oui, voilà huit heures... laissez-moi seule, et ne désespérez de rien.

ANTOINETTE.

Mais que comptes-tu faire?

MADELON.

Emmenez toujours Monsieur, et fiez-vous à moi.

ANTOINETTE.

Allons, venez, Henry, et tâchons de trouver quelque chose aussi de notre côté.

HENRY.

Nous trouberons, nous né sommes pas des vuses peut-être. (Ils sortent.)

SCÈNE XVI.

MADELON, puis BERG-OP-ZOOM.

MADELON, allant à la fenêtre.

Pourvu que Berg-op-zoom... Oui, oui, le voilà... à la même place que tout à l'heure. (Elle agite son mouchoir.) Il m'a vue, il se décide... ça n'est pas malheureux. Mon Dieu!... quelle tortue que cet homme là!... Eh bien... comme il marche... on dirait qu'il ne peut pas se tenir sur ses jambes. Il ne pourra jamais grimper à l'échelle. (On aperçoit la tête de Berg-op-zoom.) Ah!... enfin! arrivez donc, monsieur!

BERG-OP-ZOOM, un peu gris.

J'arrife fentre à terre, monselle. (Il manque de tomber en enjambant la fenêtre.)

MADELON.

Ma foi! il s'en est peu fallu... Mais prenez donc garde!

BERG-OP-ZOOM.

Ne vaides bas addention, monselle... le choie... le gaîdé... je suis si gondent...

MADELON.

Je ne l'ai jamais vu comme cela.

BERG-OP-ZOOM.

Monselle, foilà les bedits babiers bour notre bedit mariache que ché fous abborde.

MADELON.

Il s'agit bien de cela, il est manqué! notre mariage, si vous...

BERG-OP-ZOOM.

Non, il ne beut bas êdre manqué, buisque foilà les bedits babiers...

MADELON.

Je vous dis que c'est inutile.

BERG-OP-ZOOM.

Fous m'avre dit au contraire qu'il y êdre nécessaire, et foilà les bedits babiers...

MADELON, les lui faisant sauter des mains.

Eh! vous m'impatientez à la fin.

BERG-OP-ZOOM.

La gonsendement de ma père et mère!... mille.. mille!... Mais si fous vaides la méchante, et M. de Fauchélas aussi... je fous enlève dous teux, tutte suite, et je fous ébouse...

MADELON.

Tous deux?

BERG-OP-ZOOM.

Oh! je ne suis blus un impécile...

MADELON.

Taisez-vous... et songez à faire exactement tout ce que je m'en vais vous dire... (Écoutant.) Impossible de m'expliquer, voilà Monsieur.

BERG-OP-ZOOM.

Je m'en fas.

MADELON.

Eh! non, il faut que vous restiez.

BERG-OP-ZOOM.

Je resde.

MADELON.

Mais pas ici!... tenez, là, dans la chambre de ma marraine.

BERG-OP-ZOOM.

Dans le champre tu bedit marraine, je feux pien.

MADELON, le poussant.

Et n'en sortez que lorsque je tousserai. (On entend Vaugelas.) Eh! vite. (Elle ferme la porte sur lui.)

SCÈNE XVII.

MADELON, VAUGELAS.

VAUGELAS, entrant d'un air sombre et se parlant à lui-même.

Je patafiole! tu patafioles!... il patafiole!

MADELON, à part.

Que diantre marmotte-t-il donc là, tout seul?

VAUGELAS, se laissant tomber dans un fauteuil.

Patafiole!... Non, jamais, depuis que j'existe, je n'avais entendu rien d'aussi monstrueux!... d'aussi barbare!... C'est un véritable complot contre moi.

MADELON, à elle-même.

Pauvre cher homme! comme si on songeait seulement à lui donner une chiquenaude.

VAUGELAS, continuant.

Oui, un terrible événement se prépare, il y a des présages funestes comme à la mort du grand César. Une femme à tête de chat vient de naître à Paris... François renverse tous les soirs la salière... J'ai fait une faute de langue, ce qui ne m'était pas arrivé depuis soixante ans... et voilà ce maudit Gascon qui, pour m'injurier, prononce un mot surnaturel... un mot qu'il invente... exprès, car je viens de le chercher en vain pendant une heure dans tous les vocabulaires... Assurément,

nous sommes à la veille de quelque grande catastrophe... Il faut mettre ordre à ses affaires.

MADELON, à elle-même.

Mon Dieu! est-ce que son cerveau déménagerait?

VAUGELAS, continuant.

Et ma nièce!... ma nièce qui est assez dénaturée pour aimer un pareil homme!

MADELON, à elle-même.

Dame! il y en a beaucoup qui seraient dénaturées comme ça.

VAUGELAS.

Un homme pareil!...

MADELON, s'approchant.

C'est ce qui vous désole?

VAUGELAS, étonné.

Hein!... il n'y a pas de quoi peut-être?

MADELON.

Consolez-vous. Elle ne l'aime pas.

VAUGELAS.

Elle est capable, Madelon, de m'abandonner pour l'épouser.

MADELON.

C'est impossible.

VAUGELAS.

Comment?

MADELON.

Elle est mariée à un autre.

VAUGELAS.

Ah! bah!... Sans mon consentement?

MADELON.

C'est justement là ce qui l'embarrasse, et elle ne fait semblant d'aimer M. de Lannois, que vous avez en horreur, que pour vous faire trouver l'autre charmant.

VAUGELAS.

Mais, ma chère amie, je suis prêt à l'adorer, cet autre, quel qu'il soit.

MADELON, à part.

Nous allons voir. C'est le moment de présenter mon Berg-op-zoom. (Elle tousse.)

VAUGELAS.

Il sera pour moi comme un ange descendu du ciel.

MADELON, toussant, à part.

Il paraît que l'ange ne m'entend pas, c'est que je ne tousse pas en allemand.

VAUGELAS.

Quel poids tu m'as ôté de dessus la poitrine!

MADELON, apercevant Berg-op-zoom.

Tenez, tenez, monsieur, le voici qui sort de la chambre de mademoiselle Antoinette.

VAUGELAS.

Un homme dans la chambre de ma nièce!

MADELON.

Mais puisque c'est son mari!

VAUGELAS.

Ah! c'est vrai. Mariée sans mon aveu!

MADELON.

Mais puisque vous en êtes enchanté!

VAUGELAS.

C'est encore vrai.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, BERG-OP-ZOOM.

BERG-OP-ZOOM, apercevant Vaugelas.

Tarteiff!... (Il fait un mouvement pour rentrer.)

VAUGELAS.

Oh! vous pouvez approcher, monsieur, je sais tout.

MADELON.

Oui, oui, on sait tout. (Bas à Berg-op-zoom.) Dites comme lui, et ne vous gênez pas; tout ira bien.

VAUGELAS.

C'est donc vous, monsieur, qui êtes l'époux de ma nièce?

BERG-OP-ZOOM, bas à Madelon.

Moi, cheêdre la mari au bedit marraine.

MADELON, le pinçant.

Quand on vous dit que l'on sait tout, et que vous n'avez plus qu'à en convenir!

BERG-OP-ZOOM, à part.

Che gombrends rien... mais c'est égal. (Haut.) Ya, mossié de Fauchélas, che êdre la mari te montemoiselle Antoinette.

VAUGELAS.

Qu'est-ce qu'il dit? Qui est-ce qui a parlé?

MADELON.

Mais c'est votre neveu, monsieur.

BERG-OP-ZOOM, à part.

Ah! che êdre la nefeu! pien! pien! (A Vaugelas, s'approchant pour l'embrasser.) Ché havré un pien grand choie de vaire fôdre gonnaissance.

VAUGELAS, le repoussant.

Ah! mon Dieu, quel horrible baragouin!

BERG-OP-ZOOM.

Paracouin fous-même!

VAUGELAS.

Moi qui me plaignais du Gascon, je tombe sur un affreux Germain.

BERG-OP-ZOOM.

Qu'est-ce que fous tides des Germains, mon oncle?...

VAUGELAS.

Moi, ton oncle!... Ah! tu peux bien être mon neveu tant que tu voudras, mais, j'en fais ici le serment, je ne serai jamais ton oncle.

BERG-OP-ZOOM.

Prafes chens, les Allemands, endentez-fous!... Foulez-fous vumer un bedit bibe?...

VAUGELAS.

Pouah!...

BERG-OP-ZOOM.

Il vaut qué ché allume le mien. (Il s'approche de la table et prend un manuscrit qu'il va déchirer.)

VAUGELAS, le lui arrachant.

Mes manuscrits! pour allumer sa pipe! Sortez,

monsieur, sortez... ou je vous dénonce à la police...

BERG-OP-ZOOM.

Qu'est-ce que c'est que ça, bolice!... c'est bour les foleurs, bolice, endentez-fous... me tire bolice! che gasse tutte... che prise tutte t'apord!... (Il frappe avec sa canne sur les meubles.)

VAUGELAS.

Frappe, frappe, va... ta langue est pire que ton bâton!

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, HENRY, ANTOINETTE, puis FRANÇOIS.

ANTOINETTE, accourant.

D'où vient ce bruit? Qu'avez-vous, mon oncle?

VAUGELAS.

Ce que j'ai?... (Lui montrant Berg-op-zoom.) Tiens! malheureuse, regarde!

ANTOINETTE.

Eh bien, mon oncle, je ne vois rien.

VAUGELAS.

Tu ne vois rien! quand ton complice est devant tes yeux!

ANTOINETTE, HENRY, ensemble.

Mon } complice!
Son }

ANTOINETTE.

Mais je ne connais pas Monsieur.

BERG-OP-ZOOM, à part.

Je êdre bas à ma aise, du tutte.

VAUGELAS.

Tu peux te dispenser de feindre, Madelon m'a tout dit.

MADELON, faisant des signes à Antoinette.

Mon Dieu! oui, mademoiselle...

ANTOINETTE.

Et qu'a pu vous dire cette petite sotte?

MADELON, à part,

Eh bien, elle m'arrange joliment!

VAUGELAS.

Nieras-tu encore, quand tout à l'heure, à mes yeux, cet homme est sorti de ta chambre?

ANTOINETTE.

Comment, de ma chambre?

HENRY.

Qu'est-ce à dire, Antoinette?

VAUGELAS.

Quand il m'a avoué lui-même, enfin, qu'il était ton mari?

ANTOINETTE.

Il a osé!... (Elle le regarde. Madelon fait signe à Berg-op-zoom de répondre oui.)

BERG-OP-ZOOM.

Ya, montemoiselle.

ANTOINETTE.

Henry, ne le croyez pas... Mon oncle, on vous trompe, cet homme est un imposteur.

HENRY, à Berg-op-zoom.

Moussu, bous mé rendrez raison... et bous allez sortir à l'instant.

BERG-OP-ZOOM.

Ya, ch'afré bas beur...

VAUGELAS.

Oui, oui, emmenez-le, tuez-le même, si vous voulez; que ma nièce soit veuve enfin, mon cher ami, et je vous la donne tout de suite.

MADELON.

Vous ne pensez donc plus à son accent?

VAUGELAS.

J'aurais mieux aimé que ma nièce épousât cent Gascons qu'un Allemand pareil!

MADELON.

Eh bien, soyez satisfait, mon cher maître, car elle se contentera d'en épouser un que voici.

ANTOINETTE.

Oui, mon oncle, je n'aime et n'épouserai jamais que M. de Lannois.

VAUGELAS, montrant Berg-op-zoom.

Et celui-là?

MADELON.

N'est que le prétendu de la petite Madelon.

BERG-OP-ZOOM.

Ya, te le bedit Matelon...

VAUGELAS.

Ah! fort bien... on a voulu se jouer de moi. (François entre.)

HENRY, lui présentant vivement un volume qu'il prend des mains de François.

Boulez-bous permettre au plus indigne de cet honnur, moussu, de bous présenter le premier exemplaire du monument que vos illustres mains ont élevé à la gloire de la France?

VAUGELAS.

Que vois-je! mes remarques! mon cher livre!

HENRY.

Auquel je viens dé souscrire pour trois cents exemplaires à l'usage de toutes les écoles de la Gascogne.

VAUGELAS, lui sautant au cou.

Ah! mon neveu!...

ANTOINETTE, lui serrant la main.

Cher Henry!

VAUGELAS.

Mais comment avez-vous su?...

HENRY, montrant la fenêtre.

La lettre de Barbin... auquel jé suis allé compter uné petité somme... en réponse à son indigne proposition.

VAUGELAS.

Quoi ! mon livre a paru ! et c'est vous qui avez eu la grandeur d'âme... vous que, pour un peu d'accent, j'ai... Ah ! vous m'avez vaincu. A présent, je serais capable d'entendre du tartare sans sourciller.

MADELON.

Et de l'allemand, monsieur?

VAUGELAS, à Madelon.

Épouse-le... pourvu que tu parles pour deux, et que dorénavant tu tâches de ne plus m'écorcher les oreilles.

MADELON.

Oui, mon maître. Oh ! quel bonheur ! Et pour vous prouver que j'ai déjà fait des progrès... voulez-vous permettre que je vous embrassasse ?

VAUGELAS, se bouchant les oreilles.

Oh !... elle me gardait celui-là pour le dernier. (A Henry.) Pour vous, monsieur, je vous accorde ma nièce... et sans condition. La langue vous devra toujours plus, grâce à la publication de mon livre, que vous ne pouvez lui faire perdre... en la blessant un peu tous les jours.

FIN DE VAUGELAS.

LE

CHEVALIER DE SAINT-LOUIS

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

EN COLLABORATION AVEC M. ROCHE

PERSONNAGES.

LA MEILLERAIE, chevalier de Saint-Louis, ex-capitaine des dragons de la reine.

AUBERTIN, riche négociant.

FABIEN, jeune peintre.

DARCY, propriétaire.

FANNY, fille d'Aubertin.

LOLO, orphelin.

UN OFFICIER PUBLIC.

UN GARDE DU COMMERCE.

INVITÉS, DOMESTIQUES.

La scène se passe à Paris, sous le Consulat.

La répétition générale de cette pièce, reçue au Vaudeville il y a une douzaine d'années, eut lieu la veille de la fermeture du théâtre et d'un changement de direction. Ces circonstances en empêchèrent la représentation, malheureusement pour les auteurs et pour M. Delannoy, qui avait composé d'une manière très-remarquable le rôle de la Meilleraie.

LE

CHEVALIER DE SAINT-LOUIS

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une mansarde. — Porte au fond. — Porte latérale. — Fenêtre à droite.

SCÈNE I.

LOLO, FANNY, AUBERTIN.

(Au lever du rideau, Lolo range la chambre. On frappe. Lolo va ouvrir.)

AUBERTIN, entrant avec Fanny.

M. de la Meilleraie?...

LOLO.

C'est ici, monsieur.

AUBERTIN, qui croit se tromper en voyant une mansarde.

Ici! c'est impossible; nous nous sommes trompés... c'est M. le chevalier de la Meilleraie que nous demandons.

LOLO.

Oui, monsieur; il est sorti, mais il ne tardera pas à rentrer.

AUBERTIN.

Nous l'attendrons... (Lolo donne des siéges.) Il faut convenir que notre ami s'est choisi là un singulier appartement.

FANNY.

Rien que son aspect vous attriste et vous glace.

AUBERTIN, à Lolo, qui s'est mis dans un coin à cirer une paire de souliers.

C'est toi, mon petit, qui es au service de M. de la Meilleraie?...

LOLO.

Non, monsieur, il n'a que lui à son service... il se sert tout seul.

AUBERTIN.

Ah!...

LOLO.

Et joliment!... voyez comme c'est propre, comme c'est rangé ici...

AUBERTIN, avec un soupir, à mi-voix.

Oui, il n'y a pas grand'chose... à ranger...

FANNY.

Mais tu l'aides bien un peu?...

LOLO.

Ah ben! est-ce qu'il me laisserait faire!...

FANNY.

Cependant, en ce moment?...

LOLO.

Je me dépêche de cirer ses souliers quand il n'y est pas... sans qu'il s'en doute, mais il me le rend bien.

AUBERTIN.

Comment?...

LOLO.

C'est lui qui m'apprend à lire et à écrire.

FANNY.

Ah!

LOLO.

Puis il me donne des morceaux de sucre; jamais de taloches... comme à l'école.

FANNY.

Je le reconnais bien là.

LOLO.

Puis aussi des sous... quelquefois... pour acheter des toupies... et il joue avec moi encore!

FANNY.

Excellent homme!

LOLO.

Là... voilà ma besogne faite... je vais dans la cour... ne vous impatientez pas; M. le chevalier va revenir, bien sûr... (Il sort.)

SCÈNE II.

AUBERTIN, FANNY.

AUBERTIN.

Je savais bien qu'il n'était pas très-riche, mais d'après ce qu'il m'avait dit, je croyais que sa terre du Berry lui rapportait encore au moins cinq mille livres de rente...

FANNY.

Un homme aussi honorable... être réduit...

AUBERTIN.

C'est sa faute aussi... Ex-capitaine des dragons de la reine, il fallait conserver son grade dans notre armée, et servir la République et le Consulat.

FANNY.

Mais ses opinions...

AUBERTIN.

Ses opinions...

AIR de *la Colonne*.

Ce n'est sans doute pas un crime,
Non, mais de sa fidélité
Il se fait lui-même victime ;
Oh! là-dessus, il est très-entêté.
Oui, c'est un caractère unique :
S'il ne sert pas, son seul motif vraiment,
C'est qu'il se croit lié par un serment...
Il n'entend rien en politique!...

FANNY.

Eh quoi! mon père... pourriez-vous le blâmer?...

AUBERTIN.

Certainement, je le blâme... de ne pas s'adresser à ses amis... à moi, par exemple, qui ai été élevé chez son père, qui lui dois ma fortune... Il croit donc que je n'ai pas de cœur, que je suis un ingrat... c'est mal, c'est très-mal, et je lui en veux beaucoup.

FANNY.

Il ne doute pas de vous... mais il a de la fierté.

AUBERTIN.

Dis de l'orgueil... mais ce n'est pas sa faute... c'est la faute de sa naissance... Ah! il y aurait bien un moyen de l'enrichir...

FANNY.

Lequel?...

AUBERTIN.

Eh! mais... ce serait... de le marier à quelque vieille marquise, et justement j'en connais une...

FANNY, vivement.

Eh bien! mon père, il faut vous occuper de cela tout de suite, demain... aujourd'hui.

AUBERTIN.

Un moment, un moment... ne brusquons rien, car, s'il se doutait seulement du motif qui nous fait agir... Avec ces diables de gens-là, on ne sait jamais comment faire... J'aime les positions franches, et je n'entends rien à ces petits détours... ces finesses... c'est comme toi qui me fais damner en ne t'expliquant pas sur le compte de ton cousin... ce bon Fabien, que je serais si heureux d'appeler mon gendre, et qui, depuis qu'il est revenu, se meurt d'amour pour toi.

FANNY.

Depuis quinze jours... Oh! s'il ne meurt jamais que de cela!...

AUBERTIN.

S'il renonce à ses voyages pour ne plus s'occuper que de peinture, s'il devient sage, rangé, toi seule pourtant auras fait ce miracle.

FANNY.

Vous disiez l'autre jour que les femmes n'en faisaient plus, mon père : mais voici le petit garçon qui vient sans doute nous annoncer M. de la Meilleraie.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LOLO, puis DARCY.

LOLO, entrant, bas à Fanny.

Non, mademoiselle... c'est notre propriétaire. (Darcy paraît, Lolo s'éloigne.)

AUBERTIN.

Tiens!... M. Darcy!...

DARCY, saluant.

Monsieur Aubertin... Mademoiselle Fanny...

FANNY.

Monsieur... (A part.) Encore ce merveilleux ridicule...

DARCY.

De ma fenêtre, j'ai eu le bonheur de vous voir entrer dans mon hôtel, et...

AUBERTIN.

C'est vrai... nous sommes chez vous!

DARCY.

J'ai saisi avec empressement cette occasion de vous rendre mes devoirs.

AUBERTIN.

Vous êtes bien bon.

FANNY, à part.

C'est-à-dire bien ennuyeux...

DARCY.

Dieu! qu'il fait froid ici... A quoi pense donc le chevalier de ne pas faire de feu au milieu de l'hiver, au mois de janvier?

FANNY, à part.

Il ne comprend pas...

DARCY, à part.

J'ai bien envie de risquer ma demande... (Haut.) Monsieur Aubertin... depuis longtemps je voulais vous parler d'un désir... d'un projet... (Regardant tendrement Fanny.) que je brûle d'épancher dans votre sein... et, sachant l'absence de mon modeste... et honorable locataire...

AUBERTIN.

Oh! certes!... c'est bien l'homme le plus estimable que je connaisse.

DARCY.

Sans cela, est-ce que je consentirais à le garder chez moi... car enfin, il est de l'ancienne cour, et dans des temps comme ceux-ci... Je disais donc que je brûlais d'épancher...

AUBERTIN.

Est-ce que l'on craint encore quelque chose?...

DARCY.

On craint toujours... c'est plus prudent... Quand on voit tout ce qui se passe... comme moi, par exemple... en ma qualité d'employé... supérieur au ministère de la pol... ce beau ministère qui veille avec tant de sollicitude à l'ordre et à la tranquillité publique... Je disais donc que je brûlais...

AUBERTIN.

Mais enfin, tout est calme...

DARCY.

Tout est calme... oui, à la surface... mais il ne

faut pas s'y fier. La gloire du premier consul lui fait bien des ennemis... en France... à l'étranger; et depuis son retour d'Italie... Dieu! quelles victoires!... En quarante jours, mademoiselle, nous avons conquis l'Italie...

FANNY.

Vous y étiez, Monsieur?...

DARCY.

Oui, Mademoiselle!... j'y étais... de cœur... je suivais tous les mouvements de notre armée...

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Oui, je les suivais pas à pas,
J'assistais à toutes nos gloires,
Je marchais avec nos soldats,
J'étais à toutes nos victoires.
Que d'ennemis j'ai combattus!
Mon âme est encore alarmée
Des grands périls que j'ai courus...

AUBERTIN.

Sur les bulletins de l'armée.

FANNY, souriant.

C'est moins dangereux.

DARCY.

Ce qui ne m'a pas empêché d'être grièvement blessé...

AUBERTIN.

Comment!...

DARCY.

Oui, blessé... de voir que la malveillance ne s'arrêtait pas devant le génie... C'est inouï le mal que nous donne la sûreté du grand homme... les partis travaillent sourdement... Aussi l'œil de... du ministère est-il ouvert... jour et nuit, mais ça le fatigue bien!... Je disais donc que...

AUBERTIN.

Aurait-on découvert...

DARCY.

Chut!... on va découvrir!

AUBERTIN.

Vraiment!

DARCY.

Un complot... immense... de grands noms à la tête!... on les laisse faire... on surveille pour tâcher de saisir les fils... si je pouvais en attraper un... c'est cela qui me donnerait de l'avancement... et je tiens à avancer... précisément à cause du secret que je brûle d'épancher dans votre sein.

AUBERTIN.

Parlez, Monsieur.

DARCY.

Monsieur Aubertin, une place honorable, une fortune solide et indépendante, un amour pur et désintéressé, voilà ce que je viens mettre aux pieds de votre charmante fille, mademoiselle Fanny.

FANNY, vivement, bas à Aubertin.

Mon père!

AUBERTIN, à Darcy.

Monsieur... certainement... ce serait beaucoup d'honneur pour nous... mais vous vous y prenez un peu tard... la main de ma fille... est promise à son cousin.

DARCY.

Est-il possible!... (A part.) Mes renseignements étaient exacts... heureusement, j'ai pris mes précautions.

AUBERTIN.

Croyez, monsieur, que je suis désolé...

DARCY.

Oh! je ne perds pas encore toute espérance... (A part.) Demain, mon rival sera en lieu de sûreté... (Haut.) Vous savez... quelquefois les choses qui paraissent les plus certaines... tant qu'un mariage n'est pas fait... il peut se rompre... et alors... je vous demanderai la préférence...

AUBERTIN.

Monsieur...

DARCY.

Car il serait cruel de n'avoir gagné à l'empressement de ma démarche... qu'un rhume de cerveau... (Il tousse.) Un affreux coryza! vous-même vous devez être glacé!

AUBERTIN.

Hum! hum! je n'ai pas très-chaud.

DARCY, vivement.

La température est toujours à dix-huit degrés dans ma galerie de tableaux, et si vous vouliez me faire l'honneur de la visiter...

AUBERTIN.

Ma foi!... très-volontiers...

FANNY.

Mais, mon père, M. de la Meilleraie va rentrer sans doute.

DARCY.

Oh! soyez sans inquiétude, Mademoiselle... (A Lolo qui reparaît.) Petit, tu diras au chevalier que M. Aubertin et son aimable demoiselle sont chez moi, et qu'il me fera plaisir de venir les y retrouver...

AUBERTIN, à Lolo.

Non, j'ai à lui parler... qu'il ne se dérange pas, nous remonterons.

LOLO.

Bien, monsieur...

DARCY, à Aubertin.

Comme il vous plaira. (Offrant la main à Fanny.) Mademoiselle... (Ils sortent par le fond.

SCÈNE IV.

LOLO, seul.

LOLO, après les avoir reconduits en leur faisant des politesses, revenant en sautant.

Les voilà partis; j'ai bien joué dans la cour, maintenant je vais travailler, écrire une belle page. M. le chevalier m'a recommandé de bien m'appliquer... (Allant vers la table.) Voyons mon

exemple... (Prenant une feuille.) Tiens, cette fois mon bon ami a pris du petit papier, du papier à lettre. (Redescendant sur le devant de la scène.) Si je commençais par lire?... Quand je copie un livre, ça va tout seul, mais pour l'écriture... j'ai encore besoin d'étudier... (Lisant.) « Mon cher enfant... » (Parlé.) Ah!... on dirait que c'est à moi qu'il s'adresse! (Lisant.) « Mon Arthur bien-aimé... » (Parlé.) Non, ce n'est pas à moi... Arthur!... M. le chevalier prononce souvent ce nom-là... (Continuant.) « Votre mère, en mourant... m'a confié le soin de votre bonheur et de votre avenir. Eh bien! il ne faut pas encore songer à me rejoindre... vous ne pourriez rentrer... en France... sans courir les plus grands dangers. Le dévouement d'un fils... qui n'a pas hésité à passer en Angleterre pour aller recevoir le dernier soupir de sa mère... a été considéré... comme une trahison... envers la patrie. » (Parlé.) Est-ce possible ça? (Lisant.) « Et vous avez été porté sur la liste... des émigrés. » (Parlé.) Qu'est-ce que c'est donc... des émigrés?... Ah! oui, je me souviens, les amis de mon bon ami. (Lisant.) « Toutes mes démarches pour faire... rayer votre nom de... la liste fatale... ont été inutiles... mais je ne perds pas courage... un personnage... influent m'a promis de vous faire rendre bientôt... justice. » (Parlé.) Dame! c'est juste, puisqu'il n'a pas émigré. (Lisant.) « Ainsi donc, encore un peu de patience, mon cher Arthur, cette charmante Fanny que vous avez aimée... dès que vous l'avez vue... que, pendant près d'un an, vous avez suivie partout sans oser seulement lui adresser une parole... » (Parlé.) Tiens... pourquoi donc?... (Lisant.) « Soyez tranquille... je vous la conserverai, grâce à une idée qui m'est venue... » (Parlé.) Ah! voyons l'idée. (Lisant.) « Le pauvre exilé, dont elle ne connaît pas même le nom, est sans cesse présent à sa pensée; car chaque jour, je glisse adroitement dans sa corbeille... » (Parlé.) Tiens, il n'y a pas la fin de l'histoire!... Je la demanderai à mon bon ami. Mettons-nous vite à copier. (Il va s'asseoir devant la table et commence à écrire.) Comme il fait sombre!... je crois que le temps va se gâter.

SCÈNE V.

LOLO, écrivant; LA MEILLERAIE.

LA MEILLERAIE, entrant.

Ouf!... je suis tout essoufflé!...

LOLO, se retournant.

Ah! vous voilà, monsieur le chevalier...

LA MEILLERAIE.

Oui, mon enfant, et je te retrouve au travail, c'est très-bien.

LOLO, écrivant toujours.

Est-ce qu'il pleut?...

LA MEILLERAIE.

Oui, oui, ça commence à tomber, et j'ai couru pour éviter d'être mouillé. Ce qui eût été fort désagréable... pas pour moi, mais pour mon chapeau... (L'essuyant avec sa manche.) Ça les amollit, ça les déforme... et l'on a tout de suite l'air d'avoir un vieux chapeau.

LOLO, à part.

Surtout lorsqu'il est vieux.

LA MEILLERAIE, le plaçant dans un étui de papier.

Mais grâce au ciel... et à mes jambes, il n'a presque rien.

LOLO.

Quand je vous dis que vous devriez avoir un parapluie!...

LA MEILLERAIE.

Bah! bah! c'est bon pour les dames... (A part.) Et pour ceux qui ont le moyen d'en acheter... (S'asseyant.) Ah! j'avais besoin de me reposer.

LOLO.

Vous êtes fatigué.

LA MEILLERAIE.

Oui, je viens d'un peu loin... (A lui-même.) Toujours pour faire mes petites provisions, parce que dans son quartier... ça fait jaser, tandis que comme ça... un jour d'un côté... un jour de l'autre... personne ne vous remarque... Pourvu que je n'aie rien oublié... (Cherchant dans ses poches.) D'abord... une livre de bougies économiques... c'est cher! très-cher! mais j'en brûle si peu... des allumettes, du savon, un quart de sucre... ceci regarde mon ami Lolo... une pomme... une pomme monstre! (Allant la poser sur la cheminée, et jetant un regard sur le travail de l'enfant.) Ah! ah! une page magnifique, à ce qu'il paraît.

LOLO.

Ça va être achevé.

LA MEILLERAIE, à lui-même.

Comme il s'applique!... je l'aime ce petit... il est si gai! si espiègle!... sa vue me fait du bien.

AIR : *Muse des bois.*

Au pauvre enfant resté seul sur la terre
J'ai fait, hélas! partager mon destin.
Lorsqu'il était sans asile et sans mère,
Pouvais-je donc repousser l'orphelin?
Du peu de bien que ma main sut lui faire,
Le cher petit me paie avec son cœur,
Et chaque jour il fait à ma misère
La charité... de sa joyeuse humeur.

Je ne suis pas très-riche, oh! non... mais bah! jusqu'à présent, je m'en suis fort bien tiré. En attendant, toutes mes courses du matin m'ont creusé l'estomac; aussi, j'ai fait un extraordinaire... pour mon déjeuner... le petit pain de gruau!... c'est de la gourmandise, mais ce luxe m'est permis... quand on est aussi bien dans ses affaires... C'est après-demain que je touche les fermages de ma terre du Berry... cent douze livres douze sous pour un trimestre, et je suis en argent comptant : je possède une pièce de vingt-quatre sous... (La tirant de sa poche.) que, d'ici-là, je puis prodiguer... Il y a de quoi faire des excès... D'abord, je dîne en ville aujourd'hui... voyons si

toutes mes affaires sont bien en état... (Ouvrant le tiroir de la commode, il y prend une cravate.) Ma cravate!... elle est d'un blanc superbe... je fais des progrès... (L'examinant.) Blanchie et repassée par un capitaine des dragons de la reine!... (Il la pose soigneusement sur une chaise.) Mes souliers de cérémonie maintenant.. Ah! mon Dieu! moi qui ne les ai pas nettoyés ce matin... Eh bien! où sont-ils donc?... C'est ce petit démon qui les aura dérangés... Lolo!...

LOLO, levant la tête.

Monsieur le chevalier?...

LA MEILLERAIE.

Tu as touché à mes souliers, petit coquin!...

LOLO, d'un ton résolu.

Moi?... je ne les ai seulement pas vus.

LA MEILLERAIE.

Ils étaient là quand je suis sorti.

LOLO, qui fait semblant de chercher.

C'est drôle tout de même!... ils n'ont pas pu marcher tout seuls cependant... Eh! mais, regardez donc!... ils nous crèvent les yeux...

LA MEILLERAIE, les prenant.

C'est vrai... Qu'est-ce que c'est que ça?... propres!... brillants comme des escarboucles!... il m'avait semblé... je suis bien sûr... Lolo, venez çà, petit hypocrite!... c'est vous qui avez ciré mes souliers!...

LOLO.

Moi!... Ah! bien, par exemple!... pas plus tard qu'hier, vous me disiez que je ne saurais jamais comment m'y prendre.

LA MEILLERAIE, les mettant.

C'est encore vrai... il ne saurait pas... Décidément, je deviens d'une distraction... Presque tous les jours, je me fais des surprises à moi-même.

LOLO, à part.

Oui, oui, maintenant, ce sera tous les jours.

LA MEILLERAIE.

Qu'est-ce que tu dis?

LOLO.

Rien, Monsieur le chevalier... J'ai fini ma page... voulez-vous jouer à la toupie?...

LA MEILLERAIE.

La toupie... aujourd'hui je n'ai pas le temps... je suis pressé... Mon habit!... (Il le prend.) Il a encore une mine fort agréable... on ne lui donnerait, ma foi, pas son âge... Oh!... c'est que j'en ai un soin... je le dorlote... je le brosse moi-même... (Le brossant avec une brosse de soie.) ou plutôt, je le caresse avec une douceur... Hein?... qu'est-ce que je vois là... une tache!... Lolo, vite mon flacon d'eau de Cologne!...

LOLO.

Oui, Monsieur le chevalier. (Lolo le lui apporte.)

LA MEILLERAIE, le prenant.

C'est l'autre jour, chez Aubertin, ce gros homme qui découpait... Sois tranquille, mon pauvre ami, je ne te placerai plus à coté de ce maladroit... (Après avoir frotté légèrement.) Là... ça ne parait plus...

LOLO, regardant, après avoir pris le flacon.

Plus du tout. (La Meilleraie va pour mettre son habit sur la chaise, mais avant il regarde si elle est propre, et, par précaution, l'essuie avec un morceau de laine.)

LOLO, mettant le flacon sur la cheminée et apercevant la pomme.

Oh! la belle pomme!

LA MEILLERAIE.

Tu trouves?... Qu'est-ce que nous allons en faire?...

LOLO.

Dame!... je ne sais pas...

LA MEILLERAIE.

Si nous la donnions au petit garçon... qui a écrit cette page, hein?... qu'en dis-tu?...

LOLO.

A moi!... oh! que vous êtes bon!... Quoi!... une si belle pomme! pour une seule page?... Voulez-vous que je vous la lise tout couramment?... Oh! je l'ai bien étudiée avant de l'écrire, allez!

LA MEILLERAIE.

Voyons, voyons...

LOLO, lisant.

« Mon cher enfant, mon Arthur bien-aimé...

LA MEILLERAIE, l'interrompant vivement.

Hein?... qu'est-ce que tu lis là?

LOLO.

Ma page, donc...

LA MEILLERAIE, lui prenant la feuille des mains. A part.

La lettre que j'ai commencée ce matin! (A Lolo.) Où as-tu pris cela?...

LOLO.

Sur la table, où vous l'aviez mis comme à l'ordinaire.

LA MEILLERAIE, allant vivement regarder dans le tiroir de la table.

Maladroit!... j'ai serré l'exemple au lieu de la lettre.

LOLO.

Oh! c'est bien votre exemple! même que ça ne finit pas.

LA MEILLERAIE, à part.

Comme il faut prendre garde, bon Dieu!... Si un autre que cet enfant...

LOLO.

Il s'agit d'une corbeille dans laquelle on glisse... je ne sais pas quoi... Vous me conterez ça, n'est-ce pas?... mon bon ami...

LA MEILLERAIE.

Plus tard! plus tard!... Tu as faim, je parie...

LOLO.

Mais oui...

LA MEILLERAIE.

Alors, tu vas déjeuner. (Il lui donne la pomme.) Tiens, tu prendras là du pain. (Il indique la flûte qu'il a apportée.)

LOLO.

Et vous, mon bon ami?...

LA MEILLERAIE.

Oh! moi, tout à l'heure... j'achève ma toilette... (Il va prendre son gilet et l'examine.) Oh! oh!... un bouton qui déserte... Attends, attends, je vais te rappeler à l'ordre... (Il prend dans une petite boite une aiguille et du fil.) C'est qu'il faut se soigner, à mon âge, quand on va dans une maison... où il y a une jeune fille... elles ont de si bons yeux... (Cherchant à enfiler son aiguille.) Ce n'est pas comme moi... (Essayant encore.) Eh bien!... eh bien!... maudite aiguille! elle n'a donc pas de trou?...

LOLO, se levant.

Oh! que si, Monsieur le chevalier; donnez, vous allez voir. (Prenant l'aiguille et l'enfilant du premier coup.) Là, c'est fait! (Il se rasseoit et recommence à manger.)

LA MEILLERAIE.

Merci, Lolo... (Tout en recousant son bouton.) C'est que je l'aime tant, cette chère Fanny!... J'ai fondé sur elle de si douces espérances! Oui, oui, elle sera unie à mon Arthur, au fils de la seule femme que... j'aie jamais aimée... car, Dieu merci! j'ai su mettre en déroute tous les prétendants! (Posant son gilet.) Là, voilà mon bouton fixé à son poste... Après tout, ma ruse est bien innocente...

AIR *du Piége*.

Dans sa corbeille, chaque jour,
Mes mains glissent avec adresse
Des billets qui d'un vif amour
Lui peignent la touchante ivresse.
Je veux ainsi qu'à son bonheur,
Elle puisse songer d'avance.
Ce n'est pas là tromper son cœur!
Car j'écris ce qu'un autre pense...
Oui, j'écris ce qu'un autre pense.

Maintenant, je suis sûr que, placée sous le charme de cette correspondance, elle donnera au pauvre exilé le temps de revenir. Oui, oui, ils reviendront tous!... elle sera marquise!... marquise d'Escligny!... Elle aura équipage! je la présenterai à la cour!... partout!... En attendant, mettons le reste de ma fortune dans ma poche. (Il met la pièce de vingt-quatre sous dans son gilet.) Quand on sort, on ne sait pas ce qui peut arriver... je n'aime pas à être sans argent.

LOLO, qui a achevé de manger.

Mon bon ami, j'ai fini...

LA MEILLERAIE.

Bien, bien, ça me fait penser qu'il est temps aussi... Mettons d'abord mon couvert... (Après avoir mis la nappe et placé sur la table une carafe et un verre, tandis que Lolo joue dans un coin; s'asseyant, dépliant sa serviette et l'attachant à sa boutonnière.) Là... maintenant, Lolo, apporte-moi le reste du petit pain de gruau.

LOLO, stupefait.

Est-ce qu'il ne fallait pas tout manger?

LA MEILLERAIE.

Tout?... Si, si... au contraire...

LOLO.

Il était si bon!... mais vous, monsieur?...

LA MEILLERAIE.

Moi!... moi!... oh! j'ai autre chose... (Se versant un verre d'eau et l'avalant. A lui-même.) C'est bien fait! il n'y a pas de mal que je sois un peu puni!... Je ne déjeunerai pas... c'était de la gourmandise!... Il faut de l'économie... plus que jamais... quatre cent quarante-huit livres de rentes... pour deux personnes... moi et cet enfant... Quand on doit prendre là-dessus son loyer, son entretien, sa nourriture... et avoir une certaine tenue... il reste très-peu pour faire des folies. Là, ma toilette est terminée; tout cela est encore fort convenable... Je crois que je puis aller chez Aubertin.

LOLO.

Eh bien! mon bon ami, vous sortez?... mais vous ne pouvez pas...

LA MEILLERAIE.

Pourquoi donc?...

LOLO.

C'est que tout à l'heure il vous est venu des visites.

LA MEILLERAIE.

Des visites!

LOLO.

Oui, un monsieur et une dame... qui ont dit que vous les attendiez... qu'ils reviendraient.

LA MEILLERAIE, avec inquiétude.

Et tu ne sais pas leur nom?...

LOLO.

Oh! que si!... Il y a du tin... monsieur... monsieur... c'est ça... M. Aubertin.

LA MEILLERAIE.

Aubertin!... il est venu ici... dans cette misérable mansarde... avec sa fille! Et moi qui leur faisais l'éloge de mon appartement... je ne les attendrai pas, je rougirais trop à leurs yeux... oh! non, non...

LOLO, allant regarder.

Ils montent.

LA MEILLERAIE.

Dis que je n'y suis pas.

LOLO.

Les voici.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, FANNY, AUBERTIN.

AUBERTIN.

Enfin, nous vous trouvons! Ce cher La Meilleraie!... Savez-vous que vous êtes un heureux mortel, les dames viennent vous visiter.

LA MEILLERAIE.

Je suis vraiment confus... (A part.) Que doivent-ils penser, mon Dieu!... et pas un fauteuil seulement pour la faire asseoir!...

AUBERTIN.

Nous venons de voir la galerie de tableaux de M. Darcy... en attendant que vous fussiez rentré...

FANNY.

C'est lui qui nous a appris que vous étiez son locataire...

LA MEILLERAIE.

Oh! son locataire... par circonstance et provisoirement... Figurez-vous... c'est toute une histoire... Vous savez... moi, j'adore le changement... je suis capricieux, bizarre... et je menais une existence si monotone... qu'il m'a pris une envie terrible de voyager. Je pouvais aller visiter mes propriétés du Berry... qui sont certainement entourées de sites très-pittoresques... mais enfin, c'est toujours la même chose...

AIR :

Je connais chaque paysage
Des environs de mon château,
Et je veux me mettre en voyage,
Car moi, j'adore le nouveau.

AUBERTIN, bas, à Fanny.

Le pauvre homme, il bat la campagne.

LA MEILLERAIE.

Je veux voir les sites si beaux
De l'Italie ou de l'Espagne...

AUBERTIN, bas, à Fanny.

C'est le pays où sont tous ses châteaux.

LA MEILLERAIE.

Alors, vous comprenez, j'ai vendu mon mobilier, devant partir d'un moment à l'autre... j'ai loué provisoirement cette petite mansarde, pensant n'y rester que huit ou dix jours... et puis les retards sont arrivés, les empêchements de toute nature se sont multipliés, si bien que le provisoire dure depuis près de dix-huit mois... (A part.) Je crois que l'honneur est sauvé.

AUBERTIN, bas, à Fanny.

Proposez donc des secours à un pareil homme!...

FANNY, bas, à son père.

Eh bien!... il faut mentir aussi! dites-lui que c'est vous qu'il obligera.

AUBERTIN, de même.

Tu as raison... (Haut, à La Meilleraie.) Et pensez-vous rester encore longtemps à Paris?...

LA MEILLERAIE.

J'espère que non.

AUBERTIN.

Tant pis... car vous auriez pu m'être très-utile... j'aurais besoin d'un secrétaire pour ma correspondance allemande et espagnole, et j'avais pensé...

FANNY, vivement.

Monsieur sait l'allemand et l'espagnol?

LA MEILLERAIE.

Oh! mon Dieu!... qui est-ce qui ne sait pas deux ou trois langues aujourd'hui?...

AUBERTIN.

Eh! mais... il y a bien encore quelques personnes... moi, par exemple...

LA MEILLERAIE.

Je serai heureux de vous rendre ce service...

AUBERTIN.

Les appointements sont de cinq à six mille francs... je ne vous en parle pas.

LA MEILLERAIE.

Au contraire, parlons-en... ils courront, dès demain, pour le compte de celui dont j'occuperai momentanément la place...

AUBERTIN.

Toujours ce préjugé que le travail déshonore?...

LA MEILLERAIE.

Moi! avoir une pareille idée!... Voilà comme on nous juge sans nous comprendre... Les aînés de nos familles ont les majorats, les grades supérieurs dans l'armée... les plus hautes dignités dans l'Église appartiennent aux cadets... Que reste-t-il aux autres classes de la société?... l'industrie et le travail!...

AIR : *J'en guette un petit.*

Nous avons, nous, et fortune et noblesse,
Chacun sa part, n'est-ce pas juste enfin?...
Du peuple aussi respectons la richesse,
C'est le travail, qui seul gagne son pain...
C'est là son droit... chacun son privilége,
Ma part est prise, et je dois m'arrêter;
J'eus la plus belle, et je ne puis porter
Sur l'autre une main sacrilége.

Allons, mon cher Aubertin, qu'il n'en soit plus question...

AUBERTIN.

Soit!... d'ailleurs, je suis venu pour un tout autre motif; d'abord, ce n'est plus un dîner que je donne pour ma fête... c'est une petite soirée.

LA MEILLERAIE.

Ah! ah!... Ainsi au lieu de... nous danserons... Comme ça se trouve!... moi, qui justement, ce matin, ai fait un déjeuner... dînatoire!...

AUBERTIN.

Oui, et puis j'ai besoin de vos conseils...

LA MEILLERAIE.

Parlez, mon cher Aubertin, parlez, je suis entièrement à vos ordres.

AUBERTIN.

M'y voici... je songe à marier ma fille.

LA MEILLERAIE, atterré.

Ah! vous songez... (A part.) Juste ce que je craignais... Pourvu que mes lettres...

AUBERTIN.

Et vous comprenez... c'est une chose si grave!... si importante!...

LA MEILLERAIE.

Sans doute... il ne faut rien précipiter... on ne saurait trop réfléchir avant de...

FANNY, vivement.

Oui, oui, il faut bien réfléchir...

AUBERTIN, à La Meilleraie.

D'abord, je lui ai proposé d'épouser un négociant de mes amis, très riche... et très-vieux.

LA MEILLERAIE.

Eh bien?...

AUBERTIN.

Eh bien! ma proposition l'a beaucoup fait rire...

LA MEILLERAIE.

Ah! elle a ri...

AUBERTIN.

Alors, je lui ai présenté un charmant jeune homme, son cousin, mon neveu... elle n'a plus ri; mais elle n'a pas répondu... Évidemment, elle y mettait de la mauvaise volonté, car on a toujours quelque chose à répondre... une raison à donner...

FANNY, à part.

Certainement, j'en ai une... ces lettres que je reçois...

AUBERTIN.

Lorsqu'hier... à force d'insister... j'ai enfin obtenu quelque chose.

LA MEILLERAIE, avec inquiétude.

Elle a parlé?...

AUBERTIN.

Elle a beaucoup parlé.

LA MEILLERAIE.

Et qu'a-t-elle dit?...

AUBERTIN.

« Il est quelqu'un dont j'aime les pensées nobles « et élevées. » Eh bien! où est-il?... en Prusse?... en Chine?... Je vais prendre ma place à la diligence, et, dans huit jours, je l'amène à tes pieds... « Je ne sais pas où il est, mon père. » Comment le nommes-tu?... « Je ne sais pas son nom, mon « père... » Ah! pour le coup, c'est trop fort!...

LA MEILLERAIE, à part.

Plus de doute, ce sont mes lettres. Chère enfant!... je t'ai sauvée!...

AUBERTIN, continuant.

Est-ce qu'on peut aimer les gens dont on ne sait pas le nom?...

LA MEILLERAIE.

Hé! hé! quelquefois.

FANNY.

Puisque c'est la vérité.

AUBERTIN, vivement.

La vérité!... ta vérité n'a pas le sens commun, et tu mériterais...

FANNY.

Là, voilà comme vous êtes; si je me tais, vous vous fâchez, et si je parle... vous vous fâchez encore! Je ne sais vraiment plus comment faire?... (Tout en parlant, elle s'est approchée d'une table et s'est mise à feuilleter un livre.)

AUBERTIN, l'examinant.

La voilà qui boude à présent!... (S'emportant de nouveau.) C'est qu'aussi il faudrait avoir une patience...

LA MEILLERAIE.

Allons, allons, calmez-vous, mon cher Aubertin. (A mi-voix.) Il ne faut pas ainsi brusquer les jeunes filles... Laissez-moi faire... je m'en vais lui parler à cette chère petite. Nous nous entendons fort bien ensemble, et je serais bien étonné si je ne parvenais pas...

AUBERTIN.

Ah! vous me rendriez bien heureux! Et c'est justement là le service que je venais vous demander... ça vous sera peut-être plus facile à vous qui vous êtes fait son compagnon, son instituteur, son ami... parlez-lui, parlez-lui... je vais vous laisser seul avec elle. (Il va prendre sa canne et son chapeau.)

FANNY, pendant ce mouvement.

Ces vers écrits à la main!... mais c'est la même écriture que ces lettres...

AUBERTIN.

Fanny!

FANNY, fermant vivement le livre.

Mon père?

AUBERTIN, à sa fille.

J'ai une course à faire ici près... je ne t'emmène pas... je viendrai te reprendre dans une petite demi-heure... (Bas, à La Meilleraie.) C'est adroit, hein?...

AIR :

De ce mystère,
A vous son cœur
Pourra, j'espère,
Parler sans peur :
Vous seul, peut-être,
Ami discret,
Pourrez connaître
Un tel secret.

(La Meilleraie reconduit Aubertin jusqu'au fond, où il reste à causer avec lui.)

SCÈNE VII.

FANNY, LA MEILLERAIE.

FANNY, à elle-même, rouvrant le livre.

Oui, je ne me trompe pas... ce sont bien les mêmes caractères... Quoi!... ce serait lui!... M. de La Meilleraie!...

AIR : *Je sais arranger des rubans.*

Il m'aime, et, pour le rendre heureux,
Je n'aurais qu'un seul mot à dire!
Pourtant... je formais d'autres vœux...
J'avais rêvé... le rêve expire.
Allons, il n'y faut plus songer;
Mais pour mon cœur luit une autre espérance;
N'est-il pas doux de protéger
Celui qui soigna mon enfance?
C'est à mon tour de protéger
Le vieil ami de mon enfance.

Le laisser pauvre?... oh!... non... non... mon père l'a dit... un mariage seul... et alors... Je vaux toujours bien pour lui une vieille marquise.

LA MEILLERAIE, à part, revenant.

Oh! maintenant le but que je me proposais est atteint... je puis l'interroger sans crainte. (S'approchant de Fanny.) Ma chère enfant... votre père m'a chargé d'une mission bien délicate...

FANNY.

Ah!

LA MEILLERAIE.

Il vous suppose en moi une confiance... il a tort peut-être...

FANNY.

Tort! vous! à qui je dois tant! vous, mon meilleur ami!...

LA MEILLERAIE.

Ainsi, vous me promettez de vous expliquer avec une entière franchise, de ne rien me cacher?

FANNY.

Il s'agit donc de quelque chose de bien intéressant?

LA MEILLERAIE.

Oh! oui... il s'agit de vous, de votre avenir... M. Aubertin craint de ne pas vous avoir comprise... Il est bien des petites choses qu'on n'avoue pas à un père, je le sais; mais à un ami, à un ami discret...

FANNY, souriant.

C'est-à-dire qu'il faut que je vous fasse des confidences...

LA MEILLERAIE.

Je vous le demande, au nom de toute mon amitié, de tout mon dévouement pour vous... Voyons... le mari qu'on vous destine... l'aimez-vous?..

FANNY.

Mon cousin Fabien?... (Faisant un signe de tête négatif.) Je ne crois pas...

LA MEILLERAIE.

C'est bien! c'est très-bien!

FANNY.

De ne pas l'aimer?...

LA MEILLERAIE.

De me parler franchement... Et pour quel motif ne l'aimez-vous pas?...

FANNY, l'examinant.

C'est que... depuis un mois, je reçois, sans que je sache comment... des lettres bien tendres et bien respectueuses... où l'on me parle d'amour...

LA MEILLERAIE, à part, se frottant les mains.

Nous y voilà! (Haut.) Et ces lettres ont fait impression sur votre cœur?... Voyons... parlez-moi avec confiance...

FANNY.

AIR : *En vérité, je vous le dis.*

C'est un secret... oh! mais à vous
Je puis bien dévoiler mon âme,
Oui... je suis sensible à sa flamme,
En convenir me semble doux...
Mais ce que son amour m'inspire,
Non jamais il ne le saura.
A vous seul je veux bien le dire,
Gardez-moi bien ce secret-là...

LA MEILLERAIE, à part, avec joie.

Qu'elle est gentille!

FANNY, à part.

Il me semble que ça doit l'encourager...

LA MEILLERAIE.

Fanny! chère Fanny!... ce que vous me confiez là... me fait un plaisir... oui... plus grand même... (A part.) C'est que j'ai parfaitement réussi!... c'est charmant!... c'est...

FANNY, à part.

Qu'est-ce qu'il se dit donc à lui-même?...

LA MEILLERAIE.

Ainsi, ces lettres vous ont touchée, émue?... certainement, quand on écrit... des choses semblables... à vous surtout... on doit les avoir dans le cœur... Cet inconnu, j'en suis sûr, est noble, sensible, il a des qualités... Cependant, n'allons pas trop vite... est-il bien certain qu'il vous plaira?... Les jeunes filles sont un peu romanesques... vous le rêvez peut-être avec des yeux bleus?... et s'il les avait noirs?... Vous vous le figurez, je suppose, de petite taille?... et s'il était grand?... (A part.) Je crois que c'est une manière très-adroite de lui faire son portrait...

FANNY.

Eh bien! ça ne m'effraye pas du tout... seulement, il faut qu'il se montre... et bientôt, car, voyez-vous, maintenant, avec les idées qu'il m'a mises dans la tête... je refuserai... tous les partis qu'on m'offrira d'abord!... oh! j'y suis bien décidée : plutot que d'y renoncer... je resterai fille... vieille fille même!

LA MEILLERAIE, à part.

Que dit-elle?... Eh bien! j'aurais fait là un beau chef-d'œuvre!

FANNY.

S'il tarde, je croirai qu'il a voulu se jouer de mes sentiments... de mon inexpérience...

LA MEILLERAIE.

Une pareille supposition...

FANNY.

Quand on aime véritablement... on ne se cache pas... n'est-il pas vrai?... (A part.) Comment! il ne répond rien! (Haut.) Dans ces lettres, on me dit d'attendre... mais attendre... c'est souffrir...

LA MEILLERAIE, à lui-même.

Elle a raison.

FANNY.

Et six mois encore... c'est à en devenir folle... à en mourir de chagrin.

LA MEILLERAIE.

Mourir... vous?...

FANNY.

Oui, Monsieur!... (A part.) S'il ne parle pas, après cela...

LA MEILLERAIE, à part.

Qu'ai-je fait, mon Dieu! qu'ai-je fait! Et si je ne peux le faire rayer, si la guerre dure pendant dix ans... quinze ans encore?... nous serons gentils!...

FANNY, l'examinant.

C'est singulier, l'on dirait que je lui ai fait de la peine!...

LA MEILLERAIE, continuant.

Elle est pressée... au fait, c'est assez naturel... exigez donc qu'une jeune fille règle ses sentiments... sur les événements politiques!... J'ai fait une sottise... il faut la réparer... c'est pourtant bien dommage! Ah! mais il n'y a pas à hésiter. (Haut.) Fanny!... ma fille...

FANNY, à part.

Enfin! il va se trahir.

LA MEILLERAIE.

Votre correspondant invisible... m'avait d'abord intéressé, je l'avoue... oui... il me semblait que peut-être un jour... Mais s'il est forcé de rester à Londres... à Édimbourg... à Vienne... ou à Coblentz...

FANNY, à part.

Qu'entends-je!... ce n'est donc pas lui? (Haut.) Et qui vous fait croire?...

LA MEILLERAIE.

Parbleu! ma chère enfant, il est aisé de comprendre que ce n'est pas un habitant de Paris... tel qu'on nous le fait aujourd'hui, si froid, si positif... qui s'est amusé à vous écrire... non, non... c'est un cœur chaud, une âme généreuse... Mais... il faut l'oublier bien vite; et bien plus, céder aux vœux de votre père... épouser ce neveu qu'il aime tant, et qui sans doute le mérite.

FANNY, à elle-même.

Décidément, je m'étais trompée... (Haut.) Je n'aurai jamais le courage...

LA MEILLERAIE.

Si, si, mon enfant, vous l'aurez. Et puis c'est un artiste, je crois, un peintre... il y en a de fort distingués... Charles-Quint a bien ramassé le pinceau du Titien!... Oui, oui, vous l'aimerez, vous serez raisonnable, et pour commencer... vous me rendrez... c'est-à-dire, vous me remettrez ces lettres... qui ont fait tout le mal... Oh! vous m'accorderez cela, n'est-ce pas?... A moi... qui donnerais ma vie pour vous éviter un chagrin...

FANNY, avec un soupir.

Vous le voulez?... je vous le promets.

LA MEILLERAIE.

Oh! je vous remercie... je vous remercie... pour lui.

AIR : *De ma Céline.*

Sa faute est grave, elle est immense,
Vous lui sauvez un repentir...
Il a failli, par imprudence,
Compromettre votre avenir.

FANNY.

Mon ami, vous êtes sévère.

LA MEILLERAIE.

Maintenant que tout est fini,
Je vous adresse une prière...
En l'oubliant, pardonnez-lui.

FANNY.

Je lui pardonne... (A part.) Sans l'oublier.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, AUBERTIN.

AUBERTIN, à La Meilleraie qui a été au-devant de lui.

Eh bien!...

LA MEILLERAIE.

Tout est expliqué...

AUBERTIN.

Il n'y a plus de double sens, c'est bien clair?...

LA MEILLERAIE.

Parfaitement clair, on approuve votre choix...

AUBERTIN.

Elle vous a bien promis d'en être heureuse?...

LA MEILLERAIE.

Elle me l'a promis...

FANNY, bas à La Meilleraie.

C'est-à-dire...

LA MEILLERAIE.

Oh! oui, n'est-ce pas, car nous avons tous besoin de votre bonheur!...

AUBERTIN.

Certainement...

LA MEILLERAIE, avec attendrissement.

Moi surtout... (Se reprenant sur un mouvement de Fanny.) qui suis votre ami, votre meilleur ami.

AUBERTIN.

Elle n'en peut douter... (Il donne la main à La Meilleraie.)

FANNY, à part.

C'est étrange... cette émotion... ce trouble... Mais qui l'empêcherait de se déclarer?... Sa pauvreté peut-être...

AUBERTIN.

Ainsi, c'est bien convenu?... il n'y aura plus à s'en dédire... aujourd'hui même, ce soir, mon cher La Meilleraie, je vous présenterai mon gendre... (On entend du bruit au dehors.) Quel est ce bruit?...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, FABIEN.

FABIEN, entrant par la fenêtre qui donne sur les toits.

Pardon... Messieurs... pardon d'entrer ainsi, sans me faire annoncer...

LA MEILLERAIE.

Que signifie?...

FABIEN.

Mais quand vous saurez... (Regardant par la fenêtre.) Bravo! ils ont perdu mes traces... (Redescendant.) Mais quand vous saurez... (Il se trouve face à face avec Aubertin.) Tiens! mon oncle Aubertin!!! Où diable suis-je tombé?...

FANNY.

Mon cousin Fabien!

AUBERTIN.

Mon gendre!!!... (A La Meilleraie.) Je ne croyais pas vous le présenter sitôt... et de cette manière...

LA MEILLERAIE.

Ah! c'est là monsieur votre gendre?...

AUBERTIN, à Fabien.

Ah çà! mais... quel chemin as-tu donc pris?...

FABIEN, embarrassé.

Ah! oui, c'est vrai... ordinairement...

AUBERTIN.

C'est pour ça qu'on a inventé les portes.

FABIEN.

C'est une aventure!... voyez-vous...

LA MEILLERAIE.

Très-originale!... à ce qu'il paraît.

FABIEN.

Et singulièrement pittoresque!...

FANNY.

Voyons cette aventure...

FABIEN, embarrassé.

Sans doute, je vais vous la raconter... vous rirez bien... D'ailleurs... (Montrant La Meilleraie.) je dois une explication à Monsieur... Car enfin, on ne s'introduit pas ainsi... dans une maison... chez une personne à laquelle on est tout à fait inconnu...

LA MEILLERAIE.

Oh! le parent de mon ami Aubertin...

FABIEN.

D'abord, vous saurez, Monsieur, que je me nomme Fabien... Fabien Delaunay. Mon grand-père était un Delaunay de Rouen... c'est un nom très-connu... dans la soierie... (A part.) Ces détails-là vont me sauver les autres... (Haut.) La femme de M. Aubertin, que voici, était ma tante.

AUBERTIN.

Il n'y a pas de doute, puisque je suis ton oncle; mais tu ne nous dis pas...

FABIEN.

Quant à mon père, lui... il avait épousé... ma mère... une grande dame... une Blessac...

LA MEILLERAIE, vivement.

La sœur du comte de Blessac?...

FABIEN.

Elle-même.

LA MEILLERAIE.

Celle qui avait quitté la France après son mariage?...

FABIEN.

Pauvre mère, elle ne l'a jamais revue.

LA MEILLERAIE, ému, à lui-même.

Oh! mon Dieu! je te remercie, je pourrai donc...

FABIEN, à part.

Je suis à mille lieues de mon histoire...

SCÈNE X.

LES MÊMES, UN GARDE DU COMMERCE, puis DARCY.

FABIEN.

Ah! diable! la voilà qui rentre par la porte...

LE GARDE.

Il est ici!

LA MEILLERAIE, au garde du commerce.

Que demandez-vous?...

FABIEN, à part.

Aïe!... aïe!...

DARCY, à part.

Mon rival... très-bien...

LE GARDE.

Je suis porteur d'une lettre de change... (Montrant Fabien.) acceptée par Monsieur...

AUBERTIN.

Qu'est-ce que j'apprends-là!! mon gendre accepte des lettres de change!...

LE GARDE.

Il y a un jugement, prise de corps...

FABIEN, au garde.

Indiscret!...

AUBERTIN.

Il paraît que rien n'y manque.

LA MEILLERAIE.

Monsieur est chez moi... et vous ne pouvez...

LE GARDE.

Sans doute... mais je lui ferai sagement observer que chaque jour de retard augmente les frais...

FABIEN.

Il est charmant!... Si vous n'avez que des économies comme celle-là à me proposer...

AUBERTIN.

Ah! tu fais des dettes et, pour les payer, tu comptais sur la dot de ma fille!...

FABIEN.

Moi! fi! mon oncle...

AUBERTIN.

Toute alliance entre nous est rompue...

DARCY, à lui-même.

C'est ce que j'espérais...

FANNY, à part.

Oh! quel bonheur!

FABIEN.

Est-ce votre dernier mot?... alors, mes autres infortunes me sont indifférentes... Que la porte de Sainte-Pélagie me soit légère!... (Au garde.) Marchons...

FANNY.

Oh! mon père!...

FABIEN.

Pardon si je vous quitte... Pour ma part, moi, j'aurais voulu prolonger ma visite, mais je suis attendu.

ENSEMBLE.

TOUS.

De Sainte-Pélagie,
Par sa bonne humeur, sa gaîté,
Il fera, je parie,
Un séjour enchanté.

LA MEILLERAIE, au garde.

Que vous doit-il?... quelle est la somme?

FABIEN.

Dix mille francs...

LA MEILLERAIE.

Rien que cela,
Et pour cette misère-là...
Je le paierai...

AUBERTIN.

Mon Dieu, quel homme...

DARCY.

Ah! par exemple, de voir ça,
Je suis curieux...

LA MEILLERAIE, qui a été ouvrir un tiroir de sa commode, revenant.

Les voilà!

ENSEMBLE.

Quelle aventure unique,
Et pourquoi donc cette bonté?
Envers lui, rien n'explique
Sa générosité.

AUBERTIN et FANNY.

Il est donc riche?...

FABIEN.

A ma reconnaissance,
Monsieur, croyez toujours.

LA MEILLERAIE.

C'est bien!...

DARCY, à part.

A comprendre, moi, je commence.

AUBERTIN.

Ma foi, moi, je n'y comprends rien.

DARCY, à part.

Ah! bravo, morbleu, tout va bien...
Du complot qui se trame
Je tiens donc le fil inconnu!
L'innocent, corps et âme,
Au vieux traître est vendu.

ENSEMBLE.

Quelle aventure unique,
Et pourquoi donc cette bonté?
Envers lui, rien n'explique
Sa générosité.

ACTE DEUXIÈME.

Chez Aubertin. — Riche salon préparé pour un bal.

SCÈNE I.

AUBERTIN, DARCY.

AUBERTIN, entrant en causant avec Darcy.

Comment! vous penseriez...

DARCY.

Je ne pense pas, je suis sûr.

AUBERTIN.

Ainsi, selon vous, ces dix mille livres si généreusement données....

DARCY.

Est-il logé comme un homme qui peut se permettre ces petites générosités-là?...

AUBERTIN.

Non, sans doute; mais...

DARCY.

Et vous ne voyez pas ce qu'il y a là-dessous?...

AUBERTIN.

Pas le moins du monde.

DARCY.

Il y a une vaste conspiration.

AUBERTIN.

Une conspiration!

DARCY.

C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire. La Meilleraie appartient à la vieille noblesse... il n'a pas émigré... il dispose de sommes considérables et demeure dans une mansarde...

AUBERTIN.

Eh bien?...

DARCY.

Eh bien! il travaille sourdement à la rentrée des princes déchus... et sa prodigalité envers Fabien...

AUBERTIN.

Ne prouve que son bon cœur.

DARCY.

Laissez donc!... que diable! je suis généreux, moi... je suis même grand, je fais fort bien les choses... je connais Fabien depuis longtemps... j'ai de l'amitié pour lui... c'est un artiste de talent... je le regarde comme mon propre frère... il viendrait me demander seulement cinq cents livres... je ne lui donnerais rien du tout. On ne lâche pas son argent comme ça... oh! que non pas... on achète quelque chose avec... et le chevalier a acheté Fabien pour l'entraîner dans quelque affreuse machination.

AUBERTIN.

Je connais La Meilleraie, c'est impossible.

DARCY.

Impossible! impossible! en attendant, comme je lui loue un appartement dans ma maison, et que je ne veux pas qu'il en fasse le foyer de la conspiration... dès demain, je lui donne congé.

AUBERTIN.

Et moi... j'ai justement un appartement libre... dès demain, je le prie de l'accepter.

DARCY.

Ah! que c'est bien!... je vous reconnais là... ah! que c'est donc bien!... C'est-à-dire... ce serait bien... si ce n'était pas une folie. Risquer de se faire arrêter, juger et fusiller! que diable! on ne

peut pas exiger ces choses-là, même de son meilleur ami.

AUBERTIN.

Que parlez-vous d'arrestation, de jugement...

DARCY.

Eh! mon Dieu! ça peut arriver... (A part.) D'autant mieux que j'ai déjà fait mon rapport au ministre.

AUBERTIN.

Allez, vous êtes fou, mon cher Darcy; mais le bal réclame notre présence, rentrons dans les salons. (Ils sortent par le fond.)

SCÈNE II.

LA MEILLERAIE, seul, entrant mystérieusement par une petite porte à gauche.

Enfin, me voilà arrivé!... et aussi propre que si j'avais équipage... Que dis-je... beaucoup plus propre... c'est vrai, en descendant de voiture, on se salit au marchepied... et du marchepied au vestibule, si court que soit le chemin, il faut encore mettre pied à terre; tandis que, par mon procédé aussi facile qu'ingénieux, je suis venu pédestrement sans que ma chaussure, celle-ci... ait même touché le sol... Je ne prétends pas pour cela être un sylphe... Oh! non... je n'ai été transporté par aucun nuage, bien certainement; mais grâce à Lolo qui est d'une complaisance... il m'a accompagné jusqu'ici avec mes souliers de bal dans sa poche... et arrivés tous deux au bas de l'escalier... dans un endroit bien sombre...

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

Me cachant dans une encoignure,
L'œil attentif, l'oreille au guet,
Je quitte ma lourde voiture
(Montrant ses escarpins.)
Pour un phaéton plus coquet.
Et puis le pauvre enfant bien vite,
Dès que je suis hors d'embarras,
Seul, à pied, regagne son gîte...
Mon équipage sous le bras.

Voyons si rien ne manque à ma toilette... (Il tire de sa poche une petite brosse-miroir.) Très-bien... la cravate est irréprochable... Que vois-je!... une petite mouche!... heureusement... c'est sec... (Il passe la brosse sur son pantalon.) Maintenant, je puis me présenter... Ah! mais j'y pense... qu'est-ce que je vais faire de mon chapeau?... Au milieu de la foule des danseurs, Dieu sait comme il serait arrangé!... on a beau manœuvrer habilement, un malheur est sitôt arrivé? et mes moyens ne me permettent pas... J'ai envie de le mettre dans un petit coin.

UN DOMESTIQUE, passant et voyant la Meilleraie son chapeau à la main.

Si monsieur veut se débarrasser de son chapeau... je vais le porter tout de suite au vestiaire.

LA MEILLERAIE.

Non, non, merci... c'est inutile... je préfère le garder... Encore un impôt!... une pièce de douze sous!... je connais ça!... Il est parti!... bon! voilà mon affaire... là, sous ce petit meuble... (Plaçant son chapeau.) Il sera parfaitement. (Un autre domestique traverse le salon et apercevant le chapeau, s'en empare. — La Meilleraie, se retournant. Eh bien! où est-il donc!... ah! mon Dieu! (Courant après le domestique.) Jean! Jean!... pardon, mon ami... Veuillez me rendre mon chapeau... je me retirerai probablement de bonne heure, et alors... (Après que le domestique s'est éloigné.) Décidément, il paraît qu'il faut que je le garde... à ses risques et périls... quand il ne s'agirait pas de payer... on sait souvent ce qu'il en coûte!... Dernièrement encore, dans une soirée, une pauvre victime vient au vestiaire... impossible de mettre la main sur son chapeau... — Le chapeau de monsieur était peut-être neuf, lui dit le domestique? — Sans doute... après?... — Et quelle heure est-il, je vous prie? — Onze heures. — Oh! monsieur, je ne m'étonne plus... les chapeaux neufs ont tous l'habitude de partir avant dix heures... il n'y a que les vieux qui passent la nuit.

SCÈNE III.

LA MEILLERAIE, AUBERTIN, FANNY, DARCY, puis quelques invités qui se placent à une table de boston.

AUBERTIN, allant au devant de la Meilleraie.

Vous voilà donc enfin!...

FANNY.

C'est mal de venir si tard, vous savez bien qu'on ne peut s'amuser sans vous.

LA MEILLERAIE, la baisant au front.

Flatteuse!... ne dirait-on pas que c'est moi qui suis l'âme du bal... Ah! autrefois à la bonne heure... mais aujourd'hui, je peux bien dire comme la chanson de ce bon M. Grétry... La danse n'est pas... Le premier vers s'entend, car si j'allais jusqu'au second, je mentirais... vu que je n'ai pas l'honneur de connaître la fille à Nicolas. (Ici, chacun l'entoure et vient le saluer avec respect.—Faisant une pirouette et s'adressant à Aubertin.) Eh bien! mon cher Aubertin, est-ce qu'on ne danse plus?...

AUBERTIN.

Oh! l'on va recommencer.

LA MEILLERAIE.

Ah! ah! les parties de boston sont déjà en train, à ce qu'il paraît... (Il s'approche d'une table.)

UN JOUEUR.

Je demande en trèfle!

UN AUTRE JOUEUR.

Je demande petite misère en cœur.

LA MEILLERAIE.

Petite misère! vous n'y pensez pas, mon bon ami; avec ce jeu-là, vous demanderiez la grande

misère en cœur et sans écart, que je parierais bien encore pour vous.

UN JEUNE HOMME.

Je tiens contre! vingt-quatre livres...

LA MEILLERAIE, portant vivement la main gauche à son gousset et la retirant aussitôt.

Quand je dis que je parierais... c'est une façon de parler... je ne parie jamais depuis le jour où je gagnai ainsi une somme de cinq cents louis à un gentilhomme dont c'était la dernière ressource.

LE JEUNE HOMME.

Six livres seulement, monsieur le chevalier...

LA MEILLERAIE.

Un petit écu, là, vrai, je ne le pourrais pas... ce serait manquer à ma parole... d'ailleurs, sitôt que j'entends l'orchestre... je ne tiens plus en place... il faut que j'aille voir danser... (Il s'esquive.)

FANNY, à elle-même.

Ce calme... cette gaîté... oh! ce que M. Darcy suppose est impossible... cependant, s'il ne se trompait pas.... si M. de la Meilleraie... Oh! il faut que je lui parle.

LA MEILLERAIE, s'approchant de Fanny.

Ma chère enfant, m'avez-vous tenu parole?... avez-vous oublié cet être mystérieux?....

FANNY, vivement.

Oh! non, monsieur...

LA MEILLERAIE.

Quoi! malgré vos promesses!...

FANNY.

Écoutez donc, il est des pensées... des espérances auxquelles on a bien de la peine à renoncer tout de suite...

LA MEILLERAIE, à lui-même.

C'est qu'elle a parfaitement raison... on fait naître une idée... on l'entretient pendant longtemps... et puis l'on vient vous dire qu'il n'y faut plus songer... c'est bel et bon; mais il faut le temps.

FANNY.

Cependant... il y aurait peut-être une chose qui m'aiderait beaucoup... une chose qui dépend de vous.

LA MEILLERAIE.

Ah! parlez!

FANNY.

C'est que je ne sais comment vous dire cela... je crains... vous-même, monsieur le chevalier, n'avez-vous pas nourri quelquefois des espérances... bien chimériques? et ne vous êtes-vous pas exposé à... des dangers?...

LA MEILLERAIE.

Je ne vous comprends pas...

FANNY.

Si, en échange de la promesse que vous avez exigée de moi... je vous demandais...

LA MEILLERAIE.

Achevez...

FANNY.

De ne rien tenter, de ne rien faire qui puisse exposer votre vie.

LA MEILLERAIE, étonné.

Exposer ma vie! à mon âge, mon enfant, on n'a plus guère de ces bonheurs-là... je ne suis pas un jeune fou... un petit étourdi... et à moins qu'il ne me tombe une tuile sur la tête...

FANNY.

Ah! monsieur le chevalier... vous plaisantez... pour me refuser...

LA MEILLERAIE.

Je ne refuse rien du tout...

FANNY, avec joie.

Vous me jurez donc de renoncer à vos projets?...

LA MEILLERAIE.

Certainement... je jure de renoncer... (A part.) Je ne sais pas à quoi, par exemple!... (Haut.) Soyez tranquille; mais vous allez me donner... ces lettres... que vous m'avez promises...

FANNY, embarrassée.

Vous les donner... sans doute... vous avez raison... et je ne demanderais pas mieux.., certainement... si... si... je ne les avais pas brûlées...

LA MEILLERAIE, avec une vive émotion.

Ah!... vous les avez brûlées!... c'est bien... c'est très-bien... (L'orchestre du bal se fait entendre, un cavalier vient offrir la main à Fanny.) Allez, allez, mon enfant. (Elle sort.)

SCÈNE IV.

LA MEILLERAIE, puis FABIEN.

LA MEILLERAIE.

Je ne m'attendais pas à cela, par exemple!... De mon temps, on n'aurait jamais obtenu un pareil sacrifice... comme les jeunes filles sont raisonnables à présent! mon Dieu!

FABIEN, entrant.

Que vois-je? mon protecteur! mon sauveur! mon libérateur! mon... c'est-à-dire... qu'il faudrait inventer des mots...

LA MEILLERAIE.

Vous ne me devez rien.

FABIEN.

Rien!... quand je vous dois dix mille francs... d'abord, et puis une rencontre... un bonheur... qui ne serait certes pas venu me chercher à Sainte-Pélagie... Figurez-vous... il y a un an, à Boulogne, il me prend envie de faire une promenade en mer... A peine ai-je fait trois lieues qu'un brick anglais s'empare de mon bateau pêcheur... et me voilà prisonnier... moi, pauvre artiste, jeté dans un village aux bords de la Tamise. Je n'y étais pas resté huit jours, qu'un jeune homme... un Français...

LA MEILLERAIE.

Un Français!...

FABIEN.

Oui, oui... que je soupçonne un peu marquis... un peu émigré... s'intéresse si bien à moi, qu'il me fait évader, sans que j'aie eu le temps de lui demander son nom.

LA MEILLERAIE.

Et il ne vous a chargé d'aucun souvenir... pour a France?

FABIEN.

Si... si... une lettre... perdue... égarée dans ma fuite.

LA MEILLERAIE.

Quel malheur! elle vous aurait peut-être aidé à obtenir des renseignements sur celui...

FABIEN.

Ah! maintenant, j'ai mieux que cela... ce matin en vous quittant, au détour de la rue... je me trouve face à face... je tombe dans les bras de mon libérateur.

LA MEILLERAIE.

Ce Français?...

FABIEN.

Lui-même.

LA MEILLERAIE.

Et cette fois... lui avez-vous demandé son nom?...

FABIEN.

Ah! oui, certes!

LA MEILLERAIE.

Eh bien?...

FABIEN.

Verneuil.

LA MEILLERAIE, tristement.

Verneuil!... (A part.) Ce n'est pas lui!

FABIEN.

Et je suis bien sûr de le revoir; car je lui ai offert la moitié de ma chambre, qu'il a paru ravi d'accepter.

AIR:

Dans mon modeste domicile,
Vous jugez s'il fut accueilli;
Si j'étais ravi d'être utile
A qui m'avait si bien servi!
C'est un frère, c'est un ami!
L'artiste a ce grand avantage
Qu'il est à même en vérité,
Plus que tout autre, à son sixième étage,
D'offrir le toit de l'hospitalité.
Oui, l'on est sûr d'être au sixième étage
Sous le vrai toit de l'hospitalité.

Et grâce à ces dix mille francs que vous m'avez prêtés, je serais aujourd'hui le plus heureux des hommes si mon mariage n'était pas à tous les diables.

LA MEILLERAIE.

Quoi! vraiment!...

FABIEN.

Ah! le papa Aubertin ne plaisante pas avec les lettres de change. Cette pauvre petite cousine, si indulgente, si bonne, si dévouée, d'honneur, ça me fait de la peine pour elle.

LA MEILLERAIE.

Vous êtes bien bon.

FABIEN.

Mais, morbleu! je trouverai un moyen...

LA MEILLERAIE, inquiet.

De renouer?...

FABIEN.

Non, de dénouer...

LA MEILLERAIE.

Comment?...

FABIEN.

S'il m'est refusé de faire le bonheur de ma cousine, je ne veux pas qu'un autre fasse son malheur.

LA MEILLERAIE.

Que dites-vous?... il y a donc un autre prétendant?... déjà?...

FABIEN.

Oui, déjà! ça se succède avec une rapidité...

LA MEILLERAIE.

Allons, bon! on se croit bien tranquille... pas du tout. Oh! ces négociants! comme ça mène les affaires!...

FABIEN.

Patience! patience! je les entends aussi, moi, les affaires. Les obstacles arriveront, et ce bel amoureux...

LA MEILLERAIE.

Vous le connaissez?...

FABIEN.

Lui?... je ne connais que ça... et vous aussi... c'est mon ennemi le plus intime... votre affreux propriétaire!

LA MEILLERAIE.

M. Darcy?...

FABIEN.

Lui-même, qui avait acheté une lettre de change pour se débarrasser de moi.

LA MEILLERAIE.

Est-ce possible!

FABIEN.

Oui, oui, il me faisait poursuivre sous un nom supposé... l'huissier me l'a dit.

LA MEILLERAIE.

Mais c'est affreux.

FABIEN.

C'est horrible! et un pareil homme épouserait...

LA MEILLERAIE.

C'est donc ce qu'on appelle un bon parti?... il est donc riche?...

FABIEN.

Lui!... allons donc! il l'a été... riche.

LA MEILLERAIE.

Ah! bah!...

FABIEN.

Mais aujourd'hui sa richesse, grâce au corps de ballet...

LA MEILLERAIE.

Ah! j'entends... a été balayée.

FABIEN.

C'est cela. En un mot, c'est un mauvais sujet, un don Juan manqué... et ça coûte beaucoup...

LA MEILLERAIE.

Quand on n'a pas la tournure de l'emploi...

FABIEN.

Il n'y a pas de fortune qui puisse suffire à un physique comme le sien.

LA MEILLERAIE.

C'est ruineux !

FABIEN.

Mais il singe encore l'homme à bonne fortune, et laisse tomber quelquefois, comme par mégarde, le portrait de sa dernière nymphe, afin qu'on dise en le ramassant : Ce coquin de Darcy, est-il heureux !

SCÈNE V.

LES MÊMES, DARCY.

DARCY, entrant sur ces derniers mots.

Hein !... on parle de moi !... le vieux conspirateur et son jeune séide... (Il écoute.)

LA MEILLERAIE.

Oh ! il faut absolument empêcher...

FABIEN.

Certainement, il le faut...

DARCY, à part.

Que veulent-ils empêcher ?...

LA MEILLERAIE.

La pauvre enfant en mourrait.

FABIEN.

Que dites-vous? elle m'aimerait à ce point !...

LA MEILLERAIE.

Eh ! qui vous parle de cela ! elle en est à cent lieues.

FABIEN.

Plaît-il?...

LA MEILLERAIE.

Elle aime... je sais bien qui... ou plutôt... je n'en sais rien du tout... ni elle non plus. Mais ce qu'elle déteste à coup sûr, c'est le mariage qu'on lui propose.

DARCY, à part.

Ah ! ah! non-seulement ils conspirent, mais ils veulent faire manquer mon mariage?...

FABIEN.

Mais quel moyen trouver pour que ce Darcy...

AIR :

Unissons-nous, formons une alliance
Contre la sienne.

LA MEILLERAIE.

Oui vraiment, et je veux,
Pour protéger, pour sauver l'innocence,
Qu'ici nous conspirions tous deux.

FABIEN.

Oui conspirons.

LA MEILLERAIE.

Il faut lui tendre
Quelque bon piége.

DARCY, au fond, à part.

Par bonheur
Avant peu, moi, je saurai t'apprendre
Comme on traite un conspirateur !
(Il disparaît.)

SCÈNE VI.

LA MEILLERAIE, FABIEN, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, entrant.

C'est un bouquet qu'un commissionnaire vient d'apporter pour M. Fabien.

FABIEN, le prenant.

Ah! c'est bien... merci.

LE DOMESTIQUE.

Le commissionnaire dit qu'il n'est pas payé.

FABIEN.

C'est vrai... étourdi que je suis... Attendez, mon ami... c'est-à-dire, attendez... je n'ai que des pièces de vingt-quatre livres... Mon cher La Meilleraie, faites-moi donc le plaisir de payer pour moi.

LA MEILLERAIE, avec inquiétude.

Payer...

FABIEN.

Oui... la commission...

LA MEILLERAIE, de même.

Ah ! vous désirez...

FABIEN.

Je n'ai pas un sou de monnaie.

LA MEILLERAIE, à part.

Il me manque bien autre chose... O ma pièce de vingt-quatre sous... et deux jours encore avant de toucher. (Au domestique.) Voilà, mon ami.

LE DOMESTIQUE.

Merci, monsieur le chevalier.

LA MEILLERAIE.

Un moment !... c'est... c'est douze sous à me rendre.

LE DOMESTIQUE.

Ah ! voilà, monsieur...

LA MEILLERAIE.

C'est bien, merci. (Le domestique sort.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, FANNY, AUBERTIN, DARCY. INVITÉS.

FANNY, entrant, suivie de tout le monde.

Me permettrez-vous, messieurs, de saisir l'intervalle d'une contredanse pour vous prier... Il s'agit d'une bonne œuvre. Un brave ouvrier blessé dangereusement dans un incendie pour sauver de pauvres enfants...

LA MEILLERAIE.

Je reconnais bien là le peuple de Paris. Toujours bon, généreux... plein d'entraînement... pour le mal quelquefois... pour le bien toujours... Ah! c'est en présence d'une pareille infortune qu'on doit se réjouir d'être riche, et remercier le sort qui vous appelle à jouer le rôle de la Providence.

FANNY, attendrie.

Hier... vous avez dû être bien heureux...

LA MEILLERAIE, embarrassé.

Moi !...

FANNY.

Aujourd'hui... aujourd'hui, il faut que ce soit à

mon tour; mais je ne suis pas égoïste, vous m'aiderez, messieurs... je vais quêter ici même, à l'instant, pour le pauvre blessé, et je commencerai par mon père.

AUBERTIN.

Tiens, tiens, mon enfant. (Il lui donne. Plusieurs personnes s'empressent de l'imiter.)

LA MEILLERAIE, à part.

Ciel! et moi qui suis plus pauvre encore peut-être que celui qu'il s'agit de secourir!...

FABIEN, donnant des pièces d'or.

Hier, on est venu à mon aide, il est tout simple qu'aujourd'hui...

DARCY, tirant de sa bourse une pièce de six francs, à part.

Diable! un prétendant! il n'y a pas à dire... il faut se montrer... (Il tire une seconde pièce et la donne à Fanny. Haut.) Je regrette que ma bourse ne soit pas mieux garnie.

FABIEN, à part.

Je crois qu'il regrette le contraire.

FANNY, s'approchant de la Meilleraie, avec émotion.

Oh! ne craignez pas que je vous oublie, monsieur.

LA MEILLERAIE, à part.

Et n'avoir que douze sous!... (Fanny tend la main, la Meilleraie prenant la petite pièce dans la poche de son gilet et la lui donnant.) Voilà, mademoiselle...

DARCY, placé derrière Fanny.

Douze sous!... pardon, mademoiselle, M. le chevalier se trompe sans doute... il aura cru vous donner une pièce d'or.

LA MEILLERAIE, avec dignité.

Non, monsieur, j'ai donné... ce que j'ai... voulu donner.

FANNY, stupéfaite, à part.

Est-il possible!... lui qui, à l'instant, paraissait si ému... si touché!

LA MEILLERAIE, à part.

Que doit-elle penser?...

FABIEN, à part.

Diable! il n'est pas généreux tous les jours... (Fanny continue sa quête vers le fond, suivie de tout le monde.)

LA MEILLERAIE, resté seul sur le devant.

O mon Dieu! vous qui voyez le fond des cœurs... vous voyez aussi le fond de ma bourse... et vous savez si je pouvais donner davantage!... Plus rien... et deux jours encore à attendre... Ciel!... et cet enfant... qui n'a personne au monde... Moi je puis supporter... mais lui!... il faudra donc qu'il meure de besoin. (En ce moment, un domestique traverse la scène, portant sur un plateau des tasses de thé et des petits pains. La Meilleraie s'arrête incertain, ses yeux suivent le valet, et quand il a disparu, se décidant tout à coup.) Oh! non, c'est impossible... (Il sort vivement.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, hors LA MEILLERAIE.

FANNY, redescendant, suivie de tout le monde.

Je vous remercie, messieurs, de votre générosité.

DARCY, cherchant.

Eh bien! où donc est M. de la Meilleraie? Sa pièce de douze sous mérite, certes, une mention particulière.

FABIEN.

Est-ce à cause de vos deux pièces de six livres que vous dites cela, mon cher Darcy?... Le chevalier a fait ses preuves.

DARCY, avec intention.

Ah! oui... hier, n'est-ce pas?... Monsieur Fabien est... payé pour le dire.

FABIEN, à part, après un mouvement.

Patience, c'est toi qui payeras tout cela... (Il disparaît dans le bal.)

AUBERTIN, à lui-même.

C'est vraiment bien extraordinaire... Oh! n'importe, je ne croirai jamais qu'un si honnête homme...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LA MEILLERAIE.

LA MEILLERAIE, entrant vivement.

Ah! mon cher Aubertin, partagez ma joie, mon bonheur!...

AUBERTIN.

Comment!

LA MEILLERAIE.

Ce soir... tout à l'heure... il viendra ici... il m'a fait prévenir.

AUBERTIN.

Mais de qui parlez-vous?...

LA MEILLERAIE.

Ah! c'est vrai... je ne vous ai pas dit encore... Eh bien! ce Verneuil... à qui Fabien a donné asile... c'est lui! lui!... en France!... et demain il pourra reprendre son nom... il aura été rayé de la liste!...

DARCY, à part.

Compte là-dessus.

AUBERTIN.

Si j'y comprends un mot.

LA MEILLERAIE.

Je vais donc l'embrasser!... Voilà pourtant deux ans que j'attends ce moment-là... et maintenant qu'il approche... il me semble qu'il n'arrivera jamais... que c'est un rêve, une illusion.

AUBERTIN.

Mais expliquez-moi donc?...

FANNY.

Comme vous êtes agité!...

LA MEILLERAIE.

Je crois bien... il n'arrive pas tous les jours non plus, un bonheur comme celui-là... à moi... (A Aubertin.) A vous... (A Fanny.) A nous tous... Aussi

ça me prend là... ça me fait mal... ça m'étouffe... Ah! que je suis heureux!...

AUBERTIN.

En vérité, il m'effraye...

LA MEILLERAIE.

Mais pardon, j'ai là un petit mot qu'on m'a remis pendant que Lolo m'apportait cette joie inespérée, et je ne l'ai pas lu encore... Vous permettez...

DARCY, à part.

Je sais ce que c'est...

LA MEILLERAIE, lisant.

« L'intérêt que toujours » Oui, c'est bien ça, « l'intérêt » C'est ridicule, j'ai des larmes qui m'empêchent de lire. « L'intérêt que toujours vous « m'avez inspiré. » Bonté divine! c'est de l'ami, du protecteur... est-ce que ce serait déjà signé?... Oh! que les hommes sont bons!... Il y a mis un zèle... une activité... « ... m'oblige à vous dire... » Quel ami dévoué! il n'a pas affaire à un ingrat... oh! non... (Il essuie une larme.) « ... à vous dire... qu'il « n'est pas prudent pour vous... de rester... en « France. » J'ai mal lu, il n'y a pas ça... c'est la joie... les larmes qui... tout ça me trouble la vue, me... « L'argent que vous semblez prodiguer fol- « lement a éveillé les soupçons. » Comment?... « Ne comptez plus sur la... la... ra... dia... tion. » (A ces mots, la lettre lui échappe des mains et sa figure passe de l'expression de la joie la plus vive à celle de la plus grande douleur.) Ah! mon Dieu!... ah! mon Dieu!... mais alors... il y a danger pour lui... et je vais... et je dois... (Il tombe sur un fauteuil, on l'entoure.)

FANNY, à Darcy.

De quel malheur est-il donc menacé?...

AUBERTIN, de même.

Pourquoi lui dit-on de quitter la France?...

DARCY.

Eh! ne vous l'ai-je pas dit?... vous n'avez pas voulu me croire; mais le conseil est sage, et M. le chevalier trop raisonnable pour ne pas le suivre. (La Meilleraie le regarde sans avoir l'air de comprendre.) Parbleu! nous comprenons tous parfaitement... le dévouement... la fidélité... c'est très-beau, à coup sûr, c'est très... moi j'admire ça, mais le Premier Consul ne partage pas mes idées... il n'aime pas qu'on se mêle de ses affaires... (La Meilleraie écoute plus attentivement.) Et l'on commence à devenir plus que suspect...

AUBERTIN, voulant l'interrompre.

Monsieur...

DARCY, continuant.

Quand on peut dépenser jusqu'à dix mille francs... pour acheter un partisan... à l'étranger...

LA MEILLERAIE, se levant vivement.

L'étranger!.., moi!... moi!... amener en France la guerre civile... l'étranger!... oh! mais... c'est horrible!... Il croit donc, cet homme, que l'on peut m'insulter impunément.., que je n'ai point de sang dans les veines... (S'élançant vers lui.) Malheureux!... mais c'est vous qui n'en aurez jamais assez pour laver cet outrage... Sortons!... c'est un duel... à mort .. à mort!... entre nous deux!...

DARCY.

Me battre contre un... vieillard!...

LA MEILLERAIE.

La bravoure n'a pas d'âge, monsieur.

DARCY.

Contre un... conspirat...

LA MEILLERAIE, suffoquant d'indignation et le saisissant.

Ah! taisez-vous! taisez-vous!... Vous me feriez faire un malheur!... (Au mouvement de La Meilleraie, Darcy a reculé avec effroi.)

AIR :

Les soixante ans écrits sur ma figure
L'ont rendu brave... il ose m'outrager!
Mais le cœur, jeune à sentir une injure,
Est assez jeune encor pour la venger.

CHŒUR.

Éloignez-vous! d'un tel langage
Vous ne pouvez vous irriter.
Que le mépris soit son partage,
Puisqu'il ose vous insulter.

(Aubertin l'emmène, suivi de tout le monde. — Fanny veut les suivre et reste, sur un signe de son père. — Darcy s'est esquivé.)

SCÈNE X.

FANNY, seule.

De pareilles émotions à son âge... ah! je déteste ce M. Darcy... L'accuser, lui!... le meilleur, le plus généreux des hommes... parce qu'il est pauvre... c'est-à-dire, non... parce qu'il est riche... c'est-à-dire... enfin, c'est égal... Il est digne de l'estime de tous... il suffit de lire ces lettres si... Allons, j'oublie toujours que ce n'est pas lui qui les a écrites... mais qui donc?... Vous verrez que le jour où il se décidera à paraître, je serai devenue vieille et laide!

AIR : *Bonheur du retour.* (P. Henrion.)

Mais voyez donc, mon Dieu, comme il s'expose,
Et puis monsieur, après ça, se plaindra...
Lui seul pourtant, lui seul en sera cause,
Je ne puis rien, non rien contre cela.
Pour le voir et pour le connaître
Moi, je fais tout ce que je peux;
Pour le rêver tel qu'il doit être,
Je me recueille et je ferme les yeux;
Mais si j'allais me tromper de modèle,
Je risquerais, trahissant son espoir,
Sans le savoir,
Hélas! d'être infidèle,
D'être coupable, hélas! sans le savoir.
Mais voyez donc, mon Dieu, etc.

D'où vient ce tumulte?... Serait-ce encore une querelle?...

SCÈNE XI.

FANNY, FABIEN, DARCY, AUBERTIN, UN OFFICIER PUBLIC, tous les invités, puis LA MEILLERAIE.

L'OFFICIER PUBLIC, entrant, à Aubertin.

Je suis fâché, monsieur, de venir ainsi troubler votre fête; mais il faut que je remplisse mon mandat.

AUBERTIN.

De quoi s'agit-il, mon Dieu?

L'OFFICIER PUBLIC.

Votre maison est entourée, personne ne peut sortir.

AUBERTIN.

Une descente de justice!... chez moi!

L'OFFICIER PUBLIC.

L'on est averti qu'ici... sur une... ou plusieurs personnes de votre société se trouvent en ce moment les preuves d'un complot.

AUBERTIN ET LES INVITÉS.

Grand Dieu!

L'OFFICIER PUBLIC.

Et d'après mes instructions, je dois procéder...

DARCY, à part.

Diable! le portrait de Zéphirine... au bain... que j'ai là... (Haut.) L'ordre ne peut me concerner... je me nomme Darcy. (A mi-voix.) C'est moi qui...

L'OFFICIER PUBLIC.

Je n'ai pas l'honneur de vous connaître, monsieur... et, si vous le voulez bien, c'est par vous...

DARCY.

Je n'ai sur moi que... ce médaillon... (Il le tire de sa poche.)

FABIEN, à lui-même.

Ah! la silhouette de sa danseuse! parfait! Voilà le moyen que nous cherchions!

DARCY.

Je ne pense pas... (Il veut le remettre dans sa poche.)

FABIEN, vivement.

Au contraire! c'est une image prohibée, j'en suis sûr... Il faut qu'il la montre. (Il lui arrache le médaillon et le fait voir à l'officier et à Aubertin.)

AUBERTIN.

Que vois-je?

FABIEN, à Darcy, bas.

Le tour est fait. Touchez là, mon cher, vous n'aurez pas ma fille.

L'OFFICIER PUBLIC, rendant le médaillon à Darcy.

Pardon, monsieur, mais mon devoir...

DARCY, furieux.

Continuez-le donc... (L'officier passe aux autres personnes.)

LA MEILLERAIE, écartant la foule pour parvenir jusqu'à Aubertin.

Pardon, mon cher Aubertin, je viens de me présenter pour sortir, mais on m'a refusé le passage. Si c'est vous qui avez donné des ordres pour qu'aucun de vos convives ne vous échappe, veuillez, je vous prie, faire une exception en ma faveur... Vous le savez, je me retire toujours de bonne heure.

DARCY, à la Meilleraie.

Doucement! doucement! mon cher, j'ai supporté le camouflet, vous subirez la petite mystification.

LA MEILLERAIE.

Que signifie?...

FABIEN.

Rien, rien... une simple formalité... il s'agit seulement de faire voir ce que vous avez sur vous.

LA MEILLERAIE, à part.

Ciel!...

FABIEN, bas.

Darcy est furieux, parce qu'il a été obligé d'exhiber Zéphirine. Tout va bien... Fanny est sauvée...

LA MEILLERAIE, à part.

Et moi, je suis perdu!

L'OFFICIER PUBLIC.

Souffrez, monsieur...

LA MEILLERAIE, vivement.

Arrêtez!... je désire... je demande en grâce... que M. Aubertin seul...

AUBERTIN, étonné.

Qu'entends-je?... (Surprise générale.)

DARCY, triomphant.

Je savais bien qu'il y avait du louche...

FABIEN, stupéfait.

Voilà qui est un peu fort, par exemple!

DARCY.

Du moins, je ne serai pas le seul mystifié...

L'OFFICIER PUBLIC.

Pardonnez... puisque monsieur a une révélation à faire, il est juste... (Il fait signe, tout le monde se retire.)

FANNY, à part.

Oh! il faut que je sache... (Elle se cache.)

SCÈNE XII.

LA MEILLERAIE, AUBERTIN, FANNY, cachée, L'OFFICIER PUBLIC.

LA MEILLERAIE, à lui-même.

Et être forcé de révéler... Oh! mon Dieu!... je ne sais si j'en aurai le courage...

AUBERTIN, de même, l'examinant.

Eh bien! il reste là... immobile!...

FANNY, cachée.

Que vais-je apprendre?...

AUBERTIN, à part.

Je tremble malgré moi...

LA MEILLERAIE, qui, pendant ces aparté, a cherché à se donner du courage, s'avançant enfin vers Aubertin.

Monsieur Aubertin... oh! jamais... je n'éprouvai une confusion aussi grande... un embarras aussi cruel... qu'en ce moment...

AUBERTIN, inquiet.

De grâce... expliquez-vous!...

LA MEILLERAIE.

Hélas! il le faut bien... Oui, quoi qu'il puisse m'en coûter... je dois... ce secret, que j'ai pris tant de soin à cacher... pour lequel j'ai tant souffert!... je vais vous le dire... à vous seul... car bien qu'il ne touche en rien à l'intérêt public... (Se tournant vers l'officier public.) je regarde ici monsieur comme un confesseur. (Signe affirmatif de l'officier public.)

FANNY, cachée.

Ciel! si j'allais ne plus l'estimer!...

AUBERTIN.

Enfin, qu'avez-vous donc fait?...

LA MEILLERAIE.

Vous avez vu mon trouble... ma frayeur... ah! ils étaient bien naturels!... c'est que je craignais qu'on ne découvrît sur moi...

AUBERTIN, l'interrompant vivement.

La preuve... de ce dont vous vous êtes défendu tantôt avec tant de chaleur?

LA MEILLERAIE.

Qu'osez-vous penser?... Non, monsieur, non! jamais, pour quelque cause, pour quelque opinion que ce soit, je ne porterai les armes contre la France! contre cette France que je n'ai jamais voulu abandonner, à laquelle j'ai tout sacrifié... ma position, ma fortune.

AUBERTIN.

Votre fortune!... Comment avez-vous pu alors donner hier à ce jeune homme que vous ne connaissiez pas, une somme de dix mille francs?...

LA MEILLERAIE.

Vous vous trompez, monsieur Aubertin... je ne lui ai rien donné...

AUBERTIN.

Comment! rien!... quand, de mes propres yeux, j'ai vu...

LA MEILLERAIE.

Écoutez... Il y a trois ans, dépossédé déjà de tous mes biens, rentrant dans ma mansarde froide et à peine meublée, j'y trouvai un notaire avec un testament et une somme de dix mille francs. Un vieil ami, mort à l'étranger, me faisait héritier du peu qui lui restait. Jamais fortune n'était venue, certes, plus à propos! et déjà je bâtissais mille châteaux en Espagne, quand je me souvins que cet ami avait une sœur qu'une mésalliance avait brouillée avec toute sa famille.

AUBERTIN.

Qu'entends-je?...

LA MEILLERAIE.

Aussitôt cet héritage ne fut plus considéré par moi que comme un dépôt. Renfermé soigneusement dans un de mes tiroirs, je n'y ai plus jeté les yeux que pour m'assurer que ce petit trésor était toujours là, prêt à être rendu à son légitime possesseur.

AUBERTIN.

Mon digne ami!

LA MEILLERAIE.

Mais malgré toutes mes recherches pour le découvrir, ce n'est qu'hier, en votre présence, que j'ai reconnu dans Fabien le fils de celle à qui cette fortune appartient.

AUBERTIN.

Et j'ai pu le soupçonner... Mais alors, pourquoi donc cet effroi?...

LA MEILLERAIE.

Pourquoi?... Vous allez... l'entendre... j'ai promis de vous le dire... et après...

AUBERTIN.

Vous me faites peur!...

FANNY, cachée.

Oh! moi... maintenant...

LA MEILLERAIE.

Après... si vous détournez les yeux... si vous me méprisez... dites-vous bien que, pour lui seul, le chevalier de la Meilleraie... Oh! non, monsieur, je serais mort plutôt... mais ce malheureux enfant que vous avez vu hier... il n'a que moi pour soutien... je me suis chargé de l'élever... de le nourrir... Eh bien! tout à l'heure, quand mademoiselle Fanny a fait une quête en faveur d'un pauvre blessé... quand sa main généreuse s'est dirigée vers moi... oui, j'ai éprouvé tous les supplices de l'enfer!... car, cette misérable pièce de monnaie... offerte... avec tant de honte... reçue... avec tant de mépris!... Eh bien!... c'était ma dernière ressource... c'était pour deux jours encore... la vie du pauvre enfant... et la mienne...

AUBERTIN.

Qu'entends-je!...

FANNY, cachée.

Oh! mon Dieu!

LA MEILLERAIE.

J'aurais dû refuser... fuir... plutôt... Le ciel m'est témoin que j'en ai eu la pensée!... mais...

AIR :

On aurait pu croire à ma cruauté,
Il m'eût fallu supporter cet outrage,
Ou bien tout haut dire la vérité...
Je l'avouerai, je n'eus pas ce courage;
Mais je songeais au lendemain,
Quand j'unissais mon offrande à la vôtre;
A mon enfant, pour assurer du pain...
(Tirant un petit pain de sa poche.)
J'osai, monsieur, oui, donner... d'une main...
Ce que je reprenais de l'autre...

FANNY, cachée.

Oh! je comprends tout maintenant...

LA MEILLERAIE.

Hélas! voilà tout ce que j'avais sur moi, qui pût me compromettre... (A l'officier public.) Oh! vous pouvez voir.

L'OFFICIER PUBLIC.

Il suffit, monsieur, il suffit. D'après ce que je viens d'entendre et la perquisition effectuée chez vous pendant votre abscence, je vois que je n'ai plus rien à faire ici; et je me retire, en vous priant d'accepter mes regrets et l'assurance que le rapport qui vous dénonçait n'aura aucune suite... (Il salue et sort.)

AUBERTIN, ému, à la Meilleraie.

Une pareille extrémité!... et vous n'êtes pas venu à moi, qui dois tout à votre famille!... Mais alors, vous m'avez donc pris pour un ingrat.

AIR :

Oh! non, monsieur, vous ne l'avez pas cru,
Et votre cœur me rend plus de justice...
Oui, je comprends, vous n'avez pas voulu,
Dans votre orgueil, me devoir un service.
Mais dussiez-vous en mourir de chagrin,
Dès aujourd'hui, ma fortune est la vôtre.
Rien ne pourra changer un tel dessein,
Car je ne fais que rendre d'une main
Tout ce que j'ai reçu de l'autre.

LA MEILLERAIE.

Mon ami, je n'ai jamais douté de vous, mais...

AUBERTIN.

Oh! vous accepterez... vous aurez beau dire...

FANNY, cachée.

Je l'y ferai bien consentir...

AUBERTIN.

Mais il faut que je voie ces messieurs... que je dissipe les soupçons que cet entretien a pu faire naître dans leur esprit, et surtout que je confonde M. Darcy... Venez, venez...

FANNY, paraissant.

Pardon, mon père...

LA MEILLERAIE.

Fanny!

FANNY.

Moi aussi... je voudrais avoir un entretien avec monsieur...

AUBERTIN.

Toi! mon enfant!... oui, oui... cause avec lui... gronde-le bien fort, car c'est un ingrat qui ne nous a jamais aimés... qui mériterait... Je reviens... je reviens...

SCÈNE XIII.

FANNY, LA MEILLERAIE.

FANNY.

Pardon, monsieur... de vous avoir retenu ainsi... mais j'avais besoin de céder à ma conscience... qui n'est pas tranquille... car, ce matin... je vous ai fait un mensonge...

LA MEILLERAIE.

Vous, Fanny!...

FANNY.

Oui, monsieur... et malgré la honte que j'éprouve, j'aime mieux tout vous avouer... Ces lettres... vous savez... je vous ai fait croire qu'elles étaient brûlées...

LA MEILLERAIE.

Eh bien?

FANNY.

Les voilà!...

LA MEILLERAIE.

Comment!...

FANNY.

Je n'ai pu me résoudre à les détruire, car je sens qu'elles sont nécessaires à mon bonheur... maintenant surtout que je crois à la sincérité des sentiments qu'elles expriment.

LA MEILLERAIE.

Et qui peut donc vous avoir donné une certitude que ce matin vous n'aviez pas?...

FANNY.

Ah!... c'est que... depuis ce matin... j'ai réfléchi... j'ai cherché à deviner... à découvrir... celui qui les avait écrites...

LA MEILLERAIE, avec inquiétude.

Mais vous n'avez pas réussi...

FANNY.

Au contraire... oui, oui... j'y suis parvenue...

LA MEILLERAIE.

Ah! vous croyez...

FANNY.

Je l'ai vu... ici... souvent. Depuis que j'existe, il n'a pas cessé un seul jour de me donner une preuve de sa bonté, de son dévouement.

LA MEILLERAIE, à part.

Que dit-elle donc?...

FANNY.

C'est mon ami... mon maître... le compagnon de tous mes jeux, de toutes mes joies de jeune fille...

LA MEILLERAIE, à part.

Ah! mon Dieu!... est-ce qu'elle penserait?...

FANNY.

C'est le meilleur, le plus généreux des hommes, le seul enfin que je voudrais pour époux.

LA MEILLERAIE, stupéfait.

Pour époux!...

FANNY, continuant.

AIR : *Mon Dieu, pour un vieillard.* (Démon de la nuit.)

Mais je suis bien embarrassée,
N'est-ce pas lui, dites-le-moi,
Qui doit deviner ma pensée?
C'est assez facile, je croi.
Oui, c'est à lui de me comprendre;
Daignez encor me conseiller,
Dites-moi comme il faut s'y prendre
Afin de le faire parler.

LA MEILLERAIE.

Qu'entends-je?... quoi! là, bien vrai?... vous vous imaginez que c'est moi... qui?...

FANNY.

Ce matin... sur votre table... j'ai reconnu l'écriture...

LA MEILLERAIE.

Et vous voulez m'épouser?

FANNY.

C'est mon seul désir.

LA MEILLERAIE, à part.

Ah! mon Dieu, pauvre petite!... quelle idée lui est venue là!... (Haut.) Mais, ma chère enfant, vous n'y pensez pas... réfléchissez donc... regardez donc... mais c'est un vieillard que vous avez devant vous, qui a bien déployé jadis quelque grâce; mais... au mariage de la dauphine... qui a bien montré quelque esprit, mais à l'époque où M. de Voltaire en avait... plus que tout le monde...

FANNY.

Eh! qu'importe, si vous me plaisez comme vous êtes... si vous seul pouvez me rendre heureuse.

LA MEILLERAIE.

Heureuse!... heureuse!... ça vous plaît à dire... mais combien de temps?... quelques années encore, peut-être, et puis après... il faudra bien que je m'en aille, que je vous laisse... toujours jeune! toujours belle, vous!

FANNY.

Oui, mais il me restera votre souvenir...

LA MEILLERAIE.

Pauvre enfant! vous serez bien avancée avec... mon souvenir!

FANNY.

Ah! ne me refusez pas...

LA MEILLERAIE.

Allons, vous verrez que c'est à soixante ans que j'aurai fait ma seule et véritable conquête.

FANNY.

Je sens que je ne pourrai jamais aimer que l'auteur de ces lettres dont les sentiments m'ont charmée.

LA MEILLERAIE.

L'auteur de ces lettres! Attendez donc... nous sommes tous sauvés! Ces lettres... c'est bien moi qui les ai écrites... mais si c'était un autre qui les eût pensées?...

FANNY.

Comment?...

LA MEILLERAIE.

Oui, si c'était un autre qui eût dans le cœur tous les sentiments qu'elles expriment?...

FANNY.

Un autre!

LA MEILLERAIE.

Non, non, pas un autre... Moi, toujours moi!... si vous voulez: mais moi plus jeune, moi avec de beaux cheveux noirs, de jolies petites moustaches, moi enfin... avec bien plus d'amour... et trente ans de moins!... n'accepteriez-vous pas l'échange?...

FANNY.

Quelqu'un que je ne connais pas... que je n'ai jamais vu...

LA MEILLERAIE.

Et s'il vous avait vue, lui?... Si, forcé de s'éloigner, il y a un an...

FANNY, à elle-même.

Il y a un an?...

LA MEILLERAIE.

Il vous aimait assez pour rentrer en France... où sa tête est proscrite!... si pour vous voir seulement... il s'exposait à la mort?...

FANNY.

Que dites-vous?...

LA MEILLERAIE.

La vérité... Il est ici... à Paris... dans un instant il va venir... et quand on annoncera M. Verneuil, regardez bien... ce sera lui!... le marquis d'Escligny, mon Arthur, celui dont je vous ai parlé si souvent...

FANNY.

Quoi!... pour moi!... il braverait...

LA MEILLERAIE.

Hésiterez-vous encore?...

FANNY, à part.

Oh! si j'étais bien sûre... (Haut.) Mais monsieur...

LA MEILLERAIE.

Non, non... c'est impossible... vous ne me ferez pas ce chagrin... C'est que je l'aime tant! vous et lui, voyez-vous, vous êtes tout mon bonheur en ce monde... c'est le fils de mon affection, comme vous la fille de ma tendresse!... Vous ne voudrez pas séparer ce que mon cœur a réuni... vous ne voudrez pas changer en deuil la joie d'un retour déjà si rempli de dangers... car, si vous le refusez, je le connais, voyez-vous... nous sommes capables... d'en mourir... tous les deux.

FANNY.

Mourir!... oh! qu'il vienne! qu'il vienne, je l'aimerai... je tâcherai, du moins, et, s'il vous ressemble... eh bien!... je crois que cela ne me sera pas difficile...

LA MEILLERAIE, transporté.

Chère petite!

FANNY.

Mais à une condition... c'est que vous ne quitterez plus vos enfants... que leur fortune sera la vôtre...

LA MEILLERAIE.

Ah! petite rusée!... je comprends maintenant pourquoi vous... m'adoriez tout à l'heure... n'importe... j'accepte...

FANNY.

Ah!

LA MEILLERAIE.

Mais à une condition aussi... c'est que, de votre côté, vous accepterez tout ce que je possède... mes quatre-cent-quarante-huit livres de rentes.

FANNY.

Ah! tout ce que vous voudrez!...

LA MEILLERAIE, à lui-même.

Comme cela, du moins, je ne serai pas à leur charge.

FANNY, continuant.

Sans oublier ce cher enfant que vous avez recueilli...

LA MEILLERAIE.

Lolo!... ah! c'est une bonne pensée que vous avez là... Mais voici votre père, il faut que je lui dise... il faut qu'il sache...

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, AUBERTIN, FABIEN, tous les invités.

LA MEILLERAIE.

Mon cher Aubertin... vous me voyez ravi... transporté!... j'ai trouvé un mari pour votre fille... jeune... charmant...

FABIEN, à part.

Tiens! on dirait que c'est moi...

LA MEILLERAIE, continuant.

Immensément riche...

FABIEN, de même.

Ah! ce n'est plus moi.

LA MEILLERAIE.

Plein de nobles et brillantes qualités, et qui rendra Fanny la plus heureuse des femmes... si vous voulez.

AUBERTIN.

Si je le veux! n'est-ce pas le plus cher de mes désirs?... n'ai-je pas toujours laissé Fanny maîtresse de son sort?

LA MEILLERAIE, écoutant.

Silence!... une voiture est entrée dans la cour... Si c'était...

AUBERTIN.

M'expliquerez-vous?...

LA MEILLERAIE, de même.

On est descendu... on monte l'escalier...

FANNY, à elle-même.

Je tremble!...

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. Verneuil!

FABIEN.

Mon libérateur!

LA MEILLERAIE.

Arthur! (Il court au fond. Un jeune homme parait et se jette dans ses bras.)

FANNY, restée sur le devant.

Ah!... c'est lui!...

LA MEILLERAIE.

Mon fils!...

FIN DU CHEVALIER DE SAINT-LOUIS.

JEUNESSE OISIVE

COMÉDIE EN CINQ ACTES, EN PROSE

1860

PERSONNAGES.

MAURICE DE MARSANNE.

LE MARQUIS D'ANGENNES, son oncle.

HENRI DE VERNAC, son ami.

FRANCIS AMBER, peintre.

PIERRE AMBER, négociant, son frère.

MADAME SIÉBER, leur tante.

LOUISE, sa fille.

ISAURE MONTI, sa parente éloignée.

BAPTISTE, valet de Maurice.

La scène est à Paris, de nos jours.

JEUNESSE OISIVE

ACTE PREMIER.

Au bois de Boulogne, des chaises sous les arbres.

SCÈNE I.

HENRI, FRANCIS.

HENRI, entrant, suivi de Francis.

Quel plaisir de se revoir, quand on a été élevé ensemble, au collége! Aujourd'hui, j'ai eu du bonheur... à peine entré au bois de Boulogne depuis un quart d'heure, tu es le quatrième camarade que je rencontre.

FRANCIS.

On a dit souvent que des amis, fussent-ils dispersés dans les quatre parties du monde, étaient toujours certains de se retrouver sous les galeries du Palais-Royal; on ajoutera désormais : ou au bois de Boulogne, près du lac.

HENRI.

Ce cher Francis! Je sais que tu t'es lancé dans la peinture... j'ai vu ton nom cité plusieurs fois avec éloge dans les revues et les journaux. Et ton frère Pierre, que fait-il?

FRANCIS.

Lui? il s'occupe de commerce.

HENRI.

A merveille! calme, raisonnable, appliqué, il doit réussir. Je vois que chacun a choisi suivant son caractère.

FRANCIS.

Pour toi, mon cher de Vernac, je ne te demanderai pas quelle est ton occupation; riche, avec un beau nom, tu fais ce que tu veux... c'est la plus agréable de toutes.

HENRI.

Oh! tu te trompes beaucoup... Quel triste lot tu m'assignerais là! Je ne suis pas forcé de travailler, c'est vrai; mais, par goût, il faut que je m'occupe, que j'aie une tâche, deux tâches à remplir. Ainsi, outre les affaires du consulat de Livourne, dont j'étais chancelier, je me suis mis à étudier les mœurs et l'histoire du pays; j'ai même écrit un livre là-dessus.

FRANCIS.

Bravo! mon cher. Alors, la France comptera bientôt un écrivain de plus. (Regardant au loin.) Quant à ces brillants messieurs qui descendent de cheval avec des amazones... ou de calèche avec des dames aux toilettes... exagérées, inutile de chercher quelle est leur occupation... Ils n'en ont qu'une : le plaisir.

HENRI.

A moins que ce ne soit l'ennui.

FRANCIS.

Tu crois?... (Regardant.) Mais il faut que je te quitte... j'aperçois là-bas quelqu'un...

HENRI.

A qui tu as affaire?

FRANCIS.

A qui je voudrais avoir affaire.

HENRI.

Un artiste?

FRANCIS.

Oui... dans son genre... (Avec mystère.) un artiste en beauté... c'est une dame.

HENRI.

Ah!... alors, excuse ma curiosité indiscrète... Peut-on te voir à ton atelier?

FRANCIS.

Quelquefois... viens toujours... Seras-tu au dîner des anciens élèves?

HENRI.

Assurément.

FRANCIS.

Alors, à bientôt. (Il sort.)

HENRI.

Mais qui vient là-bas?... Maurice de Marsanne! Décidément, je suis heureux... car, cette fois, c'est mieux encore qu'un camarade, c'est un ami!...

SCÈNE II.

HENRI, MAURICE.

(Maurice entre, la tête baissée, et va traverser le théâtre.)

HENRI, lui barrant le passage.

Halte-là!

MAURICE, levant la tête.

Tiens, c'est toi! Henri! mon ami.

HENRI.

Oui, ton ami, à qui tu n'as pas écrit une seule fois!

MAURICE.

Ah! pardonne. Tu m'as écrit, toi! ta lettre m'a fait du bien... elle m'a forcé de croire encore à quelque chose... à l'amitié! (Il lui serre les mains.)

Mais que veux-tu? ma vie est si misérable... si absorbée...

HENRI.

Par tes nombreuses... distractions? Tu étudies les belles dames du grand monde... et autres... m'a-t-on dit.

MAURICE, avec un soupir.

Ah! si ce n'était que cela!

HENRI.

Que cela!... la cour aux dames!... tu t'adresses à ce qu'il y a de plus divers, de plus insaisissable dans le caractère, de plus impérieux, de plus insatiable dans le désir, de plus subtil, de plus ambitieux dans la pensée! Mais, mon cher Maurice, il faudrait être capable des travaux... d'Hercule pour y suffire, et encore!... Certes, tu dois être l'un des hommes les plus occupés de France.... et de Navarre!

MAURICE.

Je ne fais pas la cour aux dames... comme tu dis.

HENRI.

Tu es fixé?... une passion?...

MAURICE.

Eh bien! oui... une passion... un remords... une torture!... Ah! Henri!...

HENRI, avec intérêt.

Qu'as-tu donc? que t'est-il arrivé?

MAURICE.

Tiens... je te dirai tout... cela me soulagera.

HENRI.

Parle vite. (Ils s'asseyent.)

MAURICE.

Quel malheur, Henri, d'être libre dès l'âge de seize ans! de n'avoir d'autre règle que ses caprices, d'autre soin que celui de ses plaisirs! J'avais bien encore ma mère; mais tremblant pour une santé qu'elle croyait délicate, elle n'osait m'imposer aucune règle, me contraindre à aucun travail... Plus tard, pourvu qu'elle me vît rentrer, le sourire sur les lèvres, elle n'en demandait pas davantage; et, quand un jour, elle ouvrit les yeux, il n'était plus temps! on ne s'arrête pas sur cette pente rapide où toutes les jouissances sont si vite épuisées! Aussi, au bout de quelques années, j'avais pris la vie en un tel dégoût, que si, vingt fois, je ne me suis pas tué... c'est que j'étais déjà mort! oh! oui, bien mort!

HENRI.

Pauvre Maurice!

MAURICE.

Tu ne connais pas, toi! tu ne connaîtras jamais ce que c'est que de n'avoir rien à faire... bien plus!... de n'être capable de rien faire! de se sentir inutile à tous et nuisible à soi-même, d'avoir la conscience de son néant et de son impuissance d'en sortir. Ah! Henri, si Dante avait connu cette torture, il l'aurait mise au premier rang des supplices de son enfer!

HENRI.

Tu as raison, cela doit être horrible!

MAURICE.

Le dernier des ouvriers est moins à plaindre que moi! Il sait comment occuper ses journées, lui! s'il ressent quelque défaillance, l'inflexible nécessité lui crie aussitôt: Travaille!... S'il éprouve un désir, la plus humble des fantaisies, il faut qu'il la paye par un surcroît de labeurs. La fatigue du corps engourdit son âme et lui procure pour récompense un repos qu'il goûte avec délices! tandis que moi... j'en suis réduit à envier le sort de ce pauvre déshérité... Oui, plus de cent fois, en passant devant un atelier de travail, je me suis senti pris d'une envie presque invincible d'y entrer et de demander au patron un petit coin obscur où je pourrais apprendre son état; mais déjà je n'étais plus capable de m'élever à l'honneur d'un travail... même manuel... Oh! oui, à l'honneur!... Gagner sa vie! gagner celle d'une femme, d'un enfant! on ne sait pas assez combien de vertus sont renfermées dans ces humbles paroles, dans cette action si vulgaire en apparence, et si sainte en réalité!

HENRI.

Bon Maurice! comment se fait-il qu'avec de pareils instincts...

MAURICE, continuant.

Ma mère m'ordonna de partir, de voyager... Pauvre mère! elle espérait, en m'imposant ce changement d'existence... J'obéis, et, pensant à toi, je me dirigeai vers Livourne.

HENRI.

A quelle époque?

MAURICE.

Il y a à peu près deux ans.

HENRI.

Je venais de partir pour Ancône.

MAURICE.

Triste de ne t'avoir pas retrouvé, j'allais me remettre en route, lorsque mes yeux s'arrêtèrent sur une femme... Ah! mon ami, il me sembla que jusqu'à ce jour j'avais vécu seul au monde... mon cœur et ma tête se réveillèrent en même temps... Au milieu de ma jeunesse oisive, perdue, épuisée dans les plaisirs, cette femme m'apparut comme un immense bienfait... Je venais de comprendre que je n'avais pas encore aimé. Henri, si tu savais comme en elle tout séduit! Elle ne marche pas comme une autre. Ses cheveux ont des reflets qui n'appartiennent qu'à eux. Rien que le son de sa voix vous ravit comme une musique délicieuse... Enfin, qui l'a vue veut la revoir! qui l'a possédée en est possédé pour toujours!

HENRI.

Son nom, son nom! je dois la connaître.

MAURICE.

Isaure Monti.

HENRI.

Isaure Monti! une Française déguisée en Italienne, à l'aide de ses beaux cheveux noirs? Pauvre Maurice, tu t'es cru sauvé... tu venais de rencon-

trer ton mauvais génie!... Sais-tu bien ce que c'est que cette femme?

MAURICE.

Eh! mon ami, je sais tout ce que tu vas me dire! Je sais que, sous les dehors les plus séduisants, elle cache les plus détestables passions! Je sais la vie qu'elle a menée, celle qu'elle mènera encore, et je l'aime!... je l'aime, entends-tu? Ses duretés, ses insolences, ses trahisons même me sont précieuses... Elles m'arrachent à la torpeur, à l'anéantissement de mes jours passés; et je m'attache à cet amour honteux, comme le malheureux qui roule dans l'abîme s'accroche à la ronce qui lui déchire les mains. Les supplices qu'elle me fait endurer, je les bénis, car c'est par eux que je me sens vivre. Enfin, tu ne pourras jamais le croire, je suis jaloux de cette femme! jaloux!... avec des soupçons toujours renaissants et toujours justifiés!

HENRI.

Ainsi, tu en es là!... tu ne te dis pas : Je pense, donc j'existe; mais: Je souffre, donc je ne suis pas mort!... Et tu n'as pas même songé à rompre?

MAURICE.

Rompre!... Et que deviendrais-je, si cet horrible malheur venait à me manquer? qui donc, même pour un instant, chasserait l'ennui qui me ronge, parviendrait à soulever de mes épaules le manteau de plomb de l'oisiveté?

HENRI.

Oui, ta chaîne n'est pas encore assez lourde... Il est donc bien vrai qu'à de certaines maladies le seul remède est le poison! Tu n'iras pas au moins jusqu'à épouser cette femme?

MAURICE.

Je l'ai juré à ma mère.

HENRI.

Ah! tu me soulages.

MAURICE.

Mais je lui ai juré aussi... à elle... cela seul excepté, de ne jamais rien lui refuser.

HENRI.

Rien!... mais tu arriveras à ta ruine!

MAURICE.

J'y suis arrivé... ou à peu près.

HENRI.

Et quand elle sera complète?...

MAURICE.

J'aimerai encore cette femme.

HENRI.

Jolie ressource!...

MAURICE.

Tu vois bien que je n'en ai pas d'autres. (Regardant sa montre.) Mais il faut que je te quitte... un rendez-vous....

HENRI.

Avec madame Isaure Monti?... Va, va, mon pauvre ami... encore un peu de ciguë, puisque tu en as besoin... mais nous nous reverrons bientôt?...

MAURICE, s'éloignant.

Quand tu voudras.

HENRI, seul.

Pauvre garçon!.. oui, oui, je le reverrai... et peut-être... (Voyant madame Siéber et Louise qui entrent en scène.) Oh! la charmante jeune fille!... Qu'est-ce que je dis donc? je m'y laisse prendre aussi?... il n'y a pas de charmantes jeunes filles. (Il sort.)

SCÈNE III.

MADAME SIÉBER, LOUISE.

MADAME SIÉBER.

Par ici, par ici, mon enfant. (S'asseyant.) Là, je crois que nous serons mieux dans cette allée.

LOUISE, s'asseyant près d'elle.

Pourquoi donc, maman? il me semble qu'elles se ressemblent toutes.

MADAME SIÉBER.

Non pas, non pas, celle-ci a plus d'ombre... (A part.) et nous ne serons plus aussi près de mademoiselle Monti qui, depuis quelque temps, a l'air de chercher à se rapprocher de nous.

LOUISE.

Maman, as-tu remarqué cette dame qui était en face de nous, tout à l'heure? Comme elle est jolie!...

MADAME SIÉBER.

Je n'aime pas sa physionomie. Je ne pourrais jamais devenir l'amie... de cette figure-là.

LOUISE.

Pourquoi donc? Ses yeux sont si doux!

MADAME SIÉBER.

Ils sont faux!

LOUISE.

Les messieurs ne sont pas de ton avis... Ils se retournent tous pour la regarder... On ne regarde que ce qui plaît, et moi, j'ai fait comme eux.

MADAME SIÉBER.

Est-ce que Francis, ton cousin, ne devait pas venir nous retrouver ici?

LOUISE.

Si, maman, à trois heures.

MADAME SIÉBER.

Eh bien! il est en retard.

LOUISE.

Pas de beaucoup... elles viennent de sonner... Mais tiens, justement, je l'aperçois... On dirait qu'il marche plus lentement en passant devant cette dame, afin de mieux la voir.

MADAME SIÉBER.

Jolie occupation!

LOUISE.

Écoute donc, un peintre! je le conçois... On ne rencontre pas tous les jours un si beau modèle.

MADAME SIÉBER, avec humeur.

Et moi, je ne le conçois pas! beau modèle! Il me semble qu'il en a un, en ce moment, qui devrait l'empêcher de regarder les autres.

LOUISE.

Est-ce parce qu'il se sert de moi pour peindre une tête de vierge que tu dis cela? J'espère bien qu'il m'embellira... et beaucoup. S'il veut faire un chef-d'œuvre, il faut qu'il cherche chez d'autres toutes les perfections qui me manquent, comme fit le sculpteur grec.

MADAME SIÉBER.

Ainsi, cela ne te fait rien qu'il regarde cette dame?

LOUISE.

Mais non, maman.

MADAME SIÉBER.

Eh bien! moi, ça m'est odieux, ça m'indigne!

LOUISE.

Allons, allons, petite mère, ne sois donc pas méchante comme cela... on croirait que tu en veux à cette dame...

MADAME SIÉBER, embarrassée.

Moi!

LOUISE.

Je sais bien que cela ne peut être... puisque tu ne la connais pas... Mais voilà Pierre sur lequel nous ne comptions pas...

MADAME SIÉBER.

Et qui nous a trouvées tout de suite, lui! il ne fait pas comme son frère, qui s'arrête à tous les buissons...

LOUISE.

De roses, ma mère!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, PIERRE.

PIERRE.

Bonjour, ma tante; bonjour, petite cousine.

MADAME SIÉBER, à Pierre.

Par quel miracle, toi qui travailles même le dimanche?...

PIERRE.

Francis est passé à la maison, il m'a dit qu'il allait vous rejoindre au Bois, et, ma foi, quand il a été parti, je me suis donné congé.

MADAME SIÉBER.

Tu as bien fait, tu te rendrais malade si tu ne te reposais pas un peu.

PIERRE.

Oh! que non, ma tante! le travail, c'est ma santé! Mais aujourd'hui, au milieu de mes chiffres, je ne voyais plus sur mon papier que vous et ma cousine... ses tresses blondes me faisaient papilloter les yeux... et je suis venu.

MADAME SIÉBER.

Avant ton frère, quoique parti après.

PIERRE.

C'est que j'ai pris le plus court; mais le voilà.

SCÈNE V.

LES MÊMES, FRANCIS, plus tard ISAURE.

FRANCIS.

Où vous cachez-vous donc, ma tante? Voilà une heure au moins que je vous cherche!

MADAME SIÉBER.

Il me semble pourtant que je suis visible.

FRANCIS.

C'est vrai, ma tante, j'aurais dû vous reconnaître à votre panache blanc.

MADAME SIÉBER.

Oui, monsieur; et vous n'en auriez que mieux suivi le chemin de l'honneur.

FRANCIS, à part.

Diable! est-ce qu'elle m'aurait vu regarder cette dame? (Apercevant Pierre.) Tiens, voilà Pierre! Tu ne m'avais pas dit...

PIERRE.

Que je viendrais? c'est que je ne me l'étais pas dit à moi-même.

FRANCIS.

Bravo! toi, au Bois!... Tu te civilises.

PIERRE.

Que veux-tu! il faut bien marcher avec son siècle.

FRANCIS.

Encore mieux, toi, gai!...

PIERRE.

Toujours, quand nous sommes réunis.

MADAME SIÉBER.

Pierre a raison... rien ne vaut les joies de famille.

FRANCIS.

Certes! Eh bien, essayez de rendre cela en peinture, et vous verrez quelle croûte! Il n'y a que la Sainte Famille qui soit sortie victorieuse de cette épreuve... Aussi, Louise, aime-nous... mais, si tu veux continuer tes progrès, ne nous peins jamais en famille!

MADAME SIÉBER, riant.

Fou que tu es!... Sais-tu, Pierre, que ta cousine commence à avoir un véritable talent?

PIERRE.

Cela ne m'étonne pas, ma tante. (A Francis.) Frère, que tu es heureux, de pouvoir ainsi donner des leçons à Louise!

FRANCIS.

Qui me font tant d'honneur, n'est-ce pas?... (L'examinant.) Ah çà!... On dirait que tu en as pris aussi, des leçons... Pas du même genre, par exemple! Non; mais je te trouve tout changé... à ton avantage. Tu te tiens mieux, tu es mis comme un prince; enfin, tu as pris de la tournure.

PIERRE.

Oh! j'ai pris ton tailleur, voilà tout.

LOUISE.

Ce n'est rien encore, il apprend l'anglais.

FRANCIS.

Je devine... Il veut se faire comprendre de quelque belle insulaire!

LOUISE.

Mais il apprend aussi l'italien, l'espagnol.

FRANCIS.

Trois dames à la fois!

LOUISE.

Et il travaille à un traité sur le libre échange.

FRANCIS.

En vérité!... voilà un gaillard qui me fait l'effet de viser à devenir ministre du commerce.

PIERRE.

Mon Dieu! je vise tout simplement à étendre les affaires de la maison.

FRANCIS.

C'est égal, il y a quelque chose là dessous.

PIERRE.

Certainement, il y a quelque chose... de l'argent d'abord... et puis... plus tard...

LOUISE.

Mais, mon bon Pierre, toi, déjà si occupé par ton commerce, où trouves-tu du temps pour toutes ces études?

PIERRE.

Oh! il y a un moyen bien simple, petite cousine, d'en avoir toujours assez...

LOUISE.

Et lequel?...

PIERRE.

C'est de n'en jamais perdre!

FRANCIS.

Oh! oh! Pierre, voilà une parole digne d'un sage... de n'importe quel pays!

PIERRE.

A propos de sage, un mot, frère. (*L'emmenant à l'écart.*) Francis, on ne te voit plus, tu ne travailles plus!... prends garde, tu vas faire quelque sottise!...

FRANCIS.

Comment, je ne travaille plus! on m'a présenté hier à un grand seigneur d'aujourd'hui... un riche banquier... qui m'a commandé pour plus de... quarante mètres de peinture...

PIERRE.

Qui t'a présenté?... Une femme, j'en suis sûr!

FRANCIS.

Que veux-tu, mon cher?... Il y a toujours un souffle de femme dans le succès...

PIERRE.

Ou dans la chute.

FRANCIS.

Oh! J'ai la tête forte! figure-toi que ce riche banquier, jaloux des peintures du Primatice à Fontainebleau, veut que sa femme n'ait bientot plus rien à envier à Diane de Poitiers.

PIERRE.

Comment, c'est sa femme qu'il veut faire peindre en Diane?

FRANCIS.

Sa quasi femme! (*Madame Siéber, pendant ce dialogue, a causé bas avec sa fille. — Ici, Isaure entre en scène.*)

LOUISE.

Maman, tiens, voilà la jolie dame qui vient par ici.

MADAME SIÉBER, *à part.*

Est-ce qu'elle oserait? (*Isaure s'incline en regardant madame Siéber et en s'asseyant en face d'elle de l'autre côté du théâtre.*)

LOUISE, *continuant.*

Ah! que c'est singulier! Elle te salue! je te jure qu'elle t'a saluée! Tu la connais donc?...

MADAME SIEBER.

Moi! par exemple!... Quelqu'un... derrière nous, sans doute.

FRANCIS, *qui s'est rapproché de sa tante ainsi que Pierre, à part.*

Ou à côté... Quel bonheur! il n'y a pas à en douter, le salut est pour moi!... je n'ai plus qu'a me faire présenter... Mais par qui?...

MADAME SIÉBER, *à part.*

Voyez un peu si elle cessera de braquer ses regards sur nous!.. Ah! je n'y peux plus tenir... (*Se levant, haut.*) Mes chers enfants, si nous faisions un tour de promenade avant de retourner dîner tous ensemble à la maison?

PIERRE.

C'est cela, tous ensemble, n'est-ce pas, frère?

FRANCIS, *qui regarde Isaure.*

Certainement... certainement...

MADAME SIÉBER, *à Francis qui ne bouge pas.*

Voyons, Francis... Francis! es-tu sourd?...

FRANCIS, *sans l'écouter.*

Oui, ma tante.

MADAME SIÉBER, *étonnée.*

Comment, oui?... Allons, donne donc le bras à ta cousine... J'ai celui de Pierre. (*Ils sortent deux à deux.*)

SCÈNE VI.

ISAURE, *seule.*

L'impertinente! Elle n'a pas daigné seulement me regarder!... parce que je n'ai pas voulu suivre ses conseils... rien ne m'y forçait... Elle est ma parente, c'est vrai; mais elle n'est pas ma mère... D'ailleurs, ils étaient beaux... ses conseils... Epouser un simple industriel... avec l'espoir d'un petit établissement et... de beaucoup d'enfants! Quelle brillante perspective!... J'ai des goûts plus elevés que cela, madame Siéber!... J'aime la grandeur, la richesse... ou la célébrité qui marche de pair; et si mes projets de devenir comtesse ne réussissaient pas... eh bien, j'entrerais tout à fait dans votre famille, pour vous punir de vos dédains... Prenez garde!

SCÈNE VII.

ISAURE, HENRI.

HENRI, *entrant et s'avançant vivement.*

Que vois-je! vous ici, charmante dame!

ISAURE.

Eh! c'est cet aimable monsieur de Vernac.

HENRI.

Je vous croyais au moins duchesse accréditée près de quelque petit prince italien... ou allemand!...

ISAURE.

Non, je trouve leur cour trop petite... et leur ennui trop grand.

HENRI.

Pourriez-vous me dire pourquoi vous avez quitté si brusquement Livourne, sans me dire adieu, sans me prévenir?

ISAURE.

Oh! un motif... très-grave... et surtout, très-raisonnable...

HENRI.

Lequel?

ISAURE.

Lequel?... je ne me le rappelle plus.

HENRI.

Je crois bien!... un motif raisonnable!... Et depuis, qu'avez-vous fait?... L'avez-vous aussi oublié?...

ISAURE.

J'ai été plus loin... beaucoup plus loin.

HENRI.

Je m'en suis aperçu... Vous saviez bien que je ne pourrais pas vous suivre.

ISAURE.

C'est peut-être pour cela que je suis partie.

HENRI.

Ingrate!...

ISAURE.

Plaignez-vous, je vous ai traité... en prince!... J'avais envie de visiter Venise, le Tyrol, l'Allemagne, afin de recueillir des impressions de voyage; mais ayant rencontré un beau jeune homme... Tenez... dans votre genre... beaucoup plus sentimental, par exemple!... qui retournait en France, je suis revenue avec lui.

HENRI.

Et je vous trouve toute seule?

ISAURE.

Je l'attends.

HENRI.

A la bonne heure... Vous me présenterez?

ISAURE.

Si vous le voulez; mais, la plus grande réserve, je vous prie.

HENRI.

Il y a donc du sérieux entre vous?

ISAURE.

Je le crois bien!

HENRI.

Ah! bah! en êtes-vous bien sûre?

ISAURE.

Si sûre que, s'il me demandait ma main, je suis prête à la lui accorder.

HENRI.

Oh! oh! je comprends... dès l'instant que vous visez au mariage, je m'incline, et n'ai plus, madame, qu'à vous offrir mes respects.

ISAURE.

Tenez, le voici.

HENRI.

Où donc?

ISAURE.

Là-bas, derrière cet arbre, d'où il nous examine depuis un instant.

HENRI.

Il est jaloux?

ISAURE.

Je n'en sais rien; mais il tient à savoir tout ce que je fais.

HENRI.

Et quand ce que vous faites le contrarie?

ISAURE.

Je ne m'en aperçois jamais.

HENRI.

Il faut qu'il soit furieusement épris de vous!...

ISAURE.

Mais oui, assez!

HENRI.

Et vous?... de lui?...

ISAURE, *négligemment.*

Assez... Enfin, il se décide à s'approcher... Je vais vous présenter.

HENRI, *regardant.*

Eh! mais, c'est un de mes amis avec qui j'ai déjà causé tout à l'heure... nous avons même parlé de vous...

ISAURE.

De moi?... Vous me conterez... Et vous en avez dit... du bien?... du mal?...

HENRI.

Oh! beaucoup de bien...

ISAURE.

Alors, je vous tiens quitte.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MAURICE.

MAURICE, *à Henri.*

Ah! c'est toi!... tu me tournais le dos, et de loin...

HENRI.

Tu me prenais pour un autre...

ISAURE.

On aurait bien dû nous mettre une petite fenêtre derrière la tête...

HENRI.

Pourquoi, je vous prie?

ISAURE, *riant.*

Mais, pour nous garantir des voitures... et des jaloux.

HENRI.

Vous croyez donc que j'ai manqué d'être écrasé?...

MAURICE.

Moi, c'est au cœur de chacun que je la voudrais!...

ISAURE.

La fenêtre?... Au cœur des femmes, surtout, n'est-ce pas?... Fi, l'indiscret!...

MAURICE.

Oui, je donnerais...

ISAURE.

Beau plaisir!... Vous n'auriez plus rien à deviner. (*Se tournant et apercevant Francis qui entre, à part.*) Ah! encore, M. Francis Amber!

MAURICE, *bas à Henri pendant le mouvement d'Isaure.*

N'est-ce pas qu'elle est toujours bien belle, Henri?

HENRI, *de même.*

Oui, oui! mais qu'est-ce que ça prouve?

SCÈNE IX.

LES MÊMES, FRANCIS, *puis* M. D'ANGENNES.

ISAURE, *à elle-même.*

Il ne peut pas se rassasier de me voir.

FRANCIS, *qui s'est arrêté près d'un arbre.*

Elle n'est plus seule... deux cavaliers... j'aime mieux ça. On peut croire, au moins, que la cause est encore en litige... Ah! si je pouvais être le juge de ces deux plaideurs!... Tiens, Henri en est un!... quel bonheur, il me présentera! (*Il s'éloigne. Ici, passe un vieillard, qui se retourne plusieurs fois pour regarder le groupe formé par Maurice, Isaure et Henri.*)

HENRI, *à Maurice et à Isaure.*

Avez-vous remarqué un monsieur qui vient de passer?

MAURICE.

Non.

HENRI.

Eh! bien, il a jeté sur nous, et à plusieurs reprises, des regards foudroyants! Est-ce pour moi? est-ce pour toi?... je n'ose dire : est-ce pour madame?

MAURICE.

C'est pour moi, mon ami; et ce doit être mon oncle.

HENRI.

M. le marquis d'Angennes?...

MAURICE.

Lui-même... Je le vois là-bas qui se retourne encore, et comme nous sommes brouillés...

HENRI.

Brouillés! toi et ton oncle?... Je ne me permettrai pas de te demander pour quel motif...

ISAURE.

Mon Dieu! rien de plus facile à deviner... c'est moi qui suis le motif. Oui, M. d'Angennes ne pardonne pas à Maurice de m'aimer.

HENRI.

Ah! vraiment! à ce compte, il se brouillerait avec bien des gens.

ISAURE.

Et pourquoi?... je vous le demande?... il ne me connaît pas... il ne peut donc pas savoir si Maurice a tort ou raison.

HENRI.

Les grands parents ont des partis pris insupportables!

ISAURE.

Je voulais le voir, lui parler... Peut-être serais-je parvenue à le calmer un peu... Maurice n'y a pas consenti.

MAURICE.

Cela eût été inutile.

ISAURE.

Oh! oui, à cause d'un beau projet de mariage... Sitôt que je l'ai su, j'ai dit à Maurice : Si cela vous convient, mon ami, sacrifiez-moi; je ne dois pas porter un trouble éternel dans votre famille... Je vous aime, moi!... je ne suis pas comme ceux qui ne connaissent que les satisfactions de l'orgueil! Je sais qu'il est des joies et des récompenses dans le dévouement!... Vous n'entendrez pas une plainte, vous ne verrez pas une larme!... Que pouvais-je faire de plus?... Mais Maurice n'a pas voulu m'abandonner... est-ce ma faute? (*Regardant.*) M. d'Angennes revient par ici... Voyons si, la seconde fois qu'il m'apercevra, ses yeux s'adouciront.

MAURICE, *se levant vivement.*

Non, il vaut mieux nous éloigner.

HENRI, *le retenant.*

Reste!... il n'est plus temps, voici ton oncle.

SCÈNE X.

LES MÊMES, LE MARQUIS D'ANGENNES.

(*M. d'Angennes reparaît et s'approche lentement de son neveu, qui lui tourne le dos. Henri, qui lui fait face, s'est levé et le salue avec respect.*)

LE MARQUIS, *frappant sur l'épaule de Maurice.*

Pourrais-je vous dire un mot? (*Sans attendre de réponse, il se retourne et marche jusqu'au point le plus éloigné du théâtre, où Maurice le suit.*) Vous vous compromettrez donc toujours avec cette femme... aux promenades, aux spectacles, dans tous les lieux publics?... car les autres vous sont interdits en pareille compagnie.

MAURICE.

Comment la trouvez-vous, mon oncle? car c'est la première fois que vous la voyez, je crois.

LE MARQUIS.

Qui donc?...

MAURICE.

Celle... que vous appelez cette femme?...

LE MARQUIS.

Veux-tu que je dise cet homme?

MAURICE.

Dites comme vous voudrez, mon oncle.

LE MARQUIS.

Eh bien! parbleu!... je la trouve jolie!... tu croyais peut-être que j'allais dire laide, parce

qu'elle te fait faire des sottises? Tu n'en ferais pas si elle était laide : le bon goût de la famille s'y oppose. Quand j'avais des maîtresses, elles étaient jolies aussi, je t'en réponds, mais je n'étais pas assez niais ou assez effronté pour me montrer avec elles! Mariez-vous donc après de pareils scandales!

MAURICE.

Pourquoi donc, mon oncle, ne vous êtes-vous pas marié, vous qui avez pris tant de précautions?

LE MARQUIS.

Pourquoi?... parce que tu étais venu au monde et que j'avais déjà la bêtise de t'aimer assez pour vouloir te laisser toute ma fortune.

MAURICE.

Vous n'avez pas autre chose à me dire, mon bon oncle?...

LE MARQUIS.

Ah! c'est ainsi?... tu brûles de me quitter!... Eh bien! je jure, moi, que tu ne me reverras jamais!

MAURICE.

Mon oncle!...

LE MARQUIS.

Retourne, retourne auprès de cette femme... elle s'est même levée pour mieux montrer son impatience... (Faisant un pas, puis se retournant.) Ne va pas lui dire au moins que je la trouve laide. Je sais bien qu'elle n'est qu'une... malheureuse!... c'est égal, je ne veux pas qu'elle me croie un imbécile... Adieu! (Il sort.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, hors LE MARQUIS.

ISAURE, courant à Maurice, dès que le marquis a disparu.

Pauvre ami!... comme vous avez dû souffrir... Ah! je vous plaignais bien, allez!... car je comprenais que votre oncle vous accablait encore de ses injustes reproches... Tout en vous parlant, il a plusieurs fois jeté les yeux de mon côté... Je suis sûre qu'il me trouve affreuse!

MAURICE.

Non, jolie!

ISAURE.

Quoi! vraiment! c'est singulier... Vous me l'aviez bien dit, c'est un homme de goût! Vous verrez, nous finirons par le gagner; car enfin, il a été plus aimable aujourd'hui.

MAURICE.

Il vient de jurer de ne me revoir jamais.

ISAURE, lui prenant le bras avec câlinerie et marchant avec lui.

Et vous le croyez?... et c'est pour cela que vous êtes triste?... Est-ce que c'est possible, puisqu'il vous aime?... Quand on aime, on ne boude pas longtemps!... Malgré vos jalousies... vos colères... vos injures même!... est-ce que je ne vous aime pas toujours?... toujours!... toujours!... (En se promenant, ils disparaissent un moment.)

HENRI, les regardant.

Oh! comme elle l'enlace dans ses filets!

SCÈNE XII.

HENRI, FRANCIS.

FRANCIS, entrant, à Henri qui s'est remis à lire son journal.

Tu es seul?... un mot à te dire.

HENRI.

Parle, mon cher.

FRANCIS.

Es-tu... l'amant de cette femme qui était là, tout à l'heure, assise près de toi?

HENRI.

Non; pourquoi?... ça t'intéresse?...

FRANCIS.

Oh!... en qualité de peintre... Elle est si belle! C'est donc ce jeune homme qui se promène en ce moment avec elle?

HENRI.

Oui.

FRANCIS.

Et... elle l'aime!... (Avec un soupir.) Il est bien heureux!

HENRI.

Comme tu dis cela!

FRANCIS.

Moi qui croyais...

HENRI.

Quoi donc? achève...

FRANCIS.

Eh bien!... il m'avait semblé... j'avais pensé... plusieurs fois... qu'elle me regardait, et même... qu'elle m'avait souri. Je vois bien que je m'étais trompé.

HENRI.

Qui sait?

FRANCIS, ravi.

Que dis-tu?... Quoi! tu penserais?...

HENRI.

J'en serais même enchanté, dans l'intérêt de mon pauvre ami.

FRANCIS.

Ah! ce jeune homme est ton ami?... Comment le nommes-tu?

HENRI.

Maurice de Marsanne.

FRANCIS.

Celui dont l'amour extravagant a fait tant de bruit?

HENRI.

Lui-même.

FRANCIS.

Et c'est pour cette dame?... Elle est donc bien dangereuse?

HENRI.

Oh! pas pour toi.

FRANCIS.

Hum!... Sais-tu que je commençais...

HENRI.

Eh bien! continue, mon cher Francis... passionne-toi même, si tu veux. Je te le répète, tu ne cours aucun danger.

FRANCIS.

Pour quelle raison?

HENRI.

Parce que tu as un autre amour dans le cœur, celui des beaux-arts, qui est né avec toi, qui t'occupe, qui t'absorbe, t'enchaîne invinciblement des journées entières, et te sauvera toujours en te faisant passer d'enthousiasme en enthousiasme!... L'artiste vit d'enthousiasme, parce qu'il en change; ce n'est pas comme mon pauvre ami, qui n'en change pas et qui en meurt! Il n'est pas artiste, lui!... il n'est rien du tout, pour son malheur... Et, pour faire quelque chose, il a choisi la pire des conditions, il s'est fait esclave!... esclave d'un démon!

FRANCIS, étonné.

Elle a l'air d'un ange.

HENRI.

Un ange, dis-tu?... chacun de nous en a un dans sa vie, qui veille sur lui dès le berceau, c'est sa mère!... Plus tard, si nous en voulons encore un autre, à quelques rares exceptions près, c'est... dans le ciel qu'il faut le chercher.

FRANCIS.

Incrédule!... j'en vois partout, moi.

HENRI, souriant.

Oui, en peinture.

FRANCIS.

Tiens... la voilà qui revient avec ton ami; je te laisse.

HENRI.

Reste, au contraire. C'est une occasion pour que je te présente.

FRANCIS.

Tu crois?... Bah!... je me risque.

SCÈNE XIII.

Les Mêmes, MADAME SIÉBER, LOUISE, PIERRE, MAURICE, ISAURE.

(Pendant le dialogue suivant entre madame Siéber, Louise et Pierre, qui paraissent d'un côté de la scène, tandis que Maurice et Isaure arrivent de l'autre, Henri présente Francis à son ami et à Isaure.)

MADAME SIÉBER.

Encore près de cette dame!... et cette fois, il lui parle!

LOUISE.

Il parle aux deux jeunes gens qui sont avec elle, ma mère... Tu ne peux pas étendre jusqu'à eux les préventions qu'elle t'inspire... je ne sais pourquoi, car ils ont l'air fort distingués.

PIERRE.

L'un a été notre camarade de collége, Henri de Vernac, je le reconnais.

LOUISE, à sa mère.

Là, tu vois bien!

MADAME SIÉBER.

Eh! mon Dieu! qui ne sait que les jeunes gens d'aujourd'hui, même des meilleures familles, ne craignent pas d'afficher les relations les plus scandaleuses?

PIERRE.

Allons, allons, ma tante, pour vous tranquilliser, je vais dire à Francis que nous partons... Mais savez-vous que vous le traitez un peu comme s'il avait encore quinze ans?

MADAME SIÉBER.

J'ai mes raisons.

PIERRE.

Écoutez donc, vous en avez fait un peintre! les beaux-arts émancipent.

MADAME SIÉBER.

Je m'en aperçois.

PIERRE, allant frapper sur l'épaule de Francis.

Frère, nous t'attendons pour partir.

FRANCIS.

Allez toujours, je vous rejoins dans une minute.

PIERRE.

Non, ma tante désire te parler, viens.

FRANCIS, à part.

Oh! ma tante, que vous êtes terrible! (Il serre la main d'Henri, lui dit un mot à voix basse, salue Maurice et Isaure, et suit Pierre.)

HENRI, pendant que les deux frères rejoignent madame Siéber et Louise, bas à Maurice.

As-tu remarqué cette jeune fille qui s'éloigne avec M. Amber?

MAURICE.

Moi! non.

HENRI, bas.

Tant pis!

MAURICE.

Pourquoi?

HENRI, bas.

Parce qu'elle est belle comme un ange!

MAURICE, avec indifférence.

Eh! que m'importe?

HENRI, bas.

Il t'importe beaucoup... Une seule chose peut encore te guérir... un autre amour!

MAURICE.

Eh! qui donc pourrait me l'inspirer?

HENRI, bas.

Personne, si tu fermes les yeux.

ISAURE, qui, pendant le dialogue précédent, a suivi Francis des yeux, à elle-même.

Il est vraiment fort bien... ce jeune homme... Ah! comtesse!... c'est un beau titre!... mais femme d'un grand artiste!... ce n'est pas mal non plus. (Elle reste pensive, pendant que Maurice et Henri continuent à causer.)

ACTE DEUXIÈME.

Un salon chez Maurice de Marsanne.

SCÈNE I.

MAURICE, BAPTISTE.

MAURICE, entrant suivi de Baptiste.

Baptiste, je n'y suis pour personne... vous entendez?... pas même... pour mon oncle.

BAPTISTE.

M. le marquis d'Angennes? Oui, monsieur.

MAURICE.

Si l'on vous demande où je suis, vous direz... ce que vous voudrez... que je suis au Bois... au bain... dans... la lune.

BAPTISTE.

Oui, monsieur le comte; dans la lune, comme ordinairement...

MAURICE.

Hein?...

BAPTISTE, achevant.

Monsieur le comte m'ordonne de répondre. (Mouvement de sortie.)

MAURICE.

Attendez... J'excepte une seule personne, M. Francis Amber... un jeune peintre auquel j'ai écrit.

BAPTISTE.

Bien, monsieur.

MAURICE.

Tout autre, je vous chasse.

BAPTISTE.

Bien, monsieur, bien. (Il sort.)

SCÈNE II.

MAURICE, seul.

Il se jette sur un divan, cache sa figure dans ses deux mains, puis relevant la tête et poussant un long soupir.

Ah!... que je m'ennuie!... Quelle vie, mon Dieu! quelle vie est la mienne!... (Se levant.) Si je pouvais fixer ma pensée sur quelque chose de sérieux... oublier enfin!... ne fût-ce que pendant... une heure!... une heure seulement! (Retombant sur le divan et prenant un volume sur la table placée à côté de lui.) Voilà un livre dont tout le monde parle, je l'ai fait acheter... Il est là depuis quinze jours! Je n'ai pas encore lu une page... Essayons (Lisant.) « L'homme peut toujours triompher de ses passions. » (Jetant le livre et se levant.) Ce livre est stupide!... il me fait pitié! Quoi! pendant deux ans j'ai lutté... j'ai combattu sans relâche... Tout ce qu'on peut demander à la raison... à la folie... je l'ai tenté!... J'ai voyagé, je me suis fait joueur, libertin, buveur!... buveur!... Oui, je suis descendu jusqu'e là!... Et rien, non, rien ne m'a guéri. Cette femme qui me hait peut-être, que je méprise... je l'aime plus que jamais... Dites donc encore que l'homme peut toujours triompher de ses passions!... Oh! ce sont des douches d'eau glacée que j'aurais dû faire tomber sur ma tête!... et sur la vôtre aussi, monsieur l'écrivain!... C'est à croire, si l'on vivait encore au temps passé, qu'elle m'a jeté... un sort... Aussi, maintenant, je m'abandonne sans résistance; elle a déjà pris ma fortune, elle prendra bientôt ma vie... je le sens... Si quelqu'un pouvait m'arracher à cette femme!... Non, c'est impossible... ma mère ne l'a pas pas pu!... ma pauvre mère a succombé à l'œuvre!

SCÈNE III.

MAURICE, BAPTISTE, puis LE MARQUIS D'ANGENNES.

BAPTISTE, accourant.

Monsieur, je vous annonce...

MAURICE, avec colère.

Personne!... Je ne veux voir personne.

BAPTISTE.

C'est M. le marquis d'Angennes! votre oncle!

MAURICE, prenant sa canne sur la table et la levant sur lui.

Comment, misérable!... après ma défense...

BAPTISTE.

Ah! dame! monsieur... il a levé aussi sa canne... le voici.

LE MARQUIS, paraissant, à Baptiste.

Sortez.

BAPTISTE, sortant vivement en s'inclinant.

Avec le plus grand plaisir.

SCÈNE IV.

MAURICE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Depuis quand mon neveu a-t-il autorisé ses gens à me fermer sa porte?

MAURICE.

Depuis que mon oncle a juré de ne plus me revoir.

LE MARQUIS.

Ah! tu mériterais!... (Se calmant tout à coup.) Tu veux me braver... m'irriter... Eh bien! non; j'ai juré ce matin même d'être calme, d'épuiser tous les moyens de te... racheter... oh! c'est le mot! Je l'ai juré devant le portrait de ta mère, ma sœur, qui t'a recommandé à moi par son dernier vœu; j'irai jusqu'au bout. Écoute.

MAURICE.

J'écouterai, mon oncle, puisque vous le voulez ; mais je n'entendrai pas.

LE MARQUIS.

Écoute toujours... Jusqu'à présent, je ne t'ai donné que des conseils, je veux t'offrir autre chose. Tu es presque ruiné?

MAURICE.

Oui, mon oncle.

LE MARQUIS.

Je te cède à l'instant la moitié de ma fortune, cinquante mille livres de rente, et le reste après ma mort. Tu entends?

MAURICE.

J'écoute, mon oncle.

LE MARQUIS.

Tu vis dans une oisiveté qui te pèse...

MAURICE.

Oh! oui, certes.

LE MARQUIS.

Et qui est la cause de ton horrible malheur!... Je te fais obtenir un emploi honorable, le ministre des affaires étrangères est tout prêt à signer ta nomination. Enfin, tu es la victime, l'esclave d'une femme indigne... Je la remplace (tu peux t'en rapporter à moi) par une jeune fille, la beauté, la grâce et la candeur même... que l'on t'accorde en mariage à ma prière. Veux-tu tout cela? Tu n'as qu'un mot à prononcer, et j'oublie tout, je te pardonne tout?

MAURICE.

Vous auriez tort, mon oncle; car moi, je ne me pardonne rien et j'ai le regret...

LE MARQUIS.

Tu refuses?

MAURICE.

Je ne puis accepter.

LE MARQUIS.

Mais tu es donc tout à fait privé de raison?

MAURICE.

Pas en ce moment, mon oncle; quel est le plus sage, du vieillard qui jette imprudemment une jeune fille pleine d'amour et d'espérance au milieu d'une vie de désespoir et de néant, ou du jeune homme qui ne veut pas attacher un être vivant à un mort?

LE MARQUIS.

Monsieur!

MAURICE.

Ah! pardon, mon oncle, j'ai si rarement raison contre vous que vous pouvez bien me pardonner cette fois.

LE MARQUIS.

Ainsi... une fortune retrouvée, une position brillante, une femme riche, noble, belle! rien n'a prise sur toi!... Ah! c'est à regretter que tu ne sois pas né intéressé, ambitieux, sensuel... tu aurais au moins les qualités de tes défauts; mais non, il faut pour le désespoir de ta famille que tu sois un homme... rangé, imperturbablement rangé... dans le désordre!

MAURICE.

Que voulez-vous, mon oncle, rien de ce que vous m'avez dit n'a porté là. (Il frappe sa poitrine.) Faites donc que je puisse arracher ma pensée de l'unique objet sur lequel elle se concentre invinciblement tout entière! Partout, je vois cette femme, j'y songe avec souffrance, avec désespoir, n'importe, là est ma vie... Appelez cela idée fixe, folie, si vous voulez, mais avant de m'accuser, guérissez-moi, je ne demande pas mieux que de guérir.

BAPTISTE, entrant.

M. Francis Amber.

LE MARQUIS, vivement.

Qu'il attende!

MAURICE, au marquis.

Je l'ai prié de venir, je ne puis pas le faire attendre... Baptiste, faites entrer. (Baptiste sort.) Vous allez voir, mon oncle, si vos propositions de fortune pouvaient agir sur moi.

SCÈNE V.

LES MÊMES, FRANCIS.

MAURICE, allant au-devant de lui.

Monsieur, je me suis présenté deux fois chez vous sans vous rencontrer, et j'ai pris la liberté, alors, de vous demander un rendez-vous chez moi.

FRANCIS.

Vous avez très-bien fait fait, monsieur le comte, vous auriez même pu commencer par là. Me voici à vos ordres.

MAURICE.

Je voulais vous parler du dernier tableau que vous avez exposé cette année, de cette Vierge digne... je ne dirai pas du pinceau du Titien ou de Raphaël, on a beaucoup trop abusé de cette phrase élogieuse, je dirai simplement, digne d'un grand artiste.

FRANCIS.

C'est déjà beaucoup trop flatteur pour moi.

MAURICE.

Je voudrais en faire l'acquisition.

FRANCIS.

Je suis vraiment désolé, monsieur le comte, ce tableau n'est pas à vendre.

MAURICE.

Est-il vendu?

FRANCIS.

Non, je l'ai déjà refusé à plusieurs personnes.

MAURICE.

Écoutez, monsieur Francis Amber, je ne veux pas discuter... marchander avec vous. Je ne vous dirai qu'une chose : ce tableau, tant remarqué, avec justice... j'ai promis qu'il m'appartiendrait.

LE MARQUIS, à part.

Encore une folie.

MAURICE.

Il me le faut, n'importe à quel prix.

LE MARQUIS, de même.

Qu'est-ce que je disais!

MAURICE.

Vous voyez qu'avec vous je joue cartes sur table.

FRANCIS.

Je ne puis que vous répéter, monsieur le comte...

MAURICE.

Attendez, attendez... il me reste cent mille francs.

LE MARQUIS.

Rien que cela!... Est-ce possible?

MAURICE.

Oui, mon oncle.

LE MARQUIS.

Plus d'un million!... dévoré!

MAURICE.

Ce n'est pas difficile, allez.

LE MARQUIS.

Et pour cette femme!

MAURICE, à Francis.

Monsieur Francis, voulez-vous partager avec moi? (Mouvement de Francis.) Non; vous préférez le tout?... Eh! bien, soit.

LE MARQUIS.

Ah! je te reconnais bien là!

MAURICE, souriant.

Vous ne pourrez jamais renier votre neveu. (Tendant la main à Francis.) Touchez là, monsieur Amber.

FRANCIS.

De grand cœur, monsieur; mais non pour conclure un pareil marché. Mon œuvre est bien loin d'avoir une telle valeur; et s'il m'était possible d'en disposer, je le ferais avec joie en faveur d'un homme qui apprécie les arts avec tant de générosité.

MAURICE.

Je ne mérite pas cette louange; car je n'ai pas eu le plaisir de voir votre tableau.

FRANCIS, stupéfait.

Vous n'avez pas vu...

LE MARQUIS.

Encore mieux!

FRANCIS.

Et vous m'offrez?...

MAURICE.

Mais c'est tout simple... Vous allez comprendre. Je m'ennuie, j'ai le spleen, et je me suis promis de quitter ce monde au moment où il me faudrait devenir à charge à ma famille; c'est bien assez de l'avoir été si longtemps à moi-même. Vous sentez, alors, qu'il m'est assez indifférent de donner cinquante... ou cent mille francs... un peu plus tôt, un peu plus tard...

LE MARQUIS, avec colère.

Eh! bien... il a raison, acceptez, acceptez, monsieur: vous lui rendrez service; car ce sera peut-être le premier emploi raisonnable qu'il aura fait de son argent.

MAURICE.

Vous le voyez, monsieur Francis, cela arrangerait tout le monde... Mon bon oncle que voici est même tout prêt, j'en suis sûr, à faire les frais de mes funérailles; ainsi, vous ne devez concevoir aucun scrupule d'avancer, de quelques semaines, un événement... qui est arrêté là... (Il se frappe le front.) irrévocablement.

FRANCIS.

Rien n'est irrévocable, monsieur le comte; un jour, une heure change la forme d'un empire. Demain, vous tiendrez peut-être plus à la vie... (Souriant.) que vous ne tenez aujourd'hui... à mon tableau.

MAURICE.

Ceci me regarde... Consentez-vous à m'obliger?

FRANCIS, vivement.

Dieu me préserve de rendre jamais un pareil service!

LE MARQUIS, saisissant la main de Francis et la serrant avec effusion.

Vous êtes un honnête homme, monsieur.

MAURICE.

Et un artiste... bien désintéressé!... Eh! bien, alors... nous pouvons encore nous entendre. Cédez-moi votre tableau... à bon marché... vous me donnerez ainsi le temps de réfléchir... Si j'en profite mal... selon vous, tant pis pour moi, vous n'aurez rien à vous reprocher.

FRANCIS.

Je vous jure, monsieur, que si je pouvais disposer de mon ouvrage, vous l'auriez à l'instant même, et sans aucune espèce de condition; mais, je vous le répète, il ne peut être vendu. C'est le portrait d'une de mes parentes, et il appartient à sa mère.

MAURICE.

Oh! je n'insiste plus... et vous remercie de votre bonne intention.

FRANCIS.

Je voudrais pouvoir dès demain vous en prouver la sincérité.

MAURICE.

Qui sait? ce sera peut-être bientôt... Et tenez... Oui, avant mon... grand voyage, j'irai vous prier de faire mon portrait.

FRANCIS.

Ah! venez, monsieur, venez; et si je parviens à bien rendre votre physionomie, elle vous dira mieux que moi que ce n'est pas au néant que vous êtes appelé. Au revoir, monsieur le comte.

MAURICE, le reconduisant.

Je l'espère bien, monsieur. (Francis sort.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, hors FRANCIS.

LE MARQUIS.

C'est pour cette femme que tu voulais ce tableau?

MAURICE.

Mon Dieu, oui! Et ce sera la première fois que je lui manquerai de parole.

LE MARQUIS.

N'as-tu pas de honte! une femme qui te trompe...

MAURICE.

Ah! Elle ne se donne pas cette peine. Elle m'a déclaré depuis longtemps que, puisque je lui refusais mon nom, elle se regardait comme libre.

LE MARQUIS.

Dieu soit béni! Elle nous vient en aide!

MAURICE.

Détrompez-vous, mon oncle; oh! ma chaîne est à l'épreuve de pareilles secousses.

LE MARQUIS.

Mais il faudra qu'elle se rompe, dussé-je y perdre mon nom et ma fortune!

MAURICE.

Plus fort que vous l'a tenté... sans réussir.

LE MARQUIS.

Parce que tu n'as pas voulu! parce que tu n'as fait aucun effort!... Voyons, seconde-moi, je t'en supplie, consens à ce mariage.

MAURICE.

Ah! ne revenez pas sur une proposition odieuse et impossible.

LE MARQUIS, avec colère.

Non?... Eh! bien, je te comprends, maintenant, je te devine... mieux que toi-même... Oui, tu finiras par épouser cette femme!

MAURICE, froidement.

Non, mon oncle. J'ai promis à ma mère que je ne le ferais pas.

LE MARQUIS.

Eh! malheureux! si ta pauvre mère a été impuissante pendant sa vie, comment son souvenir aurait-il le pouvoir...

MAURICE, hors de lui.

Arrêtez! arrêtez, mon oncle! si tout autre que vous osait douter de ma parole...

LE MARQUIS, furieux à son tour.

Oui, j'en doute, moi, j'en doute, entends-tu?... Qu'attendre de celui qui a fait mourir sa mère de chagrin?

MAURICE, de même.

Monsieur!... C'est horrible ce que vous dites là! Que Dieu vous pardonne s'il veut cette détestable parole... moi... je ne l'oublierai jamais! (D'un ton solennel.) Monsieur le marquis d'Angennes! dès ce moment... vous n'avez plus de neveu. (Il sort vivement par la droite.)

LE MARQUIS, suivant Maurice jusqu'à la porte.

Ah! je te prouverai, moi, que tu as encore un oncle.

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, BAPTISTE, ISAURE MONTI.

BAPTISTE, marchant à reculons devant Isaure qui le pousse du geste.

Mais, madame, je vous assure que vous ne pouvez pas entrer.

ISAURE.

Tu vois bien que si, mon pauvre Baptiste; allons, on te tiendra compte de ta belle défense, retire-toi.

BAPTISTE, se tournant du côté du marquis qui est resté à réfléchir.

Monsieur est témoin... (A part.) Tiens! ce n'est pas mon maître!... L'oncle est seul... ma foi, ils s'arrangeront comme ils pourront! (Il sort en s'inclinant devant Isaure et le marquis.)

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS, ISAURE.

LE MARQUIS, se retournant et apercevant Isaure.

Eh quoi! Vous ici, madame? Vous osez?...

ISAURE.

Oui, monsieur... J'ose faire cet honneur à monsieur de Marsanne.

LE MARQUIS, brusquement.

Permettez-moi de ne pas en profiter. (Il fait quelques pas pour sortir.)

ISAURE, lui faisant la révérence.

Je vous en remercie.

LE MARQUIS, s'arrêtant tout à coup.

Eh bien! si, j'en profiterai. (Revenant vers Isaure qui s'est jetée sur une causeuse.) Madame...

ISAURE.

Ah! c'est vous, monsieur? Je vous croyais parti.

LE MARQUIS.

Oui, madame, c'est moi, le marquis d'Angennes, qui vous demande audience.

ISAURE.

A moi?... C'est original.

LE MARQUIS.

C'est tout simple, au contraire, puisque j'ai une proposition à vous faire.

ISAURE.

Une proposition!

LE MARQUIS.

Oui. Je commence... Madame... (Il tire son lorgnon et la regarde.) je vous trouve d'une beauté incomparable...

ISAURE.

Des compliments! Fi! monsieur le marquis, vous tombez dans le vulgaire.

LE MARQUIS.

Attendez... attendez, ma phrase n'est pas finie. Je continue : Peu de femmes, je lis cela dans vos yeux et dans votre sourire, possèdent un esprit plus fin, une intelligence plus nette et plus développée... (Mouvement d'Isaure, comprimé par un

geste du marquis.) Et pourtant, malgré ces dons du ciel... la vue d'un serpent me causerait moins de répulsion que la vôtre.

ISAURE, souriant.

Vous aviez raison, je me trompais... ce ne sont pas... des compliments... Bravo! monsieur; vous avez quelque chose à me demander, et vous me dites des injures! à la bonne heure! le tour est nouveau, imprévu, quoiqu'un peu risqué... mais, c'est égal, j'aime cela.

LE MARQUIS.

Enchanté!... Tel que vous me voyez, madame, dans ma jeunesse, j'étais un franc vaurien.

ISAURE.

Je le crois... puisque vous le dites.

LE MARQUIS, continuant.

J'ai eu beaucoup de maîtresses; mais parmi elles... pas un maître.

ISAURE.

C'est avoir la main malheureuse.

LE MARQUIS.

Oh! non pas! Je croyais que c'était bien assez de leur abandonner ma fortune... A ce jeu-là, j'ai mangé trois héritages... Oui, mais, heureusement, je me suis arrêté au quatrième, qui, par hasard, s'est trouvé le plus considérable.

ISAURE.

Je ne vois pas...

LE MARQUIS.

Patience! Je suis donc riche, très-riche encore.

ISAURE.

Après, monsieur?...

LE MARQUIS.

Ce qui ne m'empêche pas d'être fort contrarié en ce moment... Je crois que j'ai été un grand maladroit avec mon neveu!

ISAURE.

Moi... J'en suis sûre.

LE MARQUIS.

Au lieu de laisser faire au temps son irrésistible besogne, j'ai tourmenté Maurice, je l'ai harcelé... Oh! je vous ai bien servie près de lui, allez! Je suis pour plus de moitié dans votre succès.

ISAURE.

C'est possible. Il n'y a rien de si bon quelquefois qu'un ennemi.

LE MARQUIS.

A ce qu'il paraît... puisque j'ai attisé un feu qui ne demandait qu'à s'éteindre!... Enfin le mal est fait...

ISAURE.

Hélas!

LE MARQUIS.

Vous êtes devenue une puissance... une grande puissance avec laquelle... il faut... traiter.

ISAURE.

Eh! bien, marquis, envoyez-moi... des ambassadeurs!

LE MARQUIS.

Pour tout embrouiller!... non pas, je préfère communiquer moi-même mes notes. Voici la chose... J'ai des projets sur Maurice, et ces projets restent en route; vous barrez le chemin... cela m'ennuie... Vous le voyez, ma diplomatie est nette et franche. J'offre cinquante mille francs; que répondez-vous?

ISAURE.

Monsieur... en retour de votre honnête communication, je réponds que je ne vous trouve... pas beau le moins du monde et encore moins serpent...

LE MARQUIS.

C'est juste. J'oubliais. Il reste cent mille francs à Maurice... Eh bien!... pour en finir, les voulez-vous? Je suis prêt.

ISAURE.

Ah! monsieur le marquis! vous estimez bien peu votre neveu.

LE MARQUIS.

Vous dites non? Vous comptez peut-être sur mon héritage? Dès demain, je fais mon testament et je laisse mes deux millions... au premier venu. Voyons... acceptez-vous cent vingt mille francs?

ISAURE.

C'est bien peu!...

LE MARQUIS.

Eh bien!... cent cinquante mille. (Frappant sa canne contre le parquet avec colère.) Mais pas un centime avec!... Décidez-vous, je vous donne cinq minutes...

ISAURE.

Je ne prends pas une seconde pour refuser.

LE MARQUIS.

Ah! c'est trop fort!

ISAURE.

Cela vous étonne? Je suis une pauvre femme, ma famille m'a reniée, le monde me repousse... mais il est un cœur dévoué, noble, généreux, qui s'est donné à moi tout entier, sans réserve, qui me sacrifierait tout... sa vie même... Et vous voulez que je le vende!... Non, non, monsieur le marquis, je suis plus riche que vous! mon trésor à moi, c'est l'amour de Maurice!... Vos millions ne sauraient le payer!

LE MARQUIS.

Je vous devine, madame; oui, oui, ce n'est plus de l'or maintenant, c'est un nom qu'il vous faut!... prenez garde de faire un mauvais calcul! Vous pouvez achever la ruine de mon neveu, vous pouvez, puisque tel est votre bon plaisir, en faire votre jouet, votre victime; mais vous ne le déshonorerez pas, je vous en donne ma parole.

ISAURE.

Monsieur!

LE MARQUIS.

Je vous défends de songer à porter son nom!

ISAURE.

Des menaces, après l'insulte et les billets de banque!... Mauvais moyen, monsieur le marquis...

J'aurais peut-être cédé à la prière... Vous n'avez pas daigné descendre jusque-là... Je ne vous dois plus rien, nous lutterons...

LE MARQUIS, *furieux*.

Ah! si vous étiez un homme! malgré mes soixante ans, je vous ferais bien voir comment on châtie l'insolence!

MAURICE, *paraissant*.

Du bruit!... vous, mon oncle!

LE MARQUIS.

Oui, oui, moi... avec madame! qui vient de me faire comprendre, par le charme touchant de ses discours, ton inaltérable attachement pour elle!

ISAURE.

Que j'aime à vous entendre parler ainsi, monsieur!

LE MARQUIS *la regarde un moment, va éclater de nouveau, puis sortant brusquement.*

Que le diable vous emporte!

SCÈNE IX.

ISAURE, MAURICE.

MAURICE, *après avoir regardé sortir son oncle.*

Que s'est-il donc passé entre vous, madame?

ISAURE.

Moins que rien, je vous jure... seulement, nous nous sommes parlé tous deux avec beaucoup d'abandon.

MAURICE.

Je viens de m'en apercevoir.

ISAURE.

C'est sans doute parce qu'il était ici, que vous aviez ordonné à Baptiste de m'empêcher d'entrer? vous aviez peur qu'il ne me fût désagréable de me rencontrer avec lui?... Eh bien! vous aviez tort... C'est un homme charmant que votre oncle! malin, spirituel, enjoué et... très-vert encore pour son âge. Je suis vraiment fâchée que nous soyons venus au monde, lui si tôt, moi si tard... malgré sa brusquerie et son air terrible, je suis bien sûre qu'il m'aurait rendu justice.

MAURICE.

Oh! sans doute!... comme aujourd'hui.

ISAURE.

Hein? plaît-il?... une méchanceté?

MAURICE.

Oh! je n'y songe guère! Pauvre oncle! Je ne le verrai plus... Maintenant... qui donc m'aimera?

ISAURE.

Ah! Maurice! voilà qui est bien pis qu'une méchanceté! (*Avec chatterie.*) Voyons, est-ce parce je vous ai tourmenté, rendu malheureux quelquefois?... Et si c'était par affection, par dévouement?

MAURICE.

Par dévouement!

ISAURE.

Oui, homme ombrageux, sauvage que vous êtes! qui vous effarouchez, qui vous cabrez pour la moindre chose!... Dès que je vous ai vu, j'ai compris qu'une femme parfaite vous ferait périr d'ennui, et qu'il vous fallait un bonheur plein d'inquiétudes et d'orages... Oui, si j'ai été impérieuse, fantasque, indifférente, coquette même en apparence... jusqu'à vous inspirer des jalousies furieuses... c'était pour vous arracher au spleen, cet affreux mal anglais, au désespoir; pour vous faire vivre enfin! Ah! tu ne me connais pas!... veux-tu que je sois patiente, douce, soumise, tendre?... Je puis être tout cela, bien plus encore, pour te prouver mon amour.

MAURICE, *entraîné*.

Ah! si vous disiez vrai!... si tu m'aimes... sois comme tu voudras... Je ne te demande rien, je ne te reproche rien, je ne me rappelle rien!

ISAURE.

Tu n'as pas souffert seul, va! sentir éternellement entre nous un invincible souvenir, pouvoir tout te demander, tout obtenir, excepté de devenir ta compagne... ton égale!

MAURICE.

Et que t'importe un nom, un titre? puisque je t'appartiens tout entier... puisque je ne sens, je n'agis, je n'existe que par toi, puisque je t'aime comme on n'a jamais aimé.

ISAURE.

Tu le crois, mon pauvre ami? je ne me fais pas d'illusion, moi!... Tu m'aimeras avec passion, avec fureur, tant que je te paraîtrai la plus belle, la plus singulière, la plus amusante; tu m'aimeras ainsi toujours à la condition que je ne deviendrai jamais laide, et que mon esprit ne sera pas un instant glacé par la douleur; mais si dès demain tu rencontrais une autre femme qui te plût davantage, tu me sacrifierais sans remords, sans pitié.

MAURICE.

Ah! tais-toi, tais-toi!

ISAURE.

En réalité, qu'as-tu fait pour me prouver ton amour? Tu m'as donné un temps, une fortune dont tu ne savais que faire... Va, va, il y a dans le cœur de la plus indigne un trésor de dévouement que ne soupçonne même pas l'homme le plus généreux.

MAURICE.

Ah! je te prouverai bien le contraire.

ISAURE.

Si tu savais, Maurice, ce que j'ai souffert, ce que je suis prête à souffrir encore!... mon Dieu! si je te demandais d'être pour moi, un jour, seulement un jour! ce que je suis pour toi depuis deux années, je t'ennuierais bien vite... Tiens, je t'ennuie déjà.

MAURICE.

Je ne me souviens pas d'avoir été aussi heureux qu'en ce moment.

ISAURE.

Peut-être; mais si je continuais ainsi pendant une heure... Parlons d'autre chose. Votre oncle s'imagine, sans doute, que nous avons besoin de sa fortune. Dieu merci, nous pouvons vivre noblement sans elle; et même, encore, rendre des services... à nos amis... aux artistes... par exemple; nous nous amuserons à les enrichir... à commencer par ce jeune peintre, M. Francis Amber, qui a fait ce tableau, vous savez, que je trouve gentil, et que vous m'avez promis?

MAURICE.

Je suis bien malheureux, madame, M. Amber m'a refusé.

ISAURE.

Il vous a refusé!... mon pauvre Maurice, il faut convenir que vous n'êtes pas heureux.

MAURICE, tristement.

Vous avez raison, madame.

ISAURE.

Vous aurez marchandé, je parie.

MAURICE.

J'ai offert tout ce que je possède.

ISAURE.

Et l'on vous a refusé?

MAURICE.

Oui, madame.

ISAURE, à part.

Ah! M. Francis! vous tenez donc bien à votre cousine! (Haut.) Je pouvais tout demander, tout exiger, disiez-vous... Pour la première fois, je consens à exprimer un désir, je veux un tableau, ce n'est pas une chose bien extraordinaire...

MAURICE, à part.

Toujours la même! (Haut.) Je vous ai déjà dit, madame...

ISAURE.

Oui, oui, que vous aviez offert... je ne sais quoi!... votre fortune... La belle chose en vérité! le bel effort! Est-ce que je ne viens pas, moi, de refuser cent cinquante mille francs, que votre oncle m'offrait si je consentais à ne plus vous voir...

MAURICE, ému.

Vous avez fait cela, madame!...

ISAURE.

C'est tout simple, et vous...

MAURICE, vivement.

Mais je ne pouvais pas... voler ce tableau! Demandez m'en deux autres... dix autres!

ISAURE, avec aigreur.

Eh! monsieur, croyez-vous donc que la monnaie d'un tableau soit comme celle d'un billet de banque?... et qu'on ne perde rien au change?

MAURICE.

Je reverrai M. Amber, j'obtiendrai, je réussirai...

ISAURE.

Comme à l'ordinaire.

MAURICE, blessé.

Vous êtes cruelle, madame.

ISAURE.

Moi?... Je suis trop bonne!... Tenez, mon ami, je ne pense plus à cette peinture, j'y renonce... sans regret... et même... je veux bien vous fournir le moyen de me prouver votre bonne volonté.

MAURICE.

Mais c'est ce que je désire le plus au monde.

ISAURE.

Nous allons voir. Vous appellerez cela fantaisie... caprice... folie peut-être!...

MAURICE.

Enfin, que voulez-vous?

ISAURE.

Je veux... une dernière preuve de votre amour.

MAURICE, avec amertume.

Une preuve de mon amour?... N'importe, s'il dépend de moi...

ISAURE.

Oh! de vous seul.

MAURICE.

Alors expliquez-vous, et à l'instant...

ISAURE.

Eh bien! M. Francis Amber a une cousine belle... comme la Vierge de son tableau... car elle lui a servi de modèle.

MAURICE.

C'est justement le motif qui a fait refuser à M. Francis...

ISAURE.

Vous vous ferez présenter chez la mère de cette cousine... une madame Siéber, je crois, et vous verrez sa fille tous les jours.

MAURICE, surpris.

Tous les jours!

ISAURE.

Vous en conviendrez, la tâche n'est pas pénible.

MAURICE.

Et pourquoi, madame, pourquoi?

ISAURE.

Mais pour m'obéir... et vous en faire aimer...

MAURICE.

M'en faire aimer!!!

ISAURE.

Oui, je veux savoir si un homme... aussi épris que vous prétendez l'être de moi, peut, tout en restant insensible lui-même, parvenir à séduire une autre femme... à toucher son cœur, veux-je dire.

MAURICE.

Eh! madame, qu'avez-vous besoin... ne savez-vous pas?...

ISAURE.

Je ne sais rien du tout. Peut-on croire à un courage qui n'a jamais affronté le péril?

MAURICE.

Mais c'est odieux, c'est infâme ce que vous me proposez là!

ISAURE.

Vous reculez... déjà! Répondez : Suis-je votre

femme ou votre maîtresse? Comme femme, j'aurais des ordres à recevoir au lieu d'en donner; comme maîtresse, je veux, je commande...

MAURICE.

Et moi, je refuse d'obéir, et repousse avec indignation ce que vous appelez une fantaisie.

ISAURE.

Soit, j'allais m'attacher à vous plus que jamais! nous aurions été malheureux, il vaut mieux nous séparer.

MAURICE.

Nous séparer! c'est impossible! allez au bout du monde, madame, je vous suivrai; c'est là ma destinée, et rien ne peut la changer, pas plus votre volonté que la mienne.

ISAURE.

Monsieur de Marsanne, voici mon dernier mot. J'ai votre parole : je vous donne quinze jours pour la dégager... Demain, vous irez chez madame Siéber, ou je vous vois aujourd'hui pour la dernière fois.

MAURICE.

Isaure!... mais que vous a donc fait cette jeune fille?

ISAURE, avec dédain, sortant.

C'est mon secret.

ACTE TROISIÈME.

Chez madame Siéber. — Un atelier de peintre avec peintures ébauchées ou achevées, des plâtres, etc. — Au fond, une vierge encadrée. — A droite, un chevalet sur lequel est une toile couverte — A gauche, un grand fauteuil. — Une table, des chaises et une vieille horloge a la muraille.

SCÈNE I.

MADAME SIÉBER, LOUISE.

(Au lever du rideau, madame Siéber est assise dans le grand fauteuil et Louise achève de lui arranger un bonnet sur la tête.)

LOUISE.

La!... c'est fini, tu es coiffée, et bien coiffée! (Prenant sur la table un petit miroir et le mettant sous les yeux de sa mère.) Tiens, maman, regarde comme je t'ai faite belle.

MADAME SIÉBER, souriant.

Oh! superbe!... tu me dois bien un peu cela. (Contemplant sa fille.) Car moi aussi, je t'ai faite belle, gracieuse, charmante!...

LOUISE, mettant la main sur la bouche de sa mère.

Bonne mère, si quelqu'un t'entendait...

MADAME SIÉBER.

Que veux-tu! je ne puis m'empêcher, quand je te vois, d'être fière de mon ouvrage.

LOUISE.

Oui, mais l'on se moquerait de vous.

MADAME SIÉBER.

Qu'importe! pourvu, comme j'en suis sûre, que tu n'en sois pas moins modeste et moins bonne fille. Ton caractère est comme ta figure, sans défaut. (Elle l'embrasse.)

LOUISE.

Eh! bien... c'est ce qui te trompe... je suis impatiente, susceptible... et tiens, en ce moment, j'en veux beaucoup à... une certaine personne... (Regardant l'horloge.) qui devrait être ici depuis... une heure!

MADAME SIÉBER.

Ton cousin Francis!... oh! le pauvre garçon! qui travaille toute la journée!... vraiment, pour une fois qu'il reste un peu dehors, tu as bien tort; mais sois tranquille, va, dans trois semaines, il sera plus pressé de rentrer.

LOUISE, naïvement.

Pourquoi donc, maman?

MADAME SIÉBER.

Parce que vous serez mariés! Tu le sais bien.

LOUISE, d'un air réfléchi.

Bonne mère, tu as peut-être tort de me marier... si tôt.

MADAME SIÉBER.

Avec le fils de ma sœur! un enfant que j'ai élevé, soigné... comme toi-même, et qui a un avenir superbe.

LOUISE.

Justement! tout l'avantage est de notre côté... s'il allait se repentir après notre mariage? s'il allait être malheureux?

MADAME SIÉBER.

Folle! il t'aime depuis que tu existes! et tout petit, il passait des heures entières devant ton berceau à t'admirer, et à s'écrier : Oh! la belle petite fille!

LOUISE.

J'ai entendu dire souvent à Francis lui-même qu'un artiste devait rester libre et indépendant, s'il voulait réussir.

MADAME SIÉBER.

Il disait cela quand il était trop jeune pour penser sérieusement. D'ailleurs, tu n'es pas une femme ordinaire, toi. Tu es artiste comme lui, et de plus, son inspiration, son bon génie! Ne te l'a-t-il pas répété cent fois, lorsque tu lui servais de modèle pour son tableau tant admiré au dernier salon?

LOUISE.

Attendons encore, je t'en prie. Plus tard... et

s'il persiste... dans un an... deux ans, nous serons bien sûres...

MADAME SIÉBER.

Deux ans! y penses-tu? et si je venais à te manquer?... tu resterais donc seule, sans appui. Non, non, je ne tarderai pas plus longtemps à assurer le bonheur des deux êtres que j'aime le plus au monde.

LOUISE.

Ah! ma mère! tu oublies ce pauvre Pierre!... n'est-il pas, comme Francis, le fils de ta sœur?

MADAME SIÉBER.

Mon Dieu! je l'aime aussi de toute mon âme; mais ce n'est pas la même chose; je ne l'ai pas élevé, lui! le frère de son père s'en est chargé; et, malgré moi, je sens toujours que j'ai... un neveu et deux enfants.

LOUISE.

C'est très-mal.

MADAME SIÉBER.

Que veux-tu? nous le voyons si peu. Toujours en voyage pour la maison de son oncle; encore en ce moment... ensuite, il a de singulières idées; il ne pense qu'à gagner de l'argent.

LOUISE.

Pour le donner aux autres!... quand Francis était gêné, ne le forçait-il pas d'accepter toutes ses économies?

MADAME SIÉBER.

Tu as raison, c'est un cœur excellent; mais... (Ici l'horloge sonne.)

LOUISE.

Dix heures!... Décidément, Francis nous a tout à fait oubliées. (On frappe à la porte.) Ah! enfin... c'est lui! (Elle va ouvrir et se trouve en face de Pierre qui entre un gros bouquet à la main et un paquet sous le bras.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, PIERRE.

LOUISE, reculant.

Pierre!... notre bon Pierre!

MADAME SIÉBER, allant à lui.

Pierre!... absent depuis trois mois!

PIERRE, haletant.

Oui... ma tante... oui... ma cousine... c'est moi... en personne. Vous voyez l'homme le plus heureux, le plus transporté!... mais aussi... le plus essoufflé... (Il se laisse tomber sur une chaise.)

MADAME SIÉBER, lui essuyant le front.

C'est vrai! pauvre garçon! il est tout en nage.

PIERRE.

C'est que j'ai couru depuis la maison de mon oncle jusqu'ici... et encore, il me semblait que je n'arriverais jamais assez tôt pour vous dire... car c'est un bonheur si complet... si inouï... si inespéré...

LOUISE.

Que tu n'as pas même songé à nous embrasser.

PIERRE.

Oh! si! mais je n'ai pas osé.

LOUISE, l'embrassant.

Tiens! j'ose bien, moi!

PIERRE.

Merci, ma cousine, vous êtes bien bonne.

MADAME SIÉBER, de même.

Et moi aussi.

PIERRE.

Merci, ma tante.

LOUISE.

Et maintenant, conte-nous vite...

PIERRE.

Vous allez tout savoir... (S'arrêtant et regardant Louise.) Dieu! ma tante, ma petite Louise est-elle jolie! elle a encore gagné pendant mon absence.

MADAME SIÉBER.

Elle ne fait que cela... mais dis-nous donc ta joie.

PIERRE.

C'est juste! (Se frappant le front.) Oh! imbécile!... J'ai le cerveau un peu fêlé, voyez-vous; et il y a bien de quoi. (Se levant et présentant le bouquet et le paquet à madame Siéber.) Ma tante veut-elle bien me permettre de lui souhaiter une bonne fête.

MADAME SIÉBER.

Comment! c'est ma fête! (A Louise.) Ah! petite dissimulée! voilà pourquoi tu as voulu me parer?

LOUISE, allant prendre un bouquet caché dans un coin.

Certainement; et je te l'aurais souhaitée bien plus tôt, si je n'avais pas attendu quelqu'un... qui a une bien mauvaise mémoire.

MADAME SIÉBER, embrassant son neveu et sa fille.

Mes chers enfants!

LOUISE, qui a ouvert le paquet de Pierre.

Oh! ma mère!... mais regarde donc ce qu'il t'a apporté!... un châle!

MADAME SIÉBER.

Un châle superbe! (A Pierre.) Tu es trop bon, mille fois trop bon.

PIERRE.

Oh! ne me remerciez pas tant; car, moi... de mon côté... j'ai à vous demander... bien autre chose, ma foi!

MADAME SIÉBER.

Dis vite... que je te l'accorde.

PIERRE.

Vite!... un moment... vous ne savez pas ce que je veux... ça ne se demande pas... comme un verre d'eau... tout me réussit ce matin, c'est vrai; mais...

MADAME SIÉBER.

Voyons donc, achève, qu'est-ce qui te réussit?

LOUISE.

Voilà une heure que tu nous fais attendre.

PIERRE.

Vous saurez d'abord que mon oncle a été si content du résultat de mon voyage qu'il m'a dit... que je ne voyagerais plus.

MADAME SIÉBER.

Ah!

PIERRE.

Ensuite.... (Ici l'on sonne.)

LOUISE, courant ouvrir.

Enfin! c'est lui, cette fois, c'est Francis.

SCÈNE III.

LES MÊMES, FRANCIS.

LOUISE.

Que c'est mal, monsieur, d'arriver si tard! allez, vous ne méritez guère la joie qui vous attend.

FRANCIS.

Qu'est-ce donc?

PIERRE, lui sautant au cou.

Eh! parbleu! c'est moi, frère.

FRANCIS.

Pierre! mon frère! Et depuis quand à Paris?

PIERRE.

Depuis deux heures; j'ai voyagé toute la nuit. Je voulais être ici de bonne heure pour souhaiter la fête à notre bonne tante.

LOUISE, à Francis.

Il n'a pas oublié, lui!

FRANCIS.

Méchante! pourquoi ne m'as-tu pas averti? Tu sais bien que je suis un rêveur.

LOUISE.

Oui, qui ne songe à rien.

MADAME SIÉBER.

Allons, ne le gronde pas; il m'a souhaité ma fête avant vous tous... en me donnant ceci qui vaut cent mille francs; car il en a refusé ce prix. (Conduisant Pierre devant la Vierge.) Juge, mon ami, du talent de ton frère.

PIERRE.

Louise! mais c'est Louise!... Oh! oui, il en a du talent!... c'est-à-dire que je me mettrais à genoux devant cette peinture, que je passerais ma vie à la contempler!...

FRANCIS.

Tu trouves ressemblant?

LOUISE.

Mais beaucoup trop flatté.

PIERRE.

Flattée!... si tu n'étais pas là, des imbéciles pourraient le croire; mais quand on te regarde, ma bonne Louise, on sent bien vite qu'il y a un artiste au-dessus de tous les autres, et c'est le bon Dieu!

FRANCIS.

Pierre a raison, cent fois raison! Je travaillerais à ce tableau aussi longtemps que Léonard de Vinci à la Joconde, qu'il laisserait toujours quelque chose à désirer.

PIERRE.

Ce qui ne m'empêche pas de t'admirer, frère. Ah! tu m'as bien changé, va!... moi qui ne pensais qu'à gagner de l'argent, maintenant, je comprends l'ambition du talent et de la gloire, puisque nos succès peuvent rendre si fiers et si heureux ceux qui nous aiment; aussi, vois-tu, pour avoir fait ce tableau... je donnerais... le bonheur qui m'est arrivé ce matin.

MADAME SIÉBER.

Ah! peut-être enfin vas-tu nous l'apprendre!

PIERRE.

Eh bien! chère tante, dès aujourd'hui, mon oncle m'associe à son commerce et me donne moitié dans ses bénéfices... vingt mille francs de rente, au bas mot.

FRANCIS.

Vingt mille francs!... c'est superbe!

PIERRE.

Oh! ce n'est pas l'argent qui m'enchante! mais un projet qui ne pouvait se réaliser... que par l'argent.

TOUS.

Quel projet?

PIERRE, hésitant.

Hum! (Vivement.) Je vous dirai cela au dessert, car je meurs de faim.

MADAME SIÉBER.

Je ne songeais pas à lui offrir!... Je vais tout préparer.

LOUISE.

Et moi, je donnerai séance à M. le comte de Marsanne pendant que ces messieurs déjeuneront.

PIERRE.

Qu'est-ce que c'est que M. le comte de Marsanne.

FRANCIS.

Un original, possédé de la manie du suicide, et qui a la tête tournée, perdue pour une femme... d'une merveilleuse beauté.

LOUISE.

Ah!... il aime... quelqu'un?...

PIERRE.

Et c'est pour cela qu'il veut se tuer?

FRANCIS.

Il trouve qu'il n'est pas aimé... comme il voudrait l'être; et afin de ne pas mourir tout entier, à ce qu'il paraît, désirant son portrait de ma main avant de quitter ce monde...

PIERRE.

Quelle histoire!

FRANCIS.

C'est exact. Il s'est présenté ici, il y a trois semaines, j'étais à la campagne. Il en a paru si contrarié que ma tante lui a proposé Louise pour me remplacer. Revenu au bout de huit jours, j'ai conté à Louise le beau projet de M. de Marsanne. Elle a été épouvantée à l'idée que son dernier coup de pinceau serait peut-être le signal de la mort pour son modèle... si bien que, depuis ce moment, chaque jour, elle trouve quelque défaut à corriger à sa peinture, et que son travail pourra durer aussi longtemps que celui de Pénélope.

LOUISE.

Méchant! j'ai promis à ma mère que tout serait fini aujourd'hui, ce matin.

MADAME SIÉBER.

Et tu le peux sans crainte, mon enfant; ce jeune homme ne songe pas à se tuer, il est trop gai et surtout trop peu pressé de voir son portrait achevé... Viens, ma Louise, viens m'aider...

LOUISE, suivant sa mère qui sort.

Oh! nous ne ferons pas attendre notre bon Pierre.

SCÈNE IV.

FRANCIS, PIERRE.

PIERRE, pressant les mains de Francis.

Mon bon frère... que je suis heureux de te revoir! J'ai tant de choses à te raconter!

FRANCIS.

Tiens! et moi aussi.

PIERRE.

J'ai d'abord à te dire une espérance qui, si elle se réalise,... me rendra fou de joie.

FRANCIS.

J'ai à t'apprendre une résolution... qui me trouble et me remplit de crainte.

PIERRE.

Commence alors, je te donnerai peut-être un bon conseil.

FRANCIS.

Oh! tout est convenu, arrêté... il n'y a plus à s'en dédire... Je vais me marier.

PIERRE.

Bah!... Eh bien, j'ai le même désir, mais ça ne me produit pas le même effet qu'à toi, et si j'ai peur... c'est de ne pas réussir. Ah çà! celle que tu dois épouser ne te plaît donc pas?

FRANCIS.

Au contraire; personne au monde ne pourrait me plaire davantage.

PIERRE.

Elle a donc des défauts?

FRANCIS.

Aucun... de la beauté, des talents, de l'esprit, et un cœur !... qui, à lui seul, lui concilie l'amitié et l'estime de tous ceux qui l'approchent.

PIERRE.

Mon ami, il faut que tu aies quelque chose de détraqué dans le cerveau.

FRANCIS.

C'est bien possible!

PIERRE.

Ou que tu la détestes au lieu de l'aimer.

FRANCIS.

Eh! mon Dieu! je l'aime!... Je l'aime beaucoup; mais comme on aime... la perfection dans la nature... comme j'aime la musique, la poésie, la peinture! comme j'aime tout ce qui est charmant et beau!

PIERRE.

Eh bien ! alors?...

FRANCIS.

Tu ne veux donc pas comprendre qu'un artiste a besoin d'émotion comme il a besoin d'air et de soleil! que son talent s'éteint dans l'engourdissement du foyer conjugal! qu'il lui faut des luttes violentes, la liberté! l'amour!... C'est enfin le mariage et ses chaînes qui m'épouvantent.

PIERRE.

Quoi! l'idée d'être uni pour toujours?...

FRANCIS.

Justement!... c'est cette éternité... Ah! si je pouvais, sans cesser d'être son frère, passer ma vie près d'elle... à m'inspirer de sa beauté...

PIERRE.

C'est-à-dire, à tout lui devoir et à ne rien lui accorder... Ce serait gentil!

FRANCIS.

Que veux-tu! l'idée de devenir son mari... me semble une profanation.

PIERRE, riant.

Ah! ah! ah! une profanation! Tu es bien comique, va!

FRANCIS.

Je sens... que je ne suis pas digne d'une telle femme... Elle écrasera, elle tuera mon avenir!

PIERRE.

Laisse-moi donc tranquille! mon cher ami; M. Ingres s'est marié deux fois, et je ne pense pas que ça lui ait rien tué ni écrasé!

FRANCIS.

Ah! tu as beau dire, un artiste doit rester indépendant, et par conséquent ne pas se marier... fût-ce même avec Louise!

PIERRE, étonné.

Louise! Quelle Louise?

FRANCIS.

Notre cousine.

PIERRE.

C'est Louise... que tu vas... épouser?

FRANCIS.

Mais oui; ne te l'ai-je pas nommée?...

PIERRE, s'appuyant sur le dos d'un fauteuil.

Non, non... pas encore.

FRANCIS.

Mon Dieu! qu'as-tu donc?... On dirait que tu vas te trouver mal!

PIERRE, se redressant vivement.

Moi!... par exemple! seulement... la surprise, l'indignation... (Se reprenant.) La colère...

FRANCIS, étonné.

La colère?

PIERRE.

Oui, la colère... Comment, Francis, il t'arrive le plus grand bonheur qu'un homme puisse espérer ici-bas... Et tu oses te plaindre! Et tu ne bénis pas le Ciel !

FRANCIS.

Tu as raison, je suis un idiot! je me hais, je me méprise moi-même; car tu ne sais pas tout... Je crois que je préfère une autre femme...

PIERRE, stupéfait.

A Louise?

FRANCIS.

Oui, une autre femme... que je n'épouserais pas... par exemple! à laquelle je ne sacrifierais rien... pas même une chose... indifférente; une de ces femmes que l'on prend... que l'on quitte surtout sans remords... qu'on ne craint pas de torturer... de briser... Et c'est pour cela que je la préfère.

PIERRE, confondu.

Préférer une autre femme... à Louise!

FRANCIS.

Eh! mon pauvre Pierre! Tu es bien heureux, toi! retranché derrière tes chiffres, tu n'as jamais connu l'amour...

PIERRE.

Il ose parler d'amour!... lui qui ne l'a jamais ressenti... même auprès de Louise!

FRANCIS.

Tu n'as jamais eu d'autre passion que celle de tes entreprises commerciales... l'espoir de leur succès a seul fait battre ton cœur...

PIERRE, à part.

Il croit cela, lui! et elle aussi, sans doute.

FRANCIS.

Et à trente-quatre ans... tu vis... comme si tu en avais soixante.

PIERRE.

Pourquoi pas quatre-vingt-dix, pendant que tu y es, ou l'âge d'une momie?... Ah! je ne sens rien!... Ah! mon cœur ne bat que pour les chiffres! c'est aussi un peu trop fort!... Mais si j'ai travaillé avec acharnement, si j'ai méprisé les folies dont vous êtes si fiers, vous autres soi-disant jeunes! si j'ai pâli sur ces combinaisons commerciales, comme tu dis, sais-tu pourquoi?...

FRANCIS.

Mais, frère...

PIERRE.

C'est que, depuis que j'existe, je n'ai qu'une pensée, une seule!... Mais il s'agit bien de moi! Il s'agit d'elle!... Tu ne vas pas l'épouser, j'espère; elle serait trop malheureuse! Ah! pourquoi l'as-tu demandée?

FRANCIS.

Moi! mais je n'y ai jamais songé! seulement, lorsque j'ai commencé mon tableau, en présence de sa douce et céleste figure, j'ai senti, compris, pour la première fois, que j'allais créer une œuvre durable; l'extase, les transports du peintre ont trompé ma pauvre tante, et c'est elle...

PIERRE.

Et tu n'as pas refusé!... N'importe, tu vas, à l'instant, faire connaître à ma tante son erreur... viens, viens. (Il veut l'entraîner.)

FRANCIS.

C'est impossible.

PIERRE.

Impossible?

FRANCIS.

Louise m'aime.

PIERRE, avec un désespoir concentré.

Ah!... le Ciel n'est pas juste.

FRANCIS.

Sans cela, va, il y a longtemps que j'aurais parlé; mais chaque jour, ma tante me répète que ce mariage fera le bonheur de sa fille et le sien... J'aurais l'air d'un ingrat qui les abandonne au moment où la fortune lui sourit. Non, non, tu le vois bien, il faut que j'épouse Louise, que je la rende heureuse... Oh! oui, heureuse! je le dois, je le veux; et si jamais j'étais tenté de l'oublier...

PIERRE.

Oh! sois tranquille, je serai là, toujours là.

FRANCIS.

Merci, Pierre; maintenant parlons de ton mariage; car tu n'es pas comme moi.

PIERRE.

Au contraire! (S'efforçant de sourire.) Tu viens de me pervertir.

FRANCIS.

Comment?

PIERRE.

J'y renonce tout à fait.

FRANCIS.

Tu plaisantes certainement.

PIERRE.

Non pas, non pas, c'est très-sérieux. Au bout du compte, qu'est-ce que je voulais? une famille. Tu te maries, eh bien! j'en aurai une, tes enfants seront les miens. Ah! je les aimerai bien! Tu pourras songer, tout à ton aise, à la gloire, à l'avenir de ton nom!... Moi, je penserai au solide, à l'avenir des marmots. Tu n'auras pas à t'en inquiéter, je les doterai, les établirai, les gâterai... Tu vois bien que ma part sera encore la meilleure.

FRANCIS.

Ah! je n'accepte pas ton sacrifice; car tu te marieras.

PIERRE.

Allons donc! j'ai quatre-vingt-dix ans.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LOUISE.

LOUISE, entrant.

Ces messieurs sont servis.

PIERRE.

Ah!

FRANCIS.

Bonne nouvelle!

LOUISE.

Allez vite; maman, en l'honneur de Pierre, vous a ménagé une surprise... qu'il ne faut pas laisser refroidir.

FRANCIS.

C'est juste; ne faisons pas attendre... la surprise. Viens-tu, frère?

PIERRE.

Je te rejoins.

FRANCIS, bas à Pierre.

Pas un mot à Louise.

PIERRE.

Je te le jure!

FRANCIS, de même.

Bien... dépêche-toi. (Il sort.)

SCÈNE VI.

PIERRE, LOUISE.

PIERRE, s'approchant de Louise qui a décroché la toile couverte, l'a posée sur un chevalet et a tout préparé pour peindre, se plaçant devant elle.

Louise... tu vas épouser Francis?

LOUISE.

Ah!... Il te l'a appris?

PIERRE.

Tu seras heureuse... j'en suis sûr... Mais... si tu avais jamais le plus léger ennui, le moindre chagrin... Tu me le confierais... n'est-ce pas?

LOUISE, le regardant un peu étonnée.

Je te le promets...

PIERRE.

Merci, Louise, merci; j'y compte, entends-tu, j'y compte.

LOUISE.

Qu'as-tu donc?... Toi, si joyeux tout à l'heure, on dirait maintenant...

PIERRE, sortant.

Moi!... par exemple!... Je suis heureux, très-heureux...

SCÈNE VII.

LOUISE, seule, regardant sortir Pierre.

Il ne veut pas en convenir... (Elle va prendre sa palette et dispose ses couleurs.) Mais, j'en suis sûre, quelque chose lui a fait de la peine. Oh! il faudra bien qu'il me le dise! (Découvrant la toile.) Francis a raison, ce portrait n'est pas mal réussi... Je suis contente de moi... Quelle noble et belle figure!... Francis est très-bien aussi; mais... son regard vous intimide... Le comte de Marsanne appelle la confiance, lui! Il vous rassure, il vous encourage... On voit qu'il a trop souffert pour ne pas être indulgent... Pauvre jeune homme! songer à se tuer... parce qu'on ne l'aime pas... comme il voudrait l'être!... Mon Dieu! c'est terrible de penser qu'après cette dernière séance il ne viendra plus... jamais... que je ne saurai plus rien de lui... Du moins, quand il me disait : à demain! j'étais tranquille... Et je vais trembler, chaque jour, d'apprendre un malheur!... (Vivement.) Décidément, ma mère a beau dire, ce portrait n'est pas achevé... le front manque de lumière, la bouche de finesse... Il me faudrait encore au moins... (Elle reste pensive devant le tableau.)

SCÈNE VIII.

LOUISE, MAURICE.

MAURICE, entrant doucement.

Elle est seule!... Quel bonheur!... Elle travaille à mon portrait, je crois; et avec tant d'ardeur... qu'elle ne m'a pas entendu entrer. (Se glissant sur une chaise.) Je voudrais rester là toute ma vie, à la contempler... sa vue me réconcilie presque avec moi-même... Pauvre enfant! elle ne sait pas dans quel but odieux on voulait que je vinsse vers elle... Si elle l'apprenait, mon Dieu!... Hélas!... bientôt, je ne la verrai plus... Je serai assez puni!

LOUISE, à elle-même.

Oui, oui... il me faudrait quinze grands jours.

MAURICE, dont les yeux rencontrent ceux de Louise, se levant tout à coup.

Elle m'a vu!...

LOUISE.

Ah! c'est vous, monsieur?... ne bougez-pas, je vous prie!... vous me direz bonjour tout à l'heure... Ah! que vous êtes bien posé ainsi! Cette physionomie si difficile à rendre... Cette vérité que je ne pouvais pas saisir... je la vois... je la sens... quelques coups de pinceau... elle sera fixée sur cette toile.

MAURICE.

J'ai bien envie de me déranger.

LOUISE, travaillant.

Oh! ne faites pas cela! un peu de patience... dix minutes seulement; et vous serez libre. Tout sera terminé.

MAURICE.

Déjà!

LOUISE.

Comment! vous n'êtes pas ravi?

MAURICE, tristement.

Moi!... oh! du tout!

LOUISE.

C'est pourtant si pénible d'être condamné, chaque jour, à rester immobile pendant de longues heures.

MAURICE.

Je ne trouve pas... bien au contraire!

LOUISE, souriant.

Au contraire!... Ah! par exemple! jamais personne ne m'a dit cela.

MAURICE.

C'est que tout le monde a un but, une affaire, une espérance... moi, je n'en ai point... Je ne suis utile à personne, personne ne s'intéresse à moi...

LOUISE.

C'est ce qui vous trompe, monsieur; on s'intéresse à vous, et beaucoup...

MAURICE, vivement.

Quoi!... vous penseriez... vous connaîtriez... Et qui donc? qui donc, de grâce?...

LOUISE, embarrassée.

Mais il y a toujours quelqu'un.

MAURICE.

Quelqu'un!... Oh! non... vous vous trompez... Je suis seul, bien seul au monde.

LOUISE.

Vous n'avez pas de famille?... Que je vous plains!

MAURICE.

J'ai perdu ma mère, et mon unique parent, son frère, m'a retiré son amitié.

LOUISE.

Ah! c'est mal à lui!

MAURICE.

Tous les torts sont de mon côté, ne l'accusez pas!

LOUISE.

Eh bien, monsieur, si vous avez tort, il faut vite en convenir, et vous réconcilier avec votre oncle.

MAURICE.

Vous avez raison... Je le veux, et je le ferai.

LOUISE.

A la bonne heure!... mais tout en causant, vous avez quitté votre place, et votre physionomie a changé dix fois d'expression... c'est égal, j'ai fini, et vous pouvez venir voir, je vous le permets. (Maurice s'approche lentement et regarde sans rien dire.) Eh bien! êtes-vous content?

MAURICE.

Non.

LOUISE.

Non?... ce n'est donc pas ressemblant?

MAURICE.

Si.

LOUISE.

Alors... que manque-t-il?

MAURICE.

Rien.

LOUISE.

Rien!

MAURICE.

Non, je n'ai pas une observation, pas une critique à vous faire.

LOUISE.

Et cela vous contrarie?

MAURICE.

Pourquoi n'en conviendrais-je pas? l'idée de ne plus vous voir me cause une véritable peine. Vous ne pouvez comprendre cela. Vous avez une famille, une mère! l'affection, le travail, tout vous sourit... Depuis votre naissance, pas une minute d'ennui, de découragement n'est venue vous attrister.

LOUISE.

C'est vrai!

MAURICE.

Vous avez sans cesse devant les yeux un espoir.

LOUISE.

Oh! oui, celui de rendre ma mère heureuse.

MAURICE.

Tandis que moi... combien j'ai déjà souffert! que d'amers désenchantements! Que vais-je devenir, mon Dieu! quand je ne vous verrai plus? Si vous saviez comme ma vie s'écoulait péniblement avant d'entrer dans votre maison! chaque matin, je me disais avec accablement : oh! si je pouvais retrancher la moitié des heures de cette journée!

LOUISE.

Moi, je voudrais toujours les doubler!... Et vous n'appeliez pas le travail à votre aide?

MAURICE.

On ne m'en avait pas inspiré le goût, la plus légère occupation me semblait un supplice.

LOUISE.

Est-ce possible!

MAURICE.

Oh! vous m'avez bien changé!... la vue de votre vie si pure, si dévouée, si laborieuse, m'a miraculeusement transformé!... depuis ces quinze jours, j'ai retrouvé la force, le courage, la paix de ma conscience, et, tant que j'existerai, je vous bénirai pour ces quinze jours de repos et de bonheur.

LOUISE, à part.

Oh! si j'osais profiter!... (Haut.) Ainsi, monsieur, vous croyez me devoir?...

MAURICE.

Bien plus que je ne vous ai dit encore.

LOUISE.

Eh bien, monsieur le comte,... vous allez peut-être me trouver singulière; mais il est une chose que j'ai envie de vous demander... depuis que je vous connais; une chose... qui me rendrait bien heureuse!... me l'accorderez-vous?

MAURICE.

Avec joie! avec reconnaissance!

LOUISE.

Alors, monsieur le comte, vous allez me jurer sur l'honneur... sur ce que vous aimez le mieux...

MAURICE, à part, avec passion.

Oh! sur elle!

LOUISE, continuant.

De ne plus avoir jamais... l'affreuse pensée de vous tuer.

MAURICE.

Quoi! vous savez?...

LOUISE.

Oui, monsieur... je sais, mon cousin m'a tout dit.

MAURICE.

Et vous daignez vous intéresser!...

LOUISE.

Ne vous l'ai-je pas déjà dit tout à l'heure? il y a toujours quelqu'un...

MAURICE.

Ah! merci!... c'est la première fois depuis la mort de ma mère...

LOUISE.

J'avais bien peur, allez... je n'osais plus terminer votre portrait. Mais à présent... je suis tranquille... puisque vous allez me jurer...

MAURICE.

Oui devant vous, sur vous, Louise, je jure de

conserver une vie... qui m'est précieuse maintenant... car c'est à vous que je la dois.

LOUISE.

Et moi, je jure de demander tous les jours à Dieu qu'il vous récompense.

MAURICE.

Oh! priez-le alors de m'accorder ce que je lui demande depuis que je vous connais.

SCÈNE IX.

Les mêmes, MADAME SIÉBER, FRANCIS, PIERRE.

MADAME SIÉBER, entrant suivie de ses neveux.

Eh bien! Louise, où en es-tu de ton ouvrage?

LOUISE.

C'est fini, maman.

FRANCIS, qui est allé regarder.

Et bien fini, je vous assure! tout à l'heure j'étais content, et maintenant je suis jaloux.

MAURICE, s'avançant vers madame Siéber.

Il ne me reste plus, madame, qu'à vous témoigner ma profonde reconnaissance. Adieu, madame... (Se tournant vers Louise.) Adieu, mademoiselle... vous serez heureuse... je l'espère.

LOUISE.

Oh! je le suis déjà!

MAURICE, à Francis.

Et vous, mon cher Francis, suivez toujours les inspirations de votre beau talent avec le même bonheur... c'est le meilleur souhait que je puisse vous faire.

PIERRE, à part.

J'aime cet homme.

MAURICE, ouvrant la porte pour sortir et s'arrêtant stupéfait.

Isaure!...

SCÈNE X.

Les mêmes, ISAURE.

LOUISE, à elle-même.

Tiens, la dame du bois de Boulogne!

FRANCIS.

Madame Isaure Monti! (Il la salue.)

MAURICE, reculant devant Isaure qui s'avance, bas.

Que voulez-vous, madame?

ISAURE, passant devant lui.

Pardon, mon cher comte, ce n'est pas vous que je viens chercher ici... vous alliez sortir... je ne vous retiens pas.

MAURICE, à part.

Elle a quelque mauvais dessein... je reste.

MADAME SIÉBER, très-émue, à part.

Elle!... elle, chez moi... malgré ma défense!..

ISAURE, s'approchant de madame Siéber.

Vous êtes étonnée, sans doute, de ma présence dans votre maison, madame?... mais quand vous saurez le motif...

MADAME SIÉBER, bas et vivement.

Pas un mot devant ma fille... je vous l'ordonne.

ISAURE, de même.

Oh! soyez tranquille, j'ai reçu votre aimable réponse... et j'ai peu de goût... pour les scènes de famille.

LOUISE, bas à Pierre.

Que peut-elle donc dire tout bas à ma mère?

PIERRE, de même.

Je ne sais; mais ça n'a pas l'air de faire plaisir à ma tante.

ISAURE, à madame Siéber, haut.

Vous m'excuserez, j'en suis sûre, en faveur de la bonne nouvelle que j'apporte à M. Francis, votre neveu... (Désignant Louise.) C'est là mademoiselle votre fille?... elle est vraiment charmante!

FRANCIS.

Une bonne nouvelle... à moi!

ISAURE.

Oui, mon cher monsieur; je suis heureuse de vous annoncer que son excellence le ministre vous accorde une chapelle.

FRANCIS, tout joyeux.

Une chapelle!...

LOUISE.

Juste ce qu'il désire depuis si longtemps!

FRANCIS.

Et c'est à vous, madame, que je dois...

ISAURE.

Dites donc plutôt à votre talent, et comme le ministre veut vous voir et vous complimenter, je suis venue vous chercher... ma voiture est en bas.

FRANCIS.

A vos ordres, madame.

ISAURE, se rapprochant de madame Siéber, bas.

Vous avez été bien dure envers moi, ma chère cousine; cependant, la vue de votre aimable fille aura suffi pour me faire tout oublier... si vous le voulez... je ne vous demande... qu'une bonne parole... et votre main...

MADAME SIÉBER, bas, restant immobile.

Quand vous m'aurez prouvé... votre repentir.

ISAURE, prenant son parti.

Eh bien!... j'aime mieux cela.

PIERRE, qui l'a examinée, à part.

Je n'aime pas cette femme.

ISAURE, à Maurice.

Monsieur de Marsanne, vous avez à me rendre compte d'une mission qui m'intéresse plus que jamais... je vous verrai demain, j'espère.

MAURICE, froidement.

Oui, madame.

ISAURE, prenant le bras de Francis.

Venez, mon cher Francis. (Se retournant avec hauteur.) Madame... mademoiselle... je vous salue.

ACTE QUATRIÈME

Chez le comte de Marsanne. — Un cabinet de travail.

SCÈNE I.

ISAURE, BAPTISTE.

(Baptiste ouvre la porte du fond, Isaure entre lentement. Baptiste reste au fond, dans l'attitude du respect.)

ISAURE, à elle-même.

Ah! monsieur le comte, je vous envoie chez mademoiselle Louise Siéber, et vous y restez! Voilà plus de quinze jours que vous n'avez paru chez moi!... Je veux que vous enleviez sa fiancée à M. Francis, mais je ne veux pas que votre obéissance se change en infidélité. (Elle s'assied dans un fauteuil.) Approchez, Baptiste... Où en sommes-nous?

BAPTISTE, s'avançant.

Si madame veut bien le permettre, je vais lui lire le journal où j'ai marqué, jour par jour, les faits et gestes de monsieur.

ISAURE.

Lisez.

BAPTISTE, prenant un papier et lisant.

« Le 1er juillet 1856, M. le comte, en quittant madame, est monté en voiture, et je l'ai conduit chez M. Francis, qui était absent pour plusieurs jours... »

ISAURE.

Et mademoiselle Louise, sur les instantes prières de M. le comte, a commencé tout de suite son portrait.

BAPTISTE, surpris.

Ah! madame est instruite?...

ISAURE.

Continuez.

BAPTISTE, lisant.

« La première séance a duré... »

ISAURE.

Deux heures... et les suivantes, le double.

BAPTISTE, à part.

J'ai un adjoint, c'est sûr.

ISAURE.

Lisez donc.

BAPTISTE, obéissant.

« Pendant quinze jours, monsieur n'a pas manqué une seule fois de se rendre à l'atelier de M. Francis, où il n'y avait que mademoiselle Louise. »

ISAURE.

Ensuite.

BAPTISTE.

Le portrait est achevé...

ISAURE.

Depuis trois jours...

BAPTISTE.

Il est même...

ISAURE.

D'une ressemblance frappante. .

BAPTISTE, à part.

J'ai deux adjoints!

ISAURE.

Et lorsque M. le comte rentrait, comment était-il?

BAPTISTE.

Oh! complétement changé! il ne se désespérait plus, il ne restait plus la moitié de la journée à bâiller sur son canapé, il lisait, il écrivait...

ISAURE, à elle-même.

Ah! ah! l'on ne s'ennuie plus ici!... c'est plus sérieux que je ne pensais... il faut aujourd'hui même que mon sort se décide! Oui, je serai comtesse... ou femme d'un grand peintre! (Haut.) Monsieur Baptiste, je suis satisfaite, et je vais vous offrir une nouvelle occasion de me prouver votre zèle.

BAPTISTE.

Ah! madame peut compter...

ISAURE.

Sur les trois heures, il se présentera ici... une jeune fille. Quelle que soit la personne qu'elle demande ou la question qu'elle vous adresse, vous la conduirez à votre maître.

BAPTISTE.

Je comprends, c'est une surprise...

ISAURE.

Ayez donc moins d'intelligence que cela, et surtout plus d'attention... Vous introduirez cette jeune fille, sans prononcer un seul mot qui puisse lui indiquer qu'elle va voir M. le comte.

BAPTISTE.

Et le concierge?

ISAURE.

Toujours de l'intelligence!... J'ai donné mes instructions.

BAPTISTE, humilié.

Il suffit, madame.

ISAURE, écoutant.

Mais j'entends le pas de M. le comte qui rentre. J'ai une lettre à écrire... ne lui dites pas que je suis dans sa chambre... La moindre indiscrétion, et je vous fais chasser! Vous comprenez?

BAPTISTE.

Oui, madame. (Isaure sort par la gauche.) Cette femme-là était faite... pour commander des armées!

SCÈNE II.

BAPTISTE, MAURICE.

MAURICE, *entrant joyeux.*

Mon oncle arrive aujourd'hui... quelle va être sa joie en apprenant!... Ah! il sera aussi heureux que moi!

BAPTISTE, *auquel il donne sa canne et son chapeau.*

Toujours le même air de contentement.

MAURICE.

Il me semble que c'est un rêve... tant de projets de bonheur se pressent dans ma tête... car je puis espérer! Louise s'intéresse à moi, elle me l'a dit!... Ah! je voudrais déjà avoir revu mon oncle... Baptiste!

BAPTISTE.

Monsieur?

MAURICE.

Tu vas courir à l'hôtel d'Angennes, et sitôt que tu apercevras la voiture de M. le marquis, tu viendras m'avertir.

BAPTISTE.

Oui, monsieur.

MAURICE.

Ou plutôt... non, reste, Baptiste; j'irai moi-même. (*Allant reprendre ses gants, sa canne et son chapeau.*) Je ne veux pas perdre une minute. (*Il va vivement vers la porte du fond et se trouve en face du marquis.*)

SCÈNE III.

MAURICE, LE MARQUIS.

MAURICE, *se jetant dans ses bras.*

Mon oncle! mon bon oncle! (*Baptiste sort.*)

LE MARQUIS.

Dis plutôt ton oncle stupide, sans caractère! Je voulais ne plus te revoir, et en rentrant dans Paris, ma première, mon unique pensée a été de venir tout droit chez un ingrat!

MAURICE.

Ah! que vous avez bien fait! Et que ma mère vous a bien légué toute sa tendresse pour moi!

LE MARQUIS.

Que trop!... Écoute, Maurice, je ne puis vivre brouillé avec l'enfant de ma sœur... c'est ma faiblesse à moi, ma folie, ma misère!... n'importe, je me livre... sans condition, sans réserve!... Je ne demande qu'une chose... essaye encore de rompre...

MAURICE.

Inutile, mon oncle, vos vœux sont exaucés.

LE MARQUIS.

Que dis-tu là?...

MAURICE.

Vous pouvez me presser dans vos bras comme vous l'avez fait si souvent... Oui, mon oncle, depuis votre départ, mon long et terrible accès de folie s'est tout à coup dissipé. J'existe, je suis libre!... je n'aime plus cette femme!

LE MARQUIS.

Toi, Maurice!... il serait possible! cette passion, qui, depuis deux années, fait notre désespoir à tous les deux, se serait évanouie en quelques jours?

MAURICE.

En une minute! en une seconde!

LE MARQUIS.

Eh! qui donc, mon Dieu, a fait ce miracle?

MAURICE.

Une jeune fille.

LE MARQUIS.

Hum!... ce ne sont pas elles, ordinairement, qui en opèrent de semblables.

MAURICE.

Celle-là, mon oncle, ne ressemble à aucune autre.

LE MARQUIS.

Oui, oui, je sais, pour des cerveaux dans le genre du tien, il y en a toujours une... comme pas une!

MAURICE.

Vous lui devez votre neveu, mon oncle! c'est à sa prière que j'ai juré de vivre, et de me rendre digne de votre tendresse.

LE MARQUIS.

Mais c'est un ange alors!... et comment l'as-tu connue?

MAURICE.

Un bonheur! une Providence!... J'ai voulu vous laisser mon portrait... Elle est peintre, mon oncle.

LE MARQUIS.

Ah! fort bien. Je devine.

MAURICE.

En entrant dans ce modeste atelier où tout me révélait l'ordre, la patience et la joie toujours nouvelle d'un labeur consciencieusement accompli, je commençai, pour la première fois, à comprendre pourquoi ma vie avait été si misérable. Rien qu'à voir cette jeune fille, toutes les violences de mon âme, toutes les douleurs de ma pensée se sont soudainement apaisées, et le calme est rentré dans mon cœur.

LE MARQUIS.

Alors, vois-tu, je lui pardonne tout, je lui passe tout à celle-là, elle peut être pauvre, sans naissance...

MAURICE.

Pauvre, dites-vous, lorsqu'elle m'apportera le bonheur!... sans naissance! lorsque son père fut un brave capitaine et lorsqu'elle compte dans sa famille un grand artiste, M. Francis Amber.

LE MARQUIS.

Celui qui a refusé tes cent mille francs ... oui, c'est bien là une sorte de noblesse.

MAURICE.

Toutes sont égales, mon oncle : la noblesse du sang, celle du cœur, comme celle du talent! et vous le savez bien, vous qui les possédez toutes.

LE MARQUIS.

Eh! eh! dans mon temps j'étais aussi un assez grand artiste sur la basse! Va, va, je suis trop heureux pour te chicaner un seul instant. Cette jeune fille en te prenant pour elle, te rend à moi, je ne lui en demande pas davantage! A quand la noce?

MAURICE.

Oh! mon oncle... elle ne sait pas même encore que je l'aime.

LE MARQUIS.

Comment!...

MAURICE.

Je n'ai pas osé le lui dire; et c'est vous que j'attendais, jugez avec quelle impatience, pour le lui apprendre, en la demandant à sa mère.

LE MARQUIS.

Alors, j'y cours tout de suite, et nous fixerons le jour...

MAURICE.

Qu'on me permette seulement d'espérer, et...

LE MARQUIS.

Non pas, non pas! je veux du positif.

MAURICE.

Laissez-moi le temps de regagner l'estime de tous... de mériter mon bonheur... Et d'abord, j'accepte l'emploi que vous m'avez offert...

LE MARQUIS.

Tu acceptes!... Ah! tu me rendras fou de joie! Mais comment a-t-elle fait pour te changer ainsi?

MAURICE.

Une parole et un regard, mon oncle.

LE MARQUIS.

Il me tarde de la connaître! mais je vais chez le ministre pour commencer; puis, tu me conduiras chez ta fiancée... Ah! je suis pressé... Attends-moi, attends-moi. (Il sort vivement.)

SCÈNE IV.

MAURICE, ISAURE.

Au moment où Maurice conduit son oncle jusqu'à la porte du fond, Isaure passe la tête par la porte de gauche, et quand Maurice se retourne, il se trouve en face d'elle.

MAURICE, reculant à la vue d'Isaure.

Vous!.. vous, madame!...

ISAURE.

Mais oui... Est-ce que ma présence vous gêne.

MAURICE.

Elle me surprend du moins.

ISAURE.

Puisque vous ne venez plus... il faut bien que ce soit moi... Je vous attendais hier. Voyons, mon bon Maurice, parlons franchement; les quinze jours sont expirés. Dois-je saluer en vous un vainqueur?

MAURICE, vivement.

Oui, madame, puisque j'ai triomphé de votre odieuse tyrannie.

ISAURE.

Diplomate que vous êtes! Il n'est pas question de moi; mais de certaine mission que je vous ai confiée... Auriez-vous échoué par hasard?

MAURICE.

Je n'ai pas même essayé.

ISAURE.

Et pourquoi, je vous prie?

MAURICE.

Parce que j'aurais été un misérable!... parce que cette jeune fille est digne de tout mon respect.

ISAURE.

Votre respect!... ah! ah! ah! ah! pardonnez-moi de rire ainsi; mais je ne savais pas que mademoiselle Louise... fût digne de respect.

MAURICE, avec sévérité.

Eh bien, je vous l'apprends, tâchez de ne pas l'oublier.

ISAURE.

Ce que je n'oublierai pas, monsieur le comte, c'est votre exquise délicatesse, votre discrétion à toute épreuve à l'égard des femmes.

MAURICE.

Quoi! vous persistez?

ISAURE.

Ne vous ai-je pas trouvé chez cette jeune fille, et ne m'avez-vous pas donné votre parole?...

MAURICE, avec feu.

Ainsi, selon votre bon plaisir, votre caprice, il m'aurait fallu devenir lâche... voleur... assassin même!... Non, non, détrompez-vous, madame, un homme comme moi s'égare quelquefois jusqu'à la démence, jusqu'à la ruine! mais jusqu'au déshonneur, jamais!

ISAURE.

Ne faites donc pas de grandes phrases, mon ami, elles ne persuadent que les sots. Vous pouvez donc me dire tout de suite...

MAURICE.

Ah! vous voulez absolument une confidence? Eh bien! peut-être pourrai-je vous en faire une que vous ne cherchez pas.

ISAURE.

Parce que, sans doute, je l'ai devinée. Voyons, voyons toujours.

MAURICE.

Apprenez donc, madame, qu'en voulant me pousser à une action infâme, vous m'avez ouvert les yeux et guéri pour jamais d'un amour qui a fait le tourment de ma vie.

ISAURE, à part.

Ah! comte! vous me payerez cette impertinence. (Haut, avec mépris.) C'est là votre secret? Vous ne m'aimez plus?

MAURICE.

Oui! j'ai recouvré la raison.

ISAURE.

Vous!... Quelle prétention! Vous avez seulement changé de folie : vous étiez passionné, spirituel;

vous êtes devenu sentimental et niais! Vous aimez mademoiselle Louise?

MAURICE.

Oui, je l'aime! et cet amour me rend si heureux que je vous pardonne tout le mal que vous m'avez fait.

ISAURE.

Je savais bien que je vous forcerais à avouer votre triomphe.

MAURICE.

Madame...

ISAURE.

Vraiment, vous avez débuté par un coup de maître! faire faire votre portrait par mademoiselle Louise, l'obliger à tenir ses yeux fixés, pendant des journées entières, sur un homme de votre tournure et de votre figure, savez-vous que vous êtes très-habile quand vous le voulez? aussi le feu a-t-il couvé sous la cendre, et la chère petite attirée, fascinée comme le pauvre oiseau par le regard du serpent...

MAURICE.

Il n'y a pas un mot de vérité dans tout ce que vous dites.

ISAURE.

Peut-être me trompé-je, peut-être est-ce l'oiseau qui prendra le pauvre serpent : il est si débonnaire!

MAURICE, avec colère.

Ah! prenez garde de lasser ma patience!

ISAURE, continuant.

Il y a bien là aussi, sans doute, un peu de calcul, de manége et de coquetterie du côté de la jeune fille... qui donc est parfait? (Changeant de ton.) Allons, nierez-vous encore? J'ai des preuves.

MAURICE.

Des preuves!

ISAURE.

Je sais tout, vous dis-je.

MAURICE.

Vous ne savez rien, il n'y a rien.

ISAURE.

Don Quichotte de modestie! ah! cela dissipe un peu trop tôt les charmantes ombres dont vous aimez à vous envelopper, c'est fâcheux; mais il n'y a pas moyen de m'inspirer le moindre doute, et dans une heure, vous serez forcé de convenir...

MAURICE.

Vous mentez, madame.

ISAURE.

Allons, calmez-vous, je serai bonne avec mon heureuse rivale, je ne dirai rien à quelqu'un qui, certes, aurait encore plus que moi le droit de se plaindre.

MAURICE.

Le droit! et qui donc?

ISAURE.

Mais, par exemple, ce pauvre Francis... (Appuyant.) le prétendu de Louise.

MAURICE, accablé.

Francis! son prétendu!

ISAURE.

Vous ne le saviez pas?... Mon Dieu! comme vous voilà bouleversé!

MAURICE, à lui-même.

Elle!... à un autre!

ISAURE.

Je vous le répète, je ne vous trahirai pas; au fait, de quoi puis-je me plaindre? n'est-ce pas moi qui l'ai voulu? Un général, qui envoie un soldat à un poste où la mort est certaine, ne s'étonne pas s'il succombe.

MAURICE, à part.

O mes rêves!

ISAURE.

Ne vous étonnez pas non plus si je cherche à me consoler, ou plutôt à tromper mon désespoir... Ah! ah! ah! adieu, cher Maurice, je vous laisse tout à votre nouveau bonheur.

MAURICE, à part.

Le bonheur! je l'ai perdu.

ISAURE, à part, sortant.

Ma vengeance commence! (Revenant.) Vous entendez?... dans une heure. (Elle sort.)

SCÈNE V.

MAURICE, seul.

Dans une heure!... Que signifie cette menace?... Eh! que m'importe?... Louise épouserait son cousin!.... Elle l'aime donc!... Louise, mon espérance, ma vie!... Il faudrait renoncer!... C'est impossible... non, non, elle ne l'aime pas!... ce mariage est encore une invention de cette femme!... Oui, je l'ai blessée, humiliée... Elle a voulu se venger!... En vérité, j'étais fou d'ajouter foi à ce mensonge... Oh! je n'y crois plus... Et pourtant je souffre... j'ai besoin de respirer, j'étouffe! (Il presse un timbre, Baptiste paraît.)

SCÈNE VI.

MAURICE, BAPTISTE.

MAURICE, à Baptiste.

Mes gants, mon chapeau, mon cheval.

BAPTISTE, à part.

Diable! et madame qui ne veut pas qu'il sorte!

MAURICE.

Eh bien! ne m'entendez-vous pas?

BAPTISTE.

Si, monsieur... au contraire... mais... c'est que le cheval de monsieur... est malade.

MAURICE.

Je sortirai à pied.

BAPTISTE.

Alors, il ne faut que les gants... et le chapeau de monsieur?... C'est que...

MAURICE, avec impatience.

Sont-ils malades aussi?

BAPTISTE.

Oh! non! monsieur... Seulement... je ne sais pas quels gants...

MAURICE, de même.

Eh! ceux que vous voudrez!

BAPTISTE.

Bien, monsieur, bien... je vais chercher les gants et le chapeau de monsieur. (A part.) Et je ne les trouverai pas. (Il sort.)

MAURICE.

Que je suis faible!... Si j'allais chez madame Siéber?

BAPTISTE, rentrant.

Voici les gants et le chapeau de monsieur... Et M. Henri de Vernac.

MAURICE, courant à lui.

Ah! que je suis heureux de te voir!

HENRI.

Et moi de te rencontrer.

BAPTISTE, à part.

Il n'est pas sorti toujours! (Il disparaît.)

SCÈNE VII.

MAURICE, HENRI.

HENRI.

Maurice, un grand malheur te menace.

MAURICE.

Tu m'effrayes!

HENRI.

N'as-tu pas été chez madame Siéber, la tante de Francis, sur l'ordre d'Isaure?

MAURICE.

Comment, tu sais?...

HENRI.

Je sais aussi quelle mission odieuse elle t'avait donnée.

MAURICE.

Elle a osé te dire?...

HENRI.

Elle le dit à tout le monde en riant beaucoup de ton obéissance.

MAURICE.

Moi, obéir!... Elle sait bien que non; mais que m'importent ses railleries et ses insultes? Je veux tout oublier, puisque je lui dois mon salut!

HENRI.

Tu lui dois ton salut, dis-tu?... Et si elle réussissait à perdre Louise?...

MAURICE.

O Ciel!

HENRI.

Oui, à perdre Louise?

MAURICE.

Mais c'est impossible!

HENRI.

Pauvre Maurice! Quoi! dans ce fait d'une femme qui envoie son amant chez une autre femme avec mission de la séduire, tu n'as pas entrevu, soupçonné une machination infernale?

MAURICE.

Dès que j'ai vu Louise, je n'ai pensé qu'à elle!

HENRI.

Et tu n'as pas songé à son avenir, à son bonheur, compromis par toi.

MAURICE.

Son bonheur!

HENRI.

Ne doit-elle pas épouser Francis, mon ancien camarade?

MAURICE, accablé.

C'était donc vrai!

HENRI.

Eh bien! ce mariage, Isaure veut le rompre; car, n'espérant plus rien de toi, c'est Francis qu'elle veut épouser.

MAURICE, avec joie.

L'épouser! Elle veut l'épouser!

HENRI.

Et pour y parvenir, elle commencera par déshonorer Louise à ses yeux... Le moyen est tout trouvé. Elle lui dira, elle lui prouvera que Louise ne l'aime pas, qu'elle a un amant...

MAURICE.

Accuser Louise!

HENRI.

Et cet amant, ce sera toi.

MAURICE.

Mais c'est faux, c'est une infamie!

HENRI.

Eh! mon ami, tu ne sais donc pas ce que c'est qu'une femme qui tourne l'ardeur de ses désirs vers la considération que donne toujours une position régulière! dès que cette idée lui est entrée dans la tête, elle devient à l'instant l'être le plus dangereux de la création; ce nom, son nouvel idéal, il le lui faut, à quelque prix que ce soit, et, dans sa monomanie furieuse, elle est capable de tout.

MAURICE.

Mais Francis ne croira pas... il estime, il aime sa cousine...

HENRI.

Francis n'a d'amour pour personne, il se passionne, il se monte la tête selon le caprice de son talent ou de son imagination. Le tour d'Isaure est venu, et elle en profitera si tu commets la moindre imprudence... si tu continues tes visites chez madame Siéber.

MAURICE.

Oui, oui, tu as raison, c'est par moi qu'elle veut perdre Louise. Ah! mon ami, je crains bien que tu ne m'aies prévenu trop tard!... mais non, elle n'a pas réussi encore... elle ne réussira pas...

HENRI.

Eh! que feras-tu? Comment déjoueras-tu ses projets sans les connaître?

MAURICE.

En avertissant madame Siéber de ne pas quitter sa fille un seul moment, de se défier de tous et de tout; mais je n'ose, je ne puis moi-même...

HENRI.

Garde t'en bien! J'y cours.

MAURICE.

Oui, oui; et après... écoute, mon oncle est allé chez le ministre, tâche de l'y rejoindre, de le ramener ici en toute hâte; va, mon cher Henri, ne perds pas une minute, tu seras ma Providence!

HENRI, sortant.

Compte sur moi.

SCÈNE VIII.

MAURICE, puis BAPTISTE.

MAURICE, seul.

Être forcé de rester là!... ne pas voler près d'elle! attendre, craindre un malheur, et ne pas savoir comment le conjurer! Louise, perdue par moi!... Non, non, elle sera heureuse, elle! je le veux, je le veux! fallût-il pour cela me briser le cœur.

BAPTISTE, entr'ouvrant la porte à droite, avec mystère.

Monsieur...

MAURICE, vivement.

Que veux-tu?

BAPTISTE.

C'est une jeune... et charmante demoiselle... qui demande monsieur.

MAURICE, à part.

Mon Dieu!... cette parole d'Isaure... si c'était... (A Baptiste.) Où est-elle, où est-elle?

BAPTISTE.

Pour qu'elle ne soit pas vue par M. Henri, je l'ai fait entrer dans le petit salon.

MAURICE.

Eh! qui t'a ordonné ce mystère?

BAPTISTE.

Mon zèle pour monsieur...

MAURICE.

Va-t'en. (Il lui indique la porte du fond.)

BAPTISTE, sortant.

Cette fois, j'ai gagné l'argent de madame.

SCÈNE IX.

MAURICE, LOUISE.

MAURICE, un moment seul.

Ah! malgré moi, j'hésite... j'ai peur... je suis fou... (Se décidant, courant à la porte de droite et reculant accablé.) Louise!... c'était bien elle!

LOUISE, stupéfaite à la vue du comte.

M. Maurice! (Elle reste un instant immobile et muette, s'approchant.) Vous, monsieur le comte! Est-ce possible?

MAURICE, tristement.

Oui, c'est moi que votre vue désespère. Ah! mademoiselle, que venez-vous chercher ici.

LOUISE, étonnée.

Vous le demandez? lorsque ma mère renversée, blessée par une voiture...

MAURICE.

Votre mère? (A part.) Voilà donc l'indigne moyen dont on s'est servi pour attirer cette enfant chez moi!

LOUISE.

Vous allez me conduire près d'elle... Mon Dieu!... vous vous taisez... serait-elle plus mal? serait-elle en danger?

MAURICE.

Non, non, ce n'est pas elle, c'est vous, Louise.

LOUISE.

Moi!... Eh! que m'importe, monsieur? Il s'agit d'elle, je veux voir ma mère! je veux la voir.

MAURICE.

Calmez-vous, rassurez-vous, mademoiselle, votre mère n'a couru aucun danger.

LOUISE, avec joie.

Ma bonne mère!... Cependant, cet avis que j'ai reçu...

MAURICE.

C'était une ruse pour vous forcer à venir ici.

LOUISE.

Une ruse!... et dans quel but, mon Dieu?... Où suis-je donc alors?

MAURICE.

Vous êtes chez le plus respectueux, chez le plus dévoué de vos amis... vous êtes chez moi.

LOUISE.

Chez vous!

MAURICE.

Malgré ma volonté, sans que j'aie pu prévoir, ni empêcher...

LOUISE.

Je vous crois... je vous crois... Mais pourquoi donc m'a-t-on appelée ici?... Oui, vous avez raison, ce mensonge, ce mystère m'avertissent d'un danger... Je ne serai tranquille que près de ma mère, et j'y cours... Adieu, adieu, monsieur. (Elle fait quelques pas pour sortir.)

MAURICE.

Arrêtez, arrêtez, de grâce! (Louise se retourne avec surprise.) Qui vous dit que la vengeance de ceux qui veulent vous perdre ne vous attend pas à votre sortie.

LOUISE.

La vengeance! qu'ai-je donc fait pour inspirer de la haine? De quoi veut-on se venger?

MAURICE, avec hésitation.

N'aimez-vous pas M. Francis Amber?

LOUISE.

C'est mon cousin.

MAURICE.

Ne devez-vous pas l'épouser?

LOUISE.

Ma mère désire ce mariage.

MAURICE.

Et vous?... vous, Louise?

LOUISE.

Je n'ai jamais désobéi à ma mère.

MAURICE.

Eh bien! l'on s'est arrangé pour que ce soit votre cousin qui refuse.

LOUISE.

Mon Dieu, c'était bien simple; il n'avait qu'un mot à dire.

MAURICE, l'examinant.

Et ce mot... ne vous eût causé... aucun chagrin?

LOUISE, vivement.

Au contraire... puisque cela ne lui convenait plus.

MAURICE, avec transport.

Ah! Louise! s'il en est ainsi, le malheur qu'on a préparé n'est plus à craindre, et, si vous le voulez, sur un signe de vous, pourra se changer en joie, en bonheur.

LOUISE.

En bonheur?

MAURICE.

Pour vous et vos vrais amis, car vous êtes sous ma sauvegarde, et, tant que je vivrai, la haine, l'envie et la vengeance ne pourront rien contre vous... Louise, je vous le jure par le souvenir de ma mère, vous sortirez d'ici aussi respectée, aussi honorée que vous y êtes entrée.

SCÈNE X.

LES MÊMES, ISAURE, FRANCIS.

ISAURE.

On vous trompe, mademoiselle...

MAURICE.

Isaure!

LOUISE.

Encore cette dame!

ISAURE, continuant.

Maintenant, vous êtes perdue.

LOUISE.

Perdue!

ISAURE.

Et personne ne peut vous sauver.

FRANCIS, qui s'est avancé.

Louise! ici!

LOUISE, apercevant Francis.

Francis! (A Isaure.) Ah! si vous disiez vrai, madame, voici quelqu'un dont la présence seule suffirait pour me rassurer.

FRANCIS, embarrassé.

Ma cousine... certainement... mon devoir...

LOUISE.

Il hésite! il me soupçonne!

FRANCIS, continuant.

Malgré ce que je vois...

MAURICE, impétueusement.

Taisez-vous, monsieur, taisez-vous, ne blasphémez pas!

ISAURE.

Il cède à l'évidence.

MAURICE.

A l'évidence!... Comment, monsieur Francis, depuis qu'elle existe, vous avez le bonheur de vivre près d'elle... et votre cœur, votre raison ne vous crient pas qu'elle est victime d'une lâche perfidie, d'un odieux complot!

ISAURE.

En parlant ainsi, monsieur le comte, vous oubliez que mademoiselle est chez vous.

MAURICE.

Je vous comprends, madame... vous vouliez que mademoiselle fût compromise et que ce fût mon ouvrage; mais, grâce au Ciel, cela ne sera pas... (A Louise.) Ne craignez rien, mademoiselle, je vous le répète, vous sortirez d'ici la tête haute...

ISAURE, à part.

J'espère bien que non.

MAURICE, continuant.

Et sans me maudire, car, je le déclare devant votre cousin, je voudrais que ce fût devant la terre entière, vous êtes digne de tous les respects.

ISAURE.

Ah! ah! ah! la belle caution que la vôtre, mon pauvre Maurice!

MAURICE.

Je vous forcerai bien à la respecter. (A Louise.) Venez, mademoiselle, c'est à moi de vous rendre à votre mère.

LOUISE.

Je sortirai seule, monsieur le comte, sûre de votre loyauté comme de ma conscience.

FRANCIS, entraîné.

Oh! pas sans moi, Louise!

LOUISE.

Merci, Francis; je voulais ta justice, je refuse ta pitié.

BAPTISTE, en dehors.

Mais monsieur, mais madame, mon maître n'y est pas.

MAURICE, courant ouvrir la porte.

Vous mentez, je vous chasse.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, MADAME SIÉBER, PIERRE.

LOUISE, courant se jeter dans les bras de sa mère.

Ma mère!

MADAME SIÉBER.

Ma fille! mon enfant!

FRANCIS, disparaissant.

Ma tante! Pierre!... Louise n'a plus besoin de moi.

PIERRE, bas à Maurice.

Deux mots, monsieur le comte.

MAURICE, de même.

Je vous devine, monsieur Pierre, et si vous persistez, dans dix minutes, je serai tout à vous.

MADAME SIÉBER, qui, pendant ce temps, a échangé quelques paroles avec sa fille.

Je le sens, je le vois, j'en étais sûre d'avance, non, tu n'es pas coupable.

ISAURE, s'approchant d'elle.

C'est là une conviction bien consolante pour vous, madame.

MADAME SIÉBER, reculant épouvantée.

Elle! toujours elle!

ISAURE, continuant.

Malheureusement, personne ne la partagera. Ah! vous avez voulu la guerre, vous avez été sans pitié!... eh bien! vous souffrirez à votre tour!

MADAME SIÉBER.

J'aurais dû m'en douter, c'est vous! c'est vous seule!...

ISAURE.

Voilà donc le fruit de vos austères principes! Cette jeune fille si accomplie, dont vous étiez si fière, cette fleur d'innocence pour laquelle ma présence vous semblait une insulte... si vite descendue jusqu'à moi!...

MADAME SIÉBER, indignée.

Ma Louise!

MAURICE, de même.

Descendue jusqu'à vous! est-ce que la vertu soupçonnée, outragée, peut cesser d'être la vertu? Est-ce que la vérité peut ressembler au mensonge?

ISAURE.

Vous avez beau vous révolter, vous débattre, désormais son sort est fixé; elle sera méprisée, repoussée, même par celui qui devait unir son sort au sien.

PIERRE, avec feu.

Vous calomniez Francis, madame! son affection pour Louise égale sa confiance en elle...

LOUISE.

Francis ne m'aime pas, mon bon Pierre... Il me croit coupable.

PIERRE.

Lui! c'est impossible!

ISAURE, avec ironie.

En effet, il n'a aucun motif... qu'a-t-il vu?... mademoiselle seule, ici, en tête-à-tête avec monsieur le comte, la belle preuve!

MAURICE, furieux.

Ah! c'est trop odieux!... sortez madame, éloignez-vous... ou je ne répondrais plus de moi.

ISAURE.

Oui, je sortirai; mais ce ne sera pas avant de vous avoir rendu pleine et entière justice, monsieur le comte. (A Louise.) Mademoiselle, cet homme qui me chasse, cette homme si dévoué à votre cause, il y a quinze jours à peine, rampait à mes pieds pour obtenir mon amour.

LOUISE, à part.

Son amour! ah! mon Dieu! cette femme... c'est pour elle qu'il voulait se tuer.

ISAURE, continuant.

Cet homme, par mon ordre, par ma seule volonté, abusait lâchement de la confiance de votre mère pour vous séduire, pour vous tromper.

LOUISE, vivement.

Madame, ce que vous dites est faux! je ne vous crois pas.

ISAURE, avec dédain.

Libre à vous de douter! vous êtes avertie, je me retire.

MAURICE, la retenant.

Restez, restez, madame; vous m'avez accusé, il faut que vous entendiez ma réponse. (A Louise.) Mademoiselle, cette femme vous a dit la vérité.

LOUISE, PIERRE et MADAME SIÉBER.

La vérité!

MAURICE, continuant.

Il y a quinze jours, je suis allé chez vous parce qu'elle m'y avait envoyé...

LOUISE.

Vous, monsieur le comte! vous!

MAURICE.

Mais sitôt que je vous ai aperçue, sitôt qu'un de vos regards est tombé sur moi, je me suis senti transformé; j'avais renié mon passé, j'étais libre de ma honteuse chaîne!

ISAURE, à part, avec rage.

Patience!

MAURICE.

Et loin de songer à vous perdre, il me semblait que j'aurais voulu passer ma vie entière à vous protéger, à mériter votre estime. Vous m'avez sauvé, Louise!

PIERRE.

Et en échange, c'est à cause de vous qu'elle est compromise, soupçonnée, c'est à cause de vous!...

MAURICE.

Vous avez raison, monsieur Pierre, mais celui qui a eu le malheur involontaire de jeter l'ombre d'un soupçon sur la vertu d'une femme a aussi le pouvoir de l'effacer.

ISAURE.

Oh! pour cela, je vous en défie!

MAURICE.

Vous allez en juger. (A Louise.) Louise, au milieu de mes erreurs, j'avais tout prodigué, tout sacrifié en aveugle... tout! excepté mon nom.

ISAURE, à part.

Que va-t-il dire?

MAURICE, continuant.

Car ce nom, j'avais promis à ma mère qu'il n'appartiendrait qu'à une personne digne de le porter ou qu'il mourrait avec moi .. Eh bien! ce nom que j'ai seul conservé sans tache, que je ne voudrais donner à aucune autre femme... le voulez-vous, Louise?

LOUISE.

Votre nom!

ISAURE, à part, avec colère.

Ce qu'il m'a toujours refusé!

PIERRE, à part.

Allons, impossible de tuer cet homme!

LOUISE, très-émue.

Vous m'offrez votre nom! (À part.) Oh! c'est par générosité, parce qu'il me voit compromise par ma présence chez lui... il ne m'aime pas... il aime encore cette femme dont la jalousie a juré ma perte...

MAURICE, à Louise.

Vous détournez les yeux, vous hésitez à répondre...

LOUISE.

Monsieur le comte, je suis touchée plus que je ne puis le dire... vous êtes noble... vous êtes bon... jamais je n'oublierai... mais si ceux qui n'ont rien à se reprocher tremblaient devant les bruits menteurs du monde, où serait l'avantage de se bien conduire? Non, non, tant que ma mère et mon bon Pierre croiront en moi...

PIERRE, avec feu.

Oh! comme en Dieu!

LOUISE, continuant.

Ne craignez rien pour Louise, aucune injustice ne pourra l'atteindre.

ISAURE, avec joie, à part.

Elle refuse! je suis vengée.

MAURICE.

Ah! si ce n'est pas pour vous, que ce soit pour moi, qui me reprocherais toute ma vie...

LOUISE.

Ne vous reprochez rien; vous ne m'avez rien fait perdre, je ne regrette rien.

MAURICE.

Louise, par pitié!

LOUISE, avec effort.

N'insistez pas, monsieur le comte, je ne puis accepter l'honneur que vous voulez me faire, je ne puis être à vous.

MAURICE, à madame Sieber.

Madame, au nom du ciel!

MADAME SIÉBER.

Ma fille, tant de loyauté, tant de délicatesse... il est impossible que tu résistes davantage; accepte, accepte, tu le peux maintenant.

LOUISE.

Ma mère, pardonne... c'est la première fois... mais je dois te désobéir.

MAURICE, tombant dans un fauteuil.

Ah! elle ne m'aime pas!

LOUISE, à sa mère et à son cousin.

Venez, venez, emmenez-moi.

PIERRE.

Qui pourrait, chère Louise, te soupçonner encore après l'offre que tu viens de refuser? (Ils sortent tous les trois.)

ISAURE, s'approchant de Maurice.

Vous n'avez pas de chance, mon pauvre Maurice!

ACTE CINQUIÈME.

Chez madame Sieber. — Même décor qu'au troisième acte.

SCÈNE I.

PIERRE, FRANCIS.

Francis et Pierre entrent en continuant une conversation.

PIERRE.

Et tu as pu rester huit jours sans venir demander pardon à deux genoux de tes indignes soupçons!

FRANCIS.

Mon Dieu! la vue de Louise chez le comte m'avait fait perdre la tête... Tu comprends que je ne pouvais pas deviner l'audace du moyen employé.

PIERRE.

Dis plutôt l'infamie.

FRANCIS.

Que veux-tu, la crainte de me voir à une autre avait rendu cette femme à moitié folle; exige d'une des procédés d'une lionne qui tremble de perdre... son petit.

PIERRE.

Tu oses excuser...

FRANCIS.

Non, mais je raisonne, je remonte aux causes, et je me dis : Puisque c'est moi qui ai passionné, exalté... c'est peut-être bien moi qui suis le vrai coupable.

PIERRE.

Eh bien! alors, c'est à toi de tout réparer.

FRANCIS.

Oh! certainement, je ne demanderais pas mieux; et ce n'est pas... cette femme... ni son amour... forcené qui m'en empêcheraient. Je n'aime pas beaucoup les femmes qui s'exaltent!... même quand c'est pour moi... Elle espère encore pourtant... que je l'épouserai...

PIERRE, vivement.

Malheureux! le lui aurais-tu promis?

FRANCIS.

Mon cher Pierre... je ne promets... jamais. Oui, c'est un moyen que j'ai trouvé de ne jamais manquer à ma parole... Et tu es bien sûr que Louise a refusé la main du comte?

PIERRE.

Comment! si j'en suis sûr?..

FRANCIS.

C'est pourtant un bien noble jeune homme, un nom superbe... et une loyauté, une générosité!

PIERRE.

Oh! certes... Mais tu n'entrevois pas, tu ne soupçonnes seulement pas quel sentiment a pu inspirer à Louise un pareil refus?

FRANCIS.

J'ai beau chercher... car elle avait montré beaucoup de sympathie pour monsieur de Marsanne.

PIERRE.

Quoi! tu ne comprends pas que, malgré ton indifférence, malgré ton lâche abandon, elle t'aime toujours?...

FRANCIS.

Vraiment! Tu crois?... Ah! pauvre cousine! quelle idée elle a été se mettre dans la tête! Sans doute, je ne suis pas mal... je puis plaire... par hasard, comme un autre; mais de là à inspirer une passion! Que dis-je? deux passions!

PIERRE.

Et tu ne te sens pas ivre de joie à cette nouvelle? Tout ce qu'elle te fait venir à la pensée et au cœur, c'est que tu ne mérites pas ce qui t'arrive? Ah! Francis! ah! mon frère! n'as-tu donc plus de sang dans les veines?

FRANCIS.

Au contraire, j'en ai trop peut-être... C'est égal, aujourd'hui, je veux... Cependant, si tu te trompais sur les sentiments de Louise?

PIERRE.

Me tromper!

FRANCIS.

Plus je me rappelle, plus je compare mon indignité à ton dévouement, à ta bonté, à tes soins infatigables... Oui, puisque Louise a refusé monsieur Maurice, je ne vois plus qu'une seule personne... Toi!

PIERRE.

Moi! moi! Ah! ne plaisante pas ainsi, Francis!... Mon Dieu! ça m'étourdit, ça me bouleverse... Jamais je n'ai pensé seulement... une minute!...

FRANCIS.

Ça te contrarierait-il?

PIERRE.

Me contrarier!!! Par exemple! une femme comme Louise!... Mais c'est impossible! moi, vieux garçon de trente-quatre ans! bon enfant, c'est vrai, laborieux, assez intelligent... pour les affaires... Ah! ce n'est pas là ce qui plaît aux jeunes filles!... il leur faut de l'imagination, de l'esprit, de la gaité... tout ce qu'on trouve chez un artiste...

FRANCIS, apercevant Louise.

La voilà! Tu vas voir...

PIERRE, troublé.

Francis, je t'en supplie...

FRANCIS.

Sois tranquille, je ne dirai rien; c'est elle qui parlera.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LOUISE.

Elle entre pensive et les yeux baissés.

FRANCIS, s'avançant vers elle.

Ma cousine...

LOUISE, relevant la tête.

Ah! Francis!... ici!...

FRANCIS, se jetant à genoux devant Louise.

Oui, c'est moi qui, depuis longtemps, aurais dû te demander grâce comme je le fais en ce moment.

LOUISE.

Tu peux te relever... Je ne t'en veux pas; tu étais dans ton droit... J'avais contre moi les apparences...

FRANCIS.

J'avais le droit aussi de ne pas être un imbécile, de réfléchir avant de croire...

LOUISE, avec douceur.

Ne parlons plus de cela, mon ami.

FRANCIS, l'examinant.

Nous nous retrouvons comme s'il ne s'était rien passé?... bien sûr?

LOUISE.

Oh! tout à fait.

FRANCIS, même jeu.

Alors nous pouvons reprendre nos projets?... prier ta mère de fixer le jour... après lequel on ne se quitte plus?...

LOUISE.

Tu veux parler de notre mariage... Oh! non, Francis, non.

FRANCIS.

Pourquoi donc?

LOUISE.

C'est inutile. Cette union ne peut plus avoir lieu.

FRANCIS.

Ah! crois-le bien, Louise, je déteste ma coupable hésitation... jamais je n'éprouvai un plus ardent désir...

LOUISE.

Merci, Francis, de ta confiance en moi; mais tout est fini entre nous... Si j'ose te parler ainsi, c'est que je sais que ce mariage n'était pas dans ta pensée, et j'avouerai avec franchise... qu'il n'était pas non plus dans la mienne...

FRANCIS, bas à Pierre.

Tu l'entends?

LOUISE, continuant.

Ma mère seule... le désirait.

FRANCIS.

Eh bien, elle le désire toujours.

LOUISE.

Maintenant, je ne pourrais plus lui obéir. J'ai changé d'idée... Je ne veux plus me marier.

PIERRE, bas à Francis.

Tu l'entends?

FRANCIS, de même.

Sans doute! celui qu'elle aime ne se présente pas.

LOUISE, qui a passé son mouchoir sur ses yeux.

N'est-ce pas, Pierre, que j'ai raison?

PIERRE, embarrassé.

Raison... Je mentirais, Louise, si je répondais oui.

FRANCIS.

Parbleu! il n'y a que les monstres qui ne se marient pas!... Et encore... Mais toi, si belle, si parfaite... Voyons... si quelqu'un te donnait toutes ses pensées, tout son cœur et toute sa vie... le refuserais-tu?... Oh! ce n'est pas moi, sois tranquille; je me rends justice, je ne suis pas digne... mais je ne suis pas seul au monde, Dieu merci, il y en a d'autres... beaucoup d'autres! regarde bien, et peut-être...

LOUISE.

Non, mon cher Francis, j'ai dû renoncer... et pour toujours.

PIERRE, bas à Francis.

Tu vois bien!

FRANCIS, à Louise.

Pour toujours!... nous ne le souffrirons pas! D'abord, je médite une ascension et je te préviens que j'aurai besoin, comme Murillo, de beaucoup. Beaucoup de petits anges!... Mais il faut que j'embrasse ma tante que je n'ai pas vue depuis huit jours... Où est-elle?

LOUISE.

Dans sa chambre.

FRANCIS.

Elle va bien me gronder!... C'est égal, je l'aurai toujours embrassée. (Bas à Pierre.) Je vais lui parler pour toi, parle à Louise.

PIERRE, de même.

Je n'oserai jamais.

FRANCIS, de même.

C'est le moment. (A Louise.) Adieu, ma petite Louise. (A part, en sortant.) Elle m'a refusé, je n'ai plus de remords.

SCÈNE III.

LOUISE, PIERRE.

Pendant l'aparté des deux frères, Louise s'est assise près de la fenêtre, a pris sa broderie et reste pensive sans travailler.

PIERRE, à part, avec agitation.

Elle m'aimerait!... moi!... Elle aurait si longtemps caché!... Non, non, c'est impossible... Francis s'abuse... N'importe, je ne puis rester dans un pareil doute, il faut que je parle... il faut que je sache... (S'approchant de Louise.) Louise... Louise!... (Silence de Louise.) Je savais bien que Francis se trompait! Je suis là devant ses yeux, je l'appelle et elle ne m'entend pas, elle ne me voit pas!... Hum!... il y a autre chose! il y a autre chose!

LOUISE, levant tout à coup la tête, avec surprise.

Pierre!... Je te croyais parti avec Francis... Comme tu me regardes!... Qu'as-tu donc, mon ami?

PIERRE.

Moi!... Rien... Seulement, il me semble que je suis en train de devenir absurde, stupide.

LOUISE.

Toi!

PIERRE.

Louise, tu peux me rendre un grand service.

LOUISE.

Parle vite.

PIERRE.

J'avais quatorze ans lorsque tu vins au monde... Dès que je te vis, je t'aimai... Et depuis ce jour, j'ai ressenti tous tes petits chagrins, toutes tes joies de jeune fille.

LOUISE.

Je le sais, oh! je le sais!

PIERRE.

Enfin... comme l'aîné de la famille, je suis presque ton père, tu es presque ma fille, et une fille doit tout dire à son père.

LOUISE.

Eh! que veux-tu que je te dise?

PIERRE.

Si tu as refusé le comte de Marsanne... c'est que tu aimes une autre personne... quelqu'un que tu voudrais épouser...

LOUISE.

Je ne veux épouser personne, je te le jure.

PIERRE.

Pourtant, tu es triste, il est certain que tu souffres; vois-tu, Louise, pour t'épargner une peine... un ennui seulement, je donnerais dix ans de ma vie, ma vie tout entière! Je désire tant que tu sois heureuse!... Ne me trompe pas, laisse-moi lire dans ton cœur.

LOUISE.

Dans mon cœur... Ah! mon pauvre Pierre, tu serais bien habile, et tu me rendrais bien service; car je ne sais pas moi-même ce qui s'y passe.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MADAME SIÉBER.

MADAME SIÉBER, qui a entendu.

Eh bien, moi, je le sais, petite dissimulée!

LOUISE, avec doute.

Tu crois, bonne mère?...

MADAME SIÉBER.

Oui, oui, je le crois... que c'est mal de consentir à tout ce que je propose, au lieu de m'avertir et de me dire : Maman, tu te trompes, celui que l'on voit à chaque moment, avec lequel on rit sans cesse, n'est pas toujours celui auquel on pense le plus.

LOUISE.

Mais, bonne mère...

MADAME SIÉBER.

Allons, vas-tu continuer? C'est Pierre que tu aimes, Francis m'a tout dit.

PIERRE, vivement.

Il me l'a dit aussi; mais sois tranquille, Louise, je ne l'ai pas cru.

MADAME SIÉBER.

Ah! tu ne l'as pas cru?... Eh bien! moi...

PIERRE.

Eh! ma tante, vous allez trop vite; prenez garde de vous tromper encore.

MADAME SIÉBER.

Non, non, je ne me trompe pas; c'est Pierre que tu aimes, et c'est lui qui, comme un sournois, en cachette, meurt d'amour pour toi.

LOUISE.

Quoi! ma mère, Francis vous a dit?... Ainsi, mon bon Pierre, tu serais heureux?..

PIERRE.

Heureux!... si c'était vrai... mais j'en deviendrais fou, je crois.

LOUISE, à elle-même.

Je ne vivrai donc pas inutile! je pourrai donc faire le bonheur de quelqu'un!

PIERRE.

Comment, tu consentirais!... tu m'aimerais!...

LOUISE.

Excellent Pierre, qui ne t'aimerait pas?

MADAME SIÉBER.

Voilà donc une parole de vérité! Que l'on s'étonne encore que des peuples... de grandes nations... aient tant de peine à s'entendre, quand, dans l'intérieur d'une même famille, les parents les plus proches et les plus unis y parviennent si difficilement.

PIERRE, qui contemple Louise.

Mais c'est un rêve!... Tant de bonheur à moi! qu'ai-je donc fait pour le mériter?

LOUISE.

Pierre, toi si bon, si généreux, si dévoué!...

MADAME SIÉBER.

Beaucoup trop!... Monsieur se sacrifiait à son frère!... et pourquoi, je vous prie?

PIERRE.

Parce que, comme vous, ma tante, je le croyais préféré par Louise.

MADAME SIÉBER, avec effusion.

Tiens, viens m'embrasser!... car, je le sens, tu aimes ma fille presque autant que moi!... Et y a-t-il longtemps de cela?

PIERRE.

Mais, ma tante, depuis qu'elle est au monde... je n'ai vécu, je n'ai travaillé que pour elle!

MADAME SIÉBER.

Une pareille constance, une pareille discrétion! Il n'y a pas de femme qui puisse t'en tenir assez compte!

LOUISE, se levant.

Je tâcherai, ma mère.

PIERRE.

Ah! tu n'auras pas de peine, va! ta présence, ta voix, le moindre sourire... c'est fini, rien que d'y penser, le peu de raison qui me reste déménage!... Tiens, Louise, je veux te demander une première grâce... celle de ne pas vous quitter de toute la journée. Il me semblera que nous sommes déjà mariés... Consens-tu?

MADAME SIÉBER.

Peux-tu le demander?

PIERRE.

Alors, ma tante, je puis écrire un mot dans votre chambre pour deux ou trois affaires pressées?

MADAME SIÉBER.

Je vais te donner tout ce qu'il faut; viens, viens.

PIERRE, sans bouger.

Oui, ma tante. (Il prend la main de Louise, restée immobile, la porte à ses lèvres, puis s'éloignant.) Ah! que c'est bon... de ne pas se dire adieu! A bientôt, à bientôt, Louise! (Il sort avec Madame Siéber.)

SCÈNE V.

LOUISE, puis MAURICE.

LOUISE, seule un moment.

Ce pauvre Pierre! comme il m'aime!... Je l'aime aussi!... je l'aime de toute mon âme!... Mais pourquoi donc suis-je si triste?... Il y a quelques jours, j'étais si différente!... Il était là... ou, du moins, je l'attendais... bien sûre qu'il allait venir... Est-ce possible, mon Dieu? je ne le verrai plus! (Apercevant le comte qui entre.) Ciel! c'est lui! (Elle se laisse aller sur un fauteuil.)

MAURICE, s'approchant.

Je suis bien malheureux, mademoiselle; je le vois, ma brusque apparition vous a effrayée.

LOUISE.

Ah! ce n'est pas cela...

MAURICE.

Ma vue vous a rappelé un souvenir pénible... le seul peut-être de votre vie si calme.

LOUISE.

Vous vous trompez, monsieur... un mal subit... Il est déjà passé... (Se levant.) Voyez.

MAURICE.

Toujours charitable, mademoiselle! mais je me rends justice... Certes, je n'aurais pas osé... je n'espérais pas... le hasard seul... c'est M. Pierre que je voulais voir... et je me retire, en vous suppliant de m'excuser. (Il fait quelques pas.)

LOUISE, vivement.

Pierre!... Mais il est ici, monsieur!

MAURICE, s'arrêtant, avec joie.

Ah!

LOUISE.

Et je vais...

MAURICE.

De grâce, restez; inutile de le déranger, c'est un

acte important que je désirais lui remettre... (Présentant une lettre à Louise.) Et si vous aviez l'extrême bonté de me rendre ce... dernier service...

LOUISE, retirant la main qu'elle avançait.

Dernier!... oh! le vilain mot!

MAURICE, embarrassé.

C'est que... je vais partir...

LOUISE.

Vous partez?

MAURICE.

Oui, mademoiselle... Et quand on part pour longtemps, on ne sait jamais le sort qui vous est réservé.

LOUISE.

Oh! vous reviendrez...

MAURICE.

Il est quelquefois... des obstacles insurmontables.

LOUISE.

Non, non... Et si les vœux d'amis véritables... Oh! vous reviendrez! donnez cet écrit, je vais le remettre à l'instant.

MAURICE, vivement.

Oh! pas encore!... restez, restez, je vous en supplie... ce bonheur qui va s'écouler si rapidement, ne me l'enviez pas, Mademoiselle; bientôt, je partirai... laissez-moi vous voir, laissez-moi vous dire... tout ce que je vous dois, comme ces heureuses journées passées près de vous avaient vite cicatrisé les plaies de mon âme, effacé de mon souvenir tout un passé odieux... Je ne doutais plus, je ne souffrais plus, il me semblait que je recommençais la vie!... un moment même, j'avais osé... espérer une suprême félicité... un mot de vous, Louise, tout s'est évanoui! Ah! le Ciel est juste; qu'importe le repentir, il faut l'expiation... Je vais donc chercher bien loin, et sans espoir de retour, le seul bien auquel il me soit permis d'aspirer désormais, le repos et l'oubli.

LOUISE.

L'oubli! oh! jamais! jamais Louise n'oubliera le généreux appui que vous lui avez offert. Que parlez-vous de torts à expier! des torts, vous n'en avez pas... Je ne me les rappelle plus.

MAURICE.

Ah! s'il était possible, si un jour, vous pouviez encore... Louise!... dites, ah! dites que vous consentirez...

LOUISE, entraînée.

Eh bien!... (S'arrêtant.) Qu'allais-je faire?... J'oubliais...

MAURICE.

Vous vous taisez, vous détournez les yeux... Ah! je suis perdu! vous me défendez d'espérer.

LOUISE.

Monsieur le comte... je ne suis plus libre.

MAURICE.

Ciel!... quoi! votre cousin Francis!

LOUISE.

Oh! non, son frère.

MAURICE.

Monsieur Pierre! ah! ce devait être lui! l'ami constant, le cœur dévoué, l'homme laborieux qui, dans toute sa vie, n'a pas failli un seul jour! Vous avez raison, Mademoiselle, vous serez heureuse.

LOUISE, à elle-même, se détournant.

Heureuse!

MAURICE.

Mais ma présence ne peut que vous être importune, il faut que je m'éloigne, que je parte...

LOUISE.

Déjà!

MAURICE.

Ah! Mademoiselle, ne diminuez pas mon courage par cet accent de bonté!... Je ne pourrais plus m'arracher d'ici, et il le faut, il le faut! (S'enfuyant, après avoir mis sa lettre dans les mains de Louise.) Adieu!

SCÈNE VI.

LOUISE, MADAME SIEBER, PIERRE.

MADAME SIÉBER, à sa fille.

Tu n'étais pas seule, Louise?

LOUISE, s'élançant d'abord du côté de la porte par laquelle Maurice est sorti, puis s'arrêtant à la voix de sa mère.

Ma mère! Pierre! un pressentiment... un grand malheur peut-être!...

PIERRE.

Ah! mon Dieu! qu'est-il arrivé? Explique-toi.

LOUISE.

Monsieur Maurice... il est venu, il sort d'ici...

MADAME SIEBER.

Eh bien?

LOUISE.

Je tremble... mais il t'a écrit, Pierre... Tiens! prends, lis... hâte-toi, nous saurons peut-être, nous pourrons...

PIERRE, après avoir ouvert la lettre.

Tu te trompes, Louise, cette lettre est pour toi.

LOUISE, hésitant à prendre la lettre.

Pour moi!... Résolument. Donne, donne. (Poussant un grand cri après avoir jeté les yeux sur la lettre.) Ah!... (Elle tombe évanouie.)

MADAME SIÉBER, soutenant sa fille et la déposant sur un fauteuil.

Que peut donc contenir cette lettre, mon Dieu?

PIERRE, ramassant le papier et lisant.

« Mademoiselle, vous avez refusé mon nom; ne « refusez pas, je vous en supplie, d'accomplir les « dernières volontés d'un malheureux qui ne peut « vivre sans vous. Acceptez le peu que j'ai con- « servé, et souffrez que mon oncle vous adopte « pour sa fille, afin qu'il lui reste au moins une « consolation dans sa vieillesse. »

MADAME SIEBER.

Pauvre jeune homme!

PIERRE.

Vous le plaignez! Eh! ma tante, ne voyez-vous pas que c'est lui seul qu'elle aime?

MADAME SIÉBER.

Et il va mourir!

PIERRE.

Non, non, rassurez-vous... Louise sera heureuse... un seul mot, il est sauvé!... Et je cours le lui dire! (Il sort vivement.)

SCÈNE VII.

MADAME SIÉBER, LOUISE.

MADAME SIÉBER.

Arrivera-t-il à temps, mon Dieu! (A sa fille qui rouvre les yeux.) Reviens à toi, ma fille, tout espoir n'est pas perdu.

LOUISE.

Ah! ma mère!... j'en mourrai! c'est moi... (Se levant.) Mais nous restons là immobiles, nous ne courons pas le secourir!

MADAME SIÉBER, l'arrêtant.

Rassure-toi, calme-toi, ma Louise: Pierre répond de tout.

LOUISE, vivement.

Pierre!... il y est donc allé?... (Avec émotion.) Le même... jusqu'à la fin!...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ISAURE.

ISAURE, paraissant et s'arrêtant à la porte tandis que madame Siéber continue à consoler sa fille.

Des larmes, du désespoir! Elle faiblit déjà! Elle épousera Maurice, elle sera comtesse! oui, mais avec un doute éternel dans le cœur. (S'avançant.) Ma chère parente...

MADAME SIÉBER, se retournant.

Cette femme! toujours! (A sa fille.) Louise, cache tes larmes, car elle vient pour en jouir. (A Isaure, sévèrement.) Qui donc vous ramène ici, madame?

ISAURE.

Le repentir... (Mouvement de madame Siéber.) oui, le repentir! J'ai été bien coupable envers votre fille, je croyais la haïr, mais sa conduite si noble, sa douceur, sa résignation m'ont profondément touchée.

MADAME SIÉBER.

Vous!

ISAURE.

Laissez-moi achever. (A Louise.) Mademoiselle, en refusant le comte de Marsanne, vous avez cru vous retirer devant des droits antérieurs aux vôtres; c'était une généreuse pensée...

MADAME SIÉBER.

Eh! madame, épargnez-nous votre approbation!

ISAURE, continuant.

Vous avez craint peut-être aussi qu'une union fondée sur un sacrifice ne vous rendît pas heureuse.

LOUISE.

Ce n'est pas à moi que j'ai songé.

ISAURE.

Vous ne connaissez pas Maurice; pour réparer des torts dont il a été la cause involontaire, il serait capable du dévouement le plus sublime.

LOUISE.

Il n'a rien à réparer, il ne m'a fait aucun tort.

ISAURE.

Ah! vous pouvez accepter la réparation qu'il vous offre, jamais une plainte, jamais un regret ne sortiront de sa bouche; et, dût-il en mourir, cet amour qui, pendant si longtemps, a été toute sa joie, toute sa vie, cet amour restera enseveli au fond de son âme comme dans un tombeau.

MADAME SIÉBER.

Oui, dans un tombeau, car il est bien mort, et c'est la seule vérité que vous veniez de dire.

ISAURE, à part.

L'impertinente!

LOUISE, à part.

S'il l'aimait, heureux de mon refus, il ne voudrait pas mourir!

ISAURE, à madame Siéber.

Ainsi, vous supposez...

MADAME SIÉBER.

Assez d'hypocrisie!... les véritables sentiments de M. de Marsanne nous sont connus; quant aux vôtres...

ISAURE.

Un mot vous convaincra de leur sincérité et de votre injustice... Je vais me marier.

MADAME SIÉBER.

Vous marier?

ISAURE.

Votre chère Louise a triomphé de mon endurcissement : pour assurer son repos, je renonce à Maurice, et je viens vous faire part de mon mariage avec un artiste distingué, avec votre neveu Francis.

MADAME SIÉBER.

Francis! il oserait!

ISAURE, ironiquement.

Vous le voyez, je rentre tout à fait dans la famille, au foyer domestique, et j'espère que vous voudrez bien honorer de votre présence la bénédiction nuptiale qui nous sera donnée... dès demain, à...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, HENRI, entrant vivement.

HENRI, à Isaure.

Vous vous trompez, Madame, votre mariage est remis...

ISAURE.

Remis!

HENRI.

Mon Dieu, oui!... Et par force majeure; Francis part à l'instant pour l'Italie.

ISAURE, confondue.

Il part?... Oh! ces artistes! comptez donc sur eux!... une fois qu'ils ont mis votre figure dans

leurs tableaux... (A Henri.) C'est vous qui me jouez ce tour-là, Monsieur de Vernac?

HENRI.

Vous en avez tant joué à d'autres! cela vous change; mais puisque je vous ai fait perdre un compagnon de voyage, il est juste que je vous en fasse retrouver un autre... Je pars pour Copenhague, et si ces contrées pouvaient vous sembler agréables à visiter...

ISAURE.

Mille grâces! il y fait trop froid... et le compagnon de route me conviendrait encore moins que le pays. (Elle sort furieuse.)

LOUISE, à Henri.

Ah! Monsieur, vous avez sauvé Francis, mais votre ami, M. de Marsanne?...

HENRI.

Que dites-vous? Maurice!...

VOIX DE PIERRE, en dehors.

Louise!

SCÈNE X.

LES MÊMES, excepté ISAURE, PIERRE, MAURICE, LE MARQUIS, puis FRANCIS.

PIERRE, entrant vivement le premier.

Je te le ramène... rassure-toi, mais ne le laisse plus partir.

LOUISE, courant à Maurice.

Ah!... vous n'êtes pas blessé?

MAURICE.

Si, Louise! au plus profond de mon âme!

LE MARQUIS, à Louise.

Eh bien! Mademoiselle, refuserez-vous encore?

LOUISE.

Oh! non, non, j'accepte, j'accepte.... Je ne voulais rien de sa générosité, de sa pitié... J'accepte tout de son amour!

MADAME SIÉBER, avec joie.

Enfin!

LE MARQUIS.

Vous le pouvez sans crainte. Je vous le donne pour le caractère le plus entêté, le plus tenace... Et maintenant qu'il est passé du bon côté, tous les canons d'une batterie ne le feraient pas varier.

FRANCIS, passant la tête.

Peut-on vous dire adieu? Est-elle partie?

TOUS.

Francis!

FRANCIS, s'avançant.

Pardon, ma tante... c'est moi qui vous l'ai envoyée pour vous inviter à notre mariage, oui... et pendant ce temps-là, j'ai déchiré le contrat et pris mes bottes de sept lieues. (A M. de Vernac.) Merci, Henri, tu m'as tiré une fameuse épine du pied... J'aurais boité toute ma vie!

MADAME SIÉBER, haussant les épaules.

Mauvais sujet!

LE MARQUIS, prenant la main de Louise.

Monsieur Francis veut-il permettre, avant son départ, que je lui présente ma nièce, madame la comtesse de Marsanne?

FRANCIS, stupéfait.

Comment?... (Il regarde son frère.)

PIERRE.

Mon ami, tu t'étais trompé.

FRANCIS, apercevant Maurice.

Ah! je n'avais pas encore vu monsieur le comte... sans cela... je m'en serais douté.

LOUISE.

Pierre... me pardonneras-tu?... Avant de connaître monsieur Maurice, je ne savais pas que tu m'aimais; après... il m'eût été impossible de te le rendre.

PIERRE.

Louise!... Oh! je n'ai pas le droit de me plaindre!... (Prenant la main de Maurice.) Le prix est au plus digne; car n'y a-t-il pas plus de joie dans le ciel pour un pécheur qui se repent...

FRANCIS.

Dis donc... deux pécheurs!

PIERRE, mettant la main de Louise dans celle de Maurice.

Je reprends mon rôle de père.

FIN DE JEUNESSE OISIVE.

LE LUTRIN

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

EN COLLABORATION AVEC MM. ROCHE ET C*******

Pour tirer ces billets avec moins d'artifice,
Guillaume, enfant de chœur, prête sa main novice.
Son front nouveau-tondu, symbole de candeur,
Rougit, en approchant, d'une honnête pudeur.
. . . .
On se tait : et bientôt on voit paraître au jour
Le nom, le fameux nom du perruquier l'Amour
Ce nouvel Adonis, à la blonde crinière,
Est l'unique souci d'Anne sa perruquière.

BOILEAU, *le Lutrin*, chant Ier.

PERSONNAGES.

DIDIER L'AMOUR, perruquier.

ANNE, sa femme.

GUILLAUME, son apprenti.

BELLEGRACE, marguillier.

GORILLON, chantre.

BOIRUDE.

BRONTIN.

PARTISANS DU MARGUILLIER.

PARTISANS DU CHANTRE.

ENFANTS DE CHŒUR.

La scène se passe vers 1675.

LE LUTRIN

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une boutique de perruquier avec tous les accessoires de l'époque.

SCÈNE I.

ANNE, Chœur de Bourgeois entrant.

INTRODUCTION.

LE CHŒUR.

Didier! Didier! dépêchons! dépêchons!
Qu'on nous embellisse!
Qu'on nous rajeunisse!
Nous attendons.
Nous, c'est pour la figure;
Nous, c'est pour la frisure!
Eh bien! eh bien! mais où donc est Didier?
Quel maudit perruquier!
Le maudit perruquier!

ANNE.

Pardon, messieurs, mais son absence
Ne peut durer encor longtemps;
Car je l'attends!
Un seul moment de patience.

BOURGEOIS.

Non, non, c'est un abus!
Et nous n'attendrons plus!

AUTRES BOURGEOIS.

Ni nous non plus, ni nous non plus!

ENSEMBLE.

ANNE, à part.

Le malheureux perd sa boutique
Et, chaque jour plus négligent,
Il mécontente la pratique
Et l'envoie à son concurrent.

LE CHŒUR.

Voilà comme on perd sa boutique,
Comme un barbier trop négligent
Envoie une bonne pratique,
Chaque jour, à son concurrent!

ANNE, allant de l'un à l'autre.

Pour moi, messieurs, montrez de l'indulgence.

LE CHŒUR.

Non, non C'est trop de patience.

ANNE.

Si je ne puis vous retenir,
Ayez au moins l'obligeance
De revenir.

BOURGEOIS.

Non, non, c'est un abus!
Nous ne reviendrons plus

AUTRES BOURGEOIS.

Ni nous non plus, ni nous non plus!

ENSEMBLE.

ANNE.

Encore un peu de complaisance,
Un seul moment de patience,
Et vous verrez bien qu'aujourd'hui
Dans peu Didier sera chez lui.

LE CHŒUR.

A quoi bon tant de complaisance?
De nous vous vous moquez, je pense,
Puisque jamais, c'est inoui!
On ne trouve Didier chez lui.

Ils sortent tous, malgré les prières de la perruquière.

SCÈNE II.

ANNE, puis GUILLAUME.

ANNE.

Conçoit-on ce M. Didier, de s'absenter ainsi tous les jours, et sans que je sache pourquoi? Ah! M. Didier! il faudra que ça finisse, ou... votre femme se fâchera tout de bon. Sans Guillaume, son apprenti, je serais seule, sans cesse; il ne m'abandonne pas, lui!... Sitôt qu'il a fini son service d'enfant de chœur, il revient bien vite près de moi, m'aider, me distraire. Il est si prévenant! si attentif! et puis il a une voix si flûtée, si agréable, qu'on ne se lasse jamais de l'entendre. (Ici, on entend fredonner au dehors.) Ah!... justement le voici.

GUILLAUME, entrant, un cahier de musique sous le bras.

AIR:

Oui, j'ai bien près de quinze ans,
Et d'être novice,
Ma foi, j'ai passé le tems:
Il faut que ça finisse!
Et puis, le timbre argentin
Du fausset qu'on renomme,
Me déplaît. Je veux enfin
Montrer que je suis un homme!
Oui, j'ai bien près, etc.
Écoutez donc les gens.
Quinze ans! la belle affaire!
Il faut au moins trente ans
Pour aimer et pour plaire!

Moi, je dis : J'ai quinze ans,
Et d'être novice,
J'ai passé le temps :
Il faut que ça finisse!

ANNE.

Qu'est-ce que vous dites là, Guillaume?

GUILLAUME.

Vous ne savez pas, bourgeoise, voilà que ça m'ennuie de faire deux métiers.

ANNE.

Pourquoi donc? Mais il y a beaucoup de gens comme cela.

GUILLAUME.

Enfant de chœur, puis apprenti perruquier chez votre mari, c'est trop. D'ailleurs, j'ai tant de goût pour la chevelure!... Je me trouve si heureux!... ici, près de vous, que décidément... j'ai envie de donner ma démission d'enfant... (Ici, il prend sa veste d'apprenti.)

ANNE.

Vous auriez grand tort, Guillaume, c'est si agréable de savoir chanter!

GUILLAUME.

Vrai?... Vous trouvez ça agréable?... Oh! du moment que ça peut vous plaire, c'est fini, je passerai ma vie à être enfant de chœur. (Il regarde Anne tendrement et vient s'asseoir sur un petit tabouret devant elle.)

ANNE.

C'est bien, Guillaume, d'écouter les personnes qui vous portent intérêt.

GUILLAUME.

Au fait, c'est amusant tout de même de chanter au lutrin, et ça donne occasion de voir des choses... qui font joliment rire... dans ce moment surtout.

ANNE.

Qu'y a-t-il donc?

GUILLAUME.

Vous savez, M. Gorillon, mon ancien maître d'école, ce chantre, qui psalmodie encore en demandant qu'on lui fasse la barbe; et M. de Bellegrâce, le parfumeur qu'on a nommé marguillier l'année dernière, qui ne vous approche jamais sans vous baiser la main, et sans vous dire : « Belle perruquière, vous êtes pétrie de grâces... »

ANNE.

Eh bien?

GUILLAUME.

Eh bien, ils ne peuvent pas se souffrir; jaloux comme des tigres!...

ANNE.

Jaloux! de quoi?

GUILLAUME.

Des regards et des préférences du beau sexe! c'est tout simple; avant l'arrivée de M. Gorillon, chantre à la barbe brune, au maintien imposant, le marguillier coquet, pincé, musqué, régnait sur les cœurs de toutes les paroissiennes, c'était à qui se placerait le plus près de lui... obtiendrait un regard, un sourire de M. de Bellegrâce... Mais depuis, tout a changé. La voix brillante, l'œil noir du chantre ont triomphé des petites manières et du bel air du marguillier; les places restent vides près de lui... et du côté du chantre, la mère Guillot a doublé le prix de ses chaises.

ANNE, riant.

Oh! la mauvaise petite langue! qui vous a conté tout cela?

GUILLAUME.

Qui?... pardine, je l'ai bien vu, allez... sans avoir l'air, tout en faisant ma partie au plain chant, et mes *si* d'en haut que vous aimez tant. Mais M. de Bellegrâce s'est bien vengé. Il a fait construire un énorme lutrin derrière lequel le chantre est tellement caché qu'on ne voit plus que le haut de son toupet!

ANNE.

C'est vrai!

GUILLAUME.

Et encore! et encore est-on obligé de se lever sur la pointe des pieds, ce qui est très-fatigant. Depuis ce jour, le chantre, M. Gorillon, a juré une haine éternelle à M. de Bellegrâce.

ANNE, riant.

Ah! ah! ah! sont-ils ridicules, mon Dieu! avec leurs prétentions.

GUILLAUME.

Moi, je les trouve charmants! Je suis si heureux depuis qu'ils n'osent plus venir ici, dans la crainte de se rencontrer! mais le plus drôle de l'aventure, c'est bien M. Didier, votre mari, qui a pris à cœur ces sottes querelles; qui ne quitte plus les deux champions, et qui, sans cesse, se plaçant entre eux, ne songe qu'à les calmer et à les réconcilier!

ANNE.

Quoi! c'est pour un tel motif que mon mari perd son temps et ses pratiques? C'est pour cela qu'il abandonne sa maison et sa femme?

GUILLAUME.

Oh! mais, à les entendre, on dirait qu'il s'agit du sort de tout le royaume.

ANNE, avec menace.

Ah! M. Didier! M. Didier!

GUILLAUME.

Est-il bon enfant, le patron, hein? ne pas se contenter d'être le mari d'une gentille petite femme comme vous.

ANNE.

Pas de réflexions, Guillaume.

GUILLAUME.

Et dire qu'on a surnommé : l'Amour, un homme comme ça!... L'amour de qui?... ça ne peut pas être l'amour de sa femme, toujours!

ANNE.

Vous vous trompez, Guillaume, jamais époux ne fut plus complétement adoré.

GUILLAUME.

Ah! bien, il faut que vous soyez cousue de bonté, par exemple!

ANNE.

Guillaume!... puisque vous vous permettez des propos au-dessus de votre âge... levez-vous, nous ne ferons plus d'ouvrage ensemble. (Elle se lève.)

GUILLAUME veut la retenir par son fichu, mais il lui reste dans la main.

Oh! bourgeoise!

ANNE.

Rendez-moi ce fichu, Monsieur.

GUILLAUME, se sauvant.

Il ne me quittera qu'avec la vie.

ANNE.

Nous allons voir! (Courant après lui.) Ce fichu, tout de suite! ou sans cela...

GUILLAUME.

Jamais! (Il sort.)

SCÈNE III.

ANNE, seule.

C'est en vain qu'on voudrait se fâcher contre lui! il est si... gentil, et si drôle!... S'il m'aime, n'est-ce pas tout simple?... je l'aime bien, moi!

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Du sentiment qui nous anime,
Didier ne sera pas jaloux.
Qui donc pourrait y voir un crime?
Il est aussi pur qu'il est doux.
Un mot explique le mystère
De ce tendre et naïf penchant :
Le pauvre enfant n'a plus de mère,
Moi... je n'ai pas encor d'enfant.

DEUXIÈME COUPLET.

Un regard, un geste, il devine :
Soudain, mes désirs sont remplis;
Et toujours sa joie enfantine,
De mes soins me donne le prix.
Un mot explique le mystère
De ce tendre et naïf penchant :
Le pauvre enfant n'a plus de mère,
Moi... Je n'ai pas encor d'enfant!

Mais voilà enfin mon mari!... encore avec ce M. Gorillon et ce M. de Bellegrâce... Dieu! qu'ils ont l'air ridicule!

SCÈNE IV.

ANNE, DIDIER, GORILLON, BELLEGRACE.

DIDIER, entrant d'abord.

Entrez donc, mes chères pratiques.

GORILLON, voulant céder le pas à Bellegrâce.

C'est à vous.

BELLEGRACE, même jeu.

Je n'en ferai rien.

GORILLON.

Ni moi non plus.

ANNE, à part.

Allons! Ils continuent leurs disputes, même en se faisant des politesses.

DIDIER, prenant Gorillon et Bellegrâce par la main et les faisant entrer ensemble.

Alors, tous deux ensemble! Illustre chantre, et vous, aimable marguillier! ah! quelle joie pour mon cœur d'avoir réussi à vous rapprocher... Quel succès!... Deux ennemis, qui n'auraient pu se souffrir à cent pas de distance, vont se faire aujourd'hui, raser là, sous le même toit, face à face et avec la même savonnette!

BELLEGRACE.

C'est fort bien, mon cher Didier; mais je ne vois pas comment, à vous tout seul, vous pourriez parvenir...

DIDIER.

Oh! j'ai un autre moi-même, et si M. de Bellegrâce veut permettre que ma femme l'accommode...

ANNE, à part.

Quel ennui!

BELLEGRACE, s'approchant d'Anne.

Quoi! vous étiez là, Madame! et je n'ai pas encore déposé mon hommage sur votre jolie main... (Lui baisant la main.) Vous êtes pétrie de grâces!

DIDIER.

Ma femme est mon premier élève.

BELLEGRACE.

Prenez garde!... un tel apprenti, je vous en préviens, est capable de faire perdre la tête à toutes vos pratiques; et alors, que deviendra votre établissement?

GORILLON.

Ah! c'est charmant! délicieux! (A part.) Cet homme est stupide. (Haut.) Toujours de l'esprit, M. de Bellegrâce!

DIDIER.

C'est lui qui l'a inventé... Mais commençons l'opération. (Didier fait asseoir Gorillon, et madame Anne, Bellegrâce; pendant le morceau suivant, tous deux passent une serviette au cou de Bellegrâce et de Gorillon, affilent les rasoirs, préparent l'eau de savon, etc.)

RÉCITATIF.

DIDIER.

L'horizon s'éclaircit, un ciel pur nous éclaire,
Et mes vœux les plus chers sont enfin accomplis...
Ces deux têtes, je les préfère
A tous les mentons de Paris!
Ah! quelle gloire!
J'ose croire,
Qu'on verra quelque jour,
Figurer dans l'histoire
Le beau nom de Didier l'Amour!
Deux champions [illegible]
S'allaient prendre aux cheveux :
Un perruquier, chose étrange,
Et vraiment digne de renom,
Devient l'ange
De la concorde et du pardon!

ENSEMBLE.

DIDIER.

Oui, je deviens l'ange
De la concorde et du pardon!

GORILLON et BELLEGRACE.

Oui, c'est le bon ange
De la concorde et du pardon!

ANNE, à part.

Quand sera-t-il l'ange
De sa femme et de la raison?

DIDIER.

Pour une cause aussi frivole,
Aussi ridicule, aussi folle,
De vieux amis,
En conscience,
Pouvaient-ils rester ennemis?

GORILLON et BELLEGRACE.

De sang-froid, quand j'y pense,
Oui, de bon cœur j'en ris!
Ah! ah! ah! ah!

(Chacun, à son tour, a la voix éteinte par le savon qu'on lui passe sur la figure.)

DIDIER.

Pardon, messieurs, ne parlons plus...
Il faut ici bouche muette :
Ainsi le veut ma savonnette!

SCÈNE V.

LES MÊMES, GUILLAUME, tenant une tête à perruque.

GUILLAUME, s'arrêtant sur le seuil, à part.

Encor ces deux olibrius!
Vraiment, j'enrage!
Pendant qu'ils se font barbouiller,
Si je pouvais les rebrouiller,
Ce ne serait pas grand dommage!

BELLEGRACE.

Qu'un lutrin soit petit ou grand,
Quel important motif de guerre!
Ah! ah! ah! ah!

GUILLAUME, à part.

Le lutrin!... je tiens mon affaire!

DIDIER.

Pardon, mais pour un seul moment,
Il faut encor bouche muette,
Ainsi le veut ma savonnette!...

GUILLAUME, à part.

Bientôt, nous verrons ces amis,
Comme chiens et chats, ennemis!

GORILLON.

Conçoit-on que pour une masse
Qui, d'ailleurs, ne me gêne en rien...

GUILLAUME, s'avançant vivement.

Je le crois bien!
Le lutrin n'est plus à sa place!
Enlevé depuis ce matin...

BELLEGRACE.

Que dis-tu?

GUILLAUME.

Le fait est certain!
Je le tiens de Brontin,
Le sacristain!

DIDIER et BELLEGRACE.

Enlevé! non, c'est impossible!
Car la lutte serait terrible!

BELLEGRACE et GORILLON.

Aie! aie! je suis coupé.

GUILLAUME, à part, se frottant les mains.

Voilà
Le sang qui coule déjà!

BELLEGRACE, se levant.

Comprend-on une telle audace?

GORILLON, de même.

Mais dans quel but?

BELLEGRACE.

Je le sais, moi!

GORILLON.

Quel est l'auteur?

BELLEGRACE.

Traître! c'est toi!

GORILLON.

Plaît-il? comment?

BELLEGRACE.

Oui, c'est bien toi,
Dont il cachait la sotte face
Aux belles dames du quartier!

GORILLON.

Voilà le secret tout entier!
Pour me cacher, tu fis cette machine.

BELLEGRACE.

Dis pour voiler tes chants étourdissants
Qui faisaient fuir... jusqu'aux passants...

GORILLON.

C'est bien plutôt, je le devine,
Pour nuire à mes succès,
Dont tu souffrais, maigrissais, jaunissais!

BELLEGRACE.

Voyez donc la belle figure,
Pour faire craindre une comparaison!

DIDIER, s'interposant.

Calmez-vous, je vous en conjure...

ANNE, de même.

Messieurs, écoutez la raison...

GORILLON, à Bellegrâce.

Cuistre!

BELLEGRACE, à Gorillon.

Pied-plat!

DIDIER.

Je vous supplie!

GORILLON, à Bellegrâce.

Tête à perruque!

DIDIER.

Ah! c'est de la folie!
Doux prix de mes soins assidus,
Paix, union, tout s'envole en fumée :
Ils ne m'écoutent plus!

GUILLAUME, à part.

Bravo! la guerre est rallumée:
Ils ne reviendront plus!

ENSEMBLE.

BELLEGRACE et GORILLON.

Mon cœur a besoin de vengeance,
Et puisqu'on ose m'outrager,
Je n'ai plus rien à ménager,
Je châtierai tant d'insolence!

GUILLAUME, à part.

Ah! quel plaisir que la vengeance!
Quand on ne court aucun danger.
Par leurs mains, ils vont me venger,
Tous les deux de leur suffisance.

DIDIER.

Calmez-vous! à la violence,
Gardez-vous surtout de songer.
Oui, bientôt de tout arranger
Je conserve encor l'espérance.

ANNE.

Bon! voilà que ça recommence!
Il veut encor se déranger...
Ne doit-il pas plutôt songer
A sa femme qu'à leur vengeance!

(Didier sort en tâchant de retenir Gorillon et Bellegrâce; Anne, en tâchant de retenir son mari. — Guillaume reste seul.)

SCÈNE VI.

GUILLAUME.

Quel bonheur! j'en suis débarrassé!... Ils ne viendront plus dans la boutique; c'est qu'ils font tous les deux la cour à madame Anne!... des magots comme ça!... C'est bien assez de son mari! (Ici on entend des cris en dehors. — Guillaume va regarder à la porte.) Bon! les bourgeois sortent de chez eux!... Quel bruit! quel vacarme!

AIR:

Oh! comme j'ai bien réussi!
J'entends leurs injures d'ici.
Voilà tout l'quartier qui s'en mêle;
Entre eux, c'est une guerre à mort!
Quand il s'agit d'une querelle,
On est sûr de les voir d'accord!
Tra la la la la la la la la la!

(Il danse. — Nouvelles clameurs. — Guillaume va regarder.)

Tiens! le patron qui monte sur la borne;
Il veut parler, agite son tricorne;
De l'éloquence, ô merveilleux effet!...
C'est juste comme s'il chantait...
Dieu! quelle rage!
L'on se heurte, l'on s'étreint;
Je crois même qu'au visage
Un combattant est atteint!...

(Revenant sur le devant de la scène.)

Et, sans raison, de cette affaire,
Quand le patron va se mêler,
Seul auprès de la perruquière,
Je saurai bien la consoler!
Tra la la la la la la la la!

(Il danse encore.)

SCÈNE VII.

GUILLAUME, DIDIER, BELLEGRACE tenant un mouchoir sur sa joue, PARTISANS DU MARGUILLIER.

CHŒUR.

Quel affront et quelle insolence!
A ce point, oser l'outrager!
Oh! d'une telle impertinence
Bientôt, nous saurons le venger.

GUILLAUME, à Bellegrâce.

Eh quoi! c'est vous, vous, qu'on arrange ainsi?
Dieu! quel soufflet! c'est trop fort, je l'avoue...

BELLEGRACE.

Oh! l'insolent! Je sens là sur ma joue
Le déshonneur. .

GUILLAUME.

Et ses cinq doigts aussi!

DIDIER.

Pour nous tous est l'injure,
Il ne faut pas nous y tromper,
Oui, c'est nous tous, sur sa figure,
Qu'il a voulu frapper.

RECITATIF.

(Avec solennité.)

Je dépose ici mes insignes,
Mes ciseaux et mon démêloir,
Mon fer à papillotte, ainsi que mon rasoir
De les toucher mes mains ne sont plus dignes.
Devant vous, je fais vœu
Et je jure par sainte-Barbe,
De ne pas friser un cheveu,
De ne pas raser une barbe,
Que je n'aie eu raison
D'un si sanglant affront!

BELLEGRACE.

Quelle âme magnanime!
A ce beau mouvement,
A cet élan sublime...
Associez-vous tous, faites-en le serment!

CHŒUR.

Jurons, selon l'usage
Antique et solennel,
Qu'un châtiment cruel
Nous vengera d'un tel outrage!
Jurons
Que nous le châtierons!

GUILLAUME.

C'est très-bien de jurer... certainement, c'est déjà une très-bonne chose de faite... mais comment allez-vous le châtier?...

DIDIER.

Messieurs et chères pratiques, malgré la conduite du malhonnête et honorable Gorillon, loin de moi la pensée de vous conseiller, contre lui, une lâche trahison... non, nous devons l'attaquer franchement, face à face.

BELLEGRACE.

C'est cela même; je proposerai donc, si j'ai bien saisi l'intention du préopinant, d'aller, ce soir, nous embusquer une vingtaine .. pas plus. . au coin de la rue de notre ennemi, et de le rouer de coups loyalement, face à face.

DIDIER.

Vingt contre un! oh!...

BELLEGRACE.

Vous trouvez que c'est trop? Mais est-ce qu'il n'a pas mis ses cinq doigts contre ma joue toute seule?... Il a voulu la guerre, il faut qu'il ait la

guerre avec toutes ses ruses et toutes ses embûches.

TOUS.

Oui, oui, la guerre !

DIDIER, avec exaltation.

Arrêtez ! La guerre ! ah ! ce mot... brutal me rappelle à moi-même !... Avez-vous réfléchi à ce qu'il renferme de vicissitudes... désagréables ?... La guerre !... Et c'est devant moi, l'ami de la paix et de la concorde, qu'on ose le prononcer ! Vous l'espérez en vain ; jamais je ne consentirai à une reprise d'armes insensée !... Non ! mille fois non !... J'ai mieux que cela à vous offrir.

BELLEGRACE.

Qu'est-ce que c'est ?

DIDIER.

Je conseille, je propose... une réconciliation.

BELLEGRACE, brusquement.

Hein ! qu'avez-vous dit ? (Changeant de ton.) J'y pensais... vous pourriez bien avoir raison. Le chantre est vigoureux, il a beaucoup d'amis ; et si nous avions recours à la force, il pourrait bien...

TOUS.

Oui, oui, une réconciliation !

GUILLAUME, à part.

Allons, bon ! si je ne les pousse pas en avant, ils vont reculer, c'est sûr ! (Haut.) Je demande la parole.

TOUS.

Écoutons !

GUILLAUME.

Pardon, messieurs, si j'élève ma faible voix après des hommes aussi éloquents. L'aimable M. de Bellegrâce et l'héroïque M. Didier vous ont parlé de réconciliation, vous les avez approuvés. Excusez ma franchise ; mais vous êtes tous des poules mouillées.

TOUS.

Oh ! oh ! oh !

GUILLAUME.

Non ! vous ne pouvez pas serrer la main qui s'est appuyée sur sa joue. (Il montre Bellegrâce.) Le coup qui l'a frappé a retenti encore plus dans vos cœurs que sur sa face ; mais votre esprit ingénieux ne trouve pas le moyen d'atteindre votre ennemi sans vous compromettre. Eh bien, j'en ai un !

TOUS.

Lequel ?

GUILLAUME.

Dans la salle de la Tourelle, où l'affreux Gorillon donne ses leçons de chant, j'ai découvert un superbe lutrin, un peu vermoulu... il est vrai.

BELLEGRACE.

Un autre lutrin ?

GUILLAUME.

Oui, un autre, si élevé, si énorme, que quatre des plus beaux suisses de paroisse disparaîtraient derrière lui. Il faut...

DIDIER, l'interrompant.

Je comprends ton idée, ô ingénieux enfant, notre sauveur à tous !... Mes amis, que trois d'entre vous aillent cette nuit même saisir le précieux pupitre, pour le rétablir sans bruit à la place de celui qu'on a enlevé... afin que demain matin chacun se dise en cherchant Gorillon des yeux : Mais où donc est le chantre ? qu'est devenu le charmant chantre ?

BELLEGRACE.

Admirable ! sublime !

DIDIER.

Guillaume, tu as plus d'esprit à toi seul que toutes les têtes à perruques que j'ai coiffées.

GUILLAUME, à part.

En voilà des girouettes !

DIDIER.

Mais qui aura la gloire de l'entreprise ? (Silence général.) Ne répondez pas tous à la fois. Hein ?... (Même silence.) Eh bien ! puisque nous sommes tous animés de la même ardeur, que le sort en décide !

TOUS.

C'est cela !

DIDIER, prenant une tête à perruque.

Voici l'urne du destin... Que chacun y jette son nom. (Tous prennent du papier et écrivent leurs noms.) Maintenant, que le plus jeune et le plus candide de l'assemblée nous prête sa main novice !... Approchez, Guillaume.

TOUS.

Oui, oui, Guillaume ! Guillaume !

GUILLAUME, à part.

Ils s'adressent bien ! Pour le coup, le patron est bien sûr de tomber au sort. (Pendant le chœur suivant, Guillaume remue les noms, puis il porte la tête au marguillier, qui les remue à son tour. On fait cercle autour de lui.)

CHŒUR.

Ah ! l'espérance
Remplit mon cœur.
J'ai confiance
En mon bonheur !

DIDIER.

Vite, Guillaume, le temps presse,
Notre chance dépend de toi :
Dieu ! quelle gloire ! et quelle ivresse !
Si c'était moi !

GUILLAUME.

Illustre Didier, mon bon maître,
C'est à vous de faire connaître...
(Il présente un billet à Didier.)

DIDIER, lui montrant Bellegrâce.

Non, un tel honneur appartient
A notre président lui-même.
(A part.)
Peut-être est-ce mon nom qu'il tient !
En moi, je sens un trouble extrême.

BELLEGRACE, qui a pris le billet.

Voyons ce qu'il contient...
Prêtez une oreille attentive
A cette épreuve décisive...
(Après avoir lu.)

Celui que le premier désigne le destin,
C'est Boirude.

TOUS.

Boirude !

BELLEGRACE, auquel Guillaume a remis un second billet.

Et le second... Brontin.

TOUS.

Brontin !

BELLEGRACE.

Un seul reste à connaître.

DIDIER.

De mon dépit, je ne suis pas le maître;
Mon nom ne voit donc pas le jour?

(Ici, Guillaume passe à Bellegrâce un troisième billet qu'il substitue adroitement à celui qu'il a tiré de l'urne.)

BELLEGRACE, lisant.

Le dernier... c'est Didier l'Amour !...

TOUS.

Vivat! pour Didier l'Amour !

BELLEGRACE, à Didier.

Surtout, pas un mot à madame!

DIDIER.

Je vous le jure sur mon âme.

BELLEGRACE.

Bien! à présent, le lieu du rendez-vous?

BRONTIN.

Si l'on veut choisir ma buvette ?...

DIDIER.

Sans doute; nous y serons tous !
A quel instant?

BELLEGRACE.

Que la troupe soit prête
Trois heures après l'Angelus.

DIDIER.

Alors, ne tardons plus.
Mais avant, et pour mieux cimenter l'alliance,
(Montrant Bellegrâce.)
Qui rend certaine sa vengeance,
Amis, il faut, je crois,
Jurer encore une petite fois!

TOUS.

Oui, oui, jurons une seconde fois.

LE CHŒUR.

Jurons, selon l'usage
Antique et solennel,
Qu'un châtiment cruel
Nous vengera d'un tel outrage!
Jurons
Que nous le châtierons!

(Ils sortent tous, excepté Didier et Guillaume.)

SCÈNE VIII.

DIDIER, GUILLAUME.

(La nuit vient par degrés, Guillaume allume une lampe.)

DIDIER, à lui-même.

Certainement, la concorde et le pardon sont de très-bonnes choses; pourtant, je commence à croire que la vengeance a bien aussi son petit mérite!... Oui, mais je réfléchis... c'est la première nuit que je passerai loin de mon Anne... que je me déroberai à ses embrassements.

GUILLAUME, à part.

Quand je pense que je serai tout seul cette nuit avec la perruquière!...

DIDIER, à lui-même.

Si j'attends son retour, elle va me demander une foule d'explications.

GUILLAUME, à part.

Il a l'air d'hésiter.

DIDIER, à lui-même.

Je vais écrire à ma femme. (Il se met à une table.) « Mon épouse chérie, ne cherche pas à démêler les « motifs de mon absence... tu sais que j'aimerais « mieux perdre... un cheveu de la tête, que de te « causer le moindre souci... Dors donc en paix, et, « surtout, ne me donne pas de savon à mon re- « tour. Signé : Ton moumour. — *P. S.* Amuse-toi, « pendant la soirée, à faire fondre la graisse d'ours « de M. l'abbé Cotin. » (A Guillaume.) Tu remettras ce billet à ma femme le plus tard possible.

GUILLAUME.

Oui, monsieur Didier.

DIDIER.

Si elle te demande où je suis, cache-lui bien le motif de mon absence.

ANNE, qui est entrée sur ces derniers mots, à part.

Pourquoi ce mystère?

DIDIER, à Guillaume.

Donne-moi mon caudebec. (Guillaume lui apporte son chapeau.) Je vais préparer mes armes. (Il entre dans l'intérieur de la maison.)

SCÈNE IX.

ANNE, GUILLAUME.

ANNE.

Guillaume!

GUILLAUME.

Ah! mon Dieu! déjà madame Anne

ANNE.

Où va mon mari?...

GUILLAUME, jouant l'étonnement.

Je ne sais pas. (A part.) Elle l'empêcherait de sortir.

ANNE.

Vous ne voulez pas parler ?

GUILLAUME.

Oh! ne vous fâchez pas; c'est pour des affaires de commerce que M. Didier... Une surprise qu'il veut vous faire...

ANNE.

Petit menteur! Ainsi, vous aussi, Guillaume! vous voulez l'aider à me tromper, vous vous entendez avec lui?

GUILLAUME.

Moi! m'entendre avec lui?... qui, en échange de de mon travail, ne me donne que des taloches, tandis qu'en cachette vous me glissez toujours des tartines! vous, si bonne! vous, si belle!

ANNE.

Voulez-vous bien vous taire!

GUILLAUME.

M'entendre avec lui! qui ne m'habille qu'avec ses vieilles... Voyez ce gilet, cette veste... et cette simple... cette unique... (Il montre sa culotte.) avec des pièces encore... et si usée!... que je n'ose pas faire un mouvement... Et je m'entendrais avec lui qui, sans me demander si ça me vexe ou si ça me fait plaisir, vous embrasse toujours devant moi!

ANNE.

Eh bien! monsieur, est-ce que vous devriez faire attention à ces choses-là?

GUILLAUME.

Allez, ce n'est qu'à cause de vous que je reste... que je pâtis, que je grelotte! Et je m'entendrais avec lui contre une petite femme si gentille, si mignonne!...

ANNE.

Silence!

GUILLAUME.

Oh! non! c'est avec vous que je voudrais m'entendre.

ANNE.

Monsieur Guillaume...

GUILLAUME.

C'est avec vous...

ANNE.

Voyez donc ce que ce marmot a été se mettre dans la tête!

GUILLAUME, fâché.

Marmot!

ANNE.

Je vous pardonne, mais à une condition, c'est que vous ne me regarderez plus avec cet air-là; que vous ne me direz plus que je suis belle, que je suis bonne...

GUILLAUME.

Est-ce que c'est possible?

ANNE.

Et qu'enfin vous allez me faire connaître le secret de mon mari.

GUILLAUME.

Mais je ne peux pas.

ANNE, élevant la voix.

Ah! c'est comme ça? Alors, je ne veux pas que vous restiez ici une minute de plus. Je vais tout dire à mon mari : vos discours, le vol que vous m'avez fait.

GUILLAUME.

Oh! mon Dieu!... ne criez donc pas si fort!... j'aime encore mieux vous le rendre, ce fichu, que de m'en aller et de laisser auprès de vous cet imbécile de marguillier!... (Tirant piteusement le fichu de sa poche.) Le voilà!... (Le billet de Didier s'en échappe et tombe à terre.)

ANNE, ramassant le billet de Didier et reprenant son fichu des mains de Guillaume.

Une lettre!

GUILLAUME, à part.

Oh! là, là... celle du patron!... (Haut.) Ce n'est rien... un chiffon de papier...

ANNE.

Un billet doux, peut-être?

GUILLAUME.

Oh! non, non, madame.

ANNE, après avoir lu l'adresse.

Tiens, c'est pour moi.

GUILLAUME, à part.

Le bourgeois va me donner une danse, c'est sûr!... (Haut.) Je vous en supplie, madame Anne, rendez-le moi!

ANNE, après avoir lu.

Que vois-je? ce monstre de Didier!... il s'absente cette nuit! (On entend Didier fredonner dans la coulisse.)

GUILLAUME.

Voilà l'autre, à présent!... ça va éclater!

ANNE, à Guillaume.

Mon mari! nous allons voir!

SCÈNE X.

Les Mêmes, DIDIER.

DIDIER, tout harnaché, un rat de cave à la main.

Ma femme!... Sauvons-nous! (Il se dirige vers la porte.)

ANNE, l'arrêtant.

Où vas-tu? qui t'oblige à sortir à l'heure qu'il est?...

DIDIER.

Des affaires.

ANNE.

Des affaires?... Tu me trompes, je sais tout... ce billet...

DIDIER.

Guillaume!... où est Guillaume? que je lui apprenne à brouiller ainsi notre ménage!...

GUILLAUME.

Dame!..... monsieur Didier..... ce n'est pas ma faute... il y a un trou à ma poche.

DIDIER.

Si tu dis un mot!...

ANNE.

Parle... je te récompenserai...

DIDIER.

Guillaume, sortez d'ici... et n'y remettez plus les pieds!... Je vous chasse!...

TRIO.

DIDIER.

Sortez!

ANNE.

Restez!

GUILLAUME.

Sortez! restez!
Ça m'embarrasse:
Que faut-il que je fasse?

DIDIER.

Sortez!

ANNE.

Restez!

DIDIER.

Sortez, quand je vous chasse!

ANNE.

Moi, je vous dis : Restez!

DIDIER.

Sa conduite est suspecte,
Et j'entends qu'on respecte
Ma loi!
Dans ma maison, peut-être,
Il n'est pas d'autre maître
Que moi.

GUILLAUME, à Didier.

Enfin, quel est mon crime,
Pour qu'ainsi l'on m'opprime?

DIDIER.

Tais-toi!

ANNE.

C'est une tyrannie!

GUILLAUME, menacé par Didier.

Vous le voulez, je sors...
C'est votre bon génie
Que vous mettez dehors.

ENSEMBLE.

GUILLAUME.

Pour tout le soin que je me donne,
Me traiter ainsi, c'est trop fort!
Mais à votre malheureux sort,
Sans pitié je vous abandonne.

DIDIER.

On me trahit, on m'espionne,
On vient ensuite, c'est trop fort,
Sur moi faire tomber le tort!
Non, non, je n'écoute personne.

ANNE.

Oui, pour la peine qu'il se donne,
Le traiter ainsi, c'est trop fort!
Vous méritez qu'à votre sort
Tout le monde vous abandonne.

GUILLAUME.

Pour vous, des noirs événements
Et des sombres désagréments
Va commencer la longue kyrielle!
Injures, camouflets,
Catastrophes, soufflets,
Vont sur vous désormais
Tomber comme la grêle.
Vous trouverez, à chaque pas,
O patron que j'abhorre,
Des embûches, des embarras,
Et des malheurs plus grands encore,
Que je ne connais pas.

REPRISE.

Sortez,
Restez! etc.

(Guillaume sort.)

SCÈNE XI.

DIDIER, ANNE.

DIDIER, poursuivant Guillaume.

Petit misérable!

ANNE, l'arrêtant de nouveau.

Tu ne t'en iras pas! Comment, tu passerais la nuit loin de ta compagne, qui te donne chaque jour des preuves de son amour?

DIDIER.

Anne, j'apprécie tes vertus domestiques, sans doute, mais nos destinées sont différentes... comme nos sexes... Être fidèle à l'homme de son choix, raccommoder son linge et soigner le pot au feu, voilà ce qui constitue une femme vertueuse... voilà sa part de félicité sur cette terre, et j'ose dire qu'elle est assez belle; quant à l'homme!... il a été créé pour être l'appui des institutions sociales et le protecteur du faible opprimé... Adieu!

ANNE, le retenant.

Protégez donc votre femme alors... vos enfants... quand vous en aurez.

DIDIER.

Pourquoi le ciel m'en a-t-il refusé?... Adieu!...

ANNE, le retenant toujours.

Vous accusez le ciel de tout.

DIDIER.

Plaît-il?... Mais je n'ai pas le temps d'établir une controverse.

ANNE.

Vous n'avez jamais le temps lorsqu'il s'agit de votre femme.

DIDIER.

Anne, ma chère amie, c'est une querelle de ménage que vous me faites là; attendez mon retour.

ANNE.

Fort bien; sortez, sortez, monsieur, je ne vous retiens plus; mais ne soyez pas surpris après si les gens qui me font la cour profitent de la circonstance.

DIDIER.

Hein? qu'est-ce que tu dis?... qui oserait?...

ANNE.

Ne dirait-on pas qu'il faut un grand courage pour cela? Vraiment! c'est cinq ou six de vos meilleurs amis qui osent et qui ne vous demandent pas permission, encore... Justement, ce soir, il y en a un qui doit venir.

DIDIER, à part.

Oh! si c'était le chantre!

ANNE.

Mais vous restez à causer, et vos affaires ne se font pas; puisqu'il faut absolument que vous sortiez, sortez, monsieur, sortez!

DIDIER, à part.

Oh! mon Dieu!... que faire?... Que je sorte, que je reste... des deux côtés, mon honneur compromis... oh! je suis sauvé!... Eh bien! oui, je sortirai, et le galant n'entrera pas!

ANNE, à part.

Ça lui donne à réfléchir.

DIDIER, haut.

Adieu.

ANNE, à part.

Comment!... (Haut.) Eh! quoi, monstre cruel! tu m'abandonnes?... Ah! (Elle fait semblant de s'évanouir.)

DIDIER, après avoir hésité.

Adieu! (Il sort en fermant la porte à double tour.)

SCÈNE XII.

ANNE, puis GUILLAUME, puis LES TROIS CHAMPIONS.

ANNE, se relevant furieuse.

Eh bien!... il me laisse là... il ne me fait pas reprendre mes sens... et il m'enferme! (Appelant.) Didier! Didier! mais c'est une indignité! Ah! je comprends tout maintenant!... ses préoccupations, ses absences continuelles... Guillaume s'est trompé... une femme, sans doute... Ah! je le suivrai... je saurai... Mais comment sortir? il a emporté la clef! Oh! mon Dieu! mon Dieu!... qui pourra me fournir les moyens de le punir, de me venger?

GUILLAUME, frappant en dehors.

Madame Didier!

ANNE, avec joie.

Ah! la voix de Guillaume.

GUILLAUME.

Ouvrez-moi, s'il vous plaît!

ANNE, allant à une des croisées grillées du fond.

Impossible, je suis enfermée.

GUILLAUME.

Ah! bah!... je suis sûr que c'est votre mari qui a fait cette bêtise-là.

ANNE.

Guillaume, il faut que vous m'aidiez à sortir!

GUILLAUME.

Moi?... Maintenant qu'on m'a chassé, qu'est-ce que ça me fait que vous soyez enfermée?

ANNE.

Allez vite chercher un serrurier!

GUILLAUME.

Je n'ai pas le temps.

FINAL.

ANNE.

Mon bon Guillaume, je vous prie,
Ah! ne me laissez pas ainsi;
Non, plus jamais de fâcherie,
Si par vos soins je sors d'ici.

GUILLAUME.

Fort bien, on a de l'indulgence
Quand de moi l'on veut se servir.
Quelle sera ma récompense?

ANNE.

Oui, si vous me faites sortir,
Chez nous vous rentrerez.

GUILLAUME.

Patronne!
Un gage.

ANNE.

Ma main, que je donne.

GUILLAUME, saisissant sa main.

Dieu! comme elle est douce et mignonne!
(Anne veut la retirer.)
Un seul moment encor laissez-la moi.

ANNE, la retirant.

Du bruit au loin, je meurs d'effroi!

(Ici on entend, dans le lointain, une marche qui commence faiblement et va crescendo.)

ENSEMBLE.

DIDIER, BOIRUDE et BRONTIN.

Dépêchons,
Avançons!
Avec un peu de confiance,
Et surtout beaucoup de prudence,
Nous réussirons!
Silence!
Avançons,
Dépêchons!

ANNE, à Guillaume.

Écoutez ces rumeurs lointaines
De voix humaines,
Dont le son menaçant
Approche en grandissant.

GUILLAUME, après avoir écouté et regardé.

C'est une bande
Que votre époux commande.

ANNE.

On va nous voir, c'est sûr!

GUILLAUME.

Cachez votre lumière.

ANNE, après l'avoir fait.

Blottissez-vous contre le mur.

GUILLAUME, tirant le volet sur lui.

Ne craignez rien; caché derrière...
Je me suis fait
Un manteau du volet.

ANNE.

Pas d'imprudence...
Silence!

(Ici, Didier et ses deux compagnons paraissent à l'autre fenêtre grillée.)

DIDIER.

La lumière est éteinte...
Ma femme dort.
Je puis, sans crainte,
Obéir au sort.

(Ils reprennent la marche; tout à coup leur chant s'arrête.)

ANNE.

Pourquoi soudain
Leur voix reste-t-elle muette?
Ah! cela m'inquiète!

GUILLAUME, qui a regardé.

On s'arrête
A la buvette
De Brontin.

CHŒUR DE BUVEURS au dehors.

La vengeance altère :
Pour avoir du cœur,
Buvons à plein verre
L'audace et l'ardeur.

ANNE, à Guillaume.

Sans plus attendre,
Partez maintenant.

GUILLAUME, embarrassé dans les barreaux de la croisée.

Ce n'est pas aisé de descendre...

Il veut se laisser glisser et pousse un cri.

ANNE.

Il est blessé, le pauvre enfant !

GUILLAUME.

Non ; mais de ma veste,
A votre barreau,
C'est un morceau qui reste !
A présent, me voilà beau !
Monsieur le chantre est si sévère !

ANNE.

Donnez.

(Il lui passe sa veste. Anne, cherchant.)

Eh ! quoi, pas un morceau !
Ma foi, ne pouvant mieux faire...
Ce feuillet... de parchemin...

(Elle le déchire à un cahier de musique.)

Vous servira jusqu'à... demain.
Mais maintenant, du rendez-vous
De mon époux,
L'heure ? le lieu ?

GUILLAUME.

Salle de la Tourelle,
Deux heures après l'Angelus.

ANNE, avec menace.

J'y serai !

GUILLAUME, à part.

Quel bonheur ! J'y [illegible]

ANNE.

Pourvu que ces verr[illegible]

GUILLAUME.

Fiez-vous à [illegible]

ENSEMBLE.

(Piano, qui se mêle [illegible] trois champ[illegible].)

GUILLAUME.

Oui c[illegible],
Et v[illegible] !
Pour lui dire [illegible],
J'ai besoin d'être plus près d'elle.
Ah ! quels [illegible]
Près d'el[illegible]
Oui, c[illegible]
Et v[illegible] !

ANNE.

Dissip[illegible]
Nos soupçons ;
Mais si Didier est [illegible],
S'il court auprès d'une autre belle,
M[illegible]
Sur elle !
Dissip[illegible]
Nos soupçons !

DIDIER, BRONTIN, BOIRUDE, bien au loin.

Dep[illegible],
Av[illegible],
Etc., etc., etc.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente l'intérieur d'une vieille sacristie abandonnée, qui sert de salle [illegible] pour les [illegible] de chœur. — A gauche, la tourelle du clocher avec une porte, et une fenêtre à barreaux au-dessus de la porte, faisant face au public. — A droite, une table couverte d'un tapis. — Au fond, [illegible] un rideau. — Portes latérales, porte au fond, un grand fauteuil. — Il fait nuit.

SCÈNE I.

GUILLAUME, *entrant.*

Bon ! m'y voilà... C'est ici que madame Didier va se rendre pour surprendre son infidèle supposé ; et j'ai eu l'adresse de lui indiquer le moment de manière à être seul pendant une heure avec elle... Ah ! M. Didier, vous me renvoyez !... Je ne vous dois plus rien alors ; je suis mon maître, et...

AIR :

Quel sort charmant !
Je suis indépendant :
Je suis mon bourgeois maintenant,
Et je puis agir librement.
Jeune et coiffeur, j'saurai bien, avec grâce,
Saisir aux ch'veux la fortune qui passe !
Quel sort charmant ! etc.

Tromper l'patr[illegible] ? c'eût [illegible], je [illegible].
Lorsqu'en Guillaume, il [illegible],
De sa femm' lui [illegible],
Ça n'se fait pas... [illegible]
Et ça m'aurait [illegible] la [illegible].
Mais maint[illegible]
Je suis indépendant :
Je suis mon bourgeois, [illegible],
Et je puis agir librement.

J'entends venir... serait-ce déjà madame Anne !... Oh ! là, là, M. Gorillon, le chantre ! ce n'est pas lui que j'attendais !

SCÈNE II.

GUILLAUME, GORILLON, [illegible]

GORILLON, entrant, [illegible].

Ah ! M. le marguillier, parce que tous les regards

ne sont pas pour vos minauderies passées de mode, parce qu'attirés par la voix dont la nature m'a doué, ils restent fixés sur moi, avec quelque complaisance...

GUILLAUME, à part.

Eh bien! est-il avantageux!

GORILLON.

Vous voudriez m'ensevelir, m'anéantir?... Non pas, s'il vous plaît, et dussiez-vous en mourir de jalousie, je resterai à ma place, visible à tous les yeux!...

GUILLAUME, à part.

Oui, oui, garde ta place, on va te la rendre belle.

GORILLON.

Et demain, entouré de mes enfants de chœur, les chants que je ferai entendre seront des chants de triomphe... Mais que vois-je?... Guillaume!...

GUILLAUME, à part.

Il m'a aperçu!

GORILLON.

L'apprenti de Didier l'Amour, qui a si sottement pris fait et cause pour le marguillier. (A Guillaume.) Que venez-vous faire sitôt ici, mon petit ami?

GUILLAUME.

Moi!... Je venais... (A part.) Je ne peux pourtant pas lui dire pourquoi.

GORILLON.

Est-ce le perruquier l'Amour qui vous envoie pour des propositions de paix?

GUILLAUME.

Il ne m'envoie pas... Il m'a renvoyé...

GORILLON.

Renvoyé!

GUILLAUME.

Ou plutôt, j'ai quitté le comptoir de l'esclavage. J'ai donné ma démission d'apprenti coiffeur!

GORILLON, à part.

Quelle idée! et si le petit scélérat ne venait ici que pour m'espionner?... Il faut que je l'éloigne. (Haut.) Suivez-moi, Guillaume; il est plus de sept heures, je vais donner ma leçon.

GUILLAUME, à part.

C'est ça... quitter le lieu du rendez-vous... Je vais bien t'y faire renoncer à ton chant, moi!

GORILLON, vers la porte.

Eh bien! viendrez-vous?

GUILLAUME, s'avançant vers Gorillon d'une manière dramatique.

DUETTO.

A quoi pensez-vous donc, de grâce,
Quand vos enn'mis, contre vous, furieux,
Dans le silence, avec audace,
Ourdissent un complot?

GORILLON.

O dieux!

GUILLAUME.

Vous l'avez dit : un complot odieux!
Nonchalamment étendu sur vot' chaise,
Pour vous, j'ai honte d'y penser,
Quoi! vous voulez chanter! j'en suis fort aise;
Eh! bien, demain, l'on vous fera danser.

GORILLON.

Explique-toi, que veux-tu dire?

GUILLAUME.

Que si tous vos amis
Ne s'arment pas contre vos ennemis,
Vous êtes perdu!

GORILLON.

Tu veux rire?...
Nonchalamment étendu sur ma chaise,
Je veux chanter sans me presser;
Et je serai, Guillaume, oui, fort aise
De voir comment ils me feront danser!

ENSEMBLE.

GUILLAUME, à part.

Son assurance,
Sa confiance,
L'emportera.
Plus d'espérance...
S'il reste-là.

GORILLON, à part.

Mon assurance,
Ma confiance,
Lui prouvera
Que tout d'avance
Est prévu là.

GORILLON.

D'ailleurs, pour dissiper toutes tes craintes, apprends, petit Guillaume, que Bellegrâce m'a fait proposer la paix ce soir... (A part.) Trompons cet innocent...

GUILLAUME, à part.

Il en est bien capable! Haut.) La paix! la paix! Mais pour que vous espériez trêve et oubli de votre ennemi mortel, avez-vous renoncé à ces bonnes fortunes qui l'humilient? à cette voix sonore et brillante... qui le vexe?

GORILLON.

Flatteur!

GUILLAUME.

Oui, oui, sonore et brillante, je le soutiens; car si vous ne cassez pas les vitraux de l'église, c'est par égard pour eux, par pure économie. Vous êtes-vous dépouillé de cette grâce... de ce charme, de ce certain charme avec lequel vous tournez la bouche pour filer vos sons? Non, vous les avez gardés... tous ces avantages... Eh bien! lui, marguillier, a gardé sa haine; le plus sûr moyen de la satisfaire est de vous enterrer à tous les yeux... et il vous enterrera!

GORILLON, effrayé.

Et comment s'y prendra-t-il?

GUILLAUME.

Comment? vous n'avez donc pas encore aperçu une machine énorme, hideuse, effroyable... en un mot, un vieux lutrin depuis longtemps au rebut?

GORILLON.

Moi! non.

GUILLAUME.

Eh bien! illustre chanteur...

EN RÉCITATIF COMIQUE.

Ah! j'en frémis déjà!
Ce lutrin, il est là,
Qui vous engloutira...
Le voilà (*ter*)!

(Il tire le rideau et montre le lutrin.)

GORILLON.

Ciel!...

GUILLAUME.

Cette nuit même, ils viendront chercher l'instrument de votre supplice!

GORILLON.

Moi vivant, ils ne l'emporteront pas... Je vais rassembler mes amis... Grâce à vous, Guillaume, je serai vainqueur!

GUILLAUME, à part.

Et moi, tout seul au rendez-vous.

GORILLON, parcourant le théâtre.

Et si pendant ce temps-là... Non, non... je ne dois pas sortir... décidément, je donnerai ma leçon ici, près du lutrin...

GUILLAUME, à part.

Allons, il ne s'en ira pas... J'ai fait de la belle besogne. (Haut.) Comment, dans une position aussi critique, vous allez vous amuser?...

GORILLON.

Oui, Guillaume; et c'est vous qui irez à ma ma place...

GUILLAUME.

Vous n'y pensez pas... Est-ce qu'on m'écoutera seulement?... tandis que si vous vous étiez présenté devant vos amis, si vous leur aviez dit : Mes amis!... et cette foule de choses remarquables qui vous viennent...

GORILLON.

J'ai le don de la parole, je ne cherche pas à le nier.

GUILLAUME.

Eh bien! courez donc vous en servir!

GORILLON.

Non, non, plus d'un grand général a trouvé un sommeil paisible à la veille d'une bataille décisive... moi, chantre, je trouverai des chants mélodieux! (Écoutant.) Justement, j'entends mes élèves. (Il va ouvrir.) C'est ici, mes enfants, que je donne ma leçon.

SCÈNE III.

LES MÊMES, ENFANTS DE CHŒUR.

LE CHŒUR.

Ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Ma voix brillera,
Argentine
Et presque divine.
Ah! ah! ma voix brillera...
Ma leçon, je la sais déjà.

GORILLON.

Qu'ici, chacun étudie.

(Toussant, à part.)

Quand on est à [illegible],
Il n'est pas aisé, je crois,
D'avoir la voix bien nourrie.

REPRISE DU CHŒUR.

Ah! ah! ah! etc., etc., etc.

GORILLON.

Guillaume, le cahier.

GUILLAUME, à part, le donnant.

J'enrage!

GORILLON, feuilletant.

Mais je ne trouve pas la pa[illegible]

GUILLAUME, à part.

Ah! mon Dieu! Je frémis!
C'est le morceau qu'à ma veste,
Dans son empressement funeste,
Madame Didier a mis.

UN ENFANT.

Tiens! Guillaume!... Ah! que c'est comique!
Dont la veste...

GUILLAUME, bas.

Te tairas-tu!

L'ENFANT.

Est raccommodée en musique!
C'est la leçon!

GORILLON.

Comment!...

GUILLAUME, à part.

Je suis perdu!

GORILLON.

Ici, Guillaume, et qu'on m'explique...

GUILLAUME, s'avançant.

CAVATINE.

Du temps qui nous épargne peu,
Subissant l'atteinte cruelle,
Mon vêtement venait, j'en fais l'aveu,
De recevoir une injure nouvelle;
Avec ce parchemin écrit,
J'ai voulu, grâce à la couture,
Réparer envers mon habit
Les outrages de la nature!

LE CHŒUR.

Plus de leçon! Ah! c'est charmant!

GORILLON.

Un moment!
Puisque sur son dos, on peut lire,
Grâce au morceau de parchemin,
Son dos... servira de lutrin!

GUILLAUME.

Vous voulez rire...

LE CHŒUR.

Ah! vraiment,
C'est charmant!
Ce sera le lutrin vivant!

(Malgré la résistance de Guillaume, on le [illegible] en position, et les enfants font [illegible].)

GORILLON, qui a pris son petit [illegible], battant la mesure sur Guillaume.

Commençons, vivement!

GUILLAUME.

Aïe! aïe! un peu plus doucement!
Du pupitre,
Songez que je n'ai que le titre!

LE CHŒUR.

Semper nos occupat amor!...

GORILLON.

Donnez un son plus fort :
Semper nos occupat amor!
Appuyez sur le mor...
Mor! mor!

GUILLAUME.

Mor! mor!

GORILLON.

Tu vois bien que tu prends
Ton mor... entre les dents!...
Voyons, recommençons encor.

LE CHŒUR.

Semper nos occupat amor!

GORILLON.

Voilà qui n'est pas clair :
Vous prononcez le mot semper
Comme s'il s'agissait du pape!
Recommençons.

LE CHŒUR.

Semper! semper!

GUILLAUME.

Sur mon dos, Dieu! comme il frappe!
Il me prend pour l'autre lutrin.

GORILLON, redoublant, à part.

Oui, le lutrin
Périra sous ma main.

GUILLAUME.

Comment faire,
Pour me soustraire...
Si je pouvais... Oui, m'y voici...
(Aux enfants, leur montrant le chantre immobile et pensif.)
Dites-moi donc, vous autres,
Pendant qu'il rêve ainsi,
Si vous étiez de bons apôtres,
Chacun ma veste prendrait,
Et puis ensuite filerait.

ENSEMBLE.

LE CHŒUR.

Oui, vraiment, c'est charmant,
Et le tour est ravissant.

GUILLAUME.

N'est-ce pas, oui, vraiment,
Le tour sera ravissant!...

GORILLON, à lui-même.

Du combat, oui, vraiment,
Je sortirai triomphant!

GUILLAUME, passant sa veste à un enfant.

A toi, Landry.

GORILLON, revenant à lui et battant la mesure.

Chantez encor!

LE CHŒUR.

Semper nos occupat amor!

L'ENFANT, qui a succédé à Guillaume.

Aïe! aïe!
(Il passe la veste à un autre, et ainsi de suite.)

GORILLON, pensif de nouveau.

De cette affaire,
Avec les honneurs de la guerre,
Comment sortir, hélas?

GUILLAUME.

Pour éviter la lourdeur de son bras,
Amis, je vous invite
A prendre tous la fuite.

ENSEMBLE.

LE CHŒUR.

Ah! vraiment, c'est charmant!
Et le tour est ravissant!

GORILLON.

Du combat, oui, vraiment,
Je sortirai triomphant!

GUILLAUME.

Sauve qui peut!... (Ils sortent tous, en laissant veste.)

SCÈNE IV.

GORILLON, puis GUILLAUME.

GORILLON.

Eh bien! est-ce que nous ne continuons pas? Voyons donc! Suivons la mesure. Attaquons vivement la note!... Semper! Quoi! plus personne! Rien que la veste de Guillaume! Ah! les petits coquins!

GUILLAUME, accourant.

Monsieur! monsieur!

GORILLON.

Ah! c'est vous, petit vaurien! vous allez payer pour tous. C'est donc ainsi que vous prenez votre leçon?

GUILLAUME.

Il s'agit bien de leçon! Voici Monsieur de Bellegrâce.

GORILLON, effrayé.

Monsieur de Bellegrâce!

GUILLAUME.

En personne, qui vient faire lui-même sa ronde. Eh bien! vous ne bougez pas?

GORILLON, à part.

Et mes amis, comment pourront-ils entrer si je sors? J'ai une idée. (Haut.) Guillaume, il ne faut pas que Bellegrâce nous voie ensemble... Je m'en vais par cette porte... (Il montre celle de la petite tour.)

GUILLAUME, à part.

Ah! il se décide enfin!

GORILLON.

Vous, sortez par celle-là. (Il désigne le fond.)

GUILLAUME.

Oui, monsieur Gorillon.

GORILLON, marchant vers la porte latérale.

Hâtez-vous!

GUILLAUME, se glissant derrière le lutrin.

S'il croit que je m'en irai!

GORILLON, éteignant la lumière et se cachant derrière un pilier.

Guillaume est sorti... bon ! Nous verrons si l'on enlèvera le lutrin !

GUILLAUME, à part.

Comment, voilà ce maudit chantre qui se cache aussi?... Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! mais ça va faire un tête-à-tête à trois !... Ah ! si le marguillier pouvait le découvrir !... Chut ! le voilà.

SCÈNE V.

LES MÊMES, BELLEGRACE.

BELLEGRACE, entrant à pas lents, une lanterne à la main, tremblant et regardant de tous les côtés.

AIR :

Sous ces voûtes sombres,
Ma lanterne... en avant,
Avançons... hardiment...
Quelles... vilaines... ombres !...
Holà !
Qui va là ?
Allons, je m'y trompe encore...
Pourtant... je ne tremble pas...
Ce n'est... sous la voûte... sonore...
Que le bruit... de mes pas !
Guillaume... a dit vrai... je parie...
Et sous... cette... tapisserie...
(Il soulève le rideau. — Avec joie.)
Il est là !
Le voilà !
Je me vois vainqueur déjà !

Quand le jour va naître,
D'un lutrin hideux,
Les ais monstrueux,
Feront disparaître
Ce lourd petit maître,
Aux airs si piquants
Et si provoquants !
Timide et bravache,
En vain, il nous cache
L'antique instrument
De son châtiment !...
Mais, on m'écoute...
Et je redoute...
Holà !
Qui va là?
(Reprise.)
Allons, etc.
(Continuant sa ronde.)

Mon Dieu ! que c'est bête, le métier de conspirateur.

GUILLAUME, à part.

Ce maudit chantre ! en jetant quelque chose de son côté... peut-être que M. de Bellegrâce le découvrirait... Voyons ! (Il jette un livre du côté du chantre.)

BELLEGRACE, effrayé.

Hein !... Qu'est-ce que c'est !... Mes genoux se dérobent sous moi. (Il s'avance en tremblant vers le pilier, mais le chantre se cache sous la table.) Y a-t-il quelqu'un ici ?

GUILLAUME, à part.

L'imbécile qui demande ça !

BELLEGRACE, cherchant à se rassurer.

C'est la bise qui souffle avec violence. (Il se laisse tomber dans le fauteuil.)

GORILLON.

Je finirais par être découvert .. (Il marche à quatre pattes jusqu'à la porte du clocher, en soulevant la table qui le cache et qui a l'air de marcher toute seule.) Me voilà sauvé ! (Il disparaît par la porte de la tourelle.)

GUILLAUME, qui a traversé le théâtre en le suivant ferme la porte sur le chantre, à part.

Le voilà dehors toujours... Et d'un d'écarté !...

BELLEGRACE, se levant au bruit.

Il me semble qu'on a marché !

GUILLAUME, à part.

A toi, maintenant ! (Il pousse le fauteuil dans les jambes de Bellegrâce, ce qui force celui-ci à se rasseoir; puis, il se cache derrière le fauteuil.)

BELLEGRACE, tremblotant.

J'ai reçu un coup dans les mollets ! il se passe ici quelque chose de bien extraordinaire... des chats... peut-être... qui se battent... ça ne me regarde pas... Je crois que je ferai bien d'aller retrouver mes braves compagnons... (Écoutant.) Mais j'entends des pas qui se dirigent de ce coté...

GUILLAUME.

Bon ! les autres à présent ! me voilà bien !... (Il fait le tour du fauteuil, regagne le lutrin et se cache derrière.)

BELLEGRACE, qui a continué d'écouter.

Enfin ! les voilà !... Ah ! je sens mes jambes qui reviennent avec eux... pourtant... de la prudence ! (Allant vers la porte.) Qui va là?

ANNE, en dehors.

Ouvrez, c'est moi.

BELLEGRACE.

Une voix de femme !

GUILLAUME.

Aïe ! aïe ! madame Didier !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ANNE.

BELLEGRACE, ouvrant, à part.

Quel bonheur ! la perruquière !

ANNE, entrant, à part.

M. de Bellegrâce !... quel guignon !

BELLEGRACE.

A quel fortuné hasard, dois-je ?...

ANNE.

Oh ! il n'y a rien de fortuné là dedans... bien au contraire; car je viens ici surprendre mon mari... Je sais qu'il doit y venir, et elle aussi !

BELLEGRACE.

Qui, elle?

ANNE.

Une femme apparemment !... Mais je troublerai leur tête-à-tête; il verra ce que c'est qu'une épouse outragée...

BELLEGRACE, à part.

Bravo! Ce pauvre Didier qui travaille pour moi... Et sa femme qui s'imagine... C'est délicieux!... Tâchons d'en profiter. Haut, la cajolant. Avoir une femme si belle! et ne pas comprendre son bonheur, l'abandonner!...

GUILLAUME, à part.

Comme il parle bien aux femmes! ce que c'est que d'être vieux!

BELLEGRACE.

Si je possédais un pareil trésor, moi... je ne le quitterais pas plus que mon ombre. Oh! pourquoi votre cœur n'est-il pas le prix de l'amour le plus tendre.

ANNE, souriant.

Oh! mon Dieu! mais c'est une déclaration que vous me faites-là?

GUILLAUME, à part.

Une déclaration! Voyons donc un peu comment on s'y prend?

TRIO.

BELLEGRACE, laissant tomber sa lanterne, qui s'éteint.

Eh bien! oui, c'en est une!
Ainsi qu'on voit la lune
Ronger de son doux rayon,
Les objets les plus durs, dit-on,
Ainsi, de vos beaux yeux, la flamme
Ronge mon âme!

GUILLAUME, à part.

La drôle de comparaison!

ANNE, à part.

Quelle sotte comparaison!

BELLEGRACE.

Comme un idiot, je vous aime.

ANNE, à part.

Il se juge fort bien lui-même.

BELLEGRACE.

La nuit, le jour,
Je pense à mon amour!
Il double mon courage...
Si quelqu'un vous outrage,
En combat singulier,
Je serai... votre chevalier!

ANNE.

Moi! mériter un tel hommage?...

BELLEGRACE, à part.

Mes discours déjà font ravage.

ANNE, à part.

Voyez donc le beau... chevalier!
Mais en fait de combat, je gage,
Lui tout seul sera singulier.

GUILLAUME, à part.

C'est par un tel langage,
Qu'aux dames on plaît, je gage,
N'allons pas oublier :
Je serai... votre chevalier!

BELLEGRACE, s'animant.

Ah! que ma souffrance
Parvienne à m'obtenir
Un peu d'espérance!
Sinon... mieux vaut mourir!

ANNE, à part.

Il est divertissant!

BELLEGRACE, à part.

Je dois être entraînant!

GUILLAUME, à part.

Oh! que c'est bien! donner sa vie!
Pour madame Didier, il faut en convenir,
Je ne pensais pas à... mourir :
Et maintenant... j'en meurs d'envie!

BELLEGRACE, qui cherchait Anne dans l'obscurité, tombant à ses genoux.

Mais vos mains sont glacées...
Souffrez, cher petit cœur,
Dans les miennes pressées,
Qu'elles retrouvent leur chaleur.

ANNE, les retirant.

Je vous rends grâce.

BELLEGRACE.

Alors... une autre faveur.

GUILLAUME, à part.

Écoutons bien.

ANNE, s'échappant.

Monsieur!...
(A part.)
Il me fait peur!

GUILLAUME, à part.

J'en sais assez; puisqu'elle a peur,
Il faut que je l'en débarrasse.
(Grossissant sa voix.)
Allons, amis, venez : c'est là!

BELLEGRACE, effrayé.

Eh! quoi! mes partisans déjà!
Il faut s'enfuir!

ANNE.

Je suis perdue!

GUILLAUME, bas à Anne.

C'est moi!

ANNE, bas.

Guillaume! ah! je suis tout émue!

BELLEGRACE, à part.

Quelle idée!... auparavant,
Si je pouvais... la bonne affaire!
(Haut.)
Prenez, ma chère,
La clef de mon appartement.

GUILLAUME, le poussant dans l'obscurité.

Ce n'est plus mon affaire.
(La clef tombe. — Guillaume la ramasse.)

BELLEGRACE.

Bon! de mes doigts,
Elle s'est échappée!

GUILLAUME, bas à Anne.

Dites-lui... cette fois,
Que vous l'avez rattrapée.

ANNE, à part.

Ce cher enfant!
(A Bellegrâce.)
Je l'ai retrouvée.

BELLEGRACE.

A merveille!

ANNE, à part.

Sur moi, comme toujours il veille!

BELLEGRACE, à part.

Bientôt, je serai triomphant!

ENSEMBLE.

Enfin, j'en ai l'espérance,
C'est le bonheur qui m'attend,
Et grâce à mon éloquence
Oui, je serai triomphant.

GUILLAUME.

Enfin, c'est mon tour, je pense,
Voyons un peu maintenant :
Employons son éloquence,
Et soyons plus entraînant!

ANNE.

Enfin, il part! la prudence
M'ordonne d'en faire autant;
Mais, de ma reconnaissance,
Guillaume est sûr maintenant!

(Le marguillier sort par l'une des portes latérales.)

SCÈNE VII.

ANNE, GUILLAUME.

DUO.

ANNE.

Adieu, Guillaume, à la maison
Je rentre.

GUILLAUME, la retenant.

Un moment de grâce!
(A part.)
A mon tour, il faut que je fasse
Ma déclaration.
(Haut.)
Comme un insensé... je vous aime!

ANNE.

Vous, Guillaume?

GUILLAUME, à part.

En répondant,
Déjà sa voix n'est plus la même.

ANNE.

Je crois à votre attachement.

GUILLAUME, cherchant à se rappeler.

Oui... vous défendre... est mon partage...
Et si quelqu'un.,. vous outrage!...
Vous outrage!...
(A part.)
Ah! j'allais oublier...
(Haut.)
Je serai... votre chevalier.

ANNE, avec douceur.

Allez, vous n'êtes qu'un enfant.

GUILLAUME, à part.

Elle n'a pas, certainement,
Dit à monsieur de Bellegrâce,
Qu'il était... un enfant!
(Haut.)
Un peu d'espoir, ou bien, à cette place,
Je veux mourir à l'instant!

ANNE.

Mourir! Quelles pensées!

GUILLAUME.

Mais vos mains sont glacées!

ANNE.

Oui... la nuit... la fraîcheur...

GUILLAUME.

Dans les miennes... pressées...

ANNE.

Elles retrouvent... leur chaleur..

GUILLAUME, ravi, à part.

Comment! Elle les laisse?
Alors...
(Haut.)
Une autre faveur?

ANNE, naïvement.

Une autre!... et laquelle?

GUILLAUME, à part.

O douleur!
Il n'a rien dit... et le temps presse...
Comment me tirer de là?

ANNE.

Vous vous taisez...

GUILLAUME, l'embrassant.

Je prends toujours cela!

ENSEMBLE.

ANNE, à part.

De cet enfant, la naïve tendresse
Ne me cause aucun effroi,
A mes soins, elle s'adresse.
Il voit une mère en moi.

GUILLAUME, à part.

Ah! quel bonheur! ah! quelle douce ivresse!
Je ne lui cause aucun effroi :
Tout me dit qu'elle s'intéresse
Au marguillier bien moins qu'à moi!
(Écoutant.)
Mais cette fois, on vient! c'est tout de bon!

ANNE.

C'est mon mari!

GUILLAUME.

C'est mon patron!

ANNE.

Il ne faut pas qu'il se doute....

GUILLAUME.

Qu'il sache.

ANNE.

Je m'enfuis!...

GUILLAUME.

Je me cache!

(Anne sort par la porte que Bellegrâce n'a pas fermée. Guillaume se cache derrière le lutrin.)

SCÈNE VIII.

GUILLAUME, caché, BRONTIN, une lanterne à la main, BOIRUDE, BELLEGRACE, puis DIDIER.

BELLEGRACE, serrant la main à ses deux amis.

Chers amis! c'est donc vous?

BOIRUDE et BRONTIN.

Oui, c'est nous.

ENSEMBLE.

Bonheur extrême
Au lieu du rendez-vous,
Nous voilà réunis tous!
Dans ce moment suprême,
Le Ciel est avec nous.

BELLEGRACE.

Oui, quand viendra l'office
Du chantre [illegible]

Caché par un épais lutrin,
Dès demain matin,
Commencera le supplice.

REPRISE :

Chers amis, c'est donc vous? etc., etc.

BELLEGRACE.

Ah! mon Dieu, moi qui disais que nous étions tous réunis... Et Didier?... Je ne vois pas Didier! le chef, le héros! l'âme de l'entreprise!

BOIRUDE.

C'est singulier! il était avec nous à la buvette. (Appelant.) Didier! Didier!

BELLEGRACE.

Chut! chut! ne criez donc pas si fort! vous allez nous dénoncer.

BRONTIN, criant tout bas.

Didier! Didier!

DIDIER, s'avançant les bras croisés, d'un air sombre.

Me voilà!

BELLEGRACE.

Ah! je respire! mais comme vous êtes pâle.

DIDIER.

Je crois bien! il neige... à pierre fendre.

BELLEGRACE.

D'où vous vient cet air bouleversé, Didier?

DIDIER.

Je commence à croire que nous eûmes tort d'entreprendre des exploits nocturnes.

BRONTIN.

Oh! il a peur.

BELLEGRACE, tremblant.

Comment peut-on avoir peur?

DIDIER.

C'est cela, accablez-moi... humiliez-moi!... C'est généreux de votre part! parbleu! ça vous est bien facile, à vous, d'avoir du courage!... Vous êtes garçons... vous ne courez pas de danger!

BELLEGRACE.

Que vous est-il donc arrivé, pour craindre?...

DIDIER.

Rien! rien!... je l'espère... mais dans notre chemin, j'en ai eu des sujets de méditation!... D'abord, Joseph Birotot, premier sujet! il grimpait sur le balcon du voisin Gervais... ce pauvre brave homme de Gervais, qui est à la campagne. Ensuite, Pierre Houdard, deuxième sujet! il entrait chez le voisin Grandin, cet honnête Grandin, qui est du Guet, et pendant qu'il patrouille... ah! ah!... ça fait frissonner!

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Ces pauvres voisins que j'estime,
De leurs femm's vantaient la vertu,
Et chacun d'eux... pauvre victime!
Peut se flatter... dam'! Je l'ai vu.
C'est payer bien cher leur absence :
Et j'me disais, le cœur serré,
Si ma femme aime la vengeance,
Voilà pourtant comm' je serai.

DEUXIÈME COUPLET.

Ah! quel trouble, en moi, vient de naître,
Je me souviens qu'à mon départ,
Dans sa colère, elle osa me promettre...
Eh quoi!... J'aurais aussi ma part!...
C'est payer bien cher une absence;
Et cependant, bon gré mal gré,
Si ma femme aime la vengeance,
Oui, voilà, comme je serai!

BELLEGRACE.

Chimère!

DIDIER, soupirant.

A cette heure, on serait beaucoup mieux dans son lit! avec ça que ma femme n'aime pas à dormir seule!... Elle est si routinière, ma femme!

BELLEGRACE.

Mais soyez donc tranquille, madame Didier vous adore, heureux perruquier!

DIDIER.

Je le crois!

BELLEGRACE, à part.

Et elle m'attend! (Haut.) Voyons, voyons, nous n'avons pas une minute à perdre, vous vous êtes tellement attardés à la Buvette, que le jour va bientôt paraître. Hâtons-nous, maintenant, de prendre le lutrin. (Ils s'avancent vers le fond.)

GUILLAUME, à part.

Oh! mon Dieu! mais c'est moi qui vais être pris!

DIDIER.

Un moment... Je crois que j'ai vu bouger le rideau!

BELLEGRACE, effrayé.

Le rideau!... c'est très-ridicule ce que vous dites-là.

DIDIER.

J'en suis sûr.

BELLEGRACE.

Avec vos frayeurs, vous démoraliseriez... une armée! avançons!

TOUS, reculant.

Avançons.

GUILLAUME, à part.

Comment faire? (Il avance la tête et souffle la lumière que tient Brontin. — Tous s'arrêtent.)

BELLEGRACE.

Allons, nous voilà dans l'obscurité... qui donc a fait ce beau chef-d'œuvre?

DIDIER.

Parbleu! c'est vous qui poussez des soupirs à faire tomber toutes les prunes... d'un abricotier.

BELLEGRACE.

Moi! mais je ne pousse rien du tout.

DIDIER.

Qui nous rendra la lumière maintenant?

BOIRUDE.

Moi!... Et je cours la rallumer. (Il sort. Les autres restent sans oser bouger.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, excepté BOIRUDE, puis ANNE.

BELLEGRACE, à part.

Si je profitais de l'obscurité pour aller rejoindre la perruquière.

DIDIER.

Qui marche là?

BELLEGRACE, embarrassé.

Je... me réchauffe... les pieds.

DIDIER.

Vous ne nous quittez pas, j'espère?

BELLEGRACE.

Comment donc!... mais pas d'un instant! Et si vous ne me voyez pas dans un endroit, dites... c'est qu'il est dans un autre!

ANNE, entr'ouvrant la porte par laquelle elle est sortie.

Impossible de m'échapper par là... tout est fermé... Mais je n'entends plus rien, ils sont sans doute partis; si je pouvais gagner la grand' porte... (Elle s'avance en tâtonnant et se heurte contre Didier.) Oh! mon Dieu! quelqu'un!...

DIDIER, effrayé.

Aïe! Aïe!... Je suis attaqué... à moi, vous autres! (Il agite ses bras comme pour se défendre et accroche le fichu de sa femme.)

ANNE, s'enfuyant.

Et vite, regagnons notre corridor! (Elle s'enfuit.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, excepté ANNE, GORILLON, puis BOIRUDE.

GORILLON, paraissant à la lucarne du clocher.

Du bruit!... c'est Bellegrâce et ses amis... ils viennent exécuter leur affreux projet... n'importe! seul, je les arrêterai... (Il quitte la lucarne.)

DIDIER.

Tout est redevenu calme... je crois que nous avons mis l'esprit en fuite.

GORILLON, en dehors, frappant à la porte du clocher.

Coquins! scélérats! ouvrez! ouvrez!

DIDIER, tremblant.

Oh! là! là! ça recommence! voilà qu'ils vont enfoncer les portes.

GORILLON.

Ah! vous ne voulez pas ouvrir!...

DIDIER, en reculant, il tombe sur le lutrin, et Guillaume lui pince les jambes.

A moi! à moi!... nous sommes cernés!...

BRONTIN et BELLEGRACE.

Sauve qui peut!

BOIRUDE, rapportant la lumière.

Eh bien! qu'est-ce que vous avez donc? (Ils se regardent avec étonnement.)

BRONTIN, après un silence.

C'est Didier qui prétend que nous sommes cernés.

BOIRUDE.

Par qui? je ne vois personne.

DIDIER.

Je suis bien sûr pourtant qu'il y avait quelqu'un et... Parbleu!... J'ai encore entre les mains la preuve... (Examinant.) Qu'est-ce que c'est que ça? (S'approchant de la lumière.) Le fichu de ma femme!

BELLEGRACE, à part.

Elle l'aura laissé tomber en se sauvant.

DIDIER.

Qu'est-elle venue faire ici?.. à l'heure qu'il est?

BELLEGRACE, avec impatience.

Il s'agit bien d'un fichu de femme!... au lutrin! au lutrin!

GUILLAUME, à part.

Je vais être découvert!... Eh bien! non. (Il se glisse dans le lutrin.)

GORILLON, paraissant à la lucarne du clocher.

Au secours!... au secours!... Appelons ici toute la paroisse. (Il saisit la corde de la cloche, et la met en branle de toutes ses forces.

BOIRUDE.

Quel carillon!...

BELLEGRACE.

Qui peut sonner à cette heure?

FINAL.

DIDIER.

Alerte! alerte! Entendez-vous?...
Ce carillon qui les appelle
Va nous faire découvrir tous.

(Ils saisissent le lutrin et le chargent sur leurs épaules, avec Guillaume dedans.)

BELLEGRACE, à part.

Et la perruquière?... Ah! près d'elle,
L'Amour saura bien me guider!

GUILLAUME, à part.

Me voilà bien; mais, sans tarder,
Comment leur faire lâcher prise?

(Il allonge le bras et s'empare du chapeau de Didier.)

DIDIER.

Holà!... pas de bêtise!
Qui donc me dépouille ainsi?
C'est un piége!
Un sortilége!
Je ne sortirai pas d'ici!...

BELLEGRACE, les poussant.

Marchons! marchons! déjà la foule agile
Nous coupe le chemin!
C'est chez Didier que le lutrin,
Jusqu'à demain,
Doit trouver un asile.

TOUS.

Oui, chez Didier! chez Didier!

GUILLAUME, à part.

Quel bonheur!

TOUS.

Et demain... dans le chœur!

DIDIER, avec abattement, à part.

Le trouble dans l'âme,
Tremblant, incertain,
J'emporte au logis ce lutrin!
Y retrouverai-je ma femme!

ENSEMBLE.

Hâtons-nous, le temps s'écoule...
Déjà de la foule,
Le flot mugissant
Va grandissant.

CHŒUR d'habitants entrant par le fond, pendant que Didier et ses compagnons disparaissent par l'une des portes latérales.

Tin! tin!
Si matin,
Quelle est donc la nouvelle,
Ici, qui nous appelle,
Tin! tin!
Si matin?

ANNE, reparaissant à la porte du corridor au moment où Guillaume, emporté dans le lutrin par les trois champions, jette de joie le chapeau de Didier qui vient tomber à ses pieds. — Le ramassant.)

Le chapeau de l'infidèle!
Son crime est donc certain?

(Ensemble général.)

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une chambre chez Didier. — Porte au fond. — A gauche, au fond, une fenêtre donnant sur un toit. — Deux autres donnant sur la place. — Portes latérales, une armoire à gauche, et une autre à droite. — Un coucou. — Le jour commence à paraître.

SCÈNE I.

DIDIER, BOIRUDE, BRONTIN, GUILLAUME, dans le lutrin.

Au lever du rideau, la porte s'ouvre et les trois champions entrent portant le lutrin sur leurs épaules.

CHŒUR.

Plus de peur, d'effroi,
Oui, le ciel, je croi,
Favorise
Notre entreprise.
Et vainqueurs enfin,
D'un chantre hautain,
Dès demain matin,
Nous replacerons le lutrin!

(Ils le posent dans un coin de la chambre.)

DIDIER.

Grâce à notre persévérance,
Et par ce coup, aussi fier que hardi,
Nous rendrons la prééminence
Au marguillier, par la foule, applaudi.

GUILLAUME, à part, passant la tête hors du lutrin,

En attendant que le mardi
Fasse oublier le vainqueur du lundi!

LE CHŒUR.

Plus de peur, d'effroi,
Etc.

GUILLAUME, à part, sortant sa tête.

M'ont-ils assez ballotté là-dedans!

BRONTIN, secouant ses épaules.

Dieu! que ce maudit lutrin est lourd. J'ai les épaules tout endommagées!

DIDIER, leur faisant signe de se taire.

Chut! chut! ma femme repose!...

GUILLAUME, à part.

Oui, prends garde de la réveiller!

DIDIER, à part.

Mais elle ne doit pas dormir du sommeil de l'innocence, la perfide... (Tirant le fichu de sa poche.) O fichu fatal! (Il va l'enfermer dans l'armoire à droite.)

BOIRUDE.

Maintenant, allons retrouver les amis.

GUILLAUME, à part.

Bon! ils vont me laisser seul!

DIDIER, comme frappé d'une idée soudaine.

Un instant!... un instant!... je suis à vous. (A part.) J'ai un horrible pressentiment!... Éclaircissons!... (Il entre vivement chez sa femme.)

GUILLAUME, à part.

Oh! il entre chez la bourgeoise!... Voilà la mèche qui s'évente!

BRONTIN, étonné.

Qu'est-ce qu'il a?

BOIRUDE.

Il a... qu'il ne veut pas s'en aller sans dire un petit bonjour à sa femme.

GUILLAUME, à part.

Oui, cherche! pour cette fois, il faudra bien qu'il s'en passe... il ne lui dira ni bonjour, ni bonsoir!

DIDIER, les cheveux en désordre, le visage pâle et s'appuyant contre la porte en entrant.

Absente... encore!

BRONTIN, le soutenant.

Qu'avez-vous, Didier?

DIDIER.

Mes genoux fléchissent... (Il tombe sur une chaise.) Donnez-moi un verre d'eau...

BRONTIN.

Je vais avertir votre femme...

DIDIER, l'arrêtant.

Non... non... elle dort!

GUILLAUME, à part.

Ah! bah!... c'est pour la frime qu'il dit ça.

DIDIER, à part.

Qu'ils ignorent!... J'ai une sueur froide... excessivement froide!

BRONTIN.

Nous allons vous chercher un verre de vin, ça vous réchauffera... et nous aussi. (Brontin et Boirude sortent.)

DIDIER.

J'avais bien besoin de passer la nuit dehors... imbécile!

GUILLAUME, à part.

Le voilà qui commence à se rendre justice.

DIDIER.

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

J'ai plaint, oui, je me le rappelle,
Le sort de mes pauvres amis.
Cette douleur peu naturelle,
Pour moi, devait être un avis.
L'orage grondait sur ma tête,
Et j'ai résisté.
Du ciel, c'était la voix secrète,
Et j'ai persisté!
J'ai mérité
Le sort que j'ai tenté.

DEUXIÈME COUPLET.

Hélas! moi, qui vivais pour elle,
Devais-je quitter mon logis?
Elle a pu me croire infidèle,
Et de ma faute, j'ai le prix.
L'orage grondait, etc.

BRONTIN, revenant avec Boirude.

Tenez, buvez-moi ça. (Il tend un verre à Didier.)

DIDIER.

Je n'ai plus soif.

BOIRUDE, buvant.

Alors, nous retournons chez Brontin.

DIDIER.

Je vous accompagne. (A part.) Mais avant, je vais fermer la porte aux verrous, pour que la coupable ne souille plus de sa présence le domicile conjugal.

GUILLAUME, à part.

C'est ce que nous verrons.

DIDIER, les arrêtant au moment où ils vont sortir par le fond.

Pas de ce côté, camarades, c'est fermé; mais par la petite porte de derrière, c'est plus prudent. (A part.) Et ma femme n'en a pas la clef. (Ils sortent.)

SCÈNE II.

GUILLAUME, seul, sortant du lutrin.

Ah!... enfin!... ferme bien les verrous, va, geôlier que tu es!... je suis ici pour les ouvrir, moi!... Il paraît que tout le monde est destiné à passer cette nuit à la porte... le plus amusant, c'est ce vieux séducteur de marguillier, qui se figurait que madame Anne allait chercher un refuge dans son appartement... heureusement, j'ai intercepté la clef... et quand il voudra rentrer chez lui... à la porte!... Il me semble le voir... frappant timidement, mais plein d'une douce espérance...

CAVATINE.

Il dira d'une voix plaintive,
Ouvrez au plus fidèle amant,
Ah! que l'impatience est vive
Quand c'est le bonheur qu'on attend!
Recevez-moi sans défiance,
Ayez pitié de ma souffrance!
Mais il n'aura le vieux serpent,
En échange de sa romance,
Que les baisers de la pluie et du vent.

Oh! si madame Didier pouvait rentrer maintenant. (On frappe à la porte. — Allant voir au guichet.) Ah!... c'est elle! (Il ouvre.)

SCÈNE III.

GUILLAUME, ANNE.

ANNE, entrant avec le chapeau de Didier.

Pourquoi donc cette porte était-elle fermée?... et comment êtes-vous ici?

GUILLAUME.

Comment? ce serait trop long à expliquer; qu'il vous suffise de savoir que je suis ici pour vous protéger, pour vous défendre.

ANNE.

Que voulez-vous dire?

GUILLAUME.

Que M. Didier vient de rentrer, que ne vous ayant pas vue, il est sorti furieux en fermant les verrous... et que si je ne m'étais pas caché pour vous ouvrir, jaloux comme il est...

ANNE.

Il lui sied bien d'être jaloux, le perfide qui m'abandonne! Tenez, Guillaume, regardez son chapeau que j'ai ramassé! (Elle va le serrer dans l'armoire à gauche.)

GUILLAUME, riant, à part.

Je crois bien, c'est moi qui l'ai jeté.

ANNE.

Et comment perd-on son chapeau?... je vous le demande.

GUILLAUME.

Il faut qu'il ait perdu la tête... et il a l'injustice de vous accuser.

ANNE.

Il en est bien capable, le monstre!

GUILLAUME.

Mais rassurez-vous, je serai là, toujours là pour vous défendre.

ANNE.

Pauvre enfant! comment feriez-vous? Il vous tuerait

GUILLAUME.

Qu'importe! puisqu'il m'a chassé, puisqu'il faut

vivre loin de vous, j'aime autant mourir! (Il se jette à ses genoux.)

ANNE.

Mourir! mais je ne le veux pas!

GUILLAUME.

Oh! j'y suis bien décidé, d'abord.

DIDIER, en dehors.

Que sera-t-elle devenue? la malheureuse.

ANNE.

Ah! mon Dieu! mon mari!

GUILLAUME, se relevant.

Eh bien! nous allons voir!...

ANNE.

Je ne veux pas que vous me défendiez... Sauvez-vous, cachez-vous!

GUILLAUME, avec tristesse.

Ah! vous n'avez pas confiance.

ANNE.

Si, si, mais ce serait me compromettre...

GUILLAUME.

Je m'en vais alors! mais où donc? Ah! sur ce petit toit.

ANNE, le retenant.

Y pensez-vous?

GUILLAUME.

Soyez donc tranquille, j'ai le pied aussi sûr que la patte d'un chat.

ANNE.

Et s'il demande comment je suis rentrée?

GUILLAUME, fermant les verrous.

Vous direz que vous n'êtes pas sortie... Adieu! (Il la baise au cou, et se sauve par le toit.)

ANNE.

Pauvre enfant! comme il m'aime.

SCÈNE IV.

ANNE, DIDIER.

DIDIER, stupéfait.

Que vois-je? ma femme! Est-ce une apparition?

ANNE.

Ah! vous voilà, Monsieur? voilà l'heure à laquelle vous rentrez? à laquelle vous venez retrouver votre femme?

DIDIER.

Mais vous, Madame, pourriez-vous me dire?...

ANNE.

Il ne s'agit pas de moi, perfide, oses-tu bien m'interroger? réponds, réponds plutôt, dis-moi ce que tu as été faire dans la vieille tourelle.

DIDIER, à part.

La vieille tourelle! qui a pu lui dire... (Haut.) Tout cela est bel et bon; mais quand le diable y serait, tu n'étais pas ici, quand je suis rentré.

ANNE.

C'est cela, il fallait vous sauter au cou, n'est-ce pas? vous remercier de tout ce que vous m'aviez fait souffrir? Non, non, Monsieur, je n'ai pas voulu y être pour vous, après votre conduite, je me suis cachée, et c'est un miracle si vous me trouvez en ce moment, car je ne voulais plus vous voir... et j'avais résolu d'aller chercher un asile chez mes parents dès la pointe du jour.

DIDIER.

Tu as passé la nuit ici?... Ah! vous me prenez pour un mari bien bonasse, Madame.

ANNE.

Et comment aurais-je pu sortir, puisque vous aviez fermé la porte en dehors?... et rentrer... puisque vous l'aviez fermée aux verrous?

DIDIER, à part, avec joie.

C'est vrai!... je suis d'une bêtise... je me fais rire moi-même... Mais cependant, ce fichu qu'elle avait hier soir... Comment se serait-il trouvé... Il y a là-dessous une machination infernale... qui me donnera la clef de tout ceci? (Une clef tombe par la fenêtre du petit toit.) Qu'est-ce que c'est que ça? (Il la ramasse.) Une clef!... celle que je demandais!

ANNE, à part.

Ah! mon Dieu, maladroit de Guillaume!

DIDIER.

Et cette fenêtre qui est ouverte par le froid qu'il fait! Vous me trompiez, Madame... et je comprends tout...

ANNE.

Qu'est-ce que vous comprenez?

DIDIER.

Je comprends qu'un homme était ici... caché, qu'il vous aura ouvert la porte, et que mon apparition l'a fait fuir.

ANNE.

Vous êtes fou!... cette clef... c'est moi qui viens de la laisser tomber.

DIDIER.

Vous!... ce n'est pas vrai!... et d'ailleurs, j'ai des preuves que vous êtes sortie...

ANNE.

Si on peut dire!...

DIDIER.

Des preuves, que vous avez oubliées au lieu du rendez-vous.

ANNE.

Tu oses parler de preuves? tu oses parler de rendez-vous?

DUO.

DIDIER.

Où donc est ton fichu?
Eh bien! répondras-tu?
Mais je suis convaincu
Qu'il n'est pas, ce fichu,
Le seul objet perdu.
Où donc est ton fichu?

ANNE.

Et toi, grand étourneau!
Où donc est ton chapeau?
Mais je vois l'infamie!
Ah! tu t'es trop pressé!

Et près d'une autre amie,
Monstre! tu l'as laissé.

DIDIER.

Quelle absurde folie!
Je suis coupable... moi!

ANNE.

Et le ruban aurore
Qui si bien le décore,
Que j'ai brodé pour toi!
Il t'a servi de gage
Pour un nouvel hommage!

DIDIER.

Ah! c'est trop fort, vraiment!
Pour me tromper encore,
Ell' fait la jalouse, à présent...
Et l'on dirait qu'elle m'adore!...
Ah! tais-toi!

ANNE.

Réponds-moi!

ENSEMBLE.

DIDIER.

Où donc est ton fichu?
Qu'est-il donc devenu?
Tu n'as plus ton fichu!
Oh! quel esprit têtu!
Voyons, répondras-tu?

ANNE.

Ton chapeau s'est perdu...
Qu'est-il donc devenu?
Ton chapeau s'est perdu!
Ah! quel mari têtu!
Voyons, répondras-tu?

DIDIER.

Eh quoi! point de réponse!...
Ta rougeur te dénonce...

ANNE.

Moi rougir! c'est bien plutôt
Ton air si sot
Qui te dénonce!

DIDIER.

Quel affront!

ANNE.

Quel soupçon!

DIDIER.

J' te dis qu'si...

ANNE.

J' te dis qu' non.

DIDIER.

Ah! c'est aussi trop d'insolence!
Démens donc ton fichu...
(Il va le prendre dans l'armoire à droite.)
Le voilà... qu'en dis-tu?

ANNE.

Ah! c'est aussi trop d'assurance!
Ton beau chapeau perdu...
(Elle va le prendre dans l'armoire à gauche.)
Le voilà... nieras-tu?

ENSEMBLE.

DIDIER et ANNE.

Plus d'insolence!
Plus d'arrogance!
De ton crime odieux,
La preuve est sous tes yeux!

ANNE, entrant dans sa chambre et en fermant la porte au nez de Didier.

Adieu!

SCÈNE V.

DIDIER, seul, stupéfait.

Mon chapeau! comment est-il entre ses mains!... ça se complique et ça s'embrouille... Ma femme est elle innocente ou coupable?... dire que dans ce moment je suis le plus fortuné ou le plus infortuné des époux! et que je ne sais pas si je dois rire ou si je dois pleurer? O incertitude!... j'ai le cauchemar tout éveillé... ça m'égratigne dans l'estomac... ça me tire par les oreilles... si je tirais au sort... mon sort? par exemple... à pile ou face? (Il jette une pièce de monnaie en l'air.) Pile! (Ramassant la pièce.) C'est face!... Eh! bien, après?... qu'est-ce qu'elle me dit cette face-là?... rien du tout... Une autre idée... (regardant son coucou.) Il est sept heures vingt minutes... si avant la demie, quelqu'un entre ici... ce sera celui-là qui m'aura dérobé l'honneur... hein? déjà! (Il va à la fenêtre.) Non... rien encore! ah! je frissonne malgré moi de ce que je viens d'imaginer.

AIR :

Marche, marche donc,
Aiguille, hélas! trop nonchalante!
Marche, marche donc,
Pour mon attente,
Le temps est long!
Ah! j'ai bien cru d'abord
Que j'étais... J'avais tort.
Pourtant j'ignore encor
Quel est mon sort!
J'entends un bruit de pas!...
Mais non... je n'entends pas!...
Pourtant je sens, hélas!
De trouble et de frayeur,
Battre mon cœur!
L'aiguille a fait enfin
La moitié du chemin,
Et je puis concevoir
Un peu d'espoir.

Marche, marche donc
Aiguille, hélas! trop nonchalante!
Marche, marche donc,
Pour mon attente
Le temps est long!

(Ici, on frappe à la porte de gauche, et à la porte du fond.)

O ciel! cette fois, je ne me trompe pas... On frappe tout de bon. Qu'est-ce que cela signifie? deux à la fois! n'importe, il faut ouvrir... il faut connaître... (Il ouvre à gauche.) Que vois-je!... le marguillier! (Courant au fond.) Le chantre!... Je n'y suis plus du tout.

SCÈNE VI.

LE MARGUILLIER, DIDIER, GORILLON.

TRIO.

DIDIER, brusquement.

Que me veut-on? que me demandez-vous?
Parlez, trève de politesse.

BELLEGRACE.

Le désir de la paix nous presse,
Et nous venons pour qu'entre nous,
Avec votre haute sagesse,
Vous prononciez.
(Il éternue.)
Atchi! atchi!

DIDIER, à part.

Hein! qu'est-ceci?
Ça m'a tout l'air d'un effroyable indice.

GORILLON.

Nous voulons, dans votre justice,
Que sur tous nos débats ici,
Vous prononciez.
(Il éternue.)
Atchi! atchi!

DIDIER, à part.

L'autre aussi, quel supplice!
Du doute affreux qui revient me saisir,
Je ne pourrai donc pas sortir?

BELLEGRACE, à part.

Faute de clef, hors de mon domicile,
J'ai pris la nuit un rhume de cerveau.
(Même jeu.)
Atchi! atchi!

GORILLON, à part.

Dans le clocher et sans manteau,
J'ai pris froid comme un imbécile.
(Même jeu.)
Atchi! atchi!

DIDIER, à part.

Allons, bon! ma perplexité,
Comme leurs rhumes, continue.
(Il éternue.)
Atchi! atchi!
Eh quoi! moi-même, j'éternue!
Ah! c'est trop fort en vérité!...

ENSEMBLE.

DIDIER.

Ah! quel problème!
De moi-même,
Peut-être suis-je ici
Victime aujourd'hui!

BELLEGRACE et GORILLON.

Juge suprême!
Oui, lui-même,
Peut seul aujourd'hui
Finir notre ennui.

BELLEGRACE.

Mon cher Didier, vous seul d'un esprit ferme...

GORILLON.

A nos discords, vous pouvez mettre un terme...

DIDIER.

Messieurs, ici, mon seul emploi
Est de friser, de coiffer à la ronde.
Je fais la barbe à tout le monde
Et tâche que pas un ne me la fasse, à moi!
De votre mésintelligence,
S'occupe aujourd'hui qui voudra!
Croyez-vous que la Providence
M'ait mis au monde pour cela?

BELLEGRACE.

Mon cher Didier! atchi! atchi!

DIDIER.

Allez au diable! Atchi! atchi!

GORILLON.

Mon cher l'Amour! Atchi! atchi!

DIDIER.

Point de propos! Atchi! atchi!

BELLEGRACE et GORILLON.

Pour nous, montrez-vous favorable! Atchi! atchi!

DIDIER.

Cessez de troubler mon repos! Atchi! atchi!

TOUS LES TROIS.

Atchi! atchi! atchi! atchi!

ENSEMBLE.

Encor! encor! Dieu nous bénisse!
Il faut qu'un démon enrhumé,
Dans nos cerveaux soit entré tout armé,
Pour nous mettre au supplice!
Atchi! atchi! atchi! atchi!
Dieu! quel supplice!!

LE MARGUILLIER.

Maintenant que je commence à respirer un peu, vous me permettrez, mon cher Didier, de m'étonner de votre refus, quand c'est vous qui avez donné l'idée de replacer le lutrin sur le banc du chantre.

DIDIER.

Moi?... Si vous disiez : Guillaume?

GORILLON.

Lui! qui est venu me prévenir de ce qu'on tramait contre moi!

LE MARGUILLIER.

Comment, l'on vous avait prévenu?

GORILLON.

Certainement! Guillaume.

LE MARGUILLIER.

Ah! le petit polisson!... Si je le rattrape.

GORILLON.

Oh! le scélérat!... s'il me tombe jamais sous la main.

DIDIER, à part.

Et puis... qui a excité ma femme contre moi, en lui donnant mon billet avant l'heure? Toujours Guillaume! Mais j'y songe, cette clef de tout à l'heure, si c'était lui!... s'il était encore sur le toit! (Il va prendre un manche à balai et se met en devoir d'escalader la lucarne.)

LE MARGUILLIER, à Didier.

Où allez-vous donc, voisin?

DIDIER.

Pas loin... pas loin!... (A part.) La maison est isolée et, à moins de sauter du toit sur la place... Nous allons rire! (Il disparaît.)

GORILLON.

Que diantre va-t-il faire sur le toit?

DIDIER, criant en dehors.

Il y a quelqu'un! il y a quelqu'un!... attends, scélérat!... attends! (On entend des coups de manche à balai contre les murs.)

SCÈNE VII.

Les Mêmes, GUILLAUME, dégringolant par la cheminée.

LE MARGUILLIER.

Aie! aie! Qu'est-ce qui nous arrive donc là?

GUILLAUME.

Pardon... excuse, messieurs, mesdames!...

GORILLON et BELLEGRACE.

Guillaume! (Gorillon et le marguillier, tenant chacun Guillaume par l'oreille, l'amènent sur le devant de la scène.)

GORILLON.

Ah! tu as donné l'idée de replacer le Lutrin?...

BELLEGRACE.

Ah! tu as été dénoncer notre projet?...

GUILLAUME.

Voulez-vous me lâcher... lâches!...

SCÈNE VIII.

Les Mêmes, DIDIER.

DIDIER, à la fenêtre, s'adressant à Gorillon et à Bellegrâce.

Tenez-le bien! Tenez-le bien!...

GUILLAUME, à part.

Oh! là! là!... le patron maintenant!... C'est égal, il faut que je m'en tire... et je m'en tirerai...

DIDIER, arrivant en scène.

Guillaume!... c'était Guillaume!...

GUILLAUME, bas à Gorillon qui lui tient toujours l'oreille.

Monsieur Gorillon, lâchez-moi, soutenez-moi, et je défonce le marguillier...

GORILLON.

Petite couleuvre!

GUILLAUME, de même.

Vous allez voir!...

DIDIER, levant la main sur Guillaume.

Petit malheureux! que faisiez-vous sur ce toit?

GUILLAUME, avec aplomb.

Patron, je veillais sur vous... d'en haut...

DIDIER.

Voilà qui est un peu fort!

GUILLAUME.

Oui, je voulais renverser les embûches tendues à votre félicité conjugale.

LE MARGUILLIER.

Imposteur! traître!

GUILLAUME.

Et puisqu'on ne craint pas d'injurier ici un... jeune homme, sous le coup d'une accusation grave... je n'ai plus de ménagements à garder, je nommerai le vrai coupable... (A Didier.) Et je vous dirai que c'est lui qui voulait séduire votre femme! (Il montre le marguillier.)

TOUS.

Qu'entends-je?

GUILLAUME, bas au chantre.

Voyez-vous comme je vous sers. (Haut.) Et je vais le prouver, je vais dévoiler toutes ses trames perfides!... (Au marguillier.) Oui, vos trames perfides!... (A Didier.) D'abord, pourquoi M. de Bellegrâce vous a-t-il fait jurer de ne pas parler à votre femme de la conspiration?

GORILLON.

Oui, pourquoi vous a-t-il fait jurer?

DIDIER.

C'est vrai, pourquoi ai-je juré?

LE MARGUILLIER.

Pourquoi?... dame!... (A part.) Où veut-il en venir?

GUILLAUME, à part.

Mettons lui sur le dos tout ce que j'ai fait. (A Didier.) C'était pour abuser votre femme sur le motif de votre absence. Pour exciter sa jalousie, il lui a dit : (Au Marguillier.) Soutenez le contraire!... Il a eu l'indélicatesse de lui dire : votre époux n'est qu'un monstre, un imbécile, un infidèle, qui vous abandonne pour la première venue...

DIDIER.

Il a dit cela?

LE MARGUILLIER.

C'est une insigne calomnie!

GUILLAUME.

Il l'a dit! et pour l'attirer dans ses filets, il a traîtreusement ajouté que la vieille tourelle était le lieu de votre rendez-vous...

DIDIER.

Quel immense tissu d'horreurs!

GUILLAUME.

Et votre pauvre femme qui allait chercher des preuves de votre infidélité n'a trouvé que ce... je ne sais comment le qualifier... (Au marguillier.) Dites que non? Oh! taisez-vous plutot! taisez-vous!

GORILLON, à part.

Il va bien! il va bien, le petit bonhomme!

DIDIER.

Et moi qui soupçonnais ma femme! (A Bellegrâce.) Astucieux vieillard! perfide ami!...

QUINTETTE

BELLEGRACE.

Arrêtez! je demande
A répondre à l'instant
Il faut que ce petit serpent,
A son tour, se défende

GUILLAUME.

Quoi, vous osez?...

BELLEGRACE.

Assurément

ENSEMBLE.

DIDIER, GORILLON.
Écoutons tous, faisons silence.
Quand Guillaume l'accuse ainsi,
Il est bon de savoir aussi
Ce qu'il dira pour sa défense.

GUILLAUME.
Oui, je veux bien faire silence
Puisque vous l'ordonnez ainsi;
Mais les plus beaux discours ici,
Ne pourront rien pour sa défense.

BELLEGRACE.
Écoutez tous, faites silence.
Quand Guillaume m'accuse ainsi,
Vous devez respecter ici
Le droit sacré de la défense.
Je commence !
D'abord, où donc ce mauvais garnement
A-t-il appris les fables qu'il débite ?
Et puis ensuite,
A quel moment ?

DIDIER.
Il a raison. A quel moment?

GUILLAUME.
C'est après l'*Angelus!*

BELLEGRACE.
Mensonge !
Quand la cloche tintait,
Heureusement, j'y songe,
Chez le chantre, il chantait :
Qu'il dise non, je l'en défie !

GORILLON.
Vous en avez menti !
J'étais déjà sorti.

BELLEGRACE.
Où donc étiez-vous, je vous prie ?

GORILLON.
Dans le clocher !

GUILLAUME.
Et moi, j'étais blotti
Dans le lutrin, quand sa moitié chérie
Le repoussait.

BELLEGRACE.
Il a menti !
J'étais déjà sorti.

GORILLON.
Ou donc étiez-vous, je vous prie ?

BELLEGRACE.
J'étais... j'étais... chez Brontin.

DIDIER.
Infamie!
Brontin était sorti :
Il était... avec moi !

BELLEGRACE, à part.
J'enrage !
Comment conjurer cet orage ?
(Haut.)
Eh bien ! alors, c'est qu'en effet...
J'étais... où ça me convenait.
Mais si quelqu'un dans cette affaire
A courtisé la perruquière !...
C'est ce marmot !

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ANNE, paraissant.

Vous en avez menti !
Le seul coupable ici,
C'est bien vous, je le jure ;
Et son récit est la vérité pure !

ENSEMBLE.

DIDIER, GORILLON, ANNE, GUILLAUME.
A ce coup imprévu,
Tout son courage expire :
Il ne sait plus que dire
Et reste confondu.

BELLEGRACE.
A ce coup imprévu,
Je ne sais plus que dire :
Tout mon courage expire,
Je reste confondu !

DIDIER.
Enfin... tout est connu.

LE MARGUILLIER.
Mais non, mais non, je demande la preuve! la preuve!...

GUILLAUME.
La preuve? c'est que l'infâme séducteur, au moment où vous êtes entré dans la vieille tourelle, a présenté à madame Anne la clef de son appartement; c'est que je m'en suis saisi, que je la porte là, sur moi... comme témoignage de son crime... et que vous allez la voir... (Cherchant la clef sur lui.) Ah! mon Dieu! où donc est-elle? je l'avais encore tout à l'heure... c'est singulier.

LE MARGUILLIER, voyant que Guillaume ne trouve pas la clef.
Eh bien! voyons-la donc cette clef, cette fameuse clef?

DIDIER, la lui présentant.
La voilà !

GUILLAUME, à Didier.
Ah ! vos yeux s'ouvrent enfin à la lumière !...

DIDIER.
Tout s'explique maintenant... Le fichu, l'absence de ma femme, le... (A sa femme.) Ah çà !... puisque tu conviens maintenant que tu étais sortie, comment as-tu fait pour rentrer? J'avais fermé la porte aux verrous...

GUILLAUME, baissant les yeux.
C'est moi qui lui ai ouvert, patron...

DIDIER.
Et comment es-tu entré, toi?

GUILLAUME.
Avec vous, patron.

DIDIER.
Avec moi? et où étais-tu donc?

GUILLAUME.
Sur vos épaules, patron.

DIDIER.
Eh! il n'y avait que le lutrin sur mes épaules.

GUILLAUME.

J'étais dedans, patron.

DIDIER.

Dans le lutrin? C'est donc un lézard que ce petit gamin-là!

ANNE.

Est-il gentil pour son âge!

DIDIER.

Et j'avais la bêtise de me battre pour un traître qui, pendant ce temps-là... (A ce moment, on entend crier sur la place : « A bas Didier! A bas le marguillier! ») D'où viennent ces cris?

GORILLON, avec joie.

Bon! ce sont mes partisans. (D'autres voix, aussi en dehors : « A bas Gorillon! A bas le chantre! »)

LE MARGUILLIER, avec joie.

Ce sont les miens!

ANNE, allant à la fenêtre.

Ah! mon Dieu! la place est couverte de monde... notre maison est cernée, on va enfoncer nos portes...

DIDIER.

Par exemple!... Heureusement, je sais haranguer la multitude... je vais haranguer la multitude... (A la fenêtre.) O multitude! (Il reçoit un projectile dans la figure.) Bon! j'ai un œil crevé! O aveuglement des partis!

GORILLON, à la fenêtre.

Hardi! mes enfants!

DIDIER.

C'est ça, encouragez-les... Ils ont déjà fait un beau chef-d'œuvre!

LE MARGUILLIER, à la fenêtre.

Ferme, mes amis, et je triompherai!

DIDIER.

Voulez-vous bien vous taire! je suis exaspéré à la fin; voulez-vous donc qu'ils démolissent la maison... que diable, triomphez tant qu'il vous plaira... mais triomphez un peu plus loin... Allons, bon! ils arrachent l'enseigne à présent, le plat à barbe et la comète... Voilà mon étoile qui file! On ne connaît plus de bornes... on monte dessus... la guerre civile grimpe après les fenêtres. (A ce moment, les partisans du chantre et ceux du marguillier, armés de balais, fourches, etc., escaladent les fenêtres du fond et crient avec fureur.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, PARTISANS DE BELLEGRACE, PARTISANS DE GORILLON.

FINAL.

CHOEUR.

Le lutrin! Le lutrin!
Il est ici, c'est très-certain.
On veut le cacher; mais en vain!
Il faut qu'on le rende soudain.
Le lutrin! le lutrin!

DIDIER.

C'en est fait, la guerre civile
Vient d'envahir mon domicile.
Mon Dieu! qui me délivrera
De ces enragés-là?

GUILLAUME.

Moi, patron!

DIDIER.

Toi?... Comment vas-tu t'y prendre?

GUILLAUME.

Leur voix vous fait entendre
Ce qui les attire en ces lieux.
Aidez-moi, par la fenêtre,
Jetons l'objet de leurs vœux.

DIDIER.

Enfant miraculeux!
Tu nous sauves!

(Aidé de Guillaume, il jette le lutrin par la fenêtre.)

BELLEGRACE.

Perfide! traître!
Par cet acte insensé
Oses-tu bien?...

DIDIER.

Pour arbitre,
Vous m'avez pris : à ce titre,
J'ai prononcé!

GORILLON, avec un chagrin ironique.

Pauvre pupitre!
(Il regarde.)
Brisé sans doute. Étonnement profond!
Sur son pied, il reste d'aplomb!

BELLEGRACE.

Ainsi, je pourrai donc encore
Vexer un rival que j'abhorre :
Mes amis, à nous le lutrin!

GORILLON.

Tu peux renoncer par avance
A cette trop douce espérance :
Mes amis, à nous le lutrin!

LE CHŒUR.

Le lutrin! le lutrin!
Courons tous le saisir soudain.
Amis, un dernier effort.
Le lutrin!... ou la mort.

(Ils sortent en se menaçant.)

SCÈNE XI.

DIDIER, ANNE, GUILLAUME.

DIDIER.

Guillaume, ferme vite;
De tout effroi
Je suis donc quitte,
Grâce à toi!

ANNE, pendant que Guillaume ferme.

Commencez-vous à comprendre
Que c'est, dans son intérieur,
Qu'il faut attendre
Le bonheur!

DIDIER, prenant le bras de Guillaume et celui de sa femme.

Entre vous deux, je veux passer ma vie.
Fi! de l'intrigue et de la jalousie!
Pour mieux te le prouver,
Tiens, ma femme chérie,

Ce fichu qui m'a fait rêver
Qui fut cause de ma folie...

GUILLAUME, derrière Didier, le prenant à madame Anne qui le retient faiblement. — Bas.

Donnez-le moi, je vous en prie,

ANNE, bas.

Guillaume !

DIDIER, à Guillaume.

Et toi, mon sauveur,
Que veux-tu pour ta récompense ?

GUILLAUME.

L'espérance...
D'être un jour votre successeur !

LE CHŒUR, en dehors.

Un dernier effort !
Le lutrin ! ou la mort !

ANNE.

Quelles clameurs.

GUILLAUME.

C'est un délire !
Mais que nous importent ces cris ?
Pourvu que leur fureur expire
A la porte... de ce logis.

ENSEMBLE.

(Accompagné par le chœur en dehors.)

DIDIER.

O célébrité ! je t'abjure,
Je renonce à toi sans murmure,
Et mon sort me semblera doux,
Si désormais l'on m'appelle,
Des perruquiers et des époux,
Le plus parfait modèle !

ANNE, GUILLAUME.

La célébrité qu'il abjure
Ne lui coûte pas un murmure,
Et son sort lui semblera doux,
Si désormais on l'appelle,
Des perruquiers et des époux,
Le plus parfait modèle.

FIN DU LUTRIN.

LA MANIE DU MYSTÈRE

COMÉDIE EN UN ACTE, EN VERS

1820

PERSONNAGES.

VALMON.

AMÉLIE, sa fille, jeune veuve.

SAINT-VICTOR, amant d'Amélie.

FIRMIN, cousin de Saint-Victor.

ROSETTE, suivante d'Amélie.

GERMAIN, valet de Saint-Victor.

La scène se passe à Paris, chez Valmon.

LA

MANIE DU MYSTÈRE

Le théâtre représente un jardin. — A droite, est un bosquet ; à gauche, la maison de Valmon avec balcon. — Dans le fond, un mur avec treillage et une petite porte grillée. Il fait à peine jour.

SCÈNE PREMIÈRE.

GERMAIN, puis ROSETTE.

GERMAIN, entrant avec précaution.

Que mon maître est bizarre... et que je suis à plaindre
De servir un amant qui perd à toujours craindre
Des moments qu'on pourrait employer beaucoup mieux !
(Apercevant Rosette qui sort de la maison.)
Eh ! mais, l'on sort là-bas d'un air mystérieux...
Approchons-nous sans bruit... c'est l'aimable Rosette !
De mes bons sentiments une preuve muette
Ne pourra la fâcher...

(Il passe doucement derrière Rosette qui regarde d'un autre côté, et l'embrasse.)

ROSETTE, se retournant en poussant un cri étouffé.

Ah !... que tu m'as fait peur !..
Je te croyais bien loin.

GERMAIN.

Mon pauvre petit cœur,
Pardonne à ton Germain... A ma juste colère,
Ce dédommagement était bien nécessaire.

ROSETTE.

Ta colère... et pourquoi ? De te voir si matin,
Je suis...

GERMAIN.

Précisément. Monsieur, comme un lutin,
Est venu me tirer d'un repos léthargique.
Je bâille encore... et j'ai, contre cet homme unique,
Qui fait lever les gens bien avant le soleil,
Une terrible humeur !

ROSETTE.

Pour troubler ton sommeil,
Il avait un motif.

GERMAIN.

Comme lui, ridicule.

ROSETTE.

Je ne devine pas...

GERMAIN, montrant le ciel.

De ce doux crépuscule.
Notre timide amant, pour épancher ses feux,
Doit ici profiter : et ses vers langoureux
Réveillant ta maîtresse...

ROSETTE.

Ah! d'une sérénade
On veut nous régaler?

GERMAIN.

Ce beau donneur d'aubade,
Tremblant d'être surpris au milieu du concert,
M'envoie en éclaireur dans ce jardin ouvert...
Trois coups l'avertiront.

(Il fait le signe de frapper dans ses mains.)

ROSETTE.

Ton maître me fait rire!
Depuis que pour madame en secret il soupire,
Il n'a jamais osé déclarer son amour.
Près d'elle, il vient souvent et reste tout le jour.
Il est près quelquefois, à la pauvre Amélie,
De dire une douceur... Par l'amour embellie,
Elle fixe sur lui son regard attentif.
Aussitôt, il bégaye un lieu commun plaintif,
Il parle politique, ou bien littérature,
Ou, que sais-je, beaux-arts, tableaux, belle nature :
Et la pauvre Amélie, avec un long soupir,
Ne le regardant plus, se résigne à souffrir.
Je le battrais vraiment... pour lui donner courage...

GERMAIN.

Le moyen est parfait.

ROSETTE.

Non, mais ce qui m'enrage,
C'est sa mine hypocrite et son regard baissé.
Où diable a-t-il gagné ce maintien compassé?

GERMAIN, négligemment.

Dans la diplomatie... attaché d'ambassade...

Depuis, il est resté vraiment un peu malade :
La fièvre du mystère est son état normal.

SAINT-VICTOR, derrière le mur, à voix basse.

Pst !...

GERMAIN.

On s'impatiente.

ROSETTE, rentrant dans la maison.

Eh ! vite... ton signal.
Moi, je vais me cacher derrière la persienne.

GERMAIN, frappant trois coups dans ses mains.

Il m'a chassé du lit... Il faut qu'il s'en souvienne.

SCÈNE II.

GERMAIN, SAINT-VICTOR.

SAINT-VICTOR, entrant sur la pointe du pied en affectant un grand mystère.

Personne ne t'a vu ?

GERMAIN.

Personne.

SAINT-VICTOR.

Entendu ?

GERMAIN.

Non !

SAINT-VICTOR.

Bravo !... Je puis alors, à l'abri du balcon,
Accomplir mon projet... Toi, fais bien sentinelle.

GERMAIN, feignant de sortir.

A la porte, je cours ainsi qu'un chien fidèle.
(A part.)
Allons nous préparer à tromper son espoir.
(Il entre dans la maison sans que Saint-Victor s'en aperçoive.)

SCÈNE III.

SAINT-VICTOR, seul, puis GERMAIN, dans la maison.

SAINT-VICTOR.

Tout répond à mes vœux... Enfin, je vais pouvoir,
Grâce à l'obscurité, lui dévoiler ma flamme...
Puis, dans un an ou deux, elle sera ma femme.
Marchons tout doucement... plaçons-nous près du mur...
En amour comme en guerre, il n'est qu'un moyen sûr :
Le mystère ! Vraiment, que dirait Amélie,

Si de parler tout haut je faisais la folie?...
Restant caché, je suis beaucoup plus dangereux,
J'occupe ses pensers sans effrayer ses yeux.

(Ici, on ouvre une fenêtre au premier. Saint-Victor, au bruit, lève la tête.)

Ah! c'est elle sans doute... Essayons ma romance,
Tout prêt au moindre bruit à fuir avec prudence.

(Il chante à mi-voix.)

Je me dérobe à tous les yeux,
Mon Amélie, oui, pour te plaire;
J'observe la loi du mystère,
Pour que tu me connaisses mieux.
La nuit, mon bonheur est extrême,
Je puis m'expliquer sans effroi.
J'ose enfin dire que je t'aime :
Tu m'entends, je suis près de toi.

GERMAIN, à la fenêtre à droite du balcon, imitant la voix de Valmon.

La peste du chanteur! et de sa sotte envie...
Je voudrais l'assommer.

SAINT-VICTOR, s'enfuyant.

Le père d'Amélie!
Sauvons-nous...

SCÈNE IV.

GERMAIN, ROSETTE.

(Le jour paraît.)

GERMAIN, sortant de la maison.

Quelle peur!... il est déjà bien loin.

ROSETTE, sortant de la maison.

En t'écoutant gronder, je riais dans mon coin...
On aurait dit Valmon... c'était à s'y méprendre.

GERMAIN.

Maintenant qu'on ne peut arriver nous surprendre,
Profitons des instants... Rosette, écoute-moi...
Un secret...

ROSETTE.

Dis-le vite.

GERMAIN.

On peut compter sur toi?
Il s'agit d'un complot.

ROSETTE.

Est-ce contre ton maître?

GERMAIN.

Tout juste.

ROSETTE.

Eh bien! j'en suis.

GERMAIN.

Avant de le connaître?

ROSETTE.

Sans doute! et quel en est l'auteur?

GERMAIN.

Monsieur Firmin.

ROSETTE.

Que ton maître aime peu...

GERMAIN.

Quoiqu'il soit son cousin.

ROSETTE.

Aussi prompt à parler...

GERMAIN.

Que mon maître à se taire.

ROSETTE.

Et proclamant les riens...

GERMAIN.

Dont monsieur fait mystère.

ROSETTE.

Mais quel est ce complot?

GERMAIN.

C'est de le marier.

ROSETTE.

Et pourquoi, s'il vous plaît?

GERMAIN.

Pour le contrarier.

ROSETTE.

Vraiment... et pour sa femme, on choisit...

GERMAIN.

Ta maîtresse.

ROSETTE.

Fort bien... Mais franchement, quel intérêt vous presse?

GERMAIN.

Es-tu discrète au moins?

ROSETTE.

Mais tu dois le savoir...
Je suis femme de chambre, et comprends mon devoir.

GERMAIN.

Apprends donc que Firmin et mon singulier maître
Ont un oncle plus fou que tous les deux peut-être.
Cet oncle, vieux garçon, riche comme un Crésus,
A promis à chacun plus de cent mille écus,
Pourvu que, dans l'année, un des deux se marie,
Sinon pas un denier.

ROSETTE.

C'est triste... Je parie,
A coup sûr, que l'année approche de sa fin.

GERMAIN.

Il nous reste trois jours... oui, trois... Monsieur Firmin
Espérait que mon maître, amoureux et plus sage,
Se chargerait du soin de gagner l'héritage.
Vain espoir! Dans trois jours, il est déshérité
Si mon maître à l'autel ne s'est pas présenté.

ROSETTE.

Eh! que n'a-t-il songé lui-même au mariage?

GERMAIN.

Il passerait plutôt l'Océan à la nage!

ROSETTE.

Madame aime ton maître, à te dire le vrai...
Oui, Saint-Victor la charme. Elle y pense en secret
Malgré tous ses travers; mais je jure, à sa place,
Que je mépriserais cet amoureux de glace,
Et que monsieur Firmin me plairait beaucoup mieux.

GERMAIN.

Chut! le voici.

SCÈNE V.

LES MÊMES, FIRMIN.

FIRMIN.

Bonjour, ma Rosette aux doux yeux.
Je reviens d'un souper... Par la porte entr'ouverte,
Je vous ai vus causant... Vous conjurez sa perte,
A ce cher Saint-Victor... C'est un mari tout fait!

Ah ! que j'ai bien soupé... le champagne coulait :
Sur les lèvres chacun conservait un sourire ;
Quel essaim de beautés et quel charmant délire !
Je n'estime vraiment que ce facile amour...
Esclave d'une nuit, aux premiers feux du jour,
On rejette le joug, et, libre, on se retrouve !

GERMAIN.

Prêt à recommencer...

ROSETTE.

Moi, je vous désapprouve.
Comment n'êtes-vous pas las de tous ces plaisirs?...
A votre place, moi, je mettrais mes désirs
A gagner un seul cœur : c'est le bonheur suprême.
Pourquoi donc marier un autre que vous-même ?

FIRMIN.

M'enchaîner à jamais !

ROSETTE.

Vous n'y pensez donc pas ?
Ma maîtresse à vos yeux est-elle sans appas ?

FIRMIN.

D'honneur, ma chère enfant, je la trouve charmante,
Et pour preuve, j'en fais aujourd'hui... ma parente.

ROSETTE.

Pourquoi donc dédaigner un titre bien plus doux ?
Un rien qui m'autorise, et je plaide pour vous !

FIRMIN, riant.

Mais, de me marier, où prends-tu cette rage ?
Je ne vois rien en moi qui sente le ménage.
Aurais-je par hasard l'air triste et solennel,
Réponds, ou quelque chose enfin de paternel ?
Tu veux rire... non, non, de mes belles années
Je dois au bien public les libres destinées.
Me marier, c'était ne convertir que moi,
Et j'ai su me créer un bien plus noble emploi :
Je prêche mes amis, je leur choisis des femmes,
Ma parole fait naître un remords dans leurs âmes,
Je les traîne à l'autel et prouve à tout Paris
Qu'avec des libertins, on fait de bons maris !...
Adieu, petite espiègle...

(Il va pour sortir, revenant.)

Ah ! Germain, un service,
Suis-moi... Rosette, un mot... à nos vœux sois propice,
Je te fais épouser, avec un capital,

(Montrant Germain.)
Cet ingénu coquin, ce fripon fort loyal...
Mais surtout, mon enfant, ne commets pas la faute
De louer Saint-Victor... En estime trop haute,
La suivante tient-elle un pauvre prétendant,
Sa maîtresse aussitôt le met au dernier rang :
C'est ainsi qu'au caprice abandonnant l'empire,
La femme met sa joie à toujours contredire.

(Il sort avec Germain.)

SCÈNE VI.

ROSETTE, AMÉLIE, paraissant sur le balcon.

ROSETTE, regardant Amélie.

Eh! quoi, c'est vous, madame?

AMÉLIE.

Oui, je n'ai pu dormir...

ROSETTE.

C'est ce chanteur, je gage, on n'y saurait tenir.

AMÉLIE.

Attends-moi, je descends.

ROSETTE, à Amélie qui entre en scène.

J'ai su le reconnaître.

AMÉLIE.

Qui donc?

ROSETTE.

Le beau chanteur qui, sous votre fenêtre,
D'une timide voix soupirait son ardeur,
Et n'a que des chansons pour triompher d'un cœur.
Vous savez qui?

AMÉLIE.

Mais non!

ROSETTE.

Quelle plaisanterie!

AMÉLIE.

Bien plus, de le savoir, je ne sens nulle envie.
Je hais l'expression de ces faux sentiments,
Ces manières d'agir qu'on emprunte aux romans.

ROSETTE.

Bon, je vous prends au mot... cet homme romanesque,
Ce nocturne chanteur que vous maudissez presque,
Cet amant sans amour, ce fou que vous blâmez...

AMÉLIE.

Eh bien!...

ROSETTE.

C'est justement celui que vous aimez!

AMÉLIE.

Saint-Victor!

ROSETTE.

Oui, lui-même!

AMÉLIE.

Il faut que j'en convienne,
Rosette, ma surprise égale au moins la tienne.
Eh quoi! mon père et moi l'accueillons sans détour,
Mille fois il a pu découvrir son amour:
Il s'est tu cependant, et cette retenue...

ROSETTE.

Fait qu'il s'est déclaré du milieu de la rue.
Allons, madame, allons, un généreux courroux
Doit chasser de votre âme un sentiment trop doux;
Et puisqu'il fait céder l'amour à sa folie,
Vous allez l'en punir.

AMÉLIE.

Il vaut mieux que j'en rie.

ROSETTE, ironiquement.

Faites plus... approuvez dans ce discret amant
Ce que vous condamniez dans un autre, à l'instant;
Quoi! vous pouvez aimer Saint-Victor de la sorte!

AMÉLIE.

Je suis sûre qu'il m'aime!

ROSETTE.

Il vous aime! eh! qu'importe!
Il ne vous l'a pas dit. Si jamais ses discours...

AMÉLIE.

Il attend le moment.

ROSETTE.

Il attendra toujours.

AMÉLIE.

Tu ne lui passes rien.

ROSETTE.

De lui, tout vous enchante.

AMÉLIE.

Un si léger travers n'a rien qui m'épouvante.

ROSETTE.

Votre premier époux était bien différent,
Et pourtant vous l'aimiez.

AMÉLIE.

Quoi, cela te surprend?
On peut aimer deux fois à notre âge, Rosette,
Sans qu'aux mêmes dehors notre penchant s'arrête.
Je connais Saint-Victor, et je réponds de lui.
Il était autrefois ce qu'il est aujourd'hui...
De bonne heure lancé dans la diplomatie,
C'est là que du mystère il a pris la manie.

ROSETTE.

Si bien qu'à toute chose appliquant cette humeur,
Il vous épousera, mais par ambassadeur.
Je reconnais bien là notre humeur ordinaire :
Un homme raisonnable est peu fait pour nous plaire.

AMÉLIE.

Puis-je donc me fâcher, Rosette, quand sa voix
M'exprime son amour pour la première fois?

ROSETTE.

Vraiment, choisir la rue et la nuit la plus brune,
Afin de se cacher même aux yeux de la lune,
Vous appelez cela déclarer son amour!
Sans moi, le sauriez-vous!

AMÉLIE, froidement.

Rosette, de ce jour,
Songez que vos avis ne font que me déplaire,
Et ne m'en donnez plus.

(Elle rentre dans la maison.)

ROSETTE, seule.

Mon Dieu! quel air sévère!...
Monsieur Firmin disait tantôt la vérité :
J'ai servi Saint-Victor par mon hostilité,
Bien mieux que par un lourd et sot panégyrique.
De contradiction l'esprit humain se pique :
Le féminin surtout!

SCÈNE VII.

ROSETTE, GERMAIN, puis SAINT-VICTOR.

GERMAIN.

Ah! que je suis content!

ROSETTE.

Pourquoi?

GERMAIN.

Firmin promet trois mille écus comptant,
Si mon maître aujourd'hui s'unit à ta maîtresse.

ROSETTE.

Eh! qu'y pouvons-nous faire?

GERMAIN.

Il faut avec adresse
Éveiller dans son cœur un sentiment jaloux,
Le forcer de parler, de tomber à genoux,
Et d'avouer qu'il aime en dépit du mystère.

ROSETTE.

Va, mon pauvre Germain, ton maître est une pierre...
Estimé de Valmon, il n'a, depuis un an,
Rien su lui faire entendre... il en est désolant!

GERMAIN.

Crois-moi, la jalousie est un moyen sublime.

ROSETTE.

Marchez, je reste neutre... un mari cacochyme
Ne peut m'avoir pour lui : je jugerai les coups.

GERMAIN.

Mais tu ne veux donc pas de Germain pour époux?

ROSETTE.

Sois tranquille, Germain, que ton front se déride :
Tu sais bien que le sort, pour les sots, se décide.
Dans tous les cas, je t'aime.

GERMAIN, l'embrassant.

A la bonne heure.

ROSETTE, apercevant Saint-Victor.

Adieu!
Ton maître nous a vus, tu vas avoir beau jeu!
(Elle rentre dans la maison.)

SAINT-VICTOR, entrant en regardant autour de lui, et s'approchant lentement de Germain.

Je ne te blâme pas d'embrasser ta Rosette,
Tu le peux; mais, du moins, que ce soit en cachette.
Tout sera pour le mieux si l'on ne t'entend pas.

GERMAIN.

Qu'on m'entende!... ce bruit a pour moi des appas :
Voluptueusement, à l'oreille il résonne,
Et je ne veux cacher mon amour à personne.
Ce n'est pas comme vous... vous êtes trop discret.

Vous aimez, vous brûlez, mais qui donc le croirait?...
Pas même la beauté qui vous charme.

SAINT-VICTOR.

Silence!

GERMAIN.

C'est aussi, par trop loin, pousser votre prudence.
Plus d'un an écoulé de sourde passion
Exige de vos feux la déclaration.

SAINT-VICTOR.

Te tairas-tu, bavard!

GERMAIN.

Je ne saurais me taire,
Et me lasse à la fin de tout ce beau mystère.
Heureusement pour vous, je connais votre amour,
Et d'autres le sauront avant la fin du jour.

SAINT-VICTOR.

Ciel! je serais perdu!

GERMAIN.

C'est sauvé qu'il faut dire!
Car le cœur d'Amélie en vain pour vous soupire :
Une attente si longue a de quoi la fâcher,
Et peut très-bien de vous enfin la détacher.
Rosette, voyez-vous, m'a glissé la nouvelle
Que le jeune Firmin prétend à votre belle
Plaire en moins de trois jours!

SAINT-VICTOR.

Lui, Firmin, amoureux!

GERMAIN.

Il le jure, et répond qu'en serrant de doux nœuds
Il va subitement se transformer en sage.

SAINT-VICTOR.

Si tu crains mon courroux, n'en dis pas davantage.

GERMAIN.

Si j'étais moins honnête et plus intéressé,
Je garderais soudain un silence empressé;
Mais j'ai pour vous, Monsieur, un dévoûment sincère.
Tremblez que d'Amélie une juste colère,
Rendant son cœur sensible aux discours de Firmin,
La jette par dépit dans les bras d'un cousin
Aussi charmant qu'habile à jouer la tendresse.
Vous l'auriez pour cousine et non pas pour maîtresse...

Est-ce là votre but? Je me tais à l'instant,
Sans vous importuner de mon étonnement.

SAINT-VICTOR.

Ciel! faut-il vivre avec un bavard de ta sorte,
Sans prendre le plaisir de le mettre à la porte!

GERMAIN, continuant.

Sans doute, quelquefois, le mystère a du bon;
Mais, dans le cas présent, c'est de la déraison.
Car d'un projet d'hymen que sert-il qu'on se cache?
Quand on prend une femme, il faut qu'elle le sache.

SAINT-VICTOR, furieux.

Va-t'en!

GERMAIN.

Oh! j'obéis.

SAINT-VICTOR, avec menace.

Mais garde mon secret.

GERMAIN, bâillant.

Je vais donc me coucher, de peur d'être indiscret.
Allons, adieu, Monsieur, pesez bien mes paroles:
Firmin est séduisant, et les femmes sont folles.

(Il s'enfuit.)

SCÈNE VIII.

SAINT-VICTOR, seul.

A son impertinence a-t-on rien vu d'égal!
Je dois me résigner, puisque j'ai fait le mal.
Je recueille aujourd'hui le fruit de ma sottise...
Pourquoi d'être amoureux faut-il que je m'avise?
N'ai-je pas vu partout, en toute occasion,
Les femmes se livrer à l'indiscrétion?
Des défauts de son sexe Amélie est coupable,
Je n'en saurais douter, et je la trouve aimable,
Et je l'aime! .. Imprudent! si quelqu'un m'entendait...
(En élevant la voix.)
Non, je ne l'aime pas...
(Après avoir regardé autour de lui.)
Personne n'écoutait.
Mais Germain peut parler. Que dirait ma maîtresse
Si, par une autre bouche, apprenant ma tendresse...
Courons... Quel contre-temps! C'est le traître Firmin.

SCÈNE IX.

SAINT-VICTOR, FIRMIN.

FIRMIN, à part.

Commençons notre attaque.

(Haut.)

Eh ! bonjour, mon cousin.
Tu sembles m'accueillir avec un front sévère.
Je suis sûr que tu crois qu'une fâcheuse affaire
M'oblige en ce moment de recourir à toi.
Tu peux être tranquille et calmer ton émoi :
La grâce m'a touché, c'en est fait, je me range.

SAINT-VICTOR.

Ce discours de ta part me semble assez étrange,
Un sage comme toi doit être curieux.

FIRMIN.

Tu ris. Eh bien ! apprends que je suis amoureux.

SAINT-VICTOR.

Amoureux !... Ce sont là tes preuves de sagesse ?

FIRMIN.

L'autre jour, dans un bal...

SAINT-VICTOR, l'interrompant.

Un bal, une maîtresse...
Certes, c'est pour le mieux, et l'on ne peut, je croi,
Se montrer plus rangé ni plus sage que toi.

FIRMIN.

Je veux me marier.

SAINT-VICTOR.

Encore une folie !

FIRMIN.

Non, car celle que j'aime est aimable et jolie.

SAINT-VICTOR.

C'est sans doute en valsant que tu jugeas son cœur ?

FIRMIN.

Tu l'as dit, en valsant j'ai trouvé mon vainqueur.
Ma foi, vive le bal et le bonheur qu'il donne !
Le goût qu'on a pour lui n'a rien dont je m'étonne.
Le mouvement, le bruit et la variété,
Font du moindre salon un endroit enchanté.
Le mélange ondoyant des plus fraîches parures,
La gaîté qui sourit sur toutes les figures,

La lumière sans ombre habile à rajeunir,
L'entraînante musique appelant au plaisir,
Les douces privautés permises par la danse;
Tout charme notre cœur, éperdu, sans défense!
Tout, jusqu'à la fatigue, est une volupté,
Qui nous livre en esclave au joug de la beauté :
A fonder son pouvoir, c'est là qu'elle travaille,
Et le bal en un mot est son champ de bataille!
Mais tu connais, mon cher, les yeux qui m'ont blessé;
Et de t'ouvrir mon cœur, si je me suis pressé,
C'est qu'on m'a presque dit que, pour la même belle,
Un autre soupirait, depuis longtemps fidèle...
Je puis à mon rival ne pas cacher son nom.

SAINT-VICTOR, troublé.

Ton rival?

FIRMIN.

C'est enfin la fille de Valmon.

SAINT-VICTOR.

Amélie!

FIRMIN.

Elle-même.

SAINT-VICTOR, avec émotion.

Amélie est aimable,
Mais quant à mon amour...

FIRMIN.

Eh bien!

SAINT-VICTOR, avec effort.

C'est une fable.

FIRMIN.

Tu ne l'aimes donc pas?

SAINT-VICTOR.

Non, sans doute.

FIRMIN.

Ah! tant mieux;
Car je voulais pour toi renoncer à mes feux.

SAINT-VICTOR.

Le trait est admirable.

(A part.)

Il pensait me surprendre.

FIRMIN, à part.

Le cousin, je le vois, n'est pas prêt à se rendre.

SAINT-VICTOR.

J'en suis vraiment touché.

FIRMIN.

Te voyant chaque jour
Assidu chez Valmon, je croyais que l'amour
Y conduisait tes pas...

SAINT-VICTOR.

Amélie, à vrai dire,
Peut très-bien sur un cœur exercer son empire;
Mais mon assiduité n'a pour seule raison
Qu'un attrait délicat de conversation.
Son père est fort instruit, c'est lui que je visite,
Il daigne faire cas de mon faible mérite.
Sa fille par hasard écoute nos discours,
Les trouble quelquefois, les comprend à rebours,
Nous fatigue plutôt qu'elle ne nous amuse,
Et n'éveille en moi rien de ce dont on m'accuse.
(A part, se frottant les mains.)
Le voilà dépisté... Je m'en applaudis fort.

FIRMIN, à part.

D'être si diplomate, il a ma foi bien tort.

SAINT-VICTOR.

Mais toi, d'où te vient donc ce goût pour Amélie?

FIRMIN.

Elle ne m'avait pas encor paru jolie.
Ce n'est que dans ce bal, où je la rencontrai,
Que ce qu'elle a d'attraits à mes yeux s'est montré.
Ne sais-tu pas de plus que certain héritage
Impose à l'un de nous un heureux mariage,
Et comme le délai va bientôt expirer...

SAINT-VICTOR, ironiquement.

Je comprends le motif qui te fait soupirer.

FIRMIN.

Ah! tu me juges mal... on peut aimer l'aisance
Et sa femme... à son oncle on doit obéissance.

SAINT-VICTOR.

Et peut-on demander si, blessée à son tour,
Amélie à Firmin rend amour pour amour?

FIRMIN.

Je puis de mes secrets te faire confidence;
Mais du secret d'autrui !...

SAINT-VICTOR.

Tu plaisantes, je pense.

FIRMIN.

Non, car si je me tais, c'est que je ne sais rien.

SAINT-VICTOR, avec ironie.

Modeste !... en vérité, tu te ranges, Firmin.

FIRMIN.

Ne va pas te presser de me proclamer sage,
Tu ne dois me juger qu'après le mariage.
C'est quand je ne l'ai pas que je mérite un cœur :
Le charme d'Amélie est pour moi sa froideur,
C'est par là que mon cœur reconnaît sa puissance,
Et je suis amoureux de son indifférence !

SAINT-VICTOR.

C'est très-original !

(A part.)

Je puis me rassurer.

FIRMIN, à part.

Le cousin enchanté commence à respirer,
Mais il n'est pas au bout.

(Haut.)

Le noble sacrifice
Que je t'offrais, de toi mérite un bon office.

SAINT-VICTOR.

Lequel ?

FIRMIN.

Près de Valmon, je sais tout ton crédit :
Il faut en ma faveur disposer son esprit ;
De sa fille, aujourd'hui, fais pour moi la demande,
Et grâce à tes efforts qu'à mes vœux il se rende.

SAINT-VICTOR, très-troublé.

Mais il est impossible...

FIRMIN.

Oh ! je n'écoute rien.
Il faut s'exécuter... et rappelle-toi bien
Que si je n'obtiens pas ce soir celle que j'aime,
Je la viens, dès demain, demander pour toi-même.

(Mouvement de Saint-Victor.)

Le dilemme est pressant... Je vois ton embarras :
Si tu m'as abusé, tu ne parleras pas,
Et moi, sans balancer, instruit par ton silence,
Je pourrai sans remords te faire violence.

SAINT-VICTOR, à part.

Comment me déclarer dans le trouble où je suis ?

SCÈNE X.

LES MÊMES, ROSETTE.

ROSETTE, à Saint-Victor.

Monsieur!

SAINT-VICTOR, voulant s'éloigner.

Que me veux-tu?... laisse-moi, je ne puis...

ROSETTE.

Cependant...

SAINT-VICTOR, revenant.

Ah! dis-moi, peut-on voir ta maîtresse?

ROSETTE.

Vous voulez lui parler?

SAINT-VICTOR.

Réponds, le temps me presse.

ROSETTE.

Oui, monsieur.

SAINT-VICTOR, prêt à entrer chez Valmon.

Il suffit.

(Revenant.)

Ne lui fais pas savoir
Que je t'ai demandé si je pouvais la voir.

(Il entre dans la maison.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, excepté SAINT-VICTOR.

FIRMIN, riant.

Ah! qu'il est amusant!

ROSETTE.

Qu'avez-vous donc à rire?

FIRMIN.

Ce pauvre Saint-Victor, comme il doit me maudire!
Il faut, sans hésiter, qu'il demande aujourd'hui
L'objet de son amour pour moi-même ou pour lui.

ROSETTE.

L'alternative est dure et la ruse cruelle!

FIRMIN.

Franchement, ta maîtresse au fond l'aimerait-elle?
Sont-ils bien amoureux?

ROSETTE.

Eh! mais... comme des fous.

FIRMIN.

J'en suis ravi... pour eux !

ROSETTE.

Dites plutôt pour vous.

FIRMIN.

Ah ! leur bonheur m'est cher, Rosette, je te jure.

ROSETTE.

Et le bien de votre oncle, à ce que l'on assure...

FIRMIN.

Friponne, ton Germain t'a vendu mon secret !...
Mais je puis l'avouer, sans honte, s'il me plaît :
De mes soins, Saint-Victor peut-il vraiment se plaindre?
Il devrait me chérir au lieu de tant me craindre.
Si je dois justement partager avec lui
D'un oncle bien-aimé la fortune et l'appui,
Je cède à son amour, sans y vouloir prétendre,
Le précieux trésor d'une âme pure et tendre !
Il est si maladroit que si je voulais bien,
Amélie... Ah ! c'est elle !... au moins, ne lui dis rien.

(Il disparaît.)

SCÈNE XII

ROSETTE, AMÉLIE.

AMÉLIE.

Du plus juste courroux tu me vois agitée,
Rosette. J'en conviens, oui, je m'étais flattée...
J'ai cru que Saint-Victor était prêt à céder,
Ou, du moins, j'ai voulu me le persuader.
Eh bien ! non. Son travers ira jusqu'au délire,
Et l'amour sur son cœur n'aura jamais d'empire.

ROSETTE.

Ainsi donc, un moment a changé votre humeur.
Mais qu'est-il arrivé?

AMÉLIE.

Je suis blessée au cœur.

Écoute, et juge un peu de son extravagance.
Mon père travaillait dans un profond silence ;
Moi, je lisais. Il entre, il s'approche, et sa voix
En me parlant tremblait pour la première fois.
Chaque mot s'arrêtait dans sa bouche timide.
A dire son amour, je crois qu'il se décide,

Et qu'un sincère aveu va sortir de son sein,
Lorsque j'entends ces mots : « Nous danserons demain,
« Souffrez que je vous prie alors pour la première. »
Il s'incline et, confus, court parler à mon père.

ROSETTE.

Voilà tout!... il vous aime, et bien plus que jamais.

AMÉLIE.

Moi, je me haïrais, je crois, si je l'aimais.

ROSETTE.

Voulez-vous donc sitôt cesser d'être indulgente?

AMÉLIE.

Tu me l'as conseillé, Rosette, sois contente.

ROSETTE.

Vraiment, vous avez tort, il pliera le genou.
Bien plus que son travers, son amour le rend fou.

AMÉLIE.

Rosette, croirais-tu que j'avais la faiblesse
De ressentir pour lui déjà quelque tendresse?
Ne devait-il donc pas poursuivre l'entretien,
S'expliquer?... Quel dommage! il commençait si bien.
Surprise d'un langage aussi nouveau que tendre,
D'un secret intérêt je voulais me défendre,
Lui cacher le plaisir qu'en éprouvait mon cœur :
Mes yeux me trahissaient ainsi que ma rougeur...

ROSETTE, regardant du côté de la maison.

Le voilà qui descend suivi de votre père.

AMÉLIE.

Viens, car je ne pourrais leur cacher ma colère.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, VALMON, SAINT-VICTOR.

SAINT-VICTOR, à Amélie.

Eh! quoi, vous nous fuyez?

AMÉLIE.

Je crains de vous gêner.
Vous avez une affaire ensemble à terminer.

VALMON.

Une affaire!... Ah! j'y suis. Il brûlait de me dire
Que Potier l'autre jour l'avait beaucoup fait rire.

SAINT-VICTOR.

Je vois qu'à plaisanter monsieur Valmon s'entend.

AMÉLIE, ironiquement.

Le motif qui m'appelle est non moins important.
Il s'agit d'une robe.

VALMON.

Avant tout, la toilette!

AMÉLIE, à part.

Il reste confondu... ma revanche est complète.

(Elle rentre dans la maison avec Rosette.)

SCÈNE XIV.

VALMON, SAINT-VICTOR, puis FIRMIN.

VALMON.

Lorsque ma fille et toi, vous n'êtes pas d'accord,
Je ne demande pas lequel des deux a tort.

SAINT-VICTOR.

C'est moi, sans contredit.

VALMON.

Il faut alors bien vite
Effacer par tes soins ce dont elle s'irrite.
A te dire le vrai, je crois qu'elle a pour toi
Une grande amitié... J'en suis content, ma foi.

SAINT-VICTOR, embarrassé.

Je devrais... Je ne puis... Votre fille est aimable,
Mais...

FIRMIN, paraissant et faisant signe à Saint-Victor de parler pour lui à Valmon.

Heim! heim!

SAINT-VICTOR, à part.

Ciel! Firmin!

FIRMIN, à lui-même.

Voyons s'il est capable...
Heim! heim!

SAINT-VICTOR, à part.

Ah! le bourreau, si je ne parle pas,
Il parle... Me voilà dans un bel embarras...

VALMON, à Saint-Victor.

Que dis-tu?

SAINT-VICTOR.

Moi, rien.

FIRMIN, plus fort.

Heim!

SAINT-VICTOR, troublé, à Valmon.

Vous avez une fille.

VALMON.

Tu m'en fais confidence?

SAINT-VICTOR, de même.

Elle est jeune et gentille.

VALMON.

N'est-ce que d'aujourd'hui que tu t'en aperçois?

SAINT-VICTOR, de même.

Vous connaissez Firmin.

FIRMIN, à part, avec effroi.

Il va parler, je crois.
Sauvons-nous.

(Il rentre dans la coulisse.)

VALMON, étonné.

Reprends-tu tes accès de folie?
Oui, je connais Firmin et ma fille Amélie...
Après.

SAINT-VICTOR, regardant derrière lui et ne voyant plus Firmin.

Eh! bien, sachez... que je ne sais quel jour,
Il m'a semblé... J'ai vu qu'il lui faisait la cour;
Et vous en conviendrez, jamais deux caractères
N'ont montré de tout point des penchants plus contraires.

VALMON.

Tu me conseilles donc si, par hasard, Firmin
De ma fille venait me demander la main,
De le refuser net.

SAINT-VICTOR, voyant Firmin reparaître.

Firmin est très-aimable...
Il danse on ne peut mieux, sa voix est agréable,
Et par lui la romance est chantée à ravir.

FIRMIN, disparaissant avec impatience.

Qu'entends-je? mon éloge! Ah! c'est là me trahir.

SAINT-VICTOR, ne le voyant plus.

Mais qu'est-ce en vérité que ces talents futiles?
Pour plaire dans le monde, ils peuvent être utiles,
Mais jamais du foyer ils n'ont fait le bonheur...

(Apercevant Firmin qui reparaît.)

Un gendre comme lui peut pourtant faire honneur,
Et je vous garantis qu'il séduira sa femme.

FIRMIN, à part.

Comme pour me servir le cher cousin s'enflamme!
Mais puis-je me fier à sa sincérité?...
Pour en être bien sûr, passons de ce côté.

(Il entre dans le bosquet à droite.)

VALMON, impatienté.

Parleras-tu bientôt d'une façon plus claire?
Firmin est-il parfait, est-ce tout le contraire?
Vantes-tu son mérite ou veux-tu le nier?
De tes deux plaidoyers, auquel croire?

SAINT-VICTOR, ne voyant plus Firmin.

Au dernier!

FIRMIN, à part.

Écoutons.

SAINT-VICTOR.

Je crains trop pour vous quelque surprise.
En vain mon cœur résiste, il faut que je le dise :
Firmin ne vous convient en aucune façon.
Entre nous, c'est je crois un assez bon garçon,
Mais il est aussi fou qu'on peut l'être à son âge,
Et mille fois plus fou s'il songe au mariage.

VALMON.

Il faudra donc...

SAINT-VICTOR.

Agir tout comme il vous plaira.

VALMON, à part.

Le pauvre sot jamais ne se décidera!

FIRMIN, à part.

Ah! je suis fou, vraiment!... nous verrons tout à l'heure
Si ce n'est pas au fou que le succès demeure.

(Il sort.)

VALMON, à Saint-Victor.

Je t'aime malgré moi, malgré tous tes travers,
Et voudrais t'éviter des chagrins trop amers.
Le silence à la longue impatiente et fâche,
On craint de se tromper, l'intérêt se relâche,
Et des doux sentiments qu'on croyait ressentir
On voit un beau matin les germes se flétrir.
Je n'en puis dire plus, à toi de me comprendre :
Trop tard est un vieux mot qu'il est bien dur d'entendre.

SAINT-VICTOR.

La parole est d'argent, et le silence est d'or.

VALMON.

A ton aise, morbleu, conserve ce trésor :
C'est en vain qu'on voudrait au destin te soustraire...
Viens-tu pas déjeuner?

SAINT-VICTOR.

Excusez... une affaire...

VALMON.

Attendrais-tu quelqu'un?...
(Avec ironie.)
Que je suis indiscret!...
Je rentre et ne veux point surprendre ton secret.
(Il rentre dans la maison.)

SAINT-VICTOR, seul.

Ah! que faut-il résoudre?

SCÈNE XV.

SAINT-VICTOR, FIRMIN.

FIRMIN.

Eh bien! cher diplomate,
D'un séduisant espoir faut-il que je me flatte?
Je connais ta manie et te crois mon rival :
As-tu pu l'oublier en cet instant fatal,
As-tu servi mes feux?

SAINT-VICTOR.

Dis donc... ton héritage.

FIRMIN.

Le nôtre, cher cousin, car jamais un vrai sage,
D'un oncle généreux, n'a refusé le bien.

SAINT-VICTOR.

Tu peux parler pour toi, je n'y prétends plus rien.

FIRMIN.

Riche, tu ne l'es pas?

SAINT-VICTOR.

Non, mais j'ai ma chimère.

FIRMIN.

Quoi, tu veux!...

SAINT-VICTOR.

Être heureux, et non millionnaire.

FIRMIN.

L'un n'empêche pas l'autre, et je le prouverai;

Mais c'est toi, cher cousin, à qui je le devrai,
Si tu m'as appuyé près du futur beau-père.
A propos, consent-il?

SAINT-VICTOR, troublé.

Je ne sais... Je l'espère.

FIRMIN.

Ah! je suis trop heureux! et sans plus de retard,
A notre oncle surpris je cours en faire part.

SAINT-VICTOR, plus troublé.

A notre oncle!...

FIRMIN.

Sans doute... Amélie est si belle
Qu'il aura de la joie à savoir la nouvelle!

(Il sort.)

SCÈNE XVI.

SAINT-VICTOR, AMÉLIE, ROSETTE.

SAINT-VICTOR, à lui-même.

Il ne me laisse pas le loisir d'hésiter;
Je n'ai plus qu'un moment... tâchons d'en profiter.
J'entends du bruit, l'on vient... c'est elle!... sa présence
Double mon embarras...

AMÉLIE, bas à Rosette, qui va s'asseoir au fond du théâtre et y reste pendant toute la scène suivante.

Rompra-t-il le silence?

SAINT-VICTOR, s'avançant vers Amélie.

Amélie, aujourd'hui, voudrez-vous m'excuser?...
J'aurais à vous parler... Mais je crains d'abuser...
Je le sais; contre moi, vous êtes en colère.
Je ferais beaucoup mieux peut-être de me taire.

AMÉLIE.

C'est comme il vous plaira.

SAINT-VICTOR.

Mon malheur est complet :
Je ne le vois que trop, tout en moi vous déplait!

AMÉLIE.

Vous vous trompez, Monsieur, et jusqu'ici, je pense
N'avoir senti pour vous que de l'indifférence.

SAINT-VICTOR.

Ah! Je ne savais pas vous déplaire à ce point.

AMÉLIE.

Qui parle de cela? vous ne m'entendez point.

SAINT-VICTOR.

Je vous entends trop bien, cruelle!

AMÉLIE.

C'est-à-dire
Qu'il faudrait deviner ce que Monsieur désire.

SAINT-VICTOR.

Ah! qu'il est des secrets qu'on devine aisément!
Mais vous ne voulez pas m'entendre en ce moment.
Quoi! la discrétion n'a donc rien qui vous touche,
Vous niez le respect qui me ferme la bouche,
Et lorsque dans mon cœur le plus doux sentiment...

AMÉLIE, l'interrompant.

Vous êtes amoureux, vous! et de qui vraiment?
Ah! vous me permettrez d'en douter et d'en rire.

SAINT-VICTOR.

Non, un tendre retour est le bien où j'aspire.

AMÉLIE.

Allons, vous plaisantez, à moins qu'en ce moment,
Cet amour ne s'éveille un peu soudainement.

SAINT-VICTOR.

Ah! c'est trop écouter une importune crainte!
Connaissez tout l'amour dont mon âme est atteinte;
Sachez que dès longtemps j'ai reconnu vos lois,
Plus épris chaque jour, plus timide à la fois.
Mes regards et mes soins auraient dû vous l'apprendre,
Et pour être entendu...

AMÉLIE.

Sachez vous faire entendre.

SAINT-VICTOR.

N'êtes-vous pas sensible à l'aveu le plus doux?

AMÉLIE.

Vous m'aimez donc, Monsieur?

(Interrompant Saint-Victor qui met la main sur son cœur et va parler.)

Répondez à genoux.

SAINT-VICTOR, montrant Rosette.

Ciel! devant un témoin, se peut-il qu'on exige!...
Quoi! vous voulez me voir...

AMÉLIE.

Je veux voir ce prodige.

SAINT-VICTOR.

Mais vous ne songez pas que Rosette à l'instant...

AMÉLIE, avec ironie.

Tomber à mes genoux... L'effort est surprenant.

SAINT-VICTOR.

Souffrez que mon amour devant elle se cache.

AMÉLIE.

Vous prétendez m'aimer et craignez qu'on le sache!

SAINT-VICTOR.

Ah! pouvez-vous douter du pouvoir de vos yeux!
Le véritable amour n'est pas audacieux.
Quand je pense au bonheur de vous avoir pour femme,
J'ai peine à respirer, et je tremble, Madame.
Mais parlez, Amélie, obtiendrai-je un tel bien?

AMÉLIE.

Vous m'avez entendue, et je n'ajoute rien.

SAINT-VICTOR, à part.

Ah! quelle violence! elle me désespère!
Mais elle ordonne, allons, il faut souffrir pour plaire.

AMÉLIE.

Vous balancez longtemps.

SAINT-VICTOR.

Non, je n'hésite plus.
Soyez contente.

(Il tom à ses genoux.)

AMÉLIE, le regardant avec tendresse.

Enfin!... Ne soyez pas confus.
Je pourrais me venger de votre long silence,
Vous punir justement de votre résistance;
Mais, puisque vous cédez, je dois tout pardonner.

SAINT-VICTOR, se relevant et baisant la main d'Amélie.

En vous, tant de bonté ne saurait m'étonner.
Vous avez triomphé de mon humeur rebelle,
Vous m'aimez, Amélie, et mon amour fidèle
Malgré tous mes travers a touché votre cœur...
Mais...

ROSETTE, à part.

Parions qu'il va souffler sur son bonheur.

SAINT-VICTOR.

Puisque vous consentez à couronner ma flamme,

Sans crainte, laissez-moi vous dévoiler mon âme.
Vous comprendrez alors que ma timidité
N'est qu'horreur de la foule en sa brutalité.
Connaissez tout entier celui qui vous adore...

ROSETTE, à part.

Quelle grosse sottise a-t-il à dire encore?

AMÉLIE.

Je crois à votre amour, et pour moi, c'est assez.

SAINT-VICTOR.

Et moi, je ne sais pas tout ce que vous pensez.
Dans le monde, Amélie, il est certains usages,
Respectés par les fous et bravés par les sages,
Qui transforment souvent le plus aimable jour
En jour de désespoir pour un sincère amour!

AMÉLIE.

Je ne vous comprends pas.

SAINT-VICTOR.

Cependant, Amélie,
Vous avez vu souvent comment on se marie :
Les noms avec éclat par trois fois publiés;
Puis, le jour de l'hymen, tous les amis priés
Qui, de vous tourmenter se faisant une fête,
Ne vous épargnent pas le bon mot le plus bête;
L'église préparée et remplie, en entier,
Des femmes, des oisifs de tout votre quartier;
Ils ouvrent de grands yeux et, groupés au passage,
Présagent vos destins d'après votre visage:
Celui-ci de l'époux souhaite l'heureux sort,
Celui-là plaint la femme et jure qu'elle a tort.
Ce n'est pas tout. Bientôt, à la cérémonie,
Succède un long repas et sa monotonie.
Au dessert, on s'anime, un couplet effronté
Pour honorer l'hymen fait rougir la beauté.
On se résignerait si, du moins, la soirée
A de plus doux plaisirs s'écoulait consacrée.
Mais non, il faut danser imperturbablement,
Et toujours au supplice, être toujours charmant.
L'heure avance, on entend d'odieux bavardages,
Et l'on frémit de honte à ces libertinages
De pensée et d'esprit qui, souillant votre amour,
Ne laisseront en vous que dégoût de ce jour!
Pour moi, depuis longtemps, ce spectacle m'irrite;
Je méprise ce bruit, cette joie illicite,

Et ne veux pas, suivant la règle d'aujourd'hui,
Me marier surtout pour le plaisir d'autrui!

AMÉLIE.

Je ne sais pas comment on pourrait s'y soustraire,
Et, sans désapprouver votre grande colère,
Je pense qu'il vaut mieux ne pas tant se fâcher,
Et supporter un mal qu'on ne peut empêcher.

SAINT-VICTOR.

Qu'on ne peut empêcher!... Ah! qu'il serait facile,
Si votre âme à mes vœux daignait être docile,
D'échapper l'un et l'autre à ce supplice affreux!

AMÉLIE.

Et comment, je vous prie?

SAINT-VICTOR.

Il est près de ces lieux,
Dans un hameau voisin, une simple chapelle;
Par mes soins prévenu, son desservant fidèle,
Si vous y consentez, ce soir peut nous unir.

AMÉLIE.

Que me proposez-vous?

SAINT-VICTOR.

Quel heureux avenir,
A mes yeux enchantés, se déroule d'avance!
Nous partons tous les deux dans une heure, en silence;
Seuls, Rosette et Germain accompagnent nos pas.
Dans vos regards baissés, quel charmant embarras
Marque le doux instant où, pour toute la vie,
Un serment solennel l'un à l'autre nous lie!
Bientôt, nous revenons, protégés par la nuit;
Dans votre appartement, vous pénétrez sans bruit.
Et moi, toujours soumis aux lois de la prudence,
Le cœur rempli d'amour et de reconnaissance,
Je m'éloigne, content de posséder un bien
Auprès duquel, pour moi, les autres ne sont rien.

AMÉLIE.

Eh quoi! vous prétendez que, même pour mon père...

SAINT-VICTOR, l'interrompant.

Que, pour le monde entier, nos nœuds soient un mystère!
Le bonheur n'est parfait que s'il est ignoré.
Quel plaisir d'être unis par un lien sacré,
Et de rester à peine amants aux yeux du monde;
De voir mille rivaux s'agitant à la ronde,

S'épuiser chaque jour en efforts superflus
Pour obtenir un bien qu'on n'accordera plus;
De se glisser tremblant, quand la nuit est venue,
Aux lieux où votre amie, ainsi que vous émue,
Vous attend et frémit au doux bruit de vos pas,
Comme si sa vertu ne la rassurait pas.
Ah! de grâce, cédez à ma plus chère envie!
Dans une heure, venez, de Rosette suivie,
Recevoir le serment de me voir près de vous
Vivre toujours amant, pour être heureux époux!

AMÉLIE, à part.

Ce dernier trait m'apprend enfin à le connaître;
Mais, pour mieux le punir, ne faisons rien paraître.

SAINT-VICTOR.

Ne m'approuvez-vous pas?

AMÉLIE, avec ironie.

Comment donc! ce projet
Ne peut que me charmer et me charme en effet.
Femme et fille à la fois, je n'aurai point d'entraves;
A mes pieds prosternés, je verrai dix esclaves
S'empresser à l'envi de mériter mon cœur :
Je pourrai leur répondre... et même sans rigueur.

SAINT-VICTOR, vivement.

Un seul de vos regards rassurera mon âme...

AMÉLIE, à part.

Je ne puis contenir le courroux qui m'enflamme.

SAINT-VICTOR.

Mais c'est pour plaisanter que vous parlez ainsi.
De me rendre jaloux, n'ayez aucun souci :
L'amant qui, le matin, s'échappe plein d'ivresse,
Ne peut croire, le soir, qu'on trahit sa tendresse...
Ne consentez-vous pas au secret de nos nœuds?

AMÉLIE, avec ironie.

Pouvez-vous en douter?

SAINT-VICTOR.

Ah! je suis trop heureux,
Et je cours à l'instant pour que tout se dispose.

(Il sort vivement.

SCÈNE XVII.

AMÉLIE, ROSETTE, puis FIRMIN.

AMÉLIE, à elle-même.

Oui, puisque la raison à mon penchant s'oppose,

Vengeons-nous de l'ingrat... plus d'hymen entre nous.
J'accepterais plutôt son cousin pour époux.

FIRMIN, à part.

Mon cousin sort d'ici... Si j'en crois son visage,
Son amour à la fin s'est armé de courage
Et n'a qu'à se louer de sa témérité.

AMÉLIE, sans voir Firmin.

Jamais ressentiment fut-il mieux mérité!
Oser me proposer... me faire un tel outrage...

FIRMIN, à part.

Oui, je puis sans danger présenter mon hommage.
En refusant ma main, on me dira pourquoi...
Et mon très-cher cousin me vaudra mon renvoi.
Approchons.
(Haut.)
Amélie...

AMÉLIE, surprise.

Ah!

FIRMIN.

Je vous importune.

AMÉLIE.

Je ne vous voyais pas.

FIRMIN.

Mon heureuse fortune
De vous voir seule enfin m'accorde la faveur.
Souffrez que j'en profite, et lisez dans mon cœur.
Peut-être avez-vous cru ma flamme un peu légère;
Mais si j'ai badiné, c'est que je voulais plaire,
Et si pour mériter le nom de votre époux,
Il faut vous adorer, je suis digne de vous.
(A part.)
Comme l'on est hardi quand le cœur est tranquille,
Et qu'un galant mensonge alors devient facile!

AMÉLIE, à part.

Je me le suis promis... Je tiendrai mon serment.
(Haut.)
Vous m'honorez, Monsieur, par un tel sentiment;
Mais mon destin dépend des volontés d'un père.

FIRMIN, à part.

Qu'entends-je? ce discours ne fait pas mon affaire.
On m'accepte, je crois... Oh! mais, entendons-nous!
(Haut.)
Mon cousin Saint-Victor... il était avec vous...

AMÉLIE.

Il vient de vous servir on ne peut davantage,
Et si vous m'obtenez de mon père...

ROSETTE, à part.

Il enrage.

FIRMIN, à part.

Au diable le cousin! morbleu, serais-je pris,
Et faudra-t-il grossir le nombre des maris.
(Haut.)
Vous me comblez de joie et de reconnaissance.

AMÉLIE.

Vous ne m'en devez point, et je vous en dispense.

FIRMIN.

Ah! je suis trop heureux.
(A part.)
Peste soit du bonheur!
(Regardant vers la maison.)
Bon! le père à présent! c'est jouer de malheur.
Il ne me manquait plus que sa chère présence.
Mais pourquoi m'effrayer! et quel père en démence,
Pour sa fille aujourd'hui voudrait m'accepter... moi!
Cette réflexion dissipe mon effroi,
Je puis parler.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, VALMON.

FIRMIN, allant au-devant de Valmon.

Monsieur, terminez mon martyre.
Mon sort est dans vos mains...

ROSETTE, à part.

Mon Dieu! comme il soupire!

FIRMIN, continuant.

Votre fille Amélie est l'objet de mes vœux :
Daignez parler, un mot est tout ce que je veux.

VALMON.

On ne peut s'exprimer d'une façon plus claire,
Firmin, et vous allez rondement en affaire.
Mais Amélie est veuve... et, sur elle, mes droits
Ne peuvent d'un époux lui commander le choix.

FIRMIN, à part.

O ciel, il m'abandonne! adieu, mon espérance...
Et moi qui, bonnement, comptais sur sa prudence.

VALMON, à part.

Elle aime Saint-Victor et ne peut consentir...

FIRMIN, à part.

D'un pareil embarras il faut pourtant sortir.
(Haut, à Amélie.)
Des maris vous aurez en moi le plus aimable,
Surtout le moins gênant... Oh! je suis raisonnable,
Et j'entends que ma femme ait pleine liberté,
Pourvu que je sois libre aussi de mon côté.
Se voir le moins qu'on peut, pour s'aimer davantage,
Voilà le vrai moyen d'être heureux en ménage.

VALMON, à sa fille, avec ironie.

Ma fille, je n'ai pas besoin de te guider...
De semblables discours doivent te décider.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, SAINT-VICTOR, GERMAIN.

SAINT-VICTOR, entrant avec mystère.

Tout est prêt...
(Voyant Firmin baiser la main d'Amélie.)
Qu'ai-je vu?

FIRMIN, à Amélie.

Couronnez ma constance.

AMÉLIE, à elle-même.

Mon Dieu! que vais-je faire?... Et faut-il par vengeance...

VALMON, à Amélie.

Parle vite.

AMÉLIE, troublée.

Mon père...

SAINT-VICTOR, se précipitant entre Amélie et Firmin.

Ah! vous me trahissez!
Est-ce de mon amour que vous me punissez?
Je me jette à vos pieds, jugez si je vous aime;
Et devant... vingt témoins j'y tomberais de même.
Allez-vous prononcer, injuste pour tous deux,
Cruelle aussi pour vous, un arrêt rigoureux?
Non, Firmin, j'en suis sûr, ne vous a pas su plaire:

C'est moi que vous aimez, à qui vous êtes chère,
Qui ne peux être heureux, malheureux que par vous,
Et que vous allez voir mourir à vos genoux,
Si vous tardez encore à m'être favorable.
Consultez votre cœur... Suis-je donc si coupable?

FIRMIN, à part.

S'il pouvait parvenir à se justifier !

AMÉLIE, à Saint-Victor.

Et comment voulez-vous que je puisse oublier...

SAINT-VICTOR.

Ah! ne rappelez plus des torts que je déteste...
Écoutez mon amour, oubliez tout le reste.

AMÉLIE, à Valmon.

Mon père, je ne sais si je dois pardonner.

VALMON.

Chère fille, on n'a plus de pardon à donner,
Lorsqu'on consulte tant...

AMÉLIE, souriant.

S'il est guéri, j'oublie.

SAINT-VICTOR, tendrement.

Rien ne me guérira... Mais d'une autre folie.

FIRMIN, à part.

Enfin, je suis sauvé! mais, il faut l'avouer,
Dans les bras de l'hymen j'ai manqué d'échouer.

GERMAIN, bas à Rosette.

Un moment, j'ai tremblé pour nous-mêmes, Rosette.
Madame, heureusement, n'est pas une coquette.

ROSETTE, de même.

Laisse donc, gros nigaud! quand l'amour a parlé,
Quelle main peut briser son lien endiablé?

SAINT-VICTOR, à Firmin.

D'un peu de fausseté souffre que je m'accuse...

VALMON.

Firmin voudra-t-il bien recevoir mon excuse?

FIRMIN.

Oh! ses droits sont sacrés, il sait plaire, et Firmin
Ne devait pas troubler l'amour de son cousin.
Au reste, autant qu'à lui son bonheur me profite.
Il satisfait notre oncle, il épouse et j'hérite ;

Nous héritons tous deux et, sans cette union,
Je perdais la moitié d'un petit million.
(Joignant les mains de Saint-Victor et d'Amélie.)
Soyez heureux!

VALMON.

Venez, assistés du notaire,
Dans mon appartement terminer cette affaire.
Tâchons de regagner par notre activité
Le temps qu'il a perdu par sa duplicité.

GERMAIN, à Rosette.

Je ne me cache pas pour te dire : je t'aime.

ROSETTE, à Germain.

Je ne me cache pas pour répondre de même.

SAINT-VICTOR, retenant Valmon.

Ne permettrez-vous pas que sans bruit, sans retard,
Supprimant bal, festin, lettres de faire part?...

VALMON.

Je ne te ferai pas grâce d'une visite.

SAINT-VICTOR, à part.

Feignons de nous soumettre et, marié bien vite,
Courons loin de ces lieux, libre dans mon humeur,
Pour mieux le savourer cacher tout mon bonheur.

FIN DE LA MANIE DU MYSTÈRE.

RÉPERTOIRE GÉNÉRAL

DU

THÉATRE D'ALEXIS DE COMBEROUSSE

Le Cocher de fiacre, drame en trois actes.
En collaboration avec MM. B. Antier et Ruben.
Théâtre de l'Ambigu-Comique, 25 août 1825.
Pollet, 1825.

Le Pauvre de l'Hôtel-Dieu, drame en trois actes
En collaboration avec M. B. Antier.
Théâtre de la Gaîté, 16 août 1826.
Quoy, 1826.

Le Fou, drame en trois actes.
En collaboration avec G. Drouineau et A. Beraud.
Théâtre de l'Ambigu-Comique, 12 mars 1829.
Barba, 1829; présente édition, t. I, p. 43.

La Maîtresse, comédie-vaudeville en deux actes.
En collaboration avec Merville et H. Leroux.
Théâtre de Madame, 6 mai 1829.
Bezou, 1829; présente édition, t. I, p. 25.

Le Frère et l'Amant, comédie en trois actes, en prose.
En collaboration avec Fulgence.
Théâtre de l'Odéon, 14 septembre 1829.
Présente édition, t. I, p. 1.

Le Fils de Louison, drame en trois actes.
En collaboration avec M. B. Antier.
Théâtre de la Gaîté, 19 décembre 1829.
Quoy, 1830; présente édition, t. I, p. 81.

Joachim Murat, drame en quatre actes et neuf tableaux.
En collaboration avec MM. B. Antier et Naigeon.
Théâtre de l'Ambigu-Comique, 12 février 1831.
Quoy, 1831.

Les Frères Faucher ou les Jumeaux de La Réole, drame en trois actes et sept tableaux.
En collaboration avec de Rougemont ; musique de Casimir Gide.
Théâtre des Nouveautés, 22 février 1831.
Quoy, 1831 ; présente édition, t. I, p. 159.

L'Incendiaire ou la Cure et l'Archevêché, drame en trois actes et sept tableaux.
En collaboration avec M. B. Antier.
Théâtre de la Porte Saint-Martin, 24 mars 1831.
Barba et Bezou, 1831; présente édition, t. I, p. 127.

L'Espion du Mari, comédie en un acte, en prose.
En collaboration avec Fulgence.
Théâtre-Francais, 28 septembre 1831.
Présente édition, t. I, p. 111.

L'Abolition de la Peine de Mort, drame en trois actes et huit tableaux.
En collaboration avec MM. B. Antier et Brienne.
Théâtre de l'Ambigu-Comique, 22 février 1832.
Riga, 1832; présente édition, t. I, p. 251.

Le Serrurier, comédie en un acte, mêlée de couplets.
En collaboration avec J.-F. Bayard et E. Vanderburch.
Théâtre du Gymnase-Dramatique, 2 avril 1832.
Barba, 1832 ; présente édition, t. I, p. 195.

La Nuit d'avant, comédie-vaudeville en deux actes.
En collaboration avec Ancelot.
Théâtre du Palais-Royal, 23 avril 1832; théâtre du Gymnase-Dramatique, 22 juin 1833.
Barba, 1832; présente édition, t. I, p. 233.

Une bonne Fortune, comédie-vaudeville en un acte.
En collaboration avec J.-F. Bayard.
Théâtre du Gymnase-Dramatique, 1er juin 1832.
Bréauté, 1832 ; présente édition, t. I, p. 213.

La Préférence d'une Mère, drame en trois actes.
En collaboration avec M. B. Antier.
Théâtre de l'Ambigu-Comique, 30 septembre 1832.

La Fille du Soldat, comédie-vaudeville en deux actes.
En collaboration avec Ancelot.
Théâtre du Gymnase-Dramatique, 24 octobre 1832.
Marchant, 1832.

MADAME D'EGMONT OU SONT-ELLES DEUX? comédie en trois actes, mêlée de chants.
En collaboration avec Ancelot.
Théâtre des Variétés, 25 avril 1833.
Marchant et Barba, 1833; présente édition, tome I, page 321.

LA CONSIGNE, comédie-vaudeville en un acte.
En collaboration avec Ancelot.
Théâtre des Variétés, 10 juin 1833.
Marchant et Barba, 1833; présente édition, t. I, p. 353.

L'ASPIRANT DE MARINE, opéra-comique en deux actes.
En collaboration avec M. Rochefort; musique de Th. Labarre.
Théâtre de l'Opéra-Comique, 15 juin 1833.
Marchant et Barba, 1834.

LA SALLE DE BAINS, vaudeville en deux actes.
En collaboration avec M. B. Antier.
Théâtre des Variétés, 21 août 1833.
Marchant et Barba, 1833.

LOUIS XI EN GOGUETTES, comédie en un acte, mêlée de couplets.
En collaboration avec Fulgence.
Théâtre du Gymnase-Dramatique, 29 août 1833.
Marchant et Barba, 1833; présente édition, t. I, p. 289.

LA FORÊT A VENDRE, vaudeville en un acte.
En collaboration avec Brazier.
Théâtre du Palais-Royal, 6 novembre 1833.

ÊTRE AIMÉ ET MOURIR, drame en trois actes.
En collaboration avec M. B. Antier.
Théâtre de l'Ambigu-Comique, 1er décembre 1833.

LES SUITES D'UNE SÉPARATION, comédie en un acte, mêlée de couplets.
En collaboration avec M. P. Duport.
Théâtre du Gymnase-Dramatique, 7 décembre 1833.
Marchant et Barba, 1833; présente édition, t. I, p. 303.

LE DOMINO ROSE, comédie-vaudeville en deux actes.
En collaboration avec Ancelot.
Théâtre des Variétés, 20 février 1834.
Marchant et Barba, 1834; présente édition, t. II, p. 63.

SALVOISY OU L'AMOUREUX DE LA REINE, comédie-vaudeville en deux actes.
En collaboration avec Scribe et de Rougemont.
Théâtre du Gymnase-Dramatique, 18 avril 1834.
Duvernois, 1834; présente édition, t. I, p. 371.

LE DERNIER DE LA FAMILLE, comédie-vaudeville en un acte.
En collaboration avec Ancelot.
Théâtre du Vaudeville, 7 mai 1834.
Marchant et Barba, 1834; présente édition, t. I, p. 395.

UN SECRET DE FAMILLE, drame en quatre actes.
En collaboration avec Ancelot.
Théâtre du Vaudeville, 2 juillet 1834.
Marchant et Barba, 1834; présente édition, t. II, p. 37.

LE CAPITAINE DE VAISSEAU OU LA SALAMANDRE, comédie-vaudeville en deux actes, précédée de *la Carotte d'or*, prologue.
En collaboration avec MM. Mélesville et B. Antier.
Théâtre du Gymnase-Dramatique, 24 juillet 1834.
Marchant et Barba, 1834; présente édition, t. I, p. 417.

L'AMI GRANDET, comédie en trois actes, en prose.
En collaboration avec Ancelot.
Théâtre du Vaudeville, 24 octobre 1834; théâtre de l'Odéon, 2 décembre 1847.
Marchant et Barba, 1834; présente édition, t. II, p. 1.

LES TOURS DE NOTRE-DAME, anecdote du temps de Charles VII.
En collaboration avec M. B. Antier.
Théâtre des Variétés, 3 novembre 1834.
Marchant et Barba, 1834.

FRÉTILLON OU LA BONNE FILLE, comédie-vaudeville en cinq actes.
En collaboration avec J.-F. Bayard.
Théâtre du Palais-Royal, 13 décembre 1834.
Marchant et Barba, 1834; présente édition, t. II, p. 83.

LE TAPISSIER, comédie en trois actes, mêlée de chants.
En collaboration avec Ancelot.
Théâtre des Variétés, 5 janvier 1835.
Marchant et Barba, 1835.

L'AUTORITÉ DANS L'EMBARRAS, comédie-vaudeville en un acte.
En collaboration avec M. Jaime.
Théâtre des Variétés, 14 janvier 1835.
Marchant et Barba, 1835.

LES DEUX NOURRICES, comédie-vaudeville en un acte.
En collaboration avec J.-F. Bayard.
Théâtre du Palais-Royal, 3 février 1835.
Marchant et Barba, 1835; présente édition, t. II, p. 167.

LE PÈRE GORIOT, drame-vaudeville en 3 actes.
En collaboration avec MM. Théaulon et Jaime.
Théâtre des Variétés, 12 avril 1835.
Marchant et Barba, 1835.

LE VIOLON DE L'OPÉRA, comédie-vaudeville en un acte.
En collaboration avec M. de Lauzanne.
Théâtre du Gymnase-Dramatique, 3 juillet 1835.
Barba et Marchant, 1835; présente édition, t. II, p. 123.

La Fille mal élevée, comédie en deux actes, mêlée de couplets.
En collaboration avec M. d'Épagny.
Théâtre du Gymnase-Dramatique, 21 juillet 1835.
Marchant et Barba, 1835; présente édition, t. II, p. 141.

La Liste des notables, comédie en deux actes, mêlée de couplets.
En collaboration avec M. Ch. Dupeuty.
Théâtre du Vaudeville, 11 mai 1836; théâtre des Variétés, 15 février 1841.
Marchant, 1836; présente édition, t. II, p. 209.

La Reine d'un jour, chronique mauresque en deux actes.
En collaboration avec M. B. Antier.
Théâtre de l'Ambigu-Comique, 16 mai 1836.
Marchant, 1836.

Le Colleur, comédie-vaudeville en un acte.
En collaboration avec M. B. Antier.
Théâtre du Palais-Royal, 20 août 1836.
Barba, 1836; présente édition, t. II, p. 233.

L'Hérétique, drame fantastique en trois actes.
En collaboration avec J.-F. Bayard.
Théâtre du Gymnase-Dramatique, 31 août 1836.

Avis aux coquettes ou l'Amant singulier, comédie-vaudeville en deux actes.
En collaboration avec Scribe.
Théâtre du Gymnase-Dramatique, 29 octobre 1836.
Nobis, 1836; présente édition, t. II. p. 185.

Vive le galop, folie-vaudeville en un acte.
En collaboration avec MM. Cogniard et Lubize.
Théâtre des Folies-Dramatiques, 7 février 1837.
Nobis, 1837.

Vouloir, c'est pouvoir, comédie en deux actes, mêlée de chants.
En collaboration avec Ancelot.
Théâtre du Vaudeville, 24 juin 1837.
Marchant, 1837; présente édition, t. II, p. 249.

Un malheur de famille, comédie-vaudeville en deux actes.
Théâtre du Gymnase-Dramatique, 18 juillet 1837.

Le Serment de collége, comédie en un acte, mêlée de couplets.
Théâtre du Vaudeville, 8 janvier 1838.
Barba, 1838; présente édition, t. II, p. 277.

Midi a quatorze heures, comédie-vaudeville en un acte.
En collaboration avec Ancelot.
Théâtre des Variétés, 15 mars 1838.

Le Tireur de cartes, vaudeville en un acte.
En collaboration avec M. Roche.
Théâtre du Palais-Royal, 25 mai 1838.
Barba, 1838.

Un Frère de quinze ans, comédie-vaudeville en un acte.
En collaboration avec M. A. Dartois.
Théâtre des Variétés, 2 juin 1838.
Marchant, 1838; présente édition, t. II, p. 297.

Les Maris vengés, comédie-vaudeville en cinq actes.
En collaboration avec MM. Étienne Arago et Roche.
Théâtre du Vaudeville, 5 février 1839.
Barba, 1839; présente édition, t. II, p. 315.

Le Marché de Saint-Pierre, drame en cinq actes.
En collaboration avec M. B. Antier.
Théâtre de la Gaîté, 20 juillet 1839.
Marchant, 1839; présente édition, t. II, p. 369.

Le Cheval de Créqui, comédie en 2 actes, mêlée de chants.
En collaboration avec L. d'Amboise.
Théâtre du Vaudeville, 25 octobre 1839.
Mifliez, 1840; présente édition, t. II, p. 345.

L'Honneur d'une femme, drame en trois actes.
En collaboration avec M. B. Antier.
Théâtre de l'Ambigu-Comique, 14 juin 1840.
Henriot, 1840.

La Grisette de Bordeaux, comédie-vaudeville en un acte.
En collaboration avec M. Roche.
Théâtre des Variétés, 10 août 1840.
Henriot, 1840.

Une Journée chez Mazarin, comédie en un acte, mêlée de couplets.
En collaboration avec MM. Fulgence et Théodore Muret.
Théâtre du Palais-Royal, 12 décembre 1840.
Henriot, 1841; présente édition, t. II, p. 405.

La Fée aux Perles, opéra lyrique en deux actes.
En collaboration avec M. P. Deslandes; musique de Carlini.
Théâtre de la Renaissance, 30 janvier 1841.

Van-Bruck, rentier, comédie-vaudeville en deux actes.
En collaboration avec M. N. Fournier.
Théâtre du Gymnase-Dramatique, 31 juillet 1841.
Marchant, 1841.

Les Filets de Saint-Cloud, drame en cinq actes.
En collaboration avec M. B. Antier.
Théâtre de la Gaîté, 17 février 1842.
Marchant, 1842.

Touboulic le Cruel, vaudeville en un acte.
Théâtre du Vaudeville, 8 avril 1843.
Beck, 1843.

Le Voyage impossible, vaudeville en un acte.
En collaboration avec M. S[illegible].
Théâtre du Vaudeville, 16 mars 1844.

La Polka en province, folie-vaudeville en un acte.
En collaboration avec J. Cordier.
Théâtre du Vaudeville, 6 avril 1844.
Beck, 1844; présente édition, t. II, p. 423.

LE MYSTÈRE, comédie en deux actes, mêlée de couplets.
Théâtre du Vaudeville, 6 juillet 1844.
Beck, 1844.

LA SAINTE-CÉCILE, opéra-comique en trois actes.
En collaboration avec Ancelot.
Théâtre de l'Opéra-Comique, 19 septembre 1844.
Beck, 1844; présente édition, t. III, p. 1.

UNE SOIRÉE A VAUGIRARD, folie-vaudeville en un acte.
En collaboration avec J. Cordier.
Théâtre du Vaudeville, 25 février 1845.

JUANITA OU VOLTE-FACE, comédie-vaudeville en deux actes.
En collaboration avec J.-F. Bayard.
Théâtre du Gymnase-Dramatique, 26 mai 1846.
Lévy, 1846; présente édition, t. III, p. 27.

LA CAROTTE D'OR, comédie-vaudeville en un acte.
En collaboration avec MM. Mélesville et B. Antier.
Théâtre des Variétés, 2 juin 1846.
Lévy, 1846.

L'HOMME QUI SE CHERCHE, comédie-vaudeville en un acte.
En collaboration avec M. Roche.
Théâtre du Vaudeville, 27 décembre 1846.
Beck, 1846; présente édition, t. III, p. 53.

LA VAPEUR D'ÉTHER OU SANS DOULEUR, folie-vaudeville en un acte.
En collaboration avec M. H. Lefebvre.
Théâtre des Célestins, à Lyon, 16 avril 1847.
Rey, Lyon, 1847.

LE CHAPEAU GRIS OU LES OBSTACLES, comédie-vaudeville en un acte.
En collaboration avec M. Ed. Brisebarre.
Théâtre du Vaudeville, 15 juillet 1847.
Beck, 1847; présente édition, t. III, p. 71.

LES QUATRE FILLES AYMON, vaudeville en un acte.
En collaboration avec M. A. Lahure.
Théâtre des Variétés, 10 février 1850.

UN AMANT QUI NE VEUT PAS ÊTRE HEUREUX, vaudeville en un acte.
En collaboration avec M. Lubize.
Théâtre du Gymnase-Dramatique, 14 septembre 1850.
Giraud et Dagneau, 1850.

LES TROIS COUPS DE PIED, fantaisie-vaudeville en deux actes.
En collaboration avec M. Lockroy.
Théâtre des Variétés, 9 janvier 1851.
Lévy, 1851; présente édition, t. III, p. 91.

LE PÉCHÉ VÉNIEL, opéra-comique en un acte.
Théâtre des Célestins, à Lyon, 6 septembre 1851.

ŒUVRES INÉDITES.

LE MARQUIS DE PONTANGES, drame en deux actes, en prose.
Présente édition, t. III, p. 117.

LA GOUTTIÈRE, comédie-vaudeville en un acte.
Présente édition, t. III, p. 141.

IMPÉRIA, drame en deux actes, en prose.

GRANGENEUVE, drame en deux actes, en prose.

MOURIR POUR VIVRE, comédie en deux actes, en prose.
*En collaboration avec M. B*****.*
Présente édition, t. III, p. 159.

FASILS OU EST-CE VOUS? folie-vaudeville en un acte.

LE BALAFRÉ, drame en trois actes, en prose.
En collaboration avec C. Delanoue.

UN DUEL A MORT, drame en deux actes, en prose.

DIFFICILE A MARIER, comédie en un acte, en prose.
En collaboration avec J.-F. Bayard.
Présente édition, t. III, p. 179.

GRETNA-GREEN, comédie en trois actes, en prose.
En collaboration avec M. Chauffer.

UN AMOUR D'AUTREFOIS, drame en deux actes, en prose.
Présente édition, t. III, p. 199.

CHAMPFLEURY, opéra-comique en trois actes.
En collaboration avec M. P. Deslandes.

LA JEUNE TANTE, comédie en un acte, en prose.

LES PETITES VOITURES, opéra-bouffe en un acte.

AU BÉNÉFICE DES PAUVRES, comédie en trois actes, en prose.
Présente édition, t. III, p. 223.

SERPENTINE, folie-vaudeville en un acte.

LE HAREM ET LE COUVENT, opéra-comique en trois actes.
En collaboration avec M. B. Antier.

MADAME AGNÈS DE PICARDIE, comédie-vaudeville en deux actes.
En collaboration avec Ancelot.
Présente édition; t. III, p. 253.

UN JUGE, comédie en deux actes, en prose.
En collaboration avec L. Lurine.

LE MONSIEUR D'EN FACE, folie-vaudeville en un acte.
En collaboration avec M. Th. Muret.

Pierre Lilas, comédie-vaudeville en un acte.

Les Informations, comédie en un acte, en prose.

Le Diable surnuméraire, comédie en un acte, en prose.

Le Combat des Trente, drame en trois actes, en prose.
En collaboration avec L. d'Amboise.
Présente édition, t. III, p. 279.

Bonneval-Pacha, comédie-vaudeville en deux actes.
En collaboration avec M. R. de Beauvoir.

La Nuit, tous les Chats sont gris, comédie-vaudeville en un acte.
En collaboration avec Fulgence.

Vaugelas, comédie en un acte, en prose.
Présente édition, t. III, p. 305.

L'Escarboucle, opéra-féerie en trois actes.
*En collaboration avec M. B*****.*

La Jeune femme, comédie-vaudeville en un acte.
En collaboration avec M. Duvert.

Le Chevalier de Saint-Louis, comédie-vaudeville en deux actes.
En collaboration avec M. Roche.
Présente édition, t. III, p. 325.

Le Colporteur, drame en cinq actes.

La Femme qui plume une oie, comédie-vaudeville en un acte.

Dix ans en un jour, opéra-comique en deux actes.
En collaboration avec M. de Leuven.

Le Capon, comédie-vaudeville en un acte.
En collaboration avec M. de Brie.

La Fanfare, comédie-vaudeville en un acte.
En collaboration avec M. de Brie.

Le Carillon de Dunkerque, folie-vaudeville en cinq actes.
En collaboration avec M. Moreau.

Antoine, drame en trois actes.

Foscarini, drame en cinq actes.

Le Vieil Artiste, comédie en deux actes, en prose.

Le Songe de Tartini, opéra-comique en un acte.
*En collaboration avec M. M******.*

A vieux Pierrot, jeune Cassandre, opéra-bouffe en un acte.

Les Lunettes bleues, comédie-vaudeville en un acte.
En collaboration avec Fulgence.

Le Télégraphe, drame en trois actes.
En collaboration avec Hyacinthe De Comberousse.

L'Invasion, drame en trois actes.
En collaboration avec Hyacinthe De Comberousse.

Jeunesse oisive, comédie en cinq actes, en prose.
Présente édition, t. III, p. 351.

Wilkey ou la Gloire et le succès, comédie en cinq actes, en prose.
En collaboration avec M. Philarète Chasles.

Le Lutrin, opéra-comique en trois actes.
*En collaboration avec MM. Roche et C*******.*
Présente édition, t. III, p. 393.

Mila, comédie en deux actes, en prose.

L'Hallucination, opéra-comique en trois actes.

La Chartreuse de Parme, drame en cinq actes.

Le Comte de Bercy, drame en cinq actes.

Le Fiacre jaune, comédie en un acte, en prose.
En collaboration avec H. de Latouche.

La Dot d'une jeune fille, comédie en un acte, en prose.
En collaboration avec H. de Latouche.

Le Banquier amoureux, comédie en deux actes, en prose.

L'Intérieur d'un Palais ou le Nouvel Éginhard, comédie en trois actes, en vers.

La Manie du mystère, comédie en un acte, en vers.
Présente édition, t. III, p. 423.

Monsieur Cent mille Livres de rente, comédie en trois actes, en prose.

TABLE

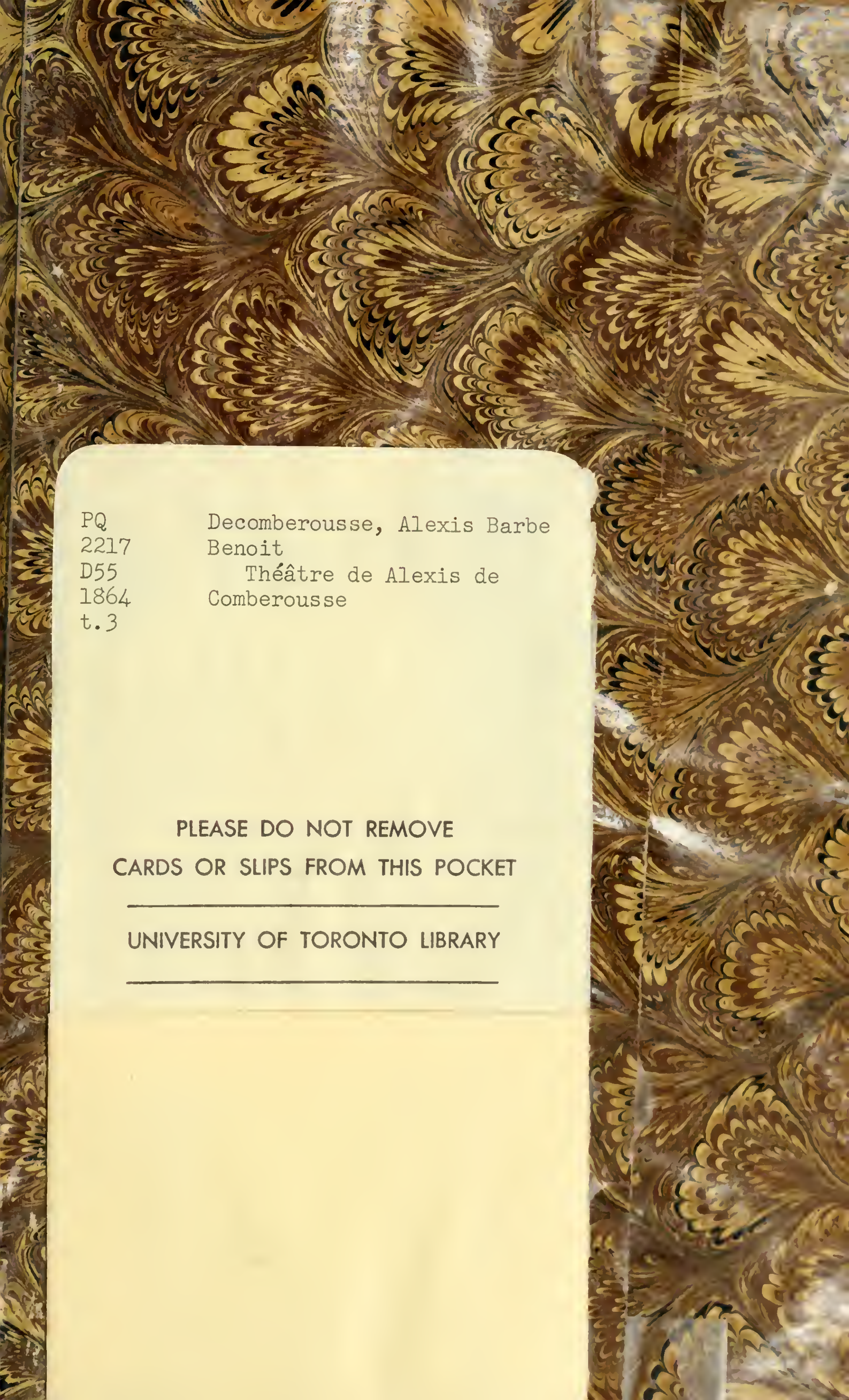
DU TROISIÈME VOLUME.

ŒUVRES INÉDITES.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7




PQ
2217
D55
1864
t.3
Decomberousse, Alexis Barbe
Benoit
Théâtre de Alexis de
Comberousse
PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET
UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

